REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La REVUE SPIRITE paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de quatre feuilles et demie, au moins, grand in-8e, formant 68 pages

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an ; Union postale, 1re partie, 2 francs ; Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro. séparé : 1 franc, *franco* pour toute la France ; pour l'étranger le port en sus, 0,20.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à vue sur Paris, à l'ordre de M. P.-G. **Leymarie**, administrateur.

On ne reçoit que les lettres **affranchies**.

Les bureaux d'abonnements **sont situés à Paris, 42, rue** Saint-Jacques, à la Librairie des Sciences psychiques et spirites.

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 41 premières années, 1858 à 1898, prises ensemble, 5 francs *franco* le volume ; 42e année, 1899, 10 francs *franco* pour la France et l'Algérie ; Etranger, port en sus. Les années 1858 à 1863, puis les années 1873 **et 1874 étant épuisées, chacun de ces 10 volumes de *Revue*** coûtera désormais ***dix francs***.

Un volume seul, 5 fr. 60 *franco*. Collection reliée, 2 fr. 50 cent. de plus par volume jusqu'en 1892. — Depuis 1893 la *Revue* ayant été augmentée de 250 pages le prix de la reliure est de 3 fr. 50 par volume.

Nous offrons comme prime à nos abonnés la collection complète de la *Revue* depuis 1858, soit 42 volumes pour 135 francs, pris à notre librairie. (Port en plus).

Notre Catalogue est envoyé à toute personne qui en fera la demande, par lettre affranchie au siège de la librairie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité, ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Redacteur en chef : P.-G. Leymarie, *depuis* 1870.

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE. — 1899

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Siège et Administration : 42, rue Saint-Jacques (*près de la Sorbonne*),

OUVRAGES SUR LE SPIRITISME PAR ALLAN KARDEC

Le Livre des Esprits (partie philosophique), comprenant les principes de la doctrine spirite; 1 vol. in-12, 44e édition, prix : 3 fr. 50.
Edition allemande : Vienne (Autriche). — Deux volumes : 3 fr. 50. — *Edition anglaise* : 9 fr. 60. — *Édition italienne :* 4 fr.
Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12, 40e édition, 3 fr. 50.
Edition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille; prix : 3 fr. 50, port payé. *Edition anglaise :* 9 fr. 60.
L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 36e édition ; prix : 3 fr. 50.
Le Ciel et l'Enfer, ou *la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 14e édition, prix : 3 fr. 50.
La Genèse, les miracles et les prédictions, *selon le Spiritisme*, 14e édition, prix : 3 fr. 50.
Œuvres posthumes d'Allan Kardec, prix : 3 fr., 3e édition.

ABRÉGÉS

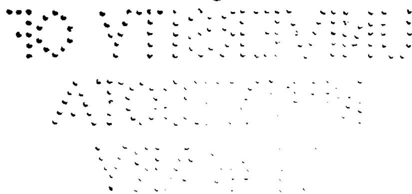
Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 31e édition, prix : 1 fr.
Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 centimes; vingt exemplaires, 2 fr., par la poste, 2 fr. 50.
Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent.
Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 centimes, vingt exemplaires, 2 francs; par la poste 2 fr. 50 cent.

OUVRAGES DIVERS RECOMMANDÉS

Animisme et Spiritisme, par Aksakoff, illustré in-8, prix : 10 fr.
Recherches sur les phénomènes spirites, par William Crookes, prix : 3 fr. 50.
Choses de l'autre monde, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50
Les grands mystères, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50.
L'âme et ses manifestations à travers l'histoire par Eug. Bonnemère, prix : 3 fr. 50.
Le spiritualisme dans l'histoire, par R. de Giustiniani, prix : 3 fr. 50.
La raison du spiritisme, par M. Bonnamy, juge d'instruction, prix : 3 fr.
La réalité des esprits et le phénomène de leur écriture directe, avec figures très curieuses, par le baron de Guldenstubbé, prix : 5 fr.
Après la mort, par Léon Denis, prix : 2 fr. 50.
Christianisme et Spiritisme, par Léon Denis : 2 fr. 50.
Therapeutique magnetique, par Cahagnet, prix : 5 fr.
Recueil de prières et méditations spirites, prix : 1 fr. 50, relié.
Guide pratique du médium guérisseur, prix : 1 fr.
Quelques essais de médiumnité hypnotique, par MM. F. Rossi, Pagnoni et Dr Moroni, traduit par Mme F. Vigné : 2 fr.
Du somnambulisme, des tables tournantes et des médiums considérés dans leurs rapports avec la théologie et la physique ; examen des opinions de MM. de Mirville et de Gasparin, par l'abbé Almignana, docteur en droit canonique, théologien magnétiste et médium ; prix : 0 fr. 50.
La Lévitation, par De Rochas; prix : 2 fr. 50
Les Miracles et le Moderne spiritualisme, par Russel Wallace, prix : 5 fr.
Dans les Temples de l'Himalaya (1er volume), par A. Van der Naillen, prix : 3 fr. 50.
« » **Dans le Sanctuaire** (2e volume), avec portrait de l'auteur, A. Van der Naillen, prix : 3 fr. 50.
La Survie (Échos de l'au delà), par Ruffina Noeggerath, prix : 3 fr. 50.
Introduction au Spiritualisme expérimental moderne, par Falcomer, prix : 1 fr. 50.

Tous ces ouvrages se trouvent à la LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES ET SPIRITES, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, qui les expédie contre un mandat-poste, à l'ordre de M. P.-G. Leymarie.

Demander le Catalogue de la Librairie.





42e ANNÉE. N° 1. 1er JANVIER 1899.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous présentons nos vœux de nouvel an à tous les amis de la cause, à nos confrères en publicité, à nos lecteurs et à tous les investigateurs consciencieux du phénomène spiritualiste moderne.

Notre philosophie donnera la paix à celui qui souffre, l'espérance à qui désespère, la vérité simple au savant qui doute, le fait révélateur à qui cherche avec conscience.

A tous le souhait de leurs frères en humanité.

P. G. LEYMARIE.

Les mandats d'abonnement à la *Revue Spirite*, doivent être faits au nom de M. P. G. Leymarie, 42 rue Saint-Jacques, en janvier 1899.

A PROPOS DU DISCOURS DE MADAME ANNIE BESANT

Paru dans la *Revue spirite* de novembre

Nous avons lu avec un vif intérêt le discours prononcé par Mme Annie Besant à la réunion de l'Alliance spiritualiste de Londres et, sans savoir si ces lignes tomberont sous ses yeux, nous voulons dire ici que nous répon-

dons de tout cœur à son fraternel appel. Le courant sympathique dirigeant ses efforts et les nôtres doit s'aviver à la même source puisque nous poursuivons un but identique : Améliorer nos frères par une morale élevée et les encourager par l'espoir d'une progression infinie.

Mais, nous le disons sans acrimonie, sans arrière-pensée, les spirites ne sont pas accoutumés à tant de courtoisie, d'impartialité et de bienveillance de la part des occultistes et des théosophes, c'est ce qui creuse l'abîme, ce qui éloigne l'une de l'autre deux écoles faites pour s'entendre, deux sciences qui marchent parallèlement vers les mêmes fins et nous sommes persuadés que la lumière jaillirait bien plus de l'union que des sentiments d'hostilité et de suffisance exagérée.

Sans discuter chaque partie du remarquable discours de Mme Annie Besant, nous nous permettrons de faire quelques observations sur la dissidence des deux sectes, non que nous ayons la prétention de mieux connaître l'au-delà que les théosophes, mais parce que chacun a le droit et même le devoir de discuter et de défendre ses convictions.

Les théosophes reprochent au Mouvement spirite de se restreindre trop exclusivement à la production des phénomènes et de ne pas se concilier assez avec le côté philosophique de la vie.

Personnellement nos croyances reposent sur vingt-cinq ans de constantes recherches dans le domaine des faits dénommés spiritiques et surtout dans l'étude de la philosophie découlant de ces phénomènes.

Nous devons en convenir, nous avons vu les meilleurs sujets, les plus belles organisations servant aux productions des phénomènes physiques se désagréger et s'éteindre pour avoir méconnu les avis prodigués, pour être restés attachés aux seuls faits se rapportant à la vie matérielle, aux intérêts particuliers; mais nous connaissons aussi de nombreux spirites qui, séduits par la consolante doctrine d'Allan Kardec et satisfaits de sa logique, ne demandent pas autre chose pour croire aux relations des morts et des vivants et pour espérer une vie meilleure.

Il y a là, comme partout, des hommes à tous les degrés de l'avancement, des âmes plus ou moins aptes à concevoir la haute philosophie, des êtres de tous les âges de l'évolution animique qui sont d'autant plus intolérants qu'ils ont moins appris et moins bien pénétré le sens des choses. Mais en général les spirites cherchent à s'instruire et à s'améliorer, autrement ils seraient inconséquents puisqu'ils admettent la responsabilité de leurs actes et la réincarnation.

Nous venons au point de réelle dissidence, à la question des forces qui guident les deux Mouvements spiritualiste et théosophique.

« Je considère, dit Mme Besant, ces deux Mouvements comme une partie

« de la même tentative faite pour pousser le monde à lutter contre le maté-
« rialisme et à diriger la pensée humaine vers une direction spirituelle.
« Nous croyons, en somme, que ces deux Mouvements procèdent d'hommes
« très développés, vivant sur le plan physique, mais ayant le pouvoir de
« passer à volonté dans le monde invisible et étant, par là, en communication
« avec les désincarnés.

« Nous croyons que le Mouvement spiritualiste a été provoqué par une
« loge d'adeptes ou d'occultistes d'une haute élévation, d'hommes vivant
« dans un corps, mais dont les âmes se sont développées bien au-delà du
« présent stage de l'évolution humaine. »

Il y a donc trois versions différentes pour expliquer l'incontestable Mouvement spiritualiste qui tend à modifier les idées de bien des hommes.

1° Les orthodoxes papistes ne varient pas à ce sujet ; tout vient du diable. Le bien, le mal, les sublimes enseignements de l'au-delà et les enfantillages de quelques communications sont œuvre satanique.

2° Tout le Mouvement est provoqué, dirigé par des hommes d'une très grande élévation morale qui se servent des âmes incarnées ou désincarnées pour éclairer l'humanité.

3° Enfin les spirites croient que toutes les communications sont produites par les esprits de l'espace qui sont eux-mêmes dirigés par des êtres dépouillés des tares inhérentes à la matière,

Prouver l'une de ces trois affirmations n'est pas facile.

Nous n'examinerons ni la première, ni la troisième hypothèse pour présenter à Mme Besant quelques objections et la plus sérieuse, croyons-nous, est que ces adeptes dirigeant le Mouvement n'aient pas imprégné *toutes les forces* servant à la révélation de la théorie théosophique.

La pensée, mise en *Mouvement* par une puissance supérieure, devait conserver l'influence initiale, la vérité complète. C'était un germe spirituel maintenant dans son évolution la vérité une et la transmettant sans alliage.

Le contraire se produisit et se produit encore, si nous comprenons bien Mme Besant, ces âmes incarnées et désincarnées sont les missionnaires mis en œuvre pour rénover la société. Ces puissances occultes spécialement groupées autour d'Allan Kardec et de ses médiums ont dicté par le simple pied d'une table l'introduction du livre des Esprits. Ces esprits trompaient-ils ou étaient-ils des ignorants ? La superbe envolée de ces pages ne permet pas de le croire.

Tous les spirites, éclairés par la révélation, eurent des communications spontanées se rapportant à la doctrine d'Allan Kardec et ne faisant jamais d'allusion à des adeptes d'une particulière élévation.

Depuis que nous connaissons cette théorie nous nous demandons encore quels sont ces hommes dirigeant le Mouvement spirituel, où sont-ils ?

Nous trouvons chez tous ceux qui cherchent à élucider cette question les mêmes doutes. Nous ajouterons que les facultés du dédoublement et la production des phénomènes physiques sont, en général, le propre d'esprits ordinaires qu'intéressent peu les conceptions philosophiques.

La médiumnité qui permet de recevoir des communications d'un ordre intellectuel et moral accompagne rarement l'obtention de faits physiques.

Nos observations portent sur un assez grand nombre de cas pour nous permettre d'en tenir compte et le grand Mouvement que les occultistes rapportent à leur loge d'adeptes n'a pas entamé le fanatisme religieux ni l'intolérance des sectaires.

Le spiritualisme grandit, dit-on, mais en un vague, en un flou d'où les grandes vertus ne peuvent surgir.

Néanmoins, nous savons, comme Mme Besant, que le matérialisme est un danger pour les êtres arriérés, trop enclins à rejeter toute responsabilité et à jouir de la vie au détriment de leurs frères, et nous nous sommes dévoués à la cause spirite dans l'espoir d'apporter aux âmes inquiètes ou attardées les moyens d'obtenir une progression rapide. La doctrine spirite, claire et logique, est beaucoup plus facile à comprendre que l'occultisme et la théosophie bourrés de mystères, de symboles, de formules pénibles à déchiffrer ; aussi le nombre des spirites progresse plus que celui des occultistes. Ceci est dit sans aucune intention blessante et nous sommes prêts à reconnaître notre erreur si nous nous trompons. Nous désirons nous entendre avec les chercheurs de la vérité car, ayant entrevu la vie de l'au-delà, nous croyons qu'aucun être humain ne peut prétendre détenir le suprême savoir.

Nos guides nous l'ont répété souvent, nous sommes aux premières pages du livre de cette merveilleuse science, nous déchiffrons les premiers termes de l'initiation et, connaissant la faiblesse de l'organisme humain, incapable de tout embrasser, nous souhaitons que l'entente se fasse entre les théosophes, les occultistes et les spirites. De la discussion jaillit la lumière, mais il s'agit de la discussion courtoise et non des injures et de la prétention de se croire seul détenteur de la science universelle.

Mme Annie Besant comprend la discussion, elle admet la contradiction, c'est pourquoi nous lui donnons ici l'assurance de toute notre sympathie et de nos sentiments fraternels.

PAUL GRENDEL.

CONGRÈS INTERNATIONAL SPIRITUALISTE

Tenu à Londres, du 19 au 24 juin 1898.

L'Amérique venait de clore son Jubilé d'or, quand les derniers échos de ses fêtes, traversant l'immensité des mers, vint tirer de sa longue apathie le vieux monde endormi et éveilla dans le cœur de nos voisins d'outre-Manche un sentiment de sympathique et légitime orgueil. Et l'on vit alors, Londres, la plus zélée et la plus fervente, sinon notre devancière en spiritualisme, prise d'un élan subit d'enthousiasme, inspiré par l'influence habile du Président de l'Association spiritualiste, organiser un Congrès International, lequel non moins important que celui de Rochester, aux Etats-Unis, restera, avec ce dernier, comme le plus grand événement de ce siècle et l'une des œuvres les plus méritoires de la civilisation des peuples. Aucune heure ne pouvait être plus opportune, aucune époque mieux appropriée pour arborer le drapeau de la paix et de la liberté et proclamer les grands principes de la doctrine nouvelle, que celle où se débattent dans une lutte gigantesque, le Droit et la Justice aux prises avec le mensonge et la duplicité. Comme aux temps néfastes de notre histoire, des hommes ont dit : La force c'est la loi ! Régnons par la terreur ! Tel est leur cri de ralliement !

Unissons-nous donc tous, spirites des deux mondes, pour combattre et terrasser l'esprit du mal et pour surmonter les entraves qu'on oppose au triomphe de la vérité sur l'erreur, de la fraternité sur l'égoïsme. Appelons à notre aide les esprits éclairés des sphères supérieures afin qu'ils inspirent aux âmes encore asservies à la matière les grandes vérites humanitaires et les conduisent, dans leur marche ascensionnelle, vers le Beau, le Bien et le Vrai, qui est la loi divine de l'Esprit.

A ce grand tournoi d'éloquence, des savants de toutes les parties du monde sont venus apporter les lumières de leur expérience et de leurs études. Le discours d'ouverture prononcé par M. E. Dawson Rogers, l'éditeur du *Light* et que nous donnons ici, *in extenso*, est le résumé le plus complet de l'œuvre du spiritualisme moderne, depuis son origine jusqu'à nos jours.

Après avoir rendu hommage à la mémoire de son illustre prédécésseur et ami, M. Stainton Moses et souhaité la bienvenue à toutes les Sociétes venues au Congrès et représentées par leurs Présidents respectifs, l'honorable Président de l'Alliance spiritualiste de Londres s'est exprimé en ces termes :

« Permettez-moi de soumettre à votre examen judicieux et sincère quelques pensées que m'a suggérées le grand événement qui nous réunit, en ce jour, c'est-à-dire la célébration du jubilé du spiritualisme moderne.

« Avons-nous lieu d'être satisfaits de notre œuvre et de nous réjouir du résultat que nous avons obtenu dans le cours du demi-siècle qui vient de s'écouler? Nos efforts ont-ils été couronnés d'un complet succès? Pouvons-nous aussi contempler l'avenir avec une confiance croissante? Quels sont nos projets et quels sont nos desseins?

« Sans nul doute, nous avons le droit de nous féliciter et d'être reconnaissants. Nonobstant la malveillance, l'opposition acharnée et fanatique de la part de ceux qui auraient dû être les premiers à accueillir la doctrine de la survivance de l'âme, doctrine que nous proclamons et à laquelle ils déclarent ajouter foi, mais qu'ils refusent, contrairement à nous, de démontrer; nonobstant encore, les ignominies déversées sur notre cause par ceux-là mêmes qui prétendaient être nos frères, les déceptions de toute nature! oui malgré toutes ces entraves, les succès obtenus ont été si éclatants que de toutes les parties du monde civilisé, des adeptes sont venus se joindre à nous et coopérer à notre œuvre; la science elle-même marche à pas de géant vers la démonstration de nos théories et nous avons de sérieuses raisons de croire qu'avant peu, la Société des Recherches Psychiques, confessant ses erreurs, embrassera la foi à laquelle nous nous sommes voués avant elle, il y a bien des années, en suivant la même voie d'investigation minutieuse et critique.

« Mais quelle que soit l'heure où ces néophytes, nos amis, viendront se mettre dans nos rangs, sans réserve, ce qui doit fatalement être, car toutes recherches doivent aboutir à ce résultat, ils nous trouveront toujours prêt à les accueillir et à leur souhaiter une bienvenue cordiale.

« J'ai fait allusion aux phénomènes sur lesquels notre conviction est basée — phénomènes qui fournisent la complète évidence de la continuité de la vie après la mort, et de la possibilité de communiquer avec les désincarnés — car c'est là ce que nous entendons par spiritualisme, ni plus ni moins. Pour la plupart d'entre vous ces phénomènes sont familiers, mais il s'en trouve, sans nul doute, certains qui ne savent rien absolument de la nature des phénomènes sur lesquels sont fondées nos convictions. Il peut donc être utile, pour le bien-être de ces derniers surtout, de passer en revue, d'une manière succincte et rapide, certains faits élémentaires, choisis dans le grand nombre de ceux dont j'ai été le témoin oculaire durant les trente années que j'ai consacrées à ces recherches.

« J'ai vu des objets matériels se mouvoir sans aucun contact physique visible. J'ai vu une petite table placée dans un coin de la chambre s'avancer jusque vers la milieu de l'appartement, auprès d'une grande table autour de laquelle j'étais assis avec d'autres personnes. Je me suis levé pour la remettre à sa place primitive, mais elle est revenue bientôt, comme la pre-

mière fois, au centre de la chambre et s'appuyant contre la grande table, elle s'en est servie pour donner, à l'aide de coups frappés, des communications intelligentes concernant une fille que j'ai perdue.

« J'ai fréquemment obtenu des communications d'écriture directe, c'est-à-dire d'écriture émanant d'êtres invisibles intelligents, et formant parfois de courts et tendres messages, envoyés par des amis décédés et d'autrefois, faisant l'objet de longues et savantes discussions sur des sujets que nous ignorions totalement. Certain jour, nous reçûmes une communication de plus de 900 mots en six secondes, ou six fois la rapidité nécessaire à un sténographe exercé pour reproduire le même message.

« J'ai vu des formes prendre corps et se matérialiser graduellement au milieu d'une chambre bien éclairée et provenant, selon toute apparence, du médium que l'on voyait toujours distinctement. Enfin j'ai pu nombre de fois, voir et toucher des êtres qui certainement n'étaient pas incarnés, ni présents, et tenir avec eux une conversation à haute voix.

« Mais on pourra objecter à cela, qu'en admettant même l'existence de ces phénomènes, rien ne prouve qu'ils émanent d'êtres humains désincarnés, car s'il en était ainsi, ils pourraient certainement nous donner la preuve de leur identité en nous parlant de choses qui les concernent et que nous ignorons.

« Je répondrai à cela que la preuve en a été faite en maintes circonstances, et que j'ai pu moi-même en constater l'exactitude à l'aide du pouvoir médiumnique d'une dame du monde, ici présente, dont l'honnêteté ne sera contestée par personne et qui, pendant plusieurs années, a mis ses précieux dons au service des investigateurs, sans jamais réclamer ni rétribution, n récompense. « Ce fut en présence de cette dame même, que la plupart des phénomènes dont je viens de parler eurent lieu daus ma propre maison. Mais peut-être en ai-je dit trop déjà de mes expériences personnelles ; j'ajouterai seulement pour confirmer les preuves nombreuses de l'évidence de leur indentité, que de fréquents exemples en sont reproduits dans les œuvres de M. Stainton Moses, faits sous son investigation propre, et qu'un des derniers convertis au spiritualisme, le Dr Hodgson, dont l'intégrité et l'honorabilité sont à l'abri de tout soupçon, a déclaré que les expériences minutieuses, longues et souvent répétées auxquelles il s'est livré avec le médium bien connu, Mme Piper, lui ont donné la conviction, que l'esprit apparaissant sous son contrôle était bien la personne qu'il prétendait représenter en ce qu'il donnait des renseignements le concernant, ignorés des assistants et du médium. Ces renseignements, après examen, furent trouvés exacts.

« Il y a, je le sais, nombre de personnes qui ne se rendent même pas à l'évidence la plus réelle, et qui, niant tout ce qu'elles ne peuvent comprendre,

traitent ces phénomènes de visions folles et d'hallucinations. Avec ceux-ci, je n'ai guère souci de discuter et je réponds simplement que ces manifestations ont eu lieu, qu'il s'en produit chaque jour d'analogues dans toutes les parties du monde et que, le témoignage en est apporté par des milliers de personnes dignes de foi, au nombre desquelles se trouvent même des savants qui n'acceptent comme vrais que les phénomènes qu'ils ont passés eux-mêmes au creuset de la science et de l'expérience. Néanmoins, quelque admirable que puisse être le but de ces manifestations psychiques, qui sont destinées à faire naître chez les personnes honnêtes et sincères la conception de la double nature dont l'homme est formé, et nous prouver que nous sommes en relation intime avec un monde autre que celui qui fait appel à nos sens physiques, ce serait se dégrader que de vouloir s'en servir pour satisfaire sa curiosité; ce serait en méconnaitre la véritable portée.

« Je ne suis pas de ceux qui cherchent à discréditer la valeur des phénomènes physiques, car il appartient à l'état d'être de l'homme, de ne pouvoir être réveillé de la léthargie, du doute ou de l'incrédulité où il est plongé, sans des preuves palpables de l'existence de lois et de forces qui ne reposent sur aucune hypothèse matérialiste.

« Il serait donc à désirer qu'on encourageât les investigations psychiques comme devant servir de préliminaires à l'évidence des phénomènes pour ceux qui n'y sont pas encore initiés.

« Mais pour le Spiritualiste convaincu, éclairé et dévoué, ces phénomènes ne sont que l'A B C d'une révélation nouvelle qui doit servir de marchepied à des altitudes plus intellectuelles et plus spirituelles. D'inexprimables bienfaits ont rempli l'âme de l'orateur de reconnaissance, ils l'ont élevée au séjour des anges. Avant cela peut-être, comme à tant d'autres qui n'ont dans l'existence de la vie future qu'une foi vague et vacillante, les esprits des morts ne lui apparaissaient que comme un souffle, une vapeur flottant quelque part dans le grand au-delà; mais à présent, il est pénétré de la vérité que les habitants du monde des esprits sont de véritables êtres humains, doués de forces supérieures à celles qu'ils possédaient sur cette terre, et pénétrés d'un amour inaltérable pour ceux qu'ils ont quittés.

« Il sait aussi, que le monde des esprits n'est pas éloigné de lui, mais qu'il en est entouré, qu'il y séjourne ; il a une vive perception de la présence intime de ses amis invisibles, ainsi que de leur influence et de la continuation de 'intérêt qu'ils lui ont gardé pour le bien-être de ses aspirations les plus pures.

« Par sa communion avec eux, il a acquis l'assurance jusqu'alors restée atente, que tous les hommes, quelles que soient leurs croyances et leur nationalité, sont frères et enfants d'un même Dieu; qu'ils entrent dans l'autre monde

avec ce qu'ils ont acquis dans celui-ci; qu'il n'existe ni dogme ni pouvoir humain capable d'assurer le bonheur dans la vie future; que les divergences d'opinions en matière religieuse ne séparent pas les âmes unies par la sympathie, mais qu'elles trouvent le vrai bonheur et l'union sans mélange, dans l'amour du bien et le désir respectif de propager la félicité des autres dans leur monde à eux et dans le nôtre.

« Nul doute que des notions aussi sacrées ne développent dans le cœur du spiritualiste dévoué des sentiments de sympathie et de fraternité envers ses semblables; c'est pour moi un vrai bonheur de pouvoir dire qu'il y a ici, parmi nous, des personnes à l'âme grande et généreuse, qui emploient non seulement tous leurs efforts, mais encore sacrifient une partie de leurs biens à la propagation de la doctrine nouvelle. Qu'ils soieni bénis! Ils ne peuvent manquer de trouver la récompense de leurs œuvres, dans l'accompli ssement de leur devoir et dans le bonheur même, qu'ont puisé dans la grandeur de ces mystères, ceux qui y ont été initiés. Mais tous ceux qui se disent nos amis, ont-ils rempli fidèlement leur mandat? Est-ce que tous ceux en qui la lumière a pénétré ont cherché à en propager les rayons bienfaisants parmi ceux dont l'esprit est encore dans l'ignorance et l'obscurité? Hélas! Il en est un grand nombre qui, satisfaits d'avoir trouvé dans les vérités du spiritualisme une consolation et un apaisement à leur âme tourmentée, ne font aucun effort pour hâter les progrès de notre cause, et qui, ne voudraient même, à aucun prix, que leur nom fût mentionné pour la défense d'une doctrine qu'ils disent être aussi impopulaire que la nôtre.

« Avec ceux-là, je n'ai pas à discuter; ce sont des timorés sans énergie qui connaissent leurs devoirs et leurs responsabilités, mais qui craignent de se compromettre, par un coupable sentiment de respect humain.

« Je désire que le Ciel leur soit clément quand viendra pour eux le jour du jugement.

« Je passe maintenant à une question qui me paraît être, et qui est je n'en oute pas, pour vous-mêmes, d'une importance considérable. Je fais llusion à nos rapports, comme spiritualistes, avec le monde religieux. Plus qu'aucune autre secte, nous avions le droit de l'espérer, les autres ultes eussent dû nous accueillir avec bienveillance, saisissant avec empressement l'occasion qu'on leur offrait de développer leurs propres œuvres, avec des éléments aussi puissants; et bien que nous n'ayons pas été complètement délaissés, sous ce rapport, ce serait folie de nous faire complète llusion sur l'attitude prise à notre égard par le monde religieux dans la sanction de notre doctrine sur la vie future. D'où cela vient-il?

« Il existe, sans nul doute, une cause à cette anomalie si étrange et si erplexe. La recherche de cette cause est, vous en conviendrez avec moi,

l'un des points les plus importants à débattre en ce jour où, s'ouvre devant nous l'ère du deuxième cinquantenaire de notre œuvre.

« Avant d'aborder cette seconde partie de mon discours, je désire qu'il soit clairement entendu que je n'émets ici que ma propre opinion, et que, je ne réclame l'autorité de personne pour appuyer mes sentiments personnels, me bornant simplement à les soumettre à l'examen attentif et sincère de tous.

« Si mes paroles trouvent en vous de l'écho, j'en serai doublement heureux; dans le cas contraire, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir suivi les inspirations de ma propre conscience.

« Je me suis demandé pourquoi le monde religieux, en général, est sourd à notre appel et pourquoi nous avons éprouvé un pareil échec auprès de ceux-là mêmes dont nous sommes autorisés à espérer et à attendre de la sympathie et de l'appui. Ne sommes-nous pas, dans une certaine mesure, responsables de la froideur et de l'éloignement qu'on nous témoigne?

« Avons-nous toujours rempli notre mandat avec désintéressement et prouvé que le but que nous poursuivions, et que nous voulions atteindre, n'était pas celui de la gloire, mais bien celui d'être utile à nos semblables et de coopérer à leur bonheur? N'avons-nous pas souvent nui à notre cause, par les querelles et les inimitiés que nous avons su créer avec d'autres croyances de théologie, auxquelles nous autres spiritualistes nous devions rester étrangers? N'est-ce pas en dénigrant et en ridiculisant leur propre doctrine qui leur est, à tout prendre, tout aussi chère que l'est pour nous la nôtre, lorsqu'il était de notre intérêt de chercher à les convaincre par la persuasion et l'aménité?

« Hélas ! je dois le reconnaître en toute humilité, c'est là qu'est la vraie cause, l'unique raison des entraves mises à l'expansion de notre cause. A cela, on pourrait nous demander, s'il eût été préférable de garder le silence sur toutes autres questions, excepté sur celle qui a trait à l'évidence de la survie? Que le Ciel me garde d'une telle pensée ! Nul n'a le droit de tenir secrets, des vérités dont un examen sérieux lui a montré la justesse et qui peuvent être utiles au progrès de l'humanité.

« Cependant, ce que je désire préciser ici, c'est que nous consacrions tous nos efforts à donner la priorité au point essentiel de notre œuvre, en faisant comprendre au monde quel bonheur et quelle consolation procure à l'homme l'assurance que les amis qu'il pleure lui survivent et l'aiment encore. Car, soyez-en persuadés, nous ne pouvons qu'entraver la marche de notre doctrine, en entrant dans une controverse sur des théories qui diviseront toujours le genre humain.

« La nature et l'intelligence des hommes sont si multiples et si variées qu'il

n'est pas sur terre deux êtres qui voient, sentent et pensent de même ; il doit en être des spiritualistes comme de toutes autres classes ; il y a parmi eux des divergences de croyances et de doctrines.

« C'est ainsi que nous avons aujourd'hui, dans notre assemblée, des membres de diverses branches de l'Eglise, qui tous sont des spiritualistes convaincus, auxquels nous offrons le plus cordial accueil, car bien que nous soyons divisés sur un grand nombre de questions théologiques, nous n'en sommes pas moins unis sur les principes fondamentaux de notre cause.

« Après tout, pourquoi nous disputerions-nous sur des points qui n'ont aucune importance pour notre bien-être futur ? La lumière et le bien, jaillissent de la diversité des opinions et quant au mal, il naît du manque d'humilité et d'amour, aussi de l'orgueil et de la vanité qui entraînent les hommes à croire que la doctrine qu'ils prêchent est la seule qui doive prévaloir dans le monde entier, et que, toute autre croyance doit fatalement conduire à la damnation éternelle.

« Il existe, dans certaines sectes, une étrange fiction qui fait de Saint Pierre le dépositaire des clefs des portes du paradis et le juge de tous ceux qui se présentent à lui pour solliciter leur admission au Ciel ; mais, quelles questions le vénérable Saint nous posera-t-il ?

« Nous demandera-t-il quelle est notre manière de voir sur le péché originel, sur la double nature du Christ, sur la foi apostolique et la rédemption par le baptême ?

« Sera-t-il désireux de savoir si nous avons cru au dogme de l'Incarnation du Christ, envoyé sur terre pour réconcilier l'homme avec un Dieu vengeur ? Si nous avons admis, comme un article de foi, la présence du Seigneur dans le sacrement de la Cène et si nous avons accepté comme véridique le principe promulgué par le concile de Nicée ?

« Saint Pierre ne nous demandera-t-il pas plutôt, comment nous avons vécu sur cette terre ; si nous nous sommes efforcés à répandre l'amour et la charité parmi nos semblables ; si nous n'avons rien négligé pour développer dans le cœur des autres le sentiment de la bienveillance ; si nous avons été honnêtes et justes dans nos rapports respectifs ; si nous nous sommes sacrifiés volontiers pour le bien d'autrui ; si nous avons secouru le pauvre, le nécessiteux ; si nous avons consolé l'orphelin et la veuve dans leurs afflictions ; si notre âme ne s'est point souillée dans son contact avec le monde ; si nous avons observé fidèlement tous ses commandements ?

« Alors seulement, Saint Pierre nous dira : « Soyez les bienvenus, le royaume des Cieux vous appartient ! »

« Il ne me reste maintenant que quelques mots à ajouter, pour appuyer ma première proposition ; c'est que nous renoncions à toutes espèces de

controverse en matières religieuses, afin de nous adonner spécialement à une œuvre plus méritoire.

« Les doctrines sont si multiples et si variées qu'elles ne peuvent avoir de vitalité, Je voudrais laisser à chaque église le soin de régler ses propres articles de foi et ne donner aucune prise à de vaines disputes qui ne peuvent que nuire aux intérêts de notre cause.

« Beaucoup parmi nous, croient qu'il n'existe pas de religion plus sublime que la vérité. Je ne puis accepter cette proposition, car de quelle vérité s'agit-il ? Est-ce de la vôtre ou de la mienne ?

« En dehors des faits qui peuvent être prouvés, ce qui est vérité pour l'un est erreur et folie pour l'autre.

« Notre appréciation de la vérité dépend uniquement de la rectitude de nos jugements ; Pope était dans le vrai, quand il a dit :

« Il en est de nos jugements comme de nos montres, pas deux ne vont « de même, et pourtant, chacun croit la sienne meilleure. »

« En outre, si aucune religion n'est au-dessus de la vérité, que dire de la justice, de la probité, de la pitié et de la sympathie pour le pauvre et l'affligé, de l'amour fraternel, de la bonté et de la charité envers tous les hommes, en un mot, d'une vie bien employée ?

« Assurément, il n'y a pas de religion plus belle et plus idéale que la Bonté, car l'homme peut-être très savant et en même temps très dépravé.

« A tout ce que je viens de dire, il en est plusieurs parmi vous, je n'en doute point, qui donneront leur entière adhésion ; je ne me fais pas d'illusion, il y en a aussi qui seront d'un avis contraire.

« A ces derniers je répondrai : j'ai rempli un devoir qui m'était sacré et je le déclare hautement, et sans réserve, je suis fier du bon renom acquis par le spiritualisme.

« Je voudrais que tout spiritualiste, non seulement rendît à son semblable autant d'amour qu'il en reçoit (car où serait le mérite, rien n'étant plus aisé que d'aimer ceux qui vous aiment)? mais encore que par son aménité et son esprit de charité, envers tous les hommes, à quelque secte qu'ils appartiennent, il rendît notre doctrine agréable et accessible à tous les cœurs.

« Je ne saurais trop le répéter : en nous laissant entraîner dans la voie d'une controverse infructueuse, nous nous éloignons du but assigné à notre glorieuse cause : arriver à la connaissance de cette grande vérité, que la vie d'ici-bas ne finit pas à la tombe, que nous récolterons dans l'au-delà ce que nous aurons semé sur cette terre.

MOUTONNIER, *professeur*.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE

CHAPITRE III

Voir la *Revue du* 10 décembre 1898.

Microcosme et Macrocosme.

L'évolution de l'homme reproduit exactement celle de l'humanité, celle du globe même; autrement dit, l'Evolution du Microcosme s'accomplit de la même manière que celle du Macrocosme.

Voici du reste le Rythme Universel : Germe, développement, naissance, croissance, maturité, déclin ; mort, renaissance ; jour, nuit ; été, hiver ; chaud, froid ; action, réaction.

Tout accomplit son évolution d'après la loi fondamentale, d'après l'Unité qui harmouise tous les modes fort complexes de la matière Universelle (Akasa).

L'Evolution parcourt une spirale, dont nous ignorons le commencement et la fin, nous ne voyons guère que la portion de cette courbe qui semble parfois revenir en arrière, bien que tendant sans cesse vers le progrè sàns limite.

Ce n'est danc pas sans raison que Wurtz a dit (1) qu'on a comparé « le *Petit monde*, où tourbillonnent les atomes au *Grand monde* dans lequel roulent les astres. Dans l'un et dans l'autre tout est mouvement. Il faut remonter à l'origine même de l'atomisme pour trouver cette conception d'atomes en mouvement. C'est l'Esprit (Νοῦς) qui leur donne l'impulsion d'après Anaxagore. Selon Démocrite d'Abdère ils se meuvent perpétuellement de par leur nature même : la force qui les anime agit fatalement. Ils ne diffèrent point par leur essence, nous dirions aujourd'hui par leur qualité chimique, mais bien par leurs dimensions, car ils ont une étendue sensible, ils diffèrent aussi par leurs formes. Lourds, ils tombent dans les profondeurs de l'espace ; plus légers ils s'élèvent dans l'air. Les uns sont à surface lisse ; d'autres présentent des aspérités, des dards, des crocs. Le mouvement qui les entraîne les met naturellemen en rapport, sans qu'ils s'attirent réciproquement : tantôt il les agglomère, tantôt il les sépare et c'est ainsi que toutes choses se forment ou se détruisent. Limité dans leur étendue et leur surface, il ne saurait se confondre avec le milieu où ils se mouveut ; ce milieu c'est le vide. »

Nous terminerons ce chapitre en montrant un terrible exemple de l'Involution : la chute des anges.

Lucifer.

Lucifer, une des émanations premières, avait dans le cercle incommensurable à lui dévolu, une connaissance et une puissance divines que nous ne

(1) *Théorie atomique* p. 222.

pouvons même comprendre tant elle était immense. Il était uni à Dieu bien qu'il fût une divinité créatrice indépendante et entièrement distincte de la Cause Première, de la Cause des Causes. — Toutefois il faisait partie d'un ensemble d'Univers mus par des fils de la Lumière incréée, émanés dans la même région et même degré que lui (Ici les mots sont impropres à exprimer la grandeur des effets).

Toute manifestation créatrice porte en elle l'enchainement harmonique. Lucifer était omnipotent dans sa sphère d'activité, mais sa puissance devait pour l'ordre de l'œuvre créatrice primordiale, agir en union avec les procréés divins ses frères..... Lucifer était leur égal en puissance, en pouvoirs, mais ils étaient cependant différenciés entre eux, par la nature de leurs principales vertus et la région céleste où l'INCONNAISSABLE les avait fait jaillir de son FIAT.

Lucifer était le plus beau, le plus ardent de ses procréés ; il s'absorba en sa contemplation intime, au point d'oublier la source de son émation. Cet oubli diminua soudainement l'influx incréé ; il comprit à ce nouvel état, qu'il n'était, bien que Dieu, qu'une lumière créé libre et pouvant s'abstraire complètement de sa source, mais par cet acte, s'éloignant d'autant de sa céleste et nourrissante influence.

Cette constatation de la limitation de sa puissance enflamma tellement la qualité principe et particulière de Lucifer, qu'elle désaxa son royaume ; il sortit de l'harmonie primordiale, il projeta sa puissante sphère d'action peuplée des fils de sa pensée créatrice dans une région inférieure de la création, s'éloignant de plus en plus dans une spirale vertigineuse du plan divin !..... Enfin, il fut arrêté à la région astrale que sa sublime nature ne pouvait dépasser, c'était la limite maximum de son involution. Là, il organisa à nouveau son Univers ; sa puissance était immense, sa beauté originelle n'était que légèrement voilée et le feu créateur devait demeurer toujours en lui ; aussi émana-t-il de nouveaux fils, mais ceux-ci ne furent point égaux aux premiers, car leur émanation fut projetée dans un milieu inférieur et ténébreux. Ils ne s'abreuvèrent pas en naissant à la source divine primordiale et par là ne furent point doués d'immortalité. Lucifer pouvait créer comme par le passé des êtres à son image ; mais l'image s'étant voilée et le milieu d'où émergeait sa création étant de substance moins subtile, fut soumise au temps et au conditionnement de la matière astrale, de son milieu.

Un des premiers tourments de l'Ange déchu, après la reconnaissance de son crime, fut la discorde qui s'alluma entre ses fils de création dernière et ceux qu'il avait entraînés dans son éloignement du centre premier, où il avait lui-même jailli du LOGOS.

Toutes les passions mauvaises s'allumèrent ensemble et la jalousie pour les fils de la sphère primitive amenèrent des scissions dans le royaume Luciférien ; des séparations eurent lieu, qui peuplèrent les diverses altitudes

et différencièrent à l'infini les créations qui s'y produisirent ; mais toutes subirent le sort plus ou moins malheureux des conséquences de leur milieu et le grand cœur de Lucifer devint l'écho de la collectivité souffrante de sa création, s'augmentant sans cesse.

. . . .

Les premiers anges étaient comme leur père (ayant émergé dans la sphère divine) doués d'une âme immortelle ; beaucoup d'entre eux *crièrent* vers Dieu et ne furent pas rebelles ; mais toutefois la puissante *loi de la création* les retint encore et les retiendra captifs dans leur cercle respectif d'élévation jusqu'à la consommation des âges.

Ces anges aiment les hommes, les aident, bien qu'ils envient leur nature possédant le don de franchir librement tous les cercles en se dépouillant graduellement de leurs enveloppes matérielles.

Le vide laissé dans le Cosmos par déplacement (ou changement) du royaume de Lucifer eût apporté un trouble dans l'harmonie primordiale préétablie ; l'ensemble eût manqué d'une force de manifestation. L'influx divin qui ne s'arrête jamais ayant une fois commencé à agir, une sphère de vie s'alluma de nouveau et Adam fut émané *Ange de lumière*, seulement la période était en succession de celle qui avait existé, lors du jaillissement premier du sein de l'INCONNAISSABLE.

ADAM

Adam fut créé en période quatrième : bien que Dieu comme Lucifer, il était *canditionné* dans sa puissance. Celle-ci donna toutefois un champ d'action plus vaste, puisqu'il pouvait agir et créer dans sa sphère, ainsi qu'en dehors et successivement dans sa progression naturelle.

Il fut pour mener à bien son œuvre multiple, doué d'une âme immortelle, comme son essence pouvait permettre à ce feu créateur divin et subtil de s'envelopper d'une substance divine le circonscrivant, lui fournissant aussi le pouvoir d'atteindre aux différentes couches ou milieux spirituels, enfin la faculté de produire et d'adapter à sa nature (sans s'y confondre) une forme fluidique moins éthérée que celle des autres entités angéliques de la sphère céleste et par ce moyen organiser ainsi que régner sur des plans de manifestations où son feu divin différencié en lui n'aurait pu descendre et agir directement à cause de sa nature divine. Par cette appropriation dans les vertus d'Adam, une chute semblable à celle de Lucifer devenait impossible et bien qu'*Ange Roi Créateur*, Adam ne pouvait entraîner avec lui son premier principe, il ne pouvait s'en séparer que pour un temps.

Adam doué de la propriété d'exercer ses vertus et son intelligence dans les divers plans de manifestations, avait un héritage, un royaume merveilleux et c'est en ensemençant, en faisant fructifier sa création personnelle, que notre *Pèee divin* eût amené peu à peu sans secousse et presque sans souffrance sa postérité et lui, non seulement à tenir la place vide faite par Luci-

fer, mais à le remplacer virtuellement dans sa lumière primitive : Adam eût conquis les trois degrés et fut parvenu avec son œuvre toute hiérarchisée, au rang des Protocréés... Voilà quel était et devait être le rôle d'Adam et son élevation dans le feu central divin...

Examinons maintenant s'il est possible de nous faire une juste idée de sa désobéissance aux lois données à sa nature quarternaire et qui soit admissible pour les hommes de sens.

Adam, disons-nous, reçut dans sa royauté la puissance de créer, en reflétant son image dans sa sphère et même hors de sa sphère c'est-à-dire dans une certaine limite de la région astrale, qui avoisinait son domaine, dans laquelle Lucifer essayait vainement de reproduire son image première en immortalité, mais l'affaiblissement de sa puissance n'aboutissait qu'à des productions de plus en plus mauvaises et défectueuses.

Le dernier et suprême effort de l'ange déchu fut la formidable et monstrueuse création de Sathan, qui rejeta son créateur, le méconnut et s'enfonça plus bas encore dans la région purement matérielle, attirant avec lui dans les ténèbres quelques-uns de ses frères. Ces derniers, émanés du grand Lucifer par abominable méchanceté, firent déborder la coupe d'amertume du cœur de leur émanateur, qui connut alors combien il avait été coupable de s'éloigner lui-même du Logos créateur, en qui est toute vie et tout amour.

Lutifer maudit cette dernière postérité, qui lui était si inférieure et lui retira par un effort digne de sa puissance antérieure, le reste de feu divin qui aurait permis à Sathan de perpétuer durant les âges, sa diabolique création. Celui-ci ne pouvant plus augmenter par lui-même ou par ses frères, son royaume fit la guerre à toute la nature physique ou astrale du monde où sa force d'expansion put atteindre. D'origine hautement intellectuelle, il se servit de sa lumière pour troubler toutes choses et devenir ainsi le maître ou le Prince du monde matériel dans l'astral.

Adam et sa légion lui faisaient obstacle et d'ailleurs sa puissance dans les quatre voies ou degrés de matière manifestée, excitait sa jalousie ; son orgueil héritage paternel, le rendit l'ennemi irréconciliabule d'Adam, dont la postérité avait pour mission d'élever graduellement les terres ainsi que leurs astralités respectives dans les régions spirituelles et d'y progresser sans fin dans la béatitude. — De plus Adam et ses fils étaient doués d'une âme immortelle qu'ils pouvaient à volonté retirer de leur forme plus dense ; ainsi la mort réservée aux créations ultimes ne pouvait les atteindre.

Sathan mit tout en œuvre pour faire oublier à notre père divin, la défense qui lui avait été faite d'agir directement dans la matière ultime, avant une période déterminée, qui ayant amené par la suite des âges, cette création à un plan moins objectif lui eût permis sans péril de la diriger.

SATHAN.

Sathan savait qu'Adam, ayant été créé en principe d'amour, était plus facile à tenter par un appel fait à son immense amour des productions soumises à ses lois protectrices, que la Providence lui avait donné d'exercer souverainement. Le père du mensonge fit connaître à Adam les douloureuses lenteurs de la progression des plans ténébreux dans lesquels il avait fondé son empire et persuada notre Père qu'un contact momentané de son angélique nature avec ses créatures anti spirituelles diminuerait leurs souffrances et les ferait rapidement progresser. Or, ce bienfait divin, Adam SEUL pouvait l'accorder, au dire de Sathan : seul Adam pouvait opérer, ce qui agrandirait encore sa puissance. Que la défense à lui faite de retarder son action sur ce plan ultime était une épreuve imposée pour exercer sa pénétration d'esprit, ainsi que sa puissance. Dès lors, agir serait sortir de l'épreuve encore plus puissant et plus lumineux. Enfin Sathan, pour décider complètement Adam, lui persuada qu'il était pour lui et ses frères, le seul moyen de retourner dans la région luciférienne ; il lui donna encore sans aucun doute beaucoup d'autres raisons.

Aussi Adam ému d'une grande pitié, se laissant persuader, projeta son feu, principe créateur dans le plan physique de la Nature ; l'œuvre était contraire à sa propre nature et en dehors de ses possibilités. Sa nature angélique fut engluée par le contact matériel et recouverte de plusieurs enveloppes fournies par ses divers milieux. Adam et sa légion ne reçurent point le vêtement de peau, mais à partir de ce moment, leur création subit cet emprisonnement et par lui fut soumise aux lois temporaires ; à la mort, à une possibilité de dégradations successives, etc., etc.

Comme Lucifer, après son détachement du centre divin, avait été mis dans un état secondaire, de même Adam eut à subir aussi un changement dans son état spirituel, ainsi qu'un affaiblissement dans son pouvoir d'émanation, qu'il ne pouvait d'ailleurs exercer que hors de son centre divin ; et voyant les résultats de sa désobéissance, il renonça même à faire descendre sur le plan objectif, le reflet de son image. Il ne mit ses forces et puissances amoindries qu'à l'œuvre de la régénération de sa création, c'est-à-dire à lui faire remonter les degrés où sa chute l'ont précipité.

Adam, comme Lucifer, est devenu l'écho des luttes, des souffrances de la grande famille humaine, dont il est le Premier Père.

Toute sa postérité, à tous les degrés d'émanation, doit suivre la même route d'épreuves pour se rétablir avec lui dans sa sphère divine. Or voici pourquoi l'homme est l'esclave, l'ilote des puissances sathaniques et lucifériennes. L'ange de lumière déchu d'une création première n'avait pas reçu d'âme, n'en ayant nul besoin dans le milieu où devait évoluer sa Divinité tombée dans une région inférieure à sa nature, il ne put donner à sa création seconde, une âme immortelle, susceptible de fournir à ses fils un véhicule moteur et conservateur de leur énergie, pour remonter au monde

supra-spirituel. Le plus petit des fils d'Adam possédait cette âme immortelle, une union était possible entre leur création; Lucifer mit tous ses soins à l'établir: il donna dans ce mélange des qualités et des défauts aux enfants d'Adam que ceux-ci n'avaient pas et les siens participèrent au moins dans leur progéniture mixte à l'ascension possible de l'homme régénéré par sa volonté. Lucifer eut donc tout intérêt à maintenir dans l'ignorance la famille humaine, afin de fournir à la sienne le moyen de se réintégrer.

Tout ce qui précède nous montre une involution autrement sérieuse que la chute originelle de l'homme telle que la narre la Bible; quant à l'évolution, elle est toute indiquée: par les réincarnations successives l'homme doit sinon facilement, du moins toujours, atteindre en s'améliorant le point de départ de Lucifer même.

(*A suivre.*) J. Marcus de Vèze.

LINA

Monsieur le colonel de Rochas qui cherche sans cesse, qui a livré à la publicité de si savants et de si intéressants volumes, nous démontre en ce moment par le fait brutal, qu'en hypnotisme il n'y a pas seulement le phénomène usuel de fascination magnétique, le sommeil magnétique, la transmission de pensée, l'extase, etc., et les expériences si remarquables relatées dans *Les forces non définies*; il en a fait jaillir, comme un créateur et en grand artiste qu'il est, des aptitudes exceptionnelles à l'aide de son admirable sujet, Mlle Lina, qui est douée d'une sensibilité extrême, d'une stature svelte, gracieuse et prédisposée à mettre en un admirable relief toutes les expressions plastiques que la parole ou la musique lui inspirent.

M. Jules Bois vient d'exposer, dans une série de conférences à la Bodinièrd, les théories de M. de Rochas ; un pianiste distingüé ; M. Fernand Lemaire, lui a prêté son concours pour tout ce qui concernait les snggestions musicales. Malheureusement il n'y aura plus à Paris que quelques séances, car Mlle Lina va partir bientôt pour l'Angleterre où elle doit être étudiée par la Société des recherches psychiques de Londres. Qui sait quand elle reviendra ? Comme Eurapia Paladino on la demande de tous côtés, et il faut du temps pour contenter les curieux de l'ancien et du nouveau monde qui passionne aujourd'hui la science naissante du Psychisme.

Le sujet s'hypnotise lui-même, comme le lui a enseigné M. de Rochas, en pressant un point hypogène de son corps; alors le merveilleux sujet se transfigure, rend avec un charme inexprimable et en des poses que la statuaire antique peut seule revendiquer, toute la gamme des passions : Tour à tour ce sera l'horreur, la mort, l'étonnement, la souffrance, la joie, l'amour, la haine, la bonté, la charité, l'amour de la patrie, la guerre, etc. C'est bien la joie incomparable des yeux. C'est la méditation pour le statuaire, le peintre, un organisateur tel que Pedro Gaillard de l'Opéra. C'est del'étonnement et de l'admiration pour les grands artistes de la danse.

M. de Rochas nous a révélé ces sublimités; M. Jules Bois les explique avec une éloquence émue, Nous laissons la parole au créateur de l'incomparable sensitive Lina.

P.-G. LEYMARIE.

LES SENTIMENTS, LA MUSIQUE ET LE GESTE

Avec la sanction du colonel de Rochas, nous reproduisons cette étude insérée dans *La Nouvelle Revue.*

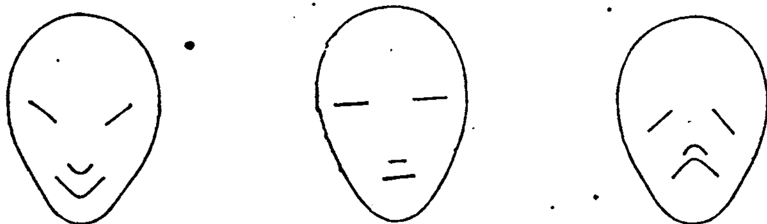
> La science ne contredit point les observations et les données de l'art, et je ne saurais admettre l'opinion de ceux qui croient que le positivisme scientifique doit tuer l'inspiration. Suivant moi. c'est le contraire qui arrivera nécessairement, L'artiste trouvera dans la science des bases plus stables, et le savant puisera dans l'art une intuition plus assurée.
>
> CLAUDE BERNARD

I

L'expérience journalière nous montre que chaque passion est accompagnée de gestes qui lui sont propres et qui s'expriment soit par les expressions du visage, soit par les attitudes de la tête et des membres.

Depuis longtemps on a observé que, dans la *tristesse* et l'*abattement*, tous les membres retombent le long du corps, les traits du visage semblent eux-mêmes subir l'action de la pesanteur, comme s'il n'y avait plus dans l'organisme une force suffisante pour les maintenir dans la position normale. Dans la *gaîté* au contraire, tous les membres, tous les traits se redressent.

Ces relations entre les idées de *tristesse* et de *joie*, et la *Concentration* ou l'*Expansion* ont été mises en évidence dans les arts graphiques par Humfert de Superdille avec les trois schémas suivants :



Charles Blanc, en les reproduisant dans sa grammaire des Beaux-Arts s'exprime ainsi :

« La simple inspection de ces trois figures éveille immédiatement trois idées différentes, L'image du centre, dont les lignes sont *horizontales*, caractérise le calme; celle de gauche, dont les lignes sont *expansives* exprime un sentiment de gaîté; celle de droite, dont les lignes sont *convergentes*, répond à un sentiment de tristesse.

« A ces trois images se rattachent encore d'autres idées : à la première, les idées d'équilibre et de sagesse; à la seconde les idées d'expansion, d'inconstance et de volupté; à la troisième, les idées de méditation, de recueillement et d'orgueil. Que si, au lieu de ces lignes arides et déjà si expressives, nous dessinions trois figures

nous aurions des symboles vivants des trois états caractéristiques de l'âme humaine : la sagesse, la volupté, l'orgueil. Ces trois sentiments étaient exprimés dans la religion antique par les trois déesses qui se disputèrent le prix de beauté : Minerve, Vénus et Junon. »

Le Dr Descuret, qui a écrit un livre entier sur la *Médecine des passions*, a expliqué ces attitudes en disant que les passions modifient l'organisme de trois façons différentes, suivant qu'elles affectent agréablement, péniblement, ou qu'après avoir fait éprouver de la douleur, elles laissent réagir contre la cause des souffrances.

Dans le premier cas, soutient-il, elles poussent à l'extérieur toutes les forces vitales : dans le second, elles les refoulent vers les viscères; dans le troisième, elles les ramènent violemment de l'intérieur au pourtour. Et il conclut :

« Les passions *gaies* sont donc éminemment *excentriques*; elles dilatent et épanouissent le visage qu'elles colorent par l'afflux de la chaleur et du sang.

« Les passions *tristes* sont comme *concentriques*: elles contractent la figure, assombrissent les traits, font baisser la tête et diminuent d'une manière sensible la chaleur de la peau à laquelle elles impriment un teint pâle et plombé.

« Les passions mixtes participent de ces deux effets; c'est-à-dire que, d'abord concentriques, elles deviennent d'autant plus excentriques que les individus sont doués d'une plus grande puissance de réaction. »

En voyant un chien rire, un enfant pleurer, un singe se mettre en colère, Darwin s'est demandé s'il n'y avait pas, dans la *machine animale* une connexion étroite entre la production de certains sentiments et le mouvement de certains muscles.

Il a étudié la question avec sa sagacité habituelle et a établi trois principes qui lui paraissent rendre compte de la plupart des expressions et des gestes de l'homme ou des animaux sous l'empire de diverses émotions (1).

Voici quels sont ces trois principes :

I. — « *Principe de l'association des habitudes utiles.* — Certains actes complexes sont d'une utilité directe ou indirecte dans certains états de l'esprit pour répondre ou pour satisfaire à certaines sensations, certains désirs, etc. ; or, toutes les fois que ce même état d'esprit se reproduit, même à un faible degré, la force de l'habitude et de l'association tend à donner naissance aux mêmes actes, alors même qu'ils ne peuvent être d'aucune utilité. Il peut se faire que des actes ordinairement associés par l'habitude à certains états d'esprit soient en partie réprimés par la volonté; en pareil cas, les muscles, surtout ceux qui sont le moins placés sous l'influence directe de la volonté, peuvent néanmoins se contracter et causer des mouvements qui paraissent expressifs. Dans d'autres cas, pour réprimer un mouvement habituel, d'autres légers mouvements sont accomplis et ils sont eux-mêmes expressifs.

II. — « *Principe de l'antithèse.* — Certains états d'esprits entraînent certains actes habituels qui sont utiles, comme l'établit notre premier principe; puis, quand se produit un état d'esprit directement inverse, on est fortement et involontairement tenté d'accomplir des mouvements absolument opposés, quelqu'inutiles qu'ils soient d'ailleurs. Dans certains cas ces mouvements sont très expressifs.

(1) *L'expression des émotions de l'homme et des animaux*. Chapitre 1.

III. — « *Principes des actes dus à la constitution du système nerveux, complètement indépendants de la volonté et jusqu'à un certain point de l'habitude.* — Quand le sensorium est fortement excité, la force nerveuse est engendrée en excès et transmise dans certaines directions déterminées dépendant des connexions des cellules nerveuses et en partie de l'habitude; dans d'autres cas, l'afflux de la force nerveuse parait, au contraire complètement interrompu. Il en résulte des effets que nous trouvons expressifs. Ce troisième principe pourrait, pour plus de concisions être appelé *principe de l'action du système nerveux.* »

Par quel mécanisme se produisent les réactions réciproques des sentiments et des muscles? C'est ce que nous explique Claude Bernard.

« Les sentiments que nous éprouvons sont toujours accompagnés par des actions réflexes du cœur; c'est du cœur que viennent les conditions de manifestation des sentiments, quoique le cerveau en soit le centre exclusif. — Dans les organismes élevés, la vie n'est qu'un échange continuel entre le système sanguin et le système nerveux. L'expression de nos sentiments se fait par un échange entre le cœur et le cerveau, les deux rouages les plus parfaits de la machine vivante. Cet échange se réalise par des relations anatomiques très connues, par les nerfs pneumo-gastriques qui portent les influences nerveuses au cœur, et par les artères carotides et vertébrales qui apportent le sang au cerveau. Tout ce mécanisme merveilleux ne tient donc qu'à un fil, et si les nerfs qui unissent le cœur au cerveau venaient à être détruits, cette réciprocité d'action serait interrompue et la manifestation de nos sentiments profondément troublée.

« La science physiologique nous apprend que, d'une part, le cœur reçoit réellement l'impression de tous nos sentiments, et que, d'autre part, lo cœur réagit pour renvoyer au cerveau les conditions nécessaires à la manifestation de ces sentiments. D'où il résulte que le poète et le romancier s'adressent à notre cœur pour nous émouvoir, que l'homme du monde exprime à tout instant ses sentiments en invoquant des réalités physiologiques.

« Quelquefois un mot, un souvenir, la vue d'un événement éveillent en nous une douleur profonde. Ce mot, ce souvenir, ne sauraient être douloureux par eux-mêmes, mais seulement par les phénomènes qu'ils provoquent en nous. Quand on dit que le *cœur est brisé par la douleur*, il se produit des phénomènes réels dans le cœur. Le cœur a été arrêté, si l'impression a été trop soudaine : le sang n'arrivant plus au cerveau, la syncope et des crises nerveuses en sont la conséquence. On a donc bien raison, quand il s'agit d'apprendre à quelqu'un une de ces nouvelles terribles qui bouleversent notre âme, de ne la lui faire connaitre qu'avec ménagements.

« Nous savons, par nos expériences sur les nerfs du cœur, que les excitations graduées émoussent ou épuisent la sensibilité cardiaque sans produire l'arrêt des battements.

« Quand on dit *qu'on a le cœur gros*, après avoir été longtemps dans l'angoisse et avoir éprouvé des émotions pénibles, cela répond encore à des conditions physiologiques particulières du cœur. Les impressions douloureuses prolongées, devenues incapables d'ârrêter le cœur, le fatiguent et le lassent, retardent les battements, prolongent la diastole et font éprouver dans la région précordiale un sentiment de plénitude ou de resserrement.

« Les impressions agréables répondent aussi à des états déterminés du cœur. Quand une femme est surprise par une douce émotion, les paroles qui ont pu la faire naître ont traversé l'esprit comme un éclair, sans s'y arrêter; le cœur a été atteint immédiatement, avant tout raisonnement et toute réflexion. Le sentiment commun peut se manifester après un léger arrêt du cœur, imperceptible pour tout le monde, excepté pour le physiologiste; le cœur, aiguillonné par l'impression nerveuse, réagit par les palpitions qui le font bondir et battre plus fortement dans la poitrine, en même temps qu'il envoie plus de sang au cerveau, d'où résultent la rougeur du visage et une expression particulière des traits correspondant au sentiment de bien-être éprouvé. Ainsi dire que *l'amour fait palpiter le cœur* n'est pas seulement une forme poétique, c'est aussi une vérité physiologique. Quand on dit à quelqu'un qu'on *l'aime de tout son cœur*, cela signifie, physiologiquement que sa présence ou son souvenir éveille en nous une impression nerveuse qui, transmise au cœur par les nerfs pneumo-gastriques, fait réagir notre cœur de la manière la plus convenable pour provoquer dans notre cerveau un sentiment ou une émotion effective.

« Quand on dit que les *grandes pensées viennent du cœur*, cela équivaut à dire que les grandes pensées viennent du sentiment; car nos sentiments, qui ont leur point de départ physiologique dans les centres nerveux agissent sur le cœur comme les sensations périphériques? Chez l'homme, le cerveau doit, pour exprimer les sentiments, avoir le cœur à son service. *Deux cœurs unis* sont des cœurs qui battent à l'unisson sous l'influence des mêmes impressions nerveuses, d'où résulte l'expression harmonique de sentiments semblables.

« Les philosophes disent qu'on peut *maîtriser son cœur et faire taire ses passions*. Ce sont encore des expressions que la physiologie peut interpréter. On sait que, par sa volonté, l'homme peut arriver à dominer beaucoup d'actions réflexes dues à des sensations produites par des causes physiques. La raison parvient sans doute à exercer le même empire sur des sentiments moraux. L'homme pourrait donc arriver, par la raison, à empêcher certaines artions réflexes de se produire sur son cœur; mais plus la raison pure tendrait à triompher et plus le sentiment tendrait à s'éteindre.

« La puissance nerveuse capable d'arrêter les actions réflexes est en général moindre chez la femme que chez l'homme; c'est ce qui lui donne la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale; c'est ce qui a fait dire qu'elle a *le cœur plus tendre* que l'homme? »

M. Edwin Houston (1) a cherché à pousser plus l'analyse.

« Je n'ignore pas, dit-il, que les opérations psychiques du cerveau ont jusqu'ici défié toute explication. On est généralement convaincu que le siège de l'activité psychique est le cerveau; toutefois, la manière dont cet organe agit pour produire, pour conserver et reproduire la pensée est inconnue et le restera probablement toujours.

« En partant de cette seule considération que l'opération cérébrale ou pensée, quelqu'en puisse être le mécanisme exact, est accompagnée de vibrations molécu-

(1) Discours prononcé, le 1er mars 1892, à la section d'électricité de l'Institut Franklin.

laires ou atomiques de la substance grise ou de toute autre matière de cette partie du cerveau qu'on appelle la cervelle, je me permets de proposer l'hypothèse suivante...

« Après vous avoir demandé de m'accorder comme « postulatum » l'existence de l'éther universel qui est généralement accepté aujourd'hui par les savants, et en songeant que cet éther traverse la matière même la plus dense, aussi facilement que l'eau passe à travers un tamis, il s'ensuit que les atomes ou les molécules du cerveau, qui sont la cause de l'opération cérébrale, baignent complètement dans l'éther. Or, puisque l'éther est un milieu de haute élasticité et très mobile, la pensée ou opération cérébrale, si elle est accompagnée de vibrations, doit nécessairement donner naissance, au sein de l'éther, à des mouvements ondulatoires ayant pour centres les atomes ou molécules du cerveau. En d'autres termes, l'acte de la pensée ou opération cérébrale exige une dépense d'énergie, parce qu'il suppose nécessairement la mise en mouvement de ces particules atomiques ou moléculaires du cerveau dont nous avons admis l'existence.

« La nature exacte des mouvements qui, par hypothèse, accompagnent un état actif du cerveau doit nécessairement demeurer inconnue, tant que nous ignorons la nature exacte du mécanisme qui est mis en mouvement. Mais si un cerveau en activité développe de la pensée, parce que quelque chose est mis en mouvement, i s'ensuit naturellement qu'un cerveau absolument aaffranchi de produire de la pensée doit être en repos en ce qui regarde ce genre de mouvement. Un affranchissement absolu de pensée, dans un cerveau sain, est très probablement un état qui existe rarement. Au contraire, le repos relatif doit être très commun.

« Il semble résulter de la facilité avec laquelle cette curieuse fonction du cerveau appelée mémoire le met en état de rappeler facilement les particularités passées que les cellules de matière grise ou autre du cerveau, qui concourent à la production de la pensée. peuvent être amenées à entrer dans certains groupements ou dans certains rapports les unes avec les autres. Grâce à la répétition continuelle de certains ordres de pensées, comme dans l'étude ou dans des observations répétées, les mouvements particuliers nécessaires pour reproduire cette pensée reçoivent probablement un pli ou une tendance à former des groupements plus ou moins permanents. Ainsi donc, lorsque le cerveau est mis en mouvement et, en quelque manière, frappé comme un instrument, ces mouvements se reproduisent et certains souvenirs se réveillent.

« Comment ces mouvements peuvent-ils se produire? La réponse certaine paraît être *qu'ils se manifestent sous la double influence du dedans et du dehors*. Il peut bien se faire que l'afflux du sang dans un cerveau en activité, qui (le fait est bien notoire), accompagne toute opération cérébrale active, n'est pas seulement destiné à nourrir et à reconstituer cet organe, mais aussi à lui fournir la force purement mécanique qui n'a qu'à agir sur cet instrument si merveilleusement accordé pour éveiller les pensées dont il a déjà reçu l'empreinte, ou pour faire juger les combinaisons nouvelles qui ne lui avaient jamais été présentées auparavant. »

L'hypnotisme permet de confirmer en grande parties les idées précédemment exposées.

On sait, en effet, que l'une des premières phases de l'hypnose, la phase cataleptique, est caractérisée par la suspension de toute volonté propre chez le sujet qui devient un véritable automate.

Les membres, tout en conservant la plus grande souplesse, restent fixés dans l'attitude qu'on leur donne, quelque pénible qu'elle soit en apparence.

Quand l'on imprime à l'un d'eux un mouvement rythmique quelconque, comme celui d'envoyer des baisers ou de balancer le bras, le mouvement se continue jusqu'à ce que l'hypnotisé se réveille.

Si l'attitude donnée à un membre correspond à un état moral bien déterminé, tel que la colère, le défi, l'effroi, la prière, l'extase, l'amour, l'humilité, la tristesse, etc., le mouvement du membre provoque dans les autres parties du corps, et spécialement sur les muscles de la face, d'autres mouvements destinés à compléter l'expression du sentiment dont il s'agit.

L'effet inverse se produit, mais plus difficilement, en développant sur la face par un moyen mécanique quelconque, tel que les attouchements électriques dn Dr Duchêne (de Boulogne), le masque d'une passion : on voit alors les membres prendre peu à peu l'attitude qui convient à cette passion et l'attitude se maintient jusqu'à ce qu'on vienne la changer.

Si mainténant, au lieu d'agir sur le corps du sujet, nous agissons sur son esprit, nous provoquerons des phénomènes tout à fait analogues. Comme il n'a plus aucune idée qui lui soit propre, il suffit d'en insinuer une dans son cerveau pour qu'il la fasse sienne et l'accuse avec toute l'énergie de son organisme concentrée sur une seule fonction.

Faites un mouvement devant lui ; dès qu'il l'aura perçu, il l'imitera et le répétera jusqu'à ce qu'une autre idée soit imposée à son cerveau. Mettez entre ses mains un objet dont il connaisse l'usage, comme une brosse, il fera le geste de brosser et le continuera automatiquement. Si je lui dis qu'il a un oiseau dans la main, il le caressera, mais toujours de la même façon. Si j'éveille, d'une façon quelconque, l'idée d'une sensation, il éprouvera cette sensation.

Le geste paraît donc, chez lui, dû à la fois à la mémoire organique qui fait reproduire certains mouvements, quand une cause externe détermine d'autres mouvements qui leur sont habituellement associés, et à l'action réflexe de l'idéation sur le système musculaire grâce à laquelle, par un mécanisme inconnu, un sentiment détermine fatalement des attitudes spéciales quand la volonté n'intervient pas pour arrêter cette manifestation.

C'est cette dernière propriété qui offre des ressources merveilleuses pour les Beaux-Arts et sur laquelle nous avons commencé une série d'expériences, en introduisant un nouveau facteur, la musique, qui va nous permettre de mettre en évidence d'autres causes déterminatrices du geste.

II

L'action extraordinaire de la musique sur la plupart des sujets pendant le sommeil magnétique est connue depuis longtemps.

Voici, en effet, ce qu'on peut lire dans la *Neurypnologie* de Braid, le père de l'hynoptisme :

« Il n'est pas douteux, m'a-t-on dit, que les bacchantes qui n'avaient pas conscience des blessures et dont l'état était une stupeur différente du sommeil... ne fussent sous l'influence du sommeil nerveux : de là leur propension à la danse sous l'influence de la musique, De simples servantes sans éducation, sous l'influence de cet état nerveux, se meuvent avec la grâce et le cachet particulier qui distinguent les danseuses de ballet les plus habiles. Il y a donc lieu de croire que non seulement cette grâce parfaite d'attitudes dans la sculpture et la peinture anciennes procédait de l'imitation des bacchantes et d'autres danseuses mystiques, mais encore que les mouvements habituels de nos jours leur ont été transmis de l'Italie par reproduction des danses usitées dans les mystères grecs. Personne ne peut voir les filles de basse condition subir l'influence de la musique pendant le sommeil nerveux, sans reconnaître qu'à l'état de veille elles seraient incapables de se mouvoir avec l'élégance qui les caractérise pendant l'hypnotisme. Une telle faculté a sa source probable dans l'action pure et simple de la nature, celle-ci enseigne à balancer parfaitement le corps dans tous ses mouvements complexes alors que le sens de la vue est suspendu. »

Le magnétiseur La Fontaine rapporte un cas bien singulier de l'effet de la musique sur certaines organisations (1).

« J'avais une malade, Mme d'A..., que j'avais plongée dans le somnambulisme pendant son traitement et qui m'avait offert plusieurs curieuses observations : Un jour que, plus que souffrante, elle était restée au lit et qu'elle avait près d'elle une de ses parentes, j'arrivai pour la magnétiser.

« Je l'endormis promptement, puis je localisai mon action sur l'estomac et sur les jambes. Je restai silencieux en magnétisant, comme je le fais toujours dans les cas graves, ce qui fit que Mlle Laure, s'ennuyant, passa au salon dont les portes étaient ouvertes. Après avoir jeté un coup d'œil désœuvré sur les albums éparpillés sur une table, elle s'approcha du piano, l'ouvrit, préluda par quelques accords et resta quelque temps, dans une espèce de rêverie.

« Aux premières notes des accords, ma malade avait éprouvé, par tout le corps, un léger frissonnement qui s'était peu à peu calmé pendant le temps d'arrêt ; mais, quand Mlle Laure se remit à jouer un morceau très pathétique et allant droit à l'âme, ma malade sembla sortir de l'engourdissement dans lequel le sommeil l'avait plongée.

« Sa figure s'anima, elle se mit sur son néant ; et, la musique continuant le même rythme, d'un bond elle se trouva debout et droite sur son lit, les yeux grands ouverts et fixes. Puis ses pieds glissèrent jusqu'au bord du lit sans qu'il y eût aucun mouvement des muscles. Là ils dépassèrent doucement le lit et descendirent lentement, les deux pieds à la fois et sans aucun point d'appui, jusqu'au tapis.

« Descendus jusqu'au tapis, ses pieds continuèrent à glisser ensemble sans le moindre mouvement, sans le moindre contraction... Mme d'A... arriva ainsi jusqu'aux portes ouvertes du salon (2) : Mlle Laure la voyant apparaître

(1). *Mémoire d'un Magnétiseur*, tome II, p. 96.

(2) J'ai été, moi-même, témoin, mais à un bien moindre degré, de ce phénomène d'attraction produit par la musique. Le peintre Mucha a, comme modèle, une jeune fille de 17 ans, que j'ai magnétisée quelquefois. Quand elle est endormie,

pâle, tout en blanc, les cheveux en désordre et tombant sur ces épaules les yeux fixes, ternes et sans vie comme un fantôme, jeta un cri d'effroi et cessa de jouer. Aussitôt Mme d'A... s'affaissa sur elle-même ; je ne pus la retenir. Des mouvements convuisifs se produisirent dans les membres ; puis elle resta raide, froide, le visage livide comme la mort. C'était un cadavre.

« A nos cris, à ma prière, Mlle Laure toute tremblante recommença quelques notes qui semblèrent être perçues par la malade et qui, continuant, la ramenèrent à la vie. Bientôt la musique fit son effet ; Mme d'A... se releva, rejetant la tête en arrière, rouvrant les yeux qui s'étaient fermés ; tendant les bras vers un être invisible, elle tomba à genoux ; sa tête frappa le tapis, avec humilité ; puis, avec des mouvements de la plus suave volupté, elle contourna son corps dans des poses dont la grâce ne peut s'exprimer Jamais, non jamais, je n'ai rien vu d'aussi beau ni d'aussi gracieux ; il semblait que tout ce que nous avons d'immortel en nous agît et se révélât dans ses poses..

« Après un certain temps, j'attirai de nouveau Mme d'A... qui glissa en arrière toujours dans son extase. Je fis cesser la musique lorsqu'elle fut près de son lit et je la renversai pas un brusque mouvement. Alors son corps devient bientôt aussi froid et aussi raide qu'un vrai cadavre ; toute respiration disparut. Le pouls comme le cœur ne se faisait plus sentir ; il semblait que l'âme se fût échappée et qu'il ne me restât plus que le corps de la malade....

« A force d'insufflations chaudes sur le cœur, l'estomac et le cerveau, je ramenai graduellement la vie et le mouvement. »

En 1886 j'ai fait sur ces phénomènes, avec un jeune homme de 17 ans nommé Benoit, un assez grand nombre d'expériences dont j'ai rendu compte, en les illustrant par des photographies, dans mon livre sur les *Forces non définies*.

Ces expériences furent complétées, au point de vue musical, par M. Warthin, professeur de clinique médicale à l'Université de Michigan.

« — Il choisit, parmi des médecins et des étudiants, 7 sujets (5 hommes et 2 femmes ; il les magnétisa dans une chambre où il y avait un piano et leur donna la suggestion suivante : « Vous êtes mort à toute chose au monde, si ce n'est à la musique qui va vous être jouée. Vous ne sentirez, vous ne connaîtrez rien que cette musique, et une fois réveillés, vous vous rappellerez les sensations que vous aurez éprouvées. »

Les sujets étant ainsi préparés, dit M. Durville auquel j'emprunte ce document (1), on joua du Wagner et l'expérimentateur observa attentivement leur pouls, leur respiration, puis il les réveille et note leurs sensations.

elle reste auprès de moi, me tenant les mains comme pour y chercher un appui ; mais, si M. Mucha se met au piano ou à l'harmonium pour y improviser quelques mélodies, elle le regarde, se dirige antomatiquement vers lui et va s'appuyer tendrement sur son épaule. Que le musicien cesse un seul instant de jouer, elle le repousse brusquement et vient de nouveau se refugier près de moi. — Et ainsi de suite, chaque fois que l'air recommence ou cesse, rappelant ainsi la légende d'Orphée.

(1) *Traite expérimental de magnétisme*, tome II, p. 101.

« Sur l'un d'eux, le pouls devient plus rapide, plus plein, la tension augmente de 60, le nombre des pulsations s'élève à 120, le pouls devient très vif et la tension s'abaisse. En même temps la respiration monte de 18 à 30. La figure exprime une grande agitation tout le corps est en mouvement, les jambes se lèvent et les bras battent l air, le corps est couvert d'une sueur froide. Réveillé, le sujet déclare *qu'il n'a pas perçu la musique comme son, mais comme une sensation générale*, une sorte d'excitation produite par une course furieuse à travers l'espace. Un autre éprouva les mêmes sensations, mais les traits du visage furent moins modifiés. On avait joué les *Chevauchées des Walkyries*.

« Un autre morceau, le *Motif des Walhala* a provoqué un ralentissement du pouls avec élévation de la tension, puis, à la fin, une accélération extrême des pulsations avec abaissement de la tension. La sensation éprouvée par le sujet est celle de *grandeur* et de *calme sublime*.

La scène où Brunehilde appelle Sigismond au Walhala détermine des modifications marquées du pouls, qui est devenu faible, irrégulier et très petit. La respiration a diminué de fréquence, la face est devenue pâle et s'est couverte d'une sueur froide. La sensation éprouvée par le sujet est celle de *la mort*.

Tous récemment je pus constater, chez Mlle Lina, modèle très apprécié par les grands artistes de Paris, des aptitudes exceptionnelles pour ce genre de recherches, et reprendre mes expériences dans d'excellentes conditions, grâce à la collaboration de M. Lionel Dauriac, agrégé de philosophie à l'Université de Montpellier et de M, Elie Poirée, Conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, tous deux musiciens consommés.

Ce sont les expériences faites avec ce dernier que je vais exposer. Elles ont toujours eu lieu dans la première phase du sommeil hypnotique, où le sujet présente déjà très nettement le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité.

III

Auditions des sons isolés.

L'audition des sons isolés provoque une sensation, une sorte de frémissement, qui semble s'étendre sur toutes les parties du corps.

Le caractère de cette sensation varie avec la hauteur absolue de la note et avec son intensité : agréable si on ne s'écarte pas de la région moyenne de l'échelle sonore, désagréable, lorsqu'on va aux extrêmes. Les tons très hauts provoquent l'expression de la souffrance produite chez tout le monde par un cri strident ; les tons très bas déterminement le faciès de l'angoisse, de la terreur.

Cette impression de terreur s'accroît quand on associe ensemble plusieurs sons (lorsqu'on frappe par exemple un accord) dans les notes basses. Placés dans les autres régions de l'échelle (région moyenne ou région aiguë) les accords produisent sensiblement le même effet que les notes isolées. Mais, dans toutes les régions, une dissonance détermine chez le sujet une souffrance très vive qui se traduit par ses gestes.

De l'intensité du son paraît dépendre l'intensité de la réaction. Des tons trop violents amènent une excitation exagérée et un trouble qui fausse les effets à observer utilement.

Auditions de sons entendus successivement, reliés entr'eux par des rapports de tonalité et de modes.

Quand on exécute une gamme ascendante, (ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut), la première note agit comme son isolé et provoque un frémissement du corps entier et notamment des pieds; puis, à mesure que les notes s'élèvent, les excitations abandonnent les pieds et les jambes, se localisent nettement dans le tronc et la taille, puis dans les membres supérieurs (agitation des bras et des mains); ensuite dans la poitrine et les épaules et enfin dans la tête.

Quand on redescend la gamme (ut, si, la, sol. fa, mi, ré, ut), les excitations se succèdent en sens inverse et se terminent par les mouvements des pieds.

Si on commence l'expérience directement par une gamme descendante, la première note agit, ainsi qu'on l'a vu plus haut, en agitant tout le corps - puis l'agitation abandonne la tête et suit la progression déjà indiquée.

Ces phénomènes se produisent de la même manière, quel que soit la note initiale, c'est-à-dire quand on transpose la gamme dans des tonalités différentes.

On pourrait les attribuer à une sorte de mémoire, l'habitude que nous avons de tirer les sons graves de la poitrine et les sons aigus de la tête nous faisant associer aux uns l'idée de bas, aux autres l'idée de haut (ce qui aurait, du reste, déterminé la forme de notre notation musicale); mais M. Poirée suppose que les sons appartenant à une gamme, choisis parmi tous les autres parce qu'ils s'organisaient en série (série orientée par la prédominance de la note *tonique*, centre attractif de la gamme), ont la propriété d'agir sur les centres moteurs cérébraux de manière à provoquer une succession de gestes également disposés en série le long du corps humain.

Cette hypothèse est conforme à ce qu'admettent déjà les musiciens. En effet, l'agitation convulsive des bras et des mains est provoquée par les notes qui ont fonction de *dominante* et de *sous-dominante* (*sol* et *fa* dans la gamme d'*ut*), tandis que les notés *médiante* et *sus-dominante* (*mi* et *la* dans la même tonalité) amènent des réactions caractéristiques, la première des muscles viscéraux inférieurs, la seconde des muscles cardiaques principalement. Or, on sait que la note *dominante* est bien essentiellement une *note de mouvement* dans la tonalité ; c'est par elle que se détermine la cadence ; c'est elle qui, associée à la sous-dominante (*sol* et *fa* frappés ensemble) engendre le plus puissant accord de mouvement dans les harmonies tonales. Les deux autres notes, la *médiante* et la *sus-dominante* sont, au contraire, par excellence, des notes *expressives* ; elles sont employées instinctivement par les compositeurs comme ayant un pouvoir émotif, un accent

très doux et pénétrant. On pourrait en citer des milliers d'exemples (1).

La *sensible* (le *si* dans la gamme d'*ut*) détermine toujours le mouvement des lèvres.

Si, au lieu de la gamme majeure qui est bien la gamme véritable, la combinaison à la fois la plus riche et la plus homogène, nous faisons entendre au sujet une gamme mineure, nous obtenons une mimique semblable, mais moins franche, plus atténuée. Il s'y mêle un sentiment de tristesse et de douleur très manifestes. Ici encore le renseignement donné par l'hypnose concorde avec le fait d'observation normale.

Si nous faisons d'autres modes, modes altérés, de plus en plus artificiels jusqu'à une succession de notes tout à fait *arbitraire* ou réglés au hasard, la mimique du sujet devient de plus en plus incertaine et dégénère finalement en une suite de gestes désordonnés et sans signification ni caractère.

Succession de sons rythmée et mélodique, adaptée à des représentations de marches ou de danses ou à des représentations passionnelles.

Quand les images sonores sont adaptées à une marche et surtout à une danse, les gestes de la mimique deviennent complexes et peuvent se diviser en deux groupes.

Le premier groupe, celui des gestes de la *partie supérieure* du corps, exprime la *mélodie* proprement dite ; il en suit les inflexions et modèle sur elle sa plastique.

Le second groupe, celui des gestes de la *partie inférieure* du corps, correspond au *rhytme*, à ce qui caractérise la marche ou la danse, à ce qu'on pourrait appeler les combinaisons de pas. Il est indépendant de la hauteur des sons et de leurs dessins et pourrait être produit uniquement par des instruments de percussion frappant les temps, avec des renforcements sur les *ictus* principaux ; ce qui constitue souvent d'ailleurs, pour certaines musiques d'allure primitive et simple, tout l'accompagnement.

Lorsqu'au début d'une expérience, nous faisons seulement entendre sur les basses du piano ces parties accompagnantes représentées par des accords plaqués, les ictus principaux étant fortement accentués, on voit paraitre peu à peu les mouvements des pieds et des jambes, le groupement des pas adopté au rythme. Si l'on change brusquement ce rythme, en passant par

(1) Dans l'œuvre wagnérienne plusieurs thèses d'un caractère passionnel débutent par la sous-dominante ; on lui donnent rythmiquement une place importante. Gounod se sert fréquemment de la médiante comme note initiale. Ainsi, dans *Faust* le chœur des femmes au 1er acte « Paresseuses filles », le duo suivant « A moi les plaisirs », puis « Salut, demeure chaste et pure » et « Laisse-moi contempler ton visage ». Marguerite, à la fin de la scène de l'église, commence son ardente supplication par la médiante : « Seigneur accueillez la prière ». Enfin l'initium du thème doux et caressant de la valse, *la*, *la* dièse, *si* met en valeur la note sous-dominante de la tonalité de *ré*.

exemple d'un rythme binaire à un rythme ternaire, une autre combinaison de pas lui répond aussitôt et le caractère particulier du rythme ternaire se révèle par des oscillations, des balancements, des mouvements tournants ou circulaires

Mais ce n'est pas encore là la véritable danse ; la partie supérieure du corps reste immobile, indécise ; il manque à cette danse l'animation, la vie que va lui apporter mélodie, appuyant çà et là le rythme ou s'en écartant, ayant une allure personnelle, capricieuse et libre. — Que celle-ci soit ajoutée à l'accompagnement, et alors les parties supérieures du corps se meuvent, participant à la danse des jambes ; les bras s'élèvent ou s'abaissent, forment des dessins récurrents, enveloppés, semblables à ceux de la mélodie ; les yeux brillent, la physionomie s'illumine, révèle le plaisir qui est venu compléter l'acte matériel ; le jeu sonore, dans ses phases différentes, dans ses incidents divers, est interprété intégralement : la mélodie et le rythme agissent sur des parties différentes du corps (1).

Il suit de là qu'un même pas de danse doit être *gesticulé* différemment par le sujet, quand la mélodie est différente. Par exemple que des valses diverses ne seront pas mimées de la même manière par le torse, la tête et les bras. C'est en effet ce qui a lieu et ce qu'on constate, du reste, dans les danses populaires où chaque variante de mélodie correspond à une variante de mimique.

(*A suivre*). Albert de Rochas.

NOMBRES FATIDIQUES

Cher Monsieur Leymarie : Ces jours-ci, j'ai rencontré à Granow, M. Victor Alexandrowitch P..., homme de rare mérite, très instruit, brave et courageux, qui rend hommage à ce qui lui paraît être rationnellement une vérité.

J'ai avec lui, des rapports les plus affectueux et les plus fraternels, attendu que c'est une nature élevée, un esprit admirable dans la forme et dans le fond, qui confesse les mêmes opinions que nous tous, spiritualistes modernes.

Les lecteurs de la *Revue Spirite* le connaissent déjà, car il est question de lui dans un article du mois d'avril, page 226,

Nous causâmes avec lui de différentes choses et enfin, il nous dit : « J'ai lu mon cher, votre article dans la *Revue Spirite*, sur les nombres fatidiques :

---

(1) Si, dans le cours d'une danse, on exécute, par un croisement de mains, la mélodie sur les notes basses, le sujet désorienté semble vouloir la dessiner avec les jambes et perd l'équilibre.

le chiffre 7 qui jouait un rôle important dans la vie du président Carnot, les curiosités particulières sur le rôle du chiffre 14 dans la vie du roi Henri IV, etc... Or, le chiffre 7 joue aussi un rôle important dans ma vie...

Voici un fait très curieux, dans lequel le chiffre 13 et le chiffre 7 jouent un rôle important.

« En 1894, au mois d'octobre, j'invitai plusieurs personnes à une soirée dansante. A 3 heures du matin, on servit le souper, et comme notre salle à manger était assez petite. on nous servit à deux tables. Au moment de nous asseoir, je m'aperçus que nous étions treize à la même table; je me levai, et sans rien dire, me promenai autour de la table, me mêlant à la conversation générale. Ma femme me dit alors : « Victor Alexandrowitch, pourquoi ne vous mettez-vous pas à table?... seriez-vous malade?... » Je lui répondis à voix basse : *nous sommes treize à table*. Vivement elle ajouta : « Allons donc! et à la seconde table? » En comptant les convives de la seconde table, à mon grand étonnement, là aussi se trouvaient treize personnes. Je le communiquai à ma femme qui, après réflexion me dit : « Invites ton secrétaire, M. B..., à venir s'asseoir à notre table, et M. X... de s'asseoir à la seconde. »

Elle envoie chercher les deux messieurs, mais à notre table se trouvaient quatorze personnes, de même à la seconde... quatorze étant le double de sept... lequel est un nombre fatidique pour moi, j'en fis part à ma femme qui me répondit :

« Mon Dieu! peut-on être aussi superstitieux?... ainsi le chiffre 13 est « mauvais?... et maintenant tu trouves que le chiffre 14 l'est de « même?... »

« Je m'assis sans répliquer et ne sais pourquoi, j'éprouvais un sentiment particulier d'horreur et de crainte, une sensation indéfinie dont je ne pus me donner aucune explication...

« Le repas terminé, on se leva de table et on dansa jusqu'au jour; hélas le malheur ne se fit pas attendre! Vous le savez, ma fille unique, Hélène, était au pensionnat de jeunes filles, à Niemiroff; *sept* jours après la soirée, nous reçûmes de la directrice du pensionnat, une dépêche ainsi conçue : « Arrivez vite, votre fille se meurt. »

« Immédiatement je partis pour Niemiroff. Vous le savez, les moyens pour sauver ma pauvre Hélène furent vains, car après une courte mais grave maladie, elle rendit son âme à Dieu!... »

Victor Alexandrowitch S... se tut; au souvenir de sa fille bien-aimée, il répandit des larmes amères... Je me taisais devant une douleur aussi vive, une indicible tristesse s'empara de moi.

Après un moment de silence, Victor Alexandrowitch ajouta ces mots : « Certes, mon ami, Shakespeare eut raison de dire :

« There are more things in heaven and earth, than are dreamt of in your philosophy. »

Veuillez agréer, chez Monsieur Leymarie, l'expression de mes sentiments bien dévoués. Joseph de KRONHELM.

Remarque : Une simple coïncidence ne peut rendre tels jours mauvais.

PRIX DE VERTU AUX SOEURS MICHAUD

Un prix Monthyon ; extrait du discours prononcé à l'Académie française par M. PIERRE LOTI, président.

Touchante histoire de deux sœurs réincarnées pour une vie de sacrifice, qui ont choisi cette épreuve, bravement et pieusement, pour mieux évoluer vers le *Grand Maître* :

« Les dernières dont je parlerai, messieurs, sont les *sœurs Michaud*, qui végètent au hameau perdu de la Vermanche, dans le département du Cher et auxquelles vous avez accordé un prix de 500 francs. Celles-là sont aveugles de naissance, toutes deux. Sous leur vieux toit de paille, sur le sol de terre battue, elles ont commencé dès l'enfance à travailler comme deux bienfaisantes petites fées. Pendant que leurs parents labouraient la terre, cultivaient leur verger qui les faisait tout juste vivre, elles arrivaient, à force de volonté, à tenir propre le ménage et même à préparer les repas. En ce temps-là, qui fut pour elles le temps prospère de la vie, tout reluisait dans la chaumière ; sur les pauvres meubles bien cirés, les moindres objets s'alignaient dans un ordre minutieux.

« Quand les voisins alors s'ébahissaient de voir ces choses si bien rangées, les petites filles naïvement répondaient : « Eh ! si nous n'avions pas soin de remettre nos affaires aux mêmes places, comment les retrouverions-nous puisque nous n'y voyons pas ? » La famille ainsi vivait presque heureuse quand, il y a une dizaine d'années, le père mourut, laissant le verger à l'abandon, laissant la mère épuisée de travail et à demi infirme. A ce moment on pensa bien faire, à la mairie du plus prochain village, en offrant de placer la veuve dans un hôpital ; mais l'idée de se séparer de leur vieille mère jeta les deux sœurs aveugles dans un désespoir affreux : « Plus tard, supplièrent-elles, plus tard, s'il le faut absolument ; laissez-nous d'abord essayer de vivre ensemble ; *nous ferons tout ce que nous pourrons* ! » Et, quand je vais dire ce qu'elles ont fait, vous croirez entendre un conte embelli à plaisir. Elles ont appris à filer de la laine, et, en prolongeant leurs heures d'études jusqu'au milieu de la nuit, bien entendu sans avoir besoin de lumière, elles sont aussi parvenues à apprendre à coudre, assez bien pour gagner quelque argent, avec de l'ouvrage confié par les bonnes âmes d'alentour.

« Elles ont appris à laver leur linge, s'asseyant au lavoir à côté d'une voisine obligeante qui les avertit si c'est assez propre, ou bien s'il faut frotter un peu plus. Dans les commencements elles possédaient une chèvre, dont le laitage composait d'ailleurs, avec du pain, leur seule nourriture, et la vieille maman avait encore la force de la mener paître le long des routes tout en

ramassant du bois mort pour le feu des veillées. Puis, la pauvre veuve est devenue en enfance, gardant l'envie de s'en aller comme autrefois sur les chemins, à la grande inquiétude de ses filles qui n'osaient plus perdre le contact de sa robe : « Mon Dieu ! disaient-elles, si elle s'égarait, si elle allait choir dans quelque fossé ! Comment ferions-nous pour courir à sa recherche puisque nous n'avons point d'yeux ? »

« Aujourd'hui, cette crainte n'est plus, car la mère est alitée et elle est devenue aveugle à son tour ! Et les deux sœurs redoublent de tendresse pour celle que jamais elles n'ont vue et qui ne peut plus les voir. Elles redoublent de travail aussi, afin de lui procurer tout ce qui peut adoucir son déclin. Elles s'ingénient à la distraire, elles s'évertuent à la tenir bien propre, et, détail qui me semble adorable, quand il s'agit de changer de linge, elles font chaque fois pieusement chauffer la pauvre grossière chemise à la flamme de quelques branches mortes ramassées à tâtons dans les bois.

« Jamais elles n'ont demandé l'aumône, jamais on n'a entendu sortir de leurs bouches un murmure ni une plainte. Au milieu de leur éternelle nuit, tâtonnant sans cesse et cherchant avec leurs mains, toutes les deux, pour aider cette mère qui tâtonne et cherche aussi dans une obscurité pareille, elles ont une douceur toujours égale et une sorte d'inaltérable contentement... La source de telles résignations nous demeure bien inaccessibles et tout cela, n'est-ce pas ? est d'ailleurs plein de mystère, car nous restons confondus devant la destinée de ces âmes hautes et sereines qu'emprisonnent ainsi, comme par châtiment, des enveloppes de ténèbres ».

LA TRIBUNE DES FEMMES

Société Uninationaliste des Femmes de Lettres pour l'éducation éthique sociale .

Il est formé, en France, une Société Uninationaliste des Femmes de Lettres (pour l'éducation sociale éthique) dans le but essentiel de l'amélioration des individus et des classes, par l'enseignement, dans les établissements publics, du spiritualisme scientifique, de la Foi scientifique.

L'enseignement du spiritualisme scientifique dans les établissements publics peut mprimer une incalculable impulsion au progrès universel du genre humain.

Le monde entier n'est-il pas intéressé à l'avènement d'une forte éthique sociale expansive, qui permette à l'humanité de se diriger suivant l'ordre établi d'après les lois divines.

L'empressement avec lequel les manifestations d'intérêt viennent à cette Société *en fondation* s'explique par l'approbation du point de départ éthique social de la Société Uninationaliste des Femmes de Lettres.

Toutefots, le règlement de la Société stipule (malgré la situation des personnes donnant une grande valeur morale à la propagande) qu'aucun nom ne sera publié sans autorisation expresse jusqu'en 1900. Ceci pour assurer la discrétion à l'œuvre

jusqu'à l'époque du Congrès de l'Humanité, la Société Uninationaliste étant le développement des idées du Congrès; son ouverture correspondra à celle de la Déclaration du Bonheur des Peuples, dans l'Unité.

RÈGLEMENT

Le but. — Culture des forces morales de la société. Demande pour les Femmes du droit d'enseigner le spiritualisme scientifique dans les établissements publics.

Le mode d'action. — « La Société Uninationaliste » agit par des délégués qui s'engagent: 1° A recevoir des adhésions rendues publiques en 1900, dans « La Tribune des Femmes », organe de la Société, paraissant selon l'opportunité. — 2° A la propagande de toutes les publications de la Société, par la voix de la Presse : livres, brochures, conférences. — Les délégués qui sont au nombre de 12 restent libres et responsables de leur action ; le nom seul de la Société et le but à atteindre ne devront subir aucun changement ni modification.

Direction, ressources. — Le Comité provisoire de la Société s'effacera devant le Comité exécutif de 1900.

Les délégués, membres et adhérents, recevront gratuitement les publications de la Société Uninationaliste des Femmes de Lettres, pour l'éducation éthique sociale.

Adresser les adhésions chez Madame O. De Bezobrazow. Paris-Neuilly-Saint-James.

IDENTITÉ DES ESPRITS

Cher Monsieur Leymarie : Allan Kardec a dit : « La question de l'idendité des Esprits est une des plus controversées, même parmi les adeptes déclarés du spiritisme. C'est qu'en effet, les Esprits ne nous donnent pas un acte de notoriété et l'on sait avec quelle facilité certains d'entre eux prennent des noms d'emprunt. Aussi est-ce une des plus grandes difficultés du spiritisme pratique ».

M. le prof. Alexandre Aksakoff, dans son œuvre remarquable « *Animisme et spiritisme*, a consacré à l'étude de cette question de longs chapitres appuyés sur de nombreux exemples, par lesquels il démontre que l'identité de la personnalité d'un défunt peut être constatée :

« *Primo* : par des communications dans sa langue matérielle, inconnue du médium ; *Secundo*, par des communications délivrées dans une écriture identique à celle qu'on lui connaissait de son vivant; *Tertio*, par des communications délivrées dans le style caractéristique du défunt, ou par des expressions particulières qui lui étaient familières, en l'absence de personnes connaissant le défaut; *Quarto*, par une communication contenant un ensemble de détails relatifs à sa vie, en l'absence de personnes ayant connu le défunt; *Quinto*, par la communication de faits qui n'ont pu être connus que du défunt lui-même ; et *Sixto*, par l'apparition de sa forme terrestre ».

Or. M. Aksakoff, dans ses conclusions, considère la question de l'identité

de la personnalité sous un double point de vue : au point de vue *subjectif* et au point de vue objectif. Le point de vue objectif est implacable, ses exigences sont péremptoires, il n'écoute que la logique et celle-ci affirme que la preuve absolue de l'identité d'un Esprit est impossible. — Le point de vue *subjectif* est tout autre ; ses exigences sont loin d'être aussi rigoureuses, ce qui n'est pas satisfaisant pour la logique, se trouve être suffisant pour la conviction personnelle. Ce qui est tout à fait concluant et démonstratif pour une personne, n'est rien pour une autre, et M. le professeur Aksakoff cite, à ce sujet, un exemple qui lui est personnel : — « A une séance tout à fait ordinaire, dit-il, même avec des personnes qui m'étaient bien connues, le nom de ma sœur décédée fut donné. Ma sœur ne me dit que quatre mots, mais dans la manière dont ils furent dits, il y avait *tout le drame de ma vie entière*, et j'ai la profonde conviction, qu'aucun jeu inconscient de la conscience des personnes qui assistèrent à la séance n'aurait pu formuler ces quatre mots ; *ils étaient trop simples pour eux.* »

Le maître Allan Kardec a été témoin d'un fait de ce genre ; un fait tout à fait *subjectif* :

Mad. S..., dit-il, venait de perdre une fille unique, âgée de 14 ans, objet de toute sa tendresse. Résolue de chercher dans un entretien avec sa fille bien-aimée un adoucissement à ses larmes, elle sollicita une séance. Nous n'étions que trois, la mère, le médium, un jeune homme de 18 ans, et moi. Après la prière d'usage et l'évocation, un Esprit se présente et dit : « Maman, je suis là ! » — Alors la mère transportée de joie, s'écria : « Est-ce bien toi ? ma chère enfant... qui m'en répond ?... Comment puis-je savoir que c'est toi ?... » — L'esprit écrivit, très lisiblement : « *Lili* ». — C'était un petit mot familier donné à la jeune fille dans son enfance, qui n'était connu, ni du médium, ni de moi ».

Or, au point de vue *subjectif*, l'identité de la personnalité de la fille était évidente pour la mère.

M. F. W. Thurstan, raconte dans le *Light*, dans un article intitulé : « Voix directes d'Esprits et preuves d'identité », ce qui suit :

« Les phénomènes se produisirent dans une réunion composée d'Anglais et d'Américains, qui ne s'étaient jamais vus auparavant et par conséquent ne se connaissaient pas. Une série d'Esprits donnèrent des preuves d'identité remarquables. Cependant le fait le plus curieux est celui de la manifestation d'un Indien Crée. — Le médium, une jeune fille, étant de la nationalité anglaise et n'ayant jamais été en Amérique, cet Esprit se mit à parler d'une voix très forte, dans sa langue maternelle que connaissaient deux personnes américaines. Toute une conversation eût ainsi lieu, avec une grande volubilité, de la part de l'Esprit indien. Mme R..., une Canadienne, demanda à

cet Esprit de lui dire comme on appelait : « un enfant » en langue *crée.* L'Esprit aussitôt répondit *aponeuchte.* — Le lendemain Mme R... consulta le dictionnaire de langue crée et constata que le mot était exact. »

Que Dieu vous garde, cher Monsieur Leymarie, vous et votre chère famille et que s'accomplissent pour votre bonheur, les vœux de votre bien dévoué frère.

JOSEPH DE KRONHELM.

CONGRÈS DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE

POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES, A BRISTOL, LE 9 DÉCEMBRE 1898

Discours du président W. Crookes (*Suite*). Revue de décembre 1898.

La fixation de l'azote atmosphérique est donc l'une des grandes découvertes qui méritent de retenir l'attention des chimistes ; la solution heureuse de ce problème aurait certainement une influence profonde sur le bien-être des races civilisées. Le problème a jusqu'ici déjoué les efforts de ceux qui ont cherché à en arracher le secret à la nature ; il diffère d'ailleurs das autres découvertes chimiques qui sont pour ainsi dire, dans l'air, sans être tout à fait mûres. La fixation de l'azote est une question vitale pour le progrès de l'humanité civilisée ; d'autres découvertes de nature à influer sur notre confort intellectuel, notre luxe, pourront rendre la vie plus aisée, hâter l'organisation du bien-être, épargner le temps, la santé, éviter des ennuis, etc.; la fixation de l'azote est une question vitale qui devra être résolue dans un avenir prochain, si nous ne voulons pas que la race blanche perde sa prépondérance dans le monde et soit absorbée par les races chez lesquelles le pain de froment n'est pas la base de la vie.

Voyons donc s'il n'est pas possible dès maintenant de résoudre le problème. En 1892, à l'une des soirées de la *Royal Society*, j'ai présenté une expérience sur « la flamme de l'azote brûlant ». J'ai montré que l'azote est un gaz combustible, et que, si une fois allumé, les flammes ne se propagent pas à travers l'atmosphère noyant le monde entier dans un océan d'acide nitrique, c'est simplement parce que le point d'ignition de l'azote est plus élevé que la température de sa flamme ; celle-ci n'est pas assez chaude pour communiquer le feu au mélange voisin. Mais si l'on fait passer un fort courant d'induction entre les terminus, les choses changent ; l'air prend feu et continue à brûler avec une flamme puissante, produisant par sa combustion des acides nitreux et nitrique.

Cette petite expérience ne pourrait-elle être le germe d'une industrie puissante destinée à résoudre le grand problème alimentaire ? Pour brûler

complètement l'azote de l'air de manière à ne laisser que l'argon, lord Rayleigh a imaginé des appareils qui permettent d'opérer sur une grande échelle, et il a réussi à opérer l'union de 29,4 grammes d'azote et d'oxygène mélangés en dépensant une énergie d'un cheval-vapeur. D'après cette donnée, il faudrait une unité de *Board of Trade* pour former 74 grammes de nitrate de soude, et par conséquent 14 000 unités pour en obtenir une tonne. En produisant l'électricité à la façon habituelle avec des machines et des dynamos, il est aujourd'hui possible, avec une charge continue de jour et de nuit et des machines marchant au maximum de rendement de produire le courant au prix d'un tiers de penny (3 1/3 centimes) par unité du *Board of Trade*. A ce taux, une tonne de nitrate de soude coûterait donc 650 francs.

Mais l'électricité obtenue par le charbon et les machines à vapeur est trop chère pour une grande utilisation industrielle ; au Niagara, où l'on tire parti de la chute d'eau, l'électricité peut être vendue avec bénéfice à raison de 1/17 de penny (moins de 6 millimes) par unité du *Board of Trade* ; à ce taux, la tonne de nitrate de soude ne coûterait pas plus de 125 francs. Il est probable qu'on pourrait aller plus loin encore : il ne faut pas oublier en effet que les données initiales sur lesquelles reposent mes calculs sont tirées d'expériences pratiquées sur une petite échelle, au cours desquelles l'on se souciait moins de procéder économiquement que de démontrer la praticabilité de la méthode par combustion et d'utiliser cette méthode pour isoler l'argon. Déjà, à 125 francs la tonne, le nitrate pourrait soutenir la comparaison avec le nitrate du Chili à 187 fr. 50. Au surplus, l'expérience montre qu'une fois la voie indiquée par les expériences de laboratoire, les opérations industrielles qui peuvent suivre sont toujours conduites plus économiquement que ne pouvaient permettre de l'espérer les données du laboratoire.

Pourtant, avant de décider que le nitrate électrique est une possibilité commerciale, il reste une dernière question à trancher. Il faut prendre garde, en ces matières, de ne faire que déplacer les difficultes sans les amoindrir. Notre point de départ est la pénurie de blé ; le remède naturel, c'est d'augmenter la surface consacrée à la culture de ce produit; mais, comme la surface disponible est limitée, nous sommes bientôt conduits à augmenter le rendement du sol en employant le nitrate de soude. Malheureusement cet engrais n'existe qu'en quantités limitées et sera bientôt épuisé. C'est alors que l'humanité ingénieuse cherche à produire artificiellement, par la combustion de l'atmosphère, le nitrate dont elle a besoin. Arrives à ce point, nous touchons au terme d'un côté ; la provision d'azote atmosphérique est inépuisable. Mais en peut-on dire autant de l'électricité ?

Pouvons-nous engendrer assez d'énergie pour produire annuellement 12 millions de tonnes de nitrate de soude ?

Un calcul préliminaire montre qu'il n'y a aucune crainte à cet égard ; le Niagara est capable à lui seul de fournir l'énergie électrique nécessaire sans amoindrir beaucoup la puissance de son cours.

A chaque jour sa peine ; la production artificielle du nitrate est clairement en vue et permettra de relever suffisamment le rendement des terrains cultivés en blé. Plus tard, si les demandes dépassent encore les ressources, nos successeurs s'attaqueront à leur tour, à ce problème prodigieux d'alimentation.

Au surplus, les prochaines générations ne s'en tiendront plus aux substances alimentaires qui fleurissent dans nos climats tempérés ; elles auront sans doute de plus en plus recours aux productions exubérantes des tropiques où — au lieu d'une pauvre récolte annuelle, compromise par le moindre incident atmosphérique — la nature fournit assez de chaleur et d'eau pour assurer deux ou trois récoltes successives d'une extraordinaire abondance. Pour ne mentionner qu'une plante, *Humboldt* a calculé — j'ignore d'après quelles données — que la production de la banane est 133 fois celle du blé ; or, la banane non encore mûre, dont l'amidon n'est pas encore converti en sucre, constitue, paraît-il, un pain excellent.

Les considérations de ce genre doivent finalement déterminer les voies du commerce et peut-être décider du sort de certains continents. Nous devons développer et guider les énergies latentes de la nature, nous devons utiliser ses ateliers les plus impénétrables, et donner la vie commerciale à l'Afrique centrale et au Brésil pour redresser la balance d'Odessa et Chicago.

Après nous être arrêtés un peu longuement sur des questions matérielles et des perspectives peu rassurantes, nous gagnerons les régions élevées de la science pure.

Les recherches sur les basses températures, qui ont mis en renom *M. Devar* et son laboratoire à la *Royal institution*, ont été couronnées cette année par la conquête d'une des positions les plus défendues de la nature. Le 10 mai dernier, M. Dewar m'écrivait ces mots simples mais victorieux : Ce soir, je suis parvenu à liquifier l'hydrogène et l'hélium. La seconde-période du travail à basse température a commencé. » L'hydrogène statique bout à la température de 238° C, à la pression ordinaire, et à 250° C., dans un vide qui nous permet de descendre jusqu'à 28° seulement du zéro absolu. La densité de l'hydrogène liquide n'est que le quatorzième de celle de l'eau, mais malgre cette faible densité, le liquide coule aisément et offre un ménisque bien défini ; avec un isolement convenable, on peut manier l'hydrogène liquide aussi aisément que l'air liquide.

Il est certain que l'étude des propriétés des corps amenés à une température voisine du zéro absolu donnera des résultats d'une importance extraordinaire. Déjà les thermomètres à résistance de platine deviennent inutiles car la température d'ébullition de l'hydrogène n'est éloignée que de quelques degrés du point où la résistance du platine devient pratiquement nulle.

Depuis plusieurs années, je médite sur la constitution de la matière dans ce que j'ai appelé le quatrième état. Je me suis efforcé de pénétrer le mystère troublant de l'atome. Qu'est-ce que l'atome ? Un atome simple est-il un espace solide, liquide ou gazeux ? Chacun de ces états évoque des idées qui ne peuvent s'appliquer qu'à de vastes collections d'atomes. Que nous essayions, comme *Newton*, de matérialiser un atome sous forme d'un corps sphérique dur; que, comme *Boscovitch* et *Faraday*, nous le considérions comme un centre de force ou que nous acceptions la théorie de l'atome tourbillon de *lord Kelvin*, l'atome isolé demeure toujours une entité inconnue, difficile à concevoir. Les propriétés de la matière — solide, liquide, gazeuse — sont dues à des molécules dans un état de mouvement. La matière, telle que nous la connaissons, évoque donc essentiellement un mode de mouvement ; et l'atome même — intangible, invisible et inconcevable — est sa base matérielle et peut par suite être dit la seule vraie *matière*. Il n'y a pas plus de raison d'appeler matière l'espace embrassé par les mouvements des atomes que l'on n'en aurait d'appeler plomb la sphère d'influence d'un tireur, — sphère remplie de projectiles de plomb. Puisque ce que nous appelons matière évoque essentiellement un mode de mouvement, et puisque, à la température du zéro absolu, tous les mouvements atomiques sont arrêtés, il doit se produire, à cette température paralysante, un changement entier des propriétés de la matière telle que nous la connaissons. Bien que d'ordre purement spéculatif, une discussion sur les propriétés finales absolues de la matière ne saurait demeurer stérile, car dans nos laboratoires nous arrivons maintenant à une faible distance du zéro absolu de température.

J'ai insisté, dans la première partie de ce discours, sur la valeur et l'importance de l'azote, mais je ne puis omettre de vous signaler ces éléments peu connus encore qui, durant les douze derniers mois, ont été découverts et en partie décrits par *MM. Ramsay* et *Travers*. M. Ramsay s'occupe d'atomes vagabonds de nature astrale ; au cours de l'année actuelle, il a annoncé l'existence de trois nouveaux gaz : *krypton*, *néon* et *métargon*. Ces gaz, connus surtout par leur spectre, sont-ils de véritables éléments inaltérables ; sont-ce au contraire des composés ou d'autres corps connus ou inconnus ? C'est ce qui n'a pas encore été établi. Le monde savant s'est plu à rendre hommage au zèle laborieux avec lequel M. Ramsay a conduit

des recherches difficiles et à la sublilité philosophique qu'il a apportée dans ses travaux; pourtant, comme la plupart de ceux qui font des découvertes, il n'a pas échappé non plus au fléau d'une critique sévère.

De son côté, *M. Nasini* nous annonce qu'il a découvert, dans certains gaz volcaniques à Pouzzoles, cet élément hypothétique : le *coronium*, que l'on suppose donner lieu à la ligne brillante 5316,9 dans le spectre de la corone solaire ; l'étude des propriétés de cet élément, plus léger et plus diffusible que l'hydrogène, ne peut manquer de donner des résultats remarquables. D'autres éléments célestes attendent encore l'heureux spectroscopiste : *l'aurorium*, avec une ligne caractéristique à 5570,7, et la *nébulum* avec deux lignes brillantes à 5007,05 et 4959,02.

La découverte fondamentale par *Hertz* des ondes électro-magnétiques, prévues plus de trente ans auparavant, par *Glerk Maxwell*, parait se prêter à des développements en vue d'une application pratique qui excite un intérêt très vif : je veux parler de l'application aux signaux électriques échangés à des distances modérées sans l'intermédiaire de fils. La possibilité de cette méthode pour l'échange des signaux a été démontrée, par plusieurs expérimentateurs, à plus d'un congrès de notre Association, et notamment par *Oliver Lodge* à notre Congrès d'Oxford en 1894 ; mais c'est seulement depuis que *M. Marconi* a obtenu du *Post Office* anglais et des gouvernenements étrangers l'autorisation d'organiser des expériences sur une grande échelle, que le système de télégraphie sans fil est devenu populaire. Sa praticabilité dépend de la découverte d'un révélateur singulièrement sensible des ondes de Hertz, révélateur dont la sensibilité parait dans certains cas pouvoir être à peu près comparée à celle de l'œil même. Le fait, signalé par Oliver Lodge en 1894, qu'une lacune métallique soumise à une secousse électrique devient conductrice et peut compléter un circuit, a été remis au jour peu de temps après, sous une forme plus tangible et définitive et appliqué à la découverte des ondes hertziennes, par *M. E. Branly*. Poursuivant alors les recherches, *Oliver Lodge* produisit les « cohéreurs » avec marteau automatique, qui sont aujourd'hui en service pratique. C'est cette continuité de contact, variable sous l'influence de stimulus électriques extrêmement faibles alternant avec des secousses mécaniques, qui, combinée avec le mode de production des ondes indiqué par Hertz, constitue l'élément essentiel et fondamental de la « télégraphie sans fil ».

Une idée erronée fort répandue à l'égard des « cohéreurs », c'est que ces appareils ne travaillent qu'autant que l'onde vient les frapper. Oliver Lodge a montré que cette idée était fausse. Faisons tomber l'onde sur un récepteur convenable, tel qu'un fil métallique, ou mieux encore sur un arrangement d'ailes en métal ressemblant à un transmetteur Hertz ; les ondes don-

neront naissance à des courants oscillatoires qui peuvent être conduits par des fils (enfermés dans des tubes métalliques) au cohéreur. Le cohéreur agit apparemment par une sorte de choc final du courant oscillatoire et il n'est pas nécessaire qu'il soit attaqué en flanc par les ondes mêmes.

Cette intéressante méthode pour l'échange des signaux — qui, dans les mains de *M. Marconi*, s'est déjà transformée en un système pratique appelé à rendre des rendre des services pour les phares et la marine — présente plus d'analogie avec les signaux optiques qu'avec ce qu'on appelle usuellement la télégraphie électrique. Bien qu'il n'utilise aucune appareil optique, il n'en reste pas moins vrai que les impulsions circulent du transmetteur au récepteur d'une manière absolument analogue à ce qui se passe pour la transmission des signaux optiques.

Zèeman a mis en évidence l'action exercée sur une source de radiation par un fort champ magnétique. Cette action est telle qu'une lumière de réfrangibilité uniforme se trouve généralement divisé en trois composantes dont deux sont déplacées par l'analyse par diffraction d'un côté de la position moyenne, et polarisées en sens opposé de la troisième composante. Depuis, le phénomène a été étudié par de nombreux observateurs dans tous les pays ; il a été soumis à la photographie, non sans quelque succès, par *MM. Preston*, de Dublin, et *Michelson* et *Ames*, et d'autres encore, en Amérique. Il semble que les différentes lignes du spectre soient différemment affectées ; les unes sont triplées avec des degrés dans l'intensité relative des composantes ; d'autres sont doublées ; il y en a qui sont quadruplées et sextuplées et aussi un certain nombre qui ne sont pas modifiées. Les deux composantes des lignes D ne sont pas influencées d'une façon similaire. De plus, alors que la polarisation est généralement de nature à indiquer que le mouvement d'un ion ou électron négatif constitue la source de lumière, les observateurs de Baltimore, se servant de « petites » grilles de 0 m. 125 avec 65000 lignes, ont trouvé quelques lignes qui polarisent en sens inverse,

La continuation des recherches dans cette voie doit conduire à une conception plus nette du processus moléculaire et du mode suivant lequel il affecte l'éther. Déjà des théories intéressantes ont été émises par *MM. H. A. Lorenz*, *J. Larmor* et *G. F. Fitzgerald*, dans le sens de la théorie des radiations de *M. Jonhstone Stoney*, et la relation entre les nouveaux phénomènes et ceux découverts par *Faraday* à l'égard de la rotation magnétique est en discussion. Il est intéressant de noter que Faraday et un certain nombre d'expérimentateurs plus récents ont été conduits, par des considérations théoriques à rechercher des actions de ce genre, mais l'insuffisance des moyens à leur disposition ne leur a pas permis de réussir dans ces recher-

ches; pourtant un premier aperçu du phénomène avait été obtenu en 1885 par *M. Fievez* de l'Observatoire royal de Bruxelles.

Il convient de donner au moins une brève mention à la remarquable série de notes théoriques présentées par *M. J. Larmor* à la *Royal Society*, sur les relations entre l'éther et la matière. Avec le temps, ces travaux deviennent intelligibles et semblent constituer un pas considérable en avant dans l'analyse mathématique et l'interprétation de l'univers physique sur les bases indiquées par Newton.

J'ai de même à enregistrer quelques progrès dans la construction mécanique des tubes à rayons Rœntgen : le principal a été l'adoption des idées de *M. Silvanus P. Thompson* sur l'emploi pour l'anti-cathode, d'un métal de poids atomique élevé. On s'est servi avec avantage de l'osmium et de l'iridium, et les tubes avec anti-cathode en osmium sont aujourd'hui un article courant. Dès juin 1896, des tubes à rayons X avec anti-cathodes en uranium métallique étaient fabriqués dans mon laboratoire et donnaient de meilleurs résultats que ceux avec platine. La difficulté que l'on éprouve à se procurer l'uranium a empêché de continuer ces expériences. Les anti-cathodes en thorium ont été essayées également.

Rœntgen a attiré de nouveau l'attention sur un fait observé bien antérieurement par les expérimentateurs anglais : la non-homogénéité des rayons et l'influence du degré auquel est poussé le vide sur leur pouvoir de pénétration. Les rayons engendrés dans un vide poussé très loin ont un pouvoir de pénétration moindre que ceux engendrés dans un vide moins absolu. Ces faits sont familiers à tous ceux qui se sont occupés de la question. Rœntgen propose une phraséologie spéciale ; il appelle tube « doux » le tube à faible vide, n'émettant pas de rayons à haute pénétration, et tube « dur » celui dans lequel, au contraire, le vide ayant été poussé à l'extrême degré, les rayons à haute pénétration dominent. Se servant d'un tube « dur » pour prendre la photographie d'un fusil à deux coups, il montre non seulement les balles de plomb dans les canons d'acier, mais aussi les bourres et les charges.

M. Benoît a examiné à nouveau la relation alléguée entre la densité et l'opacité des rayons; il a trouvé certaines discordances. Ainsi l'opacité d'une égale épaisseur de palladium et de platine est à peu près la même pour les deux métaux, tandis que les densités et les poids atomiques sont très différents, ceux du palladium n'étant que la moitié de ceux du platine.

Au dernier Congrès de l'Association britannique les congressistes ont pu voir—à l'Université Mac Gill—l'appareil de *MM. Cox* et *Callendar* pour la mesure de la vitesse des rayons Rœntgen. Cette vitesse a été trouvée certainement supérieure à 200 kilomètres par seconde. *Majorana*, qui a fait une détermi-

nation indépendante, trouve de son côté 600 kilomètres par seconde avec une limite inférieure ne descendant certainement pas au-dessous de 150 kilomètres. On se souvient que *J. J. Thomson* a trouvé pour les rayons cathodiques une vitesse de plus de 1000 kilomètres par seconde; il est extrêmement improbable que la vitesse des rayons de Rœntgen soit moindre.

Trowbridge a vérifié le fait, annoncé par *S. P. Thompson*, que le spath-fluor, ayant perdu son pouvoir de fluorescence par un chauffage prolongé, retrouve ce pouvoir de thermo-luminescence quand on l'expose aux rayons Rœntgen. Cette restauration serait également assurée par l'exposition à la décharge électrique lumineuse, mais ne le serait pas par l'exposition à la lumière ultra-violette. La différence est suggestive.

En ce qui touche l'action des rayons Rœntgen sur les bactéries, action souvent affirmée et souvent niée, les derniers travaux sont ceux de *M. H. Rieder*, de Munich, d'après lesquels les bactéries sont tuées par la décharge des tubes « durs ». Reste à voir si l'observation conduira à des résultats pathologiques importants. La légère sensibilité de la rétine normale de l'œil aux rayons X est confirmée par *Dorn* et par *Rœntgen* lui-même.

La nature essentiellement ondulatoire des rayons Rœntgen paraît être confirmée par le fait, assuré par plusieurs de nos grands physiciens mathématiciens, que la lumière de longueur d'onde excessivement courte ne serait absorbée que légèrement par les milieux matériels ordinaires et ne serait pas réfractée du tout dans le sens ordinaire du mot. En fait, une théorie permettant de comprendre les rayons de Rœntgen a été proposée avant que les rayons fussent découverts. Au Congrès de Liverpool, plusieurs orateurs, à la tête desquels sir *George Stokes*, exprimaient leur conviction que le champ électrique troublé, causé par l'arrêt brusque du mouvement d'un atome chargé d'électricité, fournissait l'explication vraie des phénomènes étrangers aux tubes à haut vide de Crookes, phénomènes si excellemment mis en lumière par *Lénard* et par *Rœntgen*. Plus récemment, sir *George Stokes* a réédité sa théorie des « pulsations » en la renforçant d'arguments qui ont une grande portée sur l'ensemble de la théorie de la réfraction de la lumière. Il soutient toujours leur nature essentiellement transversale, en dépit de l'absence de polarisation, absence confirmée une fois de plus par les expériences minutieuses de *M. L. Graetz*. *M. J. J. Thomson* s'occupe d'élaborer les détails de cette théorie.

Tandis que l'opinion générale des physiciens paraît portée à admettre une théorie ondulatoire pour les rayons Rœntgen, un courant opposé se manifeste à l'égard de la nature physique des rayons cathodiques. Il devient de plus en plus clair que les rayons cathodiques consistent en atomes ou ions chargés d'électricité et animés d'un rapide mouvement de pro-

gression. Mon idée d'un quatrième état de la matière, proposée en 1881 (*Phil. Trans.*, 2e partie, 1881, p. 433) et qui ne rencontra tout d'abord qu'opposition chez nous comme à l'étranger, commence aujourd'hui à être acceptée. Elle est appuyée par *M. J. J. Thomson* (*Phil. Mag.*, octobre 1897, p. 312), et la théorie de *Larmor* (*Phil. Mag.*, décembre 1897, p. 506) évoque de même l'idée d'un substratum ionique de la matière, idée confirmée aussi par le phénomène de Zeeman. En Allemagne — où le terme de rayons cathodiques a été inventé un peu en guise de protestation contre la théorie des courants moléculaires que j'avais proposée au Congrès de Sheffield en 1879 — de nouvelles preuves ont été produites en faveur de la doctrine que le fait essentiel dans le phénomène est la matière radiante électrisée.

La vitesse de ces courants moléculaires a été mesurée approximativement, surtout grâce à ma propre découverte d'il y a près de vingt ans, de leur déviation curviligne dans un champ magnétique et de la production de phosphorescence quand ils se heurtent contre un obstacle. Les deux quantités inconnue : charge et vitesse de chaque atome, sont mesurables d'après l'importance de la courbure et au moyen d'une autre expérience indépendante.

On ne peut pas dire qu'une théorie complète et concluante de ces rayons ait encore été formulée. Il est généralement admis que les chocs entre particules, et surtout les collisions violentes dues à leur choc sur un obstacle massif placé sur leur trajet, donnent naissance à l'intéressante sorte de radiation, de fréquence extrêmement grande, découverte par Rœntgen. Tandis qu'un corps chargé en mouvement constitue, ainsi qu'on sait, un courant électrique, l'arrêt brusque ou toute accélération violente de ce corps cause un trouble électrique, alternatif, dont l'intensité décroît, il est vrai, si rapidement qu'il n'est pratiquement pas sensible, mais qui néanmoins doit donner naissance à une onde similaire à celles de l'éther ou à une impulsion se déplaçant avec la vitesse de la lumière, mais d'amplitude comparable à celle du corps dont le brusque changement de mouvement a été la cause du phénomène.

Si l'écran contre lequel viennent se heurter les atomes chargés d'électricité est constitué de telle sorte que l'une de ses petites parties puisse entrer en vibration rythmée, l'énergie ainsi absorbée réapparait sous forme de lumière, et le corps est dit entrer en phosphorescence. L'efficacité de l'action de l'écran phosphorescent paraît dépendre autant de sa constitution physique et moléculaire que de sa constitution chimique. Les corps phosphorescents les mieux connus appartiennent à certaines classes bien définies, telles que les sulfides des métaux alcalino-terreux et quelques-unes des terres rares, mais les propriétés phosphorescentes de cha-

cun de ses groupes sont profondément modifiées par l'adjonction de corps étrangers, ainsi qu'en témoigne l'effet produit par des traces de calcium ou de plomb sur les lignes du spectre phosphorescent de l'yttrium et du samarium. La persistance du spectre du samarium en présence de quantités écrasantes d'autres métaux constitue un fait à peu près unique en spectroscopie : ainsi une partie de samarium peut aisément être vue même mêlée à trois millions de parties de chaux.

Sans vouloir faire de cette circonstance une règle générale, les choses paraissent de passer comme si, en présence d'un écran non phosphorescent, l'énergie du choc moléculaire réapparaissait sous forme de pulsations saccadées et irrégulières, se résolvant en abondantes ondes d'amplitude excessivement courte, c'est-à-dire en rayons Rœntgen. La phosphorescence ainsi excitée peut ne durer qu'une minime fraction de seconde, comme avec les constituants de l'yttria pour lesquels la durée de différentes lignes varie entre 0.003 et de 0,0009 de seconde ; elle peut aussi persister pendant des heures, comme c'est le cas pour quelques terres d'yttria et notamment pour les sulfides terreux avec lesquels la phosphorescence dure assez pour être utilisée commercialement. Les corps excessivement phosphorescents peuvent être excités par des ondes lumineuses, mais la plupart d'entre eux exigent le stimulus électrique.

Certains corps paraissent toutefois être capables de donner, même sans stimulation spéciale, des rayons se rapprochant beaucoup — sinon identiques dans quelques cas — des rayons Rœntgen. Les composés de l'uranium et du thorium ont ce caractère, et il semble résulter des importantes recherches de *M. Russell* que ce pouvoir d'émettre des radiations peut être une propriété générale de la matière, car cet observateur a montré que presque toutes les substances sont susceptibles d'affecter la plaque photographique exposée dans l'obscurité pendant un temps suffisant.

On n'a pas trouvé encore d'autre source des rayons Rœntgen que le tube Crookes, mais des rayons de nature analogue ont été reconnus. Les rayons *Becquerel*, émis par l'uranium et ses composés, ont maintenant leurs compagnons dans les rayons — découverts à peu près simultanément par *M. M. Curie* et *Schmidt* — émis par le thorium et ses composés. Les rayons du thorium affectent les plaques photographiques à travers des écrans de papier ou d'aluminium et sont absorbés par les métaux et autres corps denses. Ils « ionisent » l'air, en font un conducteur électrique ; ils peuvent être réfractés et probablement réfléchis, au moins d'une façon diffuse. A l'encontre des rayons de l'uranium, ils ne sont pas polarisés par transmission à travers la tourmaline et ressemblent par conséquent à cet égard aux rayons Rœntgen.

Tout récemment M. et Mme Curie ont annoncé une découverte qui, si elle est confirmée, ne peut manquer d'aider les recherches dans cette branche obscure de la physique. Ils ont signalé un nouveau constituant de l'uranium oxydulé (*pitchblende*) qui possède à un degré 400 fois plus élevé la mystérieuse propriété de l'uranium d'émettre une forme d'énergie capable d'impressionner une plaque photographique et de décharger l'électricité en rendant l'air conducteur. Il paraît aussi que l'activité radiante du nouveau corps, auquel le nom de *polonium* a été donné, se manifeste sans excitation lumineuse ni stimulus électrique. Comme l'uranium, il tira son énergie de quelque approvisionnement constamment régénéré et inépuisable, resté inaperçu jusqu'ici.

Ce fut longtemps pour moi un problème troublant que de concilier cette dépense d'énergie en apparence inépuisable avec les théories admises ; mais, comme *M. Johnstone Stoney* me le rappelait, les ressources des mouvements moléculaires sont loin d'être épuisées. Il existe dans la nature quantité d'énergie emmagasinée qui peut être mise au jour par des corps convenablement constitués, sans cause bien claire. Il y a quelque temps, j'attirais l'attention sur la quantité énorme d'énergie retenue dans l'éther, les mouvements des atomes et des molécules se rapprochent davantage de nos possibilités expérimentales, et il n'est pas difficile mentalement de modifier les « démons » de Maxwell de manière à les ramener au niveau d'une loi inflexible et les mettre à la portée du philosophe à la recherche d'un nouvel outil. Il est possible de concevoir un écran capable de cribler mécaniquement les molécules de l'air ambiant, de manière à séparer celles à mouvement rapide de celles à mouvement lent. Cette séparation est effectuée dans les liquides quand ils s'évaporent et, dans le cas des constituants de l'atmosphère, partout où celle-ci contient des éléments assez légers pour s'échapper molécule par molécule.

Mon esprit se figure un écran de ce genre comme une pièce de métal plus froide que l'air ambiant et à laquelle les chocs des molécules de l'air qui l'entoure procurent l'énergie qui détermine graduellement le relèvement de sa température ; je vois un autre écran de structure telle qu'il soit traversé avec seulement un faible échange d'énergie par les molécules à mouvement lent, tandis que les projectiles à mouvement rapide lui céderaient une partie de leur énergie. Supposons que l'uranium et le polonium, corps aux atomes des plus denses, aient une structure de nature à leur permettre de se laisser traverser par les molécules à mouvement lent de l'atmosphère, tout en retenant les molécules à mouvement rapide qui, se brisant sur l'écran, y subiraient une perte d'énergie. L'énergie ainsi cédée serait employée : partie pour la dissociation de quelques molécules de gaz (ou pour

provoquer quelque autre phénomène de nature à rendre l'air du voisinage conducteur de l'électricité à un certain degré), et partie pour créer une ondulation à travers l'éther, ondulation qui, comme elle prend naissance de phénomènes aussi épars que les chocs de molécules de l'air, doit fournir un contingent d'ondes lumineuses de courte amplitude. La brièveté d'amplitude dans le cas de ces rayons Becquerel paraît se rapprocher, sans cependant l'atteindre, de l'extrême brièveté des rayons Rœntgen ordinaires. La réduction de vitesse des molécules à mouvement rapide refroidirait la couche d'air à laquelle appartiennent ces molécules, mais ce refroidissement serait rapidement compensé, grâce aux radiations et à la conductibilité de l'atmosphère environnante; dans les circonstances ordinaires, la différence de température serait à peine perceptible et l'uranium semblerait ainsi émettre perpétuellement des rayons d'énergie sans mode apparent de restauration.

L'énergie totale des deux mouvements: mouvement de translation et mouvement intérieur, des molécules emprisonnées dans l'air au repos à la pression et à la température ordinaires, est d'environ 25.000 kilogrammètres par mètre cube d'air. L'air contenu dans une pièce de 3 m. 60 de haut, 3 m. 50 de large et 6 m. 70 de long renfermerait donc assez d'énergie pour faire mouvoir une machine de la puissance d'un cheval-vapeur pendant plus de douze heures. Le stock auquel puise naturellement l'uranium et autres atomes pesants n'attend que la baguette magique de la science pour permettre au XXe siècle d'éclipser les merveilles du XIXe !

Puisque je suis en train de vous exposer les travaux de mes camarades en science, je vous demanderai la permission de vous parler du travail absorbant sur le fractionnement de l'yttria auquel je me suis livré durant ces dix-huit dernières années. En 1883, sous le titre « Spectroscopie de la matière radiante », j'ai décrit une nouvelle série de spectres obtenus en faisant passer la lueur phosphorescente de l'yttria à travers un train de prismes sous l'action du bombardement moléculaire *in vacuo*. Les spectres visibles abandonnèrent leurs secrets qui furent dûment consignés dans les *Philosophical Transactions*. Au Congrès de Birmingham, en 1886, je portai le sujet devant la section de chimie dont j'avais l'honneur d'être président. Les résultats de mes recherches conduisent à de nombreuses spéculations sur l'origine probable de tous les corps élémentaires, spéculations que, pour le moment, je dois laisser de côté en faveur des faits expérimentaux.

Je me suis adonné également à l'exploration spectroscopique de la lumière ultra-violette, mais je ne veux pas entrer dans les détails. Gros prismes de quartz, lentilles, condenseurs, pellicules photographiques spécialement sensibilisées et capables de déceler les faibles radiations émises par les sub-

stances faiblement phosphorescentes, par dessus tout, patience infatigable dans la collection et l'interprétation des résultats, rien n'a été négligé. Bien que les recherches soient encore incomplètes, je puis annoncer que, à côté des groupes de terres rares donnant des spectres phosphorescents dans la région visible, il y en a d'autres qui donnent des groupes bien définis de bandes ne pouvant être enregistrées que photographiquement. J'ai mis en lumière et repéré six groupes de ce genre s'étendant jusqu'à la lettre 3.060.

Sans m'étendre sur les difficultés, je donnerai un aperçu rapide des recherches. Partant d'une grande quantité d'un groupe de terres rares à l'état de pureté, on applique une méthode particulière de fractionnement, séparant les terres en séries ne différant que légèrement l'une de l'autre. Chacune de ces fractions, phosphorescente *in vacuo*, est placée dans le spectrographe et son spectre est photographié sur une pellicule sensible préparée spécialement. De cette manière, avec différents groupes de terres rares, les bandes invisibles sont enregistrées, les unes assez fortement, les autres très faiblement. On choisit alors une partie donnant une série définie de bandes et l'on applique de nouveau la méthode de fractionnement, toujours en photographiant et en mesurant le spectre de chaque fraction. Parfois des semaines d'un travail pénible ne donnent aucune séparation, et alors il faut recommencer avec une nouvelle méthode de fractionnement.

Avec un travail continu — solution de bien des difficultés — on arrive à séparer les séries de bandes en divers groupes ; on s'attaque alors au groupe qui paraît offrir le plus de chances de réussite rapide et, appliquant les méthodes d'attaque chimique, on arrive finalement à libérer le groupe de ses éléments étrangers et à augmenter son intensité.

Comme je l'ai dit, mes recherches sont loin d'être complètes, mais pour l'un des corps je puis parler définitivement. Loin dans l'ultra-violet, semblable à une pâle nébuleuse perdue dans l'immensité des cieux, un groupe de lignes a été découvert. Ce groupe, faible d'abord et caractérisé seulement par son isolement, a donné des lignes plus fortes après nouvelle purification ; la grande réfrangibilité de ses lignes le séparent des autres groupes. Des procédés spéciaux ont été mis en œuvre pour isoler la terre et, en se servant des lignes enregistrées comme vérification et s'appuyant à chaque pas sur le spectrographe, nous avons eu la joie de voir ce groupe devenir de plus en plus marqué, tandis que les autres lignes de l'yttrium, du samarium, de l'ytterbium, etc., allaient en s'effaçant jusqu'à disparaître enfin, ne laissant pratiquement, net et solitaire, que le groupe que nous poursuivions. Finalement, il y a quelques semaines, les expériences se sont changées en certitude et j'ai la conviction absolue qu'un nouveau membre du groupe des terres rares doit être ajouté à la liste. Des déterminations de poids

atomique étaient faites constamment, simultanément avec les attaques chimiques et spectrographiques.

Comme le groupe de lignes qui a ainsi trahi son existence est isolé à peu près à l'extrême limite du spectre ultra-violet, je propose d'appeler le nouvel élément *monium*, du grec μόνος, seul. Le monium offre un contraste direct avec les éléments gazeux récemment découverts, par son individualité fortement marquée; bien que tout jeune et rétif, il entre dans un certain nombre de combinaisons chimiques.

Jusqu'à ce que mon élément soit arrivé à un plus grand état de pureté, j'hésite à donner des chiffres; je puis dire cependant que les amplitudes des principales lignes sont 3120 et 3117; d'autres lignes plus éteintes existent à 3219, 3064 et 3060. Le poids atomique de l'élément, basé sur la formule R_2O , n'est pas éloigné de 118, il est plus élevé par conséquent que celui admis pour l'yttrium, et inférieur, au contraire, à celui du lauthanum.

Je devrais peut-être m'excuser d'allonger encore la liste déjà si longue des éléments de la classe des terres rares, ces astéroïdes de la famille terrestre ; mais de même que la masse des astéroïdes célestes, sans importance individuellement, prend un grand intérêt quand on songe que ces corps peuvent être des restes imparfaitement coagulés de nébuleuses primitives, de même ces éléments rares, insignifiants par eux-mêmes, prennent une suprême importance quand on les envisage comme parties constituantes d'un élément dominant, congelé dans l'embryon et arrêté dans l'acte d'unification du prototype original en l'une des familles ordinaires, dont *Newlands* et *Mendeleeff* ont préparé les cases. Le nouvel élément n'a pas d'autre titre à être mentionné; non seulement il est nouveau par lui-même, mais pour le découvrir il a fallu forger un nouvel outil pour les recherches spectroscopiques.

WILLIAM CROOKES.

(A suivre)

D'un puissant intérêt pour qui peut suivre pareille lecture; mais qui vient faire pareil article dans cette revue ?

LES OISEAUX ONT-ILS UNE AME IMMORTELLE ?

Une nouvelle à sensation s'est produite dans le monde scientifique, elle émane d'un membre éminent du clergé de New-York ; il annonce, avec beaucoup de sang-froid, que les hommes ont tous été des oiseaux, que tous les oiseaux ont une âme immortelle.

Le ministre qui a la témérité d'énoncer une croyance aussi étonnante est le révérend Hugh O. Pentecost, pasteur de « Unity Congregational Church », dont les services ont lieu à Carnagie Hall ».

Le révérend Pentecost n'est pas un jeune homme sortant du séminaire ;

c'est un gentleman entre deux âges qui est père de famille, et demeure au n° 836, West End Avenue.

Il prétend que les hommes possédaient jadis un cou semblable à celui des oiseaux d'aujourd'hui, et qu'un temps viendra où les oiseaux auront la même forme que les hommes du xix[e] siècle.

Selon M. Pentecost, Emerson l'admet dans son poème sur les oiseaux ; il y dit que l'homme est le lubber friend of birds (l'ami gros et paresseux des oiseaux) que les hommes et les oiseaux sont frères. Les arguments de M. Pentecost à l'appui de sa théorie sont très intéressants.

Il fait d'abord remarquer ce fait : tous les savants le reconnaissent, les premiers êtres vivants qui parurent sur la terre étaient des animaux aquatiques. Le second changement eut lieu quand le reptile terrestre appelé pliosaurus, fut évolué, et son évolution fut continue, par suite de conditions naturelles nouvelles et « environnements », jusqu'à la naissance du ptérodactyle, ou ailes à doigts, qui fut le dernier produit, et le troisième grand progrès dans l'évolution de l'homme actuel.

M. Pentecost prétend aussi que le Pterodactyle fut l'aïeul, l'homme et l'oiseau ont directement évolué de lui.

Le squelette du pterodactyle ressemble beaucoup à celui de l'homme ; il a cinq doigts à chaque main, mais l'os des pouces est exactement aussi long que le corps, et son objet était de supporter des ailes qui s'étendaient depuis les mains jusqu'aux pattes. Comment se fait-il que la forme de l'homme soit si différente de celle de l'oiseau, s'ils proviennent tous les deux d'une même souche ? C'est une chose bien simple, dit M. Pentecost, ce qu'on appelle homme avait autrefois un corps semblable à celui de l'oiseau ; en d'autres termes tous les oiseaux se développeront, jusqu'à ce que le corps oiseau disparaisse ; il aura, alors, un corps descendant du pterodactyle; de fait, ce corps aura la même forme que le corps de l'homme d'aujourd'hui.

On le voit selon M. Pentecost, les hommes ont été des oiseaux, mais les oiseaux sont des hommes ; en un mot, les oiseaux sont des hommes non développés, des hommes qui ne sont pas encore entièrement évolués. La raison de ce retard dans leur évolution provient, probablement, du fait qu'une partie de la postérité du pterodactyle émigra dans quelqu'autre partie du monde où le caractère physique était différent, où l'instinct de se procurer la nourriture exigea que ces émigrants évoluassent d'un certain degré, tandis que la postérité du pterodactyle, restée au pays de naissance, trouvant nécessaire, pour sa conservation à travers de nombreuses générations, de se développer graduellement et plus rapidement vers la forme humaine.

Il est presque inutile d'ajouter, à notre époque d'instruction universelle,

que certains organes devenus inutiles ont cessé d'exister, tel que la queue, tandis que certains membres comme la main, ont des muscles et des nerfs.

La différence qui paraît si grande, entre le corps des oiseaux et celui des hommes entièrement évolués tels que nous, est légère dans les points physiques essentiels : je puis expliquer cela d'une manière compréhensible, dit M. Pentecost, en faisant remarquer que la chose essentielle relativement à chaque corps animal, c'est le squelette. Pour comprendre facilement la parenté qui existe entre l'homme et les oiseaux — les hommes non évolués et leurs ancêtres — on n'a qu'à examiner le squelette du pterodactyle, de la chauve-souris et les comparer avec celui de l'homme et vous serez surpris du peu de différence qui existe entre le squelette de la chauve-souris et celui de l'homme : tous les deux ressemblent à l'animal disparu, c'est une simple question de dimension et de moindre parenté.

Les griffes de la chauve souris sont exactement formées comme les pieds de l'homme, et les ailes diffèrent de la main seulement dans le sens que l'os correspondant est plus long. *Et nunc erudimini.*

Traduit par E. P. Bloche,

LES ASPIRATIONS

Hors de la chair

Fuis les cris de la chair rebelle,
Dompte la bête de ton corps ;
Lutte ! redouble tes efforts,
Si la chair te prend de plus belle.

Que ton esprit audacieux
Brise les rets de la matière
Et que sa force tout entière
Se ramasse et t'emporte aux cieux.

Assez te retiennent les chaines
Que te forgent ici les sens,
Voilà que déjà tu pressens
Les délivrances très prochaines.

Econte, enfant; les voix d'en haut
T'appellent là-bas des étoiles,
Tu frissonnes jusqu'aux moelles
Et te réveilles en sursaut.

C'est un concert d'espoir qui passe
Dans ces voix des défunts aimés,
De ceux que la mort a semés
Sur d'autres mondes de l'espace.

Ils sont libres, ces purs esprits,
Des entraves qui te retiennent,
Mais tous ces êtres se souviennent
De ces liens où furent pris
Leur corps subtil d'air et de flamme,
Tristes liens qu'ils ont brisés,
Aujourd'hui que d'amour grisés
Ils vivent de toute leur âme.

Et toi, penseur, qui te sens pris
Au piège de la chair humaine
Secoue en attendant la chaîne
Qui t'attache au sol où tu vis.

Paris, décembre 1898.

JULIEN LARROCHE.

SPIRITISME (DICTÉE DE L'AU-DELA)

Jusqu'à l'époque moderne, l'Exotérisme a suffi à guider les hommes dans la voie droite, la voie du Bien.

Une religion qui parlait aux sens grossiers de l'humanité terrestre, était la seule qui pût être comprise par les hommes d'alors.

Peu à peu, l'intelligence et l'activité cérébrale se développant, le Progrès, ce jalon divin qui harmonise la nature, se précisant et la science cette grande souveraine qui n'est sous la dépendance que de Dieu, — montant graduellement, les religions exclusivement exotériques devaient nécessairement s'effacer.

Par leur répulsion à accepter les nouvelles théories de la science, elles se sont créées des adversaires et des détracteurs.

Par leurs très incomplètes doctrines, qu'elles n'ont jamais consenti à élargir et à préciser, les incrédules sont devenus le grand nombre et ils ont cherché à substituer aux doctrines surannées des religions existantes, des théories plus rationnelles et plus accessibles à l'esprit moderne.

C'est alors que Dieu jugeant l'humanité parvenue à un suffisant degré de développement, lui envoie la « Vérité Esotérique », c'est-à-dire la Vérité sans voile ni parabole, soleil lumineux et brillant qui vient éclairer l'esprit de l'homme d'une lumière toute nouvelle, et lui révéler le grand mystère du Monde et de la Création, le grand mystère de sa naissance, le grand mystère de sa fin.

Et le jugeant assez éclairé, le Seigneur, — marquant ainsi son amour infini, — lui ouvre à deux battants les portes du tombeau... Comme l'Ange, assis sur la froide pierre du sépulcre, annonçant aux saintes femmes que Jésus, le divin Messie, était ressuscité, resplendissant et glorieux, le spiritisme assis sur la froide pierre de l'Indifférence (qui fait trop oublier ceux qui ne sont plus) annonce aux hommes d'aujourd'hui que l'âme ne meurt jamais, subsiste toujours plus active encore que durant son incarnation sur la terre, permettant comme preuve manifeste et sanction inéluctable la communication des vivants et des morts.

Le spiritisme ne vient pas ébranler religions et Etats, mais les asseoir sur leurs véritables bases. Il ne vient pas renverser le christianisme, la belle religion de Jésus, mais la compléter et en expliquer les obscurs passages. — Non, il ne détruit pas la religion catholique, il la complète, la rend logique et accessible à l'humaine raison.

Large et généreux, il repousse la mesquine sentence. « Hors de chez nous, pas de salut. » — Révélant la grande loi d'amour, il démontre l'inanité de la doctrine des « peines éternelles ». — Il explique l'Enfer, le Purgatoire et les Démons d'une façon logique et rationnelle.

Il vient faire cesser l'incrédulité et noyer le matérialisme par les communications d'outre-tombe.

Il vient faire cesser la discorde et la stérile discussion, par la compréhension et l'explication raisonnée, non plus basé sur le « Voile Exotérique », mais sur la « lumière ésotérique », éclairant toutes choses, les expliquant et les montrant sous leur vrai jour.

Médium ELYSÉE BERTON.

Le 11 décembre 1898, à 3 heures 1/2, M. O. Henrion, professeur en retraite, ancien président de l'Union spiritualiste et de l'Union spirite, à Liège, a donné dans cette ville belge, une très belle conférence, Place Cockerill. Il a traité du spiritisme et des spirites, et leur a donné de sages et judicieux conseils. Salut à ce vieux lutteur, ami de notre cause.

M. Léon Denis, retour de Belgique et des Pays-Bas, a terminé ses éloquentes conférences à Lyon où il a été vivement apprécié par des milliers d'auditeurs appartenant à toutes les conditions sociales; il en a fait deux à Grenoble, les 11 et 14 décembre; le 18, il sera à Avignon, sous les auspices de la Fédération de Pont-Saint-Esprit; le 22 décembre, il en aura fait une autre à Marseille. Ce Leader spirite est infatigable, le succès lui est familier et nous l'en félicitons sincèrement.

BIBLIOGRAPHIE

Nous lisons dans le *National Suisse*, 14 déc. 98 : CHRISTIANISME ET SPIRITISME, par LÉON DENIS, Librairie P.-G. Leymarie, 42, rue St-Jacques, Paris, 3e mille.

« Ce volume est une étude dans laquelle l'auteur examine à un point de vue nouveau les origines du christianisme, son développement, son évolution à travers les âges. Il en explique les miracles en les éclairant à la lumière de la science contemporaine.

Nombre de problèmes philosophiques et sociaux de notre époque sont passés en revue dans ce livre, écrit d'un style clair et imagé par un penseur animé d'un vif désir de conciliation, avide d'une synthèse qui satisfasse toutes les consciences fortes, tous les cœurs épris d'idéal, toutes les âmes vraiment religieuses.

Cette synthèse, l'auteur la trouve dans cet enseignement supérieur et universel, jusqu'ici partage exclusif de quelques sages, et qui, proclamé de nos jours sur tous les points de la terre par les voix d'outre-tombe va devenir l'héritage intellectuel et moral de l'humanité entière.

Le livre de M. Denis ne constitue pas une œuvre de combat. Ce serait plutôt un recueil d'observations, fruits d'un raisonnement avancé et de longues méditations.

L'ouvrage en question est une lecture attachante et sérieuse tout ensemble. Nous en comparerions volontiers l'auteur à un semeur dont le geste, dans l'espace, répand la fertilité. Chacune de ses phrases tombe dans l'âme comme une graine, y faisant germer la réflexion et les profondes pensées.

Celui qui lit un semblable ouvrage devient meilleur, plus ferme dans le devoir, plus accessible à la pitié, plus fraternel à ses semblables. Aussi recommandons-nous *Christianisme et spiritisme*, à l'attention de tous ceux qui pensent et cherchent ».

D'un autre côté, *La Suisse libérale*, du 12 décembre, consacre toute une colonne à la critique de *Christianisme et Spiritisme*. Le Pasteur Jules Galley écrit que ce volume de 475 pages, arrivé à son troisième mille, a un titre suggestif. « Il ne s'agit de rien moins que de prouver que le christianisme est absolument suranné et impuissant, vu que la pensée de Jésus a été étouffée sous les dogmes créés successivement par l'Eglise ; les grands Esprits de l'espace nous la rendront dans sa pureté ; la nouvelle révélation provenant de ces invisibles amènera une nouvelle ère de progrès, de lumière, de fraternité et de charité, une rénovation de l'humanité.

« Ce livre contient de très belles pages. Ce sont celles où l'auteur montre les affreuses conséquences du matérialisme et du positivisme, la nécessité de revenir à un spiritualisme régénérateur. M. Léon Denis écrit bien, ses

idées sont justes lorsqu'il parle de l'état de la société en France et qu'il stigmatise les vices qui la rongent.

« Mais le vrai christianisme lui est inconnu, aussi bien dans ses sources que dans son histoire. Il ne dit pas un mot du magnifique réveil de la foi et de la vie chrétiennes.

« Que le lecteur s'efforce de se représenter un christianisme sans rédemption, sans Pentecôte, sans régénération par le Saint-Esprit, sans cette vie qui est cachée avec Christ en Dieu, sans l'espérance de posséder l'héritage incorruptible, lorsque Christ apparaîtra ! Tel est le soi-disant christianisme qui nous est décrit dans ce volume. Le Dieu de la bible est cruel et fantasque ; les prophètes et les apôtres étaient des médiums ; Jésus lui-même devient un médium inspiré qui préside au nouvel essor de la pensée. »

M. le Pasteur Galley prétend que les arguments de la critique négative y sont ressassés ; que M. Léon Denis paraît ignorer que les apôtres annonçaient lesmêmes vérités résumées dans le symbole des apôtres. L'auteur ignorerait que des milliers de catholiques romains en dehors des dogmes qu'ils dédaignent ne s'inspirent que des saintes Ecritures, sont charitables jusqu'au renoncement ; et que les pays protestants doivent leur prospérité, à la Bible. En un mot : Denis ignorerait les fruits merveilleux acquis par la prédiction faite avec *fidélité*. Pour M. Galley point n'est besoin de révélation nouvelle, le christianisme d'hommes célèbres qu'il cite lui suffisant.

Après cette *pétition de princtpes*, le critique dit, *in Cauda Venenum.*

« Nous ne disons pas que les phénomènes spirites manquent de toute base objective. Mais nous avons besoin de rédemption, de salut éternel, et ce n'est point la foi aux existences antérieures et aux réincarnations qui nous feront faire des pas en avant, car tout cela nous ramène au brahmamisme dont nous connaissons aujourd'hui l'histoire et la lamentable faillite

Bulley, 24 novembre 1898.

NÉCROLOGIE : Mme Marguerite Macé-Montrouge, artiste dramatique si connue et appréciée, est décédée le 26 novembre à l'âge de 62 ans ; elle ne fut pas seulement (ainsi que son mari) une artiste incomparable, une épouse et une mère modèle, elle était un médium typtologue remarquable, dévoué et convaincu qui prouvait la réalité de la vie dans l'au-delà, avec le fait brutal avec sa sereine et pure philosophie. Souvenir attendri à cette femme de bien aussi à M. Macé-Montrouge, le grand cœur et l'inoubliable créateur qui attira tout Paris à ses représentations. Nous participons fraternellement à sa peine et comme il connaît la loi de Survie, que Marguerite le console et le protège.

En octobre 1898, s'est dégagée de la matière, le poëte inspiré Dona Matilde Alonzo Gainza, épouse de D. Manuel Navarro Murillo , ancien propagateur du spiritisme moral et philosophique, en Espagne et en Amérique. L'enterrement a été civil et ses parents et ses frères, partis de sa demeure à Grenade, avaient placé la dépouille de cette femme si distinguée, sur un char couvert de fleurs symboliques et ressemblant à une corbeille, avec ces mots : «A l'épouse ses fils, à l'auteur de Leila ». Chacun à Grenade, même le monde catholique, a voulu saluer le corps de cette spirite, véritable chrétienne et femme de bien. Après la prière, un discours, prononcé devant les spirites, les athées, les libres-penseurs de Grenade, a été un triomphe pour le spiritualisme rationnel, éclectique, scientifique et laïque qui vise à l'harmonie, à l'union et à l'amour des hommes les uns pour les autres. Souvenirs affectueux à nos frères de Grenade et de l'Espagne.

Nous apprenons avec douleur, le dégagement subit de notre grande amie, Mme la Comtesse Mainardi : nous parlerons de cette belle intelligence, de ce médium si bien doué, au dévouement absolu à notre cause. Nous partageons la douleur de M. le Comte Mainardi, cet officier si disiingué.

Nous parlerons aussi du décès de notre regrettée Sœur, Mme Grognel d'Alex.

AU PAYS DE L'OMBRE
OU LUMIÈRE LE L'AU DELA (1)

Nous donnons les 15 premières pages de cette œuvre nouvelle, parce que avec l'introduction de A. Aksakof, elles donnent bien la physionomie de cet intéressant volume.

A HUMNUR STAFFORD

Dont la main directrice — quoique invisible — et dont les sages conseils on été ma force et ma consolation pendant le voyage de la vie ; à ces chers amis du grand Au delà, et à ceux qui, à mes côtés sur cette terre, ont été mes aides fidèles, mes compagnons de travail et mes camarades de route pour le grand trajet de l'ombre à la lumière, je dédie ce livre avec un cœur plein de gratitude et d'affection. L'Auteur.

PREFACE

Ce livre a été écrit en différents intervalles, pendant plusieurs années J'avais l'intention de confier à quelqu'un ce manuscrit pour le faire publier après ma mort. Mais maintenant, ayant terminé ma tâche de médium, je

(1) Editeur P. G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris, vol. in-18, avec 28 gravures hors texte, 4 fr.

suis arrivée à cette conclusion que je n'ai pas le droit de charger d'autres épaules d'un fardeau de responsabilités auquel je voudrais échapper moi-même ; je l'ai décidé, mieux valait que je défende moi-même les vérités que j'ai tenté de proclamer que d'en laisser à d'autres le souci.

Une raison plus importante encore m'y a engagée, c'est le nombre croissant des suicides ; car je n'ai pas connu un seul cas d'un individu sain, se débarrassant de l'existence, s'il a non seulement *cru*, mais *su* les vérités qui ont fait partie de ma vie quotidienne depuis l'enfance.

Il y a quelques mois, Stafford écrivit un article sur le Matérialisme qui fut reproduit dans plusieurs journaux allemands, et quelques semaines plus tard, je recevais une lettre du baron X..., me disant qu'il venait de perdre un procès dont l'issue était pour lui la ruine. Voyant qu'il ne lui restait plus rien pour vivre, il s'était décidé, après avoir mis en ordre ses affaires, à prendre congé de ce monde, lorsque accidentellement, le journal contenant l'article de Stafford lui tomba entre les mains. Il le lut, écrivit à l'auteur pour le remercier et se décida à tenter une nouvelle expérience de la vie.

Cette circonstance m'engage à espérer qu'en faisant connaître mes expériences, quelques-uns de mes semblables en prendront occasion pour réfléchir et pour se demander si vraiment cette existence terrestre termine tout, ou si, en rejetant ce précieux don de la vie, ils ne commettent pas une erreur qu'ils regretteront, quelques moments après, de la manière la plus terrible.

E. D'E.

Les Esprits de nos bien-aimés disparus
Sont avec nous, et nous parlent du Ciel,
Repos pour les cœurs brisés et dépouillés,
Habitation, demeure dans les hautes sphères.

... De saints avertissements, un souffle mystérieux,
Un murmure montant de la Cité marmoréenne de la mort
Ils nous ont quittés et la tombe les garde bien ;
Pourtant dans les veilles silencieuses de la nuit, ils sont près de nous.

Les échos de leurs voix errent autour de nous, comme le chant
De la douce alouette retentit encore dans notre oreille
Quand, s'élevant dans le crépuscule rose du soir
Son image, perdue pour la Terre, est engloutie par le Ciel.

D'après Longfellow.

INTRODUCTION

A Madame E. d'Espérance.

Ma Chère Amie : Vous avez eu la bonté de m'envoyer les épreuves de votre livre et de m'en demander mon opinion.

C'est avec plaisir que j'acquiesce à votre requête. La tâche que vous avez entreprise était plutôt difficile, bien que vous ayez heureusement atteint ce à quoi vous aspiriez. Le danger à écarter était celui de dire trop ou trop peu. En disant trop vous vous seriez embrouillée dans les détails ; car il aurait fallu 10 volumes ou davantage pour donner une idée complète de votre médiumnité, et encore, après tout, cela aurait pu sembler quelque peu une apologie. En disant trop peu vous auriez pu être obscure. Vous avez donc choisi une voie moyenne, et, ce qui est important, une voie qui donne une impression complète — et une impression excellente.

Peut-être *serez-vous* obscure pour d'autres, maintenant encore; mais je parle pour moi-même; comme j'ai suivi votre carrière médiaminique pendant plus de vingt ans dans tous ses détails, je puis vous comprendre mieux que beaucoup d'autres.

Douée dès votre naissance de ce don fatal de sensitivité, vous devîntes médium contre votre volonté. Entraînée uniquement par un sentiment de devoir envers la vérité, vous n'avez pas refusé votre aide à ceux qui étaient désireux de pousser plus loin cette enquête à laquelle vous vous êtes intéressée de plus en plus. Bientôt vous obteniez de très remarquables phénomènes, et vous étiez ravie à l'idée d'avoir aussi de palpables démonstrations de la glorieuse vérité de l'immortalité. Quelle consolation pour la pauvre et sombre humanité! Quel nouveau champ de travail pour la science! Un esprit missionnaire vous inspirait, et vous étiez prête à n'importe quel sacrifice pour le triomphe de cette vérité : vos communications avec les Esprits.

Il y a longtemps, lorsque je commençai à m'occuper de spiritisme, je pensais souvent que si j'étais un médium puissant, je donnerais avec joie toute ma vie, toutes mes forces et tous mes moyens pour prouver à tous et à chacun le fait qu'il y a un monde des Esprits avec lequel il est possible de communiquer. Heureusement je ne suis pas médium ; mais vous l'êtes, et vous êtes animée par les mêmes principes qui m'auraient guidé si j'avais possédé votre don.

Je vois par votre vie les résultats qui eussent été les miens. Votre carrière est une preuve qu'avec les meilleures intentions et la plus entière sincérité, les résultats obtenus ne semblent pas être en proportion avec les sacrifices que vous avez accomplis, les espérances que vous avez nourries.

Je puis par conséquent me satisfaire avec l'idée que mon sort n'eût pas été meilleur que le vôtre. Et pourquoi? Par l'ignorance des phénomènes, leurs lois et leurs conditions. Parce que de nouvelles vérités ne peuvent être implantées de force dans l'esprit. Parce que les grands pionniers de la cause sont destinés à agir seuls, sans trouver du secours et des conseils auprès d'autres qui, pour dire la vérité, sont tout aussi ignorants qu'eux-mêmes. La vérité ne peut être trouvée qu'en tâtonnant.

Vous avez commencé par être désabusée au moment où, poussée par « l'esprit missionnaire », vous avez essayé de donner au premier venu, à n'importe quel étranger, une démonstration des manifestations spiritiques (voir p. 188). C'est alors que vous avez fait une découverte « qui sembla renverser tous vos plans édifiés pour la régénération du monde » ; vous avez remarqué que ces manifestations, obtenues si aisément dans votre cercle privé, n'avaient pas lieu devant des étrangers, d'autant plus qu'elles dépendaient beaucoup du plan spirituel sur lequel elles avaient été décrétées.

Mais votre plus amer réveil eût lieu lorsque vous fûtes poussée inévitablement dans le chemin glissant de la matérialisation, où alors tout était encore mystère. Vous vous êtes donnée à ces expériences avec un dévouement digne de vous.

Assise dans le cabinet, mais sans vous trouver en état de transe, demeurant parfaitement consciente, qu'aviez-vous à craindre? Il était bien que Yolande, que vous aviez si souvent vue et touchée, apparut en dehors du cabinet. Que pouvait-il y avoir de plus convaincant et de plus tranquillisant pour vous? Et hélas! un accident inattendu vous précipita du Ciel sur la terre!

Vous aviez la conviction de rester à votre place et en possession de tous vos sens, et néanmoins votre corps était à la merci d'une influence étrangère.

Vous tombâtes victime des mystères de la suggestion. Ces mystères étaient alors presque complètement ignorés, et dans le cas présent compliqués par la question : — « De qui émanait cette suggestion ? »

Les apparences étaient contre vous. Vous seule pouviez savoir que votre volonté n'avait rien à faire avec cela, et vous étiez accablée par ce mystère. Il est naturel que pendant plusieurs années vous n'ayez pu même entendre le mot de spiritisme.

Dix ans passèrent. Je croyais que vous étiez perdue à jamais pour la cause. Mais le temps est un grand médecin et quelques bons amis vous engagèrent à essayer à nouveau. Une série de nouvelles expériences ayant pour but la photographie des formes matérialisées fut organisée. De splendides résultats et un autre réveil amer! De nouveau vous fûtes accusée, lorsque vous saviez

n'avoir fait autre chose que vouloir donner des satisfactions à d'autres.

C'était une répétition de ce même mystère, qu'une même ignorance vous empêchait de résoudre.

C'est à ce moment que j'arrivai à Gothenburg pour reprendre les expériences photographiques. Ne vous étant jamais soumise à aucun des contrôles employés avec les médiums professionnels, vous me permîtes cependant de vous traiter en trompeuse, vous soumettant à tous les contrôles que je pensai nécessaires. Jamais la plus petite objection. Je puis certifier que vous étiez tout aussi intéressée que moi-même à découvrir la vérité.

Après une longue série d'expériences, et beaucoup d'ennuis, nous arrrivions à deux conclusions. La première était que, malgré votre pleine conscience de rester passive *dans le cabinet*, votre corps, ou une apparence de votre corps, pouvait être employé par un mystérieux pouvoir *en dehors du cabinet.*

Même votre ami l'Esprit Walter annonça, par votre propre main, qu'il pourrait arriver que rien de vous ne restât visible à l'intérieur du cabinet. Ceci était pour vous une révélation exaspérante.

Un autre point important était gagné : les doutes et les soupçons des assistants pouvaient s'excuser, comme ils s'emblaient y avoir plus de raisons que vous ne l'auriez cru possible.

Tout cela était très décourageant.

C'est pourqoui vous avez pris cette résolution : « Si j'ai quelque part dans la formation des esprits, je veux le savoir » (voir p. 353) et vous vous décidiez à ne plus vous asseoir à l'intérieur du cabinet.

Au moyen de ces nouvelles conditions vous obteniez beaucoup d'excellents résultats ; et c'est alors qu'eût lieu un cas remarquable, dans le chapitre XXIV, « Suis-je Anna, ou Anna est-elle moi. » Je craignais que vous n'eussiez pas mentionné cette expérience, mais je suis heureux de la voir reproduite dans tous ses détails. Ce cas est un cas précieux. Vous aviez là un dédoublement palpable de l'organisme humain. Ce phénomène se trouve dans le principe de toute matérialisation et a été la source de bien des mécomptes.

Mais pour vous quelle nouvelle perplexité !

Je me rappelle le temps où, accablée sous le poids de doutes très lourds, vous m'écriviez ; « Toute ma vie n'est-elle qu'une erreur ? Me suis-je trompée de route ? Comment puis-je réparer le tort que j'ai causé ? »

Des profondeurs de ce monde qui était si près de vous depuis votre plus tendre enfance, et pour lequel vous aviez travaillé avec tant de sérieux et de désintéressement, vint enfin la lumière que vous aviez invoquée si passionnément ; vous reçûtes une réponse aux doutes qui vous angoissaient. Je suis heureux de vous retrouver de nouveau sur la brèche.

Dans vos expériences toutes récentes en photographie, vous avez réussi à développer une nouvelle phase de votre médiumnité, phase que je supposais toujours vous appartenir, mais qui, au temps de ma visite à Gothenburg, n'alla pas plus loin que le cas rapporté à la page 389. Les récents résultats obtenus complètent vos expériences passées en matérialisation et sont en accord avec la belle vision qui vous expliqua le mystère. *Nous ne pouvons* voir un esprit, mais nous *désirons* en voir un. Nous ne pouvons nous représenter un esprit autrement que sous une forme humaine; et par conséquent, ils travaillent à cela autant qu'ils le peuvent. Telles étaient les formes et les têtes humaines que vous avez vues et dessinées dans l'obscurité (voir p. 151) ; telles étaient plus tard les formes humaines invisibles que vous avez photographiées à la clarté du jour ou à la lumière du magnésium. Je suis disposé à croire que si vous aviez été assise dans l'obscurité, vous auriez également vu ces mêmes formes.

Telles furent, finalement, les formes matérialisées visibles qui furent photographiées à Gothenburg, et dont vous avez donné un spécimen sous le nom de Leila, aux pages 310 et 312.

Tout ceci n'était qu'un essai de donner quelque chose de tangible à nos sens ; des tentatives faites pour prouver uniquement que derrière ces formes se trouvent des agents spirituels au travail. Et que ces formes ne doivent pas être prises pour des apparitions d'esprits, ainsi que cela nous a été dit depuis le commencement.

Si vous continuez dans ces desseins, et si vous devenez maîtresse des conditions, on ne peut dire où vous vous arrêterez, ni quels grands résultats peuvent être atteints.

Telles étaient mes impressions, chère amie, en lisant votre livre : c'est un livre unique. Ce ne sont pas les confessions d'un médium qui se rétracte, se dédit ou se défend, mais c'est histoire franche et triste des désappointements d'une âme sincèrement aimante, sincèrement avide de savoir et à la merci de pouvoirs inconnus mais pleins de promesses.

En laissant ce monde « d'Ombres », je vous dis : « Continuez, continuez! Fais ce que dois, advienne que pourra » ; que ceci vous soit une règle. Je ne verrai pas vos nouvelles expériences, mais votre mission, j'en suis sûr, est loin d'être finie. Vous trouverez quelque jour votre W. Crookes et celui-ci comprendra la *nature délicate* de votre médiumnité, et saura comment cultiver et développer vos nombreux dons psychiques pour le bien de la Science et de l'Humanité.

Très sincèrement à vous.

A. Aksakof.

Repiofka, Russia 5|17 septembre 1897.

MORS ET VITA

Le soleil de la Toussaint a été radieux sur les cimetières. Le blanc des pierres, le roux des arbres, un bleu sec, de longues théories de fidèles en marche lente, et par brassées, par charretées, des fleurs de deuil. C'est le jour des Chrysanthèmes. Non point de ceux des Expositions, éclatants, soufflés d'une beauté factice, chevelus et frisés somptueusement : fleur étrange, beaucoup de cheveux, très peu de cœur — une femme. Mais de pauvres petits, des rouges incertains, des jaunes bâtards, qui sont comme grelottants et honteux. Pourtant, il n'y en a jamais assez, il en arrive des jardins les plus lointains, on les aime, on leur voue une tendresse superstitieuse et quelque chose de l'âme de Paris, hier, a frémi en eux.

Touchante, incomparable vision, celle de cette Ville jetant tout à coup sa marotte pour prendre des fleurs, et oubliant la fièvre dont elle brûle pour aller les porter à ceux qui reposent. Il y a bien là-dedans sans doute quelque convention et le Chrysanthème ne s'en plaindra pas, lui qui profite d'elle pour réaliser une si noble destinée, alors que dans son pays même, atrocement, on l'accommode en vulgaire salade. Et il n'est pas certain que les morts soient heureux de cette manière de les célébrer, de comprendre leur état, de *les croire morts;* peut-être même, eux qui vivent dans leur corps spirituel, qui voient, qui parlent, qui se manifestent et agissent, doivent-ils nous prendre en immense pitié pour tout ce qui s'exerce ici d'ignorance, de préjugés, d'exploitations à leur sujet. Mais cette annuelle pensée offerte par masses à ceux qui sont partis, ce rendez-vous, si précaire qu'il soit, donné pour un jour au souvenir sur les confins de l'au-delà, n'en a pas moins de rassurante grandeur, et il semble qu'en ce jour-là, une force nouvelle nous arrive.

Au passage j'ai regardé bien des visages, observé des attitudes, écouté des paroles : c'est le peuple affranchi de tout ce qui le défigure et l'écrase. Non, personne n'était triste, personne n'était mauvais, personne même n'était laid. Et ce n'est pas une des moindres surprises d'une si exceptionnelle journée, que cet embellissement à la minute, cette action immédiate, jusque sur le physique, d'une pensée qui n'est pas empruntée aux journaux. Curieuse transformation, comme il en faudrait beaucoup, hélas! fugitive, mais qui devrait faire appeler ce Jour des Morts, jour de la vraie vie.

ALEXANDRE HEPP.



BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). — Mémorable séance chez Mme la Générale Noël, à Tarbes, traduit du *Light* par L. GARDY. — Conférence de M. Léon Denis, à la Haye. — Le spiritisme et la presse, à propos de Mlle Krebs, liseuse de pensées de médium.

Le Moniteur spirite et magnétique (Paris). — Le cinquantenaire du spiritisme. — Les mystères de la réincarnation, par MICHAEL. — Le spiritisme et l'Eglise, par B. MARTIN. — La peste à Vienne, par J. F. — L'âme des bêtes, par B. MARTIN. — Une merveille physiologique de l'époque moderne (Il mondo secreto). La guerre et la paix (La Revista spiritista). Evolution des animaux.

La vie d'outre-tombe (Charleroi). — Pas reçu le numéro de décembre.

Le Phare de Normandie (Rouen). — Au congrès de Londres, par A. LA BEAUCIE. — Le cinquantenaire du spiritisme, discours de M. LÉON DENIS. — Les archives du groupe Vauvenargues, communications médianimiques, par DEMOPHILE. — Sur l'association dictée médianimique de l'Esprit Jouanne. — Un appel à la clémence, par E. DELABRAYE.

La paix universelle (Lyon). — Conférences de M. Léon Denis. — Amour et politique. — Congrès de l'Humanité, par SPERO. — De la politique, par GUYMIOT. — Correspondance, Lettre de M. G. Delanne à M. Bouvier. — Au gui l'an neuf, par G. MORVAN. — Réponse ouverte à M. Bouvéry, par PAUL GRENDEL. — De l'amour et de la vérité, par WILLIAM. — Etudes celtiques de l'idée religieuse chez les Celtes préhistoriques, par le Dr MAURICE ADAM. — La tribune des femmes, Mme O. DE BEZOBRAZOW.

Annales des sciences psychiques (Paris). — Etrange révélation obtenue par l'écriture automatique, par GORDIGIANI. — Suggestion mentale, par PAUL JOIRE. — Compte rendu analytique des expériences de M. Richard Hodgson avec Mme Piper, par MARCEL MANGIN. — Le progrès des sciences, par WILLIAM CROOKES.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Études sur la médiumnité, par GABRIEL DELANNE. — Les sentiments, la musique et le geste, par ALBERT DE ROCHAS. — Nouveau recueil d'observations de certains phénomènes de la Trance par Richard Hodgson, par le Dr AUDAIS. — Croquis psychiques, par M. A. B. — Voyance et apport, par A. DELANNE.

Le Progrès spirite (Paris). — Discussion courtoise, par A. LAURENT DE FAGET. — Demandez et vous obtiendrez, extrait de l'Evangile selon le spiritisme, par ALLAN KARDEC. — Le cinquantenaire du spiritisme à Paris, conférence de G. DELANNE. — Faits médianimiques observés à la Société scientifique d'occultisme de Vienne.

L'Humanité intégrale (Paris). — A travers la mort, par J. C. CHAIGNEAU; discours de M. Emile di Rienzi sur la tombe d'Ernest Chaigneau; communication par l'incarnation de l'Esprit qui signe l'Oriental; lettre de M. Aug. Vodoz à M. C. Chaigneau pour la mort de son père. — Spiritisme et médiumnités, préambule d'une causerie inédite, par C. CHAIGNEAU. — Un article de *la Fronde*, au sujet de Mme Pipers et le Dr Hodgson; rapport de M. Jules Bois. — Manifestation de l'esprit d'Eugénie Potonié-Pierre. — Le Congrès de l'humanité et le féminisme au point de vue de l'harmonie, par O. DE BEZOBRAZOW.

Le spiritualisme moderne (Paris). — Les semeurs, par BEAUDELOT. — De l'Eternité, par F. HARDELEY. — Le sermon sur la montagne, par ALBIN VALABRÈGUE. — Voix de l'au-delà: le Divin, communication de Roger Bacon. — La Mort, c'est la Vie! Consolation! — Les œuvres du cœur. — Les recherches psychiques, par W. CROOKES.

Journal du Magnétisme et de la psychologie, organe de la Société magnétique de France, paraîtra le 5 et le 20 de chaque mois. — Lire la biographie de M. Eugène Auguste Albert, comte de Rochas d'Aiglun. — Sommaire très chargé et très intéressant.

La Revue Théosophique française (*Le Lotus bleu*) fondé par Mme H. BLAVATSKY (Paris). — Parole et pensée, par X... — Les animaux ont-ils une âme? par H. BLAVATSKY. — L'homme et ses corps, par ANNIE BESANT. — Les races

préhistoriques par le Dr Pascal. — Echos du monde théosophique et revue des revues, par Paul Gillard. — Doctrine secrète, par H. Blavatsky.

L'Hyperchimie (Paris). — Simple aperçu de chimie génésique, par le Dr H. Favre. — Les nombres cosmiques, par A. Strindberg. — L'Hylozoïsme, par F. J. C. — La loi d'amour. — Traduction de l'ouvrage de N. de Gros. — Parmy, par A. Deneus.

L'Echo du merveilleux (Paris). — Enquête sur le merveilleux : lettres de Mmes Adam, Gyp; MM. Jules Lemaître, Brunetière, J. Claretie, Saint-Saëns, Jean Aicard, Paul Hervieu. — Le spectre qui tire votre rideau, par G. Malet. — Conférences de Gaston Méry à la Bodinière. — Souvenirs d'une voyante, par Claire Vautier. — Mlle Myriam, sujet formé, par le Dr Bérillon. — Mlle Lina, sujet du colonel de Rochas mime les personnages, Mlle Myriam les parle. — Histoire de Louis Gaufridy (*suite*), par G. C.

L'Initiation (Paris). — Le numéro de novembre est consacré tout entier à l'étude de la Prophétie, théorie et application; travail important, fort intéressant.

Le Voile d'Isis (Paris). — Le fluide nouveau de Rychnowski, par Sédir. — Symbolisme théosophique de Melchisédech. — Le pôle nord en corps astral; une visite à Andrée.

La Lumière (Paris). — L'infaillibilité de la science, par le Dr Thomas. — La Magie chez les Peaux-Rouges, par le Dr Lux. — L'électroïde, par le Dr Lux, — Revue universelle, par le Dr Lux.

L'Eglise de l'Avenir, organe mensuel de la Nouvelle Jérusalem (religion swedennorgienne) (Paris). — Le catholicisme de nos jours. — Les journaux religieux et la presse quotidienne, par L. Humann. — L'Evangile social, par C. Humann.

Revue du monde invisible (Paris). — Le fantôme des vivants par Mgr. E. Méric. — Le Miracle, par l'abbé Tronchère. — Apparitions démoniaques, par le Dr Le Mesnant de Chesnais. — Au monastère de X..., S. L. P. — Fictions sensibles des amputés, par le Dr Surbled.

Lire dans la *Revue des Revues* de décembre (Paris), un article illustré, curieux et intéressant sur le Monde des milliardaires, en Amérique, par L. de Norveins.

Dans la *France Moderne* lire l'article d'Ismala : *Apparition d'un double astral.*

Reçu de M. Digues, un volume très soigné et ne contenant que des communications, prose et poésie, intitulé : *Les Voix de l'Esprit*, prix 3 fr. ; beau papier. Nous en reparlerons.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris -- Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



42e ANNÉE. N° 2. 1er FÉVRIER 1899.

AVIS: *Au pays de l'Ombre*, ne paraîtra que vers le 15 février, les gravures, préparées à Gothembourg (Suède), n'étaient pas terminées en janvier.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Voir la Revue du mois de novembre 1898.

La vérité ne peut être opposée au progrès, car cette vérité fut toujours divinement révélée et il ne pourrait en être ainsi que si la révélation était une erreur grossière ; Pie IX en 1856, fut clairement et avec fermeté l'un des véritables apologistes du christianisme et, avant lui, nul de ses précurseurs n'avait dit : « Le progrès existe, et même il est très grand ; mais c'est le progrès, non le changement de la foi. »

Le comte de Maistre, et bien avant lui les Evangiles, et précédemment Daniel, Jérémie et Joël, avaient prédit que *la science de tous comme de chacun en particulier, des siècles comme des individus devait s'accroître indéfiniment.*

L'humanité chrétienne est semblable à un arbre vivant qui, pour avoir une abondance successive de fleurs et de fruits, doit tout d'abord étendre ses rameaux.

L'explication lumineuse qu'en donne Pie IX, l'est davantage que le *non nova sed nové* de Saint-Vincent de Lérins.

Parabrahm est immuable, parfait et éternellement sage, tandis que l'homme doit toujours vérifier l'exactitude de ses connaissances, vu son intelligence imparfaite, qui possède cependant en germe tous les devenir; pour lui la conception divine progresse chaque jour, la révélation n'étant progressive que dans les rapports que Dieu entretient avec lui.

Les vérités révélées par le Grand Maître sont invariables quant à leur substance; mais, par des additions qui les expliquent mieux, notre intelligence qui grandit se mêt toujours à l'unisson du divin enseignement et pourtant, l'homme visant à la perfection, après avoir débuté dans la vie par l'imperfection, est déchu de par l'Eglise pour une faute qui lui est étrangère et dont il est responsable dans la pénombre de ses vies antérieures.

Dieu est parfait. Les adeptes répandu sur toute la terre ont reçu cette affirmation par leurs guides spirituels, preuve que le spiritisme qui nous affirme l'évolution vers le mieux est bien la religion progressive par excellence.

Nous disons *la religion* et non *une religion*, car elle démontre que, pour atteindre le but de la vie nous devons nous perfectionner. Comme l'a dit *Mathieu, p.* 148, nous devons *être parfaits comme notre père céleste est parfait.*

La source du progrès des sociétés se trouve dans l'homme, aussi faut-il toujours, selon *Saint Mathieu. Prov.* 14, 74, qu'en outre de la perfection morale, la justice grandisse chez la collectivité : « Justicia elevat gentem. miseros autem facit populos peccatum. »

Lorsque le peuple se sera identifié réellement avec l'esprit de justice, la richesse temporelle et spirituelle fera élection de domicile chez lui : « Quærite primiun regnum dei et justitiam ejus, et hœc omnia adjicientur vobis, » a dit Mat. 6, 53.

Ne l'oublions pas, si la religion est la connaissance, l'amour et la poursuite du souverain bien, elle devient le lien qui relie Parabrahm à l'homme, car la religion immuable par elle-même possède un autre élement qui est progressif et mobile; c'est ce que nous voulons établir.

*
* *

Un navigateur Génois, selon les dialogues de Campanella qui veut établir comment on doit comprendre l'enseignement continuel et divin dans l'humanité qui le recueille et en bénéficie (et le philosophe Campanella combattit la scolastique vers 1430 et passa 27 ans en prison), s'exprime ainsi sur les idées et les croyances d'une ville imaginaire qu'il a visitée: *La cité du Soleil.* « En dix ans, il s'accomplira bien plus d'événements dignes d'être historiquement cités que dans les quatre premiers mille ans depuis la création biblique; aussi, plus de livres en un siècle que pendant les cinquante derniers siècles, et des inventions telles que la boussole, la poudre à canon, l'impri-

merie; on dit, dans cette ville, que bientôt surviendra une régénération religieuse et, comme conséquence, une réforme complète des arts et des lois. La nation de Jésus sera comblée de biens, d'après les prophéties, et l'univers sera transformé. »

S'il faut, avant de planter, déraciner énormément, Campanella, moine de Stilo, révolutionne le monde de son temps, religieusement et littérairement, ce qui n'était pas une mince besogne en 1690.

Que dirait-il aujourd'hui de la circulation du sang, de l'électricité sortie des grenouilles de Galvani, de la vapeur jaillie de la marmite de Watt, des locomotives qui emportent un monde de voyageurs et de marchandises, de la loi spectrale, de la théorie des couleurs, du phonographe, du téléphone, du quatrième état de la matière, des rayons X, de l'enregistrement des effluves humains, etc.?

Puis notre philosophe fait dire au navigateur génois, que les hommes sataniques, amis des ténèbres et du faux savoir, seront rejetés hors de la terre, en un temps proche, car l'âge d'or doit exister à nouveau.

« Alors les poètes verront un âge qui surpassera tous les autres, comme l'or surpasse tous les métaux, et la bonté, toute excellente de notre Père céleste, nous rendra le siècle heureux dont Adam nous a privés et auquel nous aspirons. Alors les philosophes verront cet état parfait décrit par Platon et par tant d'autres, et qui n'a pas encore existé sur la terre. »

Campanella termine son rêve futur de précurseur, en affirmant que la nation d'Israël, captive à Babylone, sera délivrée par un miracle plus grand que celui de sa sortie du pays des Pharaons, et que, dans Sion, les prophètes présideront à ce fait. Mme Louise Collet, en 1844, à traduit *les poésies* de ce philosophe (Paris. Lavigne). M. de Villegandelle a traduit aussi la *Cité du Soleil* (Paris, Lavigne).

Comme Bacon, c'est avec fierté que Pascal s'élève contre le respect exagéré de l'antiquité et, comme lui, il observe que, riche de nouvelles et importantes expériences, le monde moderne offre plus de garanties séculaires que les œuvres grecques et romaines ; cette antiquité des anciens n'est qu'un trompe-l'œil, car en toutes choses ils étaient des gens nouveaux.

Pascal a continué le développement des conséquences glorieuses de la théorie magnifique de Campanella, lequel mourut en son temps, à Paris, le 21 mai 1639, à l'âge de 71 ans :

Pour Pascal, l'instinct des animaux est latent, toujours dans le même état ; ses adversaires ont tort de mettre cet instinct toujours égal avec la raison des hommes qui est progressive, et il trouve cette conduite indigne. « Les abeilles ont des ruches aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, chacune d'elles forme toujours un hexagone parfait, la première comme la dernière fois... il n'en est pas ainsi de l'homme qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès, car il tire avantage, non-seulement

de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs, parce-qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils ont laissés. Et, comme il conserve ses connaissances, il peut les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui, en quelque sorte, dans le même état où se trouvaient les anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusqu'à présent. »

La chaire chrétienne fut envahie par cet optimisme philosophique et historique de Pascal.

Condorcet, en 1787, crut devoir attribuer le titre d'*apôtre illustre de la perfectibilité indiscontinue de l'homme*, à Richard Price, ministre dissident qui soutint en un sermon, et pompeusement, la doctrine de Pascal : L'évidence future que l'espèce humaine doive s'améliorer, et les moyens de rapprocher le terme de cette amélioration.

Dans : *Principes générateurs des constitutions politiques*, p. 200 ; *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. 11, p. 164 ; *Considérations sur la France*, p. 15 et 127, de Bruxelles, 1852-53. — De Maistre, en accord avec le vicomte de Bonald dont nous citerons les paroles, disserte constammment de la tyrannie et du crime, des préjugés, des passions et de l'erreur et sur leur règne éphémère. Le remède nait de l'abus, et le mal, arrivé à un certain point, s'égorge lui-même. Les irrégularités produites par l'opération des agents libres, viennent se ranger dans l'ordre général. Il faut qu'à la fin le salut l'emporte et pour accélérer cette œuvre universelle, dont l'attente fait gémir tous les êtres, il suffit que l'homme veuille. Il n'y a point de hasard dans le monde, et même dans un sens secondaire, il n'y a point de désordre, en ce que le désordre est ordonné par une main souveraine qui le plie à la règle et le force de concourir au but.

Voici ce que dit le vicomte de Bonald, émule de de Maistre; il déclare, après avoir lutté courageusement contre les idées de Condorcet et ses observations religieuses et morales, que sur la perfectibilité indéfinie des humains il est d'accord avec ce célèbre philosophe, mathématicien et conventionnel en 1793, qui voulut scientifiquement prouver que l'humanité était susceptible d'un progrès sans bornes ; de Bonald signale les résultats inévitables et de toute nature qui proviendraient, d'un refus continu et absurde d'admettre les aspirations légitimes du monde moderne, mais il garde pour les mœurs du passé et les institutions séculaires, ses prédilections les plus chères ; il s'exprime ainsi :

« Ceux qui sont prêts à s'élever contre toute pensée d'amélioration religieuse, ne font pas attention, que cette idée de perfectionnement est depuis longtemps, dans toute l'Europe civilisée, l'idée la plus universelle et la plus dominante ; et que la nature, ou plûtot son auteur, qui veille à la conservation de l'humanité, lui en a inspiré le désir au moment où la dépravation des mœurs et surtout des doctrines lui en a fait éprouver le besoin. »

Il faut donc que nous devancions, que nous préparions dans nos vœux et dans nos actes, une civilisation supérieure qui s'approche irrésistiblement ; le spiritisme est le signe de cette renaissance morale et religieuse.

Dans les *Soirées de St-Pétersbourg*, t. 11, p. 212 et 219. De Maistre a écrit ces prophétiques paroles: « Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin. — Le genre humain ne peut demeurer dans cet état — attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la seule tête d'un homme de génie ; l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée, et peut-être existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux et mettra fin au XVIIIe siècle qui dure toujours ; car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier comme les siècles proprement dits. »

Dans *Législation primitive*, œuvres complètes, t. 1, p. 1197, en note, et p. 1200, édition Migne, 1859, de Bonald parle comme l'a fait Lamennais, comme le fera Gratry, comme l'avait énoncé si franchement Saint-Grégoire le Grand. au VIe siècle : « A mesure, dit ce Pape, que le monde s'avance vers la maturité, les allées de la science éternelle s'ouvrent plus au large : « quanto mundus ad maturitatem ducitur, tanto nobis œternæ scientiœ aditus largiûs aperitur ». (*In Ezech.*, *t.* 2, *h.* 4, *n.* 12). Et de Bonald s'exprime ainsi :

« L'histoire de toutes les sciences n'est que l'histoire de leur progrès.

« Le christianisme, qui a donné la pleine et parfaite connaissance des personnes sociales et de leurs rapports, n'est lui-même, depuis la publication du livre qui contient le germe de toutes les vérités sociales et morales, jusqu'aux actes de ses dernières assemblées et aux écrits de ses derniers docteurs, qu'un long développement de la vérité, semblable, dit son fondateur, au grain qui mûrit ou à la pâte qui fermente (Luc XIII, 19-21).

« Même sous le christianisme, la vérité a eu ses progrès et son développement.

« Ses premiers docteurs connaissaient toutes les vérités que nous connaissons ; mais ils ne connaissaient de ces vérités que ce qui était nécessaire au temps où ils vivaient, et nous connaissons de plus ce qui est nécessaire au nôtre.

« La vérité est, comme l'homme et comme la société, un germe qui se développe par la succession du temps et des hommes, toujours ancienne dans son commencement, toujours nouvelle dans ses développements successifs. (*Législation primitive.* œuvres complètes, T. p. 1197, en note, et P. 1200, édition Migne, 1859).

Jean Raynaud, en constatant que le concile de Périgueux avait mis son livre à l'index, prétendait que des théologiens se pouvaient tromper, lorsqu'ils déclaraient que ce qui était décidé par un concile devenait immuablement une vérité ; il était en accord avec de Bonald et ce dernier pensait identiquement comme de Lamennais, puisque dans son étude approfondie de l'organisation et de l'enseignement de l'église, ses raisons méthodiques,

très calmes, s'accordaient avec les témérités théologiques d'un ancien prêtre que son enthousiasme n'avait pas égaré.

Voici les paroles de Lamennais :

« L'unité qui, selon la pensée de Saint-Augustin, est la forme de tout ce qui est beau, est aussi le caractère de tout ce qui est vrai, parce que la vérité est la beauté par excellence. Et c'est pourquoi, dans l'unité souveraine et la variété infinie, dans celui qui est, tout est immuable, rien ne varie ; et dans l'ensemble de ses œuvres, rien ne varie non plus, rien ne change, mais tout se développe selon des lois constantes, ou par l'efficacité de la volonté perpétuellement une du tout-puissant.

« Ce développement, que nulle force ne saurait arrêter, ni suspendre, donne à la création quelque chose d'infini et la rend digne de Dieu, dont l'action n'a pas plus de limites que sa pensée n'a de bornes. Et, comme tout se développe simultanément, l'unité demeure inaltérable; ce sont les mêmes êtres, mais plus parfaits ; ainsi le germe devient arbre ; ainsi l'homme passe de l'enfance à la puberté, et de celle-ci à la maturité pleine et entière ; et s'il ne dérange pas l'ordre, en violant les lois de la nature, il continue de croître éternellement en intelligence et en bonheur, en perfections de toute espèce, sans cesser d'être homme et le même homme.

« Toujours la même aussi, toujours une, la vraie religion devait également, selon les desseins de Dieu, se développer dans les progrès du temps. Et qui pourrait assigner un terme à ce magnifique développement, à cette divine manifestation de l'être infini, de sa vérité et de son amour, puisque le culte ineffable que les justes lui rendent dans la vie présente, se continuera dans la vie future et s'étendra chaque jour davantage. (*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, C. xxv. — OEuvres. t. 1, P. 276, édit. Haumon, 1843) ».

Alors, le célèbre philosophe que nous venons de citer possédait tout son génie ; il était dans ses croyances ultra-chrétiennes pleines d'ardeur et de ferveur.

Il avait voulu ce travail glorieux, en constatant combien l'humanité de son temps était énervée et dégradée ; son but était de l'arracher à ses tristes inclinations.

Cette éducation humanitaire qu'il ne put faire, Dieu et les Esprits ses enfants l'ont commencée à l'aide du spiritisme, les signes en sont formidables et visibles.

Nous faisons peut-être un trop long usage de citations, mais elles sont utiles aux chrétiens timorés qui ne veulent pas d'un changement quelconque dans l'enseignement de l'église catholique ; pour eux cet enseignement est un bloc dont on ne peut distraire la moindre parcelle.

Pour nos lecteurs, nous citons par extraits, et passim, ce qu'a écrit un prêtre généralement écouté, l'abbé Gratry dont Allan Kardec recommandait les œuvres.

Le vrai possède cet inestimable privilège, d'après la bienveillante et sage volonté de l'Etre par qui tout est, d'être toujours nouveau quoique très ancien, d'être bien vivant dans son immobilité, d'avoir des formes multiples qui naissent *tout en restant un.*

La vérité de Parabrahm, jeune et féconde dans son éternité, à chaque siècle ne donne point les mêmes fruits, complètement, ni ne fait naître à chaque printemps les mêmes feuilles sur un tronc vigoureux.

La vérité divine n'est point un chiffre mathématique, ni un triangle doué d'immobilité ; elle a marché et progressé dans la lumière, cette théologie sacrée qui ne sera complète que dans l'éternité : « Secundum diversitatem temporum, crevit fides quantium ad luminis plenitudinem... Propter veritatis exhibitionem, propter majorem gratiœ diffusionem, propter pléniorem instructionem. »

Comme nous l'avons démontré dans nos réflexions philosophiques, une nouvelle étape de l'éducation de notre humanité est commencée au nom des Esprits de Dieu et de Parabrahm lui-même, par les signes inéluctables que présente le Spiritisme ordinaire.

Nous, élèves d'Allan Kardec et de tant d'illustres philosophes, nous acceptons la pensée latine citée ci-dessus de Saint-Bonaventure, dans 3, *Diss.* 28, *art.* 2. 9, 2., que nous traduisons ainsi :

Selon la diversité des temps, la foi marche sans cesse vers la plénitude de la lumière, en ce qui touche la démonstration de plus en plus claire de la vérité, une plus générale diffusion des grâces et une instruction plus complète.

Voici les citations du père Gratry dont nous acceptons les espérances :

« D'autres ont semé, dit encore le Sauveur ; vous, vous entrez dans leurs travaux.

« Les apôtres ont recueilli ce qu'avaient semé les prophètes ; mais les apôtres aussi ont semé, et le christianisme a déjà recueilli plus d'une fois de riches et saintes moissons.

« Et comment ne verrait-on pas que nous touchons à l'époque d'une moisson, et que peut-être ce sera la plus belle de toutes ?

« Dieu, si l'on peut le dire, attend le moment ou l'ensemble de l'humanité, partant de l'enfance comme le demande Saint-Paul, et arrivant à l'âge de clair discernement et de vraie liberté, saura choisir avec plus de sagesse entre la vie et la mort, et saisir avec plus de force les dons de Dieu.

« Tout est offert, tout est donné ; mais l'homme n'a que bien peu compris et employé ce don.

« Jésus-Christ se développe dans le christianisme, mais il n'est pas encore arrivé à l'âge parfait chez les peuples chrétiens. Non seulement il n'est pas arrivé à cette dernière perfection de sa croissance qui sera la consommation des élus, mais il n'en n'est pas encore arrivé à cette plénitude de son âge, à ce degré de croissance mystique où il doit régner sur la terre, en ce temps

pour la venue duquel il ne cesse de faire répéter à l'Eglise et à chaque membre de l'Eglise, ces paroles :

« Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

Oui, que de lèvres répètent ces paroles fondamentales du Pater, sans en saisir le sens élevé, sans en comprendre la raison divine et supérieure ! Cependant il faut bien l'espérer, le règne de l'Esprit de vérité arrive, puisque nos guides spirituels l'affirment, et qu'un travail continue et progressif, aplanit toutes les difficultés pour cette fin.

« *Nous aurons de grandes choses et de grandes nouveautés*, a dit le *P. Gratry*; et nous acquiérons chaque jour l'indomptable volonté qui va traduire en faits les espérances du spiritualisme ou du psychisme moderne : que disent ces espérances, sinon comme Jésus : « Je vous le dis maintenant, levez les yeux et voyez déjà les campagnes déjà blanches sous la moisson mure. »

Comme sur beaucoup d'autres points, certains théologiens soutiennent, ou nous objectent, que la vérité immuable est énoncée dans les conciles ; en cela ils se fourvoient grandement, car les lumières nouvelles seules, fixent les vérités absolues qui n'étaient que relatives dans un précédent concile, si œcuménique soit-il.

L'avenir seul apporte les lumières nouvelles qui consacrent les anciennes vérités. Il les compléte par des vues plus larges, toujours en accord avec l'Esprit de justice.

Sciemment et rationnellement, Jean Raynaud s'armant des paroles qui suivent, de Saint-Augustin, en dehors de l'évidence axiomatique qui ressort de cette proposition qu'un concile : quelque œcuménique qu'il soit ne peut établir que des vérités relatives, put les opposer au concile de Périgueux qui avait anathématisé son livre.

« Les conciles qui se font dans des régions particulières ou des provinces, cèdent sans difficulté à l'autorité des conciles généraux qui sont formés pour le monde chrétien tout entier; et les conciles généraux eux-mêmes sont souvent corrigés par ceux qui leur succèdent, quand ce qui était clos se découvre par l'expérience et que l'on arrive à connaitre ce qui était entièrement caché. *Saint Augustin. De Baptismo contra Donatistas 1*, 2, c 3. »

Le Spiritisme soumis à la même loi des croyances qui se sont succédées historiquement, y compris le christianisme, subira nécessairement des changements d'interprétation, lorsque la science et l'investigation suivie qui se poursuit sans cesse, lui apporteront d'autres découvertes essentielles ; la raison et la conscience le lui imposeront.

Allan Kardec a dit : « Le spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas, et réciproquement. »

Tout article de foi, tout dogme qui deviennent surannés et ne supportent plus un sérieux examen, vu leur contradiction avec le savoir que les géné-

rations nouvelles ont acquis, doit forcément et inévitablement changer pour être en accord avec ce savoir nouveau.

C'est une règle divine, éternelle, à laquelle nul être ne peut échapper.

Oui J. de Maistre, dès 1820, prophétisait la Venue de l'Esprit, la *révélation de la révélation*, et le spiritisme vient l'interpréter selon le plan divin quant à l'éducation de notre humanité.

Le spiritisme interprétera l'Evangile en ses préparations et celles des anciennes mythologies, aussi la révélation du Sinaï contenue dans la Bible, sans en excepter le Décalogue.

Nous venons réformer et non anéantir le christianisme, car nos adversaires ont prétendu que le rôle attribué par nous au spiritualisme moderne n'était pas le sien, puisque la révélation devait être unitaire et progressive, de par notre aveu.

Jésus, ajoutent-ils, a voulu accomplir les prophéties en sa personne et, pour cette fin, il a voulu étendre à tous les hommes la continuation de la religion juive, si exclusive jadis. En greffant sa doctrine sur le décalogue, il a amplifié et développé le Mosaïsme, il n'a jamais visé sa destruction.

Nous répondrons à toutes ces objections, succintement ; nous sommes obligés de nous borner en ces matières si philosophiques et si capitales, car on ne peut nier les progrès de la révélation. Ils découlent de la nature humaine et de la nature divine,

Il est utile de répondre à quelques critiques, cependant, ces progrès étant déclarés réels pour les théologiens les plus éminents (nous l'avons vu et prouvé), aussi par de grands philosophes.

En se reportant à nos réflexions philosophiques (et se répéter deviendrait ennuyeux pour le lecteur), on aura cette preuve que le spiritisme a maintenu la partie substantielle du dogme chrétien, laissant intacte sa partie éternelle et divine, en la confirmant ; mais il en ote les minuties superstitieuses, car elles proviennent des hommes qui les ont juxtaposées aux dogmes.

De plus, dans l'Evangile selon le spiritisme, en parlant du critérium spirite, et du contrôle des esprits, Allan Kardec dans son introduction magistrale a répondu amplement à cette critique : « De la bigarrure et de l'étrangeté des communications, de leur variété et de leur peu de garantie ; car, dit-on constamment, il y a impossibilité, pour l'identité des esprits, d'en faire les agents d'une nouvelle révélation dans ces conditions de vérité trop peu sérieuses. »

Dans le passage des Evangiles que nous allons citer, et nous regrettons de ne pas reproduire des pages entières, nous trouvons le critérium du spiritisme réellement exposé ; nous approuvons la pensée du Maître à ce sujet, quant aux préliminaires de l'avènement de l'esprit ; plus tard le spiritisme divin succédant au spiritisme ordinaire, nous donnera de telles manifes-

tations supérieures que notre étonnement sera sans limite devant les merveilles que nous aurons à constater.

Actuellement le téléphone, la photographie de la pensée, la photographie de la parole, les rayons Rœtgen, le télégraphe sans fil, etc, etc., ouvrent à l'esprit un champ énorme de travail, lui offrent de nouvelles recherches auxquelles le spiritisme n'est pas étranger.

On peut aisément ne point croire aux faux prophètes, aux faux Messies inspirés par des esprits de bas étage qui mettent et mêlent les choses fantasques à la vérité universelle, en traitant de cette vérité en une langue amphigourique, galimatias étonnant par sa structure sans vergogne ; mais on doit croire cependant à l'universalité des esprits.

Nous avons assez parlé des faux Messies, des prophètes inconséquents, en tenant compte du : « Il y aura de faux prophètes », parole qui nous vient de Jésus. Les esprits menteurs traitent d'une question et veulent être seuls de leur avis, en rejettant toute contradiction ; orgueilleux ils dépeignent, comme de très mauvais peintres et en séances, une diffusion générale de l'Esprit de Parabrahm que les prophètes avant le Christ ont condamnée comme contraire à la grandiose simplicité des vues de Dieu.

Ces esprits faux affichent constamment une tendance au monopole exclusif de leurs idées erronnées, et toujours percé le bout de l'oreille par le constat de leur entêtement prodigieux.

Laissons parler Allan Kardec : « Dieu a voulu, dit-il, que la nouvelle révélation arrivât aux hommes par une voie rapide et plus authentique ; c'est pourquoi il a chargé les Esprits d'aller la porter d'un pôle à l'autre, en se manifestant partout sans donner à personne le privilège exclusif d'entendre leur parole.

« Ce sont donc en réalité les Esprits qui font eux-mêmes la propagande, à l'aide des innombrables médiums qu'ils suscitent de tous les côtés. S'ils n'avaient eu qu'un interprête unique, quelque favorisé qu'il fût, le Spiritisme serait à peine connu. Toutes les nations ne l'eussent pas accepté ; tandis que les Esprits se communiquant partout, à tous les peuples, à toutes les sectes et à tous les partis sont acceptés par tous.

« Le spiritisme n'a pas de nationalité, il est en dehors de tous les cultes particuliers ; il n'est imposé par aucune classe de la Société, puisque chacun peut recevoir des instructions de ses parents et de ses amis d'outre-tombe. Il fallait qu'il en fut ainsi pour qu'il pût appeler tous les hommes à la fraternité.

« Cette universalité dans l'enseignement des Esprits fait la force du spiritisme ; là aussi est la cause de sa propagation si rapide ; tandis que la voix d'un seul homme, même avec le secours de l'imprimerie, eût mis des siècles avant de parvenir à l'oreille de tous, voilà que des milliers de voix se font entendre simultanément, sur tous les points de la terre pour proclamer les

mêmes principes et les transmettre aux plus ignorants comme aux plus savants, afin que personne ne soit deshérité.

« La concordance dans l'enseignement des Esprits est donc le meilleur contrôle ; mais il faut encore qu'elle ait lieu dans certaines conditions.

« Ce contrôle universel est une garantie pour l'unité future du spiritisme et annulera toutes les théories contradictoires. C'est là que, dans l'avenir, on cherchera le critérium de la vérité.

« Ce n'est pas à l'opinion d'un homme qu'on se ralliera, c'est à la voix unanime des Esprits ; ce n'est pas un homme, pas plus nous qu'un autre, qui fondera l'orthodoxie spirite, ce n'est pas non plus un Esprit venant s'imposer à qui que ce soit ; c'est l'*Universalité des Esprits* se communiquant sur toute la terre par l'ordre de Dieu ; là est le caractère essentiel de la doctrine spirite ; là est sa force ; là est son autorité. *Dieu voulant que sa loi fut assise sur une base inébranlable ne l'a pas fait reposer sur la tête fragile d'un seul.*

« C'est devant ce puissant aréopage qui ne connaît ni les coteries, ni les rivalités jalouses, ni les sectes, ni les nations, que viendront se briser toutes les oppositions, toutes les ambitions, toutes les prétentions à la suprématie individuelle, et nous nous briserions nous-mêmes, si nous voulions substituer nos propres idées à ses decrets souverains.

« Cet aréopage seul tranchera toutes les questions litigieuses, fera taire les dissidences, donnera tort ou raison à qui de droit.

« Devant cet imposant accord de toutes les voix du ciel, que peut l'opinion d'un homme ou d'un Esprit ? Moins que la goutte d'eau qui se perd dans l'océan, moins que la voix de l'enfant étouffée par la tempête.

« L'*Opinion universelle*, voilà donc le juge suprême, celui qui prononcera en dernier ressort ».

Telles sont les pensées remarquables, frappées au coin de la logique et du bon sens, émises par Allan Kardec dans son introduction de l'Evangile selon le spiritisme.

Pour l'avénement de l'Esprit, et les préléminaires qui le doivent précéder, nous acceptons le critérium dont nous parle le Maitre en spiritisme, nous ne saurions trop le répéter.

(*A suivre*). P.-G. LEYMARIE.



CONGRÈS DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE

POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES, TENU A BRISTOL EN SEPTEMBRE 1898

Nous avons tenu, spécialement, à mieux faire connaître à nos lecteurs le célèbre chimiste et physicien William Crookes, qui fut choisie par le grand aéropage des savants anglais pour présider à ses si importantes délibérations.

Après avoir traité magistralement de l'alimentation du blé, et démontré que cette question se rattache à toutes les branches du savoir (voir la *Rev, Spir.*,du 12 décembre 1898),William Crookes a disserté sur les engrais et les nitrates disponibles sur la terre entière,aussi de toutes les expériences faites pour fixer chimiquement l'azote atmosphérique indispensable à notre alimentation.

Rapidement il a précisé la série si importante des travaux des physiciens et des chimistes quant à ce sujet; il a parlé de la constitution de la matière en son quatrième état, de ce que c'est que l'atome et des nouveaux gaz découverts par Ramsey et Travers, des ondes électriques de Hertz pour les signaux électriques et la télégraphie sans fil.

De même il a traité de l'action exercée sur une source de radiation par un fort champ magnétique, les recherches en ce sens fesant concevoir nettement la marche du processus moléculaire et de son mode pour affecter l'éther; il a enregistré aussi bien, les progrès accomplis dans la construction mécanique des tubes à rayon Rœntgen que ceux de la mesure de la vitesse des courants moléculaires.

Il y a là les remarques judicieuses d'un profond observateur et d'un savant génial; il faut les lire attentivement, dans la Revue de janvier 1899 où elles sont exposées. William Crookes, après avoir savamment parlé des travaux de ses camarades en recherches, indique le but de ses labeurs sur la *spectroscopie de la matière radiante* et le classement des éléments de la classe des terres rares, ces astéroïdes de la famille terrestre.

Enfin, il termine son mémorable discours par les déclarations qui vont suivre, en réponse aux demandes générales des savants de tout ordre réunis à Bristol.

Le psychisme (ou le spiritualisme) moderne fait ainsi ses grandes entrées dans les célèbres assises scientifiques anglaises, sous les auspices d'un grand penseur, connu et respecté dans le monde civilisé. Notons ce fait important et constatons que tous les intellectuels de notre terre ont lu et médité le mémorable discours de William Crookes qui, en 1872, rendit hommage à la vérité en publiant ses *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme* (1), et qui renouvelle ses affirmations en glorifiant les chercheurs qui ont

(1) Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques, 3 fr. 50.

soulevé voiles après voiles la face de la nature, toujours plus belle, plus auguste et plus admirable, à mesure que tombaient les barrières qui arrêtaient l'investigation humaine. P.-G. LEYMARIE.

« Je voudrais maintenant vous parler d'un sujet qui est pour moi le plus important et le plus gros de conséquences. Aucun incident de ma carrière scientifique n'est plus connu que la part que j'ai prise, depuis nombre d'années, à certaines recherches psychiques. Trente ans se sont écoulés depuis que j'ai publié les comptes rendus d'expériences tendant à montrer que, en dehors de nos connaissances scientifiques, il existe une force mise en œuvre par une intelligence qui diffère de l'intelligence ordinaire commune à tous les mortels. Cette circonstance de ma vie a été naturellement bien comprise par ceux qui m'ont honoré en m'offrant la présidence de notre association; mais peut-être se trouve-t-il dans l'assistance des gens curieux de savoir si je parlerai ou non de ces questions. Je préfère en parler, quoique brièvement. Ainsi que l'ont déjà montré *Wallace*, *Lodge* et *Barrett*, le sujet pourrait être discuté dans nos congrès, mais je n'entrerai pas dans le détail de ces questions encore discutées, car elles n'intéressent pas encore la majorité de mes frères scientifiques. D'autre part, paraître ignorer le sujet serait un acte de faiblesse que je ne me sens aucune tentation de commettre.

Couper court à toute recherche tendant loyalement à élargir le cercle de nos connaissances, reculer de crainte des difficultés ou des critiques, c'est jeter l'opprobre sur la science. Le chercheur n'a rien autre chose à faire que de marcher droit devant lui, « d'explorer partout, pouce par pouce, avec le secours de sa raison », de suivre la lumière où qu'elle puisse le conduire, même si parfois elle ressemble à un feu follet. Je n'ai rien à rétracter; je maintiens mes constatations déjà publiées, je puis même y ajouter beaucoup. Je regrette seulement, dans ces expositions premières, une certaine crudité qui, sans doute avec justice, a milité contre l'adoption de ma thèse par le monde scientifique. A cette époque, mes propres connaissances ne s'étendaient pas au delà de ce fait que certains phénomènes nouveaux pour la science s'étaient sûrement produits et étaient attestés par mes propres sens et mieux encore par l'enregistrement automatique. C'était comme quelque être à deux dimensions qui pouvait se tenir au point singulier d'une surface de Rieman et se trouver ainsi lui-même en contact infinitésimal et inexplicable avec un plan d'existence qui n'était pas le sien propre.

Je crois que je vois un peu plus loin maintenant. J'ai des échappées lumineuses sur ces phénomènes étranges, quelque chose comme une continuité entre ces forces inexpliquées et les lois déjà connues. Ce progrès est dû, dans une large mesure, aux travaux d'une autre association dont j'ai

aussi l'honneur d'être président cette année : la Société pour les recherches psychiques. Toujours est-il que si je devais maintenant présenter pour la première fois ces enquêtes au monde savant, je choisirais un point de départ différent de celui que j'ai adopté. Il conviendrait de commencer avec la *télépathie*, avec cette loi fondamentale, je le crois du moins, que les pensées et les images peuvent être transmises d'un esprit à un autre sans l'intermédiaire des organes connus des sens, que la connaissance peut pénétrer dans l'esprit humain sans avoir été communiquée par l'une quelconque des voies connues ou reconnues jusqu'ici.

Bien que l'enquête ait élucidé des faits importants à l'égard de l'esprit, elle n'a pas encore atteint le degré de certitude scientifique qui permettrait d'en porter utilement les résultats devant l'une de vos sections. Je me bornerai donc à indiquer la direction dans laquelle les recherches scientifiques peuvent légitimement avancer. Dans la télépathie, nous avons deux faits physiques : changement physique dans le cerveau A, celui qui émet la suggestion et changement physique analogue dans le cerveau B qui reçoit cette suggestion. Entre ces deux événements physiques, il doit exister une série de causes physiques ; quand la série de ces causes intermédiaires commencera à se révéler, l'enquête rentrera dans le cadre des travaux de l'une des sections de l'Association britannique. Cette série de causes ne peut se produire qu'à travers un milieu ; tous les phénomènes de l'univers sont, on peut le présumer, continus, et il est contraire à l'esprit scientifique de faire appel à des agents mystérieux quand les récents progrès de nos connaissances ont montré que les vibrations de l'éther avaient des pouvoirs et des attributs répondant largement à toute demande, même à la transmission de la pensée.

Certains physiologistes ont supposé que les cellules essentielles des nerfs ne se touchent pas, mais sont séparées par un intervalle étroit qui s'élargit durant le sommeil et se rétrécit, au contraire, jusqu'à disparaître durant l'activité mentale. Cette condition n'est pas plus singulière que celle d'un cohéreur Branly ou Lodge ; la structure du cerveau et celle des nerfs étant similaires, on conçoit qu'il y puisse y avoir dans le cerveau des masses de ces nerfs cohéreurs dont la fonction spéciale soit de recevoir les impulsions d'ondes de l'éther d'ordre convenable d'amplitude, venues sans intermédiaire. Rœntgen nous a familiarisés avec un ordre de vibrations d'une amplitude extrêmement petite, comparativement aux ondes les plus petites dont nous ayons jusqu'alors connaissance et de dimensions comparables aux distances entre les centres des atomes dont est constitué l'univers matériel ; il n'y a aucune raison de supposer que nous ayons atteint la limite de fréquence. On sait que l'action de penser est accompagnée de certains mou-

vements moléculaires dans le cerveau ; nous sommes donc en présence de vibrations physiques capables, par leur extrême petitesse, d'agir directement sur les molécules individuelles, tandis que leur rapidité se rapproche de celle des mouvements internes et externes des atomes eux-mêmes.

Les phénomènes télépathiques sont confirmés par beaucoup d'expériences et par nombre de faits spontanés que seuls ils permettent de comprendre. La meilleure preuve peut-être est celle tirée de l'analyse du travail subconscient de l'esprit, quand celui-ci, soit par accident, soit à dessein, est soumis à une surveillance consciente. *M. F.-W.-H. Myers* a interprété et soudé en un tout compréhensible, dans les *Proceedings* de la Société pour les recherches psychiques, les divers aspects de la région qui, de toute évidence, existe au seuil de l'état conscient. En même temps, notre connaissance des faits relatifs à cette région obscure recevait d'intéressantes additions de la part de travailleurs des autres nations. Pour ne citer que quelques noms, les observations de *Charles Richet, Pierre Janet* et *Binet* (en France), de *Breuer* et *Freud* (en Autriche), de *William James* (en Amérique) ont fourni des preuves frappantes de ce que peut obtenir une expérimentation patiente au sujet des alternances de personnalité et des états anormaux. Sans doute, nos connaissances à cet égard demandent à être encore développées, mais nous devons nous mettre en garde contre la tendance à croire trop aisément que toutes les variations de la condition de veille normale sont nécessairement morbides.

La race humaine n'a atteint aucun idéal fixe ; dans toutes les directions, il y a évolution aussi bien que désintégration. Il serait difficile de trouver des exemples de progrès plus rapides, moralement et physiquement, que dans certains cas importants de cures par suggestion obtenues par *Liebeault*, *Bernheim*, feu *Auguste Voisin*, *Bérillon* (en France), *Schrenck-Notzing* (en Allemagne), *Forel* (en Suisse), *van Eeden* (en Hollande), *Wetterstrand* (en Suède), *Milne-Bramvell* et *Lloyd-Tuckey* (en Angleterre), pour ne citer encore que quelques noms. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans les détails, mais le *vis medicatrix* ainsi évoqué des profondeurs de l'organisme est de bon augure sur l'évolution future de l'humanité.

Une quantité formidable de phénomènes devront être passés au crible scientifique avant que nous puissions saisir une faculté aussi étrange, aussi troublante et, pour des années encore, aussi impénétrable que l'action directe de l'esprit sur l'esprit. Cette tâche délicate requiert un emploi rigoureux de la méthode d'exclusion : mise de côté des phénomènes étrangers pouvant être expliqués par des causes connues, y compris celle beaucoup trop familière de fraude, consciente ou non. Mais l'enquête se heurte non seulement aux difficultés inhérentes à toute expérimentation sur l'*esprit*,

mais aussi à l'embrouillamini des tempéraments humains et aux difficultés résultant d'observations qui dépendent moins d'enregistrement automatique que de témoignages personnels. Toutefois les difficultés sont faites pour être surmontées, même dans la branche décevante de recherches connues sous le nom de psychologie expérimentale. Les principaux des chercheurs constituant la Société pour les recherches psychiques ont su combiner le travail négatif et de critique avec celui conduisant à des découvertes positives. C'est à la pénétration et à la hauteur d'esprit de *M. H. Sidgwick* et de feu *Edmond Gurney* qu'est dû l'établissement de principes qui consolident en la rétrécissant la voie ouverte aux futurs investigateurs en matière de recherches psychiques. Nous devons au génie révélateur de *Richard Hodgson* une démonstration convaincante des limites étroites de l'observation continue humaine.

Ce qui peut avoir été vrai dans le passé cesse d'être vrai. La science de notre siècle a forgé pour l'analyse et l'observation des armes dont le plus novice peut tirer parti. La science a entraîné et façonné l'esprit moyen, lui donnant des habitudes d'exactitude et de perception disciplinée, et, ce faisant, elle s'est fortifiée elle-même pour des tâches plus élevées, plus larges et incomparablement plus belles que les plus belles qu'eurent jamais pu imaginer nos ancêtres. Comme les âmes de Platon qui suivent le chariot de Zeus, elle s'est élevée à un point d'où elle plane bien au-dessus de la terre. Il lui appartient de dépasser tout ce que nous savons maintenant sur la matière et d'éclaicir les profondeurs de la loi cosmique.

Un de mes éminents prédécesseurs à cette tribune disait que, « par une nécessité intellectuelle il dépassait les termes de l'évidence expérimentale et discernait dans cette matière que, dans notre ignorance de ses pouvoirs latents et malgré notre respect pour son Créateur, nous avons couverte jusqu'ici d'opprobre, la promesse et la source de toute vie terrestre ». Je préférerais renverser l'apophtegme et dire que dans la vie je vois la promesse et la source de toutes les formes de matières.

Dans l'Egypte antique, une inscription bien connue était gravée sur le portail du temple d'Isis : « Je suis ce qui a été, est ou sera et aucun homme n'a encore soulevé mon voile ». Nous, savants modernes, nous n'agissons pas ainsi dans nos attaques contre la nature — le mot qui désigne les mystères décevants de l'univers. Sans relâche, sans défaillance, nous nous efforçons de pénétrer au cœur de la nature, de déduire, de ce qu'elle est, ce qu'elle a été et ce qu'elle sera. Nous avons soulevé voiles après voiles, et sa face devient toujours plus belle, plus auguste et plus admirable à mesure que les barrières tombent. »

WILLIAM CKOOKES.

LES SENTIMENTS, LA MUSIQUE ET LE GESTE

(*Suite*). Voir la *Revue* de janvier 1899.

Nous avons pu, en choisissant des motifs *typiques* et *simples* obtenir la reconstitution d'un grand nombre de danses, reconstitution d'autant plus interessante qu'elle a eu lieu par le simple pouvoir de la musique. Nous en avions pour garants non seulement le témoignage du sujet qui, à l'état de veille, déclarait ne les avoir jamais exécutés ni à exécuter, mais ce fait qu'il était matériellement impossible qu'elle les connût ; telle une danse polonaise provinciale ancienne qu'elle a retrouvée sans hésitation, avec tous ses gestes caractéristiques, dans une fête de charité où l'air en a été inopinément joué par un des spectateurs qui voulait se convaincre de la réalité du phénomène ; telle aussi la danse javanaise dont la musique venait d'être écrite pour la première fois par M. Saraz et où les mouvements si particuliers des mains ont été reproduits avec une netteté extraordinaire ; telles encore des danses américaines jouées chez la comtesse de Bryas. — Nous sommes donc autorisés à admettre que c'est bien par un processus analogue qu'elle a pu exécuter des danses arabes avec les contorsions du bassin et les gestes de l'écharpe, des danses espagnoles avec accompagnement par elle de castagnettes ou de tambourin, la bourrée auvergnate avec les frappements du talon, la danse bretonne avec les balancements des bras et enfin le menuet avec sa démarche molle, ses attitudes gracieuses et la profonde révérence survenant exactement au passage où la musique l'indique par sa forme imitative.

Quant aux mélodies passionnelles, les observations que nous avons faites sont trop peu nombreuses et trop délicates pour pouvoir être détaillées ici, elles demandent du reste à être précisées par de nouvelles expériences. Je me contenterai d'indiquer ici les résultats généraux.

Nous avons encore eu soin de prendre les motifs les plus caractérisés et les plus simples en évitant les variations qui rendent le phénomène confus. La musique de Gounod, plus que toute autre, agit sur la sensibilité ; elle provoque une mimique expressive très remarquable, un jeu de physionomie, des attitudes dont la vérité et la beauté n'ont jamais été surpassées ni même égalées sur le théâtre. Cette interprétation s'est maintenue dans des observations faites à diverses reprises, sur certaines scènes de Faust : le trio final (attitude extatique), le duo « Laisse moi contempler ton visage » et surtout le passage en ré bémol majeur « O ! nuit d'amour »..., etc.

Les gestes reflexes sont admirablement appropriés aux formes mélodiques : l'*initium* du thème, les courbes fermées ou récurrentes, les contours

enveloppants, paraissent avoir le plus d'action ; ce sont en effet les formes mélodiques par excellence.

La musique de Wagner n'a donné jusqu'ici que peu de résultats, à part le thème d'amour de la Valkyrie. Le thème célèbre de la Chevauchée n'a éveillé qu'une sensation plutôt désagréable : l'idée vague d'une poursuite implacable, presqu'effrayante.

Il en a été de même pour les thèmes symphoniques de Beethoven ; la mimique a été faible, sans signification. *L'andante* de la *symphonie en la* a cependant produit quelques effets : le sujet interrogé pendant son sommeil sur ce qu'il éprouvait a répondu que c'était de la « musique pensée », expression qui rend bien la nature très intellectuelle et très cérébrale de l'œuvre du maître (1). Un des passages qui portèrent le plus fut l'*allegro moderato* de cette même symphonie : quand arriva la phrase en *la majeur* où se trouvent, sous une symphonie, largement épandue, des accompagnements en triolets et dans un mouvement modéré, nous pûmes constater immédiatement, en même temps qu'un changement de physionomie produit par l'entrée de la tonalité majeure, une tendance très nette à représenter le nouveau rythme donné par l'accompagnement, tendance qui se fut franchement accusée sous forme de danses, si la mélodie, par son allure lente, ne l'avait contr'indiquée.

La musique de Verdi, au contraire, a produit des résultats remarquables surtout le *Miserere* du Trouvère où nous pouvions suivre, dans l'attitude du sujet, toute la série des sentiments exprimés par les paroles qui cependant n'étaient point prononcées.

Il en a été de même pour l'air du prisonnier dans le *Richard Cœur de Lion* de Grétry.

A côté des motifs passionnels, nous pouvons signaler quelques autres motifs tels que : la *Dernière pensée de Weber* dont la mélancolie a été rendue avec une grâce exquise ; la *Berceuse de Reber* qui a fini par déterminer la pose du sommeil où le sujet s'est en quelque sorte figé ; la *Rêverie de Rosellen* où les notes répétées systématiquement ont provoqué une attitude rêveuse très caractéristique.

Jusqu'ici les sensations musicales semblent appartenir exclusivement au domaine de la sensibilité, émaner d'elles. Quand on demande à Lina endormie quelles sont ses impressions ou qu'on lui suggère de se les rappeler au réveil, elle ne formule que des appréciations vagues : « C'est gai ou triste ;

(1) « C'était une de ces pensées profondes que Beethoven développa en une harmonie sobre et magistrale, et dont les ondulations mélancoliques ressemblent aux demi teintes d'un tableau, aux courbes d'une statue, aux vagues berçantes d'un beau vers. » (MATHILDE SERAO — *Cœur-souffrant*).

cela donne envie de danser ou de pleurer ». Si on la presse de questions, elle finit quelquefois par dire quelles images *visuelles* se sont présentées à elle : une procession, un défilé de soldats, des gens qui les poursuivaient, un amoureux qui lui parlait avec passion, Ce sont des réflexes que les sensations auditives ont développés dans un autre organe sensitif (1) ; ce sont toujors des manifestations de la sensibilité, et il n'y a pas véritablement de pensée ni d'intervention de la volonté. La musique seule ne détermine pas des faits psychologiques complets où intervient librement la conscience comme moyen d'aperception ou de connaissance, comme moyen de coordonner les sensations et les transformer en idées ou en jugements contradictoires. Ce n'est donc pas le phénomène d'art dans son entité, faisant appel à toutes nos facultés, frappant pour ainsi dire à toutes les portes de l'être ; c'est une partie seulement du phénomène.

Ceci nous explique très bien pourquoi certaines images sonores représentatives de faits purement psychiques ou ayant un but descriptif, pittoresque, donnent des effets presque nuls ou peu significatifs. tandis que d'autres, facilement transformables en rythme de marche, de danse, ou en rythmes passionnels, parviennent à provoquer des réflexes puissants et précis, quand bien même ils n'auraient qu'une allure très vulgaire. Les premières demandent en quelque sorte une collaboration intellectuelle, une idéation quelconque ; les secondes se bornent à agir vivement sur les fibres nerveuses et déterminent automatiquement l'obéissance du sujet.

Quand à la musique se joint le chant, dans une langue que comprend le sujet, l'effet est à la fois intellectuel et sensitif, mais la volonté n'intervient pas encore ; c'est ce dernier point qui distingue le phénomène pendant le sommeil, du phénomène pendant la veille, et contribue à lui donner le maximum d'intensité, comme nous l'avons déjà expliqué.

Lina nous en a fourni des exemples frappants et opposés en entendant chanter la *Marseillaise*, et une chansonnette comique, Dans le premier cas,

(1) Quand Lina est fortement impressionnée par une mélodie, elle entr'ouvre la bouche comme pour parler, et on voit sa langue remuer ; elle ne profère cependant aucun son.

On peut rapprocher ce fait de l'observation donnée par M. Striker. (*Du langage et de la musique*, p. 109 — Alcan, 1885).

« Je puis me représenter des mélodies soit en les chantant tout bas, soit en les sifflant ; par conséquent, au moyen de sentiments aux lèvres, au lieu de sentiments au larynx. Mais si je me représente ensuite une mélodie que j'ai jouée sur le violon, il se rattache bien à l'idée que j'en ai le souvenir du mouvement des doigts, mais ce ne sont que des impressions accessoires. Je ne puis me représenter la mélodie seulement par le secours d'impulsions nerveuses dirigées vers les doigts ; il me faut recourir à celles des lèvres et du larynx. »

elle donnait une succession de gestes tragiques et d'une grande noblesse ; dans le second, elle se tapait les cuisses avec les mains, riait d'un gros rire et prenait des allures canailles tout à fait en discordance avec la correction habituelle de ses allures.

III

Voyons maintenant les principales théories qui ont été émises pour expliquer l'effet de la musique sur l'homme.

Dans son *Abrégé de la musique*, Descartes a dit :

Cette règle s'observe de distinguer exactement chaque mesure de musique par les gestes et les mouvements réglés de notre corps, à quoi il semble même que la musique nous porte naturellement. Car il est certain que le son a la force d'ébranler tous les corps d'alentour, comme on peut remarquer par le son des cloches un peu grosses ou par le bruit du tonnerre, dont je laisse à chercher la raison aux physiciens ; mais ce fait étant très certain, selon l'aveu de tout le monde, et le son étant plus fort et plus distinctement aperçu au commencement de chaque mesure que dans la suite, ainsi que nous avons dit ci-dessus, il faut aussi demeurer d'accord qu'il ébranle et meut plus fortement les esprits animaux, ce qui excite tout le corps et le rend disposé à se mouvoir. D'où il est évident que les bêtes pourraient danser avec mesure si on les y instruisait ou si on les y accoutumait de longue main, parce qu'il n'est besoin pour cela que d'un effort et d'un mouvement natnrel.

Pour ce qui regarde les différentes passions que la musique peut exciter en nous par la seule variété des mesures, je dis en général qu'une mesure lente produit en nous des passions lentes, telles que peuvent être la langueur, la tristesse, la crainte et l'orgueil, etc., et que la mesure prompte au contraire, fait naître des passions promptes et plus vives, comme est la gaieté et la joie, etc.

Le P. André, disciple de Malebranche, soupçonna qu'il pouvait exister des rapports physiologiques entre l'oreille et les sièges des passions. Examinant, dans son *Essai sur le beau* « La structure tout harmonique du corps humain », il s'exprime ainsi :

L'anatomie nous démontre que les nerfs qui tapissent le fond de l'oreille, pour servir d'organe au sens de l'ouïe, se subdivisent en une infinité de fibres délicates ; que ces fibres, au sortir du tambour et du labyrinthe, se vont répandre de toutes parts : les unes dans le cerveau qui est le siège des esprits et de l'imagination ; les autres au fond de la bouche où est l'organe de la voix ; les autres dans le cœur, qui est le principe des affections et du sentiment ; d'autres enfin dans les viscères inférieurs ; que toutes ces fibres sont d'une très grande mobilité, d'un ressort très prompt et dans la tension convenable pour être ébranlées au premier mouvement de la membrane acoustique, à peu près comme les cordes d'un clavecin au premier branle des touches qui leur répondent.

Dans son article de l'Encyclopédie sur la *Musique*, J.-J. Rousseau fait ressortir les effets si différents que nous avons nettement constatés nous-mêmes, d'après le genre de la musique.

On pourrait et on devrait peut-être encore diviser la musique en naturelle et imitative.

La première, bornée au seul physique des sons et n'agissant que sur les sens, ne porte point ses impressions jusqu'au cœur et ne peut donner que des sensations plus ou moins agréables. Telle est la musique des chansons, des hymnes, des cantiques, de tous les chants qui ne sont que des combinaisons de sons mélodieux, et, en général, toute musique qui n'est qu'harmonieuse.

La seconde, par des inflexions vives, accentuées et, pour ainsi dire parlantes, exprime toutes les passions, peint tous les tableaux, rend tous les objets, soumet la nature entière à ses savantes imitations, et porte ainsi jusqu'au cœur de l'homme, des sentiments propres à l'émouvoir. Cette musique vraiment lyrique et théâtrale était celle des anciens poèmes, et c'est, de nos jours, celle qu'on s'efforce d'appliquer aux drames qu'on exécute en chant sur nos théâtres. Ce n'est que dans cette musique et non dans l'harmonique ou naturelle qu'on doit chercher la raison des effets prodigieux qu'elle a produits autrefois. Tant qu'on cherchera des effets moraux dans la seule physique des sons, on ne les y trouvera point et on raisonnera sans s'entendre.

Euler, dans sa *Lettre à une princesse d'Allemagne*, a essayé d'expliquer le plaisir que nous cause la musique, par un phénomène d'ordre intellectuel.

C'est une question aussi importante que curieuse, pourquoi une belle musique excite en nous, le sentiment du plaisir. Les savants sont bien partagés là-dessus...

En entendant une musique, lorsqu'on comprend les rapports ou les proportions que les vibrations de tous les tons tiennent entre eux, c'est la production de l'harmonie... On comprend donc l'ordre qui se trouve dans quelque harmonie, quand on connait toutes les proportions qui règnent entre les tons dont l'harmonie est composée.,.

Mais la musique renferme, outre l'harmonie, encore un autre objet susceptible d'ordre, qui est la mesure par laquelle on assigne à chaque ton une certaine durée, et la perception de la mesure consiste dans la connaissance de la durée de tous les tons et des proportions qui en naissent...

La seule connaissance de toutes les proportions qui règnent dans une musique, tant à l'égard de la proportion que de la mesure, ne suffit pas pour exciter le sentiment du plaisir...

Pour se convaincre que la seule perception de toutes les proportions d'une musique n'est pas suffisante, on n'a qu'à considérer une musique fort simple, qui ne marche que par des octaves, où la perception des proportions est certainement la plus aisée; cependant il s'en faut beaucoup que cette musique cause du plaisir quoiqu'on en ait la plus parfaite connaissance. On dit donc que le plaisir demande une connaissance qui ne soit pas trop facile, mais qui exige quelque peine; il faut pour ainsi dire, que cette connaissance coûte quelque chose; mais, à mon avis, cela ne suffit pas encore. Une dissonnance, dont la proportion consiste en de plus grands nombres, est plus difficile à être comprise; cependant une suite de dissonnances mises sans choix et sans dessein ne plaira pas. Il faut donc que le compositeur ait suivi, dans la composition, un certain plan ou dessein qu'il ait exécuté par des proportions réelles et perceptibles; et alors, lorsqu'un connaisseur entend cette pièce, et qu'outre les proportions, il en comprend le plan et le dessein même que

le compositeur a eus en vue, il sentira cette satisfaction qui est ce plaisir dont une belle musique frappe les oreilles intelligentes.

M. Mouton, le délicat écrivain qui a signé tant de choses charmantes sous le pseudonyme de Mérinos, a serré de plus près la question (1).

Les effets expressifs des sons pris en eux-mêmes peuvent être assimilés assez exactement à ceux de la lumière. *Les tons élevés représentent la clarté et font naître des sentiments ou des idées d'une nature nette et agréable: les tons graves représentent l'ombre et s'accordent avec les pensées sérieuses ou tristes.*

Dans l'harmonie des accords et des parties, les notes des basses qui ne font que résonner sans chanter suivent, selon des proportions et des distances forcées, le dessin et la forme du chant: on peut donc justement comparer la basse musicale au clair obscur de la peinture et dire que la basse est l'ombre de la mélodie. Cette formule s'accorde avec les propriétés des tons *élevés*, qui sont *expansives*, et avec celles des tons *graves*, qui sont *dépressives*.

Les Grecs connaissaient déjà l'influence du mode sur l'expression de la musique; le mode lydien était consacré à la tristesse; le dorien à l'amour et à la joie; le phrygien à l'enthousiasme et aux sentiments violents. — Chez nous, le mode mineur est attribué à l'expression de la mélancolie, de la douleur, des regrets, des souvenirs, et il a vraiment en lui-même quelque chose de douloureux, de tendre.

Il n'y a même pas à douter que cet effet ne résulte de la diminution des intervalles ordinaires de la gamme majeure, puisque c'est cette diminution qui fait le mode mineur. Mais comment se fait-il que cette diminution d'intervalles produise un sentiment dépressif? Probablement par comparaison avec la gamme majeure. Toutes les fois que nous entendons passer une des notes diminuées qui caractérisent le ton mineur, nous avons conscience de cette diminution de l'intervalle, les degrés de l'échelle musicale sont moins marqués; nous n'entendons plus les deux demitons de la troisième à la quatrième, et de la sixième à la septième; et de plus, dans cette gamme mineure, les intervalles se déplacent encore en remontant de l'aigu au grave. De tout cela il résulte que l'effet mélodique se modifie dans le sens du vague et de la langueur.

Entre le majeur et le mineur, il semble qu'il y ait une différence d'analogie, oserai-je dire, égale à celle qui distingue l'homme de la femme; moins grande, moins forte, plus fine et plus gracieuse, la femme semble être un adoucissement de l'autre sexe: c'est le même air, en mineur.

Peut-être faut-il aussi attribuer une partie des effets du mode mineur à son analogie avec la mélopée naturelle du gémissement, du soupir, de la plainte, qui se modulent instinctivement sur des séries chromatiques ou mineures, par opposition aux sentiments agréables et vifs, où le cri s'élance en majeur; cette dernière observation peut se vérifier en écoutant les commandements militaires, qui, sans qu'aucun officier y ait jamais pris garde probablement, ne se font jamais qu'en majeur.

Au point de vue de la durée et de la succession, les effets des sons peuvent se comparer presque littéralement à ceux du mouvement.

La durée plus ou moins prolongée, l'intensité, la répétition pressée des mêmes notes, expriment la vivacité, l'énergie, dans le sentiment que le son doit exprimer. Il en est de même des bruits dont l'effet augmente dans les mêmes conditions.

(1) *La Physionomie comparée.*

La lenteur, la monotonie, l'égalité de valeur, la brièveté des notes avec de grands intervalles de silence sont caractéristiques du calme, de la dignité, et peuvent, selon le style de la mélodie, exprimer des sentiments tristes, surtout si les tons graves dominent. Par opposition, la rapidité du mouvement, la diversité des tons et des valeurs, la multiplicité des notes courtes se suivant sans intervalles, expriment la légèreté, l'abandon, le plaisir.

Le timbre des sons musicaux, selon sa nature, détermine des impressions diverses qui ne se distinguent pas seulement en ce qu'elles sont plus ou moins agréables, mais qui éveillent des sentiments ou des idées particulières. Si beaucoup d'instruments sont absolument neutres sous le rapport de l'expression, comme la flûte, la harpe et surtout le piano, un violon, un violoncelle, un orgue d'église, ont par leur timbre une puissance particulière, et d'autres, tels que la contrebasse, le trombone, la trompette, sans parler des instruments barbares ou anciens, peuvent dans certains passages, produire des effets de puissance éclatante, de terreur lugubre, qui résultent uniquement de la qualité du timbre. Qui peut rester insensible aux roulements des tambours voilés de drap ?

On peut noter des différences analogues entre les diverses espèces de bruits. Le souffle du vent à travers le feuillage, le murmure d'un ruisseau, le bruit de la mer, le fracas d'un torrent, le grondement du tonnerre nous ont offert des exemples qui montrent combien les bruits naturels ou accidentels peuvent varier en effet, et nous donner depuis les sensations les plus agréables jusqu'aux émotions les plus terribles.

Comme dans l'ordonnance des parties diverses de la figure et comme dans les conditions d'expression du mouvement, l'harmonie des sons fait naître des idées d'ordre, de convenance, de paix, d'union, et leur discordance cause une impression de trouble, de confusion, de désaccord enfin, entre les sons contradictoires qui s'entremêlent sans pouvoir produire autre chose que des dissonnances désagréables,

Pour Herbert Spencer, la musique instrumentale n'est qu'une imitation de la musique vocale, et celle-ci un dérivé des intonations de la passion Or, ces intonations ont la propriété de réveiller, au moment où elles sont perçues et par des actions réflexes, d'abord les passions correspondantes. puis les gestes qui leur sont propres (1).

Toute musique, dit-il, est vocale à l'origine. Tous les sons de la voix sont produits par le jeu de certains muscles. Ces muscles, comme d'ailleurs ceux de tout le corps, sont excités et se contractent par les sentiments de plaisir et de peine. Et c'est pourquoi, les sentiments se déclarent aussi bien par le son de la voix que par les mouvements du corps.

Comme les muscles qui mettent en jeu la poitrine, le larynx et les cordes vocales se contractent, ainsi que les autres, en raison de l'intensité des sentiments; comme chaque contraction particulière de ces muscles comporte un ajustement particulier des organes de la voix, comme chaque ajustement particulier de ces organes change la nature du son émis, il suit que les variations de la voix sont les effets physiologiques des variations dans les sentiments; il suit encore que chaque inflexion,

(1) *Origine et fonction de la musique.* — Dans le recueil d'*Essais sur le Progrès* traduit par M. Burdeau.

chaque modulation est la conséquence naturelle de l'émotion ou de la sensation du moment, et enfin que la raison du pouvoir expressif si varié de la voix, doit se trouver dans ce rapport général qui est entre les excitations musculaires et les excitations mentales...

(*A suivre*) ALBERT DE ROCHAS.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE

CHAPITRE IV

RENAISSANCE, RÉINCARNATION, DÉVAKAN

(Voir la *Revue* de janvier 1899.)

La Doctrine ésotérique admet non seulement les renaissances, mais même la réincorporation, vulgairement dénommée *Réincarnation*. Elle ne peut pas ne pas les admettre, car une seule existence sur notre planète ne pourrait permettre à l'homme d'atteindre à la perfection et par suite d'accomplir la mission pour laquelle il a été créé ; celle de sa réhabilitation pour atteindre à son ancienne splendeur.

Qu'est-ce en effet que l'existence de l'homme, aussi longue qu'on la fixe, pour le transformer en un esprit élevé, pour lui permettre d'acquérir le Divin? Ce n'est rien, surtout quand on sait que même un laps de temps considérable, n'est qu'une quantite négligeable en face de l'éternité.

La Doctrine ésotérique admet donc les renaissances et même la réincarnation; celle-ci a été contestée de tout temps et surtout à notre époque. C'est là cependant un fait indiscutable, car comment l'homme pourrait-il se régénérer sans se réincarner, des centaines, des milliers de fois peut-être?

Pour être convaincu de la vérité de la réincarnation, il n'y a qu'à parcourir les livres anciens de l'Inde.

Ainsi, par exemple, si nous ouvrons les *Méhaparnibhana Sutta*, nous y lisons : « alors le Béni s'adressa aux disciples de Pataligama et dit : « ô maître de la maison, quintuple est la perte de celui qui fait le mal par son manque de rectitude. En premier lieu, celui qui fait le mal et qui est sans rectitude, tombe en grande misère à cause de sa paresse ; en second lieu, sa mauvaise réputation se répand au loin ; troisièmement, quelle que soit la société dans laquelle il entre, qu'elle soit composée de Brahmanes, de nobles, de maîtres de maison ou de Samanas, il y entre avec timidité et confusion ; quatrièmement il est tout angoissé à sa mort, enfin en dernier lieu à la dissolution de son corps, après la mort et quand il se réincarne, il revit dans un état malheureux de souffrance et de douleur. »

Et comme parallèle à ce tableau, nous lisons un peu plus loin, la situation de l'honnête homme :

« Quintuple, ô maître de la maison, est le gain de celui qui fait le bien « par la pratique du droit et de la justice. En premier lieu, fort de son honnê- « teté, de sa rectitude, il acquiert de grandes richesses par son industrie ; en « second lieu, sa bonne réputation est partout connue ; troisièmement quelle « que soit la société au milieu de laquelle il pénètre, quelle soit composée de « Brahmanes de nobles, de maîtres de maison ou de membres de l'arche, il y « entre digne et confiant ; quatrièmement, il meurt sans remords et sans « crainte ; enfin, en dernier lieu, après la mort et la dissolution de son corps, « il renaît dans quelque état heureux dans le Ciel. »

Du reste, pour que l'homme accomplisse son évolution ; il lui faut naître et mourir, renaître encore et cela combien de fois? Nous l'ignorons, car évidemment cela dépend de l'individualité même, des progrès qu'elle a accompli pendant ses existences successives.

A en croire certains théosophes et certains occultistes, l'homme vivrait un laps de temps si considérable entre deux incarnations successives et reviendrait si souvent sur le plan physique, sur une terre quelconque que nous n'osons pas rapporter les chiffres qu'ils nous donnent, tant ils nous paraissent excessifs. Nous aurons, du reste, l'occasion de revenir ultérieurement sur ce sujet, quand nous parlerons des cycles et des sous-cycles.

Si la théorie de l'*Evolution* était bien comprise, on verrait qu'elle implique nécessairement la *Doctrine des renaissances*, et nous dirons à ce propos, qu'il y a une différence considérable entre la théorie indoue de l'évolution et la théorie moderne européenne; celle-ci n'est qu'une esquisse imparfaite de celle-là. Lamarck, Darwin et Albert Spencer, les trois premiers évolutionnistes modernes ont méconnu le pivot de l'évolution : la renaissance, à cause des tendances matérialistes de leur esprit et de l'état peu avancé de notre science.

Et Tennyson lui-même, qui se montre très sympathique à la Doctrine de l'Evolution, n'a vu qu'un seul côté de la question. Il y a lieu ici de se demander, pourquoi l'Evolution ne se poursuivrait-elle que pendant la vie, c'est-à-dire sur le plan matériel et grossier, sur le plan Sthulique. Tous les plans sont nécessaires pour l'accomplissement de l'Evolution.

Est-ce que la mort arrêterait l'évolution de l'individu? Pas le moins du monde ; c'est le contraire.

Elle peut couper court à notre perception comme le fait la distance, l'absence ou le sommeil. La naissance nous a donné beaucoup, mais la mort à coup sûr nous donnera davantage.

Par les lignes qui précèdent, on voit que la Doctrine de la réincarnation

n'est pas moderne ; de plus elle n'est pas spéciale aux Hindous. On la retrouve non seulement chez tous les peuples à civilisation avancée, mais elle est aussi largement répandue parmi les races inférieures, chez les sauvages par exemple, chez les Sontals, les Somalis, les Zoulous et autres peuplades africaines ; on retrouve également cette même doctrine chez les Dyaks de Bornéo et de Sumatra, ainsi que chez les Powhattans mexicains.

Parmi les nations civilisées, les anciens Egyptiens et les Hindous ne sont pas les seuls à croire à la doctrine des renaissances (1), car nous la retrouvons chez les Grecs avec les enseignements de Pythagore et d'Empédocle, c'est-à-dire dès les premiers temps de la Philosophie Hellénique. Plus tard, dans le *Phédon*, Socrate traite de la préexistence et de la postexistence de l'âme ; enfin Platon se rapproche tout à fait des données orientales rélatives à la transmigration de l'âme, comme on peut le voir par les lignes suivantes, dans lesquelles il parle des âmes des grands hommes.

« Cette âme, dit-il, part pour un monde invisible, comme elle est elle-même invisible. Arrivée dans ce monde, son destin est d'être heureuse, affranchie de l'erreur et de la folie humaine, des craintes, des mauvaises passions et des autres maux dont souffre l'humanité ; et elle demeure toujours, comme on le dit des *Initiés* dans la société des Dieux.

« Dirons-nous cela, Cébès, ou dirons-nous autrement ?

« Il en est ainsi, dit Cébès, sans nul doute possible.

« Mais croyez-vous que l'âme partira dans une pureté parfaite, si elle est souillée et impure au moment où elle quitte le corps ; parce qu'elle a toujours été la compagne et la servante de ce corps, l'aimant et étant pour ainsi dire fascinée par lui, par les désirs et les plaisirs de la chair jusqu'à ce qu'elle arrive à penser, enfin, que rien n'est vrai que ce qui a une forme matérielle ; que ce que l'homme peut toucher et voir par les sens physiques, que ce que l'homme peut manger et boire et avec quoi il peut satisfaire sa sensualité. Et si, d'un autre côté, cette âme a été habituée à craindre, à fuir, à haïr même le monde intellectuel, invisible pour les yeux de l'homme et qui ne peut être perçu que par le philosophe.

« Il est impossible que cela soit ainsi, répliqua-t-il, l'âme est absorbée par ce qui est corporel et qui lui est devenu naturel par suite de sa relation continuelle avec le corps et de la constante attention qu'on lui prête.

« Cela est parfaitement vrai ; et l'on peut comprendre cela, mon ami, comme étant cet élément de la vie, lourd et pesant, sur la terre et qui appesantit par suite cette âme et l'entraîne de nouveau en bas dans le monde

(1) Voir à ce sujet notre Isis Dévoilée, notamment ch. XX, 1 vol. in-18, 2e éd. Paris, Librairie académique Didier, 1898.

visible, parce qu'elle a peur de l'invisible et des régions éthérées. Elle rode alors autour des tombes et des sépulcres, dans le voisinage desquels, on voit certaines apparitions d'âmes qui n'étaient pas assez pures, car elles étaient liées par les choses des sens, qui tombent sous les yeux et en conséquence sont vues elles-mêmes.

« C'est assez probable, Socrate!

« Oui, c'est probable, Cébès, ces âmes ne doivent pas êtres celles des bons mais des méchants qui sont forcés de hanter de tels lieux pour expier les fautes d'une mauvaise existence précédente et ils continuent à errer ainsi, jusqu'à ce que le désir de l'élément matériel qui s'attache encore à eux, soit satisfait et qu'ils soient réincarnés dans un nouveau corps. Il est probable qu'alors, ils sont liés ou réunis aux natures qui leur étaient sympathiques dans leur existence précédente.

« Quelles natures voulez-vous dire Socrate?

« Je veux dire, par exemple, que les hommes qui se sont adonnés à la gloutonnerie, à la luxure, à la débauche et qui n'ont rien fait pour éviter ces vices, pourraient revêtir la forme d'âmes ou d'animaux adonnés à ces vices.

Qu'en pensez-vous?

« Ce que vous venez de dire est très probable.

« Sans doute, dit Cébès, ils passent dans les formes de ces animaux.

« Et il est très facile de comprendre, dit-il, dans quel corps les autres iront, suivant le genre analogue des vies, qu'ils auront menées.

« C'est très-clair, dit-il, même parmi eux, quelques-uns sont plus heureux que les autres. Et les plus heureux en eux-mêmes, sont ceux qui ont pratiqué les vertus sociales et civiles que les hommes appelent tempérance et justice, et qui s'acquièrent par l'habitude et l'exercice, sans philosophie et sans réflexions.

« Pourquoi sont-ils les plus heureux?

« Parcequ'il est probable qu'ils passeront dans une nature bonne et douce comme eux.

« C'est possible.

« Mais celui-là seul qui est Philosophe, qui aime l'étude et qui, au moment de quitter la terre, est pur et honnête, celui là seul peut arriver jusqu'aux Dieux. »

Autrement dire au Nirvanâ des Hindous; mais combien long sera le chemin à parcourir avant que l'homme arrive à ce bien heureux Nirvanâ!

Poursuivons le cours de la destinée de l'homme.

Après la mort, l'âme entre dans un état d'existence nommé *Devachan*; l'esprit désincorporé se nommé *Devachani*.

Quelle est la condition de cet esprit en Devachan?

La doctrine ésotérique nous apprend que le Devachani est entouré de ceux qu'il a aimés sur la terre d'une affection sainte, pure et parfaite ; et l'Union de ces êtres s'opérant sur le plan de l'*Ego* et non sur le plan physique, l'Etre est affranchi de toutes les souffrances qui seraient inévitables, si le Devachani était consciemment présent sur le plan physique. — La vie dévachanique n'est guère que la continuation idéalisée de la vie terrestre. Mais dans la liberté partielle du Devachan, l'individu s'assimile ses travaux et ses expériences sur la terre, bien qu'il soit encore dominé en partie par eux. — L'âme dans le Devachan se nourrit, pour ainsi dire, des travaux accomplis sur la terre.

H. P. Blavasky prétend que le temps moyen qu'une âme passe en Dévakan est de dix à quinze siècles, et les Cycles de quinze siècles sont les plus marqués dans l'histoire. L'Ego est alors prêt à revenir et il rapporte avec lui le résultat, maintenant augmenté, de son expérience et tout ce qu'il a pu acquérir dans le Devachan sur la ligne de la pensée abstraite. Car, tandis que nous sommes en Devakan, « dans un sens nous pouvons développer davantage toutes les facultés que nous aimons et que nous avons cultivées pendant la vie, pourvu qu'elles soient en rapport avec des choses abstraites et idéales, comme la musique, la peinture, la poésie, etc. »

Mais, tandis qu'il traverse le seuil du Devakan et qu'il meurt à cette vie là pour renaître à celle de la terre, l'Ego rencontre dans « l'atmosphère du plan terrestre », les semences du mal qu'il a semées dans sa précédente existence sur la terre.

Pendant le repos dévakanique, il a été affranchi de toute peine et de tout souci, mais le mal qu'il a fait dans son passé est resté dans un état de suspension de vie, mais, il n'est pas mort, il ne s'est pas dissipé... Et l'Ego doit reprendre le fardeau de son passé et ces germes ou semences, qui se développent comme une moisson d'une vie passée, sont les Skandhas.

Cette exposition explique parfaitement l'inégalité des conditions humaines, pourquoi les uns naissent très riches, heureux et bien doués, et les autres pauvres, malheureux sans aucune faculté. — Car, en naissant, nous récoltons ce que nous avons semé, nos Skandhas.

Or, ce terme qui signifie germes, semences, a aussi d'autres significations. Sumangala nous dit que : (*In Theosophist I*, 144.)

« Suivant les Bouddhas, il n'y a pas d'autre âme (chez les êtres vivants) que les cinq agrégats (Skandhas). Tout être vivant à cinq agrégats. Ce sont le matériel, l'affectif, le perceptif, l'impressionel et le mental. Les agrégats matériels sont les corps, à commencer par les atomes et ce qui est au-dessus, soumis au changement, parce qu'ils sont affectés par le chaud et par le

froid. Ils sont appelés agrégats matériels parce qu'ils sont des agrégats d'objets matériels. Les agrégats affectifs sont : les douleurs et les jouissances, etc., qui sont senties ou capables d'être senties. Les agrégats perceptifs sont ceux qui reçoivent la connaissance des objets par les sens. Les agrégats impressionnels sont toutes les impressions du général, du bien et ainsi de suite. Les agrégats mentaux sont tous ces phénomènes du mental qui nons poussent à des actes que nous aimons ou à rejeter les actes que nous n'aimons pas. »

La Doctrine de la réincarnation ou des renaissances ne nous parait pas aujourd'hui discutable; quand un grand fait philosophique se transmet d'âge en d'âge, qu'il est du reste absolument logique, on peut bien admettre qu'il est vrai. Nous avons cité quelques philosophes de l'Antiquité, mais nous ne saurions mentionner ici tous les modernes, tant leur nombre est considérable et s'accroit de jour en jour; du reste nous aurons occasion de parler plus loin de la réincarnation à propos de l'ésotérisme chrétien.

Aussi nous bornerons-nous à dire ici, que peuvent être considérés comme partisans de la réincarnation dans ces temps modernes : Paracelse, Lavater, Fontenelle, Dupont de Nemours, Giordano Bruno, Fichte, Van Helmont, Cardan, G. Postel, J. Bœhme, Claude de Saint-Martin, Schelegel, Kant, Schopenhauer, Châteaubriand, H. de Balzac, Ballanche, Cavour, Mazzini, Sir Humphrey Davy, Massino d'Azeglio, Bonnet, Ch. Fourrier, Jean Renaud, Georges Sand, Ch. Young, Shelley, Tennyson, Longefelow, Emerson, Allan Kardec, Pezzani, Eug. Pelletan, Louis Figuier, Louis Jourdan, Eugène Nus, Bonnemère, Ch. Naudin, Victor Hugo, V. Sardou etc., etc., car nous ne saurions mentionner ici tous les hommes illustres qui se sont montrés réincarnationistes par leurs travaux, la nomenclature en serait extrêmement longue et ne pourrait confirmer davantage l'opinion du lecteur à ce sujet.

Ce que nous ne comprenons pas, c'est qu'encore un grand nombre de spiritualistes, tant en Angleterre qu'en Allemagne, qu'en Amérique comme en France ne soient pas réincarnationistes ; c'est là un fait très surprenant.

DÉVAKAN.

La Doctrine ésotérique enseigne qu'après la mort, l'âme passe dans le Dévakan, mais ce terme ne désigne pas seulement un lieu, mais aussi un état particulier qui dure un espace de temps compris entre deux incarnations successives, espace qui a une durée plus ou moins longue. Dans l'état dévakanique, d'après certains occultistes, le désincarné retrouve une infinie variété de manières d'être, correspondant réciproquement à l'infinie variété de mérites ou de démérites de l'espèce humaine ; le repos que le

désincarné trouve dans cet état, peut durer fort longtemps, d'aucuns disent plusieurs siècles pour la généralité des hommes, mais pour un être même de développement intellectuel moyen, il s'écoule environ quinze cents ans depuis le moment de la mort jusqu'au commencement d'une nouvelle incarnation. Ce long espace de temps (de plusieurs siècles) peut nous paraître à nous *terriens* dont la vie est si courte, fort long, mais il ne faut pas oublier que quelques siècles ou quelques secondes, c'est tout un pour l'âme immortelle, de sorte qu'il ne faut pas être surpris de ce long état dévakanique, par lequel passent certaines âmes pour s'épurer, s'amender, s'améliorer, pour oublier enfin, la dernière existence écoulée ; oubli qui est absolument nécessaire pour accomplir une nouvelle incarnation dans de bonnes conditions ; cet oubli est, du reste, facilité par le changement de cerveau à chaque nouvelle incarnation. Il y a lieu d'ajouter ici que certainement bien des personnalités ne restent point en Dévakan une période de temps aussi longue ; et bien des occultistes nous apprennent qu'il y a des âmes qui ne subissent pour ainsi dire pas de période dévakanique, tant est courte sa durée; par exemple, pour les *Nirmanakayas* ou hauts initiés dont nous parlons dans le chapitre suivant, ces initiés qui sont délivrés de la vie mortelle et de ces décevants mirages sont au-dessus des illusions du Dévakan. Egalement, les occultistes en bonne voie de devenir initiés séjournent peu en Dévakan, afin de ne point perdre de temps en cet état, car ils peuvent l'employer plus utilement. Ils réduisent donc de plus en plus leur repos entre deux incarnations successives, afin d'arriver plus promptement à une renaissance dernière, c'est-à-dire non suivie de mort. Enfin restent peu dans l'état dévakanique, les âmes des personnes, dont la vie terrestre s'est brusquement terminée par une mort violente, quelle que soit du reste la nature de cette mort, et dont l'état, en attendant une nouvelle incarnation dépend de leurs préoccupations d'esprit au moment de leur mort, ainsi que du degré de leur avancement intellectuel. Ces individualités qui ont péri de mort violente (accidents, suicides ou autres causes) reviennent rapidement sur notre terre poursuivre et terminer une existenee brusquement interrompue, après avoir passé plus ou moins longtemps dans le *kama-Loka.*

En résumé, le Dévakan, n'est pas seulement un lieu, mais un état. Ce qui entre dans cet état dévakanique après la mort, ce n'est pas notre personnalité, mais notre individualité, car il ne faut pas confondre ces deux expressions : la *Personnalité* est notre habit de chair, ce pardessus que l'EGO revêt à chaque nouvelle incarnation.

L'*Individualité*, au contraire, est cette longue série d'existences successives, c'est celle-ci qui entre en Dévakan, c'est elle qui constitue nos plus

hautes aspirations, nos affections les plus tendres et les plus suaves, enfin nos goûts les plus élevés.

Donc la personne meurt; c'est le pardessus que l'Ego rejette, l'individualité, au contraire, ne meurt jamais et forme cette chaîne vitale qui part du Nirvâna pour y retourner, après avoir accompli une série d'épreuves et de transformations successives pendant la durée d'un *Manvantara*, c'est-à-dire d'une période de l'univers manifesté, c'est-à-dire encore *un* jour de Brahmâ.

Il est bien entendu que les actions morales et spirituelles sont les seules qui trouvent leur champ d'action dans le Dévakan.

Le contraire du Dévakan est l'*Avitchi*, celui-ci est aussi un état de l'être et non un lieu ; il est très important d'établir cette distinction, car bien des gens croient que le terme *Avitchi* correspond au mot *Enfers*, comme Dévakan à celui de ciel, ce qui est complètement faux.

L'Avitchi est l'état dans lequel se trouvent les esprits mauvais et pervers et le Dévakan les esprits plus élevés ; du reste, entre ces deux états, il existe trois sphères ascendantes spirituelles, qui se subdivisent, elles aussi, en un très grand nombre de divisions.

La Doctrine ésotérique hindoue, celle que nous étudions en ce moment, nomme les trois principales sphères ascendantes (*Lokas*) ainsi dénommés : 1° *Kama-Loka* ; 2° *Rupa-Loka* ; 3° *Arupa-Loka*.

La première sphère, le Kama-Loka est le monde du désir et des passions terrestres non satisfaites ; c'est, paraît-il, l'état dans lequel se trouvent les fantômes, les esprits élémentaires, les suicidés, les suppliciés.

D'après la Théosophie, le *Kama-Loka* est la demeure des Ombres, ce qui correspond au purgatoire des catholiques.

Pendant qu'il réside dans ce séjour, l'Ego revêtu de l'âme animale ou *Kama-Rupa* peut être mis en rapport avec les humains, si ceux-ci lui en facilitent les moyens. Quand les grossières énergies du Kama-Rupa dominent les forces d'un Ego désincorporé et peu développé, le Kama-Rupa peut s'emparer d'une personnalité qui se trouve dans certaines conditions déterminées. Dans ce cas, le défunt peut se communiquer, peut manifester sa présence sur la terre en utilisant pour cela le corps de la personne possédée (médium) ; quand tous les éléments sont très favorables, le Kama-Rupa, peut à tel point se matérialiser qu'il devient visible pour l'œil physique même.

Voici comment s'accomplit ce phénomène bien plus fréquent qu'on peut le croire. Le corps invisible de l'âme animale attire à lui un nombre considérable de particules qu'il emprunte à l'aura du médium ou des personnes présentes dans une réunion ; la présence d'un médium est toujours nécessaire pour faciliter l'attraction entre le visible et l'invisible.

Ce genre de rapport présente de graves dangers ; ainsi, par exemple, si un médium se livre bénévolement et longtemps à une entité de l'astral qui peut être mauvaise, celle-ci finit, avec le temps, par prendre un tel ascendant sur le médium qu'il s'en fait un véritable instrument à sa dévotion pour accomplir exclusivement sa volonté et elle enlève au médium son *self government,* parce qu'il a retiré de celui-ci toute son énergie physique et mentale.

Cette communication des Kama-Rupas des défunts avec les vivants fournit l'explication des évocations spiritiques ainsi que de beaucoup d'autres phénomènes occultes que nient encore aujourd'hui la science officielle occidentale ; malgré les travaux des Crookes, des Zoëllner, des de Rochas et tous les travaux documentaires publiés par les savants d'avant-garde nos contemporains (1).

Ces communications avec l'homme vitalisent artificiellement les Kama-Rupas de l'Astral qui, sans cela, finiraient par se désagréger lentement et successivement, couche par couche, sous l'action désorganisatrice du monde astral, d'autant que les trois principes supérieurs (Atma, Buddhi et Manas) se séparent assez rapidement de l'âme animale, après la mort, pour passer sur un plan supérieur de matière très affinée, plan qu'on nomme Dévakan.

Dans la seconde sphère, le *Rupa-Loka* monde des formes, sont des ombres plus avancées en spiritualité, ombres qui possèdent une forme et l'objectivité, mais pas de substance.

Enfin la troisième sphère, l'*Arupa-Loka* renferme le monde sans formes corporelles, les esprits y vivent dans un état fluidique très avancé. Il est clair qu'il y a des degrés dans l'ascendance des progrès spirituels depuis le Kama-Loka le degré inférieur, jusqu'à l'Arupa-Loka le degré le plus élevé.

Après ces données générales et connaissant les définitions et principes de l'Esotérisme, ce qu'il est, nous devons aborder l'étude pratique de l'Esotérisme et nous demander quel est son but et quels sont les moyens pratiques pour progresser dans la science Esotérique ou *Doctrine secrète.*

(*A suivre*).

J. Marcus de Vèze.

(1) Personnellement par nos travaux et nos publications, nous avons contribué pour une large part à la diffusion de la science psychique, principalement par notre volume *La Pyschologie devant la science et les savants*, par notre *Dictionnaire de la Science occulte*, par *Isis dévoilée*, par *Addha-Nari* ou *l'occultisme dans l'Inde antique*, etc., etc.

VENDREDI NÉFASTE — RÊVE RÉALISÉ

Bien des personnes prétendent que le vendredi est un jour fatal ; j'en connais de tellement persuadées de sa fatalité, qu'elles évitent ce jour-là soigneusement de voyager en voiture, en chemin de fer, en bateau à vapeur, et n'entreprendraient pour rien au monde aucune affaire grave.

En 1897, par un magnifique jour de printemps, je visitai M. S.., propriétaire habitant du Gouvernement de Kieff, homme sérieux, respectable et honoré. Je remarquai que les paysans travaillaient dans les champs, mais chez M. S... on se reposait, comme si c'était un dimanche. Je fis la question suivante : « Il fait un temps bien beau aujourd'hui, comment se fait-il que vous ne semiez pas ? » — Il me répondit : « Vous oubliez que ce jour est un vendredi ! » Je répondis : « Un vendredi ?... très bien ; pourquoi le vendredi serait-il plus mauvais, que le samedi ou bien le jeudi ? » — « Mon Dieu ! s'écria-t-il, vous ne croyez donc pas à la fatalité du vendredi, vous ?... mais j'y crois !..., je vais vous en dire la raison : En 1892, un vendredi, je perdis ma première femme, qui se noya en prenant un bain dans le Dnieper. — Ce fut également un vendredi, en 1893, que moururent mes deux enfants malades de la diphtérie. — En 1895, un vendredi, un grand incendie éclata, toute ma récolte et les bâtiments contenant mon blé furent réduits en cendre. — Un vendredi, quelques semaines après l'incendie, je fus grièvement blessé en tombant de cheval, ce qui me força de garder le lit pendant plus de deux mois. — La nouvelle de la mort de mon frère, qui périt pendant le naufrage du steamer « Wladimir », sur la mer Noire, arriva un vendredi... Même les petits désagréments m'arrivaient principalement les vendredis, et je suis persuadé, que ma mort aura lieu un vendredi... »

J'ajouterai ici, que M. S... redoute tellement le vendredi, qu'il ne voyage jamais ce jour-là et évite toutes les affaires graves.

Je connaissais M. G..., commerçant qui mourut il y a quelques années, il avait les mêmes opinions sur la fatalité du vendredi. Tous ces grands chagrins lui arrivèrent un vendredi, et souvent il répétait à ses amis, qu'il mourrait un vendredi, ce qui eut réellement lieu.

D'après ce qu'écrivent les feuilles allemandes, Bismarck croyait fermement à la fatalité du vendredi ; il entreprenait à contre-cœur une affaire ce jour-là ; il a gardé surtout, le souvenir d'un vendredi qui lui valut toutes sortes de désagréments.

C'était à Versailles, le 25 novembre 1870 ; la Russie réclamait alors, pour prix de sa neutralité, la révision du traité de 1856 qui avait interdit la mer Noire à ses navires de guerre ; l'Angleterre se refusant à perdre le bénéfice des victoires de la guerre de Crimée, avait envoyé à Versailles son ambassadeur, Odo Russel, pour protester contre cette prétention ; or, Bismarck tenait à ménager également la Russie et l'Angleterre.

Il accorda une entrevue à Odo Russel, mais lorsque celui-ci se présenta Bismarck étant occupé; il le fit prier d'attendre et Russel, froissé, se retira. Bismarck en fut fort ému. « De ce quart d'heure de retard, s'écria-t-il, dépend peut-être la paix de l'Europe ! »

En toute hâte il courut chez le roi Guillaume et dans l'antichambre, il rencontra un ambassadeur, qui lui communiqua une lettre d'une importance secondaire, que Bismarck dut lire et discuter. Une heure encore se perdit ainsi.

« Pendant ce temps, dit le chancelier, j'aurais pu conférer avec le roi Guillaume, et envoyer des dépêches de la plus haute importance. Ces contretemps pouvant avoir pour l'Europe entière des conséquences désastreuses... En vérité, il n'y a qu'un vendredi qui puisse me donner de pareilles inquiétudes... *Le vendredi m'a toujours été fatal* !... »

On le sait, dans la nuit du jeudi au vendredi, Bismarck rendit son âme à Dieu.

Veuillez agréer, cher Monsieur Leymarie l'assurance de mon entière sympathie. J. de K.

RÊVE RÉALISÉ : Je vous envoie, cher Monsieur, la traduction des faits intéressants racontés par M. Victor R. Lang de Lemberg, dans les Psychische Studien (Novembre pag. 556).

« Un correspondant du journal polonais : « *Gazeta Warszinska*, qui habite Saint-Pétersbourg écrivit : « A Saint-Pétersbourg on parle de choses étranges à propos de M. Lukawski, qui trouva la mort pendant le naufrage du steamer « Wladimir », sur la mer Noire. On sait que la catastrophe fut occasionnée par une collision du « Wladimir », avec le steamer italien « *Sineus* », en juin 1895. Monsieur Lukawski était employé au ministère de la Marine, et membre de la Société de Bienfaisance catholique de Saint-Pétersbourg; il était peu connu dans la colonie polonaise, attendu qu'il vivait seul, retiré, loin d'aucune société.

« Au commencement de l'année 1895, une nuit, Mme Lukawska fut éveillée par les plaintes et les cris, « au secours! sauvez-moi ! » de son mari, qui faisait les mouvements d'un homme qui se noie; l'ayant éveillé, Mad. Lukawska apprit qu'il rêvait d'une terrible catastrophe sur mer ; il se trouvait sur un grand steamer, qui, par suite d'une collision avec un autre très grand, sombra ; M. Lukawski était jeté à la mer, prêt à périr et en terminant son récit il ajouta : « Ah ! c'est certain que je trouverai la mort sur mer... »

« Depuis cette époque, il mit ses affaires en ordre, en homme qui voit sa fin proche.

« Environ deux mois après ce rêve, il commençait à n'y plus penser, sa femme de même, lorsque, tout à coup, il reçut du ministère de la Marine l'ordre de faire immédiatement, avec ses employés, la visite des ports de

la mer Noire ; — il prit congé de sa femme à la gare de Saint-Pétersbourg et lui dit : « Te souviens-tu de mon rêve ? » — « Lequel répondit sa femme? — » Sache-le, je suis certain de ne plus revenir... *nous ne nous reverrons plus* !...»

« Mad. Lukawska voulut le tranquilliser, mais il ajouta d'un air triste : « Dis ce que tu voudras, tu ne me dissuaderas pas de ma conviction... je le sens, ma fin approche,... rien ne pourra me sauver... oui ! oui !... je vois le port...je vois le steamer... le moment de la collision... la panique... et ma mort !.. cette catastrophe est devant mes yeux !... »

Après un moment de silence il ajouta : « Lorsque tu recevras la dépêche qui t'annoncera mon décès, fais-toi confectionner des vêtements de deuil, mais que ton chapeau soit sans voile ; tu le sais, je déteste ces longs voiles qui traînent... »

Au lieu de répondre, Mme Lukawska repandit des larmes amères. Le signal du départ se fit entendre, M. Lukawski embrassa tendrement sa femme et partit.

Deux semaines après, Mme Lukawska apprit par les journaux la catastrophe des deux steamer « *Wladimir et Sineus* », sur la mer Noire.

Le désespoir s'empara de la pauvre femme, et dans sa douleur, elle disait à ses amies : « Oui ! mon pauvre mari a bien sûr trouvé la mort dans ce naufrage, ainsi qu'il l'avait prédit ». Elle télégraphia à l'amiral Zelenoï à Odessa, et plusieurs jours plus tard, elle reçut cette réponse : « Jusqu'à ce jour, je n'ai aucune nouvelle de votre mari ; ce qui est certain, c'est qu'il se trouvait au moment de la catastrophe sur le *Wladimir* ».

Une semaine plus tard elle reçut officiellement l'annonce du décès de son mari.

Ajouter à ce fait que M. Lukawski s'est vu, en son rêve, luttant pour la vie avec un autre passager. Ce fait se réalisa, avec une exactitude surprenante ; pendant la catastrophe, un passager du Wladimir, M. Henicke se jeta du steamer dans la mer, et saisit une ceinture de sauvetage. A cet instant, M. Lukawski en nageant, s'approcha de lui. M. Henicke lui cria : « Ne prenez pas la ceinture... elle ne peut soutenir deux personnes... nous péririons tous les deux... »

M. Lukawski répondit en tirant la ceinture à lui et il dit : » Je ne suis pas fort nageur.., » Une lutte s'engagea : à la fin M. Henicke s'écria : « Prenez la ceinture...je nage bien et me tirerai d'affaire ... » En ce moment, une vague les sépara à jamais. M. Henicke fut sauvé et M. Lukawski trouva la mort.

Lorsqu'on lit tous ces faits extraordinaires, involontairement on répète les paroles de Hamlet : « *There are more things on earth and heaven, than are dreamt off in your philosophy* », car elles reviennent à la pensée.

Votre bien cordialement dévoué.

JOSEPH DE KRONHELM.

LE SPIRITUALISME AUX ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

VISITE PROBABLE DES SŒURS BANGS CÉLÈBRES MÉDIUMS DE CHICAGO

Extrait du journal *le Light.*

A la suite d'une séance que j'ai eu avec Mlle May Bangs, je demandai à ce médium si elle consentirait à faire le voyage d'Europe, dans le cas où on lui paierait ses dépenses. Elle accepta tout d'abord ma proposition en y mettant une condition, c'est que sa sœur serait invitée à l'accompagner; puis ayant réfléchi quelques instants, elle changea d'avis et, depuis lors, l'affaire n'a pas eu d'autres suites.

Il convient de dire qu'il existe peu de médiums capables de produire une aussi grande variété de phénomènes. Ainsi une expérience faite à l'aide d'une machine à écrire, avec leur concours, a été décrite en 1896, dans un des numéros de notre journal, pages 43, 75 et 137; une autre de portraits peints par les esprits, a été publiée à la page 232; une troisième enfin d'écriture directe sur ardoises et d'écriture indépendante à l'encre, dans l'intérieur d'une enveloppe gommée, ainsi que le passage d'une substance solide à travers une autre, à la page 485, en 1898.

En outre, les « Annales des Sciences psychiques » ont publié en 1898, un compte-rendu d'une séance non moins remarquable tenue avec M. Moutonnier, dans laquelle il obtint de l'écriture au crayon dans une enveloppe fermée dans laquelle fut passée aussi une fleur rose (de pois de senteur). (1)

Si donc le voyage des demoiselles Bangs pouvait se réaliser, leur présence parmi nous serait non seulement d'un grand intérêt pour les spiritualistes, mais elle ouvrirait encore à la Science un nouveau champ d'investigations et de recherches psychiques.

En admettant qu'il soit possible de faire à cet égard des arrangements satisfaisants, je proposerai de soumettre l'affaire à un comité qui en prendrait alors la direction et se chargerait de se procurer les fonds nécessaires. Cependant avant de rien décider, il est un point délicat qui doit être, en toute justice et avant tout éclairci, dans l'intérêt même des sœurs Bangs, car il est hors de doute que si on laissait passer le fait, il ne manquerait pas d'être soulevé au détriment même de ces médiums.

Il s'agit d'un compte rendu publié en 1896, dans le numéro 4 des « Annales des Sciences psychiques », d'une séance d'écriture à la machine, semblable à celle qui fut reproduite par le journal anglais le *Light*, la même année. En prenant connaissance de cet article, le Dr Hodgson écrivit au Dr Dariex

(1) Aussi dans la *Revue Spirite.*

pour lui dire que « les sœurs Bangs », avaient été démasquées, et qu'il y avait lieu de considérer comme de la tricherie les expériences en question.

Le Dr Dariex se vit contraint de rendre publique la déclaration de son confrère, ce qu'il fit dans les *Annales* du numéro 5 de 1896, mais en mitigeant les faits.

(Le journal ajoute que le rapport de ces expériences fut confirmé par les déclarations de trois témoins ainsi que d'un notaire qui était aussi présent à la séance.)

Avant de faire auprès de Mlle Bangs aucune démarche dans le but de savoir si elle serait disposée à venir en Europe, je pensai qu'il serait sage d'appeler au préalable son attention sur cette accusation, de lui demander ce qui a pu la motiver et de lui fournir les moyens de la refuter, au besoin. Elle répondit que la seule accusation rendue contre elle, avait été suscitée par le colonel Bundy, et que celui-ci avait perdu son procès. Elle s'offrit à me procurer une copie légalisée du jugement, ce qu'elle fit peu de temps après.

J'en fait ci-joint l'envoi à l'Editeur du Journal afin que le public en puisse prendre connaissance.

Il n'est que juste que les sœurs Bangs puissent se disculper d'une accusation aussi grave et qui est de nature à entacher leur réputation, afin d'éloigner de l'esprit du public le doute qui pourrait planer sur leur compte.

Voulant de plus m'entourer des meilleures garanties je jugeai prudent de m'adresser à M. Francis, éditeur du journal le *Progressive Thinker* de Chicago, publié autrefois sous le nom de *Philosophical Journal*, sous la direction du colonel Bundy, lequel, mieux que personne, était à même de me fournir des renseignements sérieux et vrais sur cette affaire.

Voici quelle est l'opinion de M. Francis :

« Je me fais un plaisir ainsi qu'un devoir de certifier que les sœurs Bangs sont considérées à Chicago comme les meilleurs médiums. Dans leurs expériences d'écriture directe sur les ardoises, il n'y a pas la moindre possibilité de tricher, attendu que l'expérimentateur ne perd pas un seul instant ses ardoises de vue et ne le laisse jamais entre les mains du médium.

Quant à l'exécution des portraits au pastel dans une caisse fermée, ces expériences sont conduites avec les mêmes garanties et toute chance de fraude est écartée. Je ne doute nullement que nos amis d'outre-mer ne soient entièrement satisfaits de la médiumnité des sœurs Bangs et ils peuvent en toute sécurité les inviter à venir en Europe. »

J. R. Francis.

(Ci-joint une lettre à l'Editeur).

Un article sur le même sujet paraîtra dans les *Annales des Sciences psychi-*

ques de décembre 1898, avec une annotation de la part du Dr Dariex à tous ceux de ses lecteurs qui, désireux de contribuer à la dépense nécessaire au voyage des sœurs Bangs, sont priés de lui envoyer leur adhésion. Il sera facile, dès lors, par une entente mutuelle des deux côtés du détroit, de réunir les fonds requis pour la réalisation de ce projet. Ceux qui, comme moi, se sont livrés à l'étude des connaissances psychiques savent combien ces accusations sont souvent faites à la légère et sans aucun fondement. Il est donc essentiel qu'avant de se prononcer d'une manière définitive sur la vérité et l'authenticité des phénomènes de cette nature, un contrôle des plus rigoureux soit fait dans tous les détails que comporte la production de la manifestation.

La plupart des gens ignorant que le médium est un sujet d'une sensibilité extrême, qu'il subit l'influence de tous ceux qui l'entourent, et ils prononcent souvent des jugements faux, sans se rendre compte que par leur attitude hostile et sceptique, ils sont la première cause du mauvais résultat produit.

Il y a parmi les médiums, j'en conviens comme dans toutes les professions, du reste, des gens peu consciencieux et infatués des succès obtenus, qui ne peuvent se résigner à voir leurs facultés s'affaiblir, même temporairement et qui alors ont recours à des moyens frauduleux. Mais vouloir frapper d'ostracisme un médium sur la foi d'accusations souvent malveillantes et n'ayant aucun fondement sérieux, ne serait ni charitable, ni favorable à la science, étant donné qu'il est toujours possible de soumettre le médium au contrôle le plus minutieux et de s'entourer de toutes les garanties nécessaires pour assurer le parfait succès de l'expérimentation, même s'il était démontré que ce médium avait commis antérieurement un acte de fraude.

Le champ d'investigation est si restreint, qu'en agissant ainsi, ce serait mettre des entraves au développement de phénomènes qui sont d'une si grande utilité pour le progrès de l'humanité.

Questor vitæ.

(Le certificat auquel notre estimé correspondant fait allusion se trouve au bureau du « Light » où ceux qui le désirent peuvent en prendre connaissance. On pourra se convaincre que non seulement les charges d'accusation portées par le colonel Bandy contre Mlles Bangs ne sont pas motivées, mais encore que le Grand Jury a décidé qu'il n'existait aucune charge contre elles et que, par conséquent, il n'y avait pas lieu de donner d'autre suite à cette affaire).

Ayant personnellement connu miss May Bangs, puisque j'ai eu l'occasion d'avoir avec elle, à Chicago en 1897, deux séances des plus remar-

quables dont un compte-rendu a été donné à la fois dans les *Annales des sciences psychiques* et dans la *Revue Spirite*, je joins mon témoignage à celui de l'éditeur du « Progressive Thinker », de Chicago et des nombreuses personnes qui ont obtenu d'elle, des phénomènes analogues, alors que tout moyen de fraude était matériellement impossible et que le contrôle le plus rigoureux était établi, à l'effet de rassurer l'esprit public sur la parfaite honorabilité du médium.

MOUTONNIER, professeur.

Comme il est décidé, de faire venir à Londres et à Paris les sœurs Bangs, nous convions les chercheurs qui se livrent à l'investigation suivie, d'adresser leurs demandes d'admission aux séances, et une somme *ad hoc*, à M. le Dr Dariex, 6, rue du Bellay, Saint-Louis en l'Isle, Paris, directeur des *Annales psychiques*.

P.-G. LEYMARIE.

CERCLE SPIRITE DE TARRASA (ESPAGNÉ).

DISCOURS PRONONCÉ PAR DON MIGUEL VIVÈS, DURANT LA VEILLÉE DU 29 SEPTEMBRE 1898

Cette allocution a eu un grand retentissement en Espagne. Tous les journaux de la cause l'ont reproduite.

M. Vivès explique en commençant que ce n'est point à l'occasion de sa fête patronymique qu'il prend la parole, mais en commémoration de la Révolution du 29 novembre 1869 qui apporta à l'Espagne la liberté de conscience, « cette liberté qui nous permit de sortir du cercle étroit tracé par la tradi- « tion et la théologie. » Cette liberté permit l'importation en Espagne de très nombreux livres étrangers condensant les connaissances acquises, portant la lumière en les ténèbres existantes.

L'orateur s'étend ensuite sur les changements profonds qui suivirent la diffusion des livres philosophiques spirites; une croyance raisonnée jaillit de leur étude, appuyée par les expériences faites scientifiquement; un « baume consolateur se répandit dans les esprits, expliquant le pourquoi « de notre existence, de nos souffrances, de nos tribulations, nécessités « imposées par une loi qui pousse toute chose vers le progrès incessant. »

En une troisième période, il développe la philosophie consolante du spiritisme : tous nos morts aimés venant nous *prouver* qu'ils vivent, nous donner leurs conseils et leurs consolations. « Le vieillard caduc qui avait perdu « tout espoir et toute illusion vit renaître l'espérance, — il se sentit rajeunir « et comprit que, bien qu'ayant perdu la vigueur de la jeunesse, son âme

« n'avait point vieilli, car elle est immortelle et destinée au progrès « éternel. » —

M. Vivès dit ensuite que le spiritisme est à la portée de tout le monde, qu'il n'est le patrimoine d'aucune classe de la société. Tous peuvent le comprendre et l'étudier. Tous peuvent aussi produire les phénomènes spirites ; il suffit d'observer quelques règles générales, d'être le petit nombre, la confiance réciproque, la saine intention de vouloir connaître et suivre les règles prescrites par Allan-Kardec et autres philosophes. « Les phénomènes « se feront plus nombreux et probants par l'expérimentation suivie. »

M. Vivès défend ensuite la doctrine spirite de l'accusation de satanisme portée par ses ennemis. Il dit éloquemment que l'entité satanique est de moins en moins compatible avec toute idée de justice divine. » Léon XIII « dans ces Encycliques, ne parle plus que pour mémoire du dogme des « peines éternelles, tout au contraire des papes Sixte, Grégoire ou Pie qui « terrifient les fidèles par leurs affirmations et leurs menaces, et d'ailleurs « l'étude du spiritisme qui requiert l'usage entier de la raison et de la lo- « gique, fera sentir mieux qu'aucune explication si les communications « obtenues viennent de Satan ou de ceux qui nous ont aimés. »

Il se défend aussi de faire de la propagande à outrance, il veut seulement avertir ; il veut « que tous ceux qui l'entendent sachent bien qu'ils ne sont « pas une entité perdue sans orbite définie, mais que tous leurs cheveux « sont comptés ». — Il parle pour s'éviter de futures responsabilités spirituelles, quand les temps viendront ; c'est le devoir strict de tout spirite.—

Il exhorte les auditeurs à connaître le Spiritisme, qui leur apprendra de grandes choses : « Il vous donnera des forces au cours des adversités de la « vie, il vous apprendra que ce que vous appelez la mort n'est qu'un chan- « gement de façon de vivre, — que l'amour. le progrès et la vertu sont éter- « nels, — que Dieu existe, impersonnel, immuable, infini, — Dieu en qui « nous mettons toute notre espérance. » — Nous sommes tous soumis à une loi éternelle expliquée par le spiritisme, à laquelle nul ne peut échapper : « des mois et des années passeront sans que vous les soupçonniez, « mais le moment fatal viendra pour chacun de vous où vous comprendrez « que, suivant les paroles mêmes du Christ, bien des choses admirées comme « grandes sur terre sont une abomination devant Dieu: désir des richesses, « ambition effrénée, indifférence aux maux d'autrui, facilité d'acceptation « des inégalités sociales, mépris des déshérités de la vie, état actuel qui « apporte avec lui de grandes responsabilités futures, si grandes que de « les connaître chacun changera sa vie, pour que rien n'obscurcisse l'hori- « zon de son avenir. — Si les hommes, dit-il, au lieu de s'enfermer entre « le dogme et la tradition, étudiaient la philosophie et la science au point « de vue religieux, ils ne crieraient pas ensuite, comme nous l'avons entendu « le crier par quelques-uns de ceux qui ont déjà passé le seuil de la mort :

« Ah ! combien différente de ce qu'elle fut serait notre conduite, si nous
« étions encore sur terre, comme vous ! »

M. Vivès termine par ce conseil général à ceux qui l'écoutent : Que ceux « qui ne peuvent ou ne veulent point accepter le spiritisme ne laissent « cependant de croire en Dieu et d'être des hommes; qu'ils remplissent « tous leurs devoirs d'honnête homme, bon époux, bon fils, bon citoyen; « qu'ils ne fassent souffrir personne, parce que les mêmes maux retombe- « raient un jour, comme du plomb fondu, au fond de leurs consciences ! »

En une péroraison éloquente, l'orateur engage chacun des auditeurs à se corriger, à se faire une richesse de bonnes actions et de saines pensées, qu'il retrouvera en un lieu où ne peuvent le suivre la fortune et la puissance terrestres. « Dans le cas contraire, mauvais riches, faux dévots, faux humbles, tous parlent trop sans accomplir des actes méritants ; ils sont plus responsables par le fait même de leur hypocrisie, ils tomberont fatalement un jour en un abîme de remords et de désespoir.

Le traducteur FRANTZ FIGUÈRES.

UNE INDICATION SUR LE SPIRITISME

Tiré de l'*Avisatore de la province* du 6 novembre, 1898.

Nous avions tous cru que le spiritisme était contraire à la religion, c'était une erreur grossière; nous devons en cela, croire aux écrits de *Mme C. Arenal* dans plusieurs fascicules de la *Revue de Psychologie* de Turin, que dirige si brillamment le respectable docteur Nicefore Filalete. Voici ce que dit notre dame spirite.

« La religion ne consiste pas en formules extérieures et en pratiques presque mécaniques, en paroles qui s'ignorent et se démentent les unes les autres, en actes absurdes et sans aucune valeur. Ce n'est point une invocation commode dont on n'observe point la portée. La religion véritable, c'est aspirer à la perfection, à l'esprit de justice, à l'amour, à l'union divine de tous les esprits incarnés, qui se soutiennent mutuellement dans l'adversité et la prospérité.

« L'homme n'est pas religieux comme on est militaire; il ne peut abdiquer sa conscience devant autrui, car il est responsable de ses actes. Il ne peut dire, ayant récité une oraison, qu'il a rempli ses devoirs religieux et alors, il s'occupera de sa profession, de son commerce absolument. La plupart du temps, après avoir prié chez soi, l'homme ne fait pas entrer la religion dans ses labeurs et il en fait fi quant à ses gains. La religion véritable, consciente, accompagne l'homme partout, adéquate à son intelligence elle pénètre sa vie, elle influe dans tous ses actes.

Ses devoirs religieux ne peuvent s'accomplir à une heure convenue du

soir, du matin ou de la nuit, mais ils sont de toutes les heures de la journée, par la parole qui représente la sage pensée, la justice absolue, l'amour fraternel de tous les êtres, tout ce qui est en accord avec la loi de Dieu.

N'est religieux que celui qui travaille, se complait au devoir, qui pardonne les offenses, les erreurs d'autrui, qui sait consoler l'affligé, qui n'empiète jamais sur le bien de ses frères en humanité, qui regrette l'esprit de vengeance et du mal faire.

La religion ne consiste donc pas en actes de foi sans sanction et en pratiques puériles du culte, tout en enfreignant la loi divine.

Un homme religieux ne passe pas son temps à l'église; il érige un véritable temple dans son cœur, offre son travail et sa pensée à Dieu comme un hommage, non comme une profanation ou une insulte.

Alors que vient la nuit, il examine sa conscience, se demandant si sa journée fut celle d'un juste qui évita le mal ; s'il a accompli le bien qu'il lui était possible de faire. Ainsi, s'est accomplir devant le Créateur son véritable devoir religieux.

En matière religieuse, nul n'a le droit de jeter aux autres la première pierre; sans être riche, dans sa maison il peut, cet homme,avoir des aspirations sublimes et triompher de terribles épreuves.

L'homme qui après les splendeurs trouve les tribulations, la misère et l'abandon, obtient la plus haute vertu s'il reste impassible et bon, s'il reste l'ami du vrai, s'il travaille contre l'ignorance mère de tous nos maux.

Pauvres et religieux soyons meilleurs et que l'homme riche partage avec l'éprouvé.

Ce qui précède est conforme à l'enseignement rationnel de l'*Evangile selon le spiritisme*, volume qui contient l'explication des maximes morales du Christ et leur concordance avec le spiritisme et leur application aux positions diverses de la vie ; Allan Kardec en est l'auteur. Ce philosophe a dit : Il n'y a de foi réelle, que celle qui peut rationnellement, face à face, regarder toutes les époques de l'humanité.

P.-G. Leymarie, *traducteur*.

PHYSIOLOGIE PSYCHIQUE. — SPIRITISME

« Si le spiritisme, dit Aksakof, n'offrait que des phénomènes physiques et des matérialisations sans contenu intellectuel, nous aurions dû logiquement les attribuer à un développement spécial des facultés de l'organisme humain ; — et même le phénomène le plus difficile à classer, la pénétration de la matière, nous serions forcé de le ramener, en vertu de ce même raisonnement, à la puissance magique que notre volonté, à l'état de surexcitation exceptionnelle, exerce sur la matière.

« Mais étant donné que les phénomènes physiques du médiumnisme sont inséparables de ses phénomènes intellectuels, et que ces derniers nous obligent, par la force de cette même logique, à reconnaître pour certains cas, l'existence d'un tiers-agent, en dehors du médium, — il est naturel et logique de chercher également dans ce tiers-agent la cause de certains phénomènes physiques d'ordre exceptionnel. Ce troisième facteur existant, il est évident qu'il se trouve en dehors des conditions de temps et d'espace qui nous sont connues, qu'il appartient à une sphère d'existence supraterrestre. Nous pouvons donc supposer, sans pécher contre la logique, que ce troisième facteur possède sur la matière un pouvoir dont l'homme ne dispose pas. »

Comme conclusion, Aksakof se place, en face de trois hypothèses. Cet être humain peut représenter :

1° Un être humain vivant sur terre ;

2° Ou un être humain qui a vécu sur terre ;

3° Ou bien un être humain extraterrestre d'une espèce inconnue de nous.

Dans tous les cas il est inutile de recourir, pour résoudre le problème, à la Métaphysique et à l'Absolu.

Les phénomènes médiumniques appartenant au spiritisme se reconnaissent aux caractères suivants :

Ils sont en contradiction avec la volonté et les sentiments du médium. Les communications peuvent être reçues dans des langues inconnues au médium et aux personnes qui l'assistent ; elles peuvent être données en chiffres au lieu de lettres, en anagrammes, en mots écrits à l'envers avec des complications ou des transformations, etc.

Les phénomènes d'obsession et de persécutions constituent également un caractère d'origine spiritique. Les persécutions de la famille Fox en sont un exemple remarquable.

Il en est de même des communications dont la nature est au-dessus du niveau intellectuel du médium.

Exemples : 1° terminaison par un jeune homme illettré du roman de Charles Dickens (*Edwin Drod*), ce jeune homme était un médium très puissant, apprenti mécanicien et n'avait aucune prédisposition à la littérature.

2° Réponses *exactes* et *immédiates* faites par un médium femme d'une instruction médiocre à un grand nombre de questions scientifiques ardues. Parmi ces questions, en voici deux choisies par M. Barkas, le géologiste distingué de Newcastle : comment peut-on calculer la relation qui lie entre eux les battements spécifiques de l'air pris sous un volume constant et sous une pression constante d'après la vitesse observée du son et la vitesse déterminée au moyen de la formule de Newton ? Quel est l'origine des consonnances imparfaites ? Les autres questions concernaient l'anatomie, la chimie et les sciences physiques et les personnes qui assistaient aux séances étaient des profanes en ces matières.

3° Solution des problèmes astronomiques non encore résolus par la science, par une dame médium. Une des questions était celle-ci : Pourquoi les satellites d'Uranus font-ils leur révolution de l'Ouest à l'Est? (1) Une autre était la description des deux satellites de Mars, dit-huit ans avant leur découverte (Fait observé par le général Drayson).

On reconnaîtra encore la nature des manifestations : 1° dans la médiumnité des petits enfants ; 2° dans la conversation en langues étrangères inconnues des médiums dans l'exécution de morceaux de musique par des sujets n'ayant aucune instruction musicale ; 3° par la communication de fait que ne connaissent ni le médium, ni les assistants et qui ne peuvent être expliqués par la transmission de pensée, en raison même des conditions dans lesquelles ces messages sont délivrés ; 4° par les communications venant de personnes complètement inconnues des médiums aussi bien que des assistants ; 5° par la transmission de messages et d'objets à une grande distance, etc.

Ces phénomènes, dont nous donnerons la description détaillée dans un chapitre ultérieur, sont aujourd'hui téllement multiples, ils ont été constatés à l'aide d'appareils enregistreurs par des hommes d'une probité scientifique si absolue, et leur caractère objectif est tellement manifeste qu'on peut conclure qu'ils appartiennent essentiellemeet à la science positive. Tout en leur donnant le nom de phénomènes occultes, Richet n'a-t-il pas, lui-même, formulé, dans sa lettre à Dariex, les conclusions suivantes : « Nous avons la ferme conviction qu'il y a, mêlées aux forces connues et décrites, des forces que nous ne connaissons pas ; que l'explication mécanique simple, vulgaire, ne suffit pas à expliquer tout ce qui se passe autour de nous ; en un mot qu'il y a des phénomènes psychiques occultes. »

Ponr que les communications médiumniques présentent des traits indubitables de l'identité de la personnalité appartenant à l'au-delà, elles doivent se produire en l'absence de la personne intéressée, — la présence de celle-ci pouvant être la source inconsciente de la manifestation, — et être caractérisées par des traits intérieurs ou extérieurs que la présence de cette personne ne peut affecter. Dans le cas contraire, les phénomènes rentrent dans le cadre de ceux de l'animisme.

L'identité de la personnalité posthume a été constatée par des traits différents qu'Aksakof a classés ainsi :

1° Communications de la personnalité dans sa langue maternelle, inconnue du médium ;

2° Communications délivrées par la personnalité dans un style caractéris-

(1) La réponse du médium fut que les satellites d'Uranus tournent, comme les satellites des autres planètes de l'Occident à l'Orient, et l'erreur provient de ce que le pôle Sud d'Uranus était tourné vers la terre au momeut de la découverte de cette planète. Cette vérité a été reconnue depuis la communication du médium.

tique ou par des expressions particulières qui lui étaient familières, reçues en l'absence de personnes connaissant cette personnalité ;

3° Communications dans une écriture identique à celle de la personnalité, celle-ci inconnue du médium ;

4° Communications provenant de la personnalité contenant un ensemble de détails relatifs à sa vie et reçues en l'absence de toute personne ayant connu la personnalité;

5° Communications de faits qui n'ont pu être connus que de la personnalité elle-même et qu'elle seule a pu communiquer;

6° Communications qui ne sont pas spontanées, mais provoquées par des appels directs à la personnalité et reçus en l'absence de personnes connaissant celle-ci ;

7° Communications reçues en l'absence de toute personne ayant connu la personnalité et trahissant certains états psychiques ou physiques propres à celle-ci ;

8° La personnalité attestée par l'apparition de sa forme terrestre.

Voici quelques faits, comme exemples, qui ne peuvent se rapporter ni aux phénomènes de lucidité ni aux phénomènes d'animisme, et qu'il faut admettre comme des phénomènes spiritiques, — à moins de vouloir rejeter ceux-ci à priori, systématiquement, comme les pontifes de la science acquise rejetaient autrefois les expériences de Galilée et celles de Galvani, à l'exemple des académiciens modernes, niant les aérolithes et les phénomènes magnétiques.

1. — Une jeune américaine, miss Laure Edmonds, fille d'un magistrat des Etats-Unis, médium très remarquable se rencontre dans une séance avec un Grec M. Evangelidès. Cette jeune fille ne sachant pas un mot de grec, converse néanmoins pendant des heures entières et avec grande facilité avec M. Evangelidès, et apprend à celui-ci des faits tellement précis qu'il « reconnaît dans l'invisible parlant par la bouche de miss Laure, un ami intime, mort quelques années auparavant en Grèce, et qui n'était autre que le frère du fameux patriote Bozzaris. »

Le médium parle d'ailleurs de différentes questions de famille et de politique avec une parfaite exactitude ; — et dans une autre séance annonce à M. Evangelidès la mort d'un de ses enfants qu'il avait laissé bien portant en Grèce avant son départ pour l'Amérique (1).

Ce fait me paraît concluant. Quel intérêt, en effet, pourrait avoir la Force intelligente parlant grec pour se dire la personnalité posthume de Bozzaris, et faire gratuitement ainsi un mensonge ?

Plusieurs autres faits analogues sont consignés dans l'ouvrage d'Aksakof (*Animisme et Spiritisme*).

2. — C. Hall, littérateur distingué, a publié l'observation suivante (2) :

(1) In *Facts* 1885 Boston.
(2) *Light* 1883.

« J'ai reçu par le médium D. Home un message de la fille de Robert Chambers, concernant une affaire de famille d'ordre très intime et me demandant d'en donner connaissance à mon ami M. Chambers. Je refusai de le faire, à moins d'obtenir une preuve qui pût le convaincre que c'était réellement l'esprit de sa fille qui m'avait parlé. L'esprit me répondit : « Dites-lui : papa, mon amour ! » Je demandai à M. Chambers ce que signifiait cette expression. « C'étaient, fit-il, les dernières paroles de mon enfant avant de mourir, pendant que je lui soulevais la tête au-dessus de l'oreiller. » Je me considérai dès lors comme autorisé à lui faire part du message qui m'avait été transmis à son intention.

3. — L'observation suivante est de M. Owen, publiée en 1884 (1) : « Il y a de cela douze ans, je comptais au nombre de mes amis un sénateur de Californie, fort connu, directeur d'une banque à San-José. Le Dr Knos — c'était son nom, était un partisan résolu des doctrines matérialistes. Très malade d'une affection pulmonaire, il ne voyait dans la mort qui l'attendait que l'oubli éternel. « Faisons un pacte, Docteur ; si, là-haut, vous vous sentez vivre, vous viendrez me communiquer ces mots : « *Je vis encore.* »

« Trois ans après sa mort, je me rencontrai avec un médium à matérialisations, étranger à notre état. Dans une séance, je plaçai une ardoise soigneusement nettoyée, ainsi qu'un crayon sur la surface inférieure de la table. Le médium plaça une de ses mains sur la mienne et l'autre sur la table. Nous entendîmes alors le bruit du crayon sur l'ardoise, et nous trouvâmes écrites les lignes suivantes :

« Ami Owen, les phénomènes que nous offre la nature sont irrésistibles, « et le soi-disant philosophe, qui lutte souvent contre un fait qui contrecarre « ses théories favorites, finit par être lancé dans un océan de doute et d'in- « certitude. Ce n'est pas précisément le cas avec moi, bien que mes an- « ciennes idées sur la vie future soient maintenant bouleversées de fond en « comble ; mais, je l'avoue, ma désillusion a été agréable et je suis heu- « reux, mon ami, de pouvoir vous dire : « *Je vis encore.* »

« Votre ami toujours,

Vm. Knox. »

M. Owen fait observer que le médium n'avait jamais connu le Dr Knox, et que l'écriture de l'ardoise et la signature furent immédiatement reconnues par le personnel de la banque présidée par le Dr Knox.

Or, pour quiconque connaît la valeur de la graphologie, il ne pouvait pas rester le moindre doute sur l'identité de la personnalité.

4. — Observation du Dr Brittan, de *Vaterford*, New-York. Dans une séance composée de douze personnes, le médium John Prosser, en état de transe, donne la communication suivante :

« Je ne suis connu de personne dans l'assistance, mais je me sens attiré

(1) *Philosophical Journal.*

vers votre cercle. Je me suis désincarné à l'âge de plus de cent ans, j'ai été soldat sous la révolution ; j'ai souvent vu Washington pour lequel j'ai conservé le plus grand respect. Je vous donne le conseil, comme fruit de mon expérience personnelle, de vivre d'après votre propre intelligence et de suivre les enseignements du grand livre de la nature. Tout ce que je vous dis est juste. Si vous voulez vous en donner la peine, vous verrez que tout est exactement ainsi que je vous le dis. Je demeurais à Point-Pleasant, New-Jersey, et il ne tient qu'à vous de vous assurer si John Chamberlain vous a dit la vérité. Je suis mort le vendredi 15 janvier 1847, père de onze enfants. »

Vérification faite tout ce qui a été dit par le soi-disant Chamberlain fut reconnu d'une exactitude rigoureuse.

5. — Observation du Dr Davey, de Bristol. Son fils meurt en mer sur un bâtiment dont il était le médecin. En arrivant à Londres, le capitaine informe le père et lui remet une somme de 22 livres sterling trouvée sur le défunt. Il lui délivre également un extrait du journal du bord où tous ces détails étaieni ins crits. Le Dr Davey pour récompenser le procédé du capitaine lui fit cadeau d'un porte-mine en or.

Dans une séance tenue à Londres à laquelle assistaient le Dr Davey et sa femme, un médium donne un message dans lequel il disait que le jeune Davey était mort empoisonné.

Le Dr Davey, désireux de s'assurer de l'identité de cette personnalité, la pria de lui en donner une preuve. Alors son interlocuteur occulte lui dit quel cadeau il avait fait au capitaine, chose qu'aucune des personnes présentes ne pouvait savoir, Il apprit aussi que la mort de son fils était due à l'imprudence de l'économe, qui avait fait une préparation toxique au lieu de celle demandée par le jeune médecin.

A la suite de ces communications, le Dr Davey se fit délivrer par l'armateur une copie du journal du bord, laquelle ne s'accordait pas avec celle que lui avait remise le capitaine. On découvrit encore d'autres détails mystérieux qu'il fut interdit de divulguer (1).

6. — L'observation suivante est extraite du *ClevelandPaindealer*, de Philadelphie. Le médium s'appelait Powell, et l'assistance était nombreuse et ne comptait que des personnes honorablement connues.

Les demandes adressées au médium lui étaient remises sur des petits rouleaux ne contenant que le nom d'une personnalité posthume.

Ces rouleaux étaient préparés à l'avance et à l'insu du médium. Pour cette séance, l'un des assistants avait prié une dame de sa connaissance d'écrire un nom sur une bande de papier, de le rouler et de la lui remettre.

Cette dame ne *se trouvait pas à la séance, et lui même ne savait pas quel nom elle avait écrit.* Au cours de la séance, ce rouleau fut clandestinement mêlé aux autres.

---

(1) *Light* 1885 et *Bristol-Journal.*

M. Powell appliqua ce bout de papier roulé à son front. Et subitement sa face pâlit et il tomba lourdement en arrière sur le plancher.

Il se releva et prononça d'une voix faible les paroles suivantes : « Dites à Hattie (la dame qui avait écrit la question) que ce n'est pas un accident ni un suicide, mais un lâche assassinat... et c'est mon mari qui l'a commis. Des lettres existent qui le prouveront. On retrouvera ces lettres. Je suis Mrs Sallie Laner. »

C'était le nom écrit sur la bande de papier, et le nom de la femme qui avait été trouvée morte, quelques jours auparavant, à Omaha, tuée par un coup de feu ; mais à ce moment on ignorait encore si cette mort était due à un suicide ou à un crime commis par son mari. Elle avait habité Cleveland et avait connu la dame qui écrivit la question.

Comment le médium a-t-il pu avoir connaissance des faits contenus dans sa réponse. Il n'a pas ouvert le rouleau ; il ignorait les événements ; *et pas une des personnes présentes ne savait quel nom était écrit sur la bande de papier*. Or ce phénomène s'est produit dès que le médium eût porté à son front le billet roulé ou était écrit Mrs Sallie Laner. Le nom était juste, la réponse précise. Le lendemain, Laner, le mari était arrêté sous l'inculpation d'avoir tué sa femme.

Il n'y avait là aucune connaissance préalable des faits, aucune connivence, aucune divination ni lecture de pensées.

Quelle est donc la Force intelligence qui s'est manifestée, si ce n'est la personnalité posthume de Mrs Laner?

7. — L'observation suivante tend à prouver que les individus aliénés continuent à être affectés pendant quelques temps, après leur mort. de la même aberration mentale dont ils avaient été atteints durant leur vie.

Un médium, Mlle S... reçoit une communication étrange en langue française, et signée Napoléon. Elle croit à une mystification et n'y ajoute aucune importance.

Elle reçoit ensuite une seconde communication dans laquelle on lui donne la clef du mystère. La communication émanait d'un individu qui avait été fou, de son vivant, s'imaginant être Napoléon.

Ce fait dans les annales de la médiumnité se présente assez souvent. D'où l'étonnement profond des assistants en voyant la signature d'un homme de génie au-dessous de quelques lignes de banalités.

D'ailleurs l'aliénation mentale n'est pas la seule affection persistant pendant plus ou moins de temps après la mort. Les grandes sensations physiques produisent le même phénomène, et sont souvent ressenties par le médium dans l'état de transe.

8. — Observation présentée à la Société *Spiritual Alliance*, par le major général Drayson.

« Je reçus un matin un télégramme m'informant de la mort d'un de mes amis intimes, un ecclésiastique qui habitait le nord de l'Angleterre.

« Le jour même j'assistais à une séance médiumnique, pendant laquelle toutes mes pensées étaient absorbées par la mort de mon ami.

« Je demande au médium si elle ne voyait pas un esprit tout récemment désincarné. Elle me répondit affirmativement; et en pensée, je voyais l'image du prêtre, mon ami. Mais le médium ajoute qu'elle voyait un homme en uniforme qui lui disait qu'il venait de mourir d'une mort violente. Elle me cite ensuite ses noms et prénoms, ainsi que le sobriquet que ses camarades lui avaient donné. Sur mes questions relativement aux incidents de sa mort, il me fut répondu qu'on lui avait tranché la tête, que son corps avait été jeté dans un fossé, que cela avait eu lieu en Orient, mais non pas aux Indes. Je n'avais pas vu cet officier depuis trois ans; après les dernières nouvelles que j'avais reçues de lui, il se trouvait dans les Indes.

« L'enquête que je fis ensuite à Wollwich m'apprit que cet officier avait dû se trouver aux Indes, mais qu'il avait ensuite été en Chine.

Quelques semaines plus tard, on reçut la nouvelle qu'il avait été fait prisonnier par les Chinois, Une rançon considérable avait été offerte pour sa libération, mais il avait disparu sans laisser de trace.

« Pendant mon dernier séjour aux Indes, je rencontrai le frère de cet officier et lui demandai s'il ne savait rien sur la mort de son frère en Chine. Il me dit que son frère était allé en Chine où il apprit de source certaine que le commandant des troupes mongoles, furieux d'avoir perdu un de ses amis, avait fait décapiter son prisonnier sur la digue d'un petit canal, au fond duquel on jeta son corps. »

Pour le général Drayson ce fait suffit à réfuter la théorie animiste, que « Rien ne peut se manifester dans le médium qui n'ait été dans les personnes présentes. »

Cette formule n'est peut-être que la traduction moderne du *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu*, de l'école de Locke, mais avec la restriction de Leibnitz, *nisi ipse intellectus*.

Moniteur de l'Hygiène publique.

(*A suivre.*) Dr DUPOUY (d'Auch).

NOS CONFÉRENCIERS

M. Léon Denis avait fait une conférence à Paris, pour le cinquantenaire du spiritisme ; après lui, M. Gabriel Delanne avait brillamment développé, devant un public énorme, sa thèse sur la marche de la phénoménalité, soulevant l'enthousiasme de l'assistance, par son savoir et sa brillante exposition du sujet qu'il traitait ex professo.

Les deux orateurs éminents ont bien mérité du spiritisme par leur initiative et leur talent.

Nous l'avons dit précédemment, M. Léon Denis a visité Lille, Bruxelles, Liège, Amsterdam, Anvers, Lyon, Avignon, Grenoble, Marseille, Montpellier, Toulouse, semant partout la vérité avec succès et devant des auditeurs d'élite,

A Marseille, au premier rang, le général Canonge commandant la place, en uniforme, avec dix officiers d'état major ; puis des magistrats, des professeurs et beaucoup de dames. M. Ch. Baron, rédacteur du *Sémaphore* et président de la Société des hautes études psychiques, a présenté l'orateur à l'auditoire. Les organisateurs de cette réunion, satisfaits des résultats obtenus, remercient le *Leader* spirite au nom de plusieurs groupes en formation.

Dans son groupe, M. Baron a des membres tels que les Dr Icard, Blotz, Desrabondes, Baissade de la Marine, M. et Mme Tivolier ; il s'est rattaché à la fédération du S.-E. Pas de contradicteurs à Marseille.

A Avignon, salle des fêtes et à la mairie, l'abbé Grimaud a présenté quelques objections anodines ; ce fut le seul contradicteur.

Dans un grand journal de Marseille, M. Saint-Mars, s'exprime ainsi :

« De bonne heure la salle choisie par les convocateurs est comble. Au nombre des invités, M. le général Cononge.

A 9 heures précises, M. Léon Denis fait son entrée. Au physique, le conférencier est de taille moyenne ; les yeux un peu enfoncés dans leur orbite, sont petits et bleus, mais à travers les verres épais de son lorgnon qui les voilent, on s'aperçoit qu'ils brillent avec une singulière énergie.

« En quelques mots, le président présente le conférencier et aussitôt cette formalité accomplie, M. Léon Denis entre sans préambule dans l'étude de son sujet : « Le spiritisme devant la science ».

« Après avoir examiné les premières manifestations qui se produisirent en Amérique, il y a bientôt 50 ans, manifestations qui aboutirent au mouvement actuel, M. Léon Denis signale la formidable opposition qui accueillit à son origine « l'idée spirite ». L'incrédulité des hommes de science, leur divergence d'opinions et d'interprétations, concernant ses manifestations. Le conférencier cite l'évolution qui se fit chez quelques-uns d'entre eux, et non des moins illustres, tels que MM. Robert Dale Owen, Russell Wallace, Crookes, Richet, Aksakof, et plus récemment encore la conversion du célèbre et incrédule docteur Hodgson qui, dans une séance, ayant demandé à « l'Esprit » de lui dire ce qu'il portait dans l'une de ses poches... « C'est le voile qui recouvrait le visage de votre enfant mort ! » lui fut-il répondu par « l'Invisible ».

« Les voilà bien, s'écria aussitôt le docteur Hodgson, ces prétendus esprits, il croyait avoir sur lui *le souiler* et non le voile de son enfant. L'examen immédiat du paquet donna raison à... « l'Esprit ». En se rendant à la séance l'incrédule docteur s'était simplement trompé de paquet... Cette expérience fut faite au moyen d'un cadran où tout autour se trouvaient disposées les lettres de l'alphabet, et au centre duquel une aiguille actionnée par « l'invisible » marquait l'une après l'autre les lettres devant dicter la réponse; le médium tournait le dos au cadran.

« Abordant ensuite le côté moral de son sujet, M. Léon Denis examine le rôle bienfaisant pour l'humanité de la doctrine spirite opposée aux sombres croyances du matérialisme et à celle de l'Église. Il y a une chose qui doit s'imposer un jour, s'écrie M. Léon Denis dans un superbe élan d'éloquence, c'est la vérité ! cette vérité il faut la connaître parce qu'elle ouvre à l'homme des horizons nouveaux, en lui faisant savoir ce qu'il est, d'où il vient et où il va ! Elle éclaire sa route et lui montre l'immortalité.

« Malheureusement la voix du conférencier, un peu faible, s'entend difficilement, mais combien sont puissants et harmonieux ses appels à la fraternité. Nos vies actuelles tissées de nos mérites passés, dit l'orateur, prépare notre bonheur futur. Tous nous sommes appelés aux mêmes destinées, et ce n'est point les uns sans les autres, que nous gravirons les sommets éternels réservés à tous ceux qui ont lutté et souffert ici-bas. De là, la nécessité d'être unis.»

« Les chaleureux applaudissements de l'assistance adressés au savant conférencier ont prouvé à M. Léon Denis qu'il avait été compris par ses auditeurs. »

SAINT-MARS.

CHASTE HÉROÏNE, HUMBLE BERGÈRE

Voir la *Revue* d'octobre, 1898 et aux *Errata*.

SECOND CHANT

GERMAINE COUSIN

... Oui, c'est vous, ô mon ange gardien !
Vous dont le cœur me reste et pleure avec le mien.
LAMARTINE.

Depuis ce jour de deuil, fin des luttes stoïques,
Ce grand jour qui du ciel ouvrit les saints portiques
A l'ange remonté vers l'azur étoilé,
Un long siècle s'est écoulé.

Dans cet âme héroïque, à la France fidèle,
La voix du dévouement s'élève et retentit.
Cette voix instamment ici-bas la rappelle,
A cet appel elle sourit.

Elle demande à Dieu de lui laisser reprendre,
Avec la pauvreté la garde d'un troupeau :
Et, pour renaître encore, elle est prête à descendre,
Oui, prête à souffrir de nouveau.

Elle vient sans coursier, sans armes, sans défense,
Se revêtir de chair et braver la souffrance
Qu'elle sut mépriser pour conserver, jadis,
Et le sceptre et l'honneur à son noble pays.

L'héroïne d'alors, affaiblie, épuisée,
Par les siens méconnue et de tous méprisée,
Vit cachée aujourd'hui dans cet obscur séjour.
Après avoir rendu tout son lustre à la cour
De ce roi pour lequel elle avait pris les armes,
Pour se défendre, hélas! elle n'a que des larmes ;
Mais sous une autre forme et sous un autre nom,
L'ange est toujours trahi par son divin rayon.

Sa coupe d'amertume est loin d'être vidée ;
Et pourtant de ses maux son âme débordée,
Sera victorieuse en ce rude combat,
Car le vainqueur est grand, quoique obscur, sans éclat.

Il vient aux malheureux apporter l'espérance,
Leur apprendre à bénir la misère, la faim,
Les injures, la haine; et, pour toute vengeance,
A punir le méchant en lui tendant la main.

C'est là ce dévoûment dédaigné par le monde,
Dévoûment qui lui fait reprendre un corps mortel :
Pour qu'un tel sacrifiec à son grand cœur réponde,
Il lui faut l'accomplir sur un monde charnel.

* * *

Germaine (c'est son nom) eut, malgré sa jeunesse,
Trop de malheurs, hélas! pour être racontés.

Dès l'âge de deux ans elle n'eut de caresse,
De témoignages de tendresse,
Que ceux d'une grand'mère infirme à ses côtés.

La mort avait déjà frappé sa bonne mère,
Son aïeule est bientôt enlevée à son tour,
Et de la pauvre enfant la destinée amère
Semble, avec ironie, inventer chaque jour
Quelque tourment nouveau, depuis que, dans la ferme,
Une femme au cœur dur, à la voix rude, ferme,
Vint s'asseoir, prendre place au foyer paternel.

Germaine, résignée, oppose au joug cruel,
A cet esprit acariâtre,
A cette brutale marâtre,
Son noble caractère ; et, devant la douleur,
De l'héroïne encor s'affirme la grandeur,

Oui, celle que chaque bataille

Couvrait de gloire et de lauriers,
N'a plus pour lit qu'un peu de paille.
Ses moutons, plus hospitaliers
Que la mégère qui l'accable
D'injures et de coups, sans jamais se lasser,
Lui laissent un coin dans l'étable
Et de leur bêlements semblent la caresser.
Elle a pour toute couverture
Quelques piteux lambeaux dont, pendant la froidure,

Elle cherche à se garantir ;
Mais trop cruellement le froid se fait sentir,
Et dans les nuits d'hiver sa souffrance est immense !
Pauvre enfant ! un frisson me saisit quand j'y pense.
Avant l'aube elle mène aux champs ses compagnons,
Ses uniques amis, son troupeau de moutons,
Toujours soumis, toujours fidèle.

***

A son approche on fuit, les gens s'éloignent d'elle,
Les plus fanatisés font un signe de croix.
Pourtant quelques bons villageois,
Sachant apprécier son âme généreuse,
Disent ; pourquoi la fuir ? quel mal a-t-elle fait ?
Donner son pain au pauvre et le donner joyeuse,
A tous, sans distinction, est-ce donc un méfait ?

De certains mendiants, malgré la part très chiche,
Qu'elle emporte de sa maison,
Elle est le seul espoir, car alors, pauvre ou riche,
Crainte d'être entaché des œuvres du démon,
Doit refuser l'aumône aux fils de la réforme.
Donner aux huguenots ? Grand Dieu, quel crime énorme !
Germaine acquiert ainsi le plus triste renom ;

Mais, cédant à l'amour, les pauvres, se dit-elle,
Ne peuvent de nos cœurs être ainsi rejetés ;
Tous ont droit au secours d'une main fraternelle
Et tous dans le besoin doivent être assistés.

Cependant les enfants, par ordre de leurs mères,
Fuient la pauvre orpheline ; et chacun, sans pitié,
Tour à tour l'injurie et lui lance des pierres ;
Mais c'est de tous ses maux la plus faible moitié.

Un jour, passant devant l'église,
Elle entre au saint lieu pour prier.
O bonheur surhumain ! ô prodige ! ô surprise !
O doux ravissement qu'on ne peut oublier !
En essuyant les pleurs qu'elle vient de répandre
Pendant qu'elle implorait la mère du Sauveur,
Les yeux sur son image, elle la voit descendre,
Eblouissante de splendeur,
S'éloigner du tableau, puis relever son voile
Et d'elle enfin se rapprocher.

Un nuage vermeil, brillant comme une étoile,
De la voûte aussitôt semble se détacher.
Il s'entr'ouvre et soudain viennent près de Marie
Deux femmes dont l'aspect, radieux de beauté,
Est empreint d'idéal et de sérénité.

Tout émue, elle voit son aïeule chérie,
Puis sa mère trop tôt ravie à son amour
Pour que le souvenir lui fasse reconnaître
Celle qui lui donna le jour.
Mais son cœur la devine et dès lors se pénètre
Des pensers dont on vient du ciel l'entretenir.
Ce langage émouvant, angélique, ineffable
Imprime en son esprit la trace ineffaçable
Des mots qu'un être humain ne saurait retenir.

***

Sur les bords des sentiers qui longent la colline
Le troupeau va paissant, tandis que l'orpheline
Est réduite parfois, dans les champs, les coteaux,
A manger des bourgeons que broutent ses agneaux.

La marâtre a pourtant découvert la cachette
Du pain qu'elle gardait pour apaiser la faim
Du vieillard huguenot qui vient tendre la main.
A la frapper elle s'apprête,
Mais, ébahie, elle s'arrête
Quand, au lieu de ce pain, souvent mouillé de pleurs,
Elle voit resplendir de ravissantes fleurs.

***

Au pied d'une humble croix, au-délà du village,
D'une croix qu'elle a soin d'orner et de fleurir,
Elle implore le ciel, et cette sainte image
Fait naître dans son cœur la force de souffrir.
Elle pense et rêve à sa mère,
Que toujours elle sent présente à ses côtés,
L'aidant à dominer sa honte, sa misère,
A supporter l'ennui de ses jours attristés.

En son âme une voix tendre, mysérieuse,
A murmuré ces mots : va, je veille sur toi!
Ton épreuve est crùelle, hélas! bien douloureuse
Courage, enfant! Ecoute-moi.
Et Germaine ardemment la prie et la conjure
De ne jamais l'abandonner;
Puis, devant cette croix, au Seigneur elle jure
De tout souffrir, tout pardonner,
Mais il lui faut encor payer de sa personne.

(*A suivre.*) EULALIE CATALA

NOUVELLES DIVERSES

Nouvelle revue spirite à Budapest. — Mon cher frère en croyance : Je suis heureux de porter à votre connaissance que notre cause fait actuellement de grands progrès dans notre pays. En conséquence le temps est arrivé de déployer notre drapeau, d'appeler l'attention du public sur nos principes ; nous les ferons connaître à partir du 1er janvier 1899, dans une revue périodique, *Vila-Gossag* (la Lumière).

Nous en informerons le public et notre intention est de le faire dans une annonce qui paraîtra le 10 décembre de l'année courante.

Ce serait un grand avantage pour notre cause si nous pouvions, dans notre programme, inscrire sur la liste de nos membres, des personnages de distinction, les noms de personnes distinguées, allemandes et anglaises, et nous aimerions en premier lieu, porter ceux des spirites éminents de la France.

Nous avons élus comme membres honoraires de notre Société Messieurs de Rochas, Richet, Léon Denis et E. Nus; ayez la bonté de me donner les noms et les adresses des susnommés. En même temps, je prends la liberté de vous demander, si mon cher ami, M. Ch. de Rappard est encore sur notre terre, et dans l'affirmation, s'il séjourne à Paris.

Espérant que vous, mon ami, vous jouissez d'une santé parfaite, que vous voudrez bien donner votre appui à notre sainte cause, je vous prie de présenter mes sincères salutations à Mme Leymarie et à Nos F. E. S.

Je vous embrasse en esprit.

Dr ADOLPHE GRUNHUT,

Budapest, Terez Korut, 17.

En Belgique, le journalisme fait une enquête à Charleroi et dans toute la région, au sujet de la doctrine spirite. M. *Billy Young* s'est adressé à M. *Charles Fritz*, le président des sociétés au pays de Charleroi, et directeur du journal *La Vie d'Outre-Tombe.*

De là un dialogue animé, entre le chercheur et le croyant, qui a édifié M. Billy Young sur ce que c'est que le spiritualiste moderne ; il inserre ces dialogues intéressants dans le *Journal de Charleroi.* Il en promet la suite.

Un officier supérieur,le commandant *P. Coez* nous écrit et nous donne les réflexions suivantes : « ... Faisons des vœux pour notre France, qu'elle sorte victorieuse de ses épreuves, prélude de plus grandes, peut-être... On est

heureux de posséder une doctrine consolante, telle que la nôtre, qui permet d'attendre les évènements avec calme et sang-froid, d'envisager l'avenir sans crainte ni peur, tout ce qui arrive étant la transition entre un état mauvais et un progrès à réaliser... Ayons confiance en celui qui dirige les destinées des peuples et des individus, prions-le d'adoucir les épreuves jugées utiles pour notre progrès et notre avenir.

Questor Vitæ, du *Light*, nous dit qu'un homme de science très connu, a doté la *National spiritualist Association*, en lui offrant 75.000 francs pour faciliter ses recherches, les rendre exactes et scientifiques, à l'aide de physiciens experts en recherches biologiques et pathologiques· Les phénomènes médianimiques y seront contrôlés, et les médiums doués de facultés bien reconnues, logés aux frais de l'Institut pendant le cours des investigations.

Questor Vitæ voudrait des établissements semblables en Angleterre et en France, afin que la phénoménalité, étant nettement déterminée, la science psychique soit officiellement reconnue. On doit aux recherches des Français,dit-il, une bonne part de l'influence qu'elle a acquise et, comme ils possèdent de très sérieuses connaissances, la France a tous les éléments nécessaires *à la fondation prochaine d'un Institut psychique.*

Un vieux lutteur pour la cause, *M. Jésupret père*, saisit toutes les occasions pour affirmer sa foi et la faire pénétrer dans le cœur de qui l'écoute. Notre vénérable ami est la bravoure et l'honorabilité même, sa famille aussi, et dans son cœur il trouve la parole qui persuade et qui console. Un sénateur, autrefois son ami, est devenu son frère parce qu'il croit à la survie, à la réincarnation, à l'amour, à l'esprit de justice ; frappé dans ses affections les plus chères, ce sénateur que la douleur a si cruellement éprouvé, ne songe plus qu'au bien à accomplir ; par acte testamentaire, il fonde deux hospices pour les vieillards, et une crèche dans son bel hôtel à Douai, avec les revenus indispensables à ces œuvres et à bien d'autres. Salut à cet homme de bien, hommage à M. Jésupret père, dont la bonne parole produit de tels bienfaits à l'aide du spiritisme. M. Jésupret affirme que cet exemple doit être suivi et le sera par les hommes de bonne volonté.

P. G. Leymarie.

NÉCROLOGIE

Mme Vve Marie Albrecht, est décédée à Constantine, le 22 décembre 1898, à l'âge de 69 ans. Depuis la mort de son mari, spirite comme elle, notre sœur formulait ce vœu dans toutes ces lettres : rejoindre celui qu'elle avait tant aimé, une fois sa mission bien remplie. Ce vœu est accompli, et cette très honnête dame a été bien accueillie au seuil de l'au-delà.

Mme Eulalie Catala, le poète inspiré, l'écrivain spirite si rationnel et éloquent, a eu cette douleur de voir sa fille aimée se dégager de la matière ; à cette mère attristée, mais qui réagit sachant ce que c'est que la survie, notre pensée affectueuse et bien fraternelle ; à tous les siens, nos vœux.

Mme Vve Charles Deconink, est décédée à Dunkerque, le 2 janvier 1899, a 66 ans ; cette digne dame a toujours mis en accord ses actes avec le dévouement et la solidarité que lui recommandait la philosophie spirite. Le fils du général Yung lui avait confié sa femme et ses deux enfants ; elle fut leur mère et ce mandat, elle l'a saintement rempli, avec Mme veuve Yung.

Salut respectueux, à ce propagateur de nos doctrines ; tout Dunkerque a suivi au cimetière le corps de cette mère des malheureux.

Mlle Emilie Bontat, dame pétrie de droit bon sens, spirite de la première heure, que le président Jaubert et les députés de l'Aude considéraient comme un vaillant esprit, s'est désincarnée à l'âge de 80 ans, à Limoux ; si sa dévouée sœur et de nombreux amis, ont aimé leur chère Emilie et l'ont conduite au champ du repos, confiant à sa survie, au seuil de l'erraticité, tous ceux qui l'y avaient précédée, les fidèles serviteurs de la grande doctrine préconisée par Allan Kardec ont du l'accueillir avec empressement et joie.

A cette noble et distinguée demoiselle, notre pieux souvenir.

Mme Griess-Traut (Virginie), spiritualiste vouée au bien et à l'Esprit de justice est décédée en décembre 1898.

Que fut donc cette amie de l'Esprit de justice ?

En 1871, après la guerre, Madame Leymarie et moi, qui avions abrité la Ligue de l'enseignement pendant de longues années, nous assistions à la réunion des membres de cette ligue, après nos désastres nationaux.

La Ligue avait loué un vaste local, rue Saint-Honoré, depuis que nous administrions la librairie et la Revue spirite.

Ce jour-là, M. Jean Griess-Traut et sa femme si distinguée assistaient à cette première réunion; c'étaient de braves gens instruits, simples mais énergiques qui apportaient leur appui matériel et moral au cercle de la Ligue de l'enseignement ; plus tard ils la dotèrent généreusement.

Nous retrouvions ces braves ligueurs, aux dîners mensuels des élèves de Fourrier, aussi à la Société protectrice des animaux; aussi dans toutes les fondations ayant pour but la poursuite effective des droits de la femme, la paix par le désarmement et l'arbitrage international, l'abolition de la prostitution réglementée, l'aide aux enfants sous toutes ses formes, etc.

Jean et Virginie savaient qu'ils se retrouveraient dans l'au-de-là, pour eux c'était une certitude. Ils étaient spirites et ne s'en vantaient pas.

Notre ami Edmond Potonié Pierre nous écrit : « Ils n'étaient pas comme ce spirite qui me disait : « Si je fais le mal dans cette existence,j'ai beaucoup de réincarnations devànt moi pour racheter mes fautes » ! Ces grands cœurs voulaient avancer quand même et combien ils ont fait du bien sur la terre et s'apprêtent à continuer, s'étant préparés pour cette fin, en parfait état de sécurité. Pendant quatre-vingt-six ans, ils ont prêché la tempérance, ils étaient végétariens.

« Enterrés civilement, de vrais amis et frères les ont accompagnés au colombarium du Père-Lachaise, leurs cendres reposent dans la case n° 865.

« Mme Marie Pognon a parlé pendant l'incinération, et avec son âme et son grand esprit elle a rendu hommage à la vie de Mme Griess-Traut,la donnant comme exemple à toutes les femmes. Oh! qu'ils doivent avoir été bien accueillis par nos frères, par nos sœurs d'outre-tombe et mon Eugénie était à leur rencontre, participant à cette fête des honnêtes gens qui n'ont eu que cet objectif, seconder la montée vers la lumière de tous les humains.»

M. Louis Claude Reboul, chef d'escadron de cavalerie en retraite, président de l'Association amicale des officiers de Royan, officier de la Légion d'honneur est décédé le 19 décembre 1898, à l'âge de 80 ans. Ce véritable officier supérieur aimait son pays, tout ce qui le pouvait grandir et honorer, déplorant avec amertume tout ce qui le pouvait abaisser ; il fut l'honneur et la franchise même, chacun le respectait.

Avec loyauté il déclarait être spirite, donnait des raisons à l'appui, avec sagesse, en homme qui a su conquérir de saines et fortifiantes vérités.

Les croyances de cet homme de bien l'ont aidé à vivre en paix; cet octogénaire souriait à ses grandes souffrances.

A Madame Reboul notre S. E. S. à ses enfants, toute notre sympathie et nos vœux pour leur quiétude dans l'épreuve!

P. G. Leymarie.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française, et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIXe siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre.

Les six premiers volumes du DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL sont en vente. Ils renferment les lettres A-B-C-D-E-F-G-H-I-J-K-L-M-N, six volumes en vente.

Par ces tomes, on peut juger de l'importance de l'ouvrage et apprécier les services exceptionnels qu'il doit rendre à toutes les classes de la Société.

Ce dictionnaire met promptement au courant des questions les plus diverses dans toutes les branches des connaissances humaines. Il a donc sa place toute marquée dans toutes les bibliothèques, même dans celles qui contiennent des encyclopédies plus importantes ; tous, savants, hommes du monde, étudiants, industriels, négociants, artisans, etc., s'en serviront utilement, soit pour apprendre, soit pour se remettre en mémoire toutes les matières qui les intéressent ou qu'ils sont appelés journellement à traiter.

On peut souscrire à l'ouvrage complet reçu *franco* à l'apparition de chaque série, en adressant de suite cinq francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre à l'éditeur E. Flammarion, 26, rue Racine.

Prix : Chaque volume broché, 12 fr., *franco*.

Après avoir fondé le *Syndicat de la presse Spiritualiste*, aujourd'hui en bonne voie, et puissamment contribué à l'établissement de l'*Université libre des Hautes Etudes*, les occultistes fondent à dater de novembre 1898 la *Société des Conférences Spiritualistes* qui a son siège à l'Hôtel des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, à Paris. Cette Société fera un appel une fois par mois à un conférencier spiritualiste, *sans aucune distinction d'Ecole* et le conférencier catholique sera appelé au même titre que le conférencier occultiste ou spirite. Chaque conférence sera suivie d'une discussion par les membres de la Société.

La cotisation est de 5 fr. par an pour les membres actifs, et de 10 fr. pour les membres titulaires. Ecrire pour tous renseignements au secrétariat de la Société, Hôtel des Sociétés Savantes, rue Serpente, à Paris. M. Alban Dubet, est secrétaire général.

Les réunions ont lieu le 4e vendredi de chaque mois, à 8 h. 1/2 du soir et chaque membre titulaire peut amener un invité. L'inauguration des conférences a eu lieu le vendredi 25 novembre.

BIBLIOGRAPHIE

M. *J. Moreau*, inspecteur primaire, officier d'Instruction publique, a publié un volume de vers, intitulé : DIEU DANS L'ÉCOLE, ou livre de morale et de récitation. Cet ouvrage est conforme au programme officiel, à l'usage des écoles normales, des écoles supérieures et des écoles primaires élémentaires. M. Izenic, inspecteur d'académie de la Charente, approuve *Dieu dans l'Ecole*, car, ce recueil de beaux vers, contient d'excellentes leçons données à la jeunesse, à titre de conseils ; l'auteur, en effet, propose un idéal de justice, de désintéressement, de résignation énergique,

de sacrifice indépendant de toute préoccupation confessionnelle, et sur lequel les honnêtes gens de tous les pays se sont aisément mis d'accord, dit M. Izenic.

La *Revue* prochaine donnera deux poésies de M. J. Moreau. Prix : 2 fr., cartonné.

Souvenirs du groupe Girondin, par M. *L. Thibaud.* Cet auteur, ami de la logique et du bon sens, homme vénérable et estimable au possible, a écrit ce volume, désirant qu'il servit à l'éducation de ses frères en humanité.

L'introduction est d'un maître penseur et nous la donnerons en entier le mois prochain ; quant aux dictées, elles sont de premier ordre, et M. Thibaud commente chacune d'elles avec justesse, en homme qui sait, qui a expérimenté et longuement étudié son sujet. Vol. de 260 pages, 2 fr. 25.

Les voix de l'Esprit, par M. *L. Digues*, spirite de la première heure, qui a réuni en un receuil, sur très beau papier et imprimé par D. Jouault, des dialogues avec les soi disant morts, qui offrent le plus vif intérêt, et des poésies qui, par leur relief, ne manquent pas d'originalité. Le mois prochain, nous donnerons la notice de M. L. Digues, et des passages de cette édition de luxe. Prix : 3 fr.

Sous presse, trois volumes spirites intéressants, de tout premier ordre.

Le plan astral, *premier degré du monde invisible*, d'après la théosophie, de *C. W. Leadbeater*, a été traduit de l'anglais en français, par le commandant D. A. Courmes, dont nous donnerons l'avant-propos dans le cahier prochain de la *Revue*. La description exacte de ce *Plan* est une monographie aussi complète qu'elle le pouvait être des habitants du monde astral, un compte rendu d'observations suivies sur ce plan par l'éminent auteur, 1 vol. de 160 pages, 1 fr. 50.

De même, M. le capitaine de régate *Pernain*, a traduit, de *Annie Besant*, Karma ou la justice immanente d'après la théosophie ; dans l'avant-propos de ce volume, M. le commandant Courmes expose clairement pourquoi le mot sanscrit Karma veut dire action,dans toute la plénitude des potentialités inhérentes et en conformité dès lors avec la Loi qui régit le monde ». Cette œuvre intéressante a 110 pages. Prix : 1 fr.

Mme Burglain, médium guérisseur à Pantin (4 Chemins), 51, rue d'Aubervillers, Seine, est une âme simple et bonne, pleine de dévouement, douée d'une grande puissance fluidique ; les personnes guéries lui ont donné les certificats suivants :

1° « Je sousignée, femme Schaeffer, déclare être guérie par Mme Burglain, d'un eczéma aux pieds et aux mains dont je souffrais horriblement. Pantin, le 25 juin 1897, 51, rue d'Aubervilliers ».

2° « J'étais épileptique depuis l'âge de 6 ans jusqu'à 12 ans ; je tombais 5 à 6 fois par jour, les syncopes duraient une heure. J'ai consulté de grands médecins, me suis fait traiter dans les hopitaux, j'étais considéré comme inguérissable. Mme Burglain m'a guéri radicalement après trois mois de traitement, et 2 fois par semaine. D. Antoine, 97, rue de l'Ourcq, Paris ».

3° « Je soussignée, femme Prin, considérée comme inguérissable,si je ne mè faisais

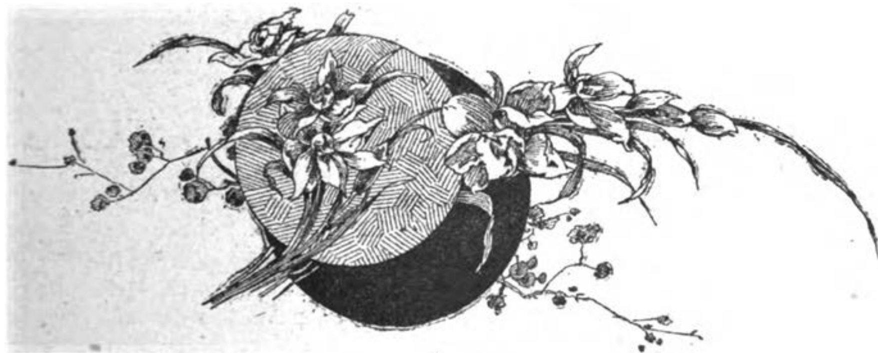
opérer à Lariboisière pour une maladie d'ovaires, car je ne pouvais me lever de mon lit. Effrayée devant une opération, je m'adressai à Mme Burglain qui m'a guérie tout à fait ; je me porte très bien ».

4° « Depuis 1870, je souffrais de douleurs rhumatismales, je ne pouvais travailler ; malgré tous les remèdes possibles, je n'éprouvais pas de soulagement. Depuis juillet 1897, je suis le traitement de Mme Burglain, et j'ai repris des forces comme à l'âge de 30 ans. Paris, passage Wattiaux, 19. Narcisse Nicolas ».

5° « Je soussigné Louis Martin, déclare que Mme Burglain m'a guéri de mon bras gauche qui était cassé ; ensuite, j'ai été aux hôpitaux de Lariboisière et Saint-Louis, passer la visite pour être assuré de ma guérison, tous les docteurs m'ont affirmé que mon bras était bien remis. — Rue Solférino, 67, à Aubervilliers ».

6° « Je soussigné, déclare que Mme Burglain m'a guéri d'étourdissements dont j'étais atteint depuis un an ; 4 médecins n'avaient pu me soulager, et en trois mois j'étais radicalement guéri ».

7° « Je soussigné, Collier Auguste, rue Rouvet, 14, Paris, ai été radicalement guéri par Mme Burglain, d'un coup qui m'avait paralysé le bras droit. Après trois semaines de soins par les médecins, et mon bras semblant perdu, on me donna l'adresse de Mme Burglain ; cette dame m'a complètement guéri, en peu de jours. Ce 31 mars 1898.



PUBLICATIONS OCCULTISTES DE LANGUE LATINE

Occultisme et théosophie, par le comte de DAS (Montevideo).

Cette intéressante brochure donne un très succinct et très clair résumé de la théosophie, expurgée des termes qui en font la compréhension pénible. Toute la doctrine s'y trouve, en sa simplicité lumineuse, Mahatmas. Karma, Réincarnation, les sept principes Kama Loka, Devachan-Nirvana, etc. — La préface, sous le titre « Humanité, sauve-toi ! » est une ardente incitation à l'étude du spiritisme, premier échelon de la science secrète, seule science qui peut sauver l'humanité du péril imminent.

Philadephia. Revue théosophique (Buenos-Aires décembre 1898). — Sommaire : Action de la théosophie, L. LUGONES. — L'amour, FRASCARA. — Croyances fondamentales, A. ARNOULD. — Les décès à heure fixe.— Imbécilité des Académies devant certains phénomènes, H. P. BLAVATSKY.

Union Espiritista (Barcelone.Janvier 1899).— Sommaire : Utiles enseignements, A. DOMINGO SOLER.— La tolérance, par M.NAVARRO MURILLO. — Le cinquantenaire du spiritisme, discours prononcé à Paris, par M. LÉON DENIS le 3 novembre 1898. — Expériences de M. Pipers à New-York.— Courrier de Russie, par J. de KRONHELM. — Etudes sociales par J. AYMA.

Constancia (Buenos-Aires, décembre 1898). — Sommaire : Réponse aux jésuites. — Conférence sur l'origine du sentiment religieux par O.REBAUDI. — Lucheni et l'anarchie, LOMBROSO. — La fusion des cultes. — Genèse spirituelle, par A. KARDEC — Mme ANNIE BESANT. — Les faits psychiques, par C. FLAMMARION. — Psychologie future, par A. AKSAKOFF.

Revelacion (Alicante, décembre 1898). — Sommaire : L'école des messies. — En pleine léthargie, par J. PUIGDOLLER. — Le tremblement de terre, forte étude sociale merveilleusement écrite de notre ami SALVADOR SELLÉS.

Revista spirita (Porto, janvier 1899).

Verdade e Luz. (St-Paul Brésil décembre 1898). Journal bi-mensuel tiré à 24000 exemplaires. — Sommaire : Vie du médium D. D. HOME. — A chacun son dû ; Raspail et la théorie microbienne. — Prédiction faite à E. Zola en 1896 et relatée dans le *Figaro* de cette époque, lui annonçant qu'il devrait, trois ans après, quitter la France au cours de grands troubles. — Le spiritisme et le vrai christianisme, par URIAS. — Les récompenses et les peines futures. — Aux francs-maçons ; indolence et égoïsme.

Revista Espirita (Porto-Alegre Brésil, décembre 1898).— Sommaire : L'ésotérisme du christianisme, par AYMOS. — Leçons de spiritisme, par BONNEFONT. — Catholicisme et spiritisme, par JÉSUPRET. — Collaboration de l'espace, dictées médianimiques.

Journal mensuel distribué gratuitement.

Adresse de l'*Unione kardechiana* à ses sociétaires pour prêcher la tolérance et défendre la mémoire d'Allan Kardec contre les occultistes et théosophes italiens, afin de ne pas donner raison à un ennemi du spiritisme qui disait : « Ils ne sont pas encore une Eglise, ils n'ont pas encore de pape et ils commencent à excommunier ! »

Pour les traductions : FRANTZ FIGUÈRES.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). Comment je suis devenu spiritualiste et médium, par la Comtesse Mainardi, de Pise. Rapport envoyé au Congrès international de Londres, traduit du *Light* par Louis Gardy. — La mort, par J. F. — Un revenant scientifique par Jules Bois. — Mystérieuses photographies.

Le Moniteur spirite et magnétique (Paris). La fin du siècle par J. F. — Congrès international spiritualiste de Londres, discours d'ouverture prononcé par E. Dawson-Rogers. — Congrès spirite au Brésil, par B. Martin. — La science et l'amour, Echos de l'au-delà, Fénelon. — Cas d'apparition à plusieurs personnes rapporté par Falconer.

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). Magnétisme et hypnotisme ; le magnétisme curatif ; l'Ecole du magnétisme fluidique en justice. Le fluide magnétique. Ecole pratique de magnétisme, par Ch. Fritz. — Courte réponse aux détracteurs du spiritisme Extrait des œuvres posthumes d'Allan Kardec. — Une soirée avec Eusapia Paladino.

Le Phare de Normandie (Rouen). Année finie, par Demophile. — Un monsieur de génie ! par A. la Beaucie. — Photographies sacrée : Demophile. — Groupe familial alsacien : Dictée médianimique. — « l'Au-delà » : communication.

La paix universelle (Lyon) — Amo et le Congrès de l'humanité, par Bouvier. — Cessation de la première initiative, par Amo. — Le Congrès de 1900, par J. Bouvéry. — Lettre à M. Bouvéry, par C. A Chaigneau. — Sauvagerie, un Biribi pour les gosses, par Zo d'Axa. — Etudes d'occultisme et du psychisme, par A. Èpny. — Le Magnétisme, par Théo. — Études celtiques ; de l'idée religieuse chez les Celtes préhistoriques, par le Dr Maurice Adam.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). Etudes sur la médiumnité, la personnalité, par G. Delanne. — Phénomènes psychiques observés au village de D., par Ch. Broquet et le Dr Dusart. — Nouveau recueil d'observations de certains phénomènes de la Trance, par Richard Hodgson. — Faillite des religions, par Paul Grendel.

Le Progrès spirite (Paris). Un nouveau satan, par Laurent de Faget. — Faire le bien sans ostentation, extrait de l'Evangile selon le spiritisme, par Allan Kardec. — Preuves de la survie, par L. Mèche.

Le spiritualisme moderne (Paris). Après les ténèbres, par Beaudelot. — Il faut agir, par H. de Latour. — Isaïe et le spiritualisme, par Albin Valabrègue. — Voix de l'au-delà — Un guide. — Une mission. — Page oubliée sur l'immortalité de l'âme, par Jules Simon (Le Devoir.)

La Lumière (Paris). Un mot sur le passé et le présent, par Lucie Grange. — Le spiritisme à l'Académie des sciences morales et politiques de Naples, par Rouxel. — Revue universelle, par le Dr Lux.

Journal du magnétisme et de la psychologie (Paris). Action du magnétisme sur les végétaux, par Gravier. — L'Occultisme, par Alban Dubet. — L'Etat somnambulique, par Quæstor Vitæ. — La ressemblance entre les phénomènes spirites et les phénomènes de la Mystique catholique, par Albert Jounet. Etude de l'action magnétique, La polarité, par A. D. — Un institut psychique. — Fluide odique.

La revue Thésophique française, Le Lotus bleu (Paris). — La religion au point de vue scientifique, par J. C. Chatterji. — Les animaux ont-ils une âme? par H. P. Blavatsky. — L'homme et ses corps, par A. Besant. — Les races préhistoriques, par le Dr Th. Pascal. — Convention de la section indienne de la S. T. par le Délégué de la *Revue*. — Demandes et réponses, par A. B. — Echos du monde théosophique, Revue des Revues, par Paul Gillard. — Doctrine secrète, par Blavatsky.

L'Initiatian (décembre Paris). Fait scientifique et fait psychique, par Papus. — La vie dans les rêves, par G. Kremmerz. — Inferno, par Guymiot.. — Le quatrième état de la matière, par Alban Dubet. — L'Esprit de prophétie, par Saturninus. — Acte de foi, par de Marthold. — Le Nombre. par Mlle Herblay.

L'Echo du merveilleux (Paris). Enquête sur le Merveilleux, par G. Méry. — Le rôle de l'hypnotisme dans les arts, par A. de Rochas. — Le Mystère, par J. Claretie. — Souvenirs d'une voyante, par Claire Vautier. — Les Conférences de Gaston Mery. — Une soirée avec Eusapia Paladino, par Ad. Brisson. — Petit cours de chiromancie, par Mme de Thèbes. — Le prophète des Vosges.

Revue du monde Invisible (Paris). Le corps astral, par Mgr Méric. — Le démoniaque dans la vie des saints, par Dom Bernard Maréchaux (bénédictin). — Souvenirs d'un médecin, par le Dr de Maiche. — L'Hypnotisme n'est pas diabolique, par le Dr Le Mesnant des Chenais. — Un médium politique à Saint-Pétersbourg, par le Dr Von Langsdorff. — Causes de la hantise, par le Dr de la Morinais qui conclut, comme du reste presque tous les articles de cette revue, en disant que les médiums agissent souvent d'après l'intervention du diable et que « généralement ils n'usent que des puissantes ressources de la nature et tirent les merveilleux tours de leur propre fond. »

L'Hyperchimie (Douai, Nord). Communication de H. Tiffereau. — Genèse des corps en chimie, par Louis Lucas. — La souffrance. — Traduction de l'ouvrage de N. de Gros-Parmy (*suite*), par A. Deneus.

Lire dans la *Revue de la France moderne* (Paris), l'article d'*Ismala*, l'Hypnotisme à Paris, au sujet des si intéressantes conférences de Jules Bois, avec le concours de Mlles Lina et Myriam, à la Bodinière.

Il Vessillo Spiritista (Vercelli). Salutations cordiales, vœux. — Révélations sur Isis dévoilée par W. Emmete Coleman. — Démission de M. T. Falcomer. — Rectification. — Une apparition vue en même temps par trois personnes. — Une apparition dans la salle du trône à Saint-Pétersbourg. — Ecriture automatique de M. Stead. — Mort de Louis XI. — Le chancelier de fer de l'Egypte antique.

Nous lisons dans le *Spiritualisme moderne* : Un exemple à imiter. — Un groupe de jeunes gens nous prie d'annoncer qu'il a créé à Orléans, une petite bibliothèque spirite qu'il tient gratuitement à la disposition de tous ceux qui s'intéressent aux questions de spiritisme.

Il acceptera tous les dons en argent ou en nature, que lui feront ceux qui veulent seconder leurs efforts à propager le spiritisme.

Pour être admis aux séances, qui ont lieu tous les mardis et vendredis à 8 heures du soir, s'adresser à M. Diehl, 4, rue Sainte-Catherine, à Orléans.

Le Gérant: Paul LEYMARIE.

Paris, — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



42e ANNÉE. N° 3. 1er MARS 1899.

L'UNITÉ SOUVERAINE — UN MÊME VERBE

(Voir la *Revue* du mois de février 1899)

Qu'il nous soit permis de citer les passages ci-dessous, tirés d'œuvres éminentes d'auteurs respectés ; ils nous prouveront que l'inspiration de Parabrahm n'a jamais cessé, qu'elle a jailli en Orient, puis en Occident, prouvant ainsi qu'elle fut universelle. Les traditions de la chrétienté ont fixé ce point important.

Dans *Avertissement aux nations*, *Peltier* s'exprime ainsi :

« Cette formule de la nature une et trine de l'Etre suprême, formule si sublime et si inconcevable à la fois, à laquelle la science revient forcément aboutir après six mille ans de recherches et de travaux, cette métaphysique surhumaine que des nations dispersées sur tous les points de la surface du globe, et privées, de temps immémorial, de toutes communications entre elles, n'auraient certes pas imaginée d'elles-mêmes, et toutes presque à la fois. Cette notion fondamentale enfin, de Dieu, de son verbe et de son esprit qui se trouve dans la révélation chrétienne, aussi bien que dans les spéculations de la plus haute philosophie, est sa source la plus pure et son explication.

« Les peuples de l'antiquité l'ont tous, sans exception, clairement et iden-

tiquement possédée cette notion fondamentale ; cela est tellement vrai que tous, considérant l'incarnation du Verbe dans le Messie comme une sorte de dette solennellement contractée par Dieu en faveur de l'homme, ont attendu le Messie réparateur ; et que tous aujourd'hui croient en avoir vu l'avènement parmi eux, tous excepté les juifs, au milieu de qui il devait venir, au milieu de qui il est venu, comme il était annoncé, non pas seulement en esprit et en vérité, mais en chair, et qui sont les seuls qui l'aient formellement rejeté et qui l'attendent encore ».

Oui, il y a entre les traditions sur le dogme trinaire, comme sur toutes vérités nécessaires et essentielles, une ressemblance qui se retrouve chez tous les peuples.

Cet auteur, et Pierre Leroux que nous citerons, ont dit vrai quant à cette idée fondamentale (*Du christianisme*, sect. 5, par. 4).

A notre avis, par exemple, ils manquent d'exactitude en déclarant qu'il y a identité entre les trinités chrétiennes, platoniciennes, phéniciennes et indiennes.

Pierre Leroux déclare ceci : « Je vous dis qu'il y a identité de toutes les religions diverses quand on en considère le fond métaphysique, et que la forme seule diffère.

« Je vous dis que le Verbe des chrétiens est le verbe de Platon, le verbe des panthéistes, le verbe de Lao-Tseu, le verbe des Egyptiens et des Indiens.

« Je vous dis qu'en effet cette notion du verbe ou plutôt de la trinité, ou, comme disent les pères du christianisme, des trois hypostases de Dieu, c'est le fondement de toute métaphysique, et par conséquent de toute philosophie et de toute religion.

« Comprendre la *vie du moi*, *l'être*, et de là s'élever à la connaissance de ses rapports avec l'être des êtres, et à la connaissance de nos destinées et de notre immortalité, voilà le champ de la religion. Croire donc Dien un et triple à la fois, puisque nous retrouvons cette unité et cette triplicité dans toute manifestation de la vie, soit en nous, soit dans la nature extérieure : voilà ce qui nous est imposé comme le fondement même de la religion... »

Les païens adoraient le verbe de Minerve, et racontaient de Minerve une foule d'apparitions fabuleuses. Les Indiens en ont tiré les incarnations de Brahma, de Vichnou. de Rama, de Chrisna, de Boudha.

Les Chinois adoptant cette doctrine, ont aussi incarné le Verbe dans ce Lao-Tseu qui la leur avait apportée.

Les Egyptiens ont adoré le même Hermès et son fils Thoth, représentants de cette doctrine.

Et nous, chrétiens, nous avons fait la même chose pour Jésus-Christ.

De ces citations des œuvres de Peltier et de Pierre Leroux, retenons simplement, qu'il y eut même origine d'inspiration et, entre les traditions des divers peuples, une similitude frappante ; mais, quelles que soieut ces ressemblances, le dogme de la trinité est chrétien, comme l'a soutenu Charles de Rémusat, l'éminent philosophe.

« Quoique toutes les grandes philosophies et toutes les grandes religions, présentent quelques traces (a dit A. Pezzani), quelques ombres de la trinité, restes d'une révélation obscure et primitive, ou presque tous les sentiments du jour qui devait briller, nulle part ailleurs que dans le christianisme, ce dogme n'apparaît dans tout son éclat et toute sa vérité. » (*Examen des questions pendantes en philosophie religieuse*).

Nous donnerons, comme complément à ce qui précède, un fragment de Châteaubriand dans sa 2e *Etude historique*, 2e *partie*. Nous répondons à ce grand écrivain que le christianisme fut un éclectisme divin et non humain ; Parabrahm, pour préparer les prémices de la doctrine du Messie, avait fait naître avant lui des missionnaires inspirés et une foule de précurseurs.

Dans cet enseignement comment n'y aurait-il pas la trace des anciennes traditions ? Le contraire serait un non sens.

« Il conviendrait d'examiner, dit Chateaubriand, si avant le christianisme révélé, il n'y a pas eu un christianisme obscur et universel, répandu dans toutes les religions et dans tous les systèmes philosophiques de la terre, si l'on ne retrouve pas partout une idée confuse du Verbe, de l'incarnation, de la rédemption, de la chute primitive de l'homme.

« Il faut avoir cette preuve : Si le christianisme ne fit pas sortir du fond du sanctuaire les doctrines mystérieuses qui ne se transmettaient que par l'initiation ; si, portant en lui sa propre lumière, il n'a pas recueilli toutes les lumières qui pouvaient s'unir à son essence ; s'il n'a pas été une sorte d'éclectisme supérieur, un choix exquis des plus pures vérités. »

L'Universalisme des voies du ciel, d'après Allan Kardec, répond par une troisième révélation qui sera *unitaire* et créera *la religion*, à l'aide du Critérium auquel nous avons rendu hommage.

C'est le spiritisme ordinaire, dû à des esprits étrangement bigarrés, qui prépare les voies en attendant les grands messagers porteurs de la volonté de Parabrahm.

A ceux qui, détournés par de vaines apparences, ont contesté l'universalisme religieux, le spiritisme indique quels furent, aux diverses époques, les moyens pratiques employés pour réaliser cette unité :

Ainsi, malgré leurs dissidences sur quelques points particuliers, les disciples de Jésus l'ont maintenu pour la 2e révélation ; ils ont été secondés

plus tard, par les évêques primitifs des églises qui se constituèrent et enfin, par les conciles et les papes.

Le christianisme eût pu tomber sans l'aide de Parabrahm, car il est en décadence ; le fanatisme, la persécution, l'intolérance, la dévotion grotesque et minutieuse qui divise s'y sont introduits, semblables à l'esprit du mal.

Dieu et les bons Esprits semblaient s'être retirés des conseils du pape et des premiers conciles qu'ils inspirèrent jadis, lorsque le spiritisme est venu pour relever le culte ; et cependant l'Eglise le traite en ennemi, cet envoyé, ce sauveur divin qui réalisera l'Unité religieuse.

Souvenons-nous que les thérapeutes, les Esseniens, les Pharisiens, les Saducéens, les sectes juives diverses, le prince des prêtres et le chef de la synagogue, avaient jalousement maintenu l'Unité, aprés la première révélation de Parabrahm au mont Sinaï.

Indéniablement c'est bien là, en ces trois révélations, l'Universalisme religieux qui s'impose, en allant.

*
* *

Le même Verbe inspira les anciens prophètes juifs, et les préparateurs, et les précurseurs de tous grades dans la gentilité ; la même volonté du Père des Pères fut transmise par son fils Jésus, car il n'y a qu'un seul Verbe, un seul Esprit de Dieu qui exprime sa volonté.

Or, Jésus a révélé cette volonté immédiate du Père, directement dans son ensemble, en la mesurant à notre capacité de comprendre et de recevoir, tandis que les missionnaires célestes ne possèdent que les rudiments de cette volonté ; tels les prophètes, suivant la parole du précurseur du Christ, saint Jean-Baptiste.

De même que l'Evangile est la religion primitive, mais amplifiée et pleinement développée ; que l'Esprit Saint augmente en puissance par un souffle permanent et continu ; de même l'éducation du genre humain a dû commencer sous l'égide divine, avec le premier homme.

Comme la vérité la religion est essentiellement une, car elle émane de Parabrahm qui est un et multiple, puisqu'il est en tout, partout et pénètre tout en se subdivisant à l'infini.

Retenons bien ce qui suit : Si dans l'antiquité les théosophes célèbres n'ont conservé dans leurs écrits qu'une ombre assez pâle de la vérité primitive, que ce fussent Manou, Ménès, Lao-Tseu, Confucius, Zoroastre, Hermès, Platon, et dont Moïse inspirée par Dieu nous a transmis le corps de tradition ; nul de ces théosophes célèbres n'a répété servilement le dire de ses devanciers ou de ses contemporains.

Chacun d'eux, tout le prouve, a rempli la mission bien personnelle que le Maître des Maîtres lui avait assignée.

Ne se connaissant ni les uns ni les autres, chacun a isolément suivi la route, mystérieuse et providentielle, qui les a conduit à remplir cette tâche sublime :

Dans sa propre langue et laborieusement, préparer les populatons à l'avènement d'un Messie.

Cet envoyé divin avait ubiquitairement à parcourir bien des voies ; les grands théosophes les lui ont aplanies.

Qui attendait le Verbe qui devait tout régénérer, sous une forme humaine, l'Esprit fait chair, si ce n'est le Romain, le Grec, le Mexicain, l'Egyptien, le Scandinave, l'Indien, le Chaldéen. le Gaulois, le Chinois, le Perse ? Tous ces peuples avaient pieusement recueilli les antiques traditions transmises par les grands aïeux, car les Juifs seuls n'en eurent pas le monopole exclusif.

Le spiritisme divin qui va succéder au spiritisme ordinaire, concrètera ces traditions dans son enseignement après avoir absorbé, pour mieux le résumer, le langage théologique et philosophique de tous les grands penseurs ; il doit éclairer les choses anciennes à l'aide de pensées divines nouvelles, très scientifiques et partant, lumineuses et spiritualisées relativement à notre développement intellectuel et moral.

Joseph de Maistre n'eût pu prédire la bienvenue du spiritisme ordinaire, et celle de son complément divin, s'il n'eût attendu l'avènement de l'Esprit que les grands prophètes ont sans cesse annoncé ; comme Moïse, Zoroastre, Confucius, Lao-Tseu, Manou, les glorieux prédécesseurs en divine philosophie (et c'est là leur gloire éternelle), Jésus est un prédestiné, et sa doctrine de paix et d'amour, celle du relèvement de la femme et du Laissez venir à moi les petits enfants, absorbe comme un soleil puissant qui dévore toutes les nuées, ces antiques sagesses un peu nuageuses néanmoins et qui n'estompent plus qu'un passé éteint.

Monuments philosophiques jadis si vénérés, recevez le salut respectueux des chercheurs, des véritables investigateurs de la fin du XIX[e] siècle ; débris remarquables, révélation d'un passé glorieux, merci pour la trace de justice si haute que vous avez indiquée et qui a guidé tant de nobles intelligences vers le progrès.

Jusqu'à la consommation des siècles terrestres, je vous assisterai, promit Jésus à ses apôtres et à ses disciples qui ne pouvaient présentement porter tout ce qu'il avait à leur dire ; aussi dans chaque concile, soit comme à la Pentecôte, la formule de tous les travaux fut-elle celle-ci : *Il a plu à l'Esprit Saint et à nous.*

Avec cette formule sacramentelle on y attendait d'être perpétuellement inspirés par une effusion nouvelle de l'enseignement de Jésus.

La simple raison guidait les premiers disciples ; l'orgueil qui vient de l'omnipotence ne les avait point encore profondément modifiés.

Sainte et vénérable simplicité des deux premiers siècles de notre ère, vainement on peut te chercher, tu as disparu !!

Spirat ubi vult, l'esprit souffle où il veut, pensaient Daniel, Jérémie, Isaïe, les célèbres prophètes ; c'était leur principe et ils annonçaient en divins et sublimes oracles, une manifestaion supérieure de cet esprit-saint sur toute chair avant la consommation finale des temps futurs.

Ayant toutes la même origine, l'Esprit de Dieu transmis par le Verbe, l'ensemble des révélations futures, présentes ou passées, convergera inévitablement et fatalement vers cet objectif supérieur, éminemment social et pondérateur : *L'unité de la foi.*

Cette doctrine irréfutable pour l'avenir, pour les temps où nous sommes comme pour le passé, fut soutenue constamment par les pères de l'église et les philosophes à large envergure.

Si l'homme ne sait point trouver ce qui unit intimement la raison et la foi devant l'éternelle sagesse : le prévoyant amour de Parabrahm pour tous ses enfants ; s'il trouve des divergences et des oppositions entre les vérités dont il obtient la révélation, qu'il n'en n'accuse que son intelligence trop faible, encore très ignorante,

Le temps est un mode divin pour l'esprit de justice divine et Parabrahm se sert des pendules terrestres à l'usage des humanités ; il sait l'heure à laquelle ces intelligences pourront mieux concevoir les grandes vérités.

***

L'unité de la foi divine fut la grande préoccupation des pères renommés de l'église du christ; cette question de tout premier ordre les ayant vivement frappés, ils en méditaient constamment.

Ainsi saint Augustin disait : « La chose qu'on appelle aujourd'hui religion chrétienne existait chez les anciens, et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain, jusqu'à ce que le Christ lui-même étant venu, on a commencé d'appeler chrétienne la vraie religion qui existait auparavant. » (*Saint Augustin, Retract. lib.* 1, c. 13, n° 3).

Et dans : *De nativitate*, *cap.*47, saint Léon s'exprime ainsi : « Qu'ils cessent de se plaindre, ceux qui, s'élevant par leurs murmures impies contre la dispensation divine, accusent le délai de la naissance du Sauveur, comme si les âges précédents n'avaient pas participé à ce qui s'est fait dans le dernier âge du monde. L'incarnation du Verbe, soit future, soit réalisée, a produit son effet et le sacrement du salut des hommes n'a manqué à aucune époque de l'antiquité. Ce que les apôtres ont prêché, les prophètes l'avaient an-

noncé ; ce mystère ne s'est pas accompli trop tard, puisqu'il avait toujours été cru.

« Ce n'est donc point par un conseil nouveau, ni par une tardive miséricorde que Dieu a pourvu aux choses humaines, mais depuis l'origine du monde, il a établi un seul et même moyen de salut universel, une seule et même foi a pacifié les saints de tous les siècles ».

Dans *Adversus hœreses*,*lib*.18 *cap*.14,Saint Irénée,surnommé le grand,parle ainsi que suit de l'humanité et de son éducation divine indiscontinue dans le temps et l'espace : « Le seigneur disait : Personne ne connaît le fils, si ce n'est le père ; ni le père, si ce n'est le fils et ceux à qui le fils l'a révélé. Or, cette parole,on ne doit seulement pas l'entendre de l'avenir seulement,comme si le Verbe n'avait commencé à manifester le père que lorsqu'il est né de Marie ; mais elle doit s'entendre en général de tous les siècles, car, depuis le commencement, le fils, assistant sa créature, révèle le père à tous ceux qu'il veut, comme il le veut et quand il le veut, et c'est pourquoi en tout et partout il n'y a qu'un seul Dieu-Père, un seul Verbe et un seul fils, un seul Esprit, une seule foi, et un seul salut pour tous ceux qui croient en lui. »

Saint Irénée fut un précurseur du règne de Dieu et de la venue de l'Esprit, nous l'avons démontré précédemment dans nos réflexions philosophiques ; aussi par les signes que Dieu employait pour annoncer l'avènement de l'esprit, à l'aide de moyens supérieurs destinés à l'usage du spiritisme.

Le grand fait de l'unité de la révélation, a donc été un sujet important de l'enseignement des apôtres primitifs depuis l'apparition des humains sur notre sphère; ils l'ont accompli dans leur langage mystique tous ces célébres apologistes.

Malgré leurs opinions différentes sur l'immortalité et la Providence divine, ces questions essentielles, les sectes d'Israël n'en acceptèrent pas moins l'unité de la morale révélée, contenue dans le décalogue; par ses actes et sa révélation, Jésus développa cette unité à laquelle sa mission lui ordonnait de donner un corps solide.

Rien n'a été tranché, au sens vulgaire, quant à la *préexistence angélique*, ainsi entendue par Origène qui avait prématurément soulevé ces problèmes et aussi, *que l'homme n'était pas un ange déchu*. On a décidé contre lui et anathématisé son autre proposition: *que les démons pourraient un jour arriver au salut*.

Les conciles n'ont touché ni à la damnation éternelle des hommes, ni à la préexistence véritable, cela est clairement prouvé ; ils ont eu de ces êtres fictifs, les démons, la pensée suivante qui emporta logiquement leur décision : *C'est que,ces esprits mauvais, l'étaient éternellement, étant incorrigibles*.

Ce fut un reste trompeur d'idées philosophiques ou d'opinions manichéennes

Il y a aberration et anomalie chez l'être qui fait le mal, car ce mal n'est point éternel en lui-même,et s'il ne l'est, comment se peut-il qu'il soit éternel chez ses représentants, si pervers comme on se plaît à nous les représenter ?

La nature de tous les êtres sortis de Dieu, et descendus par involution sur les terres habitables, est d'évoluer vers Parabrahm qui les attire irrésistiblement, en se repentant de leurs erreurs passagères, en s'améliorant par le savoir, en tendant au bien par le progrès des idées.

Celui qui est tout amour leur donne le temps. Son esprit de justice absolue leur accorde logiquement cette puissance : Des vies successives en des existences terriennes nouvelles,pour expérimenter,avoir de plus saines appréciations des choses et mieux faire son choix.

Jésus traita peu de questions métaphysiques ; sa mission bien déterminée fut de représenter comme providence et père des hommes, Dieu son père ; il promit des récompenses supérieures à l'homme de bien, *fut-il de la dernière heure*, et des châtiments terribles pour celui qui se complaisait à mal faire.

Aux premiers siècles et sans être approfondie, on n'effleura dans ses grandes lignes que très superficiellement les hautes questions des destinées de l'âme, les spirites et leurs adversaires l'ont constaté ; seulement on s'y employa, avec ardeur, à bien classer ce que pouvait être Dieu et sa nature métaphysique.

L'humanité future conservera dans leur essence les solutions prises dans les premiers conciles, car elles ont une réelle valeur ; elle en élaguera, simplement, tout ce qui provient de l'art d'ergoter et les détails subtils et inutiles.

Qui songe à ces bruyantes assemblées d'antan,à ces conciles qui ont cessé d'être, depuis le concile de Trente ? pourraient ils aujourd'hui, ces évêques sans autorité, traiter en hommes libres de la préexistence de l'âme et de la non damnation éternelle des âmes qui ont vécu sur la terre ? tout au plus pourraient-ils satisfaire quelques sectaires catholiques aux idées restreintes, usées et surannées.

Le pardon et la miséricorde infinie d'un Dieu de justice, en Esprit et en vérité, s'étend sur tout être qui sait se repentir et en donne la preuve par des actes. Parabrahm fait énoncer ce pardon par toutes les voix du ciel, par tous les mandataires du Paraclet, de l'esprit saint, et c'est bien pour cette fin prévue, cet objectif si paternel, que *le grand concile des Esprits est permis*, qu'il se rassemble autour de la terre pour bien la transformer.

Dieu a voulu s'adresser à *l'Universalité des religions* qu'il veut fusionner souverainement, en un temps prochain ; car pour lui comme pour le penseur, le temps des sectes est passé.

Il veut élever ses enfants jusqu'à lui, en leur faisant un appel solennel et général dans toutes les contrées terrestres.

La terre doit donc inaugurer et constituer résolument *l'Universalisme d'Allan Kardec*, la religion véritable ; rien n'arrêtera plus le mouvement moral supérieur qui est imprimé dans la conscience des êtres qui vivent à sa surface.

Transfigurée, notre sphère devenue le véritable royaume du Christ qui voulut la plus large, la plus vivante des fraternités, entrera désormais en un cycle nouveau de progrès bienfaisants ; on rejettera le lupanar, la guerre ruineuse, la justice coûteuse, la concurence effrénée de l'industrie et de l'agriculture qui décime nos campagnes, met l'ouvrier aux abois et la pauvre femme sous l'empire du besoin et de la faim.

Il ne faut plus que nos filles et nos compagnes deviennent la proie de l'homme vicieux et abject qui déflore et détruit la chose sainte entre toutes, la famille. Il faut que tout être ait le pain quotidien.

Quand Jésus rendra la terre à son père (*Deo et patri*), purifiée, assainie, séjour décidément heureux, c'est que l'humanité se sera transformée, qu'elle pourra faire son ascension glorieuse, ayant conquis *l'universalisme* vers lequel tend l'homme depuis son apparition sur ce monde d'épreuves nécessaires et fatales.

L'Universalisme comprend la religion une et identique, qui provient du grand architecte des cieux, *une* à toutes les époques et dans toutes ses manifestations ; il contient les croyances primitives et protoplasmiques, pour ainsi dire, aussi tous les développements sans fins, promis à l'avenir religieux des hommes qui auront établi l'harmonie entre eux. Enfin, les fils de Dieu sont devenus pubères, après avoir eu la religion embryonnaire du Mosaïsme, et pour l'humanité encore enfantine le verbe incarné et sa doctrine sublime.

Nous devons rendre toute leur valeur aux beaux passages des pères de l'église, ceux que nos adversaires ont voilés savamment, écrits par saint Irénée et les maîtres que nous avons cités ; ces philosophes ont soutenu que l'enseignement divin, celui du Verbe, a toujours été dans le monde ; envisagée à quelque phase que ce soit de son développement, il y eût, d'une manière indiscontinue, *une seule église*, *une seule foi* : *Una fides, una Eclesia.*

Le spiritisme, moyen divin, doit nous persuader et nous faire évoluer vers

Parabrahm ; propageons-le en rejetant les scories qui en ont arrêté la marche en avant. *Laboremus.*

Dépassant la pensée des pères de l'église plus haut cités, nos connaissances en physique et en astronomie nous le permettent, nous déclarons que l'universalisme doit logiquement embrasser aussi la religion professée dans les planètes stellaires et leurs satellites.

Dans son appellation divine, cette vérité y doit être universelle aussi, et quoique manifestée selon les vues progressives et mathématiques de Parabrahm.

Quelque diverse qu'elle y doive être, cette religion universelle,fatalement et logiquement, vise l'*unité souveraine.*

P. G. Leymarie

MYSTÉRIEUX MESSAGERS. TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

En 1868, MM. Cordurié, avocat, et de Montaut magistrat très instruit, correspondaient à distance, d'Alby à Dax, 240 kilomètres de distance, par la *télégraphie de la pensée*; à une heure convenue, chacun d'eux émettait une pensée,fortement voulue,et les réponses qui leur arrivaient,suggérées par les ondes aériennes mises en mouvement, se trouvaient souvent formulées avec clarté, en complet accord avec les demandes.

Ces expériences cessèrent, M. Cordurié étant décédé; elles offraient un intérêt capital, alors, et la revue les avait consignées. Ce fut un grief des magistrats contre les spirites, ces rêveurs, et lors du procès spirite, en 1873, le procureur général le rappelait, comme un titre de folie et un sujet de condamnation pour des êtres dangereux, qui semaient la contagion de l'incohérence, et qui, tout aux plus, étaient dignes de Charenton !!

Aujourd'hui on ne parle que de la télégraphie sans fil : William Crookes en a entretenu le congrès des savants anglais, qu'il présidait à Bristol, et la revue a reproduit, mot à mot, en janvier 1899, l'entretien de ce savant génial, MM. Delanne et d'autres publicistes n'en ayant reproduit que la fin.

Oui, la télégraphie de la pensée a précédé la télégraphie sans fil, et moi qui dévore mes 72 ans, qui ai la vie dure, je vivrais assez, je l'espère, pour voir consacrer la réalité des photographies spirites; la condamnation que la magistrature prononça, il y a quelques 28 ans, pour disqualifier le spiritisme, se retournera contre l'iniquité d'un jugement prémédité ; il sera la honte de qui osa le libeller.

Nous sommes des chercheurs de vérités, et il y a de belles lunes que nous correspondons avec nos amis de l'au-delà, avec la télégraphie sans fil.

M. Van der Naillen, Président de la Chambre des ingénieurs, électricien renommé aux Etats-Unis, nous expédie un journal scientifique de San Fran-

cisco, qui contient l'article suivant. M. Van der Naillen, spiritualiste et grand philosophe, est l'auteur de deux volumes qui doivent être lus : *Dans les temples de l'Hymalaya. Dans le sanctuaire*, que la librairie spirite a édités, vu leur valeur scientifique et morale (1).

Le professeur Albert Van der Naillen,est revenu d'Europe à San-Franciso, après avoir passé 7 mois à visiter les instituts techniques d'électricité les plus importantes de l'Europe, par commission du gouvernement. La plus importante découverte est celle du télégraphe sans fil. Quelques nations veulent conserver leurs prérogatives, en ce qui concerne la délivrance des patentes, mais le gouvernement anglais a mis de côté ces restrictions.

Non seulement les Anglais ont bien accueilli Marconi, mais ils lui paient une avance de 150.000 livres par an, pour venir habiter l'Angleterre et perfectionner son invention. La North German Lloyds Company a aussi ajouté au revenu du jeune inventeur, qui est déjà très riche.

A Liège, à l'Institut d'électricité Montiflori, où des études spéciales avaient été consacrées à la télégraphie sans fil, le professeur V. d. N. assista à une série de lectures faites sur l'intéressante découverte de Marconi, par le Dr Della Riccia, lieutenant de génie dans l'armée italienne, chargé par son gouvernement d'étudier le système de la télégraphie sans fil. Il fut, avec Marconi, à bord d'un navire pendant plusieurs jours, et les résultats de ses études furent si frappants, qu'ils le décidèrent à consacrer tout son temps au développement de ce merveilleux système de signaux électro-magnétiques.

Le professeur V. d. N. découvrit dans le Dr Riccia un vrai mathématicien, pour résoudre les problèmes les plus ardus des théories électriques, et, précisément, le désastre de la *Bourgogne*, l'incita aux travaux de la télégraphie sans fil, car avec elle cette catastrophe n'eut pas eu lieu. C'était l'opinion du Dr Riccia. *La Bourgogne* pourvue de l'appareil Marconi, le terrible accident qui expédia tant d'êtres humains au fond de l'eau eût pu être évité, *cette collistsion eut été impossible.* P.-G. Leymarie.

« Je passai six semaines avec le Dr Riccia, dit M. Van der Naillen, étudiant la nouvelle branche de la science de l'électricité; il me fut démontré que des signaux peuvent être transmis à travers les plus denses et épais brouillards, à la distance de 30 milles, c'est-à-dire qu'un navire peut, à cette distance, faire connaître sa présence, par les ondulations des vagues hertziennes; les autres vaisseaux peuvent répondre de même.

« Je suis ici, à une distance de 7 milles, une conversation parfaite qui peut être engagée de même, comme à l'aide des appareils télégraphiques. J'ai assisté à ces transmissions entre l'Institut d'électricité Montiflori et l'Association des ingénieurs, à une distance d'environ 600 yards (550 mèt.),

(1) 3 fr. 50 chaque.

Ces monuments sont au centre de la ville, et les messages étaient, par conséquent, transmis à travers les murs de maisons en briques et en pierres, et à travers les immenses tuyaux de plomb qui pouvaient, peut-être, plus que toute autre chose, s'interposer entre la transmission. L'exécution, l'énonciation des dépêches ne laissa rien à désirer.

« La force électrique nécessaire est bien moindre, il est vrai, que celles qu'exigent les opérations électriques ou téléphoniques ordinaires.

« Il n'y a rien de mystérieux dans l'appareil de la télégraphie sans fil, excepté le supposé petit lutin qui y est attaché. Le transmetteur consiste en une puissante pile Ruhmkorff telle que nous en avons ici dans notre laboratoire et semblable à celles de tous les électriciens. Les étincelles produites, entre les terminales ou pôles de la pile Ruhmkorff, sont le point de départ, l'origine ou les transmetteurs des vagues de Hertz, ou des ondulations électro-magnétiques.

« Ces ondulations vont dans toutes les directions, absolument comme les vagues produites par la chute d'une pierre sur la surface tranquille d'un lac et cette image peut être considérée comme la fidèle représentation des vagues hertziennes ; elles sont fortes, près de la cause qui les met en mouvement. et diminuent d'intensité à mesure qu'elles s'étendent dans l'espace. La puissance du pouvoir développé, pour signaler simplement, ou constater les causes perturbatrices, n'a pas atteint plus de 30 milles, tandis qu'une communication exacte a été exécutée à une distance d'environ 7 milles.

« Les dépêches sont reçues par une machine Morse ordinaire mise en mouvement par l'appareil électrique qui comprend les bases de l'invention de Marconi. Le tic tac du bouton, ou clé, transmettant les étincelles de la pile Ruhmkorff, influence la machine Morse qui se trouve sur le navire ou dans la station d'arrivée, soit par des points isolés, soit par des séries de points, suivant le code télégraphique adopté par les opérateurs. »

Ce *cohésif* est le côté mystérieux du système, celui qui a le plus excité l'admiration du professeur V. D. Naillen.

« A Liège, tous disent : « Nous ne savons pas comment cela agit, mais ce que cela produit, peut être prouvé ».

« Ils disent aussi, comme tous les autres savants, qu'ils ne savent pas ce qu'est l'électricité ou le magnétisme, et ne prétendent pas prévoir, ce qui peut résulter de ces forces. »

Ce petit (?) du cohésif est si important, que le professeur V. de Naillen en écrivit la description suivante :

« Le cohésif ou tube de réception est un tube en verre ayant environ 6 pouces de longueur ; à l'intérieur s'adaptent 2 cylindres d'argent, entre lesquels est un espace d'un 1/16 de pouce, rempli d'un mélange grossier, de limaille de nickel et d'argent pur ; ces cylindres sont fixés à des fils de platine, dont l'un est en rapport avec une seule cellule sèche, l'autre courant vers une machine télégraphique Morse ; cette limaille offre une résis-

tance d'environ 200 hohms au courant électrique, de sorte que le faible courant de la seule cellule sèche, ne peut pas la traverser, mais aussitôt qu'une vague électro-magnétique est transmise par l'étincelle de la pile Ruhmkorff et atteint le cohésif,ce mélange perd sa résistance, le courant le pénètre et transmet le mouvement à la machine morse.

« Personne ne peut dire exactement pourquoi le mélange de limaille d'argent et de nickel perd de sa résistance sous l'influence des vagues herziennes, mais ce phénomène est infaillible et aussi certain que tout autre dans la science.

« Marconi lui-même ne prétend pas savoir pourquoi et comment agit le cohésif, mais employant les mystérieuses vagues herziennes de la pile Ruhmkorff qu'il dit être familière à tout le monde, parce qu'elle est répandue dans tous les laboratoires des électriciens modernes, il obtient le résultat désiré, c'est-à-dire l'acceptation des vagues herziennes par un mécanisme suffisamment sensible pour impressionner les sens humains.

« Après que le cohésif est formé, le développement de l'impression ou des points et des chocs n'est plus qu'une question de détails mécaniques. Jusqu'à ce que les vagues herziennes viennent en contact avec le cohésif, la limaille d'argent et de nickel offre une telle résistance qu'aucun courant ne peut la traverser pour aller à la machine Morse, qui est tout à fait semblable aux machines ordinaires employées dans la télégraphie commerciale.

« Alors même le pouvoir de la seule cellule sèche serait sans action sur le récepteur Morse, mais, au moyen d'une batterie supplémentaire, mise en jeu par un auxiliaire purement mécanique, la force nécessaire est complétée pour la mise en mouvement de la machine Morse ».

On demanda au professeur V. d. N., la manière de faire fonctionner la télégraphie sans fil en mer? Eh bien, supposez que le bon navire, le flot bondissant, traverse à toute vitesse un épais brouillard, et que le capitaine doive être sûr qu'il ne court aucun danger ; avec l'appareil Marconi, il fait ce signal. « Voici le navire. Flot bondissant, filant à 12 nœuds dans telle direction. » Il répète ce signal, toutes les deux minutes, et s'il ne reçoit aucune réponse, il peut sans crainte continuer sa route à toute vitesse.

« Mais tout à coup, voici une agitation du récepteur, et la machine Morse fait entendre un léger cliquetis, avertissant le capitaine que quelqu'un a aussi envoyé une vague hertzienne, au devant de lui. Immédiatement tout le monde à bord est sur le qui-vive, et les signaux ne sont plus interrompus que pour attendre les réponses. Si toute preuve de la présence du navire étranger disparaît, on peut croire qu'il s'est éloigné, ou pour avoir une double sécurité, on peut tirer le canon, ou diminuer la vitesse, suivant les circonstances ».

« Les Américains sont sûrs de perfectionner le cohésif inventé par Marconi, dit le professeur V. D. N. J'en ai la confiance, parce que nous sommes bien plus avancés dans les applications électro-magnétiques que nos con-

frères d'outre-mer... ce n'est qu'une question de travail patient, avec l'œuvre de Marconi, comme base; plus le cohésif est sensible, mieux on pourra transmettre des signaux. J'ai rapporté, avec moi, un cohésif et nous allons, tout de suite, construire une série de machines. Nous aurons, tout d'abord, le télégraphe avec Auckland, puis je l'espère, avec les Farillones. C'est à 30000 d'ici, et cela nous montrera ce que nous pouvons faire. Mais, je pose en fait, pour tous nos projets pratiques, qu'une machine capable de recevoir la transmission à 2 milles, est une garantie suffisante contre le danger des collisions en mer.

Pour copie conforme : *Commandant* MANTIN.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE

A TRAVERS LES AGES

CHAPITRE V

De l'homme au point de vue théosophique.

(Voir la *Revue* de février 1899.)

D'après la Doctrine Esotérique l'homme comporte dans sa composition sept principes ; il possède aussi plusieurs corps, qui correspondent aux divers plans de l'espace.

L'homme complet actuel (1) possède en permanence cinq corps, savoir ; le corps physique, le corps astral, le corps mental, le corps causal et le corps spirituel. Ces corps agissent chacun sur le plan correspondant de leur substance et se rapportent chacun à l'un des sept principes constitutifs de l'homme (2).

Suivant le groupement de ces principes ou éléments, il se crée des différences entre les données relatives à l'homme et ce sont ces différences que nous montrent les diverses philosophies religieuses.

Voici l'énumération des dits éléments et les deux groupements que

---

(1) D'après la Doctrine Esotérique les deux agrégats de principes ou d'éléments qui concourent à représenter l'homme parfait ou du moins l'homme actuel complet, sont : le ternaire Atma, Buddhi, Manas et le quaternaire Kama-Manas ; Jiva ou Prana Linga-Sharira et Sthula-Sharira.

Le ternaire de l'homme spirituel qu'on dénomme aussi *Individualité*. Le quaternaire est l'homme personnel ou *Personnalité*, et les deux groupes réunis forment l'homme Normal, ou comme nous venons de le dire l'homme complet actuel.

(2) Les éléments constitutifs de l'homme sont partout présents à la fois, mais suivant le cas plus ou moins prédominants, parce qu'ils sont conditions et substances de divers ordres.

On désigne cette omniprésence par cette expression, les éléments constitutifs de l'homme sont *en coadunité*.

constituent plus particulièrement les formules ésotériques de l'homme. — Ces éléments sont au nombre de sept : *Sthula-Sharira* (Elément physique) ; *Linga-Sharira* (Elément aithérique-forme) ; *Prana* ou *Jiva* (Elément vital) ; *Kama* (élément intelligent) ; *Buddhi* (Elément spirituel) ; et *Atma* (Elément divin).

En définitive, les divers corps de l'homme sont les divers véhicules du principe supérieur : Atma, le *Soi-Supérieur*, sur les divers plans sur lesquels peut s'exercer la conscience atmique. Ces corps constituent ce qu'on nomme en langage courant des *Fourreaux* ou coques, représentant chacun un principe particnlier de l'homme.

On peut considérer les fourreaux comme s'emboîtant les uns dans les autres, ou mieux s'interpénétrant les uns les autres, pour ne faire qu'un seul et même corps, de même que les diverses couches d'un oignon superposées constituent un seul fruit ; mais ici les couches concentriques sont bien nettement séparées entre elles et ne s'interpénètrent pas.

Voici par ordre de matérialité décroissante, les dénominations de ces diverses enveloppes de l'homme, toutes véhicules d'*Atma*, le premier principe constitutif de l'homme.

Corps physique. — C'est celui qui est saisissable, visible à l'œil physique; ce corps donne naissance au principe dénommée en Sanskrit *Sthula-Sharira*. Les parties les moins matérielles de celui-ci sont dites *Aithériques*, et interpénètrent le corps astral ; elles donnent lieu à l'aspect de la vie universelle dénommée *Prana*.

Après le corps physique vient le corps astral ; c'est ce corps qui donne naissance au principe dénommé *Kama* : certaines parties du corps astral interpénètrent le corps mental, lequel engendre le *Manas inférieur*. Puis vient la corps causal, qui engendre le *Manas Supérieur* ; enfin, nous avons le corps spirituel, qui donne naissance au principe dénommé *Buddhi*.

Au cours de l'Evolution humaine ou dans ses changements divers : mort et Renaissance, tous ces corps ou fourreaux (enveloppes, coques) disparaissent successivement dans l'ordre suivant : les plus grossiers d'abord, puis les plus subtils et chaque fois la conscience passe dans le moins élevé des corps qui restent. — Ainsi après la mort physique, l'*Ego* fonctionne dans le corps astral (*Kama-Rupa*) ; après la seconde mort, c'est-à-dire à l'entrée en *Dévakan*, la conscience se porte, se fixe sur le corps mental, dont elle se sert pendant le Devakan inférieur, puis ce corps mental disparaît de lui même, avant l'arrivée au Devakan supérieur, dans lequel ne réside que le *Corps Causal*. C'est dans ce dernier que se condensent les *Skandas* ou *Tattwas*, germes de potentialité évolués dans la dernière incarnation de

l'homme, et c'est ce même corps causal. qui reviendra ulterieurement dans une réincarnation subséquente.

En ce qui concerne le *Corps Buddhique* ou corps spirituel, nos connaissances à l'heure actuelle ne sont pas assez avancées pour pouvoir fournir à ce sujet des données précises; aussi préférons-nous de beaucoup n'en point parler, crainte d'infiltrer dans l'esprit du lecteur de fausses idées comme n'ont pas hésité à le faire certains de nos devanciers dans cette étude délicate.

Les cinq corps que nous venons d'énumérer existent en permanence chez l'homme qui vit actuellement sur notre planète, et chacun d'eux a un rayonnement qui lui est propre : l'*aura*, dont nous avons déjà parlé. C'est grâce à cet *Aura*, que les corps de l'homme peuvent prêter de leur substance pour créer des corps temporaires dénommés à tort : *Fantômes*. Or il est aujourd'hui formellement reconnu qu'il n'existe pas seulement des fantômes des morts, mais qu'il y a aussi des fantômes ou formes aithérées, qui proviennent de personnes vivantes. Les personnes quelque peu versées dans l'Occultisme peuvent dégager leur double et voir leur corps physique à côté de leur forme aithérée. — C'est de cette façon que le *Corps mental* fournit les matériaux du Mayavi-Rupa des hauts Initiés ou Adeptes, lequel corps est suceptible de se transporter même au loin, et cela, en pleine connaissance en pleine conscience.

Ce même corps Mental peut également fournir les matériaux du Mayavi-Rupa accidentel, espèce de *Pensée forme*, qui mélangée avec de la matière Astrale peut se manifester, inconsciemment même, dans la plupart des cas, dit de *Télépathie*.

De même, le corps astral peut également produire une forme susceptible de pouvoir fonctionner au loin du corps physique et cela d'une manière consciente; ainsi nous *pouvons affirmer* PAR EXPÉRIENCE, que des *initiés*, des *médiums* ont pu, en astral, aller empêcher des personnes *de se suicider* ou *accomplir des crimes*.

Enfin la partie aithérique du corps physique peut fournir des matériaux susceptibles de produire les phénomènes de *matérialisation*.

C'est à ce même genre de phénomène (dédoublement) qu'on peut attribuer la différence qui se produit instantanément dans le poids des corps des médiums à incarnation (De Dunglas Home, par exemple) ou autres. — Cette différence de poids peut provenir de plusieurs causes, mais surtout de ce que la partie aithérique entraine parfois de notables quantités de particules (solides ou liquides) de l'économie du vivant. C'est à la même partie aithérique qui se dégage du corps de l'homme vivant, à laquelle l'on

doit les phénomènes dits : *Extériorisation de la sensibilité* ; *Extériorisation de la Motricité.*

DE L'HOMME POST MORTEM ; DE SON IMMORTALITÉ

Nous allons étudier maintenant ce qu'il advient de l'homme après la mort de son corps physique, après sa première mort. On peut définir celle-ci : l'arrêt définitif du fonctionnement physique de la corporéité, ce qui implique fatalement, nécessairement, la sortie de la vitalité (*Prana ou Jiva*) du corps physique et du corps aithérique qui lui sert de véhicule.

L'homme mort reste toujours composé de sa Triade Supérieure, réunie à son élément *Kama-Manasique.*

Arrivons à la question de l'immortalité de l'homme, de sa survivance par suite de celle de son âme. L'une des conditions de l'immortalité de l'homme réside dans l'homogénéité de sa composition ; donc, l'homme élémentaire, c'est-à-dire celui dans la composition duquel n'entrent que Prana-Linga-Sharira, et Sthula-Sharira, n'est pas immortel, car n'ayant que ces trois principes en voie d'évolution, les autres, les principes supérieurs lui font défaut ; aussi quand la réserve de force donnée à ses parties inférieures est épuisée, ces parties se dissocient et se dissolvent.

En ce qui concerne l'homme personnel, il n'est immortel que si le rayon manasique qui l'éclaire demeure en union, en communion avec le foyer émanateur et même alors dans ce cas, la plupart des éléments qui entrent dans la composition de cet homme, ces éléments ne restent pas indéfiniment associés. — Pour l'homme individuel, qui n'est rien autre que la Monade divine (1), l'ensemble de sa composition étant homogène, cet homme est immortel ; mais l'homme personnel détient l'immortalité en dominant les mauvaises passions, les impulsions malsaines des corps physique et astral, dans lesquels il fonctionne.

Or, l'homme arrive facilement à ce résultat en écoutant et en répondant aux suggestions de l'*Ego supérieur*, c'est-à-dire comme nous allons le voir, à la voix de sa conscience.

Mais si l'homme personnel ne répond jamais aux suggestions de l'Ego Supérieur, tout rapport cesse avec lui, alors le Rayon ne peut plus percer le milieu opaque dans lequel il plonge.

(1) L'homme spirituel et la monade individualisée, après l'émission planétaire effectuée en vertu de la loi du sacrifice qui est venu éveiller son aspect manasique. — C'est l'Ego Supérieur, Antérieurement, cette monade se trouvait dans l'homme élémentaire composé seulement dans sa constitution de Kama, de Prana, de Linga Sharira et de Sthula Sharira ; quant aux autres principes, ils n'étaient pas encore éveillés.

Dès lors, il n'est plus éclairé cet homme personnel, il ne ressent plus les vibrations de l'ordre spirituel, aussi le Rayon finit-il par se retirer, abandonnant à eux-mêmes les principes inférieurs qui, dès lors, prédominent dans l'homme. Cependant, ces principes inférieurs restent encore un certain temps agrégés entre eux, agglomérés, parce que la partie manasique inférieure n'a pu s'en détacher; mais, avec le temps, ce détachement s'opère, alors les principes inférieurs tendent à se dissocier et l'homme personnel devient comme l'homme élémentaire, puisque chacun de ses éléments retourne à son plan respectif et, dans ce cas, l'immortalité est perdue pour l'homme personnel qui a cessé d'être personnel, comme nous venons de le voir.

L'Ego Supérieur (*Manas*). — Cet Ego est le principe intelligent et pensant le *Je*, le *Moi* dans son *parfait état de pureté*; il est la partie immortelle de l'homme.

Ce que nous connaissons généralement de ce *Moi Divin*, n'est guère que son image défigurée par nos passions et notre égoïsme.

L'*Ego supérieur* ne peut en outre exprimer que les facultés qui sont en rapport avec le cerveau physique, qui lui sert d'instrument sur le plan physique ; donc l'Ego supérieur se trouve extrêmement limité par cet instrument imparfait et grossier.

Le but de *Karma* est d'instruire et de purifier notre Ego Supérieur. C'est par la douleur physique ou mentale que s'obtient cette purification ; c'est elle qui redresse nos erreurs volontaires ou involontaires et cette intervention de Karma, dure tant que l'Ego n'a pas atteint le niveau de la pleine connaissance et une parfaite pureté, en un mot tant que l'Ego Supérieur n'est pas devenu capable de pouvoir agir et fonctionner d'une manière si parfaite qu'il ne se produit plus d'*effets karmiques*; mais, il est bien évident qu'il faut à l'homme plusieurs existences terrestres pour obtenir une connaissance et une pureté parfaites. Donc le Karma ne pourrait à lui seul expliquer la vie, il lui faut encore être étroitement uni à la loi de *Réincarnation* qui nous apprend, comme nous l'avons déjà dit, que l'Ego doit renaître sans cesse, pendant des siècles et des siècles, et qu'alors à chacune de ses nouvelles incarnations, l'Ego entre dans un corps de plus en plus parfait, jusqu'enfin à ce qu'il arrive à la perfection finale, la perfection intégrale.

Ici, nous devons placer une observation qui a été souvent présentée. Bien des personnes disent: puisque nous avons déjà vécu, comment se fait-il que nous ne nous rappelions aucune de nos existences et plus particulièrement notre précédente existence ?

Le cerveau, c'est aujourd'hui un fait reconnu, est l'enregistreur des sou-

venirs personnels ; or, le cerveau physique changeant à chacune de nos existences, il n'y a rien d'étonnant que nous oublions à chaque renaissance, notre dernière existence passée.

Ensuite, il y a lieu d'ajouter que le but constant de l'homme étant l'évolution de son âme, c'est-à-dire de se *former* le caractère, c'est celui-ci surtout qu'il y a lieu de conserver et il se conserve par la loi de Karma.

Aussi dans la série de nos existences, c'est le caractère qui survit et non les faits qui ont servi à sa formation. Ajoutons cependant que dans la suite des temps, quand l'Ego est assez développé pour pouvoir transporter sa conscience sur des plans très supérieurs, il retrouve alors les traces de son passé, non pas comme on l'a dit trop souvent dans l'aura du corps astral qui change avec chaque nouvelle incorporation, mais dans celui du corps causal, car celui-ci dure tout le Manvantara et c'est ainsi qu'on peut se rappeler la série de ses existences précédentes.

Abordons ici un autre problème et étudions comment est constitué l'Ego Supérieur.

L'Ego Supérieur ou Manas est constitué par le corps causal ou agrégat de substances utiles. On le nomme *corps causal* parce qu'il emmagasine les germes de tous les autres principes humains ainsi que les *causes* créées par les actes de la vie de l'individu qu'il représente.

L'élément manasique appartient au cinquième plan de l'homme ; il dérive directement de *Mahat*, l'intelligence cosmique. Dans l'homme moderne, le *Manas* proprement dit est le *vrai penseur* ; il se trouve encore peu réalisé, il nous faut bien le dire. C'est seulement le rayonnement de *Manas* dans les éléments inférieurs plus évolués dans leur genre, qui produit chez l'homme moderne, chez l'homme actuel, sa raison et son intelligence.

Le Manas inférieur, le *Rayon* est de même nature que le *Manas* proprement dit ; c'est, en quelque sorte, la main d'une personne qui, pour manipuler un liquide corrosif ou impur, serait revêtue d'un gant. Dans ce cas, le gant est la lumière astrale et le liquide la conscience kamique ; la main revêtue de son gant, représente le mental ordinaire.

Les éléments inférieurs contiennent le principe kamique. L'immixtion du *Rayon manasique* intensifie l'élément sensationnel et crée la passion en associant l'intelligence à ses manifestations ; le rayon manasique joue ainsi un très grand rôle dans la vie de l'homme sous le nom de *Kama-manas*, préférable à celui de Manas inférieur, qu'on lui donne trop souvent.

La distinction entre l'action du Manas proprement dit et celle de son rayon, donne la solution de nombreuses questions dans l'ordre intellectuel et c'est pourquoi nous appellons l'attention du lecteur sur ce sujet important.

L'Ego supérieur plus rapproché de la *vie Une* que l'Ego inférieur, a pour mission, pour rôle, d'accélérer l'évolution de celui-ci en l'influençant et en conservant le résultat du bien qu'il a fait.

L'Ego inférieur sert aux expériences de l'Ego supérieur, ainsi qu'à l'évolution de ses propres éléments. — Ce dernier aide aussi à l'évolution des éléments de ses véhicules divers (substance astrale, aithérique, physique); il prépare également l'individualisation de l'Essence élémentale.

L'Ego supérieur opère donc le salut de l'homme par son incarnation dans la personnalité; et l'homme fait son salut en poursuivant de toutes se forces, l'évolution de son âme.

Les Egos très évolués n'habitent pas un ciel subjectif (*Dévakan*) uniquement constitué par les productions de leur action mentale; ils sont conscients de ce qui les entoure, aussi pour ces Egos, le Dévakan n'est plus un *état* mais un *lieu*; une sorte de Paradis.

Les *Nirmanakayas* sont des Egos pleinement évolués; ils n'ont plus à renaître sur la terre et pourraient entrer en Nirvanâ; mais leur amour pour l'humanité fait qu'ils préfèrent rester sur le plan dévakanique pour se consacrer aux progrès de l'humanité.

L'Ego libéré qui, au lieu d'entrer en Nirvanâ, passe à l'état de Nirmanakaya accomplit ce qu'on a dénommé la *Grande Renonciation*; il prend alors un engagement terrible: celui de rester en Dévakan et d'y travailler sans trêve, ni repos, à la régénération humaine et cela jusqu'à ce qu'il ne se trouve plus sur la terre une seule âme qui ne soit en état d'entrer en Nirvanâ. — C'est parmi les Nirmanakayas que prennent naissance les Guides, les Maîtres, les Bouddha, les Christ.

Ego inférieur. — L'*Ego* ou *Moi inférieur*, c'est le corps mental, esclave de l'illusion terrestre (*Maya*), et uni à l'âme animale (*Kama*). C'est cet Ego qui, chez les hommes très mauvais, très méchants, peut faire le mal uniquement pour faire le mal, c'est-à-dire sans y être poussés par aucun motif, par aucune passion. C'est dans l'Avitchi que vont après leur mort de pareils êtres, et là, ils y endurent une souffrance mentale tellement aiguë, que leur moi inférieur peut y être progressivement et complètement annihilé et détruit.

Mais il faut à l'homme un grand nombre d'existences pour assurer la complète évolution de celle-ci, car l'existence est si courte; il faut donc que l'homme renaisse aussi longtemps, d'une part, que la présence de l'Ego supérieur préserve de la dissociation des principes et, d'autre part, que l'état de l'Ego inférieur nécessite son épuration et cela jusqu'au terme de la série des existences les mieux remplies, jusqu'à ce que l'âme puisse atteindre au Nirvanâ dont nous avons parlé.

BUDDHI. — Le premier des principes entièrement spirituels est l'élément buddhique ; c'est pourquoi on l'appelle aussi l'âme divine ou âme spirituelle. Ce principe est encore moins développé que le *Manas* chez l'homme actuel.

Ce que nous en dirons, c'est qu'il est le véhicule de l'Esprit proprement dit, et cela, parce qu'il est rapproché de lui.

ATMA. — Atma est la parcelle de la VIE UNE qui se trouve autour de nous et en nous ; on le désigne sous le nom de *Soi supérieur* non individualisé, mais dans l'état actuel de l'humanité, nous ne pouvons guère qu'admettre une telle présence et diriger vers elle toutes nos aspirations.

LA VOIX DE LA CONSCIENCE. — Qu'est-ce que la voix de la conscience?

C'est le sentiment intime, profond, que l'homme possède, que quelque chose est bon ou mauvais, vrai ou faux, est à faire ou à ne pas faire. Ce sentiment vient de l'Ego supérieur ou Manas et se transmet plus ou moins bien à la personnalité, selon l'état de pureté plus ou moins parfait de cette personnalité.

Quand l'âme animale (Kama) occupe entièrement le champ de la conscience, ses vibrations intenses ébranlent le cerveau et, dans ces conditions, les délicates impulsions de l'individualité ne peuvent être perçues ; c'est pour cela que la paix du cœur, le grand calme et la méditation sont si nécessaires à ceux qui veulent commencer à entendre la voix de leur *Ego* supérieur, à vivre en rapport, en communion avec lui. L'homme qui, de propos délibéré, étouffe cette voix de la conscience pour n'obéir qu'à sa nature inférieure, à Kama, empêche tout développement de l'Ego et se prépare pour l'avenir un milieu détestable, dans lequel il lui sera très difficile de progresser, de se perfectionner.

J. MARCUS DE VÈZE.

(*A suivre*).

LES SENTIMENTS, LA MUSIQUE ET LE GESTE

(*Suite*) Voir la *Revue* de février 1899.

Chacun de nous, depuis sa première enfance, a produit spontanément ces diverses modifications de la voix, lorsqu'il a éprouvé les sensations et les émotions qui en sont le principe. Comme nous avons à la fois le sentiment intérieur de chacune de nos émotions et la perception du son qu'elle tire de nous, nous établissons une association entre tels sons et l'émotion qui en est la cause. Quand c'est un autre qui fait entendre le même son, nous lui attribuons la même émotion. Par une autre conséquence du même principe, outre que nous lui attribuons cette émotion, nous la faisons naitre en nous, dans une certaine mesure; car avoir conscience de l'émotion qu'un autre éprouve, c'est trouver en soi, sous la lumière de la conscience, cette émotion éveillée, ce qui est proprement l'éprouver. Ainsi ces diverses inflexions

de la voix, outre qu'elles sont un langage qui nous fait comprendre les sentiments des autres, ont aussi le pouvoir de faire naitre en nous, par sympathie, des sentiments pareils. Eh bien ! n'avons-nous pas là tous les éléments d'une théorie de la musique? Ces particularités de la voix qui sont l'indice d'une exaltation des sentiments, sont celles qui distinguent spécialement le chant du parlé ordinaire. Chacune des inflexions de la voix qui nous ont paru être l'effet physiologique de la peine ou du plaisir est simplement, dans la musique vocale, portée au plus haut degré...

Entre le récitatif, tout uni par comparaison, du dialogue ordinaire ; le récitatif plus varié, aux intervalles plus larges, aux notes plus hautes, des scènes de passion ; le récitatif encore plus musical qui sert de prélude à un air, et l'air lui-même, le changement se fait par degrés insensibles.

Ainsi l'imitation (d'où dérive notamment le rythme), la mémoire organique, les raisonnements plus ou moins conscients et enfin l'action mécanique du son sur les sièges physiologiques des passions, seraient les éléments principaux qui, à des degrés divers et suivant les cas, détermineraient les gestes accompagnant la musique.

La dernière de ces causes, indiquée seulement d'une façon vague par le P. André, nous paraît avoir prédominé dans nos expériences et, grâce aux découvertes modernes, on peut, jusqu'à un certain point en déterminer le processus.

On sait en effet, que le cerveau d'un animal se divise en territoires assez nettement délimités par des sillons, et d'autant plus nombreux que l'animal est plus élevé dans l'échelle des êtres. Ces territoires ou *circonvolutions* paraissent constituer à la fois une sorte de clavier dont l'âme n'aurait qu'à frapper les touches pour agir sur le corps, et une série de magasins où les impressions s'enregistrent et subsistent à l'état latent jusqu'au moment où un afflux de vitalité les fait se manifester.

On a déjà déterminé les centres des mouvements des bras, des jambes, du torse, de la tête, des centres de la vision, du langage, de l'audition ; des centres de la mémoire des localités, des noms, des choses, de l'usage des choses, de la signification des caractères d'écriture, etc.

Il est extrêmement probable qu'il en existe d'autres pour tous les sentiments dont nous pouvons être affectés.

Ces centres entrent en jeu quand le cœur les vivifie en leur envoyant le sang nécessaire ; ils cessent de fonctionner quand ils sont anémiés ou détruits.

Chez le sujet que nous avons étudié et dont la sensibilité s'extériorise, on peut agir bien nettement sur quelques-uns d'entre'eux, notamment sur ceux des mouvements des membres et du bassin, en portant simplement l'extrémité d'un doigt tout près de son crâne, en regard des points du cer-

veau où, les observations cliniques ont fixé les emplacements de ces divers centres moteurs.

D'autre part, on admet aujourd'hui que la nature entière est constituée par des groupements de la matière primordiale qui, par suite de la diversité de ces groupements, vibrent, les uns d'une façon, les autres d'une autre.

On conçoit donc que les vibrations des notes d'un air puissent se trouver dans de tels rapports avec les vibrations propres aux diverses circonvolutions cérébrales, qu'elles les renforcent ou les contrarient, et par suite augmentent ou diminuent leurs actions.

J'emprunterai encore au discours précité de M. Edwin Houston quelques notions élémentaires sur ces rapports harmoniques pour bien montrer que les hypothèses que nous présentons sont tout à fait conformes aux tendances de la science moderne.

Examinons, par exemple, le cas d'un diapason vibrant qui émet ses ondes sonores à travers l'espace et est éloigné d'un second diapason, tout d'abord au repos, mais accordé de manière à vibrer exactement à l'unisson du premier. Comme on le sait, le diapason actif ou récepteur entre peu à peu en vibration. L'énergie du diapason transmetteur se communique à travers l'espace par l'intermédiaire des pulsations ou ondes produites dans l'atmosphère ambiante, et le phénomène peut se produire malgré une distance relativement considérable des appareils.

Prenez encore le cas de vibrations sympathiques excitées par des ondes lumineuses. L'énergie solaire est rayonnée ou transmise à travers l'espace existant entre le ciel et la terre par des ondes ou oscillations de l'éther lumineux. Ces ondes, en tombant sur une feuille à la structure délicate, subissent une espèce de sélection, car certaines longueurs d'onde sont absorbées, et d'autres rejetées. Les ondes absorbées excitent ou produisent des vibrations sympathiques dans les molécules de l'acide carbonique contenu dans la feuille et ont pour effet de provoquer des mouvements vibratoires du carbone et de l'oxygène, mouvement dont l'amplitude ou l'énergie croit jusqu'au moment où leur affinité chimique ou attraction atomique est dépassée, et où se produit la dissociation. L'oxygène est alors expulsé de la feuille dans l'atmosphère et le carbone est retenu dans les organes de la plante.

Voici encore le cas le plus intéressant de ce que Hertz appelle la résonnance électrique. Il est généralement reconnu aujourd'hui par les électriciens, qu'un conducteur, siège d'uue décharge électrique oscillatoire, lance dans l'espace qui l'entoure des ondes ou oscillations électriques animées de la même vitesse que la lumière, de même nature qu'elle. Si ces ondes électriques rencontrent un circuit accordé, par rapport à leur période d'oscilation, de manière à être capable de vibrer cynchroniquement avec elles. elles y donnent naissance à des oscillations électriques ayant exactement la même nature que celles du circuit excitateur.

Avant de chercher à préciser davantage ces rapports hypothétiques entre les centres moteurs ou sensitifs de l'homme et les modes vibratoires spéciaux dûs à l'exécution d'airs dans tels ou tels modes musicaux, il serait nécessaire de vérifier le phénomène sur d'autres sujets; mais il n'était point

inutile d'exposer les diverses étapes qu'a déjà parcourues l'étude du phénomène; car ce n'est que par des approximations successives, basées sur les recherches antérieures, que le savant peut espérer arriver à la conquête de la vérité.

Mais si nous sommes encore loin de ce résultat, il y a déjà des points parfaitement acquis; ce sont les applications qu'on peut tirer des merveilleuses propriétés d'un *sujet* comme Mlle Lina pour les Beaux-arts.

IV

Quand un peintre, un sculpteur veulent exprimer dans leurs œuvres les caractères d'une passion, ils sont obligés d'observer autour d'eux; et cette observation est très difficile dans un état de civilisation où chacun s'exerce à dissimuler ses sentiments. Eussent-ils trouvé des manifestations suffisamment intenses pour avoir du caractère, il y a bien des chances pour que ces manifestations ne répondent pas exactement à l'état d'âme qu'ils ont conçu.

Avec un sujet hypnotique, surtout quand ce sujet est en outre un beau modèle professionnel, l'artiste n'a qu'à transformer sa conception par des suggestion verbales appropriées, pour la voir réalisée avec une admirable puissance de vie et de nuances, qui autrement ne sauraient se manifester.

C'est ainsi que nous avons pu créer, pour ainsi dire, de véritables statues animées, représentant la Foi, l'Espérance et la Charité, l'Orgueil, la Paresse, la Colère, la Gourmandise, l'Attente, la Reconnaissance, l'audition de voix célestes, l'extase passionnée de Sainte Thérèse, la Nature se découvrant devant la science, une nymphe écoutant le langage des fleurs, la Gloire couronnant un vainqueur.

L'acteur arrivera à produire sur le sensitif des effets intenses quand, à l'idée suggérée, il ajoutera l'appoint d'une déclamation profondément sentie, d'une musique géniale; et il aura le plaisir, ou de constater qu'il avait saisi de lui-même le geste juste, ou de trouver, dans cet être vibrant tout entier sous l'influence d'une passion unique, l'expression qu'il avait vainement cherchée.

Le musicien aura également là un criterium pour savoir si son œuvre éveille bien réellement les sentiments qu'il a eu l'intention de faire naître.

Mais c'est l'art du ballet qui nous paraît surtout devoir subir des modifications profondes et heureuses sous l'influence des leçons données par des sensitifs.

Que se passe-t-il en effet aujourd'hui quand on veut jouer un de ces divertissements? Il faut que quelqu'un en trouve le sujet, qu'un autre en

écrive la musique, qu'un troisième enfin en soit le « dessinateur » selon l'heureuse expression de M. Dauriac ; c'est-à-dire qu'un artiste trouve les pas, les attitudes, les expressions, les gestes par lesquels les danseuses « dessineront » dans l'espace, la pensée de l'auteur, le rythme du musicien. Or, le maître de ballet trouve bien des attitudes et des pas gracieux, mais trouve-t-il ceux qu'il faut, qui correspondent exactement à l'idée du ballet, à sa musique? Nous n'en savons rien, — et lui non plus. Ce que nous constatons, hélas! c'est qu'un ballet est presque toujours obscur si on ne nous l'a pas expliqué d'avance.

Il n'en était point ainsi chez les anciens.

Quand nous voulons, dit M. Taine (1), nous figurer une poésie lyrique, nous pensons aux odes de Victor Hugo ou aux stances de Lamartine, cela se lit des yeux ou au moins se récite à mi-voix, à côté d'un ami, dans le silence du cabinet. Notre civilisation a fait de la poésie la confidence d'une âme qui parle à une âme. Celle des Grecs était non seulement débitée à haute voix, mais déclamée, chantée au son des instruments, bien plus encore, *mimée et dansée*... Tout l'homme, esprit et corps y entre en branle et les vers qui nous en restent ne sont que des feuillets détachés d'un livret d'opéra.

Dans un village corse, aux funérailles, « la vocératrice » improvise et déclame des chants de vengeance devant le corps d'un homme assassiné, et des chants de plainte sur le cercueil d'une jeune fille morte avant l'âge. Dans les montagnes de la Calabre et de la Sicile, aux jours de danse, les jeunes gens figurent par leurs poses et leurs gestes, de petits drames et des scènes d'amour. Concevons dans un climat semblable, sous un ciel encore plus beau, en de petites cités où chacun connaît tous les autres, des hommes aussi imaginatifs et aussi gesticulateurs, aussi prompts à l'émotion et à l'expression, d'une âme encore plus vive et plus neuve, d'un esprit encore plus inventif, plus ingénieux, plus enclin à embellir toutes les actions et les moments de la vie humaine. Cette pantomime musicale, que nous ne rencontrons plus que par fragments isolés et dans des recoins perdus, se développera, se multipliera en cent rameaux et fournira matière à une littérature complète ; il n'y aura pas de sentiments qu'elle n'exprime, pas de scène de la vie privée ou publique qu'elle ne vienne décorer, pas d'intention ou de situation auxquelles elle ne puisse suffire. Elle sera la langue naturelle, d'usage aussi universel et aussi commun que notre prose écrite ou imprimée ; celle-ci est une sorte de notation sèche par laquelle aujourd'hui une pure intelligence communique à une pure intelligence; comparée au premier langage tout imitatif et corporel, elle n'est plus qu'une algèbre et un résidu.

L'accent du français est uniforme : il n'y a pas de chant; les longues et les brèves y sont peu marquées, faiblement distinguées. Il faut avoir entendu la langue musicale, la mélopée continue d'une belle voix italienne qui récite une stance du Tasse, pour savoir ce que la sensation de l'ouïe peut ajouter aux sentiments de l'âme ; comment le son et le rythme étendent leur ascendant sur notre machine et leur contagion sur tout nos nerfs. Telle était cette langue grecque dont nous n'avons

(1) *Philosophie de l'art en Grèce*, p. 129.

plus que le squelette. On voit, par les commentateurs et les scoliastes, que le son et la mesure y tenaient une place aussi grande que l'idée et l'image. Le poète qui inventait une espèce de mètre inventait une espèce de sensation. *Tel assemblage de brèves et de longues est nécessairement un allegro, tel autre un largo, tel autre un scherzo, et imprime non seulement à la pensée mais au geste et à la musique ses réflexions et son caractère.* Voilà comment l'âge qui a produit le vaste ensemble de la poésie lyrique a produit du même coup l'ensemble non moins vaste de l'orchestique.

On sait les noms de près de deux cents danses grecques et on a reconstitué la musique de quelques-unes d'entr'elles. Ne serait-ce point une œuvre digne de notre Académie nationale de musique que de chercher à en reconstituer l'orchestique dont l'étude constituait toute l'éducation des jeunes Athéniens jusqu'à l'âge de 16 ans.

Je sais que cette question préoccupe M. Gaillard et déjà Mlle Sandrini a pu, avec son gracieux talent et grâce aux peintures des vases grecs, reproduire les attitudes et les pas qui lui paraissent correspondre aux airs joués.

Je crois qu'on peut aller plus loin encore ; car, que la musique ait précédé la danse, ou que la danse ait précédé la musique, ceux qui ont inventé les danses primitives n'en ont pas composé les pas et les attitudes ; ils les ont subies par action réflexe, soit des sentiments qui les agitaient, soit de la musique qu'ils entendaient. Parmi les successeurs, la plupart, incapables de sentir comme eux, ont été obligés d'apprendre à grand peine ce que conservait la tradition. Les autres n'ont jamais eu besoin de maîtres. Ce sont ces natures sensitives, nous les formons aujourd'hui par la méthode hypnotique.

Albert de Rochas.

PHOTOGRAPHIES PAR IMMERSION

EFFLEUVES PÉRISPRITALES RENDUES VISIBLES

N° 1. — Expérience de Mlle et de M. Majewski : deux mains droites (les deux pôles positifs) se posent en face l'une de l'autre à une distance de 3 centimètres ; on voit, au milieu de la plaque, une ligne de concentration, qui indique nettement la répulsion de deux pôles du même nom ; pose 15 minutes (cliché 13×18).

N° 2. — Expérience faite par M. Majewski : les mains de l'expérimentateur sont posées sur une plaque photographique, côté lisse du verre, opposé au gélatino-bromure ; on voit la main droite repoussant les fluides de la main gauche (cliché 13×18).

N° 3. — Main droite de M. Majewski : expérience faite avec une plaque au

gélatino-bromure, l'opérateur plaçant la face palmaire sur le côté lisse du verre, température ambiante. (Emission fluidique émanant de la face palmaire). Pose 15 minutes; (cliché 13×18).

N° 4. — Côté verre, main droite (opposé à la couche gélatino-bromure); pose 20 minutes, température ambiante (cliché 13×18).

(Emission fluidique considérable).

N° 5. — Main droite de M. Majewski : Pose, 20 minutes, à la température ambiante (cliché 13 × 18). Emission fluidique remarquable se dirigeant de l'extrémité des doigts vers la face palmaire.

N° 6. — Deux mains de noms contraires : en bas, main gauche de M. Durville; en haut main droite de Mlle Majewska, pose 20 minutes, à la température ambiante (cliché 13 × 18).

N° 7. — Main droite de Mlle Majewska : même expérience que le n° 5 (cliché 13 × 18).

N° 8. — Même expérience que le n° 5, main droite de Mlle Majewska, (cliché 13 × 18).

N° 9. — Main droite de M. Majewski : même expérience que le n° 3 (cliché 13 × 18). Emission fluidique considérable.

N° 10. — Main droite de Mlle Majewska, même expérience que n° 5 (cliché 13 × 18).

N° 11. — Main droite de M. Majewski, présentée à la plaque, à un centimètre au-dessus du liquide (rappelant l'étincelle électrique positive) ; pose 20 minutes, à la température ambiante (cliché 13 × 18). Expérience du plus haut intérêt, démontrant l'enregistrement fluidique à distance, (renversement total de la théorie de M. Guebhart).

N° 12. — Action à distance des deux mains de M. Majewski, placées au-dessus de la plaque à un centimètre environ du liquide révélateur. La main droite en bas, la gauche en haut, les doigts dirigés parallèlement les uns vers les autres. Pose 20 minutes, à la température ambiante (Cliché 13 × 18). Même remarque que le n° 11.

N° 13.— Cliché obtenu par M. Majewski : Expérience à distance, une plaque au gélatino-bromure, mise dans une solution d'Hydroquinone, la face lisse à l'extérieur sur laquelle on a placé deux lièges de 1 cent. d'épaisseur, couvrant complètement le cliché et sur ces lièges l'opérateur a mis une plaque de caoutchouc. Enfin au-dessus un morceau de soie plié en quatre. Malgré tous les isolants, on voit les effluves impressionnant la plaque photographique (cliché 13×18), pose 20 m. Expérience remarquable.

N° 14. — Expérience à sec, faite par M. Majewski : L'opérateur a pris une plaque sensible au gélatino-bromure, a mis la face palmaire de sa main sur le côté lisse du verre et l'y abandonne pendant 20 minutes; après ce temps de pose, l'opérateur a développé la plaque dans nn bain d'hydroquinone (cliché 13×18), et retenu une légère couronne fluidique et les traces très nettes de 3 doigts.

N° 15. — Expérience : 6 personnes se donnant la main et faisant la chaîne, M. Derechos mettant la face palmaire de sa main droite sur une plaque au gélatino-bromure, côté verre ; la plaque est mise dans une cuvette ordinaire où l'on a versé une solution d'hydroquinone, la plaque sensible avait été submergée par le liquide. Mlle Majewska ferme la chaîne, en mettant sa main gauche sur le bord de la cuvette, évitant de toucher la solution d'hydroquinone, ainsi que la main de l'opérateur et la plaque photographique. Sa main est placée en ligne perpendiculaire ; la main de l'opérateur est placée en ligne verticale ; on voit les fluides de Mlle Majewska repoussant les fluides de l'opérateur. Pose, 15 minutes (cliché 13×18).

N° 19. — Deux mains droites : En bas, celle de M. Majewski. En haut celle de Durville, les deux pôles du même nom se repoussent énergiquement. Pose 20 minutes, à la température ambiante (portion d'un cliché de 18×34).

N° 20. — Même expérience que le n° 3. M. Majewski.

N° 21. — Expérience de M. Majewski : Les deux mains juxtaposées (côté verre), émission fluidique considérable ; on reconnaît, à cette expérience, que le côté droit du corps (positif austral +) est le plus fort comme avec l'aimant et l'électricité dynamique ; aussi, lorsque les deux mains du même expérimentateur posent sur la même plaque, dans certaines conditions, on remarque que les effluves de la droite dominant toujours ceux de la gauche, ont tendance à les absorber ou même à les repousser. Cette expérience a été faite dans un bain d'hydroquinone, en retournant la plaque gélatino-bromure sur le fond de la cuvette ordinaire, et les mains placées sur le côté lisse du verre opposé au gélatino-bromure. Pose 20 minutes (cliché 18×24), à la température ambiante.

N° 22.— Expérience faites par Mlle Majewska : L'opérateur tient la cuvette près de sa poitrine, son avant-bras et sa main reposant sur la plaque photographique, côté lisse du verre, sont placés dans la position horizontale ; on voit nettement les fluides de la main, et ceux de la poitrine, se diriger dans deux direction différentes. Pose 20 minutes, à la température ambiante (cliché 18×24).

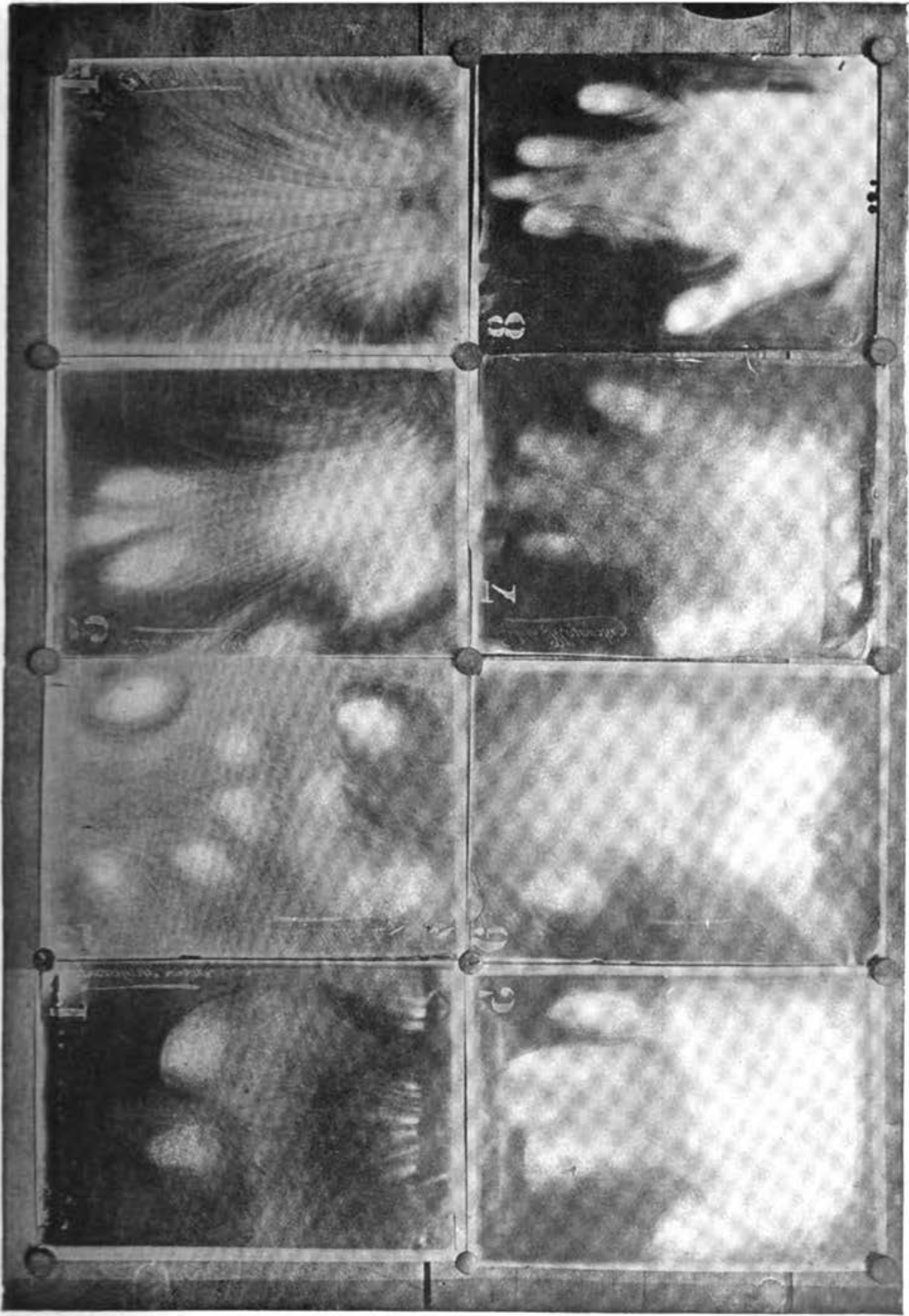
N° 23. — Main droite et main gauche de M. Majewski : Même expérience que le n° 2 (cliché 18×24).

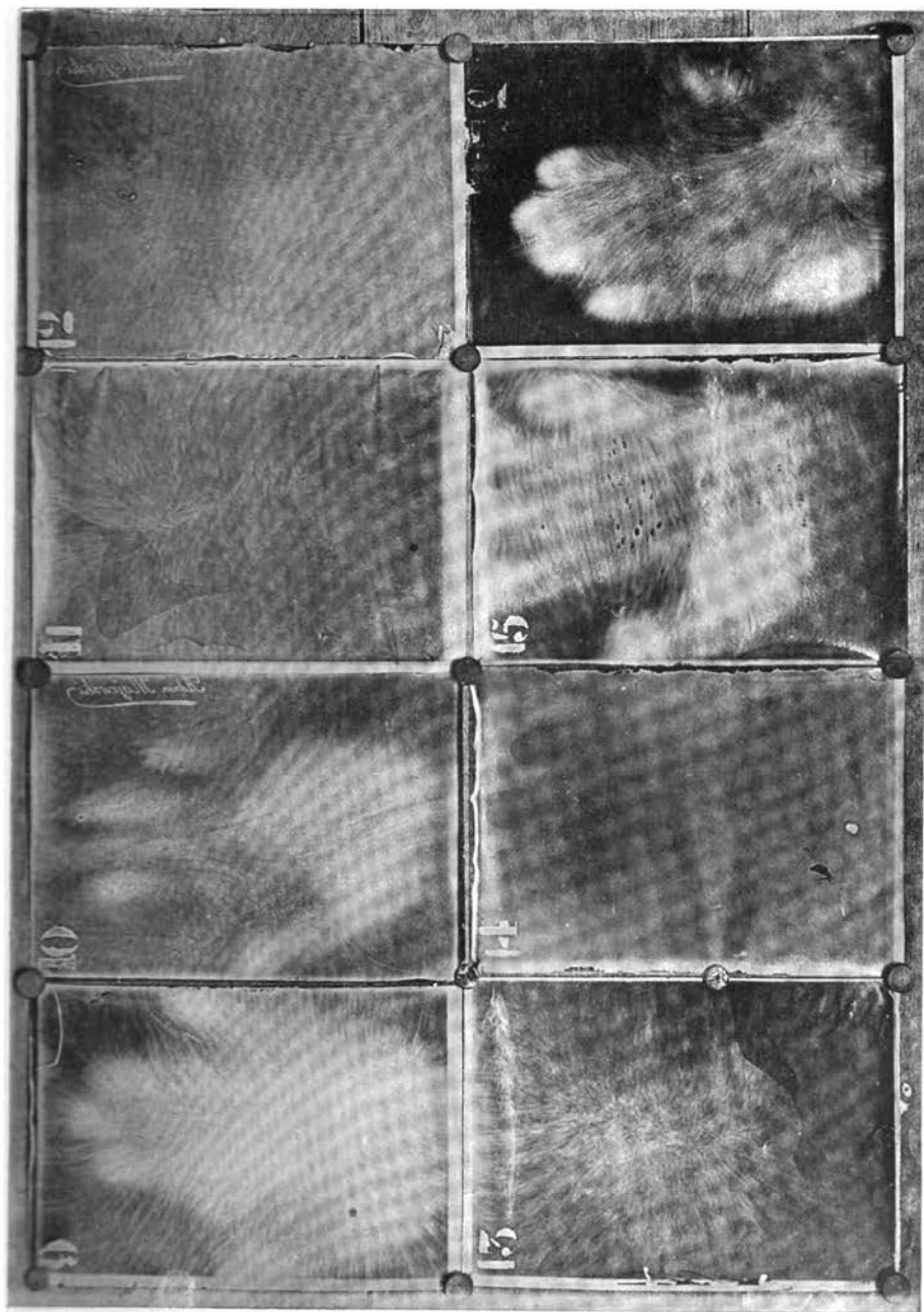
N° 24. — Main droite de Mlle Majewska : Emission fluidique considérable.

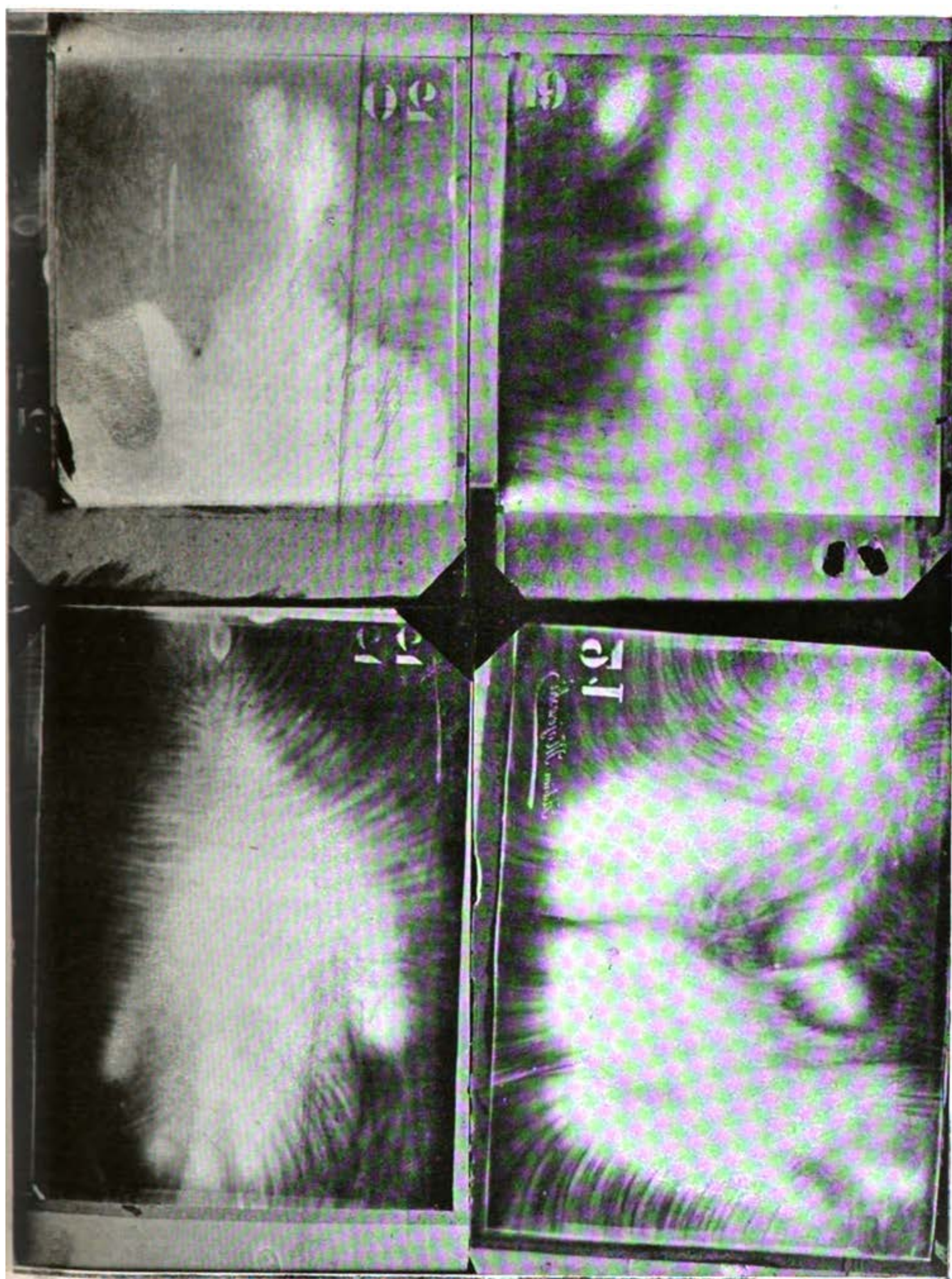
N° 25. — Expérience faite par M. Majewski : Effluves caractéristiques en gerbe, du pied droit ; température ambiante, pose 20 minutes (cliché (18×24).

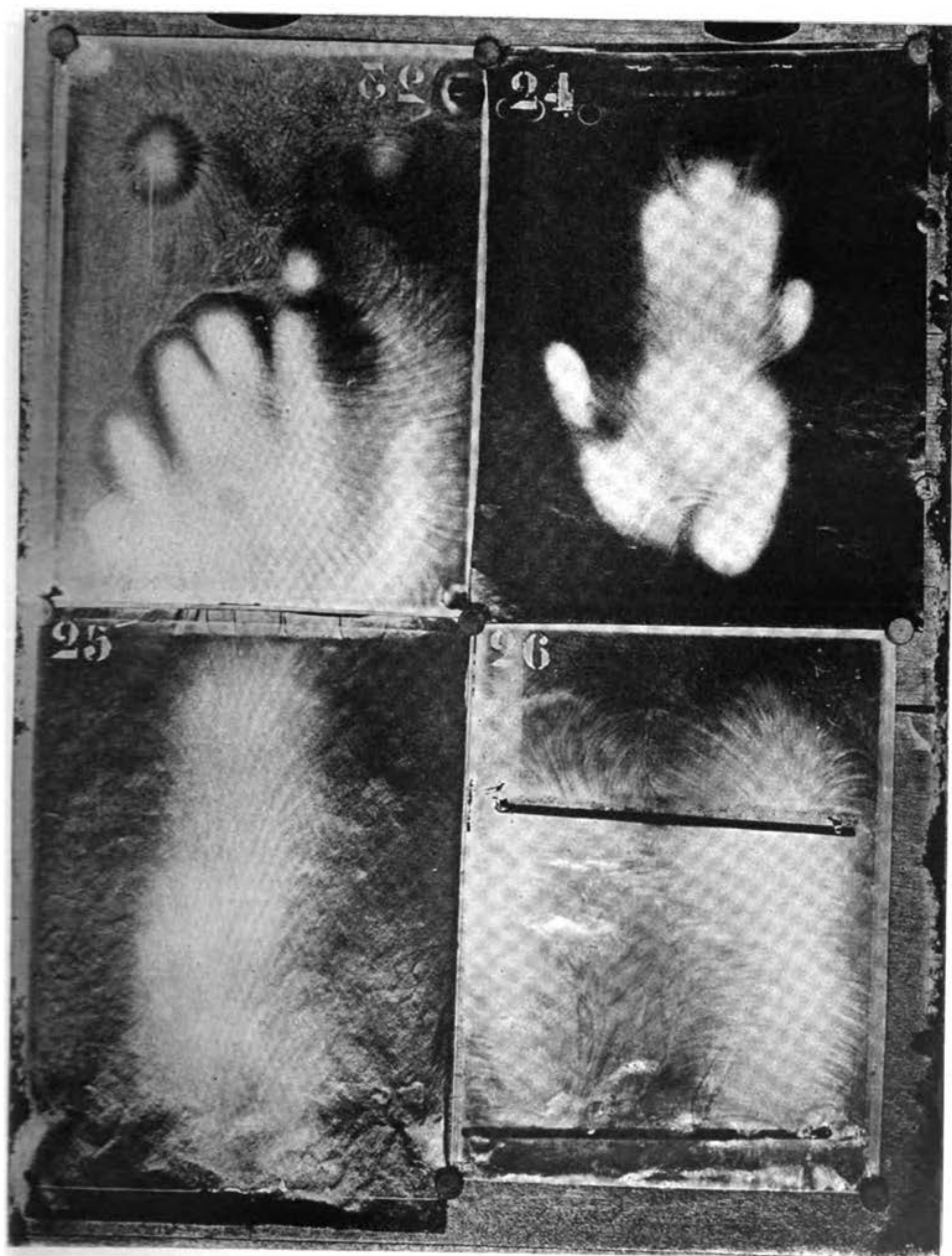
N° 26. — Expérience faite par M. Majewski : Deux pieds, température ambiante, pose 20 minutes (cliché 18×24).

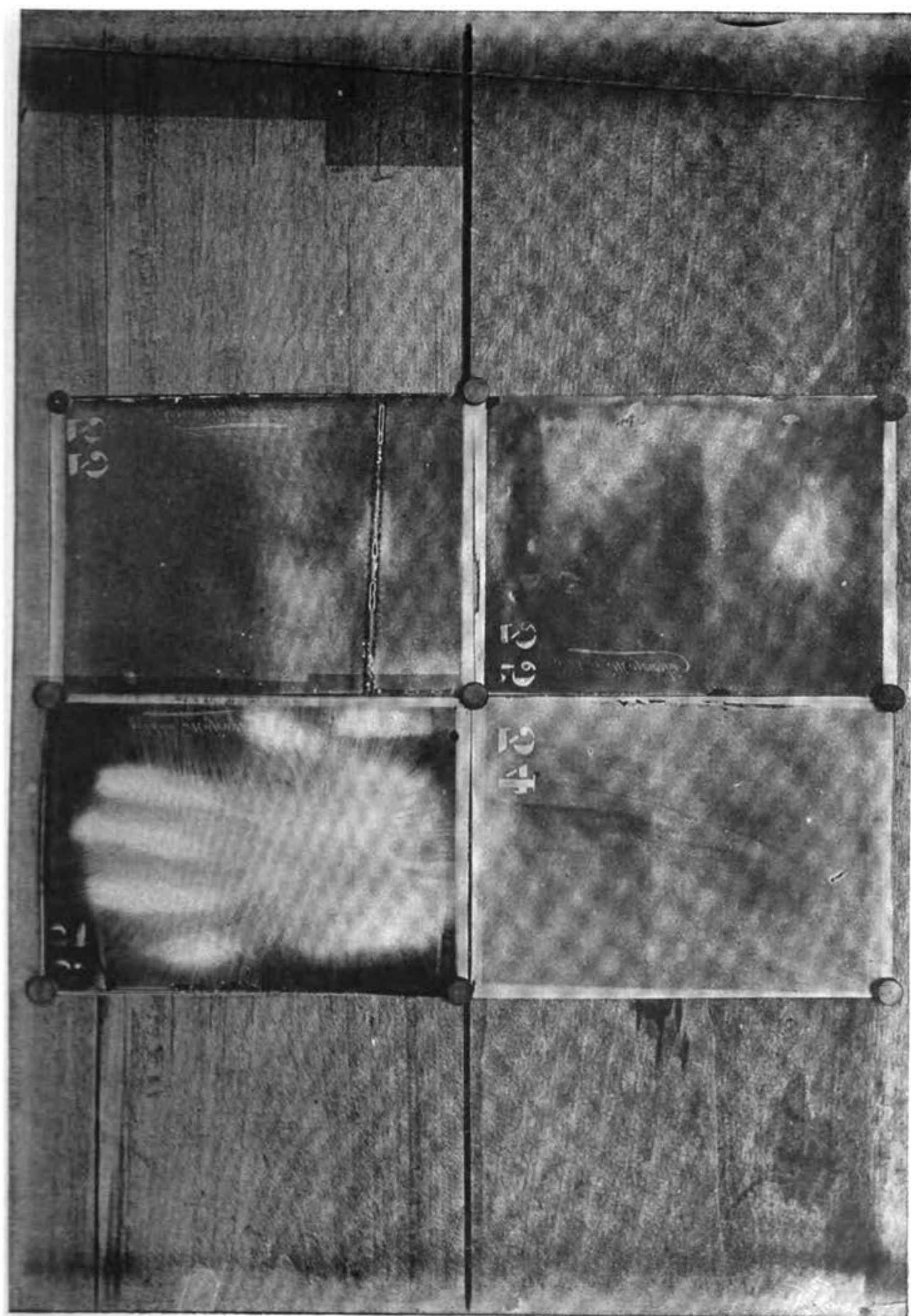
N° 27. — Main gauche de M. Majewski : Expérience faite dans un bain d'hydroquinone chauffé à 39 degrès centigrades ; la face palmaire de sa main est placée sur le côté lisse du verre opposé au gélatino-bromure, la-








24
25
26



quelle est placée verticalement dans un vase en grés. Pose 5 minutes (cliché 13×18). Admirable résultat.

N° 29. – Main gauche de Mlle Majewska : Même expérience que le n° 27 et même temps de pose.

N° 33. — Action de la main droite de M. Majewski : à distance, sur un fil conducteur. Deux fils semblables sont disposés sur la plaque, à égale distance des bords, le fil tenu à la main et en bas. Le témoin en haut; pose 20 minutes à la température ambiante (cliché 13×18).

N° 34. — Expérience à sec : L'expérimentateur tient une plaque sensible au gélatino-bromure, par les deux extrémités de la plaque, à une distance de 0,20 centim. de la poitrine. Après une pose de 10 minutes, dans une obscurité complète, l'opérateur développe la plaque photographique dans un bain d'hydroquinone, en agitant continuellement le bain révélateur; expérience faite par M. Majewski, (cliché (13×18).

N° 35.— Même expérience que le n° 12, par M. Majewski : Les mains placées, les doigts en pointe, à 1 centimètre environ au-dessus du liquide.

N D. L. R. Avec ces effluves prérispritales. M. Majewski fait imprimer une brochure explicative, qui contiendra d'autres figures intéressantes ; ce médium guérisseur, doux et modeste, inspire la sympathie. Mlle de Majewska est un guérisseur remarquable.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME

Commentaires traduits du *Reformador*, journal du Brésil.

Les générations qui se succèdent dans l'évolution continuelle des temps sont dépositaires du legs des générations précédentes et le transmettent, modifié selon les aspirations et les besoins de leur temps, aux générations futures. L'histoire et la science nous le démontrent par des faits évidents et indiscutables ; nous tous, contemporains de cette fin de siècle, représentants d'une civilisation qui élimine peu à peu de son patrimoine, la masse des préjugés qui ont entravé sa marche, nous préparons des idées généreuses qui ont germé dans les antiques civilisations.

Nous avons la consolation et la certitude de préparer, au milieu des assauts des basses ambitions et pour les générations qui nous succèderont au siècle qui vient, un état social plus parfait, une condition morale supérieure à la nôtre, grâce à la solution que notre persévérance et notre travail aura donnée.

Ce problème, intéressant pour tous, c'est le problème religieux qui fixe le destin de l'homme ; c'est l'idée de l'immortalité de l'âme sur de nouvelles bases d'où naîtra une nouvelle société libre, émancipée et heureuse.

Ne parlons pas de notre humble travail dans cette partie de l'Amérique,

sujette comme tout l'occident civilisé, aux dernières luttes des préjugés qui s'écroulent ; cependant, disons-le en passant, nous avons l'espoir que ce travail ne sera pas stérile, que si humble et petit soit-il, il restera comme un témoignage de bonne volonté mis au service de cet idéal de l'esprit humain : *la Vérité*.

Mais il ne s'agit pas de cela. Dans l'inventaire que les premières générations du nouveau siècle feront des services et legs des générations précédentes, ce qui doit ressortir et s'imposer, non seulement à leur admiration, mais à leur accueil reconnaissant et empressé, ce sont les ouvrages qui, par l'harmonie de leurs lignes, par la beauté de leur style et plus encore, par le fonds de science et d'érudition qu'ils renferment, portent le sceau de l'infini et seront un témoignage vivant de la valeur et du mérite de leurs auteurs. L'époque actuelle nous paraît unique dans l'histoire des peuples de cette planète. Des bruits sourds, caractéristiques, qui précèdent les grandes crises sociales paraissent ébranler non seulement les fondements, mais toutes les couches stratifiées de la vieille société, basées sur de fausses fondations.

Tout paraît l'indiquer; le siècle nouveau sera l'éclosion resplendissante d'un monde nouveau, et là, les hommes éclairés par les rayons de la vérité qui pénétrera dans leurs cœurs, qui exerce déjà son action sur ceux qui la cherchent, réalisera sur la terre le sublime idéal d'amour et de fraternité, grâce à la connaissance qu'elle leur donnera de leur destinée, de leur rôle au milieu de la création, de leurs devoirs envers le Créateur et l'humanité.

Ce sera l'heure des saintes revendications, l'aurore et le précurseur des divines promesses de Jésus, devenues de douces et consolantes réalités.

Les modestes ouvriers, qui travaillent à cette noble tâche, destinée à porter ses fruits plus encore dans l'avenir que dans le présent, redoublent d'efforts et de persévérance; de leur front illuminé par les rayons de clarté intellectuelle, jaillissent non seulement les choses bienfaisantes et honnêtes, mais leur esprit, offrant le fruit béni du travail patient, sert les desseins secrets de la Providence; ils en sont les instruments conscients et actifs et acquièrent ainsi des droits à la reconnaissance des générations futures.

Qu'importe si le nombre est petit, de ceux dont la parole appelle à la moisson abondante, les égarés de l'ignorance ou du positivisme néantiste? ils n'ont encore pu dominer le bruit que font les satisfaits aux appétits grossiers, restés sourds à leurs appels d'amour? Qu'importe si ce chœur d'harmonie, alimenté par des intelligences vouées au bien, n'a révélé chez le plus grand nombre qu'un sourire moqueur, l'indifférence?

Celui qui a la conscience de remplir un devoir et sent en lui-même des impulsions généreuses qui le poussent vers le foyer de vérité, dont il se fait l'apôtre, ne se préoccupe pas des résultats immédiats de ses efforts ; il travaille, persévère et marche confiant; il sait que rien n'est perdu dans

l'infini et qu'il y a une Providence qui veille, selon les lois éternelles et infiniment sages, à laquelle rien n'échappe, tout étant utilisé, approprié, fécondé et mu, rationnellement et providentiellement.

Parmi ces travailleurs infatigables, persévérants, entièrement absorbés dans leur idéal supérieur, qui visent le haut devoir, n'hésitent jamais, ne faillissent pas, marchant droit à leur but, classons notre éminent confrère Léon Dénis, l'orateur inspiré qui a rehaussé le prestige de la propagande spiritualiste par le charme de sa parole ardente, empreinte de sincérité et de conviction ; ses continuelles excursions dans les principales villes de France, à Paris siège et sommet de la civilisation, et partout, ses écrits élégants et érudits, au style doux et pénétrant, à la substance parfaite, où l'argumentation solide s'unit à la logique inflexible et convaincante, le prouve surabondamment.

Un nouveau livre, *Christianisme et spiritisme*, dû à Léon Denis, analysé brièvement ici, franchira le seuil du nouveau siècle, restera le témoignage précieux de la science vraie, la source inépuisable de consolation, un stimulant destiné à satisfaire la foi vacillante dans beaucoup d'esprits, à relever les êtres courbés par l'exploitation actuelle de la vie.

C'est un livre de combat, si on peut l'appeler ainsi, sans un seul sentiment agressif et passionné, où palpite la méditation et le recueillement philosophique ; l'auteur est inspiré célestement.

Cette œuvre est destinée avant tout, à purifier la doctrine de Jésus des erreurs dont la main criminelle des hommes l'a chargée ; il en présente la limpidité et la vivifiante consolation à ceux qui succombent par manqne de foi ; il complète cette doctrine par les enseignements d'Allan Kardec, révélation dont M. Denis est un apôtre des plus fervents.

L'humanité évoluant vers une renaissance de la foi, et cette renaissance ne se pouvant que par le retour au christianisme pur, qui est la vérité, il était urgent d'éliminer de son sein les erreurs auxquelles l'a voué l'obstination systématique de ceux qui prétendaient en être les seuls dépositaires ; ces erreurs ont éloigné les esprits habitués à raisonner et émancipés des préjugés du passé; ils se sont voués à l'athéisme.

« Nous savons, dit l'auteur, dans sa préface, tout ce que la doctrine du Christ contient de sublime ; nous savons qu'elle est par excellence une doctrine d'amour, une religion de piété, de miséricorde, de fraternité parmi les hommes. Mais est-ce bien cette doctrine qu'enseigne l'église romaine ? La parole du Nazaréen nous a-t-elle été transmise pure et sans mélange et l'interprétation que l'église nous donne, est-elle exempte de tout élément étranger ou parasite ? »

C'est ce que l'auteur développe dans la première partie de son ouvrage, en véritable exégète patient et consciencieux, en appuyant ses affirmations impartiales sur des documents historiques.

En dehors des altérations, par lesquelles l'Eglise catholique dénature la

pureté primitive des enseignements du martyr du Calvaire, elle prétend — et c'est là l'erreur la plus grave qu'elle commet dans ses enseignements, — à la domination absolue des consciences, ces esclaves de son autocratisme discrétionnaire, en leur enlevant toute initiative, en les soumettant à son arbitrage; l'église se déclare l'ennemie de la science et du progrès, pour retarder la marche de cette humanité, qu'elle a fait au prix de luttes sanglantes.

De là, l'état de décadence où se trouve le christianisme, déconsidéré dans sa mission grandiose par ceux-là mêmes dont le devoir était de le propager sur toute la terre, en en faisant les statuts d'une société meilleure et plus heureuse.

L'église romaine, cédant au vertige de la domination matérielle, a visé la conquête du pouvoir temporel et, se lançant dans les luttes stériles de la politique, elle a fait de la foi et du culte, ces choses saintes, un instrument d'esclavage. avec lequel elle se propose d'effrayer et de subjuguer les consciences.

« A l'heure actuelle, dit Léon Denis dans son beau langage, dans ce siècle de progrès, l'homme ne sait encore rien de l'avenir, du sort qui l'attend après la mort. La foi en l'immortalité est bien faible, chez beaucoup qui se disent les disciples du Christ; parfois leurs espérances vacillent sous le souffle glacé du scepticisme. Les fidèles couchent leurs morts dans le cercueil et, avec les coups de marteau sur la bière, le doute pesant tombe sur leurs âmes et les étreint. Le prêtre connaît sa faiblesse : il se sait fragile, sujet à l'erreur, comme ceux qu'il prétend diriger et si sa situatiou matérielle et sa dignité n'étaient en cause, il reconnaîtrait son insuffisance et cesserait d'être un aveugle conduisant des aveugles ».

« Le Christianisme, dit encore M. Léon Denis, était une foi vive et rayonnante; le catholicisme, par contre, n'est qu'une doctrine sèche et froide, inconciliable avec les préceptes de l'Evangile, n'opposant aux arguments de la critique rationaliste que les affirmations d'un dogme incapable de prouver et convaincre. »

Cela a causé cet exode considérable de fidèles désillusionnés et les a poussés vers le matérialisme. Les esprits libres ne trouvant rien dans cet enseignement dogmatique qui s'imposait à leur raison, déjà éclairée par la science, ont formé cette espèce de courant révolutionaire qui, dans sa course dangereuse, déracine les dernières illusions de ceux qui hésitent encore, arrêtant dans leur cœur cette aspiration de l'infini qui existe dans le sein de tout homme, tendant à modifier les sociétés, leur donnant cet aspect de désolation que l'athéisme présente aux yeux du philosophe attristé, devant cette aberration de l'esprit humain, poussé dans un excès réactionnaire à la négation absolue.

Le fanatisme intransigeant est un mal tout aussi grand que la suppression complète de tout sentiment religieux.

En étudiant les effets de cet état déplorable des consciences émancipées du dogmatisme empoisonné, qui prétendait faire passer sur les sociétés actuelles le souffle stérilisateur de leur propre décroissance, Léon Denis jette un cri de protestation humanitaire et de condamnation contre ces doctrines dangereuses.

« Avec les théories de l'école matérialiste, dit-il, la responsabilité disparaît. L'homme n'est pas libre, nous disent Buchner et ses disciples ; il est l'esclave de son milieu. Le crime s'explique par l'atavisme et par l'hérédité. C'est un phénomène naturel, c'est l'effet nécessaire d'une cause, la conséquence d'une fatalité sourde. En définitive, il n'y a ni bien ni mal ! Et de cette façon, on excuse les fautes les plus graves, on endort la conscience, on ruine toute idée de sanction morale et de justice. En effet, si le crime est fatal, il est involontaire ; il n'est pas coupable, il n'est pas honteux, et si la passion est irrésistible, à quoi bon essayer de la combattre. De telles conceptions propagées dans tous les milieux ont eu pour conséquence de surexciter au plus haut degré les appétits, de déveolpper le sensualisme et les intérêts égoïstes. Beaucoup, parmi les classes aisées n'ont qu'un but : esquiver les devoirs et les luttes austères de la vie, faire de l'existence une fête continuelle, une sorte d'ivresse, mais une ivresse dont le réveil pourrait être terrible.

« On nie le libre arbitre et la vie future, on nie Dieu, le Devoir, la justice, tous les principes sur lesquels reposent les sociétés humaines, sans se préoccuper de ce qui peut résulter de ces négations. On ne voit pas quelle influence déplorable ces négations exercent sur les masses poussées par elles aux excès. C'est ainsi que peu à peu les caractères fléchissent, la dignité humaine s'amoindrit, les sociétés perdent leur virilité et leur grandeur ».

Il est donc urgent de combattre ces doctrines dangereuses de l'anéantissement de l'esprit et de l'abaissement du niveau moral des sociétés.

Personne ne le fait mieux que Léon Denis, avec sa dialectique incisive, en un style élevé, dont les passages cités peuvent donner une idée.

Le matérialisme comme le catholicisme sont insuffisant ; l'un par son excès de négation, l'autre par l'exagération de son dogmatisme absolu ; ils ne peuvent répondre aux appels de la raison éclairée et émancipée.

L'auteur les a passés au crible d'une logique implacable et analytique, mettant en relief ce qu'il y a de pernicieux dans le premier, de vide dans le dernier.

Le travail de l'auteur n'est pas et ne peut être un travail exclusif de démolition. Il divulgue les erreurs graves avec lesquelles l'Eglise Romaine a faussé l'enseignement du Christianisme dont elle se fait le dépositaire, en démontrant à l'évidence, par sa critique rationaliste, l'insuffisanee des écoles matérialistes à résoudre le problème de la destinée de l'homme ; l'auteur ne pouvait en cela limiter sa tâche et devait aller jusqu'au bout.

L'édifice, appuyé de tous côtés sur des erreurs étant démoli, il fallait des matériaux pour édifier l'édifice de l'avenir et donner, en échange de l'idéal anéanti, un idéal supérieur capable de satisfaire toutes les aspirations, toutes les exigences de l'esprit humain avide de lumière et de vérité.

C'est ce que Léon Denis a fait, après avoir passé en revue d'autres systèmes philosophiques et religieux ; il le juge à l'aide d'un critérium impartial qui fait honneur à son esprit de pénétration. Après avoir prouvé la supériorité des sectes dissidentes ou protestantes au point de vue du libre examen, sur la doctrine du catholicisme, sans pouvoir cependant, résoudre par ces systèmes toutes les questions actuelles au sujet de l'univers et de l'homme : après avoir étudié l'inutilité des efforts de l'école positiviste pour créer une morale humaine sur les bases exclusives d'une organisation sociale qui ne saurait être, en excluant la foi que ces sectaires repoussent, l'auteur se lance résolument dans le domaine du spiritualisme moderne, démontrant combien il est indissolublement lié au christianisme pur ; il prouve qu'il en est la base fondamentale, positive, concluante et rationnelle, que seul il satisfait la raison, renforce la foi chez les indécis et la faite renaître dans l'esprit de ceux que le dogmatisme absolu a poussé au scepticisme.

Léon Denis, en un mot, forme le règne de Dieu sur la terre par l'amour et la fraternité de tous les hommes.

En parlant de la doctrine positive, l'auteur dit : « C'est en vain qu'on préconise la morale indépendante de toute croyance et de toute religion. L'expérience nous démontre que, plus les conceptions matérialistes et athéistes se répandent, plus les consciences s'affranchissent des principes de moralité et, par suite, des devoirs qu'ils imposent. La démoralisation coïncide avec l'effondrement des croyances.

« Il est vrai qu'on nous parle beaucoup d'altruisme, mais l'altruisme n'est qu'un mot vide, une théorie sans base ni sanction. C'est une semence jetée sur le rocher et condamnée à périr, car il ne suffit pas de semer, il faut d'abord préparer le terrain.

« Les savantes notions de l'altruisme ne sauraient émouvoir et moraliser des hommes imbus de l'idée que la lutte des besoins et des intérêts est la loi suprême de l'existence et convaincus que toutes les espérances, toutes les impulsions généreuses aboutissent au néant ».

De bonne foi, on ne peut contester la vérité de ces affirmations. Les doctrines athéistes, contre lesquelles l'enseignement romain, étroit et dogmatique est impuissant, ne peuvent tenir devant les vérités de la nouvelle révélation ; appuyée, d'un côté, sur les découvertes et les enquêtes de la science humaine, sur les preuves non moins scientifiques que lui fournissent les phénomènes de la nouvelle physiologie et d'un autre côté, sur les enseignements du Christianisme purgé de toute altération et pris dans son essence pure et simple, cette révélation seule, offre à l'humanité plus

éclairée que celle des temps passés, un idéal relatif au progrès qu'elle a atteint.

Aucune réforme dans l'ordre moral ne serait viable, si elle n'était fondée sur la doctrine de Jésus qui renferme toute vérité et lumière dont l'homme a besoin pour se guider dans la vie et marcher sûrement au terme de sa destinée.

Là, la doctrine de Jésus est complétée, et éclairée par la nouvelle révélation conforme aux besoins du temps et à la grande évolution humaine actuelle.

« Le christianisme (c'est Léon Denis qui parle) doit se transformer, se dégager de tout caractère surnaturel et miraculeux, redevenir simple, clair, rationnel, sans cesser d'être un lien entre les hommes, le monde invisible et Dieu. Sans ce lien, il n'est pas de croyance forte, pas de philosophie élevée, pas de religion vivante; la religion doit s'affranchir des formes vieillies, s'inspirer des découvertes modernes, des lois de la nature et des prescriptions de la raison ».

C'est ainsi qu'on pourra concilier ces deux branches de l'activité intellectuelle, la science et la foi. C'est ainsi qu'on aura l'alliance de la science et de la religion qui se complètent, qui s'expliquent, et il n'y aura plus de raison de divorcer, ni de combattre sans trève.

« Le spiritualisme moderne, dit l'auteur, sera le terrain où le rapprochement s'effectuera. Aucune autre doctrine ne peut fournir à l'humanité cette conception générale qui élève la pensée depuis les bas fonds de la vie inférieure jusqu'aux sommets de la création, jusqu'à Dieu, et relie tous les êtres par une chaîne sans fin ».

« Lorsque cette conception aura pénétré dans les âmes, lorsqu'elle sera devenue le principe de l'éducation il ne sera plus possible de séparer la science de la religion, et moins encore de combattre l'une au nom de l'autre, parce que, la science, confinée jusqu'à présent dans le cercle de la vie terrestre et du monde matériel, aura reconnu l'invisible et soulevé le voile qui cache la vie fluidique ; elle aura sondé l'au-delà pour en déterminer les formes et en préciser les lois. Et la vie future et l'ascension de l'âme en ses demeures innombrables ne sera plus une hypothèse, une spéculation dépouvue de preuves ; ce sera la réalité vivante et agissante ».

Telle est la mission de la nouvelle doctrine qui se propage partout. Elle seule peut, à l'aide des méthodes d'analyse, par sa conception générale de l'univers et de ses lois, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, satisfaire les aspirations de l'homme de notre temps, qui est trop éclairé pour se soumettre à la domination d'un dogme stationnaire et absurde, mais encore trop faible et vacillant pour se diriger seul, sans l'aide du Grand Maître qui éclaire sa raison et la fortifie en l'ennoblissant.

Nous avons donné une idée du plan général du nouveau livre de Léon Denis, tout au moins en ce qui touche les questions principales qu'il traite;

nous aurions beau nous étendre en appréciations, notre prose ne pourrait donner une idée approximative de cet ouvrage extraordinaire, qui aura certainement un plein succès, grâce à la notoriété de son auteur, apôtre voué aux luttes de la bonne nouvelle dont il est un des plus hardis et intrépides champions.

Il serait aussi inutile de donner au lecteur une idée de la vigueur et de l'éloquence de ces pages ; l'auteur y déploie la lucidité de son âme de philosophe, de penseur et d'artiste, en même temps que la méthode d'un savant analyste qui sait utiliser toutes les ressources d'une raison éclairée, persuasive, qui donne à ce que la doctrine spiritualiste renferme de beau et de consolant, un relief clair et net qui subjugue l'esprit.

C'est un Maître de la parole, il la manie avec une rare érudition ; ce Latin de race à l'imagination féconde et réfléchie est un analyste.

Léon Denis a mis les qualités de son esprit au service de la nouvelle doctrine qui doit régénérer les sociétés et les peuples ; il les a surtout développées dans *christianisme et spiritisme*, elles y palpitent généreusement, et viennent d'une âme vouée au bien et à la vérité.

Ce livre sera une source de consolation pour les humbles, un appui pour es vacillants, un élément de conviction pour les sceptiques, un instrument destructeur de l'hypocrisie dominatrice et cela, au nom d'un haut idéal d'amour.

Pour celui qui ne fait pas de la vie un marché de plaisirs égoïstes ; pour celui qui vise un idéal pur, élevé ; pour ceux qui désirent et aspirent à donner, hors de la vie terrestre un but à leur destinée par leur dévouement à la cause de l'humanité, ce livre sera un évangile ; il les inspirera, les encouragera, les transportera dans les mystérieuses régions de cette terre promise, où règnent la justice, l'amour pur dans une éclosion de lumière caressante, qui transportera les âmes dignes d'entrer par la souffrance, la résignation, le travail et leurs seules œuvres, au séjour des élus (1).

LA SORTIE

Il y a eu ces jours-ci concert au Père-Lachaise. Les violons et les hautbois ont retenti sous les cyprès, et dans cette ville de chapelles, au lieu de la prière basse, distraite parfois, du prêtre, un adagio de Beethoven, un andante de Massenet, et sur la fibre des assistants l'effet de cette harmonie en plein air, sur les domaines de la mort, fut intense à souhait.

L'idée de cette nouveauté appartient à M. Carrier-Belleuse, qui avait

(1) Un vol. in-18, 2 fr. 50, éditeur P. G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Pour l'étranger, port en plus.

voulu, pour une parente chère, incinérée selon son vœu formel, un départ plus conforme aux sentiments qu'elle laisse derrière elle, à notre besoin d'émotion, et peut être aussi à notre orgueil, la pensée de voir finir en cinq minutes sans cérémonie, dans le froid et le silence, ce qui eut tant de prétentions, la perspective de s'en aller comme chien en trou, étant une de celles qui nous offusquent le plus. Et l'idée est charmante, de faire des cendres en musique, de relier Colonne, Lamoureux, Danbé aux pompes funèbres, d'épargner en rendant hommage à ceux qui s'en vont les vivants trop impressionnables, et je comprends que la mode prospère dès demain, de soigner, même en dehors de l'Eglise, sa sortie.

Pourtant la vanité de ce nouvel expédient ne frappe-t-elle point un libre esprit, et ne semble-t-il pas que le progrès consisterait plutôt à prendre de ce qu'on appelle notre fin une autre conception? Pour moi, je ne suis pas éloigné de croire que ce fameux *requiescat* dont on nous épouvante n'existe point, que la vie un instant quittée est aussitôt reprise, que ce « corps spirituel » dont parle Saint Paul, qui a pris et qui garde l'empreinte de l'autre, nous assure une immortalité très active, avec la conscience de ce qui précédemment fut, *avec le pouvoir de nous manifester*, et que seules l'erreur et l'exploitation tyrannique de nos crédulités et de nos faiblesses, ont pu rendre si mystérieuse et si terrifiante une formalité sans importance, une chose admirable et réjouissante en elle-même. Il y a un homme que je ne blesserai point en disant de lui qu'il est totalement inconnu du public, et qui a écrit le plus beau, le plus noble, le plus précieux livre que j'aie lu jamais. Il a nom Léon Denis, et son livre est intitulé : *Après la mort.* Lisez-le, et une grande pitié, mais libératrice et féconde, vous viendra brusquement, de nos manifestations de regrets et de peur, de nos adagios, de nos violences spéciales et de notre grand deuil. ALEXANDRE HEPP.

LOTERIE DES AMES DU PURGATOIRE

Cette fois-ci, je vous envoie un fait qui serait à peine croyable s'il était une plaisanterie, et qui cependant est un fait positif, à ce qu'il paraît, et se pratique depuis longtemps au Mexique, dans les églises catholiques romaines.

Nota bene. — Ce fait n'est pas rapporté par un journal pour rire quelconque, qui se complairait à une mystification de mauvais goût, mais par un journal sérieux, la *Christian Endeavour World* paraissant à Puebla, autant apprécié des catholiques au Mexique, que l'est le journal *La Croix* par exemple, en France, et la *Germania* ou *Alte und neue Welt* en Allemagne. Or voilà ce que la *Christian Endevour World* raconte :

« Au dernier tirage, les numéros suivants sont sortis, comme gagnants, et leur possesseurs peuvent être *assurés* (!), que leurs bien-aimés de l'au del *sont maintenant, pour sûr, délivrés des flammes du purgatoire* (!).

« N° 841. — L'âme de l'avocat, James Wasquez, est délivrée du purgatoire ; il est entrée dans la joie céleste.

« N° 41. — L'âme de Mme Calderon a été rendue heureuse pour jamais.

« N° 1762. — L'âme de la vieille Mme veuve Francisca de Parrax a été libérée pour toujours du purgatoire.

« Un nouveau tirage, continue le « *Christian Endeavour World,* aura lieu le 1er janvier 1899, en la même vieille église du San-Salvador, et pour les quatre lots gagnants, quatre pauvres âme sanglantes (!) et martyrisées seront transportées du purgatoire au ciel.

« On peut se procurer des billets, à un dollars (5 francs) la pièce, auprès du prêtre, desservant de l'église du San-Salvador. — Veut-on, par économie de quelques dollars, laisser ses biens-aimés languir en purgatoire ? »

Voilà à quel humbug peut porter la basse cupidité, l'orgueil, l'égoïsme, l'esprit de domination, qui s'abritent derrière le nom et l'autorité de Dieu ! — Une fois cette barrière de la crainte et du respect de Dieu franchie, on ne recule devant rien, car on ne croit plus à rien : on se rit du bon sens ! — On dit que le matérialisme fait des progrès dans le peuple ; le fait est évident, incontestable, mais à qui la faute ?

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les prêtres catholiques sont matérialistes ; ils l'ont été pendant des siècles et tout en prêchant aux autres le spiritualisme, la crainte des peines futures, le purgatoire, l'enfer, *pour les dominer et les exploiter* ; ils ne croyaient, et ne croient qu'à la matière, à l'argent, à la force, à la ruse, à la fortune, au succès ; leurs actes, depuis des siècles jusqu'à nos jours, le prouvent. JOSEPH DE KRONHELM.

Mlle MYRIAM

Les études de psychologie expérimentale ne passionnent plus seulement aujourd'hui les savants, mais aussi les esprits délicats et même la foule.

Nous en avons pour preuve le succès toujours grandissant des conférences de notre ami Jules Bois à la Bodinière. Le public, en effet, recherche un enseignement étayé sur des faits et dédaigne de plus en plus les rêveries superstitieuses.

Après ces étranges expériences d'extériorisation de la sensibilité et de suggestion musicale dont peuvent tirer parti pour leur art non seulement les peintres, les sculpteurs et les musiciens, mais encore les mimes et les acteurs, Jules Bois passe à des phénomènes qui ne sont plus « silencieux ».

Il nous présente maintenant le sujet du docteur Bérillon, Mlle Myriam, qui parle pendant le sommeil hypnotique. Cette impression de beauté que nous donnait Lina par l'attitude, le geste, l'expression de physionomie,

beauté qui dépasse les possibilités apparentes de son être — nous la retrouvons avec une saveur nouvelle dans le verbe de Mlle Myriam.

La règle est celle-ci : la deuxième personnalité, l'âme plus profonde, en communication plus directe avec l'instinct, avec la nature, trouve des révélations inouïes qu'elle peut nous traduire, soit par le geste, soit par la parole!

Mlle Myriam arrive jusqu'au changement de la personnalité.

L'Ame que les métaphysiciens de l'antiquité voulaient voir sous un aspect indestructible d'unité est au contraire éminemment fragile, friable, divisible et l'on peut observer expérimentalement chez les sujets hypnotiques, ce morcellement du « Moi ». Il suffit qu'une suggestion tombe dans leur conscience pour qu'autour de cette suggestion se groupent tous les souvenirs qui pourraient s'y rapporter.

Si l'on dit par exemple à Mlle Myriam pendant son sommeil : « Vous êtes la Belle au Bois dormant et le Prince Charmant va vous délivrer. » Après être restée étendue quelques secondes immobile, elle se lèvera, croira apercevoir un jeune homme idéalement beau, disposé à l'arracher au charme de la mauvaise fée et à la ramener vers la vie et vers l'amour.

C'est ce qui a eu lieu à la Bodinière, il y a quelques jours.

Jules Bois a dit ensuite au sujet : « Vous êtes un cocher d'omnibus », et Myriam, qui venait d'être l'héroïne d'une légende exquise, s'est mise à tirer des guides imaginaires, à faire claquer son fouet et à vouloir absolument que tout le monde prît sa droite.

On a supposé ensuite qu'elle était une femme du monde et qu'elle recevait. Aussitôt la scène s'est déroulée dans l'imagination de Myriam et elle l'a parlée en actrice consommée.

Elle est devenue spirituelle, coquette, prétentieuse, etc.

Puis Jules Bois a terminé en lui faisant croire qu'elle était Jeanne d'Arc et qu'elle avait à sauver la France de l'invasion anglaise. Et de même que Lina atteignait des expressions quasi-sublimes en mimant la *Marseillaise* par suggestion musicale, l'idée seule de Jeanne d'Arc tombée dans le cerveau de Myriam, a suffi pour que cette femme de peu de lecture, mais de vive imagination s'exprimât avec un enthousiasme et une hauteur de pensées, un sentiment poétique dont ceux qui la connaissent la savent incapable en état de veille.

Ces expériences qui nous renseignent d'une façon si curieuse sur les variations de notre « Moi » et confirment le mot de Montaigne : « L'homme est un être ondoyant et divers » ont un caractère totalement scientifique.

Quand la Voyante de la rue de Paradis commença à faire parler d'elle, M. Charles Richet publia dans la *Revue scientifique* un article très net et

décisif sur ces phénomènes que les spirites appellent la « Médiumnité à incarnations » et où les savants ne veulent voir que des rêves hypnotiques. M. Charles Richet nous a transmis des observations obtenues avec un sujet femme. C'était une très respectable mère de famille, et quand on lui suggérait l'idée qu'elle était une petite actrice de café-concert, elle se mettait à débiter une série de drôleries un peu lestes et parlait un langage qu'elle n'aurait pas voulu entendre sur les lèvres d'une autre en état de veille.

Elle devenait ainsi successivement une paysanne, une « barmaid », une ouvrière ou une cantatrice.

Je ne crois pas qu'un sujet hypnotique éduqué scientifiquement ait atteint les paroxysmes du verbe dont Myriam est le témoignage.

Elle ne se doutait pas, il y a quelques mois, de cette faculté vraiment extraordinaire,

Myriam est « peintresse ». Ayant pris l'habitude de sucer ses pinceaux elle s'empoisonnait, Elle s'adressa à l'hypnotisme pour la guérir de cette habitude fâcheuse.

L'hypnotisme exercé par le docteur Bérillon la guérit et c'est par reconnaissance qu'elle se prête maintenant à ces exercices de psychologie qui nous permettent de tenter sous une forme pittoresque la vivisection de notre « Moi ».

Ceux de nos lecteurs que ces recherches psychiques tentent, feront bien d'aller à la Bodinière entendre notre ami Jules Bois et assister aux changements de personnalités de Mlle Myriam,

Dans une conférence encore plus pittoresque et plus attrayante, l'auteur d'*Eve nouvelle* soutiendra la thèse du bonheur par le rêve et nous prouvera comment la suggestion peut, semblable à la baguette des anciennes fées, transfigurer une âme et multiplier dans cette vie banale les quelques plaisirs élevés que nous pouvons y rencontrer. ARNOULD GALOPIN.

INTELLIGENCE DES ANIMAUX

Il y a quelques années, le nommé Lanverjot, riche roulier du hameau des Beaunes, commune de Menetou-Salon (Cher),possédait une superbe chienne de garde qui ne manquait jamais de l'accompagner dans le voyage qu'il faisait régulièrement chaque semaine de chez lui à Orléans. Finette (c'était le nom de la chienne) était aussi vigilante que courageuse, et jamais pendant la nuit, ou durant l'absence de son maître, le jour, elle ne quittait la voiture une minute.

Un matin pourtant — il faisait grand froid ce matin-là, une légère couche

de neige criait sous les pieds des voyageurs, et la terre était fortement gelée — un matin, le roulier après plusieurs jours d'absence revenait aux Beaunes.

Comme toujours, Finette l'accompagnait, mais la pauvre bête qui était au terme de sa gestation fut obligée de préparer son nid dans un coin et de mettre bas à Aubigny, pendant que son maître faisait une halte de quelques heures.

Au moment de son départ, Lanverjot, qui était très attaché à sa chienne, fut très surpris de ne pas la voir à son poste, sous la voiture. Il l'appela à diverses reprises, et la pauvre Finette qui venait de donner le jour à quatre petits, vint en se traînant se jeter aux pieds de son maître.

Celui-ci, la voyant plate comme à la suite d'un long jeûne, comprit bien vite ce qui s'était passé.

La bonne mère, reprenant son attitude ordinaire, précéda son maître d'un air anxieux et le conduisit vers la jeune famille.

Le bon roulier caressa sa chienne de la voix et de la main, lui apporta une botte de paille pour rendre plus chaud le nid des nouveaux-nés, donna un demi-kilogramme de pain à la mère, recommanda fortement à l'aubergiste Finette et ses petits, attela ses chevaux et partit pour Menetou-Salon.

En quittant l'auberge, il recommanda une dernière fois sa chienne et promit de l'emmener chez lui à son prochain voyage, alors, disait-il, que l'intensité du froid aurait diminué, que la mère serait rétablie et que les petits seraient assez forts pour supporter les fatigues du voyage.

Lanverjot arriva aux Beaunes vers la tombée de la nuit, mit ses chevaux à l'écurie, les pansa et se coucha.

Il donna cependant une dernière pensée à sa pauvre chienne, restée seule à Aubigny avec ses jeunes chiens et, pensait-il, à la merci de gens qui n'en prendraient pas soin.

Mais, ô surprise ! lorsqu'il se leva au jour, il trouva à la porte de l'écurie sur un tas de paille dont elle s'était fait un nid, la bonne Finette et ses quatre petits.

Les jeunes chiens étaient sains et alertes, mais la pauvre mère était dans un état déplorable : elle était là, étendue sur la paille, le corps efflanqué, les pieds ensanglantés, le regard mourant, mais fixé sur sa jeune famille.

Dans une même nuit, elle avait fait quatre fois, aller et retour, le chemin d'Aubigny à Menetou-Salon, c'est-à-dire près de cinquante lieues en quinze heures !

Le même jour, à sept heures du soir, elle était morte de fatigue, morte victime de son amour maternel.

Pauvre mère !!!

Ce récit nous a semblé si touchant, que nous n'avons pas hésité à le mettre sous les yeux de nos lecteurs. BERTHE VERCLER.

Le caniche Moustache, raconte M. Thiébaut de Bernau, s'est fait distinguer par son audace militaire durant les campagnes d'Italie.

Ce fut surtout à la bataille de Marengo, qu'il s'attira l'amitié de nos soldats par ses marches et contre-marches pour découvrir les mouvements de l'ennemi et détourner les nôtres des embûches qu'on leur tendait. Il était sans cesse à l'avant-garde et allait toujours le premier à la découverte. Nos soldats avaient en lui une telle confiance, qu'ils suivaient aveuglément le chemin qu'il leur indiquait. Ils ont plus d'une fois, grâce à sa vigilance, surpris et mis en déroute l'ennemi qui s'avançait de nuit, et par des routes détournées. Quand Moustache fut blessé au champ d'honneur, il fut soigné avec sollicitude et l'armée lui rendit les hommages militaires à sa mort. P.-G.L.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE GENÈVE

Le 9 janvier 1899, M. le professeur Daniel Metzger a lu le rapport sur l'exercice de 1898; toujours précis, logique et éloquent, l'orateur a non seulement satisfait les membres présents, mais les intellectuels seront heureux de le lire, et, à cette fin, de lui demander la brochure qui contient ce discours (1).

M. D. Metzger parle des deux forces contraires et antagonistes, rencontrées partout et toujours, l'une multipliant et agrandissant, l'autre, démolissant ce qu'il édifie; il donne des exemples bien parlants de ce fait. La Société actuelle subit ce sort, il y a malaise et souffrance dans les nations.

La Société d'études psychiques de Genève n'est pas épargnée, car elle est éprouvée, mais le mal se répare en allant; ses séances trouvent des contradicteurs et l'orateur s'en félicite. L'eau a besoin de philtre pour s'épurer, l'or a besoin du feu. Ainsi la vérité.

L'orateur disserte sur la *pratique de la médiumnité*, travail qui est de lui; ses conseils sont dictés par la prudence et l'expérience.

Il parle de l'*Ame universelle*, œuvre de M. Tondeur, celle d'un penseur et d'un philosophe. En avril 1898, M. J. Grange a lu d'intéressantes faits médianimiques, observés chez lui; M. D. Metzger en fait une analyse succincte. En mai, M. Cuendet a parlé de ses observations, à propos de cures spirituelles. En juin, M. le professeur Flournoy, de l'Université, a parlé du rôle de l'inconscient dans les phénomènes psychiques, en chercheur qui a longuement étudié la question, mais il ne fait que des hypothèses, que M. Metzger réfute, sans note discordante et avec courtoisie. En juillet, dis-

(1) Expédier 0 fr. 50, à la Société, à M. Gardy, 19, rue de Malagnon. Genève.

cussion intéressante sur l'inconscient, avec M. Tondeur; la société conclut que la suggestion, l'inconscient, la transmission dépensées, jouent un rôle bien faible dans l'obtention des phénomènes psychiques.

Mme Hornung a représenté la Société au Congrès spiritualiste de Londres; elle en a rapporté une grande richesse de comptes rendus et, son impression, c'est que ce congrès était plus religieux que scientifique; M. Russel Wallace, dit-elle, y aurait hardiment pris parti pour les revendications populaires, et c'est là, de bonne sociologie humanitaire.

En novembre, M. Tondeur traite du *Néantisme et de la révélation nouvelle.* Les observations des membres ont une haute portée spiritualiste.

En décembre Mlle Ch. Champury, le secrétaire de la Société, disserte sur les œuvres sociales bien conçues et exécutées; celle de Godin, de Guise, est un gage de rédemption humaine; elle le prouve avec conviction.

M. Metzger termine son rapport annuel, si lumineux, si bien pensé, par les plus hautes considérations sur la marche du progrès moral, qui ne suit pas la marche du progrès intellectuel, car, il y a loin de l'énonciation d'une idée à l'aide de la parole, à la pratique réelle de cette idée.

Il y a là de belles pages, dont le lecteur devra méditer, qui font honneur à l'homme de mérite qui les a écrites

M. le trésorier, Louis Gardy, fait ensuite des observations sur le rapport financier dont il donne le bilan approuvé par MM. Guggeri et J, Bressler,

M. A. Richardson, bibliothécaire, fait son rapport et convie les âmes de bonne volonté à lui apporter de bonnes œuvres, littéraires et philosophiques, et aussi, de lui amener beaucoup de lecteurs, les adhérents futurs.

Nous recommandons la lecture de ce rapport très sérieux.

P.-G. Leymarie.

LE SPIRITISME EN HONGRIE

Budapest, *21 janvier*. — Je suis confns d'avoir,sans qu'il y ait de ma faute, négligé un devoir! Ayant fondé une revue, sans l'expérience requise, et tout le travail de conception technique reposant sur mes vieilles épaules, j'ai oublié bien des choses indispensables au début.

Dans notre programme, l'article principal, tout entier de ma plume, a causé une grande sensation, il en a même imposé aux plus ardents ennemis du spiritisme; ils ont reconnu qu'il devait être pris au sérieux. C'est un succès que d'entendre ces paroles de nos adversaires.

Comme on a exprimé le désir de lire mon programme traduit, je le ferai et vous en ferai tenir un exemplaire. Peut-être trouverez vous un traduc-

teur allemand, pour le faire paraître en français, en tout ou en partie, dans votre estimable Revue.

Il y a à Paris une colonie et société hongroise composée d'artistes, d'écrivains, etc., on y traduirait le texte hongrois. Je serais heureux que vous puissiez lire mon programme, son contenu étant un trésor, dit-on ici, et notre publication une sainte mission.

L'abonnement coûte huit couronnes, à peu près 9 francs, afin que les moins favorisés de la fortune le puissent posséder. Nous ne cherchons aucun avantage pécuniaire. Répandre la bonne nouvelle est le but que nous nous proposons.

M. le baron de Vay est le protecteur de notre feuille, j'en suis le rédacteur en chef; M. Tovolgyi, ancien journaliste, en est le rédacteur responsable. L'administration et la rédaction sont aux locaux de la Société qui est en même temps l'éditeur et le propriétaire de la dite feuille, rue Wesselényi, 30, Budapest.

Une exacte description d'une de nos séances, le texte des prières prononcées au début et à la fin de nos conférences, auraient de l'intérêt pour les lecteurs de votre Revue; vous pourriez les faire traduire.

Nous changons le titre de notre feuille, par *Egi Vilagossag*, *Lumière céleste*, car nous avons appris qu'une « Lumière » existait déjà, avec des tendances électro-magnétiques.

Nous désirerions le droit de traduire les œuvres d'Allan Kardec; c'est avec piété que nous nous mettrions à ce travail, si vous vouliez nous en accorder le droit.

Nous propageons les doctrines spirites, sur les bases données par Allan Kardec, lesquelles, grâce à Dieu, sont les plus suivies en Hongrie. Une autre feuille s'efforce de répandre la doctrine spirite américaine; sa réussite est fort douteuse, car elle manque de chaleur et d'attraction, étant peu persuasive.

La nôtre, à tendances purement éthiques, a pris pour devise : *Hors la charité point de sàlut*; elle enseigne ainsi que les conséquences éthiques de la doctrine spirite, s'imposent puissamment.

M. C. Flammarion nous avait promis un article qui eût amené un grand nombre d'adhérents à notre feuille, son nom étant très populaire ici, et ses œuvres traduites en langue hongroise. Nous lui avons aussi envoyé la traduction hongroise de son dernier livre, *Lumen*, dans lequel le traducteur a inséré cette note, qu'Allan Kardec, jadis en grande considération chez ses compatriotes, fut enfin démasqué, etc. Or, Allan Kardec ne fut jamais médium et de telles impertinences doivent être démenties et nous n'avons pu le faire, aucun journal n'ayant voulu accepter notre réfutation.

Pour cette cause nous avions prié M, Flammarion de donner un démenti dans notre revue *Vilagossag*. Mais rien n'est arrivé à ce jour, ce qui est regrettable; sans réfutation, le public croit le plus odieux mensonge, et Allan Kardec, en Hongrie, a plus de dix mille adhérents; ses œuvres sont toujours mentionnécs et appréciées dans notre Revue.

Comme cet infâme mensonge a paru dans différents journaux, il faudrait absolument le démentir, ce serait la tâche soit de M. Flammarion, soit de vous, Monsieur Leymarie.

Ma correspondance avec Mme la Comtesse Vay-Wurmbrand et M. le baron E. de Vay est suivie. Ils sont à Lussin-Piccolo, où ils passent l'hiver chaque année; ils sont bien portants.

Mes meilleurs remerciements pour votre charmante lettre et vos souhaits fraternels; elle m'est parvenue au moment où, après la séance, quelques amis se sont réunis chez moi pour prendre un frugal mais amical repas. Je leur ai lu le contenu de votre lettre qui les a sincèrement réjouis; ils vous expriment tous leurs vœux de bonheur.

Que Dieu soit avec vous et votre chère dame, mon bien cher frère en croyance; je vous embrasse bien cordialement.

Votre tout dévoué Dr ADOLPHE GRUNHUT.

Non seulement, nous avons envoyé une sage réfutation au Docteur, pour retorquer les erreurs écrites par le traducteur de *Lumen*, mais nous lui donnons le droit de traduction qu'il nous demande. Nous avons toujours accordé gratuitement ce droit, soit en Europe ou dans les Amériques, et grâce à ce désintéressement, les œuvres des maîtres sont connues de tous ceux qui lisent et méditent.

P.-G. LEYMARIE.

LES ORIGINES ET LES FINS

CHAPITRE ADDITIONNEL

LA THEOSOPHIE ET LE SPIRITISME.

Sous la dictée de trois dualités de l'espace.

Amis, nous venons, sur deux sujets d'actualité, vous donner quelques éclaircissements par lesquels nous clôturerons définitivement notre œuvre collective.

A l'heure présente la vie spirituelle se répand avec abondance sur notre planète par deux canaux principaux qui sont : la théosophie et le spiritisme.

Le premier prend sa source dans les hautes régions de l'entendement et sert au développement de l'intelligence.

Le second prend naissance dans les sources vives du sentiment qu'il doit purifier et transformer.

Nous allons ensemble étudier l'origine de ces germes précieux de rénovation, leurs moyens d'action et les effets bons ou mauvais qui résultent de leur bonne ou mauvaise application.

Aussi loin que vous pouvez remonter dans le passé de votre globe, vous constatez, à toutes les époques, sous toutes les latitudes et dans tous les milieux, les rares apparitions de génies supérieurs venant répandre autour d'eux quelques semences de vérité, étincelles lumineuses qui, sur les mondes inférieurs, suffisent à guider la marche des humanités en travail.

Ces frères aînés, descendus des plans élevés sur lesquels ils continuent leur glorieuse évolution, apportaient avec eux toutes leur force magnétique, puisant à volonté dans les ondes pures du *savoir* et de l'*amour*; de leur corps purifié, de leur esprit lumineux irradiaient d'étincelantes lueurs, invisibles aux yeux de tous, mais qui, pour eux, éclairaient et pénétraient la matière la plus opaque.

Ils lisaient dans les âmes les pensées les plus secrètes ; ils détruisaient comme en se jouant les germes malsains les plus pernicieux ; d'un mot ils éloignaient la tourbe des Invisibles malfaisants qui assiègent et tourmentent l'enfance de toutes les humanités.

Leurs disciples, baignés dans leurs effluves, participaient à leurs pouvoirs et continuaient leur enseignement. Mais hélas ? les fluides lourds qui enveloppent encore les cerveaux et les cœurs des humains ne tardaient pas à éteindre ces vives clartés. Ce n'était bientôt plus qu'un pâle reflet qui, sous le nom de religion, guidait les hommes vers leurs futures destinées.

Aujourd'hui une nouvelle révélation vous est apportée, non plus par le canal d'une seule voix, mais par des milliers de voix sortant des ombres du passé ou des limites de l'au-delà.

Les efforts de vos savants, de vos penseurs, de vos philosophes réveillent les échos endormis sous les ruines du temps. Ils vous découvrent les secrets du passé lointain, tandis que, par vos rapports avec le monde invisible vous commencez à déchirer peu à peu le voile mystérieux qui vous cache l'avenir.

Cette nouvelle révélation vous fait entrevoir l'importance de votre tâche ; elle vous apprend que votre planète, plongée maintenant dans d'épaisses ténèbres, est appelée à se mouvoir un jour dans les flots radieux de la *lumière* et de l'*amour*. Elles vous révèle enfin que cette *lumière* et cet *amour* ne peuvent être produits que par le cerveau et le cœur de l'homme.

Déjà quelques-uns parmi vous ont compris ce sublime enseignement et se sont mis à l'œuvre avec ardeur.

Les Théosophes et les Spirites sont, à l'heure actuelle, de modestes flambeaux disséminés au sein de vos ténèbres. A leur contact de nouveaux

flambeaux s'allument ; de proche en proche, d'heure en heure, la clarté devient plus vive, la nuit se fait moins sombre.

Veillez, amis, à ce que l'orgueil et l'égoïsme ne viennent jamais retarder votre progrès, ni entraver vos efforts. Sachez bien que nous sommes tous de pauvres ouvriers commençant à défricher le champ du père de famille ; que nous avons tous la même tâche à fournir et que celui qui paraît avancé l'est uniquement parce qu'il s'est mis au travail avant les autres.

Sachez aussi que le résultat de tout effort individuel profite à la collectivité et que, du progrès collectif seul, résulte le progrès individuel.

Amis, par ces derniers mots nous vous livrons le secret de la solidarité universelle. A vous d'en étudier les lois et d'en faire l'application pour le bien de tous et le profit de chacun.

Nous devons vous mettre en garde contre les dangereux obstacles que vous êtes appelés à rencontrer dès vos premiers pas. La Théosophie, à côté de sa haute culture intellectuelle, préconise un système d'entraînement qui a pour résultat un développement anormal des sens internes, un dégagement prématuré du corps astral. Ceci constitue pour vous un véritable danger. Il peut, en effet, vous donner accès sur les plans supérieurs de la vie ; mais votre esprit n'ayànt pas atteint un degré d'évolution correspondant à celui de son enveloppe périspritale, il lui est impossible de pénétrer l'essence intime des êtres et des choses qu'il y découvre.

Imaginez un sauvage, transporté du fond de sa forêt natale au milieu de vos cités civilisées. Son intelligence n'étant pas à la hauteur de la vôtre, il ne comprendrait ni vos mœurs, ni vos usages et ne se feraient aucune idée de votre vie intellectuelle et sociale.

Le fonctionnement naturel des forces électriques et magnétiques, qui sont en vous, opère, d'une façon lente, sûre, régulière, l'épuration des parcelles de votre esprit et des molécules de ses enveloppes. Vous pouvez et vous devez aider à ce travail d'épuration par une hygiène bien entendue, une constante aspiration vers le bien et le soin attentif d'assurer la parfaite domination de votre nature supérieure sur les instincts bas et vils de la matière.

Peu à peu vous verrez les ombres disparaître, les voiles se déchirer, votre esprit purifié, rayonnant pourra alors, sans danger, prendre contact avec les créatures visibles ou invisibles qui peuplent les Univers et vibrer en harmonie avec tous les échos des plans supérieurs.

Les pratiques spirites, ainsi que vous l'expérimenterez, ne sont pas moins dangereuses au début. Vos premiers appels à l'Invisible attirent autour de vous des légions d'esprits légers et taquins qui vous harcèlent, vous trompent et s'amusent à vos dépens. Que ces obstacles ne vous arrêtent pas ! Habituez-vons à passer au crible de votre raison et de votre jugement tout message venant de l'au-delà ; n'attachez de l'importance qu'à ceux se rapportant à votre avancement et à votre progrès.

De votre pureté de vie et de pensées dépend votre progrès moral, et c'est votre élévation morale, seule, qui rend fructueux votre commerce avec l'Invisible.

Une autre cause de découragement à signaler est celle-ci : Les premiers rayons du magnétisme spirituel qui viennent percer l'opacité de votre mental vous procurent une agréable surprise. Vous voudriez prolonger indéfiniment cette douce sensation. Mais, hélas ! les épais nuages fluidiques qui encombrent vos cerveaux ne tardent pas à obscurcir cette vive lueur. Vous retombez dans les ténébres jusqu'à ce que de nouveaux éclairs reviennent sillonner votre ciel intérieur. Ces alternatives de lumière et d'ombre sont pénibles aux débutants et les découragent trop souvent.

Lorsque, par un effort persévérant, vous serez parvenus à établir un courant magnétique, entre votre groupement supérieur et vous, alors, amis, peu à peu tout changera, s'éclairera, se modifiera en vous et autour de vous.

L'assistance de vos frères de l'espace que vous aurez si souvent implorée ne vous fera plus jamais défaut.

Vos corps, purifiés, échapperont pour toujours aux affres de la douleur physique et vous ne ressentirez plus que les nobles souffrances des êtres avancés : souffrances faites de tendre compassion, de désirs impuissants, d'aspirations inassouvies.

Vos esprits, délivrés des passions qui les tenaient enchaînés à la terre, iront vers les sommets radieux puiser l'inspiration féconde. Pénétrés de fluide éthéré, leur doux rayonnement dissipera pour jamais les ombres qui vous entourent.

Les êtres les plus réfractaires, les plus courbés sous le joug des passions, voyant leurs pensées scrutées et mises au jour, sentiront bientôt la rougeur de la honte monter à leur front et la crainte, prélude du repentir se glisser dans leur cœur endurci.

Marchant de clartés en clartés, le mécanisme des lois qui règlent l'évolution des êtres et des mondes vous apparaîtra dans son idéale grandeur.

Tout d'abord vous vous expliquerez la loi des opposés qui, sur votre planète dirige tous les mouvements, aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. Vous commencerez à lui imposer votre glorieuse maîtrise en détruisant le mal sous toutes ses formes.

Vous comprendrez le but et l'alternance de vos deux modes de vie qui peuvent se formuler ainsi : sur terre, un court passage dans la matière que l'homme, par le travail de son corps et de son esprit. transforme et fluidise. Dans l'espace, un séjour plus long dans les fluides que le travail de l'Esprit purifie et éthérise.

Enfin, pouvant pénétrer l'essence intime de toute chose, le secret vons sera dévoilé et l'ingrate matière deviendra pour jamais votre esclave souple et docile.

Ces résultats, amis, ne seront pas l'œuvre d'un jour ; bien des générations se succéderont sur la terre avant d'en voir la complète réalisation.

Théosophes et spirites, ouvriers de la première heure, vous aurez le noble mérite d'avoir creusé le sillon pour y déposer la précieuse semence. D'autres, après vous, la feront croître et fructifier. Bientôt le champ se couvrira d'une abondante moisson; moisson bénie qui préparera les festins futurs où nos âmes, affamées de vérité, seront pour toujours rassasiées et nourries !

A l'œuvre donc et ne mesurez jamais ni votre temps ni vos efforts.

Les mediums, par lesquels notre inspiration s'est traduite, peuvent dire combien d'années, de longue attente, de dures épreuves, de constante prière, ont été nécessaires pour les mettre à même de nous aider à vous faire parvenir le rayon lumineux qui vient clore ces pages. Donc, pas de faiblesse ! pas de recul ! pas de défaillance !

Et maintenant, vous tous, nos amis et nos frères, retenez bien nos dernières paroles ! quelle que soit la voie que vous vous proposiez de suivre : soit que, à l'aide de la théosophie, vous travailliez à éclairer votre intelligence par la culture des plus hautes facultés de l'âme; soit que, par les procédés du spiritisme, vous cherchiez à attirer à vous les rayons les plus subtils de l'amour universel, rappelez-vous que, pour marcher avec sûreté sur ces routes nouvelles, en éviter les dangers, en surmonter les obstacles, deux choses vous sont absolument nécessaires, indispensables; ces deux choses sont : la *prière* et le *sacrifice*.

F. H. S.

UN PEU DE SPIRITISME

La conférence que M. Léon Denis a faite le jeudi 22 décembre, aux salons Pain, donne aux phénomènes si controversés du spiritisme un regain d'actualité.

Qu'est-ce que le spiritisme ?

Beaucoup seraient certainement à même de répondre à cette question avec plus ou moins de compétence. Pour ma part, si le lecteur n'y voit aucun inconvénient, je cède mon tour de parole et j'en appelle aux lumières d'un *cher disparu* « l'Esprit Jean » qui durant plusieurs années fut, paraît-il, le directeur-guide d'un groupe sérieux et important de notre ville. Voici la réponse que fit « l'Esprit » à cette question.

La séance est ouverte... Aussitôt la table se met en mouvement.

Distancez les lettres que je vais vous donner dit « l'Invisible Esprit », et rapidement, par l'un des pieds du guéridon, l'on obtint les lettres suivantes :

l e s e p m i s r i i t e t s l a s e e l u p e h i i h l p o o s q i u d e o n n l a p e r v e u m e a l t l e e r i d e l e i t m i m l o a r t d e l e a m.

Il était impossible d'admettre qu'un tel assemblage de lettres pût être le reflet de la pensée de l'un des assistants. Mais comme cela n'avait pas l'air de signifier grand'chose chacun se regarda quelque peu déconcerté.

Ecrivez, dit encore l' « Esprit Jean ».

Et voilà que le pied du guéridon se remet à frapper de nouveau le plancher avec fureur.

Vous ferez un trait de séparation après la 2e lettre dit l'« Esprit »,puis un autre après la 10e. A partir de la 2e ensuite vous séparerez toujours en suivant la 3e, la 2e, la 5e, la 11e, la 3e, la 5e lettre, puis la 2e, 6e, 10e, 9e, 12e, 2e,et enfin la dernière.

Les lettres se trouvèrent dès lors ainsi disposées :

l e — s e p m i s r i i t — e t s — l a s e e l u — p e h i i h l p o o s — q i u — d e o n n — l a p e r v e u — m e a l t l e e r i — d e — l e i t m i m l o a r t — d e — l e a m —

Cette nouvelle disposition de lettres sembla mettre un peu moins de confusion dans les idées des assistants, mais il fallut néanmoins avoir de nouveau recours à l'invisible « Esprit » pour obtenir la clef définitive de l'énigme.

Lisez chaque mot de gauche à droite,ajouta-t-il,en ne tenant compte que des lettres d'ordre impair, et revenez ensuite de droite à gauche,en prenant cette fois les lettres omises.

La réponse à la question posée était celle-ci :

Le spiritisme est la seule philosophie qui donne la preuve matérielle de l'immortalité de l'âme.

En ce moment l' « Esprit Jean » ne devait certainement pas être le dernier de sa classe.

(*Radical de Marseille*). SAINT MARS.

LES ASPIRATIONS

HORS DE LA CHAIR

La glu des sens te tient sur terre :
C'est en vain que tu veux sortir
De leur fange où, comme un martyr,
Tu souffres ton mal solitaire.

Comme l'oiseau qui se sent pris
Traîne la patte et bat de l'aile,
En vain ta carcasse mortelle
Se démène en poussant des cris.

Et l'oiseleur impitoyable
Qu'est pour toi le destin jaloux

A sans peur, préparant ses coups,
Tendu le piège qui t'accable.

Et tu soupires, oiselet,
Après les champs bleus de l'espace,
Après l'air, la brise qui passe
Et qui souffle, quand il lui plait.

Dans la misère que tu traînes
Tu cherches des mondes nouveaux
Où couleront des jours plus beaux,
Bien loin des terrestres géhennes.

Tu soupires apès le ciel,
Après les hauteurs souveraines;
Et tu voudrais briser tes chaînes
Avec tes ailes d'Uriel.

JULIEN LARROCHE

Paris, janvier 1899.

LES VOIX DE L'ESPRIT (1)

NOTICE

La raison elle-même doit nous rendre plein d'espérance dans la mort. PLATON.

A notre époque de scepticisme effréné, de pessimisme anxieux et de matérialisme décevant, il paraîtra téméraire que nous ayons songé à publier les Voix de l'Esprit, recueil de communications typtologiques.

Nous n'avons eu d'autre but que de faire connaître ce que nous avons obtenu en cherchant à pénétrer les arcanes de notre vie future, de nous en instruire et de transmettre à ceux qui nous liront un peu de la foi ardente dont nous sommes animés.

Il n'est rien de plus passionnant que la recherche des preuves de la continuation de l'individualité après la mort du corps; aussi, entraînés par la grandeur du sujet, tout nous a conviés à poursuivre pendant trop peu de temps, hélas ! l'étude et l'obtention des dictées qui font l'objet de ce volume.

C'est dans la solitude et en face du grandiose spectacle des nuits étoilées et à « l'heure où la faucille oubliée dans le champ de l'éternel été » jette vers le zénith constellé sa douce clarté, que nos évocations atteignaient toujours leur maximum d'intensité.

Que d'émotions lorsque ces communications nous dévoilaient la présence de l'Esprit. Nuits heureuses, reviendrez-vous jamais ?

Merci à toi, douce Espérance, ravissement divin, charme et génie protecteur de la vie, compagne fidèle de nos derniers moments qui nous a donné la force de persévérer jusqu'à l'accomplissement de nos voeux.

(1) Prix 3 francs, petit volume de luxe.

Après une lecture attentive des ouvrages spéciaux et après avoir parcouru nombre de groupes, nous résolûmes fermement de produire nous-mêmes cette force occulte, dite psychique, afin de tirer des preuves particulières de sa réalité. Longuement nous nous exerçames à la méditation et à la passivité absolue de la pensée ; mais que d'efforts, que de peine pendant l'épellation alphabétique des communications et pour obtenir de l'*autre* de ne pas *vagabonder* (1). Ici nous témoignons toute notre reconnaissance à notre ami Féjard dont le concours nous a été si précieux pendant nos expériences typtologiques.

La méthode expérimentale que nous avons employée assure à ces communications une authenticité d'origine qu'il nous semble difficile de réfuter ; elle ajoute aux preuves déjà nombreuses de l'existence de l'Esprit après l'anéantissement du corps, une certitude absolue de la possibilité de relations avec le monde invisible.

Nous n'évoquâmes jamais tel ou tel Esprit ; nous acceptions les communications de ceux qui avaient le désir et la faculté de venir vers nous. Selon les instructions qui nous ont été données, nos exercices très réguliers et très silencieux étaient précédés de musique et de quelques instants de recueillement. Plus tard une prière nous fut dictée à cet effet ; puis, nous attendions patiemment la venue de l'Esprit communicateur.

Nous regretterons toujours que nos occupations ne nous aient pas laissé plus de loisirs pour poursuivre plus longtemps nos recherches, il nous a beaucoup coûté de les suspendre, mais la tâche que nous devions accomplir nous a détourné de ces captivantes soirées. Nous serions désireux de voir les favorisés de la fortune s'occuper de ces consolantes études qui exigent un temps qui nous a souvent fait défaut ; peut-être obtiendraient-ils d'autres enseignements, d'autres résultats. Le champ est ouvert à tous, il est assez étendu pour que l'on puisse souhaiter y voir un plus grand nombre d'explorateurs.

« *Personne ne doit prendre la vie en dilettante, il faut travailler* » ; il faut que chacun ajoute une pierre à l'édifice de la philosophie spiritualiste qui est le patrimoine commun à toute humanité, et c'est ce que nous avons cru faire en considérant comme un devoir de publier ce livre, nous estimant très heureux s'il a pu provoquer dans quelques esprits l'éclosion de la Foi, rameau d'or sans lequel on ne peut s'avancer à la céleste lumière et qui, malgré tous les sophismes matérialistes, est à l'état latent dans notre cœur.

L'esprit humain est-il assez avancé pour qu'il lui soit possible de pénétrer l'essence mystérieuse de la création ? Seule, la philosophie éclectique, appuyée par des faits, résoudra ce redoutable problème.

L'élite intellectuelle des peuples a toujours, par des apophtegmes fameux, affirmé la croyance à l'immortalité de l'âme et conséquemment à l'existence de Dieu ; il nous eût été facile comme corollaire d'en présenter un choix qui n'aurait peut-être pas satisfait les esprits positifs de notre temps, auxquels il faut des faits et cela nous eût entraînés à des développements considérables que ne comportait pas la modestie de ce volume. Nous avons préféré nous contenter de publier ces communications dont le *critérium* peut, comme conclusion de cette notice, se résumer en quelques lignes :

Tout n'est pas ici-bas ; l'esprit qui est immatériel subsiste après la mort du corps

(1) X. de Maistre, *Voyage autour de ma chambre.*

et il se communique, nous en donnons la preuve. Donc l'éternel Dieu ou force primordiale créatrice d'où il émane, existe,

Nul esprit ne peut naître, il paraist de nouveau (1).

A nous mortels, de guider notre existence terrestre sur ces vérités, puisque « *notre vie présente est le creuset laborieux d'où doit sortir notre vie future* » (2).

Naistre et renaistre après, net de pollutions (3).

Telle est la Loi éternelle, immuable, qui régit tout ce qui a vie sur notre terre.

L. Digues.

DIEU DANS L'ÉCOLE

OU LIVRE DE MORALE ET DE RÉCITATION

Je crois à Dieu et à l'immortalité de l'âme. (Victor Hugo).

Poésies inédites, par J. Moreau, inspecteur primaire, officier de l'instruction publique. — Ouvrage conforme au programme officiel, à l'usage des écoles normales, des écoles supérieures et des écoles primaires élémentaires.

Préface : C'est à tort qu'on a appelé les écoles publiques les « écoles sans Dieu » Le programme de ces écoles n'est plus confessionnel, il est vrai, mais il reste spiritualiste et prescrit l'étude des devoirs de l'enfant envers Dieu, envers son âme et sa conscience. C'est pour développer cette partie morale et religieuse du programme, commune à toutes les religions, que ces morceaux ont été écrits. Ils pourront être lus, expliqués et récités, sans offusquer les croyances de personne, au commencement et à la fin de la classe. Ce sont de véritables prières laïques, de nature à élever les cœurs et les pensées des élèves vers le Créateur de l'Univers, le père des hommes, selon l'expression du programme, à leur donner un idéal, fin supérieure de toute éducation. L'homme qui le possède est sollicité vers un but, éclairé par une lumière, soutenu par des espérances. Puissions-nous avoir contribué, même dans une faible mesure, à donner à nos enfants cet idéal réconfortant, cette haute conception de la vie humaine, qui précise et ennoblit la tâche ici-bas, provoque le sacrifice, l'abnégation, le don de soi et pousse l'âme humaine, à travers les luttes et les épreuves de l'existence, vers les floraisons sublimes de la vertu et du devoir.

APPRÉCIATIONS

Monsieur l'inspecteur,

Je vous retourne, sous pli recommandé, le manuscrit que vous avez bien voulu me soumettre. Je n'y trouve rien qui soit contraire à l'esprit de nos programmes. Quant aux conseils et aux leçons que vous donnez à la jeunesse, je ne puis que les approuver et vous en féliciter, puisque vous lui proposez un idéal de justice, de résignation, de désintéressement et de sacrifice indépendant de toute préoccupation

---

(1) D'Aubigné.
(2) P. Lacordaire.
(3) D'Aubigné.

confessionnelle, et sur lequel, les « honnêtes gens » de tous les pays et de toutes les époques se sont aisément mis d'accord.

Bien cordialement à vous.

Angoulême, 14 mars 1898. P. IZENIC, inspecteur d'Académie de la Charente.

DIEU

Seigneur, ô Dieu caché, ta recherche s'impose ;
Avant qu'il ne t'ait vu, notre esprit ne repose,
Et notre âme toujours gravite autour de toi,
Satellite vivant qui veut suivre ta loi.

Ton essence, ton nom, Seigneur, nous sollicitent,
Tous nos instincts secrets vers toi nous précipitent,
Et notre intelligence, un de tes purs rayons,
Remonte vers ton trône en adorations.

Tout homme te retrouve aussitôt qu'il s'élève,
O suprême beauté, que chaque artiste rêve !
Radieux idéal qu'entrevoit le Génie,
Qui fuit, qui fuit toujours, sur la route infinie.

Tu formes le dessus, le fond de chaque chose,
Tu mets l'azur au ciel, l'incarnat à la rose ;
Que ton amour allume, en mon cœur, ton flambeau,
Source pure du bien, source du vrai, du beau.

FAISONS LE BIEN

Mon Dieu, fais-moi songer que le temps passe vite,
Et qu'on n'emporte rien dans le champ de la mort ;
On n'a que ses vertus, lorsque l'âme nous quitte,
Pour la suivre là-haut, et décider son sort.

Je veux faire le bien et soulager mes frères,
Faire une ample moisson d'œuvres de charité,
Pour qu'à mon dernier jour, des voix et des prière
T'inclinent vers mon âme, ô céleste Bonté.

Donner, donner toujours, ce sera ma devise ;
Aux amis, des conseils, aux malheureux, du pain
J'irai dans le taudis, où l'on entend la bise,
Pour éteindre la soif, pour apaiser la faim.

J'irai partout, Seigneur, où règne la misère,
Où le vieillard grelotte, où succombe l'enfant ;
J'y porterai mon cœur, ma bourse ; et ma paupière
Se mouillera toujours devant l'être souffrant.

Oui, je veux empourprer cette lèvre livide,
Cette joue encor pâle et ce front adoré ;
Je veux remplir enfin la huche longtemps vide,
Mettre un rayon de joie en ce cœur ulcéré.

Oh ! qu'il est consolant, au bout de la carrière,
D'avoir séché les pleurs de quelques malheureux ;
On peut avec plaisir regarder en arrière,
Se confier à toi, Notre Père des cieux.

LES VOIX DE L'INFINI

Tout t'invoque et te prie, Être parfait, ô Père,
Depuis le faible atome inondé de lumière,
Jusqu'à l'astre béant qui nage dans la nuit ;
Tout bénit ton saint nom, tout t'appelle et te suit.

C'est l'adoration éternelle et profonde,
C'est le soupir de l'être et l'hommage du monde,
Le cantique céleste et le divin concert
De l'âme qui te cherche et du cœur qui te sert.

C'est l'immense salut de toute la nature,
L'hymne pur et sans fin de chaque créature ;
Et les splendeurs du jour, des nuits, la majesté,
Sont des chants pour ta gloire et pour ta sainteté.

Oui, des milliers de voix montent jusqu'à ton trône,
Quand l'Océan mugit, quand la forêt frissonne,
Quand l'insecte caché dit sa chanson du soir,
Quand l'homme agenouillé demande un peu d'espoir.

VISION ET AUDITION EXTRAORDINAIRES

Cher Monsieur Leymarie : Il est notoire pour tout le monde, de l'aveu même de nos adversaires, que les idées spirites se sont considérablement répandues et le sont tous les jours davantage; la presse matérialiste, positiviste et cléricale, constatent que ces idées spirites s'infiltrent par une multitude d'issues ; tout y concourt.

Les choses qui, au premier abord, y paraissaient les plus étrangères, sont des moyens à l'aide desquels ces idées se font jour, le spiritisme touchant à un si grand nombre de questions qu'il est bien difficile d'aborder quoi que ce soit sans en voir surgir une pensée spirite.

Même dans les milieux réfractaires, ces idées éclosent sous une forme ou sous une autre, comme ces plantes aux couleurs variées; qui poussent à travers les pierres, *exempli causa* : les saxifrages.

Comme, dans ces milieux, on rejette généralement le spiritisme par esprit de prévention, sans savoir ce qu'il dit, il n'est pas surprenant que lorsque des pensées spirites y paraissent, on ne les reconnaisse pas; alors on les acclame parcequ'on les trouve bonnes, sans se douter que c'est du spiritisme.

La littérature contemporaine, petite ou grande, sérieuse ou légère, sème ses idées à profusion. Elle en est émaillée. Il n'y manque absolument que le nom. Si l'on réunissait toutes les pensées spirites qui courent le monde, on constituerait le spiritisme complet. Or, c'est là un fait considérable, et l'un des plus caractéristiques de notre époque fin de siècle.

Cela prouve que chacun en possède quelques éléments, à l'état d'intuition, et qu'entre les antagonistes et lui, il n'y a le plus souvent qu'une question de mot.

Ceux qui le repoussent, en parfaite connaissance de cause, sont ceux qui ont un grand intérêt à le combattre. Si l'on me demande comment le faire connaître et triompher de ces préventions, je répondrai que ceci est l'œuvre du temps. Il faut que les circonstances y amènent naturellement, et l'on peut compter, pour cela, sur les esprits qui savent les faire naître en temps opportun.

Ces circonstances sont particulières ou générales ; les premières agissent sur les individus et les autres sur les masses. Or donc, que chaque spirite travaille de son côté, sans se décourager par le peu d'importance du résultat obtenu individuellement, et songe, qu'à force d'accumuler des grains de sable, on forme une montagne.

Voici, cher Monsieur Leymarie, la suite du récit de Mme Elise X... traduite du journal spirite russe *Rebus* de Saint-Pétersbourg.

Après mon mariage, j'habitais la ville de Hambourg. Notre maison était contiguë aux écuries militaires, dites *anglaises*, occupées par les chevaux des officiers de cavalerie, et placées sur une route très fréquentée par les piétons et les voitures. Nous occupions un logement assez spacieux, au rez-de-chaussée; deux chambres étaient destinées à être louées à des locataires et le reste, c'est-à-dire quatre chambres avec le balcon, donnant sur la grande route, étaient occupées par notre famille.

A cette époque, j'étais très occupée et, souvent, j'étais à mon travail jusqu'à une heure du matin. Nos affaires allaient très mal. Le bureau où mon mari travaillait ne faisait presque pas d'affaires et pour cette raison beaucoup d'employés perdirent leurs places, et ceux qui restaient étaient mal payés.

Or donc, nous étions dans la gêne continuelle. Mon mari avait fait toutes les démarches nécessaires pour obtenir un emploi plus lucratif, mais ses recherches n'aboutissaient à aucun résultat et, gai et jovial d'ordinaire, il était tombé dans un état d'apathie et d'indifférence complète. Pour comble de malheur notre fils unique devint gravement malade.

Au commencement de juin, les deux chambres que nous avions à louer, furent occupées par M. et Mme de F..., arrivés de Stockholm. M. F... était chef de l'agence télégraphique internationale Reuter. Bien souvent, lui et sa femme me faisaient des observations, je travaillais trop, et que, sûrement, ma santé en souffrirait. En général, ces braves gens me témoignaient beau-

coup d'amitié et de considération. Cependant, malgré ces observations amicales, j'étais forcée de travailler sans relâche, autrement il nous eût été difficile de vivre.

Surtout au mois de juin, mes occupations étaient telles, que le jour je ne trouvais pas un moment de repos. La nuit venue, sitôt couchée, je m'endormais profondément; mon sommeil ne durait pas longtemps car, deux heures après m'être couchée, j'étais brusquement réveillée par un bruit étrange d'exercices militaires qui avaient lieu non loin de nous.

J'entendais, très distinctement, les échos de la musique militaire prussienne, le son des trompettes et le roulement des tambours. J'entendais ensuite la marche des troupes, le commandement des officiers, le bruit des armes, le pas des chevaux frappant le pavé avec les sabots et le bruit occasionné par le transport des canons.

Ce bruit étrange durait à peu près une heure. Ensuite tout se taisait, et je pouvais dormir tranquillement jusqu'au matin. Grâce à cette vision, je sus, d'avance, que nous allions avoir une guerre.

Mes occupations ne me permettant pas de lire les journaux, je ne savais rien de ce qui se passait dans le monde, et d'ailleurs, la politique ne m'intéressait guère. Donc, je ne pouvais savoir s'il y aurait une guerre, et entre quels pays. Pendant un certain temps, je ne dis rien de mes visions à personne, par crainte de m'exposer aux railleries.

La sixième nuit, j'entendis très distinctement le bruit que faisaient les chevaux et les soldats dans les écuries voisines de notre maison. Je reconnus aussi, parfaitement, la voix des officiers que je connaissais plus particulièrement, donnant les ordres aux soldats. Je me disais : certainement, cette nuit, il y aura une revue. Je sautai de mon lit et mis mes pantoufles, jetai sur mes épaules un manteau et je vins sur le balcon, pour observer ce qui se passait de si extraordinaire.

A mon grand étonnement, tout était tranquille, et je ne vis que le factionnaire qui se promenait devant la porte de l'écurie. Au moment de rentrer dans ma chambre, j'aperçus, dans l'ombre, la silhouette d'un homme en habit civil et reconnus à l'instant M. F... notre locataire, revenant du club et très attardé.

Le lendemain, M. F... me demanda, en riant, ce que j'observais de curieux à une heure aussi matinale (il était 4 heures du matin); je lui répondis : « Des soldats partant pour la guerre !... Ils font tant de bruit, voilà déjà la sixième nuit, que je ne puis dormir !... » « Comment? comment?... des soldats partant pour la guerre ? Mais avec quelle puissance allons-nous avoir la guerre ? » — « Avec la France », répondis-je tranquillement.

En ce moment, il me sembla que ce n'était pas moi qui lui répondais, mais que c'était une voix intérieure qui parlait en moi, ce dont je ne pouvais me rendre compte; comme je l'ai dit plus haut, je ne savais absolument rien, s'il y aurait une guerre et avec quelle puissance.

M. F... me répondit : « Si, effectivement, la guerre devait avoir lieu, je devrais en être informé, un des premiers. » M. F... voulut encore me persuader de l'impossibilité de ce fait et cependant, à toutes ses objections, je lui répondais : *Nous verrons, le temps le montrera* !

Le lendemain, éclata la guerre avec la France.

JOSEPH DE KRONHELM.

SPIRITISME

SOUVENIR DU GROUPE GIRONDIN

Notre croyance (1).

Tout notre système philosophique ayant pour base l'existence incontestée de Dieu, nous raisonnerons comme si cette existence était admise, sans chercher à la prouver préalablement, estimant que cette preuve ressort nécessairement de l'ensemble des principes de notre doctrine.

Donc, Dieu étant, voyons quels attributs il doit posséder pour être Dieu, c'est-à-dire, pour réaliser l'idée que nous devons nous faire de l'être que nous appelons Dieu.

En peu de mots, il doit être infini dans toutes les perfections que notre entendement peut concevoir.

Pour n'en citer que quelques-unes, il doit être :

Eternel, dans toute l'acceptation du mot ;

Infiniment *puissant*, *sage*, *prévoyant*, *prudent*, *juste*, *miséricordieux*, etc.

Et surtout il possède en lui un *amour* incommensurable dont les conséquences expliquent toute la création, non seulement de notre terre et de son humanité, mais encore de tous les mondes connus et inconnus qui circulent dans l'espace infini et de toutes les humanités qui y vivent.

***

Cet amour de Dieu nous fait aussi entrevoir la marche progressive de l'esprit à travers les différents règnes de notre globe, ses ascensions successives dans les mondes de plus en plus élevés, suivant son propre progrès moral et nous découvre, enfin, dans un avenir radieux, le sort réservé à chacun de nous et que nous sommes certains d'obtenir un jour.

Mais n'anticipons pas et procédons avec ordre.

***

Après avoir constaté que Dieu, tel que nous le comprenons, ne pouvait exister sans les qualités et les attributs que nous venons d'indiquer, nous allons essayer de dégager les conséquences de sa qualité maîtresse, de cette

(1) Un volume. Prix : 2 fr. 25.

perfection essentielle de son être, « l'Amour », dont toutes les autres sont, pour ainsi dire, les auxiliaires, ayant pour principal objet d'en faciliter le fonctionnement et d'en assurer les résultats.

*
* *

Dieu, avons-nous dit, possède en lui, essentiellement, un amour qui doit être infini comme lui-même.

Or, l'amour suppose nécessairement le besoin d'aimer et, par conséquent, des êtres à aimer.

C'est donc pour donner satisfaction à ce besoin d'aimer qu'il a dû créer des êtres sur lesquels il put répandre son amour en proportion de sa puissance, c'est-à-dire à l'infini, et c'est pourquoi, ce besoin d'aimer étant sans limites, il a créé des univers et des êtres en nombre qui ne peut être fixé ni limité.

*
* *

Si Dieu, comme nous venons de le voir, a créé ces êtres par amour, il a dû concevoir pour eux un bonheur, le plus grand possible et par conséquent n'a pu choisir que le genre de bonheur qu'il éprouve lui-même, avec la pensée et la certitude de les amener, par la persistance de son amour, à l'aimer lui aussi.

*
* *

Mais pour que l'esprit fût apte à goûter ce bonheur et à le contenir, il fallait qu'il développât son intelligence et sa volonté, et c'est ce que Dieu a réalisé en créant l'être simple et ignorant, en lui donnant à profusion tous les moyens de s'instruire et de progresser et lui ménageant, dès ses débuts dans la vie, toute la somme de bonheur qu'il est capable de goûter.

*
* *

L'esprit, quoique créé ignorant, a reçu, dès le premier jour de son existence individuelle, la liberté.

Mais comme, en raison de son ignorance primitive, il pouvait s'égarer et faire mauvais usage de cette liberté, Dieu a placé dans chaque être deux sentiments opposés, qui sont un stimulant et un frein : le désir et la recherche du plaisir, dans les premières périodes de la vie, du bonheur plus tard, et la crainte de la souffrance avec le désir de la fuir.

Ce moyen si simple est cependant la cause première et persistante du progrès, d'abord dans les formes des espèces animales, ensuite dans la marche ascendante de l'esprit.

De sorte que, par ce seul moyen, Dieu conduit l'esprit au perfectionnement le plus élevé, en lui laissant toute sa liberté et sans avoir jamais besoin d'intervenir directement, tant sont précises, prévoyantes et harmonieuses les lois qu'il a établies par sa puissante sagesse et dont le fonctionnement

immuable résulte de la seule pensée qui a amené la création des univers et de leurs humanités.

*
*

Pour arriver au but qu'il se proposait : *rendre l'être, créé par son amour, capable de goûter le bonheur qu'il lui destinait,* Dieu a donné à l'esprit un corps matériel qui, par ses besoins à satisfaire, oblige l'esprit à réfléchir, à chercher, à développer son intelligence et, par ces mêmes causes, fait naître en lui la *volonté*, qui deviendra plus tard l'instrument de sa puissance.

*
* *

Examinons maintenant en détail, quoique sommairement, la constitution de l'être humain, pour en distinguer les diverses parties et, en les étudiant séparément, faire ressortir leur composition, leur rôle, leur utilité.

*
* *

Nous commençons par vous dire que l'être humain est composé de trois choses ;

Le corps matériel,

Le périsprit,

L'esprit.

Nous ne nous étendrons pas sur la composition du corps matériel, ni sur sa formation ; nous le prenons tel que nous le voyons, en constatant seulement que puisqu'il est exclusivement matière, il ne peut avoir que les propriétés de la matière c'est-à-dire, qu'il ne pense, ne veut et n'agit pas et qu'il n'éprouve par lui-même aucune sensation de plaisir ou de déplaisir.

*
* *

Le périsprit est le revêtement obligé de l'esprit.

Il est formé de molécules de l'éther, transformées par la pensée de l'esprit et dont l'ensemble est la représentation exacte de la résultante de toutes ses pensées. De telle sorte qu'un esprit assez avancé peut, par le simple examen du périsprit, connaître la valeur morale d'un autre esprit qui se présente à lui.

Le rôle de ce corps fluidique est d'établir un lien entre le corps matériel et l'esprit, car, sans cet intermédiaire, ce dernier, par sa nature essentiellement subtile, et, pour nous, immatérielle, n'aurait pu ni manifester sa pensée, seule preuve de son existence, ni agir sur le corps matériel, et par conséquent, n'aurait pu réaliser les desseins de Dieu à son égard.

*
* *

Quant à l'esprit, nous devons le considérer comme partie principale de nous-mêmes, puisqu'il est le producteur de la pensée et que sans la pensée

un être serait une machine automate, ne produisant que des mouvements désordonnés, sans suite et sans à propos.

Donc, c'est l'esprit seul dans l'être humain qui pense, combine, raisonne, veut et commande, et par conséquent a la responsabilité de toutes ses pensées et des actes qu'il ordonne.

* * *

Le périsprit qui transmet au corps les volontés de l'esprit et le corps qui les exécute, ne sont, l'un et l'autre, que des serviteurs dociles que Dieu a mis aux ordres de l'esprit pour lui permettre d'accomplir sa tâche, qui est de progresser toujours vers son perfectionnement, et ne peuvent, par conséquent, avoir ni pensée personnelle, ni volonté propre, qui pourraient être un obstacle à l'exécution des actes voulus par l'esprit, seul responsable, et du reste incompatibles avec le nature de ces deux corps qui, comme nous l'avons dit, ne sont que de la matière plus ou moins subtile.

L'esprit est donc d'une nature différente et bien supérieure à celle de ses deux corps. D'abord il n'est pas, comme le corps matériel, sujet à la mort et à la décomposition, puisqu'il est immortel et que, par suite de la cause qui a motivé sa création, il est appelé, seul dans l'immensité des choses créées, à jouir du bonheur que Dieu lui a destiné dans sa pensée créatrice dont l'accomplissement est assuré.

On peut donc dire avec vérité que *l'esprit est tout,* et que tout ce qui existe en dehors de lui a été fait pour lui seul.

* * *

Il est, pensons-nous, superflu de faire ressortir que la conception d'une pensée si vaste, si grandiose et qui suppose une puissance dont on ne peut se faire une idée, même approximative, nous oblige à reconnaître qu'un Dieu seul, par une pensée et une volonté uniques, a pu réaliser un ensemble si harmonieux avec des moyens si admirables par leur simplicité.

L. Thibaud.

* * *

Dimanche dernier, 26 février, nombreuse réunion au Grand Orient de France pour la conférence, avec projections, de M. G. Delanne sur *Les habitants du monde invisible.*

La salle n'a pu contenir les auditeurs et l'orateur a obtenu un grand succès bien mérité.

BIBLIOGRAPHIE

Nous mettons en vente une nouvelle série de volumes de l'intéressant ouvrage de J.-E. Guillet, *l'Amour et le Mariage selon le spiritisme*, dont la publication fit seu-

sation et dont le succès est loin d'être épuisé. C'est là, en effet, un de ces livres qu'on ne saurait trop relire, car il contient les raffinements d'un enseignement élevé.

L'auteur, pour soutenir sa thèse, ne s'est pas contenté de développer ses idées personnelles; il a tenu, au contraire, à l'appuyer sur une foule de documents appartenant à la doctrine spirite ou s'y rattachant : de là, la formule « *selon le spiritisme* » sous laquelle il la présente,

Comme dans son précédent ouvrage, *La chute originelle*, M. Guillet, à l'aide de sa démonstration, a employé la méthode synthétique; les arguments qu'il met en jeu se corroborant les uns les autres, concourent à ce but final : justification de sa thèse.

Comme il ne peut y avoir rien d'absolu dans la recherche de la vérité, hâtons-nous d'ajouter que l'auteur, loin d'imposer ses convictions, cherche plutôt à provoquer la discussion sur les sujets qu'il traite. Il le fait dans un style clair et élégant dont la presse spirite a reconnu le mérite ; s'il a rencontré quelques contradicteurs, pour le fond, les éloges ne lui ont pas été ménagés quant à son dévouement à la cause spirite.

Nous recommandons la lecture de ce volume à qui a soif d'idéal et se plaît aux spéculations d'ordre supérieur. (1) *Quaerens.*

Dictionnaire encyclopédique universel illustré publié sous la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française, et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIXe siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre.

Les six premiers volumes du *Dictionnaire Encyclopédique Universel* sont en vente. Ils renferment les lettres A-B-C-D-E-F-G-H-I-J-K-L-M-N.

Par ces tomes, on peut juger de l'importance de l'ouvrage et apprécier les services exceptionnels qu'il doit rendre à toutes les classes de la Société.

Ce *Dictionnaire Encyclopédique Universel* met promptement au courant des questions les plus diverses dans toutes les branches des connaissances humaines. Il a donc sa place toute marquée dans toutes les bibliothèques, même dans celles qui contiennent des encyclopédies plus importantes; tous, savants, hommes du monde, étudiants, industriels, négociants, artisans, etc., s'en serviront utilement, soit pour apprendre, soit pour se remettre en mémoire toutes les matières qui les intéressent ou qu'ils sont appelés journellement à traiter.

On peut souscrire à l'ouvrage complet reçu *franco* à l'apparition de chaque série en adressant de suite cinq francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre à l'éditeur E. Flammarion, 26, rue Racine.

Prix : chaque volume broché, 12 fr. *franco.*

(1) Prix : 3 fr.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). La Vie de l'Espace. — Conseil d'un Esprit, par Sébastiano Fenzi (*Light*). — Un anniversaire de J. W. Keely. — Une sérieuse preuve de médiumnité. — Testament philosophique de Jules Putsage de Mons. — Le clergé anglais et le spiritisme, par L. Gardy.

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). Enquête du Journal de Charleroi sur le spiritisme, par Belly-Young. — Groupe de Gohyssart, compte rendu de séances, par F. Aerts. — Une soirée avec Eusapia Paladino, Adolphe Brisson.

Le Phare de Normandie (Rouen). Les quatre âges de l'homme, par Démophile. — Les archives du groupe Vauvenargues de Rouen. — Dans la mansarde du pauvre. Les deux rêves, par E. Delabraye. — Un souvenir d'enfance d'Alexandre Dumas.

La Paix Universelle (Lyon). En 1900, par Metzger. — Manifeste de la Société uninationaliste des femmes de lettres, par O. de Bezobrazow. — La nouvelle organisation du Congrès de l'humanité, par J. Bouvéry. — Etudes d'occultisme et de psychisme, par A. Erny. — Les Elementals, par l'Oriental. — La conscience, par L. d'Ervieu.

La Lumière (Paris). La Télépathie au point de vue scientifique, par le Dr Lux. — La lévitation, par Carl du Prel. — Revue universelle.

Le Progrès spirite (Paris). La propagation du spiritisme, par Laurent de' Faget. — Le denier de la veuve, extrait de l'Evangile selon le spiritisme d'Allan Kardec. — L'artiste fantôme. — L'Eglise et les réincarnations. — Un rêve prophétique.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). Etudes sur la médiumnité, extraits de l'ouvrage de M. Binet, par G. Delanne. — Nouveau recueil d'observations de certains phénomènes de la Trance, par Richard Hodgson. — Phénomènes psychiques observés au village de D... par Ch. Broquet et le Dr Dusart. — La suggestion mentale, par Becker. Procès-verbal d'une série d'expériences de M. Minoff sur la transmission mentale de la volonté, dont nous avons déjà parlé dans le numéro de la *Revue* d'août 1898.

Le spiritualisme moderne, organe de l'Union fraternelle spiritualiste (Paris). L'origine et les réalisations du Désir, par le directeur, Baudelot. — Sollicitude, nouvelle dictée par Th. Gautier à Mlle C. B. — Réflexions sur la théorie du mal, par Henri de Latour. — L'Education sociale (*suite*), par Albin Valabrègue. — Voix de l'au-delà, 1er anniversaire, Resurrexit !!! ; Toujours la charité ! ; Le doute ; Les cercles infernaux (*suite*) ; Le voluptueux.

Annales des sciences psychiques (Paris). L'Electroïde, par le Dr Hann. — Cas de Pultava, par Bililowsky. — Un professeur de magie indoue. — Messages transmis dans une enveloppe fermée, par Quæstor Vitæ.

L'Humanité intégrale (Paris). N° 1 de la 4e année. Notions et principes ; La crise présente de l'humanité immortelle, par J. Camille Chaigneau. — Virginie Griess-Traut, par Edmond Potonié-Pierre.

Journal du Magnétisme et de la Psychologie (Paris). Les grands magnétiseurs, le Dr Durand (de Gros), James Braid, chirurgien de Manchester. — Rapport annuel à la Société magnétique de France, par H. Durville. — Le spiritisme, par Alban Dubet. — Rôle du fluide magnétique humain et animal en agriculture, par le Dr A. B. L. — 71e conseil pratique : Contre les engelures. — Le magnétisme et le psychisme, par Max Théon. — Ce que doit être le Congrès de l'humanité, par A. D. — Bons conseils de du Potet. — Guérison à distance obtenue par Mme d'Espérance de Gothenbourg.

Revue théosophique française. Le lotus bleu (Paris). Corroborations scientifiques de la théosophie, par A. Marques. — L'homme et ses corps, par Annie Besant. — La religion au point de vue scientifique, par J. C. Chatterji. — Madji, par G. Millot. — Les dompteurs du feu, par le Dr Pascal. — Questions et réponses.

L'Echo du Merveilleux (Paris). Enquête sur le merveilleux (*fin*) par G. Méry. — Une fée par le Dr Corneille. — L'explication des Songes, par Mme de Mirbel. — Vision dans le cristal, par Georges Malet. — L'époque de l'Antéchrist, d'après le secret de la Salette, par Léo Franc. — Les conférences de Gaston Méry. — Petit cours de Chiromancie (*suite*). — La ligne de tête, par Mme de Thèbes. — Souvenirs d'une Voyante (*suite*), par Claire Vautier. — Les Prédictions de Mlle Couédon, le roi futur. — Suite de l'histoire de Louis Gaufridy, prêtre brûlé comme sorcier par arrêt au Parlement de Provence. — Les nombres mystérieux par Paul de Charliac.

L'*Hyperchimie* (Paris). La thérapeutique occulte, par Jollivet-Castelot. — Le Triomphe de l'Archée et la Merveille du monde de la médecine universelle pour toutes sortes de maladies désespérées, rebelles et langoureuses, extrait du Livre écrit par Jean d'Aubry de Montpellier, prêtre et docteur en médecine ; volume très rare, édite à Paris en 1658. — Basile Valentin, par L. Esquieu. — La Prière.

Feuille volante, Ligue du Bien public et Solidarité des femmes (réunies) Fantaisie hivernale ; Au coin du feu, par Ed. Potonié-Pierre. — La paix et les masses, par F. Borostyany. — Groupe de la solidarité des Femmes, compte rendu de séances, par Caroline Kauffmann, sécretaire.

La revue du Monde Invisible, organe catholique (Paris) dirigée par Monseigneur Méric.

Le Journal du Bien Public, organe officiel de l'Union internationale des amies de la jeune fille et de l'association des femmes suisses pour de l'œuvre du relèvement moral (Neuchâtel).

Le Bulletin Continental (Genève) Revue des intérêts de la Moralité publique, organe central de la fédération abolitionniste internationale.

Il Vessillo Spiritista (Vercelli, Italie). La vie de Jésus dictée par lui-même, par E. Volpi. — Ecriture automatique (*suite*), par W. T. Stead. — Créations fluidiques, par le Dr Carlo Momo. — Les hallucinations de l'ex-impératrice Eugénie (Stampa). — Une déclaration du Dr Sant'Angelo. — Une apparition à Naples qui laisse un écrit mystérieux) par G. Malvolti. — Phénomènes spirites divers, par C. Bullatore. — Conférence de Jules Bois, par Bouvery. — Les rayons ultra-violets et la télégraphie sans fils (Lumière). — Le chancelier de fer de l'ancienne Egypte, par J. W. Rochester. — Le cerveau de Bismarck (Illustration française).

Lire dans la Revue de la *France Moderne*, l'article d'Ismala, un cas remarquable de guérison à distance obtenue par Mme d'Espérance de Gothenbourg.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



42e Année. N° 4. 1er Avril 1899.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Selon la coutume des élèves du Maître, les spirites parisiens se rendront au Cimetière du Père-Lachaise, autour du dolmen, pour fêter le dégagement du philosophe vénéré, avec respect.

Rendez-vous est pris à 2 heures précises, le dimanche 2 avril, au lieu du 31 mars, nos F. E. S. étant ce jour là libérés de leurs travaux quotidiens.

L'ATTRIBUT MÉDIATEUR — INTERVENTION ANGÉLIQUE

NOTE : Nous engageons nos lecteurs à lire attentivement cet article, car il nous reporte au nœud de la question vitale du spiritisme, en prouvant son caractère divin, en nous fesant pénétrer dans ce que l'église dit être l'intervention archangélique. Il y a esprit de suite, entre nos réflexions philosophiques et les articles qui suivent.

Toutes les apparitions extérieures, telles que manifestations objectives de l'Ancien Testament, même lorsqu'on les attribue à l'œuvre divine, a prétendu le célèbre théologien *Thyroée*, sont l'œuvre exclusive des Esprits ; pour appuyer leur dire, les théologiens ont conclu que la révélation et les miracles, dans l'intervention par la grâce, étaient les agents du Créateur.

A leur encontre les auteurs grecs, dans les rapports des hommes avec Dieu voulaient l'intervention des génies ; tels furent *Socrate* et *Platon*. Entre

la création et Dieu, il n'y a pas de médiateur intelligent, quelque plastique qu'il soit, admettait en 1680 le célèbre philosophe excentrique anglais *Cudworth*.

Parabrahm ne serait plus la substance intelligente et infinie s'il ne pénétrait le monde en y intervenant ; en dehors de sa substance infinie il y aurait quelque chose d'existant, ce qui ne se peut. Que deviendrait donc l'harmonie des cieux sans les lois du monde physique qu'il a formulées fatalement et logiquement ? Le chaos serait l'état normal de la substance, si, par quelque côté l'absolu et l'immuable ne pénétrait le relatif et le contingent.

Qui peut mouvoir, maintenir et conserver la création entière, sinon celui par qui tout est, qui est l'ordre, le mouvement et la vie ?

On conçoit comment il peut y avoir des passions en Dieu, parce qu'il ne les a pas pour lui-même, mais pour l'unique intérêt des êtres qu'il a semés sur les terres habitées ; si l'attribut médiateur existe au sein de Dieu, c'est pour cet intérêt unique, primordial et souverain.

Ce que Parabrahm désire avant tout, c'est le bonheur et l'avancement de ses créatures, qui évoluent vers lui.

C'est ainsi que la venue du spiritisme fut longuement préparée et, répétons-le : n'ayant pas de désirs, parce qu'il est immanent, Dieu n'a pas de passions et ne peut changer. Sans rien enlever à son immensité ni à son éternel état d'être, on est logique ce semble, en admettant en *lui* (et qui de la création monte à lui), un *attribut médiateur* par lequel sont conçus en lui et l'espace et le temps.

Cet attribut médiateur descend de lui sur les humanités.

Est-ce là une quatrième personne en Dieu, nous objectera-t-on ? Non, car cette 4e personne n'est pas essentielle à la vie.

Enfin, dans cet attribut, la succession des phénomènes et la borne des créatures se retrouvent, sans restreindre nullement l'infinité de l'être, son immobilité absolue n'en pouvant être troublée.

En théologie, on admet ces données philosophiques.

(Nullo modo dubitat). Nul ne doute, parmi les fidèles qui professent la foi catholique, que Dieu ait pu séjourner dans le paradis terrestre et en même temps, converser avec les premiers mortels ; et Saint-Augustin ajoute : *non per suam substantiam, sed per créaturam subditam ei*. Ce n'était point par la substance même de Dieu que les choses se sont ainsi passées, mais par quelque créature soumise à ses ordres.

Dans l'histoire des Mèdes, des Juifs, des Grecs, des Romains, des Franks, ce sont des anges qui luttent et combattent pour eux, en se méprenant sur les volontés du Très-Haut.

Un ange, dit-on, prince des armées divines secourt les Machabées, défait les troupes assyriennes, fait tomber les murs de Jéricho ; d'autres apparaissent à Zacharie, à Tobie, à Job, à Gédéon, à Manné, à Abraham (qui en adore un), à Isaac pour le sauver ou le condamner.

Avec l'un d'eux, d'où le nom d'Israël, Jacob lutte une nuit entière, et ajoutent la Bible et les livres saints : *Le peuple d'Israël fut conduit par un ange.*

Sustinens personam Dei. Un ange représentant la divinité, déclare Saint-Thomas (*Personam*), ou masque dont se sont servis les acteurs antiques et qu'emploient encore les acteurs Lamaïstes et japonais);Saint-Thomas voulait littéralement dire : *Le masque de la divinité.*

Les Septantes emploient ces expressions : *Mlac de Jéové* pour le mot Esprit, ce qui est bien plus grave.

La loi que vous avez reçue par les ordres et la tactique des anges, dit Saint-Etienne, équivalence des paroles de Saint-Paul mis en ordre dans la Vulgate et bien plus affirmatifs encore : *La loi a été mise en ordre* (*ordinata*), *par les anges.*

L'esprit qui parlait à Moïse dans le buisson en lui donnant la loi a déclaré... dit encore Saint-Etienne pour lui prouver que des anges se sont manifestés sur le Mont-Sinaï, à la place de Dieu.

« Nous disons que Dieu ne saurait être le principe et la cause efficiente de toutes ces opérations. Nous ne nions pas qu'il y concourt... comme tous les agents naturels dans leurs opérations,mais nous nions qu'il les produise par lui-même, avance le savant théologien Thyrœé.

« Et comment pourrions-nous l'admettre, nous qui nions qu'il ait jamais pris ou simulé une forme corporelle ? Mais est-ce donc que les anges seraient le principe et les causes efficientes de ces opérations ? — Ils le sont tout à fait, *omninò*, de toutes. Le sont-ils seuls ? ils le sont seuls — Comment ? — Parce que toutes les fois qu'une cause suffit à l'explication d'un fait, il ne faut pas en chercher d'autres ; et c'est ici le cas, puisqu'il n'y a rien dans toutes ces opérations qui excède la puissance naturelle des anges, auxquels toute matière corporelle est soumise,et rien qui ne leur convienne parfaitement ».

Personne n'a jamais vu la Divinité, a affirmé l'apôtre Saint-Jean, ce qui corrobore le dire du théologien Thyrœé, et le spiritisme a confirmé ces données. Thyrœé qui étayait son opinion sur ce qu'il nommait *Sylva*, la forêt des scolastiques en parlant des opérations des anges, désignait le discours, la forme sensible,les circonstances miraculeuses telles que le bruit des tambours, le feu, les trompettes, le tonnerre, les chants et sonneries, etc...

Or à Londres, à Paris,à New-York,etc., des princes de la science,des investigateurs célèbres, et nous-mêmes, avons vu ces apparitions qui parlaient, qui chantaient, qui jouaient avec les instruments que nous avions apportés et soufflaient en des trompettes lorsque nous n'en avions pas, qui nous faisaient entendre des chœurs ou des orchestres complets, qui jouaient sur le clavier de pianos fermés à clef, etc.

Ces entités intelligentes, qui disaient être les Esprits de nos chers disparus, remplissaient entièrement le rôle des anges dont nous parlent toutes les bibles et les pères les plus éminents de nos églises. Elles agissaient de

leur propre volonté, nous disaient-elles, mais au nom de l'Eternel organisateur de toutes les forces par lesquelles l'Univers est en harmonie.

Dans saint Denis le doyen des théologiens, saint Thomas et le commun de ceux qui traitent de Dieu avaient puisé cette croyance dans les manifestations, et pour la quasi-généralité des manifestations dites divines, ils avaient formulé ce principe essentiel : *leur provenance purement et exclusivement angélique.*

Aussi le Cardinal *Bona* a-t-il pu dire : *Toutes les manifestations ou théophanies divines ont été faites par les anges et ne sont parvenues à nos pères que par leur ministère.* Allan Kardec, ce chercheur consciencieux, concluait de même et ce fut un rationaliste.

Moins affirmatifs que le cardinal Bona nous disons, l'expérience suivie étant notre guide : La moitié des manifestations vraies proviennent des esprits désincarnés ; l'autre moitié des esprits incarnés, des mortels qui ne se doutaient pas de la puissance cachée encore, et révélée par les travaux des grandes sociétés psychiques anglaises et américaines, par le colonel de Rochas, par Aksakof qui a résumé ses remarques de 30 ans dans une œuvre de premier ordre,scientifique et synthétique sous ce nom : *Animisme et Spiritisme.*

Lire cet ouvrage, sera se faire la preuve de ce que nous avançons, et cela est indispensable aux chercheurs (1).

Saint Thomas a dit : « Nos pères les plus célèbres n'apprenaient rien que par le ministère des vertus célestes ».

Et saint Augustin : « Ces apparitions étaient des formes sensibles, préfiguratives et données par les anges de l'incarnation du Verbe ».

Comme il remarquait que cette vérité formellement exprimée dans l'écriture ne s'y trouve jamais niée, il en concluait que c'était toujours ainsi, *semper,* que les choses se passaient, en vertu de la hiérarchie d'après laquelle, Dieu administrant autant qu'il se peut les créatures mitoyennes par les supérieures, et les dernières par les moyennes, éclaire les hommes par les anges.

***

A ce reproche prévu, que nous sommes trop riches en citations et chacun le pourrait faire,qu'on réfléchisse bien que pour notre doctrine,nous sommes au cœur de sa question vitale car notre cause se manifeste ainsi avec son caractère divin. Nous faisons du spiritisme divin en pénétrant dans les secrets de l'intervention dite archangélique par l'église, en allant aussi au fond de la linguistique hébraïque, à l'aide des expressions dont la bible se sert couramment.

« Ecoute, ô toi Israël, moi Jevé, tes Dieux, qui t'ai tiré de la terre du Mizraïm, de la maison de servitude ».

(1) Chez Leymarie 42, rue Saint-Jacques, gr. in-8, avec figures. 10 fr.

C'est là le texte original hébreux du Deuteronome,chap.V,et dans l'Exode, chap. XX.

Dans le texte original hébreux du Décalogue, on le voit par la citation ci-dessus, Dieu ne se donne jamais comme unique, au *singulier*; cette expression est significative,toujours répétée au *pluriel* : les Dieux,les Eloïm,parceque :

L'Eternel associe ses archanges à lui-même, quant aux ordres et lois de Dieu à exécuter.

Ce sont là, ce semble, les sept Amschaspands d'Ormuzd, ceux qui accomplissaient les ordres et que Jésus appelait les Anges de Dieu, ceux qui exécutaient ses volontés, comme le font les ministres d'un empire.

Les exécuteurs des volontés de Parabrahm, sont des Anges, serviteurs du Père, progressivement parvenus à ce grade et membres d'humanité ; leur nom ne désigne pas, n'emporte pas une espèce particulière.

Ajoutons que l'avenir n'est pas engagé par la révélation dont les modes sont flexibles et progressifs ; nous aurons à le bien déterminer.

Le spiritisme explique clairement tout ce qui fut le tourment des philologues et des penseurs.Ainsi : *Lui*,exprime l'unité divine du Tout-Puissant, tandis que la variété des agents qui ne se séparent point de Parabrahm et sont au contraire intimement unis de volonté avec lui, s'exprime par : *Les Dieux*.

Ces mots définissent d'une manière parfaite, et bien remarquable, ce que M. Lacour, célèbre hébraïsant, à traduit par *Lui*, *les Dieux*, ou l'Eloïm du Décalogue.

En consultant l'Ancien Testament, les livres hébraïques sacrés, nous constaterons que, si partout la volonté du Père est représentée par les Grands Messagers, c'est que leur mission sur la terre est toujours en rapport et au niveau de leurs facultés intellectuelles et spirituelles,qu'ils soient anges ou archanges, forts et puissants, ministres du Très haut. etc... (Psal, c. 11, 20, etc.).

La Gén., XIX, 10, Daniel, etc., en divers passages, les décrit comme étant une force qui agit sur la matière et des êtres corporels qui possèdent une force corporelle supérieure au possible à celle des humains. Sur nos sens, car ils se concrètent assez pour les percevoir ou les toucher ; leur présence ne se caractérise pas par les mêmes résultats, car, (dit Dan, X, 7) sur trois personnes, tandis que la troisième ne peut voir, les deux premières peuvent se rendre compte par la vue et l'audition.

Dans le désert, un pain cuit sous la cendre, un vase d'eau, sont apportés par un ange à Elie, qui y put vivre ainsi (3,.Reg,. XIX, 6).

Ces anges, pour nourrir Daniel, tellement ils sont agiles, transporteront et rapporteront à travers l'espace, et cela sans qu'ils soient remarqués, le prophète Habacuc de Judée en Chaldée. — Quoique entouré d'archers, qu'il appelle à lui, Héliodore que Seleucus a expédié à Jérusalem pour en

piller le temple, se voit tout-à-coup fustigé et chassé de ce temple par des inconnus, beaux et majestueux ; un cheval qu'un homme terrible monte, le piétine affreusement. Une vertu divine renverse tous ceux qui accompagnent Héliodore, car, dit l'Ecriture : *Les Anges sont forts.*

Si nous lisons 4, Reg., VI, 17, nous aurons cette preuve que, Elisée ayant demandé à Dieu d'ouvrir les yeux de son serviteur, il le rassura bien vite car ce serviteur, en voyant l'armée nombreuse des Syriens, s'effrayait. « Vois, dit Elisée, les chariots et les chevaux couvrent la montagne ; avec nous il y a plus de monde qu'avec les Syriens. » Sa prière avait attiré l'apparition.

Dans Josué, v. 13, 14, Josué aperçoit, près de Jéricho, un homme debout agitant une épée nue dont l'acier resplendit au soleil. — Etes-vous des nôtres, lui demanda-t-il ? Et l'homme répond : Je suis le prince de l'armée du Seigneur, qui vient à votre secours pour vaincre vos adversaires après les avoir combattus. — Et les cinq cavaliers dont parle l'Ecriture, qui apparaissent au ciel, montés sur des chevaux aux riches caparaçons, aux brides d'or ? Comme pour Elisée, deux parmi eux veillent sur Judas Machabée avec assiduité et ils terrassent ses ennemis qu'ils savent vaincre, en les foudroyant.

Et les anges qui se matérialisent, pour agir exactement comme les terriens, qui prévoient et connaissent selon le texte sacré de la Bible, si touchant et vraiment poétique que voici : Sous la forme d'un jeune homme, l'Ange Raphaël conduit Tobie chez Raguel et, préalablement, il le délivre d'un poisson prêt à l'avaler ; il lui apprend que Sara est la fille de Raguel et qu'il doit la demander en mariage. Il sera épargné tandis que 7 autres prétendants ont été tués par les malins esprits, parce qu'ils étaient incontinents et n'avaient point la crainte de Dieu. Ainsi ces malins avaient pouvoir sur eux.

L'ange lui confie que le père de Sara pratiquait la vertu, comme Tobie, et que ce dernier le guérirait de sa cécité. Tout se passa ainsi, entre gens vertueux, respectueux du Seigneur, de cette façon et dans tout son éclat, se manifesta le spiritisme divin.

Nous n'avons pas intérêt à nier cette possibilité, que Jésus avant son incarnation ait pris la direction de l'éducation humanitaire en se faisant à l'avance voir à ses prophètes, dans la forme choisie pour son existence prochaine, et que ses précurseurs aient ainsi pu annoncer le Messie, car nous l'avons bien affirmé : Dieu agit par son spiritisme divin.

Toujours l'Esprit de Jésus serait présent et présiderait les manifestations actuelles ou futures, a pu soutenir avec raison Allan Kardec ; et peu importe que ce soit l'esprit très pur et supérieur du Christ qui, parfois, lors de l'incarnation du Messie, dut s'unir au Verbe et remplir le rôle humain de Jésus, ou bien que les agents de la révélation de jadis fussent toujours des Anges ? La conclusion sera toujours la même.

Notre doctrine résout en définitive, à l'avantage de la cause, l'opinion puérile qui suit car elle l'explique carrément :

Les pères du Concile de Smyrne étaient persuadés, comme saint Thomas, saint Ambroise, Origène. Tertullien, saint Irénée, saint Augustin, etc., que le Verbe revêtait un corps, s'essayant ainsi à sa véritable incarnation ; pour eux le Verbe, personnellement, avait tout fait dans l'Ancien Testament, il en avait composé la forme et le fond. C'était de leur part une idée favorable à la préexistence.

Sucundum nec Paucorum, nec obscurorum, nec novorum opinionem, a dit Thyrœe, en ajoutant ces paroles : « Bien plus, cette opinion paraissait très conforme aux expressions de l'écriture qui nous montre Moïse voyant la face de Dieu, et l'Esprit du buisson disant : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Egypte... Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi... Je suis celui qui suis... Pourquoi me demandes-tu mon nom, car il est admirable?. . Je suis l'Eternel ou Jéhovah. »

Pourquoi vouloir que ce soient des anges qui apparaissent, ont dit les grands docteurs cités plus haut, si évidemment ces expressions s'appliquent à la divinité, et si Dieu se les donne ?

Dans le prophète de Malachie, on donne au fils cette épithète : *Mlac* ; et l'ange du grand conseil est *Mlac*, dans Isaïe, c'est-à-dire un *Envoyé* comme l'était l'Éternel au Sinaï. Or, pourquoi toujours nommer Dieu et non les anges, si, pour se faire voir, ces anges revêtent des corps qu'ils forment, toutes les apparitions doivent leur être attribuées.

« J'ai vu Dieu face à face », c'est lui que Jacob a vu comme un homme, dit saint Clément ». — C'était le fils de Dieu, lui-même, qui parlait à Moïse et qui était toujours vu, car personne n'a pu voir Dieu le Père sans mourir », a écrit Tertullien.

« Je vais envoyer mon ange devant toi, disait Parabrahm à Moïse, pour parler au peuple; et c'est *Lui* qu'Abraham recevait, l'appelant *son Seigneur*.

« Puisqu'il est tant de fois apparu sous les apparences de la chair, aux prophètes et aux patriarches, comment le fils de Dieu n'aurait-il pas eu le pouvoir d'apparaître dans cette chair », disait le Pape saint Léon.

Bossuet affirme, que la doctrine des Pères était que le Verbe lui-même parlait en forme humaine aux patriarches.

Selon saint Justin, le zélé propagateur de cette idée, lorsqu'il causait ainsi du Juif Triphon : « N'allez pas vous figurer que le Dieu incréé s'avise de descendre ou de monter en quelque lieu, car ce Dieu ineffable, maître et seigneur de l'Univers ne se promène pas, ne dort pas, mais demeure dans le lieu de son repos quel qu'il soit, surveillant à la fois, sans yeux et sans oreilles, l'universalité de ses créatures.

Comment pourrait-il donc parler à quelqu'un ou se laisser voir dans un petit coin du monde, *Augustissimô parte terrœ?* Ce n'est donc pas lui que

nos pères ont pu voir, mais bien celui qui est tout à la fois son fils et l'ange exécuteur de toutes ses volontés.

C'est lui, *qui ignis fuit*, qui était le feu du buisson pendant son entretien avec Moïse, comme il s'était montré homme et ange au moment du jugement de Sodôme. Il est donc tout à la fois vertu, parce qu'il vient du père de toutes les vertus ; ange, parce qu'il annonce aux hommes les ordres de son père ; gloire, parce qu'on ne peut supporter la vue de ses manifestations ; verbe, parce qu'il profère les discours du père.

« Cette vertu, qui n'est autre que la sagesse, est inséparable de celle du père, comme la lumière du Soleil, départie à la terre, ne fait qu'un avec celle du Soleil qui est au ciel. »

« Si quelqu'un prétend que l'ange avec lequel lutta Jacob n'était pas le fils de Dieu lui-même, qu'il soit anathème, » décida le Concile de Smyrne.

Si Christ est reconnu comme le Séraphin dont parle le prophète Isaïe, c'est qu'Origène l'affirme. — La théorie du mandat, qui s'explique admirablement à l'aide du spiritisme, donne simplement la clef de cette thèse qui eût tant de défenseurs.

S'il ne s'agit, en tout ce qui précède, que d'apparitions angéliques, comment les prophètes, ces anges, eussent-ils pu, au lieu de : *Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai tiré...*, s'écrier : *Voici ce que dit le Seigneur...*

La vérité doit donc s'entendre d'un ministre de Dieu, d'un ange, comme dans le texte de l'Exode, chapitre XXIII : *J'envoie mon ange qui te précédera et te gardera dans tes voies...* — Et : *L'Ange du Seigneur qui apparut et parla à Moise au milieu du buisson ardent* (Ac. ch. VI). — Aussi, est-il parlé de Dieu, qui précédait le camp d'Israël, dans l'Exode, XIV, 19.

« *Si nous ne savons pas comment cela a pu se faire nous savons du moins que cela s'est fait par des Anges, et nous ne le soutenons par aucun sentiment particulier, mais uniquement pour obéir à l'autorité des Saintes Ecritures dont il n'est pas permis de s'écarter* », ajoutent saint Augustin et d'autres grands docteurs chrétiens.

« Jusqu'ici Dieu, après avoir parlé à nos pères de bien des manières différentes, nous a parlé dernièrement par son fils dont le nom est si élevé au-dessus des Anges, car, à quel ange a-t-il jamais dit : Tu es mon fils engendré aujourd'hui ; que tous les Anges t'adorent, etc. »

Suarez affirme que saint Paul veut élever, dans sa *loi disposée par les anges*, la mission du fils infiniment au-dessus de celle des Anges qui ont donné la loi.

Si, par lui-même, le Verbe avait donné la loi, que deviendrait le sens des paroles de saint Paul !

Le sentiment commun des Pères est donc : *Per veros Angelos*, choses faites par le ministère de vrais anges. Les choses inférieures sont gouvernées par celles qui sont au-dessus d'elles, ce que veut la Providence.

Tout ce qui précède peut paraitre oiseux, mais pour le clairvoyant ces

controverses sont instructives; le spiritisme, d'un côté ou de l'autre, en ressort avec un éclat pareil et ici, tout est en sa faveur. Il fallait le prouver.

P.-G. LEYMARIE.

UN GRAND AMI DE LA CAUSE

DISCOURS PRONONCÉ AU SÉNAT DE SAN PAOLO (BRÉSIL), PAR M. LE SÉNATEUR ET PROFESSEUR EN DROIT : ALMEIDA NOGUEIRA.

« ... Socialement, M. le Dr Eduardo Silva est un honnête père de famille, très distingué sous tous les rapports, intelligent, modeste, désintéressé et extrêmement bon ; il émet l'action thérapeutique inhérente à son organisme, ayant toujours un but humanitaire, n'exploitant pas sa faculté, convaincu qu'il la perdrait s'il l'exerçait dans un but mercantile.

De nationalité anglaise, né à Gibraltar, mais d'origine portugaise, ses antécédents sont des plus honorables ; ingénieur militaire, il a rendu, avec la permission de son gouvernement, d'importants services au Sultan du Maroc.

Au Brésil (à San Paulo), il y a trois ans, s'est développée sa prodigieuse faculté ; ce ne sont pas des centaines, mais des milliers de personnes qui ont obtenu la guérison ; les pauvres, guéris par lui, sont maintenant légion.



Parmi les malades rétablis complètement, ou qui ont obtenu d'importants soulagements par les soins de M. Silva, je citerais quelques noms généralement connus, en déclarant que dans la classe pauvre, ses bienfaits sont innombrables et ses guérisons souvent accompagnées d'aumônes pécuniaires, discrètement données.

Le docteur, doué d'un naturel profondément humanitaire et d'un cœur compatissant, dispose de moyens qui lui peuvent donner une grande fortune, simplement en acceptant les récompenses spontanément offertes, et il est pauvre, très pauvre.

Parmi les personnes connues qui lui doivent le retour à la santé ou le soulagement de leurs souffrances, j'énumère les suivantes :

M. Giers, la femme de S. E. M. Michel Giers, ministre de la Russie ; Mme Morses Barros, femme du chevalier de ce nom ; le baron de Santa

Tecla; les vicomtes de Maracaja; Mme Jeanne Ritt, femme du consul de France; M. Georges Ritt; le général Ourique Jacques; le comte Agertino della Seltta; la comtesse de Zegroldina; M. Jules Martin, artiste-peintre français; la baronne de Paranapanema; le colonel Hemes da Fonseca; le colonel Antonio Gomes de Carvallo; le colonel Francisco Nunes de Souza, beau-père du Dr Cassiano de Nascimento, député fédéral; le Dr Raphaël Cantinho; M. Jaguaribe; le Dr Lamartine Delamare N. da Gama; le colonel Luiz Pereira Leite; l'abbé José Esteves Ferreira, curé de S. Simaô; le chanoine Antonio Marques Henriques; le Dr Valentin Magalhaês, célèbre homme de lettres; Mme Maria Baptista, tante du Dr Alfonso Arinos; Mme Francisca Aymosa Galvâs, belle-mère de M. le juge, da Thomas Ames; M. Manfredo Meyer; Porto de Paracatu. Ce sont là les témoins de faits et de bien des guérisons.

M. le Dr Prudencio Cotegipe, médecin à Rio; le Dr Baeta Neves, médecin à Ouro Preto; le Dr Americo de Campos, avocat; le Dr Domingos Jaguaribe, médecin; le Dr Dunster de Abranches, du *Jornal do Brazil*; Henrique Blatter, de la *Noticia*; le Dr Delphim Carlos, du *Correio Paulistano*.

M. Ezequiel Ramos. — L'objectif du discours de l'honorable sénateur est-il entièrement consacré à l'éloge de Eduardo Silva?

M. Almeida Nogueira. — Eh bien! en vérité, je me sens heureux de faire un acte de conscience et de justice.

La haute portée de l'énumération que j'ai faite, n'est pas affaiblie par l'éventualité d'un ou de plusieurs insuccès, évalués à 20 p. 100, dans les cas généralement considérés comme perdus par la thérapeutique officielle; si de tels résultats négatifs pouvaient infirmer le grand nombre de guérisons réalisées, manifestes et indéniables, il n'y aurait plus de science officielle, il n'y aurait pas de science médicale, parce qu'il n'est aucun médecin dont les triomphes cliniques se comptent par le nombre de malades soignés.

Les représentants de la direction du service sanitaire ont eu une étrange conduite en fermant les yeux, en se bouchant les oreilles, quant aux investigations *ad hoc*; on le dirait, dans la crainte de constater la vérité des faits et d'appliquer toute l'attention que le cas exigeait, non seulement en une simple visite de 5 minutes, mais de plusieurs jours consécutifs pour faire une étude approfondie de ces phénomènes, réels comme sincèrement je le pense, ou simulés comme d'autres pourraient le prétendre; ils ont fui cette étude qui méritait l'investigation suivie.

M. Paulo Egydio. — Comme des expérimentateurs sérieux?

M. Almeida Nogueira. — Oui, comme des expérimentateurs scientifiques, afin que leur opinion fût reçue avec respect, avec soumission, avec confiance par l'esprit public qui, autrement, pourra voir dans cet acte une persécution intéressée...

M. Ezequiel Ramos. — Ce n'est pas exercer une persécution que d'appliquer la loi de l'Etat.

M. Almeida Nogueira. — Loi déterminée par la science officielle qui a repoussé tant de vérités, qui maintenant encore se croise les bras devant les phénomènes dont l'étude commence à préoccuper le monde.

M. Ezequiel Ramos. — La magie?

M. Almeida Nogueira. — Je déplore que cet *a parte* vienne de l'honorable sénateur, esprit supérieur à toutes superstitions et qui, je le croyais, l'était aussi aux préjugés. Son Excellence doit attacher au mot dont il s'est servi son acception scientifique et non celle que lui attribue le vulgaire ignorant. Si la magie est la tradition des sciences occultes, léguée dès la plus lointaine antiquité ; si elle est la doctrine de l'ésotérisme communiquée à la civilisation actuelle sous le voile du symbolisme, je dirai à mon honorable collègue que, même pour ceux qui ne l'étudient pas, et par conséquent ne peuvent pas la comprendre, elle ne doit pas être un sujet de plaisanterie mais plutôt de respect. On doit à la magie l'enseignement qui a survécu à plusieurs dizaines de siècles et qui put obtenir sous diverses latitudes du globe, l'adhésion des hautes notabilités mentales du genre humain.

Abstraction faite des voiles et du mysticisme qui, au temps passé, enveloppèrent cette doctrine, celui qui franchit le seuil de son portique, sait aussitôt que là, existe une science admirable fondée sur l'expérience et l'observation, digne d'attirer les esprits les plus nobles et les plus cultivés.

Cependant, si l'honorable sénateur donne à ce mot son sens vulgaire, s'il le prend comme synonyme de sorcellerie, de diabolisme, dans le sens du discrédit voulu par Léo Taxil, il reste surprenant que celui qui ne croit pas en Dieu, veuille donner une existence officielle au diable (*on rit*). Il est bien étonnant et honteux qu'aux dernières années du XIX[e] siècle, on retrouve dans un document officiel une accusation de sorcellerie ! Est-ce sérieux, est-ce risible ?

Dans les siècles d'obscurantisme et de tyrannie, l'intolérance, l'intérêt et la méchanceté des hommes menaient aux bûchers les prétendus sorciers. Aujourd'hui, à la dernière phase de ce siècle de lumières et dans cette région de la libre Amérique, un représentant du pouvoir public, directeur du service sanitaire, ne condamne pas au feu ses concitoyens, il est vrai, mais il prétend les incarcérer comme sorciers, pour les empêcher d'exercer un droit constitutionnel et paralyser cette mission humanitaire, de soulager celui qui souffre.

M. le Président, quel contraste honteux pour nous, si on met la conduite de la direction du service sanitaire en parallèle avec celle de savants investigateurs de l'Europe et de l'Amérique du Nord ; mais ils étudient, ils observent, ils analysent, ils critiquent et formulent de nouvelles théories, fondées sur le résultat de leurs recherches suivies (*plusieurs interruptions*).

M. Ezequiel Ramos. — La direction n'avait à s'occuper ni de Dieu ni du diable, mais d'appliquer la loi de l'État.

M. Almeida Noguiera. — Monsieur le président, je me sens attiré vers un

sujet dont on ne peut discuter dans cette enceinte ; aussi ne dirai-je que ce qui laissera entrevoir, dans les phénomènes produits à l'aide du Dr Eduardo Silva, que ce qui pourra servir à une étude de haut intérêt scientifique.

Plusieurs voix. — Nous vous écoutons.

M. Almeida Noguiera. — L'existence d'une force extra-corporelle, susceptible de s'extérioriser et même d'être photographiée, récuse l'hypothèse de l'hallucination individuelle ou collective ; elle est reconnue par les plus grands savants du monde et personne, aujourd'hui, n'ignore les recherches scientifiques faites cette fois par le célèbre anthropologiste Cesare Lombroso, avec l'aide du puissant *médium* Eusapia Paladino. De même sont remarquables les travaux de William Crookes, membre de la Société royale de Londres, qui a découvert la matière radiante, émerveillant le monde scientifique par les résultats auxquels il est arrivé, en se servant de procédés rigoureusement scientifiques.

Parmi les hommes de science, je citerais Sir Russell Wallace, Alexandre Aksakof, Dr Gibier, Zœllner, Camille Flammarion, Eugénie Nus, Albert de Rochas, Ch. Richer, Myers, Podmore, Allan Kardec et cent autres ; aussi des étoiles de première grandeur dans le monde littéraire et politique, tels que Victor Hugo, Musset, Georges Sand, Victorien Sardou, Gladstone, la reine Victoria, des empereurs et reines renommés.

Les derniers travaux réalisés sur ce domaine attestent que, même en écartant tout ce qui, en pareille matière, est métaphysique ou conceptions empiriques et mystiques comme croyances individuelles, il reste, sous un point de vue exclusif dans la matière, un état imperceptible pour nos sens, invisible normalement à l'œil humain et ne se révélant pas au toucher ; cependant l'existence de cet état est démontrée par des résultats, en des conditions exceptionnelles, rigoureusement observées par les investigateurs et par eux patiemment attendus.

Or, le fluide magnétique qui, substantiellement, est un état de la matière imperceptible et invisible, a droit de cité chez nous ; nous avons adopté les affirmations et les théories de Mesmer ; elles ont leur place dans la science officielle et notre code pénal (art. 156) a légalisé le droit de guérir par l'hypnotisme et le magnétisme.

Dans ce cas, Monsieur le président, quelle est la superstition ou le crime de celui qui se sert du fluide magnétique comme agent thérapeutique, ou de celui qui, comme tel, l'applique dans l'exercice de l'art de guérir ?

Serait-ce pour se dérober à cette logique, que la direction du service sanitaire s'est servi du subterfuge ridicule, consistant à voir dans les faits accomplis par le Dr Silva, non des guérisons par le magnétisme, mais des artifices diaboliques. Mais, revenons à l'explication ou plutôt à la théorie qui me semble la plus rationnelle pour expliquer ces phénomènes.

Le corps malade est un organisme appauvri où la circulation est imparfaite et le fluide vital diminué ; si le corps perd tout son fluide vital, il se

rend inerte, la mort survient, la mort dans le sens vulgaire de ce mot, mais ce n'est que la mort physique, c'est-à-dire la séparation de l'esprit d'avec lui. Il y a aussi la mort chimique qui est la désagrégation; la décomposition et la transformation de la matière organique. Il y a encore la mort morale, dont il ne m'est pas aisé de m'occuper à cette tribune.

Je puis, Messieurs, vous offrir une analogie de ce fait, dans le règne végétal; les honorables sénateurs pourront essayer de cueillir d'un arbuste, une feuille ou une fleur; cinq minutes après, cette fleur, ou cette feuille commencera à se faner, à perdre la sève qu'elle avait, et celui qui l'aura cueillie, en comparant son état de déchéance à la vigueur de végétation de la branche ou de la tige d'où elle a été arrachée, dira qu'elle *perd la vie*; il imaginera, en parlant ainsi, employer une métaphore, tandis qu'il se sera servi d'une expression appropriée et vraie.

En analysant chimiquement cette feuille, on arrivera à vérifier qu'il ne lui manque aucune mollécule matérielle, qu'elle avait auparavant; toutefois il est certain, il est visible qu'elle *se meurt* et que dans quelques heures, elle n'aura plus de vie.

Or, ce fait n'est pas particulier aux végétaux. Le même fait se produit par rapport au corps humain. Quand il perd le fluide vital, s'en va aussi, l'élément intermédiaire qui proportionnait l'action de l'esprit sur le corps à l'aide du principe de l'affinité, qui est la loi d'attraction des corps; et, ainsi, l'âme se détache de l'organisme.

M. Ezequiel Ramos. — L'honorable sénateur place la question sur un terrain très scabreux.

M. Almeida Nogueira. — Je ne vois pas d'inconvénient dans l'énonciation de ces idées, mais plutôt dans les doctrines matérialistes; Cependant, comme cette tribune n'est pas destinée à la discussion de tel sujet...

M. Ezequiel-Ramos. — Je ne crois pas à l'âme.

M. Almeida Nogueira. — Le noble sénateur me dit qu'il ne croit pas à l'âme; je lui offre ce curieux ouvrage de Alberto de Rochas, *en lui passant le livre* de science expérimentale qui contient d'intéressantes reproductions de clichés photographiques du fluide amorphe, et aussi de ce que l'on pourrait imparfaitement appeler le corps de l'âme, que les spirites dénommèrent « périsprit », et les occultistes « corps astral ».

En effet, de l'indivisibilité et de l'intangibilité en des conditions normales, il n'est pas permis de conclure à l'inexistence d'un corps. Des forces mécaniques les plus puissantes, comme la vapeur et l'électricité sont d'une substance invisible et impalpable; cependant elles sont matérielles, ce sont des corps qui peuvent passer de cet état à un autre, car il y a trois états dans la matière, le solide, le liquide et le gazeux, en comprenant dans celui-ci le fluidique et le radiant, comme des degrés supérieurs du même état. Ce fluide est une modification de l'état liquide, ainsi que le liquide l'est du solide, puisqu'il n'y a pas de discontinuité dans la nature. Par l'expérience e

l'induction, on connaît que ces trois états sont tout à fait accidentaux dans la matière, et qu'ils peuvent passer tour à tour des uns aux autres. Ainsi, le liquide peut arriver à l'état fluidique.

M. PAULO EGYDIO. — Il peut aussi revenir à l'état solide.

M. ALMEIDA NOGUEIRA. — Parfaitement. La matière peut passer de l'état liquide au gazeux et *vice versa*; elle peut aussi retourner à l'état solide; ainsi que le solide se liquéfier, après cela s'évaporer, sans que dans ces évolutions périsse une seule de ses molécules. En de telles conditions et dans tous les règnes de la nature la mort n'est qu'une transformation de l'état antérieur, car la substance est éternelle. L'eau par exemple, son état normal est le liquide mais elle peut arriver au solide, par un abaissement de température...

M. PAULO EGYDIO. — C'est la glace.

M. ALMEIDA NOGUEIRA. — Elle peut également passer à l'état gazeux, vaporeux ou fluidique, par l'élévation du degré de chaleur.

M. EZEQUIEL-RAMOS. — Ce sont des phénomènes physico-chimiques.

M. ALMEIDA-NOGUEIRA. — L'eau, par le fait de se trouver à l'état de vapeur, devient invisible et tend à s'élever, parce qu'elle se rend plus légère que l'air; elle ne cesse pas moins d'exister, et ne fait que changer d'état.

Voyons maintenant le métal. Son état habituel dans notre planète, est d'être solide et cependant, nous le voyons quelquefois liquide par une forte action de la chaleur; et nous pouvons imaginer cette même substance à l'état vaporeux. Il n'y aurait qu'à augmenter excessivement le degré de la chaleur.

D'où je conclus qu'il y a une grande série de matières à l'état fluidique, que nous méconnaissons; et tout l'espace, dans l'infini, est occupé par le fluide universel, comme celui des océans terrestres est occupé par l'eau.

Comment donc notre intelligence qui comprend si peu de choses peut-elle prétendre nier ce qu'elle n'atteint pas. Ne serait-ce pas la même chose pour l'aveugle s'il dénie la lumière?

J'applaudis, Monsieur le Président, à la prudence de la méthode positiviste en ce qu'elle n'affirme ni ne nie ce qui échappe à l'analyse directe; mais par hasard le cercle de la science n'est-il pas susceptible de s'élargir par la conquête de nouvelles vérités? Est-ce que l'humanité d'aujourd'hui est en possession de la connaissance de toutes les lois de la nature? Si cela n'est pas, d'où vient cette hardiesse qui consiste à affirmer *à priori* que tel phénomène est contraire aux lois physiques? Le plus qu'il serait permis de dire — ce serait — qu'il semble opposé aux lois connnes.

Le fluide animal, qui est l'agent thérapeutique dans le magnétisme, est invisible aussi bien que le fluide électrique; mais de cela, il ne s'en suit pas qu'il ne soit pas une force comme celui-ci et mieux encore, qu'il ne soit pas une force matérielle.

Donc si tout corps vivant a du fluide, rien ne peut s'opposer à ce que,

ce fluide soit transmissible et agisse sur une matière analogue, par cette loi physique que toute matière de nature sympathique tend à s'attirer, et celle de nature antipathique à se repousser, réciproquement. Dans le phénomène électrique, ce sont les pôles négatifs et positifs. Le corps mort, inerte, ne peut être influencé par le fluide vital; les corps vivants le peuvent. Quant au fluide électrique, il est particulier à la matière inorganique et agit inversement.





Dame guérie par le Dr Eduardo Silva.

On ne peut pas contester qu'entre l'aimant et l'objet sur lequel il exerce son action, il existe une force matérielle, un corps de nature fluidique; autrement, il ne se produirait aucun effet d'attraction ou de répulsion. Donc, il y a là une force, et force matérielle, parce qu'il n'y a que la matière qui agisse directement sur la matière.

D'après ce que nous avons exposé, qui aurait-il d'étonnant à ce que, à son tour le corps animal et particulièrement celui de l'homme, pût détacher un certain fluide, une partie de son fluide vital sarabondant et à l'aide de cette force, agir sur un autre corps vivant, de nature analogue, comme le fluide minéral agit sur un autre minéral?

Le corps sain émet un fluide salutaire, et celui-ci, en se joignant au fluide appauvri ou dégénéré du malade, produit une action bienfaisante sur son corps et lui rend la santé.

Voilà, Messieurs, d'après moi, comment s'opère la guérison par le magnétisme animal.

Je pourrais vous donner d'autres explications au sujet des agents directeurs de ces forces thérapeutiques ; je m'excuse devant le Sénat de ne pas le faire, parce que, l'expérience nous apprend que les vérités doivent arriver à leur moment opportun, à dose appropriée à la portée de l'aptitude mentale qui la doit recevoir. Cette vérité doit aussi être démontrée dans le milieu social ou l'on vit.

En dehors de ce fait, je ne viens pas en ce moment faire une exposition de principes psychiques, mais seulement justifier ma protestation contre une mesure administrative que je tiens pour arbitraire et illégale.

Mon but, dans cette longue digression, au sujet de laquelle je l'avoue, je suis en faute quant au Sénat...

M. Caudiol Rodriguez. — Vous avez parlé très éloquemment.

M. Ezequiel-Ramos.— Le sujet est ingrat, mais vous le traitez en maître et avec beaucoup de talent.

M. Almeida Nogueira. — Mon but, disais-je, n'a été que de soulever un coin du voile, pour montrer qu'il y avait dans cette affaire un objectif pour une étude intéressante, et peut-être, de haute portée scientifique. La direction du service sanitaire devrait se considérer heureuse d'avoir devant elle des phénomènes de cette importance à étudier. Et pour que cette étude pût être profitable, elle n'aurait pas dû écarter brutalement ses yeux de ces faits, en les qualifiant ridiculement de charlatanisme, de sorcellerie de diabolisme.

Les savants dont tantôt j'ai parlé n'ont pas agi de cette étrange façon, au contraire ; ils s'attachèrent à l'étude des faits, avec la seule préoccupation d'éclaircir le sujet, et ayant soigneusement vérifié leur réalité, ils ont conclu avec le courage qu'impose la conviction sincère et éclairée : « Nous ne disons pas que ces faits sont *possibles*, mais qu'ils sont *réels*. »

M. Paulo Egydio. — En 1884, lorsque le grand Français Farde, pour la première fois, dans un ouvrage de sociologie a parlé de l'hypnotisme de la société, de la polarisation de l'âme sociale, on l'a couvert de ridicule. Dans la dernière édition de son ouvrage, il rapporte ce fait.

M. Almeida Nogueira. — Toutes les grandes découvertes sont reçues par le ridicule, et ceux qui en sont les auteurs sont tenus pour fous ou mentalement détraqués.

Par rapport aux faits auxquels je viens de faire allusion, Gladstone le grand Anglais a dit : « Si quelqu'un se rit de ces phénomènes, je lui conseillerai de les étudier d'abord, comme je l'ai fait ; après cela s'il a encore envie de rire, qu'il se moque aussi de moi. »

Je ne crains pas, Monsieur le Président, que l'on me suppose suggestionné, ou victime d'un déséquilibre mental, parce que j'expose des principes opposés, peut-être, aux idées de la majorité de ceux qui m'entendent. Si toutefois

quelqu'un avait cette pensée, je n'en serais pas chagriné, parce que, comme vous l'avez vu, je suis en très bonne compagnie.

L'orateur s'occupe ensuite du point de vue proprement juridique de son sujet, et termine son discours intéressant; il est vivement applaudi et félicité par ses collègues.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE

A TRAVERS LES AGES (1)

CHAPITRE VI

Les pouvoirs psychiques.

Le but de l'Esotérisme est de développer le spiritualisme chez l'homme; en poursuivant ce but, non seulement la personnalité humaine améliore son *Karma*, mais elle favorise en même temps le développement intellectuel de son prochain. Voilà ce qu'il est nécessaire d'inculquer dans l'esprit des masses et leur faire comprendre que tous les humains sont solidaires, que chacun doit travailler pour tous et tous pour chacun.

Pour atteindre au maximum de la perfection, c'est-à-dire pour atteindre au but désiré, l'*occultiste* (Spirite, Théosophe, Rose-Croix, etc.) doit essayer de devenir *Medium*, c'est-à-dire doit s'efforcer d'acquérir, puis de développer son sixième sens : le SENS INTIME. Ce n'est, en effet, que par celui-ci seulement, que l'homme pourra arriver à la complète intelligence des vérités éternelles ou vérités spirituelles.

Pour percevoir et comprendre intégralement ces vérités, l'élève occultiste doit se détacher de plus en plus chaque jour, des liens de la matière et de tout ce qui pourrait le rattacher à celle-ci. Il y parviendra facilement en améliorant son esprit et son cœur, en s'instruisant, en s'efforçant de mener une vie pure et surtout en rendant service à ses semblables, en pratiquant enfin l'*altruisme*, c'est-à-dire en chassant l'égoïsme de son cœur.

Toutes les conditions que nous venons d'énumérer sont essentielles, indispensables ; la pureté en effet, a toujours été considérée comme la base de tout développement spirituel et l'Etudiant doit être pur en pensée, en parôles et en actions.

Quand il a atteint à un haut degré de pureté, il possède en lui une grande force, une sorte de pouvoir régénérateur, qu'il peut même communiquer à ses amis, aux personnes de son entourage qui lui sont sympathiques et

(1) Voir les numéros de novembre et décembre 1898 et janvier, février et mars de 1899.

même, à un grand nombre de personnes qui ne se doutent pas du pouvoir qu'on leur confère, car cette force régénératrice est rayonnante et son rayonnement est d'autant plus fort, plus éclatant, que cette force est intense.

Mais pour obtenir cette force à un degré intense, il existe des moyens à employer d'une manière pratique. Il est utile, par exemple, de suivre en tous points les dix devoirs prescrits par Manu et qui sont :

1 L'absolue fermeté devant toute tentation ;

2° Etre inoffensif à l'égard de ses semblables ;

3° Résister aux appétits sensuels ;

4° S'abstenir de vols, c'est élémentaire, mais encore de tout gain illicite ;

5° Etre pur en pensée, en parole et en action ;

6° Etre maître de soi ; dominateur de ses passions ;

7° Acquérir la haute Sagesse en développant l'intuition ;

8° Acquérir la science par le développement de l'intellect ;

9° Etre essentiellement honnête en tout et pour tout ;

10° Etre arrivé à un degré d'avancement assez élevé pour s'affranchir de la colère, de la haine, de l'envie, de toutes les passions quelconques.

L'occultiste qui aura atteint le degré de perfection mentionné par les dix articles prescrits par Manu, pourra alors, mais seulement alors, acquérir les pouvoirs psychiques si difficiles à acquérir, mais qui, une fois acquis, font pour ainsi dire partie intégrante de leur possesseur et rien ne saurait l'en déposséder.

Arrivé à ce point de notre travail, nous devons ouvrir une parenthèse.

Bien des personnes nous ont dit et nous disent quotidiennement : « Ne pourriez-vous pas formuler un *Manuel pratique de l'occultisme?* c'est-à-dire ne pourriez-vous pas, par de courts aperçus, par des instructions substantielles, indiquer les moyens à employer pour être rapidement instruit en occultisme ? Ce qui veut dire en bon français dans l'esprit de nos demandeurs :

« Ne pourriez-vous pas donner en quelques pages les moyens de devenir un *Initié*; un MAGE ?

A ceci nous répondrons :

« Non, il n'est pas possible de faire en trois temps et trois mouvements un *Mage* et cela pour bien des raisons » ; nous nous bornerons à énumérer les principales.

D'abord, l'occultiste doit travailler par lui-même, car le travail personnel est le seul profitable ; puis au fur et à mesure que l'étudiant avance dans la connaissance de la *Doctrine Esotérique*, il en comprend toute l'importance et il recevra bientôt, par intuition ou autrement, des instructions qui lui per-

mettront d'aborder toutes les questions ésotériques, en connaissance de cause.

Il n'aura alors à redouter aucun des dangers que courent les élèves occultistes, qui veulent courir avant de savoir marcher et qui se frottent à la haute science, sans des études préalables, longues et difficiles, en un mot, sans une instruction suffisante.

L'étudiant doit donc s'instruire et *découvrir* de lui-même, ce qui est caché, il doit étudier les ouvrages qui traitent de la matière et les approfondir. Quand il est arrêté par un point qu'il croit obscur, parce qu'il ne le comprend pas, il doit méditer sur ce point, le commenter et la lumière se fera alors dans son Intelligence. Personne au monde ne peut lui apprendre et en un mot, personne ne saurait travailler pour lui.

Avec des manuels, on fabrique des bacheliers, des licenciés, des docteurs; mais avec des manuels, on ne fait pas des occultistes, encore moins des *Mages*; ceci est, pour ainsi dire formulé par l'axiome d'occultisme suivant : « Les étudiants en occultisme doivent tous surmonter les mêmes difficultés pour développer leur soi spirituel. »

Il est également admis comme axiome complémentaire de celui-ci, que : « Essayer de développer un étudiant occultiste, en dehors de ses efforts personnels, c'est détruire la condition la plus importante de son développement, c'est-à-dire l'apparition de perceptions spirituelles. »

On ne saurait donc devenir *Occultiste* et *Mage* par procuration, à l'aide de la science qu'une autre personne pourrait vous infiltrer; il faut étudier, travailler et se perfectionner *da se*; on ne connaît bien, on ne sait bien que ce qu'on apprend par soi-même.

Et du reste, si l'Esotérisme est une science, c'est aussi un art; les anciens l'ont nommé l'*Art sacré*; nous en avons longuement parlé dans Isis Dévoilée (1).

Or, à l'aide et avec le concours d'un *Manuel*, peut-on apprendre un art, sa technique, même en partie? Nullement! Il faut pratiquer, il faut s'exercer soi-même, travailler beaucoup, travailler encore, travailler toujours.

On ne peut guère que recevoir quelques conseils de direction et c'est tout; du reste, les conseils de direction arrivent toujours à l'*Adepte*, quand il les a mérités; quand il est en état d'exercer son art sans danger pour lui ni pour les autres et surtout, sans être tenté de se servir de son art dans un mauvais but.

Voilà l'écueil contre lequel vont buter trop souvent les imprudents qui

(1) Un vol. in-18, 2e édition, Paris, 1897. — En vente à notre Librairie, 42, rue Saint-Jacques.

commencent à posséder les pouvoirs psychiques. Ceci démontre quel danger considérable il y aurait à apprendre à des étudiants peu avancés les vérités ésotériques.

Voilà surtout pourquoi on ne saurait écrire un TRAITÉ D'ESOTÉRISME PRATIQUE, *à l'usage des gens du monde*, comme le désirent bien des personnes, car c'est ici le cas où jamais de dire : CHERCHEZ ET VOUS TROUVEREZ.

Et encore faut-il ajouter : « Si toutefois, vous êtes dignes de trouver ».

Dans un opuscule que nous avons publié récemment (1), l'élève occultiste trouvera bien des données et des renseignements utiles pour son perfectionnement physique et psychique; c'est un véritable traité d'ésotérisme en ce qui concerne la science des souffles, l'*Art de respirer*, qui a une si grande influence sur notre santé, sur notre activité intellectuelle et morale. C'est pour cela que nous engageons le disciple de l'occultisme à lire, à étudier et à méditer ce livre.

Chez tous les peuples civilisés, le *Secret* a toujours été considéré comme l'apanage du Sage. Salomon nous apprend qu'on ne doit point révéler la Sagesse à ceux qui en pourraient faire un mauvais usage ou qui ne sont pas aptes à la garder.

Sapientes abscondant scientiam.
Homo versatus celat scientiam
Secretum extraneo ne reveles.
Qui revelat mysteria ambulat fraudulenter.
Gloria Dei est Celare verbum et gloria regnum investigare sermonem (2).

Dans l'Antiquité, on attachait une telle importance à tenir secrètes les choses occultes, qu'on ne parlait que par énigmes, paraboles, et symboles et qu'on n'écrivait qu'au moyen de la cryptographie ou d'hiéroglyphes.

Or qu'est-ce que la Sagesse de Salomon, si ce n'est l'Esotérisme, l'occultisme.

Donc, il n'est pas possible de divulguer l'Occulte ; à ceux qui ont hâte de savoir, on est bien obligé de répondre comme le Mage au néophyte subissant les épreuves de l'Initiation, quand celui-ci lui disait : « O, Maître, me sera-t-il permis de respirer la Rose d'Isis et de voir la Lumière d'Osiris ? — Cela ne dépend pas des Initiateurs, répliquait le Mage. La Vérité intégrale ne se donne pas ; on la trouve soi-même ou on ne la trouve pas. De toi, simple Adepte, je ne puis faire un *Initié*, il faut le devenir par soi-même.

(1). Le LIVRE DES RESPIRATIONS, *Traité de l'art de Respirer* ou panacée universelle, pour prévenir et guérir les maladies de l'homme, avec un glossaire des termes sanskrits, in-8° avec figures, Paris, 1898.

(2) PROVERBES. 10, v. 14. — C. 12, v. 23. — C. 25, v. 2. — 20, v. 19. — 25, v. 2.

Sache que le Lotus pousse ses racines et ses feuilles sous les eaux du fleuve, longtemps avant d'épanouir sa corolle, sa fleur au-dessus d'elles. N'essaie pas de hâter sa venue ou son éclosion ; la fleur divine, si elle doit venir, viendra à son heure, à son jour, le jour où tu l'auras méritée, jusque là travaille, médite et prie ! »

Nous rappelerons en outre aux Adeptes qui ont hâte de connaître les deux clefs principales de la science, clefs que nous a fournies Hermès : « les hommes sont des Dieux mortels et les Dieux sont des hommes immortels ! »

L'Initié qui comprend ces paroles possède la clef de toutes choses. Il ne faut pas oublier que la loi de Mystère recouvre la GRANDE VÉRITÉ.

Un autre motif qui fait que la totale connaissance des choses occultes ne saurait être révélée, c'est qu'il faudrait pouvoir et savoir mesurer la *Vérité*, suivant les degrés des intelligences et il est absolument indispensable de la voiler aux esprits faibles, qu'elle pourrait rendre fous !

Il faut aussi la cacher aux méchants qui en feraient mauvais usage, car n'en saisissant que des fragments, ils s'en feraient des armes de destruction.

C'est pour cela que le Mage dit à l'Initié : « Renferme dans ton cœur la *Grande Vérité*, qu'elle ne parle que par ton œuvre. La science sera ta force, la foi ton épée et le silence doit être ton armure infrangible. »

Ce qui, sous une autre forme, ne fait que confirmer le quaternaire. Occulte : SAVOIR, VOULOIR, OSER, SE TAIRE.

Pour l'Initié rien n'est caché, mais il doit couvrir d'un voile l'essence de ce qu'il a vu, de ce qu'il sait.

Tout ce qui précède est parfaitement résumé dans l'extrait d'une lettre que nous donnons ci-dessous ; le même extrait énonce la véritable méthode que l'Adepte doit employer pour devenir *Initié*. Nous regrettons que l'auteur de la lettre ne l'ait point signée et qu'il ait voulu ainsi garder l'anonyme. (1) : « La loi de N.-S, Bouddha n'est ni une science, ni une religion, mais une doctrine d'illumination ; son objet est de donner le repos à ceux qui sont inquiets, de faire connaître le Maître, l'homme intérieur, à ceux qui sont aveugles et qui ne perçoivent pas leur Nature Originelle.

« Sans la méditation profonde et la pleine compréhension de la doctrine de l'illumination, personne ne peut atteindre l'union avec le maître du dedans. Celui qui veut connaître l'esprit de la Bonne Loi ne doit pas gaspiller son temps sur des livres ou des écritures, ni chercher à s'engraisser avec les pensées des autres, mais il doit méditer sur son genre de vie, sur

(1) Rien n'est voilé pour lui, et il couvrait d'un voile l'essence de tout ce qu'il avait vu. (Epigraphe inscrite sur le piédestal de la statue de Pthamer, grand-prêtre de Memphis. (*Musée du Louvre*).

sa propre conduite, soigneusement garder son intelligence et ses soins et apprendre *qui c'est* qui, en lui, pense et sent ; c'est ici la clef qui ouvre la porte conduisant au sentier de Bouddha ; car celui qui ne permet pas à son intelligence de vagabonder, mais se surveille étroitement et incessamment peut pour ainsi dire trouver le sentier dans sa main droite. Il peut plonger dans les profondeurs de la véritable paix de l'esprit et dans l'essence intime de l'Enseignement de Bouddha.

« Connaître l'esprit et comprendre les secrets de la Nature ; l'ignorance de ce qui est l'esprit en lui-même produit la confusion.

« La prédication orale n'est pas la vraie prédication ; le sermon d'un jour entier équivaut au silence, mais un sermon de bonnes actions peut être effectif.

« La loi de l'esprit est inexprimable ; on ne peut la décrire par des mots, quelques efforts que l'on fasse pour y parvenir. Elle élude nos efforts les plus énergiques ; elle n'a pas de nom dans les langues du monde.

« N. S. le Bouddha a dit : Je ne l'ai pas prêché. Et « Elle est au-delà de la sphère de la parole humaine, de la pensée et de l'imagination.

« Parler de la Loi de l'Esprit, c'est tout comme essayer de peindre l'air. L'Esprit est libre de toute barrière ; on ne peut le saisir » (1).

Les lignes qui précèdent renferment des vérités incontestables ; quant aux dangers d'apprendre l'occulte à des gens indignes, ils ne sont que trop réels. La magie des campagnes très répandue parmi une classe de citoyens a donnée naissance aux sorciers et à leur sortilèges, et nous savons qu'à diverses époques de notre histoire, la Sorcellerie, au XVIIe siècle notamment, a été une véritable calamité ; on ne comptait pas moins de 18.000 sorciers en France seulement (2).

Un passage d'Eliphâs Lévi semblerait conférer à celui qui saurait interprêter ce passage de grands pouvoirs psychiques.

Voici le texte de cet auteur :

« Les traditions populaires de la Magie disaient que le possesseur des *Clavicules de Salomon* peut converser avec les esprits de tous les ordres et se faire obéir par toutes les puissances naturelles. — Or, ces clavicules, plusieurs fois perdues, puis retrouvées, ne sont autre chose que les talismans des soixante et douze noms et les mystères des trente-deux voies hiéroglyphiquement reproduite par le Tarot. — A l'aide de ces signes et au moyen de

(1) Le Lotus bleu, n° 5, p. 248 *année* 1894.

(2) Ceux de nos lecteurs qui désireraient des renseignements utiles sur la sorcellerie pourraient consulter la préface du beau roman occultique de M. A. B. L'Envoutement, in-8. Paris, 1898.

leurs combinaisons infinies, comme celle des Nombres et des lettres, on peut en effet arriver à la révélation naturelle et mathématique de tous les secrets de la nature et entrer par conséquent en communication avec la hiérarchie entière des intelligences et des génies » (1).

Nous terminerons ce chapitre en donnant un aperçu de la Doctrine du *Moi Supérieur*.

D'après certains théosophes, le plan spirituel serait constamment habité par l'âme de l'homme vivant et cette âme ne quitterait jamais complètement ce plan spirituel. La partie de l'âme humaine qui habiterait ainsi le plan spirituel n'aurait pas la faculté de se matérialiser ; c'est cette partie de l'âme que les Théosophes nomment le Moi ou l'*Ego Supérieur*. D'après les mêmes occultistes, les personnes douées de facultés psychiques peuvent, au moyen de leurs sens plus affinés que ceux du commun des mortels, percevoir de temps en temps ce *Moi Supérieur*, sans pouvoir expliquer cependant ce qui précède, mais ils sentent en eux des impulsions qui proviennent de ce *Moi Supérieur*, impulsions qui sont comme la voix de la conscience poussant l'individualité à accomplir telle ou telle autre action dans les actes de la vie ; il y aurait en un mot, une sorte d'échange d'idées et de conversation entre le Moi Supérieur du plan spirituel et le Moi inférieur du plan Sthulique ou physique.

D'après les Théosophes, la doctrine du *Moi supérieur* se recommanderait à cause de sa correspondance avec l'inspiration et l'expiration de Brahma qui symbolise les opérations naturelles sur l'échelle macrocosmique.

L'incarnation est l'expiration de l'âme, la mort physique est son inspiration. Ils ajoutent que, dans une certaine mesure, il n'est pas déraisonnable de supposer que des analogies peuvent également exister pendant le sommeil et le réveil entre cette expiration et cette inspiration, car il est plus que probable que pendant « l'état de *trance* nocturne du corps, le Moi Supérieur, dit Sinnett, retrouve une condition de veille qui est particulièrement suspendue pendant la pleine activité du corps. »

Suivant le caractère de la personnalité, le *Moi Supérieur* domine plus ou moins celle-ci.

(1) Eliphas Lévi.— *Histoire de la Magie*, p. 109 et 110. — 1 vol. in-8°, Paris, 1860.

Fin de la première partie.

J. Marcus de Vèze.

(*A suivre*).

NOTRE PROGRAMME

PAR LE Dr ADOLPHE GRUNHUT.

Il faudrait être aveugle ou penser comme l'autruche : *Que ce qu'elle ne voit pas n'existe pas*, que de nier l'existence d'un grand mouvement spirite chez nous, plein de puissance, dont se sont emparés et la classe intelligente et le simple travailleur.

La nation hongroise, toujours accessible aux idées grandes et généreuses a réparé, depuis trente ans, les négligences commises quant à la culture intellectuelle et ses progrès. Son travail étant couronné de succès (on ne saurait le nier), à l'heure présente, elle est digne d'une place distinguée parmi les nations civilisées de l'Europe Occidentale.

Justement ce grand travail, par lequel toute la force morale et physique de la nation fut engagée, pour atteindre le plus vite possible les peuples qui marchaient à la tête de la civilisation, ce travail intense mais consacré uniquement au progrès matériel et intellectuel, fut la cause que les recherches dans le champ du spiritualisme moderne, sans organisation ni littérature définies, ne purent acquérir ni l'étendue ni la profondeur des investigations constatées chez tant d'autres nations.

Nous le pensons justement, le désir se manifeste de changer cette situation ; on s'occupe, avec ardeur, avec avidité du spiritisme ; on recherche ses manifestations phénoménales pour en fixer la théorie scientifique.

Il le faut bien remarquer, sur le terrain du spiritisme la recherche trop hâtive et désireuse de résultats. porte en elle le germe de graves inconvénients et même de grands périls. Le chercheur qui fouille le domaine du spiritisme doit procéder avec une prudence excessive et n'avancer que lentement, en méditant sans cesse.

L'enthousiaste qui vite s'enflamme, de même se refroidit, car le tâtonnement sans règle et sans terme donne généralement la déception douloureuse.

L'homme rationnel réfléchit sérieusement, avec calme ; il procède avec ordre, sachant que pour être conduit à cette terre promise, la connaissance d'un peu plus de vérité, il faut du temps, la sérénité, la patience, la volonté.

« L'âme zélée, l'esprit calme », doivent être les guides du spiritiste chercheur.

Nous sortons aujourd'hui d'une longue réserve pour déployer publiquement notre drapeau.

Nous le faisons pour nombre de causes et contraints, tout d'abord, par

l'instinct généreux d'offrir à notre prochain une part du trésor spirituel que le spiritisme nous a permis d'acquérir; aussi, par le désir de le guider dans la voie de la vérité que nos expériences nous ont dévoilée.

Une autre cause, non moins humanitaire, est le désir de conseiller, de servir de Mentor à celui qui, sans avoir encore pu saisir dans toute sa splendeur la vérité spirite, s'y attache et désire la posséder, de toute la puissance de son âme.

Le spiritisme, cette plante encore frêle, importée de zones étrangères, nécessite les soins minutieux d'un habile jardinier; veut-on la voir se développer et devenir un jour un arbre fort et solide, portant de beaux fruits, qui prêtera son ombrage au pèlerin fatigué, avide de repos ?

A l'heure présente, la plante frêle est exposée à maints périls : tantôt, ce sont les insectes et les plantes parasites qui l'assiégent et se nourrissent de sa sève ; tantôt, ce sont ses propres rejetons devenus sauvages qui menacent de l'étouffer, et sans un bon jardinier pour lui donner des soins, mais aussi armé de ciseaux pour en trancher les branches parasites, la plante délaissée serait perdue, sans ressources.

Nous aurons encore maintes fois l'occasion de parler des périls sus-mentionnés. Mais, dès maintenant, nous ne pouvons nous abstenir de crier à toute occasion, à haute voix, cet avertissement : Gardez-vous de pratiquer le spiritisme, si vous n'êtes pas pourvu des connaissances préliminaires concernant sa théorie.

C'est une grâce d'état, quand un malheur est épargné aux expérimentateurs débutants, peu orientés ; même, si dans cent cas, il n'y a pas d'accidents, le désastre peut se présenter au cent et unième, et les résultats acquis précédemment ne seront payés que trop chèrement.

Souvent, on voit des enfants jouer avec le feu, sans qu'un incident arrive ; ce n'est point une cause pour permettreaux parents d'approuver ce jeu plein de dangers.

Notre public a l'habitude de s'adonner au spiritisme sans prudence et sans étude. La cause en est facilement trouvée :

Il ne possède pas les livres nécessaires pour lui servir de guide et lui prouver cette nécessité que les principes doivent être bien étudiés, bien connus, avant de s'exercer à sa pratique.

Les quelques livres que nous possédons : *Y a-t-il un autre monde ? — L'âme comme individu*, par M. P. Povôlgyi, — *Qu'est-ce que le spiritisme ?* par Dessewffy, — *La pratique du spiritisme*, traduction de l'ouvrage de A. R. Wallace par Madach, ne pouvent suffire. Il est absolument nécessaire d'étudier « le *Livre des Esprits* » et « le *Livre des Mediums* », traduction allemande d'Allan Kardec. Après cela, on peut commencer l'étude des

« *Réflexions du Monde des Esprits* » publié par l'Association spirite de Budapest.

Ces livres nous apprennent à éviter les écueils sur lesquels l'inexpérience fait échouer bon nombre d'expérimentateurs ; ils ont pris, argent comptant, toute affirmation des esprits, pensant commettre un sacrilège s'ils osaient appliquer les règles de la logique aux manifestations, pour les apprécier simplement, et selon le bon sens.

Que de fois des esprits désincarnés, possédés encore de leur vanité et de leur vantardise terrestres, ont dupé des cercles entiers en usurpant de grands noms historiques !

Les cercles dupés, prêtant à ces communications l'infaillibilité d'un oracle, négligèrent naturellement de constater l'identité des esprits avec le nom qu'ils prétendaient avoir porté. Et pourtant, l'identité peut être constatée avec certitude, en appréciant la différence qui sépare le niveau intellectuel de la manifestation, de celui du personnage historique.

Ils oublient, ces gens crédules, que le plus précieux don du Créateur : *la raison, le bon sens*, n'est pas conféré aux hommes pour n'en point faire usage, mais, qu'au contraire, notre devoir est d'appliquer notre sens critique,toujours et partout, et de le développer, et de l'aiguiser par un exercice continuel.

Un autre péril menace les cercles spirites, alors qu'ils s'abstiennent d'appliquer la critique aux manifestations, de peur d'offenser la sensibilité du médium et lorsque le médium, supposant une solidarité effective entre lui et l'esprit, regarde chaque tentative de critique comme un signe de méfiance par rapport à lui ; acteur il demande à être applaudi et se voit offensé dans son amour-propre, s'il trouve que les éloges ne sont pas dispensés à mains pleines.

Un tel médium, qui n'a pas la juste notion de son mandat et de ses conséquences, ne mérite pas de confiance ; ne se contentant pas d'avoir été élu, par la grâce de Dieu, pour être le messager des vérités divines, il prétend encore avoir sa part dans l'œuvre des esprits !! Il lui manque le sacre du missionnaire.

Est-ce que l'instrument peut prétendre avoir droit à l'éloge dû à l'artiste ? Certainement non. Aussi, ne peut-il mériter de blâme, quand celui qui s'en sert est un ignorant.

Un médium qui veut être à la hauteur de sa tâche, doit être humble, rapporter tout mérite et toute gloire à l'incréé, ne pas s'imaginer qu'il ait le moindre mérite en servant d'intermédiaire aux manifestations de l'au-delà.

Puisque les phénomènes spirites, soit psychiques, soit intellectuels, ont pour base des expérimentations, le spiritisme [doit être] rangé parmi les

sciences expérimentales. Appuyé sur l'expérience de trente années d'études suivies, qui nous ont permis d'acquérir le discernement, nous prétendons avoir la compétence de nous faire écouter.

Les motifs suivants ont contraint l'Association spirite de Budapest à créer ce journal :

1° Eclairer le fond, la forme et le but du spiritisme ; en même temps, lever le voile qui couvre encore le magnétisme animal, le magnétisme étant le seul mode, à l'aide duquel on résoudra les profonds secrets que nous présentent le spiritisme, le somnambulisme, la clairvoyance, la télépathie et surtout, la médiumnité ; malgré le mystère dont cette dernière est entourée, elle doit être considérée comme la découverte la plus importante du siècle,

En même temps nous prouverons, que dans la grande création il n'y a point de place pour ce qu'on appelle le *surnaturel* ; tout ce qui existe obéit aux lois naturelles, éternelles et immuables.

2° Nous voulons dissiper les ténèbres qui règnent dans la plus grande partie de la société, quant au spiritisme ; ces ténèbres proviennent pour la plupart de l'ignorance, et en grande partie aussi, de l'erreur que des intrus qui n'ont pas étudié ce sujet, et souvent mal intentionnés, ont suggérée aux esprits trop facilement crédules.

Une telle situation pouvait s'établir justement, parce que nous n'avons pas d'organe à notre disposition, et la presse quotidienne, refusant de nous ouvrir ses colonnes, nous ne pouvions pas réfuter et dissiper les erreurs.

De là ce 3° motif : la nécessité de la défense personnelle, le spiritisme se trouvant chez nous, sans défense et sans protection.

Ne pouvant faire, nous ses défenseurs, refuter des accusations mensongères qui paraissaient presque journellement dans la presse, notre silence fut pris pour aveu; il fut facile, à tout reporter, de gagner des lauriers à bon marché et à nos dépens.

Calomnier audacieusement, couvrir d'invectives des personnalités aux plus purs caractères, n'épargnant souvent pas même les morts, le courage ne leur pouvait manquer ! ils pouvaient agir librement, sans crainte d'être rétorqués et mis à leur place.

Désormais nous allons changer la situation ; il faudra bien que nous, les accusés, nous soyons écoutés, et nous élèverons franchement la voix et dans le procès qu'on nous fait, on entendra plaider les deux parties.

Nous ne reculerons pas devant le combat. Nous offrons, dès maintenant, nos colonnes à chaque adversaire qui présentera ses controverses, si sa manière de manier l'arme se tient à la hauteur des principes et ne se perd pas dans les invectives qui offensent.

Prêtant volontiers notre terrain à toute lutte chevaleresque, c'est notre

conviction que rien ne peut mettre autant en relief les différends des combattants, que l'étincelle qui surgit de la rencontre de bonnes armes forgées de bon acier, en honnête bataille de raison et de bon sens.

(*A suivre*).

UN CAS DE DÉDOUBLEMENT

J'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre venant d'un ancien élève de l'École militaire de Saint-Cyr, actuellement employé supérieur des douanes dans une des républiques de l'Amérique du Sud, qui me demandait mon opinion sur certains phénomènes dont il avait été le témoin.

Je ne connais pas ce monsieur et ne puis me porter garant de ses affirmations, mais elles me paraissent empreinte de bonnes foi et ne font du reste que confirmer des faits bien connus de ceux qui s'occupent de ce genre d'études.

Voici le document, dans lequel je me suis borné à retrancher les détails personnels pouvant désigner mon correspondant qui désire ne pas être reconnu.

ALBERT DE ROCHAS.

« Au mois de mars dernier, le 17 dudit mois. Je me trouvais, à 10 heures et demie du soir, dans ma petite maison de campagne où je vis seul avec ma femme, mon fils et deux domestiques. J'étais dans mon salon et assis dans un fauteuil; j'achevais la lecture des *Frères Karamazov*. En fermant le livre, je me laissai aller à cette rêverie qui envahit tout lecteur qui digère ce qu'il vient de lire. Mes yeux qui regardaient dans le vide, comme on dit vulgairement, étaient fixés sur un verre qui contenait de ces gros vers luisants qu'on appelle en espagnol *cucullos*.

Au bout d'un instant, je sentis un froid très grand; et, malgré la volonté de me lever pour me secouer, je restai assis, comme cloué à mon siège, sans pouvoir non plus détourner les yeux des points lumineux que formaient les vers luisants. J'étais littéralement gelé, avec une intense douleur à la colonne vertébrale, en tout semblable à ce que les médecins appellent le clou hystérique. En même temps la moindre *idée* de mouvement était accompagnée d'une douleur très aiguë dans le membre que je voulais mouvoir : ma raison était très lucide, et, mentalement, je me crus victime d'une hypéresthésie générale. Je voyais les *cucullos* gigantesques. Puis, comme au commencement d'un évanouissement, mes yeux dansèrent dans ma tête; et, peu après, des ondes lumineuses rouge jaunâtres, et bleu-violettes dan-

sèrent devant moi, absolument comme des cercles concentriques (mais plutôt de forme ovale) que détermine la chute d'un caillou dans l'eau.

J'éprouvai alors un affaissement général et, en même temps, les ondes lumineuses s'éteignirent laissant à leur place un nuage qui, peu à peu, prit *exactement ma forme*; je me voyais comme dans une mauvaise glace, avec la perception des *cucullos derrière* l'image. J'eus, à cet instant, la plus étrange sensation qu'il soit donnée à l'homme d'éprouver; j'eus la *parfaite notion de n'être plus en moi*. Je ne sais comment rendre cela; cette seule pensée me trouble encore. Je sentis parfaitement que je sortais de la pièce où je me trouvais. Je fus au jardin, coupais deux roses, puis... la nuit la plus complète sur tout le reste.

Quand je revins à moi, avec une fatigue considérable dans toutes les articulations, j'étais couvert d'une sueur visqueuse, avec une céphalalgie intense et le souvenir *exact, précis*, de ce que je vous relate.

Le lendemain je trouvai les deux roses à terre...

J'ai une crainte et vous les veux exprimer en terminant. J'ai peur que vous ne croyez à une mystification, comme, plus jeune et m'adressant à un homme d'un autre caractère que le vôtre, j'aurais pu le faire. J'espère, Monsieur, que le ton sincère de cette lettre vous enlèvera tout soupçon, surtout quand mon but est seulement de m'instruire, si faire se peut, et de me guérir de ce que je considère comme une véritable maladie (1).

VOIX D'OUTRE-TOMBE

Demain et après-demain, il y a grande réception chez les morts. Une foule recueillie et silencieuse encombrera les cimetières. Quand la nature reprend son deuil, il semble que le souvenir de ceux que nous avons perdus devienne plus vivant. On dirait que la cendre des générations évanouies s'anime à l'appel de nos regrets et de nos douleurs présentes; il en sort une voix qui, pendant quelques heures, dominera les clameurs discordantes des partis. Tous ceux dont nous évoquons l'image, dont nous répétons le dernier adieu, dont nous nous retraçons l'agonie, pour rouvrir la source de nos larmes, prennent pour ainsi dire une part trop fugitive de notre vie, et nous communiquent leur repos. Il se fait une vague éclaircie, comme une aurore mystérieuse sur cette nuit profonde où ils se sont enfoncés pour ne plus reparaître. Ils passent dans ce crépuscule derrière lequel l'immortalité se devine, comme des voyageurs pressés d'arriver au but; puis la nuit se referme. et nous nous demandons, comme avant, si la mort est une

(1) L'auteur de cette lettre éprouva, trois mois après un phénomène analogue, à la suite duquel il dût s'aliter avec une forte fièvre qui dura deux jours.

fin ou si elle est une initiation, si l'immortalité n'est qu'un rêve, si de nos labeurs, de nos souffrances, de nos enthousiasmes et de nos espoirs, il ne reste qu'un amas de matière informe, bientôt remise en œuvre par les forces inconscientes de la nature. Le problème reste toujours posé comme au premier jour.

La raison et le sentiment le résolvent tour à tour. Les uns demandent au néant, les autres à l'immortalité l'apaisement de leurs angoisses et la récompense de leurs sacrifices. Il y a des héros qui affrontent la mort sans espoir de revivre, et des âmes viles qui protestent en rampant de leur croyance à une autre vie; mais il y a aussi des scélérats qui comptent sur l'acquittement de la dernière heure, et des cœurs généreux chez lesquels la foi en l'immortalité enfante le mépris de la vie. Que faut-il en conclure? Rien, sinon que nous portons en nous, quoi que nous fassions, quoi que nous disions, le tourment de cette incertitude. Nous sommes sur un rivage, en face d'un océan dont l'horizon se perd dans la brume. Les uns veulent rester, les autres n'aspirent qu'à affronter les hasards d'une traversée au bout de laquelle ils espèrent, comme Colomb, trouver les terres heureuses où l'on ne connait plus ni la mort ni la souffrance.

A ceux-ci le genre humain donne raison par la voix de ses sages, de ses révélateurs et de ses philosophes. Il dit que la destinée de l'homme ne s'achève pas sur cette terre, que dans la sphère même des plus vulgaires intérêts, ses aspirations dépassent toujours de beaucoup les forces de son intelligence et de sa volonté. Le laboureur, l'artisan bâtissent, économisent, accumulent, comme si le travail et l'épargne devaient reculer indéfiniment la limite de leur existence. Même sur ses œuvres les plus fragiles, l'homme, qu'il en ait conscience ou non, imprime le cachet de l'immortalité. Le jeune homme dissipe ses jours dans l'attente d'un avenir qui ne finira point, et le vieillard se préoccupe sans cesse de ce qu'il fera demain. Nous aimons pour toujours, nous bâtissons plutôt pour nous abriter contre la mort que contre les misères de la vie. Nous savons tous que nous mourrons; nous nous en faisons à contre cœur le pénible aveu; mais il y a en nous un impérissable instinct qui proteste contre cette sentence de destruction. N'y a-t-il pas, même dans l'âme de celui qui attente à sa propre vie, une sorte de révolte contre la brièveté d'une existence qui ne lui permet de rien réparer?

Non, le néant n'est pas un refuge contre les déboires de la destinée. On se tue où on meurt résigné dans l'espoir de mieux recommencer ailleurs. L'homme a trop peur de la mort pour n'être pas immortel. Elles vivent, elles assistent à nos luttes, les innombrables générations disparues, dont la dépouille forme aujourd'hui le sol sur lequel nous marchons. La population du globe se compose de ceux qui respirent et attendent, et de ceux qui sont partis et ont reçu la récompense de leurs peines. Ils sont là, que leur trace soit restée dans l'histoire, ou qu'ils gisent inconnus, sous la pierre ou sous

le gazon des champs, ils sont là pour nous enseigner la sagesse de la vie. Rois, conquérants, poètes, philosophes, laboureurs, orateurs, tous ont été animés de la même étincelle et surgissent aujourd'hui de leur poussière pour nous répéter les leçons de l'histoire et de la raison humaine.

Les rois et tous les anciens maîtres du monde nous disent :

« Notre œuvre est faite; pourquoi voulez-vous la recommencer? Le sceptre et la couronne ne sont plus que les ornements des caveaux funéraires. Depuis que la conscience humaine n'accepte que la loi égale pour tous, les hommes n'ont plus à se courber sous la volonté d'un maître. Nous avons conquis, nous avons fait les peuples se heurter les uns contre les autres ; nous avons pétri, en les écrasant sous notre talon, les générations du globe, travaillant ainsi sous l'impulsion de notre propre orgueil à l'unité providentielle des races. Nous avions reçu mission d'en haut. Dieu avait mis en nous le signe de la force et, avec la dureté du cœur, bien souvent un sentiment supérieur de la justice. A d'autres d'achever désormais ce que nous avons commencé. La force à fait son temps ; il appartient à la liberté, cette royauté de tout homme, de fonder le règne indestructible du droit. Vous ne verrez plus ni Charlemagne, ni Napoléon, ni Barberousse. Autrefois, les empires duraient des siècles; aujourd'hui, ils naissent pour se disloquer aussitôt. L'humanité se construit, les nationalités, malgré certaines apparences trompeuses, se fusionnent, parce que les intérêts sont identiques. Tout ce bruit d'armements formidables, avant peu se dissipera comme une fumée. »

Et que nous dit la vaste foule des morts inconnus, dont la clamenr s'élève comme la voix d'une tempête lointaine?

« Espérez, nous disent-ils, car nos travaux et nos souffrances ne seront pas restés sans fruit. Nous avons semé pour vous, pour vous nous nous sommes couchés par millions sur les champs de bataille, et nous avons défriché les terres où il vous sera bientôt donné de vivre en paix et en sécurité. Travaillez comme nous avons fait pour ceux qui vous succéderont. L'œuvre est encore loin d'être achevée, et même elle ne le sera jamais; mais votre initiation sera moins pénible que la nôtre. La science vous a déjà allégé le fardeau de la vie. L'arme et l'outil pèsent moins à vos mains qu'aux nôtres. Nous étions des instruments, vous êtes des hommes : mais aussi, vos devoirs sont plus hauts et votre responsabilité plus grande. Ce n'est plus par la force que vous briserez les entraves qui enchaînent encore votre intelligence et votre volonté, c'est par le respect de la loi et du droit d'autrui, quand même ce droit ne serait pas justifié par la raison.

« Ce qu'on bâtit avec des ruines s'écroule sur la tête des démolisseurs ; le sang des victimes de la guerre et de l'insurrection n'est plus un ciment. Aimez et pratiquez la justice, même envers vos ennemis. Laissez les impuissants s'armer du fer et de l'injure et ne répondez aux attaques de vos ennemis que par la patience et la douceur des âmes libres; par ce signe vous vaincrez. Nous le savons, nous, qui vivons, pour ne plus mourir, dans

la lumière et dans l'amour. Ne soyez plus que les martyrs du travail et les vaincus du temps, et quand vous toucherez à la barrière que nous avons franchie, vous pourrez voir derrière vous la terre refleurir et devant vous se lever le grand soleil qui ne se couche jamais. »

J. DOUCET.

LE SPIRITISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

REMARQUABLE PHÉNOMÈNE DE PSYCHOLOGIE

Dans une séance de spiritisme tenue en mai 1898 dans la ville de Cedar-Falls, État d'Iowa, la communication suivante, expliquant les lois de la psychographie ou écriture directe, fut donnée avec le concours bienveillant et désintéressé de Mme M. Buchanan qui, par ses hautes facultés médianimiques, autant que par son intégrité, s'est acquis la confiance et l'estime publique.

Mme Buchanan est la femme du Professeur de ce nom, un savant qui a consacré près d'un demi-siècle de sa vie à l'étude des connaissances psychiques et qui, outre un traité fort intéressant sur l'embryologie cérébrale et un ouvrage en plusieurs volumes sur l'anthropologie publié en 1854, a découvert la psychométrie, cette curieuse faculté de l'esprit qui permet à celui qui en est doué de voir, sans l'aide des yeux matériels, dans le passé comme dans le présent et qui apparaît dans le domaine de la science, comme l'aurore d'une nouvelle civilisation.

La séance eut lieu, le soir, dans une chambre parfaitement éclairée, sous le contrôle de M. C. Buren, Président de la société spirite de Waterloo, État de l'Iowa, et de quatorze autres personnes parmi lesquelles des notabilités de la localité et avec toutes les garanties nécessaires pour empêcher la fraude.

Le message fut écrit au crayon, sur des feuilles de papier placées entre deux ardoises fortement attachées, et ne dura que huit minutes pour sa transmission.

Nous le reproduisons ici dans son entier, tel qu'il a été publié par le « Progressive Thinker » (le penseur progressif) de Chicago.

«— Chers amis.—Le phénomène occulte de l'écriture directe sur ardoises est un fait si bien établi qu'il peut défier toute contradiction.

« Où donc se trouve sa logique? Et que prouve-t-il? ce que j'ai à vous dire, c'est que :

« 1° Il existe une force,en dehors de ce crayon et de tout contact humain, qui le fait mouvoir.

« 2° Que cette force est douée d'intelligence humaine.

« 3° Qu'elle possède le souvenir des événements passés et qu'elle a les traits caractéristiques intellectuels des esprits désincarnés.

« Or, ce phénomène peut être reproduit, en plein jour, quand les conditions requises sont observées.

« Il n'y a là ni sujet à tromperie, ni œuvre de magie ; et vous savez, chers amis, qu'il n'existe pas de magicien et qu'il n'en a jamais existé un qui fût capable de faire exécuter un acte intelligent à un fragment inanimé de pierre.

« Qu'est-ce donc qui produit ce phénomène?

« La science n'a jamais pu l'expliquer. Eh bien, je puis dire ici à tous qu'il existe un monde spirituel et que ces témoignages sont vrais.

« L'âme vit après la mort, conservant son entière connaissance de la vie terrestre, tout son amour, toutes ses affections et tous ses souvenirs du passé.

« L'explication devient dès lors simple et facile, et jamais ni théologien ni savant n'a pu démontrer pourquoi l'esprit ne revient pas.

« La vie spirituelle est une réalité qui peut être prouvée par son existence présente, et cela ne peut être fait par la foi et l'espérance seules, ni par les livres quelle que soit l'authenticité qu'on leur prête comme étant l'œuvre des révélations divines.

« Dans son laboratoire la science ne reconnaît pas les soi-disant « livres saints ». Elle n'admet ni les dogmes de théologie ni les croyances des églises, dans ses investigations ; mais elle relève les faits avec toute l'ardeur d'un convaincu.

« L'organisme corporel qui jadis contenait l'âme de votre ami est depuis longtemps réduit en poussière. Rien n'en existe plus visiblement, et si l'intelligence dont il était doué, durant sa vie, dépendait de la combinaison des treize éléments qui constituaient sa demeure ici, dès que ces éléments seraient venus à se dissiper par la mort et à s'anéantir, l'intelligence qui émanait de cette combinaison aurait été détruite de même. Mais si cette intelligence peut se manifester à vous et par un moyen quelconque, vous écrire l'histoire de son passé, reproduire des souvenirs et des incidents de sa vie terrestre qui vous sont connus, comme cela s'est fait des centaines de fois, vous pouvez dès lors être convaincus que l'être que vous avez si tendrement aimé n'est pas mort, qu'il vit encore et qu'il est capable de se communiquer à vous à l'aide du phénomène mystérieux des manifestations dites spirites.

« Or, chers amis, c'est là la logique de cette belle philosophie. C'est là l'évidence qui est pour nous la preuve, non seulement d'une vie future, mais encore de la continuité de la personnalité intelligente.

« Les phénomènes des manifestations spirites deviennent de plus en plus convaincants ; et il est clairement démontré que vous êtes souvent en présence d'un esprit invisible qui possède tous les caractères de l'intelligence humaine. L'une des preuves les plus convaincantes de cette présence, c'est

que cette intelligence, dans toutes les circonstances, quelle que soit l'époque ou le lieu de sa manifestation, vous dit la seule chose qui est vraie :

« Je vivais autrefois et j'aimais comme vous. Je ne suis pas mort, mais je suis passé seulement à un état plus parfait d'existence ».

« Or, chers amis, vous n'êtes pas en droit de conclure que la force qui produit ces phénomènes possède assez d'intelligence pour reconnaître sa propre lignée, pour savoir d'où elle vient et pourquoi elle se manifeste à vous?

« Il est certain que ces phénomènes, comme tous les autres, sont régis par des lois naturelles.

« Pourquoi donc ces lois voudraient-elles tromper, d'une manière si persistante, la bonne foi du chercheur honnête, en assignant une origine spirite à une force qui ne serait qu'inhérente à la matière et le résultat de la combinaison chimique des éléments de l'organisme humain?

« Si les phénomènes dits psychiques n'émanent pas du monde des Esprits, pourquoi donc alors, quand l'investigateur demande à la force intelligente : « Qu'êtes-vous et d'où venez-vous? » ne montre-t-elle pas le creuset, le microscope, le spectroscope ou l'alambic, en disant : « Cherchez-moi là et à la longue vous me trouverez ».

« Mais non dit-elle, je suis un esprit désincarné. Les escamoteurs ne peuvent produire que de faibles imitations. Aucun investigateur sincère, qui voudra chercher honnêtement et patiemment ce phénomène qui est à la portée de votre observation, ne pourra manquer d'y découvrir l'évidence de l'œuvre d'une force intelligente. Mais, ce qu'elle est et quelles sont les lois fixes qui la gouvernent, c'est encore là, un mystère.

« Il est facile pour des charlatans de vous montrer des faibles imitations de ces merveilles; mais il leur est impossible de produire des résultats vrais.

« Aucun magicien n'a jamais pu, avec tout son artifice, écrire une phrase intelligible sur la surface de deux ardoises ou sur du papier, comme nous le faisons ici ce soir. Autant vaudrait lui demander de faire ressusciter des morts ou de forcer les vents et la mer d'obéir à sa voix.

« Des lois immuables régissent le royaume de l'Esprit aussi bien que celui de la matière, et ces lois jamais ne trompent l'homme. Il se peut, en effet, que vous ne les compreniez point et que, par suite, les savants établissent des théories erronées dont s'accommode, en apparence, le monde; mais, ils ne tardent pas à s'apercevoir qu'ils se sont trompés.

« L'anatomiste le plus instruit ne voit au bout de son scalpel, et le chimiste dans son creuset, son alambic ou sa cornue, que de la matière et c'est pourquoi, leurs théories sont aussi bornées que leur savoir.

« Les éléments du domaine de l'esprit n'existent pas seulement dans les organismes physiques ou formes matérielles, mais aussi en dehors d'eux et la matière leur est soumise, se meut et agit au gré de ses besoins.

« Jamais aucun savant n'a pu découvrir dans la matière la plus légère preuve d'esprit ou d'intelligence, tandis que tout l'univers est la preuve de

l'œuvre d'un Esprit Infini qui règle, contrôle et gouverne tout. Si la matière n'a pas d'utilité, l'esprit donc a seul une fin et la soumet à son vouloir. Tout autre qu'un être intelligent et prudent pourrait-il produire de semblables manifestations et déterminer de telles lois ?

« La science a démontré que tous les phénomènes sont régis par d'immuables lois ; que tout ce qui arrive n'est qu'un anneau de la grande chaîne des causes et effets et que, alors que dans l'Esprit Infini de l'Univers il ne peut y avoir de suite dans les événements, tout étant éternel dans le passé, le présent et le futur, chez des êtres finis, au contraire, il y a une série d'incidents c'est-à-dire, tous les effets des causes antérieures.

« La science a aussi démontré que la matière est inerte et qu'elle ne peut par elle-même se mettre en mouvement, quand elle est au repos, et *vice-versa*. Cette force d'inertie ne peut être vaincue que par une force en dehors de la matière elle-même, et si la matière se meut pour accomplir un dessein ou atteindre un but, il est évident qu'elle doit être dirigée par une intelligence.

« Il est certain qu'un fragment inanimé de pierre ne peut écrire une phrase intelligible, à moins qu'il ne soit mu par une force dirigée par un esprit intelligent. La mémoire est un des attributs de l'esprit, et quand celui-ci se manifeste par l'action de la matière, vous êtes aussi certains de se présence que vous l'êtes de la matière elle-même.

« Si vous, individus, vous avez une conscience personnelle, vous savez que c'est la vôtre et que nul autre ne peut vous en déposséder, ni la contrefaire.

« Chers amis, nous pouvons vous affirmer ici, ce soir, que vous vivrez au-delà de la tombe, et bien longtemps après que votre corps matériel aura été réduit en poussière ; il est certain qu'un fragment inanimé de pierre ne pourrait écrire les secrets de votre vie passée sur des ardoises et des feuilles de papier, ainsi que nous le faisons pour vous N'est-ce pas une preuve que c'est notre Esprit qui survit et qui dirige le crayon pendant qu'il écrit tous ces messages ? Qui donc pourrait le faire ?

« Tout ce que les saints et les savants ont jamais su, ne peut suffire à expliquer cet étrange phénomène, ni à formuler une théorie pour l'expliquer.

« Comment savez-vous que vous existez maintenant, si ce n'est par votre propre conscience ? Oui, les Esprits vivent dans l'au-delà ; ils sont gouvernés par des lois qui les environnent, et leurs moyens de se manifester sont aussi variés que les conditions sont multiples et sans nombre. Sur cette terre, vous êtes dirigés par des lois naturelles qui se rattachent à cette vie seule ; et ces lois agissant de concert, avec une si grande variété de combinaisons, qu'elles produisent les conditions diverses afférentes au genre humain.

« La peste, la guerre, la famine, les tempêtes, la pauvreté, la richesse, sont

autant d'effets provenant de causes naturelles; ce sont les conséquences de circonstances souvent au-dessus du contrôle de l'homme.

« Vous voyez les effets finis mais non les causes infinies qui les engendrent; et, en effet, comme cela a été dit, les mystères de la vie précèdent le berceau et ne sont pas au-delà de la tombe; et ces phénomènes psychiques doivent naturellement être divers à la fois en condition et en résultat.

« Il est un axiome scientifique qui dit : Les effets semblables sont produits par des causes semblables, et c'est pourquoi les investigations concernant des manifestations spirites doivent consister tout d'abord dans l'examen des phénomènes vrais. Ce soir, nous pouvons vous assurer que les manifestations que nous produisons sont vraies et sincères; qu'il est de votre intérêt d'en apprécier toute la portée, car elles fourniront à vos chers amis qui sont dans le monde invisible, dès que les conditions seront favorables, le bonheur de vous envoyer à tous des messages d'amitié.

« Au revoir. »

PROFESSEUR MOUTONNIER.

Mme DE THÈBES ET LE MARQUIS DE MORÈS

Cher monsieur Leymarie : La fin tragique du marquis de Morès, assassiné avec son escorte, en juin 1896, par les Touaregs, a révélé une prophétie très saisissante due à la chiromancie et dont l'auteur serait Mme de Thèbes, qui s'est acquis dans cette science une réputation appréciée. — Mme de Thèbes, plusieurs mois avant le départ du marquis de Morès, aurait prédit à celui-ci le sort qui l'attendait, et l'aurait sollicité, mais en vain, de renoncer au voyage d'exploration qu'il projetait en Afrique.

Voici, le récit, que Mme de Thèbes a fait de cette étrange scène :

« ... C'était un soir de l'hiver 1895; je dînais chez le docteur Tripier, le « célèbre médecin électricien, avec le marquis de Morès. Il y avait là le « docteur Fâvre, le docteur Pasquelin, le colonel de Polignac, le docteur D..., « et quelques dames dont je ne me rappelle pas le nom, tous amis du mar- « quis de Morès.

« Après le dîner, on voulut faire de la chiromancie et chacun des con- « vives me montra ses mains. C'est moi-même qui demandai au marquis « de me laisser voir les siennes, car examiner la main d'un homme qui « avait été déjà mêlé à tant d'événements, constituait pour moi une étude « intéressante.

« Je le vois encore, accoudé à la cheminée du salon, et je me rappelle « mon émotion en voyant la mort écrite, d'une façon violente, dans la main « droite, la main de la volonté. Je demandai au marquis : « Dois-je vous

« dire tout? » — « Certainement, madame, répondit-il, sans cela ce n'est « plus intéressant. » — « Eh! bien, vous avez la mort violente, mort hor- « rible, mort en voyage et de votre fait... parce que vous le voulez... et « cela juste, à quarante-deux ans!... Votre main gauche, au contraire, qui « est la fatalité, indique les honneurs, la réussite et une santé merveil- « leuse; donc, de votre propre fait, vous courez à la mort!... »

« L'un des assistants, je ne me rappelle plus lequel, je pense que c'est le « docteur Pasquelin, lui dit : « Or donc, vous le voyez, mon cher ami, vous « avez tort! »

La conversation alors devint générale sur les sciences occultes; les opinions variant selon le scepticisme des uns et la croyance absolue des autres. Le marquis de Morès n'était ni croyant, ni sceptique. Mais je tenais ferme, car j'avais vu dans sa main droite une coupure dans la ligne de vie, à quarante-deux ans, et des étoiles énormes sur ce qu'on appelle la plaine de Mars de la main. Or, ces étoiles indiquent *toujours* blessures violentes, soudaines, surtout avec un type Jupiter et Mars, astres qui dominaient M. de Morès.

Jupiter adore les honneurs, et Mars venant brocher là-dessus, force est de les acquérir par la lutte, la bataille, en négligeant la prudence.

Quand Mars domine Jupiter, on néglige la prudence, on ne sait pas user de la diplomatie.

Or, voyant cela, et forte de ma conviction, je mis une grande énergie à détourner M. de Morés des voyages lointains, car je dois ajouter que dans les mains, les voyages sont écrits très spécialement, les longs voyages bien entendu; chez le marquis de Morès les étoiles se trouvaient sur des lignes de voyages, et les étoiles indiquent précisément la mort violente.

Alors le marquis de Morès me dit : « Vous tombez mal, madame, je me « dispose à aller chez les sauvages... »

« Ah! monsieur, » m'écriai-je, « au nom du ciel ne partez pas... ne partez « pas... sinon vous êtes un homme mort... sûrement, vous serez assas- « siné!... »

M. de Morès réfléchit un moment, puis, très calme, il me répondit : « Je « ne doute pas de la chiromancie... cependant je partirai... La seule con- « cession, que je puisse faire, c'est d'être très prudent!... » — Et on parla d'autre chose.

Pour les lecteurs qui voudraient savoir de quelle manière le marquis de Morès perdit la vie chez les Touaregs, voici un récit du correspondant tunisien du *Temps* :

« Après avoir passé la frontière, le marquis de Morès était entré en rapport avec une bande de 42 Touaregs qui lui conseillèrent de renvoyer les

hommes de son escorte, ce qu'il fit. Bientôt un groupe de Châambas arriva à El-Ouatia. Ils proposèrent à M. de Morès de le conduire là où il avait dessein d'aller. Le marquis de Morès leur répondit qu'il avait pris des engagements avec les Touaregs, puis leur offrit du riz et du café. Ces présents furent refusés.

La mission se trouvait ainsi à El-Ouatia depuis quelques jours, lorsque, une nuit, les Châambas vinrent trouver les Touaregs et leur proposèrent d'assassiner le marquis pour se partager ensuite ses dépouilles. Bichenaoui objecta, qu'ayant écrit à Ghadamès, il ne voulait rien faire avant d'avoir reçu une réponse. — El-Khrir disait aux Touaregs : « Vous ne connaissez « pas les Français, vous autres. Nous, Châambas, nous savons comment ils « agissent; aussitôt que l'un d'eux va dans un pays, il en dresse le plan et « ensuite une armée vient et s'empare des villes. Si vous voulez que les « Français prennent votre pays, vous n'avez qu'à y conduire celui-là. »

Les Touaregs se rendirent alors aux exhortations des Châambas et la mort du marquis de Morès fut décidée.

Pendant cette même nuit, trois Châambas réussirent à dérober près de la tente de l'explorateur, une grande caisse qu'ils supposaient pleine d'argent et qui ne contenait que des papiers qu'ils jetèrent ensuite au vent. Quand au matin, le marquis se réveilla et constata ce vol, il comprit le complot et voulut le déjouer par une retraite rapide, et il déclara à ses gens qu'il n'avait pas assez de vivres pour la route et qu'il fallait retourner pour s'approvisionner à Sinaouin. — Dès le départ, un Fargui saisit la bride du mehari que montait le marquis, pour le conduire. El-Krir et deux Touaregs vinrent se placer à la droite du marquis, tandis qu'à sa gauche se rangeaient le cheik Ben Abdel-Kader, et deux autres Touaregs. Le groupe devança bientôt le reste de la colonne. Soudain, le cheik Ben Abdel-Kader et les deux Touaregs se jetèrent sur le marquis et lui enlevèrent sa carabine qu'il portait en bandoulière. En même temps, El-Krir et ses Touaregs saisirent la courroie du revolver et leur effort fut tel que tous trois tombèrent à terre avec le marquis de Morès.

En tombant, celui-ci put saisir son revolver et, à ce moment, un Fargui porta un coup de son yatagan au marquis, mais l'arme dévia et ne l'atteignit que légèrement au front. — Toujours à terre, le marquis fit feu et tua son agresseur. Se relevant, il blessa encore deux Touaregs dont l'un mourut trois jours après et l'autre dix-sept jours plus tard. Le marquis de Morès se dégagea du cercle de ses assaillants en blessant deux Touaregs et son mehari, et gagna en courant un arbre isolé sur un tertre élevé, à peu près à 300 mètres de là; s'abritant derrière l'arbre, il rechargea son revolver, mit un genou à terre et attendit. Les Touaregs et les Châambas relevèrent leurs

morts et leurs blessés, et tinrent conseil; puis les Touaregs dirent aux Châambas : « Ce Français tire bien et nous n'avons pas d'armes à feu ; vous « qui en avez, allez le tuer. » — Alors, El Hadji Tany, le négociant tunisien, arrivant avant l'escorte, encore en arrière, essaya de parlementer avec les assassins, puis alla se mettre à côté du marquis de Morès. Au bout de quelques instants, les assassins s'avancèrent. El Hadji Tany voulut aller vers eux pour leur parler, le marquis le lui défendit. El Hadji Tany courut néanmoins vers les assaillants. Le marquis croyant qu'il le trahissait aussi, lui envoya une balle qui lui cassa la tête. Les assassins s'arrêtèrent, et un moment s'écoula à observer des deux côtés. Pendant ce temps, un Touareg réussit à faire un détour sans être aperçu de Morès, tira un coup de fusil et sa balle blessa le marquis à la nuque. Le marquis ne bougea pas et comme s'il n'avait pas été atteint, resta à genoux.

Le Touareg, s'approchant, vit que le revolver était à terre; il bondit jusqu'à l'arme et tirant un long yatagan, l'enfonça entre les deux épaules du marquis. La mort fut instantanée. Les autres Châambas et Touaregs, voyant le Français mort, arrivèrent en courant et se partagèrent ses dépouilles.

Que dieu Atma vous bénisse, ainsi que tous les vôtres.

JOSEPH DE KRONHELM.

SCIENCE ET SPIRITISME OU LE SIXIÈME SENS

Jamais, à aucune époque de l'histoire, depuis que la première lueur de raison à donné à l'esprit humain le pouvoir de démêler les causes et les effets, il n'a été démontré par aucun savant que les phénomènes d'ordre phychique aient pu prendre rang dans la classification des sciences. Contrairement à ce qui existe pour celles-ci dont les lois sont immuables et se manifestent par l'exposé classique et uniforme de certains faits, on n'a jamais pu établir pour les manifestations spirites de données positives, de système précis qui en garantissent la possibilité, sous des conditions déterminées. Tout ce que l'on sait, c'est que, avec le concours de certaines personnes et dans des milieux « ad hoc », des phénomènes extraordinaires se produisent; que les mêmes phénomènes n'ont pas toujours lieu avec les mêmes sujets et dans des conditions identiques; et enfin, qu'il n'existe ni règles, ni lois qui puissent en établir la production ; ou bien, s'il en existe, personne encore ne les a fait connaître,

Que doit-on raisonnablement conclure de là ?

C'est que les phénomènes de cette nature appartiennent à un domaine dans lequel aucun savant n'a pu encore pénétrer et qu'il faut demander à la

science des sciences, à la philosophie spirite, l'explication de ce troublant mystère qui renferme en lui-même le secret de la destinée humaine, c'est-à-dire la preuve de la survivance de l'âme après la mort et partant son immortalité.

De toutes les théories et doctrines qui sont tour à tour écloses du cerveau humain, aucune n'a pu donner une réponse authentique, convaincante, aux trois grandes questions fondamentales de la philsophie qui ont troublé l'esprit de tous les profonds penseurs de l'antiquité et des temps modernes : — Que sommes-nous ? — D'où venons-nous ! — Où allons-nous ? Pourquoi ? Parce que toutes sont entachées d'erreurs et émanent de principes faux.

Le spiritisme, et par là j'entends la connaissance qui nous a été conférée par nos guides, les Esprits supérieurs, au moyen de laquelle selon *Platon et Aristote*, on parvient au plus haut point de perfection où la philosophie puisse nous conduire, en élevant l'esprit au-dessus du mélange confus d'opinions de toutes espèces, jusqu'à ce premier être dont l'essence est immatérielle ; oui, le spiritisme seul nous donne la solution de ces problèmes et a déchiré le voile du mystère qui a toujours enveloppé notre nature, notre origine et notre destinée ; en répandant des flots de lumière jusque dans les replis les plus obscurs, les plus profonds de l'intelligence humaine.

C'est à l'aide de cette philosophie, l'œuvre de l'inspiration, que l'homme entre au moyen de sa conscience en rapport avec le monde des principes invisibles. Plus les relations de l'âme humaine avec les Esprits deviennent intimes et durables, plus les manifestations des Esprits deviennent directes, matérielles et palpables.

Les êtres qui étaient parvenus à cette phase du développement des facultés de l'âme, étaient connus chez les anciens sous le nom de « voyants et prophètes ». Suivant Homère, ils étaient les représentants de Dieu, les instruments passifs de la volonté divine. De nos jours, ils sont appelés « médiums psychiques ou sensitifs », parce qu'ils servent d'intermédiaires à ceux qui désirent communiquer avec les Esprits.

Le médium n'est qu'un instrument tout à fait passif, dirigé par l'Esprit, comme les tables et autres objets inertes et inanimés pour manifester leur présence et exprimer leurs idées.

Mais poussons nos investigations plus loin et voyons ce qui arrive dans le psychisme expérimental.

Le « médium » qui est soumis à des épreuves psychiques peut passer par toutes les phases de transe ou de coma, sans qu'il en résulte la moindre altération, le plus léger désordre dans ses fonctions physiques, et il revient à son état normal dès que la cause qui agit sur lui vient à disparaître. Il

s'en faut bien qu'il en soit de même des personnes qui tombent en état de coma par suite de maladie; cet état le plus souvent entraîne la mort.

Comment et pourquoi il en est ainsi, aucun savant n'a encore pu nous le dire. Les disciples de Mesmer et certains pseudo-philosophes modernes, pour qui l'existence du monde invisible est un mythe, une lettre morte, n'admettent pas la cause objective et supérieure de l'état extatique des psychiques; ils l'attribuent à un état purement interne et subjectif; pourtant, il est évident que les moindres faits du psychisme font échec à leurs théories et à leur prétendu savoir.

Comment peuvent-ils, en effet, expliquer les phénomènes de lévitation, où les objets sont soulevés et déplacés sans aucune force physique apparente, sans influence électrique ou vibration palpable de l'air? Et le jeu des instruments à distance du « medium », où l'électromètre ne manifeste aucune transmission de force électrique

Et l'écriture directe?... Et tant d'autres phénomènes connus, qui ont été vus et répétés sur divers points de la terre par des hommes dont la bonne foi ne peut être mise en doute et sous le plus minutieux contrôle?... Ne sont-ce pas là autant de preuves certaines qu'il existe quelque part, une force ou loi inhérente à la matière et que la science ignore? un domaine totalement inconnu, inexploré des savants?

On oublie trop que le monde des esprits est différent du nôtre, et que pour y pénétrer, il faut avant tout que l'âme humaine se mette en harmonie avec les êtres qui le constituent; qu'on ne peut étudier et connaître les sphères spirituelles qu'avec l'intelligence, les sens de l'esprit.

C'est en négligeant de cultiver le sens le plus élevé, le plus sublime de la nature humaine, c'est-à-dire le sixième sens, celui de l'intuition,de perception spirituelle, que les hommes de science ne sont jamais parvenus à saisir le rapport qui existe entre l'esprit et la matière et ne parviendront jamais, sans lui, à soulever le voile qui cache à leurs yeux les mystères du monde invisible. Les lois qui gouvernent le royaume des esprits sont grandement différentes de celles qui régissent le monde matériel; il existe un abîme entre les fonctions des cinq sens et celles du sixième. Ce dernier est l'idéal de la vie, il est hors de la portée des notions matérielles. Toute preuve fournie par les faits qui jaillissent du monde matériel perd sa valeur quand on l'applique au monde des Esprits; il faut donc, pour être à même de comprendre les forces qui gouvernent les sphères de l'infini et unissent entre eux tous les êtres créés, se pénétrer avant tout de cette grande vérité qu'on est soi-même un être spirituel, qu'on vit dans le monde des esprits, en contact immédiat et continu avec eux.

Et, d'ailleurs, si nous voulons approfondir et analyser cette force créatrice

par laquelle tout est et se transforme, ne devons-nous pas logiquement arriver à la conclusion que toutes choses qui existent dans la nature, la terre, les arbres, les rocs gigantesques ne sont dans leur analyse extrême que de l'esprit ? Y a-t-il, en effet, une matière quelconque qui ne puisse être dématérialisée, pour ainsi dire, par des procédés chimiques, et être transformée en gaz jusqu'à échapper à la connaissance de nos sens?

Pythagore a dit : « Il existe une âme universelle, diffuse dans toutes choses : éternelle, invisible, immuable en essence comme en verité ; substance ressemblant à la lumière, laquelle ne peut-être représentée par aucune image et ne peut-être comprise que par l'esprit; non pas comme une substance en dehors du monde, mais en lui, la pénétrant et régnant sur la sphère universelle ».

Et Socrate : « Ce qu'il y a de mieux dans l'univers est invisible et ne peut être reconnu que dans ses œuvres. »

Et Aristote : « Nos connaissances des sciences occultes sont très imparfaites, parce qu'elles ne sont pas à la portée de nos sens ; mais le peu que nous en savons, a d'autant plus de valeur que ces études se rapportent aux choses divines ».

Nous pouvons donc hautement déclarer, avec tous les sages de l'antiquité et des temps modernes, non seulement que le spiritisme n'est pas une science susceptible d'analyse scientifique, mais que sa morale et sa philosophie appartiennent à un monde transcendental où l'on ne peut s'élever que porté sur les ailes de l'esprit.

C'est le spiritisme seul qui met l'homme à sa véritable place ; il lui démontre quels sont ses rapports avec les mondes de l'au-delà ; il lui fait connaître, en un mot, toutes les différentes phases de l'évolution de l'âme dans ses vies successives, le but réel de la création.

Nous affirmons, en outre, que les lois de l'intelligence sont les lois qui dirigent et font naître les phénomènes psychiques ; que, quelles que soient ces lois, elles ont trait au spiritisme et qu'il est, dès lors, impossible de les assujettir à une règle spéciale d'action.

Aucun pouvoir humain, aucun savant, ne peut faire naître un phénomène de cette nature, à moins que l'esprit lui-même n'y consente et n'y coopère. Cela est si vrai qu'alors qu'un médium, quelle que soit sa force fluidique, veut provoquer une manifestation quelconque, en dehors de l'influence de l'esprit, il ne peut y parvenir, quels que soient les moyens dont les esprits disposent pour se communiquer à nous, quel que vif que soit leur désir de nous dire qu'ils sont avec nous, qu'ils veillent sur nous et nous aiment encore comme dans leur vie teerestre.

Ils n'obéissent pas toujours au gré et aux appels des hommes ; et voilà

comment le savant sceptique se fait bafouer dans ses expériences scientifiques. Il aura beau multiplier ses essais, appeler à son secours toutes les ressources de la chimie et de la physique, pour essayer de lever un coin du voile qui lui cache ce mystère, attendant qu'un rayon de lumière vienne lui révéler la vérité, tous ses efforts seront vains et se briseront toujours contre ce mur inébranlable dont il ne peut avec tout son savoir atteindre le faîte.

Ce mur s'écroulera devant lui, dès qu'il aura acquis la conviction intime que le monde des causes invisibles dont l'âme de l'homme fait partie, a des rapports directs et continus avec le monde matériel des effets visibles, grâce au gouvernement universel de la Providence.

Professeur MOUTONNIER.

COMMUNICATION SPONTANÉE, DONNÉE PAR UN ESPRIT DIVIN

Ascension — Signifie monter, s'élever; semblable à l'aéronaute, l'âme en quittant la terre, s'élève et monte, d'autant plus qu'elle s'est débarrassée du trop de lest, c'est-à-dire si elle s'est dépouillée de ses imperfections, de ses passions ou de ses vices.

L'âme pure, embellie par ses vertus, s'élève radieuse et resplendissante de gloire et de majesté.

Acquérir ces limites de pureté n'est pas difficile ; il faut savoir dompter les mauvais instincts du corps et le diriger, comme un esclave, afin d'épurer l'individualité incarnée appelée âme ou esprit.

Domptez vos passions, mes frères et mes sœurs incarnés; rapprochez-vous par les nobles vertus de charité et d'amour, de l'Esprit bon, sympathique et aimant, qui descendit par involution de la gloire resplendissante du Père, l'ayant acquise par une évolution persévérante et suivie, pour venir sur cette terre, souffrir et mourir, nous laissant plus de vérité, de charité et d'amour.

Il remonta au séjour céleste, qu'il avait quitté pour venir vous tracer la route et vous montrer l'exemple, et son esprit rayonne sans cesse, sur ces serviteurs courageux qui lèvent l'étendard de la vérité en méprisant le rire et la calomnie.

De celui qui rira de vous, a dit le Christ, on rira dans le royaume des cieux ; les portes du bonheur lui seront fermées.

Ces paroles sont explicites et vraies. Voyez ce qui se passe sur cette terre, ô vous tous qui avez vieilli sous le poids des épreuves et des souffrances.

Partout misères et déceptions! l'incrédule y règne, tout y dépassant sa conception, sa courte vue; il lui semble être d'une autre origine que ses frères en affirmant que l'univers est régi par le hasard.

L'incrédulité engendre les maladies, le malaise, attirant sur la terre les

fluides malfaisants qui neutralisent la volonté et désorganise les corps; l'homme, artisan de son malheur, dispose de sa destinée ayant le libre arbitre.

Améliorez-vous, hommes de peu de foi, et revenez au Maître ; revenez au Père rempli de mansuétude et d'amour pour vous, malgré vos dérèglements. C'est en vain qu'on préfère le bonheur de la terre au bonheur du monde spirituel, et les jouissances matérielles aux jouissances éternelles.

Descendez dans vos consciences, cherchez dans vos souvenirs de jeunesse, en constatant que vous êtes, de rien, parvenus à un âge avancé; vous avez suivi votre route sans vous demander pourquoi étiez-vous ici, vivant, aimant, et ensuite pour mourir sans espoir et sans but.

Vous dites : Puisque tout finit à la tombe, jouissons tant que nous sommes sur la terre, employons bien le temps que nous devons y passer; avez-vous cherché à connaître les lois de la nature, à vous faire une idée de la Divinité? Non, Vous êtes comme le navire sans gouvernail et sans boussole sur l'immense Océan.

Sachez-le bien, c'est une mer agitée que la vie de la terre; ni tranquillité, ni repos; des désirs toujours nouveaux vous viennent obséder et pousser au mal; si votre nature est inférieure vous avez la volonté et vous l'employez à mal faire, refusant de la faire servir pour le bien.

Quand donc finira cette ère de barbarie et d'horreur? Quand donc cette race de cannibales, avec ses désirs sauguinaires, disparaîtra-t-elle? La fraternité, vain mot qui circule de bouche en bouche, reste toujours enchaînée par l'égoïsme, l'orgueil et l'ambition des souverains qui créent la ruine des peuples, s'engraissent de ses sueurs et de ses larmes.

Grands de la terre descendez dans vos consciences, sondez-en les replis et tremblez; l'épée de la Divine justice vise vos têtes si vous ne cessez de pressurer vos peuples composés de frères, si vous ne savez enseigner l'amour de Dieu et du prochain, mais apprendre à porter les armes pour s'égorger; le sang versé retombera sur vous au réveil dans l'autre vie ; les cadavres amoncelés, le sang de vos victimes vous hanteront, et votre âme, ulcérée par le remords, traînera après elle le cortège ténébreux de lugubres réalités. Ceux que vous aurez traités avec dédain et mépris, planeront dans l'éther radieux resplendissants de gloire et de majesté.

En constatant ce bonheur, vous maudirez le jour où votre folle ambition vous fit aspirer à de hautes dignités.

Vous ne croyez qu'aux honneurs de la terre, hommes incrédules, et cependant l'architecte qui donna la structure à ce bel univers, l'harmonie des mondes, n'a-t-il pas dans sa vaste maison de quoi recevoir tous ses enfants? La belle nature étalant ses magnificences, par un beau jour de printemps, n'est qu'une faible esquisse des magnificences célestes, et le bonheur de la terre, sous quelque forme qu'il puisse vous paraître, n'est qu'une faible image du bonheur spirituel, comme les souffrances matérielles ne sont qu'un pâle reflet des souffrances morales.

Amis et frères incarnés reliés par la souffrance, réjouissez-vous, l'heure a sonné pour l'apaisement des maux et l'avènement du bonheur, pour recevoir en vos cœurs la divine substance, le doux baume qui guérit les maux du corps et donne à l'âme la sérénité. Il faut descendre en vous-même et, dans un élan d'amour et de reconnaissance, demander le pardon des fautes commises et acquérir la foi, la charité et l'amour, ces filles du ciel ; elles élèvent les âmes et les purifient.

Après cette douce et consolante effusion de vos âmes vers la source de toute vie, étudiez, ayez la connaissance rationnelle et vous aurez des émotions sublimes, une joie intime inondera vos cœurs ; votre esprit comprendra le pourquoi de la vie, vous ne craindrez plus la mort.

Vous tous qui assemblés au nom de Jésus, portez le fardeau des peines, venez à moi et vous serez soulagés et consolés. Celui qui se confie à Dieu sera guéri et vivra éternellement.

Priez et croyez en sages, ayez l'esprit de justice et lorsque vos yeux corporels seront fermés par le sommeil mortel, que vos oreilles cesseront d'entendre, un tressaillement fera vibrer en vous les cordes sensitives qui vous retenaient au corps, vous percevrez les harmonies divines et célestes.

(*Un Esprit Divin.*)
Médium GUIET THÉODORE.

NÉCROLOGIE : Mlle CLARISSE DUPLENNE

Mlle C. Duplenne est décédée le 3 mars, à l'âge de quatre-vingt-deux ans ; trois jours avant elle avait voulu prendre un repas avec nous. Elle nous disait : « Hier soir, assise dans mon fauteuil, je me sentais mourir et adressais un au revoir mental à mes amis ; j'ai voulu vous reparler en me retrouvant alerte. »

Très gaie, et affectueuse, elle partit à onze heures du soir. Le 3 mars, on a trouvé notre amie, morte subitement, dans son fauteuil. Elle avait voulu que son corps fut porté dans un caveau construit au Grand-Fresnoy (Oise), et dans lequel les restês de ses parents étaient déposés. Elle avait disposé ses funérailles à l'avance, en préparant avec soin tous les détails de son départ dans l'au-delà, avec gaieté, et sagement.

Sur la tombe, M. P.-G. Leymarie a improvisé ce qui suit, devant une nombreuse assistance :

« Clarisse Duplenne, née au Grand Fresnoy, d'une très honorable famille et sans fortune, se voua à l'enseignement ; elle vint à Paris, termina ses études et voulant aider les siens, elle commença son rude labeur quotidien, choisissant tout d'abord les femmes de chambre et les domestiques illettrés ; pendant des années, chaque soir, elle montait au sixième des immeubles parisiens pour développer l'intellect de ses clients et ceux-ci, reconnaissant

le savoir et la bonté de leur professeur distingué, parlaient à leurs maîtres de l'enseignement donné par la dévouée Clarisse.

« Les grandes maisons bourgeoises lui confièrent leurs enfants des deux sexes et s'applaudissaient de leur choix, car après ses nombreuses leçons, notre amie suivait les cours savants en Sorbonne et au Collège de France, pour meubler son esprit de richesses littéraires, philosophiques et scientifiques et en faire profiter ses élèves.

« Après les luttes contre la gêne, Mlle Duplenne eut l'abondance, en travaillant de 7 heures du matin à 9 heures du soir; toujours gaie, souriante, avenante et infatigable, chacun l'aimait, lui confiait ses peines, lui donnait les missions les plus délicates, comptant sur sa droiture et son rare bon sens.

« Ceux qui l'ont connue ne pouvaient se passer de son commerce agréable; elle était la confidente de toutes les peines, la commensale obligée de toutes les fêtes de famille.

« Affectueuse avec les humbles comme avec les riches, rendant des services à tous, discrète, aimante, sans un mot d'amertume ou de jalousie pour qui que ce soit, dans un cercle de gens instruits et distingués, on la remarquait bien vite pour sa bonne tenue, sa diction parfaite, son langage correct et toujours élevé, profondément philosophique.

« Elle a vécu en pratiquant l'esprit de justice, elle est morte en sage, et c'est ce qu'ont constaté M. le curé et M. le maire du Grand Fresnoy. Dans sa lettre de faire part, écrite il y a des années, elle dit : *Elle s'endormit dans la doctrine spirite en laquelle, depuis de longues années, elle puisa sa foi profonde en l'immense grandeur de Dieu, aussi ses convictions les plus affirmées sur l'immortalité de l'âme.*

« Elle croyait que l'être humain ne vit pas seulement une fois, mais qu'après chaque existence terrestre, les âmes reprennent un corps nouveau pour acquérir dans le grand atelier terrestre, plus de savoir, de discernement des choses, de largeur d'esprit et partant, plus de connaissance de la solidarité qui relie les hommes entre eux et avec Dieu dont ils sont les enfants; en conséquence, devenir toujours plus responsables de leurs actes.

« Élève d'Allan Kardec et de la philosophie scientifique qu'il a si nettement caractérisée, notre amie a été bien accueillie au seuil de la vie de l'au-delà; elle voit mieux, connaît plus et reçoit la récompense d'une vie honnête et bien remplie. Que son souvenir nous réconforte, et que les siens, au Grand Fresnoy et à Arcy, M. et Mme Reinhardt, tous si braves et si honnêtes, viennent parfois visiter cette tombe; l'âme de Clarisse les inspirera, car elle est bien vivante et agissante. Disons-lui un affectueux au revoir et merci, au nom des siens, à vous tous qui avez accompagné ce corps d'une femme juste, parmi les cendres des ancêtres vénérés et aimés! »

M. le curé a remercié M. Leymarie, au nom de ses paroissiens, pour les paroles senties et consolantes qu'il avait prononcées. On ne parle bien que

de ce que l'on connaît, et l'orateur, depuis quarante ans, était l'ami de Mlle Duplenne qui fut estimée grandement par Allan Kardec et sa vénérable compagne.

INCARNATION FLUIDIQUE

Monsieur. — Madrid 21 janvier 1899. — Je vous transmets le résumé d'une expérience que je viens de faire, avec le médium Mme Herb. Les renseignements que j'ai recueillis peuvent servir, peut-être, aux spirites qui s'occupent d'astromancie.

Après avoir mis le médium dans l'état hypno-magnétique, au moyen d'effluves visuels et après avoir contrôlé cet état,je demandai la présence parmi nous, du mage Zoroastre qui m'a déjà assisté plusieurs fois dans mes investigations sur l'astrologie.

Le médium l'ayant reconnu, je demandai à ce personnage si l'incarnation fluidique lui serait possible. Il répondit qu'il en avait la faculté et la permission du Maître. Le médium entra presque immédiatement en transe et se leva.

La personnalité de Mme Herb avait alors disparu pour faire place à l'entité évoquée.

Après avoir fait quelques réflexions sur les difficultés qu'il avait eues en s'incorporant, et s'être plaint du manque d'air qu'il éprouvait, cet esprit répondit à mes questions de la manière suivante :

« Qui êtes vous ?—Zoroastre— D'où venez-vous ? De l'Etoile de Lumière.— Voulez-vous écrire votre nom ?—Oui ».Il me fit remarquer que,de son temps, on écrivait de droite à gauche et sur des tablettes.

Après avoir écrit ce que je vous remets ci-inclus, il me fit part de son opinion sur les travaux modernes concernant l'astrologie :

« Vos travaux sont incomplets ».

« Vos données sont inexactes ».

« Vos signes sont changés et ne correspondent pas avec les nôtres ».

Passant au côté technique de cette science, Zoroastre m'apprit que, ce que nous nommons Saturne il le nommait « le Noir ».

Jupiter : *La Foudre*.

La Lune : *Le Plomb*.

Mars : *Le feu des armes*.

Vénus : *Le feu de l'amour*.

Mercure : *La ruse, le trafic*.

Le soleil : *La clarté*.

Puis il plaça les signes kabbalistiques qui correspondent à nos chiffres suivants : Le 4, dans Saturne ; le 2, dans Jupiter ; le 6 et le 8 dans la Lune ; le 7 (emblème de la hache) dans Mars ; le 9 dans Vénus ; le O dans le Soleil.

Le 3, la clé de la Magie, dans l'Etoile de Lumière. Suivirent quelques explications d'initiations personnelles.

Zoroastre prétend qu'il ne suffit pas d'établir un calcul basé sur un des 7 cercles fatidiques, mais qu'il faut — et c'est là la vraie prescience des mages — percevoir l'emblème qui se détaehe du signe, et qui est particulier à chaque être, lors de sa naissance.

Ceux qui ne peuvent voir dans le plan astral, ne peuvent donc pas faire d'astromancie exacte.

L'incarnation dura une heure et 15 minutes; Zoroastre s'en fut sur ces dernières paroles : « Il est temps que je me retire, car, je le crois, cette charpente va crouler ».

Je n'eus que le temps de soutenir le médium ; il tombait et l'ayant aidé à s'asseoir, je le dégageai et le réveillai, au moyen de passes transversales et longitudinales.

Je pourrai vous fournir d'autres comptes rendus, si vous m'en désignez le genre ; je fais des expériences depuis un an.

Professeur DENTZKOFF.

Mme Herb, *Calle de San Bartolomé num.* 14, 3° *à Madrid*, est un médium voyant et à incarnations ; prière à nos amis de Madrid de constater sa puissance à la clinique du professeur Dentzkoff que nous remercions vivement pour sa communication qui nous a vivement intéressé et pour tous autres comptes rendus qu'il voudra bien nous adresser.

A PROPOS DE « SPIRITISME ET THÉOSOPHIE »

Le discours où Mme Annie Besant traite des différences entre le spiritisme et la Théosophie sur les questions courantes, et aussi de la nature des relations qui devraient exister entre spirites et théosophes, discours que notre Revue publie dans le présent numéro, a reçu un accueil satisfaisant de la part des organes spirites français. Quelques-uns, comme la vieille *Revue Spirite* qui en a eu la primeur, lui ont ouvert leurs portes toutes grandes, d'autres l'ont simplement apprécié avec courtoisie. Une seule, sans le reproduire aucunement, de peur, sans doute, de ne pas voir approuver sa conclusion par ses lecteurs, y a répondu par un *non possumus* significatif.

Voici les principales objections relevées et les réponses qu'on peut y faire.

Quelques personnes ont affecté de croire que Mme Besant avait prêché la *fusion* entres spirites et théosophes. Ni le mot, ni la chose ne sont dans ses paroles. Une fusion impliquerait l'abandon de l'une au moins des opinions,

et nous n'avons pas plus la prétention de demander cet entier sacrifice aux autres, que nous ne voulons le faire nous-mêmes. Mme Besant a simplement recommandé la tolérance et la largeur de vue, recommandation non inutile, certes !...

L'énonciation que le mouvement spirite des cinquante dernières années a été imprimé par une loge d'adeptes — question moins importante que l'on affecte de le dire, — a naturellement rencontré de l'opposition chez les spirites et l'on en a demandé la preuve.

A vrai dire, cette preuve ne peut pas plus être donnée au grand public que celle du récit d'un voyageur qui revient le premier d'un pays jusqu'alors inexploré.

Cette preuve ne réside d'abord que dans le degré de confiance que l'on peut accorder au voyageur, elle n'est donc que relative, et le dire en question comporte parfaitement des confirmations ultérieures. Mais, a ajouté Mme Paul Grendel (1), le distingué écrivain bien connu, comment se fait-il que « les esprits » n'aient pas témoigné de cette assertion ?... La réponse s'en trouve implicitement dans le discours même de Mme Besant, à savoir que « les esprits » qui se communiquent ne témoignent généralement que des choses dont ils avaient au moins idée de leur vivant, parce que la mort ne donne pas immédiatement l'omniscience, et la preuve en est qu'en Angleterre et en Amérique, « les esprits » ne témoignent pas davantage de la réincarnation.

Par ailleurs, quelques personnes ont paru croire qu'en attribuant à des adeptes la mise en train du mouvement spirite, on faisait intervenir directement ces adeptes dans les communications obtenues. Rien de moins exact. Les adeptes n'ont rien fait de pareil ; ils se sont bornés à *éveiller* les défunts de certaines régions du Kama Loka, sur le plan physique.

Enfin, relevant le conseil de Mme Besant de ne pas évoquer les morts, mais d'entrer plutôt en communication avec eux, en élevant notre propre état de conscience à la perception du plan astral, ce qui est la méthode théosophique, un autre écrivain, de beaucoup de valeur, du reste, a émis la crainte qu'un tel procédé suscitât l'orgueil chez les personnes qui pourraient l'appliquer ; cette crainte serait effectivement fondée si l'initiation théosophique ne prémunissait absolument contre tout danger de ce genre, parce qu'elle vise en première ligne l'évolution de l'âme, que les pouvoirs ne

(1) Ne lire les paroles de Mme Paul Grendel, paroles toutes courtoises, du reste, que dans la *Revue Spirite* qui les contient, et non dans certaine autre feuille qui, soi-disant pour les résumer, les a dénaturées au moins dans la forme et accompagnées de commentaires désobligeants.

viennent qu'ensuite par surcroît, et qu'il est dès lors impossible d'abuser de ces pouvoirs, aussi bien que d'être entraîné dans les fondrières du monde astral.

Pour terminer, nous devons dire que les théosophes français se rallient complètement à la manière de voir de Mme Besant, quant à ce qui est de la nature des relations à conserver avec leurs frères des autres écoles. La *Revue théosophique française*, notamment, dans sa présente direction surtout, n'a pas laissé d'en donner la preuve en n'offrant que des paroles de conciliation, de courtoisie et de sympathie aux spiritualistes de toutes nuances avec qui elle peut être en rapport. Nous ne cesserons pas de suivre la même ligne de conduite, nous en remettant à la bonne Loi des conséquences à venir. D. A. Courmes.

CHASTE HÉROINE, HUMBLE BERGÈRE

(Voir la *Revue* de Février 1899). (*Suite*).

C'était fête au château. Dans le bois de Bouconne,
Les aboîments des chiens, le taïaut des veneurs,
Le son du cor ont là rassemblé les seigneurs,
Où Gui du Faur leur fait le régal d'une chasse.
Parmi ces bruits divers, la fanfare qui passe
Retentit, et Germaine accourt les voir passer.
Un valet insolent voulut-il la blesser
 Ou plutôt faire le bravache ?...
Le fait est qu'il s'avance, et d'un coup de cravache
Lui cingle le visage. A ce coup douloureux
Elle tombe, le sang coule et voile ses yeux.

Dans sa souffance extrême, il lui vient la pensée
Qu'il faudra déclarer d'où vient qu'elle est blessée,
Le dire à sa marâtre, affronter son courroux,
Comme si son bâton devait être jaloux
Qu'un autre ait pu frapper ce visage qui saigne.
Toujours seule, aura-t-elle un être qui la plaigne
 Lorsque la Furie, à son tour,
Va lui faire expier les méfaits de ce jour?

Dans le ruisseau voisin, d'une eau limpide et vive
Elle lava sa plaie et puis chez elle arrive,
 Pressent et devine en tremblant,
Les coups qui vont pleuvoir sur elle, pauvre enfant!...
Aussitôt une voix menaçante résonne
Et crie avec fureur que Germaine abandonne
La garde du troupeau, lequel, un beau matin,
Va perdre agneaux, brebis et moutons, c'est certain !

Les pauvrets ! comme ils vont à la voix douce et tendre
De celle qui sur eux veille pour les défendre,
Les préserver de tout danger.
Maintes fois on les voit autour de sa quenouille.
Venir d'eux-mêmes se ranger,
Lorsque au pied de la croix Germaine s'agenouille.

Inutile de dire à quel degré brutal
La mégère exhala de son cœur infernal
La haine qu'il nourrit. Sous sa main, lourde et forte,
La frêle enfant s'affaisse et reste à demi-morte.
Après un jour passé si douloureusement,
Elle cherche la paix dans le recueillement
De l'endroit consacré. D'un pas lent et pénible
Elle suit le troupeau vers cet endroit paisible ;
Là, sur l'herbe elle tombe, et son corps tout meurtri
Est inerte, épuisé ; mais s'il n'est à l'abri
Des mauvais traitements, sa grande âme énergique
A conservé l'ardeur, le courage héroïque,
La force d'affronter, de braver tant de mal
Qui l'accable, et s'acharne à son destin fatal.

***

Dans ce lieu solitaire, éloigné de la ferme,
Un ange vient guérir sa plaie... Elle se ferme
Quand Germaine, pendant un bienfaisant sommeil,
Le voit (resplendissant d'un éclat sans pareil)
Lui prodiguer ses soins, tarir sa soif ardente,
Dissiper sa fièvre brûlante,
Tandis qu'il articule un langage inconnu
Qui pénètre bientôt jusqu'à son cœur ému.

Plus de mal ! Plus de plaie ! O divine merveille !
Mais l'ange disparaît quand Germaine s'éveille...
Il part en lui disant : « Je veille sur tes pas
« Et ne t'abandonnerai pas ».

***

Des guirlandes de fleurs ornent la croix de pierre ;
Et la bergère, en sa prière,
Contemple avec transport l'œuvre du Créateur,
La nature où Dieu mit le sceau de sa grandeur.
Oui, ce livre immortel charme sa solitude :
Elle en sent les beautés, les saisit sans étude,
Et son cœur est vibrant sous la puissante main
De Celui dont l'amour remplit le genre humain.
Dieu l'entend quand sa voix angélique l'appelle
Et s'élance, en priant, vers la voûte éternelle.
C'est ainsi qu'un enfant infirme, estropié,
Put briser ses liens : elle avait tant prié !

Les cieux semblent pour elle accomplir des miracles ;
Quand trop faible est son corps pour franchir les obstacles,

Son ange la soulève et soudain la voilà,
Par la force d'en haut, transportée au-delà.

Un jour, l'humble ruisseau qu'avait grossi l'orage,
Dans son débordement lui barre le passage ;
Mais sitôt qu'elle approche et veut le traverser,
Il détourne ses eaux qui la laissent passer.

Le divin protecteur lui démontre sans cesse
Que le ciel la bénit sous la main qui l'oppresse
Et tout ce qu'elle endure, en son âme, en ses sens,
Il l'offre à Dieu pour elle, ainsi qu'un pur encens.

Beau ! plus beau qu'une étoile et plus blanc que la neige.
Cet ange, doux ami qui l'aime et la protège,
La visite souvent et vient la consoler.
Plus brillant que jamais, un jour, allant près d'elle,
Il lui dit tout joyeux : « Au bonheur Dieu t'appelle,
« Et ton âme d'ici va bientôt s'envoler. »
Puis d'autres purs Esprits apportent à Germaine
Une couronne où nul ne doit jeter les yeux
Jusqu'au jour où, sortant de sa dépouille humaine,
Elle montera vers les cieux,

Par une nuit d'hiver, la bergère en prière
Grelottait aux pieds de son lit.
Les anges approchaient, elle les entendit
Quand ils lui dirent viens... Et de la froide pierre
Ils l'emportèrent dans leurs bras.

Trois fois sainte, arrivée à la grandeur suprême,
Sous deux noms immortels, elle est le chaste emblème
D'une gloire où l'esprit s'illumine ici-bas.
La couronne du Ciel alors ceignit sa tête,
Et ce gage sacré, proclamant ses vertus,
A mêlé ses rayons à l'éclat de la fête
Où Dieu couronne ses élus.

*
* *

Des célestes parvis Germaine vient sur terre
Nous montrer le chemin qui mène au vrai bonheur,
Du sublime idéal dévoiler le mystère,
Et mettre dans nos mains les palmes du vainqueur.

Pour nous faire plus tôt remporter la victoire.
Elle enseigne, nous aide à conquérir la gloire
Qui l'éleva si haut dans son humilité,
Sous la sainte devise : *Amour et charité...*

Dans un corps vaporeux, son âme nous inspire :
Inclinons-nous, mortels, quand elle vient nous dire
Que dans les livres saints est clairement décrit
Le règne où nous entrons, le règne de l'esprit.

Dieu l'envoie aujourd'hui pour donner du courage
A tous ceux que l'épreuve enchaîne à la douleur.

Pour un si grand bienfait sachons lui rendre hommage,
Reconnaître et bénir cette insigne faveur.

L'humble fille des champs prie encor pour la France
Dont elle a défendu le vieux drapeau, jadis,
En brisant d'Albion l'orgueilleuse espérance :
Fier drapeau qui cachait, ombrageait de ses plis
La sainte liberté grandissant sous les lis.

*
* *

Germaine, sois ma force ; et mon âme, nourrie
De ton souffle inspiré qui sauva la patrie,
S'élèvera, j'espère, à l'aide de ma foi,
En se rendant plus pure et plus digne de toi.

Juillet 1898. EULALIE CATALA.

Errata. — Lire *Revue* Octobre 1898 : page 619, dixième vers : Bedfort au lieu de Belfort.

Page 620, deuxième vers : Bouquets dont j'entourais l'autel de la Madone, verts bosquets où j'allais m'asseoir.

Page 621, dixième vers en montant, lire : Pauvre village.

Page 622, quinzième vers : Loin des camps.

LES ASPIRATIONS

A PROPOS DE L'ANARCHIE

L'anarchie est partout : cette reine macabre
Promène autour de nous ses regards éffarés;
Sur les débris épars de la foi qu'elle sabre
Le monde fait jaillir des cris désespérés.
Et ses enfants sont nés,debout, avec le glaive
Au poing, avec la bombe aveugle qui détruit,
Qu'on dépose en passant, au hasard, et qui crève
Et frappe l'innocent sans pitié dans la nuit.
De doux pasteurs d'Etat, même une Impératrice,
Généreuse pourtant, sont tués sans merci :
Crimes lâches qui font reculer la Justice !
Si son jour doit venir, ce ne peut être ainsi.

C'est par le fier savoir de la calme pensée,
Qui mesure de haut, les profondeurs du mal,
Qu'on rendra l'espérance à la foule insensée,
Qui souffre et meurt d'avoir perdu son idéal.
C'est par l'ardente foi dans la vie immortelle,
C'est par la voix des morts qui parle fort et haut,
Qu'on pourra relever sa force qui chancelle
Et rendre à ses enfants l'idéal qu'il leur faut.

JULIEN LARROCHE.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(Voir la *Revue* d'Octobre 1898).

Cette réalité ne devient pas moins réelle parce qu'au réveil, les *molécules sensitives* et les *centres élevés* en embrouillent les souvenirs dans la lumière *mayatique* de la vie actuelle. La participation de *Manas*, au bonheur *Dévachanique*, n'ajoute pas, mais bien au contraire diminue la réalité qui tomberait en partage à la monade si elle était entièrement libérée de sa présence.

Son bonheur est un résultat de *Sakkayaditthi*; ce qui est contraire ou « hérésie de l'individualité », hérésie qui, de concert avec la chaîne *attavadique* de causes, est nécessaire pour la naissance future de la monade. Toutes ces causes induisent donc l'Occultiste à regarder les rapports de deux entités dans le *Devachan*, quoique cet état soit plus réel que la vie actuelle, comme une illusion et à son point de vue, comme un rêve; tandis que, ce que ses adversaires nomment à regret des rêves, les intermèdes de l'imagination, sont pour lui, simplement, des aperçus de la réalité.

Par exemple, un fils perd son père auquel il est très attaché; dans ses rêves, il le revoit et cause avec lui et durant ce temps il est heureux et inconscient de la mort de son père, comme s'il n'avait pas quitté ce monde. A son réveil, il pensera tristement que ce n'est qu'un rêve qui ne pouvait continuer. A-t-il raison de penser ainsi? l'occultiste dit que non. Il ignore simplement que son esprit est de la même essence et nature que celui de son père, comme tous les esprits, et que leur mutuelle attraction est, dans leur cas spécial, renforcé par l'amour paternel et filial de leur Ego personnel; de fait, *ils n'ont pas été séparés du tout, l'un de l'autre*, la mort elle-même étant impuissante à détruire l'association psychique créée par un amour pur, entre eux deux.

Le « rêve » était, dans ce cas, la réalité; celle-ci une *maya*, fausse apparence provenant de *avidya* (fausses notions). Ainsi, il serait plus juste et plus correct de dire que l'ignorance du fils, pendant la veille, est un « rêve » et une « illusion », au lieu de désigner ainsi les rapports véritables.

Examinons ce qui est arrivé: Un spiritualiste dirait: « l'Esprit du père est descendu sur terre pour communiquer avec son fils durant son sommeil; » l'Occultiste répond: « Non, ni l'esprit du père n'est descendu, ni la triade du fils n'est montée (pour s'exprimer strictement et correctement).

Le centre d'activité *Devachanique* ne peut être localisé; c'est de nouveau, *avidya*. Les Monades, durant ce temps, quand même unies à leur cinq

Kosas (foureaux ou principes) finis, n'ont aucune notion d'espace ou de temps, mais sont dispersées, de manière à être partout.

Manas, pris dans son aspect supérieur est *dravija*, une *substance éternelle* tout comme *Buddhi*, l'âme spirituelle, lorsque cet aspect est développé; uni à l'âme, *Manas* devient conscience spirituelle personnelle, qui est *vikara* (une production) de son *producteur* originel Buddhi (1).

A moins d'être devenu absolument incapable, en ayant été bien trivialement mêlé et attaché à son *Taumatras* qui lui est inférieur, le *Manas* est un avec *Buddhi*, il en est inséparable.

Ainsi, la triade humaine supérieure, attirée par son affinité vers ces triades qu'il aime profondément, avec *Manas* dans son aspect supérieur de conscience personnelle (qui est entièrement indépendante et n'a pas besoin du canal de l'organe interne des sens physiques,'nommé *Antah-Karana*) (2), est toujours uni avec ce qu'il aime et partage, mort ou vivant, la joie que cause leur présence. Ces relations sont donc *réelles* et véritables.

Le critique doute que de pareilles relations puissent être considérées comme véritables. Il désire savoir si les deux entités désincarnées sont réellement et véritablement affectées l'une par l'autre, ou bien, si *l'une s'imagine simplement que l'autre est présente*, sans qu'il y ait rien de réel, *dont l'autre personnalité incarnée ou désincarnée* puisse prendre connaissance ; tout en doutant, il nie *qu'il admet une impossibilité,* en disant que ces relations ne sont pas réelles, ne sont qu'un rêve, car il peut se figurer, dit-il, des relations véritables, conscientes des deux côtés et agissant et réagissant sans qu'elles aient rien à démêler avec l'existence physique.

S'il en est ainsi, où est alors la difficulté dont il se plaint ? La signification véritable attachée par les Occultistes à des mots comme rêve, réalité et non réalité, ayant été expliquée, quelle difficulté y a-t-il encore pour comprendre ce théorème? On pourrait aussi demander au critique, comment il peut concevoir des relations réelles et conscientes des deux côtés, à moins de comprendre la manière qu'il ignore, dont les réactions et inter relations spirituelles ont lieu entre les deux. (Cette réaction sympathique n'est pas une simple hypothèse, mais un fait scientifique connu et enseigné aux ini-

(1) Ce n'est que quand *Ego* devient *Ego-isme*, trompé au point de croire à une existence indépendante, comme le producteur à son tour des cinq *Tanmatras*, que *Manas* est considéré *Maha-Thutie*, et fini, dans le sens d'être uni avec Ahankara, la faculté personnelle *créant le moi*. Donc, *Manas* est tout à la fois éternel, et non éternel ; éternel dans sa nature atomique *paramanurupa* ; fini ou *Karyarupa*, quand il est attaché comme duade à *Kama* (volution), une production inférieure.

(2) *Antah-Karana* est le chemin de communication entre l'âme, et le corps tout à fait indépendant d'elle; il existe avec, lui appartient et meurt avec le corps.

tiations; la science moderne les ignore ; à peine est-il vaguement aperçu par quelques métaphysiciens spiritualistes) (1).

Ou bien, ce critique anthropomorphise-t-il l'esprit dans le sens des Spiritualistes ? Notre critique vient de dire : « Nous ne connaissons pas ce mode de communication par expérience ». Quelles sont donc les relations qu'il imagine ?

(*A suivre*).

Traduit par P.-G. Leymarie, dans l'intention de rendre ces fragments familliers aux spirites considérés comme une secte sans esprit de recherches, par les occultistes et les théosophes. (*La fin prochainement*).

LE SPIRITISME AU THÉATRE

THÉATRE SPIRITE DE MIGUEL GIMENO EITO

Le spiritisme trouverait au théâtre un puissant moyen de propagande et de diffusion. Le journal *La Revelacion* d'Alicante l'a parfaitement compris, par la publication en feuilletons de trois œuvres écrites pour la scène.

Les Morts parlent, — Ailes et chaines, et *Comment les soleils se vengent*, de Miguel Gimeno Eito, ne sont pas des œuvres dans le genre de celle de Sardou où le spiritisme n'est guère qu'une thèse dans la bouche des personnages, mais bien la réelle et tangible mise en action du spiritisme, — c'est-à-dire que la vie s'y déroule avec tous ses ressorts cachés, sous toutes ses faces, montrant les forces occultes qui la conduisent, conservant toujours visible le lien qui unit l'existence actuelle aux existences précédentes et expliquant celle-là par celles-ci. Toute la doctrine s'y trouve, non pas en beaux mouvements oratoires, mais comme faits, comme actions. Nous ne doutons pas qu'un théâtre spirite ainsi compris aurait une puissance immense de conversion.

— Le prologue de l'œuvre d'Eito est magistralement écrit ; il étudie précisément la portée du Spiritisme en action, il la montre naissante dans Sophocle, Sénèque, Shakespeare, Byron, Calderon, Zorrilla, évoquant le témoignage de Laïus, Banco, Hamlet, Eusèbe, Manfred et le Commandeur de pierre ; il approfondit l'œuvre contemporaine de Hurtado, Calvet et Pérez Galdos. — Il montre quelle richesse d'évenements historiques, quelle floraison de preuves vécues se présentent au poète spirite pour qu'il y puise

(1) Cela est démontré pour les Occultistes, par ce fait que deux adeptes séparés par des centaines de milles, laissant leurs corps dans leurs habitations, et leurs corps astrals (l'inférieur *manas* et la volition *kama*) pour les garder, peuvent se rencontrer à distance, converser, se voir, se sentir durant des heures *comme* s'ils étaient corporellement ensemble, tandis que, même leurs *mayavi rupa* inférieurs sont absents.

à pleines mains et fasse des œuvres immortelles qui récolteront des moissons d'âmes; voici Philippe II, le terrible châtelain de l'Escurial, le pourvoyeur de l'Inquisition; — Torquemada, le terrible fanatique, excitant à bien mourir ceux qui sont au bûcher; — Napoléon, le génie de la guerre, déchirant le monde de l'éperon de sa botte. Pour l'auteur matérialiste, le drame se termine à la mort de Philippe II dans sa cellule, de Torquemada sous le san benito, de Napoléon à Sainte-Hélène, et de ces données, il fera une œuvre humainement belle, — mais ce n'est qu'un premier acte pour un auteur spirite et s'il lève le voile d'Isis, s'il montre dans un deuxième acte, Philippe II et Torquemada mourant obscurément pour la liberté de conscience au cours d'une autre vie, tandis que Napoléon souffre mille morts, soldat inconnu d'une guerre lointaine, son œuvre grandit et devient divinement belle.

En son introduction, M. Eito revient encore sur cette idée et la complète; tout en prônant l'adaptation du spiritisme au théâtre, il reconnaît que l'œuvre est délicate et ardue; il montre la marche à suivre en prenant pour exemple deux drames tirés, l'un de la vie de Néron, l'autre du merveilleux ouvrage médianimique qui a nom *Marietta*.

Nous ne nous attarderons pas davantage sur ces préliminaires, quelque intéressants qu'ils soient. Nous dirons seulement que cette épineuse question d'adaptation scénique du spiritisme est très consciencieusement et très intelligemment traitée.

Les Morts parlent. — Henri Cerdan est médecin matérialiste; son père est au contraire spirite convaincu et même médium voyant. De fréquentes discussions éclatent entre eux, chacun défendant ses idées; c'est, au lever du rideau, à cause d'un article scientifique d'Henri, un mémoire sur la folie, qui fait des médiums de vulgaires névropathes.

Henri est très malheureux. Les paroles de son père lui rappellent plus vivement ce qu'il a souffert; sa fillette lui fut volée, il y a douze ans; la mère devint folle et mourut de douleur. Une chose le torture encore davantage, c'est que la veille, au cours d'une violente tempête, il a sauvé d'un imminent naufrage une jeune Anglaise, miss Kate, qui n'est pas sa fille, hélas! Elle lui a dit qu'elle est très riche et qu'elle voyageait avec son oncle William, son unique parent, à bord d'un yacht de plaisance, quand l'ouragant fit sombrer l'embarcation; son oncle alors la mit en état de catalepsie, la déposa dans un canot insubmersible et disparut sous l'eau.

A ce moment, on appelle Henri pour une visite médicale; son père Manuel reste seul. Pensant encore au malheur qui fait le tourment de la vie de son fils, il se demande par qui et dans quel but l'enfant fut volée; il ne trouve aucune explication plausible, même aux moments de vision médianimique. Il quitte la salle, triste mais résigné.

Un grand miroir s'illumine lentement; le fantome de William apparaît et il se plaint amèrement de la mort effrayante qu'il vient de souffrir, puis

tombant à genoux en sanglotant, il offre à Dieu sa douleur et son repentir.

Le père rentre. Il lui semble avoir entendu des gémissements. Il voit, en ce moment, le spectre de William dans le miroir. La conversation s'engage. William se fait reconnaître pour le naufragé de la veille, pour l'oncle de Kate. Il dit au père que Kate est médium et que s'il veut bien la faire venir, il tâchera de découvrir le secret de l'enfant perdue. Il disparaît.

Retour d'Henri. Il raconte, à son père que la moribonde auprès de laquelle on l'a appelé, lui a découvert le passé. Sa fille lui fut volée par un voisin, Camille Argos qui s'en fut avec elle en Angleterre ; des lettres lui ont été remises, qui le prouvent ; il n'en sait pas davantage car la moribonde qui fut complice de Camille, est morte en lui demandant pardon.

Entrée de Kate. On lui parle d'Henriette, l'enfant perdue que l'on retrouvera sans doute. Kate se dispose à l'aimer de tout son cœur. A ce moment, elle voit le portrait de l'épouse d'Henri et reconnaît son ange gardien, celui avec qui elle communique quand elle est en transe. Henri doute. Kate offre de le convaincre ; elle se couche à terre et tombe en léthargie. Le père prononce une ardente évocation. L'esprit de William paraît et s'avance vers Henri qui reconnaît Camille. Celui-ci lui dit qu'autrefois il aima Catherine, celle qui devint plus tard la femme d'Henri. Ne pouvant la séduire, malgré tout son or, il lui vola sa fille pour se venger et Henriette devint Kate. Henri lui pardonne le mal qu'il lui fit pour le bonheur qu'il lui rend à cette heure. Camille disparaît et Catherine, l'ange gardien d'Henriette, apparaît elle-même. Tous les doutes d'Henri ont fait place à la foi la plus ardente, toutes les épreuves sont terminées. Henri a retrouvé sa fille ; il a retrouvé son épouse, du moins comme esprit qui peut se manifester ; enfin il a trouvé la foi.

Dernière scène. Deux académiciens viennent féliciter Henri pour son mémoire sur la folie et pour le coup de grâce qu'il a donné aux spirites ; Henri, en quelques phrases senties, leur dit sa conversion et l'illumination de son intelligence par cette grande clarté : Les morts parlent.

Frantz Figuères.

Nous donnerons dans un second article l'analyse de deux autres pièces du théâtre du même auteur et du *Tremblement de terre*, de Salvador Sellés.

AU PAYS DE L'OMBRE OU LUMIÈRE DE L'AU-DELA

Dans la *Revue*, nous avons cité ce volume remarquable et si consciencieux, en donnant les 15 premières pages de cette œuvre dans le N° de janvier 1899. Ce volume est complètement terminé depuis le 1er mars, et nous l'offrons à nos lecteurs avec ses 28 gravures hors texte.

Le prix a dû être élevé à 4 fr., par rapport à ces belles et intéressantes photogravures.

Nous reproduisons aujourd'hui les dernières pages de *Au pays de l'Ombre*; elles sont éloquentes et franchement exprimées par l'auteur, ***Madame d'Espérance*** :

« J'ai essayé, mes lecteurs, de vous prendre pour confidents et de vous exposer le résultat de mes recherches dans ces étranges questions. Je vous ai raconté tout simplement les inquiétudes de mon enfance et de ma jeunesse devant les mystérieuses apparitions de mes personnages d'ombre, et je vous ai dit comment les brouillards du doute se dissipèrent lorsque je crus comprendre la réalité de mes visions.

Puis vinrent des expériences diverses et les terribles troubles qui suivirent quelques-unes d'entre elles, troubles si graves qu'en trois circonstances ma vie ne sembla plus tenir qu'à un fil.

Je vous ai dit ce qu'en plusieurs cas d'autres personnes avaient écrit et publié quant à ces phénomènes ; je ne puis donc prétendre à la revendication entière de ces rapports. Je les ai utilisés dans l'espoir que mes expériences en seraient plus facilement comprises, et que les difficultés par lesquelles je passai en foulant ces nouveaux sentiers seraient mieux interprétées et appréciées.

J'ai essayé de vous faire pénétrer dans mes pensées, dans mes sentiments et mes sensations de ce temps-là. Si j'avais pu laisser de côté une description de l'un de ces phénomènes, il est possible que je l'aurais fait ; mais si je ne les avais tous rappelés au complet, mes doutes et mes perplexités eussent été incompréhensibles pour vous.

Beaucoup de choses — trop de choses peut-être — ont été écrites sur ces questions, et par conséquent ont pu les faire tomber en discrédit. Mon but a moins été de relater des phénomènes que de faire remarquer les résultats dans mon cas et dans ma poursuite de la vérité.

J'ai employé le mot médium dans le sens habituel, tel qu'il est généralement usité. Je l'ai fait de manière à ce que vous puissiez me suivre plus facilement. Mais j'en arrive maintenant à protester contre cette appellation. Si vous m'avez fidèlement accompagnée, mes lecteurs, je pense que vous en êtes venus à la même conclusion que moi à cet égard.

Si l'on remarque combien les manifestations ont été, dans toute occasion, en accord avec les assistants, il est de toute évidence de penser que ceux-ci étaient les médiums dont je n'étais qu'une partie.

Lorsque le cercle était composé d'enfants, les manifestations revêtaient un caractère enfantin ; lorsque des savants étaient présents, les manifestations étaient d'un genre scientifique. Lorsque, finalement, je jetai de côté

cette vieille idée de médium et de médiumnité, et que je me décidai à ne plus être isolée du reste de la société, ni privée de l'usage de l'un de mes sens, je pris la place qu'à mon avis j'aurais dû occuper dès le début. Même en prenant des photographies, nous changions constamment de siège, et nous n'avions ni médium ni cabinet séparé : nous étions tous *le médium*.

Dans un cercle de vingt personnes, il est tout à fait absurde de rapporter à l'une seule de ces personnes les manifestations qui sont le produit des dix-neuf autres. Lorsque le phénomène dépend de vingt personnes, l'une de celles-ci sera-t-elle blâmée ou louée de ce qui résulte de toute la réunion ?

Aussi longtemps que l'un des membres d'un cercle spiritualiste sera isolé des autres, il sera plus ou moins admis de faire tomber sur ce seul membre la responsabilité des incidents survenus, les autres n'ayant qu'à regarder et qu'à critiquer.

Ce que je désavoue donc sérieusement, c'est d'avoir été le médium alors que dix-neuf ou vingt personnes étaient présentes aux réunions. Il peut être juste de m'attribuer la douzième ou vingtième partie des résultats obtenus, mais pas davantage, à moins que quelques-uns des autres assistants n'eussent une influence défavorable.

Et, dans ce cas encore, la responsabilité des faits ne peut retomber sur moi.

Si ces conclusions, résultat de bien des années d'études et d'amères expériences, sont acceptées et suivies à l'avenir par les chercheurs et les expérimentateurs, alors il est heureux que nous ayons essayé de diverses méthodes pour procéder à nos recherches. Ceux qui reprendront le travail là où je l'ai laissé, trouveront des routes meilleures et plus sûres que celles que j'ai foulées. Il y a tant à apprendre, tant à chercher et à comprendre ! Même en faisant de notre mieux nous ne voyons que « comme à travers un miroir obscur » et nous cherchons notre chemin en tâtonnant dans les ténèbres. Et cependant en nous laissant guider par les rayons qui scintillent à travers les ombres, nous arrivons à la pleine lumière, » et alors nous connaîtrons comme nous serons connus ».

Ma tâche est achevée maintenant. Ceux qui me suivront peuvent souffrir comme j'ai souffert, de par l'igorance des lois divines. Mais, cependant, le monde est plus sage aujourd'hui qu'il ne l'était de mon temps, et ceux qui prendront l'œuvre en main n'auront peut-être point à combattre comme moi la bigoterie et les jugements sévères des bons pharisiens. Et pourtant je ne leur souhaite point une route trop unie, car il me semble, en jetant un coup d'œil en arrière, voir tomber dans la puérilité les nombreux soucis qui m'ont accompagnée dans mes recherches. Du reste, je ne les regrette pas. Ils ont été les censeurs sévères, m'avertissant que j'avais quitté le bon

chemin, et ils ont été aussi mes meilleurs amis, bien que je ne m'en doutasse pas encore dans ce temps-là.

Et maintenant j'ai enfin trouvé ce que je cherchais pendant toutes ces longues années, — années d'études ingrates, — entremêlées de rayons de soleil et d'orages, de plaisirs et de souffrances. Maintenant je puis crier bien haut, et d'une voix joyeuse, à tous ceux qui voudront m'écouter :

« J'ai trouvé la Vérité ! et cette même et grande récompense sera vôtre si vous la cherchez honnêtement, sérieusement, humblement et ardemment. »

MADAME BURGLAIN, médium guérisseur à Pantin (4 Chemins), 51, rue d'Aubervilliers, Seine, est une âme simple et bonne, pleine de dévouement, douée d'une grande puissance fluidique ; les personnes guéries lui ont donné les certificats suivants :

1° « Je soussigné Louis Martin, déclare que Mme Burglain m'a guéri, de mon bras gauche qui était cassé ; ensuite, j'ai été aux hôpitaux de Lariboisière et Saint-Louis, passer la visite pour être bien assuré de ma guérison, tous les docteurs m'ont affirmé que mon bras était bien remis — rue Solférino 67, à Aubervillers ».

2° « Je soussigné, déclare que Mme Burglain m'a guéri d'étourdissements dont j'étais atteint depuis un an ; 4 médecins n'avaient pu me soulager, et en 3 mois j'étais radicalement guéri ».

3° « Je soussigné, Collier Auguste, rue Rouvet, 14 Paris, j'ai été radicalement guéri par Mme Burglain, d'un coup qui m'avait paralysé le bras droit. Après trois semaines de soins par les médecins, et mon bras semblant perdu, on me donna l'adresse de Mme Burglain, et cette dame m'a complètement guéri, en peu de jours. 31 mars 1898 ».

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). L'Eglise catholique et le corps astral, par Amo. — L'aveuglement. — Accomplissement d'un rêve terrible (*Light*). — Une leçon de tolérance. — Le Congrès spirite de 1900, par Léon Denis. — Le Spiritisme en Hollande, par Richard. — Réponse de M. Gardy.

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). Le Croquemitaine des religions, le Diable. — Du Ciel et de l'Enfer; communication médianimique d'un pasteur protestant. — Enquête sur les faits du spiritisme.

Le Moniteur spirite et magnétique (Paris). L'Union des Spiritualistes, par A. Martin. — Spiritisme et Socialisme, par Michael. — Le Progrès, par J. F. — Congrès de Londres, par Moutonnier. — Incinération, par B. Martin — Réincarnation, Echo de l'au-delà. — Une lettre transportée par les Esprits.

Le Phare de Normandie (Rouen). Le phénomène psychique de la Mort, par Demophile. — Réflexions philosophiques ; l'Attelage, par A. la Beaucie. — Manifestations télépathiques, par A. Bloch. — La Religion catholique et le spiritisme. — Vision : Dictée médianimique.

La Paix Universelle (Lyon). Le grand Congrès de l'Humanité. Une, éternelle, universelle, par les Universalistes. — Lettre de J. C. Chaigneau au sujet du Congrès. — Lettre à J. Bouvéry, par H. Modeste. — Vie ésotérique de Jésus de Nazareth, fragments. — Ligue des Femmes pour le Désarmement International ; appel aux femmes de tous les pays. — Communication, par Paul Grendel. — La conscience dans les rapports sociaux de l'homme et de la femme, par L. d'Ervieux.

Le Progrès spirite (Paris, Groupe de Propagande Espérance). La pratique du spiritisme, par A. Laurent de Faget. — La Charité matérielle et la Charité morale, instructions des Esprits, extrait de l'Evangile selon le spiritisme d'Allan Kardec. — Réfutation, par M. Léon Denis d'une Conférence anti-spirite. — Le Pinson et la Chouette, poésie de Mme Vve Louis Debloux. — Réflexions d'un spirite un jour d'obsèques nationales.

Le spiritisme moderne (Paris). Le Travail, par Beaudelot. — Paraboles, par A. Valabrègue. — L'origine des visions paradisiaques, par Henri de Latour. — Voix de l'au-delà, De l'origine de la vie, Médium J. D. Joie maternelle, C. D. — L'harmonie, par Berlioz. — Le symbolisme de la Croix (*fin*), par Rochester.

La Revue théosophique Française. Le Lotus Bleu (Paris). Spiritisme et Théosophie, par Annie Besant . — A propos de « Spiritisme et Théosophie », par D.-A. Courmes — L'Enseignement théosophique, par Ch. Pahon. — L'Homme et ses corps (*suite*), par Annie Besant. — Auto-suggestion, par A.-R. — Variétés occultes : Les dompteurs du feu (*fin*), par le Dr Th. Pascal. — Qu'est-ce qui dompte le feu, par Th. Pascal. — Le XXIIIe anniversaire de la fondation de la Société théosophique à Adyar, par La Direction — Demandes et Réponses, par Bertram Keightley . — Distiques végétariens, par M. Largeris. — Echos du monde théosophique, par Paul Girard.

L'humanité intégrale (Paris). La réparation de Robespierre. — Les élémentals par l'Oriental. — Eugénie Potonié-Pierre. — Congrès des études psychiques, par Jules Alix. — Poésie, Le Prophète, par Mme O. de Bezobrazow. — Lectures et notations, par J. C. Chaigneau.

Journal du magnétisme et de la psychologie (Paris). — Les grands magnétiseurs : Alexandre Bertrand. — L'auto-thérapeutique, par A. Dubet. — L'avenir de la psychologie, par A.D. — Manifeste de la Société uninationaliste. — Conseil pratique : l'angine de poitrine, par Durville. — Les ascètes. — Conversation de Pie IX avec Lafontaine. — Un peu d'astrologie. — Mouvement spiritualiste. — La synarchie ou la Société future, par A. Dubet.

L'Echo du Merveilleux (Paris). Le Merveilleux au pays de M. Loubet, par G. Méry. — Portrait graphologique de M. Loubet. — La mort de Félix Faure et les prophètes, par Mme de Thèbes, Mlles Couesdon et Vanky. — Souvenirs d'une voyante (*suite*), par Mme Claire Vautier. — L'Apocalypse et le secret de la Salette, par H. L. — Les Drames de l'Elysée vus dans le cristal, par G. Malet. — Psychisme expérimental, par G. Ferrys.

Lire dans la *Vie moderne*, la Vie miraculeuse, par Ismala.

A Luz. — Curityba (Brésil). — Novembre et décembre 1898. — Sur la mort de V. Tournier, La Rédaction. — Conversations médianimiques d'un positiviste sur le

spiritisme. — Catholicisme et spiritisme, D. Velloso. — Congrès de Londres (juin 1898), discours de M. Harrison D. Barret. — Origine des espèces et transformisme. — Sermon du R. P. H. P. Haweis.

Lumen. — Barcelone, janvier 1899. — Un peu de science médicale par V. Melcior. — Etudes sur les vies successives par A. Aksakoff. — Notes psychologiques par O. Lopez. — La lettre tue, par G. Alvarez. — Le problème de la génération par Gonzalo. -- Un médium, par A. Erny.

Revista Spirita. — Bahia (Brésil). — Août 1898. — Le 15 août, dictées médianimiques. — Congrès de Londres, juin 1898. — Discours de M. Almeida Nogueira devant le Sénat de l'État de San-Paulo (Brésil).

Revista Espirita. — Porto (Portugal). — Février 1899. — Traduction *in extenso* du discours prononcé par M. Léon Denis, le 3 novembre 1898 (cinquantenaire du spiritisme).

Nous avons reçu de notre excellent confrère « la Revelacion », d'Alicante (Espagne), le *Théâtre Spirite de Manuel Gimeno Eito* et le *Tremblement de Terre,* de Salvador Sellés. — Une étude critique en sera donnée dans le numéro d'avril.

La Revelacion. — Alicante le 25 février 1899. — Section doctrinale : Spiritisme pratique. — Conférence donnée par M. Miguel Gimeno Eito, au Centre Barcelonnais d'Études psychologiques. -- Les spirites apocryphes par Manuel Navarro Murillo. — Section philosophique : La vérité ouvre son chemin, par Jaime Nuigdoller. — Section littéraire : Souvenirs. — Poésie, par Amalia Domingo Soler. — Divers. — Inspirations. — Chronique. — Feuilleton : Volume quatrième de la bibliothèque choisie de « La Revelacion ». — Le Spiritisme dans l'histoire de la Philosophie, per Valeriano Cel.

Il vessillo spiritista (Vercelli Italie). — La revue des Etudes psychiques et la Doctrine spirite, par Volpi. — La conversion au spiritisme du Dr Hodgson, par Dagli Annali.— Une lettre de Cardinal Satolli, par E. Volpi. — Croyance et crédulité, par Cavalli. — En l'honneur de Carl du Prel. — Cause de la lecture de la pensée, par Volpi. — Une judicieuse pensée sur Dreyfus, par E. Volpi. — Un prédicateur de 5 ans ; phénomène curieux à Brescia.

Reçu : *La Lumière* ; *La Revue scientifique et morale du spiritisme* ; *L'Initiation* ; *L'Hyperchimie* ; *Revue de psychologie clinique et thérapeutique,* publiée par le Dr Valentin ; Dans *La Paix* par *Le droit* lire l'article de Jules Bois : Le rôle prépondérant de la femme pour l'établissement de la paix. — *La Nouvelle Plume,* organe du congrès de la jeunesse littéraire, Paris, 1900.

Nouveaux ouvrages reçus.

Principes généraux de science psychique, par Albert Jounet. Brochure de 36 pages Prix : 20 cent. Librairie du *Magnétisme.*

Cette brochure contient l'énoncé des lois et des propriétés fondamentales de la *force psychique,* que l'auteur considère comme un agent physique. Cet agent est dans tous les êtres. A des degrés divers, il est une force universelle que peuvent soumettre, diriger et manier les êtres pensants, visibles et invisibles.

M. Jounet reconnaît à l'agent psychique six propriétés, qui ont pour base la polarité, d'après les travaux de Reichenbach, de Rochas, Durville.

En effet, la polarisation paraît expliquer les faits psychiques d'une manière claire, précise ; et quand on aura lu ce petit travail avec toute l'attention qu'il mérite, on sera frappé de l'importance des découvertes magnétiques.

La polarité expliquerait donc aussi les phénomènes spirites et occultes.

Claudine Roubier, Le Manuel de la femme, vendu au profit de l'œuvre émancipatrice féminine; prix : 0 fr. 25.

Application de l'Aimant au traitement des maladies, avec portraits et figures dans le texte, par le professeur H. Durville. 6e édition. In-18 de 120 pages. Prix : 20 centimes.

On sait depuis longtemps déjà que toutes les maladies nerveuses et la plupart des maladies organiques sont souvent très rapidement guéries par l'application des aimants.

Les douleurs vives cessent au bout de quelques instants, les accès deviennent de moins en moins violents et la guérison se fait, sans médicaments et sans rien changer à son régime et à ses habitudes.

L'action curative des aimants vitalisés de M. Durville est bien plus grande que celle des aimants ordinaires. Par une disposition spéciale, ils peuvent être portés le jour et la nuit, sans aucune gêne, sans aucune fatigue. L'immense avantage qu'ils possèdent sur les autres traitements, c'est que l'on peut, avec le même aimant, selon la nature de la maladie, augmenter ou diminuer l'activité organique, exciter ou calmer et rétablir ainsi l'équilibre qui constitue la santé.

Cet ouvrage se recommande à tous nos lecteurs et plus particulièrement à ceux qui souffrent.

Annie Besant : Karma ou la justice immanente, d'après la théosophie. Librairie de l'*Art Indépendant*. Prix : 1 fr.

Reçu de M. Quentin Lopez, le journal spirite *Lumen*, revue mensuelle d'études psychologiques, rue Pantano, 91, à Tarrasa (Espagne). — Nous lui expédions la *Revue spirite* en échange, avec nos remerciements.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



42e Année. N° 5. 1er Mai 1899.

CHRIST PRÉEXISTAIT-IL A SA MISSION? ÉDUCATION DIVINE

(Voir la *Revue* d'avril 1899, page)

Il est une affirmation qui n'entraîne point de conséquences mauvaises et que nous ne laisserons pas sans réponse, car nous sommes au nombre des chrétiens libres qui pensent justement que le Christ représente, en Lui, une unité inexprimable avec Parabrahm.

Des fidèles et quelques pères de l'église, dans certains cas, ont soutenu l'intervention et l'apparition du Christ, choisi et élevé pour cette mission divine, mais ils ne se sont point bornés à soutenir ce fait qui s'accorde avec les manifestations du spiritisme divin. Ces pères ont prétendu aussi, qu'élu à l'avance pour un rôle humain et messianique, Christ préexistait avant cette mission et que, par une union hypostatique, il avait été lié avec le verbe, à partir de son élection et avant d'être conçu par Marie la Galiléenne.

Avant d'être né, non seulement Jésus préexistait complètement dans l'humanité qu'il allait régénérer, mais aussi dans sa divinité. En tout cas, cela serait-il, que ces affirmations ne changeraient rien aux manifestations du spiritisme divin ; nous l'avons démontré.

Nous restons des orthodoxes, en affirmant que nous rejetons ces affirma-

tions et nous sourirons au nom d'Arien, épithète qu'on nous appliquera injustement, en nous appelant les spirites; et cette accusation sera vaine car, si l'on a prétendu que Jésus avait une âme humaine unie au Verbe, revêtue divinement et préexistante à sa mission de Christ, nous répondons à cette accusation d'arianisme, que nos amis admettent ce qui suit : à l'instant de son incarnation, par son union invisible avec le Verbe, l'âme incarnée de Jésus, quoique devenue humaine, était revêtue de la divinité et cela n'engage que ceux que cette question préoccupe, nous l'avons déjà expliqué longuement.

S'il y a union intime avec le Père, l'homme dans le Messie a dû le mériter par ses actes nombreux et pour le bien qui en fut la suite; les épreuves courageusement et virilement supportées, selon l'Esprit de justice, donnèrent cette faveur toute particulière au Christ.

Parabrahm ne peut être partial s'il viole l'ordre éternel des choses.

Il ne peut donc privilégier qui que ce soit, et s'unir avec le Verbe divin, dès sa création, car Dieu n'use pas d'élections gratuites, et il faut que les âmes aient acquis des mérites pendant leurs réincarnations; c'est là l'économie des ressorts universels et divins,le motif suprême tiré de la loi générale de la vie des sphères.

Ce qui n'est point réclamé par des besoins impérieux n'a pas sa raison d'être, et Parabrahm, dans sa toute puissance, ne s'épuise pas en moyens inutiles; son esprit de justice, fatalement et avec logique, accomplit ce qui est nécessaire.

Le Verbe divin, sur les sphères infinies, ne s'unit à chaque Messie qui doit rénover chacune d'elles, qu'au moment où ces Messies s'incarnent sur ces mondes.

Telle est notre persuasion et celle des esprits guides, car, si Parabrahm transgressait la justesse de cette règle si sage et si progressive, des épreuves et des progrès qui en sont la conséquence, on ne pourrait déterminer le pourquoi de cette transgression à l'ordre éternel des choses.

L'avancement de chaque Messie est proportionné; il est en rapport avec la nature de la sphère sur laquelle il doit agir.

Mais *ce Verbe éternel*, immuable et unique, est *sans cesse le même*.

Selon les Esprits messies qui s'incarnent, individualités plus ou moins élevées dans leur hiérarchie, ce verbe est conçu diversement, et cela est logiquement divin.

En initiant une collectivité terrienne, ils disposent à l'intellectualité, puis à la spiritualité, ceux qui les écoutent et selon l'entendement des auditeurs.

En des phases plus ou moins complètes, les messies développent et

grandissent le Verbe qui est en eux, la loi étant identique pour tous les fils de Parabrahm.

Les *êtres* portent en eux tous les devenir; descendus par involution, tous, sans exception évoluent vers le Soleil des Soleils, Dieu substance active et *raison-mouvement*.

Ce sont là des formules qui, pour un avenir encore indéterminé, peuvent suffire, ce semble, aux élèves de Parabrahm qui étudient sur les terres habitées; ceux qui cherchent la connaissance véritable doivent les bien retenir, et celui qui ne peut encore en saisir le sens ésotérique, développera son intelligence pour les concevoir dans le temps, cette monnaie de la Force éternelle.

Du reste, cette révélation est pour le frère en humanité qui cherche la spiritualité véritable; les Guides prétendent que cette mesure est bonne.

Le règne véritable de Parabrahm s'inaugurera, lorsqu'une langue universelle sera adoptée, car Dieu, plein de *miséricorde* et qui nous *aime*, veut être compris de ses fils, sans exception, et entendu sous ces deux modes magnifiques.

Parabrahm veut être dégagé des affirmations prophétiques, réelles ou fausses dont on a voulu l'auréoler, et des conceptions triuaires qui le rendent compliqué et incompréhensible; sa conception doit être grandiose à force de simplicité, et purement et simplement animée par l'esprit de justice.

On a fatigué l'esprit des hommes à l'aide de formules obscures, très amphigouriques et les Esprits, au nom du Grand Architecte des Univers, veulent qu'en langage ordinaire, nous puissions arriver à définir la trinité comme l'expression de la divinité de chaque Messie, comme exprimant la vie de l'Eternel, et celle des sphères qu'il meut fatalement et logiquement.

Oui, frères en spiritisme, dégageons la figure rayonnante de Jésus des questions de scolastique oiseuse qui unissent hypostatiquement l'âme, dans le Messie, avec le Verbe et nous serons dans le vrai; nous serons dans la bonne voie.

***

Parlons maintenant de l'inspiration, chez les prophètes tels que Christ et Moïse et du véritable caractère de ces inspirations, aussi de celui des incarnés missionnaires divins; nous disserterons sur les médiums de nos jours, dont les Esprits se servent pour élever progressivement le niveau intellectuel et moral des incarnés, et ce sera traiter ainsi de l'éducation divine et de ses conséquences générales.

N'oublions pas que le spiritisme du ciel, pour s'aider dans ses modes d'éducation humanitaire, a le spiritisme ordinaire ce coadjuteur de la grande

et simple vérité; en développant notre pensée, comme suite de nos *Réflexions philosophiques*, nous ne pouvons nous répéter.

Ceux qui ne nous ont pas encore lu, devront se reporter aux pages qui précèdent celles-ci, pour avoir une notion précise de ce dont nous avons traité si amplement, quant à la philosophie et à la théologie du spiritisme.

A cause du nombre considérable de prophéties formelles, énoncées par Isaïe et que ses révélations constatent, quant à la doctrine du Christ et tout ce qui le devait toucher dans l'avenir, ce prophète a été acclamé l'*Evangélique*; cependant il fait très peu de cas des règlements imposés par la loi, et cela, au début de sa mission.

Au nom de l'Eternel il avançait ces paroles, au verset 14 : « Qu'ai-je à faire de la multitude de vos sacrifices? Je suis rassasié d'holocaustes de moutons et de la graisse des bêtes grasses; je ne prends point plaisir au sang des bœufs, ni des agneaux, ni des boucs ; mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes solennelles ; elles me sont désagréables ; je suis las de les supporter ».

Le chapitre XVIII du Deutéronome, page 15, rapporte que Moïse a prédit aux Israélites la venue de Jésus, et cela, avec un grand nombre d'autres prophètes; si les anges, mandataires divins, prennent souvent le nom du très haut, des incarnés les imitent, de par leur don de prophétie.

Ainsi Moïse dira à son peuple : « L'Eternel ton Dieu te suscitera, et tu le *verras*, un prophète tel que moi, revêtu de la forme humaine et incarné ici-bas et d'entre tes frères ».

Au verset 18 du Deutéronome, il ajoute, en parlant au nom de l'Eternel : « Je leur susciterai un prophète comme toi, d'entre leurs frères, et je mettrai mes paroles en sa bouche, et il leur dira tout ce que je leur aurai commandé. Et il arrivera que celui qui n'écoutera point mes paroles, qu'il aura dites en mon nom, je lui en demanderai compte ».

Oui, tous les juifs devraient obéissance au législateur qui s'élèverait en un temps futur, à ce prophète qni égalerait Moïse; c'était au temps où ce législateur recevait les tables de la loi, sur le mont Sinaï, et cela entrait dans le plan divin, car l'Eternel voulait ainsi faire une déclaration manifeste de sa volonté.

Dans un monde arriéré, tel que le nôtre, les Hébreux furent un peuple choisi par Parabrahm; sa céleste révélation devait s'appuyer sur ce petit groupe d'hommes.

Aussi les Israëlites devaient-ils se tenir à l'écart de toute population livrée à l'idolâtrie et des incarnés étrangers à leur race, car ils devaient vivre sous la main protectrice de Jéhovah ; des menaces terribles, des promesses

magnifiques, des prodiges inattendus, des miracles et des signes leur avaient imposé cette règle préservatrice.

Parmi eux, ne pourraient s'introduire des cérémonies étrangères et des coutumes autres que les leurs; Jéhovah leur avait expressément recommandé cette loi de conservation, garantie contre tous les désordres qui désagrégeaient les sociétés payennes voisines de la Palestine.

Parabrahm voulait aussi, sachant combien les préjugés sont prompts à s'implanter dans le cœur humain, prémunir les juifs contre cette tendance néfaste pour le progrès des incarnés; aussi, les prévenait-il longtemps à l'avance de ce qui surviendrait.

Lorsque les phases de sa seconde manifestation se présenteraient, par la venue de l'Esprit, il ne fallait pas que, s'en tenant absolument à la première alliance, ils en vinssent à conspuer et mépriser la seconde, si importante et plusieurs prophéties qui visent ce but, sont inscrites dans le vieux Testament.

Comme nous l'avons répété plus haut, Jéhovah a nettement déclaré qu'il renonçait aux oblations et aux sacrifices, aux sabbats et aux nouvelles lunes ; il voulait, en de nouvelles décisions, détruire les anciennes prescriptions qui ne pouvant être éternelles, devaient peu à peu disparaître, pour faire place à la venue de l'Esprit, à la nouvelle alliance avec la nation israélite.

L'Eternel parlait face à face, et bouche à bouche, avec Moïse; en cela, les autres prophètes lui furent inférieurs, car ils n'eurent pas cette faculté supérieure; Dieu disait aux autres missionnaires, ses prophètes, qu'il les entretiendrait, soit en songe, soit en vision.

Dans les *Nombres*, verset 2, chap. 12, jaloux de Moïse, Aaron et Marie s'élèvent contre son autorité. « L'Eternel a parlé par nous, disaient-ils, et pas seulement à Moïse. Mais Jéhovah dit : « S'il y a quelques prophètes parmi vous, moi qui suis l'Eternel, je me ferai connaître à lui par vision, et à lui par songe. Il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, qui est fidèle dans toute ma maison ; je parle avec lui, bouche à bouche, même clairement et non par énigmes, et il voit la ressemblance de l'Eternel par les anges ses envoyés. Pourquoi n'avez-vous donc pas craint de parler contre mon serviteur Moïse »?

Ce qui précède est positif, ce semble, et indique une volonté immuable; les israélites actuels ont conservé, à ce sujet, l'opinion que leurs anciens avaient au temps du législateur de génie, *Moses*.

Voici une opinion des hébraïsants actuels : Pour eux, le grade de Moïse est celui de l'inspiration supérieure à celle de tous les autres prophètes ; en conséquence, ils disent, de ce haut degré d'initiation : *Gradus Mosaicus*,

parce que, en 4 points, il pouvait, quand il voulait, prophétiser à son heure; les autres étaient soumis à entendre parfois, le verbe divin.

L'inspiration prophétique n'avait jamais troublé son *moi*; il était l'ami de Jéhovah.

Un grand archange s'emparait de lui, et, en possession de ses organes, Dieu l'éclairait immédiatement, par cet intermédiaire.

Jamais ce grand homme n'eut de visions et de songes.

Tels sont les quatre points déterminants de sa haute puissance, mais il viendra un autre prophète, puissant comme lui et son égal.

Il visait Jésus, sans conteste.

Jésus avait le caractère et la science voulue pour cette mission, jamais il ne fut hanté par les songes. Saint Paul, Saint Pierre, Saint Jean ne peuvent en dire autant.

Dieu communiquait bouche à bouche, avec Jésus, et actuellement, le Christ préside au mouvement spirite et spiritualiste universel; son Esprit est parmi nous, a dit le maître en logique et en bon sens, le fondateur de notre doctrine, *Allan Kardec.*

La prophétie de Moïse, quant à un prophète, son égal, était accompagnée d'une menace, nous l'avons vu, si les juifs rejetaient le second avènement.

Cette prédiction ne s'est-elle pas complètement réalisée? Depuis Jésus, que les Israélites ont méconnu, et crucifié, ils sont errants, sans patrie, toujours sacrifiés, toujours sous la menace d'exils nouveaux.

Cet état spécial avait été prévu et bien aveugle est celui qui ne le sait voir.

Oui Jésus voyait Dieu face à face, c'est-à-dire qu'il recevait ses inspirations, directement de Parabrahm.

Que la pensée de nos lecteurs s'arrête sur la parole de Moïse, pour en méditer : « Je leur susciterai un prophète comme toi, d'entre leurs frères, et « je mettrai mes paroles en sa bouche, et il leur dira tout ce que je leur « aurai recommandé. *Et il arrivera que celui qui n'écoutera point mes paroles, « qu'il aura dites en mon nom, je lui en demanderai compte* ».

L'alliance mosaïque ne pouvait être perpétuelle; en elle, se trouvait le germe de la seconde alliance.

Tel un arbre vieilli, dans le même terrain et ne donnant plus de fruits, peut encore fournir des rejetons pleins de sève, qui portés en terrain bien assolés, deviendront vigoureux et récompenseront la constance de l'arboriculteur conscient.

Le mosaïsme portait donc le germe d'une nouvelle puissance religieuse, capable de mieux relier l'humanité à l'Eternel.

Par le spiritisme, les Esprits retardataires sont mis en contact avec les

bons, et l'exemple que ces derniers leur donnent, les amènent à s'amender; de même, au contact des Esprits qui ont acquis la sagesse, et la pureté, les faux savants, et même ceux qui savent peu, s'instruisent et s'intellectualisent.

Pour effectuer l'amélioration de l'homme qui ne pense qu'à jouir,comme aussi à l'avancement des agents en spiritualité, Parabraham a accepté la collaboration mélangée d'Esprits bon ou mauvais, émigrés d'un autre monde sur notre sphère, comme aussi des terriens, et de là, la variété étrange et bigarrée des communications médianimiques et de tous les phénomènes.

Ce sont là, en réalité, les collaborateurs du spiritisme supérieur et divin, au bénéfice du spiritisme ordinaire, le temps étant venu pour une grande évolution de toutes les âmes incarnées.

Il a été prédit ceci et nous l'avons établi maintes fois : La pentecôte nouvelle nous viendrait illuminer et sur les fils du Père, qui cherchent la vérité avec ardeur, descendrait une large effusion de l'Esprit Eternel.

Cette troisième révélation a lieu. Saint Irénée l'a prédite et avant lui Jésus, Habacuc, Zacharie, Daniel, Zoël, Isaïe, savaient que Parabrahm ferait pour cette troisième révélation, ce qu'il avait accompli pour les deux premières.

Les médiums, vu leur passivité, ne sont pas les meilleurs ouvriers de la vigne du Seigneur, quoique choisis comme agents indispensables et intermédiaires des vues divines, des vues des Esprits guides.

Il y a, de ce fait, ce qui *vient de la volonté humaine*, de l'*émanation des fluides humains* qui ont une part nécessaire aux manifestations spirites, et, *ce qui vient de Dieu*; c'est ce qu'Aksakoff a appelé *animisme*, pour la volonté simplement humaine, et *spiritisme* quant à la volonté divine (1).

Et les meilleurs, parmi ces agents de manifestations, ne sont pas les extatiques qui, sous l'influence de l'animisme, de leur moi personnel, donnent un fait vrai, sur 10 qui ne le sont pas ; les groupes en général en ont un, ce semble, de ces médiums?

De même pour les médiums intuitifs qui, trop souvent, égarent leurs auditeurs, sous l'influence d'Esprits inférieurs qui s'emparent des sujets, se les assimilent pour ainsi dire, pour semer les méprises erronées.

Les médiums auditifs sont sujets à ces obsessions, car, trop souvent, ils servent de truchement à des Esprits inférieurs, sinon mauvais.

Allan Kardec l'a dit : « L'extatique se peut souvent tromper, surtout lors-
« qu'il veut pénétrer ce qui doit encore rester un mystère pour l'homme ;
« alors il s'expose à être le jouet d'Esprits trompeurs qui profitent de son
« enthousiasme, pour le fasciner ». Livre des Esprits, p. 192, n° 444.

(1) *Animisme et spiritisme*, in-8 sur beau papier, portrait de l'auteur et figures nombreuses. 10 fr.

Pour le Maître, comme pour nous, lorsqu'un Esprit supérieur en savoir, un missionnaire supérieur trouve un véritable inspiré, celui que les anciens ont surnommé semblable au Gradus mosaïcus, on a le sujet idéal, avec lequel les êtres supérieurs sympathisent.

En réalité, par ce double intermédiaire, l'envoyé divin et le sujet inspiré, Dieu s'entretient comme frère avec un frère, et tout alors est limpide, plein de quiétude, et l'Esprit de vérité illumine ces conversations entre le visible et l'invisible.

Sous la même inspiration, un médium écrivain qui inspire de hautes sympathies dans l'au-delà, qui n'est ni vaniteux ni orgueilleux, écrit sous la dictée des Esprits qui peuvent en paix, se servir d'un instrument perfectionné avec intelligence et savoir.

Le médium vrai sait que tout lui vient de l'éternelle vérité, que sans elle il serait impuissant à rendre les choses du ciel.

Dans l'« Evangile selon le spiritisme », Allan Kardec déclare que Dieu-Parabrahm qui meut les univers, qui est le père suprême de tous les Esprits, relie solidairement ce qui est matière, intellectualité et spiritualité ; il consacre le rôle de toutes les créatures en les faisant involuer, puis évoluer vers un objectif suprême de justice.

Cette solidarité de tous les êtres établit qu'il n'y a ni monopoles ni priviléges, et que, s'il y a eu des médiums divins, tels que Moïse et le Christ par exemple, nous pouvons tous être mis à même de recevoir de hautes inspirations, en développant notre savoir, notre moralité, notre tendance à la spiritualité.

L'Universalité, sans exclusions, c'est ce que veut Parabrahm et c'est bien là le véritable cachet des vérités supérieures.

Allan Kardec les a pressenties, ces vérités, lorsqu'il a parlé de criterium et de contrôle universel, sans avoir été bien compris par ses contemporains.

Cette religion universelle par la fusion de tous les cultes, après l'explication des mystères qui de nos jours sont mûrs, et la réduction du surnaturel au surhumain, c'est bien en réalité *l'ordre spirite et divin.*

La véritable théologie du spiritisme, selon nous, telle que nous la donnons, nous conduit logiquement à la religion universelle.

Pour parvenir à rétablir ici-bas, la fraternité originelle et son unité tant désirée, c'est-à-dire le règne de Dieu, il faut la sainte harmonie des cœurs et des âmes.

P. G. LEYMARIE.

UNE ÉCHAPPÉE SUR L'INFINI (1)

PAR M. LE PROFESSEUR ED. GRIMARD

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer aux lecteurs de la *Revue spirite*, la prochaine apparition d'un livre dont le titre suggestif, *Une échappée sur l'infini*, fait pressentir la largeur des horizons qu'il se propose d'entr'ouvrir.

Empressons-nous d'ajouter que les promesses de ce titre ont été pleinement réalisées.

Bien que l'auteur déclare modestement, dès le début, qu'il ne fera que répéter ce que beaucoup d'autres ont dit avant lui, il faut lui savoir gré d'avoir « répété » d'une telle façon que son livre n'en est pas moins original et des plus instructifs.

Des enseignements divers, des révélations nombreuses qui, depuis une cinquantaine d'années, ont été communiquées à l'humanité, il a fait un résumé vivant et pour ainsi dire organique, où s'enchâssent les phénomènes spirites dès longtemps connus et catalogués. Non seulement il a rangé par ordre chronologique les diverses phases par lesquelles est passée la doctrine ésotérique, mais encore et surtout il a fait une application pratique et « édifiante », dans le sens le plus élevé du mot, de cette doctrine appelée à devenir la philosophie, la morale et la religion de l'humanité régénérée.

C'est en prenant cette idée pour objectif, qu'il a raconté l'histoire émouvante de *Psyché*, c'est-à-dire l'âme humaine qui, des profondeurs ténébreuses de la vie élémentaire, monte lentement jusqu'aux plus hautes régions qu'illuminent les splendeurs de l'univers sidéral. Et c'est en suivant pas à pas la longue évolution de cette âme, à travers ses transmigrations séculaires, que le lecteur arrive bien vite à comprendre que chacun de nous n'est, en réalité, que l'incarnation dernière de toute une série d'êtres successifs formant comme une sorte de pyramide que termine notre personnalité terrestre. C'est donc à chacun de nous qu'incombe le devoir de hausser cette pyramide, à travers les vies qui nous attendent et qui toutes se rattachant à ce que nous avons été dans le passé, nous poussent vers ce que nous devons devenir, au milieu des péripéties que nous réserve la conquête de notre divinité.

Quelle grandeur surhumaine nous confère l'apanage de cette liberté qui nous donne le droit et le devoir de lutter de stage en stage et de monde en monde, de nous relever après chaque défaillance et de reprendre la voie directe, la route royale qui seule peut nous conduire au but.

Tels sont le sens et la portée de cette merveilleuse doctrine qui préside à toutes les manifestations de notre vie morale et à laquelle nous initie une

(1) Un vol. in-12, 3 fr. 50, librairie, 42, rue Saint-Jacques.

série de chapitres ayant pour titres : *le problème de la vie; les aurores; le plan divin* et enfin *l'épopée de la vie* qui, par delà les portes du sépulcre, nous fait renaître et revivre d'éternité en éternité.

Analysons, en quelques mots, chacun de ces chapitres.

Dans le *Problème de la vie*, sont résumées toutes les protestations indignées, toutes les lamentations navrantes des désespérés, en présence des tristesses de la vie que n'ont jamais pu consoler ni nos systèmes de philosophie, ni nos traités de morale, ni nos dogmatiques religieuses.

Quant aux « *aurores* », aurores symboliques qui représentent les premières lueurs de la vie spirituelle, elles sont au nombre de deux. La première, aux anciens âges du monde des Aryas, a teinté de rose les neiges des montagnes de l'Asie. La seconde, la nôtre, reflet de la première, à travers la distance et les siècles, colore notre ciel, dont l'horizon s'illumine des lueurs prophétiques de l'aube de l'Himalaya.

Dans le « *Plan divin* » nous voyons s'étaler devant nous toute la magnificence de l'univers souverainement organisé pour l'évolution de la vie, sous la double action de l'esprit et de la matière associés et confondus, et c'est là que nous est racontée cette dramatique histoire de Psyché, la divine, qui, dans la possession de sa pleine liberté, lutte, souffre, s'épure et triomphe, sous le rayonnement du soleil de justice.

Dans « *L'Epopée de la vie* » enfin, drame grandiose et solennel, nous sont exposées la *naissance*, *la mort* et la *renaissance*, où dans un éblouissement prodigieux éclatent toutes les splendeurs de l'apothéose des humanités.

Et c'est dans l'enchaînement de tous ces chapitres qui se complètent l'un l'autre, que se manifeste la souveraine majesté de la doctrine ésotérique dont l'idée fondamentale n'est autre que celle de l'évolution universelle, où s'associent, à nous, nos frères célestes d'outre-tombe pour la conquête de notre collective immortalité.

Après la partie doctrinaire de son livre, l'auteur nous en fournit la partie historique où sont groupés, en faisceau de preuves et de témoignages, toute une série de faits constatés, contrôlés, irrécusables qui constituent le « *phénomène spirite* » dans son intégralité : médiumnités, matérialisations, communications d'outre-tombe, télépathies, secondes vues, lévitations, extériorisations de la sensibilité, envoûtements, bref toutes les manifestations progressives de la vie psychique dans tous les pays et dans tous les temps — longue et saisissante énumération de « *choses étranges* » qui viennent confirmer toutes les attestations, corroborer tous les témoignages.

Puis, dans un chapitre final, sorte de péroraison récapitulative dont les conclusions s'imposent, l'auteur évoque les révélations des grands ancêtres et rappelle toutes ces voix concordantes qui, descendues de l'Himalaya, ont traversé l'Asie, l'Afrique, l'Europe et sont venues jusqu'à nous, répétant à tous les échos le grand cri libérateur du nouvel Evangile : Dieu est là-haut, en bas, ici ; partout et autour de lui, tourbillonnent les Esprits, étincelles

de son foyer, âmes immortelles qui, à travers les flots de l'océan sidéral, montent jusqu'à la réalisation du divin qui sommeille dans chacune d'elles.

C'est ainsi que se termine ce livre dont certaines pages saisissantes donnent véritablement le « frisson de l'inconnu, le vertige de l'infini ». Et c'est une chose réconfortante entre toutes que la manifestation de ces hautes et viriles vérités qui viennent secouer notre torpeur, nous remettre debout, nous faire lever la tête vers le ciel, alors qu'au milieu de l'avachissement des consciences et des amertumes de la vie, tant de désespérés tâtonnent, trébuchent et se demandent avec angoisse si, de quelque côté de l'horizon ténébreux, ne leur viendront pas enfin les rayons précurseurs des futures aurores.

Nos lecteurs peuvent donc acquérir ici un volume qui a un fond réel, une forme parfaite, et sur lequel la méditation peut s'exercer; nous saluons M. Grimard, un intellectuel éclairé, un nouvel auteur spirite ami de la véritable spiritualité. P. G. L.

LES PREUVES EXPÉRIMENTALES DE L'EXISTENCE DE L'AME

Les preuves métaphysiques de l'existence de l'âme ne suffisent point à beaucoup de personnes. Malgré la superbe assurance des philosophes et des théologiens, notre esprit est trop faible pour embrasser toujours la totalité des premisses; de là nos conclusions si souvent contradictoires sur le même sujet.

Platon ne croyait pouvoir se décider en faveur de l'immortalité de l'âme qu'en s'appuyant sur les traditions antiques.

« Il faut croire les législateurs et les traditions antiques, et particulière-« ment sur l'*âme*, lorsqu'ils nous disent qu'elle est totalement distincte du « corps et que c'est elle qui est le *moi*; que notre corps n'est qu'une espèce « de fantôme qui nous suit; que le *moi* de l'homme est véritablement immor-« tel; que c'est ce que nous appelons *âme* et qu'elle rendra compte aux dieux, « comme l'enseigne la loi du pays; ce qui est également consolant pour le « juste et terrible pour le méchant.

« Nous ne croirons donc pas que cette masse de chair que nous enterrons « soit l'*homme*, sachant que ce fils, que ce frère. etc., est réellement parti « pour un autre pays, après avoir terminé ce qu'il avait à faire dans celui-ci. « Cela est certain, quoique la preuve exige de longs discours; et il faut « croire ces choses sur la foi des législateurs et des traditions antiques, à « moins qu'on n'ait perdu l'esprit. »

(*Des Lois*, t. IX de ses œuvres, éd. Rip. p. 212.)

« On doit certainement toujours croire à l'antique et sacrée tradition qui

« nous apprend que l'âme est immortelle et qu'après sa séparation d'avec le « corps, un juge inexorable lui inflige les supplices qu'elle a mérités. »

(*Lettres*, t. IX, p. 115.)

Deux mille ans après, l'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, se bornait à remplacer la tradition par la révélation.

« Avons-nous des preuves bien convaincantes de cette immortalité ? S'il « s'agit d'une certitude parfaite, notre raison ne saurait la décider. La raison « nous apprend que notre âme a eu un commencement de son existence ; « qu'une cause toute puissante et souverainement libre l'ayant une fois « tirée du néant, la tient toujours sous sa dépendance et la peut faire cesser « dès qu'elle voudra, comme elle l'a fait commencer dès qu'elle l'a voulu. Je « ne puis m'assurer que mon âme subsistera après la mort et qu'elle subsis- « tera toujours, à moins que je ne sache ce que le Créateur a résolu sur sa « destinée. C'est uniquement sa volonté qu'il faut consulter ; et l'on ne peut « connaître sa volonté s'il ne la révèle. Les seules promesses d'une révéla- « tion peuvent donc donner une pleine assurance sur ce sujet. Quoique la révéla- « tion seule puisse nous convaincre pleinement de cette immortalité, néan- « moins on peut dire que la raison a de très grands droits sur cette question. « Rassemblez les raisons prises de l'âme humaine, de l'excellence du but de « ses facultés considérées dans le rapport qu'elles ont avec les attributs « divins ; prises des principes de vertu et de religion qu'elle renferme, de « ses désirs et de sa capacité pour un bonheur infini. Joignez toutes ces rai- « sons avec celles que nous fournit l'état d'épreuve où l'homme se trouve « ici-bas, la certitude et tout à la fois les obscurités de la Providence ; vous « conclurez que le dogme de l'immortalité de l'âme est fort au-dessus du « probable. Ces preuves bien méditées forment en nous une conviction, à « laquelle il n'y a que les seules promesses de la Révélation qui puissent « ajouter quelque chose. »

Eh bien, cet écrivain se trompe.

Aujourd'hui nous sommes trop loin des traditions primitives pour nous y fier ; les révélations s'imposent difficilement à nos esprits façonnés par l'éducation scientifique moderne ; nous ne sommes plus accessibles qu'aux preuves expérimentales. C'est de ce côté que se tournent les efforts de ceux que préoccupe le grand problème de notre destinée après la mort et, il faut le reconnaître, ces efforts reçoivent, chaque jour, leur récompense. Chaque jour voit s'accroître, d'une part, nos moyens de communication avec les intelligences invisibles qui nous entourent, d'autre part, le nombre des preuves de l'existence chez les vivants d'une âme indépendante du corps.

L'expérience suivante que j'ai répétée devant M. Charles Henry, maître de conférences à l'Ecole des Hautes études, le Dr Foveau de Courmelles et

M. Serge Youriéwitch, gentilhomme de la Chambre de S. M. l'Empereur de Russie, attaché à l'ambassade de Paris, montre d'une façon très nette que l'homme possède, outre son corps, une partie plus éthérée, qui, même pendant la vie, peut quitter l'enveloppe charnelle et transporter au dehors le siège de ses sensations.

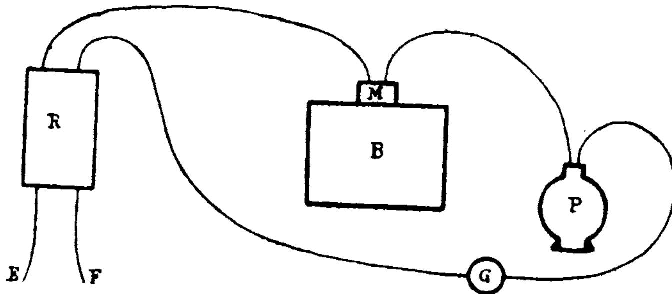
Le sujet dont je me suis servi, Mlle Lina, présente à un haut degré le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité dès les premières phases de l'hypnose. Aussitôt qu'elle est endormie magnétiquement, sa peau devient insensible et la sensibilité est reportée sur une sorte de couche extérieure qui enveloppe tout son corps à une distance de 3 ou 4 centimètres ; si on continue la magnétisation, il se forme d'autres couches de sensibilité décroissante distantes de 7 à 8 centimètres les unes des autres. Quand on prolonge les passes, ces zones se condensent d'abord à droite et à gauche du sujet en formant deux espèces de colonnes qui finissent par se réunir en une colonne unique située généralement à un mètre en avant d'elle (1). Cette colonne est alors le siège unique de la sensation. Il suffit qu'on pince l'air, en un point quelconque de l'espace qu'elle occupe, pour que le sujet accuse une douleur dans le point de son corps situé à la même hauteur; il sent vaguement quand on exécute la même action entre lui et la colonne ; il ne sent plus rien si cette action se produit partout ailleurs, soit dans l'air environnant, soit sur son propre corps. Lina voit cette colonne sous la forme d'une nuée lumineuse; d'autres sensitifs la voient également, mais le plus grand nombre éprouvent simplement une sensation de froid ou de *toile d'araignée* quand ils y introduisent la main. Lina possède en outre une propriété qui lui est spéciale, c'est d'être extrêmement sensible aux vibrations musicales quand elle est extériorisée, et d'exécuter *automatiquement* les gestes conformes aux sentiments qu'exprime la musique.

J'eus l'idée, il y a quelques jours, d'essayer ce que pourrait produire sur elle un dispositif électrique que venait de monter chez lui M. Charles Henry pour étudier l'action thérapeutique des secousses rythmées, comparativement aux secousses isochrones produites par les trembleurs dans les appareils à induction ordinaires.

L'appareil se compose d'une boite à musique B, dite Polyphon, sur lequel est placé un microphone Hughes à 4 charbons M. Ce microphone est relié, d'une part, au pôle positif d'une pile P, donnant une force électro-motrice

(1) Chez des sujets encore plus entrainés que Lina, la colonne prend exactement la forme du corps dont elle est sortie. Voir pour plus de détails sur le processus de ces phénomènes mon livre sur l'*Extériorisation de la sensibilité* et un article paru en 1893 dans les Annales des sciences psychiques sous le titre : *Les fantômes des vivants*.

constante d'environ 4 volts, d'autre part à l'une des bornes d'une petite bobine R (sans interrupteur) du téléphone Bert-d'Arsonval; l'autre borne du même circuit primaire est relié au pôle négatif de la pile. Des deux bornes du circuit secondaire de la bobine partent des fils isolés E et F destinés à les relier à l'organisme de l'expérimentateur. Un rhéostat G, placé sur le fil reliant la pile au microphone, permet de régler l'intensité du courant primaire et d'éviter les crachements du microphone, dont les vibrations, qui ne sont autres que les vibrations sonores, font l'office de l'interrupteur de la bobine.



Si on se place dans un lieu assez éloigné pour ne pas entendre directement les airs joués par le polyphon, il suffit, pour les entendre, de placer, aux extrémités E et F des fils du courant secondaire de la bobine R, des récepteurs téléphoniques et de les porter contre ses oreilles.

Quand on ôte les récepteurs et qu'on tient simplement les extrémités E et F entre ses doigts, on n'entend plus rien; mais on sent des secousses plus ou moins intenses suivant l'intensité du son, les sons graves étant perçus d'une façon plus intense que les sons aigus.

J'ai endormi légèrement Lina dans une pièce fort éloignée du polyphon, toutes les portes étaient fermées de telle façon qu'il était impossible d'entendre directement les sons de l'instrument. J'ai placé alors dans ses mains les extrémités des fils du courant induit. Elle n'a pu supporter les commotions qui cependant nous paraissaient fort légères; nous avons dû diminuer l'intensité du courant par l'interposition de résistances convenables jusqu'au moment où l'aiguille du rhéostat fut ramenée presque au zéro.

Lina put alors percevoir sans souffrance les vibrations transmises et exécuter une mimique appropriée à l'air qu'elle entendait. Nous nous en assurâmes, en constatant non seulement que les gestes étaient bien conformes aux sentiments exprimés par la musique, mais encore que ces gestes se reproduisaient identiquement lorsque l'on supprimait tout contact avec les fils et qu'en ouvrant toutes les portes on laissait le sujet entendre directement la musique.

On ferma ensuite les portes pour intercepter le son ; on changea l'air du polyphon et on n'en fit toucher à Lina qu'un seul des fils, l'autre restant à terre. Elle donna encore, mais avec un peu moins d'intensité, la mimique appropriée au nouvel air.

Le même phénomène se reproduisit, quand, au lieu de faire saisir l'une des extrémités du fil par la main du sujet, je me bornais à toucher avec cette extrémité, la couche de sensibilité extériorisée, *à 3 ou 4 centimètres de la peau.* La mimique cessait dès que le fil n'était plus en contact avec la couche.

Je poussai plus loin l'expérience, en déterminant par des passes prolongées la formation du corps fluidique. Nous constatâmes tous qu'il suffisait de placer le bout d'un des fils sur cette colonne invisible mais parfaitement délimitée, située à environ un mètre en avant du sujet, pour que Lina entendît la musique et le témoignât par ses gestes. La réaction n'avait lieu pour aucun autre point de l'espace, sauf pour l'intervalle qui se trouvait entre la colonne et son corps, mais alors elle était faible et le sujet manifestait de la douleur. Il était complètement insensible quand le fil touchait les côtés ou la partie postérieure de son corps.

En variant les airs du polyphon à l'insu du sujet et même de moi qui tenais le fil, en prenant des airs à mimique très nette comme « En revenant de la revue » et « Laisse-moi contempler ton visage », et enfin en répétant plusieurs fois les expériences, nous avons reconnu d'une façon certaine qu'il y avait bien là une perception réelle indépendante de toute suggestion. Les spectateurs que j'ai cités m'ont autorisé à m'appuyer sur leur témoignage, témoignage d'autant plus précieux qu'on ne trouve pas, tous les jours, des sujets exceptionnellement entraînés et se prêtant à des opérations à la suite desquelles ils restent longtemps fatigués.

A. DE ROCHAS.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE

A TRAVERS LES AGES

DEUXIÈME PARTIE. — CHAPITRE VII

Chez les Indous.

En abordant la seconde partie de notre œuvre, il y a lieu de se demander quel a été le pays d'origine de la DOCTRINE ESOTÉRIQUE.

Où est-elle née cette doctrine ?

La tradition la plus accréditée, c'est qu'elle serait née dans l'Inde, dans l'Orient ; d'autres savants affirment qu'elle n'aurait fait que revenir des pays orientaux, après avoir subi une éclipse fort longue dans notre occident.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le lieu de discuter ici ce grand fait historique ; par suite d'un mirage un grand nombre d'écrivains, le plus grand nombre, pourrions-nous dire admet, que la Doctrine Esotérique nous vient de l'Inde, de l'Asie centrale, qu'on a longtemps considérée comme le berceau de l'humanité, de ce merveilleux pays qui a fourni au monde entier ses dogmes religieux, toute sa philosophie, toutes ses découvertes scientifiques, de cette terre qui a donné naissance aux Védas et au Védantisme, ces monuments sublimes de l'esprit humain, ainsi qu'aux religions de Zoroastre, de Bouddha, d'Ammon-Ra, de Moïse, du Christ et de Mahomet.

C'est de cette terre, d'où nous sont parvenus tous les mystères, toutes les Initiations, tous les Mages, tous les vrais kabbalistes et autres philosophes.

Admettons que ce sont les habitants de l'Inde qui sont les créateurs de notre Doctrine.

Quelle est l'origine de ces Hindous ?

Le législateur sacré de l'Inde, Manou, va nous l'apprendre:

« Nos pères, nous dit-il, ont reçu des Sages le nom de *Vasyas*; nos ancêtres étaient les *Adityas* et les ancêtres de nos ancêtres se nommaient *Rutas*. » *Liv.* III·)

Ce passage de Manou confirme une tradition des Brahmes de l'Inde, laquelle nous apprend que la Race Hindoue aborigène descend d'une race primitive et antédiluvienne dénommée *Race des Rutas*, qui aurait occupé, avant le dernier Déluge, toute l'Asie et le continent de la Polynésie tout entier : or, ce déluge remonte à 30.000 ans au moins avant l'époque actuelle.

Nous est-il possible de reconstituer la géographie préhistorique de cette époque reculée et connaître ainsi la partie de l'Inde habitée par la *Race des Rutas* (ou des hommes rouges) ?

Grâce à la science moderne, contrôlant les légendes de l'Antiquité, on peut parfaitement essayer cette reconstitution et lui donner une vraisemblance sinon incontestable, au moins très acceptable ? Occupons-nous, tout d'abord de l'Atlantide et en premier lieu de l'origine de son nom. Ce terme provient et cela d'une manière indiscutable, de cet énorme amas d'eau, qui baigne une très grande partie de notre Globe, amas dénommé *Océan Atlantique*.

La science moderne a parfaitement admis aussi, sinon établi, d'une façon certaine, la périodicité des convulsions du globe, dénommées *Déluges*, convulsions qui surviennent à des époques fixes, qu'on a pu déterminer à l'aide de calculs astronomiques. — Ces grands cataclysmes ont eu pour résultats de changer l'assiette des mers en faisant disparaître les Continents et émerger ceux précédemment engloutis.

Voici ce que nous apprend, au sujet de ces révolutions cosmiques, le *Hari-Purana* ; nous donnerons une brève analyse du commencement de ce poëme.

A peine deux cents âges divins s'étaient-ils écoulés, c'est-à-dire qu'un jour de Brahmâ ne s'était pas encore accompli que *Purusha* (*Lit.* Le mâle céleste) entra dans une très grande colère ; sa voix fit retentir tout l'Univers; et les astres et les mers écoutèrent la voix qui disait : Pourquoi, transformant ma substance, ai-je tout créé ! L'aither, la lumière, l'air, l'eau, la matière et pourquoi dans celle-ci, ai-je jeté le *Germe Universel*, duquel sont sortis tous les Etres ?

Et voilà que les animaux se dévorent entre eux, que l'homme se bat avec son frère et qu'il méconnaît ma puissance, puisqu'il n'a qu'une occupation : Détruire mon Œuvre et faire triompher partout le *mal* contre le *bien*. — Aussi, sans attendre l'accomplissement des mille âges divins, je vais étendre la nuit sur l'Univers. Et les créatures vont rentrer dans la matière ; la matière dans l'eau ; l'eau dans la lumière ; la lumière dans l'air ; l'air dans l'aither qui est ma propre Substance !

Et l'eau dont sont sortis les êtres vivants détruira les êtres vivants.

Or Vishnou, entendant ces terribles paroles, s'adressa en ces termes à Brahmâ :

« O ! Toi, Illustre Maitre de l'Univers, des Dieux et des hommes, Toi, l'Omniscient et l'Omnipotent à qui tout l'Univers obéit, toi qui m'as fait sortir de ta pure Essence pour conserver la création, apaise ton courroux et fait grâce à l'Univers ! »

Mais Brahmâ ne pouvant rien changer à ce qu'il voulait exécuter dit à Vishnou : « Trouve-moi un saint homme et je le sauverais lui et sa famille et il repeuplera la terre, etc... »

La suite de cette légende est absolement identique à celle que nous expose la Bible; c'est-à-dire, Noé construisant son arche, etc., etc.

Mais dans la légende hindoue, le récit est enveloppé de cette poèsie orientale, qui orne et qui embellit si magnifiquement les faits les plus simples,

Et c'est à partir de ce récit que commence le développement de la Doctrine Esotérique.

Mais où a-t-elle été conservée cette Doctrine?

Dans des cryptes et dans les sanctuaires des temples existant sur les sommets élevés de l'Himalaya. C'est sur ces mêmes hauts plateaux, qu'habitent, paraît-il, depuis des temps extrêmement reculés, une association, un *Collège de Sages* dénommé *Mahatmas* (Grandes âmes) et qui sont les fidèles gardiens de la Doctrine Esotérique.

Cette réunion de Mages, issue de très vieille civilisation, a conservé, cultivé et augmenté le précieux héritage que lui ont légué les générations passées.

Ces grands initiés, par suite d'un long atavisme sont devenus des êtres supérieurs à notre humanité au triple point de vue physique, moral et intellectuel.

Bien des personnes mettent en doute l'existence des ces Mahatmas, parce qu'il est, paraît-il, très difficile, sinon impossible, de pénétrer dans leurs villes. Cependant quelques voyageurs prétendent avoir conversé avec eux et avoir séjourné dans leur société.

Si nous en croyons le regretté Louis Dramard, qui a eu avec Mme H.-P. Blavatsky à leur sujet une correspondance intéressante, puisque cette théosophe aurait été chez les Mahatmas, voici ce que seraient ces sages, d'après Dramard (*Revue moderne*) : « Les Mahatmas sont complètement maîtres de sciences, dont nous ignorons même l'existence, ou que nous connaissons à peine, comme le Magnétisme, la Phrénologie, la Physiognomomie, etc., etc.; et l'on comprend qu'une pareille puissance, exercée par des natures physiquement et intelectuellement supérieures à l'homme ordinaire, soit capables de produire des résultats qui dépassent tout ce que nous pouvons imaginer. Dans les sciences physiques, les Adeptes sont au savant Européen, ce que ce dernier est au sauvage, qui ne connaît des corps que les propriétés apparentes. Le chimiste solidifie, liquéfie, vaporise les corps ; les décompose même et va jusqu'à reconstituer certaines combinaisons minérales ; l'Adepte qui connaît des états de matières imperceptibles pour nous et qui a découvert les véritables éléments des corps peut soumettre tout composé, même organique, vivant, à son analyse. à sa synthèse et opérer ainsi des miracles apparents, comme le passage d'un corps solide à travers un mur. Mais la plus extraordinaire faculté des Mahatmas est de pouvoir projeter au dehors la partie fluidique de leur être (leur corps astral), et d'agir matériellement à distance au moyen de ce double aitheré qui se meut avec la rapidité du fluide électrique. Leurs immenses connaissances et leur intelligence supérieure, ont permis aux Adeptes de pousser le calcul des probabilités jusqu'à une quasi certitude ; d'autre part, le seul aspect d'un homme leur dévoile sa constitution, son tempérament, ses instincts, ses actes ; et au simple jeu de la physionomie, ils connaîtraient les plus secrètes pensées de l'interlocuteur si leur développement physique ne leur permettait déjà de saisir directement la pensée sans l'intermédiaire des organes physiques.

Nous n'ignorons pas combien les déclarations qui précèdent doiven sembler ridicules folles, impertinentes même, à des lecteurs accoutumés à considérer les choses sous un aspect prétendu positif. Toutefois, si nous avons cru devoir présenter la science occulte, en dépit de son étrangeté, à un public moins épris des nouveautés qu'on le prétend et dont le scepticisme est d'ailleurs fort légitime en pareille circonstance, c'est parce que les Initiés, nos maîtres, loin de vouloir être crus sur parole, s'engagent à prouver toutes leurs affirmations à ceux qui seront assez persévérants pour étudier, assez impartiaux pour juger sans parti pris... »

N'ayant jamais vu de Mahatmas et un grand nombre de personnes ayant nié leur existence, nous étions bien aise de donner ici l'opinion d'un homme

d'une intelligence d'élite qui avait connu une personne ayant vu connu et habité chez des Mahatmas. Ceux-ci sont donc des Adeptes de la science occulte, et s'ils habitent les hauts plateaux de l'Himalaya, c'est parce que sur ces hautes régions, ils peuvent poursuivre plus facilement la tâche qu'ils se sont imposée, c'est-à-dire « préserver la sagesse antique et la faire progresser autant que possible. Ils conservent cette sagesse, dont ils gardent le dépôt jusqu'au jour où l'humanité sera mûre pour la recevoir. »

Les Initiés à la même science sont répandus sur toute la surface du globe.

Quand l'Initié à la Science occulte a atteint un certain degré d'avancement, c'est-à-dire est arrivé à un certain degré de développemement psychique, non seulement, les progrés qu'il a accompli l'ont doué de facultés nouvelles, mais encore il est suscedtible d'éprouver les influences qui lui donnent la conscience de son état d'avancement psychique; il devient peu à peu Adepte ; il acquiert dès lors des pouvoirs qui le font passer aux yeux des non initiés ou profanes pour un être surnaturel.

Ces pouvoirs psychiques, dont nous avons parlé, les Mahatmas, nous venons de le dire, les possèdent, mais ils sont si extraordinaires, qu'on ne saurait les conférer au premier venu, c'est pourquoi les Mahatmas ne les font connaître, aujourd'hui,qu'à de très rares Initiés, ayant subi de longues épreuves et qui présentent dès lors des garanties suffisantes. Si l'on conférait,en effet, de pareils pouvoirs à des homme placés sous l'empire de l'égoïsme, les Mahatmas feraient plus de mal que de bien à l'humanité, car de pareils hommes n'emploieraient uniquement leur puissance que pour satisfaire leurs passions et leurs rancunes, en un mot pour faire le mal.

Voici d'après M. Sinnet (1) quelques-unes des facultés que possède un Adepte :

« Un adepte a la possibilité de lire dans la pensée d'autrui, sans qu'aucune espèce de dissimulation puisse le tromper.

« Il a la faculté de pénétrer des mystères non accessibles aux investigations de nos sens physiques et qui atteignent presque à l'infini.

« L'Adepte possède des moyens de contrôle sur les phénomènes matériels par l'emploi de forces que la science moderne n'a pu encore découvrir, enfin l'Adepte jouit en général de très grandes facultés successivament dans le cours de son évolution scientifique, facultés qui ne sont pas pour lui, un sujet de tentation, car il a dépassé la région des désirs dans laquelle ces pouvoirs auraient pu le conduire à mal faire. »

Les *Adeptes de la Doctrine secrète* sont connus dans l'Inde sous le nom de *Frères* et constituent ce qu'on nomme *la Fraternité du Tibet* qui est certainement une des plus considérables parmi les sociétés occultes ; elle est regardée avec raison comme *Illuminée* et, par ce terme, il faut entendre dans le

(1) In Addha-Nari, page 313, 1 vol. in-12. Paris, 1897.

sens occulte (qui reçoit la lumière). D'où le terme *Illuminement* qui signifie *Savoir spirituel.*

Pour atteindre le haut degré de savoir que possède un *Frère* ou *Mahatma,* il faut passer par un apprentissage long et difficile et avoir subi des épreuves autrement difficultueuses que celles par lesquelles passent les Francs-Maçons de divers rites.

Après l'apprentissage, le futur frère arrive au *Chélaat,* qui comporte lui-même plusieurs degrés. Le *Chéla* ou disciple du maître (*Guru*) doit toujours avoir présent à l'esprit le but final, qui est de parvenir à l'Adeptat. Il doit savoir que la tâche qu'il entreprend, tâche longue et périlleuse, a pour objet de développer en lui un grand nombre de facultés et d'attributs qui sont tous latents dans l'espèce humaine, et toutes ces facultés doivent être développées par le Chéla lui-même, en utilisant le moins de conseils et d'aide possible de son Guru, car il doit toujours avoir à l'esprit cet aphorisme occulte : *l'Adepte devient, il ne se fait pas!* Ce qui veut dire aussi qu'on ne sait bien que ce qu'on apprend par soi-même.

La Doctrine Esotérique ou science sacrée devait être divisée dans l'Inde en quatre parties ; ce qui le prouverait c'est que nous lisons les lignes suivantes dans l'*Oupek-Hat* : « Connaître la nature réelle du feu, de la lumière solaire, du magnétisme lunaire, de l'électricité atmosphérique et terrestre, tout cet ensemble constitue le troisième quart de la Science sacrée », qui était la Science intégrale.

Nous allons étudier maintenant l'Esotérisme hindou à l'aide de ses contes et de ses légendes qui tiennent une si grande place dans la littérature de l'Orient, notamment dans le *Mahâbhârata,* car si dans cette vaste épopée qui comporte deux cent mille vers, on retranchait les épisodes accessoires à l'action elle-même que narre le poème, il n'en subsisterait pas plus du quart.

Les Hindous ont donné à l'un de leurs plus importants recueils de contes le nom de *Kathâsaritsâgara,* c'est-à-dire traduit littéralement *Mer des rivières d'histoires,* nous pourrions même dire océan d'histoires qui a débordé jusque sur nos côtes occidentales, car la plupart de nos récits, fables et légendes du moyen âge de notre Europe, sont dérivés de l'Inde, en grande partie du moins (1).

L'une de ces légendes, la plus connue des Orientalistes, est celle de la courtisane et du pieux Bouddhiste, qu'Eugène Burnouf a donné dans l'introduction de son *Histoire du Bouddhisme.* C'est une sorte de tentation de Saint Antoine.

La scène se passe à Mathoura, la cité laborieuse, au moment où « l'astre aux rayons froids venait de se lever. » Une femme accoudée sur la balustrade d'une terrasse qui dominait les flots de la Yamouna, cette femme écoutait

(1) Nous engageons nos lecteurs à lire à ce sujet la belle étude de M. Gaston Paris : *Les contes orientaux dans la littérature française du moyen âge.*

avec anxiété, pour essayer de percevoir les pas de quelqu'un qu'elle attendait. Elle avait dépêché, en effet, une de ses femmes auprès d'un beau garçon qu'elle désirait ardemment avoir près d'elle et qui se nommait Oupagupta ; c'était un jeune marchand d'essences et de parfums.

Enfin, elle entend le pas de sa messagère ; mais, à son air déconfit, elle voit qu'elle a échoué dans sa mission ; en effet, le jeune Oupagupta n'aime que Sakya-Muni, « cet homme étrange qui a le don de persuader tous ceux qui l'approchent et qui l'entendent ».

Aussi, ajoute la messagère : toutes les courtisanes de l'Inde, toutes les *Apsaras* (danseuses) du Mont Méru perdrait leur peine (leur latin) à vouloir séduire le jeune néophyte de Sakya-Muni.

— Tant mieux, riposte la courtisane Vasavadatta, c'est le nom de notre enamourée, tant mieux, ce que tu m'apprends me ravit, m'enflamme encore davantage, car je craignais que, par cette nuit embaumée où tout invite à l'amour, Oupagupta fût avec une autre. Quant aux obstacles qui se dressent devant moi, je saurais bien les renverser avec l'aide de *Mara* (du Diable) ; ainsi donc, Soudjata, retourne dès demain chez Oupagupta et dis-lui que je meurs d'amour pour lui, que je veux l'aller voir et quand il me verra à ses pieds, toute frémissante d'amour, ce sage de 20 ans oubliera et son Maître et la Loi.

Dès le matin Soudjata entre dans la chambre de sa maîtresse et lui dit qu'elle a bien plaidé sa cause avec chaleur, mais que le jeune homme n'a laissé échapper que ces mots : « Ma sœur, dit à Vasavadatta qu'il n'est pas temps encore pour elle que je la voye. »

A ces mots, la courtisane tressaille d'allégresse, car ces paroles lui donnent de l'espoir, elle y voit une vague promesse; aussi Vasavadatta redouble-t-elle de soins et d'efforts ; elle s'entoure d'un plus grand luxe encore, elle a des amants très riches et, sur ces entrefaites, l'un d'eux tue son rival, dont on cache le cadavre dans le jardin de la courtisane. L'amant assassin s'enfuit, mais on prend la courtisane qui est condamnée à avoir les pieds, les mains, le nez et les oreilles coupées, pour être ensuite abandonnée dans le cimetière et y attendre la mort.

Au matin la terrible sentence est exécutée ; Oupagupta l'apprend chez son barbier; il s'échappe des mains de celui-ci, car son cœur est rempli de compassion pour celle qui l'avait poursuivi de son ardent amour ; il pouvait aujourd'hui la contempler sans danger, celle dont il avait fuis les séductions.

« Quand le corps de la courtisane, dit Burnouf, était couvert de belles parures, qu'elle brillait sous les ornements de toutes espèces, le mieux pour ceux qui aspiraient à l'affranchissement et qui voulaient échapper à la loi de la Renaissance, était de ne pas aller voir cette femme; mais aujourd'hui qu'elle a perdu son orgueil, son amour et sa joie, qu'elle a été mutilée

par le tranchant du glaive, que son corps est réduit à sa nature propre, c'est le moment d'aller vers elle. »

Aussi, sans perdre un seul instant, Oupagupta marche à grands pas et arrive dans le cimetière auprès de Vasavadatta, dont les Dieux n'ont pas encore eu pitié, car la vie ne l'a pas abandonnée.

La fidèle Soudjata chasse les corbeaux qui voltigent dans les airs en attendant leur proie, qui s'obstine à vivre encore !

La suivante pousse un cri de surprise en voyant le jeune marchand de parfums et signale son arrivée à sa maîtresse, qui fait cacher sous une toile les fragments coupés de ses membres et qui dit d'une voix brisée par la souffrance et la douleur : « Ah ! quand mon corps était fait pour le plaisir, qu'il était « doux comme le parfum du Lotus » tu m'as dédaignée et aujourd'hui, pourquoi viens-tu contempler ce corps, d'où a fui la beauté et la joie et qui ne peut inspirer que de l'épouvante !...

— Ma sœur, dit Oupagupta, je ne suis pas allé vers toi attiré par l'amour du plaisir; mais au moment où tout le monde t'abandonne, je viens t'apprendre la nature des véritables jouissances de l'homme. Tu croyais m'aimer, pauvre insensée; te connais-tu toi-même ! Que sont les richesses et les voluptés et tous les biens périssables que désire ardemment notre chair ? En dehors de la délivrance finale, tout est vanité et mensonge. Quand belle et triomphante, admirée de tous, tu passais devant moi, je détournais la tête avec douleur et tristesse, car sous ta beauté, je voyais la corruption, sous ta peau de satin, je voyais les vers et la pourriture détruire ce que des fous adoraient en toi. Aujourd'hui, jetée à terre, dans la boue et le sang figée, souillée, mutilée, tu m'apparais toute transfigurée, car tes souffrances t'ayant purifiée, tu mérites la haute faveur de Bouddha. Aussi ne crains rien maintenant, seul le péché est la nuit ; la mort, c'est la délivrance !

En entendant ce langage, la face de la mourante, contractée par la douleur s'illumina d'une joie et d'une clarté indicibles ; les liens qui l'attachaient à la terre se brisèrent et une lumière céleste passa devant ses yeux, car la main du sage Oupagapta s'était placée sur le front de la pécheresse repentante et régénérée !

Ce pieux discours du disciple de Sakia-Muni ne serait déplacé dans aucune bouche charitable ; il montre que tous les biens de ce monde sont périssables, que seules les actions bonnes et généreuses donnent à l'homme un bon Karma et en même temps la félicité éternelle ; telle est la morale de ce conte.

Aucune religion n'a prêché une morale plus élevée, une charité plus parfaite, un altruisme plus généreux.

Et là où se montre la Doctrine ésotérique, c'est quand le jeune disciple de Bouddha fuit les plaisirs de la chair pour poursuivre l'élévation de son esprit et méditer sur la morale et les faux plaisirs du monde.

Un autre conte, fort connu aussi et qui est comme l'antithèse du précé-

dent, c'est celui du religieux chassé de la communauté. Ce conte, primitivement écrit en sanskrit, a été traduit du tibétain en français par M. Foucaux, l'éminent professeur du Collège de France. On y voit qu'un religieux, après avoir prononcé des vœux, manque à celui de la chasteté, en se laissant séduire par une courtisane impure.

Aussi, quand il retourne à sa communauté et que Bouddha le voyant triste, lui ordonne de faire sa confession publique, une fois celle-ci terminée, le Bouddha se lève au milieu de la réunion et lui dit d'un ton sévère :

« Malheur à celui à qui l'enseignement de la Loi n'a pas produit plus d'effets qu'une bulle d'eau. Pour celui-là, il n'y a à espérer aucun pardon, car c'est un homme des ténèbres. Le religieux qui après avoir trouvé l'appui de la religion se laisse, après cela, entraîner au mal, celui-là est déchu pour toujours et chassé de la communauté. »

Une autre légende célèbre de la littérature hindoue est celle de Nala et Damayanti. C'est un épisode tiré du *Mahâbharata*, dans lequel le poète célèbre l'amour conjugal, le personnage de l'épouse y est absolument sublime.

Du reste, dans cette grande épopée, les exemples de morale abondent, le lecteur n'a que l'embarras du choix (1).

(*A suivre.*)

J. MARCUS DE VÈZE.

LE SPIRITISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

PSYCHISME ET CHARLATANISME

Un ouvrage qui a soulevé contre son auteur, M. William E. Robinson, une critique acerbe et violente aux Etats-Unis, vient d'être publié par MM. Munn et Cie, éditeurs du *Journal scientifique Américain* de New-York. Ce livre qui a pour titre. « L'écriture directe sur ardoises et d'autres phénomènes du même ordre », est l'exposé des principaux moyens employés par les médiums pour tromper la crédulité du public et simuler des faits soi-disant spirites, tels que la typtologie, la psychographie, la lecture de pensée et d'autres qui seraient de simples tours de prestidigitation.

Dans la préface de son livre, dont je me suis procuré un exemplaire... et que j'ai lu avec la plus grande attention, M. Robinson se dit d'autant mieux autorisé à dévoiler la fraude et à arracher le masque de l'hypocrisie dont se couvrent les médiums, pour exploiter les simples et les ignorants,

(1) Dans un prochain volume nous donnerons une légende des plus intéressante « la mort de Yadinadata ».

qu'il a professé « l'art magique » pendant plusieurs années avec le célèbre Alexandre Hermann, et le professeur Kellar, et que, par conséquent, nul n'est plus que lui compétent et versé dans cette matière.

Sans doute, personne ne lui contestera ce droit, si tel est son désir et on ne pourra que lui savoir gré d'avoir aidé la pauvre humanité dans la recherche de ses destinées, si tant est qu'il est venu apporter quelque lumière aux mystères si profonds de l'invisible.

C'est ce qu'il s'agit d'éclaircir. Voyons donc quel a été le mobile de l'auteur dans la publication de son ouvrage.

A-t-il en vérité, comme il le déclare, cherché à servir la cause spirite, ou bien a-t-il voulu lui être hostile et la dénigrer?

Ecoutons le jugement sévère qu'a porté sur l'auteur du livre un spirite convaincu, M. J. M. Kennedy, de Marysville — Ohio — dans un article publié par le « Progressive Thinker » (le Penseur progressif), de Chicago, en date du 12 novembre 1898, et dont voici la teneur :

« Mon attention a été attirée par certains articles concernant le spiritisme, publiés les 8, 15, 22 et 29 octobre 1898, par le « Journal scientifique Américain » et dont la lecture m'a inspiré le plus profond dégoût.

« De deux choses l'une : Ou bien l'auteur de ces articles ment intentionnellement, ou bien il est totalement ignorant du sujet qu'il traite, pour qu'on ait foi en lui. Il se fait fort, dit-il, de nous expliquer comment « l'écriture directe sur ardoises » est produite et nous indique un certain nombre de procédés qu'il est inutile de reproduire ici et dont d'ailleurs tous les spirites pourront prendre connaissance en se procurant les numéros du « Journal scientifique américain » qui en font mention ; ne fût-ce même que pour connaître le genre de sciences qu'insère dans ses colonnes ce journal « pseudo-scientifique ». M. Robinson est ou trop ignorant, ou trop déloyal pour vouloir admettre qu'il y ait jamais eu de phénomène vrai « d'écriture directe sur ardoises ». Que penserait-il cependant si, s'adressant à un médium qu'il ne connaît pas et dont il n'est pas connu, muni de ses propres ardoises, et qu'ayant placé une première paire d'ardoises sur un lustre, au-dessus de sa tête; une autre paire sous ses pieds et ceux du médium ; et une troisième paire dans ses mains et celles du médium, et que, dans l'espace d'une minute et demie, il eût trouvé une ardoise de chaque paire couverte d'écriture avec un portrait tracé sur chacune d'elle. (Le portrait tracé sur l'une des ardoises posées sur le lustre étant le portrait de la femme morte de mon frère, d'une grande beauté et comme si elle vivait ; l'écriture était de trois différentes couleurs) ?

« Que dirait-il encore de l'expérience non moins remarquable que j'eus, à une autre époque, avec M. Cole, aujourd'hui résidant à Détroit (Michigan)?

« Les ardoises employées étaient toutes neuves ; j'en eus le contrôle pendant toute la séance et les plaçai sous mes pieds. Dans l'espace de temps de vingt minutes, les deux ardoises furent couvertes d'écriture ; chaque communication était de couleur différente, et on y voyait en outre le portrait de ma vieille mère ; celui d'une de mes filles morte il y a quelques années ; celui de mon contrôle Indien « Big Thunder » (Foudre Puissant). Enfin, deux autres portraits, l'un, du premier mari de ma femme et l'autre d'un de mes fils désincarné. Ces communications étaient écrites en couleurs rouge, blanche, noire et verte et la séance eut lieu par un bel après-midi d'octobre.

« Comment expliquerait-il enfin, le phénomène produit avec l'aide du

médium, le Dr W.A. Mansfield, où les communications émanaient, l'une de mon vieux père, mort depuis plus de trente ans ; l'autre de ma fille, avec le fac-simile de leur écriture, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et leur signature respective ?

« Aucun de ces médiums précités ne me connaissait, ni mói, ni aucun des miens, et n'eût été capable soit d'imiter l'écriture ou de dessiner les portraits, s'il l'eût essayé. Soyons donc honnête! Unissons-nous pour combattre la fraude, partout où nous la trouvons, et propager la vérité qui doit nous conduire à la vie éternelle. Je tiens à la disposition de M. W. E. Robinson, et de tout ceux qui en voudront prendre connaissance, les communications telles que je les ai obtenues sur les ardoises, pendant les séances dont je viens de parler.

« J'ai écrit ces lignes dans l'intérêt de la justice et de la vérité. »

Signé : J. M. Kennedy.

Marysville (Ohio).

Ainsi qu'on a pu le voir, cet article fait allusion à des comptes rendus publiés en octobre 1898, par le « Journal scientifique Américain » de New-York, et non pas au livre de M. W. E. Robinson, lequel ne parut qu'ultérieurement suivi de la réponse de ce dernier, insérée dans le « Progressive Thinker », le 4 mars 1899, pour se défendre de l'accusation portée contre lui par M. Kennedy. Voici cette réponse :

« Je vous prie de m'accorder la faveur d'une place dans votre journal, pour me justifier aux yeux de la confrérie spirite. J'ai été accusé d'avoir écrit mon livre qui, dit-on, est plein de mensonges, et dans le simple but de remplir mon porte-monnaie. Cela est inexact, attendu que j'ai dépensé beaucoup d'argent pour envoyer plus de cent cinquante exemplaires de mon livre aux spirites, ainsi qu'à plusieurs éditeurs de leurs journaux. Pourquoi ai-je fait ces envois aux journaux spirites exclusivement, et de préférence à tous autres ?

« Pour la simple raison que c'est à eux, surtout, qu'il appartient de combattre la fraude et de laver la tache qui couvre le beau nom de spiritisme. Aucun spirite sincère ne peut nier que la fraude n'existe parmi les médiums ; surtout s'il est doué d'assez de force de caractère pour tenir tête aux railleries de ses confrères qui ne penseront pas comme lui. J'ai recherché les causes des phénomènes spirites, pendant plus de vingt-cinq ans, et dans cette période de temps, j'ai eu l'occasion d'assister à un nombre considérable de séances « d'écriture directe sur ardoises et de matérialisation ». Or, je n'ai jamais laissé échapper la chance de dévoiler les imposteurs et j'ai composé mon livre uniquement de tous les faits que j'ai recueillis. Tous les moyens employés par les médiums de mauvaise foi n'y sont naturellement pas exposés ; il faudrait pour cela un livre dix fois plus volumineux.

« Je n'y ai mentionné qu'un seul système dont s'est servi « Slade », alors qu'il fut démasqué à Londres et obligé de quitter l'Angleterre au plus vite. Il fut condamné par les tribunaux anglais et trouvé coupable d'escroquerie.

« Les autres méthodes employées par « Slade » sont minutieusement et fidèlement reproduites dans le rapport de la « Commission Seibert », qui contient en outre, une lettre de « Slade » aux commissaires reconnaissant qu'ils ont toujours conduit leurs investigations avec la plus grande courtoisie. Ils témoignent avoir assisté à plusieurs séances de « Slade », et l'avoir souvent pris en flagrant délit de fraude.

« Je ne reconnais qu'un défaut aux Spirites, c'est celui de n'avoir confiance que dans les médiums. Si les spirites se livraient eux-mêmes aux recherches, comme le font les sceptiques, et avaient le courage de dénoncer l'imposture chaque fois qu'ils la découvrent, le mal ne tarderait pas à dis-

paraître. Mais ils agissent tout autrement : ils s'unissent pour empêcher que le fait ne soit ébruité, de peur qu'étant connu, il ne porte préjudice au spiritisme. Dans toutes mes investigations, je suis toujours la même marche. Je fais exactement ce que le médium désire et généralement, j'obtiens de bons résultats : mais cela ne m'empêche pas de me taire ; d'avoir les yeux ouverts et de voir comment les choses se passent. Seulement, j'assiste à une seconde séance et, cette fois, j'exige que le médium soit surveillé de près ; ce qui fait toujours échouer l'expérience.

« Il me serait facile d'écrire une série d'articles dévoilant une foule d'autres méthodes en usage, pourvu, toutefois, que vos lecteurs le désirent et qu'ils veuillent savoir comment ils sont trompés. Je tiens, du reste, à la disposition des amateurs, un certain nombre d'exemplaires de mon livre, pour le prix de « un dollar ». Il est certain que l'acheteur y trouvera, dans la suite, de quoi épargner plus d'un dollar. — Maintenant, si quelqu'un venait vous dire de mettre dans une enveloppe un morceau de papier sur lequel vous auriez écrit une phrase quelconque, et qu'ensuite ayant mis cette enveloppe contre son front, il en lise le contenu, ne penseriez-vous pas que c'est un esprit qui est venu suggérer la lecture de la phrase? Eh bien, vous auriez raison. C'est en effet, un esprit, mais d'une bien différente espèce ; c'est l'esprit-de-vin dont on a imbibé secrètement l'enveloppe. C'est ce liquide qui rend le papier diaphane, en permet la lecture et qui s'évapore ensuite en quelques secondes, en restituant, au papier, son état de sécheresse sans laisser la moindre trace de l'artifice.

« Ceci ne vous donne qu'une faible idée des nombreuses bonnes choses contenues dans l'ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet et finis cette lettre en disant que je suis à même de prouver chacun des faits exposés dans mon livre ; je prends en outre l'engagement de démontrer qu'aucun médium ne sera capable de faire jamais réussir une séance quelconque « d'écriture directe sur ardoises ou de matérialisation », en ma présence et dans les conditions requises de surveillance. Il fut un temps où toute ma famille, mon père, ma mère, ma sœur, mon frère et moi-même, nous étions tous des adhérents au spiritisme ; aujourd'hui, mon père seul y est resté fidèle.

« Je n'ai pas le moindre désir de tourner en ridicule la croyance de personne, pas plus que je ne crois qu'il soit déraisonnable d'être d'un avis différent. *Signé* : E. ROBINSON. »

Cette lettre fut relevée par le journal le « Light » (La Lumière) de Londres et donna lieu à la critique suivante sous le titre de « Imitation de phénomènes spirites »

« Nous avons lu le livre avec soin et avons conclu que tous les spirites, intéressés dans les phénomènes, feraient bien de se rendre compte des explications de M. Robinson et de la manière dont ces phénomènes peuvent être simulés. La connaissance des nombreux trucs à l'aide desquels un fourbe peut tromper un novice, ne peut être qu'avantageux pour ce dernier, et l'exposé des systèmes accompagnés d'illustrations est fait avec une grande clarté par M. Robinson. Il donne au moins une douzaine de moyens pour simuler « l'écriture directe sur ardoises » ; il déclare qu'il peut dévoiler les secrets de « la lecture de pensée » ; et il dit comment il peut dénouer une corde qui a servi à l'attacher ; il décrit de quelle manière les trucs des « Frères Davenport » furent accomplis ; enfin il explique d'une manière détaillée comment on peut sortir d'une cage en fil de fer, etc...

« Nous n'avons jamais eu, dit le Journal, d'expérience personnelle avec les « Davenport », mais il est digne de remarquer que l'exposé de leurs méthodes, fait par M. Robinson, ne s'accorde pas tout à fait avec celui du célèbre prestidigitateur français, Robert Houdin ; ce qui donne lieu à sup-

poser, que l'un et l'autre ont formulé une théorie qui leur était propre, mais qu'aucun d'eux n'a parlé d'après la connaissance absolue des faits.

« En ce qui concerne « l'écriture directe sur ardoises » nous pouvons en causer avec plus d'assurance. Aucune des explications de M. Robinson, quant à la manière dont le tour est fait, ne se rapporte en rien au « Dr Slade », avec lequel nous eûmes une séance, dans le but de faire une expérience minutieuse, connaissant d'avance tous les trucs dont se servent les tricheurs. — Nous prîmes avec nous nos ardoises que nous avions achetées, en chemin. Chacun de nous tint l'un des coins des ardoises, tandis que l'autre main était par-dessus la table, serrant fortement celle de « Slade ». — Celui-ci proposa de mettre les ardoises sous la table, mais nous nous y refusâmes, en disant que nous ne voulions pas les perdre de vue, fût-ce même une seconde. Et il en fut décidé ainsi. — Tandis que nous étions à débattre la questions nous entendions parfaitement et sentions sous nos doigts, l'écriture qui se faisait !

« L'expérience eut un complet succès et fut accomplie dans des conditions de garantie et de surveillance que M. Robinson n'essaie même pas de relever ni de critiquer.

« Nous recommandons par conséquent son livre parce qu'il démontre de quelle manière la fraude peut être faite, et, en même temps, comment elle est impossible. »

M. Robinson, dans sa réplique à M. Kennedy, fait un reproche aux spirites américains de n'avoir discuté son ouvrage que sous un seul point de vue, mais n'est-ce pas lui plutôt qui n'a traité la question que dans un sens matériel et a intentionnellement passé sous silence le côté psychique? Dans tous les exemples qu'il donne, le médium est le principal agent de la séance, il a constamment les ardoises sous son contrôle et peut dès lors faire tel échange qu'il jugera utile pour le succès de son expérience. Il ne s'agit évidemment ici que d'un simple tour de passe-passe, de prestidigitation, plus ou moins habilement exécuté. — Mais les choses se passent tout autrement dans les exemples fournis par M. Kennedy ; celui donné par le « Light », et tant d'autres qui ont été produits, où le médium est isolé et n'a pas la permission de mettre la main aux ardoises. Les expériences de cette nature sont les seules honnêtes, les seules vraies ; elles sont faites à la lumière du jour, sous l'œil vigilant et scrutateur du savant, entourées de toutes les précautions nécessaires pour rendre toute supercherie de la part du médium impossible. Ces phénomènes-là rentrent dans le domaine psychique ; ce sont ceux-là que M. Robinson a soin de laisser dans l'oubli et dont nous lui demandons l'explication.

Nier les faits de la médiumnité, c'est prouver son ignorance. Les vérités de ce monde, sont faites pour s'harmonier avec tout ce que nous savons du monde invisible, et la lumière nous en est transmise, par l'éclat immortel qui émane du foyer éternel de vérité, par le fluide psychique de la médiumnité.

Jusqu'alors donc, nous ne pouvons considérer le livre de M. Robinson

que comme un traité de prestidigitation ; lui-même n'est pour nous qu'un habile jongleur, un maître dans la sorcellerie.

Nous ajouterons, en outre, qu'il appert de l'esprit même de sa lettre, dans laquelle il déclare « que de tous les membres de sa famille, autrefois des croyants dans le spiritisme, son père seul y est resté fidèle », que s'il n'a pas livré son ouvrage au public dans un but vénal, et comme il dit, pour remplir son porte-monnaie, ce n'est évidemment pas un sentiment de bienveillance pour la cause spirite qui a été le mobile de sa conduite.

Nous attendons donc, de lui, des arguments plus sérieux et plus convaincants. Professeur MOUTONNIER.

LES FAISEURS DE PLUIE

Cher Monsieur Leymarie, vous savez déjà, par mes lettres de l'an passé, que M. Jean Finot directeur de la « Revue des Revues », m'a autorisé à vous envoyer les récits intéressants de Lautriadelta. Le commencement de ce récit a été publié *Rev. Spirit.* (août 1898 « Jacob de Simla »). Le narrateur bien connu de M. Jean Finot, est un homme sérieux, respectable, honoré, dont la sincérité ne saurait être mise en doute.

J'étais en visite, chez un roitelet du pays qu'on appelle aujourd'hui l'Hinterland du Camaroon (Afrique). Il n'avait pas plu depuis des semaines, les légumes verts avaient péri ; le maïs, l'orge et l'avoine commençaient à sécher sur pied et dans le Kraal du roi, les bestiaux mouraient par centaines. On avait bien envoyé chez les plus célèbres faiseurs de pluie, mais ils avaient refusé de venir.

Un jour, le plus chaud certainement que j'ai jamais vu en Afrique ou ailleurs, je fus brusquement réveillé dans ma sieste de l'après-midi, par l'affreux vacarme du grand tambour de guerre. De toutes parts, les guerriers s'assemblaient, se demandant ce qui leur valait cette convocation : un sacrifice humain, une guerre ou autre chose.

Un assourdissant cri de joie s'éleva quand ils virent s'avancer le roi, suivi de deux faiseurs de pluie, qui venaient d'arriver. Le spectacle était vraiment extraordinaire. Imaginez un cercle de plus de quatre mille guerriers sauvages, portant leurs coliers, leurs bracelets et leurs bouquets de plumes, et armés, les uns de fusils, les autres de leurs effrayantes lances. Le roi assis, avec ses terribles bourreaux derrière lui ; au milieu du cercle, deux hommes froids et tranquilles et au-dessus, dans un ciel bleu implacable, l'écrasant soleil suspendu comme un bloc de feu.

Des deux faiseurs de pluie, l'un était un vieillard, tout voûté, aux jambes arquées ; l'autre était un homme de trente ans, un Soosoo de six pieds de

haut, avec un torse d'athlète grec, un des plus beaux spécimens de l'humanité qu'il fut possible de rencontrer. Ils commencèrent leurs incantations, en marchant lentement, en rond et en psalmodiant un chant barbare.

De temps en temps, ils lançaient en l'air une poudre fine, de couleur blanche, qu'ils tiraient de leurs poches suspendues à leur côté. Cela dura environ vingt minutes et commençait à devenir insupportablement monotone, lorsqne, tout à coup, le vieillard tomba en convulsions. J'étais à moins de deux mètres de lui et je pus parfaitement bien observer tous les phénomènes d'une crise d'épilepsie. Il se roulait à terre avec des contorsions horribles, écumant de la bouche, comme un chien enragé.

Pendant ce temps, son camarade l'athlète, impassible, montrait du doigt un point à l'ouest du Zénith, vers lequel les yeux de tous les assistants se dirigèrent. Je regardai aussi, mais rien encore n'était visible. Soudain, à ce point même, une ombre noire se dessina sur le bleu intense du ciel. D'épais nuages apparurent tout d'un coup, et avant qu'une minute se fut écoulée, le soleil avait disparu sous d'énormes nuées d'un noir d'encre.

L'obscurité se fit, puis un éclair nous aveugla, accompagnée d'un roulement de tonnerre, et la pluie se mit à tomber, par trombes, par torrents, par cataractes.

Les opérateurs avaient vraiment bien gagné leur récompense et enfin, l'orage qui avait duré à peu près trois quarts d'heure, se transforma en pluie légère, fine et bienfaisante, qui dura pendant deux jours, ramenant la vie et l'abondance sur ce sol desséché.

JOSEPH DE KRONHELM

REVUE DE LA PRESSE SPIRITUALISTE

Le *Light of Truth* s'étonne de tout le bruit qui a été fait au sujet de la cérémonie religieuse de Bénarès, à laquelle plusieurs Européens avaient pu assister. On se souvient qu'à cette occasion les Hindous traversent impunément un vaste brasier dont la chaleur est intolérable à une notable distance. Pareil fait se produit également, paraît-il, chez les indigènes des îles Fidji.

En lisant ces récits, dit le rédacteur, je songe à tous ces gens qui vont à l'autre bout du monde et dépensent tant d'argent pour voir ce qui se trouve à leur porte. J'ai connu, il y a quelques années, un médium qui, étant sous l'influence d'un Esprit qui se donnait pour médecin persan, pouvait manier le feu sans danger. Les flammes jouaient à travers ses doigts et il leur présentait des dentelles et des tissus de papier qui restaient intacts. Lui aussi aurait marché impunément sur des charbons ardents, mais ni les savants professeurs, ni les sociétés d'occultisme ne daignèrent s'occuper de

ces prodiges, et ce médium, ne pouvant attirer l'attention sur sa merveilleuse faculté, se découragea et consacra son temps à d'autres occupations plus productives.

Le médium *Home, en état de médiumnité*, maniait impunément des tisons ardents.

Nous trouvons dans le *Banner of Light* du mois passé le récit d'une communication fort longue, obtenue mot par mot par la planchette et concernant les occupations de nos amis dans l'autre monde.

Ce qui donne un intérêt spécial à la thèse qui y est soutenue, c'est que le 22 janvier dernier, le Rév. T. de With Talmage a prononcé, à Washington, un sermon qui est, paraît-il, la reproduction presque littérale de cette dictée médianimique, obtenue deux ans auparavant par des personnes qui lui étaient inconnues, aussi bien que le résultat de leur séance. Qui donc alors dit le *Banner*, a inspiré le sermon de Talmage ?

Le même organe spiritualiste poursuit la série des messages fort intéressants, obtenus par la médiumnité de Mme Jennie Conant. Ces messages, qui donnent les noms et adresses des communiquants, ainsi que bien des détails intimes, sont de nature, en raison de la facilité de les contrôler, à jeter une vive lumière sur la question de l'identité des Esprits.

PROGRESSIVE THINKER, *du* 11 *mars*. — Dans une conférence faite à Chicago, M. Barrett, président de la National Association, après avoir dévoilé les nombreux procédés employés par les faux médiums pour obtenir l'écriture directe sur ardoise et les matérialisations frauduleuses, et après avoir recommandé de ne jamais se départir de la plus étroite surveillance en ce qui concerne les médiums de profession, rapporte les faits suivants :

« J'avais un ami qui, muni de ses propres ardoises se rendit un jour, en « 1887, chez un médium à écriture directe. Celui-ci répandit à terre un peu, « de poussière de crayon et posa une ardoise dessus. Dix minutes après, il « relevait l'ardoise sur laquelle se trouvait écrit un message affectueux, « signé : Ta sœur, Anna. C'est une fraude, s'écria mon ami. Je n'ai jamais « eu de sœur de ce nom. Le médium lui dit qu'il n'y avait pas eu fraude et « qu'il ferait bien d'écrire à ses parents. Il le fit et on lui répondit qu'il n'y « avait jamais eu d'Anna, dans la famille.

« Un autre jour, un autre médium l'avertit qu'une jeune femme brune le « suivait et disait être sa sœur Anna. Il se rendit chez un nouveau médium « à ardoises et reçut encore un message signé : Ta sœur, Anna. Ce fait se « reproduisit plusieurs fois. Un jour, en 1892, il était allé voir sa mère et « lui racontait ces étranges messages, mais sans lui donner de noms. « Avez- « vous perdu des enfants, lui demanda-t-il ? — Oui, répondit-elle, une « petite fille qui n'a vécu que quelques heures. — Quel nom lui auriez-vous

« donné si elle avait vécu, ajouta-t-il. — Eile se serait appelé Anna, fit la « mère ».

Autre fait cité par le même.

« En 1893, je faisais une conférence à la Nouvelle-Orléans. Je vis un visage « dans l'assistance qui m'impressionna tellement que je ne dis rien de bon. « Ce soir même j'écrivis à ma sœur de se rendre chez un médium avec deux « de ses amies et, à elles quatre, d'essayer d'obtenir pour moi une meilleure « inspiration pour mon prochain cours, dont je leur indiquai le jour et « l'heure pour que leur séance eut lieu à ce moment.

« Ce jour-là, j'arrivai une heure et demie en retard. La salle était pleine. « Jamais je ne fis une meilleure conférence. Comme je finissais, un médium « se leva et me dit : Pendant que vous parliez, j'ai vu à votre droite, un « vieillard avec un long costume blanc et paraissant un Oriental ; à votre « gauche, se tenait une jeune femme aveugle d'une beauté surnàturelle.

« Deux jours après, je reçus une lettre de ma sœur me disant qu'elles « étaient allées chez le médium comme je l'avais demandé, mais qu'elles « avaient été retardées d'une heure et demie. Dès que le cercle eut été « formé, son âme quittant son corps, s'était élancée dans l'espace. Elle « m'avait vu parlant sur l'estrade. A mon coté droit se tenait un vieillard « vêtu de blanc qui paraissait un Oriental, à ma gauche une jeune femme « aveugle d'une beauté surnaturelle. Bref, ma sœur avait employé les « mêmes termes que le médium après ma conférence ».

M. Barrett termine son intéressant discours en citant des cas où la protection d'Esprits amis a sauvé des personnes en danger de mort.

C'est ce qui s'est produit pour sa propre mère sur la révélation d'une de ses sœurs nommée Olive.

Dans le même numéro, sous la signature du professeur D. C. Seymour et de huit autres personnes, se trouve le récit de matérialisations opérées par le fermier Riley dans les conditions du controle le plus sérieux.

Il cite, entre autres faits, l'apparition à un sceptique avéré, d'une matérialisation qui se montra en pleine lumière, le suivit hors du cabinet et, à la vue de tous, se dématérialisa partiellement et dans cet état remit des fleurs au professeur Seymour qui se porte garant de la parfaite bonne foi du médium, lequel opérait d'ailleurs dans des résidences diverses appartenant au professeur.

G. B. Sceker.

Extrait du « Light » *du* 18 *mars* : *La médiumnité de Mme Paul.* — On a beaucoup écrit au sujet de la médiumnité de Mme Paul, fille de feu le général Showers, permettez-moi à mon tour de vous faire part de mes propres expériences.

Le 8 janvier de cette année, au cours d'une séance donnée par Mme Paul chez moi, il se produisit plusieurs incidents remarquables. Outre ma femme et moi, cinq personnes étaient réunies avec le médium et son mari autour d'une table circulaire. Nous étions assis depuis peu de temps lorsque des raps se firent entendre à une certaine distance de la table et réclamèrent l'alphabet. Il nous fut dit, de cette façon, que nous n'étions pas bien placés. Le changement nécessaire ayant été effectué, une voix d'homme nous salua. C'était Peter, le guide du médium.

Quelques secondes après, le médium s'écria : « Lâchez-moi les mains, on enlève ma chaise. Nous fîmes de la lumière et nous vîmes que cette chaise était suspendue au bras droit d'une dame assise à côté du médium, dame qui lui était inconnue, qui déclara qu'elle avait constamment tenu ses mains.

Un cabinet fut ensuite formé dans un coin de la chambre au moyen d'un rideau, et les poignets du médium furent attachés avec un ruban. Nous lui liâmes les mains au dos d'un fauteuil et nous lui mîmes sur les genoux une ardoise propre et un crayon. Aussitôt le rideau fermé, nous entendîmes écrire sur l'ardoise ; le guide du médium nous ayant dit d'entrer dans le cabinet, nous trouvâmes une salutation de *Peter* écrite sur l'ardoise. Je replaçai l'ardoise sur les genoux du médium et, avant d'avoir eu le temps de tirer le rideau, une bague, puis une deuxième, puis une troisième furent enlevées des doigts du médium et placées sur l'ardoise et cela sous nos yeux. Nous demandâmes alors au guide de replacer les bagues, ce qu'il fit avec une extrême rapidité.

Peter nous dit ensuite de détacher le médium en vue d'une matérialisation. Nous le fîmes et pour soumettre le médium à ce que le cercle considérait comme une preuve convaincante, nous clouâmes au mur, un bout de ruban. Le médium fut lié également avec un ruban et les bouts des rubans noués ensemble.

Mme Paul s'étendit sur le parquet, les rideaux furent tirés et nous nous assîmes. *Peter* demanda à ma femme de jouer du piano, ce qu'elle fit pendant dix minutes, après quoi, nous entendîmes une voix de femme, dire « Je suis ici. » Peu de secondes après une forme féminine apparaissait à un coin du rideau, près de l'endroit où ma femme était assise, sur le tabouret du piano, et m'appelait. Je vins, la saluai, et lui présentais ma femme à qui elle dit qu'elle était heureuse de la voir et la remercia beaucoup d'avoir bien voulu jouer. Elle vint serrer la main à tous les assistants et demanda la permission de se mettre au piano, ce qui lui fut nécessairement accordé. Elle joua six ou sept minutes, avec beaucoup de verve et d'expression, ma femme et moi, étant assis tout ce temps près d'elle.

Puis le pouvoir commença à manquer ; la forme devenant mince et vapo-

reuse, se leva pour reprendre, dit-elle, un peu de forces. Comme « Florence » (l'esprit matérialisé) était rentrée dans le cabinet, « Peter » demanda à ma femme de jouer quelque chose, et un voyant, qui était présent, décrivit la forme de « Peter » disant en même temps, qu'il voyait le médium très affaissé. On demanda à « Peter », si « Florence » reviendrait ? il répondit que non, que tout le pouvoir avait disparu.

« Florence » nous dit : « Adieu, et que Dieu vous bénisse tous ». Puis le guide recommanda d'entrer dans le cabinet, ce que nous fîmes ; nous trouvâmes le médium en profonde léthargie. Quand elle s'éveilla, nous examinâmes les nœuds, le ruban, les clous dans le mur, nous trouvâmes tout intact.

James Harris.

27, Stracey-Road, Harlesden, N. W.

Extrait du Light of Truth, *du 4 mars* 1899. — Mon jeune frère vient de passer à la vie des Esprits. Mon frère aîné qui est médecin, à Norway Me, se trouvait près de lui quand il mourut ; il retournait chez lui, quand un remarquable phénomène se produisit. Voici comment il le raconte :

J'eus tout à coup, conscience que quelque chose coulait d'en haut, sur moi, et que j'étais enveloppé par une influence qui me causait un sentiment étrange, mais agréable. Cela commençait par la tête, s'étendait en descendant. Je la sentais distinctement, nettement, positivement; elle était pleine de douceur et de bien-être. Au même instant, mon frère Birney, dont je venais de quitter le cadavre, chez lui, il y avait trente minutes, se trouva assis à ma gauche, dans la voiture.

Je pensais que c'était merveilleux. J'étais heureux au-delà de toute mesure. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute, dans mon esprit, que ce fut bien lui. Je le voyais parfaitement, et je me disais : Je sais, maintenant, que l'homme existe après la mort, que l'esprit survit à la mort corporelle.

Je ne lui parlai pas. Il ne m'adressa pas la parole non plus, ce n'était pas nécessaire. Il était à côté de moi; il m'avait donné une preuve de son existence et de son amour, et j'en étais pleinement satisfait.

J'ignore combien de temps il resta près de moi, mais je pense que mon cheval avait parcouru 30 rods (environ 750 mètres), quand la forme commença à faiblir, et l'impression à diminuer ; peu de minutes après, la forme s'évanouit entièrement, bien que l'impression subsistât en moi, longtemps.

H. A. Bradbury.

In the Word's Advance Thought.

Le journal de Chicago *Inter Ocean*, a eu une interview avec Harrison D. Barrett, dans laquelle, le président de la N. S. A. raconta quelques-unes de

ses propres expériences de spiritisme. En voici une, qu'il a faite au Texas.

Il y a trois ans, dit-il, je faisais une tournée dans le sud du Texas, et j'allai voir une vieille amie, qui est médium, mais ne pratique plus professionnellement, depuis longtemps.

— Voudriez-vous avoir une écriture sur ardoise, me demanda Mme Fink ?

— Certainement répondis-je, rien de mieux.

Mais croyez-vous que les esprits viendront?

— Oh ! oui, je le sais, dit la vieille dame.

Alors elle me donna une petite table, d'environ deux pieds carrés. Etait-ce bien une table, à peine une planchette? Sur cette planchette se trouvaient plusieurs ardoises. Je les pris, les examinai attentivement, passant même mon canif dans les coins pour être sûr qu'elles n'étaient pas couvertes d'un enduit. Puis je les lavai, les essuyai, et les portai au soleil et cela, parce que, s'il y a quelque écriture chimique sur l'ardoise, qui soient invisible dans certaines conditions, le soleil les fait rapidement apparaître.

J'examinai la planchette et vis qu'elle n'était pas doublée, n'avait de secret d'aucune espèce. Alors, le médium tint l'ardoise de la main gauche, sur la table. Je mis ma main gauche sur le dos de la sienne, et lui tins la main droite, sur le dessus de la table, avec l'autre main. Mme Fink me dit :

— Voudriez-vous voir les Esprits écrire ?

— Oh ! mais, si je regarde, ils s'en iront.

— Essayons.

Je soulevai alors le petit tapis de la table et regardai dessous. Je vis une manifestation que je n'avais jamais vue, et que personne autre n'a certainement observée, je l'affirme.

Le médium avait baissé la main, de manière à ce qu'il y eut un grand espace, entre l'ardoise et la table. Je vis comme un rayon de lumière qui, partant de la fenêtre, se terminait en pointe entre l'ardoise et la table. Pendant que je le regardais, il tournait rapidement, d'un mouvement conique ; enfin, il prit la forme d'un crayon et se promena sur l'ardoise. Pendant qu'il avançait, un fluide se répandait en ondes sur l'ardoise.

Quand le message fut terminé, je trouvai l'ardoise couverte d'humidité, et la portai au soleil mais je ne pus rien lire ; Mme Fink me donna un petit miroir et en le tenant au-dessus de l'écriture, je pus parfaitement la lire. C'était une communication d'une jeune femme, morte depuis plusieurs années, et dans la famille de qui j'étais en pension, quand j'étudiais à l'Académie de Pensylvanie. Elle avait signé et mentionné des détails qui me convainquirent de l'authenticité. Je sais que le médium n'avait jamais entendu parler de cette dame.

Mais le plus étrange est ceci : Le crayon que j'avais vu se former sous

mes yeux, était resté, c'était un vrai crayon, que je pouvais manier; il semblait être en pierre ponce, ne ressemblait pas aux crayons ordinaires à ardoise.

— Je le garde, dis-je, en l'enveloppant dans du papier.

— Il ne durera pas longtemps, dit le médium.

Je tenais le papier fortement serré dans ma main.

Il y resta probablement cinq minutes, et quand j'ouvris la main, le crayon avait disparu.

Extrait du Light, *du* 25 *mars* 1899 : Il vessillo spiritista, décrit l'expérience suivante; faite par le colonel Guilio Malvolti. Quatre Esprits se servaient simultanément de sa main et pendant qu'il tenait une conversation avec ses amis, plusieurs pages furent écrites de la manière suivante :

Le premier Esprit écrivit sur la première ligne, le commencement d'une communication; le second Esprit en commença une sur la deuxième ligne; le troisième sur la troisième ligne et le quatrième sur la quatrième ligne. Le premier Esprit reprit alors la suite de sa communication, sur la cinquième ligne, et ainsi de suite jusqu'à la fin. Si on lisait d'un bout à l'autre, il était impossible de rien comprendre, mais en sautant les lignes étrangères à chaque écrivain, on trouvait des messages parfaits.

Le premier était rédigé en latin; le deuxième en français; le troisième en italien et le quatrième en cette même langue, mais à rebours, de façon que le premier mot de la communication, était le dernier du message. Il fallait donc le lire, de droite à gauche.

Extrait du Light, *du* 25 *mars* 1899. — Un nouveau journal spiritualiste allemand, *Psyché*, vient de faire son apparition. Dans son numéro, du mois, dernier, il contient le récit d'une séance tenue le 15 janvier, avec le médium Mme Rothe.

Cette séance eut lieu à la pleine clarté d'une lampe. La personne qui la relate, a examiné attentivement la chambre et les meubles. Elle dura deux heures et demie, dans d'excellentes conditions. Il y eut des apports de fruits et de fleurs, celles-ci en grande quantité et comme fraîchement cueillies. Le médium entransé semblait les saisir dans l'air.

Il s'y produisit d'autres faits, très convaincants, tels que des communications et des descriptions très justes, faites par le médium.

A la fin de la séance, et la compagnie étant à souper, la table chargée se souleva sans qu'aucun objet bougeât. Deux dames ayant regretté de n'avoir rien reçu, deux pommes s'élevèrent d'une assiette en cristal, volèrent d'abord vers le médium, après quoi, l'une vint dans la main de Mme L..., et l'autre, tomba devant Mme H...

Traduits par L. S. G. B.

REFLEXIONS EN FAVEUR DU DÉSARMEMENT

Plaidoyer en faveur de la paix, question Alsace-Lorraine.

Au milieu du concert cacophonique des discordes lamentables, soulevées depuis de longs mois par l'affaire Dreyfus, le manifeste du Tsar, envoyé au mois d'août, résonna comme une fanfare d'harmonie bienfaisante. On eut un instant l'impression d'un changement d'atmosphère ; un soupir d'espoir d'une ère nouvelle de paix universelle s'échappa de nos poitrines angoissées. On pensait qu'une fois l'accord rétabli à l'intérieur, on pouvait entrevoir la Terre, paisible demeure de l'humanité, évoluant sans cesse vers le progrès.

Hélas ! on s'était beaucoup exagéré la portée de la circulaire impériale. Dans l'état actuel des choses, la tentative du jeune empereur n'est que l'écho d'une idée, maintes fois mise en branle, mais dont la réalisation se fera seulement après qu'un grand nombre d'événements auront aplani le chemin raboteux de nos usages, de nos préjugés et de nos routines.

Tant que notre petit coin de terre ne pourra se vanter du titre d'*Etats Unis d'Europe, tant que l'arbitrage entre nations* ne sera pas devenu la règle générale, la seule admise, unanimement reconnue, pour trancher les litiges, toutes les propositions de désarmement, toutes les paroles de paix soient-elles prononcées au nom de la raison, de l'intérêt, ou de la religion, qu'elles viennent d'un républicain, d'un monarque ou d'un pape, *n'auront aucune portée.*

L'Europe restera armée jusqu'aux dents et le génie humain, au lieu de travailler de toutes ses forces au développement du bien et du beau dans l'humanité, emploiera ses facultés à trouver les moyens les plus sûrs et les plus terribles de destruction.

Dans une brochure publiée par ordre du pape Léon XIII, il y a quelques années, on lit ces mots : « Il n'est rien de plus urgent, il n'est rien de plus nécessaire que de lutter contre la guerre, et tout ce qu'on fait dans un pareil sens, ne peut qu'être considéré comme une large contribution, non seulement de l'idée chrétienne, mais encore du salut public ».

Ces paroles sont évidemment en accord avec les principes du Christ ; le christianisme des premiers âges en était si imbu, que l'autorité papale défendit aux soldats convertis de reprendre l'épée après le baptême. Naturellement tous les catholiques applaudirent avec enthousiasme aux sentiments de paix exprimés par le Pontife et ils crurent devoir être fiers de la voix du Vatican.

Comment se fait-il qu'aujourd'hui, ces mêmes catholiques se font les apologistes du militarisme et qu'un moine, comme le Père Didon, puisse publiquement préconiser le sabre, recommander la foree et la violence à la place de la raison et de la justice ?

Il y a là un singulier signe du temps, et si nous ne voulons voir ralentir la marche du progrès, tous ceux qui pensent doivent s'inquiéter de cette tendance au recul vers les époques barbares.

Non, l'alliance du militarisme et du sentiment religieux n'est pas possible, car c'est un contre-sens ; autant dire l'alliance du mal d'avec le bien.

Dans l'état actuel des choses, les armées sont certes nécessaires ; une seule nation, qui désarmerait, deviendrait la proie des autres, mais pour que toutes désarment simultanément, il faut qu'elles y aient un intérêt commun et égal.

Or, il s'agit d'examiner quels sont les obstacles réels qui s'opposent le plus directement à un progrès si évident.

Le manifeste du Tsar prouve que la Russie n'a qu'un désir, celui de la paix.

L'empereur d'Allemagne, contrairement aux prévisions générales, lors de son avènement au trône, préfère la prospérité de ses Etats à l'intérieur, les voyages, les parades, les sports de l'esprit aux succès incertains du sabre, et s'il a des goûts pour la colonisation et l'extension de son pouvoir vers l'Extrême-Orient, il ne paraît pas désirer un conflit européen, par lequel il aurait plus à perdre qu'à gagner.

Les autres Etats n'ont pas davantage intérêt à désirer le bouleversement de l'équilibre européen.

La Triple-Alliance déclare hautement n'être que défensive ; si tel est son programme sincère, comme le passé paraît le prouver, une alliance quintuple, sextuple, générale, ne pourrait-elle se faire selon le même principe ? Et, dans ce cas, sans qu'on ait à attendre la réalisation de la *Grande République européenne* qui, à moins de s'opérer par un ébranlement général, une révolution colossale, semblable à un cataclysme où tous les partis, toutes les classes de la société souffriraient également, solution où le remède serait pire que le mal, nous verrions la réalisation de notre rêve des Etats-Unis d'Europe ; c'est-à-dire, que les monarques se tendraient les mains en englobant les républiques dans un commun accord. Par ce moyen, non seulement la question d'Orient se résoudrait indubitablement, mais cette menace sûre, quoique peut-être lointaine, de l'envahissement du « Yankeeisme », si bien signalé par un article du Contre-Amiral Réveillere (dans la *Revue internationale*), perdrait sa perspective inquiétante.

Donc si l'Europe ne prend garde et ne finit bientôt par comprendre la nécessité d'une *confédération* générale, tôt ou tard nos antipodes nous dicteront leurs lois et s'en sera fait de notre indépendance ; la jeune Amérique imposera sa volonté à la vieille Europe, faible par sa caducité et paralysée par les usages et préjugés des temps passés.

Voici donc, selon moi, le danger et le remède.

Or quel est l'obstacle qui s'oppose à la réalisation du remède?

Quelle est la nation réfractaire ?

Hélas ! il faut le dire : *c'est la France.*

S'il est vrai que tous les Français en dépit des rapsodies creuses de quelques patriotards, désirent sincèrement la paix, il n'y a qu'une minorité qui ait assez de philosophie pour accepter « *le statu quo* » fixé par le traité de Francfort. Au moins, aucun journal, quelque pacifiques que soient ses intentions, n'a encore eu le courage de déclarer que les Français sauraient se résigner à la perte de l'Alsace et de la Lorraine.

Qu'une plaie produite à la suite des sacrifices héroïques que la France s'est imposés en 1870, saigne toujours et puisse saigner longtemps, rien de plus naturel ; mais à quoi sert de perdre son temps en inutiles revendications qui tiennent tout le continent sur le pied d'une paix armée, pire que la guerre ?

Si l'on est prêt à prendre la revanche, qu'on fasse vite, mais qu'on accepte le sort des armes, comme une solution définitive et qu'on s'entende à cet égard avec l'ennemi par un traité fait d'avance ; car, qui peut, de gaieté de cœur, souhaiter que les deux malheureux pays limitrophe entre la France et l'Allemagne continuent à travers les siècles à faire un chassé-croisé forcé qui bouleverse tour à tour leurs habitudes et leurs plus chères inclinations ?

Qu'on règle donc la question par voie diplomatique ou par la guerre, mais qu'on se décide et que l'on n'enfreigne pas plus longtemps la marche vers le progrès qui ne peut venir *que par l'union de tous les Etât de notre continent.*

Tous les pays de l'Europe ont, tour à tour, subi des échecs semblables à celui qui a ébranlé l'âme de la France ; tous ont su se courber devant l'irrévocable arrêt des destinées. L'Autriche porte avec résignation le deuil de la Silésie, du Schleswig, de sa prépondérance germanique etc. ; l'Italie a étouffé la voix troublante de l'irrédentisme ; les monarques détrônés en 1866 ont philosophiquement accepté le rapt de leurs Etats, la perte de leur couronne ; tout le monde se soumet, seule la France, en enfant gâtée, ne veut faire *loi de nécessité.*

Les esprits les plus raisonnables, les plus avancés, qui se déclarent prêts à oublier « l'outrage » ne peuvent se résigner à la perte des deux provinces chéries.

Alors que font-ils ?

Ils perdent leur temps en propositions de neutralité, de plébiscite etc. dont le défaut, — hélas ! il suffit à lui seul, — est de n'être pas au gré du vainqueur, du ravisseur ; or, c'est avec lui qu'il faudrait cependant s'entendre tout d'abord.

Malheureusement, à travers toute l'histoire, nous n'avons aucun exemple où l'on ait consulté la voix du peuple sur le choix de la nation à laquelle il veut appartenir, et, tant que le système établi n'aura pas définitivement

changé, nous serons traités en éternels mineurs dont le sort dépend des gouvernants et des manœuvres diplomatiques, comme celui des navires dépend des pilotes. (1)

L'idée du plébiscite n'est donc pas applicable à notre époque ; celle de la neutralité ne saurait convenir à la partie victorieuse à moins qu'on ne lui offre une indemnité qui ait des chances d'être acceptée. Tâchons de sortir un instant de notre subjectivité.

Pourquoi voulez-vous que l'Allemagne cède sur ce qu'elle *croit être* son droit ?

Pourquoi voulez-vous qu'elle ne s'autorise pas du traité de Francfort, comme jadis la France du traité de Ryswyk, par lequel en 1697 la possession de l'Alsace, prise par Louis XIV, fut ratifiée ?

Pourquoi espérer que l'Allemand renoncera volontairement à appeler, *sien*, ce qu'il a toujours considéré comme tel et n'a cessé de réclamer dès que le sort des batailles avait décidé en sa faveur ?

A tour de rôle, depuis le commencement de leur histoire, c'est-à-dire, depuis le moment où la main de l'être humain trouva moyen de fixer le souvenir des malheurs de son espéce, l'Alsace et la Lorraine firent parties de nations différentes. Les Allemands se vantent que l'Alsace comptait déjà du temps des Romains comme possession de la « Germania prima » : que la Lorraine fut, après le partage des Etats de Charlemagne, incorporée à l'empire germanique. La maison de Hapsbourg fondait ses droits sur des alliances, et même l'histoire de la Pologne fut, pendant un temps éphémère mêlée à celle de la Lorraine, par le règne de Stanislas, appelé au trône de ce pays par le caprice d'un roi.

Ainsi pendant des siècles, ces deux malheureux pays sont un sujet de discorde entre les puissances qui, depuis Jules César, ont troublé la paix primitive des forêts vierges de l'Europe. Pauvre Alsace ! Pauvre Lorraine ! Semblable à une amante que les rivaux préfèrent plutôt morte que vivante dans les bras de l'un d'eux, tes vertes rives sont ravagées, dévastées tour à tour et le sentiment de patriotisme que tu t'es efforcée d'inspirer à tes enfants, depuis le berceau, leur sera, si le sort des batailles le veut ainsi, demain arraché de leur cœur, comme les bêtes fauves arrachent les viscères de leur proie. C'était ainsi au passé. Il en sera de même dans l'avenir, si l'on ne s'efforce à temps d'appliquer le remède d'une alliance « générale *défensive*.

Pour arriver à cette alliance, il faut commencer par se faire de mutuelles concessions.

Cependant les sacrifices ne sauraient tout d'abord venir du vainqueur. Or, la France perd son temps en d'inutiles disputes à propos de possessions loin-

(1) Le plebiscite de la Savoie et du comte de Nice ne me paraît pas une objection qui puisse être opposée à mon assertion.

taines, sans valeur, où elle ne fait que risquer la vie de ses enfants; elle perd son temps en désastreuses querelles pour enrayer la marche de la justice à l'intérieur, et oublie à force de préoccupations superflues de prendre une décision salutaire à l'égard de l'Alsace-Lorraine, question toujours troublante pour la paix de l'Europe.

Pour qu'il y ait la moindre chance que le vainqueur qui, sans nul doute, ne désire aucun changement au statu quo, céde, il faudra lui offrir des compensations.

Je n'oserais parler de l'Alsace, je crains que l'Allemagne ne soit intraitable à cet égard. L'avenir en nous apportant l'arbitrage entre nations décidera définitivement de cette question.

Reste la Lorraine.

Il y a surtout la partie française avec Metz.

L'Allemagne y tient également; cependant, au moyen de compensations par des colonies en Afrique, dont elle est friande, par la perspective de l'annexion du Luxembourg, dont elle se serait emparée en 1867, sans l'intervention de la France, n'arriverait on pas à une entente ?

Avec un sacrifice d'argent, on obtiendrait peut-être encore une partie de Deutsch-Lothringen; jadis la France obtint bien la Haute-Alsace au prix de 3 millions, à la paix de Westphalie.

Certes le sacrifice de la renonciation définitive à l'Alsace serait grand et la possession de la Lorraine peut-être chèrement achetée, mais mieux vaut peu que rien.

La guerre n'étant pas une solution, comme l'histoire des nations ne le démontre que trop, la perspective d'une paix durable qui nous débarrasserait pour l'avenir du pire des fléaux, celui du militarisme, envahissant et arrêtant toute idée de progrès, engloutissant la fortune de la France et absorbant annuellement la force et l'intelligence d'un grand nombre de ses enfants, ne vaut-elle pas quelques hectares de terre, surtout si nous considérons d'un point de vue plus élevé, qu'aucune frontière politique ne peut former une barrière efficace contre les sentiments de confraternité humaine et universelle ?

Tandis que nous organisons cette grande fête nationale que sera l'Exposition universelle de 1900, ne ferions-nous une bien utile besogne, en préparant par voie diplomatique un grand congrès international, *où tous les souverains* de l'Europe seraient conviés pour une entente mutuelle, *la grande alliance défensive.*

Si un tel projet réussissait, l'année 1900 marquerait une date ineffaçable dans l'histoire de l'Europe.

Mme Claire Galichon.

ETAT DE MINNESOTA, PIERRE RUNIQUE.

LES ANCIENS GOTHS Y ONT-ILS PÉNÉTRÉ, JUSQUE DANS L'INTÉRIEUR ?

On vient de découvrir une pierre, dans l'état de Minnesota, qui peut jeter ici, un nouveau jour sur le premier débarquement des Européens. Bien des personnes croient que les *Norsemen*, ou Goths, débarquérent dans les Iles du Nord, du Continent de l'Ouest et que *Leif Erickson* et ses compagnons mirent pied à terre sur le continent même; l'idée qu'ils pénétrèrent jusque dans l'intérieur de l'état de Minnesota, n'est jamais venue à personne et l'opinion des personnes compétentes relative à l'authenticité de cette pierre est attendue avec intérêt.

Cette pierre a été trouvée par M. Ohman et ses deux fils, en défrichant un champ pour l'ensemencer.

L'un des fils de M. Ohman, avait considérablement creusé sous un monticule, quand sa bêche rencontra une pierre d'assez grande dimension, à une profondeur d'environ 2 mètres, autour de laquelle les racines d'un arbre s'étaient entortillées, d'une manière si serrée, qu'elles en avaient broyé certaine partie.

Le monticule était entouré d'un bourbier, ou marais, que M. Ohman voulait sécher pour le cultiver. Après avoir nettoyé la pierre, et vu qu'elle était couverte de caractères gravés, il appela son père en disant qu'il venait de trouver une pierre sépulcrale.



Croyant cette découverte importante, M. Ohman porta la pierre à son pasteur qui lui donna le conseil d'écrire aux autorités de la North-Western University, à Evanston Illinois. Ayant suivi son conseil, sa lettre fut remise au professeur Hasfeild qui, ne comprenant rien à ce que cette pierre pouvait être, remit cette lettre au professeur Georges Curme.

Après avoir présenté plusieurs objections par écrit, M. Ohman consentit à l'envoyer au professeur Curme. M. S. Olsom, de Kensington, dans une lettre au professeur Curme, garantit la sincérité de M. Ohman et il ajoute, qu'un M. Flatters était aussi un témoin oculaire de la trouvaille, que s'il y avait supercherie, M. Ohman en était innocent.

Si cette pierre est authentique, continue M. Olson, il y a plus de cinq cent ans qu'elle a été placée à l'endroit où elle a été trouvée ; à cette époque l'eau était à 1.100 pieds au-dessous du niveau actuel du Lac Supérieur et Leif Erickson, et ses compagnons, pouvaient venir en bateau à peu de distance du point où la pierre a été trouvée.

Le « Sunday Journal » a reçu la dépêche suivante :

Evanston. Ill, 1er mars 1899 ; George O. Curme professeur de philologie germanique, et A. R. Croos professeur de minérologie et de pétrologie, à la » North-Western University », ont fait aujourd'hui un examen critique de la pierre Runique reçue de Kensington, Minnesota. L'inscription dit, qu'une compagnie de Goths à visité ce pays, en 1362, ou 1462 ; le second chiffre est si effacé, que le professeur ne peut dire si c'est un 3 ou un 4.

Le professeur Curmes, est un expert en anciennes langues du nord, et aussi instruit en Runique qu'il l'est en Anglais ; il dit, au sujet de cette pierre : « je suis convaincu qu'elle est très ancienne. Elle raconte, en caractères Runiques, ce fait, qu'une compagnie de Goths débarquèrent et explorèrent le pays de l'ouest, bien loin du Labrador, à l'époque ou Christophe Colomb était encore enfant, même si l'on acceptait la dernière date.

« On croit généralement que la pierre est apocryphe, et cela n'est pas étonnant, car, s'il était prouvée qu'elle est réellement l'œuvre des anciens Goths, il faudrait corriger les premiers chapitres de notre histoire. Je ne puis affirmer l'authenticité de cette pierre, il me faut l'étudier avant de donner une réponse positive sur son véritable caractère.

J'ai déjà trouvé quelques erreurs ; quelques-uns des caractères Runiques sont parfaits, tandis que d'autres paraissent avoir été gravés par une personne qui savait peu, ou rien des caractères Runiques. Toutefois, je suis parfaitement convaincu de l'honnêteté et de la sincérité des personnes qui ont trouvé cette pierre, et si elle est apocryphe, cela n'empêche point que des caractères Runiques furent gravés bien avant leur naissance.

« J'admets qu'on peut avoir des doutes au sujet de l'authenticité de cette pierre mais je crois qu'elle mérite un examen minutieux ; je me propose d'envoyer un fac-simile de ces caractères à tous les experts en caractères Runiques, et à tous ceux qui le sont en hiéroglyphes Indiens.»

Le professeur a traduit ces caractères, ainsi qu'il suit : « Huit Goths de la Suède, et vingt-deux Norvégiens, en expédition de découverte, venant de Vinoland, de l'Ouest.

« Nous avions un camp, et deux bateaux, à une journée de marche de cette pierre. Un jour, nous allâmes pêcher ; à notre retour, nous trouvâmes un homme, rouge de sang, et mort. Adieu ! Sauvés du mal. Nous avons des hommes à l'Océan, à quatorze jours de marche de cette île ; An 1362. »

Cette traduction, sera peut être considérablement corrigée, après une étude plus complète.

Extrait du « Sunday Journal », par Elie P. Bloche.

DE LA PRATIQUE SPIRITE

L'Humanité intégrale a inauguré les comptes rendus de manifestations spirites obtenues par différentes médiumnités et n'a pas craint de mettre en cause des personnages tristement célèbres.

Cette innovation audacieuse, en ce qu'elle nous expose à de vives discussions et à des déceptions, n'en est pas moins excellente.

Le contrôle est le meilleur critérium de la vérité. Si chaque groupe reste fermé, gardant pour soi les phénomènes dus à une pratique régulière, si la crainte du ridicule et des contestations éloigne les spirites d'un sérieux examen, ces spirites risquent de suivre les errements de l'Eglise et de s'immobiliser dans la routine et l'intolérance.

Allan Kardec ne donne point ses œuvres comme le dernier mot de la science spirite, il nous conseille la réserve, la prudence et nous devons tenir compte de ses prescriptions. Gardons-nous donc de croire que tout soit connu en spiritisme et ne suivons pas trop *à la lettre* les avis du livre des esprits et des médiums ; enfin éclairons-nous des recherches faites par les sociétés similaires, ne rejetons pas *à priori* et systématiquement toutes les théories qui s'éloignent de la pure doctrine spirite.

La pratique spirite difficultueuse, souvent pénible, sera toujours sujette à caution parce que le moyen de production est l'homme, c'est-à-dire un être double, traînant avec soi toutes les tares de la matière et ayant aussi à compter avec un passé d'incarnations dont nous ne pouvons embrasser l'étendue.

Les meilleurs médiums sont, dit-on, les plus inconscients. Nous n'oserions l'affirmer. Jusqu'à quel point le moi disparaît-il, qui peut le dire ? et ce moi disparu le mécanisme cérébral est-il dégagé des impressions passées ? C'est une des questions les plus controversée de la médiumnité.

Un être nouveau s'empare du corps du médium, le fait parler, agir, c'est la preuve cherchée de la survivance des morts.

Malheureusement de bons spirites, d'excellents chefs de groupes, ne veulent plus entendre parler de communications signées de personnalités connues. Nous comprenons, et de reste, qu'un grand nombre de platitudes, attribuées à des célébrités, aient amené le dégoût de ces sortes d'expériences et nous avons longtemps hésité, nous-même, à admettre que des esprits élevés se soient plu à s'exprimer ainsi.

Nous oublions toujours que le désincarné ne communique point par ses seules forces et sa seule volonté. Il lui faut un instrument pour revivre quelques instants la vie terrestre et cet instrument lui convient plus ou moins.

La pensée se manifeste, selon la culture intellectuelle et une formule, très belle et concise, exprimera une idée qui, se faisant jour par un médium moins bien doué, perdra de sa valeur esthétique tout en laissant le fond identique.

Pour satisfaire les néophytes et en général tous les humains, plus ou moins entachés d'orgueil, les guides donnent souvent aux communications des signatures d'hommes célèbres correspondant comme caractère, et comme vie passée, à ce qu'était l'esprit inconnu du médium et des assistants. Un Durand quelconque aura moins de poids sur notre jugement, qu'un monarque, un guerrier, un philosophe ou un sage de l'antiquité. Ce Durand peut être, néanmoins, tout aussi élevé que ce grand homme d'autrefois.

Les esprits, comptant avec la nature humaine, se montrent très avisés pour arriver à nous convaincre.

On se hâte trop, à notre avis, d'accuser les esprits farceurs, les esprits légers, d'être les auteurs des erreurs et de toutes les niaiseries qui troublent souvent les séances des débutants.

Notre groupe est entraîné depuis quelque temps dans une voie nouvelle. Les esprits les plus divers, les êtres les plus dissemblables se sont manifestés, avec une vigueur, une violence, une douceur, une élévation, une grandeur, une sublimité et un abaissement qui feraient des médiums les plus habiles tragédiens, les meilleurs mimes qui se puissent voir.

Mais, d'après les conseils des guides, nous avons banni les idées préconçues ; les médiums s'abandonnent à l'afflux fluidique et, certains qu'on ne doute pas de leur bonne foi, ils sont de plus en plus malléables pour la force agissante.

Au début, l'idée des esprits farceurs fut un arrêt pour le développement de ces médiums. Si l'esprit émettait des idées contraires à celles des médiums ou des assistants, il était malmené et ce dialogue s'établissait :

— Vous êtes un esprit léger, un farceur !

— Je suis au contraire disposé à vous éclairer, veuillez m'écouter.

Le médium commençait une dissertation peu orthodoxe en spiritisme et un assistant interrompait.

— Ce que vous dites est faux.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Nous croyons le contraire, donc vous vous trompez.

— Vous ne sauriez avoir la science infuse ; vous rejetez, trop facilement, les communications qui déroutent votre suffisance. J'ai vécu à... Je suis X...

— Vous mentez. De votre vivant, vous étiez dans l'erreur, vous l'êtes encore.

— J'ai pu l'être en certains points de la doctrine spirite, mais je frôlais la vérité. Il y a des forces latentes, des forces mal définies, qui agissent parfois à l'insu et contre la volonté du médium et des spectateurs ; ces forces ne sont pas toujours des âmes humaines.

— Vous êtes un fumiste !

— Je vous prie de me laisser parler, cette façon de discuter ne peut rien éclaircir.

— Vous voulez nous égarer ? voyons, repentez-vous, soyez modeste.

— Des guides m'amènent auprès de vous ; vous ne voulez pas profiter de ma visite, je le regrette, votre suffisance égale votre ignorance.

Parfois encore, des êtres d'ordre inférieur se manifestaient, les spectateurs les accablaient d'une pitié méprisante et d'un ton autoritaire, les engageaient au repentir. Ne les laissant pas se reconnaître, les interrompant à chaque instant, pérorant, ressassant leur propre théorie, ils interceptaient toute la force expansive du désincarné et le mettaient en fuite.

Après quelques essais de ce genre, nous résolûmes de ne plus interrompre les médiums ; nous écoutâmes et nos séances eurent bientôt un intérêt, une ampleur qui nous les fait considérer comme un réconfort moral, un soutien, une initiation à la vie de l'au delà.

Sommes-nous vraiment bien supérieurs à la cohorte des désincarnés ? N'ont-ils pas, pour les éclairer, d'autres esprits ? Et si réellement, comme les esprits le prétendent, les scènes où ils revivent les faits saillants, et souvent les derniers instants de leur existence, sont utiles à leur progression et à eur dégagement, nous ne saurions apporter trop de douceur et de bienveillance dans nos relations d'outre-tombe.

Mais, nous en convenons, les preuves d'identité sont rares, on les obtient par certains médiums plus que par d'autres, et l'expérience nous démontre que bien des faits se perdent pour un grand nombre d'expérimentateurs.

De notre vivant, nous voyons disparaître, peu à peu, la mémoire ; pour beaucoup d'entre nous, les dates, les noms s'effacent des pages imprimées en notre souvenir, et devons-nous admettre que les hommes retrouvent à la sortie du corps charnel tous les incidents des existences vécues ?

Les dates de la naissance et de la mort sont de peu d'importance pour le désincarné ; s'il ne les sait dire, cela ne prouve pas qu'il soit un farceur, un mauvais esprit.

D'autres fois nous prenons un ton de juge d'instruction, en sommant les visiteurs de nous donner leur nom, âge, date de naissance, de mariage ; nous les lassons, et leur moi n'en est pas mieux affirmé.

Il faudrait, au contraire, chercher la quintessence de cet être, sa pensée, sa foi et nous éclairer de ses révélations. Le fluide émanant de cet esprit nous renseigne aussi sur sa valeur. Doux, pénétrant, réconfortant, il nous apporte l'espérance, la charité, la justice. Le réconfort longtemps se fait sentir !

Mais dans ces relations d'outre-tombe, si nous ne voulons pas admettre la contradiction, ni laisser libre carrière aux manifestations intellectuelles, nous renonçons à progresser.

Notre moi, imbu d'idées toutes faites, repousse ce qui le gêne et le fluide perisprital, subtil et délicat, en est atteint et dénaturé.

Allons donc de l'avant ; contrôlons les groupes, les uns par les autres, et si des personnages historiques se présentent, sans y être sollicités par notre désir ou nos préoccupations, étudions-les. Ainsi, nous jugerons, avec preuves à l'appui, de l'état de ces esprits et des facultés plus ou moins précises des médiums.

Mme Paul Grendel.

CAS DE TÉLÉPATHIE

Cher Monsieur Leymarie : Dans le journal, *of the Society for Psychical Research*, je trouve ce fait, raconté par Mme Trelour, de Dover ; il intéressera les lecteurs de la *Revue Spirite*.

Le 25 août 1885, mon mari et moi, nous dinions avec mon frère, le révérend W. Compland qui avait succédé à mon oncle, dans la cure de Acton Beaucham (On trouvera, dans la lettre de M. Telour, 3 mars 1888, le récit de ce qui est arrivé).

Nous avions trouvé, chez lui, la sœur de ma femme qui habitait non loin du presbytère ; ce fut une réunion très gaie, cette dame se portait à merveille, elle était toute souriante. Je me le rappelle fort bien, c'était un mercredi et en prenant congé, ma femme promit d'aller la visiter prochainement dans sa maison de Upper House, Bishops Trome, où elle vivait seule.

Le mardi suivant, dans la soirée, vers 8 heures, ma femme qui était restée dans la chambre des enfants, pendant la demi-heure du diner de la nourrice, passa dans notre chambre à coucher ou se trouvait, sur la toilette, une lampe allumée. Au moment où elle passait près du lit, pour aller à l'autre bout de la chambre, elle aperçut une robe noire de l'autre côté du lit ; en regardant mieux, elle vit très distinctement se lever, avec lenteur, une forme humaine qui était penchée sur le lit, cette forme la regarda fixement pendant quelques secondes.

Avec horreur, elle reconnut dans le fantôme, sa sœur ! la figure était très pâle, avec une expression d'indicible tristesse.

Ma femme descendit et je remarquai son trouble ; lui ayant demandé ce qui l'avait ainsi bouleversée, elle me raconta ce qui s'était passé. — Naturellement, je pensai que ce devait être un effet de son imagination.

Le lendemain, c'est-à-dire le mercredi 2 septembre, comme nous nous assayions pour diner, le domestique de notre docteur arriva, en disant que son maître désirait me voir ; je descendis et le trouvai prêt à partir pour la maison de ma belle-sœur. Il me dit qu'elle l'avait envoyé chercher, il croyait qu'elle avait une diphtérie très grave.

Elle rendit son âme à Dieu, deux jours après ; ma femme ne la vit pas, attendu que le docteur nous avait prévenus que c'était courir un trop grand danger, la maladie pouvant être apportée dans notre maison.

Ce récit est exact, mais il ne fait pas mention de ce fait intéressant, qu'au moment où je parlais à mon mari de l'apparition du fantôme de ma pauvre sœur, Mlle Maud Cowpland, ma nièce qui se trouvait chez nous, descendit en courant de sa chambre où elle venait de monter. Lorsque je lui racontai ce que j'avais vu elle s'écria, presque sans m'écouter : « Mon Dieu ! j'ai vu la tante !... je l'ai vu très distinctement ;... sa figure était très pâle, elle exprimait une grande tristesse !... — (Mon mari confirme le fait).

Je ne questionnai pas davantage ma nièce, elle quitta la maison, le lendemain, un peu à cause de sa frayeur, je crois. J'ajouterai à cela, que je n'avais vu auparavant, et je n'ai jamais vu depuis aucune apparition et n'ai jamais éprouvé aucune impression qui ressemblât en rien à celle que je raconte ici.

Après la surprise du premier moment, je ne fus nullement effrayée par l'apparition de ma pauvre sœur, car elle était vigoureuse et pleine de vie ; je ne pouvais penser qu'elle put mourir ainsi. Dans notre paroisse, éclata une épidémie de diphtérie ; ma sœur avait embrassé imprudemment un enfant de l'école qui était atteint de cette maladie. J'appris aussi, que le mardi soir, juste au moment où je vis l'apparition, ma sœur se retira de bonne heure dans sa chambre, disant à ses domestiques qu'elle s'était refroidie et avait pris un gros rhume. Les domestiques étaient jeunes et il n'y avait personne dans sa maison à qui elle eût parlé d'une manière intime de son état.

Tout ce que l'on put savoir, à ce moment là, c'est qu'elle était seule dans sa chambre et n'envoya chercher le médecin que le lendemain lorsqu'elle était atteinte mortellement. — Il y avait une très vive affection entre elle et moi.

J'ajouterai encore, que le fantôme avait un chapeau, avec un voile. Le voile était attaché derrière le chapeau, exactement comme ma sœur avait l'habitude de le faire. La lampe à pétrole éclairait vivement, et je voyais si bien l'apparition, que, sur le nez, je remarquai des taches de rousseur. Ma

sœur Anne, avait de très beaux yeux, pleins d'expression. Or, ces yeux étaient pleins d'angoisse, et je fus douloureusement frappé de l'expression de grande tristesse de son visage. L'apparition ne disparut pas instantanément, elle parut se dissoudre, dans l'air.

J'ai la conviction que, dans les cas où l'un des membres de notre famille a été malade, ou bien a traversé quelque crise grave quelqu'un de ses parents a éprouvé une impression d'angoisse, quoiqu'il fut fort éloigné de lui. Voici un incident de ce genre : En 1870, mon frère (qui est mort depuis) se cassa la jambe, très malheureusement, à la chasse. L'accident eut lieu vers quatre heures de l'après midi. On le mena à une auberge et toute la nuit il fut réellement en danger.

Ce jour-là, Madame Gardiner, qui se trouvait dans une réunion d'amis, ressentit un abattement tout à fait anormal, à partir de quatre heures de l'après-midi. Quant à moi je me rappelle bien que, cette nuit là, contre mon habitude je ne pus fermer l'œil. Lorsque à quatre heures du matin, je me levai du lit, je fus très étonnée de voir mon père entrer dans ma chambre et demander quelque soulagement, et quelque apaisement, car, lui aussi, cette nuit là ,ne put fermer l'œil ; il se sentait tourmenté.

Mon père se portait alors fort bien, et, autant que je me le rapelle, jamais il ne m'avait fait une telle demande. Vite je me levai et lui donnai du cognac et de l'eau, ce que je n'avais jamais fait avant ; — Or, pendant toute la nuit, nous fûmes tous deux malheureux, sans cause ».

Mlle Maud Cowpland raconte ce qui suit : « L'année où mon père mourut, j'ai passé quelques jours avec ma tante, Mme Trelour. La seconde nuit, vers dix heures un quart, je me retirai dans ma chambre et pendant que je prenais mon bain, je sentis une force invisible m'obliger à me tourner vers un canapé où se tenait une forme humaine, vêtue de crêpe. Le crêpe semblait tomber en plis épais, depuis le haut de la tête jusqu'au sol, mais ces plis, au lieu de cacher la figure en faisaient ressortir très nettement les traits. Je reconnus Mlle Cowpland et je m'écriai aussitôt : Mon Dieu ! c'est vous, tante Anne?... Comment se fait-il que vous soyez ainsi?... » Alors la forme disparut graduellement.

Je suis honteuse d'avouer que je fus très effrayée. J'en parlai à 3 personnes : M. et Mme Trelour, et la servante à qui je demandai de coucher avec moi parce que j'étais trop poltronne pour rester seule, dans cette même chambre.

J'ajouterai ici, que je n'ai jamais rien vu avant l'apparition de Mlle Cowpland, mais avant et depuis, notamment lorsque j'étais seule, j'ai senti des Esprits autour et près de moi. Je me rappelle, qu'une après-midi du dernier été, j'eus la sensation d'une main dont les doigts étaient longs et doux et qui me caressaient la figure. Votre F. E. C. JOSEPH DE KRONHELM.

APOLLONIUS DE TYANE

Appollonius était un homme de prodige,
Dont l'âme réflétait le savoir de son temps,
Miroir resplendissant, flambeau du haut prestige,
Aux halos éclatants.

Il naquit fils de dieu : Tyane en Cappadoce
Se vantait d'avoir mis au monde cet humain
Dont la vertu déconcertait le sacerdoce,
Et le tyran romain.

Il bravait les faux dieux : vivant pur, pour le culte
De l'austère idéal des grands initiés.
Jeune, il avait ouvert au fond du monde occulte
Ses yeux extasiés.

Il connut les trépieds des sibylles, les tables,
S'animant, s'agitant sous l'aile des esprits,
Des apparitions, trop longtemps dites fables,
Soleils de l'au-delà, par le doute assombris.

Ce sage pressentit le bras vengeur du juste,
Et s'arrêtant soudain, un jour, en discourant,
Il dit, en concentrant sa double vue auguste ;
« Courage, Stephanus, va, frappe le tyran. »

Nourri de Pythagore, il suivit Empédocle;
Il scruta le mystère avec un œil serein,
Et c'est pourquoi la guerre a campé sur un socle
Sa stature d'airain.

Précurseur de Proclus, de Plotin, de Jamblique,
Il avait entrevu cette religion
Qui mêlant les Védas au rite évangélique
Dégage le vrai Dieu de la tradition.

La beauté de son front rayonnait comme un astre,
De ses lèvres coulait le verbe harmonieux,
Il apparaît ainsi qu'un sublime pilastre
Dans le temple des dieux.

Il se dresse, vêtu de la robe d'hermine
Des philosophes grands et des Jésus très doux,
De ces enfants trempés dans la source divine
Qui sont comme un lien entre le père et nous,

Ses disciples l'aimaient ; voyant passer ce juste
Ils disaient éblouis : deus, ecce deus !
Et le monde a gardé le souvenir auguste
Du grand Apollonius.

Paris, septembre 1898.

JULIEN LARROCHE.

NECROLOGIE. — M. Sausse Henri nous annonce, le dégagement corporel de son père, *M. Alphonse Sausse*, spirite comme lui et dévoué à notre cause, ancien Maire d'Etoile, (Drôme), et chevalier du mérite agricole ; un fraternel souvenir à cet homme de bien.

M. Frédéric Guillaume Wintz, artiste peintre, membre de la société astronomique de France est décédé le 23 février 1899, à l'âge de 75 ans. Ce fut un très honnête homme, grand travailleur, avec lequel en 1860, nous passâmes de bonnes journées, chez le maitre Allan Kardec qui estimait tout particulièrement Wintz, l'artiste consciencieux, et sa femme si aimable et serviable. A ce spirite de là première heure, salut et vœux pour son avancement spirituel dans l'au-delà.

Nous avons accompagné au tombeau de sa famille, au cimetière Montparnasse, *Mme Adolphe Wiette de la Rivagerie* qui avait épousé en première noce cet officier supérieur de cavalerie, et en seconde noce *M. Arthur Henry Lambin d'Anglemont*, l'homme de lettres si remarquable, décédé fin 1898. Mme veuve d'Anglemont avait 64 ans.

Ce furent tous des spirites chrétiens, très dévoués à la cause et amis des humbles, qui ont élevé leurs enfants dans nos principes consolants et rénovateurs.

Un homme avait désolé les dernières années de M. d'Anglemont, à l'aide de procédés singuliers qui rejettent à l'arrière plan la reconnaissance et l'esprit de justice ; veuve, Mme d'Anglemont fut incitée à faire perdre sa position à ce personnage et nous demanda avis : « La vengeance, Madame et Sœur, lui répondimes-nous, serait indigne d'un aussi noble cœur que le votre ; dans ce sens, ne faites point un signe, et pardonnez, car l'homme qui sut oublier ses devoirs est en face de sa conscience qui saura bien lui rappeler ses méfaits. Il y a une justice immanente et éternelle, qui n'oublie rien.

« Spirites, plaignons les âmes égarées et prions pour elles. »

Mme d'Anglemont, cet esprit distingué et délicat, voulut bien suivre notre conseil.

Un ouvrier sertisseur très habile, et sa jeune dame médium voyant de premier ordre, avaient connu Mme D'Anglemont ; à leur première visite et sans la connaître, ce médium vit successivement ses deux estimables époux, décrivit leur physionomie, leur vêtement, leur caractère, avec la plus grande fidélité, ce qui frappa la noble dame et lui fit accorder toute sa sympathie à ces artisans complètement désintéressés. Dernièrement, ces jeunes gens virent mourir leur fille unique âgée de 2 ans, et ce fut pour eux une peine bien intense !!

A cette nouvelle, Mme D'Anglemont écrivit à ces dignes gens la lettre

suivante, qui caractérise bien notre sœur en Spiritisme, car elle a consolé et réconforté :

Mes Amis,

Je prends une grande part à votre douleur, pauvres affligés ! je ne l'ai pas connue, la chère petite, mais elle devait être gentille, comme le sont les enfant de son âge, petite fleur hùmaine, la joie de nos cœurs.

J'ai perdu l'an dernier un petit-fils de 8 mois,je l'ai pleuré comme s'il eût été à moi.

Je n'ai jamais pu voir un enterrement d'enfant, sans avoir le cœur serré à la pensée de la douleur des parents; c'est leur cœur qui est déchiré, et cette douleur immense qui ne s'oublie jamais est inguérissable.

La mort frappe partout, sans distinction, parce que rien ne l'arrête ; elle frappe dans toutes les classes et les cœurs brisés sont obligés de supporter cette fatalité.

Ils sont heureux ceux qui ne croient pas à la mort, et espèrent en une autre vie ou l'on retrouve ceux que l'on a aimés.

Plus heureux encore sont ceux qui, comme vous, les revoient en ce monde ; pour eux la mort n'existe pas, mais bien peu de personnes ont cette vue de l'au-delà.

Si je n'étais si souffrante, cet hiver, j'irais vous voir, mais il faut que j'attende le printemps, avant de quitter la chambre.

Venez un dimanche me visiter, cela vous distraira ; vous me ferez voir sa petite photographie, si elle en avait une, afin que je connaisse son gentil visage ; nous parlerons d'elle, cela la fera revenir parmi nous, et, peut-être, vous apparaitra-t-elle comme vous ont apparu mes pauvres maris.

Prévenez M. Leymarie du malheur qui vous frappe, il saura compatir à votre douleur.

Je vous remercie ne m'avoir écrit, pour m'associer à votre chagrin ; vous avez compris que mon cœur n'est jamais insensible au malheur des autres.

Adieu, pauvres frères malheureux ; je ne cherche pas à vous consoler, et puis vous dire, qu'à mon âge, on a déjà versé bien des larmes, et que l'on comprend celles des autres.

Vve D'Anglemont.

HERR MARX RAHN, Eberswalder Strass, 16, à Berlin, le très estimable éditeur du journal *Ueberseinnlische Welt*, en parlant des récentes séances de *Mme Corner* (*Mlle Florence Cook*), à Berlin dit ; qu'il est pleinement convaincu de la bonne foi du médium, et que les manifestations ont été excellentes, sauf celles retenues à la première séance ; et que, les phénomènes ont dû convaincre les assistants sérieux, car ils étaient en présence d'une force super-normale.

Les conditions rigoureuses pour prévenir la possibilité de fraude, ont été établies à chaque séance.

Mme Corner déclare, d'autre part, dans une lettre au *Light*, qu'elle est très satisfaite de la manière dont elle a été reçue par les savants de Berlin.

DEUX AMES QUI NE REPOSENT PAS EN PAIX

Markus Bernhard, demeurant au n° 456, Newark Street, Hoboken, New-Jersey, est un istraélite très dévot, très attaché aux dogmes de sa religion, qui adhère avec tenacité aux traditions de ses ancêtres. Il a eu ce qu'il considère comme une preuve de cette prédiction : que les morts enterrés dans un lieu non consacré n'ont pas de repos, leur esprit ne cesse pas de troubler celui de leurs parents vivants.

Markus Bernhard a été, la semaine dernière, frappé d'une double calamité ; la mort lui a enlevé deux enfants.

Le 17 septembre, son beau-fils, Simon Schinesek, a succombé à une attaque de diphtérie, à l'hopital Sainte-Marie ; le jonr suivant, la mort lui prit son bébé, Rosie Bernhard, âgée d'un an.

Les parents occupés à soigner la petite Rosie et à veiller à la cérémonie de son enterrement, ignoraient le sort de celui qui était à l'hôpital.

Les autorités de l'hôpital, firent savoir au Conseil de santé (Board of Health), que le garçon Simon Schinesek était mort de la diphtérie ; le conseil donna l'ordre de le faire inhumer immédiatement dans le cimetière de Hoboken. Deux jours après, Markus Bernhard apprit que son beau-fils avait été enterré dans un lieu non consacré. Le rite funéraire juif prescrivant que tous les israélistes doivent être enterrés dans un terrain béni par la Synagogue, le rite du Code rabbinique doit être prononcé sur le corps, un petit sac contenant de la terre sainte, doit être déposé sous la tête du mort, dans un cercueil construit avec six planches de sapin.

Comme aucune de ces prescriptions n'ont été observées pour Simon Schinesek, Markus se dit constamment hanté par l'esprit de son enfant décédé. Simon lui apparaît toutes les nuits, lui montre les tombes des gentils qui reposent dans le cimetière des Hoboken. Markus affirme que l'esprit le prie d'exhumer son corps, de le transporter dans le cimetière israélite de Habaken, ou sa petite belle-sœur, Rosie, repose en paix.

Markus a demandé la permission au conseil de santé, et aux autorités du cimetière, d'exhumer les restes de son beau-fils, afin de les enterrer selon le rite juif; on lui a répondu que la loi prescrit, que le corps des personnes mortes de maladies contagieuses ne peut être transféré dans un autre cimetière qu'après trois ans d'inhumation.

Des coups mystérieux, des claquements de mains et autres bruits insolites, ont lieu dans la Colonie Italienne de White Street à West, Orange, New Jersey. Ils se produisent dans la maison où Pietro Christino fut poignardé la veille de Noël, en décembre dernier, par Lorenzo Corbo. Les superstitieux du voisinage sont fermement convaincus, que les manifestations sont produites par l'esprit inquiet de l'homme assassiné.

Hier soir on fit venir un prêtre pour exorciser l'esprit perturbateur ; le frère et la sœur de l'homme poignardé vont faire dire des messes à l'église Saint-Michel Archange d'Orange, pour le repos de son âme,

Maria Petro, âgée de 14 ans, l'aînée des filles de Francisco Petro, qui tient une épicerie dans cette maison, fut épouvantée, lundi soir, par trois coups frappés au plafond, quand elle montait l'escalier pour aller mettre sa petite sœur au lit.

Depuis les bruits ont continué jour et nuit.

Mme Petro et ses huit enfants sont tous hystériques de frayeur ; la nuit dernière ils sont tous allés coucher chez un voisin. Les autres locataires de la maison ne sont pas troublés.

M. Petro dit que, mercredi dernier, vers minuit, il entendit un bruit comme si on ouvrait la porte de sa chambre, pourtant fermée au verrou ; il voulut se lever, mais une force invisible saisit ses bras, quelque chose pressait sur sa poitrine, l'empêchant de faire un mouvement. Le matin il trouva la porte fermée, mais une boîte de macaroni, qui était le soir sur une étagère, avait été posée sur le plancher, au milieu de la chambre et plusieurs « tuyaux » de macaroni, étaient placés sur la boîte, disposés en forme de croix.

ELIE BLOCHE.

UN REVENANT, ANCIEN PROPRIÉTAIRE

Utile à la famille qui habite la maison dont il était propriétaire

Kenwood, un des districts les plus aristocratiques de Chicago, possède un véritable revenant. Le fait est attesté par Mme Mary H. Ford, dont le témoignage est confirmé par ses deux fils : Gareth et Roland, par sa fille Lynette, par Mme Smith, sa femme de charge et par une vingtaine de ses voisins.

Mme Ford « lecturer on art » (conférencier sur les arts), est bien connue dans tout le pays. A Chicago où elle a des amis, parmi les riches et les gens instruits, elle est considérée comme possédant beaucoup de sens commun et incapable de faire des contes frivoles.

Mme Ford habite une maison en bois de trois étages, qui porte le n° 3,801, de Lake Avenue. Cette maison appartenait anciennement à John Lane, vieillard excentrique, qui mourut il y a quelques années.

Mme Ford prit possession de cette maison, il y a un an; elle découvrit bientôt qu'elle était hantée par l'esprit de Lane, l'ancien propriétaire.

A ceux qui lui demandent comment elle peut habiter une maison hantée, elle répond : « L'esprit de M. Lane est notre meilleur ami; nous l'aimons tous, et il nous est très utile. Il fait pour nous bien des choses que nous serions obligés de faire nous-mêmes; il garde la maison.

Par une nuit très froide de l'hiver dernier, nous reconnûmes son utilité, pour la première fois. Le feu, dans notre fourneau de calorifère, était presque éteint et Mme Smith, ma femme de charge, se voyait obligée de descendre au *basement* (pièce entre la cave et le rez-de-chaussée); ce n'était pas avec plaisir qu'elle eut quitter son lit bien chaud.

Elle dit mentalement : « Je voudrais bien que M. Lane ; fermât la porte du fourneau ». On entendit aussitôt le bruit que fait cette porte, quand on la ferme avec force et la chaleur se répandit bientôt dans toutes les pièces de la maison. Le matin, nous trouvâmes la porte du fourneau fermée, et un bon feu dans le fourneau. Qui l'avait rallumé? M. Lane.

J'étais un soir, dans la chambre où couche mon garçon, Gareth, âgé de 10 ans; il me dit tout à coup, en se levant dans son lit : « Quel est ce vieillard là, dans le coin? » Ne voyant personne, je lui dis : « Tu rêves. »

« Oh! non, je ne rêve pas, répondit Gareth, c'est un homme grand et fort, avec une longue barbe. »

Alors, je vis moi-même l'apparition.

J'ignorais alors le signalement de M. Lane; en relatant, le jour suivant, cette apparition aux voisins qui avaient connu ce vieillard, tous dirent : C'est M. Lane.

M. Lane à plusieurs fois mis les couverts dans la salle à manger; nous l'entendions placer les assiettes et l'argenterie.

Nous l'avons aussi entendu parler et rire, comme si d'autres personnes étaient avec lui. Tous les soirs, il sort du « basement », monte au grenier, puis il redescend; nous entendons ses pas dans l'escalier, puis il ouvre et ferme les portes.

Pendant un orage, nous entendîmes sonner les sonnettes de l'étage supérieur; nous y montâmes promptement et il n'y avait personne, les fenêtres étaient ouvertes et la pluie entrait dans les chambres, mouillant le tapis; c'était M. Lane qui nous avait appelés pour fermer les fenêtres.

Chaque habitant de cette maison considère le revenant comme son ami personnel.

Extrait du *New-York Journal*. E. P. Bloche.

RÉFLEXIONS SPIRITES

Dieu est la pure essence,
Dont nous sommes l'émanation.
Le spiritisme est une science,
A laquelle on ne saurait prêter trop d'attention

L'Hermétisme et l'Occultisme étudient la nature,
Dans ses rapports secrets, occultes et divers.
Tandis que le spiritisme symbolise et figure
Dieu, l'Erraticité, les Mondes et l'Univers.

Belle philosophie, émanation divine,
Tu montres la grandeur, la magnanimité
De ce Dieu, que toujours, la religion mesquine,
Créa vindicatif, sévère et courroucé.

Non, c'est un Dieu d'amour qui fit jaillir ces Mondes,
Embellit et para ces demeures des Cieux.
Y plaça l'homme en roi, et, clémence profonde
Lui souffla dans le front, l'âme fille de Dieu.

« Spirites amis, suivez la loi divine,
« Ayez votre âme pure et votre cœur en Dieu ;
« Conformez-vous toujours à la sainte doctrine,
« Et vous graviterez sans cesse vers les Cieux. »

ELISÉE BERTON.

BALZAC MYSTIQUE

On se propose de fêter à Paris, avec autant de ferveur qu'en la ville natale de ce géant des lettres, le centenaire d'Honoré de Balzac. Il est même question, paraît-il, de constituer un comité chargé de recueillir les signatures de ceux qui demandent le transfert au Panthéon des restes de l'illustre romancier.

Nul ne doute qu'il ne mérite de figurer en cette nécropole de nos gloires aux côtés de Victor Hugo qui ne peut s'offenser d'un tel voisinage. Il y aura sans doute, entre ces morts, un de ces « dialogues » comme n'en put rêver Fontenelle et cela les consolera des médiocres qui les entoureront.

Ce qui est curieux, c'est que Balzac, exilé de ce coin charmant du Père-Lachaise, d'où son buste aux yeux d'aigle domine ce Paris qu'il a tant aimé, viendrait sur le sommet de la colline Sainte-Geneviève, reposer près du temple tout proche où se réunissent les disciples d'Emmanuel Swedenborg. Son ombre s'y plairait peut-être aux heures où dans le silence de la biblio-

thèque, les esprits inquiets comme il le fut de l'éternel mystère viennent lire avidement les révélations de l'apôtre suédois.

Il y reconnaîtrait de ses fidèles, que sa blanche « Séraphita » mena par la main jusqu'en ce lieu paisible où ils viennent oublier dans la méditation les masques grimaçants de la comédie humaine.

On sait que Balzac écrivit ce livre étrange où il s'essaye à donner une idée des doctrines d'Emmanuel Swedenborg sur la demande et d'après les instructions de Mme de Hanska.

Sans doute, celle qui fut plus tard Mme de Balzac, avait appris à connaître et à aimer les livres du révélateur dans un de ces salons de Saint-Pétersbourg où se réunissaient en secret, pour les lire et les commenter, des membres de l'aristocratie russe. Elle y rencontra peut-être le prince Galitzine et ce général Mouravieff, non le bourreau de la Pologne, mais celui qui fut près du tsar Alexandre le promoteur de l'émancipation des serfs, de ce général qui tenait en permanence auprès de lui deux fidèles secrétaires pour faire des copies manuscrites des œuvres de Swedenborg, copies qu'il faisait ensuite circuler secrètement.

En ce moment encore, plusieurs sociétés dévouées à ces idées existent en Russie et, lors du voyage du tsar à Paris, un des personnages de sa suite vint, entre deux cérémonies, frapper à la porte de la petite église pour donner des nouvelles des coréligionnaires de là-bas.

Cette petite note, contribution modeste à l'histoire des œuvres du grand Balzac pourra sembler intéressante. Une grande partie des Swedenborgiens doivent leur foi nouvelle au livre de Séraphita. Balzac, dans sa préface, compare ce livre à l'un de ces balustres sculptés sur lesquels on s'appuie pour admirer le chœur d'une vieille église. On l'eût peut-être étonné en lui disant que certains, après s'y être appuyés, le quitteraient pour descendre dans cette église et pour y rester.

Charles Grolleau.

A M. COPPÉE, A PROPOS DE SA CONVALESCENCE

Je lis dans les *Annales politiques et littéraires*, un article de M. Coppée, intitulé : *Mon franc-parler*. Et voici le mien que notre grand poète, voudra bien, j'espère, me pardonner.

Ce *propos de convalescence* (tel est le sous-titre de l'article) me fait dire que l'auteur de Severo Torelli a tort de croire que, *par définition*, un poète soit *un esprit superficiel et léger, du moins selon les gens sérieux et brevetés comme tels.*

Moi qui ne suis ni amusant, ni rieur, ni folâtre, je prétends, au contraire qu'un poète doit être un penseur, et c'est ce qui manque à M. Coppée.

Il peut faire de très beaux vers, de la sublime poésie, il peut avoir une grande finesse de conception dans l'étude des caractères qu'il met en scène, mais pour ce qui touche aux hautes questions traitant de l'âme, de ses attributs, de ses lois, enfin ce qui régit les rapports de la vie spirituelle avec la vie corporelle dans les destinées humaines, pas une lueur ne l'éclaire.

Cette idée générale, la plus générale de toutes, la mort, se présente à son esprit sous le même aspect qu'à l'esprit du vulgaire : il n'y voit rien de grand, rien qui console. Le doute y est trop manifeste pour qu'une salutaire pensée puisse s'y faire jour.

Dans l'antiquité, cependant, quand le poète faisait vibrer sa lyre, il s'élevait vers les suprêmes régions de l'idéal et prophétisait sous le souffle divin. A ses accents éclatait l'enthousiasme et tout semblait rayonner autour de lui.

Que les temps sont changés !... Nous voyons aujourd'hui M. Coppée, ce Maître du Parnasse, fixant ses regards avec effroi sur les ombres funèbres qui passent devant lui quand il croit que son glas va sonner, et le voilà prêt à se jeter aux pieds d'un confesseur. Espère-t-il y trouver la solution des problèmes qui le tourmentent ?... S'il le croit, qu'attend-il pour se prosterner, lui qui *ne voit rien de plus beau, de plus touchant, de plus naturel que la confession chrétienne*?...

Il a *fait son examen* de conscience sous *un de ces fulgurants éclairs qui a illuminé les plus lointaines perspectives de sa vie.* Mais cet éclair n'a duré que ce que durent les éclairs et M. Coppée est retombé dans les ténèbres, remettant à plus tard l'explication de *l'inégalité des positions sociales* et la question de savoir *jusqu'où va la responsabilité humaine.* Pourtant ce ne sera pas l'aveu de ses fautes qui fera lâcher prise au redoutable mystère, retenant en ses griffes de sphinx le mot de l'énigme.

Si M. Coppée avait à cœur de repousser pour jamais l'affreux cauchemar qui l'oppressait alors qu'il se sentait mourir, il le pourrait, mais en s'adressant à ceux qui sont bien renseignés : à ces chercheurs qui ont désiré plus que lui connaître la vie de l'au-delà. Qu'il cherche, à son tour, la vérité et sache bien qu'elle ne vient pas à nous, mais que nous devons aller à elle.

Chaque jour, elle se confirme par l'étude des grands problèmes, mais ce ne seront point les paroles du pardon, que prononcera le prêtre, qui pourront en instruire M. Coppée. Elles ne sont, comme dit saint Paul de ce qui est sans vertu, qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante.

Je m'intéresse à tout ce qui est grand, noble et élevé, surtout aux âmes d'un ordre supérieur, dont le plus grand nombre errent comme des brebis

perdues dans les sentiers obscurs que nous foulons péniblement ici-bas ; et c'est pourquoi j'ai plaint M. Coppée quand j'ai lu *Mon Franc-Parler*. Je l'ai plaint de le voir ainsi dominé par des idées vieillies qui ont fait leur temps et d'où ne peut jaillir aucune lumière.

La foi aveugle n'est plus de mise : nous voulons comprendre... L'homme haut placé par son talent doit savoir, en ce siècle de progrès, se dépouiller de tout ce qui est routine, pour se mettre au niveau des idées qui ont cours. Il doit les suivre dans le mouvement progressif de l'intelligence et marcher sous la sauvegarde du bon sens et de la raison. M. Sardou l'a bien compris ainsi, quand il a étudié les Saintes-Ecritures. Il les a étudiées avec indépendance et sans idées préconçues, sans interprète !

Un article à son sujet, qui m'est tombé ces jours-ci sous les yeux, m'a conduit à ce rapprochement entre les deux maîtres ; et si j'osais donner un conseil à M. Coppée, je l'engagerais à aller demander à l'auteur de *Spiritisme* la solution de bien des problèmes qu'il lui donnerait volontiers et qu'on a longtemps cherchée en vain.

L'Evangile mieux étudié, mieux compris aujourd'hui qu'il ne l'était jadis, et la connaissance des lois psychiqnes; dont on n'avait guère su jusqu'ici se rendre compte, forment dans leur ensemble une doctrine, je dirai même plus, une science digne de satisfaire l'esprit et le cœur. Une science, dis-je, car elle a la sanction des savants les plus en renom de notre époque. Les erreurs s'évanouiront à sa douce clarté et le jour se fera chez les intelligents.

Spiritisme de M. Sardou aura sa place dans le grand mouvement qui s'opère, et son rôle sera de démontrer la haute conception, l'esprit sagace, pénétrant et profond de son auteur, doublé d'un sympathique et charmant philosophe.

Si une voix est entendue, M. Coppée sera parfaitement rassuré sur toutes les choses qui le troublaient naguère. Il sera rassuré par l'étude attentive, persévérante et assidue de cette saine et consolante doctrine qui doit régénérer le monde.

C'est à cette source féconde et pure que tant d'hommes illustres (qui l'ont pressentie) ont bu et où boira, j'espère, l'auteur éminent et si justement applaudi dont je viens de parler. Je souhaite lui avoir ouvert un horizon plus clair et lui avoir fait comprendre que règne, en vérité, au-dessus du monde matériel, l'idéal qu'on cherche en vain sur la terre, mais qui veut que nous ayons des ailes pour nous élever jusqu'à lui.

ACHILLE DE MÉROVÉE.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(Voir la *Revue* de mars 1899 (*fin*)

Figurez-vous ensuite la mère, attirant par la force de son amour, ses enfants dans son Dévachan et privant ainsi le père d'une partie légitime de son bonheur. Il a déjà été dit que l'intelligence dévachanique n'est capable que des idées spirituelles les plus élevées : qu'elle ne saurait connaître aucun objet des sens inférieurs, ni rien qui pourrait provoquer son déplaisir, car alors, Dévachan deviendrait Avitchi et la sensation de bonheur absolu serait détrnite.

Comment la nature, pourrait-elle alors résoudre le problème sans sacrifier son devoir à notre sentiment terrestre d'objectivité et de réalité, ou, sans compromettre son état devant notre critérium de vérité et d'honnêteté? D'un côté, les enfants seraient forcés de se multiplier un nombre indéfini de fois, car, eux aussi, peuvent avoir des affections spirituelles dévachaniques, réclamant leur présence, et une pareille ubiquité ne serait guère conséquente avec nos idées de présence actuelle et personnelle en même temps et en différents endroits, de sorte qu'il y aurait toujours quelque part, quelqu'un de *trompé par la nature*.

Réunir toutes les *monades* indistinctement, serait fatal en vérité et en fait ; chaque homme, quelqu'insignifiant qu'il ait été sur la terre, a pourtant sa caractéristique distinctive, mentalement et moralement, d'où ses conceptions particulières et ses désirs de bonheur, nécessitant en conséquence pour lui, un *Dévachan isolé*, spécifique et personnel.

L'imagination du philosophe occidental s'est bornée jusqu'ici à se représenter la vie dans les *Kama* et *Rupalokás*, en des mondes spirites intra-terrestres, tandis que l'appendix D, fait mention d'une quantité d'états et de sphères différentes.

Selon la philosophie bouddhiste esotérique, les êtres désincarnés se divisent en trois classes, qui sont ceux de : (1) *Kamarrachera* ou ceux qui sont encore soumis à la domination des passions dans la *Kamaloka* ; (2) *Rapamachera*, ceux qui ont progressé mais qui conservent encore des vestiges de leurs formes dans le *Rupaloka* ; (3) *Aruparrâchera*, ceux qui sont devenus des entités sans forme dans les *Arupalokas* du *Dévachan* supérieur ; tout dépend du degré de spiritualité et des aspirations de la monade.

Le corps astral du quatrième principe nommé *Kama*, parce qu'il est inséparable de *Kamaloka*, est toujours soumis à l'action du magnétisme terrestre ; et la monade doit se libérer des attractions plus raffinées, mais également puissantes de son *Manas*, avant que, dans la série de ses états dévachaniques, elle atteigne les régions supérieures de *Arupa*. Il y a donc des

degrés différents dans le *Dévachan*, et dans les *Arupalokas*, les entités y sont subjectives et encore moins matérielles que l'ombre corporelle éthérée nommée *Mayavi rupa*. Mais nous affirmons positivement que, même là, il y a des compagnons véritables ; il n'est donné qu'à bien peu d'y atteindre en sautant les dégrés inférieurs.

Il y a des Dévachanés, gens excellents au point de vue de la morale et de la bonté durant leur vie terrestre, qui par suite de leur sympathie pour des recherches intellectuelles, et surtout pour des œuvres intelligentes non terminées, passent des siècles dans le *Rupaloka*, en isolation dévachanique, car les hommes en général, et même ceux qu'ils aimaient, ont disparu de leur horizon, par suite de cette passion purement spirituelle pour des recherches intellectuelles.

Une telle condition est représentée par Berzelius à sa mort, se désespérant d'avoir à renoncer à la science, et de ce que la mort vint mettre un terme à ses travaux. Ceci est *Tanha* (en hindou Trishna) ou un désir non encore satisfait, et qui doit être apaisé, afin que l'entité puisse s'élever à une condition purement *a-rupa*.

Chaque cas est traité d'une manière différente, et c'est toujours le dernier et suprême désir du mourant qui y pourvoit. Le savant ayant vécu sous l'influence de *Manas*, et pour le plaisir de développer son intelligence physique supérieure, absorbée par les mystères de l'univers matériel, sera toujours attiré magnétiquement par les savants et leurs œuvres ; il les influencera et il sera *subjectivement* influencé par eux, d'une manière essentiellement) différente de celle des médiums, jusqu'à ce que la force s'épuise et que, *Buddhi*, soit la seule influence régnante.

La même règle existe pour toutes les activités émanant des passions, ou du sentiment qui attache la monade errante (l'individualité) dans les relations d'une nouvelle naissance. L'être désincarné doit monter successivement tous les degrés de l'échelle d'existence ; ils conduisent du subjectif terrestre à l'*absolu* subjectif, et lorsque cet état limité Nirvanique du *Dévachan*, est atteint, l'entité jouit de ses réalités spirituelles, jusqu'à ce que cette phase de *Karma* soit épuisée, et que l'attraction physique d'une nouvelle naissance se fasse sentir.

Dans le *Dévachan*, l'entité est affectée, et affecte l'état psychique d'une autre entité, si les rapports avec elle ont été si intimes, qu'ils survivent à l'évolution du purgatoire dans les sphères inférieures après la mort.

Leurs rapports auront lieu spirituellement, quoique, au point de vue des penseurs occidentaux, ils soient dissociés.

Si la critique peut se représenter une monade à l'état de pur esprit, l'entité au plus haut degré subjectif concevable, sans couleur, sans forme ni

poids, une entité dont les souvenirs de sa dernière personnalité sont dérivés de la dernière union de *Manas* avec les cinq principes inférieurs, alors il pourra répondre lui-même à sa question.

La doctrine Esotérique ne considère pas cette évolution comme l'extinction de l'être, mais bien comme son expansion infinie. L'entité n'est pas oblitérée, mais unie avec l'entité universelle, et sa conscience obtient le pouvoir de se rappeler n'importe quelle scène de l'une de ses personnalités terrestres, mais aussi de toutes les séries comprises dans la *Kalpa*, et même les vies de toute autre personnalité; bref, de conscience finie elle devient conscience infinie. Mais ceci n'arrive qu'à la fin et au grand jour de la Résurrection absolue.

Tant que la monade se meut de naissance en naissance, et parcourt les sphères inférieures et celles du Dévachan, après chaque nouvelle existence terrestre, les liens mutuels créés à chaque naissance doivent s'affaiblir et devenir à la fin inertes, avant qu'une naissance nouvelle puisse avoir lieu.

La mention de ces relations est impérissable dans l'*Akasa* ; elles peuvent toujours être examinées à nouveau, dans une naissance quelconque, lorsque l'être peut faire agir ses pouvoirs spirituels latents et atteindre *le quatrième stage de Dhyana*. Mais peu à peu leur importance diminue pour celui qu'elles regardent.

Ce procédé a lieu dans chaque *Dévachan* inter-natal; lorsque les liens personnels magnétiques, ou psychiques, qui relient le *Dévachané* à d'autres entités de la vie passée, n'importe dans quel rapport, sont usés, il est libre d'avancer dans sa route cyclique.

Si cette oblitération de liens personnels n'était pas un fait, chaque être devrait parcourir la *Kalpa*, embarrassé par les liens qui l'uniraient aux membres de ses familles passées, et qui se monteraient à plusieurs milliers, ce qui serait pour lui un bel embarras!

C'est l'ignorance qui, en créant l'illusion de l'hypothése géocentrique, a produit les théologies exotériques et leurs dogmes absurdes. De même, c'est la théorie de monogenèse, c'est-à-dire d'une seule vie terrestre pour chaque être, qui fait que les métaphysiciens européens ont tant de peine à déchiffrer l'énigme de l'existence, à comprendre la différence entre l'individualité de la monade et son apparition physique dans une série de vies terrestres, sous l'aspect de personnalités totalement différentes.

L'Europe en sait long, sur les poids atomiques et les symboles chimiques, mais elle n'a qu'une idée bien restreinte de ce qu'est le *Dévachan*.

(Traduit de l'anglais, par P.-G. Leymarie.)

Dictionnaire encyclopédique illustré. — Publié sous la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française, et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du xixe siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre.

Les six premiers volumes du *Dictionnaire Encyclopédique Universel* sont en vente. Ils renferment des lettres A-B-C-D-E-F-G-H-I-J-K-L-M-N.

Le *Dictionnaire Encyclopédique Universel* illustré, contient des articles suffisamment étendus, d'une extrême simplicité, d'une clarté et d'une précision parfaites, et qui donnent à tout le monde la facilité de se mettre promptement au courant des questions les plus diverses dans toutes les branches des connaissances humaines. Il a donc sa place toute marquée dans toutes les bibliothèques, même dans celles qui contiennent des encyclopédies plus importantes ; tous, savants, hommes du monde, étudiants, industriels, négociants, artisans, etc., s'en serviront utilement, soit pour apprendre, soit pour se remettre en mémoire toutes les matières qui les intéressent ou qu'ils sont appelés journellement à traiter. Il formera environ 800 livraisons. Deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage complet reçu *franco* à l'apparition de chaque série, en adressant de suite cinq francs.

Prix : chaque volume broché, 13 fr. *franco*.

Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). Les expériences de M. Lamont, traduit du *Light*, par L. Gardy. — Célibat et abstinences, par J. F. — La reine Victoria spirite. — Une lettre de Clovis Hugues. — Conclusions du premier congrès du Brésil. — Vengeance d'un mort. — Idées spirites avant le spiritisme.

La vie d'outre-tombe (Charleroi). Mme d'Espérance, médium à matérialisations ; Au Pays de l'ombre, excellent compte rendu de cet ouvrage, par Ch. Fritz. — Groupe de Gohyssart, communication par un médium à incarnation : M. L. A. — Communication de l'Esprit du pasteur B : De la conscience.

Le Phare de Normandie (Rouen). Au jardin des Oliviers, par H. Bonnet. — Oubli des vies antérieures, par Démophile. — Les archives du groupe Vauvenargues, par Démophile.

La Paix Universelle (Lyon). Ultima-Verba, par L. Bearson. — Lettre à propos du Congrès de l'humanité en 1900. — Société Uninationaliste pour l'Œuvre de l'humanité intégrale. — Un Congrès de professeurs de sourds-muets, par D. Metzger. — Discours de la princesse Wiszniewska prononcé le 1er mars 1899 au banquet des Sociétés françaises de la Paix réunies. — Sur les Esséniens, à propos de Jésus de Nazareth. — Etudes d'occultisme et de psychisme, par A. Erny.

Annales des sciences psychiques (Paris). L'historique de la télépathie, par A. Godard. — Rêves prémonitoires. — Musset sensitif, par le professeur E. Lefébure. — Sur la possibilité des théories rationnelles, par le Dr Ermacora. — La médecine des Gallois, par A. Erny.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). Etudes sur la médiumnité (suite), par G. Delanne. — Phénomènes psychiques, par C. Broquet et Dr Dusart. — Un apport curieux, par Al. Delanne. — La Prière, par un chercheur. — Nouveau recueil d'observations de certains phénomènes de la trance (suite), par le Dr Audais. Croquis psychiques, par M. A. B. — Pour le désarmement, par Mme C. Flammarion. — Nouvelles expériences avec Mme Corner (miss Florence Cook), à Berlin.

Le Progrès spirite (Paris). Le spiritisme jugé par un pasteur des Eglises évangéliques wallonnes des Pays-Bas, par Laurent de Faget. — La bienfaisance, communication extraite de l'évangile selon le spiritisme d'Allan Kardec. — Dictées d'outre-tombe de Maria Lerond. — Une fête du feu dans l'Inde. — Plusieurs faits spirites.

La Lumière (Paris). Sujets d'actualité : Mlle Couesdon; surprises de l'interview ; les femmes; le Pape; la paix; les phénomènes psychiques, par Lucie Grange. — Spiritisme et religion, par le Dr Marc. — Revue universelle.

Le spiritualisme moderne. (Paris). Anniversaire d'Allan Kardec. — Discours prononcé par M. Beaudelot. — La vision de Dagmar, extrait du chapitre X du roman inédit de Rochester : « Le bonheur des simples », par Mme W. Krijanowski. — Influence magnétique des vierges noires et des fétiches, par H. de Latour. — 3e Instruction : De l'égalité spirituelle ou véritable égalité, par le pasteur B. — Voix de l'au-delà : Qu'est-ce que la paix? par un guide. — A ma mère, signé Georges. — Le secret du bonheur, poésie par V. H.

Journal du magnétisme et de la psychologie. — Comité d'organisation du Congrès spirite et spiritualiste international de 1900. — Médiumnité, par A. Dubet. — Du magnétisme involontaire dans la Fécondation artificielle des végétaux, par L. Gravier. — L'Evolution, par A. D. — Suggestion et hypnotisme. — Les problèmes psychiques, par C. Flammarion (Annales politiques et littéraires), compte rendu du mouvement spiritualiste. — Découvertes et inventions.

La Revue théosophique Française. Le Lotus Bleu. Lettre du Dr Pascal, actuellement dans l'Inde, aux lecteurs de la *Revue théosophique.* — Le Credo chrétien, par Leadbeater, — L'homme et ses corps : Le corps causal, par Annie Besant. — Pourquoi l'enfance? par le Dr Th. Pascal. — Société végétarienne de France, par D. A. Courmes. — Les deux frères, conte de la vie réelle. — Echos du monde théosophique, par F. Gillard.

L'Echo du Merveilleux (Paris, 15 avril). Une nouvelle voyante, par Gaston Méry. — Mort de Mme Auffinger, somnambule très connue. — M. Paul Loubet chez la Sorcière, par Jean du Fust. — Plus que reine, par G. Malet. — La dernière apparition de Tilly, par. G. Méry. — Mélanie de la Salette et ses visions sur Paris au Pont Louis-Philippe en 1896, par Léo Franc. — Souvenirs d'une voyante (suite), apparitions, par Mme C. Vautier. — Petit cours de chiromancie, conclusion, par Mme A. de Thèbes. — Pierres et Talismans, par L. de Méroff. — L'Ensorcelée d'Origny, Les Prédictions de Mlle Couédon. — Suite de l'histoire de Gaufridy, prêtre brûlé comme sorcier, par arrêt du Parlement de Provence.

Il Vessillo spiritista (Vercelli). — A propos de quelques adversaires du spiritisme, par Falcomer. — Autour du futur Conclave (*Courrier* de Naples). — Réunions des journalistes et remerciements, par Volpi. — Question ouverte sur la radiographie, par Volpi. — A Bismark, par G. Sforza. — Théosophie et Magie, tiré du journal la *Théosophie.* — Crédules et incrédules, par Cavalli. — Apports en pleine lumière, tatouage, par Ballatore. — Quand sera résolu le problème de la navigation aérienne,

par E. Volpi. — Les rayons Rœntgen dans la chirurgie militaire (l'*Illustration Française*).

La Plume libre (Lyon). Article sur la sorcellerie : Le sabbat à Salvagnac (Tarn) et à Monclar (Tarn-et-Garonne), par A. Caraven-Cachin, Lauréat de l'Institut, article important sur les Réformes postales, par H. Issanchou.

Reçu : l'*Initiation. La Revue Stéphanoise. La Paix par le Droit. L'Orient.* Dans la *France Moderne*, lire l'article d' « Ismala » : Un reporter spirite.

Nous avons reçu une nouvelle publication illustrée. *L'ami des Bêtes*, que nous ne saurions trop recommander aux lecteurs et lectrices de la revue qui s'intéressent au sort des animaux, parfois si maltraités et si malheureux. Presque rien ne les défend contre la brutalité de certains hommes ou la férocité immorale des savants qui abusent de la vivisection, torture atroce, répétée des milliers de fois sans aucun besoin et pour la seule satisfaction de voir souffrir de pauvres animaux, nos amis, nos frères de l'avenir. Aussi présentons-nous ici toutes nos félicitations à la fondatrice de ce journal Mme Adrienne Neyrat, elle a et aura certainement les sympathies de tous les gens de cœur.

Sommaire du n° 3 (avril 1899). — Remerciements à la Presse. — Nos amis au barreau, par Leon Cléry. — A Byzance, par L. Cléry. — Notre ami le chien, par le Baron de Vaux. — Qui aime les bêtes, aime les gens, par Adrienne Neyrat. — La vivisection et ses abus, par A. J. Blech. - Résultats acquis, par A. Neyrat. — Au sujet du concours agricole, les animaux exposés, maltraités outre mesure, par A. Neyrat. — L'Esprit des Bêtes : Malice du chien; jalousie de perruche. — Correspondances racontant des faits très intéressants.

Abonnement, un an, 6 francs, le n° 0 fr. 40.

M. L.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



42e ANNÉE. N° 6. 1er JUIN 1899.

Nous annonçons, la mort de deux spirites de la première heure : M. J. Dellia, banquier à Bergerac. — Mme Catala, poète et auteur, à Toulouse. Nous parlerons de ces frères si distingués dans la prochaine revue.

CARACTÈRES DE L'UNITÉ — LA LOI NOUVELLE

Oui, l'adoration de notre Père céleste, de Dieu Parabrahm autrement dit, ce qu'étant inspirés les prophètes ont appelé le royaume de Dieu sur la terre, ne peut avoir lieu en esprit et en vérité, comme une foule de personnes l'ont proclamé, que lorsque tous les cultes se seront fondus dans la seule religion vraiment chrétienne et universelle, y compris les sectes religieuses qui nous séparent encore par leurs divisions et doivent se fondre dans l'unité.

Et notre théologie spirite, qui a sa mission bien tranchée dans l'avenir de l'humanité, possède ce côté essentiellement pratique que cette unité, quoique retardée selon l'infériorité de notre globe, arrive toujours en son temps, aussi bien sur la terre que sur tous les mondes sidéraux.

De même que l'avènement de l'esprit, actuellement inauguré par le spiritisme, n'est qu'un développement de la partie vraie, en son ensemble, de ce

qui est essentiel dans le christianisme, dans le futur, toutes les transformations religieuses, selon les âges, seront le développement et l'adaptation des enseignements qu'il nous est permis de donner.

Le christianisme ne fut qu'un développement des vérités que lui avait apportées le mosaïsme, et ce dernier avait hérité des lumières laissées par toutes les religions du passé ; ce fait nous prouve, rationnellement, que l'éducation divine de l'humanité, ou la *révélation*, est *progressive et unitaire*, comme nous l'avons démontré.

Comme couronnement de nos études théologiques, nous pourrions citer des auteurs éminents, qui expriment et mettent parfaitement en relief la vérité dont nous présentons le véritable caractère ; tous ont pressenti cette transformation vers l'unité.

Nous allons simplement, condenser en quelques alinéas, la pensée de *J. Cohen* dans son œuvre *les Déicides* ; cet auteur juif est conséquent et éloquent.

Il parle ainsi : Si le champ de la foi est semé de ruines, c'est que, depuis trois cents ans, la religion chrétienne est battue en brèche par le protestantisme, ce redoutable adversaire dont on dit, en liberté d'examen, qu'il est partisan du progrès ; par contre, les fervents catholiques prétendent qu'il note purement et simplement, ce protestantisme, une décadence.

En tout cas le protestantisme, l'infatigable démolisseur, fait peu à peu le vide dans le ciel chrétien, à l'aide de coups multipliés, semblable en cela à ce qui eut lieu jadis dans le ciel païen, sous la parole ardente et enflammée des premiers adeptes de Jésus.

Cet esprit nouveau ne peut faire que le chaos, les ténèbres, le mal, ne soient la conséquence de la prédication d'idées nouvelles, car il en est qui escomptent la perfectibilité de l'humanité terrienne, et, selon eux, éternellement elle marche vers le progrès ; mais en somme, Dieu seul peut savoir ce qui sortira de l'œuvre révolutionnaire protestante.

L'éclectisme est redevenu le mot de la philosophie moderne, comme au temps où, entre le christianisme naissant et le vieux monde païen, l'école d'Alexandrie jetait un pont.

De nos jours, on ne veut pas absolument condamner un système ou une doctrine ; on ne les proscrit plus, mais les esprits impartiaux, afin qu'ils soient acceptables, désirent qu'ils soient conciliés et combinés pour en tirer certaines vérités générales.

Ah ! s'ils le voulaient bien, comme il serait facile aux hommes de bonne volonté de s'entendre au fond, très aisément, sur les principes fondamentaux qui étayent, avec puissance, toutes les croyances religieuses ; ces principes reposent sur l'amour du prochain et l'amour de Dieu, deux vérités

essentielles et sublimes, universellement révélées aux hommes du passé et à ceux du présent, et qui n'ont pu être affaiblies par une idolâtrie, quelle qu'elle soit.

Les terriens sont portés à croire à la vertu, à la morale, à un Dieu créateur ; presque universellement, nul n'hésite,à quelque doctrine qu'il appartienne.

Lorsque l'intelligence humaine substitue le dogme omnipotent, qui s'impose, à la raison qui exige la démonstration, en s'élançant des vérités élémentaires dans les noires régions de l'infini et de l'éternité, la passion et la lutte dominent, la division commence.

Alors on se demande, où se trouve l'irrésistible lumière, ou bien l'erreur, ce que c'est que la vérité? l'esprit troublé proteste, selon sa raison acquise, car ici toute foi véritable chancelle.

C'est alors qu'en se rangeant sous des bannières hostiles, les hommes devenus fanatiques et intolérants se divisent ; ils perdent leur belle union sur le devoir, ce noble sentiment, même sur l'idée de Dieu, pour s'anathématiser et s'entredéchirer, se combattre avec cet objectif : Nous ne pouvons ni prouver ni comprendre, mais nous voulons imposer à nos adversaires les principes que nous avons adoptés.

Des tendances inverses se sont manifestées actuellement, et depuis 60 ans surtout, de toutes parts,on demande un loyal examen des croyances et leur rapprochement.

Sur le terrain des vérités incontestables et des idées morales, ce patrimoine de notre humanité, ces éléments de la nature entière, des âmes sincères veulent se tendre la main et en dehors des croyances diverses, ne pas nier absolument le surnaturel et le mystère ; elles tendent à laisser à l'écart, les problèmes obscurs, pour rétablir l'unité et la fraternité originelles.

Telles sont, en substance,les pensées de J. Cohen, ce sage israélite qui tend, comme le veut le spiritisme, à la religion universelle par la fusion de tous les cultes.

Nous avons indiqué nettement, quelles sont les magnificences de nos croyances spiritualistes, ou spirites. Dieu, dans le décalogue, donne sa loi à Moïse, le plus grand de ses prophètes, et avant, il intervient par d'autres esprits incarnés qu'il inspire. C'est bien le spiritisme sur la terre par l'intervention de Parabrahm.

Ce qui remplit et synthétise l'histoire de l'homme, sa genèse, dès sa venue sur notre sphère, et pendant ses existences séculaires terriennes, c'est l'éternelle force divine lui annonçant, pour préparer sa venue, un messie rédempteur qui le vient délivrer des entraves du passé et diriger le cours des événements.

N'oublions pas, qu'à la race humaine, appartiennent et les anges et les Esprits désincarnés, et les habitants de tous les mondes sidéraux ; sur notre planète,le point culminant de notre histoire, le centre vers lequel se tournent tous nos regards, c'est l'avènement du Christ sauveur, envoyé au temps prédit.

Selon son plan d'éducation, par une série de faits extra-humains, l'Eternel établissait, en la développant progressivement,la doctrine de son Messie, de son Verbe toujours identique et éternel comme lui ; il préparait toutes les manifestations futures qui devaient succéder à la venue de son Esprit, suivant les nécessités des âges et le degré de manifestation plus ou moins complète de son verbe.

Jusqu'au jour de la consommation finale, et des derniers phénomènes, à partir du Golgotha, à travers le passé et les siècles futurs, c'est bien l'histoire de l'humanité, telle qu'elle s'est déroulée et se déroulera.

On a effrayé la pensée du terrien par des chiffres incalculables, en lui faisant suivre à ce croyant,et avant la naissance de l'homme, les révolutions antiques du globe : mais le symbole universel devient familier au spirite actuel, et pour lui, l'enseignement divin se développe avec harmonie.

Partout il voit la marche de la Providence, son symbole renfermé en germes dans les traditions que nos premiers parents nous ont transmises, qne Moïse et les prophètes ont développé, que la parole du Christ a sublimement manifesté, que l'Esprit vivificateur et régénérateur a relevé depuis 50 ans, en l'enlevant du sépulcre où les religions officielles l'avaient savamment enseveli.

Pour dominer la science humaine, et l'attendre en paix, les spirites armés de la science vivante de Parabrahm, ont basé sur des preuves irréfragables la vérité de leur croyance en *Lui*, le père des humanités, qui par son Christ nous a prouvé la perpétuité de sa révélation.

Inébranlablement posé sur le roc sacré du plan divin, l'initié actuel interroge les astres, s'élance à travers les constellations qu'il étudie, et demande aussi aux entrailles de la terre, comme à l'ensemble de la création, le secret de l'ordre et du mouvement universel.

Bien dirigé, le spirite sait où aboutira ce travail prodigieux d'investigations ; il sait ce qui doit être pensé des contradictions étranges de la nature humaine, bien mieux que le plus renommé des psychologues.

Mieux que le savant qui épelle les monuments antiques, et passe ses ans à compulser les annales d'un peuple, il a la perception nette et claire, de ce que fut l'histoire des temps primitifs ; connaissant la raison des désordres apparents qui règnent dans l'univers, et en troublent l'harmonie, il ne peut

en être ni ébranlé ni offensé, connaissant la source du mal et le mode glorieux pour le vaincre et l'effacer.

Sur cette terre inférieure, parmi tant de sphères glorieuses, la doctrine si pure de Jésus, en se développant par le livre, la conférence et l'exemple, fera tourner l'homme vers Dieu, après avoir terrassé le mal; alors, dans la marche mieux ordonnée du gouvernement de notre planète, la foi spiritualiste, et scientifique, ayant soulevé le voile qui nous dérobe l'ordre providentiel, nous aurons le règne du bien et de l'Esprit de justice.

Laissant en arrière notre monde d'exil et de mort, et nous élançant par delà le temps, nous avons la juste notion de la patrie immortelle et de ses délices inneffables; les splendeurs de la cité vivante, n'ont pour nous plus de secrets.

Nous constatons que dans les faits historiques, tout est dû au cas fortuit ou au simple hasard : il en est de même, dans les croyances et les religions populaires, et dans les révolutions du globe, si nous ne savons rationnellement ce que sont les véritables données de la foi et que, sans elles, le monde est un livre fermé.

Le spiritisme, religion permanente, générale, unitaire, est la plus complète et la plus authentique des histoires, en ce sens, qu'il explique les contradictions de notre nature, ses misères, ses combats, ses luttes, les divers états du genre humain, les événements et les révolutions mémorables de notre terre; il sert à contrôler le vrai du faux, à se faire une idée nette des rôles attribués aux peuples, à leurs croyances, à leur origine et, en un mot, le spiritisme contrôle toutes les autres histoires ; il s'empare de l'humanité à son berceau, la conduit jusqu'à l'accomplissement final de ses destinées éternelles et à travers les époques séculaires, à sa consommation glorieuse dans le bonheur et l'extase.

Spirites éclairés et consciencieux, que voyez-vous? un ordre immuable, éternel, qui partant de notre destinée si humble, embrasse avec sagesse et amour toutes les humanités stellaires.

Siégeant dans les conseils de Parabrahm, pour employer une figure, et pratiquant l'*Universalisme* la grande idée religieuse, le vrai spirite a l'intelligence de tous les événements terrestres ; il les connaît dans leurs effets et dans leur cause, sa croyance jetant un jour éclatant sur les ténèbres du passé et illuminant le présent et l'avenir.

Il sait aussi, que des multitudes d'Esprits désincarnés et pervers, soulèvent toutes les passions des incarnés, pour anéantir le plan divin; et de là, sur cette terre d'épreuves et de labeurs continus, les catastrophes, les guerres insensées et les révolutions sanglantes.

Le grand Maître rapportant tout à son Verbe incarné, sait bien que son

enseignement se développe, splendide,lumineux sur toute la race humaine, faisant servir à l'exécution de ses desseins, toutes les oppositions par lesquelles le bien sort du mal.

A travers vents et marées, les fidèles qui veulent l'unité de la foi, s'avancent fatalement, inéluctablement, quoique avec lenteur, vers la société des Elus, en évoluant,pour progresser et se confondre, se plonger dans l'Éternel organisateur des mondes, *dans celui qui meut.*

Sous ce point de vue, la pensée humaine s'agrandit, envisage mieux l'unité que sa foi lui découvre; elle conclut que Dieu conduisant les destinées du genre humain, il n'y a point de hasard dans le monde, que tout est soumis à la volonté de celui qui est l'ordre, l'amour, la raison même.

Aussi, ce qui est fatal, c'est que nous arriverons tous au terme que sa sagesse et son jugement nous a assigné ; Parabrahm, pour arriver à ses fins, se sert de nos passions, de nos agitations et de nos crimes, comme instruments de rédemption, car il veut que l'expérience, à l'aide d'existences successives, fasse de nous tous des élus.

La révélation, toujours identique et une malgré ses évolutions, est une chose instructive et consolante ; son historique est bien propre à convaincre les incarnés qui réfléchissent et méditent.

Le langage des faits est vivement saisi par le vulgaire; autre chose est la compréhension des raisonnements abstraits, dits métaphysiques; celui qui sut cultiver son intelligence, peut seul en apprécier la valeur.

L'exposition historique de la révélation, renferme un nombre énorme de faits, dits miraculeux, qui eurent des milliers de témoins décidés à les nier, qui en attestèrent pourtant la certitude, en donnant leur vie ; elle contient aussi le récit de prophéties accomplies au temps marqué, et à la lettre, ce qui est intéressant et très instructif.

*
* *

L'Incréé est intervenu par ses Esprits, lorsqu'il a vu que les positivistes néantistes prétendaient qu'il n'y avait rien de concevable hors des existences matérielles, hors des Esprits qui forment le monde normal terrestre ; il seconda cette intervention par son spiritisme divin. Parabrahm, prouvait ainsi son existence et celle des Esprits, aussi la réalité de l'âme humaine, active et éternelle.

Oui Renan, après Hegel et Vacherot, voulait en bon disciple nous inciter, très doucement, à devenir panthéistes; ce philosophe concevait Dieu, dans ses tendances les plus usuelles, comme un mot bon à conserver, et se rapportant à un simple idéal. La critique, cette souveraine, faisait disparaître la chose, *la réalité suprême.*

D'autres panthéistes, idéalistes et penseurs, qui aimaient à discuter de cette réalité, assimilaient à la création, ou bien aux fluides qui l'avaient constituée, la cause première à laquelle ils refusaient la personnalité ; à cet Être, ils ôtaient généreusement l'intelligence individuelle et la liberté!

Sur la loi trinaire en Dieu, qui se résume en une unité parfaite, bien des systèmes ont été émis; ces systèmes ont fait penser sagement, que les notions qui en découlent sont dues à de mauvais esprits, ou bien à des entités incarnées, ou désincarnées, très orgueilleuses ; dans le spiritisme actuel, généralement, on croit qu'il en est ainsi.

Elèves d'Allan Kardec, nous demandons que pour un temps il soit fait silence autour de certaines notions. Pour nous, Dieu est l'intelligence première sans laquelle nul être ne pense. Il est l'amour paternel et universel, et personne ne saurait aimer s'il n'avait la persuasion qu'il émane de lui. Il est l'Être par excellence, une personnalité souveraine,qui sème en nous tous les ferments de liberté première par lesquels les hommes sont libres de bien ou de mal agir, jusqu'à l'absurde; l'évolution progressive par les réincarnations est fatale et logique, selon le plan divin.

Nous croyons en Dieu, en Parabrahm, en ses volontés, qui selon Emmanuel Swedemborg sont nos correspondances spirituelles. Oui Dieu, chef auguste des hommes et des Esprits, est la Providence de tout ce qui vit et respire, il meut toutes les sphères.

Que demande le spiritisme actuel ? il veut que Dieu soit compris sous ces divers points de vue, sans demander davantage à l'esprit humain.

Et compris ainsi, les incarnés posséderont la véritable parole ; il devront la bien semer et la rendre productive pour toutes les intelligences.

D'autres développements de ces points de vue,concernant l'avenir, non le présent état intellectuel, nous seront donnés. Nous devons préparer cet avenir.

Ce qui précède, n'implique pas que l'Eternel ne doive plus, d'une manière plus parfaite et complète être connu des habitants de la terre; il le sera, autant que notre milieu si imparfait encore le pourra permettre.

Nous serions actuellement injustes de méconnaître, que la philosophie spirite, tout d'abord énoncée par Allan Kardec, puis ensuite par des commentateurs amis de la logique et des développements rationnels, a expliqué et prouvé, en vérité, ce que c'était que la Grâce, les miracles et la révélation.

Le spiritisme et le spiritualisme modernes, qui tendent à s'unir intimement, ont rendu des services importants dans leur lutte contre le panthéisme et le positivisme néantiste ; l'un et l'autre, tout en prouvant que Jésus était bien le Messie annoncé, par les voix les plus autorisées avant sa venue, n'ont pas insisté sur sa divinité.

En suivant cette ligne de sage conduite, indiquée par les Esprits en mission auprès de nous tous, habitants des quatre parties du monde, ils ont voulu, ces délégués de l'Eternel, que nous apprenions à respecter, aussi bien l'incrédule que le juif, que le mahométan, le protestant, l'indou partisan de Brahma ou de Bouddha.

Préconisant la charité et bien mieux, l'amour pour nos frères, semblable à celui de Parabrahm pour toutes ses créatures, ils ont dévoilé son esprit et sa raison d'être; en définitive, le spiritisme a confirmé les enseignements du christianisme et du mosaïsme et su appliquer leurs principes rationnels à la morale évangélique.

Cela était juste et fatal, car nous sommes tous égaux et nous devons fraternellement nous aimer, en nous habituant à mieux considérer le Père commun et sa nature miséricordieuse, pleine de mansuétude.

La foi nouvelle doit répudier Satan, renverser le vieux monde pour lui donner le vrai règne de Dieu, celui de l'égalité en droit et non en fait, celui de la vraie liberté et de la fraternité effectives.

L'unité absolue de la vérité, et de la raison, repose sur ce terrain sacré, et c'est bien là le levier d'Archimède qui substituera la nouvelle Jérusalem au personnalisme outré qui nous gouverne, au chacun chez soi, chacun pour soi, cette devise de l'homme satisfait, devise qui engendre le mal et éteint toute vertu généreuse.

Notre glorieuse philosophie veut qu'on adore le Père en esprit et en vérité.

Ce sont ces adorateurs que l'Éternel cherche.

Jean l'a dit, ch. IV, v. 23 et 24 : Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent, le doivent faire en Esprit et en vérité.

Spirites, donnons raison aux paroles trop longtemps méconnues du Christ, car il n'a pas établi le culte du vrai Dieu, sur les formes dogmatiques, que précisément il est venu pour abolir, en ce qu'elles avaient de matériel et de grossier, bonnes jadis pour les populations arriérées.

Le Messie apportait le pur spiritualisme, l'esprit qui vivifie, pour le substituer à ces formes.

Mathieu a dit, ch. VII, v. 21 et 22, que la prière sans la charité n'est rien.

Luc, ch. XI, v. 39, ajoute : que Christ rejetait les Pharisiens, et leurs rites hypocrites; ceux qui, sans se soucier du cœur, le vase qui porte son impureté en dedans, n'en nettoyaient que la partie extérieure.

Jean a écrit, au ch. XVIII, v. 21 et suivants, qu'il fallait que la charité, établisse un lien indissoluble de solidarité, afin que tous ne fassent qu'un en Jésus, et Dieu le père commun.

Ch. XV, v. 13 et suivants, Jean prétend que l'humanité, pour être régé-

nérée par la charité, doit établir le chacun pour tous, et le dévouement le plus absolu, poussé comme l'amour de Jésus pour ses adeptes, et ses apôtres, jusqu'à la mort.

Le spiritisme ayant la mission, on ne saurait trop le répéter, de rétablir en vérité, les paroles du Christ si longtemps méconnues, nous avons pu, en synthétisant, dire autant que possible et d'après la loi nouvelle, ce qu'il en est en fait de science divine révélée, et comment il faut envisager rationnellement la théologie spirite qui en découle.

P. G. Leymarie.

STATISTIQUE BIENNALE DE LA PRISON D'ÉTAT

de Joliet (Illinois) Amérique

« *Cuique Suum* »

Le rapport biennal 1897, et 1898 établi par les commissaires de la prison d'Etat de Joliet (Etat de l'Illinois) en Amérique, donne des détails éloquents sur le nombre des condamnés et les diverses religions auxquelles ils appartiennent :

1° Catholiques	508
2° Méthodistes	278
3° Baptistes	164
4° Luthériens	146
5° Presbytériens	73
6° Episcopaliens	55
7° Eglise du christ	18
8° » de la Congrégation	16
9° Juifs	15
10° Universalistes	6
11° Boudhistes	1
12° Sans religion	68
13° Spiritualistes	0
	1348

Spiritualisme aux Etats-Unis

Multiple personnalité : Théorie nouvelle des phénomènes spiritualistes basée sur la loi universelle des vibrations, par le professeur Charles Dawbaru, le grand philosophe de la Californie.

Nous recommandons à l'attention minutieuse de nos lecteurs les lignes suivantes qui sont l'exposé d'une théorie nouvelle des phénomènes spiritualistes, basée sur la « multiple personnalité de l'Ego », ou la loi universelle des vibrations.

Cette théorie est l'œuvre d'un profond penseur, d'un esprit éclairé qui

fait autorité aux Etats-Unis, en matière de philosophie spiritualiste à laquelle il a consacré une grande partie de sa vie.

Ce n'est qu'après des recherches suivies et réitérées, après des méditations profondes qu'il s'est décidé à livrer à la publicité ces données nouvelles qui sont l'expression d'une certitude raisonnée, d'une conviction intime :

« Tout ce qui est compris dans le cercle lumineux des phénomènes spiri-
« tualistes, dit l'auteur, doit être soumis au creuset de l'expérience si l'on
« veut arriver à connaître la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. »

Les manifestations de l'ordre psychique ont été l'objet de tant de doutes et de controverses, il y a dans leur ensemble tant d'anomalies qui en compliquent la vérification et en rendent la conception vague et indécise, que l'on peut dire avec raison, que presque tous les phénomènes qu'on attribue à l'influence des Esprits invisibles ne sont que de simples faits émanant de la nature humaine.

Après tant d'années de labeur et d'investigations minutieuses, la « Société des Recherches Psychiques » elle-même, n'est pas encore arrivée à pouvoir préciser le vrai caractère de ces manifestations et n'y a vu souvent que des cas de télépathie, de clairvoyance et d'autres phases d'activité mentale, passées inaperçues jusqu'alors, mais qui sont inhérentes à l'humanité. Quelle est la cause de tant d'efforts stériles, de tant d'insuccès ? — C'est qu'on a toujours négligé d'étudier les phénomènes en remontant à leur source première ; c'est-à-dire, en tenant compte des éléments constitutifs de la nature même de l'homme et qu'ainsi on n'a jamais pu démêler le vrai du faux, le réel du fictif dont nous avons composé nos anciennes croyances. C'est parce que les savants ont méconnu, sans la comprendre, une certaine loi naturelle qui est la clef de voûte sur laquelle repose tout le système de l'ordre psychique : c'est la loi de la « multiple personnalité ». C'est cette loi qui donne l'explication de tous les phénomènes spiritualistes, dans leurs différentes phases, que je viens faire connaître aujourd'hui à mes lecteurs ; ce sont les procédés dont se sert la nature elle-même pour rendre tout progrès possible que je me propose de divulguer et dont j'ai fait une étude longue et des plus approfondies.

Cher lecteur, vous et votre femme serez, certain jour, séparés par la mort, c'est la loi commune à tous les humains ; aujourd'hui vous êtes unis l'un à l'autre par les liens les plus étroits de l'amour ; mais, dites-moi, comment après une séparation plus ou moins longue, vous pouvez encore vous reconnaître. Vous me répondez sagement que c'est par l'usage de certains sens ; cela est vrai même pour l'aveugle-né qui reconnaît ses amis par le toucher. Mais, il y a quelque chose de bien plus intime que les sens qui met vos existences en harmonie et vous lie l'un à l'autre, c'est la mémoire ; car si vous ne vous souveniez pas que vous avez aimé, vous ne reconnaîtriez certes ni votre femme, ni votre enfant, ni aucun des vôtres. Oui,

c'est la mémoire qui est le foyer où toutes vos facultés intellectuelles viennent converger ; c'est la mémoire qui constitue notre « personnalité », qui est en quelque sorte le teneur de livres de nos sens ; qui enregistre tout ce que nous voyons, entendons, sentons, touchons ou goûtons ; c'est le résultat de tous nos souvenirs qui forme l'ensemble des connaissances acquises par chacun de nous.

Etant ainsi fixés sur la signification exacte de notre personnalité, cherchons maintenant comment s'opère la transmission de la pensée, entre deux personnes.

Il va être démontré que chaque « personnalité » communique avec une autre « personnalité » par la loi naturelle de vibration universelle. Afin de rendre notre démonstration plus simple et plus claire, nous traiterons des vibrations à l'aide desquelles la pensée d'une « personnalité », en traversant l'atmosphère, vient frapper l'oreille d'une autre personnalité et produit ce qu'on appelle un son. — Nous savons, par expérience, que chaque son a une signification convenue, déterminée ; s'il en était autrement, il n'y aurait pas d'échange intellectuel possible. Quoique le moyen dont se sert la force pour agir sur la matière soit un mystère non révélé encore, il est cependant universellement admis que la forme mortelle, c'est-à-dire l'organisme matériel, physique, est un instrument mis à la disposition de notre Ego pour la transmission des différents sons qui sont engendrés par les vibrations ; nous savons aussi qu'à chaque vibration correspond un son unique, déterminé ; et qu'à moins que l'instrument ou l'organisme corporel d'un autre Ego ne puisse répéter la vibration de son correspondant, il ne peut y avoir d'échange de pensées. Supposons maintenant que vous vouliez vous mettre en communication avec votre femme ; votre pensée vient frapper les cordes de votre organe vocal, il en résulte un certain nombre de vibrations dans l'atmosphère qui viennent toucher le tympan de l'oreille et produisent un son particulier qui est l'expression d'une pensée. Votre oreille et celle de votre femme reçoivent et enregistrent le même son auquel l'un et l'autre vous attachez la même signification. Cette vibration ainsi produite a été retransposée en pensée et s'est imprimée dans la mémoire ; mais toujours par vibration. — J'ignore où la nature emmagasine ces vibrations, mais je présume que c'est dans le cerveau. Si donc, il vous plaisait de répéter ce même son, il exprime toujours et invariablement, soit l'amour, soit la colère ou la haine, suivant le sentiment qui l'a fait naître, et l'effet produit sur la mémoire sera exactement le même. La pensée que représente le son est toujours là comme un fait constant parce qu'il est fondé sur la loi de vibration universelle.

L'examen des considérations qui précédent nous a initiés ainsi dans la connaissance de trois points importants :

1° Nous savons qu'un nombre déterminé de vibrations s'est imprimé sur la page de la mémoire de la nature.

2° Nous savons aussi qu'aucun autre nombre de vibrations ne pourrait ni faire, ni répéter cette pensée.

3° De plus, que si cette vibration était répétée à une époque quelconque, elle répéterait toujours la même pensée.

Pourtant, remarquez bien ceci, c'est que cette vibration ne peut être répétée que par son instrument à soi, qui lui appartient, et que de même que ma mémoire exige mon instrument, votre mémoire demande le vôtre. Rien dans l'exposé de notre théorie n'est jusqu'à présent bien difficile à comprendre. Nous nous sommes bornés à analyser un simple fait scientifique et nous sommes arrivés à la conclusion que ce que nous entendons par « personnalité », est toujours basé sur la mémoire. Vous ne reconnaissez, en effet, votre femme que par le souvenir de vos connaissances mutuelles.

Si nous admettons maintenant que vos souvenirs viennent à s'effacer de votre mémoire, l'amour qui vous liait si étroitement à votre femme cessera du même coup. Faisons un pas de plus, et supposons que votre pensée émette des vibrations qui ne se rapportent pas à vos anciens souvenirs, c'est-à-dire qu'il y ait eu quelque part, et d'une manière ou d'une autre, un léger changement dans votre instrument, dans votre organisme, ce changement a obligé votre « Ego » à se manifester dans une autre « personnalité » douée d'un nouveau souvenir sans rapport aucun avec l'ancien. Il existe ainsi maintenant un nouveau souvenir et une nouvelle « personnalité », mais le même Ego. — Or, remarquez bien qu'une répétition de la même vibration, quelle que soit la manière dont elle est produite, rappelle aussitôt le souvenir spécial et que la même « personnalité » apparaît avec l'histoire mémorisée des connaissances acquises.

Nous allons entrer maintenant dans une nouvelle phase de notre théorie et afin d'en rendre l'étude plus simple, nous diviserons en deux corollaires, notre nouvelle proposition, à savoir :

a) Que la mort change toutes les vibrations à tel point que la forme de l'esprit devient invisible à l'œil des vivants.

b) Que, comme conséquence naturelle, la mort détruit tous les souvenirs de la vie terrestre.

Une fois que je fus en possession de ces vérités et que j'eus acquis la certitude que le souvenir n'était qu'une question de vibrations, je savais qu'il n'y avait pas d'échappatoire possible et j'affrontai ce fait brutal, comme j'en ai affronté bien d'autres, bien déterminé à n'abandonner mon sujet qu'après l'avoir étudié dans ses moindres détails, après avoir sondé la profondeur de ses mystérieuses avenues.

C'est le fruit d'observations sérieuses, d'un labeur assidu et consciencieux de plusieurs années que je viens aujourd'hui soumettre à l'examen de ceux qui ont mis leur dernier espoir dans la doctrine spiritualiste et qui cherchent leur salut.

Nous avons appris par les phénomènes spiritualistes, que les « Egos » qui passent dans le Monde des Esprits, sont doués mentalement et spirituellement d'une manière différente qu'ils ne l'étaient quand ils étaient incarnés ; de sorte que chaque Ego a aussi bien sa personnalité dans l'au-delà que sur terre. Le nombre en est considérable, depuis l'assassin le plus féroce jusqu'au philanthrope le plus aimant et le plus désintéressé. Durant le cours de mes investigations ; j'ai eu lieu de constater parmi les Esprits une aussi grande différence de nature que parmi les incarnés. Cela m'a prouvé qu'il existe un lien entre les deux mondes et que l'Ego est revêtu de sa marque spéciale, je dirai même qu'il s'est façonné d'après les connaissances qu'il a acquises pendant sa vie.

Il en résulte donc que l'Ego lui-même est soumis à la loi universelle des vibrations. La pensée qui a trouvé son expression au moyen de son corps mortel par la vibration, a réagi par la même loi sur sa vie spirituelle. Cependant cette dernière n'a emporté aucun souvenir de ses connaissances terrestres ; mais ce qui constituait le souvenir pour l'homme s'est réfléchi sur l'Ego et est devenu un « état de conscience ». C'est cette même loi qui a été nommée par la science « La conservation de la force ». La mort ne détruit rien, mais elle produit un changement de forme. Nous pouvons maintenant déduire de ce qui précède que si un assassin commet un meurtre, il n'emporte pas avec lui, à sa mort, le souvenir de son crime, mais il a le sentiment intérieur, la conscience d'être un meurtrier. L'homme, dans ses jugements, considère comme un grand criminel, celui qui dépouille, à ses dépens, la veuve et l'orphelin et il se réjouit de sa condamnation ; mais, remarquez bien que la nature n'a besoin ni de tribunaux, ni de juges, ni de jury pour frapper les coupables, car la pensée, bien longtemps avant que le criminel ait commis l'acte pour lequel nous le punissons, a stigmatisé lui-même son Ego, de l'état de conscience de l'assassin, du voleur, du faussaire. Il s'est mis lui-même, par son acte, en harmonie avec tous ceux de son espèce et ne peut, par conséquent, se mouvoir que dans le milieu de ses semblables, dans l'état d'âme que nous qualifions ici-bas « d'enfer ». Par la même raison, le philanthrope dont la vie terrestre a été toute d'abnégation et de dévouement, ne peut emporter dans les sphères de l'infini un seul souvenir du bien qu'il a fait à ses semblables ; mais son « Ego », à lui, est celui d'un Esprit aimant, bienveillant, qui attire à lui tous les « Egos » qui lui sont sympathiques et dont l'état d'être constitue ce que nous appelons « le ciel ». La nouvelle personnalité détruit donc le souvenir, mais elle conserve l'effet produit par la pensée dans sa vie mortelle. C'est la vibration de la pensée qui tient le registre de demain. Cette loi s'applique à tous et à chaque nature de pensée capable de produire une vibration réflexe sur l'âme en la transformant en « état de conscience ». L'association des êtres est une loi de la nature qui se manifeste dans toutes les sphères de l'univers, mais elle reste cachée aux sens des

mortels. Pour nous, la dissimulation est la règle. L'homme riche se détourne avec mépris du pauvre, mais il arrive souvent, qu'au fond, tous deux ne sont que des voleurs, des hypocrites, en un mot des spécimens très vulgaires de l'humanité. Pour me résumer, je dirai que le point capital à noter, est que la mort enlève à l' « Ego », tous ses souvenirs d'ici-bas pour ne lui laisser que des « états de conscience ». Ainsi, la mère qui est enlevée à ses enfants, ne peut avoir aucun souvenir de ses connaissances terrestres, mais elle est en harmonie avec toute pensée d'amour qui émane des êtres chéris qu'elle a laissés derrière elle et monte vers elle suivant la loi des vibrations. Nous allons maintenant démontrer quelle est l'influence de ces vérités sur les phénomènes spiritualistes, car si la mémoire s'efface au trépas, comment se fait-il, me diront les incrédules, que le souvenir soit anéanti, quand nous avons la certitude que les êtres que nous avons aimés ont manifesté, par des signes certains, leur présence. Pour répondre à cette objection et lever toute difficulté, voyons ce qui se passe dans les deux mondes. Supposons donc que vous soyez désincarné et que vous ayez laissé sur terre une femme et des enfants; votre vie a été toute consacrée aux bonnes œuvres et au renoncement de vous-même. Naturellement comme l'élément d'amour est dominant dans votre « Ego », vous en ressentirez les vibrations de toutes parts; mais ces vibrations deviendront personnelles, toutes les fois qu'elles seront chargées par la force de la pensée exprimant un message spécial quelconque; le courant de vibrations émanant de votre femme, vous remplira de ses effluves d'amour; vous chercherez à vous rapprocher de l'être qui vous évoque et vous ne tarderez pas à vous mettre en harmonie avec lui et à pouvoir lire ses pensées.

Or, remarquez-le bien, de même que les souvenirs s'effacent dans votre vie terrestre, de même les souvenirs de votre vie spirituelle s'oblitèrent par votre passage dans notre monde. Peu à peu, les vibrations s'harmonisent, vous devenez conscient que d'autres mortels viennent à vous, avec des effusions d'amour qui vous comblent de joie. Puis au milieu de ce changement de vibrations qui maintenant constitue pour vous une nouvelle personnalité, vous vous efforcez d'exprimer vos impressions. Cependant il existe encore bien des choses discordantes qui vous entourent et vous troublent; et parmi elles, la toute première est celle où l'investigateur demande à connaître votre nom; mais comme tous vos souvenirs d'ici-bas ont disparu à votre mort, vous cherchez en vain à faire renaître la vibration où il est enfoui; vos idées ne sont que trouble et confusion et malgré tous vos efforts, vous ne parvenez à produire que des manifestations imparfaites, à la suite desquelles la Société des Recherches Psychiques, déclare « la séance des plus mauvaises ». — Bien que découragé, le même élément d'amour subsiste toujours et cherche à se faire comprendre; vous redoublez vos efforts en entrant de plus en plus dans le courant des vibrations du médium, jusqu'à ce qu'enfin quelqu'un qui fait partie de la séance,

pense avec tant d'intensité que vous en recevez l'impression et s'écrie : « Mais, je crois que c'est... (le nom d'un esprit désincarné) ». Ce nom pénètre votre « Ego » comme un jet de lumière et vous le reconnaissez comme étant le vôtre.

— Ici la Société des Recherches psychiques fait une nouvelle annotation : « Un vrai cas de télépathie ». — Bientôt, vous entendez ou vous sentez l'exclamation de quelqu'un qui vous reconnaît comme étant son père ou son mari. Votre âme y répond, vos anciens souvenirs, commencent à se raviver et bientôt affluent, entraînés par le courant d'harmonie vers ceux qui revendiquent votre amour d'autrefois.

Des traits de lumière font tressaillir votre « Ego » et rendent de plus en plus lucides vos connaissances du passé, jusqu'à ce que soudain vous vous rappeliez des incidents si réels de votre vie terrestre. que les savants eux-mêmes s'en étonnent et sont obligés de reconnaître que l'intelligence présente a une personnalité différente de celle du médium. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, plus vous vous rapprochez de notre monde et plus vos souvenirs du monde spirituel s'affaiblissent et se perdent, jusqu'à ce qu'enfin il vous semble que vous soyez revenu au sein de votre famille, près de vos bien-aimés d'autrefois. Cependant ces manifestations, quelque consolantes qu'elles puissent être, sont encore bien imparfaites parce qu'elles sont soumises à des influences bien diverses et contraires; d'une part, c'est le médium auquel vous devez avoir recours, et qui, s'il n'est pas en harmonie avec vous, mettra des entraves à la transmission de vos pensées; d'autre part, c'est un visiteur non sympathique qui s'interposera entre vous et les vibrations de votre pensée et viendra obscurcir votre intelligence.— Mais c'est dans le cercle intime de la famille que vous trouverez surtout, les conditions les plus favorables et les plus sympathiques pour le développement des phénomènes spiritualistes; c'est dans ce milieu où toutes les affections se concentrent, que vous pourrez obtenir des preuves réelles de l'identité de ceux qui se manifestent à vous, et bien que les esprits en revenant sur terre soient, comme nous l'avons dit, limités dans leur expansion, et que leurs connaissances acquises de la vie spirituelle soient obscurcies par leur retour à la vie terrestre, du moins ils auront donné la preuve évidente de la continuité de l'existence de l'âme après la mort ».

Telles sont désormais, cher lecteur, vos espérances, telles peuvent être vos aspirations! *Dura lex, sed lex!*

« Le flot s'est refermé, comme une immense porte,
« Entre nous et nos morts, notre éternel souci!

C. MOUTONNIER.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE

A TRAVERS LES AGES

DEUXIÈME PARTIE. — CHAPITRE VII

Chez les Egyptiens.

Il est à peu près certain que les Egyptiens tenaient leur doctrine Esotérique de l'Inde : ils l'y avaient puisée par la tradition et peut-être à l'aide de certains manuscrits qu'ils avaient pu avoir en communication des Hindous (1).

Nous possédons quelques manuscrits Egyptiens, qui nous révèlent une grande partie de leur doctrine Esotérique ; mais combien de précieux documents ont été détruits par le temps et aussi par le fanatisme.

Ainsi un Jésuite, le P. Sicard fit, dans un petit port de l'Egypte, à Ouardan, un auto-dafé avec des anciens papyrus égyptiens, prétendant, puisqu'il ne comprenait rien à ces signes, que c'étaient des *livres de Magie*, par conséquent œuvre du démon. — Savary, dans ses *Lettres sur l'Egypte*, rapporte le fait et nous ne le connaîtrions pas par cet auteur, que le P. Sicard nous le dévoilerait lui-même ; voici en effet ce qu'il écrit page 53, dans ses *Lettres Edifiantes*, fort édifiantes même : « On m'avisa un jour qu'il y avait dans le colombier d'un village, un tas de papyrus couverts de caractères magiques, achetés à quelques religieux coptes et schismatiques ; j'en fis l'usage que j'en devais faire, et je plantai, à leur place, une croix de Jérusalem que les Coptes révèrent avec grande dévotion ».

Voilà donc un acte de vandalisme inconcevable, qui nous a privés peut-être de précieux trésors ésotériques.

Comme tous les peuples d'une civilisation avancée, les Egyptiens utilisaient très largement le symbolisme, comme nous allons voir. L'antiquité de leur civilisation nous est confirmée par Diodore de Sicile, qui apprend que la civilisation égyptienne remontait à 189 siècles avant Ménès, qui régna sur l'Egypte 5,000 ans avant notre ère. On considère comme œuvre architecturales antérieures à Menès, le grand Sphinx et le Temple d'Hermachis, qui seraient contemporains des grottes d'Ellora et de Maha-Bali-Puram en Asie, lesquels monuments remontent à 8,000 ans avant le siècle actuel.

Etant donné ce qui précède, nous estimons que M. Maspéro se trompe étrangement, quand il nous dit que les Egyptiens considéraient les étoiles comme des lampes (*Kabesou*) suspendues à la voûte céleste et qu'il ajoute (2) : « Au premier rang de ces astres-lampes, on mettait les Décans, sim-

(1) Les Egyptiens avaient appris la Science Esotérique chez les Hindous avant leur exode de l'Inde pour l'Egypte sous la conduite de Menès.

(2) Histoire ancienne des peuples de l'Orient.

ples étoiles ou groupe d'étoiles, en rapport avec les 36 ou 37 Décades, dont se composait l'année égyptienne. Sopt ou Sothis (notre Sirius); Sahou (Orion consacré à Osiris est considéré par quelques-uns comme le séjour des âmes bienheureuses ; les pléiades, les Hyades et beaucoup d'autres dont les noms anciens n'ont pu être encore identifiées d'une manière certaine avec les noms modernes. »

Ces astres-lampes n'étaient qu'un symbole qui n'a pas été plus compris que celui de la Croix-testiculée faussement dénommée *Croix Ansée.*

Cette croix n'était primitivement que les faces déployées du cube dont les six faces fournissent le Septenaire : trois faces en ligne horizontale et quatre en ligne perpendiculaire, total sept ; la face du milieu de la croix étant communes aux deux lignes.

Trois et quatre sont les nombres les plus ésotériques et forment le nombre de la nature même, le nombre sept ou nombre de la vie ; trois étant l'esprit, et quatre la matière. Dans l'homme trois représente : *atma-Buddhi* et *Manas* et 4. *Kama-rupa, jiva* ou *Pranà*, *Lingha-Sharira et Rupa.*

Un autre grand symbole de la Doctrine Esotérique égyptienne est le *Champ d'Anrou*, qui correspond au *Déva-Kan* Hindou : quant au froment qui a été semé et récolté dans ce champ, par l'*Osiris* (le défunt) : ce froment qui a sept coudée de hauteur, il représente la somme de bien ou de mal (le *Karma*) de l'*Osiris N* (*le défunt N*) ; ce froment a donc été semé et récolté par les sept principes qui constituent son corps vivant. Il est bien évident que l'épi qui a trois coudées représente le Ternaire Supérieur (Atma, Buddhi et Manas) ; les quatre coudées, de la tige, ou paille, indiquent au contraire le quaternaire inférieur, *Kama-Rupa* (le corps du désir); *Jiva* ou *Prana* (la vitalité) *Lingha-Sharira* (Le double astral) et *Rupa* (le corps physique).

En langage symbolique, le carré représente ce quaternaire ; aussi géométriquement, on représente l'homme ou ses sept principes par un carré surmonté d'un triangle équilatéral. — Plus particulièrement en Egypte, la vitalité était représentée par la croix en tau, surmontée d'un testicule emblème de la génération. C'est l'homme crucifié dans l'espace, de Platon, ou bien le Wittoba des Hindous.

Dans une représentation figurée d'un temple égyptien, on voit un coupable qui se présente devant *Phré* (le Soleil) et une inscription hiérogyphique placée à côté de ce coupable dit : « Les réprouvés ne voient pas ce Dieu grand qui domine en géant sur leur orbite. »

A côté des âmes pures, on lit l'inscription suivante : « Ce Dieu grand leur parle ; elles aussi lui parlent, à lui, dont la gloire les rend illustres dans leur orbite. »

Cette représentation qui distingue les bons des méchants, témoigne que les uns sont privés de la vue de Dieu, tandis que les autres le voient et conversent avec lui ; le catholicisme n'a donc pas le premier créé cet article de

foi. Disons quelques mots des *Mystères*. Chez les Egyptiens, on nommait *Petits Mystères* un ensemble de connaissances, embrassant le savoir de l'adulte qui possède chez nous l'Instruction secondaire. Cet enseignement était donné dans le sanctuaire des temples. Ceux qui avaient atteint ce degré de savoir portaient le titre de *Fils de l'homme*, *Fils de la femme*, *Fils de Héros*, ils possèdaient certains droits et privilèges; ils pouvaient exercer par exemple, la thérapeutique dans ses diverses branches, la Magistrature arbitrale et d'autres charges.

Les *Grands Mystères* complétaient l'enseignement des petits Mystères. L'Initié pénétrait ici dans la science transcendante, dans une tout autre hiérarchie de sciences et d'arts, dont l'étude demandait de longues années d'application. Cette haute instruction, cette instruction INTÉGRALE accordait à ceux qui la possédaient le titre de *Fils de Dieu* ou *des Dieux* et certains pouvoirs sacerdotaux et royaux.

Il était interdit, sous peine de mort, de révéler quoique ce soit de ces mystères, et il n'y a pas d'exemple de trahison de ceux-ci par aucun Initié de haut grade.

Du reste, celui-ci avait toujours devant les yeux les mystères de Tantale et de Prométhée. symboles des peines et des châtiments qui attendaient le parjure à ses serments. — C'est à la seconde partie des mystères, que se rapportait la cryptographie ou écriture secrète, plus secrète même que les hiéroglyphes semi-idéographiques, qui correspondaient à la première partie enfin à la troisième partie appartenaient des caractères idéographiques, image d'une langue très ancienne. — Cette langue la plus secrète (le *secretum secretissimum*) était consacrée aux sciences hermétiques et absolument inintelligible pour celui qui n'en possédait pas la clef.

Le monument le plus considérable de l'Esotérisme Egyptien, c'est *le Livre des morts*, qui contient en effet la philosophie, la morale et la religion égyptiennes dans tout son ésotérisme; c'est là la vraie Religion, la seule qu'ait pratiquée les Egyptiens, leurs grands-prêtres, leurs rois et leurs philosophes, car il n'y a pas plusieurs religions égyptiennes, suivant les diverses époques, ou correspondants à des dynasties diverses, comme le prétendent certains archéologues, notamment M. Maspéro, quand il dit que les Egyptiens ont eu de nombreuses religions ; nous pouvons affirmer que l'Egypte n'a eu qu'une religion ésotérique qu'il ne faut pas confondre avec des religions exotériques, qui varient de peuple à peuple, de tribu à tribu, de ville à ville, de famille à famille, et cela à chaque époque ; car, si l'esotéricisme est fixe et invariable, l'exotéricisme est essentiellement variable. Aussi, ce qui précède étant bien compris, nous ne pouvons accepter les lignes suivantes écrites par l'éminent égyptologue, M. Maspéro (1) :

« Toutes les fois que j'entends parler de la religion de l'Egypte, je suis

(1) *Guide du Musée de Boulacq*, pages 148 et 149.

tenté de me demander *de laquelle* des religions de l'Egypte on veut parler ? Est-ce de la religion égyptienne de la quatrième dynastie ou de celle de la période Ptolémaïque? Est-ce de la religion de la foule ou de celles des Erudits? De la religion que l'on enseignait dans les écoles d'Héliopolis, ou de celle qui vivait dans le mental et les conceptions de la classe de Thèbes? Car entre le premier tombeau de Memphis, qui porte le *cartouche* d'un roi de la troisième dynastie, et les dernières pierres gravées à Esneh, sous Philippe-César l'Arabe, il y a un intervalle de cinq mille ans au moins. »

Une autre œuvre encore considérable, qui renferme beaucoup d'Esotérisme, c'est le traité attribué à Plutarque, qui a pour titre *d'Isis et d'Osiris*.

Nous ne parlerons pas ici, de ces deux œuvres en ayant publié ici même une grande partie il y a environ un an et nous dirons à ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier plus à fond l'Esotérisme Egyptien, qu'ils n'ont qu'à consulter notre Isis Dévoilée, qui est une petite encyclopédie de tout ce qui concerne l'Egypte et surtout de son esotérisme (1) ; et nous terminerons notre chapitre en donnant un morceau extrêmement curieux, au point de vue ésotérique.

C'est une Incantation magique tirée d'un papyrus égyptien ; la voici :

« Viens à moi, ô Seigneur des Dieux — Repousse loin de moi les lions venant de terre, — les crocodiles sortant du fleuve — la bouche de tous les reptiles mordants sortis de leurs trous ! arrête crocodile Mako, fils de Set ! — Ne vogue pas avec ta queue ; n'agis pas de tes deux bras ; — N'ouvre pas ta gueule. — Que l'eau devienne un feu ardent devant toi ! — La pique des soixante-dix-sept Dieux est sur ton œil, — toi qui fut lié par des liens de métal (chaînes) devant la Bari de Ra.

« Arrête, crocodile, Mako, fils de Set ! — car je suis Ammon, fécondateur de sa mère. »

On retrouve encore beaucoup d'Esotérisme dans un grand nombre d'ouvrages hermétiques.

Parmi ces livres, l'un des plus curieux, celui, où l'élément égyptien est incontestable, c'est le *livre sacré* intitulé également : *La Vierge du monde* ou la *Prunelle du monde*, le terme grec signifiant à la fois, Vierge et Prunelle. — Malheureusement nous ne possédons que quelques fragments de ce beau livre.

Un trait du caractère essentiellement égyptien de ce livre se montra dans un passage où les rois sont présentés comme Dieux véritables et où leurs âmes sont, dit l'auteur, d'une toute autre espèce que celle des autres hommes.

---

(1) Isis Dévoilée ou *l'Egyptologie sacrée*, 1 vol. in-12 1re Ed. Paris Chamuel, éditeur 2 ed. revue, corrigée et augmentée, librairie académique Perrin et Cie Paris. — Et en vente, libraire des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques.

CHAPITRE IX

L'Esotérisme chez les Chaldéo-Assyriens.

Après l'Inde et l'Egypte, nous nous occuperons de la Chaldée et de l'Assyrie.

L'antiquité grecque et latine, de même que la Tradition juive et la tradition arabe désignent l'Egypte et la Chaldée comme étant les deux berceaux de la Magie et de l'Astrologie, considérées comme des sciences exactes comportant des règles fixes et non comme des arts plus ou moins empiriques, comme des arts maléfiques relevant de la Magie noire.

La lecture des hiéroglyphes, ainsi que celle des caractères cunéiformes du bassin de l'Euphrate et du Tigre nous ont fourni des sources originales qui nous ont permis d'étudier l'Esotérisme chaldéen.

Les papyrus magiques, les tables des influences astrales, les tablettes de terre cuite (*laterculies coctil*) nous permettant d'interpréter avec eux une très grande certitude, non seulement l'Esotérisme, mais aussi les sciences occultes de l'Egypte, de la Chaldée et de l'Assyrie. De nombreux documents et travaux, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, nous ont appris ce qu'était la magie égyptienne, et nos lecteurs ne sont pas sans connaître les fameux papyrus Haris et ceux des musées du Louvre et de Turin ; ils connaissent également les explications qui ont été fournies sur les tableaux des influences astrales tracées sur les parois des tombes royales de Thèbes. Dans le présent chapitre, nous allons étudier l'Esotérisme Chaldéo-Assyrien, bien moins connu que celui de l'Egypte. Il n'y a rien de surprenant dans ce fait; l'Egyptologie date déjà de 70 à 80 ans, tandis que l'étude de l'Assyriologie ne date que d'hier. Aussi faut-il espérer que de nouveaux textes viendront compléter et parfaire ceux que nous connaissons aujourd'hui au sujet de la doctrine Esotérique chez les Chaldéo-Assyriens. Il faut même espérer que le déchiffrement de nouveaux textes cunéiformes, nous aideront à résoudre un problème des plus intéressants, celui qui touche à la population Touranienne de la Chaldée.

Sir Henry Rawlinson et M. Norris, ont publié, il y a environ 35 à 36 ans, un *Recueil* (1) dans lequel nous trouvons une grande tablette qui provient de la bibliothèque du Palais des Rois de Ninive, laquelle tablette renferme environ 27 ou 28 formules conjuratoires contre l'action des Mauvais Esprits, contre les sortilèges, les sorts, etc. Malheureusement ces tables sont mutilées en grande partie. Le document en question rédigé en Accadien possède en regard à côté de lui une traduction assyrienne, et fait bizarre, le sens des deux textes n'est pas entièrement conforme ; mais pour l'étude qui suit, ces variantes ont peu d'importance, ne voulant étudier en effet pour l'instant que les Esprits connus que des Chaldéo-Assyriens, Esprits qui sont fort

(1) *Cuneiform Inscriptions of Asia*; Pl. 17 et 18.

nombreux, comme on va voir; en voici un relevé : *Alal*, mauvais esprit, *Gigîm*, qui est le produit d'un démon qui a pu s'emparer de l'homme et fait le mal par plaisir; le *Junin* qui est une sorte de lémure, les *Maskim* ou *Mazkim*, de même que le *Télal*, qui sont de méchants esprits ainsi que le *Uraku* dont le sens littéral signifie *énorme*. Ces mauvais esprits auraient à leur tête un Dieu infernal du nom de *Nin-a-Zou*, ce sont eux qui inspireraient aux hommes les *Oudeshim* et les *Gedeschath*, rites infâmes produits par une monstrueuse aberration de l'esprit de dévotion.

Le nom générique des Mauvais Démons ou Génies est en accadien *Utuq*, ce même terme a passé dans l'Assyrien Sémitique.

En général, quelle que soit la classe des démons à laquelle ils appartiennent, ces mauvais esprits vont par groupe de sept.

Il y avait dans le ciel sept mauvais Esprits, sept Fantômes de flamme, sept Démons des sphères ignées.

Les sept *Maskim* ou tendeurs d'embûches, de pièges, puissances de l'abîme, habitaient l'intérieur de la terre : c'étaient eux qui produisaient les tremblements de terre et toutes les perturbations souterraines, éruptions volcaniques, crevasses, etc., enfin tous les cataclysmes.

D'après les tablettes d'argile et les Inscriptions Talasmiques gravées sur les cylindres ou autres objets assyriens ou babyloniens, nous pouvons nous faire une idée de la richesse démonologique que possédaient les Chaldéens, ainsi que de la savante organisation hiérarchique de leurs démons ; au sommet de cette hiérarchie sont des demi-dieux, presque des dieux dont les uns se nomment en Accadien *Mas*, c'est-à-dire guerriers, combattants, en Assyrien *Sed*, génies ; d'autres sont nommés *Lamma*, c'est-à-dire colosses, en Assyrien *Lamas*. Ces peuples possédaient donc les *Mas* et les *Alap*, c'est-à-dire les bons et les mauvais génies, ainsi que les *Lammas* bons ou mauvais, ou bien ces dieux inférieurs que nous avons dénommés demi-dieux, étaient-ils des sortes de Janus *Bifrons* (à deux visages) manifestant tantôt de la bonté ou de la mauvaise humeur ? Nous l'ignorons absolument, car jusqu'à aujourd'hui, rien n'a pu nous l'apprendre ; de nouveaux déchiffrements nous l'apprendront-ils un jour, il faut l'espérer !

On peut ranger parmi les *Sed* bienfaisants le taureau ailé, le gardien du seuil des portes des Palais Assyriens, ce qui nous permet d'affirmer ce fait, c'est qu'en Accadien, on nomme *Alap* (taureau) les génies bienfaisants. Le Lion ailé *Nirgallu* appartient à la catégorie des *Lamas*.

Nous avons vu au *Musée Britannique* des milliers et des milliers de morceaux de tablettes d'argile provenant de la bibliothèque du Palais de Royoundjik, fragments qui ne seraient dit-on, qu'un vaste ouvrage de magie d'après les uns, ou peut-être même la *Doctrine Esotériqve chaldéenne* ; c'est, du moins, notre pensée, si nous en croyons Diodore de Sicile (II, 29) qui en parlant d'un grand *Recueil*, nous informe qu'avec son aide, ils (les Chaldéens) essayent de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des

enchantements, par des purifications ou des sacrifices. Si tel n'est pas le monument détruit, on peut au moins appliquer ces paroles au monument publié par Rawilson, dont nous allons donner ici une analyse très succincte.

Nous savons que les Scribes d'Assourbanispal avaient exécuté plusieurs copies d'un grand ouvrage Esotérique, d'après un exemplaire d'une très haute antiquité, ayant appartenu à la bibliothèque d'Erech en Chaldée, lequel ouvrage comportait trois livres, dont l'un avait pour titre : *Les mauvais Esprits.*

Le second livre devait être un *Recueil d'Incantations* ; enfin le troisième comportait des hymnes aux bons génies ou dieux.

Ceux qui savaient bien psalmodier ces hymnes ou même les déclamer possédaient un grand pouvoir, un pouvoir extraordinaire.

Nous devons faire ici, une remarque très importante ; c'est que les trois parties de ce grand ouvrage correspondaient aux trois classes des docteurs Chaldéens qu'énumére le livre de Daniel ; à côté des astrologues (*Kasdim*) et des devins (*Gazrim*) se trouvaient les conjurateurs (*Khartumin*) ; les médecins (*Kakamin*) et les théosophes ou docteurs sacrés (*Asaphim*).

Si nous pénétrons plus avant dans la science occulte des Chaldéo-Assyriens, si nous analysons et si nous étudions les formules incantatoires nous y retrouvons très souvent ces mots qui les commencent ou qui les terminent, quand ces mots ne sont pas à la fois au commencement et à la fin des formules d'incantation. « Esprit du ciel, souviens-toi ; esprit de la terre, souviens-toi ou souviens-t'en ! »

Nous n'insisterons pas plus longuement à ce sujet, ne voulant pas dépasser les bornes que nous nous sommes imposées et nous aborderons à ce qui touche aux Sorts, aux Enchantements, à l'Envoûtement proprement dit. Il était connu et fort pratiqué chez les Chaldéens. — Dans la magie noire de ce peuple, il y est question de sorciers et de sorcières, ainsi que de leurs maléfices. — Les sorciers étaient surtout fort nombreux chez le peuple d'Accad. On dénommait chez lui le sorcier, *le méchant*; *le malfaisant*, *le mauvais homme.* On évoquait le grand Dieu Ea, pour se mettre à l'abri de l'envoûtement du *Mauvais homme*, qui pouvait causer toute sorte de maux, car il a à sa disposition la fascination par le mauvais œil (*la jettatura*), ainsi que par des paroles et des imprécations maléfiques. Les Chaldo-Assyriens savaient que le sorcier peut donner la mort et cela de toutes manières ; par sortilèges, par imprécations, par des poisons et des philtres qu'il mêle aux breuvages des ensorcellés, des envoûtés. Ajoutons que ses Chaldéens ne faisaient aucune différence entre le philtre, boisson enchantée ou le poison.

Parmi les formules préservatrices contre le pouvoir du Sorcier, il en est une qui le désigne comme « celui qui forge l'image ».

Les documents magiques font très souvent allusion à l'Envoûtement qui

était connu comme une des pratiques de la Magie Noire. — Et fait curieux à noter, c'est qu'un écrivain arabe qui vivait au XIVe siècle de notre ère, Ibn-Khaldoun, nous apprend que l'Envoûtement était fort en usage parmi les sorciers Nabutéens du Bas-Euphrate et voici comment en parle ce témoin occulaire (1).

« Nous avons vu de nos propres yeux, un de ces individus, fabriquer l'image d'une personne qu'il voulait ensorceler. Ces images se composent de choses dont les qualités ont un certain rapport avec les intentions et les projets de l'opérateur et qui représentent symboliquement et dans l'unique but d'unir ou de désunir les noms et les qualités de celui qui doit être sa victime. Le magicien prononce ensuite quelques paroles sur l'image qu'il vient de poser devant lui et qui offre la représentation réelle ou symbolique de la personne qu'il veut ensorceler; puis il souffle et lance hors de sa bouche une portion de salive qui s'y était ramassée et fait vibrer en même temps, les organes qui servent à énoncer les lettres de cette formule malfaisante; alors il tend au-dessus de cette image symbolique, une corde qu'il a apprétée pour cet objet et y met un nœud, pour indiquer qu'il agit avec résolution et persistance, qu'il fait un pacte avec Sathan, qui était son associé dans l'opération, au moment même où il crachait, et pour montrer qu'il agit avec l'intention bien arrêtée de consolider le charme.

« A ces procédés et à ces paroles malfaisantes est attaché un mauvais esprit, qui enveloppé de salive, sort de la bouche de l'opérateur. Plusieurs mauvais esprits en descendent alors, et le résultat est que le magicien fait tomber sur sa victime le mal qu'il lui souhaite ».

Nous avons cru curieux de reproduire ici le passage de l'auteur arabe pour bien montrer, que c'est toujours de la même façon que s'y prennent sorciers et sorcières, pour fabriquer l'image de la personne à envoûter (2). Il y a ensuite un détail fort curieux, c'est qu'au moment du pacte, l'individu, le sorcier « crache pour montrer son intention bien arrêtée ». Or, beaucoup d'enfants agissent aujourd'hui de même entre eux quand ils jurent qu'une chose est, en même temps qu'ils lèvent la main, ils crachent aussi par terre pour donner plus de poids à leur affirmation.

On voit que les formules ne se perdent point.

Les Chaldéens reconnaissaient aussi une grande puissance à la Formule imprécatoire. C'était de tous les moyens employés à nuire, le plus irrésistible.

(1) Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun, tome I, p. 177, d'après la traduction de Slane.

(2) Ceux de nos lecteurs qui voudraient savoir ce qu'il faut penser de l'Envoutement, n'auraient qu'à lire un roman de M. A. B. qui porte ce même titre; 1 vol. in-18, Paris, Librairie des sciences psychiques, 42 rue Saint-Jacques.

La suite de l'Envoûtement qui est *sous presse* a pour titre : Thomassine; en vente à la même librairie.

Dans Rawlinson (1), nous trouvons cette formule reproduite d'après une tablette d'argile; « l'imprécation agit sur l'homme comme un démon mauvais. La voix qui crie existe sur lui ; l'imprécation de malice est l'origine de la maladie. Cet homme l'imprécation malfaisante l'égorge, comme s'il était un agneau; son dieu a dans son corps fait la blessure, etc.

Après avoir dit quelques mots des Esprits, des génies et des petits Dieux ou demi-dieux, nous donnerons ici une énumération de Dieux plus importants et de Dieux planétaires.

Il existait un *Esprit de Moul-ge* ou *Seigneur de la contrée*; cette périphrase nous parait désigner clairement Bel-le-Grand, dieu des Assyriens, dont Bélit était la Grande Déesse; on la désignait également *Esprit de Nin-ge lal* ou *Dame de la contrée.*

Adar, l'Hercule Assyrien, dénommé aussi *Esprit de Nin-Dar*, *guerrier puissant de Moul-ge*, était considéré comme le Dieu de la planète Saturne.

Nébo, Esprit de Pakou, intelligence sublime de Moul-ge était le Dieu de la planète Mercure.

Sin, *Esprit de Eu-Zouna*, fils aîné de Moul-ge, était le Dieu de la Lune.

Istar, Esprit de Triskou, Dame des armées, était Déesse de la Planète Vénus.

Bin, *Esprit de Im*, roi de l'impétuosité était le Dieu de l'atmosphère lumineuse (l'aither) et des phénomènes atmosphériques (Foudre, électricité, météore, etc.).

Samas, *Esprit de Gad*, roi de Justice était le Dieu du Soleil.

Anounaki, Esprits d'Anounna-ge étaient les Dieux grands ou Esprits de la terre.

Nin-ki-gal était la terre personnifiée.

Mardouk était le Dieu Assyrien de la Planète de Jupiter; on le dénommait chez les Chaldéens *Silik-Moulu-Khi* et avait pour père Ea; les Babyloniens couschito-sémites ont ultérieurement dénommé ce Dieu *Noouah* (Noé?)

Ea est l'intelligence divine qui pénètre tout l'Univers, le Dieu qui préside à la Théurgie, qui révèle les rites mystérieux, ainsi que la formule et le nom caché et tout-puissant qui peut briser les plus formidables efforts des Puissances de l'abîme.

Ces puissances, au nombre de sept, étaient les Maskim (démons) souterrains; voici la formule conjuratoire employée contre eux : « Les sept, les sept, les sept au plus profond de l'abîme, les sept, abominations du ciel; ils se cachent au plus profond de l'abîme et dans les entrailles de la terre; ils ne sont ni mâles, ni femelles et sont étendus captifs, sans épouses, ne produisant pas d'enfants, ignorant l'ordre et le bien, n'écoutant pas la prière, mais vermine véritable qui se cache dans la Montagne, ils sont ennemis d'Ea ; ravageurs des Dieux, fauteurs de discordes et de troubles, agents

(1) Rawlinson. *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, tome IV.

d'inimitiés. — Esprit du ciel, souviens t'en. Esprit de la terre, souviens-t'en! »

Chez les Chaldéo-Assyriens, il y avait aussi des talismans puissants (Sagba) (en accadien) *mamit* (en assyrien); ils étaient fort divers; il y avait les bandelettes d'étoffes portant écrites certaines formules; on les attachait sur les vêtements comme faisaient les juifs des Phylactères. Voici comment on les préparait; c'est une sorte de litanie d'invocations qui nous l'apprend; voici ce qu'il y est dit : Deux bandes d'étoffes blanches servent de phylactères s'il est écrit avec la main droite; si au contraire, il est écrit avec la main gauche deux bandes sont en étoffe noire. Le Démon mauvais, le *alal* mauvais, le *gigim* mauvais, le *telal* mauvais, le *maskim* mauvais, le fantôme, le spectre, le vampire, l'incube, la succube, le servant, le sortilège mauvais, le philtre, le poison qui coule, ce qui est douloureux, ce qui est mauvais, tout cela jamais ne s'emparera, jamais ne saisira (sous-entendu le porteur) jamais ils ne reviendront (sous-entendu ces mauvais esprits).

Esprit du ciel, souviens-t'en! Esprit de la terre, souviens-t'en!

Les Chaldéo-Assyriens avaient aussi des amulettes faits en pierres dures généralement, mais ils étaient aussi fabriqués avec d'autres matières; souvent ces amulettes portent gravés des formules talasmaniques ou des figures de Divinités.

Dans la croyance chaldéenne, toutes les maladies de l'homme sont l'œuvre de démons, qui exercent chez lui la possession, aussi n'y eût-il en Assyrie et en Babylonie des médecins proprement dits, mais plutôt des exorcistes, qui procédaient par incantations, par l'emploi de philtres ou breuvages enchantés, *magnétisés* probablement.

Les Chaldéo-Assyriens considéraient comme de mauvaises entités possédant l'homme la peste (*Namtar*) et la fièvre (*Idpa*) en Assyrien *Assaku*.

Dans un récit d'une descente aux Enfers d'Istar, nous voyons *Namtar* serviteur d'Alat, la Déesse infernale, qui régnait en souveraine sur les sombres demeures du Pays immuable, le *Schéol* des Hébreux, l'*amenti* des Egyptiens, l'Enfer, d'autres peuples.

Les Ombres dénommées en accadien *Innin* (lémures) et *Uruku* (Larves) avaient accès dans ces lieux. Les trois principales entités de cette catégorie (les Ombres) sont : le fantôme (en Assyrien *Labarta*, en Accadien *Rapgaume*); le vampire (en assyrien, *Akharu*; en accadien *Rapganmehhab*); enfin le spectre en assyrien *Labassu*, en accadien *Rapganmea*.

Chez les Chaldéens, comme chez les autres peuples, le plus haut et le plus irrésistible des pouvoirs, résidait dans le nom mystérieux et caché dans le Grand nom divin Suprême, dont Ea avait seul connaissance. Devant ce nom, tout fléchit; les Esprits du ciel, de la terre et des enfers; mais ce grand nom divin reste le secret d'Ea, car si un mortel pouvait le découvrir, le savoir, il serait aussi puissant que les Dieux eux-mêmes, on voit que

c'est comme le AUM des Hindous ; chez les Juifs, le nom divin *Ichem* était doué de propriétés également toutes spéciales.

Pour résumer ce qui concerne l'Esotérisme chez les Chaldéo-Assyriens, nous dirons que par ce que nous connaissons des choses ésotériques de ce peuple, ils avaient les mêmes connaissances que les Hindous et que les Egyptiens ; on voit donc que la Doctrine Secrète a toujours été jusqu'ici la même chez les peuples que nous avons étudiés, passons chez les Hébreux.

(*à suivre.*) J. Marcus de Vèze.

LES SEPT SPHÈRES SPIRITUELLES

ENTRE LE SOLEIL ET LA TERRE

Par le médium : Baronne Adelma de Vay

> Ce serait un acte important d'établir ici, devant cette tombe éloquente, que l'examen méthodique des phénomènes appelés à tort surnaturels, loin de renouveler l'esprit superstitieux et d'affaiblir l'énergie de la raison, éloigne au contraire les erreurs et les illusions de l'ignorance, et *sert mieux le progrès* que la négation illégitime de ceux qui ne veulent point se donner la peine de voir.
>
> Camille Flammarion.
>
> (Discours prononcé en 1869 sur la tombe d'Allan Kardec).

Dans un château d'Autriche, vit la baronne de Vay, comtesse de Wurmbrand, profondément religieuse, entièrement soumise aux volontés qu'en rêve lui dicte la Providence par l'intermédiaire de ses anges ; excellent médium elle ne s'endort même pas, peut naturellement dicter ses oracles dont la puissance et la haute valeur sont affirmées par l'élévation de son âme et la pureté de son cœur. Et si l'on doit ajouter quelque foi à des révélations venues des sphères invisibles, sans aucun doute devra-t-on donner à celles qui vont suivre la confiance qu'elles méritent et leur accorder l'autorité qu'elles paraissent avoir.

La comtesse Adelma de Wurmbrand naquit à Farnopol en Galicie, le 20 octobre 1840. En 1842, son père, qui commandait un régiment autrichien, se retira dans ses terres, au château de Schwarzau, près de Vienne, où il mourut. La mort de ce père adoré fit sur l'esprit d'Adelma une impression qui resta ineffaçable. Bientôt elle acquit l'intime conviction que son père était devenu son Ange gardien, et qu'il la voyait et l'entendait. Chaque soir, avant de s'endormir, elle causait avec lui, s'imaginant souvent voir sa belle figure sérieuse, se pencher au-dessus de son petit lit d'enfant.

En 1850, sa mère ayant épousé en secondes noces le prince de S..., en Prusse, il lui fallut se séparer de ses frères qu'elle aimait et de la patrie de son cœur. Ce fut pour elle l'objet d'une profonde douleur, et, bien que son

second père fût pour elle excellent, elle ne pût jamais s'acclimater en Prusse, la pauvre petite y souffrit cruellement du mal du pays. Mais plus elle grandissait, plus la conviction s'affermissait en elle que son père mort était bien véritablement son Ange gardien, qu'il veillait sur elle et la consolait.

Il lui fit même entendre que c'est lui qui la *mènerait à ses destinées*. En 1859, elle eut trois fois le même rêve : elle voyait un capitaine de hussards autrichiens, et elle entrait avec lui sous un dôme superbe que plus tard elle reconnut être celui de la cathédrale de Milan, ville où se trouvait en garnison celui qui devait être plus tard le baron Eugène de Vay.

La même année où se firent ces rêves, la jeune Adelma accompagna sa mère en visite en Hongrie, où celle-ci allait saluer sa sœur la baronne de Vay. C'est là qu'elle aperçut en chair et en os le beau hussard de ses rêves, et, dès leur première entrevue, elle entendit distinctement la voix de son père lui disant : Voilà ta destinée. En 1860, les deux prédestinés échangeaient leur anneau nuptial sous le dôme de la cathédrale de Milan, et Adelma devint la baronne de Vay.

En 1865, le docteur Gardos de Pest, qui s'occupait beaucoup de science magnétique, vint les voir à leur château de Gonobitz. On causa Magnétisme et bientôt le docteur déclara à la jeune baronne qu'elle était *clairaudiente*, *clairvoyante* et excellent *Médium*. La baronne de Vay n'avait aucune idée ni connaissance de toutes ces choses. Elle prit un crayon dans ses mains, et immédiatement celui-ci se mit à courir en écrivant toutes sortes de jolies choses. Elle était comme une vraie machine, ignorant absolument tout ce qui se traçait en caractères noirs sur la feuille de papier blanc placée devant elle.

Ce ne fut pas tout. A partir de ce jour elle commença à faire des cures merveilleuses. Pendant quelques années elle eut une très grande force magnétique et guérissait les aveugles, les cholériques, la folie, l'épilepsie et les cas des plus graves d'obsession. Mais plus tard, sa médiumnité changea de nature et elle devint exclusivement médium écrivain. Jamais elle ne put obtenir ce qu'on appelle des effets physiques. Aujourd'hui elle ne fait plus de cures : tout est devenu chez elle *Haute Spiritualité*. Voici la liste des ouvrages qu'elle a successivement fait paraître.

Betrachtungen fur Alle, 1867; *Geist, Kraft, Stoff*; 1870; *Studien in der Geistenwelt*, 1874; *Erzhalungen der Ewigen* Mùtterleins ; *Dem Zephir Abgelauscht*; *Œonen*; *Hephata.*

Dans les longues prières que, *en extase*, fait la baronne de Vay, son esprit ou son âme, ou plutôt tous les deux en même temps se transportent auprès des personnes qu'elle aime. Plusieurs de ses amis ont eu l'apparition de son « *Double* ».

Dans ce manuscrit on remarquera un cantique spirite, écrit en musique, qui fut dicté et noté en dix minutes par le médium. C'est une musique simple, mais éminemment harmonieuse dans ses religieux accords et faite pour être

jouée sur un orgue et chantée par des voix graves de baryton ou par des violoncelles. On y verra aussi une remarquable théorie de la création des Elémentaires, de la constitution de la Dyade androgyne qui réalise l'harmonieuse union du Père et de la Mère, c'est-à-dire de Dieu qui crée et de la Nature qui conçoit.

Cette longue dictée médianimique est un très beau résumé de la Doctrine Spirite suivant les bases posées par Allan Kardec, et de la Doctrine des Occultistes. Elle présente cette particularité qui a bien son prix : c'est que c'est une large Synthèse qui permet à chacun d'asseoir et de fixer son jugement et sa foi. Heureux celui qui aura pu y trouver des éléments pour acquérir cette Foi Spirite qui donne à l'âme tant d'espérance lucide et calme, et au cœur tant de courage et d'indifférence pour les joies désordonnées du monde matériel.

CHAPITRE PREMIER. — AMOUR DE DIEU

Le Néophyte. — J'aimerais mener une vie religieuse et bonne, et je ne sais comment commencer. On m'a dit, cher Auguste, que tu es un savant maître, un homme saint, et c'est pour cela que je viens vers toi, te priant de m'enseigner la voie de la vertu.

Auguste. — C'est avec plaisir, cher ami, que j'entreprendrai de t'enseigner, mais il n'est pas facile de mener ici-bas une vie selon la loi de Dieu, et de tout faire par amour de Dieu. Tu sais ce que Jésus disait au jeune homme riche qui voulait suivre le maître ? Jésus lui dit : « Vends tout ce que tu possèdes, et donne-le aux pauvres. » Sur quoi le jeune homme s'en alla bien triste.

Le Néophyte. — Il en serait de même de moi, cher Auguste. Tout donner, et ne plus rien posséder, me semble impossible, car il faudrait alors dépendre entièrement de la pitié d'autrui. Ne peux-tu me montrer un chemin plus facile ?

Auguste. — La vie du Juste à trois pierres fondamentales, trois commandements suprêmes : 1° aimer Dieu par-dessus toute chose ; 2° aimer le prochain comme soi-même ; 3° tout donner, pour tout recevoir. Je te le demande, aimes-tu Dieu plus que toute chose? Examine-toi bien, cher ami. Connais-tu la force, les conséquences de cet amour sublime ? Je te dis, que sur trois millions d'hommes, un seul, peut-être, sait aimer Dieu. Sois sincère dans l'examen de ton cœur ! Est-ce que tu sacrifierais père, mère, épouse, biens terrestres, tout enfin, pour l'amour de Dieu ?

Le Néophyte. — Ta question, cher Auguste, est bien grave ; il est difficile d'y répondre. Dieu nous prend souvent tout ce que tu viens de nommer; mais tout sacrifier, comme Abraham sacrifia son fils Isaac, — non, je ne pourrais le faire. Aie patience, cher Auguste, et permets-moi de te parler à cœur ouvert. En vérité, je trouve bien difficile d'aimer Dieu plus que toute chose. Dieu est invisible ; je ne puis ni l'entendre, ni le voir. Il existe seulement dans notre *foi*, mais non pas dans notre *savoir*. Enfin Dieu, n'est

qu'une hypothèse. Comment pourrais-je donc tant aimer une hypothèse? Comment lui tout sacrifier? Evidemment cet amour devrait être de tout autre nature qu'un amour quelconque. J'avoue ne pouvoir comprendre cet amour, car je ne comprends pas Dieu.

Auguste. — Mais personne ne peut comprendre Dieu! Jésus n'a-t-il pas dit : « Personne ne comprend Dieu; le Fils seul le connaît. Dièu est un esprit (1). »

Le Néophyte. — Voilà! Un Esprit! encore une hypothèse! Quelque chose d'immatériel que nous ne connaissons, ne comprenons, ni ne voyons.

Auguste. — Que de choses il y a dont la définition et la conception nous manquent! et pourtant elles existent. Que de choses inexpliquées! Mais quand la chose est une fois expliquée, vous la trouvez simple et naturelle. L'origine de la vie nous est inexplicable. Vous parlez de forces qui agissent sur l'univers, vous donnez des noms à ces forces, mais vous n'en connaissez pas l'origine. As-tu jamais vu la *force*? Tu en vois bien les effets, mais la cause t'en est inconnue. C'est ainsi qu'il en est pour Dieu. Il est la CAUSE; la création, c'est l'*effet*. Il est la Force qui agit. Il faut bien accepter pourtant une Force suprême, créatrice, une Cause intelligente, qui devient évidente si l'on regarde l'harmonie et la grandeur de la création, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. Appelons donc Dieu : la CAUSE. D'ailleurs ne sens-tu pas l'esprit immortel en toi? Qu'est-ce donc qui agite ta conscience, tes pensées, qui produit ta vie intellectuelle? Toutes tes sensations spirituelles ont une cause invisible. Le zéphir du soir qui baise ton front, le vois-tu? Vois-tu la chaleur? Vois-tu l'éther? Ainsi, cher ami, il faut que tu croies à quantité de choses que tu ne vois pas, mais dont tu ressens les effets. Eh bien, crois aussi en la grande Cause, en Dieu, qui est la vie, la force, l'omnipotence, et que tu ne peux voir.

Le Néophyte. — Ah! je commence à pressentir l'Eternel! Je pressens sa Puissance et mon regard s'agrandit. Mais de quel amour faut-il aimer un Dieu si grand, si sublime? Est-ce qu'il peut tenir, dans sa grandeur, à l'amour d'un être infime! Et la haine du pécheur peut-elle lui faire du mal?

Auguste. — Aime Dieu, comme un enfant aime son père, de toute ton âme, de tout ton cœur. Crois en Lui, aie confiance en Lui. Parle-lui comme un enfant, car tu n'es qu'un simple ignorant devant Dieu. Qu'est-ce que peut être la science, le savoir d'un homme auprès de la Science et de la Sagesse de Dieu? Rien, Dieu veut simplement que tu l'aimes, et c'est ton devoir. La haine du méchant ne l'atteint pas, certainement, mais le mal est l'ennemi de lui-même et se punit lui-même.

(1) Dieu est l'Etre ineffable et sans nom, dit la Kabbale. Il est le *mystère* des mystères, l'inconnu des inconnus. Toutes les créatures se demandent entre elles quel est son nom, et se voient forcées de répondre qu'il n'en a pas.

Le Néophyte. — Comme tu dis tout cela simplement, cher Auguste! Oui, il faut bien que je l'avoue, Dieu est mon père, la source de ma vie, je suis son enfant, et j'oserai lui dire tous mes soucis et mes maux. Dois-je lui parler ou simplement penser à lui? Crois-tu véritablement qu'il m'écoute et m'entend? S'il écoute chacun, son amour est sublime, et l'on peut vraiment l'aimer de toute son âme.

Auguste. — Oui, si tu parles ou si tu penses, Dieu t'entend. Va! dis à ton Père céleste tout ce qui t'afflige, il est là Bonté même, la Bonté immuable. Lui, le Créateur de tout ce qui est, connaît tous les Esprits, tous les hommes. Est-ce que cela te surprend? Ne connais-tu pas chacun de tes enfants? Comprends maintenant pourquoi Jésus disait : « Aimez Dieu par-dessus toute chose. »

Le Néophyte. — Oui, je le comprends. Nous lui devons notre vie, l'immortalité, tout. Il est le Père, — nous, les enfants, et nous lui devons l'amour suprême.

CHAPITRE II: — L'ÉPREUVE DE L'AMOUR

Le Néophyte. — Cher Auguste! Je m'approche de toi, brisé par la douleur! Celui que tu nommais l' « AMOUR » m'a ravi mon épouse bien-aimée. Mes enfants n'ont plus de mère. Oh! tout mon cœur est rivé au cercueil de ma bien-aimée! Elle, toujours si pleine d'amour et de bonté, elle est maintenant muette et froide. En donnant la vie à son dernier fils, elle mourut. Est-ce là l'amour de Dieu pour ses créatures?

Auguste. — Pauvre et faible mortel! Ne pense pas à cette fin, mais pense à ce qui est éternel. Ton épouse ne t'est pas ravie pour toujours, sa mort n'est qu'une séparation temporaire. Elle est maintenant auprès du Père éternel et c'est son Amour qui l'a attirée à lui.

Le Néophyte. — Oh! c'est bien difficile à croire! Est-ce donc par amour qu'il prive ainsi mes enfants de leur mère?

Auguste. — Il y avait une fois une mère; son enfant était mourante. La mère priait et pleurait : « Mon Dieu! je ne puis te la donner, » disait-elle, Et Dieu lui laissa son enfant. Bien des années plus tard, cette enfant mourut, vieille femme, voleuse et mauvaise, — en prison. Ne demandez donc pas à Dieu : « pourquoi fais-tu ceci ou cela?» Ne vous arrogez pas le droit de juger Dieu, ses chemins sont impénétrables et toujours sages. Pauvre mortel, si faible! tu voulais aimer Dieu plus que toute chose, et, déjà, te voilà désespéré! Sache qu'il faut tout perdre pour tout gagner. Et si Dieu te prenait tous tes enfants, tous tes biens terrestres, si tu devenais mendiant, il faudrait encore l'aimer, car il faut « tout perdre pour tout gagner ».

Le Néophyte. — Alors il voudrait mieux n'aimer personne, faire taire son cœur, devenir froid et indifférent, et vivre en anachorète. On aurait tout surmonté, alors on aurait subjugué la chair, plus rien ne pourrait vous faire mal, rien ne pourrait vous être ravi, ni rien vous toucher.

Auguste. — Tu te trompes, car alors où serait le sacrifice ? où le mérite ? Tu dois savoir tout donner et te soumettre. Voilà ce qu'est aimer Dieu.

Le Néophyte. — Alors la vie n'est qu'un cruel supplice ! toute possession est une chimère et rien ne nous appartient.

Auguste. — Tâche de posséder Dieu, et alors tu auras tout, la paix et le bonheur. Toutes les choses qui viennent de l'esprit sont impérissables, et ces choses tu peux les posséder, quand tu auras bien compris ce qu'est la vie. L'amour de ton épouse t'appartient même après la mort. Cherche-la auprès de Dieu. La possession des choses de ce monde n'est qu'une chimère. Ici tout est rongé par les vers. Qu'aimais-tu le plus en ton épouse ?

Le Néophyte. — Son amour, sa bonté, son âme, ses pensées, ses douces paroles.

Auguste. — Alors, ami, tu aimas des choses impérissables, éternelles, et tu les retrouveras.

Le Néophyte. — O maître ! mais je l'aimais aussi en chair et en os, quand elle vivait ; et quand elle fut raide et morte, quand la lumière de ses yeux adorés fut éteinte et le sourire de ses lèvres disparu, il me prit un frémissement, car ce n'était plus elle !

Auguste. — Non, ce n'était plus elle. L'esprit, qui faisait son individualité, avait quitté son corps. Mais l'élément immortel qui t'aima — et qui t'aimera toujours — vit. C'est l'Esprit, qui vit dans le monde des Esprits. Tout vient de Dieu, et tout retourne à Dieu.

Le Néophyte. — Alors il faudra que je fasse souvent le chemin qui va vers Dieu, si elle est auprès de Lui. Est-ce là ce que tu veux dire, que l'amour divin nous punit pour nous attirer à Lui ?

Auguste. — Oui, cher ami, c'est cela même.

Le Néophyte. — Je voudrais aimer Dieu de toute mon âme, mais je ne le puis. Oh ! ce n'est pas difficile de ressentir l'amour de Dieu au sein du bonheur ; — mais, dans les dures épreuves, la main de Dieu qui nous frappe nous fait trop mal. Voilà que mon fils mourut, — lui aussi. Lui, ma seule consolation, suivit bientôt sa mère. Oh ! ce n'est pas tant de malheurs qui peut mettre en mon cœur l'amour de Dieu.

Auguste. — Si, cependant, ami, car ton enfant est maintenant heureux auprès de sa mère. Sais-tu donc à combien de vicissitudes il échappa par sa mort ? Et elle ton épouse chérie, comme elle doit être heureuse d'avoir retrouvé son enfant ? Ne peux-tu donc renoncer à ton bonheur par amour pour elle ? Trouves-tu cette vie terrestre si douce et si désirable ? La Terre est-elle une planète si pleine de joies ? Pourquoi donc gémis-tu de voir ton enfant débarrassé de tant d'épreuves ?

Le Néophyte. — C'est que j'aime la vie, qui fut si heureuse jusqu'à présent pour moi. Cette mort de mon épouse et de mon enfant sont mes premières douleurs. Et j'aime encore à vivre. Nous savons si peu de la vie d'outre-tombe ! De là, point de voix qui nous parle.

Auguste. — Tu crois ? Et moi je t'affirme que nous ne sommes nullement séparés du monde qu'habitent nos chers disparus. Mais nous causerons de cela plus tard. Dis-moi seulement, ne penses-tu pas plus souvent à Dieu qu'autrefois, depuis que la mort t'a ravi ta tendre épouse ?

Le Néophyte. — Oh ! certainement. Lorsqu'elle était auprès de moi, mon amour pour elle remplissait toute ma vie, et je ne pensais guère à Dieu. Mais à présent, tu as raison, quand je la cherche, je cherche Dieu. — Elle doit être auprès de Lui.

Auguste. — Eh bien, te voilà donc persuadé que Dieu existe ?

Le Néophyte. — Oui. Mais je ne suis pas persuadé du grand amour de Dieu. Comment expliquer tous les désastres affreux, les malheurs par l'eau et par le feu, sur terre et sur mer, qui accablent la pauvre Humanité ? La main de Dieu qui punit me semble bien dure et bien terrible !

Auguste. — Ne punis-tu jamais tes enfants !

Le Néophyte. — Mes enfants sont très bons, il faut rarement les punir. Mais les enfants de mon voisin sont vraiment bien méchants et j'aimerais pouvoir les corriger quelquefois. L'exemple des enfants gâtés qui n'ont jamais subi de punition pour leurs fautes est effroyable, en vérité. Plus d'un finit sa vie en prison, et cela par la faute du cœur faible de sa mère. Oui, cher Auguste, je le vois maintenant, il nous faut subir les punitions de Dieu quand nous les avons méritées.

Auguste. — Voilà qui est bien dit. Sache que Dieu punit toujours justement et quand il le faut, et ne demande jamais : pourquoi ceci ? pourquoi cela ? Confie-toi en la Bonté et la miséricorde divines. Et ne te révolte jamais contre les lois de Dieu, car cela ne sert absolument à rien. Si tu reconnais sa sagesse, il faut baiser la main qui te punit.

(*A suivre.*) Médium : BARONNE ADELMA DE VAY.

CONVERSION D'UN CÉLÈBRE PASTEUR

Le dimanche de Pâques, le révérend Minot J. Savage, pasteur de l'Église, « Church of the Messiah », a proclamé du haut de la chaire, sa conversion au spiritualisme moderne. Il ne trouve pas, comme l'ex pasteur de « Plymouth Church, » les raps (coups frappés) vulgaires ; il croit que les Esprits ne violent aucune règle d'urbanité, en manifestant leur présence par des coups.

« La fête de Pâques, a-t-il dit, est beaucoup plus ancienne que le Christianisme, mais on la célébrait sous un autre nom et avec d'autres cérémonies. Notre Pâque chrétienne repose sur la croyance que la mort n'est pas la fin de l'existence, et c'est précisément, ce que prétend le spiritualisme.

« Je crois que le spiritualisme est une vérité que l'on ne comprend pas très bien, et, si jusqu'à ce jour, je ne me suis pas déclaré partisan de cette doctrine, c'est parce que le mot, tel qu'il est compris dans les journaux, m'aurait présenté sous de fausses couleurs. Il y a bien des choses préconisées par les spiritualistes auxquelles je ne crois pas, et qui m'empêchent d'accepter le nom.

« Les adversaires reprochent au spiritualisme d'être né parmi les pauvres et les humbles, mais il ne faut pas oublier qu'il en a été de même du christianisme; Jésus s'adressait aussi aux pauvres et aux humbles et comptait bien peu de partisans parmi les Scribes et les Pharisiens. Beaucoup de gens attendent aujourd'hui que le spiritualisme soit devenu populaire pour se déclarer.

« Le nombre de ceux qui sont spiritualistes, sans l'avouer, est supérieur au nombre de ceux qui le confessent ouvertement.

« Lancez une pierre de n'importe quel endroit de l'île de Manhattan (New-York), elle tombera près d'une ou de plusieurs familles qui ont chez elles des séances privées, qui n'osent pas l'avouer à leurs voisins, par crainte du ridicule. »

Il a fait allusion à la déclaration récente, par le révérend Leyman Abbot, ex-pasteur de « Plymouth Church », de sa croyance au spiritualisme, ainsi que celle de son successeur, le révérend Hill ; ils ont admis tous les deux, qu'ils croyaient au spiritualisme, mais ils trouvent les coups frappés sur une table, et le mouvement d'objets trop vulgaires pour s'occuper de ces phénomènes. Le Révérend Savage, ne voit dans les « raps », rien qui soit vulgaire ou avilissant.

Il a conclu, en disant que le mouvement spiritualiste ne doit pas être traité avec dédain, par la seule raison qu'il est accepté par les pauvres et les humbles. « Vous vous souviendrez, dit-il, si vous lisez Saint Paul, que le Christianisme primitif était composé de gens du peuple, que les personnes *respectables* dédaignaient ; la majeure partie des spiritualistes appartiennent à cette classe ; ce n'est que depuis peu que des personnes distinguées comme mesdames Elisabeth Barnet Browning, Lloyd Garrison, et autres noms aussi distingués, participent au mouvement spiritualiste dont ils sont les partisans avoués.

ELIE P. BLOCHE.

ESSAI SUR LES PHÉNOMÈNES DES SONGES

Dans certaines matières qui sortent du domaine de la tangibilité, les différentes manières d'envisager les choses, les raisonnements souvent si opposés, l'incrédulité comme la foi inébranlable, sont, je le crois, moins à expliquer par la diversité des intelligences, ayant leur cause dans le volume et la qualité du cerveau ou même le degré d'avancement de l'esprit, *que dans les facultés purement sensorielles.*

Tel nie pertinemment Dieu, tel autre la possibilité de manifestations occultes, tandis qu'un troisième, non moins intelligent que les deux premiers, les affirme avec certitude. D'où vient cette divergence d'opinions? Tout simplement de la différence de sensitivité chez l'être humain.

Chez certains d'entre nous, il existe, pour ainsi dire, un sixième sens; celui de la sensibilité pour les choses immatérielles, prévisions, pressentiments et autres. Un être ainsi doué est appelé fou ou halluciné par le commun des mortels c'est-à-dire, l'*humain aux cinq sens*. Vouloir desabuser celui-ci, serait peine perdue, autant vaudrait faire comprendre les couleurs à un aveugle.

Ces mêmes réflexions sont à appliquer à propos des rêves et la signification que quelques-uns leur prêtent.

Y croire, passe en général pour une grande faiblesse d'esprit, et plus vous êtes sceptique en ceci comme en toute chose, plus vous croyez avoir droit au titre d'*esprit fort.*

Cependant la vérité est toute autre :

« Vous ne croyez pas aux rêves ? »

« C'est que vous ne vous les rappelez pas, en vous réveillant, car tout le monde rêve. »

« Les rêves dont vous vous souvenez n'ont jamais eu de significations? »

« C'est que vous manquez du sixième sens, qui donne le pressentiment ou l'intuition. »

Aussi loin que remonte le souvenir de l'espèce humaine, les rêves ont joué un rôle dans l'histoire profane comme dans l'histoire sacrée, chez les peuples civilisés comme chez les sauvages. Il est certain que la superstition, la fantaisie, excitée par le désir immodéré de prévoir l'avenir, peut avoir sa bonne part dans une quantité d'exemples; mais comme il n'y a pas de fumée sans feu, il n'y a pas une croyance qui n'ait une base de vérité, *quelque petite qu'elle soit.*

La genèse des rêves est, du reste, bien différente.

Je veux essayer d'en faire ici un rapide examen :

1° L'esprit humain, assailli dans la journée de mille soucis ou occupations, doit nécessairement en avoir des réminiscences pendant les heures du sommeil; le rêve, alors, n'est qu'une répercussion des actions extérieures sur

nos cellules cérébrales et peut se considérer comme un simple écho de la réalité ;

2° Beaucoup de rêves ne sont occasionnés que par l'activité plus ou moins pénible de la nutrition de notre corps ; plus le processus de la digestion est difficultueux, plus les rêves paraissent sombres, au point de devenir parfois des cauchemars ;

3° La conscience du « moi » se réveille chez certaines personnes, à mesure que la matière, par son entier repos, lui en laisse toute la faculté ; l'âme, profitant alors de l'affaissement corporel, flotte et confond les images de ses multiples souvenirs.

C'est là un cas fréquent.

Ces trois sortes de rêves forment la catégorie de ceux que j'appelle : « incompréhensibles. »

Il y en a d'autres que je désignerais du nom de somnambuliques.

Cette sorte de rêves ne doit se produire que chez des personnes douées de facultés médianimiques.

Pour les percevoir, il faudrait un désagrégement de la matière assez complet pour suivre l'âme vers le point où elle s'élance sans être arrêtée par les souvenirs ou les préoccupations. Dans ce cas, l'âme de la personne qui rêve, doit se rendre à un point déterminé pour voir ce qui s'y passe.

En dernière analyse, nous arrivons précisément à cette espèce de rêves qui sont les plus discutés, *les rêves ayant une signification*, et qui sont donc pour ainsi dire des prévisions ou révélations ; il faut les appeler des rêves médianimiques.

Le rêve médianimique est le résultat d'une communication entre la personne qui rêve et les entités qui peuplent les sphères extra-terrestres. Celles-ci, dans des cas spéciaux, font percevoir les événements à venir, tantôt d'une manière directe, tantôt d'une façon symbolique.

La personne qui *sait* rêver et réfléchir saura trouver la signification de ce dernier genre de rêves.

En règle générale, l'émotion succédant au rêve, chargé de pressentiments, sera le guide le plus sûr dans l'interprétation heureuse ou malheureuse.

Le rêve, d'heureux présage, ne sera jamais suivi d'impression pénible, d'oppression, d'épouvante, comme il en arrive quelquefois dans le cas contraire.

D'ailleurs, la haute connaissance de l'avenir est d'une nature si délicate, que bien peu d'âmes peuvent se vanter d'être, pendant leur séjour dans la matière, suffisamment spiritualisées, pour entrer ainsi par la prévision dans le domaine absolu du merveilleux. En plus, ce qu'elles voient, elles le perçoivent rarement d'une façon nette, mais presque toujours, soit comme dans un brouillard, soit par des métaphores ou des allégories.

Cependant, certaines personnes, douées de facultés spéciales, n'ont même pas besoin du sommeil du corps, pour avoir des prévisions ; la rétine de

leurs yeux, d'une finesse et sensibilité exceptionnelles, permet à leur regard frissonnant de les conduire dans l'abîme troublant des images en voie de formation.

Le matérialiste doit nécessairement rester incrédule vis-à-vis de ces assertions. Lui, qui croit que tout se borne à ce qui peut être atteint par nos faibles rayons visuels, comment comprendrait-il cette loi mystérieuse de l'être et du devenir se reproduisant par le double fluidique sur le plan supra-terrestre ? cette loi merveilleuse qui ouvre un si vaste champ aux investigations du spiritualiste qui *sait* que le présent est la cause de l'avenir, comme le passé était la cause du présent.

L'art de pressentir constitue la plus haute activité de l'âme humaine ; les rêves ne sont que des lucarnes qui nous permettent d'entrevoir, de notre obscure prison terrestre, un peu de cette lumière brillante qui éclaire le jour après la mort.

CLAIRE G.

LES APPORTS DE LA VILLA CARMEN

Cher Monsieur Leymarie : Le numéro de mai de la revue de M. Delanne (*Revue scientifique et morale du spiritisme*), vous apprendra par quelles tribulations nous venons de passer.

« Nous » représente ici, le petit noyau d'adeptes fidèles et dévoués qui, dans cette tranquille retraite de Mustapha, cherchent la vérité par l'expérimentation, sans esprit de parti. Si la route est souvent belle et fertile, il faut avouer que, de temps à autre, on y rencontre pas mal de couleuvres !!!

Aujourd'hui, je viens vous offrir quelques fleurs glanées sur le bord du chemin.

On a souvent reproché aux séances, soi-disant spirites, l'obscurité, si nécessaire cependant à la production des phénomènes.

Aussi quand, malgré l'obscurité, on peut donner la preuve absolue, objective, de la vérité des manifestations, chacun doit s'en réjouir doublement.

Nous venons, nous, d'obtenir une série d'apports remarquables. Sur notre demande *formelle*, les amis invisibles ont cherché, avant tout, à satisfaire notre intelligence, notre jugement, notre sens critique.

Je me propose de vous raconter ces expériences aussi brièvement que possible... si tant est qu'une dame puisse « conter » brièvement.

Il me faut d'abord vous infliger un prologue.

Nous avons à notre service deux indigènes ; par un hasard étrange, ils appartiennent tous deux à une secte mystérieuse appelée *Les Aïssouas*.

Parmi les *Aïssouas* se trouvent des gens de tous les rangs de la société ;

il y en a aussi de tout âge, depuis des enfants de 7 à 8 ans jusqu'à des vieillards.

A Alger, il n'y a pas de véritables réunions d'Aïssouas. On en improvise quelquefois de plus ou de moins authentiques, pour faire plaisir aux Touristes de la saison d'hiver. Mais, dans d'autres villes, comme à Constantine, par exemple, ils ont leur mosquée particulière, où ils se réunissent une fois par semaine, pour se livrer à leur genre de dévotions très spéciales. Les livres de voyage ont dû vous apprendre, cher Monsieur, comment ils se traversent le corps d'un sabre sans se blesser! comment ils se lardent de poignards sans faire couler une goutte de sang! comment ils croquent avec délices, leurs bonbons à eux qui sont d'horribles scorpions parfaitement vivants, du verre pilé, des charbons ardents, des feuilles du plus terrible des Cactus, le *figuier de Barbarie*. Comment ils se baignent la face, les mains, les pieds dans le feu sans en souffrir le moins du monde, sans même roussir leur peau!

Tout cela, ils le font; ce sont des merveilles très connues, très véridiques, très authentiques. Mais il y a une autre chose ignorée! une autre chose que j'ai découverte moi, par le plus étrange des hasards! autre chose que je vais vous révéler!!!

Vous connaissez de réputation l'Aïssoua Kaddour, notre cocher?

L'autre serviteur est un ancien tirailleur tunisien Hamed ben Sadik.

Sur son désir, je le magnétisai dernièrement pour le guérir d'une toux opiniâtre qui le faisait souffrir depuis plusieurs mois. Non seulement il s'endormit à mon premier essai, mais encore il s'extériorisa rapidement, passa par tous les états de magnétisme; et enfin, sans efforts apparents, de Sujet il devint Medium.

Nous eûmes l'idée de le mettre dans le cabinet; le succès dépassa nos espérances. Mais alors, se produisirent (en dehors des séances) une foule de manifestations plus ou moins troublantes et énervantes.

L'explication nous en fut donnée par Hamed lui-même. Il nous révéla une chose absolument inconnue du commun des mortels.

Les fameuses séances d'Aissouas, nous apprit-il, *sont des séances de spirites. Cette secte a ses incarnations, ses prophéties, ses apports, ses esprits bons et mauvais, ses guides mêmes. Elle connait le magnétisme dont elle se sert largement pour insensibiliser ses adeptes et produire certains phénomènes que les Européens sont admis à constater.*

Nous avions donc affaire à un homme déjà entraîné : ceci explique les heureux résultats obtenus par nous en quelques séances, dont la première eut lieu le jeudi de la Mi-Carême.

Je vais vous conter maintenant nos principales manifestations.

I. — Apport du talisman dit de Saint-Georges.

Pour écarter certains dangers très réels qui étaient venus, au début, sérieusement nous alarmer, nous avions suspendu au cou du medium, sur le conseil des puissances invisibles, une magnifique médaille de Saint-Georges plus grande qu'une pièce de 5 francs. Cette médaille avait été gravée à Paris, tout spécialement pour nous; elle n'existe donc pas dans le commerce. D'un côté, elle porte entrelacés mon chiffre et celui du général, *Georges Noël*, de l'autre est représenté le héros chrétien, le patron des écuyers, à cheval, transperçant le dragon de sa lance. Elle était suspendue à une chaîne or et argent; et, de plus, je l'avais solidement attachée au cou du medium, par un ruban de satin mauve, en lui enjoignant, endormi, en état de suggestion, de ne se la laisser prendre par personne au monde, si ce n'était par mon guide le brahme Bien Boa.

A la fin d'une séance, on trouva le médium endormi avec le ruban de satin mauve autour de sa chéchia, mais pas de médailles? elle avait disparu!!

Les Esprits consultés répondirent « Madame ne l'a-t-elle pas demandé? » En effet, j'avais prié mon guide de nous donner des exemples du passage de la matière à travers la matière, en se servant du talisman...

Cette médaille, certainement dynamisée par tous les souvenirs qui s'y rattachaient devait, à mon avis, se prêter admirablement aux expériences désirées.

Les messieurs installèrent alors les dames dans un petit coin de la chambre, le dos soigneusement tourné du côté du cabinet! Ils procédèrent, eux, à dévêtir Hamed, que l'on mit dans le costume d'Adam avant le péché. Ce garçon, d'une modestie, d'une pruderie, d'une réserve remarquables, se laissa faire cependant! preuve évidente qu'il était entranssé!!

On examina ses longs cheveux bouclés comme ceux d'une femme (qu'il porte roulés en chignon sous son fez). On lui ouvrit même la bouche; on inspecta ses vêtements un à un; on le rhabilla; puis, deux jeunes gens le prenant chacun par un bras, le déposèrent en dehors du pavillon détaché où se trouve la salle des séances et on lui ordonna de traverser le jardin, de rentrer dans la villa et de vaquer aux préparatifs du thé.

Au bout de quelques minutes, (5 ou 6 au plus) on se rendit en procession, à la villa, on envahit l'antichambre, on appela Hamed qui nous apparut complètement éveillé.

« As-tu retrouvé ta médaille? »

« Ma médaille?... mais je ne l'ai jamais perdue! la voici! » Et il exhiba le fameux talisman à nos yeux ravis... seulement le ruban n'était plus mauve! La médaille était attachée par un ruban de satin jaune tout frais! Vérifica-

tion faite, ce ruban avait été coupé sur une pièce de 10 mètres, qui se trouvait dans un des tiroirs de ma table de toilette. Certainement Hamed ignore encore maintenant, l'endroit où je remise ma provision de rubans. Une autre fois, la médaille se retrouva, au milieu de la séance, dans le soulier de l'un de nous! Une troisième fois, au moment de réveiller Hamed, on constata que la pièce manquait. Cependant le médium n'avait pas quitté le cabinet, et on avait vérifié au commencement de la séance, comme cela se fait chaque fois, qu'il la possédait en entrant.

Je demandai à la puissance invisible de transporter le talisman dans la villa. Nouvelle procession, nouvelle traversée du jardin, nouveau succès; car la pièce fut retrouvée sur la table de l'antichambre.

Le médium lui, était resté endormi dans le cabinet aux matérialisations sous la garde de deux témoins.

Enfin, il y a quelques jours, quand on voulut réveiller le médium, en pleine lumière, comme d'habitude, il nous fut impossible de le tirer de son sommeil !... Je devinai que la médaille avait disparu, et que le sujet ne se réveillerait qu'une fois celle-ci retrouvée. Je me levai pour apporter à Mme Klein le crayon et le papier destinés à la consultation par l'écriture. O surprise ! La médaille était déposée malicieusement sur ma chaise, mais la chaîne en or et argent et le ruban de satin manquaient tous deux !!... Ayant touché le médium avec le talisman je le vis sortir de l'état de catalepsie où il était plongé. A notre profonde stupéfaction, il se mit à ramper par la chambre, tâtonnant de tous côtés avec les doigts et, suivant évidemment un fil fluidique qui le dirigeait. Il retrouva d'abord ainsi la chaîne dans un coin que nous venions de visiter, et où certainement elle n'était pas la minute auparavant.

Puis il se traîna jusqu'à la table-autel sur laquelle nous avions placé le tambour. Il attira à lui cet instrument, que nous avions soigneusement examiné, et sur lequel, je puis le jurer, il n'y avait pas le moindre ruban de satin. Néanmoins, quand il s'en empara, chacun put voir le ruban de satin noué après la ficelle du tambour !

Notre Hamed s'accroupit sur ses talons dans une pose de fakir ; en quelques secondes, sans qu'on ait pu se rendre compte comment il s'y était pris, la médaille était remise à la chaîne et le tout se trouvait de nouveau suspendu à son cou par le cordon de satin !

Puis il s'éveilla paisiblement et disparut dans les régions qui lui sont particulièrement consacrées.

II. — Apport du tambour.

Ce tambour de belles dimensions, avait été acheté par moi à Tarbes, dans

le but louable d'habituer les chevaux d'armes du général au roulement sonore de cet instrument, car ils détestaient ce bruit et faisaient les cent coups pour peu qu'ils l'entendissent.

Le dressage terminé j'avais transporté mon tambour dans la salle des séances, où les invisibles s'en amusèrent souvent et à Tarbes et à Alger. Ils s'en amusèrent même si bien tout dernièrement qu'ils l'emportèrent dans l'Astral, Pendant une quinzaine il fut introuvable ! A toutes nos réclamations ils répondaient « Vous le retrouverez ».

Bref, le soir de la dernière expérience que je viens de vous narrer, le mercredi 12 avril 1899, nous avions, comme d'habitude, bien visité la salle, sans retrouver notre objet perdu ; mais au beau milieu d'un chœur que nous chantions gaîment... Boum ! un bruit terrible se fit entendre, suivi de cris aigus ! c'était le tambour qui tombait du plafond sur la tête de la personne placée à droite près du rideau !.., Il était destiné du reste à nous donner de nouvelles émotions...

III. — Apports en pleine lumière,

Le mardi 11 avril, étant malade et fatiguée, je venais de me lever fort tard dans l'après-midi. Tout en m'habillant dans le cabinet de toilette, je faisais faire ma chambre par une personne qui se trouve douée de dispositions médiumniques remarquables. J'ai parlé de cette personne (Pauline C..,), dans l'article qui va paraître dans la revue de mai de M. Delanne.

Tout à coup je devins victime d'un malaise étrange. Ce malaise je ne le connaissais que trop ! Il était causé par la perte du fluide. Je vis Pauline dans le même état et une conviction rapide, intuitive se forma en moi. *Les esprits étaient là et cherchaient à se manifester*. J'appelai le général ; je lui contai la chose ; naturellement il se montra incrédule ; mais enfin, devant ma figure pâle, contractée, angoissée, il se laissa persuader, et alla, lui-même, chercher Hamed. A peine entré dans ma chambre, celui-ci recula vivement, porta les mains à ses tempes et annonça qu'il se trouvait malade ! !... « Ce sont les esprits, Hamed », lui dis-je, « ils sont là, demande leur, pour moi, un apport ». Mon mari me regarda avec stupéfaction, car nous n'avions jamais rien tenté de pareil ; mais j'étais poussée par une force irrésistible.

Hamed s'avança doucement, s'entranssant à chaque pas : il pénétra dans le cabinet de toilette où, paraît-il, mon fluide se trouve plus condensé, car, ainsi qu'on vous l'a dit souvent, je suis la cheville ouvrière sur laquelle, reposent tous nos phénomènes.

En entrant dans mon sanctuaire privé, Hamed se découvrit : ses longs cheveux se déroulèrent ; il alla s'appuyer au mur. Inclinant alors sa tête

sur son bras gauche, il leva le bras droit en l'air, la main droite tenant le chéchia renversée et l'offrant aux esprits, comme on offre une bourse de quêteur. Le général et Pauline se placèrent derrière lui ; mais moi je n'eus même pas la force de regarder, je m'étendis au plus vite sur le lit, craignant de me trouver mal. Au bout d'une ou deux minutes, Pauline s'écria : « Je viens de voir tomber une fleur ! », une seconde après, le Général poussa une exclamation : « En voici une autre ». Mon malaise se dissipa comme par enchantement, je sautai à bas du lit, pendant que notre serviteur offrait sa chechia à son maître. Le Général la prit et nous y vîmes deux belles roses crème fraichement cueillies.

Jugez de notre joie, elles étaient tombées du plafond en pleine lumière! et avaient été vues : l'une par Pauline !, l'autre par le Général lui-même !!

J'attire votre attention sur ce fait curieux : aussitôt l'apport arrivé, je me trouvai tout à fait soulagée ; il en fut de même pour Pauline. C'est tout le contraire de ce qui arrive aux séances où le malaise qu'y éprouvent certaines personnes, (à la suite des phénomènes obtenus), dure souvent douze heures et même quelquefois vingt-quatre heures

IVe APPORT.

Samedi dernier, 15 avril, nous attendions, dans la salle des séances, l'arrivée d'un retardataire. Le gaz donnait une lumière brillante ; seul le cabinet des matérialisations, dont les épais rideaux étaient fermés, se trouvait plongé dans l'obscurité. Pour gagner du temps, nous y avions introduit le médium. Etendu sur sa couchette, il y dormait d'un profond sommeil léthargique. La prière était faite et nous passions le temps à maudire le retardataire (celui-ci n'était autre que *Homps*, le jeune ébéniste médium dont parle la revue de M. Delanne, Homps est aussi bon médium qu'excellent ébéniste.

Nous attendions donc en causant. Tout à coup, un mystérieux frôlement se fit entendre dans le cabinet. Notre curiosité fut excitée ; si bien que le plus jeune d'entre nous, mon fils Maurice (jeune présomptueux, s'il en fût jamais !!) sans consulter personne, tira vivement le rideau. En pleine lumière, il vit alors, en pleine chute, mais encore suspendue en l'air, une masse de fruits et de verdure. M. Gineste (un de nos membres) l'aperçut également. Les autres, une seconde après, ne virent que le médium étendu, mais ayant les deux bras littéralement couverts d'une énorme quantité de branches d'arbres. C'étaient des branches de *Néfliers du Japon* couvertes de leurs fruits mûrs. Nous avons plusieurs arbres de ce genre dans notre jardin. Seulement je devinai que cette dépouille sylvestre venait de chez le voisin, car je sortis de la verdure une grande branche de prunier sur

laquelle se balançaient trois prunes vertes! Or, nous ne possédions pas le moindre prunier et le voisin en a lui de forts beaux.

Tout le monde fut ravi; mais moi, plus encore que les autres. En effet, mon mari peut s'en porter garant, dans la journée, je lui avais fait cette remarque en boudant contre les chers Esprits : « Dans le livre de M. Delanne, que je viens de prêter à Homps, il est question de médiums recevant des masses de fleurs. Dans l'ouvrage de Mme Berry, on voit Mme Guppy, cette *impératrice des médiums*, *les bras couverts de fleurs et de feuillages*, et nous n'avons jamais eu plus de 20 à 30 petites fleurs au plus. Quand donc, verrons-nous, nous aussi, les bras de notre médium chargés, couverts d'apports. »

Le soir même mon vœu était réalisé.

Ve APPORT.

Dimanche dernier, 16 avril, M. M..., maréchal des logis d'artillerie, dînait en famille avec nous. Comme il est membre de notre petit groupe, la conversation se porta tout naturellement sur les phénomènes que nous cherchons à obtenir.

« Quand l'intérêt, la sympathie et la bonne volonté se réunissent pour « échanger, pendant une heure, leurs vues sur un projet commun, il « émane de cette réunion un courant de substance pensante, qui rencontre « d'autres intelligences, éveillant ou renouvelant en elles leur intérêt pour « cette entreprise, ce projet, cette cause, en proportion de leur sensitivité « ou faculté réceptrice » (1).

Nous étions donc admirablement préparés à ce qui allait se passer. Une fois le café pris, j'offris à ces Messieurs d'essayer un apport en pleine lumière. Mais je leur dis qu'il fallait se rendre dans mes appartements, pour augmenter les chances de succès.

Depuis quelque temps, je sens, en effet, dans ma chambre, des bouffées de vent, comme il en vient dans les séances. Pauline se sent même touchée, tout en faisant mon ménage particulier. On envoya vite chercher cette femme (on l'extirpa du sein de sa famille sous un prétexte quelconque); elle vint nous retrouver chez moi. A peine entrée, sa figure se contracta, ses yeux se dilatèrent; et elle annonça *qu'ils étaient après elle*. Je ne crois pas possible de simuler un pareil changement de physionomie. Aucune femme ne consentirait, en outre, à se vieillir, à se *ratatiner* ainsi, sans nécessité absolue. Le gaz fut allumé dans ma chambre, et mis en demi-marche dans le cabinet de toilette. Pauline, y ayant pénétré, annonça que tout lui semblait en harmonie. On l'envoya donc à la recherche du principal

(1) Prentice Mulford, *Vos Forces et les moyens de les utiliser*, p. 65.

médium Hamed, en lui disant de le faire monter avec elle. Au bout de quelques instants, ils nous arrivèrent tous deux. J'expliquai à notre Aïssoua ce que nous attendions de lui. Il se prit à sourire en tendant la main et en regardant à environ 50 centimètres du sol. « Ton petit esprit est donc là ? » lui demandai-je. « Oui », murmura-t-il tout bas. Puis son visage changea, ses traits s'allongèrent, ses yeux devinrent fixes et il trébucha. « Le voilà pris », dit le général, « allons, jeunes gens,aidez-le ». On le poussa délicatement dans mon cabinet où il s'empara immédiatement de mon peignoir de bain!!... puis il s'affaissa par terre, ôta sa chechia, la couvrit du peignoir et s'accroupit à côté, dans une pose de fakir! lui qui ne savait même pas ce qu'était un fakir! Cette ressemblance nous frappa extrêmement... Nous étions tous auprès de lui, à moins d'un mètre de distance; aucune tricherie n'était possible, car on y voyait parfaitement et il était surveillé par quatre paires d'yeux attentifs.

Au bout de quelques minutes, Pauline s'écria : « Il vient de passer quelque chose entre Monsieur et Madame, cela est allé sous le lit, c'est gros ! » Hamed s'étendit alors à plat ventre sur le tapis, passa au milieu de nous en rampant et disparut sous le lit à la recherche de l'apport. Boum! quelque chose résonna fortement dans les régions invisibles!

« Grands dieux, c'est le tambour! » s'écria M. M.. « Impossible! » lui dit-on, « il est sous clef dans la salle là-bas! » Mais à ce moment même, un gros objet sortit en roulant de l'autre côté du lit. C'était le tambour! le même tambour qui avait été laissé sous clé dans la salle des séances!!!... On remercia les Esprits, on complimenta le médium... « Mais tu sais, lui dis-je, il me faut des fleurs. Va leur en demander de ma part. »

Avec la passivité de l'oriental, Hamed retourna à sa chechia et à mon peignoir de bain. Chacun retenait sa respiration et regardait de tous ses yeux. Notre Aïssoua arrangeait le peignoir, et nous rappelait absolument le fakir qui fait pousser une plante.

Tout à coup il secoua le peignoir..... Des roses! des roses! crièrent les deux jeunes gens qui virent parfaitement tomber des fleurs!... On se précipita. Le fez débordait littéralement de superbes roses thé, plus belles les unes que les autres. Après en avoir donné à chacun, il m'en resta encore un magnifique bouquet que je ne pouvais me lasser de contempler.

C'est que j'avais le droit d'être contente, fière et heureuse! N'avais-je pas dit au général, tout haut, à propos du 1er apport de roses, en pleine lumière, *tout haut, mais en tête à tête.* « Deux roses en pleine lumière. Oh! deux roses, ce n'est pas assez! Quand donc verrai-je la chechia déborder de fleurs, c'est là ce que je désire ». Je n'étais donc pas seule avec le

général? *Quelqu'un nous écoutait*; et ce quelqu'un a cherché à me plaire! et ce quelqu'un a été assez puissant pour réaliser mon désir....

Eh bien! cher M. Leymarie, j'en fais le serment, je n'aurai ni paix, ni repos avant d'avoir découvert ce quelqu'un et si comme tout donne lieu de le penser, c'est mon guide, eh bien! je le jure, je veux arriver à le voir face à face par la matérialisation.

Ainsi, soit-il.

Mme la générale CARMENCITA NOEL.
Villa Carmen, à Mustapha (Alger).

ÉCRITURE DIRECTE

Le Light du 22 avril 1899, a publié une lettre de *Quæstor Vitæ* qui relate une autre séance avec le médium à écriture directe, Fred. Evans, à New-York. Cette fois il a eu la satisfaction d'obtenir une écriture sur ardoise, où, chaque ligne est d'une coloration différente; en tout, douze teintes ou couleurs!

Avant d'avoir posé cette ardoise sur la table, M. Evans avait tracé avec de la craie blanche, la lettre J.; on a pu remarquer que l'écriture était comme précipitée, et que les couleurs étaient comme superposées sur ce J majuscule, preuve évidente que cette lettre était tracée avant l'écriture. Sur deux autres ardoises, il y avait une communication en écriture ordinaire d'ardoise, et signée du prénom de son père : *James*.

Ces ardoises n'avaient pas quitté les mains de Q. Vitæ, et il est probable que le médium ignorait le prénom de ce parent.

Dans le même journal, *Light*, du 15 avril, au courant d'un discours, M. E. W. Wallis, devant l'Alliance spiritualiste de Londres, en parlant des médiums des Etats-Unis, rapporte que M. Jones, personne riche et bien connu à New-York, avait la réputation d'être sceptique et selon son habitude, il posait des conditions très dures aux médiums; en un mot il était très redouté, chez eux.

M. Evans ayant accepté la demande d'une séance pour M. Jones, ce dernier acheta six ardoises neuves, et, les ayant nettoyées, il les attacha ensemble, deux par deux, de trois manières différentes, avec des vis, du fil de fer et de la ficelle. Il apporta le paquet chez Evans, mit le tout sous son pardessus, et entrant dans la chambre des séances, il informa le médium qu'il désirait que l'on se servît des ardoises qu'il posa sur une chaise.

Ni l'un, ni l'autre ne toucha les ardoises; la séance s'acheva, et n'ayant rien entendu, M. Evans exprima le doute d'avoir obtenu un résultat; il con-

seilla M. Jones de revenir à nouveau. En rapportant son paquet chez lui, M. E. W. Wallis eut l'idée de le défaire. A sa grande surprise, il trouva une communication écrite. Voilà, ce semble, un témoignage digne de foi, dû au pouvoir extraordinaire de ce médium d'écriture directe.

Un correspondant du journal *Religio Philosophical*, dit qu'il a trouvé après le décès de sa mère, un bout d'écriture de sa main qu'elle avait épinglé dans un pli de ses vêtements ; elle y disait :

« Le 24 décembre, à minuit environ, j'ai entendu la voix bien connue de « mon cher Edouard, appelant : *Mère*; toute émue, je n'ai pas répondu de « suite, et de nouveau, j'ai entendu l'appél ; *Mère*.

« Je n'ai pas eu le courage d'ouvrir les yeux, mais j'ai pu dire : Eh bien? « et alors, j'ai entendu la voix me répondre : « Je suis envoyé, pour vous « avertir d'être prête, car on viendra vous prendre le 15 janvier. Serez-vous « prête? » J'ai répondu, oui, et pour quelle heure? — Dans les premières « heures de la journée ; mais ne révélez ceci à personne, qu'après la mort. »

Cette excellente dame, qui était membre de l'église protestante, est morte à l'heure indiquée.

REPONSE A Mme C. G...

(Voir l'article de cette dame, *Revue spirite* de mai 1899).

Très honorée Madame,

Avec le plus grand intérêt, j'ai lu votre brochure que vous avez été assez bonne de m'envoyer ; il me tarde de vous dire que c'est le premier écrit d'une plume française, auquel je puisse souscrire d'âme et de cœur. S'il y avait en France, un plus grand nombre d'écrivains, tous aussi généreux et aussi clairvoyants que vous — la fameuse question d'Alsace-Lorraine, et avec elle, la haine des deux nations, auraient bientôt disparu !

Il y a une seule petite phrase à laquelle je ne peux consentir (et soyez sincère — vous ne le pourriez non plus si vous étiez Allemande), c'est celle-ci : « Avec un sacrifice d'argent, on obtiendrait peut-être encore une partie de Deutsch-Lothringen. » Comment pouvez-vous vous imaginer qu'un Allemand, puisse être assez vilain, pour vendre une partie de son pays? DEUTSCH Lothringen appartient à la grande patrie allemande, aussi bien que le Palatinat, le Wurtemberg, la Saxe etc. Vous connaissez peut-être la belle chanson :

« Was ist des Deutschen Vaterland ? » avec sa réponse :

« Soweit die deutsche Zunge Klingt. »

Eh bien ! Partout où se parle la langue allemande, là est la patrie alle-

mande. Or, cette langue ne se parle pas (du moins comme langue maternelle) dans la partie française de la Lorraine (c'est-à-dire à Metz et dans ses environs) ; donc, là n'est pas la partie allemande ; il faut la rétrocéder à sa patrie française. Cette démonstration est assez claire, n'est-ce pas? Elle n'est pas moins catégorique. Pourquoi, la masse des Français et des Allemands, n'en veut-elle pas ? Parce qu'elle ne sait pas même calculer les plus simples problèmes.

C'est pourquoi, il faut, absolument, que nous le fassions pour elle, nous autres, les amis de la paix; il faut dire et redire, que la question d'Alsace-Lorraine ne peut être résolue que par la stricte justice, de part et d'autre.

La justice ne défend pas que la France prenne la Wallonie et la Suisse française, parce que la France est le pays des Français, et que, les Wallons et les Genévois sont Français, aussi bien que les Parisiens, les Champenois, les Normands etc. *Mais la justice, défend absolument que la France prenne l'Alsace*, parce que, l'Alsacien est Allemand (Aleman), aussi bien que le Souabe, le Bavarois etc.

Prêchez cette vérité à vos compatriotes, très honorée Madame, au risque d'être considérée comme traîtresse à la patrie (les défenseurs de la vérité n'ont jamais été traités autrement), et vous mériterez la récompense de tous les esprits vraiment libres, de tous les cœurs vraiment généreux.

« Une hirondelle ne fait pas le printemps », mais elle l'annonce, et nous nous réjouissons en la voyant, malgré la neige qui nous couvre encore. C'est ainsi que je me suis réjoui de votre brochure. Prenez quelques exemplaires de la mienne, en petit signe de reconnaissance, et agréez la parfaite considération d'un ami de la paix, aussi sincère que vous.

H. Molenaza.

N. D. L. R. : Sur le papier, il est très facile d'énoncer cette invitation: « Prenez la Wallonie et la Suisse Française » ! Il y a, ce semble, quelqu'intérêt à savoir si les habitants de ces contrées seraient fiers d'appartenir à un pays chez lequel l'affaire Dreyfus a pu se dérouler, avec ses dessous si affligeants? Si Bismarck a pu dire : La force supprime le droit, ce n'est point une raison, pour une république, d'imiter ce détrousseur de provinces, car avant tout, le *consensus omnium* doit être la règle.

Or, sans ce consentement de tous, librement exprimé, s'emparer d'une province, *c'est la voler* ; il n'est point d'autre terme pour exprimer les rapines, à l'aide de la violence.

Le spiritisme, c'est le *véritable esprit de justice*, ancré dans chaque conscience. Or, s'emparer de la Wallonie et du pays gènevois, est contraire à cet Esprit : Dieu veut la justice, en tout et partout.

Aux Etats-Unis, des Etats sont peuplés d'allemands ! peut-on dire que ces

États leur appartiennent ? En Algérie, l'élément espagnol domine ; en Tunisie, ce sont les Italiens : or l'Espagne et l'Italie, peuvent-elles arguer, que ces deux pays leur appartiennent, parce que leur langue y est usuellement parlée ?

Où n'irait-on pas, avec ce système dangereux d'interprétations internationales ? les commenter à l'aide de la raison, c'est en prouver l'inanité.

Cherchons la paix, en amis du vrai et de l'humanité ; élevons les consciences et enseignons sans cesse que la solidarité entre tous les hommes, et la responsabilité absolue des actes, sont la base essentielle de la famille, de la cité, de la nation, et de l'ensemble des peuples disséminés sur notre terre.

Sur la terre de la Prusse, résident, en des villages entiers, d'anciens protestants français, qui, sous Louis XIV, durent fuir leur patrie par la néfaste abolition de l'édit de Nantes ; ils parlent encore la langue maternelle, mais sont dévoués à la Prusse qui les accueillit fraternellement, lorsque les dragons du grand roi brûlaient leurs cités, violaient leurs femmes, les poursuivaient l'épée dans les reins, pour cause de religion.

Allons-nous aussi, de par la théorie de H. Molenaza, nous emparer de ces villages prussiens, où chacun parle français ? Voilà cependant, où nous pousserait, l'odieuse parole, *La force prime le droit.*

P. G. LEYMARIE.

UNE ÉCHAPPÉE SUR L'INFINI

Nous avons annoncé dans le numéro précédent de la *Revue Spirite* le nouvel ouvrage qu'offre à ses lecteurs M. Ed. Grimard sous le titre suggestif : *Une Echappée sur l'Infini.*

Nous nous faisons un plaisir de reproduire, ici, les dernières pages de la conclusion de cette intéressante publication, que tous nos confrères devraient insérer :

« Ce que le Grec possédait dans ses rites au milieu de ses temples et de ses dieux, ce que l'homme du moyen-âge trouvait dans sa cathédrale, l'homme moderne le cherche en vain dans le désert de sa vie morale. Nous dépérissons dans notre civilisation compliquée mais vide qui ne satisfait aucun des instincts profonds de notre âme. Les sciences spéciales avec leurs stériles formules nous cachent la nature. L'Eglise momifiée monopolise et pervertit la religion qui est le besoin de l'infini, et la vie sociale avec son absence de franchise et ses petitesses conventionnelles nous dérobe notre humanité. » (Ed. Schuré.)

Il ne tient qu'à nous de la reconquérir.

Nous sommes entourés de forces inconnues, mais vives et créatrices. Une sève nouvelle coule à pleins bords de la nature qui, dans tout l'appareil de sa puissance, ne cherche plus à se soustraire à notre ardente curiosité. Le voile d'Isis s'est déchiré. Les mystères se succèdent, s'enchaînent, s'expliquent les uns par les autres. Le pressentiment d'hier est devenu la certitude d'aujourd'hui. De nouvelles lois viennent élargir le champ des hypothèses. La matière semble palpiter et s'agite. La pesanteur abdique dans la lévitation. L'impénétrabilité cède et se récuse. Certaines lois, intangibles jusqu'à ce jour, sont violées par de mystérieuses énergies qui défient nos balances, se rient de nos dynamomètres et déconcertent nos sens d'observations... Les Esprits, enfin, se manifestent, se matérialisent en pleins cénacles scientifiques et devant les plus clairvoyants expérimentateurs qui soient au monde. Ils posent devant les photographes, se moulent dans la paraffine, nous touchent de leurs mains vivantes, se promènent au milieu de nous, nous parlent, nous conseillent et, dans certaines communications dont nous avons l'impression intime, nous dirigent, nous inspirent, nous consolent. nous appellent leurs frères et du doigt nous montrent le ciel où ils nous attendent, pour partager avec nous leur glorieuse destinée. Et c'est de tous les points du monde que nous arrivent leurs révélations multiples, concordantes, convergentes, répétant aux échos grossissants l'antique apostrophe, l'émouvante injonction :

« Paix sur la terre; bonne volonté parmi les hommes. »

Pour savoir où va la vraie science, il faut monter, planer au-dessus d'elle. Or nous savons ce qu'elle cherche malgré ses doutes, ses hésitations...

« La science tend à l'esprit », déclare la métaphysique allemande. « C'est maintenant l'heure des âmes », a dit un autre philosophe. — Belles et profondes paroles.

Quelle ampleur donnerait aux tentatives que poursuit notre évolution, l'acceptation de « l'esprit » comme facteur de cette évolution elle-même. Quel large clavier s'ouvrirait devant l'artiste qui sommeille dans chacun de nous, artiste le plus souvent inconscient, sans doute, mais qui, dans son inconscience même, n'est pas moins contraint de se consacrer à l'œuvre immense et si belle de la floraison de son individualité.

Qu'il s'en rende compte ou non, chacun de nous a la sourde intuition du travail à accomplir,

Les uns s'y soumettent et travaillent, les autres résistent, reculent, s'obstinent à descendre vers les bas-fonds où ils s'enfoncent avec une malsaine perversité.

C'est qu'ils ne savent pas, les insensés, qu'il leur faudra, un jour ou l'autre, dans dix ans ou dans vingt siècles, se soumettre, frissonnants et vaincus, à l'impérieux aiguillon de la nécessité qui s'impose... que chacun s'impose à soi-même, quand l'heure définitive a sonné. A quoi sert donc de regimber? Il faut que le bien se réalise, que l'évolution s'effectue.

Vous ne voulez pas encore? Soit, le bien attendra. Le temps n'est rien; le but importe seul.

Quant à ceux qui le connaissent ce but, qu'ils y marchent résolument.

Sachons obéir à cette impulsion qui nous vient d'en haut et nous montrer fiers du concours que nous prête la nature entière qui s'associe à nos forces personnelles.

Que sommes-nous dans cette vie, sinon l'incarnation dernière de toute une série d'êtres successifs qui ont été *nous* dans le passé, qui sont *nous* dans le présent, qui seront *nous* dans l'avenir?

Notre personnalité actuelle forme le sommet d'une sorte de pyramide dont la base plonge aux bas-fonds de la vie, et c'est cette pyramide que nous devons hausser, à travers les vies qui nous attendent et qui, toutes, se rattachant à ce que nous avons été, nous pousseront vers ce que nous devons devenir dans les cycles ultérieurs.

Nous sommes, à l'heure qu'il est, les mandataires responsables de tous ces êtres antérieurs dont nous résumons les virtualités collectives.

— Monte donc! nous crient-ils; n'est-ce pas nous qui t'avons fait ce que tu es, par nos souffrances, par nos siècles d'évolution?

Et nous aurions, nous, l'inepte et coupable audace de résilier nos fonctions, de déserter en plein champ de bataille?

Devant le tourbillon de cette vie ascensionnelle dont nous sommes parties intégrantes, comment n'être pas fiers des titres de noblesse que nous avons mission de conquérir?

Certes, je comprends que l'on dédaigne les annoblissements suspects, que l'on repousse du pied les blasons louches, achetés ou volés; mais il est telle aristocratie suprême que l'on ne saurait refuser sans folie... ou sans indignité.

Si l'on venait dire au batracien rampant qu'un jour viendra où il aura des ailes qui lui permettront de nager dans l'azur, en compagnie des hirondelles ses sœurs... et si le reptile visqueux répondait : « Non, gardez vos ailes, j'aime mieux ma fange », que penseriez-vous de cette abjecte renonciation?

C'est à nous qu'il appartient de faire une étoile de ce ver de terre, de cet homme déchu, de ce réprouvé, de ce « gibier d'enfer », qu'ont ravalé toutes les religions, pour lequel les Pères de l'Eglise et les docteurs les plus compétents se sont évertués à trouver les plus insultantes comparaisons... d'en faire, dis-je, le citoyen du ciel, le frère des anges, le fils du Très-Haut — et nous refuserions les lettres de grande naturalisation qui nous réintègrent dans notre patrie céleste, et nous répéterions nous aussi : « Non, je préfère ma bassesse! »

Ah! non, alors, ne me parlez plus de la dignité de l'homme, ni de sa noblesse originaire; laissons-le s'enfoncer dans son ignominie, reculer jusqu'à l'âge tertiaire de compromettante mémoire et y reprendre sa place naturelle entre l'iguanodon hideux et l'immonde ptérodactyle.

Alors que nous voyons toutes les créatures vivantes monter vers la lumière et d'un élan commun s'élancer vers les hauteurs de l'être, nous ne serions pas électrisés par le spectacle de cette irrésistible et glorieuse escalade de l'idéal?

Dans cette marée montante de la vie, qui donc s'aviserait de s'accrocher aux roches basses, pour ne pas suivre la vague et flotter à sa surface qui se gonfle, déferle et s'en va là-bas... là-haut, plutôt, conquérir de lumineux rivages?

Quand tous les hommes auront été initiés aux mystères désormais dévoilés, l'on verra, dans l'espace, resplendir comme un arc-en-ciel immense qui ne sera plus le symbole enfantin où les hommes d'autrefois ne voyaient que la garantie de n'être plus submergés par un nouveau déluge, — mais qui sera le gage de la nouvelle alliance, de la réconciliation définitive entre la terre et le ciel désormais confondus.

Et l'on verra, comme dans une vision de rêve, passer sous cette arche triomphale, rouler à flots pressés toutes les générations successives, allant, s'élançant, dans le sillage victorieux de notre Psyché aux blanches ailes, à la conquête de l'Infini — notre domaine inaliénable.

Nous en avons dit assez.

Vous les avez entendues toutes ces voix concordantes qui, descendues de l'Himalaya, ont traversé l'Asie, l'Afrique, l'Europe et sont venues jusqu'à nous, nous répétant sans cesse :

Dieu est là-haut, en bas, ici, partout, Et autour de lui tourbillonnent les Esprits, étincelles de son foyer, qui, remplissant les mondes, font palpiter l'univers de l'ineffable vibration de la vie.

Esprit, matière, associés à jamais dans leurs transmutations incessantes;

Ames immortelles montant à travers les flots de l'océan sidéral, jusqu'à la réalisation du divin qui sommeille dans chacune d'elles,..

Voilà le résumé final!

— Imaginations, hallucinations, folies!... répèteront quelques voix réfractaires.

Soit! Douces folies, dans tous les cas, inoffensives et combien consolantes! Ne suffit-il pas que, sous leur influence, le croyant, le moderne initié s'achemine sans peur, que dis-je? dans l'allégresse d'une invincible espérance, vers cette mort que « nul ne saurait regarder en face », suivant le mot de La Rochefoucauld, jusqu'aux portes de ce sépulcre qui en fait frémir tant d'autres, — même parmi les sceptiques les plus endurcis, les esprits forts les plus irréductibles... jusqu'à ce qu'un goupillon, appelé sur le tard, vienne parfois asperger les convulsions dernières du contempteur si fier... qu'affole l'épouvante.

Qui vivra, verra, dit le proverbe.

Nous changeons la formule et disons : Qui mourra, verra.

— Verra... quoi donc?

— Verra que tout ce que renferment ces pages où ont été classées, par ordre chronologique, les révélations diverses qui nous ont été faites par nos frères d'outre-tombe, est une réalité vivante.

Verra que la mort n'est qu'un mot, en ce sens que la vie et la mort ne sont que deux manifestations d'un même phénomène biologique, connexes dans leur succession, comme dans leur enchaînement.

Verra, en un mot, que la terre roule dans le ciel et que dans ce ciel il n'existe qu'une chose :

La vie ; l'inépuisable vie, incoerciblement progressive.

— **Eh bien, ainsi soit-il !**

— Ah pardon ! Il ne s'agit pas ici d'employer le subjonctif, mode du doute, de l'indécision, du désir, tout au plus, c'est l'indicatif qu'il nous faut ; aussi est-ce par l'énergique et formelle attestation de William Crookes que nous terminons ce livre ;

« — Je ne dis pas que cela est impossible ; je dis que « CELA EST ».

UN SPIRITOPHOBE. — SA FIN

Un spiritophobe vient de mourir, nous ne jetterons pas des fleurs sur sa tombe, encore moins des pierres, mais il nous sera bien permis de dire que ce même journaliste fut aussi un mangeur de prêtres, et cependant, nous avions prédit qu'il serait enterré avec toutes les herbes de la Saint-Jean et tous les sacrements de N. S. M. l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Ce journaliste, c'est Sarcey (Francisque) l'homme à la scène à faire. Il l'a faite lui qui, avec Ed. About et nous-même, avait été l'un des premiers souscripteurs et fondateurs de la Société pour la *propagation de la crémation*.

Donc logiquement, il aurait dû être incinéré.

Au lieu de cela, il a été porté en terre par le prêtre, par ceux-là mêmes qu'il avait dévorés dans le temps. Cette fin nous l'avions prévue, car voici ce que nous écrivions dans cette même revue, numéro du 1er juin 1892. (1)

. . . .

IV

« Dans le clan des journalistes. l'un des plus acharnés contre le spiritisme, c'est le grand ou du moins le *gros* Sarcey, le type du journaliste moderne qui parle de tout à tort et à travers, et sans réflexion aucune. Comment pourrait-il réfléchir sur un travail quand la soif de l'or l'oblige à écrire au moins deux ou trois articles par jour, c'est-à-dire mille articles par an.

Aussi M. Sarcey, que nous avons vu furieux contre un curé qui le nommait *Sarcelle*, est un véritable camelot du journalisme ; ses travaux sont tous des articles

(1) Spirites, occultistes et journalistes, p. 241 à 250.

à 13, comme dans les bazars où se vendent les marchandises de Francfort-sur-le-Mein.

. . . .

« Quoi qu'il en soit nous sommes persuadés que si le spiritisme n'avait pas d'autres adversaires que M. Sarcey, il serait loin de sa fin !

« La pauvre Sarcelle, comme disait le curé, sera depuis longtemps enterré, ses *énormes* travaux depuis longtemps oubliés, que le spiritisme toujours jeune, vivace et renouvelée par la science, continuera à prodiguer ses bienfaits à ceux qui cultiveront sa saine et consolante philosophie.

« Ajoutons cependant, à la décharge de M. Sarcey, qu'il doit bénéficier des circonstances atiénuantes, puisqu'il attaque sans conviction aucune le spiritisme, et sans en connaitre le premier mot, ne l'ayant jamais étudié.

« Demain, son intérêt le pousserait à exalter cette même philosophie qu'il le ferait sans aucun doute.

« En tout et pour tout, le pauvre Sarcey a toujours agi de même, c'est un galérien des travaux forcés du journalisme. Il s'acquitte tant bien que mal de sa tâche; quant aux idées, aux croyances, aux fortes convictions qu'il a en quelque matière que ce soit, on peut les résumer en un seul mot : NÉANT !

« Aussi ne désespérons-nous pas de lire un jour sur les lettres de faire-part de cet ancien mangeur de prêtres, venu à résipiscence : « décédé en son domicile de la « rue de Douai, muni des sacrements de notre sainte mère l'Eglise ».

« Et ce sera de toute logique. »

« *Requiescat in pace, Amen*!

Ça y est. On nous dit que notre ex-spiritophobe a été enterré au cimetière Montmartre, après le service religieux fait à la Trinité et cela avec tout le tralala possible, ce qu'il dénommait lui-même *toutes les herbes de la Saint-Jean* !

Du reste, la Postérité a déjà commencé pour ce galérien des lettres, à lui rendre justice. Nous avons lu dans l'Aurore, un article de notre confrère L. Descaves, qui le juge en maître avec l'impartialité d'un écrivain de haute envergure.

Nous conseillons à nos lecteurs de lire cet article qui a pour titre :

Deuil Ephémère !

Très éphémère, en effet !

Nous voudrions pouvoir donner cet article *in extenso*, mais comme il faut savoir se borner, nous ne donnerons que la péroraison qui fait bien connaitre le caractère de l'homme qui vient de partir pour un monde meilleur :

« Si quarante ans de labeur assidu et stérile, pour ne pas dire funeste, me laissent les yeux secs, le caractère de M. Francisque Sarcey mérite-t-il du moins le respect et l'éloge ?

« Pour moi, non.

« Un journal donnant l'emploi de sa dernière journée, raconte qu'il avait assisté à la première communion de son fils, au collège Stanislas. J'en dois conclure que nous verrons demain mêlés aux gens de théâtre, qui suivront le cercueil de leur « oncle », les prêtres auxquels l'ancien collaborateur d'About, fit, dans le XIXe *siècle*, une guerre acharnée, constante. J'espère bien que le père Du Lac ne laissera point partir sans un adieu ce persécuteur converti. Aucun calotin ne manquera ainsi au rendez-vous surprême ! Mais n'est-ce pas que ce détail renseigne sur la fermeté des convictions du journaliste influent ?

« On s'explique mieux en outre l'évanouissement de M. Sarcey, au *Figaro*, le soir qu'on y apprit le suicide du colonel Henry. C'était en effet un rude coup pour l'anticlérical repenti et pour l'homme qui menait dans les *Annales politiques* une campagne anti-revisionniste.

J'imagine que ce soir-là, l'ombre vengée d'Edmond About dut ricaner dans la salle de rédaction. »

Après les discours officiels, nous croyons que des articles comme celui de notre confrère Descaves ont leur très grande utilité et c'est pourquoi nous avons voulu le mentionner ici.

J. Marcus de Vèze.

P.-S. — Nous venions d'envoyer cet article à l'Imprimerie, quand nous avons appris, qu'on a déterré le cadavre de Sarcey pour l'incinérer; de cette façon, tout le monde sera content. Libre-penseurs, Cléricaux et même Cagots. *Amen* !

ECHOS MEDIANIMIQUES

La Société d'études psychiques de Madrid (Espagne), si bien dirigée et que nous recommande Mme la comtesse C. Casalini, nous envoie sous le titre de « Le pardon est un bien moral qui unit les âmes », la relation détaillée d'expériences faites avec un médium parlant. Deux esprits se sont présentés, tous deux ignorant qu'ils ont terminé leur vie terrestre. Le premier, Romain, est un vieux prêtre; le second, Raphaël, un pauvre soldat tué dans les tranchées de Santiago de Cuba. Les deux esprits ne se connaissent pas, du moins en ce moment; pourtant Romain est attiré vers Raphaël qui, lui, ressent pour le prêtre une invincible antipathie. — Au cours d'autres séances, la situation des deux esprits se définit. Romain fut un prêtre indigne; il abusa d'une candide jeune fille, dont il eut un enfant qu'il ne sut pas aimer et qu'il abandonna. La mère mourut, l'enfant trouvé grandit, et c'est Raphaël. Le fils ne veut point pardonner au père indigne, qui pourtant rachète son crime par le plus fervent repentir. A force d'objections, Raphaël vient enfin à de meilleurs sentiments. L'accord se fait entre les deux esprits. Rose elle-même, la malheureuse mère, maintenant esprit pur, vient se réunir à eux, et le trio d'amour formé par le pardon s'enfuit dans l'Infini.

M. Silvino Maura, président du Centre spirite « Religion et Science » de Bahia (Brésil) nous donne, à la date du 25 février 1899, le compte rendu d'une expérience assez curieuse. Deux médiums assistaient à la séance, le premier médium voyant, le second médium semi-mécanique. Une manifestation se produisit. Pendant que le médium mécanique recevait une communication écrite, signée Camille Flammarion, l'autre médium *voyait* Flammarion lui-même au milieu du groupe. La communication, dont on nous

donne copie, a trait à l'arrivée d'une comète déjà connue et aux puissantes perturbations que son passage produira sur notre planète, disparition de certains continents, émersion de nouvelles terres.....

M. Camille Flammarion étant bien vivant, heureusement pour la science et le spiritisme, il doit y avoir là un cas de dédoublement pendant le sommeil, rendu possible par la différence de longitude.

Si M. Flammarion fit réellement une visite à son ami Spero, dans la planète mars, comme il l'affirme dans « Uranie », le fait que nous communique M. Maura nous paraît vraisemblable.

LE TREMBLEMENT DE TERRE

Poème descriptif et philosophique de Salvador Sellés (1).

M. Salvador Sellés, que nous avons eu l'honneur et le plaisir de connaître à Madrid, est un des auteurs le plus avantageusement appréciés en Espagne, à coup sûr le plus sympathique. Il fut au delà des Pyrénées le premier disciple d'Allan Kardec et n'a pas cessé depuis de proclamer les vérités de la doctrine dans toutes les revues de langue espagnole des deux mondes. Grand admirateur de la littérature française, surtout admirateur fervent de Victor Hugo, qu'il ne cesse de lire, de commenter et de traduire, il a consacré exclusivement son talent à la défense du spiritisme.

Le poème dont nous allons donner une trop courte analyse lui fut inspiré par les tremblements de terre qui bouleversèrent une grande partie de l'Andalousie, en décembre 1884.

Le poète nous parle d'abord des symptômes qui précédèrent le phénomène; il demande : « Grenade, pourquoi parcourt et illumine ton ciel, ce bolide « immense qui se brise en flammes et étincelles? pourquoi descend dans la « nuit, depuis les régions sereines, cette magnifique pluie de lumière, de « feu et d'or ? » — La superstition répond, qu'un berger vit, sur la montagne, un vieillard à barbe blanche dire la messe sous un pin immense et que, éteignant les cierges mystiques de l'autel, donna ainsi le signal apocalyptique. — La science place ensuite son mot, par la bouche de Mallet, Flammarion, Reclus, qui donnent chacun son hypothèse ; mais ce n'est point cela, dit le poète : « Ni l'eau, ni le feu, ni les gaz à l'intérieur de la « planète, ne suffisent pour expliquer les causes..... les causes peut-être « éternelles ! ».

Le poète, alors, invoquant le génie du monde, opère sa descente au centre de la terre. Il veut voir, « les yeux pleins d'une horreur sublime » ; il veut lire sur les pages de granit, la genèse du monde.

(1) Publié par le journal spirite « La Revelacion », d'Alicante (Espagne).

Il voit alors le drame dans les entrailles de la terre ; un tremblement agite les soubassements gigantesques, tremblement convulsif qui croît et avance et étend son action. C'est le *De profundis, le Dies iræ* que le monde oublia.

Puis, c'est le drame à la surface. Tout est tranquille. Cordoue, Grenade, Malaga, les trois sultanes radieuses, dorment leur sommeil gracieux ; épisode qui dit toute l'Andalousie, « devant une superbe grille, sous la treille « grimpant aux barreaux, au son plaintif des guitares, six jeunes gens chan- « tent ainsi : — pour toi, ma belle fleurie, pour toi, ma belle, pour toi, je « passe sans sommeil toutes les heures de la nuit !

La catastrophe se produit ; les vers de cinq syllabes se précipitent, rapides et angoissants, cris des mères à la recherche de leurs enfants, gémissements des blessés qui fuient dans la nuit, Dieu seul sait où.

La voix du siècle s'élève ; c'est le blasphème des athées vers celui qui réunit dans cette mort horrible le monstre chargé de crimes et la vierge angélique ; c'est aussi la voix des hommes superstitieux, agenouillés aux pieds d'un prêtre et demandant miséricorde au Dieu sinistre de la Bible.

Une voix répond du ciel ; Alexandre, César, Attila, Timour, Mourad, Selim, Conrad, Germanicus, Philippe II, Borgia, Bonaparte ont réuni, goutte à goutte, le venin d'un terrible Karma.

La prière des anges s'élève au Seigneur ; mais, comme l'encens mystique, vers Dieu qui pardonne au réprouvé, « cette grande chauve-souris qui monte « des brumes tragiques, larve de l'ange sublime qui plus tard se couchera « sur une croix, et, pour nous rédimer, mourra sur le calvaire ».

Les anges parlent ensuite aux hommes pour les instruire et les exhorter à la résignation. Les mondes en enfance sont des enfers nécessaires ; il en est qui sont des paradis. « Tous vont, et tournent, et roulent par l'Ether « sans fin, temples, palais, édens, galères, purgatoires... ils prient, chan- « tent, sanglotent, crient, blasphèment... et tous, se perdant en l'Infini, sont « les notes harmoniques de la lyre divine ».

Le livre finit par « la vision de Dieu » ; elle décrit l'Espace incommensurable, avec ses tourbillons de soleils et ses poussières de mondes ; il se termine par une ardente invocation au Regard d'Amour.

FRANTZ FIGUÈRES.

LES ASPIRATIONS

O la cruauté du malheur
D'être attaché comme un esclave
A la glèbe, avec une entrave
De chair et d'os! ô la douleur
D'être enlizé dans la matière
Comme dans un marais fangeux
De voguer une vie entière
Sur ce lac aux flots orageux,
Avec cette barque fragile
Que notre esprit se modela,
Qu'il choisit un jour et moula
Comme l'on fait d'un peu d'argile !

Cependant un espoir sacré
Fait bondir nos cœurs de nous dire
Qu'il est un port qui nous attire
Sur notre esquif désemparé.
C'est le havre saint de l'espace
Où nous retrouverons vivants
Tous ces passagers, triomphants
De l'orage mauvais qui passe,
Tous ces camarades d'un jour,
Ces compagnons de traversée
Dont la foule aborda, pressée,
Au port de lumière et d'amour.

Paris, 9 mai 1896.

JULIEN LARROCHE.

Errata : Dans la pièce sur Apollonius de Tyane, au 3e vers de la 6e strophe, lire : Et c'est pourquoi *la gloire* a campé sur un socle.

NOTES SUR LIGHTS AND SHADOWS OF SPIRITUALISM

Par D. D. HOME, Londres, 1877.

Personne mieux que le célèbre médium D.-D. Home n'était qualifié pour entreprendre semblable travail, personne ne pouvait mieux que lui montrer les défauts et les dangers de phénomènes, dont il avait montré par ses dons personnels la réalité et la grandeur.

Il serait à souhaiter dans l'intérêt bien compris du spiritualisme, pour épargner aux chercheurs novices les déceptions sans nombre qui les attendent sur la route mystérieuse où ils s'engagent, qu'ils fussent fréquemment

prémunis par des travaux de ce genre contre les dangers de l'illusion et surtout de l'orgueil. En faisant la part très large à l'erreur possible et à la mauvaise foi souvent probable, le vrai spirite gagnerait la confiance d'un monde rempli de préventions que ne justifient que trop souvent la crédulité et la simplicité parfois excessive de ceux qui ont entrevu la vérité.

L'ouvrage de Home est divisé en trois parties, mais la troisième, celle qui traite des illusions et des fraudes est évidemment le point principal, le but essentiel de l'auteur.

Dans la première partie, nous passons en revue les faits qui se rattachent au spiritisme dans l'antiquité et chez tous les peuples. Beaucoup d'autres écrivains se sont attachés à ce point de vue,et ont montré de même, que rien n'est plus ancien et plus universel que les manifestations renouvelées en Amérique, il y a cinquante ans. La crainte et le défaut d'observation méthodique sont les seules causes qui nous font regarder tout cela comme nouveau et surnaturel.

L'Assyrie, la Chaldée, la Perse et l'Egypte; Alexandre-le-Grand, Cyrus, Psammeticus, éprouvèrent la véracité de certains oracles célèbres.

Apollonius de Tyane, instruit par les Brahmines, étonna ses contemporains par ses prodiges. Socrate, Pausanias, Vespasien, reçurent des communications du monde des Esprits. L'histoire des anciens Hébreux est pleine de leurs manifestations.

Les premiers chrétiens opèrent des miracles par leur intermédiaire. Les Vies des Saints reproduisent les prodiges de lévitations, d'apparitions, de bilocations si répandus dans tous les ouvrages spirites. D'innombrables mediums brûlés comme sorciers, au moyen-âge, attestent et la persistance du phénomène et l'ignorance de leurs contemporains. Savonarole, Jeanne d'Arc, Urbain Grandier, les Vaudois, les Camisards et tant d'autres sont ainsi victimes de l'erreur et de l'intolérance. Les grands réformateurs, Luther et Calvin ne sont pas exempts des mêmes préjugés.Presque de nos jours enfin, de nouveaux prophètes, suivant les uns, des visionnaires suivant les autres, G. Fox, le fondateur des Quakers, Wesley, le père du méthodisme; Swedenborg l'Illuminé, ne sont que des médiums inconscients et puissamment doués.

Les cas du pasteur Oberlin en Alsace, et celui de la voyante de Prévorst, dans la première moitié de ce siècle, nous conduisent insensiblement au raps d'Hyderville et au mouvement actuel.

Il était naturel qu'au début de ce mouvement l'inexpérience des conditions à réaliser dans un phénomène si complexe amenât des résultats fâcheux.

Ces faits bien étudiés, pouvant éviter le retour des catastrophes qui en-

rayèrent d'abord le mouvement spiritualiste,il était utile de les révéler et de les mettre à nu, comme le chirurgien découvre et élargit une plaie. Toute grande invention a eu ses victimes. La navigation entraînant les naufrages, supprimerons-nous les voyages? Il y a eu, au début du spiritisme, de fréquents naufrages de l'Esprit humain et sous ce rapport, Home défend les Esprits de toute participation. Suivant lui, l'erreur provient toujours de la faiblesse du cerveau humain, qui se laisse duper ou s'illusionne lui-même. Nous n'adoptons pas entièrement cette explication, qui a pour but de décharger entièrement les Esprits. Il en est de mauvais, qui prennent plaisir à tromper, soit les médiums orgueilleux, soit les crédules au cerveau faible. Nous sommes prévenus, gardons-nous en conséquence; mais, ne croyons pas que le passage à l'autre vie soit toujours un brevet de perfection avec les Esprits de ce monde ou de l'autre; il convient toujours d'adopter pour règle le discernement des Esprits et la critique rationnelle.

Parmi les exemples fameux où l'Esprit humain a sombré par trop de crédulité,Home nous rappelle le cas du « Cercle apostolique de Mountain Cove», aux Etats-Unis où, vers 1851, deux soi-disant prophètes, les Révérends Scott et Harris, entraînèrent à la ruine complète de l'intelligence et de la fortune un petit troupeau d'âmes simples, auxquelles ils avaient persuadé que le salut ne pouvait se faire que par leur intermédiaire. Saint-Jean, Saint-Paul, Daniel,Isaïe étaient les seuls Esprits dignes de leur donner des instructions. Après maintes péripéties lamentables « les dernières victimes menacées par les « Vases d'élections » d'être consumées par le feu de leur bouche,si elles ne livraient pas leurs dernières ressources, finirent par où elles auraient dû commencer. Elles abandonnèrent les « Parfaits Mediums » à la honte et à la risée publique.

A Genève, vers la même époque, se passaient de semblables insanités. Les pauvres dupes étaient un professeur de mathématiques et sa femme qui, d'une situation fortunée, tombèrent en peu d'années à la dernière misère. Le médium était un professeur de musique réputé honnête, qui disait agir sous l'inspiration directe du *Sauveur*. Les malheureuses victimes durent mener grand train, avoir chevaux et voitures, un nombreux domestique, un yacht de plaisance sur le lac. Ils mariaient les jeunes gens, les dotaient, élevaient leurs enfants. A peu près ruinés, ils furent envoyés à Paris où de mauvaises spéculations, conseillées par l'Esprit,achevèrent le désastre. Rien n'est plus lamentable que cette histoire, rien n'est plus admirable que la constance et l'inébranlable foi avec lesquelles les suites en furent supportées. Beaucoup de personnes, victimes également des théories de l'Esprit, affirment la parfaite sincérité du médium. C'est navrant!

Home, adversaire déterminé de la doctrine de réincarnations, range Allan

Kardec et ses partisans dans la catégorie des abusés. Il n'hésite pas à affirmer avoir reçu une révélation d'Allan Kardec, qui regrette ses erreurs. Le style, le mauvais français de cette communication, prouveraient à défaut d'autres preuves, que Home, pas plus que les médiums dont il se moque, n'a été à l'abri des mystifications des « Esprits menteurs ou flatteurs. » (1)

Bien que Home se défende de l'accusation de jalousie dont il a été souvent l'objet, il semble pourtant avoir cédé à ce travers commun à beaucoup de médiums, en affirmant d'une façon presque absolue, que rien d'authentique ne peut être obtenu dans les séances obscures, que les matérialisations sont le produit de l'illusion et les photographies d'Esprit le résultat de la fraude.

Son opinion, trop intéressée pour n'être pas suspecte, ne saurait avoir d'autre valeur que celle d'une opinion personnelle, à laquelle beaucoup de faits postérieurs ont donné de fréquents démentis. Les expériences de Russell Wallace, d'Aksakoff, de W. Crookes, de Mme d'Espérance, etc., ont eu lieu dans des conditions de contrôle trop sérieuses pour être révoquées en doute. Nous retiendrons néanmoins, de son opinion, la nécessité toujours croissante d'opérer avec d'autant plus de garanties que les phénomènes prennent une forme plus variée, et que les fraudeurs acquièrent une expérience plus grande.

L'auteur ne veut pas nous laisser sous l'impression mauvaise de tant de supercherie; il termine, en relatant des expériences du plus haut intérêt, obtenus par le pouvoir important dont il disposait et que personne ne songe à contester.

Les plus connus de ces faits intéressants ont été racontés par M. Gardy, dans son livre de la *Vie de D.-D. Home* (2).

En terminant, nous appelons l'attention sur le récit très remarquable d'un fait de réincarnation raconté par le « Spiritualist ». Ce récit, dans la bouche de Home, adversaire décidé de la réincarnation, prend une singulière valeur et contredit manifestement ses propres théories.

A. Seiller.

---

(1) Le Prince de Sayn de Wittgenstein et le Duc de Leuchtemberg, cousins germains de l'Empereur de Russie, ont écrit à M. P. G. Leymarie, en 1874, des lettres, qui relatent de singuliers cas d'obsessions, quant à Home. Il les eût reproduites, mais ici il s'agit d'un décédé, d'une âme tourmentée qui, responsable de ses actes, a plus que besoin de ce bain de Jouvence Divin, la réincarnation pour se rénover.

(2) La vie de D. D. Home, brochure de 1 fr.

BIBLIOGRAPHIE

Le rédacteur d'un journal anglais a consacré au CATÉCHISME DE LA DOCTRINE SPIRITUALISTE de M. A. B. un long article filandreux qui a été reproduit par diverses petites revues françaises ou étrangères ; lequel article tendrait à faire supposer que cet opuscule très libéral et anticlérical est au contraire un ouvrage *Papiste*, comme on aurait dit du temps de la *Réforme*!

C'est là une idée fausse, absolument erronée, qui n'a pu germer que dans un esprit, qui ne connaît certainement pas toutes les finesses de notre belle langue.

Du reste, nous donnons ci-dessous deux extraits de journaux français qui mettront, sous son vrai jour, l'incontestable utilité de cet opuscule, qui devrait être répandu par les vrais spiritualistes, par les partisans de la *Tolérance religieuse*.

Ce qui a si fort contrarié le rédacteur du journal des *Clergimens*, c'est que le rôle, la position et la situation pécuniaire des prêtres et des *pasteurs* sont nettement indiqués dans le Catéchisme de M. A. B.

Voici un extrait paru dans l'ISIS MODERNE :

CATÉCHISME DE DOCTRINE SPIRITUALISTE, par M. A. B., une brochure in-12 de 90 pages, Paris, Librairie des Sciences psychiques, prix 0,90 centimes. — Cet opuscule, œuvre médianimique, a été imprimé comme livre de propagande spiritualiste ; il fournit les premiers éléments d'Esotérisme.

Ce Catéchisme est un petit manuel d'Esotérisme élémentaire, par demandes et réponses, dont la lecture ne peut qu'être fructueuse. Le court extrait que voici montrera dans quel esprit indépendant l'auteur a conçu son œuvre :

« Les religions gardiennes des grandes vérités, aspects divers de la VÉRITÉ UNE, doivent d'abord protéger les âmes ignorantes, puis les instruire progressivement selon l'état général des sociétés, sans jamais promulguer des lois religieuses définitives. La sagesse veut que l'on dise que ce qui est un mystère aujourd'hui pour vos intelligences et que vous devez croire cependant, sera plus tard compréhensible pour vous ».

(L'ISIS MODERNE, 27 mars).

Autre citation :

« Mme Bosc nous présente, sous forme de questionnaire, quelques éléments d'Esotérisme. A côté de définitions ou de propositions banales, il y a des idées qu'il est bon d'énoncer, notamment en ce qui concerne l'éducation des enfants. Ce chapitre pourrait servir à la confection d'une brochure de propagande, qui devrait se trouver dans toutes les familles, à une époque

où l'éducation des enfants est si mal comprise. Notons aussi le chapitre relatif au Pape et à l'Eglise chrétienne, il y a là, beaucoup à méditer ».

(JOURNAL DU MAGNÉTISME, n° 16).

Voir aussi le compte rendu du LOTUS BLEU, la REVUE SCIENTIFIQUE ET MORALE DU SPIRITUALISME, l'HUMANITÉ INTÉGRALE, la PAIX UNIVERSELLE, etc.,

Nous sommes heureux de l'occasion qui se présente pour dire que les œuvres de M. A. B. sont très critiquées, donc très-lues.

Quelques auteurs commencent même à prendre les mêmes titres que ceux de certains ouvrages de Mme Bosc.

Ainsi, un grand journal, un quotidien de Paris, a publié dernièrement un roman dont le titre porte Suite de l'ENVOUTEMENT, parce que M. A. B. avait annoncé dans ce dernier roman, une suite : THOMASSINE qui, en effet, est aujourd'hui *sous presse* et paraîtra sous peu.

Un autre journal publie carrément un roman avec le même titre : L'ENVOUTEMENT.

Ce sont là des procédés que nous nous dispenserons de qualifier, mais qui témoignent plutôt en faveur de l'OEuvre de M. A. B.

Du reste, l'auteur s'inquiète peu de ce qu'on peut dire de son œuvre; elle la poursuit dans un calme et une tranquillité d'esprit imperturbables; nous sommes bien placé pour pouvoir l'affirmer. E. B.

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

par GABRIEL DELANNE (3 fr. 50).

La Revue étant terminée, nous ne parlerons pas en juin, de cette œuvre nouvelle si intéressante, de M. G. Delanne; en juillet paraîtra notre compte rendu et. en attendant, nous donnons, *in extenso*, la table des matières qui indique bien la teneur de ce beau et bon volume :

TABLE DES MATIÈRES

CHAP. II. — *Etude de l'âme par le magnétisme* : La voyante de Prévorst. — La correspondance de Billot et de Deleuze. — Les Esprits ont un corps, affirmations des somnambules. - Apports. — Les récits de Chardel. — Autres témoignages.— Les expériences de Cahagnet. — Une évocation. — Premières démonstrations positives.

CHAP. III. — *Témoignages des médiums et des Esprits en faveur de l'existence du perisprit* : Dégagement de l'âme. — Vue spirituelle. — Le spiritisme donne une certitude absolue de l'existence des Esprits par la vision et la typtologie simultanées. — Expériences de MM. Rossi-Pagnoni et du Dr Moroni. — Une vision confirmée par le déplacement d'un objet matériel. — Le portrait de Virgile. — L'avare. — L'enfant qui voit sa mère. — Typtologie et voyance. — Considérations sur les formes des esprits.

CHAP. IV. — *Le dédoublement de l'être humain* : La Société des recherches psychiques. — Apparition spontanée. — Gœthe et son ami. — Apparitions multiples du même sujet. — Dédoublement involontaire mais conscient. — Apparition tangible d'un étudiant. — Apparition tangible au moment d'un danger. — Un double matérialisé. — Apparition parlante. — Quelques remarques. — Le devin de Philadelphie. — Saint Alphonse de Liguori.

CHAP. V. — *Le corps fluidique après la mort* : Le périsprit décrit en 1805. — Impressions produites sur les animaux par les apparitions. — Apparition après la mort. — Apparition de l'Esprit d'un Indien. — Apparition à un enfant et à sa tante. — Apparition collective de trois Esprits. — Apparition collective d'un mort. — Quelques réflexions.

2e PARTIE : *L'expérience.*

CHAP. Ier. — *Etudes expérimentales sur le dégagement de l'âme humaine* : Le spiritisme est une science. — Apparition volontaire. — Vue à distance et apparition. — Photographies des doubles. — Effets produits par des Esprits de vivants. — Evocation de l'Esprit de personnes vivantes. — Esprits de vivants se manifestant par la médiumnité dite à incarnation. — Comment peut se produire le phénomène.

CHAP. II. — *Les recherches de M. de Rochas et du Dr Luys* : Recherches expérimentales sur les propriétés du périsprit. — Les effluves. — L'extériorisation de la sensibilité. — Hypothèse. — Photographie d'une extériorisation. — Répercussion sur le corps de l'action exercée sur le périsprit. — Action des médicaments à distance. — Conséquences qui en résultent.

CHAP. III. — *Photographies et moulages de formes d'Esprits désincarnés* : La photographie des Esprits. — Photographies d'Esprits inconnus des assistants et identifiés plus tard avec une personne ayant vécu sur la terre. — Esprits vus par des médiums et photographiés en même temps. — Empreintes et moulages de formes matérialisées. - Histoire de Katie King. — Les expériences de Crookes. — Le cas de Mme Livermore. — Résumé. — Conclusion.

3e PARTIE : *Le spiritisme et la science.*

CHAP. Ier. — *Etude du périsprit* : De quoi est formé le périsprit ? — Obligation

pour la science de se prononcer. — Principes généraux. — L'enseignement des Esprits. — Ce qu'il faut étudier.

CHAP. II. — *Le temps. — L'espace. — La matière primordiale* : Définition de l'espace par les esprits. — Justification de cette théorie. — Le temps, justifications astronomiques et géologiques. — La matière. — L'état moléculaire. — Les familles chimiques. — L'isomérie. — Les recherches de Lockyer.

CHAP. III. — *Le monde spirituel et les fluides* : Les forces. — Théorie mécanique de la chaleur. — Conservation de l'énergie. — Le monde spirituel. — L'énergie et les fluides. — Etude détaillée sur les fluides. — Etats solides, liquides, gazeux, radiants et ultra-radiants ou fluidiques. — Loi de continuité des états physiques. — Tableau des rapports de la matière et de l'énergie. — Etude sur la pondérabilité.

CHAP. IV. — *Discussion sur les phénomènes des matérialisations* : On ne peut faire intervenir la fraude comme moyen général d'explication. — Photographie simultanée du médium et des matérialisations. — Hypothèse de l'hallucination collective. — Son impossibilité. — Photographies et moulages. — Les apparitions ne sont pas des dédoublements du médium. — Ce ne sont pas des transfigurations du médium ou de son double. — Ce ne sont pas des images conservées dans l'espace. — Ce ne sont pas des idées objectivées inconsciemment par le médium. — Discussion sur les formes diverses que l'esprit peut revêtir. — La reproduction du type terrestre est une preuve d'identité. — Discussion sur le contenu intellectuel des messages. — Certitude de l'immortalité.

4e PARTIE : *Essai sur les créations fluidiques de la volonté.*

La volonté. — Action de la volonté sur le corps. — Action de la volonté à distance. — Action de la volonté sur les fluides.

CONCLUSION.

Extrait du PROGRESSIVE THINKER

1er avril 1899 :

M. R. J. Plunkett nous écrit : « A la séance ordinaire de l'Union spirituelle chrétienne du 12 mars 1899, Harlow David, médium parlant, se tourna vers une dame, Mme Hahn, et dit : Un jeune esprit vient à vous ; il dit être votre frère Samuel et affirme que, d'ici peu de jours, il y aura un grand incendie près de votre habitation, dans la même rue. Il en résultera de grands dégâts matériels, beaucoup de gens y périront.

Cinq jours après, le feu prenait à l'hôtel Windsor, pendant la procession de St-Patrick ; les lecteurs de journaux en connaissent le résultat : le nombre des morts et disparus dépassait cinquante personnes. A la réunion de dimanche dernier, à la Salle lyrique, angle de la 42e rue, et de la 6e avenue, la dame qui avait eu cette communication se leva et cita cette preuve remarquable ; elle prouva qu'elle était Mme Hahn, habitant au no 236 de la 46e rue. L'Hôtel Windsor est situé également, 46e rue et 5e avenue. Deux des connaissances de cette dame qui habitaient l'hôtel, périrent dans l'incendie.

A. SEEKER.

Nous recommandons cette maison ; la directrice, spiritualiste et femme de bien, a créé Paradis-Hôtel pour, avec les bénéfices, secourir les pauvres gens des Hautes-Alpes, si éprouvés par les grandes neiges et le manque d'industrie. Aider les petites gens, les consoler et les encourager, c'est une œuvre bénie.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



42e ANNÉE. N° 7. 1er JUILLET 1899.

LA RELIGION

Nous faut-il une religion nouvelle, nous dit-on? il faut conclure quant à vos aperçus sur la théologie du spiritisme, et les compléter?

Nous répondons, qu'il faut *la religion*, celle qui embrasse toutes les autres par *son universalité*; or pour préparer, dans notre humanité terrestre, un mouvement solennel tel que celui qui est prévu nécessairement pour *la religion* future, il faudra *une église nouvelle* qui présidera à ce mouvement, au nom du bon sens, de la raison, de la logique et de la science.

Dans une large part, admettant les excuses qui nous viennent des vices inhérents aux institutions, aussi des égarements de croyants aveugles, mais ne nous adressant qu'aux abus collectifs, nous serons fraternels pour les individus qui les commettent par préjugés ou esprit de secte.

Pendant le cours de nos recherches, nous écarterons de notre examen, toute idée de haine et de passion, incompatible avec la libre investigation.

Nous unissant à la vérité historique et partageant son impartialité, nous n'imiterons point les partisans de l'église catholique absolue qui, sur cette vérité, ont égaré l'esprit public.

En parlant d'adorer Parabrahm, notre père divin, en Esprit et en vérité, nous viserons le régne de Dieu et la fusion future de tous les cultes qui le

peuvent inaugurer; nous aborderons le côté pratique du mouvement, qui de nos jours, se dessine avec une logique et une force irrésistibles.

Faut-il une Eglise nouvelle ? ayant établi l'excellence de l'enseignement de Jésus, et nettement déterminé sa mission, ces précédents l'ayant constitué pour toujours le chef de notre humanité, cette transformation du christianisme devient une question pressante ; elle s'impose à notre esprit comme à celui de tous les penseurs.

L'Eglise romaine, qui est dans la main du Pape blanc, aussi dans celle du Pape noir, *du Jesu*, peut-elle suffire à cette transformation ? de même, les confessions protestantes ?

L'analogie nous peut guider, si nous savons sagement l'interroger.

En examinant les choses, avec philosophie et de haut, nous le constatons, nous voyons la synagogue créée par le grand Moïse, remplacée par la puissante oligarchie des prêtres chrétiens, qui a bâti son église sur les assises de la vieille bible juive, modifiant la forme pour en garder le fond.

Or, il y a un rapprochement sans doute insuffisant, mais qui peut nous servir de guide ; c'est là similitude frappante qui caractérise notre époque avec celle qui fut si puissamment inaugurée par la venue de Jésus.

Pour obtenir la fusion de tous les cultes, il faut *la religion* (une *église nouvelle*), celle qui obtiendra une même adoration à force de mansuétude, d'esprit conciliant, de justice supérieure et qui ne s'imposera pas, comme l'oligarchie catholique, à l'aide du bras séculier et de sa justice temporelle.

Ce doit être l'objectif de tous nos efforts, que de parvenir à réaliser ce grand œuvre, ce résultat immense tant attendu et que tous les génies ont annoncé, que les prophètes ont prévu quant à la 3e révélation, pour les temps à venir.

Si la religion protestante abjurait ses opinions détestables et mauvaises selon nous, de l'enfer éternel et absolu, et rejetait son purgatoire pour les âmes désincarnées, peut être serait-elle mieux préparée que l'église catholique à fusionner les cultes ; n'oublions pas que sous le nom de révélation, de miracles, de grâce, que le mot Providence résume admirablement, on a déterminé une bonne moitié d'un travail essentiel d'intellectualité.

La foi universelle du genre humain a été rappelée à la pluralité des hommes instruits, aussi bien que les croyances générales, aussi bien que la constante intervention dans le monde de Parabrahm, le Dieu qui aime souverainement toutes les créatures et leur donne, par son intervention bienfaisante, le pouvoir de faire leur éducation.

Oui Dieu, par ses missionnaires, où nos Esprits guides, intervient en tout et partout, pénètre tout, et son action sur nous est continue, sans blesser notre raison et notre libre arbitre ; le mot Providence résume bien l'ensemble des demeures stellaires ; il est en rapports parfaits avec la pluralité des épreuves successives nécessaires à notre évolution.

Si les partisans de l'Eglise catholique, leurs directeurs, admettaient sur l'enfer et le paradis les explications lumineuses et véridiques généralisées désormais pour les hommes entachés du péché originel, les fidèles pratiquants seraient bientôt persuadés qu'une époque enfantine seule a pu accepter ces dogmes grossiers et que l'entente sénile sur ces dogmes, tels qu'ils sont exposés, fait trouver partout des coupables.

L'église catholique, en répudiant ces fausses interprétations, serait dans la voie divine véritable, elle aurait moins à faire, pour heureusement s'y engager et se mettre en accord avec la science et la nouvelle révélation.

*
* *

Le mal, pratiqué sciemment, et lorsqu'il découle d'une perversion dans les actes et la moralité, est infiniment pernicieux, plus que l'erreur et l'ignorance, ces plaies de l'intelligence.

Et pourtant, de la sainte charité, de la douce clémence, du pardon glorieux tel que l'entendait Jésus, qu'est-il advenu entre les mains des prêtres catholiques et des pasteurs protestants? Ils ont interprété, que *le péché contre le Saint-Esprit, contre l'amour et la charité, ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre* et cela, à leur point de vue intéressé.

En parlant ainsi Jésus visait, que soit dans le présent ou le futur de nos vies éternelles, celui qui ne sut pratiquer la bonté, la charité et la mansuétude pour tous ses semblables, celui qui préconisa la violence et la contrainte avec ses frères en humanité, celui-là ne se pourrait élever d'un échelon supérieur dans la vie spirituelle.

Christ pensait avec sagesse, en considérant les conséquences à venir, que la vie pratique et morale l'emportait sur l'intelligence subtile, autant que l'acte l'emporte sur la pensée.

Cela est de toute évidence, aveugle qui ne le sait distinguer. Ceux qui sont conviés à pratiquer la religion véritable, à se plonger dans le sein d'une église nouvelle et universelle, qui puisse sauvegarder le libre arbitre, la liberté de penser, le véritable esprit d'amour et de justice, se demandent justement, après avoir longuement médité sur cette haute question, s'il n'est point juste de savoir, d'une manière nette :

1° Si dans l'église romaine ou grecque; si dans les temples protestants ou juifs, on n'a jamais failli contre le Saint-Esprit, contre le verbe éternel ?

2° Si ces communions diverses, y compris le mahométisme, le bouddhisme, et le brahmanisme, peuvent inspirer confiance aux chercheurs éclairés, pour diriger l'humanité aux temps qui viennent, par le concours de la simple raison et de la science enfin libérées des entraves qui les lient aux préjugés académiques?

L'histoire en main nous prouverons, avec la vive lumière que nous saurons lui emprunter, que l'église catholique a toujours cherché à égarer l'esprit public, en lui décrétant son mode de concevoir la croyance, en imposant son

non possumus aux questions *indiscrètes*, selon elle, des gens amis de la libre investigation.

Nous n'aurons que quelques mots à dire, quant aux dogmes protestants ; deux faits dominent leur situation : Au nom des ligueurs de ce parti religieux, et comme tous les partis politiques qui les ont combattus, des assassinats atroces se sont organisés pendant les luttes séculaires des guerres de Cent ans et de Trente ans, etc...

Au nom du calvinisme, leur chef supplicia horriblement le médecin et célèbre théologien *Servet Michel*, né à Villanneva, Aragon ; il le fit brûler vif à Genève, en 1553.

Calvin fut le dénonciateur.

Résolument, nous visons les abus collectifs, en mettant à l'écart les individualités, nous ne saurions trop le répéter : La mort de Servet est due à un abus collectif.

*
* *

Jésus a formellement dit, *qu'il serait toujours avec son église* (avec les bons et les élus de chaque siècle) *jusqu'à la consommation finale et que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle.*

Il voulait énoncer que le mal serait définitivement éliminé par le bien ; cela, il le voulait et l'annonçait, comme éducateur et chef d'une humanité nouvelle.

Cependant l'église catholique, interprétant à sa fantaisie intéressée cette perpétuité, nous dira, pour nous arrêter tout d'abord :

« Il est prouvé que notre église est, d'après les promesses du Christ, perpétuellement avec lui, conséquemment infaillible. Une église nouvelle, ou transformée, ne peut être qu'un rêve absurde. »

Cependant, Dieu fit la même promesse à la synagogue israélite ; au temps de la 2e révélation, l'église du Christ a pourtant rejeté, à l'arrière-plan, la synagogue et cette promesse de Jéhovah, dite formelle par les docteurs juifs : « Je t'épouserai pour l'éternité ; *Et sponsabote mihi in sempiternum* (Osée, 2, V. 19).

Cette promesse, en vérité, ne s'adressait qu'au corps de l'église ; la bonne parole ne pouvait être, ni pour les marchands installés à la synagogue, que Jésus missionnaire divin, flagella en les chassant du temple, ni pour les pharisiens fornicateurs et adultères.

La synagogue ne rêvait ambitieusement, que de royauté temporelle ; aussi, par le Seigneur, fut-elle rejetée avec ignominie.

Joseph de Maistre, nous l'avons prouvé surabondamment, a fait justice des prétentions des mosaïstes et des catholiques, quant à ce texte avec lequel ces églises ont toujours voulu interdire toute nouvelle révélation, tout nouvel *enseignement du père.*

Oui Jésus s'adressait à ses adeptes réels, interprétateurs fidèles de son Esprit, ceux que l'Eglise des premiers siècles lui fournit à profusion ; mais,

lorsque la communion si simple et si fraternelle des fidèles à Christ,fut modifiée en ses préceptes supérieurs,et violée savamment par la caste cléricale et oligarchique contaminée de vanité et d'ambition, Jésus réserva sa parole aux successeurs véritables de son église primitive, si fraternelle.

Jésus voulait qu'en tout et partout régnâssent absolument,et la solidarité effective et la justice, par des actes constants.

« Ma parole sera pour ceux qui sont en esprit et en vérité avec moi, a dit le Seigneur ».

Ces serviteurs-là sont actuellement, en dehors des églises militantes vouées à la politique et à l'amour de l'or.

*
* *

Si la synagogue a vu sa puissance passée, tomber entre les mains des évêques catholiques, mais avant ces derniers parmi les serviteurs de l'église chrétienne primitive, c'est que son pouvoir lui fut enlevé, et transféré justement. Alors, des juifs adhérèrent au nouveau mouvement d'idées inspirées par Jésus, et ce fut un noyau fidèle.

Le Sanhédrin, ce conseil suprême à Jérusalem, savait que dans le désert, Jean-Baptiste inspiré par Elie et revêtu de sa force, annonçait la venue du Messie, comme bien d'autres prophètes. Ce messie tant attendu, elle voulut le méconnaître et ce juste, elle le crucifia avec l'assentiment d'Hérode ; la politique exigeait, disaient ces Pharisiens, que ce novateur si doux fût sacrifié aux intérêts de l'État.

Actuellement, n'est-ce pas encore la ligne de conduite de toutes les oligarchies militaires et religieuses, quant à la vérité ?

Oui, Jésus fut exposé entre deux larrons, sur la croix d'infamie, car les prêtres de la synagogue ne voulurent pas accepter sa morale sublime, les œuvres voulues par le Grand Maître et annoncées par Isaïe, Jérémie, Daniel, et avant eux par le fondateur de la nation israëlite : Moïse le grand législateur. Ils ne savaient plus ce que c'était que l'Esprit de justice.

Cependant par la tradition juive, un troisième temple devait renverser le second, « déjà façonné et construit dans les demeures célestes » ; et pour ce temple-là, selon les promesses sorties de la bouche d'Osée et adressées à l'église juive, Jésus renouvellerait pour son église future, son solennel : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ».

Les juifs de l'ancienne synagogue et ceux de la nouvelle,ne peuvent exciper (et de même les églises chrétiennes) de cette expression qui, si elle est différente des premières, en conserve le sens caractéristique.

L'Esprit de vérité doit venir, a dit Joël, et Christ l'a confirmé, puisque la Pentecôte n'en est que le fait restreint, l'humanité divine étant symboliquement représentée par les apôtres.

Tout concorde dans ces admirables prophéties et s'y harmonise à merveille ; la Jérusalem céleste descendra spirituellement des cieux, a dit l'Apocalypse de saint Jean.

Le véritable sens des promesses ci-dessus énoncées nous est connu ; il s'applique à l'église vraie, non pas à ses membres individuellement gangrenés, mais à son corps unitaire et générique.

Au jour de l'avènement de l'Esprit, cela est pressenti, si bien des chrétiens endurcis deviennent des réprouvés comme habitants de la terre, laquelle sera devenue le domaine heureux des justes, bien des juifs se convertiront au christianisme pur dont ils auront compris la haute importance, au nom du spiritisme qui représente la troisième révélation.

La science, unie au fait spirite mieux expérimenté, et démontré, produira ce revirement nécessaire, fatal et logique, cet épurement du domaine de l'homme, car la charité véritable, cette vertu éminemment chrétienne, a fait défaut aux fils de l'église catholique. Nous examinerons ce fait, en allant.

L'infaillibilité, ce privilège fabuleux, a pourtant été revendiqué comme une bien frivole conjecture, parce que le fils de Dieu est le corps et la tête de l'église, aurait écrit saint Paul, en ces paroles : « Le mari est la tête de l'épouse, comme le Christ est la tête de l'église » (*Epistola ad colossences*, I,18, — *Epistola ad Ephesias*, V, 23.)

De ce que l'Eglise a prétendu qu'elle était le corps mystique de Jésus, est-ce une raison qu'elle soit la seule détentrice de la haute sagesse de ce professeur chrétien ?

Nécessairement, les qualités intellectuelles d'un époux, ne sont point données à la femme par le fait du mariage, quel qu'il soit.

Sur ces paroles, qu'on a voulu interpréter subtilement, on a basé l'infaillibilité papale, ce qui est étrange et peu rationnel, ce semble.

*
* *

Dans *Epistola prima ad Corinth.*, XII, 27, saint Paul employait sa parole toujours pleine de figures ; ayant dit aussi aux simples chrétiens qu'ils *étaient le corps du Christ*, faut-il que chaque adepte du christianisme se déclare infaillible, suivant en cela l'exemple donné au dernier concile ? Certes, ils ont le droit de s'arroger l'infaillibilité, aussi bien qu'un porteur de tiare, s'ils sont chrétiens.

Comment de paroles si communes, à moins qu'on ne soit superstitieux à l'extrême, tirer des conséquences si extraordinaires, en violentant le sens si original des paroles de l'apôtre Paul !! Des individualités chrétiennes, même païennes, ont de temps immémorial employé ces titres figurés, on en citerait des milliers ; c'est une simple prétention, et chaque église ancienne ou moderne a affirmé qu'elle était la colonne de la vérité, son seul appui. De là, à l'infaillibilité, il y a un abîme ; mais nos casuites seraient amis de la science, et de la saine raison, s'ils étaient des interprètes fidèles du sens véritable des paroles de Paul !

Ce n'est point ce qu'ils veulent établir, en usant des termes métaphoriques

dont l'apôtre s'est complaisamment servi; ce constat frappe tout esprit éclairé.

« Je vous écris ceci, disait saint Paul à un évêque (*Epistola prima ad Timot.* (II, 14), afin que vous sachiez comment il faut se conduire dans une maison de Dieu, qui est une église du Dieu vivant, une colonne et un appui de la vérité. »

L'Eglise catholique a traduit ainsi que suit ces paroles, pour se donner le haut et puissant privilège de l'infaillibilité ; remarquons qu'en s'écartant du texte, en sa signification précise, elle abuse misérablement les fidèles superstitieux : « La maison du Dieu est l'église du Dieu vivant (dit-elle), la colonne et l'appui de la vérité. »

Pour rétablir en vérité la parole de Jésus-Christ et de ses apôtres, il faudrait une sévère sélection dans les bibles et livres saints modernes, tous ornés des plus belles interpolations.

En poursuivant cet examen nécessaire, indispensable aux masses abusées qui veulent en bien connaître, nous citerons ce démarquage d'une autre instruction (*Evangelium* de saint Mathieu, XXIII, 2). « Les scribes et les pharisiens occupent le siège de Moïse, a dit Christ; en conséquence, observez et faites tout ce qu'ils vous diront d'observer, mais n'imitez pas leurs actions, car ce qu'ils disent ils ne le pratiquent pas ». Or, catholiques moutonniers, vous ne devez pas obéir à ce qu'ordonnent les instructions des papes et de son église (qui est infaillible vraiment), à l'exemple des Juifs qui devaient admettre toutes les observances des maîtres de la Synagogue, ces successeurs de Moïse, mais ne point imiter leurs actes. Oyez et entendez.

De quel droit, aussi, appliquer à tous ce qui fut dit pour un seul pontife, comme ces paroles de Christ à Pierre, dont se prévalent les superstitieux (*Evangelium* de saint Luc, XXII, 32). « J'ai prié pour vous, afin que votre « foi ne défaille pas. Lorsque vous serez enfin revenu à vous-même, affer- « missez vos frères... Je vous le déclare aujourd'hui, avant le chant du coq, « vous nierez trois fois me connaître. »

Dans la primauté de l'église, on a conclu de ce qui précède, que les successeurs de l'apôtre étaient infaillibles, comme ils le furent toujours. C'était interpréter un simple accident pour le mieux généraliser, en se donnant le droit, pour un défaut de courage momentané, de déterminer que ce qu'avait prévu Jésus en tant que défaillance de Pierre, et uniquement pour lui, était au bénéfice des évêques tiarés de Rome et de leur puissance spirituelle qui ne se pouvait tromper désormais.

Ecouter l'église, ne suppose pas qu'elle ne puisse se tromper, pas plus que suivre les enseignements du Mosaïsme, était reconnaître son infaillibilité ; Christ s'est exprimé avec clarté, ce semble : il a dit d'*observer* ce que disent les princes et les prêtres de la synagogue, mais sa maxime a restreint les cas de crimes et d'erreurs auxquels on ne doit pas être soumis.

Ce qui est dit du mosaïsme, est donc applicable au catholicisme.

*
* *

Dans *Evangelium* de saint Mathieu, XVI, 6, Christ recommande aux apôtres *D'examiner et de se garder du levain de ces docteurs, des parties corrompues de leur enseignement.* Aux théologiens il reprochait publiquement (*Evangelium* de saint Mathieu, XVI, 12) *D'abolir la loi de Dieu par leur tradition.* (*Ibid*, XV, 6).

Dans *Evangelium* de saint Mathieu, XVIII, 15, les scoliastes de la théologie, superstitieux, habitués à amplifier et exagérer la portée d'un texte, ont voulu de même tirer le privilège de l'infaillibilité, pour l'église catholique, de cet argument : *Celui qui refuse d'écouter l'église, doit toujours être pour nous un païen ; donc, jamais elle n'enseigne de doctrines fausses.* Or, dans le texte, torturé ainsi, il s'agit simplement d'une école locale, non de l'église.

Christ, pour ramener à ses devoirs un coupable, indique ces moyens : « En particulier, tout d'abord lui adresser des représentations ; puis les réitérer si elles sont infructueuses, en se faisant aider, et enfin se servir du prêtre de l'église dont le coupable peut dépendre pour dissiper en lui, et lumineusement avec l'ascendant que possède la vertu et l'autorité, l'obstination de l'homme qui se plaît à mal faire. S'il y a persistance dans le vice, que cet être ne soit plus classé au nombre des fidèles. »

C'est bien tout ce qu'enseigne Jésus selon l'évangile de saint Mathieu. V. XVIII, 15, que voici : « Si votre frère a péché contre vous, allez le « reprendre entre vous et lui seulement. S'il vous écoute, vous avez gagné « un frère. S'il ne vous écoute pas, prenez encore avec vous une ou deux « personnes, afin que tout ce qui sera dit soit appuyé de la parole de deux « ou trois témoins. S'il refuse de les écouter, dites-le à l'Eglise. Et s'il « refuse d'écouter l'Eglise, qu'il soit pour vous un païen et un publicain. » Dans cet enseignement si sage et si simple, où donc se trouve l'important et outrecuidant privilège de l'infaillibilité ? On a distendu démesurément ces paroles pour en tirer des conséquences excessives.

A l'égard des autorités humaines, les préceptes de soumission se comprennent ainsi, chacun le sait, et Restriction tacite dans les cas suivants : si cette soumission s'écarte du devoir, de la vérité, de la justice, elle devra ne plus être ; elle se refusera et s'éloignera.

Donc, Jésus exceptait les instructions coupables et fausses) et cela *intentionnellement*) de la soumission comme l'ont voulu les scribes.

Certes les apôtres, en prêchant l'obéissance, n'ont point recommandé que le crime, l'erreur, le mensonge puissent mériter une soumission stupide et coupable de la part des fidèles ; ils entendaient l'obéissance au maître par le serviteur, le respect des fils pour le père, la fidélité respective des époux, l'obéissance du sujet au souverain et de la nation pour les lois qu'elle s'est données, chap. IV, par. 5. De plus, la théologie scolastique, en osant déclarer

que chaque église de village est infaillible, s'est permis de poser un principe faux et monstrueux, voici pourquoi :

D'après cette théologie, Jésus eût voulu qu'on déférât les offenses qui ont lieu dans la chrétienté, au tribunal de l'Eglise universelle, et non à l'autorité des églises locales; mais cette église universelle pourrait-elle bien les juger toutes, après les avoir entendues? et la possibilité, pour ce tribunal unique, d'entendre les innombrables offenses qui se commettent chaque jour!!

Donc, par son interprétation fantaisiste du mot Eglise, cette théologie scolastique commet un contre-sens bizarre et fantasque, qui atteindrait le progrès, la marche en avant de la science et de la libre recherche, si elle était acceptée par l'homme soumis et avachi.

Autre prétention fantasque; Jésus ayant dit à Pierre : « Je vous déclare « que vous êtes Pierre; sur cette pierre je bâtirai mon église, et les puis- « sances de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les « clefs du règne des cieux; ce que vous délierez sur la terre sera délié dans « les cieux, et ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux ». *Evangelium*, saint Mathieu, XVI, 13. »

C'est l'argument principal et essentiel dont se sert la théologie scolastique, pour faussement l'interpréter comme toujours, et superstitieusement et hardiment en conclure à l'église infaillible, en se servant aussi de cette parole dite par Jésus à ses disciples en commun : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. *Mathieu*, XVIII, 18. *Evangelium.* »

Enseigner le bien et prêcher contre le mal, c'est délier et lier, et c'est ainsi que Christ l'a compris et expliqué, en disant au chef des apôtres *qu'il lui donnera les clefs du royaume des cieux.*

Le pouvoir de *lier* et de *délier*, a dit le Dr Selden, « c'est celui de prononcer sur ce qu'il y a d'illicite et de licite. Ces expressions se rencontrent mille fois, avec ce sens, chez les auteurs du *Talmud... Lier, c'est déclarer illiciter*; *délier, c'est déclarer liciter* » (*De synetris veterum hebrœorum*, 1, 2 et 7, n° 2).

C'est donc bien en Judée, ce que l'on entendait par les termes *lier* et *délier*; et, en parlant à ses disciples en commun, Jésus, à l'instant même, recommandait qu'en certains cas, les offenses dont on avait à se plaindre devaient être déférées aux prêtres des églises.

Une phrase se trouve expliquée par l'autre, d'une manière nette et claire, car elles se suivent immédiatement.

Nous examinerons, d'après l'histoire, ce que quelques-uns ont osé soutenir, qu'elle résidait dans les papes eux-mêmes, cette infaillibilité, et mieux encore, dans les conciles!!

Mais ils n'oseraient pas soutenir, en poussant plus loin leur argumentation erronée, que chaque fidèle possède une part de cette toute-puissante infaillibité.

*
* *

Pour réagir contre cet état d'esprit si dangereux, il faut créer des êtres conscients, à l'aide d'une éducation nouvelle, capable de changer cette mentalité humaine.

L'Eglise catholique seule, avec son infaillibilité, ne voulant être ni une opinion, ni une philosophie, ni accepter comme toutes les religions la part de liberté limitée à laquelle elle a droit, veut toutes les libertés et dominer toutes les opinions ; le droit divin étant son apanage, tout en émergeant au budget, elle ne veut point être l'égale, devant la loi, de tous les autres systèmes philosophiques et des croyances diverses que l'état subventionne.

La liberté diminuerait cette Eglise; elle l'offense, car elle vise au pouvoir absolu. Pour elle, c'est déchoir, devenir une erreur possible, et renoncer aux privilèges dont elle a tant bénéficié.

L'Eglise feint d'accepter le régime de la société civile, pour le mieux étouffer; elle a tort, et finira comme l'a dit Renan : « Par se voir écartée et sentant sa domination perdue, elle sera méchante et mordra comme un chien enragé. »

En attendant, le pape et ses défenseurs sont devenus républicains, socialistes, progressistes et humanitaires, prenant un masque selon la circonstance, un *Mlac.*

Il est temps, ce semble, que les catholiques se réclament du contempteur des riches et des pharisiens, de Jésus et de son discours sur la montagne.

Le véritable agent de la religion universelle, le spiritisme, ce porteur de la troisième révélation, secondera la vieille Eglise et l'aidera à remonter à la source chrétienne, vers le Christ révolté qui condamna les abus et l'absence complète d'esprit de justice dans le sacerdoce.

Alors, entrée dans le rang et désormais se refusant à l'intolérance, l'église nouvelle sachant évoluer, adoptera les vérités lumineuses, rationnelles et scientifiques pour ne plus être *une religion*, mais LA RELIGION.

P. G. LEYMARIE.

LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE

CHEZ LES HÉBREUX

CHAPITRE X

Les Hébreux ou Sémites (*fils de Sem*) prétendaient être les premiers nés de l'humanité. Ils paraissent détachés d'une souche dénommée *Couschitique*, par les Anthropologistes. Or ce fait est absolument démenti, car l'on retrouve dans les langues sémitiques des restes d'agglutination provenant de précé-

dents idiomes, d'idiomes plus anciens ; donc la langue hébraïque ne peut être considérée comme la langue primitive, si toutefois il en a jamais existé une, spéciale, ce que nous ne voulons pas discuter en ce moment.

Mais les Hébreux avaient (ceci est indiscutable) une *Doctrine Esotérique*, qu'ils tenaient certainement des Hiérophantes Egyptiens.

C'est là un fait indiscutable, puisque Moïse, initié Egyptien, était prêtre du sanctuaire de Memphis.

Tout l'Esotérisme hébraïque est contenu dans la Kabbalah et celle-ci dans tous les livres sacrés hébraïques. On peut donc dire que la kabbalah est la résultante de la science Esotérique Egyptienne, dérivée elle-même de la Doctrine Esotérique Hindoue qu'avait apportée une émigration vers l'Egypte avant leur exode de l'Inde, sous la conduite de Menès.

Que signifie ce terme kabbalah ? Il signifie *Tradition*. Dans la plus haute antiquité, ce terme paraît n'avoir eu qu'une acception purement religieuse ; c'était une sorte de théologie secrète qui enseignait à découvrir le sens mystique et secret des livres sacrés, des *Saintes Ecritures*.

Ce qui prouve bien que chez les Hébreux, la kabbalah ou doctrine secrète s'apprenait par tradition orale, c'est que même au IIIe siècle avant J.-C., il en était ainsi ; nous voyons en effet les *Thanim* ou professeurs de Déologie l'enseigner oralement. Ajoutons que ce sont les dictionnaires et les lexiques qui donnent à ce terme de *Thanim* le sens de professeurs, mais un grand nombre d'Hébraïsants, le regretté Ad. Franck entre autres, donne à ce terme la signification d'*organes de la tradition* ; ce qui prouverait que si ce terme signifie aussi professeurs, ceux-ci ne donnaient pas leurs leçons par écrit, mais oralement. Juda dit *le Saint*, paraît avoir été le continuateur de ces *Thanim* qui enseignaient sans aucun doute la kabbalah, véritable *Doctrine secrète* sur la Cosmogonie et la nature de Dieu. Ceci démontre évidemment que l'ancien judaïsme possédait, comme toute religion, sa *Doctrine secrète* que le vulgaire devait totalement ignorer.

Cependant les livres sacrés des Hébreux contiennent toute la kabbalah ou Doctrine secrète ; voilà pourquoi ils renferment un sens caché, qu'on ne saurait comprendre sans posséder une clef pour leur lecture ; voilà pourquoi encore la kabbalah est une science longue et difficile à apprendre.

Pour s'initier à la kabbalah, il faut beaucoup de temps et beaucoup de travail ; il faut étudier, méditer et comprendre les écrivains Hébreux de la Collection de Pistorius, surtout le *Sepher Jetzirath* ; il faut étudier aussi la philosophie d'amour de Léon l'Hébreu, le grand et important livre du *Zohar* dont une partie a été traduite par un anonyme (1) ; on peut également cod-

(1) Cette étude a paru dans la Revue la HAUTE SCIENCE (années 1893 et 1894) ; puis

sulter le *Zohar* (dans la collection de 1684, intitulée : *Cabala Denudata*) ; la Pneumatique cabalistique, puis les écrits de Reuchlin, de Gelatinus, de Kircher, de Pic de la Mirandole ; le Talmud dénommé par Guillaume Postel, la *Genèse d'Hénoch* et enfin le beau volume d'Aldolphe Franck sur la kabbale, dont la seconde édition n'a paru qu'un demi-siècle après la première, c'est-à-dire en 1887. On pourrait lire aussi avec beaucoup d'utilité le *Livre du Jugement* d'Albert Jhauney.

La kabbalah vient donc de Moïse, qui la tenait des Egyptiens ; on sait que la nation juive avait émigré en Egypte comme une famille nomade composée de soixante-dix membres environ (1). Ayant séjourné dans ce pays plus de 400 ans, cette famille devint un grand peuple, qui traversa plus tard la mer Rouge. Il n'est donc pas étonnant que l'Esotérisme juif et l'Esotérisme égyptien aient de nombreux points de contact et de ressemblance, puisqu'ils proviennent l'un de l'autre et qu'ils dérivent tous deux de la même origine asiatique. Il nous serait facile d'établir de nombreux rapprochements entre les croyances des deux peuples, et puis ramener celles-ci aux croyances hindoues, mais le lecteur pourra lui-même établir des parallélismes et des rapprochements faciles entre les trois croyances. Dans le courant de cette étude, nous aurons occasion de revenir sur ce même sujet.

On divise la kabbalah en deux grandes sections : la première *Bereschit*, renferme la science proprement dite des vertus occultes renfermées dans le monde ; l'autre section la *Mercava*, *Mercaba* contient la connaissance des choses surnaturelles.

Les Mondes, d'après la kabbalah.

Rien ne peut rien produire ; or, donc la matière ne peut être sortie du néant !

La matière à cause même de sa vile nature ne doit pas, ne peut pas devoir son origine à elle-même, d'où il s'ensuit que tout ce qui est, est Esprit. Celui-ci est incréé éternel et il porte en lui le mouvement, par conséquent cet esprit est l'Ain-soph, même, c'est-à-dire le Dieu infini, l'Inconnaissable, l'Innomable ; aussi plus les choses sont proches de leur origine, de leur source et plus elles sont grandes, infinies, divines et récipro-

en un volume chez Chamuel, éditeur, Paris 1895. Mais ce n'est pas là une traduction intégrale, totale, car le Zohar comporte *trois volumes* de texte rabbinique compacte et l'œuvre de M. Chateau, que nous mentionnons ci-dessus, ne fournit qu'un petit volume. Il serait donc fort désirable qu'une société d'érudits hébraïsants traduisit le *Zohar* tout entier, qui est une véritable mine des traditions esotériques des plus curieuses au point de vue de l'Occultisme et même nous ajouterons de la *Question juive*.

(1) Moïse, 11, 1.5.

quement plus elles en sont éloignées, plus leur nature est avilie, dégradée, matérielle, mauvaise.

Le monde est distinct de Dieu, comme un effet de sa cause, mais non comme un effet passager, mais permanent. Or le monde étant une émanation de Dieu même qui, par son essence est entièrement caché ou plutôt incompréhensible et n'a voulu se manifester que par ses émanations, lesquelles émanations ont créé quatre mondes différents : les mondes *Azileutique*, *Briahtique*, *Angélique* et *Asiahtique*.

La kabbalah reconnaît dans l'Univers quatre mondes également. Ce sont : *Briah* le monde divin des causes, habité par les âmes, les esprits moins rapprochés de leur origine que les Séphirots, sous la bienveillante influence desquels ils se trouvent placés dans la hiérarchie kabbalistique, ce monde s'appelle le *Trône de la gloire*.

Le *Jetzirat* est le monde intellectuel des pensées, on le nomme aussi monde Angélique ; les purs esprits qui l'habitent ont pour chef *Métatron*, qui seul a la faculté de voir Dieu. Le troisième monde *Asiah*, est celui des phénomènes, il renferme des corps composés d'une matière très divisible, changeante et destructible.

Au-dessus de ces mondes, se trouve *Aziluth*, c'est-à-dire le monde inaccessible de l'ineffable divinité, il est peuplé des *Séphiroths* (splendeurs-lumières) sorties de l'Etre infini, comme sort du feu et du soleil la chaleur. Dans celui-ci sont créées les âmes qui y planent comme les nuages dans l'aither.

De ces quatre mondes ou sphères où descendent les émanations divines : Aziluth est le plus pur, puis vient Briah, ensuite Jetzirat, enfin Asiah.

Pour éprouver les âmes, Dieu les laisse traverser tous les mondes, tomber même jusqu'à *Asiah*, c'est-à-dire dans le monde inférieur.

Quand l'âme a quitté Aziluth, elle descend et s'abaisse, elle connaît l'ignorance, la faim, le remords, le désespoir, l'esclavage, l'égoïsme, la haine, l'avilissement et la mort.

Puis, quand l'âme commence à aimer son prochain et désirer Dieu, elle retourne et récupère son ancienne noblesse, son innocence ; alors son évolution recommence et elle passe d'*Aziah* dans *Jetsirat*, puis dans *Briah*, enfin, elle rentre dans *Aziluth* son point de départ.

L'AME APRÈS LA MORT

La kabbalah admet que l'âme est immortelle, que sa vie sur la terre n'est seulement qu'un temps d'épreuves entre sa préexistence et sa postexistence, tandis que la mort n'est qu'un passage, une transition à un mode d'existence nouveau et plus spiritualisé que la vie *Sthulique*, la vie physique.

La kabbalah voit dans l'homme un Dieu déchu, mais appelé à retourner finalement dans le sein de Dieu.

Par les dernières lignes, on voit que la kabbalah est, sans conteste possible, originaire de l'Inde, puisque le Bouddhisme Esotérique le plus ancien reconnait que tous les hommes ou du moins l'âme des hommes doit un jour retourner au Nirvâna, dont elle est une émanation.

Mais d'après la kabbalah, cette réunion à la source dont elle est émanée n'est pas possible à l'homme dans l'état actuel où il se trouve, en raison de sa matérialité grossière. Il faut donc que l'homme s'épure de plus en plus, se spiritualise, afin de réintégrer sa puissance et ses pouvoirs originels, ses pouvoirs psychiques. Mais quelle longue suite d'existences l'homme doit parcourir pour atteindre ce but final ? La kabbalah ne le dit point; nous ne pouvons nous en faire une idée, que par ce que nous apprend la Doctrine Esotérique hindoue.

La kabbalah distingue un très grand nombre de morts ; mais il en est deux principales ; celle qui vient d'en haut et celle qui vient d'en bas. La première consiste en ce que la Divinité diminue successivement ou supprime même brusquement son influence sur *Neschamah* et *Ruach* ; alors *Nephesch* ayant perdu ce qui l'animait est par là même abandonné. La seconde espèce de mort consiste en ce que le corps, forme d'existence inférieure et temporaire, se désorganise sous l'influence de quelque trouble ou de quelque lésion et perd la double propriété de recevoir d'en haut l'influence vitale qui lui est nécessaire et d'exciter Nephesch, Ruach, Neschamah pour la faire descendre à lui.

Mais la mort s'effectue pendant une période de temps beaucoup plus longue qu'on ne le croit généralement, car le Nephesch, le Ruach et le Neschamah (corps, âme, esprit) se séparent et se dissocient l'un après l'autre. Neschamah, qui a son siège dans le cerveau et qui a été le dernier à s'unir au corps matériel, est le premier qui le quitte et s'en sépare et cela quand la mort est naturelle, même avant le moment que nous avons l'habitude d'appeler la mort. Il ne laisse dans Merkabah (mot à mot : *char*, c'est l'instrument ou véhicule, par lequel l'esprit agit dans le corps) qu'une illumination. La personnalité peut subsister sans la présence de Neschamah, mais en même temps le Ruach se développe et grandit et peut alors percevoir ce qui dans le courant de la vie restait pour lui caché. Sa vue peut percer l'espace où il peut distinguer ses parents et ses amis défunts. — Quand vient le tour de Ruach de quitter la terre, il se répand dans tous les membres du corps pour en prendre pour ainsi dire congé, puis il se retire dans le cœur ; c'est le moment de l'*agonie* pendant lequel Ruach a à se défendre contre les *mazkim*, stryges ou mauvais esprits, qui se précipitent

sur le cadavre à la manière des mouches vertes sur la chair en putréfaction. La séparation de Ruach, du corps est plus ou moins pénible et douloureuse suivant l'état spirituel et moral du moribond. Elle peut être agitée et très pénible, comme aussi très facile et sans douleurs; la vie s'éteint à la façon d'une lampe sans huile. C'est dans le cœur qu'est la racine de la vie pour *Ruach* qui pendant l'existence terrestre se dilate dans tout le corps et se forme deux autres centres d'action dans le cerveau et dans le foie.

C'est dans le cœur que Ruach s'attache à la *Vie matérielle* et c'est dans le cœur qu'il la termine et s'en arrache. Les clairvoyants perçoivent très bien l'âme s'échapper de la bouche, comme le représentent du reste toutes les *Iconographies* religieuses. Elle sort de la bouche sous l'aspect d'une flamme agitée et comme elle n'est point encore assez mobile, ni assez confiante pour pouvoir et savoir passer à travers les murs, il faut toujours avoir soin d'ouvrir une fenêtre dans la chambre du trépassé.

Le Talmud distingue 900 espèces de morts différentes, plus ou moins douloureuses. La plus douce de toutes est celle qu'on nomme *le Baiser*. La plus pénible est celle dans laquelle le mourant éprouve comme la sensation d'une épaisse corde de cheveux qu'on arracherait du gosier. Une fois Ruach parti, l'homme semble mort, il n'en est rien cependant, car Nephesch, qui est l'âme de la vie élémentaire et matérielle, habite encore en lui. C'est Nephesch qui, arrivé le premier dans l'homme en part le dernier. Il a son siège dans le foie et à la mort, il se répand dans tout le corps; mais les maskim faisant irruption, il est obligé de se retirer du corps. Cependant, il ne peut se décider à abandonner complètement cette dépouille, cette vile *coque*, avec laquelle il a vécu ; aussi reste-t-il auprès d'elle et ne s'élève-t-elle dans l'atmosphère, dans *le plan astral*, que lorsque survient la putréfaction, qui le chasse. Mais, même après s'être décidé à partir, à s'élever, il reste encore dans le tombeau une partie de lui. C'est cette portion que la kabbalah appelle le *Habal de Garnim* ou *Souffle des ossements, Esprit des ossements* et les diverses écoles d'occultisme : corps astral, périsprit, corps lumineux, corps glorieux, corps de ressurrection.

Dans la tombe, le *Habal de Garnim* est dans un état de léthargie obscure, qui pour le juste est un doux sommeil ; plusieurs passages de Daniel, des *Psaumes* et d'Isaïe y font allusion.

Comme cet *Esprit des ossements* conserve dans la tombe une certaine sensibilité, le repos de ceux qui dorment leur dernier sommeil peut être troublé de toutes sortes de manières. C'est pour cela qu'il était défendu chez les juifs d'enterrer l'une auprès de l'autre, des personnes qui avaient été ennemies pendant leur vie, ou de placer un saint homme auprès d'un criminel. On prenait soin, au contraire, d'enterrer ensemble des personnes

qui s'étaient aimées. Le plus grand trouble pour ceux qui dorment depuis peu dans la tombe est l'évocation, car alors même que Nephesch est parti, *l'Esprit des ossements* reste encore attaché au cadavre et peut être évoqué. Cette évocation atteint en même temps *Nephesch*, *Ruach* et *Neschamah*, qui, bien que chacun vive dans le séjour distinct où il est allé, n'en reste pas moins unis l'un à l'autre par un lien fluidique au moyen duquel, l'un ressent ce que les autres éprouvent. C'est pour cette raison que Moïse défendait d'évoquer les morts.

Quand les différentes parties constiuantes de l'homme ont été séparées par la mort, chacune d'elles se rend dans la sphère vers laquelle l'attirent sa nature et sa constitution, accompagnée par les êtres qui lui sont semblables et qui entouraient déjà son lit de mort, car d'après la kabbalah, l'Univers entier qu'elle appelle *Aziluth*, comprend tous les degrés matériels, depuis le plus grossier jusqu'au plus subtil ou spiritualisé ; et il est divisé en trois mondes qui sont, nous l'avons vu, en les nommant en progression croissante de pureté : *Asiah Jetsirah*, et *Briah*. C'est dans ces trois mondes que se rendent successivement et l'un après l'autre *Neschamah* (dans Briah) *Ruach* (dans Jetsirah) et *Nepheseh* (dans Asiah) ; car l'homme (le *microcosme*) possède en lui les trois mêmes divisions fondamentales que le *Macrocosme* même.

Asiah est donc le monde matériel dans lequel nous nous mouvons ; et ce que nous en percevons par nos sens, n'en est que la partie tout à fait inférieure et la plus matérielle. C'est ainsi que de notre être nous ne pouvons voir que la partie la plus matérielle : le corps. A la mort, le corps dissous et décomposé, reste dans la partie tout à fait inférieure du monde d'Asiah, mais comme nous l'avons dit plus haut, le *Habal de Garnim* ou *Esprit des ossements*, reste uni à lui. Ce dernier n'est pas visible pour nous ; « si nos yeux pouvait le percevoir, dit le *Zohar*, nous pourrions voir la nuit, quand vient le Schabbath, ou à la lune nouvelle, ou aux jours de fêtes nous verrions, les Dinkim (spectres) se dresser dans les tombeaux pour louer et glorifier le Seigneur ».

Les sphères supérieures du monde d'Asiah servent de séjour à Nephesch. Ruach lui, trouve dans le monde de Jetsirah un séjour approprié à son degré de spiritualité. Nous avons dit qu'il était le siège de la volonté, aussi est-il l'âme du mort, qui souvent vient s'entretenir avec les vivants qu'il a laissés sur la terre. Au contraire Nephesch est une espèce de *Larve*, abandonnée dans l'atmosphère, douée cependant d'instinct, quoique sans volonté bien précise, qui obéit aux évocations ; cette larve peut encore se remplir de matière pour se rendre visible (se revêtir de substance).

Enfin Neschamah répond au monde de *Briah* que le *Zohar* nomme le *monde du Trône divin.*

La Kabbalah dénomme *Zelem* le vêtement particulier sous lequel continue à subsister le Nepheseh, le Ruach et le Neschamah, et dont l'apparence répond à celle qu'avait l'homme de son vivant. Le *Zelem* est constitué de trois parties : une *lumière-intérieure* spirituelle et deux *Makifim* ou *Lumières enveloppantes.*

Dans toute espèce d'apparition, que ce soit celle d'un ange ou génie de l'âme d'un mort ou d'un esprit inférieur, ce n'est pas le *Zélem* lui-même que nous voyons par nos yeux, ce n'en est qu'une image qui, construite avec la vapeur subtile de notre monde extérieur, prend une forme suceptible de se redissoudre immédiatement.

Autant la vie des hommes sur la terre offre de variétés, autant est varié leur sort dans les autres mondes qu'ils vont habiter. Plus on a commis ici-bas d'infractions à la loi divine, plus il faut subir de châtiments et de purification. Le *Zelem* aussi se ressent de la vie qu'on a menée. « La beauté du *Zélem* de l'homme pieux, dit le *Zohar*, dépend des bonnes œuvres qu'il a accomplies ici-bas. Chez les hommes pieux, les Zélem sont purs et clairs, chez les pécheurs ils sont troubles et sombres ».

Aussi chacun des trois mondes *Asiah*, *Jetsirah* et *Briah* a son *Gan-Eden* (paradis), son *Nakar-Dinar* (fleuve de feu pour la purification) et son Geï-Hinam (lieu de torture pour le châtiment), etc...

Et c'est dans ces divers lieux que l'âme de l'homme (*Anosh*) réside suivant ses mérites ou ses démérites.

Disons en passant que le terme hébreu *Anosh* qui sert à désigner l'homme, s'écrit en copte et en égyptien *Ank* et signifie *vita, anima.* Numériquement on peut traduire Anosh par le nombre $365 - 1 = 364$ ou $365 + 1 = 366$, soit les phases de l'année solaire.

Les nombres des jours de l'année correspondent à l'homme septenaire ou deux fois septénaire, car il y a l'homme psychique et l'homme physique, soit donc $7 + 7 = 14$ qui correspond à $365 - 14$ soit $3 + 6 = 9 + 5 = 14$; tous ces nombres étant additionnés théosophiquement.

Etudions à présent l'Esotérisme chez les divers peuples anciens et modernes, ainsi que diverses personnalités ou auteurs ayant eu une influence plus ou moins considérable sur les *Etudes Esotériques.*

(*à suivre*). J. MARCUS DE VÈZE.

HUDSON TUTTLE

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

Le spiritisme moderne était à son aurore. Une ère nouvelle avait commencé pour l'humanité, en travail d'enfantement vers son idéal, « le beau, le bien, et le vrai »; toutes larges s'étaient ouvertes les portes du temple du savoir et de la vérité où tous furent admis, sans distinction de race ou de culte, à venir s'initier dans la connaissance des lois divines et à puiser à la source même de la vie, les principes immuables de liberté et de justice sur lesquels sont fondées les destinées humaines. « La vérité nécessaire au genre humain a toujours été et sera toujours dans le genre humain, a dit Ballanche; La révélation est essentiellement progressive. Dieu l'ac- « commode aux temps, aux lieux et au développement des intelligences ».

Tandis que les manifestations des coups frappés d'Hydesville, l'œuvre d'Esprits inférieurs, étaient venues affirmer d'une manière tangible, au commun des mortels, que l'âme survit au corps quand s'est joué le drame lugubre et mystérieux de la mort, les Esprits des sphères élevées, messagers directs de la volonté du Très-Haut, eux aussi avaient leur mission à accomplir et ont voulu laisser aux générations futures un témoignage ineffaçable de leur coopération à la grande œuvre d'émancipation humaine.

Comme au temps du Christ, c'est aux humbles qu'ils s'adressent; c'est parmi les simples d'esprit qu'ils prennent leurs élus; ce sont eux qui seront les initiés, les apôtres chargés de défendre et de propager la doctrine nouvelle.

Dans les sombres forêts encore vierge du nord de l'Ohio, un des états de l'Union américaine, s'était établie dans la première moitié de ce siècle, une famille de Colons du nom de Tuttle, descendant des Leland de la Nouvelle-Bretagne lesquels jouissaient aux Etats-Unis d'une grande notoriété comme médiums clairvoyants; Hudson y vint au monde dans une modeste cabane en bois et il avait environ quinze ans quand eurent lieu les premiers phénomènes spirites dans l'état de New-York. C'était un enfant de nature délicate, impressionnable et timide, parlant peu et habitué de bonne heure à ne dépendre que de lui-même, trait caractéristique des enfants américains. Son instruction ne comprenait guère que des rudiments de l'enseignement d'une école de village et s'était bornée, en tout, à quatorze mois d'étude partagés avec les travaux de culture, et les soins de la ferme. La vie d'isolement et de méditation que menait le jeune homme, au milieu de cette nature agreste, avait contribué singulièrement à développer dans son âme can-

dide et quelque peu portée au mysticisme, les facultés médianimiques, jusque-là restées latentes et dont il était doué.

Ce fut au milieu de ces forêts si imposantes et si bien en harmonie avec l'état de son âme qu'il sentit un jour parler en lui l'Esprit divin et que, subissant la bienfaisante influence de ses guides spirituels, il écrivit d'une manière inconsciente et automatique, lui, l'ignorant, l'enfant inculte des bois, un des traités de philosophie les plus élevés et les plus profonds qui aient jamais été publiés et là, se retrouve à chaque page l'empreinte de sa divine origine.

Cette œuvre que nous nous bornons à mentionner ici pour en reparler plus en détail, plus tard, a pour titre : « La vie dans deux sphères ». C'est l'odyssée de deux âmes sœurs qui ont été unies sur terre et qui se retrouvent et évoluent ensemble dans le monde des esprits. Elle marqua le premier pas du jeune Tuttle dans la carrière spiritualiste et peut être considérée comme la clef de voûte sur laquelle est bâtie et repose toute la doctrine psychique.

La première édition du livre parut en 1860 et attira sur son auteur l'attention des hommes éminents de l'époque; ils le prirent sous leur protection et lui facilitèrent les moyens de poursuivre ses études jusqu'alors encore si peu avancées.

Sous de tels auspices, guidé par de tels maîtres, l'intelligence d'Hudson ne fit que grandir et il put donner un libre cours à ses inspirations. Un an plus tard, il fit publier un ouvrage non moins remarquable et qui porte, comme le précédent, le sceau de son origine sacrée. « Les arcanes de la nature », tel est le titre du livre, est l'histoire de la terre, prise à son aurore, c'est-à-dire à l'état de nébuleuse jusqu'à l'époque de l'affranchissement de l'esprit revêtu d'immortalité. Plusieurs éditions en furent faites et la vogue qu'obtient l'ouvrage en justifie sa valeur. Il fut traduit en allemand et Büchner, dans son livre de « Force et matière », en a tiré de fréquentes citations. En le rééditant, l'éditeur le fit précéder de la préface suivante :

« Les Arcanes de la nature », l'œuvre d'un enfant illettré et sans expérience, écrite sans travail ni étude préliminaire, pendant les rares moments de loisir que lui laissaient les travaux manuels de la ferme, est une des preuves la plus convaincantes de la communication des esprits avec les mortels. Nous pouvons en outre affirmer, sans craindre d'être contredits, que tandis que tous les ouvrages écrits à la même époque sont tombés en désuétude, l'ouvrage d'Hudson Tuttle a acquis une telle prépondérance dans l'esprit des hommes de science, qu'il semble être composé d'hier. La description que fait l'auteur, de la création, n'a pas été contestée; elle est conçue dans un langage simple, accessible aux esprits les moins cultivés; et cependant,

on y trouve la solution de questions que des érudits et des philosophes ont vainement cherché à élucider. »

Pour donner une idée de la grandeur de la conception de l'œuvre et de son mérite réel,nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs le plan suivant, lequel a été élaboré. L'auteur a divisé son travail en cinq chapitres, dont voici les extraits :

1° Montrer comment l'Univers sortit du chaos par des lois établies et inhérentes à la constitution de la matière ;

2° Comment la vie prit naissance sur notre globe et décrire son histoire depuis son aurore jusqu'au commencement de l'histoire écrite ;

3° Comment les royaumes, les divisions, les classes et les espèces du monde vivant ont pris naissance sous l'influence de conditions agissant sur les éléments primordiaux ;

4° Comment l'homme évolua du monde animal et détailler l'histoire de son état primitif.

5° Enfin, montrer quelle fut l'origine de l'esprit et comment il est gouverné par des lois.

Il convient de faire remarquer, dit l'éditeur, que les vues de l'auteur sur l'évolution précédèrent de deux ans les théories émises par Darwin et que, ses idées sur la force, marquaient un progrès réel sur le degré des connaissances acquises à cette époque.

A quelque temps de là, l'illustre écrivain voulant compléter son œuvre scientifique, produisit « La philosophie de l'esprit ou le monde des Esprits », où, l'immortalité de l'âme, son origine, son évolution dans les différentes sphères de l'infini, ses lois et sa destinée, sont développées et prouvées avec une force de logique qu'aucune controverse n'a pu combattre. Puis, en 1867, parurent successivement : « Les arcanes du spiritualisme et les Etudes dans la science psychique », esquisses des différentes méthodes qu'il convient d'adopter dans la recherche des phénomènes relevant du domaine des Esprits. L'analyse que fit de ces ouvrages John Rutherford, un des meilleurs critiques de l'Angleterre, suffira pour en apprécier l'importance.

« Parmi les écrivains littéraires et philosophiques de la doctrine nouvelle « aucune n'occupe un rang plus élevé qu'Hudson Tuttle, de Berlin Heights « (Ohio).

« Dans ses études psychiques, le spiritualisme est défini sous d'invariables lois et élevé à la hauteur de science. Le pont de communication qui « relie la terre aux zones spirituelles n'est pas seulement bâti sur un roc « solide, mais l'idée de l'immortalité de l'âme y est émise d'une manière « originale et envisagée sous une forme scientifique telle qu'elle est à la

« portée des intelligences les plus obtuses. Cette œuvre conçue par l'un des « premiers prosélytes à la cause, après plusieurs années de réflexion, est « illustré d'un grand nombre de faits qui lui sont personnels et on y trouve « surtout ce caractère particulier qui le distingue entre tous, cette émo- « tion extraordinaire de l'âme qui inspire et domine tous les actes de « sa vie. »

Dans la longue liste de livres publiés par Hudson Tuttle, n'oublions pas de citer certaines brochures qui complètent l'œuvre littéraire, scientifique et philosophique du grand écrivain.« L'idée de Dieu dans l'histoire ; « l'idée du Christ dans l'histoire ». « Religion de l'homme et éthique de science ». « Ethique de spiritualisme », offrent à l'esprit avide de s'instruire dans une des branches des connaissances humaines, qu'il importe le plus d'approfondir, une source inépuisable pour la méditation et le recueillement.

Tel est l'homme dont nous venons de faire, d'une manière bien incomplète l'esquisse biographique ; le travailleur infatigable et dévoué qui a consacré plus de quarante années de sa vie à la propagation et à la défense de la doctrine spiritualiste et que l'on trouve encore à la noble tâche qu'il s'est imposée, toujours prêt à éclaircir de sa longue expérience et de ses connaissances variées et profondes ceux qui, au milieu des doutes qui les obsèdent, dans la sombre nuit de leur âme inquiète et tourmentée, vont lui demander un conseil et réclamer son appui. Aujourd'hui, son nom est inscrit parmi ceux des plus illustres de cette pléiade qui comprend des sommités telles que le Dr Peebles, le professeur Rodes Buchanan, Charles Daubarn, le grand philosophe de la Californie, et d'autres dont s'honore à juste titre l'Amérique. S'il en est qui lui sont supérieurs comme écrivain, nul ne peut l'égaler dans l'élévation de ses pensées et la noblesse de ses sentiments qui, plus que chez aucun autre, portent l'empreinte de l'inspiration divine. Et comme il le dit, dans la préface d'un de ses ouvrages, toujours il est resté fidèle à ses principes, toujours il a obéi à la voix de ses guides spirituels, qui ont conduit ses pas chancelants à travers les sentiers épineux de la vie et qui n'ont cessé de l'entourer de leur influence sacrée.

C'est dans la brochure, qu'est-ce que le spiritualisme ? que Hudson Tuttle a nettement défini ses convictions et fait connaître sa profession de foi.

« Il n'est personne, dit-il, qui ne soit animé du plus vif désir de croire, « qu'il y a une autre vie au-delà de la tombe et que, les rives qui bordent « notre terre, ne soient unies à celles d'une autre sphère où ceux qui « nous y ont précédés nous attendent et veillent sur nous. Le dogmatisme « théologique, avec sa doctrine fallacieuse, a inspiré le dégoût et l'éloigne- « ment à ceux dont l'esprit a été éclairé et s'est élargi par les études scien-

« tifiques, et aujourd'hui ils veulent des preuves. A ceux-là, le spiritua-
« lisme offre la démonstration de ses principes au lieu d'une foi aveugle que « l'église orthodoxe impose. Le spiritualisme est la connaissance de la na- « ture psychique ou spirituelle de l'homme, et comme l'esprit est la force « motrice de l'Univers, son étude est celle de la création ; elle n'est pas com- « plète avant que l'inconnu ne devienne le connu. Il unit les phénomènes « psychiques de tous les temps et de toutes les races humaines, en prou- « vant qu'ils sont régis par les mêmes lois fondamentales.

« La théorie de l'évolution nous démontre que la longue série de transfor- « mation depuis les êtres primitifs les plus infimes jusqu'à l'homme, à sa « raison d'être et son but utile qui sont d'arriver par ce moyen jusqu'à l'être « spirituel capable de conserver son individualité après la destruction du « corps physique.

« La mort est la séparation de l'esprit — l'égo et sa forme astrale — du corps « physique et n'affecte en rien ses connaissances acquises, ses sentiments, « ses émotions ou ses facultés. La vie d'outre-tombe est la continuation de « celle-ci, la mort ne produisant pas un changement plus grand dans la « personnalité de l'être que celui de passer d'une chambre dans une autre « ou de jeter bas un vêtement usé.

« L'esprit est soumis aux lois qui régissent le monde des Esprits comme « l'homme subit celles qui gouvernent le monde matériel. Il possède un « corps formé d'une substance éthérée et une intelligence identique à celle « qu'il possédait sur terre, excepté qu'elle a progressé conformément aux « lois de son évolution. Il s'ensuit que les connaissances acquises, le mé- « rite et l'expérience de la vie terrestre forment le caractère de l'esprit pour « son existence future.

« Il n'y a ni arrêt arbitraire, ni jugement dernier, ni médiation ou pardon « pour le mal qu'on a commis, si ce n'est par l'amendement de celui qui a « failli, par la souffrance morale et la culture spirituelle.

« L'homme est un esprit revêtu d'un corps physique, et comme tel est « admis aux diverses sphères de l'infini ; il jouit de la présence de l'Esprit « Universel, aussi bien pendant la vie terrestre que dans celle d'outre- « tombe.

« L'esprit, soit qu'il soit revêtu de son corps physique ou qu'il en soit « délivré, doit accomplir son propre salut.

« La doctrine de l'évolution de l'esprit implique en elle-même les préceptes « suivants de morale :

« 1° L'homme n'a pas déchu d'un état primitif de perfection ; il n'a pas « été et ne peut être abandonné de Dieu ;

« 2° Les médiateurs entre Dieu et l'homme sont ces esprits ou anges qui « lui révèlent la présence de l'Infini.

« Ce sont des sauveurs — tous et un — également essentiels à la diffu- « sion des lumières et à l'élévation vers l'idéal par excellence.

3° Le mal est l'imperfection d'un état inférieur de l'esprit en conflit avec « un état plus élevé et plus pur ; il doit fatalement disparaître.

« La vie terrestre est un lieu qui sert d'épreuve; l'immortalité n'est « pas conférée à l'homme par suite de croyances, mais c'est l'héritage pro- « mis par le Créateur à sa créature.

« La complète éducation de l'homme, physiquement, intellectuellement, « moralement et spirituellement, tel est le but du spiritualisme.

« En offrant à l'homme les mobiles les plus nobles,il développe en lui les « aspirations les plus élevées, stimule ses efforts et lui inculque l'indépen- « dance. Il le délivre à la fois de sa servitude à une autorité arbitraire et à « la croyance d'un livre. La seule autorité est la vérité ; son interprète, la « Raison.

« La noblesse, la pureté et la magnanimité de l'âme ; une charité et une « philantrophie qui embrassent tout ; des efforts constants et sincères pour « aspirer à une vie idéale dans ce monde et dans l'autre ; vivre pour vivre et « non pour mourir ; et à la religion des tortures qui a maintenu le genre « humain si longtemps dans un état d'assujétissement dégradant, substituer « une religion toute d'amour, de charité et de justice, telle est la morale du « spiritualisme ! »

(*A suivre.*) Professeur MOUTONNIER.

DICTÉES MÉDIANIMIQUES

LES SEPT SPHÈRES SPIRITUELLES ENTRE LE SOLEIL ET LA TERRE

(Voir la *Revue* de juin 1899).

CHAPITRE III. — *L'amour du prochain.*

Le Néophyte. — Aimer les personnes que je connais me semble bien plus naturel que l'amour pour Dieu, que je ne puis voir. Pour aimer Dieu il faut concentrer toutes les forces de son esprit, mais pour aimer le prochain on *aime* tout simplement. C'est pour cela que la loi d'aimer son prochain me semble bien facile.

Auguste. — Je t'en félicite, cher ami, mais je crois que tu te trompes un peu. Ce n'est pas aussi facile que tu le crois. Il faut que le sentiment de *Fraternité* émeuve ton cœur. Voilà l'amour du prochain !

Le Néophyte. — Il y a tant de manières d'aimer! J'aimais mon épouse de tout mon cœur. C'est avec des sentiments différents que j'aime mes enfants. Il y a encore l'amour qu'on a pour ses parents et qui change avec l'âge; puis l'amour pour les amis, qui contient beaucoup de sentiments divers; enfin, l'amour pour l'Humanité. Mais que veut dire Jésus par « notre prochain »? Sont-ce les personnes qui nous sont les plus proches? Alors, vraiment, ce commandement est facile à suivre.

Auguste. — Jésus ne désigna pas du nom de « prochain » ton épouse, tes parents, tes enfants et tes amis, mais l'Humanité tout entière. Car il disait encore : Il n'y a point de mérite à aimer ceux qui t'aiment, il faut aimer ceux qui te font du mal. Aimer ses ennemis, voilà le grand amour divin, voilà le mérite.

Le Néophyte. — Oh! qu'il est difficile d'aimer ceux qui nous font du mal, et qui nous haïssent! Je puis bien, par un effort du cœur, ne pas les haïr; mais les aimer!...

Auguste. — Et pourtant, Jésus le fit. N'entends-tu pas sa voix au jour de la crucifixion, comme elle priait pour ses bourreaux? Il les excusait en disant : « Mon père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » Et c'est bien le cas de celui qui fait du mal. Il ne sait pas ce qu'il fait, car il veut nuire aux autres, et il ne nuit qu'à lui-même par son acte de haine. Vraiment, il est bien à plaindre dans son aveugle passion! Prie pour tes ennemis. Le méchant ne sait pas prier.

Le Néophyte. — Pardonne-moi, cher Auguste, si je t'interromps. Tu dis que le méchant ne sait pas prier. Il y en a beaucoup qui prient, qui mènent même une vie dévote devant les hommes, et qui pourtant sont la méchanceté personnifiée. Je fis moi-même de tristes expériences avec un homme qui se croyait très religieux, et qui me fit plus de mal, par sa langue maligne, qu'un voleur. Mais, dans l'église, il tournait les yeux vers le ciel il vous citait à chaque instant le saint Evangile, et pourtant il n'avait point une goutte d'amour de Dieu dans son cœur.

Auguste. — Oh! malheur aux hypocrites! Ce sont les pharisiens qui crucifièrent Jésus. Le péché commis avec le nom de Dieu sur les lèvres, c'est un meurtre, c'est la profanation du nom trois fois Saint; c'est le plus grand péché de l'âme. Mais continuons. Voici la Loi : 1° aime ceux qui te haïssent; 2° défie-toi de l'orgueil et ne te crois pas meilleur qu'un autre, car nous venons tous de la même source de vie, et un jour nous serons tous égaux; 3° vois en chaque homme ton frère et ton semblable.

Le Néophyte. - Voilà encore des commandements bien difficiles! Tu sais, cher Auguste, quel esprit de caste règne en ce monde. Il y a des rois, des princes, des aristocrates, des savants, des bourgeois, des artistes, des prê-

tres, des paysans, des mendiants et des vauriens. Viennent-ils tous d'une même source de vie? Sont-ils tous des frères?

Auguste. — Mais certainement! Ils sont tous des Esprits nés du même père, de Dieu. Cela te semble incompréhensible? Pourtant, c'est ainsi qu'il en est. La terre n'est qu'une immense prison, la prison des Esprits déchus, qui doivent y faire pénitence. Tous les Esprits sont de même origine; les déchus de la terre sont immortels, ils redeviendront purs et bons par l'expiation.

Le Néophyte. — Mais quand donc et où avons-nous tant péché, pauvres humains que nous sommes? Certes, ici-bas aucun de nous n'est sans défaut. Est-ce là ce que tu appelles le péché originel?

Auguste. — Je comprends, ami, que cette question de la chute originelle soit difficile à comprendre. La chute des Esprits est très bien décrite dans le livre *Esprit, Force, Matière*, par Adelma Vay; tu peux en faire une étude. Les Esprits nouveau-nés, qui demeurent dans le Paradis de l'Univers, entourés de la lumière éternelle, doivent apprendre et progresser; ils ont des maîtres qui les guident. Mais, ayant leur libre arbitre, il y en a beaucoup qui désobéissent, qui se rient des lois de Dieu. Voilà la chute, voilà le péché originel, que chaque homme porte en soi en entrant dans la vie terrestre. La matière et l'incarnation humaine sont les conséquences de la chute des Esprits. C'est pourquoi je disais que nous étions tous égaux d'origine, et c'est pourquoi l'orgueil, la pensée d'être quelque chose de meilleur ou de plus grand qu'un autre, est une folie. Voilà la grande idée de Fraternité pour laquelle Jésus mourut. Si tous étaient bien pénétrés de cette vérité, le monde redeviendrait un paradis. Le mépris et les mauvais traitements n'ont jamais converti un pêcheur; l'amour seul le ramène à Dieu. L'amour! cette puissance omnipotente!

Le Néophyte. — Tu as raison, cher Auguste. Cela me rappelle un incident qui prouve la conversion d'un pêcheur par l'amour. J'avais une sœur qui, pour sûr, n'était pas un Esprit déchu, tant elle était bonne et pure. Peut-être Dieu nous envoie-t-il parfois un ange, sous forme humaine, pour nous donner l'exemple, nous guider et nous consoler. Elle ne resta pas longtemps sur terre auprès de nous. Elle était poitrinaire et mourut à dix-sept ans, pleine de joie et de confiance en Dieu, sans regretter un seul instant les biens de la terre. Un jour elle rencontra, en se promenant, une pauvre femme avec un petit enfant dans ses bras et vêtue de lambeaux. Elle pleurait, assise au bord d'un fossé qui longeait la route. — « Pourquoi pleures-tu? » lui demanda ma sœur. La vagabonde ne répondit pas. — « Es-tu malade? lui dit ma sœur. Viens avec moi, je veux te donner à manger et à boire. » La femme la regarda d'un air égaré et lui dit : — « Vous ne vous dégoûtez donc pas de

moi? Voyez, j'ai la lèpre; tout le monde me fuit, tous me chassent; je suis une pauvre vagabonde; on me dit très mauvaise. Si je n'avais ce petit bambin-là, depuis longtemps je me serais jetée à l'eau. » Ma sœur avait les larmes aux yeux. — « Pauvre malheureuse! lui dit-elle, non, tu ne me dégoûtes nullement; tu es ma sœur, le Christ l'a dit. Si tu as péché, tu peux t'en repentir et redevenir bonne. Avant ton péché, tu étais bonne. » Alors, cette pauvre femme perdue commença à sangloter. — « J'étais pure et bonne autrefois, pleura-t-elle, mais il y a bien longtemps! A présent, mon âme et mon corps sont pleins de lèpre. » Ma sœur prit soin de cette pauvre créature délaissée par tout le monde, et le cœur de la pécheresse fut bientôt touché par l'amour et les bontés qu'on lui témoigna. Elle travailla, devint très bonne chrétienne et honnête femme. Si ma sœur avait repoussée avec indignation et mépris cette pauvre perdue, peut-être, dans un moment de détresse, elle se fût tuée, elle et son enfant.

Auguste. — Tu vois donc que c'est bien vrai! L'amour est la puissance qui sait tout vaincre et surmonter.

CHAPITRE IV. — *Le Saint-Esprit.*

Le Néophyte. — Souvent déjà je voulais te prier, cher Auguste, de m'expliquer la nature de ce qu'on appelle le Saint-Esprit. Comment le comprends-tu? En quittant ses apôtres, Jésus leur envoya le consolateur, — le Saint-Esprit. Nous lisons dans le Nouveau Testament et dans l'histoire des apôtres, qu'après avoir reçu le Saint-Esprit, ils le transmettaient à leurs disciples en leur imposant les mains; c'était une sorte de bénédiction. Ils faisaient des miracles par la force de l'Esprit-Saint. Pourquoi donc, aujourd'hui, cet Esprit s'est-il perdu?

Auguste. — Le Saint-Esprit est la force qui vient de Dieu. Jésus vint en ce monde sous forme humaine, visible. Après l'accomplissement de son Sacrifice, il promit à ses disciples le consolateur, l'Esprit-Saint. Ceux-ci, pleins de foi, pouvaient aisément attirer et obtenir cet esprit consolateur. Chacun le peut, en menant une vie pure et en priant Dieu. Ce qui put arriver il y a des siècles peut de même arriver aujourd'hui. L'imposition des mains est une bénédiction, pleine du plus fort et du pur magnétisme divin, qui attire le Saint-Esprit. Les églises chrétiennes devraient être les soutiens de l'Esprit-Saint, et si leurs prêtres étaient aussi saints et purs que les apôtres, par la force qui leur viendrait de Dieu, ils feraient les mêmes miracles. Mais, hélas! où en est le christianisme d'aujourd'hui? Inutile d'en parler, tu le sais toi-même. Ce n'est pas Dieu qui nous retire sa force, ce sont les hommes qui sont indignes de la comprendre et de la recevoir. Prie

avec ferveur, et Dieu te l'accordera. Tu as entendu parler des Quakers? C'est une communauté de gens religieux et pleins de foi. Dans leur Eglise, l'Esprit-Saint se manifeste soudainement pendant leurs prières, et celui qui le reçoit se lève et prêche. Mais il faut avoir subjugué la chair pour recevoir le Saint-Esprit, cette force divine, qui à chaque instant se montre, et bien plus souvent que tu ne le crois. Le Spiritisme pur et spirituel est une émanation de cet Esprit, et pourtant les Eglises le condamnent, le monde le méconnaît.

Le Néophyte. — Dis-moi, cher Auguste, toi si saint, as-tu jamais ressenti le Saint-Esprit?

Auguste. — Je ne suis pas aussi saint que tu le crois. Je suis bien loin du but que Dieu fixe aux hommes. Plus on reconnaît Dieu, plus on entrevoit sa propre misère. Mais il y a des moments où, je crois, chacun de nous se sent attiré vers Dieu. Ce sont ces moments où l'Esprit-Saint vient frapper à la porte de notre cœur, pour en demander l'entrée. Ouvre-lui alors, mon fils, afin que l'étincelle divine ne s'éteigne pas. Prie Dieu de te parler, et tu entendras sa voix se manifester par son souffle et son inspiration. Un jour que je prêchais, j'aperçus au milieu de mes auditeurs un homme à l'expression farouche, qui me contemplait d'un air moqueur. Petit à petit, sa figure devint sérieuse, et, je le sentais bien, il me suivait du regard. Je parlais sur la force de la Foi. Le service divin terminé, il vint à moi et me fit brièvement cette demande :

— « Pouvez-vous garantir la vérité de ce que vous venez de dire? la Foi a-t-elle vraiment une pareille force? » — « Certainement, répliquai-je tranquillement, je puis le garantir; sur ma vie, j'ai dit la vérité. » Il répondit : — « Vous disiez que même un pêcheur pourrait faire des miracles, s'il croyait fermement. O monsieur! je suis un grand malfaiteur. Je sors de prison, j'ai trouvé la femme que j'aime malade, à en mourir. Est-ce que la prière, la foi, pourraient la guérir? » — « Oui, lui dis-je; à Dieu rien n'est impossible. » L'homme s'en alla chez cette femme qu'il aimait, et à genoux, auprès de son lit, se mit à prier du fond de son âme. La femme fut guérie! Il faudrait croire qu'après cela cet homme se convertit et devint bon, par reconnaissance envers Dieu. Pendant quelque temps, vraiment, il sembla religieux et changé, mais bientôt ses vieux péchés, ses mauvaises passions le reprenaient, et c'était elle, la femme, qui fut son mauvais génie; elle était, pour ainsi dire, « la muse » de ses crimes. Quant à lui sa fin déplorable fut le meurtre. J'allai le préparer à la mort; il me reconnut de suite. — « Ah! vous voilà! » me disait-il en pleurant. De ma vie je ne vis pareille contrition : il était navré par la douleur et le repentir. Il accepta la mort, le cœur joyeux et résigné. — Dieu est miséricordieux, il envoie l'Esprit-Saint

même au plus grand pêcheur, s'il fait amende et sollicite son pardon. Bien souvent le Saint-Esprit vous parle par la « voix intérieure », mais vous ne l'écoutez pas, et le souffle divin se tait. Dieu est la lumière éternelle, il nous envoie les étincelles de sa lumière par le Saint-Esprit.

Le Néophyte. — Merci, cher Auguste ! Je le sais, on a des moments d'attendrissement intérieur; c'est peut-être alors le sentiment du souffle divin, cette « voix intérieure » qui se manifeste.

Auguste. — Assurément ! C'est cette voix bienfaisante qui dort dans chaque âme, c'est l'étincelle immortelle de chaque Esprit, qui demande à être réveillée et soignée pour pouvoir se développer.

Le Néophyte. — C'était bien alors la « voix intérieure » qui, ce matin, faisait dire soudainement à ma petite Elsa : « Dieu ! comme je t'aime ! » La même voix qui, dernièrement, quand je pleurais sur la tombe de mon épouse chérie, me souffla ces mots : « Tu la retrouveras ! » Et je sentis le ciel dans mon cœur ! Ah oui ! nous avons tous de pareils moments de lumière. Je veux soigner cette étincelle divine, afin qu'elle se développe dans mon âme.

Auguste. — C'est bien — fais-le, et alors tu te sentiras fermement uni à Dieu.

CHAPITRE V : *Les œuvres de charité dans le grand monde.*

Le Néophyte. — Cher Auguste, il y a quelque temps, je parlais de toi à un de mes amis du grand monde. Il disait : « Oui, c'est bien beau d'être saint, mais c'est incommode, cela met fin à toutes les jouissances de la vie. Si tous les hommes étaient des saints, des anachorètes, la terre bientôt serait dépeuplée. Si personne ne mangeait de la viande, les bêtes nous dévoreraient, et si personne ne buvait de vin, ah ! la triste chose ! Je suis bon garçon, je prends la vie comme elle vient et ne fais de mal à personne. J'ai pitié des pauvres, et, si je le pouvais, je les nourrirais tous ; mais enfin, ce n'est pas ma faute s'ils sont pauvres. C'est la vie qui est ainsi faite. Apparemment, il faut qu'il y ait des pauvres. Mais nous avons toutes sortes d'institutions salutaires pour leur venir en aide : des hôpitaux, des chambres pour les réchauffer, des lits, des cuisines où on leur prépare de bonnes soupes, etc., etc. Dernièrement j'ai donné 100 francs à la comtesse Berthe pour une rose maréchal-Niel ! On fait beaucoup pour les basses classes, et l'on est incessamment sollicité par des lettres de mendiants. Il y a bien de la charlatanerie là-dedans. Le peuple est paresseux, il ne veut pas travailler. Chacun veut jouer le grand seigneur et faire de la politique dans les caba-

rets. Demande à ton Auguste si je n'ai pas raison. » Je ne sus que répondre à mon ami. Que lui aurais-tu répondu, cher Auguste ?

Auguste. — Je lui aurais dit : « Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le paradis. » Je lui aurais cité l'exemple du pauvre Lazare et du riche en proposant à celui-ci de se mettre, pour un mois seulement, à la place d'un pauvre ouvrier, afin de goûter un peu la vie de misère.

Cher ami, ne convoite jamais la richesse ! C'est une grande responsabilité que d'être riche. Tu ne sais pas si, étant riche, tu ne deviendrais pas égoïste et avare. Il y a bien peu de gens qui ne succombent pas à l'épreuve de la richesse. Notre propre misère nous enseigne à prier et à comprendre la misère d'autrui. C'est quand on a éprouvé soi-même des douleurs que l'on connaît la douleur. J'ai fait l'observation que les pauvres donnent toujours plus que les riches. Prenons pour exemple une quête : Tu as 3.000 francs de revenu annuel, tu donnes 5 francs. Ton ami a une rente de 300.000 fr. ; s'il donnait d'après son revenu la même somme que tu donnes d'après le tien, il devrait donner 500 francs, mais il ne donne que 20 francs et croît avoir fait beaucoup plus que toi ! Et cependant, la vérité est qu'il donne moins. Après la mort de ton frère, tu as adopté son fils en disant : « Là où il y a trois enfants à nourrir, un quatrième trouve facilement sa place, » et tu l'adoptas quand même tu susses bien que cela augmentait les dépenses d'une manière sensible. Ton ami millionnaire, en voulant faire de même, serait contraint d'adopter 100 pauvres, puisque sa fortune surpasse la tienne dans ces mêmes proportions.Et c'est bien ainsi que devraient agir les riches ; Il faut savoir se priver pour donner. Voilà le mérite. Toute richesse n'est qu'un bien emprunté. Ne regrette pas les privations et sois content de ne pas connaître le superflu. La mort est bien plus difficile au riche qu'au pauvre qui, lui, n'a rien à perdre et tout à gagner.

CHAPITRE VI : *Le Spiritisme. — La Théorie des Esprits.*

Le Néophyte. — Cher Auguste, il me semble que, depuis la mort de ma femme, une puissance invisible m'attire vers Dieu. Tu prononçais dernièrement le mot de « Spiritisme » : qu'entends-tu par là ?

Auguste. — Spiritisme est une expression nouvelle pour une chose qui est aussi vieille que le monde. Le mot Spiritisme est l'enseignement de la doctrine de l'immortalité et contient les vérités de toutes les sciences occultes et psychiques, toutes les choses d'outre-tombe. Les études de ce genre se multiplient aujourd'hui. Ces diverses sciences ont reçu des noms différents selon les diverses manières de concevoir et d'interpréter des in-

vestigateurs. Allan Kardec donna le nom de Spiritisme à ses études. Le *Spiritisme* mène à la foi en Dieu et à la croyance en l'immortalité, à la possibilité d'entrer en relation avec les esprits, enfin à la théorie de la réincarnation. C'est une philosophie sublime ! Les Anglais et les Américains donnent à ces études le nom de *Spiritualisme* ; ils n'acceptent pas la réincarnation. Leurs études roulent principalement sur les effets physiques, effets matériels bien moins importants que les effets purement spirites. Jackson Davis, un clairvoyant merveilleusement bien doué, fut le fondateur, en Amérique, d'une volumineuse bibliothèque spiritualiste. De nos jours, il y a quantité d'adeptes de la « Nouvelle dispensation » qui, en Amérique et en Angleterre, s'adonnent à des études purement spirites et attendent la réincarnation du Christ, comme le grand événement qui doit amener la régénération de notre terre. Un journal publié à Orégon (Amérique), *The world's Advance thought* », annonce que, le 27 de chaque mois, des millions de personnes de tous les pays du monde se recueillent en prière, vers 9 heures du soir. Ils prient Dieu d'envoyer sa Paix et sa Lumière divine sur la terre. Ils nomment cela *Communion des âmes*. C'est une idée grandiose, qui portera certainements de bons fruits pour l'Humanité.

Le Néophyte. — Ne pourrais-je faire partie de cette communauté ?

Auguste. — Certainement, chacun peut s'y affilier. On n'a qu'à prier, le 27 de chaque mois vers 9 heures du soir. — Un homme simple, un tailleur nommé Lorbeer, à Gratz (Autriche), était un médium très remarquable. Il reçut, en 1850, des communications qu'on disait venir de Dieu. Il fonda une Société spirite, qui se nomma *théosophique* (sans aucun rapport avec les théosophes des Indes et de l'Amérique). Ils reçoivent beaucoup de manifestations d'outre-tombe, qui ont été réunies en de nombreux volumes fort intéressants édités à Bietingheim, en Wurtemberg. Il y a aussi des sociétés théosophiques à Bombay, New-York, Londres fondées par Mme Blavatsky et le colonel Olcoott. Leurs études se basent sur les écrits védiques du sanscrit et sur la philosophie bouddhique. Leurs thèses sur Dieu et l'immortalité se séparent tout à fait des thèses chrétiennes et spirites. Mme Blavatsky, femme savante et d'un rare mérite, a écrit à ce sujet des livres remarquables : *Isis unveiled* et *Secret docrine*. Toutes ces études, c'était la Magie de l'Antiquité. Aujourd'hui elles reçoivent des noms différents, voilà tout. La *Société spirite* de Buda-Pest, fondée par le baron et la baronne de Vay, représente le Spiritisme chrétien. Leurs théories et croyances se basent sur le livre *Esprit*, *Force*, *Matière*. Comme les premiers chrétiens, ils veulent combattre pour Dieu et leur maître, Jésus, priant Dieu de les bénir et de leur envoyer les dons du Saint-Esprit, de la Lumière et du souffle divin. Le baron et la baronne de Vay sont présidents de leur groupe.

Remarque, cher ami, que la vie de Jésus fut toute remplie de faits spirites. Elle ne fut qu'une chaîne de manifestations surnaturelles. Il parle à Moïse et Elie au mont Thabor ; c'est une communication avec l'Esprit de deux morts. Les apôtres voient des apparitions lumineuses lui parler. Jésus chasse les mauvais esprits, il guérit les obsédés, les malades. Dans le désert il parle au diable, qui est un esprit déchu. Et l'apparition de la colombe, quand Jean le baptisa ! et la voix qui partait des nues ! Jésus lit dans la pensée d'autrui, et après sa mort il revient sous forme humaine, parler et même manger avec ses disciples. Il communiqua sa force à ses apôtres et ceux-ci la donnèrent à leurs disciples, par l'imposition des mains, ce qui n'est autre chose qu'une magnétisation. Les spirites qui suivent ces exemples sont donc les véritables disciples de Jésus. Mais tu crois bien à l'immortalité, n'est-ce pas ?

Le Néophyte. — Certainement, mais je m'imaginais l'esprit une chose tout à fait à part, indéfinissable, et je ne puis m'imaginer une communication entre un homme et un Esprit. La religion ne nous dit-elle pas que les Esprits de nos morts sont au paradis, au purgatoire ou en enfer ?

Elle les dit donc séparés de nous.

Auguste. — C'est une fausse notion, cher ami. La différence entre un homme et un Esprit n'est pas aussi grande que tu le crois. Sans l'Esprit vivifiant, le corps ne serait qu'une masse inerte. L'Esprit se dégage de l'enveloppe corporelle après la mort, mais il reste ce qu'il était et garde ses qualités immatérielles, ses défauts et ses vertus, en un mot son individualité. L'apôtre Paul dit : On se dégage d'un corps matériel et l'on naît avec un corps psychique. Allan Kardec nomma le corps psychique *périsprit*. La mort n'est qu'un changement de forme, mais non pas d'individualité. Il n'y a pour nous ni mort, ni anéantissement.

Le Néophyte. — Mais comment peut-on se mettre en relation avec les Esprits ?

Auguste. — Par certaines pratiques et par le développement de nos sens psychiques. De même que nous voyons, sentons, entendons et parlons par nos sens matériels, de même nous pouvons voir, sentir, entendre, parler par les sens et les facultés psychiques de notre Esprit. Il ne faut que cultiver ces facultés. Le « souffle intérieur » dont je t'ai parlé nous aide au développement de ces nouveaux sens, que l'on nomme aussi des *médiumnités*, des dons divins. Il y a bien des talents et des puissances qui dorment dans la poitrine humaine, dont on n'a même pas conscience. Ce petit paysan serait peut-être un grand artiste, cette petite fille une excellente musicienne, mais ils n'ont pas eu l'occasion de développer leurs talents. C'est ainsi qu'il en est avec les dons spirites et médianimiques.

Le Néophyte. — J'ai en effet entendu parler de ces dons. On nomme cela clairvoyance, magnétisme, n'est-ce pas ?

Auguste. — Il y a encore quelque confusion dans ta tête au sujet de ces choses-là, cher ami. Le magnétisme est une étude à part, mais il est frère du spiritisme. Mesmer ne nous a rien appris de nouveau par ce qu'il nommait le magnétisme. Les Egyptiens, les Hindous et les magiciens du moyen âge en savaient bien plus long à ce sujet. Le magnétisme est une force universelle et éternelle, qui appartient à notre Esprit aussi bien qu'à notre corps. Il nous est nécessaire pour vivre autant qué le sang et l'air. Mais le Spiritisme est une chose à part. Il tient en meme temps du Magnétisme et de la Voyance. Les prophètes étaient des voyants, et les histoires du vieux Testament, et les légendes des saints, fourmillent de faits spirites et de médiumnités de tout genre. C'est une chose impossible à nier, que la vie immatérielle s'unit à la vie matérielle. Ces deux vies sont tellement unies, qn'on ne saurait les séparer. Combien d'énigmes te seront dévoilées après l'étude du spiritisme ! La vie immortelle et spirituelle étant la seule vie durable, cela vaut la peine de l'approfondir, je crois.

Le Néophyte. — Tu as raison et tes paroles me touchent vivement. Nous vivons comme si la vie matérielle était la chose suprême, sans songer qu'une mort subite met fin à tous nos plaisirs sensuels. Comme nous nous sentons sûrs et forts dans cette enveloppe, pourtant si facile à rompre ! Mais, comment dois-je commencer mes études ?

(*A suivre*). Médium : BARONNE ADELMA DE VAY.

EXPÉRIENCES SCIENTIFIQUES

Mme ***Mattie Owen***, de *San-Francisco*, *Californie*, vint à mon institut, dans cette même ville ; elle avait trouvé un médium, en présence duquel avaient lieu des phénomènes démontrant absolument une force matérielle occulte et qui, en même temps, faisait preuve d'intelligence.

« Professeur, me dit-elle, depuis la mort de mon mari, j'ai consulté les meilleurs médiums afin de savoir, enfin, s'il avait obtenu une récompense proportionnée aux énormes sacrifices faits durant sa vie, pour la cause du nouveau spiritualisme.

« Vous le savez mieux que personne, mon mari a créé et rédigé le ***Golden Gate***, de San Francisco, journal spiritualiste que le public jugeait de premier ordre ; il a consacré à cette œuvre les plus beaux jours de sa vie, toute sa fortune, me laissant pauvre.

« Mon désir de connaître si cette âme bien noble est heureuse,dirigeait mes pérégrinations et pendant deux années, point de certitude entière, par l'intermédiaire de n'importe quel médium.

« Ce fait m'a donné des idées bien noires, à l'égard de la science spirite; je croyais que, plus que toute autre, eu égard aux sacrifices accomplis, j'avais droit à une récompense directe et personnelle du monde des esprits. Depuis huit jours, je dois vous le dire, cette récompense est venne, entière ; elle a balayé mes doutes et rassuré mon moi.

« Aujourd'hui, JE SAIS que mon cher James vit, qu'il est heureux, que je puis m'entretenir avec lui; venez vous convaincre de la vérité. Mme Smith, le médium, se tient à votre disposition, à n'importe quelle heure du jour, celle que vous choisirez. »

Je répondis que je n'avais aucun moment de disponible, devant partir pour l'Europe etc.,etc,. c'était le 24 mars 1899. Elle insista et la connaissant femme de sens droit, j'indiquai le lendemain,à 3 heures de l'après-midi.

Je n'étais pas fâché de voir, par moi-même, ce qui pourrait se passer chez Mme Smith, dont je n'avais jamais entendu parler. Moi non plus, je n'avais pas eu satisfaction pleine et entière, quant aux manifestations matérielles produites par n'importe quel médium.

J'ai vu bien des choses, durant mes quarante années de recherches dans le domaine de l'occulte; j'ai assisté à des matérialisations surprenantes, phénomènes vrais sans doute, mais toujours produits en présence de plusieurs personnes sur lesquelles je n'avais aucun droit de contrôle; dans ces conditions, contraires au véritable système scientifique, je n'ai jamais eu la conviction bien entière d'avoir assisté à des séances où, des objets matériels étaient influencés et déplacés par une force purement occulte.

J'ai fixé une date avec cette condition, que Mme Owen et moi serions seuls avec le médium; que les précautions à prendre seraient entièrement sous mon contrôle. Le médium ayant consenti, je me rendis chez lui, au n° 428, *Golden Gate*.

Mme Smith est de tenue modeste; sa manière de causer fit sur moi l'impression qu'elle était sincère et voulait montrer honnêtement ses pouvoirs psychiques, me laissant toute liberté d'en bien juger.

Je ne connaissais pas Mme Smith, ni son origine, ni son passé, et cela m'était parfaitement égal; je cherchais une actualité, non une épisode d'histoire.

La chambre, carrée, mesurait à peu près sept mètres de côté; la porte fut fermée, de façon que Mme Owen, Mme Smith et moi, restions seuls; je visitai tout, m'assurai que la fenêtre et la porte étaient bien fermées, et les draperies qui les couvraient, bien clouées, de façon à rendre absolument

impossible à un être, même à une mouche, d'entrer dans la chambre.

Mme Smith dit : « Je me soumettrai aux conditions que vous m'imposerez; voici des clous, petits et grands, voilà des liens de toutes sortes, si vous en voulez en acier, les voici, je suis votre prisonnière et agissez en conséquence.

On ne pouvait être plus honnête. Je plaçai une chaise au milieu de la chambre, la priant de s'asseoir, ce qu'elle fit; je clouai sa robe au plancher, avec des petits clous de fer tout autour d'elle. Je liai ses mains et ses bras ensemble et passai les liens autour de sa taille, de ses bras, de son cou, faisant des doubles nœuds, liant ces liens à la chaise en les passant entre les pieds et dossiers, et finalement, je clouai chaque bout au parquet, en toutes directions ; la pauvre femme ne pouvait bouger d'un millimètre.

Je plaçai la trompette à deux pieds d'elle, entre moi et elle, Mme Owen à mon côté gauche; je lui tenais toujours la main.

Cette trompette ou plutôt ce porte-voix est fait en trois sections, se télescopant, c'est-à-dire s'enfonçant l'une dans l'autre; il a trois quart de mètre de hauteur.

J'éteignis le gaz et repris ma place ; après vingt minutes d'attente, des sons métalliques se firent entendre, sur le porte-voix.

« Etes-vous là, mes amis », demanda le médium? trois coups bien distinct lui répondirent affirmativement. Bientôt après, le porte-voix me toucha aux bras, puis à la tête, se posa dans ma main ouverte, se roula à terre, caressant nos pieds et nos jambes, obéissant à nos demandes de nous toucher çà et là.

Nous entendîmes une voix un peu voilée, comme sortant du porte-voix; c'était le mari de Mme Owen, dont elle reconnaissait la voix, dont l'identité et la personnalité ne faisait plus aucun doute pour elle, à cause des preuves répétées qu'elle avait reçues, au moyen de confidences faites avec l'intermédiaire du porte-voix ; des choses dont seulement son mari et elle pouvaient avoir connaissance.

Pendant que par le porte-voix on causait avec Mme Owen, je tenais constamment Mme Smith, en conversation suivie avec moi, à haute voix, pour le cas où il y eût eu une scène de ventriloquisme.

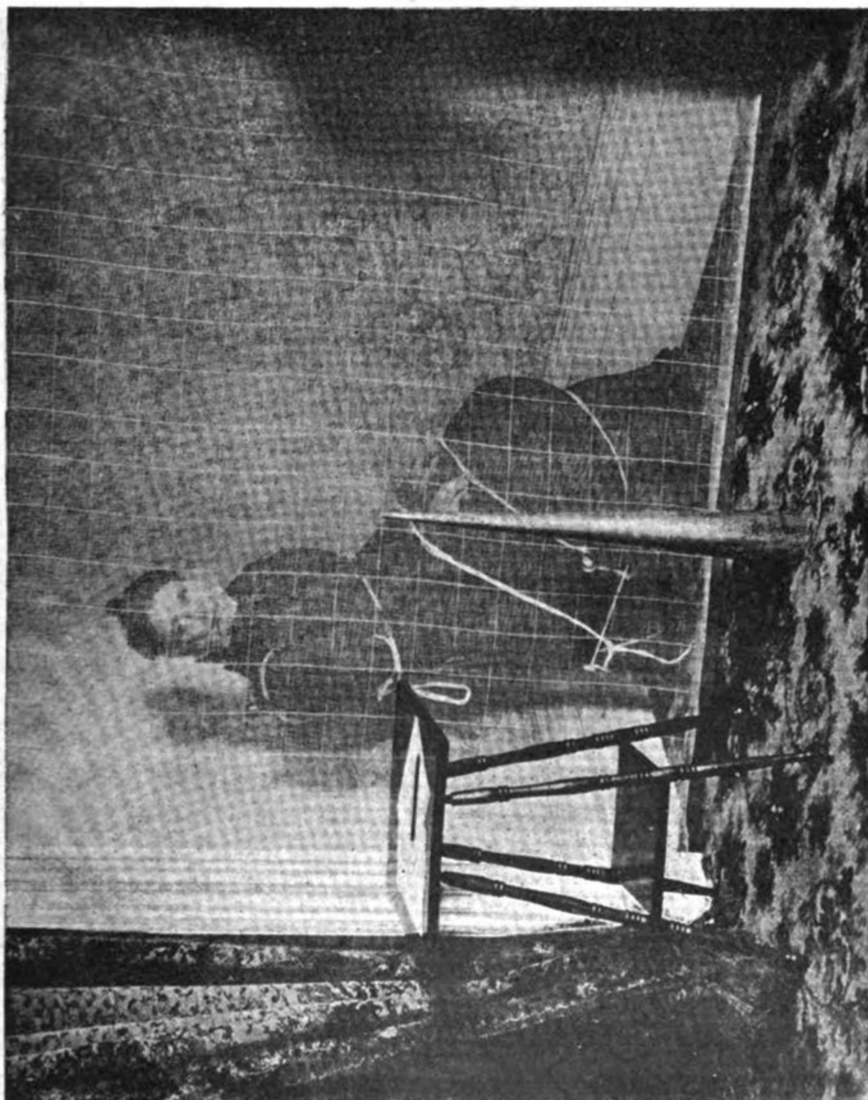
Le medium me devinant probablement, se plut à cette conversation suivie et rapide ; il n'y avait certainement pas de ventriloquisme.

Mon ancien ami Owen me parla alors, me dit des choses intéressantes pourtant, auxquelles je fis une attention secondaire ; le fait même de cette voix qui venait d'un cône métallique, pendant que le médium causait avec Mme Owen, était la seule chose qui me pût intéresser.

Il y avait donc là, l'existence incontestable d'une force qui transportait

un objet matériel à distance, force qui, certainement, n'était mise en action ni par le médium, ni par Mme Owen, ni par moi.

En outre, la conversation tenue à l'aide du porte-voix prouvait de l'intelligence et, pas plus que la force qui mettait en mouvement des objets matériels, elle ne venait d'aucun de nous trois.



La séance avait eu lieu dans l'obscurité la plus complète.

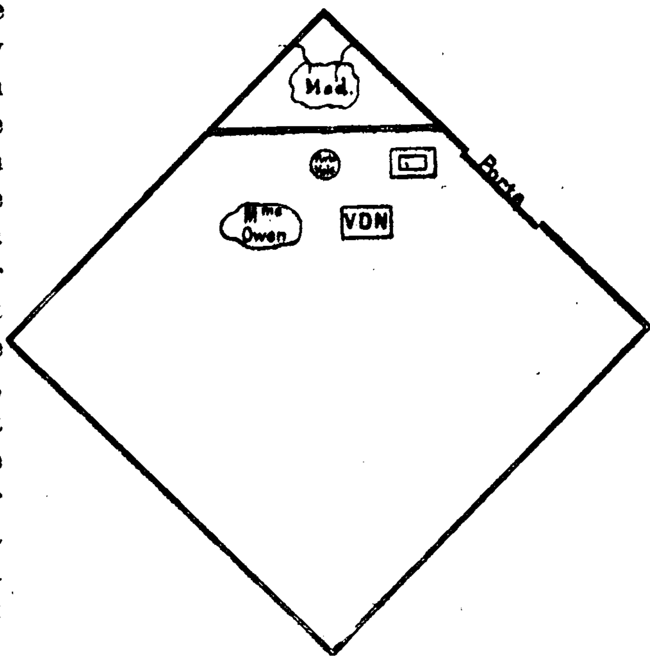
Je dus réfléchir beaucoup, aux développements que pouvait produire cette séance; je demandai à Mme Smith la faveur d'une autre, sous des conditions déterminées dans la photographie ci-jointe.

Dans un coin de la chambre, je fis poser un cadre en bois, sur lequel fut solidement cloué une toile transparente (moustiquaire); ce cadre fut cloué sur le plancher, sur les deux côtés du mur, et puis fermé en haut, en guise de toit, de façon à cé que, le médium fût tout à fait enfermé dans une cage. Elle fût, en outre, clouée par la robe et clouée au mur, et liée d'une façon telle qu'il lui était absolument impossible de se remuer ; ses pieds étaient enfermés dans sa robe clouée au plancher.

Le porte-voix, et une petite table, furent placés comme l'indique le plan.

Mais, dans cette séance et pour l'avoir absolument au-dessus de toute suspicion, je clouai Mme Owen et la liai, de la même façon que le médium.

Je me plaçai alors entre le porte-voix et la petite table, sur laquelle il y avait crayon et papier, car, assez souvent, de l'écriture se produisait, disait le médium.



L'idée me vint de demander s'il n'y aurait pas moyen d'avoir un peu de lumière? le médium répondit, que si je remontais un peu la draperie clouée sur la porte, il y avait entre le bas de cette porte, et le plancher, qui ne se joignaient pas, assez de place pour laisser passer une lumière rasant le sol ; je relevai la draperie de deux pouces et, en effet, un beau filet de lumière, éclaira un peu le porte-voix, le dessous de la table et le plancher.

Après un assez long temps, le porte-voix se jeta à terre et se mit à rouler sur le tapis, en pleine vue ; il se coucha sur mes pieds, vint se mettre dans la paume de ma main, et, sur ma demande, il me tapa sur l'épaule.

La table faisait entendre de petits raps ; je posai la main sur la partie supérieure, et j'eus ainsi une longue conversation avec elle ; ses réponses à mes questions furent données par des mouvements très accentués, quand la réponse à faire lui plaisait. Elle me dit, sur mon prochain voyage en Europe,

que je n'irais pas à Naples; je souris en montrant mon billet payé, de mon passage de San Francisco à Naples, et alors, elle déclara nettement, que je n'irais pas à Naples, mais dans le Nord de l'Europe, où je recueillerais des idées bien supérieures à celles des Etats méridionaux. Je passai outre, mais arrivé à New-York, mon bateau arriva avec huit jours de retard et des avaries; on me remboursa mon billet de passage, et je dus partir pour l'Europe. La table avait prédit la vérité.

J'attachais peu d'importance a ces prédictions; c'était la force manifestée qui m'intéressait, car tout en causant avec elle, je passai la main entre elle et le médium, et l'espace était bien vide; il n'en pouvait être autrement du reste, avec les précautions prises. Je constatai aussi que mon cadre était toujours cloué, le moustiquaire intact. Puis, le porte-voix parla; ce fut la voix du contrôle ordinaire (M. Mathews, je crois), une voix forte, il disait, qu'il voulait aller à Paris, où les chercheurs demandaient des manifestations matérielles et que, là, il montrerait volontiers ses pouvoirs au colonel de Rochas et à son cercle de chercheurs, tous gens honnêtes et capables, et qu'il se rendrait comme ici, dans les habitations particulières de tous ceux qui désireraient vraiment la lumière sur l'autre vie, et tant d'autres choses nécessaires.

Enfin, cher Monsieur Leymarie, les manifestations auxquelles j'ai assisté chez Mme Smith, ont été les seules probantes que j'aie eues durant mes quarante années d'investigations; elles ont été absolument convaincantes de vérité pour moi, et véritables, comme Mme Owen prétendait qu'elles le fussent.

Le médium dans une cage, lié et cloué; Mme Owen, liée et clouée; un filet de lumière radiante, qui rendait visible les mouvements du porte-voix, et après cette séance, vérification minutieuse de tous les liens, clous et nœuds qui se trouvaient tous en bon ordre.

Ces faits m'ont donné la preuve matérielle, absolue, de l'existence d'une force occulte et intelligente, qui ne trouvait pas sa cause, ou ses causes directes, dans aucun des trois participants à ces mémorables séances.

Certes, il n'y a pas eu des chaises portées en l'air, ni de terribles coups frappés, ni langues de feu pour susciter vivement des émotions ; mais les conditions imposées, et respectées, ont fait de ces deux séances — pour moi au moins — une cause de profonde conviction.

De plus, j'avais cloué moi-même les tentures de la porte et des croisées, et placé des bandes de papier gommées, sur ces tentures et les lambris qu'elles recouvraient.

J'avais prévenu qui de droit, et lorsque j'eus enlevé les tentures, une photographie de la position du médium enfermé, et des objets, fut pris ; je vous

en offre le spécimen véridique, comme preuve de mes procédés d'investigations scientifiques.

Professeur VAN DER NAILLEN, (1)
ingénieur électricien.

UN CHRIST PEINT MÉDIANIMIQUEMENT

J'ai sous les yeux la reproduction phothographique d'un tableau peint à l'huile, représentant le Christ, dont j'ai vu l'original et qui, dans la ténuité des couleurs, dans le diaphane de la figure, et par l'expression éthérée du visage, du regard, de la bouche, entraîne l'âme vers lui; les lèvres semblent formuler une prière, non avec des paroles mais avec des larmes.

Le commandeur *Azzurri*, Président de l'Académie de San Luca, à Rome, fut dans l'admiration; *Balzico*, sculpteur, s'exclama en le voyant : « Ceci c'est le Christ ». *Norfini*, célèbre peintre, dit tout simplement : « C'est Divin ». *Siedmiraski*, célèbre peintre polonais : « Et moi, dit-il, je vous en parle, parce que cette belle œuvre, est un travail spiritique ».

J'en ai parlé, avec la comtesse C. C. R. qui, modestement s'en reconnaît l'exécutrice matérielle, à l'aide du médium Mme T. S.; ayant entendu le récit du fait qui nous occupe, je le relate ici, le mieux possible.

La comtesse est peintre amateur distingué, très réaliste dans l'art; par conséquent, la figure du Nazaréen, telle que je l'ai décrite, ne ressemble en rien à sa manière de peindre. Il est aussi nécessaire de noter que ces phénomènes ne sont pas nouveaux pour elle, et que dans de semblables conditions, elle a déjà fait un bel ange, et une très belle Sainte Thérèse, exécutés comme le Christ et vus de face, chose remarquable, car c'est tout à fait contraire aux préceptes artistiques par lesquels, on doit éviter de reproduire une figure sans le moindre raccourci, pour lui donner la grâce et le mouvement.

Mme T. S., et l'artiste, unies d'amitié, se trouvèrent au mois de novembre dernier, l'une à Florence, l'autre aux Bains de Lucca ; pendant que la première éprouvait un vif désir de se rendre chez son amie, plusieurs circonstances l'en empêchèrent, et la comtesse l'invitait avec plus d'insistance que d'ordinaire d'aller la voir. En de telles conditions mutuelles d'intense désir de se réunir, il fut un jour, soudainement, communiqué par le médium,

(1) Auteur des deux volumes instructifs et intéressants : *Dans les Temples de l'Hymalaya* et *Dans le Sanctuaire*, à 3 fr. 50 chaque. Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

qu'elle devait recevoir une grande joie, de nature spirite, en allant à la villa de son amie. Finalement, elle partit et arriva.

Le premier matin, pendant qu'elle se trouvait dans l'atelier de la Comtesse, elle reçut auditivement l'ordre de dire à l'artiste qu'elle devait se dépêcher d'achever le portrait auquel elle travaillait, pour entreprendre un autre travail, avec le médium; celle-ci, ayant demandé à l'esprit, de quel travail il s'agissait, il lui fut répondu : « Tu le verras, aujourd'hui même. »

En effet, lorsqu'après déjeûner elle se disposait à se reposer, comme d'ordinaire, elle eût une rapide vision du Christ, tel qu'il se trouve aujourd'hui si bien reproduit; elle ignorait ce que pourrait être cette reproduction, et par conséquent, elle n'en parla pas.

Deux jours après, étant toutes deux dans l'atelier, le médium eut l'inspiration d'insister auprès de l'artiste, afin qu'elle prit une toile, et commençat son travail; pendant que celle-ci exécutait à la hâte les ordres, et tenait à la main le fusain, le médium entendit murmurer, et dit tout haut : C'est le Christ, en le voyant à nouveau dans une rapide vision.

Mais à peine quelques tracés sur la toile, pour indiquer les traits principaux, les esprits dirent avec insistance : « Les couleurs, les couleurs ». Pendant deux heures suivies, on travailla ardemment, avec très peu de couleurs, ou plutôt, de légères nuances de couleurs, toujours diaphanes, diffuses, et comme inondées de lumière. Les indications et les corrections, 'après lesquelles la comtesse travaillait, étaient toujours données auditivement, pour les plus faciles, et écrites pour les plus difficiles, ces dernières avec les termes techniques ignorés du médium, qui ne connait pas la peinture.

Pendant ces deux heures, médium et artiste, cette dernière n'est pas nerveuse, étaient l'une et l'autre nervossissimes, dominées par une étrange impression, assaillies, par secousses, de froid intense; le médium roulait dans ses paupières de chaudes larmes. L'artiste, surtout, se désolait d'employer des teintes incolores, et demandait : « Pourquoi ne dois-je mettre aucune force dans ces teintes, pourquoi ces couleurs? »

Pendant trois jours, les séances se renouvelèrent aux mêmes heures, de 10 heures à midi, dans les mêmes conditions; le médium dut pleurer, lorsque l'artiste ne réussissait pas à deviner la vraie manière de faire lever le regard du Nazaréen vers le ciel. Il lui fut ordonné de poser. On lui disait, dans un murmure : « Lève ton regard vers le ciel, en priant comme Jésus priait, lorsqu'il était en grande affliction. »

C'est ainsi que fut trouvée l'expression de ces yeux divins, dont toute l'âme s'extériorisait dans le regard. Au moment de poser sur la tête du Christ la couronne d'épines, l'artiste cru devoir s'inspirer du Christ de Guido Reni et

voulut l'imiter; en ce moment Mme T. L. qui se trouvait dans sa chambre, entendit qu'on lui disait de se rendre à l'atelier, pour dire à l'artiste que son idée était inexacte, qu'il fallait une vraie couronne d'épines, posée sur un objet quelconque, afin d'avoir l'impression dont cette couronne fut placée.

L'artiste orna la tête du Christ, ainsi que les esprits inspirateurs le voulaient, seulement, seulement, comme la tête dépassait un peu trop la couronne, ils s'empressèrent de dire : « Raccourcissez un peu le sommet de la tête ». « Et maintenant, fais une lumière jaunâtre, en auréole ». L'artiste voulait peindre des rayons, mais les esprits insistèrent : « Une lumière jaunâtre ». L'artiste, suivant la coutume de représenter le couronnement, faisait jaillir des gouttes de sang des épines et allait peindre ainsi; les Esprits s'y opposèrent à nouveau, avec ces précises paroles : « Aucune goutte de sang, car la couronne ne fut placée que par sarcasme ».

La forme de la bouche, fut ensuite chose difficile à déterminer ; l'artiste ressentait que ses inspirateurs n'étaient pas satisfaits. Le médium répétait; « ça ne va pas, ça ne va pas », et l'un et l'autre ne pouvaient trouver la véritable expression désirée ; finalement, on dit au médium, « dirige ton regard en haut, et fait une prière ». Alors, par une petite correction, la forme de la bouche, qui est si belle, fut trouvée.

De ce travail admirable, jaillit une nouvelle expression d'aspiration vers le ciel. de calme suave, de tranquille et intense et rayonnante douceur ; il y a une force d'expression pénétrante et magnétique, dans ses prunelles à moitié cachées sous les paupières, qu'on ne peut trouver sur la terre, et par conséquent, elle ne peut venir de la Terre. B. G.

La Comtesse a traduit cet article de l'italien en français, et j'écris sous sa dictée; ni l'un ni l'autre ne doit signer comme traducteur ; la Comtesse comme exécutrice suggestionnée, et intéressée dans le phénomène, ni par moi, simplement secrétaire. E. C.

LES ESPRITS NOUS PROTÈGENT

Je voudrais raconter aux lecteurs de la *Revue spirite* un fait qui prouvera une fois de plus, ce me semble, que les personnes mêmes qui s'acharnent à nier le spiritisme, sont parfois contraintes à confesser *qu'il y a pourtant quelque chose.*

Mes souvenirs me ramènent de quelques années en arrière. Nous discutions avec un de ces messieurs de la catégorie des *esprits forts* qui soutenait naturellement, *qu'il n'y avait rien, rien*; qu'en somme, nous n'étions que matière; qu'un rêve éphémère nous fait jouer une tragi-comédie entre

deux stations : le berceau et la tombe, et qu'à bien réfléchir on est fondé à considérer la vie comme une mauvaise plaisanterie, à la facon de Voltaire.

Les convives de notre Table Ronde applaudirent pour la plupart à ces réflexions qui leur paraissaient d'une philosophie profonde et des commentaires équivalents allaient leur train.

Tout le spiritisme n'est qu'invention, supercherie ou superstition, tel fut l'ordre du jour qui allait être voté, malgré mes réflexions et mes arguments, prouvant plus qu'avec suffisance la fausseté du raisonnement.

« Ce qui est sûr, disait l'un des assistants, un gros bonhomme aux formes arrondies et rebondissantes, à la face rubiconde (nous l'appelions « notre oncle), « ce qui est sûr, c'est que je n'ai jamais rien vu, rien senti, ni rien entendu ; pourquoi croirais-je ce que les autres *prétendent* avoir vu, senti et entendu ; pour moi, il n'y a que mon témoignage qui compte, et vous, mon capitaine », dit-il en s'adressant à son voisin, l'*homme à la matière rêvante*, « avez-vous jamais rien vu qui ne puisse s'expliquer avec un peu de bon sens ? »

« Non », allait répondre l'orateur de tout à l'heure, quand soudain il se ravisa, devint pensif et dit :

« Eh bien *oui*, pourtant une fois dans ma vie, j'ai vu un fait étrange que je n'ai pu m'expliquer, un phénomène devant lequel ma pensée a dû s'arrêter.

« Racontez, racontez », s'écria tout le monde d'un geste pressant, tandis que l'oncle esquissait un de ses plus malins sourires sceptiques, qui lui allaient si bien et pour lequel il était encore plus admiré que pour les plus savantes élucubrations de son cerveau complexe et fertile. « Voici », dit le capitaine, « l'histoire que je soumets à votre appréciation ».

« Une nuit, je rentrais du théâtre, me laissant aller tout le long du chemin à mes impressions, quand tout à coup je m'aperçois que je suis suivi d'une ombre. Bien entendu, je n'y prêtai pas d'attention, mais la voyant s'obstiner à coté de moi et me rappelant maintes agressions nocturnes, dont je jugeais inutile de tenter l'aventure, je fis un écart en cherchant à m'éloigner de quelques pas. Inutile effort. L'ombre imita mon mouvement et resta à égale distance. Intrigué j'eus envie de me retourner et de considérer mon importun compagnon de face, mais un secret instinct me retint ; je me contentai d'accélérer mon allure. Mon mystérieux Sosie fit de même. Quel ne fut pas mon étonnement quand je m'aperçus que quels que fussent mes mouvements, prenant à droite ou à gauche, hâtant ou ralentissant le pas, l'ombre, cette obsédante ombre, restait toujours à côté de moi, ne gagnant, ni ne perdant jamais de terrain.

J'avoue que j'eus peur, moi, qui n'ai pas tremblé devant l'ennemi, qui ne reculerai devant personne. J'eus peur et volontiers j'aurais accosté quelqu'un ou sauté dans un fiacre, pour me débarrasser de mon mystérieux compagnon ; malheureusement j'étais loin des stations de voitures, même de tout être humain, la rue étant complètement déserte.

Ne me voyant donc pas de secours possible, je me mis à courir, l'ombre de l'*autre* fit de même; elle ne me rejoignit pas, mais elle tint bon à côté de moi, toujours à égale distance.

Que signifiait tout ceci? Que me voulait ce compagnon? Cette ombre appartenait-elle à quelqu'un?

L'importun ne pouvait être un malfaiteur, puisqu'il ne cherchait pas à sortir des limites tracées par lui-même; alors que me voulait-il?

« Allons, me dis-je, peut-être suis-je le jouet de mon imagination, soyons calme et observons. Mais j'eus beau concentrer mon attention, faire appel à ma saine raison, c'est bien deux ombres que je voyais sur le chemin, la mienne et celle de l'*autre* ».

Ici l'oncle au sourire sceptique, interrompit le capitaine en disant :

— Pierre Schlehmil vous aurait payé cher pour que vous lui eussiez cédé la moitié de votre chance ».

Mais le capitaine, sans faire attention à l'interruption de cet éternel esprit farceur, continua :

« Enfin, j'arrivai à ma garçonnière, dit-il, et riez de moi, si vous voulez, la sueur froide me perlait au front.

Ayant pris ma clef, j'allais l'enfoncer dans le trou de la serrure, quand l'ombre soudain changea de place et se dressa devant moi, comme pour me barrer le passage.

Epouvanté, je m'enfuis.

Un mien ami qui habitait à peu de distance me reçut et m'offrit l'hospitalité.

Le lendemain matin, mon premier soin fut de rentrer chez moi. Déjà, je riais de ma bêtise de la veille, cherchant à me persuader que j'avais rêvé tout en marchant, quant, à ma stupéfaction, un spectacle étrange s'offrit à moi, en ouvrant ma chambre. *Le plafond effondré couvrait mon lit de ses décombres.*

Un frisson me secoua.

« Ainsi, voilà ton sort, me dis-je, si tu étais rentré hier au soir, tu aurais été enseveli dans ton propre lit. Béni soit la peur salutaire qui me fit reculer.

« Voici l'histoire véridique que je soumets à notre oncle et à sa sagesse ».

« Oui, oui, expliquez », criâmes-nous tous en chœur.

« Moi », dit l'oncle, je n'explique jamais rien ; je me contente de *nier*. Un gros rire secoua son obésité puissante.

CLAIRE G.

AU SUJET D'ANNIE BESANT

Une grande voix s'est fait entendre dernièrement à Paris; celle de Mme Besant, l'apôtre le plus éloquent et le plus vénéré de la théosophie. L'hospitalière *Revue Spirite* me permet d'en parler à ses lecteurs — de leur présenter la femme autant que la conférencière — et je prierai nos frères spirites, d'oublier un moment les divergences qui nous séparent pour ne considérer que les points sur lequels nous sommes d'accord, les liens qui nous unissent. Liens réels et importants, certes, car ne nous tendons-nous pas la main par dessus le gouffre du matérialisme? Les premiers vous avez jeté le pont sur ce gouffre; vous nous avez rendu l'œuvre plus facile, aussi c'est de concert avec vous que nous voulons travailler, que nous voulons aller de l'avant. Si notre champ d'activité n'est pas le même, qu'importe! nos efforts sont dirigés vers ce but : la destruction du matérialisme.

Et ne faisons-nous pas cause commune en proclamant la grande fraternité des hommes, le principe de solidarité humaine et en cherchant à mettre en action cet idéal dans la société? cause commune en proclamant la non-réalité de la mort, les vies successives de l'âme, la loi de causalité, la destinée glorieuse de l'âme s'élevant, de vie en vie, vers la perfection, vers la Divinité?... Ces principes fondamentaux ne doivent-ils pas suffire à nous unir? Disons-nous sans cesse, frères spirites, que l'antagonisme est un mal, que la division est une faiblesse. Faisons la guerre à tous les sectaires, soit spirites, soit théosophes... ou plutôt supportons-les; — ce sera plus tolérant — mais ne les imitons pas. Et que parmi nous tous ceux qui ont la bonne volonté, l'amour et un esprit de conciliation, tous ceux qui ont l'intelligence ouverte à toutes les idées nouvelles, que ceux-là s'efforcent de contribuer à l'union et à l'harmonie de ces deux grands mouvements contemporains, le Spiritisme et la Théosophie.

Si la noble femme dont je vais vous parler est particulièrement chère aux théosophes, elle doit être tout au moins sympathique aux spirites, car jamais une parole amère, jamais une critique n'est sortie de sa bouche à propos du Mouvement spirite. Elle est la première, dans notre Cause, à prêcher la tolérance, les sentiments d'union et de fraternité; aussi de nombreux spirites assistaient à ses conférences.

Mme Besant n'a passé que cinq jours à Paris et n'a pas perdu son temps. Outre les quelques réunions qu'elle a présidées, donnant les enseignements théosophiques avec une simplicité, une clarté et en même temps une autorité remarquable, elle a reçu de nombreuses visites. Bien des esprits inquiets et timorés, bien des cœurs tristes sont revenus à la foi où à l'espérance au cours de ces entretiens particuliers. Les larmes aux yeux on nous a parlé de sa bonté exquise, de la profondeur et de la pureté de son regard, de son sourire angélique. Pour gagner un cœur, pour faire d'un curieux un admi-

rateur,et d'un admirateur un disciple dévoué, quelques paroles lui suffisent. Cette admirable femme est une magicienne;... mais c'est la magie blanche qu'elle exerce, la magie de la bonté, de l'amour, de la compassion. Elle a le rayonnement de l'être pur qui a vaincu le mal,qui a détruit la personnalité, qui ne sait plus dire une parole blessante ni concevoir une pensée amère. Tous les sensitifs, voire même bien des profanes, sont susceptibles de ressentir ce rayonnement magnétique. Et Annie Besant partout où elle va, apporte avec elle une atmosphère bénie.

J'engage les lecteurs de la *Revue Spirite* qui s'intéressent particulièrement à cette grande sœur aînée dans l'Evolution à se procurer son autobiographie (1). Ils y verront l'enfant, la jeune fille mystique, rêvant les grands dévouements et le martyre ; la jeune femme torturée par ses illusions détruites, meurtrie par la vie, souffrant dans sa foi. Ils comprendront les troubles, les doutes, les luttes de cette âme passionnément éprise de vérité et de justice, froissée par les dogmes et l'hypocrisie de la religion ; ils y verront ensuite la femme matérialiste, socialiste, la grande philantrope, allant jusqu'à se faire l'apôtre du Malthusianisme... et encore, et toujours cherchant la vérité. Vie dramatique, certes, mais encore plus dramatique par ses luttes intérieures que par ses difficultés matérielles, vie dramatique qui a abouti à la grande sérénité, à la conviction, à la lumière... à la souffrance peut-être encore... mais à la souffrance impersonnelle.

« Annie Besant me fait l'effet d'une sainte philosophe » me disait un ami, étranger à ces questions, et que la personnalité de la conférencière avait vivement frappé.

La première des conférences fut publique. Son titre « la sagesse antique » avait donné lieu à quelques malentendus. Ignorant que ce titre était celui de l'ouvrage le plus important de Mme Besant, un certain nombre de ses auditeurs étaient venus à la salle de la rue Serpente avec l'espérance d'entendre parler de l'Inde Antique.

La conférencière, au contraire, n'a fait que développer quelques points de l'enseignement théosophique. Elle a parlé des différents corps de l'homme, ou véhicules de l'âme, de la manière de développer les corps astral et mental ; de la connaissance de l'Au-delà, et de l'incompatibilité de la vie spirituelle — et du travail en Astral — avec les exigences de la vie moderne, toute de luxe et de confort. Elle a touché également à la réincarion et à la loi de causalité ou karma. Me réservant de parler plus longuement des conférences privées je ne citerai que peu de chose de celle-ci. Voici comment Mme Besant résume son discours à la fin.

« Je vous ai dit que l'esprit français est attiré plutôt par les idées que par « les choses ; mais pour porter, de par le monde, l'étendard des idées, il

(1) Theosophical publishing Society, 26, Charing Cross. Londres « An Autobiography » A. Besant.

« faut choisir entre la vie et la forme. Il n'est pas possible de développer à la « fois cette vie des plans supérieurs et notre vie moderne de luxe et de plaisir, « on ne peut tout accorder au corps si on veut évoluer l'âme ; on ne peut « se donner entièrement au monde extérieur si l'on veut développer en soi « la vie intérieure, le monde du soi ; et si la France à l'avenir veut s'inté- « resser à ces idées, connaître les mondes invisibles, les pouvoirs de la vie « et de l'âme, il lui faut absolument simplifier l'existence matérielle, et « mettre des bornes au luxe et au plaisir. Voilà le choix que la théosophie « vous présente... Opter entre le corps et l'âme, entre le luxe et l'idée, « entre la vie et la forme ; choisir les biens matériels, le luxe et la forme « c'est la mort ; choisir l'âme, l'idée, la vie, c'est l'immortalité. . . . .

Au cours de cette conférence, Mme Besant a également prononcé quelques paroles, qui peuvent toucher particulièrement les spirites. « Nous ne croyons « pas, a-t-elle dit, nous autres théosophes que le chemin suivi par nos frères « spirites soit le meilleur pour arriver à la connaissance de l'Au-delà. Si l'on « rappelle les âmes sur le plan physique qu'elles ont quitté après la mort, « on les rattache encore davantage à ce plan physique. Si nous désirons « communiquer avec les désincarnés, il faut travailler à nous développer « nous mêmes plutôt que de les attirer à nous sur la terre. En nous puri- « fiant nous pouvons très bien arriver à communiquer avec ces âmes, et la « théosophie nous enseigne à nous élever vers ces mondes supérieurs. »

Ce que Mme Besant n'ajoute pas, c'est que c'est là un long et difficile apprentissage ; que ce n'est qu'après de patients efforts de concentration, de patientes luttes pour dominer la nature inférieure ; en travaillant sans cesse à se purifier, à se spiritualiser pour ainsi dire, et par dessus tout en cherchant à étouffer la personnalité, que l'on arrive à prendre conscience dans le Monde astral. Alors ni la mort ni la séparation n'existent plus, et l'on peut être au service de l'humanité nuit et jour . . . .

Le lendemain Mme Besant parlait du christianisme au point de vue théosophique. Dans cette conférence qui a beaucoup frappé quelques théologiens, Mme Besant a insisté sur la nécessité d'un enseignement ésotérique dans l'Eglise. En citant les anciennes religions elle a appuyé sur le fait que dans les premiers temps du christianisme, cette tradition avait été conservée. Dans l'Evangile il est clairement affirmé que Jésus donnait à ses disciples un enseignement ésotérique, ignoré de la foule. Saint Paul, plus tard, parle aussi des vérités cachées, de « la sagesse réservée aux parfaits », c'est-à-dire aux initiés et saint Clément d'Alexandrie dit en parlant des « Mystères de Jésus » : « Il ne faut pas désirer que toutes choses soient communiquées « au peuple ; les bienfaits de la sagesse doivent être donnés uniquement à « ceux qui ont été purifiés dans leurs âmes, même en rêve »... « Voici des « paroles qui ont une signification importante, ajoute à ce sujet Mme Besant ; « le rêve dont parle saint Clément est un état de transe mystique ; or, c'est

« en corps astral, pendant cet état de transe, que la première initiation est « généralement donnée ».

« Si les mystères de Jésus existent encore aujourd'hui, où peut-on les apprendre? » dit encore la conférencière. « Que les Eglises répondent... car c'est une question de vie et de mort ».

Annie Besant entreprend ensuite d'éclairer quelques-uns des sacrements et des dogmes de l'Eglise. Son explication de la Trinité est réellement magistrale. Trop longue pour être reportée ici, je ne puis en dire que quelques mots. « Dieu est Unité... et le Dieu Unité ne saurait être personnel, c'est-à-dire borné, limité ; — un Dieu personnel ne peut avoir une existence *illimitée*. Mais Dieu, quoique Unité, *se manifeste toujours comme Trinité* ; et ces trois aspects du Dieu manifesté sont : 1° l'existence, la source de la vie et de la conscience (le Père) ; 2° l'Esprit divin, l'amour (le Fils) ; 3° l'intelligence créatrice des mondes (le Saint-Esprit). Ces trois aspects, ces trois masques (du latin *persona*) constituent donc le Dieu personnel, voilant l'existence infinie, illimitée du Dieu réel, du Dieu-Unité. . . . .

Passons à la troisième et dernière conférence où Annie Besant a mis toute son âme, toute sa conviction. Ce que j'en dirai semblera bien froid, bien sec, mais rien ne pourrait rendre l'impression produite, l'émotion soulevée par cette grande voix.

La conférencière commence par nous montrer l'importance de la pensée. « Le corps mental de l'homme, siège de la Pensée, peut être fait, soit de la « matière la plus grossière, soit de la matière la plus subtile du plan « mental... Chaque fois que l'on pense, on produit un groupe de vibrations, « lesquelles vibrations expulsent du corps mental la matière qui ne peut « vibrer en accord avec elles, et y attirent, en revanche, la matière qui peut « leur répondre ». On voit donc que le corps mental est une création de notre pensée et que nous le construisons grossier ou pur, suivant que nos pensées sont grossières ou pures. « Les vibrations de la pensée commencent « par des impulsions venant du dehors, par les idées d'autrui, se communi- « quant à nous par la parole ou par la lecture. Ainsi, en lisant l'œuvre de « quelque homme de génie, de quelque auteur éminent, la conscience « humaine est frappée par les vibrations de ces pensées et subit, par là, des « modifications qui, à leur tour, provoquent de nouvelles vibrations dans « la matière du corps mental ». On voit ainsi qu'au contact de grandes et nobles idées, le corps mental de l'homme se transforme, s'épure et s'affine. Pour se construire un bon corps mental il faut avoir, dans la vie, un grand idéal auquel on pense continuellement, un idéal qui nous formera peu à peu à son image ; puis il faut pratiquer la méditation avec régularité et persévérance. « La méditation donne de l'énergie à l'âme et la rend maîtresse du corps » ; c'est une concentration profonde de la pensée sur un point déterminé et il est nécessaire de s'y adonner chaque jour. Mme Besant ne parle pas ici de ces rêveries vagues et flottantes ou de cet état passif dans lequel

les idées d'autrui se réfléchissent continuellement en nous. Ainsi qu'elle le dit ailleurs « notre mental est comme une maison ouverte à tous, et dont « seuls nous n'avons pas la clef; nous ne sommes pas maîtres de nos pensées ».

Il est donc nécessaire de contrôler nos pensées, de méditer et d'avoir un grand idéal pour nous développer mentalement et spirituellement.

« Cet idéal, la théosophie nous le donne : c'est l'homme parfait, l'homme « équilibré dont l'évolution est comme une harmonieuse symphonie ».

Comment, maintenant, s'acheminer vers cet idéal? Mme Besant nous explique que la conscience humaine, quoique unité, possède trois aspects (voilà qui nous rappelle le Dieu unité et trinité). Ces trois aspects, en se réfléchissant sur les plans supérieurs, se présentent comme suit : « 1° La « raison ou reflet de l'intelligence supérieure; 2° les émotions ou reflet « de l'amour; 3° la vie réelle (spirituelle) ou reflet de l'existence physique, « matérielle ». Il faut donc travailler à réaliser cet idéal dans le corps, dans les émotions et dans l'esprit.

1° Le corps physique doit être le serviteur obéissant de l'âme et non son maître. Il ne faut pas que la fatigue, le froid ou la faim puissent l'empêcher d'agir; pour en faire un corps humain et non un corps animal, il est absolument nécessaire de le dompter, de réprimer ses désirs. Bien dirigé, soumis à la modération en toutes choses, il devient, pour l'âme, un instrument admirable.

2° Les émotions ne doivent pas être détruites (ce à quoi tendent les occultistes de la route à gauche), mais elles doivent être cultivées malgré la souffrance qui en découle, car la souffrance apprend la sympathie, la compassion envers les malheureux. Il faut donc cultiver les émotions, mais il faut surtout les purifier; des plans inférieurs, elles doivent s'élever aux plans supérieurs;... « les émotions sont les ailes de l'oiseau ».

3° Il faut développer l'intelligence, la développer au moyen de la lecture, d'abord; éviter de lire des ouvrages frivoles et surtout de donner beaucoup de temps aux journaux qui dissipent l'attention en nous faisant continuellement sauter d'un sujet à l'autre. La lecture *suivie* d'un ouvrage *qui fait penser*, voilà ce qui développe l'intelligence, ainsi que de prendre l'habitude de s'arrêter à toute page pour réfléchir longuement sur ce qu'on a lu. De nos jours, on croit s'instruire en voulant tout lire; mais « la véritable sagesse « est de lire peu et de méditer longtemps. » Un autre moyen de développer l'intelligence est d'étudier les lois de la nature en cherchant à les comprendre. . . . .

Quand l'intelligence a évolué ainsi; lorsqu'on a compris les lois de la nature, que l'on peut méditer, fixer sa pensée sur un point déterminé; quand les émotions se sont purifiées et que l'on s'est construit, grâce à ces conditions, un bon corps mental, on a terminé son évolution humaine et

l'on commence à se préparer pour *l'évolution surhumaine*, que suivra *l'évolution divine*.

Pour se préparer à cette seconde évolution il faut s'appliquer à développer en soi certaines capacités indispensables à l'homme qui veut franchir la première initiation. Ces facultés sont, en abrégeant :

I. Le discernement, c'est-à-dire la faculté de distinguer ce qui est réel de ce qui est illusoire, la vie de la forme, — la vie cachée sous la forme qui se brise.

II. Le détachement (1), qui est le complément de cette première faculté, car on ne peut se détacher des choses aussi longtemps que la forme s'impose à nous, et que le transitoire dérobe à nos yeux ce qui est éternel.

III. Le contrôle des pensées et celui des actions ;

IV. La tolérance parfaite, vertu rare et difficile, qui ne demande aux hommes que ce qu'ils peuvent donner, et regarde le criminel comme un frère plus jeune.

Ici Annie Besant s'est élevée à une éloquence qui a vivement impressionné son auditoire. « Vous et moi nous avons été criminels dans des vies « passées, maintenant peut-être sommes-nous des saints ; le criminel d'au- « jourd'hui sera un saint dans les siècles à venir. Pourquoi haïrait-on l'en- « fant qui commence son éducation dans le monde?... Ne demandez jamais « d'une âme ce qu'elle ne peut donner à son point actuel d'évolution ; « Ne soyez sévères qu'avec vous-mêmes. »

V. Autre faculté nécessaire : l'endurance, le pouvoir de tout supporter avec patience et sans ressentiment ; considérer toute chose, toute injure subie comme un Karma des existences antérieures, comme une dette à payer au passé, et se montrer reconnaissant envers celui qui nous donne l'occasion de payer cette dette.

Puis développer l'équilibre ; développer la confiance en soi. Non pas dans l'animal qui est notre soi inférieur, mais dans le soi supérieur, le soi divin, et également la confiance dans les grandes âmes qui sont les Sauveurs de l'humanité.

Voilà les qualités à évoluer sur le sentier probationnel. le sentier qui conduit à la première Initiation. La grande conférencière nous parle ensuite de *l'évolution surhumaine*, des quatre initiations par lesquelles l'homme doit passer avant de devenir Maître, et des capacités, des vertus exigées alors en perfection ; le disciple doit s'étudier en tout à la perfection, ne rien laisser dans son travail intérieur ou extérieur, d'incomplet ni d'inachevé. Je regrette de ne pouvoir parler de ces différentes initiations et de devoir écourter ainsi cette belle conférence ; d'ici peu de mois, du reste elle sera publiée ; je n'en citerai plus que les dernières lignes.

(1) Ce détachement conduirait une âme insuffisamment évoluée à l'égoïsme ; il ne s'agit ici que des candidats à l'initiation.

« Arrivés à la perfection, au lieu d'entrer dans le bonheur éternel, dit « Mme Besant, que font les grandes âmes, que font les Maîtres ? Ils regar- « dent avec compassion ce monde de souffrances, cette Humanité qui se « débat dans les fers et ils se disent : je suis libre, mais je veux porter les « fers puisque l'Humanité les porte; je sais tout... eh ! bien je veux par- « tager tout ce que je sais avec mes frères; j'ai la joie parfaite... je veux la « la donner aux hommes ; j'ai la force, je veux la partager avec la foule; « j'ai la pureté,... je veux l'apprendre à ceux qui sont impurs. Je ne veux « pas être sauvé, je ne veux pas être libre pour moi-même ; je ne veux pas « *savoir* pour moi-même; je suis *un* avec l'humanité et je ne veux pas « l'abandonner à sa misère...

« Et ils reviennent sur la terre revêtus du corps physique; libérés ils re- « descendent en prison afin de libérer les prisonniers. Ce sont là les grandes « âmes que nous appelons les maîtres..... tels sont ceux qui ont fondé la « Société théosophique. »

Les personnes qui ont entendu ces paroles élevées et miséricordieuses garderont un inoubliable souvenir de celle qui les prononçait, toute transfigurée et avec une conviction pénétrante ; un souvenir inoubliable de cette noble femme, grande âme entre toutes, qui suit la voie étroite et douloureuse de l'initié pour accomplir — elle aussi un jour — l'acte sublime de « la grande Renonciation. »

A. J. Blech.

THE CLAIRVOYANCE OF BESSIE WILLIAMS

Londres, préface de Florence Marryat.

Bessie Williams (Mme Russell Davies) fut l'amie de Florence Marryat, le célèbre auteur spiritualiste, qui lui a consacré un des plus curieux chapitres de son ouvrage bien connu *There is no Death*. C'est probablement le médium le mieux doué du monde entier sous le rapport de la seconde vue. Açcoutumée, dès l'enfance la plus tendre à voir les Esprits aussi normalement que les vivants, elle vécut littéralement sur la frontière des deux mondes. Assistée par ses guides qui sont célèbres de l'autre côté de la Manche, « Renée », « Godness », « Ned » et surtout la petite Peau-Rouge « Dewdrop », véritable enfant terrible, il était impossible de lui rien cacher du passé et même du futur.

Il faut lire le récit extrêmement intéressant laissé par cette femme de cœur, des expériences les plus variées et les plus émouvantes de ces vingt-cinq années, consacrées à consoler et à éclairer ses contemporains sur les grandes vérités de l'au-delà. Nous ne pouvons que regretter qu'elle ait fort peu tenu note des événements singuliers de sa vie. Cela tient évidemment à ce qu'ils n'avaient plus pour elle l'étrangeté qu'ils ont pour nous. Quoi qu'il en soit, il en reste assez pour éveiller le plus grand intérêt de quiconque *sait* que si extraordinaires que soient ces choses, elles ne sont point impossibles.

G. B.

FAISEURS DE PLUIE

Voici le complément du récit que m'a envoyé M. Jean Finot :

« Les faiseurs de pluie étaient logés dans une hutte contiguë à la mienne. Par certains moyens connus de tous les occultistes, j'eus bientôt gagné leur confiance; ils consentirent à me montrer leur savoir-faire. Un grand feu fut allumé au centre de la hutte et nous nous assîmes autour, aux trois sommets d'un triangle imaginaire. Ils jetèrent dans le feu des herbes sèches et certaines poudres minérales que je reconnus soigneusement, puis ils commencèrent à chanter et à se balancer en arrière et en avant.

Tout à coup ils se levèrent, et le vieillard fit sur le feu comme une série de passes mesmériques. Au même instant, le feu se remplit de serpents vivants, dans lesquels je reconnus le terrible trigonocéphale, le plus redoutable des serpents d'Afrique.

Puis à un commandement monosyllabique prononcé en arabe, les serpents qui avaient commencé déjà à se répandre dans la hutte, se replongèrent dans le feu et disparurent. Le plus jeune, qui n'avait pris aucune part à cette expérience, ouvrit alors sa bouche toute grande, et une tête de serpent y apparut, il saisit cette tête et retira de sa gorge un trigonocéphale de deux à trois pieds de long, qu'il jeta également dans le feu. « Encore » lui criai-je, et à l'instant, il recommença à plusieurs reprises.

J'ajouterai ici, qu'à l'exception de leurs coiffures de plumes, les deux hommes étaient absolument nus, et que toute idée de jonglerie ou d'escamotage doit être écartée.

Le vieillard s'étendit sur le sol et, à sa demande, nous le soulevâmes par les chevilles et par la tête, à une hauteur d'environ trois pieds. Il était parfaitement rigide. Puis nous l'abandonnâmes et il fit, *flottant dans l'air*, le tour de la hutte. Je le suivais de très près. Il s'approcha du mur, et je le vis bientôt flotter *dans l'obscurité extérieure*, bien que le mur n'eut aucun trou. Quand il rentra, toujours flottant dans l'air, dans la hutte, les plumes de sa coiffure et sa peau noire, ruisselaient de pluie.

L'expérience qui suivit fut une évocation. Ils jetèrent dans le feu d'autres substances et des gommes odoriférantes, et après un long silence qui me parut durer une heure, troublé seulement par les murmures du vieillard qui répétait la formule nécessaire, la figure d'un vieillard vénérable apparut au centre du feu. C'était évidemment un Anglais. Il était nu et avait sur le dos une longue cicatrice, de couleur pourpre. Malgré mes efforts, je ne pus tirer de lui un seul mot. Quant au vieux faiseur de pluie, il tremblait comme une feuille et contemplait l'apparition, avec stupeur.

Certainement, ce n'était pas un Anglais qu'il attendait, mais un nègre ; il

finit enfin par prononçer les deux mots nécessaires, et l'apparition s'évanouit.

Ils terminèrent par quelque chose de beaucoup plus sérieux et que j'étais fort désireux de voir, car ce n'était rien moins qu'une reproduction des célèbres mystères des prêtres de Baal. Les deux hommes se mirent à tourner, en sens contraire, autour du feu, dans un cercle aussi large que l'espace dont ils disposaient le leur permettait. De temps en temps, ils faisaient un tour sur eux-mêmes, en chantant un chant étrange. Ensuite, ils accélérèrent, à la fois, le mouvement et le chant, en continuant à tourner comme des toupies. Cela aboutit à un bruit assourdissant, et tout à coup, dans leur main droite, apparut un couteau étincelant. Toutes les fois qu'ils passaient l'un près de l'antre, ils tailladaient leurs chairs nues, la poitrine, les bras, le visage et les flancs... La scène était d'une indicible horreur !... — Les deux figures noires ruisselaient de sang, et les cris continuaient plus effrayants que jamais. On eut dit d'une apparition du Pandæmonium. Une mare de sang couvrait le sol de la hutte; il exhalait cette odeur particulièrement écœurante du sang nègre.

Enfin, les girations s'arrêtèrent et le plus jeune tomba sur le sol, complètement épuisé. Le vieillard ramassa alors les deux couteaux, les essuya soigneusement, et enduisit avec précaution les deux côtés de la lame, d'une sorte d'horrible onguent. Les blessures profondément creusées dans les muscles, continuaient de saigner avec abondance, mais c'était évidemment du sang veineux, et aucune artère ne semblait avoir été offensée. Le vieillard prit le couteau enduit d'onguent et le passa dans les blessures de son camarade, dont les lèvres béantes se rapprochèrent immédiatement. Il prit du même onguent dans ses mains, et lui frotta tout le corps avec vigueur. En un instant, le sang s'arrêta, et les plaies se fermèrent immédiatement, sans laisser de traces. N'eût été la mare de sang, toujours visible sur le sol, j'aurais pu croire que j'avais rêvé. Le jeune homme rendit à son tour, le même service au vieillard, et tous deux vinrent se présenter à moi pour être examinés. *On ne voyait même pas une cicatrice.*Le lendemain, ils avaient disparu sans que personne sût où ils étaient allés. Je ne les ai jamais revus.

JOSEPH DE KRONHELM.

R. D. L. R. Les Parisiens, pendant les mois de mai et juin, ont eu, au Jardin d'acclimatation, les Derviches qui, chaque jour, leur ont donné le spectacle de blessures horribles faites dans les mêmes conditions et guéries par le même procédé. Plusieurs fois les Aissaouas, venus à Paris, nous ont gratifié du même spectacle stupéfiant, dès que, par des danses étranges, ils s'étaient hypnotisés pour être insensibles.

CONFÉRENCE SPIRITE A ORLÉANS

Du *Progrès du Loiret*, 12 mai :

Avant-hier soir, hôtel Sainte-Catherine, M. Léon Denis, un des chefs connus du spiritisme français, donnait une soirée-conférence sur le *spiritualisme expérimental.* La salle choisie était malheureusement un peu trop petite. Parmi les assistants, un certain nombre de dames et MM. Fernand Rabier député, Chenou, Léoman, Barachet, etc.

M. Gavot, conseiller général du Loiret, présente M. Léon Denis aux auditeurs qui presque tous le connaissent pour avoir lu quelqu'un des ouvrages très étudiés et fort bien écrits, qu'il a consacrés à la doctrine qu'il représente avec tant d'autorité.

Ce serait faire injure à M. Denis que de ne voir en lui qu'un conférencier à la parole abondante, facile et cependant précise. Ses conférences sont aussi des actes : elles ont pour but de provoquer ceux qui les entendent à des expériences personnelles d'où peut sortir une conviction. Il a exposé à grands traits l'histoire du spiritisme dans ce dernier demi-siècle, et montré avec quelle ardeur les savants de tous les pays se sont engagés dans la voie nouvelle ouverte à leurs investigations. La France est restée en retard; mais les progrès faits en ces dernières années permettent d'espérer que nous arriverons vite à rejoindre les étrangers.

Sur une question posée par M. Chenou, conseiller à la Cour d'appel, M. Denis développe avec beaucoup de chaleur et un grand bonheur d'expression les satisfactions nouvelles que le spiritisme peut donner aux esprits curieux et inquiets de pénétrer les profondeurs mystérieuses de l'au-delà. Le spiritisme s'adresse à ceux que le scepticisme tourmente : il pourrait réunir, dit le conférencier, dans une conciliation triomphante, le matérialisme qui abaisse et le spiritualisme qui égare.

On sait qu'en 1900 il y aura un *congrès spirite*. Voici, d'après un de nos confrères, en quoi il consistera, probablement :

« Au point de vue purement spirite, le congrès sera une sorte de concile proclamant les croyances fondamentales de l'Ecole. Celles-ci comprennent actuellement : 1° l'existence et l'immortalité de l'âme ; 2° la connaissance du corps spirituel, ou périsprit ; 3° la communication entre l'humanité terrestre et l'humanité désincarnée (lisez les morts). Le comité se propose d'y ajouter la croyance à l'existence de Dieu et la croyance aux vies successives.

« Les adversaires du spiritisme se font volontiers une arme de la divergence qui existe entre les différentes écoles au point de vue des vies successives. Mais cette divergence n'est qu'apparente, car les pays qui n'admet-

tent pas les vies successives sur la terre, croient cependant, à une évolution continue de l'âme par des migrations ininterrompues sur d'autres mondes. La question est donc de savoir si ces étapes s'accomplissent sur le même monde, ou si elles ont lieu chaque fois sur une planète différente, et c'est ainsi qu'elle se posera devant le congrès de 1900.

« Il nous semble qu'elle ne se résoudra pas sans quelques difficultés, le comité ayant prétendu qu'elle soit démontrée par une « méthode rigoureusement scientifique ». Quoi qu'il en soit, il ouvre dès à présent, une immense enquête dans les groupes spirites, afin de réunir le plus de documents possibles sur ce sujet. Et il demande que les adhérents fassent connaître :

a) Tous les cas de réminiscence ou de souvenirs personnels relatifs à une vie antérieure.

b) Toutes les communications d'esprits affirmant avoir vécu plusieurs fois sur la terre, surtout quand ces communications établissent l'identité de l'esprit ;

c) Toutes les prédictions réalisées, faites par des esprits annonçant qu'ils vont revenir habiter parmi nous et qu'ils s'y feront reconnaître.

Voici un programme d'études qui ne pêche certainement pas par la banalité. Le comité espère qu'il permettra d'établir une évidence scientifique et qu'on arrivera à être fixé sur le sort de l'âme, surtout par la multiplicité des témoignages qui se produiront. Il paraît, en effet, que le spiritisme est en plein développement, et que le nombre, déjà considérable des croyants, augmente tous les jours.

LE TORT DE SOULAGER

Les lecteurs du *Journal* connaissent le « nouveau Saint Paul » qui guérit par l'imposition des mains. Si impossible, et trop proche du merveilleux, que puisse paraître ce moyen à ceux qui n'ont point recherché ce qu'était l'action des « initiés » de jadis, de Christ et des Apôtres, qui veulent ignorer la puissance fluidique et la nature de l'Esprit, il s'est affirmé en d'indéniables circonstances ; pour ma part, souvent j'en ai constaté, contrôlé les effets, je les ai même personnellement éprouvés. Depuis quelques mois, tout Paris défile en grande mode, et non en vain, devant le « nouveau Saint Paul » ; mais, depuis des années, dans une humble petite salle au fond d'une cour, une femme d'énergie et de douceur, véritablement inspirée et soutenue par ce qu'elle appelle ses « bons amis », sans nul orgueil, sans nul profit, infatigable mais simple instrument d'une force

bienfaisante, réalise de ces miracles. J'ai vu chez cette admirable Mme Laffineur, rue du Château-d'eau, de véritables résurrections; j'ai vu des sourires revenir et durer sur les visages les plus désespérés, et la reprise là où les médecins avaient abandonné tout.

Qu'est au juste cette force? La médiumnité guérissante, comme toutes les autres médiumnités, n'à pas encore été dégagée de son mystère, mais expérimentalement elle fait ses preuves, elle est; dans les immenses travaux des savants spiritualistes américains, anglais, allemands, dans les livres de Léon Denis et de M. Gabriel Delanne, dans les communications de Mme Noëggerath et les bulletins des innombrables Sociétés d'études psychiques, elle se rattache à un ensemble, à la doctrine de l'au-delà spirite : mais quand on songe aux progrès accomplis par cette doctrine en moins de cinquante ans, il est permis de supposer qu'un avenir proche fixera bien des détails. Nous ne sommes encore que sur le seuil d'une vérité qui révolutionnera le monde.

En attendant, consciencieusement et traditionnellement, le parquet, paraît-il, manifeste, il s'occupe à poursuivre « le nouveau Saint Paul » pour exercice illégal de la médecine. S'il y réussit, ce sera un assez joli étonnement. Voilà un homme qui ne prescrit aucun médicament, qui ne donne point d'ordonnance, qui ne donne même pas de conseil, qui ne reçoit pas d'honoraire, qui ne fait que du bien, qui en tout cas ne fait pas de mal, — singulier médecin. Il en faudrait plus d'un comme celui-là. —Mais espérons encore que M. de Valles, le distingué magistrat commis à cette instruction, ne fera pas à cet homme un crime d'avoir su inspirer et non exploiter la confiance, dé s'en remettre au Dieu qu'invoquait Ambroise Paré, et dè croire, d'une façon au moins inoffensive, qu'une mission de fraternité et de charité, ça peut exister. ALEXANDRE HEPP.

A Paris, que de guérisseurs connus, et surtout que de guérisseurs inconnus, modestes, qui, sans bruit et sans autre désir que celui d'être utiles,guérissent leurs semblables; bientôt, ils seront légion, et les docteurs de nos facultés acquérant ce don, produiront des cures extraordinaires, dans les cas, où, ils reconnaissent actuellement leur impuissance.

LES ASPIRATIONS

Du soleil.

Le soleil attendu réchauffe la planète :
Sous ses rayons divins, éternellement purs,
Se ranime tout être et se font les fruits mûrs,
L'homme et la bête vont, et la plante végète.
Sous son flambeau vainqueur la glace crève et fond
Et se résoud en eau bienfaisante et très douce,
De l'arbre séculaire à la première pousse
Le végétal qui croît goûte un charme profond,
Et l'homme éprouve aussi l'ivresse de ses flammes.

Mais il n'a pas séché le fiel de ma rancœur...
J'aspire vers le jour où le soleil des âmes
Fera fondre à jamais la glace de mon cœur.

JULIEN LAROCHE.

EXQUISSE DE RÉFORME RELIGIEUSE ET SOCIALE (1)

LES RÉFLEXIONS D'UN SOLITAIRE PAR FRÈRE JACQUES

Voici un petit livre qui arrêtera l'attention des esprits préoccupés des grands problèmes qui s'agitent présentement.

L'auteur, une femme, n'est pas à ses débuts dans la littérature religieuse et scientifique; en de courts chapitres, elle a su condenser ses croyances spiritualistes qui nous ont paru d'une largeur et d'une élévation que nos lecteurs sauront apprécier.

Laissant au tempérament de chacun la liberté de choisir les formes dogmatiques qui leur conviennent, ou même de s'en passer, elle insiste sur la moralité de la foi en un principe unique, mystérieux et puissant et sur ce que le christianisme pris dans sa source primitive, c'est-à-dire dans les paroles de Jésus, peut donner de lumière et d'espérance aux âmes qui en peuvent faire les étoiles polaires de leur vie.

L'auteur ne se dénonce pas *spirite*, seulement elle indique ce que la science psychologique qui nous est chère renferme d'avenir. *L'immortalité* conditionnelle, conception répandue en Angleterre et dans les pays protestants, lui paraît acceptable, sans cependant préjuger comment la *seconde mort*, dont il est parlé dans la Bible (2), doit arriver. Est-ce après la vie de l'incarnation terrestre ou après une succession d'incarnations ici-bas ou ailleurs ? L'auteur n'en dit rien.

---

(1) *Revue chrétienne* du 1er mai 1899,

(2) Apocalypse, XXI-8.

Mais ce qui nous a paru d'une haute portée sociale, c'est le plaidoyer vibrant et souvent éloquent en faveur de *la nationalisation du sol*. L'auteur n'est pas collectiviste d'une façon absolue, seulement en ce qui concerne la propriété terrienne, celle qui a besoin de l'effort permanent de l'homme pour fournir à son alimentation, l'auteur demande le concours ferme de l'Etat, et indique un peu sommairement, selon nous, les mesures *lentes et progressives* qui lui paraissent capables d'obtenir tout le dévouement que réclament les travaux agricoles.

A ce propos elle attaque le militarisme qu'elle considère comme une cause de ruine et de démoralisation ; elle termine par une sorte d'hymne « à la Terre mère de toute richesse et de toute beauté ». C'est ainsi qu'on l'a dit ailleurs, *une œuvre courageuse*.

Nous regrettons que l'auteur ait choisi un pseudonyme aussi... bizarre et qui malheureusement a une fâcheuse odeur cléricale. C'est là un bien petit détail.

L'ouvrage se vend un franc. Un tirage à part du chapitre relatif à la nationalisation du sol se vend 0 fr. 25.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME

Du *Phare de la Loire* (Nantes) :

« Jamais le besoin de lumière sur des questions vitales, auxquelles se rattacha d'une manière étroite le sort des sociétés, ne s'est fait sentir d'une façon plus impérieuse. Fatiguée des dogmes obscurs, des théories intéressées, des affirmations sans preuves, la pensée humaine s'est laissée, depuis longtemps, envahir par le doute.

« Une critique inexorable a passé au crible tous les systèmes. La foi s'est tarie dans sa source; l'idéal religieux s'est voilé. En même temps que les dogmes, les hautes doctrines philosophiques ont perdu leur prestige. L'homme a oublié à la fois le chemin des temples et celui des portiques de la sagesse. »

C'est en ces termes que M. Léon Denis résume l'idée du livre nouveau qu'il vient de faire paraître chez Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, à Paris. C'est pour répondre aux données de ce redoutable problème de l'auteur de l'au-delà qu'il a écrit SRIRITISMT ET CHRISTIANISME. Le titre même de son ouvrage indique suffisamment l'esprit qui l'a guidé.

Dans la première partie, M. Denis examine l'état actuel du christianisme et se demande s'il a gardé la pureté philosophique des enseignements de Jésus-Christ.

Dans le seconde, il cherche à lier l'esprit primitif du christianisme à la morale spirite.

Tous les problèmes philosophiques et sociaux de notre époque sont passés en revue dans ce livre, écrit d'un style clair et imagé par un penseur animé d'un vif désir de conciliation, avide d'une synthèse qui satisfasse toutes les consciences, tous les cœurs épris d'idéal, toutes les âmes vraiment religieuses.

Cette synthèse, l'auteur la trouve dans cet enseignement supérieur et universel, jusqu'ici partage exclusif de quelques sages.

M. Léon Denis n'a pas fait une œuvre de combat. Il s'est contenté de reproduire, dans ces pages, les principes élevés que les intelligences d'élite ont recueillis, disent-ils, dans la méditation et dans leur commerce avec l'invisible. La doctrine des Esprits, ajoute M. Denis, n'est pas un système particulier, mais la philosophie éternelle et divine, enseignée par le Christ, ainsi que par les écoles secrètes de l'Orient et qui, dans ses grandes lignes, embrasse tous les temps et tous les pays.

Graduellement, pense l'auteur, elle conduira l'humanité à un rapprochement de tous les systèmes, à une fusion de toutes les doctrines en une même foi qui ne sera plus une religion incarnée en des formes étroites, mais plutôt un idéal de lumière, une large recherche des choses, une vie large de l'esprit.

C'est donc là, à la fois, une lecture attachante et sérieuse. Aussi nous la recommandons à l'attention de tous ceux qui pensent et cherchent.

Un écrivain très expert, nous donnera pour le mois prochain un compte-rendu bien complet du beau et bon volume de M. Gabriel Delanne : *L'Ame est immortelle*, *démonstration expérimentale*, dont le colonel de Rochas nous dit le plus grand bien. Le colonel est un juge expert, et nos lecteurs voudront lire cette œuvre excellente : 3 fr. 50.

M. Ed. Grimard, écrivain bien connu, collaborateur de la *Revue des Deux Monde*, et professeur renommé, fait paraître à notre librairie : *Une échappée sur l'infini*, *vivre*, *mourir*, *renaître*, synthèse spirite d'un maître penseur et d'un véritable écrivain : 3 fr. 50.

Enseignements spiritualistes, reçus par le professeur d'Oxford, Stainton Moses (M. A. Oxon), vient de paraître, traduit par la générale X... Cette œuvre remarquable, de tout premier ordre, est un in-8 de 320 pages. 3 fr.50.

NÉCROLOGIE, DÉCÈS DE J. LERUTH

Monsieur Leymarie,

L'esprit de notre ami Joseph Leruth, est revenu le 2 courant, dans la véritable patrie, après une longue maladie qui l'a torturé pendant 18 mois ; il avait des souffrances sans nom, supportées avec calme et la résignation que donne la foi spirite, et vu sa dernière heure avec sérénité et confiance ; il en parlait avec sa femme et ses enfants comme d'un simple voyage. Président et fondateur du groupe spirite l'*Espérance*, de Poulseur, depuis 22 ans, il s'en est occupé avec un zèle et un dévouement qui ne se sont jamais ralentis; il a droit à l'estime, à la reconnaissance de notre groupe. Nous l'aimons tous et lui jurons une éternelle affection.

Homme d'action, pour tout ce qui est noble, juste et grand, il s'était voué au socialisme sérieux et rationnel, avec une ardeur peu commune. D'une intelligence rare, d'un caractère doux et ferme à la fois, la sincérité et la logique de son raisonnement, joint à son désintéressement absolu, en imposaient à tous.

En 1887, avec quelques amis, il parcourut les communes environnantes pour faire des conférences, promulguer les principes sociaux et grouper les ouvriers de Poulseur et des environs ; il fonda la ligue ouvrière, la Résistance de Poulseur, qui est restée sous son patronage jusqu'à son départ, et à laquelle il a travaillé avec toute l'ardeur et le dévouement que nous lui connaissions, instruisant les ouvriers de leurs droits et de leurs devoirs, et de la nécessité de s'unir pour obtenir une large part, plus équitable au banquet de la vie. Il a fondé une coopérative avec maison du peuple, salle de concert et de conférences, fanfare, Société de secours mutuels, etc. Combien il a veillé et travaillé, que de nuits sans sommeil, pour réaliser ces institutions, buts de ses nobles aspirations.

Le spiritisme avait jeté des racines profondes dans tout son être, il voulait en faire profiter ses compagnons d'infortune; il en parlait dans toutes les circonstances, démontrant par un raisonnement de maître, que le spiritisme bien compris, bien pratiqué, était l'idéal du socialisme bien ordonné, par l'amour de la justice et de la vraie fraternité.

Son enterrement a eu lieu dimanche, 4 juin, à 5 heures de l'après-midi ; il y avait foule, comme on n'en avait jamais vu à Poulseur. A 5 h. 1/2, le cortège s'est formé difficilement; la fanfare la Lyre prolétarienne dont Leruth fut le vrai fondateur, en prit la tête.

Venaient ensuite les drapeaux de la fédération professionnelle sprimontoise, de la jeune garde socialiste d'Ayruaille, de la ligue ouvrière de Prayon-Traaz, de la ligue ouvrière de Poulseur, du groupe spirite, l'Espérance de Poulseur ; le cortège funèbre se dirigea vers le cimetière, les

fenêtres de toutes les maisons occupées par des curieux frappés d'étonnement de voir à Poulseur une foule aussi considérable.

Le cimetière est envahi, on s'y écrase littéralement, avec peine on parvient à frayer un passage au cercueil. Sur la tombe, 7 discours sont prononcés :

M. Joseph Maladry, au nom du groupe spirite l'Espérance, de Poulseur. M. Levau, président de la Société coopérative sprimontoise et au nom de celle-ci. M. Gaston Duparque, au nom de la fédération spirite de la région de Liège. M. Henri Denvel, au nom de la Ligue ouvrière, la résistance de Poulseur. M. Paul, secrétaire, au nom de tous les socialistes de l'agglomération. M. Victor Horion, notaire de Villers-aux-Tours, homme bien noté, et très connu dans le monde savant, qui a, en même temps, profité de la circonstance, pour faire sa profession de foi spirite. Il a dit, en substance, qu'il était heureux et fier de faire part à ses frères, de ce qu'il trouvait bon pour lui, qu'il était né catholique, avait étudié le positivime, le matérialisme et d'autres philosophies, que rien ne l'avait satisfait ; les uns disaient : meurs sans comprendre ; les autres, meurs sans espérer et que, la doctrine spirite était appelée à devenir la religion de l'avenir, puisque seule, elle donnait la clef du pourquoi de la vie, et la certitude que l'on ne meurt pas et que l'âme étant éternelle, c'est à chacun selon ses œuvres, etc.

M. Bovy, a parlé au nom de la fédération socialiste de la province de Liège.

Ces discours ont été écoutés en silence, une attention digne de la circonstance; après l'enterrement, toutes les conversations se portaient sur M. le notaire Horion, parce qu'il est bien vu, et fait beaucoup d'affaires dans le pays.

Nous espérons, Monsieur Leymarie, que vous voudrez donner ce compte rendu dans la revue. Vous connaissiez la vaillance de Leruth qui a bien mérité du spiritisme; il y a travaillé, tant par la plume que par la parole, avec un dévouement infatigable, jusqu'à sa dernière minute.

LÉON FOCROULLE.

N. D. L. R : Oui, nous avons connu ce brave Joseph Leruth et sa famille, aussi le très estimé M. Léon Focroulle, et notre esprit est plein de leur bon et fidèle souvenir. On est fier et honoré d'avoir pressé la main, à de si honnêtes gens.

Ensemble, nous avons inauguré le siège du Groupe l'Espérance, de Poulseur, une vaste salle bien aérée, bâtie par Leruth et Focroulle, dans laquelle nous avons conférencé, toutes portes ouvertes, car il y avait dehors, et ne pouvant entrer, autant d'auditeurs que dans la salle. Rendons hommage à ces lutteurs généreux, à ces frères que nous aimons profondément, et puisse le *Moi* de Leruth, bien degagé, consoler sa chère femme et les siens ; aussi, seconder ses fidèles associés au grand œuvre de rénovation et d'évolution pour le progrès, qu'il encouragera certainement, cet immortel.

La neige est tombée sur mes cheveux, mais elle n'a pu, ni courber ma taille, ni refroidir ma volonté ; l'ancien spirite, qui a 73 ans, porte en son cœur le cher souvenir de ses frères de Belgique. Avec une foule de serviteurs de la cause, il envoie ses vœux à la famille de Leruth.

P. G. LEYMARIE.

M. le colonel, comte de Rochas d'Aiglun et Mme la comtesse de Rochas, ont eu la douleur de perdre leur fils, M. Ed. Eug. Louis de Rochas, âgé de 20 ans; toutes nos sympathies à cette famille si éprouvée, surtout à la sympathique *Mater dolorosa*, qui a fait l'impossible pour redonner la santé à son cher dernier né dont l'intelligence était belle. Que cet Esprit, si distingué, console les siens ; qu'il donne la force à sa mère bien-aimée, en lui prouvant que, si la survie est une réalité subjective pour les spiritualistes de la vieille école, elle est une vérité objective pour une famille de chercheurs véritablement chrétiens qui savent le pourquoi de la vie.

J'ai proclamé ta justice, je n'ai point retenu mes lèvres, tu le sais, ô Éternel !... J'ai publié ta bonté et n'ai point caché la vérité.

(*Psaume* XI, 9, 10.)

Je sais que tu as souffert, que tu as eu de la patience, que tu as travaillé pour mon nom, et que tu ne t'es pas découragée. Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie.

(*Apoc.* II, 3, 10.)

Par la miséricorde de Dieu;

MADAME EULALIE CATALA NÉE EMBRY

vient de quitter la terre pour aller dans l'espace, vivre de la vraie vie, la vie de l'âme.

Les spirites qu'elle a le plus connus, pour répondre au vœu de leur sœur en croyance, ont l'honneur de vous communiquer ce départ d'ici-bas que toute âme éclairée devrait envier.

Adepte dévouée de la doctrine que les Esprits supérieurs, messagers divins, viennent enseigner aux hommes de bonne volonté, Mme CATALA croyait en Dieu, à l'immortalité de l'âme, à la communication des vivants avec les morts, au progrès indéfini, à la pluralité des existences, seul moyen de régénération et de salut.

Convaincue, disait-elle, que la mort est la réalisation de nos rêves les plus doux, de nos aspirations les plus pures, de nos espérances les plus chères, je bénis la mort (1).

Heureuse d'aller retrouver ses chers disparus, elle est morte avec calme et confiance, et demande une prière à ceux qui eurent pour elle quelque sympathie.

Cette communication a été écrite de sa propre main, plus d'un an avant de laisser à la terre sa dépouille mortelle, lorsqu'elle était encore en parfaite santé.

---

(1) Dans cette nuit d'horreur la vie est un sommeil ;
La mort conduit au jour et j'aspire au réveil.

GRESSET.

Bien cher Monsieur Leymarie,

Me sentant malade depuis quelques jours et étant d'un âge très avancé, je vous fais connaître mes impressions, pour les insérer dans la *Revue Spirite*, si vous le jugez convenable ; les voici : 1° Si le spiritisme n'était pas connu, il aurait fallu l'inventer, pour enlever aux hommes la peur de la mort.

2° La confession est un faux passe-port, à valeur provisoire sur la terre, qui ne sert de rien dans la vie spirituelle.

3° A la fin du nouveau siècle la papauté aura sans doute fini son temps ; le spiritisme, alors, marchera, partant en tout et partout le verbe de vérité, l'Esprit de justice.

4° La plupart de ceux qui soignent les bêtes ne se doutent point qu'ils secondent leurs frères cadets.

5° La calomnie, quand on est jeune, glisse sur le *moi*, comme chose bien passagère; mais à l'âge mûr, elle y reste, empreinte comme une couche de peinture. Sachons respecter les cheveux blancs.

Sur ma tombe qui est prête, depuis cinq ans, et sur sa pareille, qui est à Biarritz, celle de mon jeune fils... les paroles suivantes sont gravées :

« La vie matérielle est une illusion continuelle; la vie spirituelle seule est vraie, car la mort c'est la vie. »

. . . .

C'est tout, et c'est ma lettre de faire part à la grande famille spirite. Que Dieu bénisse mes frères en croyance.

André Vincent,
à Mauléon-Soule (Basses-Pyrénées).

BIBLIOGRAPHIE (1)

THOMASSINE. — Poursuivant la série de ses romans : Infernaux et sathaniques, M. A. B. vient de faire paraître *Thomassine* qui est la continuation du roman, l'Envoûtement, mais l'affabulation des deux romans étant complètement distincte, on peut les lire indifféremment l'un ou l'autre.

Dans le premier roman, la scène se passe au moyen âge ; dans le second, à l'époque de la Renaissance, sous la Régence de Catherine de Médicis.

Dans l'Envoutement l'auteur y traite cette question : Peut-on ou ne peut-on pas envoûter ? c'est là ce que se demandent beaucoup de personnes.

Sous la forme de roman, l'auteur y étudie la question et donne la solution vraie et juste de l'envoûtement.

(1) Tous les romans de M. A. B. sont en vente à notre Librairie, 42, rue Saint-Jacques à Paris, P. G. Leymarie, *éditeur*.

Une magnifique préface de J.-M. de Vèze donne sur la question l'opinion de l'écrivain si connu par sa haute érudition.

Les Romans ésotériques de M. A. B. sont aujourd'hui fort recherchés par une élite de lecteurs : occulistes, théosophes, psychologues et en général par un grand nombre de penseurs et de défenseurs de la liberté de conscience. — Ils sont même attendus avec impatience et lus avec un empressement que justifie du reste le puissant attrait qu'ils comportent. — L'auteur a créé un genre tout à fait à part ; de là son succès mérité et de bon aloi.

Nous n'insisterons pas plus longtemps aujourd'hui sur *Thomassine*, nous aurons occasion d'en reparler prochainement.

KATIE KING. HISTOIRE DE SES APPARITIONS (1).

Mme de Laversay vient de réunir en une brochure l'intéressant travail qu'elle avait bien voulu faire pour la *Revue spirite*, en 1897, sur Katie King.

Cette traduction avait vivement intéressé tous nos lecteurs de la France et de l'étranger, elle a même été reproduite dans plusieurs journaux spirites et spiritualistes français, anglais et espagnols.

Cette brochure est illustrée de cinq gravures hors texte représentant quelques unes des apparitions de Katie King et en première page, le portrait de Miss Florence Cook, médium, actuellement Mme Corner, que nous devons à l'obligeance de M. Max Rahn le directeur du journal *Die Uebersinnliche Welt*, de Berlin.

Elle forme un complément très utile à l'ouvrage de William Crookes, *recherches sur les phénomènes du spiritualisme* ; nous engageons donc toutes les personnes qui possèdent ce volume si important, d'y joindre celui que publie Mme de Laversay, avec préface de M. G. Delanne.

Il relate les premières apparitions de Katie King et donne les témoignages de M. Harison, directeur du journal *Le Spiritualist* de Londres ; de M. Benjamin Coleman ; du Dr Sexton ; du Dr J. M. Gully ; du prince Emile de Sayn Wittgensteen, aide de camp de S. M. I. l'empereur de Russie ; de M. Georges H. Tapp ; de M. Henry Dunphy ; de M. Dawson-Rogers ; du professeur William Crookes ; de M. Enmore Jones ; de Mme Ross-Church (Florence Marryat) et aussi le récit par Miss Florence Cook du début de sa médiumnité.

Mme de Laversay a donc accompli une bonne œuvre, en complétant l'historique des célèbres apparitions de Katie King ; plus tard, nos petits-fils voudront consulter ces documents de la première heure, lorsqu'ils relateront, avec fidélité, tout ce qui concerne le spiritualisme moderne.

MARINA LEYMARIE.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). — Qu'est-ce que le Spiritualisme moderne? traduit du *Light*, par A.-B. — Pour les déshérités, par LÉON DENIS. — La Réincarnation, par STÉFANE. — Le Bonheur, par J.-F. — Les phénomènes cryptoïdes. — Le magnétisme à Lyon.

(1) Prix : 2 francs.

— Les formes de la Pensée (*la Fronde*). — Le Fluide universel, par Thécla, de *la Fronde*.

La vie d'outre-tombe (Charleroi). — La Foi non raisonnée, par Ch. Fritz. — Le spiritisme à Anvers, par Mikael. — Communication de l'Esprit de Jean Reynaud, par un Médium à incarnation. — 5e Instruction de l'Esprit Pasteur B.: De l'établissement de la Justice sur la terre; 6e Instruction : De la Loi d'amour. — Enquête sur le spiritisme, par le *Journal de Charleroi*, 13e article : Une séance d'incarnations à Jumet Gohyssart; Le rite; Esprits souffrants et obsesseurs; Etats étranges, par Billy-Young. — Une prédiction de Mlle Couesdon.

Le Moniteur spirite et magnétique (Paris). — Le mal et la souffrance, par B. Martin. — Quelques incarnations, par Michael. — Pression morale dans l'étude du Spiritisme, par L. LaurEys. — La peine de mort. — Ecriture directe. — Un institut psychique. — Conversion au spiritisme du Dr Riccardo Hodgson.

Annales des sciences psychiques (Paris). — Trois cas de prémonition, par Desbeaux. — Quelques cas de télépathie et de pressentiments, par le Dr Van de Lanoitte. — Cas de télépathie, par Durand de Gros. — Musset sensitif, par le professeur E. Lefébure. — Mme Piper et ses expériences, par A. Erny.

La Lumière (Paris). — Suite de l'Etude sur les divers Congrès qui se créent pour la Vérité pour l'an 1900. X! ??? par Lucie Grange. — A Jeanne d'Arc, par Mme L. G. — Lessing rationaliste, réincarnationiste et prophète, par le Dr Lux. — Esquisse d'une évolution scientifique du spiritualisme, par le Dr Marc. — Revue universelle, Dr Lux.

Le Progrès spirite (Paris). — Hommage à A. Kardec. — Les médiums et les esprits, par A. Laurent de Faget. — Devoir et liberté, poésie par Mme L. Desloux. — L'occultisme dans la Bible, traduit de l'allemand, de Hermann Stenz. — Prince et Duc, médecins.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Les fêtes de Jeanne d'Arc et le spiritisme, par Stéfane. — Etude sur la médiumnité, les expériences de M. Janet, par G. Delanne. — Phénomènes psychiques, par le Dr Dusart. — Victor Hugo spirite, par Becker. — La prière. — Nouveau recueil d'observations de certains phénomènes de la Trance, par le Dr Audais. — Croquis psychiques, M. A. B.

Le spiritualisme moderne (Paris). — L'Ignorance, par Beaudelot. — L'Eglise et le spiritualisme, par E. Viguères. — 7e Instruction : De la Prière, voix de l'au-delà du Pasteur B. — L'Ascension, voix d'un ami. — Encore sur le dédoublement. — Le chant du bienheureux, J.-B. D. — Des faits : Apparition et bruits, par Carita. — Expérience de table. — L'Anneau de saphir, par Otto Nillius.

Revue théosophique française (*Le Lotus bleu*) (Paris). — Le Credo chrétien, par Leadbeater. — L'homme et ses corps, par Annie Besant. — Impressions et Réflexions, par L. Colly. — La méditation et le pouvoir de la Pensée, par A. Wachtmeester. — Dieu, l'Univers et l'homme, par le Dr Pascal. — Conférences théosophiques à Paris, par D. A. Courmes. — Echos théosophiques, par Paul Gillard. — Doctrine secrète (suite), par H. Blawastky.

Journal du magnétisme et de la psychologie (Paris). — La littérature spiritualiste, par P. Bonnardot. — Médiumnité et Magie, par Alban Dubet. — Magnétiseurs, par L. Grouard. — L'homme intégral dans son immortalité, par Max Théon. — Sur la voie des mystères, par Mansuy (Science et Foi).

L'Echo du merveilleux (Paris). — Dupuy le Jettatore, par G. Méry. — Concours

de prophéties. — Un ami de Lady Caithness, par l'abbé J.-A. PETIT. — Souvenirs d'une voyante, maisons hantées, par CLAIRE VAUTIER. — Le tableau de la Sainte-Famille, 5 croquis par 5 personnes différentes. — Un bon pasteur : Une lettre du curé de Christot, G. M. et Simplex. — Les réponses de Sainte-Thérèse. — Pierres et talismans, N. — Un triste pressentiment, par MME J. MONGRUEL. — Une messe noire, par S. BASSET. — L'extatique de Kaltern, par l'abbé NICOLAS.

Lire dans la Revue de la *France moderne* de juin, l'article d'ISMALA : Punition d'outre-Tombe.

L'Hyperchimie (Paris-Douai). — Juin, 3e numéro spécial consacré aux procédés américains de transmutation.

Le Journal des Femmes, organe du mouvement féministe sous la direction de Maria Martin (Paris). — Lire l'article de Mme Amélie Hammer, vice-présidente de la Ligue pour le Droit des Femmes.

L'ami des bêtes, illustré (Paris). — L'utilisation des chiens, par ADRIENNE NEYRAT. — Opinion des chevaux sur le désarmement général, par le capitaine DANIEL. — L'esprit et le cœur des Bêtes, par A. MILNE-EDWARDS. — Lamennais, ami des bêtes.

Il vessillo spiritista (Vercelli). — Avis sur les écrits de la vie de Jésus, par VOLPI. — Polémique avec la Revue des études psychiques, par VOLPI. — Daniel Dunglas Home, par A. KARDEC. — Dante et Beatrix, version de Virginia Paganini. — Péché de volupté (spiritualisme moderne). — Le devin, version de Ettore Generini.

Revue des revues, lire l'article si intéressant de Mme Virginie Demont-Breton sur la vie de Rosa Bonheur.

Reçu trois nouvelles revues : *La Fraternidad*, revue mensuelle des études psychologiques, directeur Antonio Ugarte. Administration, Belgrano 2.935, à Buenos-Ayres (République Argentine).

La Ricerca paraissant deux fois par mois, revue des sciences psychiques et morales. Administration, via Marco Polo, n° 4, à Milan (Italie).

La Rivista Espirita, journal de propagande, organe de la Société spirite Allan Kardec, à Porto Alegre Estado do Rio Grande do Sul, Brazil.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



42e ANNÉE. N° 8. 1er AOUT 1899.

DOUZE ADHÉSIONS A L'EXISTENCE DE L'AU-DELA

A l'heure même, où des journaux mal renseignés, guidés par un objectif misérable et méprisable, clamaient à tous les vents la défection spirite d'un illustre astronome, en interprétant faussement ses articles des *Annales politiques et littéraires* (surtout celui du 7 mai 1899), nous enregistrions douze définitives et importantes adhésions au spiritisme ou spiritualisme moderne.

Ces douze adhésions sont précieuses, par la notoriété de ceux qui les donnent et, surtout, par la compétence de ces savants investigateurs qui, à l'aide de recherches longues et suivies, sont arrivés avec une sage lenteur à posséder une conviction irrésistible.

Vu sa sincérité, M. Camille Flammarion qui, au fond, sait plus de choses qu'il ne veut l'avouer, quant à la survie, sera comme nous enchanté de ces nouvelles adhésions.

Tous les collaborateurs d'Allan Kardec en seront heureux.

Comme simple réponse et pour arrêter les élans de joie des rédacteurs affolés de la *Libre Parole*, du *Journal* et *tutti quanti*, nous signalons la profession de foi courageuse et retentissante que publient dans les grands

journaux américains les membres savants de la *Psychological research Society*.

Cette société fut instituée, tant en Angleterre qu'en Amérique, pour l'examen des phénomènes spiritualistes, à l'instigation de deux de ses membres les plus actifs : le professeur James H. Hyslop, pour l'Amérique, et le professeur Richard Hogdson, pour l'Angleterre.

On sait que, depuis de longues années, cette société, uniquement composée de savants spécialement versés dans les études philosophiques, psychologiques et mentales, s'était proposée d'examiner, avec la plus entière rigueur, les faits spirites, et d'en faire justice s'il y avait lieu.

La plupart de ses membres étaient des sceptiques endurcis ; ils se proposaient ouvertement, de démasquer la fraude des médiums.

Voici le résultat auquel vient d'aboutir leurs longues, patientes et savantes recherches, publié dans un supplément spécial de cette année du *New-York journal and Advertiser*.

La conviction s'est faite par Mme Piper, le médium déjà célèbre des esprits « Phinuit » et « Georges Pelham ».

La Commission était ainsi composée :

Membres de la Commission

Président : **Charles William Eliot**, président de l'Université d'Harward.

Membres : **Charles Eliot Norton**, professeur d'art et de littérature au collège d'Harward.

Professeurs ; **William James**, professeur de psychologie au collège d'Harward.

— **Nathaniel S. Shaler**.

— **Herbert Nichols**.

— **John Trowbridge**.

— **William R. Newbold**, professeur de psychologie et de philosophie à l'Université de Pensylvanie.

— **Olivier Lodge**, F. R. S. au collège de Cambridge (Angleterre).

— **Oscar Browning**.

— **James H. Hyslop**, professeur de logique et de science mentale à l'Université de Columbia.

— **Richard Hogdson**, professeur de psychologie à l'Université de Cambridge (Angleterre).

Docteur : **S. Weir Mitchell**.

— **William Dean Howell**.

Malgré le grand intérêt qui s'attache aux récits faits par Richard Hodgson, Olivier Lodge, William James, Minot Savage, etc., nous nous bornerons,

pour aujourd'hui, à donner les appréciations des professeurs James Hyslop et R. Hodgson.

Opinion du Professeur J. Hyslop

« Dans un an, j'espère pouvoir démontrer au monde, par des preuves irréfutables, qu'il y a une autre vie au-delà de celle-ci.

« Aujourd'hui, je dois me contenter de dire qu'il n'y a pas un iota d'évidence, de l'immortalité, dans toute autre méthode que celle des recherches psychiques. (On sait que cela signifie le spiritisme) (N. du trad.).

« Et quand je parle d'immortalité, j'entends la survivance de la personnalité, la continuation de la conscience, au-delà de la vie du corps.

« *Je crois être en possession de faits irréfutables, qui démontrent l'immortalité.*

« J'ai vu des phénomènes supranormaux authentiques, inexplicables par la fraude, par l'illusion ou par la suggestion, et dont la signification sera comprise par tout homme de science.

Je ne suis pas prêt, maintenant, à présenter mes preuves, mais dans un an, j'espère avoir complété mes expériences et mes recherches ; alors je pourrai prouver, d'une façon satisfaisante, ce qui n'a jamais été démontré : l'immortalité de l'âme. »

Opinion du Professeur R. Hodgson

« Le monde est à la veille de grands événements. Dans deux ans, peut-être avant, par l'intermédiaire de la plus remarquable femme qui ait paru depuis des siècles, j'apporterai au monde entier une nouvelle interprétation des lois de l'humanité, de cette grande religion universelle primitive, à laquelle aucun dogme, aucune secte actuelle ne peut s'opposer.

« Ce sera une nouvelle révélation, une nouvelle foi. Tout sera éclairci pour l'humanité qui souffre, torturée de doutes et vacillant de ci et de là.

Les vieilles vérités, toujours nouvelles, sont redites et crues.

Quand le professeur Hyslop déclare qu'il a conversé avec les esprits de ceux qui sont morts depuis longtemps, il n'a énoncé qu'*un fait pur et simple*. »

Interview de R. Hodgson

Un représentant de journal a eu une entrevue avec le professeur Richard Hodgson, le représentant américain de la Société anglaise de recherches psychiques ; cette entrevue eut lieu dans le local de la Société, Boylston place, n° 5, à Boston.

« Pendant une période de douze ans, dit le professeur Hodgson, j'ai eu, par la médiumnité de Mme Piper, des communications avec les esprits de

ceux qui sont morts depuis quelque temps. Au début, et à vrai dire, pendant les premières années, je ne croyais absolument pas au pouvoir de Mme Piper.

« Je n'avais qu'un but ; découvrir la fraude et la supercherie.

« J'étais assidu aux réunions de Mme Blavatsky, toujours mêlé à la foule qui l'entourait.

« Pour être franc, j'allais chez Mme Piper, avec le professeur James, dans le but de la démasquer, il y a de cela douze ans.

« Aujourd'hui, je suis prêt à dire que je crois à la possibilité de recevoir des messages de ce qu'on se plaît à appeler le pays des Esprits.

« J'entrai dans cette maison, profondément matérialiste, ne croyant pas à l'existence après la mort et aujourd'hui, je dis simplement : *je crois*.

« La démonstration m'a été faite, de façon à m'ôter même la possibilité d'un doute.

« Aujourd'hui, ce sont des centaines de personnes qui attendent sans cesse l'occasion d'avoir une séance de Mme Piper ; cela dépasse notre désir, et la possibilité d'y satisfaire.

« L'influence qui la dirige maintenant avait donné avis, qu'à l'avenir, son action s'exercerait de manière à diminuer la distance qui sépare les deux mondes, celui d'avant et celui d'après la mort; le changement s'est produit au mois de janvier 1897.

« Les premiers guides, *Phinuit*, *Pelham* et autres, sont en réalité sortis du cercle d'influence de Mme Piper, et leurs places ont été prises par deux individualités particulières, qui dirigent actuellement les communications qu'elle reçoit. Nous connaissons la première, qui agit par la voix, sous le nom de *Imperator* ; et la seconde, qui agit par l'écriture, est connue sous le nom de *Rector*.

« J'ai reçu du premier, des communications innombrables, spécialement sur les relations qui existent entre l'homme et l'Infini ; elles sont d'une portée si troublante, que je suis tout tremblant des possibilités sans nombre qu'elles nous dévoilent. »

Qu'ajouterions-nous à de telles paroles, prononcées par un savant, un professeur de psychologie, qui déclare avoir étudié pendant douze ans, dans le but de dévoiler la fraude et de démasquer les médiums, et qui, après avoir fait profession de matérialisme déterminé, et ayant plus que personne qualité pour trancher la question, répond, les mains pleines de preuves, à ceux qui ne croient plus sans motif sérieux, ces simples mots : « JE CROIS ».

Exactement comme Allan Kardec, comme Sir Russell Wallace et William Crookes.

G. BÉRA.

Nota. — Le volume, *la Genèse selon le spiritisme*, est une œuvre personnelle d'Allan Kardec qui, dans 475 pages, a magnifiquement synthétisé, en 1869, les connaissances spirites de cette époque; M. Flammarion, qu'on a mis en jeu dans la presse habituée à mentir, n'a jamais émis la prétention que cette œuvre lui soit due, ni qu'elle provienne des esprits.

Les fervents catholiques qui thésaurisent à l'aide de publications spirites, pour déclarer que le démon seul se communique calomnient, car il en reste toujours quelque chose; trente pages d'un médium ne sont pas *la Genèse*. Un ancien médium, se fut-il rétracté cent fois, et bien d'autres avec lui, n'empêcheront pas le fait brutal de communication effective entre les vivants et les morts ; tout au plus, les affirmations personnelles n'engagent-elles que celui qui les publie sous sa responsabilité.

Depuis 1855, chaque année, le spiritisme est porté officiellement dans la tombe dont il ressuscite, cet éternel, pour enterrer méthodiquement ses contradicteurs.

En somme, beaucoup de bruits pour rien.

P. G. Leymarie.

FLAMMARION ET LE SPIRITISME

Le Figaro, du 10 *juillet* 1899 : Depuis quelques jours tous les journaux annonçaient que M. Camille Flammarion, l'astronome bien connu, avait déclaré dans une lettre que, si jusqu'à ce jour il avait été un fervent adepte du spiritisme et des doctrines d'Allan Kardec, il reconnaissait actuellemont son erreur et se séparait complètement de ses nombreux amis spirites.

Connaissant M. Camille Flammarion depuis de longues années, j'ai voulu savoir quelles étaient les causes qui avaient pu amener si brusquement, chez ce savant distingué, une semblable détermination.

Je me suis donc rendu à Juvisy, où il se trouve en ce moment.

M. C. Flammarion me reçoit dans son cabinet de travail, dont les tables sont encombrées de documents, de livres, de notes.

— Bonjour, cher maître; que se passe-t-il donc et pourquoi cette lettre d'abjuration.

— Mais je suis stupéfait du bruit qui se fait depuis quelques jours sur mon nom, je n'ai écrit aucune lettre, et je ne renonce à aucune de mes études.

— Alors, cette prétendue abjuration est fausse?

— Absolument. J'étudie toujours avec soin tous les phénomènes psychiques et je suis plus convaincu que jamais que nous sommes très ignorants. D'ailleurs, je travaille depuis quelques mois à un volume qui sera bientôt terminé : *l'Inconnu et les problèmes psychiques*. Je traiterai tout particulièrement dans cet ouvrage des apparitions et des manifestations de mourants. J'ai reçu à ce sujet plus de 4,000 lettres de tous les points du globe, mais

comme je tiens à ne m'appuyer que sur des faits contrôlés par plusieurs personnes, et à ne les traiter que sur des données scientifiques, je suis obligé de veiller avec le plus grand soin afin d'écarter tous les phénomènes pouvant donner prise à la supercherie.

— Puisque vous n'avez écrit aucune lettre, à quoi attribuez-vous ce bruit, dont tous les journaux se sont fait l'écho, que vous renonciez à croire au spiritisme?

— Je n'en sais trop rien, je vous l'avoue. J'ai reçu depuis deux ou trois jours une quantité considérable de lettres de nombreux spirites de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, et si les uns ne veulent pas croire à la nouvelle publiée, les autres me reprochent amèrement ma défection. Il n'y a qu'une réflexion de ma part, publiée à la suite d'un article que j'ai fait paraître dans les *Annales politiques et littéraires*, qui ait pu donner lieu à la supposition faite d'un changement dans mes convictions. Cet article traitait de diverses communications obtenues par Victor Hugo à Jersey. Aux questions posées en vers par le grand poète, l'esprit répondait également en vers d'une beauté et d'une envergure dignes du maître lui-même, qui étaient encore inédits et que j'ai publiés en les commentant.

« Je concluais par deux théories : ou c'était bien un esprit indépendant qui se manifestait, ou le médium se trouvait influencé par le reflet même de la pensée de Victor Hugo, et c'est sur cette dernière supposition que je m'arrêtais.

« Toutefois, j'ai indiqué en même temps, que les deux hypothèses sont soutenables. La meilleure preuve que je n'ai pas renoncé à l'étude de ces phénomènes, c'est que dernièrement j'ai fait venir de Naples la fameuse médium Eusapia, pour étudier chez moi les expériences remarquables du genre de celles de Home, faites par cette femme.

« J'ai pris moi-même des photographies instantanées, par exemple lorsqu'une table se trouve soulevée des quatre pieds à la fois, à quinze ou vingt centimètres du sol. Ces phénomènes ayant lieu chez moi, vous pensez bien que je ne me serais pas prêté à la moindre supercherie et que ce n'est pas au lendemain du jour où j'ai vu de semblables expériences que je renoncerais à ces recherches ; toutefois, je serai toujours très sévère sur les phénomènes spirites qui doivent être soigneusement contrôlés. Il y a là aussi beaucoup de crédules dont je ne partage pas du tout les illusions.

Pendant notre conversation, Mme Camille Flammarion, qui consacre tout son temps à travailler avec son mari, est entrée, et elle aussi a manifesté son étonnement de la campagne faite par les journaux.

— Avant de prendre congé de vous, cher maître, voulez-vous me permettre de vous demander votre avis, cette fois comme astronome, sur cette fameuse prédiction de la fin du monde pour le 13 novembre prochain ! Quel phénomène astral va-t-il donc se produire !

— Rien du tout, ou bien peu de chose, nous répond en riant M. Flamma-

non : la fin du monde n'est pas près d'arriver. Il y aura tout simplement, dans la nuit du 13 au 14 novembre, une très abondante pluie d'étoiles filantes, phénomène qui se reproduit d'ailleurs tous les trente-trois ans.

— Alors, la fameuse comète dont la queue devait anéantir la Terre !..,

— Il n'y aura pas plus de comète que je n'ai écrit de lettre renonçant à mes recherches psychiques. Mais vous verrez que les journaux en annonceront une tout de même.

« A propos des forces inconnues, ajoute-t-il, il y a là des problèmes importants à étudier, aussi dignes d'attention que tous ceux de l'astronomie, et je continuerai de le faire avec indépendance et loyauté. »

Sur cette affirmation consolante, nous prenons congé du sympathique et aimable savant et de la si gracieuse et charmante Mme Flammarion.

ED. BOURGÈS.

N.D.L.R. Nos amis avaient préparé de remarquables articles pour la *Revue Spirite*, quant aux déclarations d'Anti-spiritisme faites par C. Flam. Après ce qui précède, M. Oliver et d'autres personnes pour l'Espagne ; MM. les professeurs Vespasiani et ses F... pour l'Italie ; M. le professeur Metzger pour la Suisse ; M. Lebel et les spirites Belges et Germains ; M. Auzanneau et Mme Claire G. pour Paris ; et nos autres correspondants si profondément surpris par une soi-disant apostasie, comprendront que nous ne puissions imprimer leurs articles dans la *Revue*. Cent pages ne les pourraient contenir. Ils n'auraient plus leur raison d'être.

Nous les remercions vivement, ces bons défenseurs de la cause, et nous comptons toujours sur ces militants pour ne point laisser entamer nos conquêtes dans le champ du spiritualisme moderne.

P. G. L.

MISTRESS PIPER

Dans son livre : *History of modern american spiritualism*, Mme Emma Hardinge s'exprime ainsi :

« En décembre 1847, une famille du nom de Fox, vient demeurer dans le village d'Hydesville. Cette famille était composée du père, M. John D. Fox, de mistress Fox, la mère, et de trois filles, dont les deux plus jeunes, Marguerite et Kate (Catherine) étaient âgées, la première de 15 ans, la seconde de 12 ans...

« Quelques jours après leur installation dans la maison qu'ils avaient achetée à Hydesville, des faits étranges s'y passèrent. Cela commença par des coups frappés qui semblaient généralement venir de la chambre à coucher, ou du cellier situé au-dessous.

« Mme Fox attribua d'abord ces bruits à un cordonnier, son voisin; mais elle fut forcée de reconnaître que sa propre maison en recelait la cause, quand le mystérieux frappeur se mit à agiter les meubles et à imprimer des mouvements d'oscillation au lit dans lequel dormaient les enfants. Parfois les bruits ressemblaient à des pas sur le parquet, parfois encore les enfants se sentaient touchés par quelque chose d'invisible, semblable à une main froide, ou à un gros chien se frottant contre leur lit.

« En février 1848, les bruits devinrent si distincts et si continus, que le repos de la famille était troublé toutes les nuits. M. et Mme Fox s'épuisèrent en vains efforts pour en découvrir la cause.

« Le vendredi 31 mars, la famille se sépara plus tôt que de coutume, fatiguée des *troubles* de la nuit précédente.

« La mère avait bien recommandé aux enfants de dormir tranquilles et de ne faire aucune attention aux bruits accoutumés. Mais, comme pour narguer cette détermination, les coups frappés retentirent bientôt plus forts et plus obstinés que jamais, rendant tout repos impossible. Les enfants appelèrent et se dressèrent sur leur lit pour écouter. M. et Mme Fox accoururent au bruit, firent jouer pour la centième fois les fenêtres et les portes, afin de s'assurer que le tapage ne venait pas de là; les coups frappés comme par moquerie imitaient le bruit produit par les volets qu'agitait M. Fox. A la fin, la plus jeune des filles, Kate, qui, dans sa naïve innocence, s'était familiarisée avec l'invisible frappeur, à tel point qu'elle s'amusait beaucoup plus qu'elle ne s'alarmait de sa présence, fit claquer ses doigts et s'écria : — Ici, monsieur Pied-Fourchu, faites comme moi! — L'effet fut instantané; M. Pied-Fourchu fit entendre aussitôt les mêmes claquements de doigts, en nombre pareil. L'enfant fit en l'air un certain nombre de mouvements avec ses doigts et son pouce, *mais sans bruit*, et son étonnement joyeux redoubla quand elle entendit frapper un nombre de coups égal à celui des mouvements silencieux qu'elle avait faits...

« — Mère, s'écria-t-elle, écoute! il voit aussi bien qu'il entend.

« La mère aussi émerveillée que sa fille, dit au frappeur mystérieux : — Compte dix! Il obéit. — Quel âge a ma fille Marguerite? — Quel âge a Kati? — Il fut répondu exactement aux deux questions. — Combien ai-je d'enfants? — La réponse, cette fois, ne fut pas exacte. Sept coups furent frappés. Mme Fox n'avait que six enfants vivants. Elle répéta sa question à laquelle répondit encore le nombre sept. Soudain elle s'écria : — Combien en ai-je de vivants? — Six, fut-il répondu. — Combien sont morts? — Un seul coup fut frappé. A cette nouvelle question : — Etes-vous un homme, vous qui frappez. — Aucune réponse ne fut faite, mais à celle-ci : Etes-vous un esprit? il fut répondu par des coups nets et rapides. Enfin à cette autre demande : Voudriez-vous frapper, si j'appelais des voisins? des coups répondent, et elle envoya son mari chercher une dame du voisinage, Mme Redfield, qui, après avoir questionné de la même façon et obtenu des réponses

nombreuses et toujours correctes, s'en fut grandement troublée, appeler d'autres voisins. Pendant presque toute la nuit on procéda aux mêmes expériences, avec le même succès » (1).

Telles sont les premières manifestations, et telle est l'humble origine du formidable mouvement qu'est devenu le spiritualisme moderne. Bientôt, un membre de la Société des Quakers, Isaac Post, eut l'idée « de réciter à haute voix, l'une après l'autre, les lettres de l'alphabet, en invitant l'esprit à désigner par des rappings, celles qui composaient les mots qu'il voulait faire entendre. L'expérience réussit. La communication sérieuse avec l'invisible, *le spirttual telegraph*, était trouvé. On pouvait, telle fut la croyance immédiate, correspondre avec les esprits des morts. Chose étrange autant qu'inattendue : le phénomène n'avait guère lieu qu'en présence des demoiselles Fox, de Kate surtout, la plus jeune. C'est elle qui servait d'intermédiaire entre les vivants et les soi-disant morts, elle qui était le médium.

Mme Emma Hardinge continue : « Outre les communications destinées à expliquer le phénomène et à faciliter les moyens de correspondance, nombre d'esprits, amenés par des affections de famille ou dans le but d'aider à la constatation du phénomène, venaient réjouir le cœur de leurs amis étonnés, par des témoignages directs et indiscutables de leur présence, proclamant la joyeuse nouvelle qu'ils vivaient toujours, qu'ils aimaient toujours, et annonçant, avec les tendres expressions de l'affection humaine et la sagesse d'êtres placés dans une sphère plus élevée de la vie, qu'ils veillaient sur les bien aimés qui avaient pleuré leur mort, et remplissaient auprès d'eux le gracieux ministère des anges gardiens.

***

Pourquoi rappeler ces faits qui sont connus et archi-connus ? C'est que, dans l'étude d'une question, il est bon, toujours, de remonter si possible jusqu'aux manifestations initiales. On comprend mieux les choses en les prenant à leur origine. Parfois aussi, l'on y trouve la réponse anticipée à des objections qui ne seront soulevées qui beaucoup plus tard. Que deviennent, par exemple, et la conscience subliminale, et la télépathie et l'automatisme devant les faits si simples qui sont le point de départ du spiritisme ? Rien n'y est préparé, rien n'y est voulu. Impossible d'en contester la parfaite spontanéité. Bien loin de les rechercher, on les fuirait plutôt. Les témoins les plus directs et les plus immédiats s'en inquiètent et s'en effraient. Longtemps ils s'ingénient à en découvrir les causes cachées, à en surprendre les mystérieux auteurs. Peine perdue ! Les frappeurs demeurent invisibles. Et voici qu'au fait matériel, déjà bien étonnant, s'ajoute le fait intellectuel qui l'est davantage. L'intelligence elle-même qui y préside n'a rien de vague ni d'imprécis. Elle s'affirme de la manière la

(1) Voir Eugène Nus. Choses de l'Autre Monde, p. 177, 180.

plus nette et la plus décisive. Ceux qui agissent et ceux qui parlent sont des êtres semblables à nous; des êtres qui ont, comme nous, vécu sur la terre, et qui, de leur actuel séjour, continuent de nous aimer et de s'intéresser à notre sort.

Une révélation si imprévue devait susciter, d'une part, un enthousiasme sans bornes, de l'autre une irréductible contradiction. Le scepticisme, le matérialisme, la science, tous les dogmes et tous les absolutismes ne pouvaient pas ne pas s'élever contre une prétention dont la conséquence inévitable était la négation de presque toutes les doctrines considérées comme immuables.

Le fait spirite — et plus encore son explication, eût donc contre lui, dès les premiers jours, non seulement les prétendus esprits-forts pour qui nier est une marque de supériorité, mais tous ceux aussi dont la foi séculaire se sentait menacée par des phénomènes qui remettaient tout en question. Les autres, les simples, guère plus habitués aux distinctions subtiles des casuistes qu'aux spéciaux sophismes des faux savants, acceptèrent, avec le fait, l'interprétation qu'il semblait comporter, affirmant sans hésiter l'intervention des esprits d'outre-tombe dans les manifestations. Lorsque la table dictait des noms aimés, enseignait, conseillait, réprimandait, ou encore dissertait avec autorité sur les plus graves problèmes, ils croyaient, non pas sans doute à la table elle-même, mais à ceux qui, par son moyen, apportaient aux hommes, outre l'assurance de leur vie continuée par-delà le sépulcre, la révélation de leur nouvelle manière d'être et de sentir.

Pourtant, le fait acquis, on pouvait, au lieu de conclure, laisser la porte ouverte à toutes les hypothèses de l'avenir. Ainsi font ceux qui, de peur de se compromettre, ne disent jamais ni oui ni non. Ainsi agissent, de leur côté, quelques rares, très rares savants d'une conscience scrupuleuse jusqu'à l'excès. Craignant de se tromper, soit qu'ils aillent à droite, soit qu'ils aillent à gauche, ils restent dans une prudente expectative. Ils vivront toute une longue vie de travail et de recherches incessants sans jamais aboutir ni se décider. Leur indétermination, pleine de délicatesse et de probité, est digne de tout respect. Mais pouvait-on attendre la même irrésolution et les mêmes susceptibilités de la grande masse? ces irrésolutions et ces susceptibilités étaient-elles désirables? Nous ne le pensons pas. On ne vit pas d'indécision. Faute de savoir choisir, l'âne de Buridan mourut de faim entre un picotin d'avoine et une botte de foin. On a donc eu raison d'aller droit au but. A des phénomènes d'ordre nouveau, et qui ne rentraient sous aucune des catégories alors connues, il fallait, de toute nécessité, une explication qui ne fût pas en désaccord trop sensible avec eux. Comme la science d'ailleurs se récusait, le champ restait libre aux théories extra-scientifiques; extra-scientifiques, disons-nous, et non anti-scientifiques. Pour être en dehors de la science et de ses lois connues, certaines choses n'en sont pas moins très réelles. A peine, au reste, est-il besoin de le dire,

la science n'est pas faite ni parfaite, elle se fait et se parfait de jour en jour. Tout progrès a ses précurseurs, toute connaissance ses initiateurs. Pour être ingrat et difficile, le rôle des uns et des autres reste éminemment utile. Ils sont la force qui ébranle et soulève la lourde machine humaine pour lui faire gravir, degré par degré, les échelons ascendants du savoir. Grâce à leurs efforts jamais lassés, de nouveaux horizons s'ouvrent à la curiosité humaine; les barrières, devenues inutiles ou encombrantes, tombent. Ils secouent incessamment la torpeur commune et l'universelle routine. Si leur initiative, parfois téméraire, trouble de longues et chères habitudes, nous ne lui sommes pas moins redevables de tous les pas faits en avant. La conquête progressive de la vérité a pour base les faits nouveaux appelant à leur suite des idées nouvelles.

Tel a été le rôle du spiritisme. Nouveau à nos yeux, nécessitant des hypothèses nouvelles, il a été reçu un peu partout comme un intrus. On a cru qu'on s'en débarrasserait en le niant ou en faisant semblant de l'ignorer. Vaine attente! Il était partout. Il fallut s'avouer qu'il existait; il fallut l'étudier, ne fût-ce que pour le combattre plus sûrement. Chose merveilleuse! Cet ennemi qu'on poursuivait, et qu'on prétendait honnir, a plus fait, en cinquante ans, pour l'exacte connaissance de la constitution intime de notre être que toutes les sciences réunies dans le cours des siècles.

Les découvertes succédaient aux découvertes, les expériences aux expériences. A mesure que les investigations se multipliaient dans les deux camps des adversaires et des partisans du spiritisme, un rapprochement se faisait entre eux au grand profit de la vérité. Les premiers se voyaient contraints de renoncer à quelques-unes de leurs préventions, les autres, de faire le sacrifice de quelques affirmations trop absolues. Partis des points les plus opposés, croyant marcher en sens contraire les uns des autres, ils tendent bien plutôt à se rencontrer. Un point leur est dès à présent commun : *le fait est acquis*. Reste le différend relatif à l'explication. Là même, la distance qui les sépare, petit à petit diminue. Plus l'étude se fait complète, et plus les savants se trouvent acculés à d'insurmontables difficultés. Leurs théories les plus ingénieuses se heurtent, impuissantes, à certaines manifestations. Telles médiumnités résistent victorieusement à toutes les hypothèses successivement imaginées pour en rendre compte. Si bien que, de temps à autre, l'on nous apprend la conversion à la thèse des esprits de l'un ou de l'autre de nos antagonistes les plus constants et les plus déterminés.

Tel est le cas relativement récent de M. Hodgson. Depuis de très longues années, il étudiait la question. Il avait été en relations avec les occultistes et les théosophes. De nombreux médiums lui avaient fait voir les phénomènes les plus divers. Rien ne l'avait convaincu. Dans les faits, en apparence les mieux établis, il savait découvrir la fissure par où se perdait, à

son sens, la valeur qu'on leur supposait. Où, s'il admettait la réalité de certaines manifestations, du moins les expliqua-t-il toujours par l'une quelconque des théories scientifiques en cours. Le spiritisme n'était pas fait pour l'attirer, encore moins pour le séduire. Mais il était sincère. Il devait trouver son chemin de Damas. Mme Piper, un médium américain, accomplit ce miracle de le convertir à nos doctrines. Ce ne fut pas sans peine qu'elle y réussit. Il ne s'avoua vaincu qu'après plusieurs séries d'expériences au témoignage éclatant desquelles il lui fut impossible de résister plus longtemps.

Quelle est donc cette mistress Piper? On est plutôt avare de renseignements à son sujet. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle se maria en 1881, et qu'elle eut un premier enfant en 1884. Comme elle souffrait d'une tumeur, des parents de son mari lui conseillèrent d'aller consulter un médium professionnel, le Dr Cocke, qui donnait des avis médicaux. Elle s'y fit conduire par son mari, pour savoir si le mal qui la tourmentait était ou non un cancer.

Le médium, aveugle, avait le don de développer d'autres médiums. Dès la première séance (29 juin 1884), il lui dit quelle pourrait faire un remarquable médium. Elle y éprouva de curieux tressaillements. Elle pense aussi, mais sans en être sûre, qu'elle perdît connaissance pendant quelques moments.

Le Dr Cocke prétendait avoir pour « contrôle » un médecin français dont il prononçait le nom de Finny (= Finet). C'est là, plus que probablement, l'origine du Dr Phinuit de Mistress Piper.

Le lendemain était un dimanche. Curieux de revoir si sa médiumnité se développerait, des amis l'engagèrent à retourner auprès de Cocke. Elle eut ainsi une deuxième séance. Le médium lui plaça la main sur la tête. Elle perdit connaissance et vit, outre un *flot de lumière* (1), des figures étranges et une main passant devant elle. Elle fut contrôlée par une jeune Indienne, se nommant Chlorine, et fournit un test remarquable à un étranger présent. Elle écrivit un message à cette même séance.

Quelques séances de plus eurent lieu chez Cocke. Elle y était toujours contrôlée par Chlorine. Bientôt elle essaya des expériences chez elle. Des parents et des amis y assistaient. Elle fut d'emblée contrôlée par Phinuit; occasionnellement aussi par I. S. Bach, Longfellow, etc., au total une demi-douzaine d'esprits.

Phinuit, dont la spécialité avait d'abord été de donner des conseils médicaux, devint bientôt, du consentement unanime des autres contrôles, le principal inspirateur, le contrôle permanent de mistress Piper.

(1) Elle avait vu un flot de lumière analogue, quelques mois auparavant en s'évanouissant à la suite d'un coup subit reçu sur la tête.

*
* *

Tel est notre médium. Sa médiumnité est double. Elle se manifeste, tantôt par la parole, tantôt par l'écriture, très fréquemment par les deux à la fois. Mais des années durant, la voix ne fut contrôlée que par le personnage qui se désignait lui-même sous le nom de Phinuit. D'où venait et qui était ce prétendu docteur? On n'a jamais pu le savoir. Tous les renseignements fournis à son sujet se sont trouvés faux. Cependant, si l'on n'a découvert nulle part, les traces de son passage sur la terre, il a donné les preuves les plus topiques de sa clairvoyance, à moins que ce ne soit de celle de son médium, dont on a prétendu qu'il n'était que la personnalité seconde.

Il n'agissait pas seulement en son propre nom, mais aussi, et le plus souvent, au nom et pour le compte des nombreux esprits qui venaient se manifester par Mistress Piper. Il se faisait leur intermédiaire, il leur servait d'interprète.

Mais sont-ils vraiment des esprits ceux qui désirent se communiquer de la sorte aux vivants de la terre? Faut-il les croire, quand ils nous disent que, morts à la vie de la terre, ils n'en continuent pas moins d'être, d'agir, d'aimer et de vouloir le bien de ceux qui leur furent et qui leur sont chers ? Ils l'affirment; ils l'affirment même avec insistance. Nos résistances semblent les contrister. Les évocations ne leur déplaisent pas. Bien loin qu'elles leur soient un ennui ou un tourment, elles leur sont une joie. Ils nous savent gré de ne pas les oublier. La fidélité et la constance de notre souvenir les rendent heureux.

Cependant, cette affirmation qui s'applique sans distinction à toutes les manifestations, aux plus vulgaires comme aux plus hautes, est, et demeure la grande pierre d'achoppement du spiritisme. Elle froisse et elle déconcerte. Il est difficile — et peut-être blasphématoire — d'attribuer aux âmes de nos morts toutes les sottises qui se débitent en leur nom, comme il serait irrévérent et impie de mettre au compte du Christ les folies et les crimes dont de prétendus chrétiens ont souillé sa divine mémoire. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment.

*
* *

Lorsqu'en 1887, Hodgson fut mis en rapport avec Mistress Piper, elle avait déjà donné des preuves très nombreuses de ses facultés supranormales. C'est ainsi que le professeur James — un savant émérite — qui avait longtemps expérimenté avec elle, avait été témoin des phénomènes les plus frappants. La méfiance, toutefois, est mère de la sûreté. Notre savant ne s'en rapporta pas à ses seules observations. Il adressa au médium d'autres personnes, en grand nombre. Les résultats furent identiques.

Hodgson, après lui, fit les mêmes expériences, s'aida comme lui, du témoignage d'au moins cinquante personnes qu'il envoya successivement à

Mistress Piper, sans lui faire connaître ni leurs noms, ni leur qualité. En fin de compte, il aboutit à la conclusion du professeur James, quant aux faits. La question de leur explication demeurait en suspens.

Sur ces entrefaites, Mistress Piper fut appelée en Angleterre (1889) où elle ne donna pas moins de quatre-vingt-trois séances, sous la haute direction du Dr Walter Leaf, du prof. Lodge et de M. Myers. Les trois savants furent, ainsi que le prof. James et M. Hodgson, pleinement convaincus des pouvoirs supranormaux du médium. Ils se divisèrent, quand ils en vinrent à la recherche d'une théorie explicative. Le Dr Leaf pensa que Phinuit n'était qu'un nom pour désigner la personnalité seconde de Mistress Piper. Quant aux phénomènes, si extraordinaires fussent-ils, la transmission de pensée des sitters au médium lui parut une réponse suffisante. Le professeur Lodge sentait le besoin de pousser plus avant. A son sens, il était nécessaire d'admettre pour le moins la « télépathie de personnes éloignées » vivantes, si une telle hypothèse est possible, et même la télépathie de personnes décédées. Car, il ne se pouvait pas qu'on attribuât aux seuls assistants, ni même aux seuls vivants, tous les renseignements obtenus par l'intermédiaire de Mistress Piper. En somme, et sans prononcer le mot, M. Lodge aboutit au spiritisme, obligé à cette conclusion par la qualité des faits observés.

*
* *

Mais si les faits obtenus par Mistress Piper, avec Phinuit comme contrôle, étaient assez transcendants pour imposer une conclusion aussi nette à des savants de si grande envergure, ils devaient néanmoins s'améliorer encore et se préciser davantage. Dans les premiers mois de l'année 1892, un nouveau contrôle, G. Pelham — G. P. est un pseudonyme — entra en scène.

G. Pelham avait étudié le droit, mais ses études achevées, il s'était voué, presque exclusivement à la littérature et à la philosophie. Deux ouvrages qu'il avait publiés lui avaient valu les plus grands éloges de la part des juges compétents. Il avait connu Hodgson, et plus d'une fois discuté avec lui les plus hauts problèmes qui puissent préoccuper l'esprit de l'homme. Ses tendances étaient franchement matérialistes. La vie future ne lui paraissait pas seulement invraisemblable; il la déclarait incompréhensible. Cependant, pressé par Hodgson, il avait fini par en admettre la possibilité, et par s'engager, s'il venait à mourir le premier, de ne négliger aucun effort pour apporter à son interlocuteur les preuves les plus palpables et les plus sûres de son existence *post mortem*.

G. P. mourut, accidentellement, au commencement de 1892. Hodgson sut presque aussitôt sa mort, mais n'en dit rien à Mrs. Piper. Plusieurs séances eurent lieu. Quatre semaines se passèrent. Du défunt, aucune nouvelle. On aurait pu croire sa mort définitive et absolue, ses théories matérialistes justifiées par le fait. On aurait eu tort. La vérité, ainsi que la justice, se fait

parfois attendre. Ce n'est pas une raison pour désespérer d'elle. Le temps est un grand maître et la patience une belle vertu.

Un jour donc, Hodgson amena à Mrs. Piper un ami intime de G. Pelham, M. Hart. — Hart est un pseudonyme. Il y en a beaucoup dans le travail de Hodgson, et presque tous appartiennent aux classes les plus cultivées des Etats-Unis : professeurs de l'Université et autres. Une manifestation eut lieu. Phinuit, après avoir donné des nouvelles d'un oncle de M. Hart, dont le prénom était Georges, dit : « Il y a ici un autre Georges qui désire vous parler ». Presque aussitôt, G. Pelham fit connaître son nom de famille, son nom de baptême, les noms aussi de plusieurs de ses intimes amis, et parmi eux celui de M. Hart, tout à fait inconnu de Mrs. Piper. Il raconta ensuite divers incidents ignorés de M. Hodgson et tout ensemble de M. Hart.

M. Hart portait une paire de boutons. G. Pelham fit observer que ces boutons lui avaient appartenu ; que sa mère les avait pris sur lui après sa mort, et les avait remis à son père pour les offrir, précieux souvenir, à M. Hart.

Pas un des sitters, présents à la séance, n'était au courant de ces détails intimes qui furent tous reconnus exacts. La suggestion ni la transmission de pensée ne valent ainsi dans le cas présent. Ou il faut admettre une transmission à grande distance. Celle-ci existe-t-elle ou n'existe-t-elle pas ? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est que la preuve scientifique lui fait défaut. On peut l'admettre à titre d'hypothèse, et c'est tout. Peut-être n'est-ce pas assez. (*Sitters, assistants*).

Mais revenons à la séance. Tout le long, c'est Phinuit qui sert d'interprète. A la fin seulement, G. Pelham écrit lui-même son nom avec la main de Mrs. Piper.

Dans quelques séances ultérieures, Phinuit opère encore en qualité d'intermédiaire, pour la parole. G. Pelham désigne par lui les personnes qu'il désire voir, puis, de nouveau, écrit de lui-même quelques mots adressés à Hodgson.

Le 11 avril 1892, après quelques mots de Phinuit, G. Pelham contrôle enfin lui-même la voix du médium. Ses interlocuteurs sont M. et Mme Howard. Voici quelques fragments de la conversation qui s'engage :

« Jim, est-ce vous ? Parlez-moi vite. Je ne suis pas mort. Ne me croyez pas mort. Je suis terriblement content de vous voir. Ne peuvez-vous pas me voir ? Ne m'entendez-vous pas ? Toutes mes tendresses à mon père et dites-lui que je voudrais le voir. Je suis heureux ici et davantage depuis que je peux communiquer avec vous. J'ai pitié de ceux qui ne peuvent parler... J'ai parlé à John des lettres. J'ai tout laissé terriblement en désordre, mes livres et mes papiers, vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? — Que faites-vous, Georges, où êtes-vous ? — A présent, je suis à peine capable de faire quoi que ce soit. Je viens seulement de m'éveiller à la réalité de la vie après la mort. Les ténèbres m'enveloppaient et, tout d'abord, je ne pouvais rien distinguer. Les heures les plus noires, celles, vous le savez, Jim, qui précèdent

immédiatement l'aube. J'étais déconcerté, désorienté. Bientôt j'aurai une occupation. Maintenant, je puis vous voir, mes amis. Je puis vous entendre parler. Votre voix, Jim, je puis en distinguer l'accent et l'articulation, mais elle résonne pareil à un gros tambour aux sons bas. La mienne doit arriver à votre oreille comme un très faible murmure. — N'étiez-vous pas surpris de vous trouver vivant? — Oh! si! très surpris. Je ne croyais pas à la vie future. Cela dépassait ma raison. Maintenant cela m'est aussi clair que la lumière du jour. Nous avons un fac-similé astral du corps matériel... ». Et plus loin : « Le monde connaîtra-t-il cette possibilité de communication? Sûrement, à la fin. C'est seulement une question de temps pour que tous les hommes sur terre sachent tout là-dessus, et chacun pourra communiquer. Je voudrais que tout le monde connût mon cas... »

G. Pelham parle ensuite d'une jeune fille morte, Martha Rogers. Il dit qu'il lui a parlé à plusieurs reprises et fait à son sujet cette observation qui étonne : « Qu'elle pense encore, qu'elle pense trop à sa dernière maladie, durant laquelle on avait dû la nourrir à l'aide d'un tube. Nous lui disons, continue-t-il, d'oublier ses souffrances passées; elle a en partie suivi nos conseils; mais elle a été malade bien longtemps. C'est une gentille petite personne, quand on la connaît bien, mais elle est difficile à connaître. Elle a une belle petite âme. Elle envoie son amour à son père ».

Dans la séance du 13 avril, G. P. n'eut le contrôle direct de la voix que vingt minutes environ, après lesquelles Phinuit se substitua à lui, en qualité d'interprète. Il y eut aussi quelque peu d'écriture par G. Pelham. Même on remarqua, à cette occasion, qu'il semblait confier ses paroles à l'écriture, de préférence, persuadé que, de cette façon, il rendrait plus exactement sa pensée qu'en la faisant passer par le canal de Phinuit.

S'il arrive qu'on lui demande des renseignements déterminés sur un sujet donné, il répond fréquemment que ces renseignements ne convaincraient pas, le sitter les connaissant déjà, que donc il ne les donnera pas maintenant en sa présence, mais dans une séance ultérieure où le sitter n'assistera pas. Il s'y essaie effectivement, mais n'y réussit pas toujours. Le refus de répondre peut dès lors passer pour un aveu d'ignorance, en certains cas, comme il exprime en d'autres le désir de fournir des preuves plus persuasives. Nous nous trouvons ainsi en présence d'une prétention à connaître des choses qu'en réalité on ignore, ou en des conditions d'expérimentation qui effacent ou voilent momentanément des connaissances qu'on possède effectivement. Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de décider laquelle des deux hypothèses est la bonne dans chaque cas particulier.

Plus d'une fois, des réponses qui n'ont pas pu être données dans le cours d'une séance passent par la voix de Mme Piper très peu avant son réveil; d'autres fois, quoique plus rarement, on en obtient avant le sommeil complet, au moment où elle entre en trance. Sa voix est alors comme une voix de rêve, d'automatisme, un simple souffle, parfois.

*
* *

A propos de Mme.Piper,comme à l'égard d'autres médiums,une question se pose, intéressante autant que troublante. Ceux de l'au-delà, soit qu'ils se communiquent, soit qu'ils ne se communiquent pas, ont-ils la vision réelle et directe des choses de la terre? Ou bien ne voient-ils ce qui existe ici-bas, et ce qui se passe parmi nous ou en nous, qu'à travers l'esprit des vivants? Beaucoup n'hésitent pas à se prononcer pour la première alternative. A les en croire, les « esprits » auraient du monde matériel une vue aussi nette et beaucoup plus étendue que la nôtre. Peut-être ai-je moi-même, une fois ou l'autre, émis quelque affirmation de ce genre. Si oui, je prie que l'on m'en excuse. Aujourd'hui, soit que je m'en rapporte à de nombreuses observations personnelles, soit que je m'inspire de celles d'autres investigateurs, j'éprouve quelques doutes à ce sujet. Il me paraît beaucoup plus probable que les esprits sont à l'égard de notre monde à très peu près dans la situation où nous sommes vis-à-vis du leur. Les rapports d'eux à nous, ou de nous à eux, présentent des difficultés analogues et des obstacles qui ne me paraissent pas différer essentiellement.

Assurément, et je ne l'ignore pas, les *esprits*, par la bouche ou la plume des médiums, — à moins que ceux-ci ne fassent indûment intervenir les esprits en des messages où ils ne sont pour rien — ne sont que bien rarement à court d'observations. Qu'on les mette à l'épreuve, et, cependant, non pas toujours, mais la plupart du temps, ils seront incapables de soutenir leurs assertions par des faits qui les corroborent. On peut, à la vérité, objecter que les échecs, dans les expériences, sont dus, non pas à l'insuffisance des esprits eux-mêmes, mais à l'imperfection des instruments par le moyen desquels ils essaient de se manifester, peut-être aussi à l'indifférence ou à l'hostilité secrète de ceux qui les interrogent. Quelles qu'en soient les raisons, une chose demeure : c'est que dans nos séances, les esprits, — ou les médiums — font preuve trop souvent d'un manque de clairvoyance qui étonne et qui décourage. Toutefois, qu'on ne se laisse pas rebuter. Il y a toujours à apprendre. Un insuccès même, ou une demi-réussite peuvent être instructifs.

Hodgson essaya une fois l'expérience suivante : Il pria G. Pelham de se rendre chez M. et Mme Howard, qui avaient été d'entre ses amis les plus intimes, de voir tout ce qu'ils feraient et d'en rendre compte. La proposition fut acceptée, et voici quel en fut le curieux résultat : au lieu de rapporter les actes accomplis par eux le jour fixé pour l'épreuve, G. Pelham raconta très exactement ce qu'ils avaient fait la veille.

On avait abouti à un effet identique, lors d'une tentative semblable faite avec Phinuit, antérieurement.

Citons un troisième cas. Dans une séance où ses parents n'assistaient pas, G. Pelham fit connaître, de la façon la plus précise, tout ce qu'ils avaient

fait l'avant-veille. Or, ceux qui étaient présents lors de la communication, étaient tous dans l'ignorance la plus absolue à ce sujet. Pas de transmission de pensée possible des sitters au médium. Une erreur, une seule, s'était glissée dans le récit de G. P. C'est celle-ci : Il avait dit que son père avait écrit une lettre à Franck (un frère de G. P.). Or, la lettre n'avait pas été écrite. Le père avait *pensé* à l'écrire, et s'en était entretenu avec sa femme.

Voilà donc trois expériences concordantes qui, toutes semble-t-il, conduisent à la même conclusion : G. Pelham n'aurait du monde physique qu'une perception très confuse. Les idées claires qui lui en viendraient, il ne les puiserait pas dans la vue immédiate des choses, mais dans la conscience subliminale de ceux à travers la pensée desquels elles pénétreraient jusqu'à sa propre conscience. Ce serait donc bien souvent, sinon toujours, par une perception indirecte et télépathique que les « communicateurs » auxquels M. Piper sert de médium, auraient la connaissance supernormale du monde où nous vivons. L'on s'expliquerait aisément, dans cette hypothèse, G. P. prenant pour des faits physiques actuels, tout un ensemble de scènes récentes enregistrées dans la conscience subliminale de ceux auprès desquels on l'avait envoyé pour les observer. On ne comprendrait pas moins bien comment il avait pu prendre pour un acte positif, ce qui, en réalité, n'existait qu'à l'état de simple pensée, la lettre que son père avait pensé d'écrire à Franck.

Qu'on s'inscrive en faux contre ces idées, ou que l'on s'y range, elles valent d'être sérieusement examinées. Toutes les difficultés qui surgissent, tous les obstacles qui se dressent devant les chercheurs doivent être pris en considération. C'est en nous contrôlant les uns les autres, c'est en nous rectifiant réciproquement, en nous faisant part mutuellement de l'expérience acquise par chacun, que le chemin, progressivement, s'aplanira devant les expérimentateurs et que l'on apprendra à éviter les écueils où sans cesse l'on risque de se heurter et de se briser. C'est pourquoi, pour le moment, et dans cette étude, j'attache bien plus d'importance aux suggestions de M. Hodgson qu'aux faits, même les plus surprenants qu'il lui a été donné d'observer.

*
* *

Parmi les communications obtenues, il en est qui sont moitié parlées et moitié écrites. Phinuit, servant d'interprète à Georges, disait une ou deux phrases, après quoi Georges lui-même écrivait quelques lignes. Bientôt Phinuit reprenait pour laisser de nouveau, après un moment, courir la plume ou le crayon de Georges sur le papier. Et ainsi de suite.

Ce mode de communication, plutôt bizarre, n'est pas aussi complètement exceptionnel qu'on pourrait l'imaginer. Je me rappelle des séances où le médium, à la fois écrivain et voyant, tantôt traçait sur le papier posé devant lui, et tantôt dictait les mots et les phrases qui passaient en lettres

de feu devant ses yeux : vision et écriture s'enchaînant de la manière la plus exacte et ne formant qu'un seul et même tout.

*
* *

On a souvent remarqué que le médium obtient ses communications plus facilement et dans de meilleures conditions avec tel esprit qu'avec tel autre. Un certain nom s'annonce-t-il, aussitôt changement complet. Plus d'embarras, ni d'hésitation. L'écriture et la parole coulent comme de source.

Un fait de cette nature se produisit avec l'apparition de G. P. Non seulement les messages devenaient avec lui plus aisés et plus clairs, mais l'écriture automatique qui avait été l'exception jusqu'alors, se fit plus fréquente ; enfin, au lieu d'être successives, les deux médiumnités agirent simultanément.

Il est à peine besoin de faire remarquer l'extrême importance, au point de vue de nos études, de deux communications distinctes et simultanées données par le moyen du même organisme. Le fait sera plus digne encore de considération, si comme il est arrivé plus d'une fois, *trois* messages sont obtenus dans le même temps, la voix parlant et les deux mains écrivant, chacune de son côté, sur des sujets sans lien entre eux. Si la preuve de l'action spirituelle n'est peut-être pas absolue dans ce cas, au regard de certains, ce triple message simultané n'en garde pas moins une très haute valeur.

*
* *

On reproche souvent aux médiums de ne pas admettre à leurs séances toutes les personnes indifféremment. L'on n'a pas complètement tort. Il arrive que leur choix manque de discernement. Et mieux vaudrait éviter certains froissements.

Des médiums, toutefois, il convient de le remarquer, ne sont pas sans excuse en agissant ainsi qu'ils le font. Il est des hommes qui sont contraires, positivement, aux phénomènes, non pas comme on le prétend à tort, parce que, plus intelligents, ils regardent les choses de trop près, mais parce que leur nature physique ou morale gêne plus ou moins, si elle n'empêche pas entièrement les manifestations.

Il y a une autre raison de la méfiance des médiums. C'est le refus très fréquent d'avouer à la face du monde les preuves qu'on a eu le privilège de recueillir. L'on sait bien dire les échecs, avec quelle ironie méprisante! on n'ose pas publier les réussites. Comment reconnaître qu'on s'occupe sérieusement de choses si mal notées? Comment surtout étaler aux yeux des indifférents les renseignements intimes, les pressantes recommandations, les reproches mérités, parfois, qui nous viennent de l'au-delà? Ne serait-ce pas une profanation?

C'est pour ces raisons, pour d'autres encore, que nombre de personnes n'ont voulu rendre compte qu'oralement à Hodgson des manifestations dont

elles avaient été l'objet. D'autres, en grand nombre aussi, se sont catégoriquement refusées à laisser soumettre au public le résultat de leurs expériences. Il en est qui n'y ont consenti qu'avec des restrictions telles que les phénomènes y perdaient la meilleure part de leur valeur. Ajoutons ceux, enfin, qui malgré les plus expresses promesses, ont gardé le silence le plus complet sur les séances auxquelles il leur avait été donné d'assister.

On peut croire qu'il y a dans ces refus quelque peu de lâcheté ; à coup sûr ils ne vont pas sans une forte dose d'ingratitude. Taire les vérités révélées, n'est-ce pas, autant qu'il est en nous, poser l'éteignoir sur la lumière? Il faut, à cette cause, attribuer l'insuffisance fréquente des communications reçues ou transmises au public. Le cas est fréquent avec Mistress Piper, ainsi qu'on vient de l'entendre. Les phenomènes les plus frappants, obtenus par l'intermédiaire de G. P. n'ont pas été publiés dans leur intégralité, soit pour les raisons ci-dessus indiquées, soit parce qu'ils sont trop personnels, soit encore parce qu'il y intervient des personnes vivantes qui, ne participant pas aux séances, seraient fâchées qu'on leur y fit jouer un rôle.

*
* *

Ces observations faites, qu'on me permette de revenir quelque peu en arrière. Hodgson raconte comment il observa, pour la première fois, l'écriture automatique. Le « sitter » était une dame qui avait apporté avec elle divers objets pour lui servir de tests. Il y avait entre autres une bague qui avait appartenu à Annie D... Phinuit interrogé,avait donné le nom d'Annie, et d'autres renseignements exacts. Vers la fin de la séance, la main droite de Mistress Piper s'éleva lentement jusqu'au-dessus de la tête de la dame. Arrivé là, le bras s'arrêta raidi et comme spasmodiquement contracté. Mais la main était agitée d'un frémissement très rapide. Phinuit tout à coup s'exclama à plusieurs reprises : « Elle m'a enlevé ma main », après quoi il ajouta : « Elle a besoin d'écrire ». Hodgson lui plaça un crayon entre les doigts et un block-notes sur la tête, au-dessous du crayon. L'écriture, cependant, ne venait pas. Mais quand Hodgson, sur l'ordre de Phinuit, eût saisi la main du médium qu'il serra étroitement à la jointure du poignet pour en arrêter le tremblement, elle écrivit : Je suis Annie D. (le nom correctement donné)... Je ne suis pas morte... Je ne suis pas morte, mais vivante... Je ne suis pas morte... monde... adieu... Je suis Annie D. » A ce moment le crayon tomba et Phinuit s'écria : « Rends-moi ma main, rends-moi ma main ».

Plus tard, la main écrivit, simplement posée sur la table. Le plus souvent toutefois, soit au moment où elle va écrire, soit quand Phinuit doit en reprendre possession, elle est prise des mêmes mouvements spasmodiques, plus ou moins violents selon les occasions.

Phinuit d'ailleurs, ne s'arrête pas de parler, quand la main écrit. Hodgson rapporte qu'une fois il écoutait le compte-rendu sténographique d'une

séance antérieure, le commentant et le complétant de ci et de là, tandis que la main écrivait librement et rapidement sur des sujets divers, contrôlée, prétendait-elle, par un ami décédé de la personne avec laquelle il s'entretenait. Le tout dura uue vingtaine de minutes.

Dans une autre occasion, une double conversation du même genre se continua pendant une heure.

L'écriture obtenue ne provient pas toujours de la même personne. Elle prétend, le plus souvent, être produite par quelque ami décédé du « sitter ». Si elle n'a pas toujours la même origine, elle n'est pas non plus toujours la même, quant à la forme. Elle varie extraordinairement d'un communicateur à l'autre, calme tantôt et tantôt ferme, ou agitée et tremblante, suivant que celui qui est supposé la produire est lui-même dans un état de paix ou d'excitation, suivant aussi qu'il a plus ou moins l'habitude de l'écriture médianimique. Il arrive qu'une première communication est lente et hésitante, qu'une seconde est plus facile, qu'une troisième et toutes celles qui suivent coulent comme de source. Il y a, semble-t-il, un véritable apprentissage, tant de la part du médium que de ceux qui entrent en relations avec nous par son intermédiaire. Même, chose très digne de remarque, on pourrait croire que la personnalité, sous l'influence de laquelle se produit l'écriture, ne se rend pas compte, dès l'abord, qu'elle écrit, a moins qu'on ne l'en instruise. Il y a là un profond sujet d'étonnement. On rencontre, cependant, des faits du même ordre dans la télépathie et les apparitions. Il me paraît hors de doute que, dans bien des cas, celui qui apparaît ne le sait ni ne le veut pas. Le phénomène dont il est la cause se produit en dehors de sa conscience normale. Il doit se produire, dans un certain nombre de manifestations, ce qui se passe pour nous, à propos du phonographe. Nous y parlons, mais sans savoir comment notre parole s'y inscrit ni même si elle s'y inscrit. Le communicateur penserait simplement sa pensée qui agirait à distance, ou au contact, sur l'organisme du médium pour y produire soit les mouvements qui concourent à la parole, soit ceux que nécessite l'écriture.

Autant qu'on en peut juger, tous les esprits ne peuvent pas se communiquer et ceux qui y réussissent ne le font pas avec la même aisance. Ainsi en est-il des sitters. Certains semblent mettre comme d'infranchissables barrières entre le visible et l'invisible.

On comprend dès lors combien il importe que la direction des séances soit confiée à celui des membres qui se trouve le mieux doué sous ce rapport. De même, quant aux communicateurs, quels qu'ils soient, il n'est pas sans intérêt ni utilité qu'ils se soumettent à une certaine discipline, les plus capables servant d'interprètes à ceux qui le sont moins.

Voilà sans doute bien des difficultés et bien des restrictions. Mais est-ce qu'elles n'existent pas, dans une certaine mesure entre vivants ? Est-il indifférent, pour la libre et pleine manifestation de ce qui est en nous, que nous

nous trouvions en face de telle personne plutôt que de telle autre? Il y a des hommes, rares à la vérité, mais d'autant plus précieux, qui ont ce don de donner de l'esprit même aux sots. On se sent, en leur présence, si bien à son aise, la parole obéit si bien à la pensée, la pensée elle-même prend si bien des ailes, qu'on en est délicieusement remué et comme ravi dans un monde supérieur. L'on se sait gré à soi et l'on sait gré à son interlocuteur de tout ce qu'on vient de découvrir. Jamais on n'avait été à pareille fête. D'autres personnes, par contre, nous glacent. Nous nous sentons devenir stupides en leur présence. Nous avons beau faire effort, secouer la torpeur qui nous paralyse. Rien n'y fait. La pensée est comme morte dans notre cerveau vide.

Or, s'il en est ainsi de nous et entre nous, comment s'étonner si, dans les études psychiques où les conditions sont bien autrement délicates, la personne, selon qu'elle est sympathique ou antipathique, que sa volonté est favorable ou contraire, influe en bien ou en mal sur les communications à recevoir? Mais nous reviendrons sur ce sujet.

*
* *

Les phénomènes obtenus avec G. P. sont donc des plus remarquables. La médiumnité de mistress Piper devait cependant se développer encore.

Dans l'été de 1895, un des amis de Hodgson eut avec elle une série de séances. G. P. niait la soi-disant « obsession des mauvais esprits ». On lui opposa les « Spirit-Teachings » de William Stainton Moses. Celui-ci ne s'était pas encore manifesté, mais l'esprit assura qu'il se communiquerait bientôt. Il se présenta, en effet, dans une séance ultérieure. D'abord, il parut très troublé et se trompa fréquemment. Peu à peu la lumière se fit. Il démontra nettement son identité par des faits qui, ignorés des sitters, purent être vérifiés en Angleterre.

Bientôt Imperator, Doctor et Rector, les contrôles de William Stainton Moses vivant, déclarèrent vouloir se charger de mistress Piper, « une machine abîmée qui a besoin d'être refaite ». Tous autres communicateurs devaient être exclus. G. P. conseilla fortement de consentir à la proposition ainsi faite. Mistress Piper n'y fit point d'objection, Hodgson pas davantage. Il fut dit que si de grandes difficultés s'opposaient à l'obtention de communications claires et précises, cela tenait surtout au fait qu'un trop grand nombre d'esprits inférieurs et troublés avaient utilisé la machine.

Phinuit parut pour la dernière fois le 26 janvier 1897. En réduisant le nombre des communicateurs à ceux qui ne devaient pas nuire à la « lumière », entre autres au groupe de W. St. Moses; en réduisant de même le nombre des sitters, les résultats furent tellement supérieurs qu'ils frappèrent d'étonnement tous ceux qui avaient eu antérieurement des séances avec mistress Piper. Il y eut amélioration dans la clarté comme dans la cohérence des messages.

La trance, maintenant, se produit plus aisément, avec plus de calme. Plus de mouvements spasmodiques et point de répugnance de la part du médium, comme il arrivait parfois auparavant. Mistress Piper aime « partir » et regrette plutôt le retour dans ce « sombre monde » qui est le nôtre.

Mais ces nouveaux résultats feront l'objet d'un autre travail de M. Hodgson. Concluons, pour le moment, avec lui, par les deux pages suivantes :

L'explication, suivant laquelle la connaissance supernormale de mistress Piper aurait sa source dans l'esprit des personnes vivantes, est devenue de plus en plus difficile. Avec G. P., avec le développement de l'écriture automatique et l'utilisation de la main par nombre d'autres communicateurs supposés, le problème a pris un tout autre aspect. La forme dramatique est devenue comme une partie intégrante du phénomène. Avec la main qui écrit et la voix qui parle en même temps sur des sujets différents avec des personnes différentes ; avec la main qui écrit au profit de différents communicateurs dans la même séance ; avec des communicateurs divers et successifs utilisant la main dans la même séance aussi bien que dans des séances différentes, il est difficile de résister à cette impression, qu'il y a ici, réellement à l'œuvre plusieurs courants de conscience individuellement cohérents et distincts.

Nous avons affaire à de vraies personnalités. Il ne s'agit pas seulement de tel ou tel fragment de connaissance particulière, ni de telle ou telle perception supernormale d'un événement qui se passe quelque part, ni de telle ou telle appréciation émotionnelle subtile pour un ami vivant éloigné, mais de l'union de tout cela dans un plan cohérent personnel. Ajoutez-y le caractère et l'intelligence qui y correspondent ; l'ensemble suggère l'identité spécifique que nous avons connue dans un corps de chair.

Et plus loin : Grâce à ses fréquents « retours » G. P. est devenu très expert dans la communication. Il était habituellement clair dans le maniement du mécanisme de l'écriture. Le communicateur ordinaire a, en apparence, beaucoup de peine à donner les noms ; il est semblable à un homme à moitié endormi qui ne comprendrait pas bien ce que vous lui demandez, et à travers la conscience duquel passeraient des quantités de noms étrangers qui tous ont la tendance à s'écrire, mais ne s'écriraient pas s'il avait la conscience pleinement éveillée du vivant. Dans de très bonnes séances du vieux type, le surnom du sitter était rarement donné. Qu'est-ce donc alors qui, dans les communications de G. P., arrivait à écrire les surnoms du groupe particulier des personnes connues de G. P. ? Qu'est-ce qui choisit les trente personnes reconnues comme amies de G. P. ? Qu'est-ce qui découvrit la nature plus ou moins intime des relations qui avaient existé d'elles à lui vivant ? Pourquoi le pouvoir télépathique supposé de mistress Piper aurait-il réussi si étrangement dans ces reconnaissances de G. P. et aurait-il été si incertain et si fautif dans le cas de tant d'autres personnes qui, par hasard, avaient été inconnues de G. P. vivant ? Il y a, dans ces faits et dans

bien d'autres, une forte présomption en faveur de l'existence réelle de G. P. Ils suggèrent l'existence de quelque chose qui a les perceptions et les souvenirs de celui-ci et non une capacité télépathique générale hors de lui. Ou alors nous serions obligés de faire l'extraordinaire supposition suivante : c'est que tous les amis de G. P. étaient de bons agents télépathiques, avec mistress Piper comme percipient; et, en outre — si nous prenons en considération les rapports détaillés — qu'ils ne montraient cette capacité télépathique qu'en ce qui concernait leurs rapports avec G. Pelham.

Ce sont là de bien grandes difficultés, pour ne pas dire des impossibilités. Aussi Hodgson, après avoir bien pesé le pour et le contre, en vient-il tout simplement, lui, l'adversaire acharné d'hier, à la conception qui est la nôtre dès longtemps : « Je suis absolument convaincu maintenant qu'il y a eu une réelle communication avec les esprits au moyen de la trance de mistress Piper, mais que la communication a été sujette à certaines limitations inévitables. »

Professeur D. METZGER.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE

CHAPITRE XI

L'Esotérisme chez divers peuples anciens et modernes.

ECOLES OU SOCIÉTÉS ÉSOTÉRIQUES.

Après les Hindous, les Egyptiens, les Chaldéens, les Assyriens et les Hébreux, nous devrions parler des Grecs et des Romains, c'est-à-dire des peuples qui ont relié les anneaux ésotériques d'une très haute Antiquité à ceux du Moyen Age et des Temps modernes; nous ne le ferons pas, parce que l'Esotérisme de ces peuples est dérivé de la Doctrine Esotérique orientale, avec quelques changements spéciaux aux religions de ces peuples.

Ainsi la Grèce possédait les grands et les petits *Mystères*, qu'on désignait sous des noms divers : Mystères d'Eleusis, Mystères orgiaques de Dionysios, Initiation Orphique, etc., etc.

Nous donnerons ici, d'après Balanche (1), un résumé de cette dernière Initiation.

« L'homme, dit cet auteur, après avoir subi l'influence des éléments doit faire subir aux éléments sa propre influence.

« La création est l'acte d'un Magisme continu et éternel.

« Pour l'homme, être réellement, c'est se connaître.

« La responsabilité est une conquête de l'homme, la peine même du péché est un nouveau moyen de conquête.

---

(1) ORPHÉE, *Livre* VIII, p. 169, Paris, 1833.

« Toute vie repose sur la mort.

« La palingénesie est la loi séparatrice.

« Le mariage est la reproduction dans l'humanité du grand mystère cosmogonique ; il doit être *Un*, comme Dieu et la nature sont *Un*.

« Le mariage, c'est l'Unité, l'arbre de vie ; la débauche, c'est la division, la mort.

« L'arbre de vie étant Unique et les branches qui s'épanouissent dans le ciel et fleurissent en étoiles correspondent aux racines cachées dans la terre.

« L'astrologie est une synthèse.

« La connaissance des vertus, soit médicale, soit magique des plantes, des métaux, des corps en qui réside plus ou moins la vie, est une synthèse.

« Les puissances de l'organisation à ses divers degrés sont révélés par une synthèse.

« Les agrégations et les affinités des métaux, comme l'âme végétative des plantes, comme toutes les forces assimilatrices, sont également révélées par une synthèse. »

Parmi les autres initiateurs de la Grèce, nous mentionnerons Platon, Thalès de Milet, Eudoxe, Apollonius et Pythagore ; ces philosophes avaient rapporté d'Egypte, parmi de nombreux principes, celui-ci : que dans l'économie de l'Univers, la vie sort du sein du Trépas ; c'est ce principe qui était présenté chez les Egyptiens sous l'emblème d'Osiris mourant pour renaître sous le nom d'Horus ; d'où cette idée philosophique : « Je lis autour de moi : ce qui doit naître doit mourir ! Mais j'y peux lire aussi, ce qui meurt doit renaître. »

Pythagore, avant d'aller passer vingt-deux années chez les prêtres Egyptiens pour s'initier à leurs Mystères, avait habité les Gaules en l'an 241 de Rome pour s'initier aux *Mystères Druidiques*.

En arrivant en Grèce, après une très longue absence, il fonda une ECOLE et il divisa ses disciples en plusieurs classes : la première était celle des *Ecoutants*. Ils avaient entre eux des signes de reconnaissance et une des principales obligations qu'ils contractaient, était, que les disciples devaient s'aider entre eux et se secourir mutuellement.

La seconde classe *Cénobites* de *Coinobion* (vie commune) vivaient en commun. C'est surtout aux disciples de cette catégorie, auxquels Pythagore développait sa Doctrine. Il posait en principe, que l'homme ne s'élève que par la vertu et ne se dégrade que par le vice.

ECOLE D'ALEXANDRIE.

Cette Ecole, dénommée Néoplatonisme, fut fondée sous Ptolémé Soter, par Ammonius Saccas ; elle était essentiellement éclectique. La fondation de cette École date de l'an 288 avant Jésus-Christ et dura sept siècles, car elle ne fut fermée que par Théodose-le-Grand en l'an 391 de notre ère.

Le Néoplatonisme est un mélange des opinions de l'Académie, de l'Ecole Alexandrine et des idées philosophiques Egyptiennes et Persanes. C'est à cette Ecole que se formèrent Plotin et Origène, ainsi qu'un grand nombre d'autres philosophes ; mais Origène abandonna les idées Néoplatoniciennes pour succéder à saint Clément, tandis que Plotin, au contraire, s'exagérant le mysticisme Néoplatonicien lutta ouvertement contre le Catholicisme.

L'Essence de la Doctrine du fondateur de l'Ecole qui mourut à Alexandrie, en l'an 241 après Jésus-Christ, nous a été conservée par un de ses plus brillants disciples, le plus illustre pourrions-nous dire, par Origène, qui dit que « l'incorporel est de telle nature qu'il s'unit à ce qui peut le recevoir aussi intimement que s'unissent les choses qui s'altèrent et se détruisent mutuellement en s'unissant, et qu'en même temps dans cette union il demeure tout entier ce qu'il était comme demeurent les choses qui ne sont que juxtaposées..

C'est le plébéien Saccas (il était fils d'un portefaix) qui introduisit dans la petite Ecole d'Alexandrie, alors purement littéraire, la Philosophie, ce qui le fait considérer, comme le véritable fondateur.

Sa famille étant Chrétienne, il introduisit dans sa philosophie, à petites doses, mais suffisamment appréciables, l'élément Evangélique ; de là, chez les Alexandrins, le vague sentiment de philanthropie universelle, qu'ignorèrent toujours les Grecs.

La Philosophie Néoplatonicienne fut entourée par son créateur d'un voile épais et mystérieux, il ne la communiquait, du reste, qu'à un petit nombre de disciples fidèles, à Longin, à Plotin, à Erennius et à Origène. Après la mort du maître, les trois derniers disciples convinrent de ne divulguer, par aucun écrit, leur philosophie, mais heureusement pour la postérité, ils ne tinrent point parole. Erennius, le premier, publia un livre qui a été perdu, mais nous possédons d'Origène divers fragments, ainsi qu'une partie de l'œuvre de Plotin. Par ces œuvres, nous savons qu'Ammonius Saccas prétendait avec raison avoir reçu sa philosophie, comme une tradition remontant à la plus haute antiquité, ce qui est bien démontré, puisqu'il avait voulu réunir en une seule et même philosophie les diverses doctrines, qui fournissaient des armes aux disputes d'Ecoles diverses, principalement à celles d'Aristote et de Platon. Il avait voulu fondre dans sa philosophie celle des Mages et des Brahmes.

Il ne faut pas confondre Ammonius Saccas avec le philosophe chrétien Ammonius, auteur d'une *Harmonie dans les Evangiles*, qui vivait à Alexandrie au IIIe siècle de notre ère.

Disons en passant que c'est ce dernier ouvrage, faussement attribué à Tatien, qui incita Eusèbe à écrire ses *Canons*.

La situation d'Alexandrie était unique au monde ; aussi de même qu'elle devint par cette splendide situation le grand rendez-vous des marchands, le centre et l'entrepôt (*Emporium*) du commerce du monde alors connu, de

même cette grande capitale ne tarda pas à devenir, également, l'Institut scientifique du monde entier, car sous l'influence des fils de Lagus, Alexandrie *la Savante*, recueillit l'héritage non seulement d'Athènes mais de la Grèce toute entière, comme elle avait recueilli le corps de son Grand Monarque, du Conquérant de l'Inde, décédé à Babylone.

Comme on transportait la dépouille du héros de cette capitale en Grèce, Soter alla à sa rencontre et s'emparant des restes d'Alexandre, les fit déposer dans un cercueil d'or et les conserva dans sa capitale ; mais en dépouillant la Grèce de son héros, l'Egypte la dépouilla aussi de sa gloire scientifique et de sa mission civilisatrice, car pendant une durée de sept siècles, Alexandrie par son Ecole fut à la tête du mouvement intellectuel.

Pendant cet espace de sept siècles, l'Ecole d'Alexandrie eût cinq périodes distinctes : trois sous le règne des Lagides et deux sous la domination Romaine. Mais de toutes ces périodes la plus active, sinon la plus brillante fut, sans contredit, celle de sa fondation, celle de Soter, qui logea dans son Palais même les savants, et où il fonda un Musée ; et tout cela fut entretenu aux frais du roi. Malheureusement, cette période fut de courte durée, car elle prit fin avec la mort du roi survenue vers 270, avant Jésus-Christ.

La seconde et la troisième période durèrent près de quatre-vingt-huit ans, sous le règne des Lagides et furent très brillantes ; mais sous les deux dernières commencèrent la décadence. Quand les chrétiens devinrent les maîtres de l'empire vers l'an 312 de Jésus-Christ, l'Ecole d'Alexandrie fut bientôt ruinée, cas les Néoplatoniciens comme de nos jours les Néospiritualistes étaient en opposition formelle avec les chefs de la chrétienté et ceux-ci défendirent l'enseignement de la Philosophie. Il se créa dès lors des Ecoles diverses qui, elles-mêmes, se subdivisant en sectes, finirent par ruiner la Grande Ecole Alexandrine.

Parmi les philosophes et les savants qui illustrèrent cette Ecole, il y a lieu de mentionner tout d'abord Euclide, ce mathématicien de génie, qui avait réuni en corps de doctrine ses découvertes et celles de ses prédécesseurs. Il fut fort bien secondé dans son œuvre par Philetas, Diodore Cronos, Démétrius de Phalère, qui avait été banni d'Athènes.

Plus tard, nous y voyons Manéthon, Apollonius, Lycophron, Arystonyme, Aratus ; puis Zénodote, Aristophane de Byzance, Aristarque ; parmi les Mathématiciens et les Astronomes, nous devons une mention à Eratosthène, le créateur de l'astronomie, à Agatharchidès, Aristille, Conon Timocharis et Hipparque ; enfin, parmi les médecins, mentionnons Erasistrate, Hérophile créateur de l'anatomie et de la *vivisection* ! (1), enfin Celse, etc.

C'est de la Grande Ecole d'Alexandrie que naquirent : l'Ecole Juive, créée

(1) Conférez à ce sujet, *De la vivisection*, par E. Bosc, chap. 1er, 1 vol. in-12, Paris, 1894. — Dans cet ouvrage, le lecteur verra un résumé de cette pseudo-science qui, au point de vue psychique, est des plus délètères pour l'humanité.

par Philon; l'Ecole Gnostique, par Basilide; l'Ecole chrétienne et l'Ecole Grecque.

Avant de dire quelques mots de l'Ecole Juive et de l'Ecole Gnostique. nous parlerons de la célèbre Bibliothèque Alexandrine, car la réunion des savants, dont nous venons d'énumérer une partie, avait à sa disposition une des plus belles bibliothèques du monde qui ne comprenait pas moins de 700 000 volumes, chiffre énorme pour ce temps-là. Cette bibliothèque avait été fondée dans le quartier de la ville dénommée le *Brukion*, par Ptolémée Soter. Quelque temps après la mort de son fondateur, survenue en 283 av. J.-C. Sous son fils et successeur Ptolémée Philadelphe, elle avait pris un énorme accroissement, si nous ajoutons foi aux écrits de l'historien Josèphe.

Voici en effet ce qu'il nous apprend à ce sujet dans ses ANTIQUITÉS JUDAÏQUES (1).

« Démétrius de Phalère, intendant de la Bibliothèque de Ptolémée Philadelphe, travaillait avec un soin extrême et une curiosité extraordinaire à rassembler, de toutes les parties du monde, les livres qui lui semblaient dignes d'être recueillis et qu'il croyait devoir être agréables au ROI. Un jour que ce prince lui demandait combien il possédait de volumes, il répondit : « 200.000, mais j'espère en avoir dans peu de temps jusqu'à 500.000. »

Et en effet, sous les successeurs de ce prince, cette bibliothèque acquit une très grande importance, ce qui n'est pas étonnant, du reste, vu le moyen employé par exemple, par Evergète II, qui faisait saisir tous les livres qui entraient en Egypte et les envoyait au Brukion, où d'excellents copistes les transcrivait; ces copies étaient ensuite données aux propriétaires, en échange de leurs originaux. C'est ainsi qu'on emprunta aux Athéniens les œuvres de Sophocle et d'Eschyle et qu'en peu de temps, cette Bibliothèque arriva à contenir dans ses salles 700.000 volumes, comme nous l'apprennent Aulu-Gelle et Ammien-Marcellin (2). « Lorsque la Bibliothèque du Brukion eut atteint le chiffre de 400.000 volumes, on songea à former dans un autre lieu une bibliothèque supplémentaire. Les livres nouveaux furent donc réunis dans le temple de Sérapis et atteignirent avec le temps le nombre de 300.000. Le Brukion ayant été incendié, lorsque César se rendit maître d'Alexandrie, les 400 000 volumes qu'il renfermait alors périrent dans les flammes et il ne resta plus que les 300 000 volumes du Sérapeum. Dans la suite, cette dernière bibliothèque s'augmenta de celle des rois de Pergame, dont Antoine fit présent à la Reine Cléopâtre, et elle subsista ainsi jusqu'au règne de Théodose ».

Mais pendant une lutte sanglante entre les païens et les chrétiens, lutte suscitée par le Patriarche d'Alexandrie Théophile, le temple de Sérapis fut

(1) I. XII. C. 2.

(2) In GÉRAUD. *Essai sur les livres dans l'Antiquité*, in-8, Paris, 1848, p. 242.

ruiné de fond en comble et sa magnifique Bibliothèque fut dispersée et pillée partant détruite, ce qui permit de dire vingt ans après à l'Historien Orose (1) : « Nous avons vu vides les armoires où se trouvaient les livres qui ont été pillés par les hommes de notre siècle ».

La perte de cette bibliothèque est donc due au Patriarche Théophile que Gibbon qualifie « d'homme audacieux et pervers, toujours affamé d'or et altéré de sang ».

En effet, il ne fallut rien moins qu'un décret de Théodose pour arrêter les luttes terribles et sanglantes allumées par ce fougueux Patriarche.

Après ce décret, la Bibliothèque fut reconstituée, mais en 640, les Arabes s'emparant de la ville d'Alexandrie auraient livré aux flammes la Bibliothèque, telle est du moins une tradition. D'après une autre version la Bibliothèque aurait été brûlée par Amrou-Ben-Alas, avec l'autorisation d'Omar, c'est pourquoi l'on considère ce dernier, et cela bien à tort selon nous, comme l'incendiaire de la Bibliothèque du Brukion, détruite comme nous l'avons vu, bien avant lui.

Mais tout ce qui précède nous est parvenu par tradition, car ce n'est qu'au XIIIe siècle, qu'un médecin arabe, Abd Allatif, né à Bagdad, écrit ceci : « Au-dessus de la colonne des piliers est une coupole supportée par cette colonne. Je pense que cet édifice était le portique où enseignait Aristote et après lui ses disciples, et que c'était là l'Académie que fit construire Alexandre, quand il bâtit Alexandrie et où était placée la Bibliothèque que brûla Amrou-Ben-Alas, avec l'autorisatiou d'Omar ». Dans les lignes qui précèdent, nous ne comprenons guère que ce qui est relatif à l'incendie de la Bibliothèque, car le reste n'a aucun sens. Aussi nous préférons nous en rapporter à ce que dit un autre auteur du XIIIe siècle, Abulfaradge (2) au sujet de la même Bibliothèque.

D'après cet auteur, Jean le Grammairien, ami d'Amrou-Ben-Alas, vint le trouver un jour et lui dit : « Vous vous êtes emparé de tous les revenus d'Alexandrie, ainsi que de ses richesses, mais ne pourriez-vous pas nous abandonner ce qui ne vous est d'aucune utilité? — Quelles sont les choses dont vous avez besoin, lui demanda Amrou? — Ce sont, dit Jean, les œuvres de philosophie qui sont dans le trésor des rois.

Amrou répondit qu'il ne pouvait en disposer sans l'autorisation de son maître, de l'Emir Al-Moumenia-Omar-ben-Alkattab, il en référa donc à celui-ci et voici la réponse d'Omar, qu'il communiqua à Jean.

« Quant aux livres dont vous parlez, si ce qu'ils renferment est conforme

(1) I, VI, cap. 15.

(2) *In Histoire dynastique*, traduit par Sylvestre de Sacy. Cf.— *Magasin encyclopédique*, 5e année, TOME IV, page 438. Abulforadge était contemporain de Abd-Allatif, celui-ci est mort en 1231 et le premier en 1286. Cf.—également : *Relation de l'Egypte* d'Abd-Allatif, trad. de Sylvestre de Sacy, in-4, 1810.

au *Livre de Dieu* (au *Coran*), celui-ci les rend inutiles; si au contraire leur contenu est opposé au *Livre de Dieu*, nous n'en avons nul besoin. Donnez donc l'ordre de les détruire. »

Jean fut donc la cause indirecte de la troisième destruction des Livres de la *Bibliothèque alexandrine* qui auraient été brûlés dans l'espace de six mois dans les foyers des Bains d'Alexandrie !!!

Cette destruction nous paraît étrange.

En résumé, nous ne savons pas au juste quand et comment ont été détruites à diverses époques les collections de livres d'Alexandrie, nous avons vu que sous César, le grand perturbateur romain, le Brukion avait été incendié; plus tard au IVe siècle, les mêmes collections reconstituées avaient été pillées et dispersées; au VIe siècle (640) la Bibliothèque Alexandrine avait été la proie des flammes, lors de la prise de la ville par les Arabes; enfin sous Omar, la même Bibliothèque aurait été brûlée par fanatisme dans les fourneaux des établissements de Bains d'Alexandrie, au nombre de quatre mille. Quoiqu'il en soit, l'humanité a été privée d'œuvres uniques dans leur genre, surtout au temps de César et de Théodose, c'est à cause de ses bibliothèques qu'Alexandrie était renommée parmi toutes les villes du monde.

Perte à jamais regrettable, car ces bibliothèques devaient renfermer tous les ouvrages scientifiques des Perses, des Chaldéens, des Syriens, des Babyloniens et des Egyptiens. Et ceux de ces ouvrages qui avaient échappé aux divers désastres, dont nous avons parlé, n'échappèrent point à la destruction des Arabes qui, par fanatisme, détruisirent toute œuvre manuscrite ou figurée, comme on peut en juger par le passage suivant de l'ouvrage précédemment cité de Sylvestre Sacy (p. 240 et suiv.).

« Dans les premiers temps de l'Islamisme, les Arabes ne cultivaient d'autres sciences que l'étude des décisions légales contenues dans leurs codes, leur langue et la médecine. Leur éloignement pour les sciences avait pour but de conserver la pureté de leurs croyances et des dogmes de leur religion et d'empêcher que l'étude des connaissances cultivées par les anciens peuples n'y introduisît quelques affaiblissements et n'y portât quelque atteinte, avant que cette religion fût solidement affermie ».

Mais nous devons ajouter aux lignes qui précèdent que la *Doctrine Esotérique* ne fut pas perdue pour cela par les Musulmans, car des esprits distingués parmi eux étudiaient la science, nous n'en voulons pour preuves que les travaux qui nous restent des Alchimistes arabes qui étaient bien plus avancés en chimie que nos chimistes modernes.

L'École Juive de Philon

Philon, philosophe grec, mais Hébreu de nation, et qui vivait au Ier siècle de notre ère, fut chargé avec quatre juifs d'aller à Rome pour obtenir de C. Caligula la révocation d'un Décret qui ordonnait aux Hébreux de rendre

les honneurs divins à la statue de l'Empereur, mais l'ambassade échoua dans son entreprise; Philon avait alors environ 60 ans. Son influence sur l'Ecole juive fut considérable; c'est lui qui ouvrit la carrière du synchrétisme aux grandes Ecoles du temps; aux Gnostiques, aux Alexandrins, aux Néoplatoniciens. Le système de Philon fut le premier essai sérieux de fusion entre les idées orientales et celles de l'occident et comme le dit Vacherot (1) :

« Philon est avant tout fidèle à la tradition nationale; s'il modifie, s'il altère, s'il transforme même quelquefois, les croyances qui lui sont chères, c'est toujours à son insu et dans un esprit de mysticisme, plus Platonicien que Grec, plus oriental que Platonicien. Philon est resté juif, autant qu'il était possible de l'être, au sein d'Alexandrie, avec une intelligence aussi éclairée et aussi ouverte aux idées étrangères. »

La Gnose a largement puisé à l'Ecole Juive de Philon, où les croyances orientales se mêlent déjà à la tradition hébraïque, et Clément d'Alexandrie et Origène apprirent à goûter et à mettre en œuvre la Science Grecque.

Le Gnosticisme.

La Gnose, origine du Gnosticisme, est une science ésotérique et mystérieuse qui fait connaître à ses adeptes le secret de l'Univers; elle enseigne l'ultime raison des choses et initie l'homme en vertu de quelles lois, le monde invisible ou spirituel est uni au monde physique ou matériel.

Le Gnosticisme a puisé sa doctrine dans les philosophies et les religions de l'Inde, de la Perse et de l'Egypte; il se place comme une philosophie intermédiaire entre le Néoplatonisme et le Christianisme et a naturellement avec ces deux doctrines de nombreux points de contact. L'Idée d'une Connaissance supérieure, qui permet de comprendre et de saisir la nature de l'Etre Suprême, cette idée fut nommée Gnose, et trouvait déjà dans la Doctrine Pythagoricienne, comme nous l'avons vu précédemment; ce qui n'est pas étonnant, car nous savons que Pythagore avait puisé ses idées en Orient, principalement en Egypte. Il est donc vraisemblable d'admettre que les Gnostiques avaient puisé leurs idées à la source Pythagorienne et à la source Platonicienne; ils firent aussi beaucoup d'emprunts à l'Ecole Juive de Philon. Quant au système d'allégories qu'ils adoptèrent, il relève incontestablement de cette dernière Ecole. Les Gnostiques admirent, en effet, comme Philon, que la Lumière est la source d'où émanent les rayons qui éclairent les âmes et ils en firent, comme lui, l'âme du monde qui agit dans toutes ses parties.

Basilidès, l'un des fondateurs du Gnosticisme, admettait deux principes indépendants l'un de l'autre, celui du Bien et celui du Mal ou de la lumière et des ténèbres. Le principe du bien, le Dieu Suprême, le Logos, forme avec

(1) Vacherot, *Histoire critique de l'Ecole d'Alexandrie*, Tome Ier, p. 165.

ses perfections ou Puissances, au nombre de sept, la bienheureuse *Ogdoade*; les sept perfections ou Puissances dans lesquelles le Logos se reflète sont à leur tour reflétées dans sept nouvelles Puissances qui en émanent et desquelles il en émane d'autres, qui les reflètent toujours plus faiblement; enfin de ces émanations, il y en a 365, qui forment 365 mondes ou Cieux compris dans le terme *abraxas*, dont les lettres, d'après le système de numération grecque, forment le nombre mystérieux de 365, souvent inscrit sur les pierres symboliques ou talismaniques. Les diverses Ecoles Gnostiques, dont les fondateurs furent Bardesane, Basilides, Saturnin et Valentin ; la Syrie, l'Egypte et l'Asie Mineure furent les foyers principaux de leur enseignement. De toutes les Ecoles Gnostiques, c'est celle de Syrie qui est la plus ancienne; toutes ou presque toutes professaient, à quelques variantes près, la même Doctrine à savoir que l'origine du monde intellectuel et du monde inférieur étaient, l'une une émanation de l'Etre Suprême, l'autre une création du Démiurge.

Les fondateurs du Gnosticisme eurent des précurseurs : Euphrate, Simon *le Magicien*, Ménandre, Cérinthe, etc. (1). Comme on peut le voir par les lignes qui précèdent, le courant de la *Doctrine Esotérique* n'a jamais été interrompu et il se trouve encore aujourd'hui intact, car on en retrouve les traces dans ces temps modernes, dans le *Spiritisme*, dans l'*Occultisme*, dans la *Théosophie* et dans le Spiritualisme moderne de toutes les religions pratiquées à l'heure actuelle dans les Deux-Mondes, et plus particulièrement dans les religions orientales et dans le CHRISTIANISME même qui en est dérivé.

(*A suivre.*) J. MARCUS DE VÈZE.

MADAME MAUD LORD DRAKE

Extrait du *Progressive Thinker* du 13 mai 1899.

A propos de son passage à Chicago, le *Progressive Thinker* rappelle la carrière de Mme Maud Lord Drake, un des plus extraordinaires mediums américains, en ces termes :

« Il y a douze ans, le nom de Maud Lord Drake brilla d'un vif éclat. Les chercheurs de ce pays-ci furent stupéfaits des prodiges qu'elle réalisait. L'Angleterre, toujours en avance dans les questions d'occultisme, paya son tribut à Mme Drake, et elle fut mandée pour donner une séance à la reine d'Angleterre. On sait que la reine Victoria a voué un culte particulier à la mémoire de son mari, le prince Albert. Elle avait John Brown, un dévoué

(1) Nous engageons ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier le Gnosticisme à lire : J. MATTER, *Histoire du Gnosticisme*; Paris, 2e édition. — *La Pistis Sophia*, traduite et commentée par E. AMELINEAU, et le *Dictionnaire d'orientalisme et d'occultisme*, passim. 2 vol. in-18, Paris.

serviteur, qui ne la quittait jamais. Mme Drake a rapporté l'intéressant renseignement, que feu M. Brown était spirite, et que c'est par lui que la reine communiquait avec son mari.

Mme Drake est la fille du juge Philip Barrock, de Barrocksville, comté de Marion, Virginie. Le juge Barrock était un ardent baptiste, diacre de l'église, et quatre de ses cinq frères furent ministres. Sa mère fut une femme très pieuse et l'enfant fut élevée sous l'influence chrétienne.

« De deux ans jusqu'à neuf ans, dit Mme Drake dans le récit de sa vie, l'influence des Esprits ne fit que s'accroître en moi. Je ne savais pas ce que c'était. Mes parents, dans leur vieille foi orthodoxe, disaient que c'était le Diable. Ma mère avait peur de m'embrasser, croyant que j'étais possédée. Quand nous nous asseyions à table et que mon père disait les grâces, les Esprits frappaient des coups dans la table, et la nappe se roulait en tampon. Je fus accusée d'être la cause du mal, et mon père n'épargna pas les verges. Il y eut quelque temps de repos, puis un jour les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes et des visages et des mains apparurent.

« Quand j'eus sept ans, le garçon d'un voisin vint me dire en courant, qu'une porte de grange était tombée sur son grand-père, et lui avait rompu le cou. Je le dis à mes parents qui se hâtèrent d'aller chez le voisin. Là, les locataires leur dirent que c'était une mystification.

« La grand-mère dit : « Mon mari est aux champs, je vais l'appeler. » Elle l'appela, mais sans réponse. On le chercha, et on le trouva sur l'aire de la grange, mort. Le cou avait été brisé par la chute de la porte qui avait glissé de ses gonds rouillés. Le petit garçon qui m'avait donné le renseignement était mort depuis deux ans. et quand tout cela fut connu, mon père déclara que c'était l'œuvre du démon.

« Un jour, une Française qui habitait non loin de nous vint voir ma mère. Moi, qui n'avait reçu aucune éducation, je me mis à parler couramment français. Je lui dis que son mari venait de mourir ce matin en France. Elle fut grandement saisie, fit le signe de la croix sur moi, et m'accusa d'être possédée du diable. La première lettre qu'elle reçut de France lui annonça la mort de son mari. Mon père défendit à mes frères et sœurs de m'enseigner l'ABC, et me fit souvent coucher dans la grange, sur des bottes de foin, en raison des étranges lumières qui voltigeaient autour de moi.

« A l'âge de huit ans, je m'échappai de la maison et courus à l'école. Je ne pouvais ouvrir la porte de l'école, mais mes amis les Esprits me rendirent ce service J'entrai et la maîtresse d'école me demanda qui j'étais. Je dis que j'étais fille du juge Barrock. Elle me donna un siège près du sien et je sentis bientôt une influence particulière sur moi.

« Gardez vos pieds tranquilles, voulez-vous? » gronda là maîtresse.

« Je répondis que je ne bougeais pas les pieds, mais elle répéta que je les balançais. Alors un livre sortit de mon pupitre.

« Qu'est-ce que c'est? » demanda la maîtresse perplexe.

« Mon père dit que c'est le diable, » répondis-je. « Elle me mit sur un tabouret, sur l'estrade, mais le tabouret se promena sur l'estrade, et la maîtresse me ramena chez moi, en racontant le trouble que j'avais jeté dans l'école. Mon père jura qu'il me tuerait, et m'envoya coucher dans un grenier au-dessus de la cuisine.

« Il y avait là un vieux rouet; une négresse qui était morte revenait en filer toutes les nuits.

« Un jour, je devins aveugle. Un médecin appelé dit que le nerf optique était paralysé. Pendant dix-huit mois je ne pus voir, mais les Esprits vinrent me trouver et me dirent de ne pas me tourmenter, qu'ils m'apprendraient à lire et à écrire.

« Après la guerre ma famille alla de Virginie en Iowa. Les Esprits me dirent qu'il y avait des mines de charbon sur notre terre, et mon père me demanda de les lui montrer. Je le fis, mais on dit encore que c'était le diable qui m'aidait, et finalement je fus chassée et forcée de travailler aux champs et au ménage; là, je pouvais trouver un abri. Mais le diable s'en mêlait toujours, et je n'étais pas longtemps en place. A l'âge de 14 ans, mon père voulut me marier à l'un de ses fermiers. Je refusai et fus encore chassée; je dis alors que je ne reviendrais plus.

« J'allai à Warren, Illinois, où je trouvai asile dans un hôtel, comme servante. Je couchais avec deux autres femmes et la première nuit, les Esprits se manifestèrent encore; je fus encore chassée, mais ce fut la dernière fois. Je trouvai une autre place, et quand les Esprits revinrent, un spirite nommé Hall, me donna la première confirmation de ce que m'avaient dit les Esprits.

« Je fus mise en rapport avec des spirites, et ils me dirent qu'il y avait des milliers de gens qui croyaient au retour des Esprits sur terre, dans un but pur et bon. Peu après, je m'embarquai comme médium. Je visitai Hannibal et les autres villes du Missouri, et voyageai dans les différentes parties de l'Illinois.

« Un cas frappant de matérialisation arriva à une séance que je donnais à Keokuk, Iowa.

« Un soldat, rentrant de l'armée, trouva que sa sœur bien-aimée était morte pendant son absence. Il assista à ma séance, reconnut cette sœur, qui apparut clairement matérialisée. A une seconde séance, sa sœur lui apparut encore, et lui remit une bague de prix qu'il lui avait donnée, et qui avait été enterrée avec elle. L'identité de la bague était indiscutable et le

soldat fut si ravi de cette merveilleuse démonstration, qu'il m'en donna son témoignage par écrit. »

Le 5 novembre 1868, Miss Barrock épousa son premier mari, Albert A. Lord, du Fond du Lac Wisconsin. Elle eut une fille qui est maintenant la femme de M. Lew Parker, homme d'affaires à Omaha, Nébraska.

Le mariage de Mme Lord ne fut pas heureux, et elle divorça, en 1875. Sa petite fille habita avec elle, à Chicago, et fut témoin de plusieurs manifestations étonnantes, qui ne sortiront jamais de son souvenir.

Elle dit que pendant une récente visite, que des amis firent à sa mère, tout en causant, ils avaient glissé des feuilles de papier sous la traîne de sa robe, sur le plancher. En les retirant, ils les trouvèrent couvertes de portraits de parents et d'amis décédés, ou de leurs communications.

Il y a quelques années, Mme Lord épousa M. Drake, un constructeur qui entreprit l'aqueduc du fort Worth, et plusieurs chemins de fer de l'Ouest. C'est un homme bien élevé, qui persuada à sa femme de se retirer du public, ce qu'elle a fait depuis douze ans.

Une de ses plus intéressantes séances, fut peut-être celle qu'elle donna à Dallas Texas, en 1894. M. M. W. Poundstone, de Dallas, avait été attiré à cette séance par la curiosité. Dès que le médium le vit, elle le regarda et lui dit :

« Vous êtes un vieux célibataire. »

Elle lui retira une bague du doigt en lui disant que c'était son œuvre, ce qui était vrai. Puis elle lui dit qu'il y avait, autour de lui, quatre personnes qui voulaient lui parler. Elle donna leurs noms, correctement, et déclara qu'elle voyait la mère de M. Poundstone, et l'entendait s'écrier :

« Oh ! ma sœur. Pauvre sœur ! elle a été écrasée par un train ! »

Le médium ajouta que l'esprit de cette sœur était sur le point de quitter son corps, et qu'il l'apprendrait le lendemain.

Le lendemain matin, un télégraphiste de l'Union de l'Ouest lui tendait une dépêche de Rushville-Indiana. Il lut :

« Caroline est morte. Obsèques jeudi 2 h. p. m. » C'était signé L. B Gregg.

Ce décès était celui de la tante de M. Poundstone, Caroline Doggett, la sœur de sa mère. L. B. Gregg qui envoya la dépêche, était son beau-frère. Il apprit ensuite aux funérailles, que sa tante était morte pendant la séance de Mme Drake, et par suite d'un accident de chemin de fer.

Mme Drake est une femme très intéressante, aimable et sympathique. Dans sa jeunesse, elle a dû être jolie, car elle porte encore des traces de cette beauté. Elle a une abondante chevelure, et elle a des dents d'une jeune fille de vingt ans.

Plusieurs des hommes célèbres du pays l'ont consultée. Elle garde précieusement une plume d'or qui lui a été donné par feu le général Grant, qu'elle vint voir quand il était président des Etats-Unis. Le duc Alexis, et l'empereur don Pedro, furent ses clients, quand elle était médium public ; mais sur quoi et sur quel sujet ils la consultèrent, nous n'en savons rien.

Saint-Louis (Mo) Republic. Z. B.

APPARITIONS

Je vous envoie la suite du récit de M. Victor R. Lang, dans le *Psychische Studien* (page 558).

Kurjer Codzienny, journal quotidien de Varsovie, raconte ce qui suit :

« Ces jours-ci (fin février 1898) mourut le comte G..., employé à la succursale de la banque russe, à Varsovie ; et chose étrange ! le comte, qui jouissait d'une parfaite santé, avait prédit l'époque de sa mort, il y a trois mois. Il eut à essuyer beaucoup de malheurs durant sa vie.

Il y a quelques années, il fut envoyé à Irkutsk, en Sibérie, pour y occuper un autre poste. Mais, durant le voyage, un terrible incendie éclata dans le train, et sa femme et ses enfants y trouvèrent la mort ; avec grande peine, le comte échappa au désastre.

Dans son désespoir le pauvre homme renonça à son nouveau poste et revint à Varsovie. Ce terrible malheur fit une profonde impression sur le comte, et, depuis lors, sa femme lui apparut souvent en rêve, ce qu'il racontait régulièrement à ses amis du bureau.

Lorsque, plus tard, le comte voulut se remarier, sa femme lui apparut en rêve, l'engageant à renoncer à ce mariage ; le comte ayant relaté son rêve à ses collègues, ceux-ci lui conseillèrent de n'y attacher aucune importance. Le comte se remaria, mais trois mois avant sa mort, il raconta à ses amis du bureau, que de nouveau sa femme lui était apparue en rêve, qu'elle l'avait engagé à mettre ordre à ses affaires, attendu qu'avant le 1er mars il rendrait son âme à Dieu.

Comme il était très bien portant, cette prédiction rendit très gais ses amis et cependant, trois mois après et tout à coup, il tombe malade et avant le 1er mars, rendit son âme à Dieu.

Ce fait étrange impressionna vivement les collègues du comte G..., qui ne manquèrent pas d'en faire le récit à tout le monde.

Le fait suivant a été communiqué au journal polonais *Gazéta Warszawska*, par M. Alexandre Ielski, en janvier 1898. Voici ce qu'il écrit : « Je vous ai

déjà raconté, dans le journal *Gazeta Warszawska* nº 163, une histoire surprenante de l'apparition d'un fantôme, au moment du décès du comte X. G..., et cette fois, voici le récit d'une vision étrange.

Il y a vingt ans, mourut à Minsk-Gubernialny, la tante de notre célèbre compositeur Stanislas Moninszko ; Mme Clotilde S... était une personne pieuse et charitable. Son fils, un ingénieur, mon parent, propriétaire à Lada, dans le district Ihumen, m'écrivit : « Maintenant il faut que je te confie ce qui m'arriva, ces jours-ci.

« Le 28 novembre 1897, de grand matin, m'apparut ma chère mère, dans la salle à manger et devant l'image de Notre-Dame de Bialynice, qu'elle m'avait léguée dans son testament ; elle était vêtue d'une robe de chambre et portait un bonnet, façonné comme de son vivant. Elle se tourna en souriant, de l'image vers moi, juste au moment où ma femme me disait : « Mais vois donc qui est là !... *et ma mère me tendit la main, que je baisai tendrement* » ; elle disparut sans avoir rien dit... J'aurais voulu revoir l'apparition, pour entendre au moins un mot de ma mère chérie, mais en vain, elle ne réapparut plus... etc. » Alexandre Ielski ajoute que son parent est un homme sérieux, respectable et honoré, et se garderait bien, vu la considération dont il jouit, d'inventer une pareille histoire.

JOSEPH DE KRONHELM.

SENSIBILITÉ DU MÉDIUM RÉGNIER

10 *juillet* 1899. — Je n'ai pas l'honneur d'être bien connue de vous, et cependant je me permets de vous donner le compte rendu d'une séance intime, donnée chez moi, le 21 juin dernier, en la présence d'une amie ; ce récit mérite tout intérêt.

Très croyante, j'avais entendu parler de *Mme Régnier, somnambule et voyante*, qui habite rue Maître-Albert, nº 20. Je la fis venir.

Avec elle nous avons eu les manifestations suivantes :

Plusieurs entités viennent nous visiter ; Mme Régnier les *voit*, nous les dépeint de telle sorte, qu'il n'y a aucun doute que les *moi* de mon père, de ma tante et d'un enfant que j'ai perdus, sont là.

Mais chose plus surprenante, il se présente un autre moi ; la voyante a beau me le dépeindre, je ne le reconnais pas, malgré les gestes de toute façon, qu'elle charge le médium de me transmettre pour se faire reconnaître.

Nous lui demandons son nom, il manifeste le désir que j'aille près du

médium; il parle une langue qu'elle ne peut comprendre, et je la prie de me répéter ce qu'elle a entendu : (*Olhe Aqui estou*) dit-elle.

J'étais loin de m'attendre à semblable merveille ; j'ai habité, pendant six ans le Portugal et l'esprit d'une personne que j'y ai connue me disait : (*Regarde, je suis là !*).

Mme Régnier ne me connaissait pas, elle ignorait que j'eus habité ce pays étranger.

La séance ne fut pas terminée; la voyante s'endormit, se leva, chercha, ouvrit des boîtes, des tiroirs, ne trouvant pas ce qu'elle voulait elle s'impatientait; elle vint à l'armoire qui était fermée, et avec ses ongles, chercha à l'ouvrir.

Je plaçai le trousseau de clefs sur un meuble, sans bruit : elle le trouva.

Ce trousseau a 5 clefs ; sans hésiter elle prit la bonne, ouvrit l'armoire pour y prendre une liasse de lettres, choisit, chercha et finit par en sortir une, qu'elle garda dans la main, en disant le nom de la personne qui l'avait écrite et qui est vivante.

Puis, elle me donna des conseils et me cita des particularités connues de moi seule.

Ces deux cas sont tellement remarquables que je n'hésite pas, Monsieur, à vous en faire part.

Nous avons eu, depuis, plusieurs autres séances, toutes très intéressantes, qui classent Mme Régnier au nombre des sujets remarquables, et pouvant rendre de grands services dans bien des cas.

Ce compte rendu mérite-t-il d'être inséré dans votre *Revue Spirite* ? j'en serais heureuse; d'autres personnes seront enchantées des manifestations dues à Mme Régnier.

Cl. Deplanque, Boulevard Saint-Germain, 41 et Mme J. Martin.

A PROPOS DE RÉINCARNATION

Nous donnons ci-après la préface que notre collaborateur M. de Vèze vient d'écrire pour le nouveau roman de M. A. B. : Thomassine.

AU LECTEUR

Le nouveau roman de M. A. B., *Thomassine* n'est pour ainsi dire que la suite de l'*Envoûtement* du même auteur (1), mais l'affabulation des deux

(1) Nous disons du même auteur, et c'est nécessaire, car un grand journal quotidien de Paris publie depuis des mois et des mois, un roman, comme suite de l'Envoûtement.

Un autre quotidien de Paris a publié un roman avec le même titre, quinze ou seize mois après l'apparition de l'Envoûtement de M. A. B.

romans étant complétement distincte, on peut les lire indifféremment l'un ou l'autre; cependant la lecture des deux œuvres est préférable.

Dans l'*Envoûtement*, la scène se passe au Moyen-Age; dans *Thomassine*, à l'époque de la Renaissance, sous la régence de Catherine de Médicis. Ces deux romans sont l'un et l'autre extrêmement intéressants; le premier démontre, d'une façon évidente, que l'*Envoûtement* n'est pas une fiction, mais bien une réalité véritable. Après l'avoir lu, le lecteur n'a plus à se demander si l'on peut ou non envoûter; du reste l'Envoûtement est aujourd'hui un fait expérimentalement acquis par des travaux scientifiques.

Dans *Thomassine*, l'auteur y démontre, pour ainsi dire, la *Réincarnation*, c'est-à-dire que l'homme après avoir vécu une première fois sur la terre y revient encore souvent, très souvent même, afin de se perfectionner, devenir meilleur, jusqu'au jour où il oublie sur la terre tout autre souci, pour ne conserver que celui de la charité, pour ne songer qu'à devenir *Altruiste*, c'est-à-dire bon et excellent envers son prochain, envers ses frères et changer pour ainsi dire cette vallée de misères et de larmes, sinon en Paradis, du moins en un séjour habitable pour tous les humains, ce qui n'est pas aujourd'hui.

Les personnes quelque peu instruites n'ignorent plus maintenant qu'avant de naître à la vie matérielle, l'homme vivait dans l'*astral*, c'est-à-dire dans les espaces interplanétaires; et qu'à sa mort, il retourne dans ces mêmes espaces. De là des naissances successives dénommées *Incarnations* et *Réincarnations*.

Ces renaissances successives de l'homme sont absolument nécessaires à son perfectionnement, car la vie matérielle, la vie sur le *Plan physique*, est une sorte d'Alambic dans lequel une première distillation donne un liquide moins impur, et des distillations subséquentes fournissent des liquides de plus en plus épurés. Mais pour arriver à devenir Essence, *Quintessence* même, il faut distiller et redistiller un grand nombre de fois, c'est-à-dire, il faut que l'homme vive de nombreuses existences, de là de nombreuses incarnations pour son perfectionnement final.

La *Loi de la réincarnation*, admise de tout temps, chez un très grand nombre de peuples, est une loi des plus justes, des plus raisonnables, des plus logiques et nous ne comprenons pas qu'elle ne soit pas admise aujourd'hui d'une manière générale par tout le monde, car elle seule explique merveilleusement les *Lois de la vie* et les inégalités de position et de situation qui existent et ne peuvent ne pas exister parmi les hommes.

Cependant beaucoup de personnes répugnent à cette idée et ne peuvent l'admettre, surtout parmi les sectateurs de la Religion catholique romaine. Un grand nombre de ceux-ci se demande en effet, s'il peut croire à la Réincarnation, sans être accusé d'hérésie.

Nous ne pouvons comprendre qu'un catholique puisse se poser une pareille question, s'il connaît tant soit peu les *Ecritures Saintes*, comme nous allons voir.

La pluralité des existences de l'âme a été formellement admise par Saint Grégoire de Nysse qui nous dit : « Qu'il y a *nécessité de nature*, pour l'âme immortelle, d'être guérie et purifiée et que si elle ne l'a pas été par sa vie terrestre, la guérison s'opère dans les vies futures *subséquentes*.

Ceci démontre clairement la *Pluralité des existences* et partant la loi de la Réincarnation.

Saint Clément d'Alexandrie dit que la Réincarnation est une vérité transmise par la *Tradition* et autorisée par Saint Paul (1).

Les récits des Evangiles prouvent que les Juifs admettaient la réincarnation pour Elie et les Prophètes (2) au moins.

Dans plusieurs passages de Saint Mathieu (3), nous voyons Jésus affirmer que Jean-Baptiste est Elie réincarné ; mais de tous les passages de l'*Evangile* concernant le sujet, le plus remarquable est celui de Saint Jean (4) dans lequel on peut voir que les Juifs admettaient aussi que la réincarnation pouvait se produire pour tous les hommes : « Comme Jésus passait, il vit un aveugle de naissance. Les disciples lui demandèrent : « Maître, qui a pêché ? Est-ce cet homme ou son père ou sa mère, pour qu'il soit ainsi aveugle ? »

Jésus répondit : « Ce n'est point *qu'il ait péché*, ni son père, ni sa mère, mais c'est afin que les Œuvres de Dieu soient manifestées en lui. »

Puisqu'il s'agit ici d'un *aveugle de naissance* et que les Juifs demandent à Jésus s'il est aveugle parce qu'il a péché, cela signifie évidemment qu'ils voulaient parler des péchés que cette individualité avait pu commettre dans une précédente existence ; aussi leur observation est-elle toute naturelle et ne donne lieu à aucune explication interprétative ; et de même Jésus répond simplement sans s'étonner aucunement du sous-entendu concernant la *loi des Renaissances*. Il l'admet comme un fait incontestable, ne pouvant donner lieu à aucune discussion possible.

Aussi se contenta-t-il de répondre : « Ce n'est pas parce *qu'il a péché*, mais afin que les Œuvres de Dieu soient manifestées en lui... »

C'est-à-dire, afin que je puisse le guérir et prouver ma mission.

Nous devons ajouter que cette réponse nous paraît avoir été altérée par la main du copiste, qui, ne croyant pas sans doute à la réincarnation, a pu en effacer les traces plus manifestement exprimées qui pouvaient se trouver dans la véritable réponse du doux Nazaréen.

D'après ce qui précède, on voit que J.-C. était réincarnationniste ; dès lors, je ne vois pas pourquoi les chrétiens et même les catholiques puissent se

(1) Epitre aux Romains, XIV, 12, 14, 19.

(2) Voir Saint Marc, VI, 14, 15, 16; Saint Mathieu, XIV, 1, 2, Saint Luc, IX, 7, 8, 9.

(3) Saint Mathieu, XI, 7, 9, 13, 14; XVI, 13, 14; XVII, 12, 13.

(4) Saint Jean, IX, 1, 2, 3.

demander s'ils peuvent croire à la réincarnation, sans être traités d'hérétiques.

Du reste, de nos jours, un grand nombre de prêtres et d'évêques sont réincarnationnistes, ainsi M. de Montal, évêque de Chartres, dans un de ses mandements (1) approuve la réincarnation, et, au négateur du péché originel, il oppose la croyance permise aux vies antérieures.

Et du reste, des évêques, des papes et des conciles même pourraient s'inscrire en faux contre la réincarnation, que nous n'aurions pas à les croire, puisque le Fondateur du Christianisme était réincarnationniste, cela doit nous suffire. Il ne faut pas être plus royaliste que le roi!

Aussi dirons-nous avec l'auteur de la *Doctrine Esotérique* à travers les âges :

« La Doctrine de la Réincarnation ou des Renaissances ne nous paraît pas aujourd'hui discutable; quand un grand fait philosophique se transmet d'âge en âge, qu'il est du reste d'une absolue logique, on peut bien admettre qu'il est vrai.

. . . .

« Comme partisans de la réincarnation dans les temps modernes, nous pouvons mentionner : Paracelse, Lavater, Fontenelle, Dupont de Nemours, Giordano Bruno, Fichte, Van Helmont, Cardan, Guillaume Postel, J. Bœhme, Claude de Saint-Martin, Schelegel, Kant, Schopenhauer, Châteaubriand, Honoré de Balzac, Ballanche, Cavour, Mazzini, Sir Humphrey Davy, Massino d'Azeglio, Emilio Castelar, Bonnet, Ch. Fourrier, Jean Renaud, Georges Sand, Ch. Young, Shelley, Tennyson, Longfelow, Emerson, Allan Kardec, Pezzani, Eug. Pelletan, Louis Figuier, Louis Jourdan, Eugène Nus, Bonnemère, Charles Naudin, Victor Hugo, Victorien Sardou et tant d'autres, car nous ne saurions mentionner ici tous les hommes illustres qui sont Réincarnationnistes ou se sont montrés tels, par leurs travaux. Cette nomenclature qui serait fort longue ne saurait confirmer davantage, pensons-nous, l'opinion du lecteur à ce sujet.

Aussi ce que nous ne comprenons pas c'est qu'un grand nombre de spiritualistes, tant en Angleterre qu'en Allemagne, tant en Amérique qu'en France, ne soient point réincarnationnistes; c'est là un fait très surprenant, parce que, nous nous plaisons à le répéter, la Réincarnation est une loi absolument logique.

C'est pourquoi, M. A. B. a soutenu dans *Thomassine* cette thèse et espère par là augmenter le nombre déjà si considérable des réincarnationnistes !

J. Marcus de Vèze.

---

(1) Mandement pour l'année 1843.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCULTES

(Voir la *Revue* de Mai 1899).

CHAPITRE XVI

MAYAVI-RUPA, par DHARANI-DHAR KAUTHUMI, F. T. S.

Le commençant, éprouve toujours beaucoup de difficultés à comprendre la nature du principe occulte dont le titre de cet article est le nom. De temps en temps, ce sujet a été traité superficiellement, il a même parfois été approfondi, sans que, pour cela, la difficulté ait été entièrement résolue. Bien des fois il a été expliqué déjà que le *double* ou *spectre* d'un homme, vu à distance par différentes personnes, n'est que le *Mayavi-rupa*; les fantômes et les esprits sont donc de la même substance. C'est ce principe qu'on voit ordinairement, lorsqu'une personne apparaît dissociée du corps physique grossier. Le colonel Olcott en a très bien analysé les propriétés, dans sa lecture sur le « Fondement commun de toutes les religions » (Madras, 26 avril 1882).

Notre Président dit : Le Double est essentiellement une vapeur, un nuage, ou bien une forme solide selon son état de condensation. Etant donné, en dehors du corps certaines conditions atmosphériques, électriques, magnétiques, telluriques, cette forme peut-être invisible, mais capable de se faire entendre et de donner d'autres preuves de sa présence; sous des conditions différentes, elle peut se présenter comme une ombre vaporeuse, et enfin, avec des conditions différentes encore, elle peut devenir parfaitement visible, et même tangible.

Parfois la forme fait preuve d'intelligence, et elle parle; parfois elle peut seulement se montrer. En fait, le *Mayavi rupa* est le produit de l'interaction de notre quatrième et cinquième principe, mentionnés dans le Fragment de Vérités occultes, nº 1, le *Kama rupa* et le *Manas*. Ceci est précisément ce qui demande des explications nouvelles.

Ces principes sont décrits dans « les Fragments », de la manière suivante :

3º Le corps astral (*Linga sarira*) composé de matière très éthérée, dans son état passif ordinaire, c'est l'exacte mais vaporeuse duplication du corps; son activité et sa forme dépendent entièrement de *Kama rupa*, seulement *durant la vie*.

4º La forme astrale (*Kama rupa*), ou corps de désir, est un principe définissant la configuration de l'Ego physique.

La difficulté est de comprendre comment *l'activité*, *la consolidation et la forme* d'une substance, peuvent être déterminées par une simple *configuration*, qui, considérée en elle-même, n'est qu'un être de raison.

De plus, il est clair, qu'il résulte de la relation de deux principes, telle que nous venons de l'indiquer, que l'activité, la consolidation et la forme de *Manas* et de *Linga sarira*, dépendent de ceux de *Kama rupa*; mais il n'a pas été dit, qu'il existe une force agissant de l'intérieur ou de l'extérieur, qui produise un changement dans le dernier principe nommé.

Nous sommes donc loin encore d'avoir une explication satisfaisante de la condition variable de quelques-unes des propriétés de *Linga sarira*; de plus, d'après la définition qui vient d'en être donnée, il est difficile de trouver beaucoup de différence entre ces deux principes, on peut simplement supposer que l'un est plus éthéré que l'autre.

Tous ces malentendus proviennent de la difficulté qu'il y a à exprimer en anglais, des idées qui ne sont pas familières à ceux qui parlent cette langue. Le terme, *corps astral*, est peut-être un peu trop vague pour traduire *Linga sarira*, qui signifie le corps, le principe qui donne à l'homme extérieur son caractère distinctif et devrait être restreint à sa signification véritable : l'homme intérieur, le double, le *Mayavi rupa*, une combinaison du troisième et quatrième principe, avec une idée du cinquième.

Mais, quoiqu'on en dise, le *Kama rupa* n'est certainement pas représenté exactement par *la forme astrale*; l'expression *corps de désirs*, quoiqu'elle ne soit pas non plus tout à fait exacte, est certainement préférable. *Kama rupa* est le principe dans lequel la volonté réside; c'est la substance de la volonté, ce que celui qui a étudié sérieusement les *Fragments* a sans doute déjà compris.

Dans le numéro VIII de la série (Théosophiste de mai, 1883, page 195), il dit : « Le quatrième parcours qui a lieu maintenant, est celui dans lequel le quatrième principe, la Volonté, le Désir, est entièrement développé; » il résulte de là, que le chéla laïque qui écrit les Fragments, sait très bien ce que *Kama rupa* est réellement, mais peut-être que, dans les commencements, il n'a pu l'expliquer aussi bien qu'il l'aurait désiré. H.X. dans ses « Aperçus de Théosophie ésotérique, n° II, » a réussi à définir le quatrième principe.

Il est bien avéré que chaque principe pénètre celui qui le précède immédiatement; dans la table donnée dans les *Fragments*, le *Kama rupa* est donc le fac simile du corps physique, plus vaporeux que le *Linga sarira* qui, avec le *jiva*, forme le lien qui l'attache au corps. Toute interruption de cette communion est marquée par la maladie.

Ceci fera comprendre quelque peu les cures mesmériques; la volonté de l'opérateur va droit à la source du mal qu'elle annihile.

Lorsque, à force de mener une vie immorale, et de s'abandonner à des pensées vicieuses, l'un des principes intérieurs a été vicié, alors le mesmérique n'est plus d'aucune utilité.

La compréhension correcte du quatrième principe, fera disparaître bien des malentendus et éclaircira plus d'un point obscur. Il a été difficile de comprendre, comment *Kama rupa* peut déterminer la configuration du cinquième; mais tous comprendront comment une puissante volonté peut produire une intelligence brillante. De plus il est parfaitement prouvé, par des témoignages irrécusables, que des personnes sur le point de mourir, se sont repris à vivre et qu'elles avaient vu une brillante figure éthérée leur faire des passes. Cette figure, c'est le *Mayavi rupa* de quelque maître en occultisme, dont la volonté détermine la guérison.

Dans ce cas, les principes inférieurs reçoivent directement l'influence du *Mayavi rupa*. Des volumes entiers, pourraient être édités, contenant des exemples bien prouvés de pareils cas.

En finissant, je prie humblement le vénérable Swami d'Almora, de croire que, puisque le *Mayavi rupa* peut guérir, il peut aussi tuer, sans un corps.

Note du traducteur : Nous avons terminé ce long travail; notre seul souhait, c'est qu'il ait été utile aux studieux qui veulent connaître les théories ésotériques des théosophistes actuels.

Les vérités énoncées dans les Fragments de vérités occultes sont compliquées, des noms nouveaux ne les simplifient pas.

Or, si en France nous aimons ce qui est simple et clair, et si la théosophie n'a pu satisfaire cette tendance nationale, nous ne l'étudierons pas moins, car Dieu Parabrahm a semé de grandes vérités sur toutes choses.

LEYMARIE.

LA FIN DE L'HUMANITÉ

Combien de fois des prophètes de malheur nous ont prédit la fin du monde, partant de notre humanité terrienne.

Voici un nouveau Jérémie : M. le marquis de Nadaillac qui, sous le titre de cette étude, vient nous donner des aperçus très curieux (1) que nous étudierons au point de vue psychique.

Son étude débute ainsi :

Tout ce qui a un commencement aura une fin!

Ceci nous paraît vraisemblable, aussi là n'est pas la question, mais bien de connaître, si possible, à quel moment aura lieu cette fin?

D'après les travaux de M. Faye, de l'Institut (2), de M. Lapparent et du général Brialmont, la fin du monde serait relativement prochaine; elle surviendrait dans trois ou quatre cents ans. M. de Nadaillac n'y croit guère

(1) Brochure in-8° de 41 pages (*Extrait du* CORRESPONDANT, Paris, De Soye et fils imprimeurs, 1897 (*non mise dans le commerce*).

(2) *L'origine du Monde*.

pour cette époque et nous sommes de son avis, aussi le félicitons-nous de n'être pas aussi pessimiste que les auteurs que nous venons de nommer.

Personnellement nous ajouterons, qu'il est peut-être très fâcheux que la fin du monde soit beaucoup plus éloignée, car si la *vie terrienne* n'existait plus, l'être humain, l'humanimal vivrait dans un autre milieu, dans un autre monde et serait probablement moins malheureux que sur cette terre, sur laquelle de grands besoins matériels rendent en général, l'existence de l'homme si misérable !

Comment s'accomplira la fin de notre monde ? Par la congélation, car, écrit un savant éminent : « Le soleil se condense et se contracte. Sa fluidité actuelle doit aller en s'affaiblissant. Il arrivera un moment où la circulation qui alimente la photosphère commencera à se ralentir ; alors la radiation de chaleur et de lumière diminuera ; la vie végétale et la vie animale se resserreront de plus en plus vers l'équateur terrestre ; quand cette circulation aura cessé, la brillante Photosphère sera remplacée par une croûte opaque et obscure qui supprimera immédiatement toute radiation lumineuse. » D'où plus de chaleur, partant plus de vie, tout, la mer elle-même étant congélée.

Voilà une première fin, mais il y en a d'autres ; voici celle indiquée par M. Lapparent (1).

« D'après les données les plus récentes de la science, l'altitude moyenne de la terre ferme peut être représentée par un plateau uniforme dominant de 700 mètres le niveau de la mer. Ce plateau est l'objet d'incessantes attaques de l'Océan d'un côté, des agents atmosphériques de l'autre. Les rivières ne cessent de porter à la mer les menus débris de roches désagrégées par les alternatives de l'humidité et de la sécheresse, du froid et du chaud, de la gelée et du dégel. Cette action constante diminue chaque année la masse continentale dans une proportion que l'on a évaluée à plus de 10 kilomètres cubes (2).

« Il faut encore tenir compte de l'action dissolvante des eaux continentales chargées d'acide carbonique. D'après les études faites à l'embouchure du Mississipi, de la Tamise et du Danube, la quantité de matières en dissolution enlevées annuellement aux continents ne serait pas inférieure à 5 kilomètres cubes.

« Il est enfin un troisième facteur, l'ablation des falaises qui forment nos rivages, que M. Lapparent apprécie et qu'il porte à 3 mètres par siècle (c'est là un minimum). Il permet de conclure que tandis que les eaux courantes

---

(1) *Bulletin de la Société de géographie*, 1890, p. 472.

(2) Murray, *Scottish Geographical Magazine*. Nous nous demandons comment Murray a pu évaluer *exactement* le cube de ces destructions et celui de celles qui vont suivre ? E. B.

enlèvent à la terre ferme plus de 10 kilomètres cubes, la mer n'atteint pas même le dixième de ce chiffre (1).

« Ces chiffres réunis donnent un total de 15 à 16 kilomètres cubes enlevés chaque année à la masse continentale, et si l'on tient compte des dépôts sédimentaires qui viennent se loger au fond de la mer, l'altitude du plateau subit chaque année une perte de 155 millièmes de millimètre. »

M. de Nadaillac a soin d'ajouter que ces calculs ne peuvent être qu'approximatifs ; nous sommes absolument de son avis, nous ajouterons même qu'ils sont faux, car enfin si les falaises s'abaissent, les fonds de la mer se relèvent un peu moins, nous le voulons bien, mais enfin ils s'élèvent assez pour un jour transformer la mer en collines, puis en montagnes et les rôles sont renversés, voilà tout.

Mais M. de Nadaillac veut les supposer exacts pour conclure en disant que « si les agents actuels continuent leurs actions dans des conditions semblables à celles dont nous sommes témoins, il faudrait quatre millions et demi d'années pour raboter complètement la surface de la terre, entraîner l'inévitable submersion des continents et mettre fin sur notre globe à toute vie végétale ou animale. »

On voit par les lignes qui précèdent que nous pouvons encore revenir plusieurs fois sur la terre avant d'être témoins dans une incarnation quelconque de la fin de l'humanité. Toutefois, ajoute notre auteur :

« Il n'en serait pas de même, si les conclusions présentées par le général Brialmont de l'Académie royale de Belgique étaient fondées (2). Dans un petit nombre de siècles, trois ou quatre au plus, l'homme se trouverait en face des problèmes les plus redoutables de tous ceux qui ont marqué son existence, dus cette fois non à des agents sur lesquels il ne peut exercer une action, mais à sa seule initiative, à sa volonté. L'accroissement de la population du globe est aujourd'hui si *rapide* (3), que si elle devait continuer dans les mêmes proportions, l'étendue des terres cultivables ne suffirait plus à sa subsistance et à celle des bestiaux indispensables à ses besoins. Le résultat ultime des progrès dont nous sommes si fiers, serait donc l'anéantissement de la race humaine, le retour à la barbarie des survivants, et cela, je le répète dans quelques siècles à peine.

Ce qui précède nous parait empreint d'une grande exagération. D'abord l'accroissement de la population n'est pas tellement rapide, qu'il y ait lieu de

(1) M. Lapparent nous donne les éléments de ce calcul. Il admet 50 mètres comme la hauteur moyenne des falaises, 200.000 kilomètres comme longueur des côtes (Elisée Reclus, *Les Continents*). Appliquant ces chiffres à ceux qui expriment la superficie, aujourd'hui bien connue de la terre, on trouvera que la perte admise de 1.500 mètres cubes par kilomètre et par an, donnera 300 millions de mètres cubes, soit journellement trois dixièmes de mètre cube environ.

(2) *Classes des sciences*, 16 décembre 1896.

(3) Beaucoup de sociologues soutiennent le contraire.

s'en préoccuper d'ores et déjà ; les guerres, les épidémies, le surmenage, etc., sont là pour empêcher le cannibalisme supposé par le brave général belge ; quant aux *bestiaux indispensables aux besoins de l'homme* ; on peut admettre que la machinerie, les moteurs mécaniques et l'alimentation végétarienne ou chimique de l'homme lui permettront de se passer du concours des animaux pour quoi que ce soit. Un peu plus loin du reste, nous reviendrons sur l'alimentation de l'homme et nous poursuivrons ici le dépouillement de la brochure de M. de Nadaillac : « L'homme, dit-il, a certainement vécu sur la terre depuis plus de dix mille ans. Les découvertes qui se renouvellent chaque jour apportent les preuves les plus sérieuses à l'appui de ce chiffre ; elles permettent même d'affirmer que c'est là un minimum et qu'il serait difficile avec un nombre aussi restreint de siècles, de remonter jusqu'aux contemporains du grand tigre et du grand ours, jusqu'aux troglodytes n'ayant pour habitation que les cavernes creusées par les eaux ; pour armes et pour outils, que quelques cailloux grossièrement taillés. »

Ici l'auteur nous parle de la population du globe dans l'Antiquité et des fléaux qui, pendant le Moyen-Age, décimèrent l'Europe, l'Asie et l'extrême-Orient.

Puis vient une question de population dans laquelle nous ne saurions entrer, nous nous bornerons seulement à en détacher la population de la France à différentes époques, ce qui peut intéresser nos lecteurs.

Au temps de César, la Gaule comptait	6.700.000
Sous les Antonins	8.700.000
Sous Charlemagne, la France	8 à 9.000.000
Au début du XIVe siècle	22.000.000
Sous Charles IX	20.000.000
A la mort de Louis XIV	18.000.000
Sous Louis XVI.	26.000.000
En 1801.	27.000.000

Dans le § III de sa brochure, l'auteur étudie les progrès au XIXe siècle, l'accroissement de la population, la natalité en Europe, d'après le général Brialmont, la mortalité, la durée moyenne de la vie humaine, sa prolongation. Le même général fournit une statistique sur ce qu'ont coûté d'hommes les guerres modernes.

5 000 000
750 000
45 000
315 000
6 110 000

« Les grandes guerres de la première République et de l'Empire ont coûté, à l'humanité, dit le général Brialmont, 5 millions d'hommes ; la guerre de Crimée 750,000, celle d'Italie de si courte durée, 45.000 ; la guerre de Sécession, en Amérique, 232.090 ; la guerre entre l'Autriche et la Prusse, terminée par la bataille de Sadowa, 45.000 ; nos tristes guerres de 1870, 315.000 hommes et au sujet de celles-ci une suite nous informe que ce chiffre n'est pas exagéré, que les décès pour les quatre années qui ont précédé la guerre se sont élevés en moyenne à 878.000 : or, 1870 en a donné 1.046.909 et 1871, 1.271.010 décès, soit pour les deux années une augmen-

tation de 461.919 qui représentent approximativement pour la France, le total des victimes de la guerre. Il faut ajouter les pertes des Allemands non moins considérables que les nôtres. Le général Brialmont ne compte que ceux qui sont morts sur les champs de bataille.

Dans les § IV et V, M. de Nadaillac étudie la population du globe, puis parlant de la science moderne, il vient à dire qu'avec le progrès incessant « il ne paraît pas exagéré de porter au double, au triple même, le nombre d'hectares cultivables et leur produit à un taux supérieur au produit actuel, alors qu'arrivera l'échéance fatale annoncée par le général Brialmont. Que deviennent les calculs précis qu'il donne et comment les discuter dans l'ignorance complète où nous sommes des nouvelles conditions d'existence qu'apportera l'avenir? »

On ne saurait mieux dire, mais les lignes précédentes démolissent absolument toute prévision possible de la fin du monde.

Si nous poursuivons le dépouillement de la brochure, nous y voyons que l'auteur s'occupe de la question des combustibles, question dont nous nous sommes beaucoup occupé nous-même dès 1870 (1).

Et l'auteur nous dit : « L'inégalité entre l'accroissement de la population et l'accroissement des forces productives du sol, n'est pas le seul danger qui menace l'humanité. Dans un temps assez prochain peut-être, le combustible fera défaut. Les forêts seront depuis longtemps défrichées, souvent avec une coupable imprévoyance (2). Partout où le nombre d'hommes augmente, elles disparaissent rapidement, et déjà l'on peut prévoir l'épuisement des houillières ou des gisements de pétrole, qui ne se reconstituent pas ou qui se reconstituent avec la plus extrême lenteur. La consommation du charbon s'accroît dans de formidables proportions ; de 1800 à 1860, elle est montée en Angleterre de 10 millions à 108 millions de tonnes ; elle s'élève actuellement à 170 millions, et si les progrès de l'industrie continuent tels que nous les voyons aujourd'hui, dans un demi siècle la con-

---

(1) Dans un volume technique : TRAITÉ COMPLET *théorique et pratique de la Tourbe.* 1 vol. in-8 avec figures. Librairie Polytechnique de Baudry, Paris, 1870.

(2) L'Industrie contribue largement à cette destruction. Pendant le cours de l'année 1896, pour n'en donner qu'un exemple, la France et l'Angleterre avaient manufacturé plus de 400.000 tonnes de pâte chimique de papier, avec des bois importés de Suède et de Norvège. Ce chiffre représente le rendement en cellulose, de pins ou sapins âgés au moins de 30 ans. Un pin de 35 à 40 ans ne peut fournir plus de 150 kilogrammes de pâte, propre à la papeterie. On peut juger par ce détail de l'immense destruction des conifères. Avec une semblable consommation, toutes les forêts de l'Europe auront disparu en un demi-siècle (Urbain, *Les succédanés du papier*). On peut consulter sur le passé, Alfred Maury, *Les Forêts de l'ancienne Gaule.* Le reboisement des pentes dénudées de nos montagnes est une nécessité qui s'impose à bref délai.

sommation annuelle approchera de 300 millions (1). Il est évident qu'avec une semblable consommation, les gisements de houille seront épuisés ou inexploitables dans un délai assez court. Les savants discutent sur le terme fatal. Jevons et Price Williams parlent d'un siècle (2). Cette période paraît trop limitée à Hull et; dans un travail sur les houillières de la Grande-Bretagne, il estime que si l'on descendait à 4.000 pieds de profondeur (3), on pourrait extraire dans la seule Angleterre 140 milliards de tonnes et assurer la consommation à raison de 300 millions de tonnes pendant quatre siècles et demi. L'exploitation des houillières dans de semblables conditions peut-elle être fructueuse ? Nous ne le pensons pas. La ventilation et l'épuisement des eaux seraient trop onéreux et le grisou deviendrait une menace perpétuelle sous la pression à laquelle il serait soumis. Mais la science est loin d'avoir dit son dernier mot et ce qui, au point de vue scientifique ou économique, est à peu près impossible aujourd'hui, deviendra facile dans l'avenir avec les ressources qu'elle saura créer, avec les procédés nouveaux dont elle saura très probablement doter l'humanité. »

..... Combien existe-t-il dans la nature de forces inutilisées ou incomplètement utilisées ? Ces forces seront les moteurs de l'avenir, les sources du mouvement et de la chaleur. Le vent, les chutes d'eau, les marées, l'aither même deviendront les serviteurs de l'homme et faciliteront sa marche en avant. Qui donc se doutait, il y a bien peu d'années encore, du parti que l'on pouvait tirer des célèbres chutes du Niagara ?

Depuis le 1er octobre 1896, le problème est résolu, on utilise déjà ou on utilisera dans quelques mois, une force de 25.625 chevaux (4). Ce n'est là évidemment qu'un faible début, la transmission de la force à distance est encore à peine connue et le Niagara est un réservoir inépuisable (5).

Ce que le Niagara fait pour l'Amérique du Nord, le Nil peut le faire pour l'Egypte. M. Prompt, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées, propose de

(1) On s'abaissera de 10 à 15 millions de tonnes seulement par suite d'un nouveau combustible, l'électricité, par exemple, dont les moteurs producteurs sont alimentés aujourd'hui par la houille ou les chutes d'eau. La houille sera un jour remplacée non seulement par la tourbe, mais peut-être par les détritus des villes avec lesquels on fera des sortes de charbons agglomérés par suite de leur compression avec de puissantes machines.

E. B.

(2) Voir ce que nous disons au sujet de l'épuisement de la houille dans notre Traité de la Tourbe ; 1 vol. in-8 avec figure, Paris. Librairie Polytechnique, J. Baudry, 1870.

(3) Environ 1.250 mètres.

(4) Rankine, *Electrical Engineer*, *Nature*, 6 mars 1897.

(5) On s'occupe également, de l'autre côté de l'Atlantique, d'utiliser le Saint Laurent qui, dans le Comté Masséna, présente des chutes mesurant plus de 16 m.

se servir des cataractes comme générateurs d'électricité. Le projet, paraît-il, est très exécutable et déjà on peut prévoir les filatures, les sucreries, les irrigations si importantes dans le pays, mues par ce nouveau moteur (1).

Il faut, dit un chimiste éminent, utiliser la chaleur solaire; il faut utiliser la chaleur centrale de notre globe. Cette dernière peut être captée en creusant des puits de 3 à 4.000 mètres de profondeur, ce qui n'est peut être pas impossible pour les ingénieurs de nos jours, ce qui ne le sera assurément pas pour les ingénieurs de l'avenir. L'eau atteindrait au fond de ces puits une température élevée et développerait une puissance motrice d'une force immense, ressource suprême de l'humanité. M. Berthelot ne s'arrête pas dans cette voie féconde, dans ces espérances réalisables peut-être, dans un avenir plus ou moins éloigné, il s'engage dans le pays des chimères d'où l'on ne peut revenir. « Le jour, continue-t-il, où l'énergie sera fournie économiquement, on ne tardera pas à obtenir de nouvelles substances alimentaires (2), à fabriquer des aliments de toutes pièces avec le carbone emprunté à l'acide carbonique, avec l'hydrogène et l'oxygène pris à l'eau, avec l'azote tirée de l'atmosphère ». Je doute fort que les amis socialistes ou collectivistes du savant Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences acceptent volontiers le menu qu'il leur prépare : « Une petite tablette de matière azotée, une petite motte de matière grasse, un petit morceau de fécule ou de sucre et un petit flacon d'épices, le tout exempt de microbes pathogènes. »

Accepteront-ils plus volontiers l'avenir qu'il leur annonce? « Quand la chimie aura accompli dans le monde cette révolution, disait-il dans un banquet récent (3) il n'y aura plus ni champs couverts de moissons ni vignobles, ni prairies remplies de bestiaux ; l'homme gagnera en douceur et en moralité, parce qu'il cessera de vivre par le carnage et la destruction des créatures vivantes. Il n'y aura plus de distinctions entre les régions fertiles et les régions stériles. Peut-être même que les déserts de sables deviendraient le séjour de prédilection des civilisations humaines, parce qu'ils seront plus salubres que ces alluvions empestées et ces plaines marécageuses engraissées de putréfactions qui sont aujourd'hui le siège de notre agriculture. La terre deviendra un vaste jardin arrosé par l'effusion des eaux souterraines où la race humaine vivra dans l'abondance du légendaire âge d'or. »

(1) Correspondance du *Times*, mars 1897.

(2) « La science, observe le général Brialmont est parvenue à extraire des minéraux, la glucose et des corps gras, pourquoi n'en extrairait-elle pas la matière du blé qui se compose d'amidon, de cellulose et de gluten, dont les éléments constitutifs sont le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote. » (*Loc. cit.* p. 921.)

(3) Banquet des chambres syndicales des produits chimiques, avril 1894.

« Ajoutons, dit M. de Nadaillac, que ces temps merveilleux approchent; c'est en l'an 2000 dans un peu plus d'un siècle que ceux qui nous remplaceront, en verront naître l'aurore. Il ne s'agit que de découvrir une chimie nouvelle qui change la nature de l'homme aussi profondément que la chimie actuelle transforme et transformera de plus en plus la nature matérielle. On a souvent dit que le génie était voisin de la folie; en serait-il de même de la science qui ne croit qu'en elle-même? »

Pour nous, nous supposons que, par suite d'un entraînement, par un changement dans sa manière de vivre, l'homme n'aura plus besoin de satisfaire à un tas de besoins qui lui sont aujourd'hui choses indispensables. Il faut espérer qu'en se dématérialisant un peu, l'homme vivra d'une manière différente de celle d'aujourd'hui! Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Vous ne mourrez pas tous, mais tous vous serez changés! »

Tel est également notre sentiment.

(*à suivre*) ERNEST BOSC.

BIBLIOGRAPHIE

ENSEIGNEMENTS SPIRITUALISTES reçus par W. Stainton Moses (M. A. OXON) (1).

Nous n'avons pas à présenter à nos lecteurs le grand spiritualiste anglais qui fut Stainton Moses, le fondateur de l'*Alliance spiritualiste* de Londres.

Le présent volume est un hommage rendu par les membres du Conseil de l'*Alliance*, à leur bien-aimé fondateur. C'est une courte préface du Président de ladite *Alliance*, E. Dawson-Rogers, qui nous l'apprend.

L'œuvre débute par une notice biographique sur *William Stainton Moses*, qui, né le 5 novembre 1839, est mort le 5 septembre 1892; il est donc mort jeune, à 53 ans à peine, mais il a eu une existence bien remplie, et c'est là ce qui importe à son karma.

Cette notice est écrite par Charlton Templeman Speer; elle est suivie d'une courte note du traducteur : X. qui explique parfaitement ce qu'est l'œuvre traduite; aussi la donnerons-nous *in-extenso*, pour l'édification de nos lecteurs.

«... Le lecteur ne doit pas oublier que les *Enseignements spiritualistes* ont été dictés à un médium théologien, chercheur de bonne foi, mais réfractaire d'abord, à ces révélations, raisonneur, habitué aux arguties et se servant d'un langage assez spécial.

« Il a fallu pratiquer des coupures pour ne pas fatiguer inutilement l'at-

---

(1) Un volume in-8°, Paris, P.-G. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, 316 pages, 3 fr. 50.

tention, mais la traduction française a conservé autant que possible le caractère du texte original.

« Cette série de messages qui offre peu d'informations nouvelles à ceux qui sont déjà versés dans l'étude des recherches psychiques, les intéressera cependant, parce que certains mots, certaines phrases — soulignées d'ailleurs, partout où on les a trouvés —, ont un sens ésotérique parfaitement conforme à celui de l'antique science de la Sagesse, sens non moins indiqué par les paroles du Christ, ayant trait aux mystères révélés à ceux-là seuls qui savent voir et entendre.

« Ces instructions d'ordre encore élémentaire et remontant à vingt-cinq ans, engageront peut-être quelques personnes inexpérimentées à ces matières à poursuivre leurs investigations sur un sujet, qu'on ne devrait jamais perdre de vue. »

L'ouvrage renferme ensuite une introduction et se trouve divisé en trente-deux sections, qui traitent des matières les plus variées du Spiritualisme.

Une courte nomenclature en donnera un aperçu aux lecteurs :

Révélation, ancienne et nouvelle. — Conflit spirituel. Messagers et messages. Diversités des dons spirituels. Croyance spirituelle. Le grand maître. L'Idée de Dieu. La prière. Difficulté de croire. Enseignement religieux. Aucune religion n'a le monopole du spiritualisme. La Religion du corps et de l'âme. Dieu et l'homme. Ecriture directe. La terre au point de vue de l'esprit. Les histoires Bibliques. L'obscurité avant la lumière. L'Inde, berceau des religions. Théologie Egyptienne. Développement spirituel. Vie et Mort. Progrès et Rétrogression, etc.

Comme on voit, les matières développées dans cette œuvre sont nombreuses, mais une certaine réitération se produit dans tous ces morceaux choisis dans l'œuvre du spiritualiste anglais ; aussi ne faut-il pas lire ce livre comme un roman, mais par fragments et réfléchir sur chacun d'eux. Alors, dans ce cas, la lecture n'en sera ni monotone, ni fatigante, et deviendra instructive certainement. E. B.

L'AME EST IMMORTELLE (1)

Le spiritisme est depuis quelques années en butte à de nouvelles et ardentes attaques. Il ne faut pas s'en étonner. Il y a quelque vingt ans il n'y avait guère que les livres d'Allan Kardec pour propager cette doctrine, tandis qu'aujourd'hui, il paraît presque chaque mois des livres qui traitent de la *question psychique*, et comme ces livres sont généralement très bien faits

(1) 1 vol. in-18. Paris, 1890. 3 fr. 50.

ils amènent sinon des adhérents convaincus à la doctrine, au moins de nombreux lecteurs qui la discutent ; et c'est déjà un point important.

Un des auteurs les plus en vue dans cet ordre d'idées, c'est M. G. Delanne dont nos lecteurs connaissent les ouvrages déjà nombreux et qui vient de publier chez Chamuel un nouveau volume intéressant : L'AME EST IMMORTELLE, *démonstration expérimentale*.

Ce volume de plus de 400 pages est le résumé le plus complet de ce qu'on a dit et écrit sur la question. Il fournit tous les renseignements, tous documents qui militent en faveur de l'immortalité de l'âme et les preuves en faveur de celle-ci sont si nombreuses et si variées, que même les *Néantistes* les plus invétérés sont obligés de se rendre à l'évidence, s'ils sont de bonne foi.

Dans ce volume la démonstration de l'âme est faite *ex-professo* et cela d'une façon expérimentale autant que la science commence à le permettre aujourd'hui. Nous recommandons surtout à nos lecteurs de lire la deuxième partie de cette très-utile publication; c'est de beaucoup la partie la plus moderne et la plus concluante.

Nous ne ferons qu'un léger reproche à l'auteur c'est de fournir des conclusions peut-être un peu trop affirmatives,au sujet de divers procédés photographiques.

Nous estimons, en effet, que l'œuvre aurait gagnée à être présentée par un esprit un peu sceptique, tandis que M. G. Delanne est un convaincu, qui parfois ne discute pas des choses et des faits qui sont encore pour nous discutables.

Cette légère critique faite, il ne nous reste plus qu'à louer sans réserve l'œuvre de notre jeune confrère et à l'encourager à poursuivre le bon combat, à démontrer surtout que sans le spiritisme, la plupart des découvertes modernes seraient encore en germe dans l'œuf, où elles sommeillaient depuis des siècles et des siècles. La question de l'aura et des effluves humains,par exemple, commencent à sortir de l'inconnu, à être expliqués, et cependant, Reichenbach qui le premier,il y a quelque soixante ans la faisait connaître, a été traité de fou et d'illuminé. Ce qui prouve toujours la même chose : c'est qu'il est très fâcheux pour un esprit clairvoyant d'être trop en avant de son époque.

Et c'est là le reproche que nous pourrions adresser à M. Delanne.

Mais est-ce bien un reproche?

Nous ne le pensons pas,c'est bien plutôt un compliment;aussi le lui adressons-nous du fond du cœur en lui disant : *macte animo*.

E B.

Une échappée sur l'infini, par Ed. Grimard, 1 vol. in-18, Paris, Leymarie éditeur, 42, rue Saint-Jacques. — Le titre même de ce volume est très bon, mais le livre lui-même est meilleur encore. L'auteur y traite de la question de l'au-delà, son sous-titre l'indique du reste : *Vivre, mourir, revivre.*

L'ouvrage est très intéressant parce qu'il est synthétique ; les matières qui figurent dans le corps de cette œuvre sont très considérables, si considérables que si nous n'en voulions faire qu'une simple énumération il nous faudrait y consacrer plusieurs pages de la *Revue*. Nous nous bornerons [illegible] les lignes principales.

Dans le premier chapitre l'auteur y parle du *problème de la vie* ; dans le second et le troisième des aurores de l'humanité et du plan divin ; dans le quatrième et cinquième nous y voyons l'épopée de la vie, la mort ; dans le chapitre sixième, la renaissance, suivie des preuves et témoignages. Puis le spiritualisme moderne est très étudié dans les chapitres suivants, en Angleterre, en France, en Allemagne, dans le reste de l'Europe ; ce qui nous conduit au chapitre XIII où sont exposés des faits peut-être un peu trop connus, mais qu'il est bon de mettre sans cesse sous les yeux d'un certain public.

Tout est passé en revue dans ce volume qui est dédié aux dames, ce qui saura lui assurer un grand succès ; il faut du moins l'espérer.

« C'est aux femmes particulièrement, nous dit l'auteur (p. V) que je dédie ce livre, parce que c'est au fond de leur âme respective que retentissent, en écho, les vibrations les plus délicates du monde physique.

« Bien plus important et plus efficace que celui de l'homme est le rôle que joue la femme dans l'œuvre de l'évolution morale de l'humanité. Combien n'y a-t-il pas de ces créatures héroïques qui par leur courage, leur dévouement désintéressé, leur tendresse inépuisable, leur affinité naturelle pour toutes les idées généreuses sont déjà parvenues à moitié chemin du ciel. »

« Enfin n'est-elle pas femme, cette *Psyché* dont nous racontons la longue et émouvante histoire et dont la figure symbolique représente l'âme humaine avec toutes ses virtualités latentes et toutes ses perfectibilités ? »

On n'est pas plus galant et nous espérons bien que les dames aideront à la propagande du beau livre dont nous aurons essayé de donner une idée bien imparfaite, mais que le lecteur l'achète et nous sommes certain qu'il nous remerciera de le lui avoir signalé. J. M. de Vèze.

FRÈRE JACQUES, *Réflexions d'un solitaire*, (plaquette de 87 pages, 1 fr.), opuscule injustement négligé par la critique et que nous recommandons à ceux que préoccupent les questions religieuses et sociales du présent.

L'auteur (une femme) a dédié ces pages « à tous les jeunes qui ont soif d'idéal et à qui la perspective d'une réforme profonde sur eux-mêmes d'abord, et sur le milieu social dans lequel ils vivent ne paraît pas au-dessus de leurs forces ». C'est « une esquisse de réforme religieuse et sociale. »

L'auteur n'a pu évidemment approfondir et développer les idées exposées courageusement, parfois avec éloquence. Elle essaie de concilier le mystère de la croyance, affirme ses croyances spiritualistes et sa foi en l'immortalité des justes, combat les exigences des églises, en particulier du catholicisme, loue en passant la vertu intime du protestantisme, s'élève contre l'asservissement des dogmes qui tuent l'esprit, et réclame enfin l'élargissement de la chrétienté par la réconciliation en Jésus-Christ des églises rivales. Ce sont les mêmes revendications que celles de Moritz von Egidy en Allemagne et du Père Hyacinthe chez nous ; les besoins auxquels elles répondent sont en effet généraux et humains.

La partie la plus documentée, la plus personnelle aussi, a trait aux réformes sociales, en particulier à *la nationalisation du sol*. Il y a là des vues excellentes sur l'agriculture et les moyens propres à en relever la puissance et le prestige.

Signalons enfin des pages vigoureuses contre la guerre et le militarisme, et dont l'intérêt d'actualité ne peut que gagner par les circonstances présentes. Ce livre est une voix courageuse parmi les milliers qui réclament aujourd'hui des réformes. A ce titre déjà, il avait droit à notre attention.

ALFRED MOULET.

Revue Chrétienne, du 1er mai 1899.

POURQUOI LA VIE ? (Nouvelle édition, 64e mille) 0 fr. 15 (et CHRISTIANISME ET SPIRITISME), de M. Léon Denis, librairie Leymarie, 2 fr. 50.

En cette fin de siècle où d'aucuns s'efforcent de répandre des doctrines de négation et de haine, doctrines toujours stériles, quand elles ne sont pas meurtrières pour la pensée humaine, il est particulièrement doux et réconfortant de voir un écrivain, un philosophe aussi remarquablement doué que M. Léon Denis, tenter de réagir et par la plume et par la parole, avec toute l'autorité qui s'attache à son nom et à son beau talent, contre cette œuvre de malfaisance sociale.

Cette fortifiante conviction, le nouvel opuscule de M. Léon Denis, *Pourquoi la Vie ?* nous l'aurait apportée une fois de plus si nous ne l'avions déjà puisée dans la lecture de ses précédents ouvrages, dans *Christianisme et Spiritisme* notamment, qui a fait l'objet d'un compte rendu bibliographique paru il y a un mois environ dans les colonnes de ce journal. Mû par un sentiment de haute philantrophie, M. Léon Denis a eu la touchante idée de dédier sa très attachante étude « à ceux qui souffrent. » Elles devraient être, en effet, le *vade mecum* des innombrables meurtris à vaincus de l'âpre lutte pour la vie, ces pages toutes empreintes de pitié fraternelle, de compassion émue pour les malheureux et les déshérités d'ici-bas. Par

la perspective d'un au delà basé sur la loi de réincarnation, plus vrai, plus humain, moins rigoureux surtout que celui de la tradition chrétienne, elles consolent et réconfortent les affligés, en même temps qu'elles apprennent aux puissants de ce monde à être doux, fraternels et pitoyables aux faibles.

Venant à parler dans le chapitre VIII des preuves expérimentales du spiritualisme moderne, M. Léon Denis émet ce principe : « Les âmes des morts se révèlent aux humains. Elles manifestent leur présence, s'entretiennent avec nous, nous initient aux mystères des vies renaissantes, aux splendeurs de cet avenir qui sera le nôtre. » Après avoir fait justice des sarcasmes faciles qui ont accueilli le spiritualisme moderne à sa naissance, M. Léon Denis nomme parmi les spirites illustres, morts aujourd'hui, Allan Kardec, Victor Hugo, Henri Martin, Esquiros, Pierre Leroux, et parmi les vivants, en Angleterre, l'éminent physicien W. Crookes, qui a découvert la matière radiante ; Sir Russel Wallace, l'émule de Darwin ; Warley, ingénieur des postes et télégraphes ; en Amérique, le jurisconsulte Edmonds, président du Sénat ; le professeur Mapes, de l'Académie nationale ; en Allemagne, l'illustre astronome Zœllner, les professeurs Ulrici, Weber, Fechner, de l'Université de Leipzig ; en France, Camille Flammarion, le docteur Paul Gibier, élève de Pasteur, Vacquerie, Eugène Nus, Fauvety, et enfin en Italie, Lombroso, une des lumières du monde scientifique moderne.

M. Léon Denis termine par cette admirable conclusion qui résume de très éloquente façon les principaux points du spiritualisme moderne, et que nous sommes heureux de reproduire dans nos colonnes.

« Existence de Dieu, intelligence directrice, loi vivante, âme de l'univers, unité suprême où viennent aboutir et s'harmoniser tous les rapports, foyer immense des perfections, d'où rayonnent et se répandent dans l'infini toutes les puissances morales : Justice, Sagesse, Amour !

« Immortalité de l'âme, essence spirituelle qui renferme à l'état de germe toutes les facultés, toutes les puissances ; qui est destinée à les développer par ses travaux, en s'incarnant sur les mondes matériels, en s'élevant par des existences successives et innombrables, de degrés en degrés, jusqu'à la perfection.

« Communion des vivants et des morts ; action réciproque des uns sur les autres ; permanence des rapports entre les deux mondes ; solidarité de tous les êtres, identiques dans leur origine et dans leurs fins, différents seulement par leur situation transitoire ; les uns à l'état d'Esprits, libres dans l'espace, les autres revêtus d'une enveloppe périssable, mais passant alternativement d'un état à l'autre, la mort n'étant qu'un temps de repos entre deux existences terrestres.

« Progrès infini : Justice Eternelle, Sanction morale ; l'âme, libre de ses actes et responsable, crée elle-même son avenir ; suivant son état moral, les fluides grossiers ou subtils qui composent son périsprit et qu'elle a

attirés à elles par ses habitudes et ses tendances, ces fluides soumis à la loi universelle d'attraction et de pesanteur, l'entraînent vers les globes inférieurs, vers les mondes de douleur où elle souffre, expie, rachète le passé, ou bien la portent vers les sphères heureuses où la matière a moins d'empire, où règnent l'harmonie, la félicité; l'âme, dans sa vie supérieure et parfaite, collabore avec Dieu, forme les mondes, dirige leurs évolutions, veille aux progrès des humanités, à l'accomplissement des lois éternelles. »

De toutes ces pages se dégage, on le voit, à en juger par ce simple et brillant spécimen, une morale si pure, si élevée, si consolante surtout, qu'elle nous paraît digne de devenir comme la Bible de tous ceux qui n'ont pas été conquis par les désolantes tendances de l'épicurisme grossier, qu'on s'efforce depuis plusieurs années déjà de propager au sein des masses en de certains milieux. *La Dépêche*, de Tours.

Enquête sur l'occultisme à Paris : Deux occultistes, MM. Verleye, dessinateur, et Marestan, homme de lettres, se proposent de faire une enquête sur l'occultisme à Paris, destinée à former la matière d'un volume illustré, à paraître prochainement. Au cours de cet ouvrage, à la fois littéraire et scientifique, à part des interviews de personnalités, seront décrites toutes les expériences qu'ils auront été à même de constater, comme les théories ou les pratiques qui, par leur originalité, mériteront d'être mentionnées. Ils prient donc les personnes qui s'intéressent à la question comme amateurs, scientifiques ou professionnels, susceptibles de leur faire part d'anecdotes, de cas intéressants ou de leur soumettre des expériences curieuses, de vouloir bien se mettre en rapport avec eux. Cette invitation s'adresse également aux somnambules, sujets, devins, guérisseurs, spirites. etc.

Adresser les communications à M. Jean Marestan, 84, rue Lamarck, à Paris.

THREE JUBILEE LECTURES
TROIS CONFÉRENCES A L'OCCASION DE L'ANNIVERSAIRE
PAR PEEBLES

Les spiritualistes américains, devenus légion, ont tenu à fêter, à cinquante ans d'intervalle (comme on l'a fait en France), au jour et sur le lieu même où s'étaient produites les fameuses manifestations des Esprits, le grand événement, encore trop peu connu, qui, nous n'en pouvons douter, sera tenu par la postérité pour le fait capital du dix-neuvième siècle, au point de vue moral, social et sans doute aussi scientifique.

En présence de nombreux pélerins, venus de tous les points de l'Amérique, le vénérable patriarche du spiritualisme, Dr J. Peebles, bien connu par ses importants travaux et son dévouement de la première heure à la grande cause, a pris la parole et a retracé éloquemment l'histoire des luttes passées et l'avenir magnifique que la nouvelle révélation apporte aux hommes de bonne volonté.

A l'issue de la cérémonie, une magnifique couronne de roses et de palmes a été

déposée au seuil de l'humble cottage de Hyderville, nouveau Bethléem du nouvel Evangile, et la bénédiction des pélerins a été donnée par le révérend George W. Kates, de Rochester, la ville où la famille Fox a commencé la prédication, et essuyé dans des réunions publiques le feu des premières railleries, des premières haines, qui attendent toujours les défenseurs de la Vérité, quand elle est en opposition avec la routine et l'erreur générale.

C'est le discours prononcé à cette occasion par le Dr Peebles, joint à une conférence faite par lui à Rochester, et à une autre lue le 19 juin 1898 au Congrès spiritualiste de Londres, qui forment la matière de la petite brochure publiée en souvenir du « Golden Jubilee » et qui est de nature à intéresser tous ceux qui suivent la marche du progrès.

En première page nous remarquons deux photographies intéressantes, l'une du vénérable Dr Peebles, l'autre, émouvante dans sa simplicité, de la maisonnette en planches, sans étage, et si célébre aujourd'hui dans tout l'univers, demeure des Fox.

Dans son premier discours, l'auteur dit avoir parcouru les pays les plus variés, les îles du Pacifique, les montagnes de la Nouvelle-Islande, l'Inde des Rajahs, l'Egypte et ses pyramides. Il a médité dans les temples d'Elephanta, sur les ruines d'Athènes, de Pompéi, sur le mont des Oliviers et dans les temples du Yucatan. Nulle part il n'a trouvé de peuple sans culte, sans visions, sans manifestation des Esprits ; nulle part aussi les ruines les plus majestueuses des cultes disparus n'ont éveillé dans son cœur un écho plus retentissant que celui des raps, des faibles et vulgaires raps qui, partis d'Hyderville, annoncent près de nous la présence de nos chers disparus.

C'est des plus faibles causes, dit-il, que sont sortis les plus grands effets ; une pomme a fait connaître à Newton les lois qui régissent l'immensité des mondes ; une marmite laissant échapper un filet de vapeur a donné des ailes aux transactions humaines, et une force colossale au faible bras de l'homme. C'est d'une étable qu'est sorti le Messie, c'est d'une pauvre cabane que vient de sortir la Vérité, la grande, la consolatrice Vérité, que le tombeau n'a plus de mystère et la mort plus de réalité.

Puis, s'attachant aux premières objections qui furent faites, le Dr Peebles montre que l'opposition ne vient que de l'ignorance, que les faits actuels, dont l'évidence est aujourd'hui bien établie de qui veut voir et savoir, ne sont que la mise en jeu de forces naturelles, existant de tout temps, mais inconnus jusqu'à nos jours, au moins du grand public, qu'il n'y a rien de surnaturel, que le miracle n'existe pas, que tout s'explique, et que l'ignorance seule ne voulant pas reconnaitre sa faiblesse, préfère admettre que Dieu se contredit et se déjuge. Et s'élevant sur les hauteurs métaphysiques que la science de nos jours entrevoit déjà, le Dr Peebles montre que le réel n'est pas ce que nous voyons, la matière contingente qui tombe sous nos sens, mais que le réel est l'invisible, le nécessaire, ce qui ne change pas, ce qui dirige tout, en un mot l'Esprit, ou en un autre mot Dieu.

Existant réellement et consciemment, nous sommes Esprits, c'est-à-dire émanation de Dieu, chargés par lui de travailler à la fois comme ses ouvriers à l'amélioration du monde physique et matériel, et à l'amélioration de notre état spirituel par notre développement moral, ce qui entraîne comme conséquence, suivant la loi de justice, notre élévation dans la hiérarchie des Esprits.

Les médiums sont les intermédiaires chargés de nous faire toucher du doigt par la preuve expérimentale l'existence du monde qui ne tombe pas sous nos sens. Comme

tous les instruments ils peuvent être bons ou mauvais, justes ou faux. Etant Esprits eux-mêmes, ils sont libres, et ne peuvent s'en prendre à Dieu des insuccès et des épreuves physiques et morales par lesquels ils passent. C'est par la connaissance approfondie des lois et leur développement moral qu'ils deviendront des instruments parfaits. L'esprit de vérité passant par un instrument mauvais ou faux devient l'Esprit de l'erreur ou du mal.

Le Dr Peebles retrace ensuite les premières difficultés du début, l'opposition systématique, haineuse, menacante, provenant à la fois des Eglises, des savants blessés dans leur orgueil, et des ignorants dérangés dans leur indifférence.

Il termine en invitant tous les spiritualistes à la concorde, la seule force réelle, d'autant plus nécessaire que les années se passent et qu'ayant montré au monde l'existence d'une vérité nouvelle il s'agit maintenant sous les regards défiants et moqueurs de montrer que cette vérité est utile, qu'elle est bonne, qu'elle est grande et qu'elle est salutaire.

Le deuxième discours s'occupe de rechercher ce qui a été fait pendant les cinquante premières années écoulées. Le passé sème et l'avenir récolte. Demain est fait d'aujourd'hui. Le chemin parcouru est certainement remarquable, mais sortons du trouble inséparable des origines, et préparons la voie du Seigneur pour qu'elle ne soit ni courbe, ni raboteuse. C'est l'abus de l'autorité en matière religieuse qui a créé le doute et le matérialisme; c'est des bûchers du moyen âge qu'est fait l'échafaud des révolutions. Ne tombons dans aucun excès. Deux abus sont à éviter; absence de direction et trop de direction. Le spiritualisme est chose sérieuse qui ne doit pas être traitée à la légère; évitons la curiosité vaine qui n'attire que les esprits frivoles; mais évitons aussi le dogmatisme rigide, enfant de l'orgueil, qui mène avec lui des Esprits non moins dangereux, car ils sont plus hypocrites. Le spiritualisme est une religion et doit être respectable à ce titre, mais il est aussi une science et sous ce rapport doit admettre toute discussion conduite suivant les règles de la raison et de la courtoisie. En un mot on peut dire de lui qu'il est la Religion de la science et en même temps la science de la Religion.

La base de la science religieuse est Dieu, non le Dieu vague des panthéistes qui étant tout n'est rien par le fait, ni celui des sectaires, doué de toutes les passions humaines : la colère, la vengeance, le repentir, etc. Le Dieu que nous font connaître les Esprits est avant tout conscient de lui et de l'œuvre qu'il dirige, il est par conséquent personnel : l'Esprit par excellence infini dans toutes les perfections.

L'homme, a-t-on dit, est un animal religieux. Cette definition est incorrecte. L'essence de l'homme n'est pas l'animal, c'est l'Esprit. On doit donc dire que l'homme est un Esprit dans un corps qu'il anime.

Le spiritualisme enseigne les destinées de l'homme, il lui apprend ce qu'il doit faire pour se rapprocher de Dieu, le but suprême, en se rapprochant d'abord de ses frères par la charité et l'amour. Il enseigne que Dieu, infiniment bon, ne peut vouloir le malheur éternel des créatures qu'il a créées, que le mal est l'œuvre de l'homme en contradiction avec la loi de Dieu, qu'il ne dépend que de lui d'être heureux ou malheureux, mais qu'aidé par ses frères plus élevés il ne peut manquer d'arriver tôt ou tard à ce bonheur qui lui est promis.

Le Dr Peebles propose pour éviter le piétinement sur place, ou même le recul, que les spiritualistes admettent dès maintenant une déclaration des principes sur lesquels ils entendent gouverner leur existence, afin de pouvoir l'opposer aux diffé-

rents pouvoirs qui ne veulent voir dans leur croyance que le résultat d'actions incohérentes et divergentes tendant vers un but stérile ou mauvais.

A la veille de l'Exposition Universelle de 1900, où les spiritualistes du monde entier se proposent d'unir leurs efforts et d'adopter un corps de doctrine, il est intéressant, croyons-nous, de connaître l'exposé lu aux Américains par le Dr Peeble. En voici un extrait :

« *Négativement.* Nous ne croyons pas en un Dieu à forme humaine, colère et jaloux.

« Nous ne croyons pas à la chute de l'homme dans un jardin.

« Nous ne croyons pas que la Bible ait été inspirée dans son entier.

« Nous ne croyons pas à la Trinité de Saint Athanase.

« Nous ne croyons pas au diable personnel.

« Nous ne croyons pas à l'expiation de nos péchés par un autre que nous.

« Nous ne croyons pas à un jugement général futur :

« Nous ne croyons pas à la résurrection du corps physique.

« Nous ne croyons pas à un enfer éternel.

« Nous ne croyons pas que les clefs du ciel aient été confiées à un homme vivant parmi nous ».

« *Affirmativement.* Nous croyons que la pierre fondamentale du spiritualisme est l'Esprit, se manifestant par la vie, l'intelligence et l'énergie à travers la matière, suivant des lois invariables.

« Nous croyons que l'homme est le couronnement de la nature, le lien entre l'ordre physique et l'ordre spirituel.

« Nous croyons que l'homme est triple et se compose d'un corps physique, d'un corps spirituel et d'un Esprit conscient, qui est l'homme réel.

« Nous croyons que la mort n'est qu'un changement d'état.

« Nous croyons que les Esprits des décédés ont des corps spirituels, sont conscients, ont des facultés et peuvent communiquer entre eux et avec les mortels.

« Nous croyons que le monde des Esprits est partout et qu'il agit sur nous.

« Nous croyons que les sphères spirituelles sont plutôt des conditions que des localités, que les punitions et les récompenses sont la conséquence de lois naturelles, et la base de la situation des Esprits dans l'univers.

« Nous croyons que le salut s'obtient par les œuvres et non par la grâce.

« Nous croyons que l'atome est une incarnation de Dieu qui possède dans son évolution toutes les possibilités.

« Nous croyons en un Dieu personnel et sans forme, et que, les Messies sont des Esprits supérieurs chargés de l'avancement de l'humanité.

« Nous croyons que les messages des Esprits ne doivent être acceptés qu'à titre d'aide discutable mais non d'autorité ».

Il termine en exprimant le désir de voir venir comme aide, à la presse spiritualiste, des médiums officiels contrôlés, des établissements d'éducation et d'assistance, et surtout des cercles privés, à la place des séances publiques qui ont beaucoup d'inconvénients, et surtout que chacun conforme sa vie et sa conduite aux principes si nobles et si fraternels enseignés par les Esprits sérieux.

Dans son troisième discours, le Dr Peebles examine le spiritualisme dans tous les temps et dans tous les pays. Cette étude a déjà été faite bien des fois. On peut néanmoins y glaner encore quelques renseignements. Le professeur Boscawen a déchif-

fré une inscription babylonienne datant de 3800 ans au moins avant Jésus-Christ et qui établit d'une manière incontestable le culte des Esprits des ancêtres et les procédés d'évocations donnés par eux : « Rendez-vous aussi faibles que nous, disaient-ils, et vous participerez à notre vie ». C'est la justification du jeûne des Indiens et de tous les ascètes.

En Egypte le temple de Sérapis était fameux pour les évocations.

Bérose décrit les Dieux babylonéens et chaldéens et la manière de maitriser ou de chasser les élémentals. Une tablette de Ninive décrit sept grands dieux. Thails, Epiménides, Zénon, Socrate étaient inspirés par des génies.

Apulée, Homère, Ulysse, Hésiode, Plutarque, Cicéron, font allusion aux rapports entre les vivants et les morts. Pythagore était initié aux mystères d'Isis.

Minutius Félix, auteur romain du temps d'Octave, parle des Esprits qui, trop attachés à la terre, recherchent les hommes ayant les mêmes vices qu'eux, les poussent au mal et jouissent de leurs erreurs.

Des pères de l'Eglise, Origène, Tertullien, parlent d'une manière non déguisée des communications spirituelles.

De nos jours, Georges Fox, le fondateur du quakérisme, était un medium voyant et auditif ; de même Anne Lee qui fonda le quakérisme, et les Wesleys qui fondirent le méthodisme, furent surtout des médiums inspirés. Rien de grand ne s'est produit en ce monde sans l'intervention des Esprits. G. B.

UNE SÉANCE DE SPIRITISME

Chez les sœurs Bangs de Chicago

Avec le célèbre spiritualiste et conférencier américain, le Dr J.-M. Peebles

Quel est, dit-il, le spiritualiste qui n'a pas entendu parler des sœurs Bangs de Chicago ? Leur médiumnité a donné lieu, tout récemment, à une controverse assez vive dans le journal anglais *Light* de Londres. Il m'importe peu ce que John C, Bundy avec ses idées de parti pris a pu dire d'elles et de tant d'autres médiums, il y a dix ou douze ans ; ce qui est plus essentiel c'est de savoir ce qu'elles sont aujourd'hui et quelle est la valeur de leur médiumnité.

Je n'avais jamais eu l'occasion de voir ces dames ; aussi n'eus-je rien de plus pressé, en passant par Chicago à mon retour de la Californie, que d'aller leur demander une séance de spiritualisme. En arrivant à leur domicile, je fus tout d'abord surpris à la vue des magnifiques portraits peints par les Esprits et qui décoraient les murs de leur salon. Je passai ensuite dans la chambre où ont lieu les séances, avec l'une des sœurs qui me remit un cahier de papier blanc en me disant d'y inscrire telles questions que je voudrais et de les mettre ensuite sous enveloppe cachetée ; après quoi elle me laissa seul dans la chambre parfaitement éclairée par la lumière du

jour. Quand j'eus fini, je la sonnai pour l'avertir que j'étais prêt. Miss Bangs parut aussitôt et me donna plusieurs ardoises en me disant de mettre mon enveloppe, qui ne m'avait pas quitté un seul instant, entre deux de ces ardoises, à mon choix, et de les attacher fortement ensemble. Cela étant fait, je plaçai une troisième ardoise au-dessus des deux autres en attachant solidement le tout.

Nous posâmes nos doigts sur les ardoises et après quelques instants, elle me dit ; « Je vois la lettre L au-dessus de votre tête » ; puis, un peu plus tard : « je vois maintenant le nom de Léonard ». (C'était le nom d'un de mes frères mort, auquel étaient destinées les questions sous enveloppe). Elle vit aussi d'autres noms et me donna des preuves remarquables de clairvoyance.

Enfin, elle me dit : « Ils ont répondu à vos questions ».

Je pris les ardoises, les déliai, ouvrit l'enveloppe dans laquelle je trouvai les pages pleines d'écriture, répondant non seulement à mes questions, mais me donnant en outre des messages d'un ordre très élevé et ayant rapport à des sujets qui n'étaient nullement dans mon esprit. Je dois ajouter que j'ai exercé un contrôle minutieux et constant de tous les mouvements du médium depuis le commencement de la séance jusqu'à la fin ; que toutes les opérations dont je viens de parler, je les ai faites moi-même et que tout moyen de fraude était matériellement impossible,

Ceci réduit donc à néant toutes les calomnies et les poursuites malveillantes dont elles ont été l'objet depuis quelque temps, et je déclare que, la médiumnité des sœurs Bangs appartient à un ordre absolument pur, et ne peut être mise en doute. *Signé* : J.-M. Peebles M. D.
Battle Creek-Michigan. C. M.

REVUE DES PUBLICATIONS ITALIENNES ET ESPAGNOLES

Revista di Studi Psichici (Turin, avril 1899). — Sommaire : Anniversaire de la mort d'Ermacora, fondateur de la *Revue*. – Un cas de télépathie, conté par Clovis Hugues.. — La base expérimentale de la doctrine de la réincarnation, C. Vesme, Carl du Prel, Generini. — Effluviographie, Livio Silva, — L'affaire Dreyfus et la science occulte, article relatant, en autres choses, la visite de Papus au mage Enoch. Nous en donnons un résumé, *à titre de curiosité*. Le mage, consultant ce qu'il appelle les clichés de l'astral, c'est-à-dire les images indestructibles de ce qui fut, lui dit que Dreyfus est coupable et que ce fut seulement pour obéir au grand rabbin, l'adjurant de sauver sa race, qu'il soutint toujours et quand même son innocence. Il prédit la nouvelle condamnation de Dreyfus en juillet (*la Revue* est d'avril), à trois mois de prison comme complice. Du Paty de Clam « verra un nuage éclater sur

sa tête »; trois arrestations de hauts personnages seront faites. Esterhazy restera prudemment à l'étranger. L'avenir nous en dira davantage.

La Ricerca (Milan, avril 1899). — Sommaire : A propos d'une fédération spirite. — La théosophie hermétique. — Ermacora. — Le corps astral et la musique (de Rochas), avec deux photographies de Lina montrant les émanations fluidiques.

Constancia (Buenos-Ayres, mars, avril, mai 1899). — *Constancia*, qui paraît toutes les semaines, est une des meilleures revues que nous connaissons. Elle publia dernièrement une remarquable série d'articles de controverse, sous le titre : « A un jésuite », avec les réponses de l'adversaire; une grande lumière jaillit de cette lutte courtoise. Elle publie actuellement la vie de Marie-Magdeleine, par Amalia Domingo Soler, narration élégante autant qu'intéressante, en tous points digne de ce qu'a produit jusqu'ici cet auteur, très avantageusement connu comme l'un des mieux doués et des plus combatifs. — Autres articles remarquables : Les fluides, Allan Kardec. — Nouvelles expériences de Baraduc et de Rochas. — Le socialisme et les catholiques. — Ombre et Lumière. — Dieu et les Dieux. — A signaler, pour tous les numéros de la Revue, les notes de la rédaction, qui effleurent tous les sujets touchant au spiritisme et toujours avec le même bonheur : Le péché originel, L'unité religieuse, La science, le clergé et le spiritisme. — Justice de la Réincarnation. Discours de Cosme Marino, etc.

Hiram Abi (Mendoza (République argentine, mars 1899). — Excellente revue défendant la franc-maçonnerie des accusations d'athéisme et matérialisme si souvent portées contre elle. — Articles notables : La paix et la guerre. — Doctrine maçonnique. — Flammarion intime. — Jésuitisme et libéralisme.

La Revelacion (Alicante, avril, mai 1899). — Cette revue, la plus avantageusement connue en Espagne, donne comme feuilleton une très remarquable étude sur le spiritisme dans l'histoire de la philosophie, à la suite du Théâtre spirite de Eito et du Tremblement de terre, de Sellés. Elle publie également, dans tous ses numéros, la suite des Nuits alicantines, œuvre de critique religieuse. Son sommaire est très intelligemment divisé en sections, doctrinale, philosophique, expérimentale, médianimique, scientifique, etc.

La Verdad (Valparaiso, avril 1899). — Journal nouvellement fondé. — Sommaire Le jugement et la raison, Comte de Das. — Vérité, justice, etc.

Luz astral (Buenos-Aires, mars, avril, mai 1899). — Principaux articles : La civilisation et les Indiens. — La peur et ses effets. — La divination. — A un néophyte, série d'articles sur l'initiation magique.

Verdade e Luz (San Paulo (Brésil) mars, avril 1899). — La punition des suicidés, Sugkammo. — La vie du médium Home (feuilleton). — Le spiritisme en Grèce. — Pourquoi le Christ s'est-il fait homme. — Le clergé anglais et le spiritisme.

Reformador (Rio de Janeiro, mars, avril, mai 1899). — Pages d'Aksakoff. — Congrès spiritualiste de Londres. — Le spiritisme devant la science, Gabriel Delanne. — Les quatre Evangiles de Roustaing (*in extenso*).

Il mondo secreto (Naples, avril 1899). — Eléments de magie (suite). — L'enseignement occulte, Marcus de Vèze. — Villermozisme, Papus.

Sophia (Madrid, avril 1899). — Revue théosophique. — Problèmes religieux, A. Besant. — Clairvoyance, Leadbeater. — La morale et le panthéisme, Chattergi. Max Muller et la théosophie, H. S. Olcott.

Lumen (Tarrasa (Espagne) avril, mai 1899). — Les frontières de la physique, de

ROCHAS. — Notes psychologiques, QUINTIN LOPEZ. — La pâque cosmique du grand Castelar, qui vient de mourir. — Vulgarisation de la science, G. GONZALO. — L'idéal religieux, PALASI.

La revue *Lumen*, qui compte quatre ans d'existence, est toujours aussi intéressante ; elle compte au nombre de ses collaborateurs tout ce que l'Espagne et les pays de langue espagnole ont de meilleur comme écrivains spirites.

La Fraternidad (Buenos-Ayres, mars 1899). — Cette revue se présente au public sous une très artistique couverture, représentant le lumineux dégagement d'un esprit. Le texte ne vaut pas moins : La découverte de l'âme, Lombroso converti. Une séance avec E. Paladino, etc.

Revista Espirita (Porto (Portugal) avril, mai 1899). — L'évangile éternel (suite). - Les shakers, les spirites et les chrétiens. — L'oxygène est-il l'esprit de Dieu ? originale interprétation du verset des actes des apôtres : « Parce que de lui (de Dieu), nous vivons et nous agissons et nous existons ».

Philadelphia (Buenos-Ayres, mars-avril 1899). - Excellente revue théosophique, qui ne le cède en rien au *Lotus bleu*. Elle en est à sa première année d'existence seulement, mais nous ne doutons pas qu'elle aura beaucoup de succès, ce que nous lui souhaitons de tout cœur. — Articles remarquables : L'homme, sa nature, ses pouvoirs, A. BESANT. — Croyances fondamentales du bouddhisme (suite), A. ARNOULD. — La trace et la piste, DE ROCHAS. — La charité, SORONDO. — La Baagavad Gita, BURNOUF. — Les vivants et les morts, ELIPHAS LÉVI, etc.

FRANTZ FIGUÈRES.

EVOLUTION DE L'AME ET DE LA SOCIÉTÉ, par FELIPE SENILLOSA (*Traduit de l'espagnol par Alfred Ebelot*), 1 vol. 3 fr. 50. — M. FELIPE SENILLOSA a réussi à condenser dans ce petit volume un attachant résumé des principales questions qui se rattachent aux sciences psychiques. Après en avoir montré les lointaines origines dès les débuts de l'histoire, et suivi le lent et irrégulier développement à travers les âges, il explique où elles en sont aujourd'hui, depuis que des savants de valeur ont appliqué à ces recherches les procédés précis de la méthode expérimentale.

Il fait voir que les déductions qu'il est légitime de tirer des découvertes déjà faites, loin d'être en contradiction, comme on l'a prétendu, avec la logique et la raison, peuvent servir de base à une doctrine philosophique très cohérente et très solide. Cette doctrine est fort incomplète encore. C'est à l'expérience à fournir les matériaux nécessaires pour la parachever. Il ne s'agit pas d'abandonner le principe fondamental de l'école positiviste, que rien ne doit être admis qui ne soit démontré expérimentalement ; il s'agit de trouver un mode d'expérimentation qui permette d'étudier, avec les ressources que nous offre la matière, ce principe immatériel, ce potentiel spécial et indestructible, qu'on est convenu de désigner sous le nom d'âme.

Le problème se trouve ainsi clairement, on peut dire carrément posé. M. FELIPE SENILLOSA a tiré de ce point de vue et de la discussion des expériences les plus caractéristiques sur lesquelles il s'appuie, des développements intéressants. Ceux qui sont familiers avec les sciences psychiques liront avec plaisir cette exposition nourrie et brève de leurs propres idées. Ceux qui n'en ont qu'une faible teinture, ou les tiennent même en suspicion, trouveront dans ces pages ce qu'il n'est guère permis, à tout homme un peu curieux des questions de son temps, d'en ignorer.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



42e Année. N° 9. 1er Septembre 1899.

LA RELIGION

(*Suite*)

(Voir la *Revue* de juillet 1899).

Mais en attendant que l'église catholique soit entrée dans le rang, prouvons rationnellement et avec preuves qu'elle doit évoluer, qu'elle doit en finir avec son système d'infaillibilité.

L'histoire, justifications en main, prouve et témoigne que l'église a failli une multitude de fois; de ce fait il y a des certitudes incontestables. Oui, les conciles œcuméniques et les chefs de l'église catholiques sont convaincus d'erreur, d'une manière péremptoire, les témoignages fourmillent et les garanties abondent.

L'église romaine a failli dans le culte, dans la morale et dans le dogme.

Dieu lui-même est tenu de respecter en chacun la *liberté de conscience* et fait grave, les papes, en lui substituant la contrainte et la violence, se sont séparés de l'unité divine, ils en ont fait fi; les conciles ont sanctionné cette vérité lamentable.

Pour le bien prouver, nous nous servirons de l'histoire et cela nous aidera de même, à établir que le spiritisme a commencé le mouvement

actuel, rendu inéluctablement fatal par la négation de la liberté de conscience.

Par ses missionnaires, Dieu communique aux hommes, tous doués du libre-arbitre dès leur naissance, des impulsions plus généreuses et plus larges quant à la solidarité qui doit exister entre eux; jamais il ne les force et, quoi qu'ils fassent, il les respecte paternellement, le temps et l'expérience acquise devant les lui ramener par la force d'impulsion qui est latente en eux.

Il est naturel, en conséquence, que l'impulsion vers le bien, donnée par Parabrahm d'une manière indiscontinue, selon les circonstances et surtout suivant nos besoins, exige de par la loi éternelle que nous puissions librement et pleinement correspondre à cette inspiration divine.

Dans tous ces cas d'impulsion divine, il n'est pas utile de nier la liberté de conscience, et là, les souverains pontifes et les évêques des conciles ont failli misérablement à cette liberté souveraine; ils ont édicté, contre celui qui la préconise, des peines que met en actes le bras séculier, y compris les supplices horribles et infamants créés avec un semblant de volupté.

*
* *

Ecoutons l'histoire : Dans *Fragmenta ut opera historica, frag. 6, n° 6*, nous lisons : « Je vous dis anathème, Libère, à vous et à vos partisans... Prévaricateur Libère, je vous dis une seconde et une troisième fois anathème ».

Qui parle ainsi à *Libère*? C'est un pape, *Saint-Hilaire de Poitiers* à un autre pape.

Un autre évêque d'Hermione, *Facundus*, a écrit dans *Pro defensione trinm capitatorum, T. 2 et 3*. « Si l'on veut consulter les documents qu'il convient de lire, on verra que *Zosime*, évêque du siège apostolique de Rome, contredisant son prédécesseur *Saint Innocent* qui, le premier, condamna l'erreur pélagienne, loue comme vraie et catholique la foi de *Pélage* et de son complice *Celute* qu'il avait lui-même repoussée, lorsque condamné dans l'église de Carthage ce coupable en appelait au siège apostolique. On verra que Zosime, aussi, blâme les évêques d'Afrique de croire hérétiques ces deux hommes ».

Ce Facundus était très loin, ce semble, de l'opinion accréditée aujourd'hui de l'infaillibilité papale, due à une nouvelle superstition inventée par Pie IX.

Dans *Sessionnes*, 13 et 16, il est dit: « Les lettres dogmatiques de *Sergius*, et celle que lui écrivit *Honorius*, pape de Rome, étant tout à fait différentes des enseignements apostoliques, des définitions données par les saints conciles et par tous les saints et vénérables pères, mais conformes aux fausses doc-

trines des hérétiques, nous les rejetons absolument et nous les détestons comme corruptrices des âmes. Quant à ceux dont nous repoussons les doctrines irréligieuses, nous avons jeté leurs noms hors de la sainte église de Dieu. Nous avons cet avis, d'exclure de l'église et d'anathématiser avec les hérétiques, Honorius pape de l'Antique Rome, parce que nous avons trouvé dans ses écrits à Sergius, qu'il suivit en tout l'opinion de cet hérésiarque, approuvant ses doctrines impies ».

« Anathème à l'hérésiarque Honorius », dit le 3e concile œcuménique de Constantinople.

Au temps de *Saint Cyprien*, on était persuadé que l'infaillibilité papale, ce privilège surhumain, n'appartenait point aux pontifes romains; cette opinion de Saint Cyprien fut commune à 86 évêques qui l'approuvèrent dans un concile. Lire à ce sujet : *Concilium Carthagio Carthagionem tertium.*

Au synode d'un autre concile, les pères écrivent qu'ils partagent la doctrine du concile de Constantinople, par laquelle furent réprouvés les adversaires de la religion, et celui qui pense de même. *Cyrius*, *Macaire*, *Pyrrhus*, *Honorius*, *Sergius*, furent les évêques anathématisés et réprouvés par ce concile.

Nous trouvons dans *Concilium Constantinopoliam quartum*, *sessio* 10, *definitio fidei*, qu'un autre concile œcuménique, le troisième, voulut à nouveau sanctionner le même fait de condamnation d'hérésie, celui de faussement nier l'humanité du Christ Messie, qu'un pape avait approuvé.

« Nous anathématisons *Théodore*, évêque de Pharan et *Sergius*, *Pyrrhus*, *Paul et Pierre*, évêques impis de l'église de Constantinople ; avec eux *Honorius* évêque pape de Rome, *Cyrius* d'Alexandrie, *Macaire* d'Antioche et son disciple *Etienne* qui, sectaires des mauvaises doctrines d'*Apollinaire*, d'*Eutichès* et de l'hérésiarque impie *Sévère*, ont enseigné que le corps de Dieu était animé d'une âme raisonnable, intelligente, mais dépourvue d'autorité et de volonté ».

« Tout bien considéré, la justification d'Honorius m'embarrasse bien moins qu'une autre; mais je ne veux point soulever la poussière et m'exposer au risque de cacher les chemins, a dit de *Maistre*, dans *In Papam*, t. 1, *chap.* 15 *de Maistre* ».

Au sujet des anathèmes transcrits plus haut, et de son aveu la superstition en est là !!

De crainte de couvrir ses chemins de poussière, si elle les remuait, cette superstition y reste accroupie, embarrassée et inquiète, et cependant les conciles suprêmes de l'église, incapables d'erreurs, dit-on, n'ont point manqué de déclarer la *faillite* de l'église *faillible*.

Ici les faits tombent les uns sur les autres, ils s'entrechoquent et pour-

tant le célèbre de Maistre, l'un des fauteurs de ce système, a écrit sur ces anathèmes les paroles que nous venons de reproduire fidèlement.

***

Un célèbre philosophe a démontré à des princes de l'église qu'ils se sont bien grossièrement égarés, en l'accusant d'une opinion fausse, sur la déchéance des bienheureux et la négation de l'éternité possible des peines, devant la perpétuité du péché et l'exercice constamment pervers du libre-arbitre. Jean Raynaud, ce grand précurseur de la troisième révélation, celle du spiritisme actuel, voulait défendre *Terre et Ciel,* son beau livre, contre les bons pères qui l'avaient condamné au concile de Périgueux ainsi que les adhérents à ses doctrines ; conséquemment, la vraie chrétienté l'était aussi.

Ce qui prouve l'erreur de fait du concile de Périgueux, approuvé par le Saint-Siège, c'est que Jean Raynaud n'avait pas enseigné ces doctrines dites monstrueuses et que, dans ces ouvrages, il disait tout le contraire. (Nous sommes des fidèles de Jean Raynaud).

Jamais les théologiens n'ont soutenu l'infaillibilité des conciles, a dit notre philosophe dans la deuxième partie de sa réponse au concile de Périgueux, et cela à l'aide d'arguments irrésistibles et souverains.

Loin de déclarer infaillibles ces conciles, *Saint Augustin,* dans son enseignement, considère qu'on les peut contredire, « qu'eux-mêmes se corrigent les uns les autres ». Il achève sa démonstration par des preuves très documentées, telles que la suivante, dans *de Baptismo contrà Donatistas* 1. 2, c. 3.

Il dit aux Donatistes, en parlant des résistances sur un point de doctrine cultuelle, que *Saint Cyprien* opposait au pape *Saint Etienne* :

« Vous avez coûtume de nous objecter les lettres de *Cyprien...* Mais qui ne sait que les lettres d'un évêque peuvent être licitement critiquées et par les sages discours d'une personne quelconque, plus habile dans les matières dont il s'agit et par l'autorité plus grave et la prudence plus éclairée d'autres évêques, et enfin par les conciles, s'il se trouve en ces lettres quelque chose qui s'écarte de la vérité?

« Les conciles, eux-mêmes, qui se tiennent en province et en chaque pays, se soumettent sans aucun trouble à l'autorité des conseils généraux qui s'assemblent de toutes les parties de la chrétienté. Enfin, jusque parmi les conciles généraux, il arrive souvent que les derniers corrigent les précédents, lorsque l'expérience a fait découvrir ce qui était caché et connaître ce qu'on ne voyait pas ». Donc Saint Augustin est bien loin de considérer les conciles comme *infaillibles,* il conclut à leur *faillibilité.*

Ecoutons d'*Ailly*, le cardinal : « Les conciles généraux, selon quelques-uns, en fait de choses qui appartiennent à la foi, ne peuvent errer. C'est un privilège particulier à l'église universelle, suivant quelques autres, d'être infaillible en la foi; cependant c'est une pieuse croyance que de penser ainsi des conciles généraux, s'ils s'appuient sur une autorité que *l'Esprit Saint inspire* sur la *divine Ecriture.* »

« Du reste, on lit dans *De Ecclesiæ autoritate, pars* 3, c. 4. Dans le t. 2 des œuvres de *Gerson*, édit. de 1806, que les conciles ont souvent erré.

« Quant à l'assertion que tous les chrétiens, individuellement, même l'église en tout son ensemble, peuvent devenir hérétiques, ou errer contre la foi, tous les fidèles, communément, semblent être d'accord sur ce point : *Questio in suis Vesperiis*, p. 680 du t. 1 des œuvres de Gerson ».

Dans *Doctrinale antiquitatum fidei*, t. 2, art. 2, c. 19, n° 7, d'une manière formelle, Netter de Walden s'exprime ainsi que suit : « Ni l'église romaine, ni l'église entière, ni sur la terre un concile général des évêques, n'ont le droit d'être crus sous peine d'infidélité. Remarquons-le, avec raison, l'Eglise n'a jamais établi par un canon ou décret, qu'elle eut une autorité infaillible et suprême en ses jugements sur la foi et ses mœurs. Aux hérétiques opiniâtres et contredisant ses décrets, nulle part elle ne l'a opposé, ni objecté, alors même que les évêques ne pouvaient ignorer que l'infaillibilité de l'église était écartée par les hérétiques, ouvertement ; elle ne l'a même pas fait au concile de Trente ».

*
* *

La théologie du moyen âge a porté l'égarement plus loin, dès qu'elle se fut enhardie, en accréditant qu'une infaillible sagesse dirige les conciles académiques, d'une manière incessante et cela, cette théologie l'établit peu à peu, en tâtant l'opinion pour la mieux diriger.

Une seconde assertion fut tentée et crue enfin, celle-ci : que les Papes en leur enseignement sont la vérité absolue, car ils ne peuvent errer ; malgré les papes qui protestent de leur faillibilité, et les conciles généraux qui ont déclaré que cet enseignement était sujet à erreur, elle a été adoptée cette assertion préméditée et voulue, pour combattre et mater la libre-pensée et ses recherches incessantes. A l'église il a fallu, pour les fidèles, la foi absolue et sans contrôle.

« Si des paroles qui furent dites à *Pierre*, par le Seigneur, a dit *Tertullien* à un souverain pontife, vous concluez qu'à toute l'église fondée par Pierre, est dévolu le pouvoir de délier et de lier, comme vous en avez la pretention, combien le Seigneur doit être offensé que vous dénaturiez et changiez ses intentions pourtant manifestes ». *De pudicitia*, c. 21.

Encore sont plus énergiques les saints évêques *Firmilien* et *Saint Cyprien*,

quant aux Papes pontifes et leur enseignement; ils discutaient un article de doctrine cultuelle, en hommes instruits et énergiques, amis de la vérité·

Saint Firmilien s'exprime ainsi : « En abandonnant l'unité, en la trahissant, *Etienne* ne comprend pas qu'il détruit la vérité fondamentale du christianisme, en l'obscurcissant; Etienne, vous êtes pire que l'ensemble des hérétiques.

« Vous raffermissez ces erreurs, vous accumulez les ténèbres de l'hérésie, vous obscurcissez sciemment l'éclat des vérités de l'église, alors que beaucoup, reconnaissant leurs erreurs parmi les hérétiques, veulent recevoir la vraie lumière du Christ et viennent à vous ». *Epistola ad Cyprianum*, p. 148 et 156 des œuvres de Saint-Cyprien, édit. de 1726.

« Vous remarquerez qu'*Etienne* s'égare de plus en plus, si vous lisez son rescrit, par lequel il s'efforce de soutenir la cause des hérétiques contre les chrétiens et l'église de Dieu. Cette épouse du Christ est descendue misérablement, au point de suivre les exemples des hérétiques.

« Oh! *Etienne!* quel malice, quel aveuglement d'esprit de ne plus reconnaître l'unité de foi, venue de Dieu le père, et de Jésus-Christ, par la tradition ». *Epistola* 74 *ad pompeium.*

Nous ne pouvons omettre qu'un évêque respecté et honoré, de Paris, *Jean de Courtecuisse* a dit : « Un concile général peut errer contre la foi, en déterminant une chose sacrée et sérieuse, prétendent les uns, tandis que d'autres affirmeront que ce fait ne peut arriver.

« Quant à moi, il me paraît que les raisons, aidant à la preuve d'errements d'un concile, sont très fortes et difficiles à combattre. Je ne me souviens pas d'avoir vu, dans toute l'écriture sacrée, ni indiquer un endroit qui permette cette conclusion : que vraisemblablement les conciles généraux puissent être infaillibles, ce qui ne se peut prouver par des raisons naturelles.

« Dans aucun écrit authentique, personne ne peut lire que cette infaillibilité ait été révélée par l'Esprit-Saint, en particulier. L'opinion, quant à ce sujet, c'est pour chacun d'adopter l'opinion la plus probable, la plus sûre, en sachant la bien choisir, avec jugement ». *Tractatus de fide, art.* 3, *n.* 4, *p.* 806 *du tome Ier des œuvres de Gerson, édit. de* 1806.

Or Jésus nous a tracé la voie, il faut en revenir à l'esprit de son enseignement.

*
* *

Plus tard, après évolution, notre sphère devant arriver à un rang supérieur dans la série des mondes habités, nous devons enregistrer avec soin le pourquoi de nos recherches ultérieures.

Et sui eum non receperunt : Le Messie n'est pas reçu par les siens sur notre

terre qui dans l'harmonieux ensemble de la création est si peu de chose, et cependant, en vertu de nos traditions et de nos prophéties, nous l'avons prouvé, notre humanité était divinement préparée pour le bien accueillir.

Par ce fait essentiel du dédain de l'enseignement simple et divin du Messie, le grand Educateur, tout le dit clairement, il y eût le *rejet* de l'ancienne église si rebelle au Messie, en sa forme surannée qu'elle a conservée avec un soin jaloux à travers les mille vissicitudes de ses exodes séculaires.

Conséquemment, la synagogue de Moïse étant universellement réprouvée, il y eut cette inéluctable nécessité d'inaugurer une église nouvelle et c'est ce qui fut accompli, de l'an 1 à 400 de l'ère chrétienne.

Les disciples de Jésus veulent ignorer ou écarter le Verbe nouveau que le Maître leur apporta, que ce soit par passions folles ou faiblesses morales, que ce soit par l'intervention des désincarnés déséquilibrés qui pullulent en nos basses régions, nous incitant à l'égoïsme et à la vanité (Dieu tolère cétte intervention pour respecter le libre arbitre des vivants et des morts; or, de même qu'une église nouvelle dut être créée après la venue de Jésus, il y a, pour la troisième manifestation de Dieu-Parabrahm, il y a dis-je, nécessité de fonder une église nouvelle pour établir *la religion*, en dehors de toutes les religions officielles.

Ce sera *la religion universelle*, profondément morale et sociale, scientifique et rationnelle, telle que la prévoyait le Messie ami des pauvres, telle que la désirait Allan Kardec; elle établira définitivement le véritable règne de la justice, par la solidarité effective entre tous les hommes et surtout, par la persuasion que chacun est absolument responsable de ses actes.

Mais ne prophétisons pas avant d'avoir mieux défini ce qu'elle doit être, ce que nous ferons en terminant; nous indiquerons alors quels membres de l'humanité la devront édifier, et approximativement, combien il faudra de temps pour en poser les assises avec solidité, en prévoyant les progrès à venir, car la religion sera modifiable selon les acquis intellectuels et spirituels des humains.

Pour réprouver son ancienne Eglise, Dieu doit avoir des raisons suffisantes et de là, nécessité de ce renouvellement. Pour transformer, Parabrham raison-mouvement pratique l'économie suprême des ressorts dans le gouvernement des humanités terrestres. Voulant qu'il y ait correspondance effective entre sa volonté et celle de tous les Esprits émanés de lui, dont il est la source, il ne violente jamais le libre-arbitre de ses créatures.

Aucune contrainte, aucune force ne peut voiler la vérité, ni arrêter dans son cours majestueux la liberté de conscience, ce principe sacré, cet axiôme du Père éternel; et c'est cependant ce que les pseudo-héritiers des principes

énoncés par Jésus ont tenté de faire et font constamment, en méconnaissant dans leurs rapports avec les hommes la première des lois divines.

Ce que le Maître des Maîtres s'est interdit, ils ont voulu et le veulent effectuer contre leur prochain, en le dominant, en lui insufflant l'idée de ne plus être qu'un troupeau dans la main de ces étranges bergers.

En se laissant envahir par la violence, par la persécution préméditée et misérable, soit contre le corps, soit contre l'esprit de leurs frères en humanité, les desservants de l'église catholique et romaine se sont peu à peu séparés de l'unité. Nous prouverons qu'en ayant péché contre la charité et l'amour véritables, ils sont en fautes irrémédiables contre le Saint-Esprit.

Oui, devant l'orthodoxie divine et souveraine, vraiment universelle et catholique, les papes et les conciles se sont montrés hérétiques au premier chef et notre but étant de le surabondamment prouver, nous aurons par ce fait établi qu'ils sont devenus, par leurs fautes, indignes d'être plus longtemps les conducteurs des peuples terriens.

Nous prouverons que les premiers coupables ont établi, historiquement, qu'ils ont commis des actes de violence diabolique et les ont sciemment sanctionnés, avec amour pour ainsi dire. A cela nous nous attachons avec ténacité et raison, parce qu'il est utile de bien établir que c'est là l'œuvre pie des Papes et des conciles.

Or, on ne peut le nier, ces grands coupables se sont trompés en égarant les autres en une voie mauvaise et perfide, et cette question qui touche au dogme est capitale. Elle culbute en son entier l'infaillibilité et le principe sur lequel elle repose. Elle infirme la base fondamentale et soi-disant éternelle de tout l'édifice catholique, apostolique et romain.

Consultons encore les actes des conciles qui ont quelque authenticité pour nous éclairer quant à la question qui nous préoccupe vivement.

L'Eglise va parler, elle a prononcé, donc elle est responsable de ses décisions érigées en dogmes.

*
* *

En 1215, au 3e chap. du 12e concile œcuménique, 4e de Latran, tout homme qui sait lire établira ce qui suit, bel et bien enregistré :

« Que les condamnés hérétiques soient abandonnés aux puissances séculières existantes ou à leurs magistrats, pour leur être infligé le châtiment convenable ; que les puissances séculières soient averties et engagées, et si le cas le requiert, contraintes par les censures ecclésiastiques de prêter en public, le serment de s'appliquer sincèrement et de toutes leurs forces, pour la défense de la foi, à exterminer dans les contrées soumises à leurs juridictions, tous les hérétiques signalés par l'Eglise.

« Si un seigneur temporel, requis et averti par l'église, néglige de purger son pays de cette difformité de l'hérésie, qu'il soit lié des chaînes de l'excommunication par le métropolitain et par les autres évêques de la même province; et s'il néglige de satisfaire à ce devoir, qu'il en soit donné connaissance au souverain pontife, afin qu'il déclare ses sujets déliés, à compter de ce moment de leur serment de fidélité envers lui, et fassent occuper ses domaines par des catholiques qui les possèdent sans contradiction, après avoir exterminé les hérétiques, et les maintiennent dans la pureté de la foi. »

La question ainsi posée, d'une manière aussi tranchante, rien ne pouvait en arrêter l'application et elle fut terrible. Pour les simples particuliers, le concile avait déclaré : « Que les *biens* des personnes ainsi condamnées si ce sont des laïques, soient *confisqués*; mais si ce sont des ecclésiastiques, que leurs biens soient annexés à ceux de l'église ».

Cela est-il équitable et moral, que de réduire à la misère toute une famille, sans respect pour la femme ou les enfants, parce que le père aura douté que l'*abstinence* ou le *jeûne* fussent utiles à certains jours déterminés par l'église?

On le dépossédait ce simple particulier, pour enrichir le Souverain pontife !! En vérité, on est étonné de tant d'audace car ici, toutes les lois de l'équité sont violées et méconnues avec une impudence sans pareille.

Dans leurs haines religieuses et intéressées, rien n'arrête les évêques; il faut que l'extermination les délivre de leurs ennemis, à l'aide du feu et du fer.

L'église chasse et dépouille, sans difficulté, un roi tolérant qui souffre des hérétiques dans ses Etats, les laissant libres de ne point penser comme lui, s'ils sont honnêtes gens; ce roi est excommunié, pour avoir respecté le libre-arbitre.

Les princes et les seigneurs qui ne voulurent pas désoler leurs sujets et les exterminer, furent excommuniés et le Souverain pontife, par tous les moyens possibles, est chargé de les expulser de leurs états, de les attribuer aux zélés catholiques fidèles serviteurs de ses volontés, ou bien à lui-même!

Défense formelle fut faite aux parents de communiquer avec l'un des leurs, s'il était excommunié; de ce fait, on encourait des peines terribles. Nous reparlerons de ces décrets épouvantables et inhumains.

Le *Pape Innocent* qui présidait ce fameux concile de Latran, est innocenté de ces infamies par les *Annales de philosophie chrétienne*, ainsi que suit : « Nous avouons qu'on peut adresser des reproches à quelques dignitaires ecclésiastiques, mais faire remonter ces reproches jusqu'au Pape Innocent III, ce serait méconnaître toutes les lois de l'église. Les récits des contemporains prouvent qu'il demeura toujours *au-dessus des passions* aux-

quelles n'échappèrent pas quelques agents de second ordre ». (3e série, t. IV, p. 306).

Mais le Pape Innocent III fut le principal auteur de ces décrets abominables, en un temps ou la barbarie et la férocité étaient la règle ; par ces décrets même, l'église a décidé sciemment et autorisé la persécution, elle y engagea ses partisans, leur en fit un devoir sacré et bien plus, elle les y força, guidée par un étroit esprit de convoitise matérielle et de domination.

Donc, si le Pape Innocent III voulait rester *au-dessus des passions*, comme les *Annales de philosophie chrétienne* semblent le dire, il n'avait qu'à ne pas les déchaîner. En conséquence, il est absolument responsable de ses actes anti-chrétiens.

(*A suivre*) P. G. LEYMARIE.

SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

HUDSON TUTTLE

Comment il est devenu spiritualiste.

Voir la *Revue* de juin 1899.

Les plus petites causes produisent souvent les plus grands effets. Cet aphorisme que tout homme qui observe a pu voir se réaliser a trouvé aussi son application dans la vie de l'écrivain dont nous faisons en ce moment l'esquisse.

Un incident, bien futile en lui-même, a suffi pour fixer ses convictions religieuses et décider son avenir.

Il était un jour occupé à étendre sur les champs du foin que des faucheurs de la ferme venaient de couper ; son père lui avait donné dans cette intention une fourche d'acier, en lui recommandant d'en avoir le plus grand soin, car une fourche de cette espèce était chose rare à cette époque et il y attachait le plus grand prix. Pendant que l'enfant allait et venait,s'acquittant de son mieux du travail qu'on lui avait donné, un énorme serpent s'élança soudain de l'herbe prêt à se jeter sur lui. Atterré à la vue de l'animal, le jeune Tuttle, conservant cependant son sang-froid, frappa instinctivement le reptile avec sa fourche et le tua ; malheureusement, l'instrument avait heurté le sol avec une telle force que l'une des dents de la fourche se brisa dans le choc. Cet incident le jeta dans la plus grande perplexité, car il n'avait aucun moyen de dissimuler le dégât commis bien involontairement et il savait, par expérience, que son père lui ferait expier sévèrement sa maladresse. Après quelques instants de réflexion, l'idée lui vint tout-à-coup de prier. Il se souvenait d'avoir entendu dire souvent par son père que, dans toutes les circonstances difficiles de la vie, la prière était un

puissant auxiliaire, et attirait toujours sur celui qui l'implore l'aide de Dieu.

Il se mit donc aussitôt en devoir d'ajuster la dent cassée sur la fourche, la serra fortement de ses deux mains, et mettant toute sa confiance dans le Tout-Puissant, il lui adressa une fervente prière, ne doutant pas un seul instant que Dieu à qui rien n'est impossible, ne réparât l'instrument.

Aussi grande fut sa surprise lorsqu'ayant retiré ses mains de la fourche, la dent se détacha et qu'il vit que l'intervention qu'il avait implorée n'avait pas réalisé son espoir.

Cet incident vint éveiller dans l'esprit de l'enfant bien des doutes sur des questions religieuses et suffit pour fixer désormais ses croyances d'une manière irrévocable. Il dirigea dès lors ses études vers les sciences physiques au lieu d'embrasser la carrière de théologie, à laquelle son père l'avait destiné.

Peu de temps après, Hudson Tuttle fut invité à une séance de « tables tournantes » par un ministre protestant des environs, lequel ayant entendu parler des phénomènes étranges de Rochester, voulait à son tour faire des expériences et connaître le bien fondé des bruits qui s'étaient répandus de toutes parts, au sujet de ces manifestations qui bouleversaient tous les esprits. Il se rendit à l'invitation au jour indiqué, et à peine les invités furent-ils assis autour de la table, en formant la chaîne, que je jeune Tuttle sentit sa main et son bras se mouvoir involontairement. On lui mit alors un crayon dans la main et bientôt on vit apparaître sur le papier des caractères puis des mots et des phrases intelligibles qui répondaient exactement à des questions posées par des personnes présentes.

Ces phénomènes avaient jeté dans son âme un trouble profond et il chercha vainement à en expliquer le sens.

Il crut d'abord avoir été le jouet d'un des membres du cercle et ne voulant ni duper, ni être dupé, il résolut de ne plus assister dorénavant à aucune séance ; du reste, le médiocre résultat qu'il avait obtenu ne lui avait laissé aucun espoir de découvrir jamais la vérité.

Sa mère qui ne savait rien des tribulations auxquelles il était en butte et qui était, elle, un excellent médium clairvoyant, vit un jour un esprit se manifester à elle, venu pour l'entretenir de l'intérêt qu'il portait à son fils. Il lui fit comprendre que le moment était arrivé pour lui de choisir entre les deux chemins qui s'offrent à chacun de nous, à l'entrée de la vie : l'un, circulant à travers une plaine unie couverte de passants et conduisant à l'erreur et au mal, l'autre tracé par les sommets des monts escarpés, accessible seulement à ceux qu'un travail dur et pénible n'arrête pas dans leurs efforts et qui se dirigent vers la vérité et le bien. Si votre fils choisit ce dernier chemin, ajouta l'esprit, je serai son guide toujours et partout, si, au contraire, il prend le premier, je m'éloignerai de lui et l'abandonnerai à lui-même.

Quand sa mère lui eut fait part de ce message, il en reconnut aussitôt la justesse et ne tarda pas à ressentir la douce influence de ce bienveillant esprit qui s'offrait à être son médiateur, son ange tutélaire. Si telle doit être ma destinée, se dit-il, je supporterai avec courage et résignation le poids de mes peines et j'accomplirai mon devoir quelque amer que doive être le sacrifice, quels que soient les obstacles que j'aie à surmonter.

Pénétré de reconnaissance et animé d'une ardeur surnaturelle, il se retira dans sa chambre et éprouva les premiers effets de la médiumnité qui devaient dans la suite produire de si merveilleux résultats. Il se mit à écrire les pensées qui se pressaient en foule dans son esprit, obéissant passivement à l'influence qui le dominait et étonné de l'élévation des sujets qu'il traitait et qui étaient tout nouveaux pour lui.

Lorsqu'au milieu de ses aspirations un doute ou quelque chose d'obscur venait par hasard troubler son esprit, il sentait aussitôt un frémissement passer de son cerveau à sa main et il reçut de son guide la solution à des questions auxquelles il eût été incapable de répondre ; car comme nous l'avons dit déjà, l'instruction du jeune Tuttle avait été jusque-là très élémentaire et s'était bornée en tout à onze mois d'école dans une institution secondaire, et ni chez lui, ni dans la ville la plus voisine distante de la ferme de plusieurs milles, il n'avait pu se procurer de livres pour s'instruire.

Dès cette époque, un changement notable se produisit en lui, il sentit naître dans son âme un besoin ardent d'acquérir des connaissances ; il comprit qu'il ne devait pas être seulement un instrument passif des forces psychiques qui avaient tracé ses premiers pas dans le chemin mystérieux de l'occulte, mais qu'il devait leur apporter son propre concours.Son esprit avait mûri rapidement sous cette double influence et les hautes facultés spirituelles dont son âme était douée et qui étaient encore à l'état embryonnaire, prirent dès lors toute leur expansion.

Le premier article qu'il écrivit et qui eut pour titre *La Prière*, fut publié par le *Télégraphe spiritualiste*, un des premiers journaux de l'époque traitant de matières psychologiques. Cet essai, éclos d'un esprit encore novice et inculte, fut très favorablement accueilli dans le monde scientifique et littéraire et lui valut de justes éloges. La seconde œuvre qu'il fit, beaucoup plus importante que la précédente, lui fut dictée automatiquement, alors qu'il n'était âgé que de 16 ans et fut basée sur la vie spirituelle. Il l'intitula *Scène dans le monde des esprits*, mais étant trop pauvre pour faire éditer l'ouvrage à ses frais, il en avait gardé le manuscrit par devant lui, en attendant que l'occasion se présentât de le donner à un libraire, car son esprit guide lui avait donné l'assurance que son œuvre serait publiée avant peu. En effet, l'occasion prédite ne tarda pas à se produire. Un riche négociant, retiré des affaires, ayant lu la première composition d'Hudson Tuttle, avait été frappé de la précoce intelligence, comme aussi de l'élévation des pen-

sées du jeune homme et vint lui faire visite. La conversation roula, tout naturellement, sur le sujet qui l'intéressait le plus; il fit part de son nouveau manuscrit à son visiteur, lui en lut quelques pages qui firent sur le négociant une si vive impression, qu'il s'offrit à faire éditer le livre à ses frais. Ainsi s'accomplit la prédiction faite par l'Esprit. « Les scènes du monde des Esprits » furent en effet publiées peu de temps après; elles eurent un succès éclatant et furent rééditées récemment en Angleterre, sous le titre de *Vie dans deux sphères*.

C'est ainsi que fut résolu le problème de la vie future dans toute la manifestation de la vérité ; c'est ainsi que furent révélés les grands mystères de l'invisible, les lois immuables qui régissent et unissent entre elles toutes les sphères de l'infini et qu'on peut voir se dérouler devant les yeux, l'œuvre sublime de la création dans un livre de haute philosophie inspiré à un jeune homme encore adolescent, ignorant même les premières notions de la vie.

Est-il une preuve plus évidente de l'existence de l'esprit ? Qui a dicté à ce garçon de ferme, ces pages où éclatent les pensées les plus nobles et que ne renieraient point nos plus illustres écrivains ? Qui a pu résoudre ces problèmes de métaphysique devant lesquels les plus profonds penseurs se sont heurtés depuis des siècles, sans les résoudre ?

Parue à une époque de démoralisation et de décadence, où la société minée par les dissensions politiques et religieuses, près de s'effondrer sous l'avilissement des facultés morales et intelligentes, l'œuvre de Hudson Tuttle est la plus éclatante preuve que la vérité existe de tout temps, qu'elle brille comme les soleils qui éclairent les mondes. Sans doute, on a vu les lumières de l'esprit être éclipsées, d'âges en âges, l'intuition même s'en est perdue et ce qui persiste encore n'est plus qu'une faible lueur, pourtant le rayon n'en est pas éteint. Une âme est arrivée au milieu de vous, toute brillante de cette lumière que vous ne connaissiez plus, pour promulguer la loi morale, éternelle et immuable qui est le langage d'un Dieu. C'est un nouveau pas qui s'est fait dans la marche des nations vers l'Idéal divin où s'avancent les mondes, les sociétés et les individus.

Précis synthétique de *La vie dans deux sphères* : Unies dans ce monde par l'harmonieuse similitude et la diversité qui crée, attire et fortifie les liens de l'amour dans une éternelle union, deux âmes sœurs se retrouvent après leur mort et continuent à évoluer ensemble, dans le monde des esprits. Des guides aimés et éclairés les attendent au seuil de leur nouvelle demeure et les accompagnent dans leur nombreux voyages à travers l'espace, en les initiant dans la science élémentaire de leur existence nouvelle.

Ils parcourent ensemble les differentes zones où des humains réunis en groupes, suivant la loi des attractions et des répulsions, vivent les uns dans la jouissance du bien qu'ils ont accompli pendant leur vie terrestre; les

autres dans l'expiation des fautes qu'ils ont commises, suivant l'inévitable loi Karmique, la loi de la Cause et de l'Effet, en œuvre dans tous les mondes.

Plus horribles et plus poignantes mille fois que les tortures des damnés dans l'enfer du Dante, sont les supplices qu'endurent les coupables dans l'Hadès des spirites.

Les cycles sans nombre autour desquels l'esprit pervers doit évoluer leur rappelle sans cesse l'état de leur âme, la connaissance de ce qu'ils ont perdu s'impose continuellement à leur conscience

En voyant le désir ardent dont ces deux jeunes âmes étaient possédées de s'instruire et d'évoluer vers les régions plus éthérées, un des sages appartenant au groupe qui avait mission de les guider, et supérieur aux autres par ses connaissances et la pureté de son esprit, voulut leur servir de maître et s'approchant d'elles, il leur parla en ces termes :

Contemplez, leur dit-il, la terre avec ses formes multiples et variées ; voyez ces nuages de matière électrique qui s'élèvent sans cesse de chaque plante, de chaque animal, de chaque objet qui se meut et vit, des minéraux mêmes. Les sphères ne furent créées que lorsque la matière fut propice à la formation des mondes. Avec la mort de la première forme vivante a commencé l'agglomération en sphères.

Donnons un exemple : « Votre corps terrestre était pénétré d'un élément « spirituel et votre mort était pareille à celle de l'animal dont le corps con- « tient, comme le vôtre, un élément spirituel. Quand la mort est venue « rompre les liens qui unissaient votre esprit à votre corps physique, les « parties constituantes de votre esprit avaient entre elles une affinité suffi- « sante pour se maintenir sans le secours des éléments grossiers du corps, « mais il n'en est pas de même de l'animal. Dans sa lutte contre la mort, le « lien qui unit la partie matérielle à la partie spirituelle est brisé ; et les « atomes éthérés n'étant pas doués d'une force d'attraction assez grande « l'un pour l'autre, se répandent dans l'espace, comme de la vapeur, jus- « qu'à ce qu'ils soient attirés de nouveau vers les sphères qui leur sont « propres.

« Ceci vous explique pourquoi l'animal ne survit pas après sa mort. Remar- « quez que l'identité est semblable à une arche complète ; chez l'homme, la « clef de voûte supporte cette arche et la construction en est éternelle ; chez « l'animal, au contraire, cette clef de voûte fait défaut et il en résulte qu'à « la mort l'entité spirituelle primitive s'anéantit.

« La marche ascensionnelle des particules constituantes a commencé « quand la terre était à son aurore et a continué en augmentant toujours ; « depuis, peu après l'époque saurienne, notre sphère fut habitée par des « espèces de reptiles dont les restes sont enfouis dans les rocs perméens et « oolithes. Les grossiers mammifères de l'époque tertiaire étaient également « représentés ici ; et il en a été de même à toutes les époques, les types par-

« ticuliers existaient tous dans ce monde jusqu'à l'apparition de la période « actuelle où les atomes sont devenus si subtils et si purs que les intel-« ligences les plus élevées seules peuvent vivre dans cette sphère. »

Professeur MOUTONNIER.

LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE A TRAVERS LES AGES.

CHAPITRE XII

LES VIERGES-MÈRES DES RELIGIONS. — LA NATURE PRIMORDIALE.

Isis; *Bélisama*; *Alma-Mater*, *Cérès*, etc.

Dans tous les temps et dans tous les pays, les peuples ont toujours professé un culte pour la *Nature Primordiale*, qu'ils ont adorée sous le nom d'une Vierge-Mère.

Chez les Hindous : *Adda-Nari*; chez les Egyptiens : *Isis*; chez les Hébreux : *Astaroth*; chez les Syriens : *Astarté*; chez les Grecs : *Aphrodite*; chez les Romains : *Vesta*; chez les Finnois : *Luonnatar*; chez les Germains : *Herta*; chez les Océaniens · *Ina*; chez les Japonais : *Iza*, etc.

Chez tous ces peuples, ces Vierges-Mères symbolisaient la *Nature*, c'est-à-dire l'ensemble de la vie du monde : êtres animés ou inanimés.

Aussi la plupart de ces vierges avaient comme devise : Je suis *tout* et dans *tout* ! Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera, et nul mortel n'a soulevé mon voile !

Aujourd'hui la mère-Nature ne se cache plus derrière un voile et la science des religions a peu à peu découvert leur Esotérisme, toujours le même, à travers les âges ; le Sphinx a enfin livré son secret et la Science et la Raison ont vaincu la *Révélation* !

Tout ce qui va suivre va montrer clairement la vérité des lignes qui précèdent.

Aussi pouvons-nous dire que l'homme s'agite, que Dieu le mène et qu'il accomplit toujours sa destinée et cela d'une façon inéluctable, et pouvons-nous aussi répéter au sujet de l'homme les strophes suivantes du poète hindou qui seront toujours vraies :

« Depuis mille et mille milliers d'années, les jours et les nuits tombent sur la terre habitée par les hommes,

« Depuis mille et mille milliers d'années, les fleuves roulent leurs eaux vers la mer et la mer est le réservoir immense des eaux.

« Depuis mille et mille milliers d'années le soleil éclaire l'espace et donne la vie à tout ce qui existe sur le globe.

« Depuis mille et mille milliers d'années, l'homme tombe et se relève, meurt et renaît aussi promptement que les heures et que les jours.

« Les fleuves, la mer, le soleil sont inconscients de leur œuvre, mais

l'homme se souvient de la route parcourue par ses ancêtres, il conserve le nom de son père.

« Il ne revient pas plus en arrière que la jeune fiancée qui se rend à la maison de son époux, il va tout droit croyant qu'il arrivera. Où ? Il n'en sait rien, mais il marche toujours ! »

Aujourd'hui, nous en savons un peu plus que le poète hindou et un grand nombre d'hommes savent où ils vont et quelle est leur destinée, depuis surtout que la *Doctrine Esotérique* a été étudiée par une élite intellectuelle et qu'elle commence à se répandre dans le monde des penseurs.

La Déesse Addha-Nari. — La Vierge hindoue.

Manou, livre premier, *Sloca* 32, nous dit :

« Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain maître devint moitié mâle et moitié femelle et en s'unissant à cette partie femelle, il engendra *Viradj*.

Ceci constitue une Trinité :

Nara, Brahmâ révélé ou Zyaus, c'est le père.

Nari, c'est l'épouse.

Viradj, c'est le fils.

Telle est la Trinité Initiale.

Le *Germe* qui a fécondé le *principe-mère-Divin*, l'*Utérus d'or* suivant l'expression Védique et qui a reçu dans l'Inde les noms de *Esprit* et *Verbe* !

Ceux-ci se confondaient dans Brahmâ le père.

Dans un grand nombre de Pagodes du Sud de l'Inde, on voit une belle figure de Brahmâ couché sur une feuille de Lotus, dans la pose d'un homme qui sommeille. Cette figure a ceci de particulier qu'elle est Hermaphrodite. La tête bien que douce, fine et gracieuse, comporte cependant une grande énergie, elle est pourvue d'une abondante chevelure. La poitrine est celle d'une femme ayant des hanches fortement développées, quant aux jambes et aux bras, ils sont d'une forme délicate et virile tout à la fois ; toutes les beautés corporelles de l'homme et de la femme se trouvent réunies dans cette représentation ; on dirait dans un même corps Adonis et Vénus, car si, au-dessus de la taille, c'est le corps d'une déesse, au-dessous, c'est bien celui d'un homme incontestablement viril. C'est la représentation du *Créateur Initial*, le Dieu primitif à double nature : *mâle* et *femelle* !

Toutes les *Déesses initiales* sont nées de cette même fiction.

Plus tard, on n'admit plus qu'un générateur mâle Brahmâ, dans lequel se confondirent les trois qualités de créateur, de conservateur et de transformateur.

De là cette nouvelle trinité dans l'Unité.

Brahmâ, le créateur ;

Vishnou, le conservateur ;

Siva, le transformateur.

Et tous les demi-Dieux, Esprits et Génies, mandataires de la Tri-unité sont nés de cette croyance.

Toutes les religions sont issues d'une même conception initiale : La Divinité-Mère !

Dans l'Inde, nous venons de le voir, la Vierge-immortelle de l'immortel créateur est *Nari*.

Nara est l'Etre immense, incommensurable, qui est tout et dans tout, qui est matière et intelligence, qui est l'Univers suivant les Védas et Manou, il est aussi, avons-nous vu, Brahmâ révélé, c'est-à-dire passant de l'inaction à l'action, du repos à la création, ce qui constitue les nuits et les jours de Brahmâ.

Pendant la nuit, quand il sommeille, tout dans la nature se dissout, se désagrège, tombe dans le chaos et quand il se réveille, tout renaît, tout ressuscite, tout vient à la vie ! Mais, chaque jour et chaque nuit de Brahmâ durent des centaines de millions d'années. « Un baiser de Nara sur les lèvres de Nari et la Nature toute entière s'est éveillée », nous dit le vieux poète hindou Vina Snati ; ce qui veut dire que Nara et Nari, pendant la nuit sont confondus dans le même sommeil et dès que le jour divin fait son apparition, commence la période de leurs amours et la fécondité de Nari,qui est continue, donne naissance à tous les êtres, à tous les mondes de l'aurore du jour divin au crépuscule, qui est le signal de la décomposition universelle. C'est le feu *Agni* qui symbolise l'amour de ces deux principes, de la longue période de leurs amours, de laquelle naissent toutes les transformations successives de la Nature. Dans ce symbole, Nari le Père et Nara la Mère, ne font que créer, sans cesse ni repos pour soutenir Viradj, le fils, c'est-à-dire l'Univers, c'est-à-dire encore qu'ils se sacrifient constamment pour la *Création*.

Dans les représentations figurées, Nara se montre sous la forme d'un taureau et Nari ou *Addha-Nari*, sous celle d'une génisse.

Dans l'Inde antique, la Divinité-Mère fut seule adorée et c'est à elle seule qu'on éleva des temples. Quant à Nara, il inspirait une si grande crainte, qu'on ne l'adorait que dans l'intérieur des forêts.

Le culte de Nari était confié uniquement à des Vierges qui y étaient consacrées dès leur enfance et qui devaient rester toujours vierges, afin de servir l'autel de Nari. C'est à ces mêmes vierges, à qui était confié la garde perpétuelle du *Feu Sacré*. symbole de l'union des deux principes et ce feu ne devait jamais s'éteindre ; celle qui l'aurait laissé mourir aurait été punie de mort comme celle qui aurait violé son vœu de chasteté.

Les cérémonies publiques du culte d'Addha-Nari consistaient à chanter des hymnes en l'honneur de la Mère-Universelle et à exécuter des danses symboliques, aussi nommait-on ces jeunes Vierges *Dévadassi*, c'est-à-dire Danseuses célestes.

Chaque matin, après leurs ablutions, elles offraient à Nari un sacrifice

de fleurs accompagné d'une libation d'eau pure, cette libation était suivie d'une adoration au feu, le tout accompli en psalmodiant cette prière :

« Adoration à Addha-Nari, la mère du monde !

« Reçois cette libation d'eau pure ; elle est la plus excellente chose sortie de ton sein ; c'est l'eau qui féconde la terre, qui fait pousser la moisson et qui nourrit les hommes.

« Adoration à Addha-Nari, la mère du monde !

« Feu, vous êtes l'Amour, vous êtes la fécondité de Nari, vous êtes la vie, vous purifiez tous les êtres ; vous êtes la lumière et sans vous, rien ne saurait exister.

« Adoration à Addha-Nari la mère du monde !

« Reçois ces libations d'eau et de feu ; protège l'Univers sorti de ton sein. Que nos prières et nos chants s'élèvent jusqu'à toi dans les vapeurs du feu des sacrifices.

« Adoration à Addha-Nari, la mère du monde ! »

Ce culte est très ancien, il a, dit-on, précédé l'époque Védique ; aussi reste-t-il fort peu d'hymnes et de prières, qu'on puisse lui rapporter d'une manière certaine. Ainsi une hymne dite du *Lotus blanc* (*Gardaïwabahya*) est beaucoup plus récente et apocryphe (peut-être) ; en tout cas, elle date d'une époque de décadence, alors que Nara et Nari étaient figurés seulement par les organes de la génération : Nara sous l'aspect du *Linghâm* et Nari sous celui du *Nahaman* (*Yôni*).

Quand le culte de Nari, par suite de transformations successives, aboutit au culte grossier du *Nahaman*, les chastes Dévadassi survécurent cependant à leur *Déesse*, elles continuèrent à chanter les hymnes nouvelles en l'honneur de la Trinité et des nouveaux Dieux ; elles restèrent également les fidèles gardiennes du feu sacré de Brahmâ, de Vishnou et de Siva, mais elles n'eurent plus qu'un rôle secondaire comme Prêtresses, car ce furent les Brahmes qui eurent, dès lors, toute l'autorité religieuse.

Cependant les anciennes traditions témoignent que les Prêtresses restèrent longtemps encore chastes et pures, que ce n'est que longtemps après, dans une époque presque moderne, que les Prêtres abusèrent de leur autorité pour persuader aux Prêtressses que se livrer aux ministres des autels ne constituait pas une faute, car ce n'était pas rompre leurs vœux de chasteté !

Voici les divers noms que Nari (Vierge immortelle) a reçu dans l'Inde : *Brahmy* (Mère Universelle) ; *Hyranya* (matrice d'or); *Paramatma* (âme de tous les êtres) ; *Lakmu* (Lumière céleste); *Mariama* (Fécondité perpétuelle) ; *Sakty* (Reine de l'Univers) : *Agasa* (Fluide pur) ; *Ahancara* (Conscience Suprême) ; *Canya* (Vierge chaste) ; *Canyabava* (Virginité éternelle) ; *Tanmatra* (Réunion des cinq éléments), c'est-à-dire : l'air, l'æther, le feu, l'eau et la Terre ; *Trigana* (Amour, Richesse et Vertu),

Passons à la déesse égyptienne, à Isis, la Bonne Mère !

ISIS

LA VIERGE-MÈRE ÉGYPTIENNE.

D'après Diodore de Sicile (1) Isis signifierait *l'Ancienne.*

Dès les temps préhistoriques, l'Egypte est monothéiste ; mais dans cette très haute antiquité, le monothéisme de la *Bonne Déesse* est mitigé par l'accession d'Apophis (en égyptien *Apap*), le hideux serpent dont Isis dompte la mauvaise influence qu'il s'efforce d'exercer sur les humains pour balancer le pouvoir de la Déesse bienfaisante cette influence est vaincue mais non sans une vigoureuse résistance qui témoigne d'un certain pouvoir de l'esprit du mal.

Cette lutte introduit dans la Théodicée Egyptienne un élément dithéiste, que l'on retrouve dans un très grand nombre de religions.

Isis finit par écraser la tête du serpent le crochet du phallus, de même que Myriam ou Marie, la Vierge-Mère Chrétienne.

Isis, femme et sœur d'Osiris, après la lutte de celui-ci avec Set, parvient à retrouver et réunir les membres dispersés de son Epoux-Frère ; par ses incantations magiques, elle rappela Osiris dans son corps, il peut donc ressusciter et devenir Horus, c'est-à-dire *fils d'Isis.*

Un papyrus du Musée de Berlin publiée par M. J. de Horrach (2) n'est qu'une sorte des incantations récitées par Isis et Nephtys (*les deux couveuses, les deux pleureuses*). Celle-ci aide sa sœur Iris dans la tâche entreprise de ramener Osiris à la vie.

C'est le Dr Brugsch qui a, bien souvent, attiré l'attention des égyptologues sur ce papyrus qui porte le n° 1425 et qui provient des ruines de Thèbes, où il fut découvert dans une statue d'Osiris, il ne mesure pas moins de 5 mètres de longueur sur 0.40 centimètres de hauteur.

Ce papyrus nous fournit une série d'évocation et d'invocations, nous ne donnerons ici qu'une clause finale qui pour nous est extrêmement remarquable, la voici (3) :

« Lorsque cela est récité, le lieu (où l'on est) est très grandement saint. Que ce ne soit ni vu, ni entendu par personne, excepté par le prêtre supérieur et l'assistant. — Deux femmes belles de leurs membres ayant été amenées, on les fait asseoir par terre à la porte principale de l'Ousekh (4) ; on fait inscrire sur leurs épaules, les noms d'Isis et de Nephtys ; on place des vases de cristal (?) plein d'eau dans leur main droite, des pains faits à

(1) Liv. 1er.

(2) *Les lamentations d'Isis et de Nephtys,* d'après un manuscrit hiératique du musée de Berlin, Paris, 1866. — Nous en avons parlé ci-dessus.

(3) Ceux de nos lecteurs qui voudraient lire cette évocation la trouveront page 114 de notre *Isis dévoilée*, in-8° Paris 1894, 2e éd. 1896.

(4) Cette clause finale commence par une formule mystique fort curieuse, qui mérite qu'on s'y arrête. On rencontre du reste cette formule dans un *Rituel funéraire* (Lepsius, *Todtenbuch*, 148, 3 et 5).

Memphis dans leur main gauche. Qu'elles soient attentives aux choses faites à la troisième heure du jour et pareillement à la huitième heure du jour. Ne cesse pas de réciter ce livre à l'heure de la cérémonie. — C'est fini ».

Isis est aussi le symbole de la terre féconde et l'image du Soleil-Levant.

Dans notre Isis Dévoilée nous citons (page 116) en traduction française, tout ce que nous dit Apulée, le philosophe platonicien de Madaure.

Diodore de Sicile, toujours dans son *premier livre*, nous apprend encore qu'on consacrait une génisse à Isis, parce que l'utile fécondité de la vache était considérée comme un des bienfaits de la Déesse.

D'après Lucien (1) on suppose que cette même déesse présidait à l'inondation du Nil, qu'elle inspirait les vents et protégeait les navigateurs. Ce rôle de protectrice des navigateurs a un sens Esotérique que nous donnons par la traduction d'une légende qui se trouve gravée sur un sarcophage du Louvre.

« Je viens à toi, dit Isis, je suis près de toi pour donner l'haleine à tes narines (te faire respirer) afin que tu respires les souffles sortis du Dieu Ammon, pour réjouir ta poitrine, pour que tu sois déifiée; que tes ennemies soient sous tes sandales et que tu sois justifiée dans la demeure céleste ».

Disons en terminant cette courte notice sur Isis que l'arche sacrée de la Déesse donna l'idée aux Hébreux de transporter leur Jéhovah dans une arche, lors de leur exode d'Egypte, et le Dieu d'Israël, d'Isaac et de Jacob n'eût pas d'autre temple jusqu'au jour où l'affermissement des Hébreux en Palestine leur permit d'en ériger un à Jérusalem.

ASTAROTH

La vierge hébraique.

Comme tant d'autres peuples, les enfants d'Israël adorèrent à l'origine le *Principe-Mère*, la grande Faculté créatrice, qui avait donné naissance à l'Univers; ils la nommaient : Astaroth (Reine des Cieux)!

Donc le Dieu primitif des Hébreux n'a pas été *Jéhovah*. Du reste, supérieur à celui-ci, il y avait les Ælohim, les Dieux (Lui-Les-Dieux) créateur du ciel et de la terre, d'après la Genèse. Or l'on ne saurait expliquer ce singulier pluriel, que par la conception d'une double nature (mâle et femelle) de la Divinité. Ce qui prouve bien que celle-ci était double, c'est que nous voyons dans la Bible que Dieu fit l'homme à son image, c'est-à-dire qu'il le créa mâle et femelle, tandis qu'au chapitre suivant, il ajoute : il n'est pas bon que l'homme soit seul; alors le plongeant dans un sommeil léthargique, il tira de sa côte une nouvelle créature Eve qu'il dénomme une *Hommesse*.

Revenant aux premières lignes qui précède, nous répéterons que la pre-

(1) *Dialog. Deor.* III, II.

mière Divinité fut, chez les Hébreux, comme chez un très grand nombre de peuples, chez tous, pourrions-nous dire, une divinité-femme, une *Reine des cieux*.

A ceux de nos lecteurs, qui ne pourraient accepter sans hésitation ce fait, nous n'aurions qu'à leur citer la Bible encore pour donner la preuve de notre assertion. Et nous leur dirions que Jérémie, prêchant au peuple de Juda, cherchait à le rattacher aux idées qui amena une sorte de révolution sous Josiah ; les anciens du peuple lui dirent (1) :

16. Pour ce qui est de la parole que tu nous as dite au nom de l'Eternel nous ne t'écouterons point ;

17. Mais nous ferons, certainement, tout ce que nous avons dit en faisant des encensements à la *Reine des Cieux* et en lui faisant des aspersions comme nous et nos pères, nos rois et les principaux d'entre nous avons fait dans les villes de Juda et de Jérusalem ; nous avons *alors* été rassasiés de pain, nous avons été à notre aise, et nous n'avons point vu le mal.

18. Mais depuis le temps que nous avons cessé de faire des encensements à la *Reine des Cieux*, et de lui faire des aspersions, nous avons manqué de tout, et nous avons été consumés par l'épée et par la famine.

19. Et quand nous faisions des encensements à la *Reine des Cieux*, et que nous faisions des aspersions, lui avons-nous fait des gâteaux où elle était représentée et lui avons-nous répandus des aspersions à l'insu de nos maris.

20. Alors Jérémie parla à tout le peuple, contre les hommes, contre les femmes et contre tout le peuple qui avait ainsi répondu, et il dit, etc.

Par ce passage, on voit fort bien que les juifs n'encensaient et n'adoraient que la *Reine des Cieux* et non Jéhovah, ou l'Eternel ; or cette Reine était Astaroth, dont la Tribu de Manassé avait donné le nom à l'une de ses villes.

Ce même passage témoigne aussi que les femmes étaient bien Prêtresses d'Astaroth et qu'elles desservaient ses autels.

Enfin, si l'on étudie la description des temples, des bois sacrés, des enceintes placées sous la protection de la même Reihe des Cieux, on voit fort bien que la religion des Hébreux fut, dans son origine et pendant des siècles, conforme à celle des nombreuses nations orientales, ses voisines.

Nous savons aussi que Josiah après avoir lu le *Livre de la Loi*, aux prêtres et aux magiciens, détruisit les animaux conservés autour des sanctuaires, ainsi que les *Chevaux du Soleil*.

Pour peu qu'on réfléchisse, on voit bien que toutes ces religions sont tirées d'un même fonds très-primitif, car toute leur mythologie se ressemble à un tel point qu'elle ne peut provenir que d'une seule et même source ; or cette source est la *Doctrine Esotérique*.

---

(1) Jérémie, *chap.* XLIV. V. 16 à 20.

ASTARTÉ ou HASCHTORETH

La vierge-mère syrienne

Astarté, la *Reine des cieux* des Syriens ; est aussi une vierge immortelle, qui naquit d'un œuf, de l'œuf primitif dans lequel l'Etre Suprême s'était enfermé lui-même pour se révéler, c'est-à-dire pour passer du repos à l'action, c'est-à-dire encore pour créer l'Univers.

Nigidius (1) nous dit que : « Les Syriens prétendent qu'un pigeon couva pendant plusieurs jours un œuf placé dans un nid sur les bords de l'Euphrate », d'où naquit Astarté qui n'est rien autre que l'Astaroth des Juifs.

Cet œuf avait été fécondé par l'Esprit divin, qui avait pris pour la circonstance la forme d'un pigeon et du sein d'Astarté sortit le germe de tous les êtres.

A l'origine, le culte d'Astarté respirait la plus grande pureté, mais successivement en traversant les âges, la Mère Initiale, la Grande Créatrice, Astarté devint une Vénus, *La Vénus Syrienne*, et la tradition nous a appris que son culte secret et ses cérémonies orgiaques donna lieu aux obscénités les plus monstrueuses, sous prétexte de célébrer les fêtes de l'*Amour Universel* et de la *Fécondation de la Nature entière*.

APHRODITE

La Vénus-anadyomène, la mère universelle des Grecs.

De même qu'en Syrie, en Egypte et dans l'Inde, la Mère Universelle des Grecs, *Aphrodite*, la *Déesse de la Beauté* sortit de l'œuf primitif de l'*Ecume* de la mer; les Grecs la considèrent comme la *Reine des cieux*; ils la dénomment alors *Vénus-Uranie*.

A Cythère et à Paphos, elle se nomme tout simplement *Vénus* et elle n'est adorée que comme le *Symbole de l'Amour*; enfin quand son culte tombe dans la licence, elle n'est plus que *Vénus-Pandémos*; que la *Mère de Priape*.

L'immense fécondité de la Vénus grecque n'a été qu'un symbole poétique de la puissance créatrice pour expliquer la formation de tous les êtres. Cette allégorie explique la fureur de Vénus Aphrodite passant dans les bras des Dieux, des demi-Dieux, des Héros et des hommes. C'est encore plus à Vénus qu'à Messaline, à qui on peut appliquer le *lassata sed non satiata*, car aucune Déesse, chez aucun peuple, n'a eu une aussi longue course impudique que la Blonde Vénus des Grecs : l'Aphrodite-Anadyomème.

Reine de la Création à son aurore, elle flotte sur les eaux de l'Océan et Mère de Priape à son crépuscule, elle s'enfonce dans la vase, dans la boue de la marée basse !...

Tous les temps et tous les pays ont plus ou moins connu cette dernière mère.

---

(1) *In Germanico.*

VESTA

La vierge créatrice des Romains

Vesta, c'est chez les Romains la Mère de la terre, ils l'adoraient sous la forme du feu, symbole de la vie dans toutes les mythologies anciennes. La terre et le feu c'est-à-dire la matière et la vie, ce double symbole, indique bien le rôle de Vesta chez les anciens peuples du Latium. C'est la principale divinité de la Rome Antique, de la Rome de Romulus.

Le culte de Vesta paraît venir en droite ligne de l'Orient. Comme dans les temples hindous, des prêtresses, nommées *Vestales* étaient chargées d'entretenir perpétuellement le feu sacré sur les autels de la Déesse et de présider aux cérémonies mystérieuses qu'on accomplissait dans les sanctuaires de la Déesse.

Les Vestales devaient être Vierges et conserver leur chasteté leur vie durant. Une mort terrible punissait toute infraction à leur vœu de chasteté.

Toute prêtresse convaincue d'avoir manqué à son vœu était descendue vivante dans un caveau, où elle ne trouvait qu'un pain, une cruche d'eau et un peu de paille; une dalle était scellée sur la tête de l'infortunée coupable, c'est-à-dire sur l'ouverture du caveau, qui la renfermait.

Plus tard, cette rigueur de la loi religieuse s'adoucit. Après trente ans de service, les Vestales étaient relevées de leur vœu.

Le culte de Vesta, le plus pur des cultes romains, fut celui qui lutta le plus longtemps contre le christianisme. En effet, le sacré Collège des Vestales ne fût aboli que par un décret de Théodore vers la fin du IVe siècle. Ce décret fut promulgué sur la sollicitation de Saint Ambroise.

Si le culte de la chaste Vesta se perpétua si longtemps, on peut attribuer cette longévité à sa pure conception initiale, conception qui était bien d'origine orientale puisqu'il relevait de l'immortelle créatrice de l'Inde, de Addha-Nari, que quelques auteurs appellent à tort *Ardha-Nari* et *Ardoga-Nari*.

LUONNOTAR

La vierge finnoise

Luonnotar, le nom de la Vierge-Mère Finnoise, signifie *Force créatrice*; elle personnifie l'air, la terre et l'eau, ainsi que la matière et la vie. Elle est la seconde personne de la Trinité Finlandaise qui comprend Ukko, le Dieu Suprême irrévélé; *Luonnotar* fille d'Ukro et mère de *Wainamoïnem*, le Dieu créateur.

Aussitôt née, Luonnotar, à peine sortie du germe primitif, vient flotter sur les eaux primordiales.

Léouzon Leduc qui nous a le premier révélé l'épopée Finnoise du *Kalévala*, nous indique fort bien la naissance de Luonnotar ainsi que ses diverses créations.

« La Vierge de l'air, dit cet auteur, descend des hauteurs éthérées au milieu de la mer ; la tempête la berce sur les flots, le souffle du vent féconde son sein, et durant sept siècles, elle porte son lourd fardeau, en exhalant ses plaintes et ses gémissements et en invoquant les secours d'Ukko, le Dieu Suprême.

« Un aigle qui plane dans les nues aperçoit à la surface de l'eau le genou découvert de la Vierge de l'air ; il le prend pour un tertre de gazon et y bâtit son nid dans lequel, il dépose sept œufs et se met à les couver.

« Tout à coup la Vierge de l'air secoue son genou, les œufs roulent dans l'abîme, se brisent et leurs débris forment le ciel, la terre, le soleil, les étoiles et les nuages.

« La Vierge de l'air poursuit ses créations et donne naissance à Wainamoïnen, le Runoïa éternel. »

Comme on le voit, dans toutes les Théogonies, nous retrouvons toujours la Vierge-Mère de la Nature, ainsi qu'un œuf primitif qui donne naissance à toutes les créations de l'Univers.

(*A suivre*) J. Marcus de Vèze.

UN MÉDIUM DESSINATEUR

A Budapest, une femme de 36 ans excite le plus vif intérêt dans la capitale et dans tout le pays.

Mme Thérèse Vallent, née à Vienne, est devenue, dans l'espace de quelques semaines, un médium dessinateur extraordinaire. Son mari, M. Mathieu Vallent, d'origine française, est né à Budapest, d'un père établi en Hongrie ; il fait partie de l'orchestre de l'opéra royal.

M. Vallent consacrait ses loisirs à l'étude de l'astronomie, lorsqu'il y a quelques mois, le « spiritisme de Karl du Prel » lui tomba sous la main, et lui inspira le désir d'en mieux connaître.

Le 9 mars dernier, il pria sa femme d'essayer, au moins une fois, d'*écrire* par voie médianimique ; elle y accéda passivement et « n'écrivit » pas ; sa main dessina des lignes, des ronds, des jambages, dans un mélange de zigzag, une feuille de papier en fut bientôt couverte, quoique le « dessin » eut l'air d'avoir été tracé par une main d'enfant.

M. Vallent engagea sa femme à continuer le lendemain et trouvant le conseil puéril, elle ne le suivit qu'à contre-cœur ; son travail fut meilleur, exécuté plus rapidement que le jour précédent. Le dessin obtenu n'avait ni queue ni tête, mais ne manquait pas d'une certaine harmonie ; Mme Vallent n'avait jamais dessiné.

Le troisième jour, ses croquis prirent des formes plus distinctes, ils

représentaient des fleurs inconnues jusque-là; puis, la main qui tenait le crayon glissa dans un coin de la feuille et y traça : *Fleur de lune*, signé *Ralph*.

Ce nom figure au bas de chaque page; c'est celui de l'esprit qui dirige la main.

Tout Budapest, les spirites et les non-spirites, affluent chez le médium qui dessine devant témoins; je l'ai vu travailler pendant une heure, il se trouve alors dans un état tout à fait normal.

Le médium peut dessiner à chaque heure du jour, tout en causant de choses indifférentes; il travaille inconsciemment, sans savoir d'avance ce qu'il va dessiner, tient son crayon (mine épaisse, 6, b) presque droit, entre ses doigts, frappant constamment le papier, avec de petits coups secs. C'est un vrai pointillé.

Les effets d'ombre et de lumière sont exécutés de la même façon. Il ne s'appuie pas sur la table, ne ressent jamais la moindre fatigue, et avance en besogne, comme une machine. S'il s'agit de larges contours, il lance avec une rapidité extraordinaire, en cercles hardis, des lignes sur le papier; allant d'un bout de la table à l'autre, commence par exemple d'un côté, et termine vis-à-vis. Les dessins sont parfaits, il n'a jamais gâté une seule de ses pages.

Si, après avoir interrompu son travail, il le reprend au bout de quelques heures, le crayon se pose de lui-même, n'importe où, dessinant de bas en haut, et commençant au milieu de la feuille placée en travers devant lui; cette manière de dessiner ne pourrait être apprise par qui que ce fût.

Lorsque la signature « Ralph » apparaît au bas de la page, le dessinateur médium sait que son dessin est achevé. L'esprit « Ralph » se manifeste aussi à Mme Vallent, appelée à reproduire la flore de la lune et sa construction minéralogique. Tous les dessins (il y en a 200) exécutés jusqu'à présent diffèrent les uns des autres, se développent et deviennent plus beaux, de jour en jour; il y a des formes fantastiques, mais harmonieuses de plantes et de fleurs de grandeur naturelle (comme l'écrit « Ralph »).

Là s'élève une branche flexible et élancée, portant des fleurs aux couleurs brillantes qui s'épanouissent sur un sol étrange et pierreux : *Neurates*; un calice aux nombreux pétales dont le nom est, *Irasas*; une délicate *Torsa*; une luxurieuse *Waras*; une *Moros* faite de fleurs éparses; une *Telis* représentant une sorte de fleur grimpante; une *Neurale* qui rappelle une rose de dimensions extraordinaires; des plantes de formes surprenantes, telles qu'on n'en vit jamais.

Les peintres et dessinateurs qui ont vu ces esquisses, déclarent qu'une imagination humaine ne peut inventer ces centaines de dessins divers, exécutés si artistiquement.

Au bout de deux mois, le médium dessina des animaux lunaires; « Ralph » annonça qu'il allait reproduire, peu à peu, les habitants de la lune et leurs demeures. Il écrivit que des centaines et des centaines de mètres de papier seraient nécessaires à ce travail.

Parmi les animaux lunaires dessinés, il y en a d'affreux à voir. Voici une sorte de poisson monstrueux *Nores*; celui-ci a le bec d'un oiseau de proie et le corps d'un serpent; en voici un autre, moitié écrevisse, moitié poisson, *Seras*; puis une espèce d'oiseau dont les ailes étendues ressemblent à la dentelle la plus fine et la plus transparente, *Haros*; un mollusque, *Neujanes*, qui rappelle un scorpion.

Ralph appelle les habitants de la lune *Iraba*. Un dernier dessin représente un arbre singulier; dans ses branches multiples se nichent de petits oiseaux d'espèces variées; un autre montre d'arides rochers et, dans leurs fentes, s'enfonce une caverne « Jarba », de « Iraben », habitants de la lune.

Mme Vallent que chacun interview, répond aimablement aux questions qu'on lui adresse: elle dit sentir, parfois, des étincelles électriques s'échapper de ses doigts sur le crayon. Elle est aussi, depuis peu, un « médium guérisseur », en imposant les mains elle a délivré de nombreux malades de leurs souffrances.

Les dessins, pour la plupart, ont deux mètres carrés, elle les achève en quatre heures de temps; les connaisseurs déclarent qu'un travail de ce genre, fait dans un état normal, ne prendrait pas moins de vingt heures; comme Mme Vallent ignore d'avance leurs dimensions, parfois sa main dépasse sa feuille de papier et alors elle travaille sur la table. On glisse par dessous une autre feuille qui sera juxtaposée plus tard, et c'est ainsi que les dessins sont agrandis.

Son appartement ne pourra bientôt plus contenir les rouleaux et les portefeuilles remplis de dessins qui encombrent tous ses meubles.

Lorsque nous autres, spirites et non-spirites, nous nous rencontrâmes dans l'appartement du médium, la baronne Way, née comtesse Wurmbrand, se trouvait parmi nous; spirite célèbre, elle a publié plusieurs ouvrages sur le spiritisme dont le plus important est *Les sept sphères*. La baronne eut, dans la maison Vallent, cette sensation éprouvée chaque fois qu'elle tombe dans une *transe* ou *sommeil spirite*; prise d'un sommeil insurmontable, elle garda dans sa main un morceau de cristal de roche qu'elle porte toujours sur elle, s'endormit et médium voyant et parlant, elle vit l'esprit Ralph; il avait une forme humaine, des rayons lumineux s'échappaient de sa tête

et de ses bras ; il bénit, par la voix de la baronne, son dessinateur médianimique, promit de le protéger et de ne jamais l'abandonner.

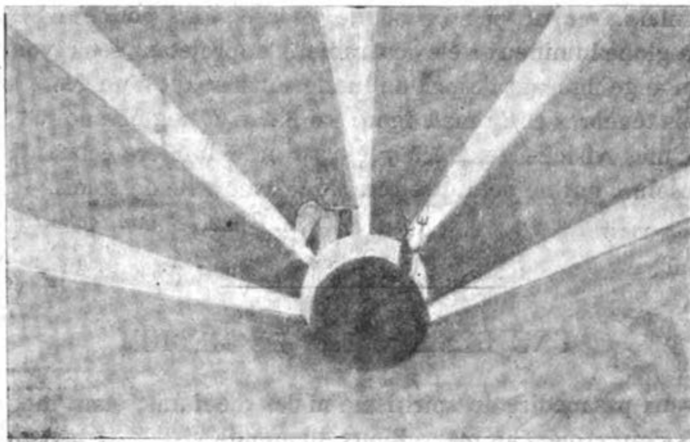
Le « sommeil spirite » de la baronne ne dura que quelques minutes. Le nom de Mme Vallent est dans toutes les bouches, et comme elle n'exerce sa médianimité que depuis quelques mois, elle se trouve encore, pour ainsi dire, dans sa période de développement. MME JULES FORINGAK.

LE MOI SPIRITUEL

Cher Monsieur Leymarie. — Je profite de ma lettre pour vous soumettre une question; comme vous êtes expert dans la matière, je serai désireux de connaître votre opinion sur ce sujet.

Croyez-vous qu'il soit possible de connaître, malgré notre incarnation, notre *moi spirituel*, sous la forme et les apparences qu'il doit avoir, selon son degré d'avancement, après notre désincarnation ?

J'ai eu dernièrement une vision en rêve, dans laquelle je voyais un jeune homme de 16 à 18 ans, vêtu d'une espèce de draperie non flottante, couleur lilas, faisant bien ressortir la tête ; il était brun, les sourcils bien arqués, le teint mat, presque brillant ; il avait de grands yeux bleus méditatifs, d'une grande profondeur ; il avait un port noble, empreint d'une certaine majesté.



Au fur et à mesure qu'il s'approchait de moi, je ne cessais de le regarder, surtout ses grands yeux bleus m'attiraient irrésistiblement et d'une manière toute sympathique; puis, je me réveillai ayant un souvenir excessivement net de cette vision.

Comme j'ai souvenir des visions en rêve, je ne manque jamais d'en demander l'explication à mon guide. Pour celle-ci, voici ce qui m'a été répondu :

D. — Que signifie cette vision ?

R. — Cherche et tu trouveras... C'est ton moi *actuel*, à l'état spirituel.

D. — Est-ce mon moi propre, ou une image, un représentatif de mon moi spirituel ?

R. — C'est un tableau créé par tes guides, pour te montrer l'état actuel de ton esprit; mais tu aurais pu te représenter toi-même cette image et te voir toi-même, à l'état spirituel, sous la forme que tu auras après ta désincarnation.

D. — Mais il me semble qu'il doit être bien difficile, sinon impossible de voir son esprit dans son véritable état, parce que celui-ci doit avoir une tendance à se voir sous la forme et la figure de son corps matériel ?

R. — Oui, pour certains esprits, mais pas pour tous, surtout lorsque l'on sait que l'esprit a une forme propre, en harmonie avec son avancement et indépendant de celle de son corps matériel.

Comme je n'ai jamais pensé à la forme et à l'apparence que pourrait avoir ma personnalité spirituelle après ma désincarnation, j'ai été un peu surpris par cette réponse, bien que la chose ne me paraisse pas impossible.

Je vous envoie un croquis d'une autre vision que j'ai eu à l'état de veille, il y a quelques années ; c'est un tableau allégorique, représentant l'*aurore du spiritisme*. Il serait difficile de rendre par la peinture un tableau de ce genre, en raison de la finesse des détails et de la pureté de la lumière et des fluides qui le formaient.

Ne connaissant pas le dessin, je ne puis que vous en donner une ébauche informe, mais avec un peu de bonne volonté, vous pourriez vous représenter un globe lumineux s'élevant radieux et projetant ses rayons au loin; dessus un ange figurant l'esprit de lumière, chassant d'un geste autoritaire l'esprit des ténèbres et du mal, figuré par Satan et le globe noir.

Toutes mes visions sont éclairées par une lumière éclatante et d'une pureté absolue, qui ne peut être comparée avec celle du soleil.

V. Coez, *Commandant retraité.*

UNE DÉSILLUSION DE MÉDIUM

Je ne veux pas médire du spiritisme ni des médiums, étant moi-même de ces «naïfs» qui croient au merveilleux du monde visible et invisible, je vais seulement prémunir ceux qui, encore novices en science psychique, accordent une foi entière à tout ce qui nous vient de l'au-de là. Le terrain spirite, semblable à celui d'un sable mouvant, offre des écueils et il faut les signaler « aux emballés » sans se soucier des railleries des mécréants, auxquels nous donnons notre expérience en pâture.

Il y a des années, par une voie mystérieuse, dont je ne parlerai pas, je fus conduite, à travers les religions et les philosophies humaines, vers la

science spirite qui apporta à mon esprit inquiet une étincelle de la vérité, depuis si longtemps cherchée sans espoir.

Mon enthousiasme, comme celui de tous les néophytes, ne connut pas de borne. Pour ceux qui sont au courant des théories des esprits, il n'y a là rien de surprenant.

Ces théories ne donnent-elles pas la seule solution possible de la vie, en nous répondant au *pourquoi*, posé en vain, depuis des siècles, par tous les humains non satisfaits des fables, des mythologies païennes ou chrétiennes, autrement connues sous le nom de théologie? Ne réalisent-elles pas ces paroles de l'apôtre qui s'exclamait : « Oh! mort où est ton aiguillon? » et qui jusqu'ici, n'indiquaient que l'enthousiasme d'une âme fervente?

Enfin, ne contiennent-elles pas le baume guérisseur de ces plaies profondes que le départ définitif de ceux que nous aimons produit si cruellement à nos cœurs sensibles?

Oui, certes, toutes ces assertions sont bien fondées; le voile mystérieux, qui nous cache la vie réelle de l'au-de là, s'est soulevé un peu, et nos âmes, confiantes en la justice divine, peuvent courageusement continuer leur route jusqu'au terme de notre voyage, plus ou moins long et si chargé d'épreuves.

Cependant, — ah! oui, il y a un *cependant*, — tout n'est pas aussi simple que les enseignements, en apparence fort concluants d'Allan Kardec, ont le don de nous le démontrer. Semblables aux initiés des croyances de l'ancienne Egypte, les néophytes du spiritisme ont leurs épreuves à subir pour obtenir un rayon de cette lumière dont l'éclat entier nous aveuglerait pour le moment.

En effet, plus ils se croient sûrs et convaincus, plus ils sont jetés d'une perplexité à l'autre. Nous pouvons, certes, correspondre avec les esprits des défunts (mille expériences concluantes l'attestent), mais la chose n'est pas aussi facile et aussi sûre que notre grand apôtre en spiritisme nous le dépeint. Quoi qu'il en dise, les vrais médiums sont rares et quand il sont réels et sincères, l'identité des esprits est encore la chose la plus difficile à établir.

« Entre votre monde et le nôtre, il n'y a pas de contrôle possible », me fut-il répondu par un esprit, quand, poussée par un désir d'exactitude scientifique, je voulus *poser un piège aux invisibles*.

Non, de contrôle, il n'y en pas, quoi qu'en disent les *croyants quand même*, mais il y a assez de preuves pour que nous puissions croire à l'ensemble des révélations spirites, et ce que nous y découvrons est d'un prix inestimable.

Mais j'arrive à mon histoire pour ne pas mettre la patience à l'épreuve.

Donc, j'étais devenue une adepte du spiritisme. J'avais vu des choses extraordinaires, merveilleuses, bien *suffisantes* pour me convaincre, moi, une sceptique, autrefois presque matérialiste.

Les communications que j'avais obtenues par des médiums étaient si concluantes que de mes doutes bientôt il ne restait plus le dernier vestige.

Cependant, une ambition s'était éveillée en moi, celle de devenir médium moi-même ; entrer directement en communication avec mes chers morts, devenir moi-même le mystérieux dépositaire de leurs palpitants secrets, c'était le désir le plus ardent de mon cœur. Quoi, du reste, de plus légitime ?

Je me mis donc à l'œuvre, infatigable dans les exercices recommandés pour développer la médiumnité.

C'était dans notre villa, au bord du lac Léman, je me vois encore, par ces belles et lumineuses après-midi d'été, assise sur le balcon de ma chambre, la main posée sur une planchette, munie d'un crayon, attendant anxieusement qu'il traçât les messages d'un monde inconnu.

Encore aujourd'hui, malgré ma déception éprouvée plus tard, à propos de cette expérience, je sens un poétique frisson, en rappelant à ma mémoire ces moments de fébrile excitation, enveloppée que j'étais de foi mystique, où mes regards, cherchant à pénétrer dans les sphères inconnues étaient devenus insensibles au paysage enchanteur que le spectacle des eaux bleues du lac et des cimes neigeuses des Alpes savoisiennes offraient à la rétine matérielle de mes organes visuels.

Tous les jours, à la même heure, m'enfermant dans ma chambre, m'entourant du plus grand mystère, je recommençais pendant des semaines, le même exercice de patience, évoquant avec une ferveur toujours égale, les chères ombres des rives immortelles.

Un jour enfin, la planchette craqua, puis se mit en mouvement. Je fus haletante. La voilà qui trace le nom de ma mère. Mon émotion fut si grande que, les larmes aux yeux, je dus lâcher ma planchette.

Le lendemain, je repris ma séance et à ma joie intense, mon expérience réussit presque instantanément.

J'eus un message entier !

Le surlendemain de même, et à mesure que je continuais, la tablette écrivait de plus en plus facilement des choses auxquelles mon cerveau étaient complètement étranger.

Du reste mon aventure va en donner la preuve.

Etant bientôt à même de mener une conversation régulière avec ma mère (c'est ainsi que se nomma toujours la force invisible qui animait le crayon), tantôt je lui posais des questions, tantôt je lui demandais des conseils. Toutes les réponses furent concluantes et ne pouvaient me laisser le moindre doute sur l'identité de l'esprit.

Quel ne fut donc pas mon étonnement quand ma mère (au moyen de la planchette, bien entendu), me dit soudain qu'il fallait télégraphier à ma sœur Léonie d'aller de suite à Paris...

« Mais tu n'y penses pas », lui répondis-je, tu sais bien que c'est impossible, nous ne désirons rien moins que sa présence à Paris pour le moment.

« Si, il faut qu'elle y aille ».

« Mais pourquoi ? »

« Il y a danger ; l'événement que vous attendez, aura une issue tragique ; Annette dans son état de santé ne pourra supporter la secousse ; télégraphie de suite ; il y a urgence ».

« Mais, osai-je objecter, c'est le contraire de ce qu'indique le bon sens ; c'est impossible ».

« *Oui*, *oui*, *oui*, traça la planchette avec force et précipitation ».

Ma résistance fut vaincue !

« Va vite Paris », furent les trois mots laconiques que je télégraphiai en hâte à ma sœur Léonie qui habitait à cent lieues de la Suisse et de Paris.

Cependant, je ne soufflai mot à personne de mon héroïque exploit, car je craignais avec raison que surtout mon mari, ignorant de mes tentatives spirites et fort sceptique de sa nature ne m'eût empêchée d'exécuter mon projet.

Ici, afin que le lecteur comprenne, il faut que je dise, par parenthèse, que j'avais une sœur à Paris, dont la santé très éprouvée nous avait en maintes circonstances donné les plus vives inquiétudes; mais que pour le moment sa personne n'était pas directement en cause; l'événement auquel ma mère, c'est-à-dire son esprit, faisait allusion, pointait à l'horizon, la touchait certainement de près, sans cependant nous tourmenter outre mesure, confiantes comme nous l'étions dans son heureuse issue.

Ma sœur Léonie ignorait cet événement et nous tenions à ne pas jeter l'alarme de son côté.

L'esprit avait donc bien soulevé une question réelle, spontanément, sans que ma pensée l'y eût conduit, et même en *dépit de ma volonté*, circonstance particulièrement importante, comme preuve de la réalité du phénomène.

Ma sœur Léonie, en recevant ma dépêche, devait nécessairement croire à une aggravation dans l'état de santé de ma sœur Annette et par conséquent partir sans retard.

Mais je reprends mon récit.

Ma dépêche étant expédiée, je fus prise d'une agitation fébrile, autant par suite de la catastrophe annoncée que par la mystérieuse façon dont j'en eus connaissance, et ne pouvant trouver le courage de garder mon secret, j'en fis l'émotionnante confidence à mon mécréant époux.

Sans peine on peut s'imaginer sa surprise. Au spiritisme, il n'y croyait pas, mais ce à quoi il croyait, c'est à ma parfaite sincérité. Quand je lui racontai la façon dont j'obtins mon message, il ne me fit pas l'affront de

douter de mes paroles, sachant surtout combien j'étais personnellement opposée au voyage exigé par mon invisible interlocutrice. « Mais, s'écria-t-il, tout cela est fort extraordinaire; s'il était vrai que les forces invisibles pussent nous mettre au courant de ce qui se passe et *de ce qu'il ne nous est pas permis de connaître par les voies ordinaires*, si elles avaient toute facilité de nous avertir *à temps* des dangers qui nous menacent. nous serions là devant une découverte d'une bien grande valeur, en même temps que devant un problème qui porterait atteinte à la justice divine, *puisqu'il y aurait des privilégiés*. Jusqu'à ce que la preuve en soit faite, permets-moi d'en douter ».

Ce scepticisme m'agaça beaucoup, je le trouvai impie. L'insistance de l'esprit avait vaincu mes doutes, il me semblait qu'il en devait être de même de ceux des autres.

L'impatience avec laquelle, à partir de ce moment, j'attendais une lettre de Paris, n'eut pas de bornes. J'aurais voulu aider le temps à engloutir les instants.

Enfin, le lendemain arriva et avec lui le courrier de Paris.

J'y trouvai deux lettres : une de ma sœur Annette et une de ma sœur Léonie, toutes les deux pleines de reproches et de questions. Cette dernière disait : « Pourquoi m'as-tu envoyé cette dépêche alarmante par son laconisme ? J'ai cru Annette à la mort ; que signifie cette mauvaise plaisanterie ? etc.,etc.». L'autre lettre,celle d'Annette (celle-ci est spirite comme moi),me demandait des explications en me narrant une scène d'un comique achevé entre elle et ma sœur Léonie. Entre autres, la lettre me rapportait la petite incartade suivante de ma sœur Léonie à mon adresse :

« Alors, c'est cette Claire qui m'a joué cette mauvaise farce, en me faisant faire cent lieues pour rien! Je parie que ce sont *ses esprtis qui se sont encore moqués d'elle.*

« Oh ! ce spiritisme ! Je le disais toujours, cela la mènera à avoir des rapports avec le diable : le curé me l'a encore dit l'autre jour ! (*sic*). »

Enfin, ma sœur Annette, soupçonnant également quelqu'exploit médianique, comme motif de la dépêche alarmante, me demanda des explications, en m'avouant que la présence inopinée de notre sœur lui était plutôt gênante qu'utile. Et la lettre continuait sur ce ton de regret...

Quand j'eus fini de lire,mon mari se tordant littéralement de rire,s'écria :

« Alors, voilà, ma bonne amie, comment tu as été mystifiée! Et bien, ils sont gentils tes esprits ; et si c'est ainsi qu'ils nous avertissent, nous ferions de jolies bévues en les écoutant. »

Puis un nouvel éclat de rire.

J'étais vexée; on le serait à moins ; cependant, j'étais contente : la catastrophe annoncée par l'esprit n'avait pas eu lieu et la douloureuse angoisse que j'avais subie depuis deux jours, à son tour, fit place à un fou rire, malgré mon mécontentement de m'être montrée trop crédule.

A la fois, tous les sentiments possibles s'emparaient de mon pauvre être : déception, soulagement, hilarité. Lequel dominait ?

Je n'en sais rien. On se moquait de moi !

Cela me touchait peu ; je me moquais encore bien plus de moi-même. A la fin, la désillusion triompha dans cette cacophonie d'émotions diverses. Hélas ! je ne savais pas que,dans les débuts, c'est là le sort de presque tous les médiums. Je repris donc ma planchette fatale et attendis un message. Il ne tarda pas à venir.

« Tu as bien fait », m'écrivit-on, « la catastrophe ne se fera pas attendre ».

« Ah ! non, j'en ai assez » m'écriai-je et me levant en sursaut, je punis la planchette de vingt-huit jours de placard et me décidai à attendre tranquillement la marche des événements.

Quelques jours plus tard on m'annonça de Paris, que tout danger était conjuré et qu'il n'y avait plus rien à craindre. En conséquence, le long voyage de ma sœur Léonie avait été fait en pure perte.

Le message spirite avait été entièrement faux ; le mystérieux agent s'était complètement trompé dans ses prévisions.

. . . .

« Or », me disait les uns, « c'est là une preuve, une fois de plus, que l'esprit que vous croyiez être celui de votre mère, n'était qu'un mystificateur ! »

« Pourquoi cela ? » leur répondai-je, ma mère, de son vivant sur la terre, se trompa maintes fois et étant d'une nature inquiète, elle se serait sûrement tourmentée de ce qui se passait et aurait, sans nul doute, *exigé le voyage de ma sœur Léonie*, mentionné plus haut. Ce qui vous paraît donc une preuve de *non-identité*,est pour moi qui reconnais, dans cette erreur même, le trait caractéristique du tempérament de ma mère, *une certitude de plus de son identité.* »

Les autres m'objecteront :

« Votre échec est une raison nouvelle pour déclarer que le spiritisme est une erreur absurde ; vous fournissez une preuve d'auto-mystification à défaut d'auto-suggestion, etc., etc. »,

Qu'il me soit permis de faire ici un rapide examen de ces jugements divers, mais également irréfléchis.

De tricheries, il ne pouvait être question, puisque je n'avais pas intérêt à me tromper moi-même ; hallucination pas davantage, le colloque écrit faisant foi de la réalité du message ; reste la surexcitation de mes hémisphères cérébraux et l'auto-suggestion, la théorie du conscient et du subconscient.

J'étais certainement surexcitée par le charme que j'éprouvais à correspondre avec l'invisible ; mais pourquoi cet état d'esprit, dans lequel je trouvais mon bonheur, aurait-il créé de toutes pièces la nécessité du voyage de

ma sœur auquel non seulement je ne pensais pas, mais auquel j'étais hostile ? L'auto-suggestion se réfute pour la même raison. Il nous reste le conscient en rupture d'harmonie avec le subconscient. Ces conjectures sont fort habiles *pour ne pas donner raison au phénomène*, mais elles n'expliquent rien, étant en elles-mêmes inexplicables.

Comment ! notre entité terrestre donnerait l'hospitalité à une sorte de *parasite psychique* qui pourrait se mettre en guerre ouverte avec notre « ego », celui dont nous avons conscience. L'un pourrait tromper l'autre ! Mais ce serait à *déserter de son propre moi* !

J'aimerais encore mieux admettre les théories des occultistes qui nous font entrer en scène toutes espèces de personnages plus ou moins sinistres, plus ou moins répugnants ; qui nous font miroiter devant les yeux, des *loques*, des *coques*, des larves, etc., etc., créations qui ne sont guère plus agréables que celle du diable en personne ; mais qui, en fin de compte, ne constituent toutefois que l'armée des *ennemis extérieurs*.

Non, toutes les probabilités étaient du côté de la réalité du phénomène spirite, la seule chose qui restait à prouver, était la *sincérité* de l'agent invisible. Avais-je suffisamment de raisons pour croire que cet agent était l'âme de ma mère ?

Envers et contre tous, je soutiendrais encore aujourd'hui qu'il en était ainsi ; toutes ses communications me prouvaient que l'esprit s'intéressait à moi comme il n'y a qu'une mère qui s'intéresse à sa fille, et même ses phrases avaient souvent les expressions et les tournures dont elle se servait de son vivant.

« Et, cependant, elle vous a trompée ? »

« Oui, certes, elle m'a trompée, mais pourquoi serait-elle infaillible après sa mort, ne l'ayant pas été pendant sa vie ?

La mort n'étant que la simple désagrégation de la matière qui enveloppe l'esprit, *pourquoi* produirait-elle un changement sur celui-ci ? S'il suffisait d'avoir quitté la terre pour être clairvoyant, nous serions tous bientôt semblables à des dieux !

L'inexactitude du renseignement n'est nullement une preuve de la non réalité de l'esprit et surtout de sa non identité. La preuve de l'intervention d'un agent étranger étant faite, pourquoi ma pensée aurait-elle plutôt attiré un esprit inconnu que celui de ma mère ? « Qui s'aime s'attire », dit un vieil adage ; pour ceux qui admettent le principe de la survie, cet argument ne prouve-t-il pas en faveur de ce que j'avance ?

Je ne doute donc pas plus aujourd'hui qu'alors, d'avoir réellement correspondu avec l'âme défunte de ma mère, mais, un peu revenue de mon enthousiasme, sur la valeur des communications, *en tant que vérité absolue*, je me méfie désormais, autant des avis des morts que de ceux des vivants.

CLAIRE G.

LA THÉORIE DES VIBRATIONS RÉFUTÉE

PAR LE Dr E. D. BABBITT.

La théorie nouvelle des phénomènes spiritualistes basée sur la « multiple personnalité de l'Ego », ou la loi universelle des vibrations dont nous avons rendu compte dans notre revue de juin, a soulevé de la part des adversaires, contre son auteur le philosophe de la Californie, Ch. Dawbarn, un tollé qu'il est facile de comprendre et d'expliquer en ce qu'elle touche à des convictions intimes et anciennes et qu'elle est venue jeter le trouble et la désolation dans bien des cœurs qui avaient fondé sur des théories primitives, toutes leurs espérances et croyaient y avoir trouvé leur chemin de Damas. Nombreuses ont été les réponses, virulente la controverse dont elle a été l'objet de la part des savants, des philosophes des divers états de l'union.

Parmi elles, celle dont les arguments sont les plus sérieux et les plus convaincants, émane du Dr E. D. Babbitt, doyen de la Faculté de médecine de Los Angeles (Californie), savant non moins éminent que son illustre antagoniste. Il semble, dit l'écrivain, que depuis que la théorie des vibrations a fait son apparition, on ait trouvé une panacée pour résoudre toutes les questions qui sont du domaine de la psychologie et que la science ait dit son dernier mot. On lui attribue l'explication de toutes les forces, mentales, psychiques et autres. Les vibrations de tel homme sont, dit-on, en harmonie avec celles de tout autre; ou bien encore, c'est une personne de vibrations délicates. Or, disons-le tout de suite, tout cela n'est qu'envisager les effets et négliger les causes, les principes fondamentaux eux-mêmes. En effet, qu'est-ce qui produit ce mouvement, cette vibration? Une roue vibre et se meut; la force qui la fait mouvoir est-elle dans la roue? Non; elle est ou dans l'eau, ou dans le vent ou dans la vapeur ou encore dans quelque autre fluide; car, remarquez-le, la force est un fluide, toujours; dans ce monde comme dans le monde invisible; et il est démontré que l'électricité, la lumière, la chaleur, la force mentale comme la force nerveuse, ainsi que toutes les autres forces sont des fluides. Nous savons que, en harmonie avec ce principe, Mesmer avait raison quand il affirmait que les émanations vitales des êtres humains, connues sous le nom de magnétisme, étaient fluidiques. Et pourtant, que de sarcasmes, que de diatribes n'ont pas été lancés contre lui par ses adversaires! Envisager le magnétisme comme un fluide, la force psychique comme un fluide pouvant passer d'une personne dans une autre, était chose trop monstrueuse. Braid qui inventa le terme hypnotisme, condamnait cette idée et Bjornstrom, de même que presque tous les médecins de l'ancien temps, traitaient Mesmer avec mépris et combattirent violemment ses théories. Mais voici qu'une loi vient confondre ses détracteurs : loi immuable comme la vérité qui prouve que ce sont eux qui sont les empiriques, les ignorants; car la nature entière nous dit qu'une

force ne peut être, si elle n'est fluidique. C'est précisément parce qu'ils n'ont pas connu cette loi qu'ils se sont fourvoyés dans le traitement des maladies nerveuses et qu'ils n'ont pu sonder les mystères de l'hypnotisme, lesquels étant bien compris, mènent à la connaissance des forces divines.

Mon ami, Ch. Dawbarn vient affirmer que la mémoire, de même que les forces mentales, ne sont que de simples formes de vibrations, lesquelles cessant avec la mort détruisent tous les souvenirs de la vie terrestre. Mais cette théorie ne vaut guère mieux que celle du matérialisme qui déclare que la mort détruit le cerveau et que, par conséquent, il ne peut plus y avoir de vie ou de force mentale après elle. A quoi sert, en vérité, de faire une semblable assertion quand dix mille faits démontrent, au contraire, que l'esprit est doué de la mémoire la plus pénétrante, non seulement des choses terrestres, mais encore des faits spirituels.

Il est hors de doute que certains médiums qui ne sont qu'imparfaitement développés ont une aura si obscure qu'ils peuvent troubler partiellement l'intelligence de l'esprit et même pervertir ses sentiments; mais il a été prouvé, d'une manière flagrante et indiscutable, nombre de fois, que l'esprit a manifesté des souvenirs et révélé des faits qui étaient totalement inconnus du médium. Il est donc absolument dérisoire de supposer qu'un être humain, en se désincarnant, doive emporter avec lui, dans la vie spirituelle, tout un bagage de vibrations afin de conserver sa mémoire.

En effet, qu'est-ce que la mémoire? C'est la faculté que possède l'esprit de conserver, de se rappeler et de reconnaître les idées ou les états antérieurs de l'âme. La lumière psychique qui est en dedans de chaque être humain, révèle ces images ou impressions à notre conscience et c'est ce que nous appelons la mémoire. Ce sensorium est une partie intégrante du corps psychique ou immortel et passe avec lui dans la vie future. S'étant alors débarrassé de la matière rude du corps et agissant sous l'influence d'éthers plus légers, plus fluidiques, tous les souvenirs, toutes les perceptions et les facultés de la raison sont beaucoup plus vives que dans la vie terrestre.

J'ai cité, dans mon ouvrage *L'éducation de l'homme*, de nombreux faits tendant à démontrer que le corps spirituel, même dans cette vie, est capable de se rendre indépendant du corps physique, matériel et d'en être séparé. Dans ce cas, nous avons alors un cerveau spécial et un corps matériel plus développés qui sert de temple à l'esprit; c'est un corps invisible à l'œil physique, non point par défaut de vibrations, mais parce qu'il est trop subtil, trop pur pour nos perceptions grossières. Parlons donc moins des vibrations comme produisant les merveilles de l'esprit et étudions les manifestations de la conscience vivifiées par le flux éternel des forces éthérées.

PROF. MOUTONNIER

M. Moutonnier fait sa *cure d'air. Séjour de montagne* (Haute-Savoie), à Dingy-Saint-Clair (près Annecy). — PARADIS-HOTEL (600 mètres d'altitude). Au pied du Parmelan, chez Mme Gacon, la femme humanitaire.

Le pays est merveilleux; les chambres claires et aérées, avec une vue splendide et centre d'excursions, jeux de boules, balançoires et jeux divers.

Le tramway d'Annecy-Thônes, dessert Dingy cinq fois par jour, pendant l'été.

Au Paradis-Hôtel, les principes culinaires de feu Mique, le gourmet savoyard si réputé, sont observés rigoureusement.

Aperçu des prix : Chambre et pension comprise depuis 6 francs par jour. Déjeuners et dîners depuis 3 francs, vin compris.

Nous recommandons cette maison; la directrice, spiritualiste et femme de bien, a créé Paradis-Hôtel pour, avec les bénéfices, secourir les pauvres gens des Hautes-Alpes, si éprouvés par les grandes neiges et le manque d'industrie. Aider les petites gens, les consoler et les encourager, c'est une œuvre bénie.

GUÉRISSEURS DE MONTIGNAC ET FIGERS.

Cher Monsieur Leymarie,

Mon fils est soldat à Pau: mes filles grandissent aussi; et nous, mon vieil ami, nous vieillissons; notre tâche n'est encore pas finie, car il y a toujours à semer dans le vaste champ du Maître. Tant mieux si la moisson nous paie de nos peines.

L'ami Bouyer et moi nous avons toujours de plus en plus du travail; les malades arrivent de toutes parts réclamer notre secours. Les réunions ont toujours lieu chaque quinzaine, sans interruption depuis vingt ans.

Nous nous efforçons de faire le bien et on cherche le moyen de nous nuire; la jalousie et l'envie ont poussé les voisins de l'ami *Bouyer* à le dénoncer au parquet, une perquisition de la gendarmerie a été faite chez lui, sans résultats.

Comme dans nos réunions nous sommes quelquefois près de 80 à 90 personnes, nous avons été obligés de demander et nous avons obtenu l'autorisation de les rendre publiques, afin de satisfaire tous les malades qui viennent demander du soulagement.

Monsieur Leymarie, Dieu exauce nos prières et permet ainsi que la vérité prenne son essor; les guérisons que nous avons obtenues à Cognac ont bouleversé les esprits, et feraient croire au miracle; nous savons que ces guérisons sont toutes naturelles, et les ouvriers spirites ne sont pas assez nombreux encore, pour combattre le mal.

Dans nos séances, avec l'ami Bouyer, nous magnétisons pendant quatre heures, sans aucune rémunération, vous le savez, trop heureux de constater que les guérisons s'accomplissent. Partout on nous tend la main, on nous embrasse comme des frères, par reconnaissance.

La belle-mère de l'ami Bouyer est toujours forte, toujours bonne pour tous, et prête à rendre service ; elle s'est beaucoup tourmentée, lorsque les gendarmes sont venus dans les premiers jours de ce mois, elle a beaucoup pleuré.

Le spiritisme fait de grands progrès dans notre contrée, espérons que Dieu nous

donnera la force, le courage dans l'accomplissement de notre œuvre de charité et d'amour pour nos frères malheureux.

Pardonnez-nous de n'être pas venus les premiers vous offrir nos vœux de nouvelle année ; croyez-le bien, notre pensée à tous s'en va vers vous et nous prions Dieu de vous donner la force, jusqu'à la fin de votre existence, pour accomplir comme nous, la tâche ou la mission qui vous est donnée et que vous avez acceptée.

Théodore Guiet

LA FIN DE L'HUMANITÉ (1)

Ce que l'homme peut accomplir par la force de sa volonté est absolument incroyable. Aussi faut-il espérer qu'un jour plus conscient de sa mission sur la terre, il saura vivre d'une tout autre manière que de la vie presque animale qui semble être aujourd'hui son partage.

Pour ne mentionner qu'un exemple de ce que nous avançons nous donnerons ici un court passage d'un de nos récents travaux qui prouve ce que peut l'homme par le seul effet de sa volonté ; nous voulons parler de la suppression prolongée de la respiration, voici ce que nous disons dans un de nos ouvrages (2) :

« Avec le présent chapitre, nous abordons une des plus hautes questions de l'Esotérisme, car nous y étudions la suppression des souffles.

Il y a cinq phases qui permettent la suppression des mouvements respiratoires ; ce sont : *Prânâyâma*, *Prâtyâhâra*, *Dharana*, *Dhyâna* et *Samadhi*.

Quand les yogis peuvent se tenir deux heures consécutives dans deux principales postures (*Padamâsa* et *Sidhâsana*), ils peuvent commencer à entreprendre le *Prânâyâma*, phase de trance volontaire qui est caractérisée par une transpiration abondante, des frissons nerveux qui parcourent tout le corps et un sentiment de légèreté excessive dans tout l'être, qui fait éprouver au Yogi, une sorte dégagement astral à l'état latent,

Après la phase *Prânayâma*, vient celle de l'auto-magnétisation dite *Prâtiâhâra*, durant laquelle les fonctions sensorielles sont totalement suspendues.

Après le *Prâtiâhâra*, le yogi pratique le *Dhârâna* : dans cet état, il médite ses actions mentales, les fond dans Atma et s'élève au-dessus d'elles.

Dans cette nouvelle phase, la sensibilité et le mouvement volontaire

---

(1) Voir la *Revue spirite* du 15 août 1899.

(2) Page 109 du Livre des Respirations ou Traité de l'art de respirer. 1 vol. in-18 avec figures, Paris, Chamuel, éditeur, 1889, et Librairie des sciences psychiques. 42, rue Saint-Jacques.

n'existent plus et le corps peut prendre et conserver telle posture qu'on lui donne; c'est l'état de catalepsie, après lequel les Yogis arrivent à celui de *Dhyânâ* qui est une phase de haute auto-magnétisation, dans laquelle ils sont, disent-ils, plongés dans une lumière brillante, sans fin et omnipénétrante dénommée en sanskrist : *Ananta-Jyoti*, qui ne serait autre que l'*Aither*, l'*Akasa* ou l'âme universelle. Dans cet état le Yogi est clairvoyant, c'est-à-dire possède la double vue.

Une des méthodes pour produire l'auto-magnétisation est dénommée *Pranapanayoga* ; elle consiste dans l'absorption réitérée du même air.

Enfin le dernier stade de l'auto-trance du Yogi, est un état dit de *Samadhi* dans lequel, il peut vivre sans air, sans manger, ni boire. Dans cet état, l'esprit s'absorbe dans l'objet de ses recherches ou en lui-même, dans son âme, dans sa conscience et s'il ne peut s'absorber ainsi, il se forge, en son mental, un objet propre à fixer son attention.

Un Yogi en *Samadhi* est dans un état tel qu'il considère toute chose avec un œil indifférent.

Il y a deux genres de *Samadhi* respectivement dénommés *Samprajna* et et *Asamprajna*. Dans le premier état, on peut, à volonté, non seulement suspendre, mais arrêter même les mouvements du cœur et des artères, mourir et expirer à son gré, puis revenir à la vie.

Dans l'*Asamprajna*, le Yogi ayant la langue retournée dans la gorge (pharynx) ne peut revenir à la vie, qu'avec l'aide et l'assistance d'une personne étrangère.

The theosophist nous apprend que dans les vingt-cinq dernières années écoulées, il y a eu trois cas de *Samadhis* ou hivernage humain ; l'un à Calcutta, un second à Jesselmère, et le troisième dans le Penjab. Le Dr Nobin Chinder Paul, nous dit avoir été témoin oculaire du premier cas, celui de Calcutta...

Abordons maintenant le Prânâyâma. Qu'est-ce que le Prânâyâma ? Si nous ouvrons le *Dictionnaire d'Orientalisme*, à ce mot, nous y lisons :

Exercice pratiqué par le Yogi ; il consiste à retenir son souffle d'abord quelques secondes, puis quelques minutes, enfin par un long entraînement, quelques heures.

Le Yogi s'entraîne au Prânâyàma pour accomplir l'exercice de la mort apparente, ce qu'on dénomme en Occident, *Anabiose*, c'est-à-dire suspension complète des fonctions vitales. Quand le Yogi peut pratiquer à volonté le Prânâyâma, on lui fait sous la langue une incision qu'on élargit un peu chaque semaine, ce qui, au bout d'un certain temps, lui permet de retourner sa langue dans le gosier, de manière à fermer, à boucher l'arrière-gorge.

Les pratiques du Prânâyâma sont accompagnées d'ablutions, de mas-

sages, de prières ; enfin le Yogi ne doit consommer que des végétaux pour son alimentation, et ne prendre aucune médication. Le jour de l'expérience anabiotique arrivé, le Yogi se nettoie l'estomac, s'étend sur une toile, sur un drap, puis se recueillant, il s'hypnotise en fixant le bout de son nez avec ses yeux : enfin, il retourne sa langue dans son gosier et tombe en catalepsie.

Alors, les assistants lui bouchent tous les orifices du corps avec de la cire vierge, et l'on enferme ce cadavre vivant dans un cercueil qu'on dépose dans un caveau, dont la pierre fermant l'ouverture horizontale est recouverte de terre et ensemencée de gazon.

Au bout d'un temps déterminé, 20, 30, 50 ou même 60 jours après cet enfouissement, on ouvre le cercueil, et le Yogi est ramené à la vie, à la suite de diverses opérations décrites dans le volume cité.

Les lignes qui précèdent démontrent donc ce que l'homme peut obtenir par suite d'entraînement ; cette digression démontre également que le scepticisme de M. de Nadaillac est aussi un peu hors de saison.

Ceci dit, revenons à son travail intéressant, à sa conclusion, nous la donnerons presque *in extenso*, tant nous la trouvons remarquable dans son ensemble. « Quelles sont les conclusions que comporte ce travail ? Nous savons mal le passé, nous savons à peine le présent, nous ignorons complètement l'avenir, et c'est sur des chiffres plus ou moins sérieux, des données plus ou moins exactes, qu'il nous faut les établir. Nous avons parlé des espérances ambitieuses que nous pouvions concevoir. Qui peut dire que ces espérances se réaliseront ? Qui peut dire ce que seront les siècles futurs ? Qui peut dire que les progrès dont nous sommes si justement fiers, ne se changeront pas en régressions ? Qui peut dire que notre civilisation, qui a créé la richesse et qui, par un juste retour, s'est développée avec elle et par elle, ne se transformera pas, tout au moins pour certains peuples et pour certains pays, en destruction et en barbarie ? Sans doute, il n'est plus de ces légions sorties de régions inconnues, devant lequelles les empires s'écroulaient, les peuples périssaient. Mais les barbares ne sont-ils pas au milieu de nous ? Ne sommes-nous pas en présence de la grande lutte de ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont, lutte plus savante, mieux organisée qu'elle ne l'a été à aucune autre époque de l'histoire ? Faut-il rappeler les Jacques de la France, les Anabaptistes en Allemagne ? Faut-il dire ce que nous avons hélas vu de nos yeux ; les Parisiens brûlant, avec méthode, leurs monuments, détruisant eux-mêmes leur cité sous les yeux du vainqueur ? Ni les progrès de l'aisance générale, ni les progrès de l'instruction, ni la vie plus facile et plus confortable, ni la liberté portée à des limites extrêmes, n'ar-

rêtent la marche du fléau (1). Supposons ces barbares, le nom n'est que trop juste, maître d'un pays, d'une région, d'un continent même, quelle dévastation, quelles ruines n'entraînerait pas leur victoire ? Il faudrait des années, des siècles peut-être, pour effacer les traces de leur éphémère puissance, et il n'est pas difficile de prévoir l'action qu'elle exercerait sur le mouvement de la population (2).

« Le danger n'est cependant pas aussi grave, à ce dernier point de vue, que nous pouvons le supposer.

Avec les prodigieux moyens dont dispose la société moderne, le passé d'un peuple, ses travaux et ses gloires ne peuvent complètement disparaître, comme l'histoire le montre pour les grands empires d'antan. Si longue et si dure que soit la tempête, si terrible qu'elle se montre pour les peuples condamnés à la subir, le calme finira par renaître, le mouvement démographique reprendra son niveau, et cette société, si éprouvée, en se reconstituant avec de nouveaux éléments, reviendra à ses anciens éléments.

« J'ai montré que grâce aux progrès de la science, grâce aux progrès de l'industrie, les grandes famines, les grandes épidémies, les guerres même de longue durée, n'étaient plus à craindre. Ceux qui nous remplaceront n'ont donc à redouter que des arrêts momentanés de leur prospérité, que des perturbations partielles, redoutables pour un moment, mais qui ne peuvent amener que bien rarement, si même elles l'amènent, la dépopulation d'un pays comme les crises terribles qui ont marqué le passé de l'humanité.

« La thèse du général Brialmont se justifie donc dans une certaine mesure. Elle se résume en quelques mots. Dans la constitution de l'humamanité telle qu'elle existe, la progression de la population est illimitée et comme, au contraire, la superficie des terres cultivables est essentiellement

(1) L'évolution de l'individu marque celle des groupes, celle des groupes celle de l'humanité ; telle est la marche de l'évolution du progrès.

(2) M. le marquis nous parait ici un peu *beaucoup* paradoxal et ne vivre que dans son *milieu d'aisance, de vie plus facile et plus confortable.*

Jamais, à aucune époque la misère noire, l'exploitation du pauvre, le déni de justice envers lui, n'a causé autant de ruine, autant de suicides.

Que les classes dirigeantes et monopolisatrices aient jamais été aussi riches, aussi millionnaires qu'aujourd'hui, nous l'admettons. Mais, il y a beaucoup de gens, les exploités et les volés, les égorgés par les tribunaux, qui trouvent que tout est loin d'être pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, les spiritualistes et les spirites trouvent qu'il reste beaucoup à faire pour arriver au temps que M. le marquis croit si prospère pour tous.

E. B.

limitée, il arrivera forcément un moment où il faudra constater un déficit de production à côté d'un excédent de population et où la terre par conséquent, ne pourra plus nourrir ses habitants.

« C'est là un péril que ne soupçonnaient guère ceux qui nous ont précédés. L'accroissement de la population était regardé comme la force et l'honneur d'un Etat. Le Parlement de Paris disait à Louis XI, dans des *Remontrances* restées célèbres : « La gloire du roi est dans la multitude du « peuple. » Plusieurs siècles plus tard, Frédéric-le-Grand, écrivait dans le même esprit : « Le nombre des peuples fait la richesse de l'Etat. » Nul ne pensait que l'excès de la population pût jamais devenir un danger. Un démagogue anglais Godwin, soutenait à la fin du siècle dernier, que la population du globe pouvait croître pendant des milliers de siècles encore, sans que la terre ne cessât de suffire à la nourriture de ses enfants (1); de nos jours, un écónomiste éminent, Bastiat, estimait que la densité croissante de la population équivalait à une facilité croissante de la production.

« M. Thiers, enfin dans un ouvrage qui eut son heure de célébrité (*De la « propriété*, Paris, 1848) disait : « Si l'on pouvait imaginer un jour où toutes « les parties du globe seraient habitées, l'homme obtiendrait sur la surface « du globe, dix fois, cent fois, mille fois plus qu'il ne recueille aujour- « d'hui... L'espèce humaine finira, glacée ou brisée, n'ayant encore mis en « culture que la moindre partie de l'univers qu'elle occupe. »

« Des observations plus précises, plus conformes à la science moderne, permettent de modifier ces conclusions en ce qu'elles ont de plus absolu.

(*A suivre*) E. Bosc.

MORTE QUI RESSUSCITE. APPARITION D'UN DÉCÉDÉ

Cher Monsieur Leymarie : Voici la suite du récit de M. Victor R. Lang, traduite de la revue *Psychische Studien* n° XI, 1898, page 560 :

Un fait très intéressant fut envoyé des environs de Nizankowice, à la gazette polonaise *Echo Przemyskie*, qui paraît à *Przemysl* en *Galicie* : — « *A Falkenberg*, Marianna Bogdanowich a rendu son âme à Dieu, le 26 janvier 1898 à l'âge de 31 ans; elle était malade depuis bien des années, de la phtisie pulmonaire.

Ses parents étaient réunis autour du lit de la mourante, et lorsque le décès parut imminent, on mit entre ses mains un cierge béni, usage des

(1) *On population, on Enquiry concerning the Power of Increase in the Number of Mankind in answer to M. Malthus*; London 1820. — Godwin réfuta vivement les théories de Malthus.

catholiques romains. Ensuite, tous les assistants se mirent à genoux pour réciter les prières des agonisants.

Un quart d'heure après la prière, la souffrante rendit le dernier soupir, devint froide et rigide; elle ne respirait plus, le pouls était arrêté, en un mot elle avait toutes les apparences de la mort.

Au bout d'un temps assez long, les membres de la famille étaient toujours là, à pleurer et à se désoler; tout-à-coup la soi-disant morte se réveilla, ouvrit les yeux, reprit sa connaissance et demanda : « Pourquoi donc pleurez-vous?... Mon Dieu, il faisait si bon, là-haut..... je m'étais déjà élevée dans l'espace, dans l'éther ».

La pauvre malade, vécut encore quelque temps, conservant sa pleine connaissance ; et mourut ensuite bien tranquillement ».

D'après le journal polonais quotidien, *Dziennik Polski*, paraissant à Léopold (Galicie), les journaux quotidiens de Saint-Pétersbourg racontent le fait très intéressant que voici :

« Un riche commerçant juif des environs de Saint-Pétersbourg, attendait il y a deux semaines, son fils un collégien, pour les vacances ; ce garçon n'arrivait pas, ne donnait plus de ses nouvelles. Un jour, ce commerçant revenait en chemin de fer de la Baltique, à sa campagne ; il vit tout à coup son fils sur la plate-forme d'un wagon de troisième classe. Etrangement surpris et heureux, il courut à lui, *cum manibus apertis*, mais en s'approchant il constata, hélas ! qu'il n'y avait personne sur la plateforme, qu'il était le jouet d'une hallucination.

Très inquiet, triste et abattu, le pauvre homme arriva soucieux à sa demeure ; jugez de sa consternation ! en pénétrant dans la chambre destinée à son fils, la première chose qu'il aperçut fut le cadavre de son fils, étendu sur le parquet.

Le commerçant, au plus grand désespoir, se jetta sur le sol, mais le cadavre avait disparu et, à nouveau, il constata qu'il était le jouet d'une illusion.

Cependant, bien persuadé que son fils chéri ne vivait plus, il télégraphia au directeur du gymnase, chez lequel son fils faisait ses études, le priant de lui donner au plus tôt des renseignements sur son fils.

La réponse ne se fit pas attendre ; le commerçant constata, avec surprise, que son fils était mort au moment même où il avait cru le voir à la gare, sur la plateforme du wagon de troisième classe.

JOSEPH DE KRONHELM.

LES SEPT SPHÈRES SPIRITUELLES

ENTRE LE SOLEIL ET LA TERRE

2e partie, par le médium : BARONNE ADELMA DE VAY (*Suite*)

(Voir la *Revue* de juillet 1895).

CHAPITRE II

PREMIER CERCLE ATMOSPHÉRIQUE ET PREMIÈRE SPHÈRE

Qualités de cette sphère, qui mérite le nom d'Enfer. Les péchés des sens d'immoralité. — Cette sphère est sous l'influence de Mars et du Scorpion.

Les effets de ses influences sur la Terre sont : vent du sud, — simoun, — maladie, — choléra, — peste.

Avant de nous mettre en route, ma sœur Betty et moi, nous nous enveloppâmes de fluides denses et imperméables ; il fallait nous conformer à l'atmosphère de cette sphère.

On comprend sous le nom d'*enfer* un lieu de douleurs et de péchés. Les Esprits de cette sphère sont affectés de douleurs physiques, provenant de leur périsprit grossier et matériel. Beaucoup d'esprits expient par ces moyens leurs péchés d'immoralité. Mais Dieu leur envoie des esprits consolateurs, même dans cette sphère triste et désolée. Ce n'est qu'une contrition profonde qui peut effacer les fautes. Beaucoup d'esprits tombent dans une torpeur qui semble être un sommeil plein de rêves affreux. Il n'y a point de moyen de les éveiller, si ce n'est par la douleur physique. On les traite en pauvres malades qu'ils sont. La nature, dans cette sphère, est un désert sans arbres, sans fleurs, sans eaux ; rien que du sable brûlant et le vent chaud des déserts. Ces esprits ont le besoin de manger et de boire, et, ne pouvant le satisfaire, ils ont faim et soif. Bien des personnes qui, sur la terre, n'aimaient que manger et boire et dont la vie s'écoulait dans les orgies et les festins, font là une pénitence bien dure et bien sévère. L'atmosphère, les fluides de cette sphère répandent de mauvaises influences sur votre terre, comme : le choléra, la peste (*le bascilus*). J'écoutai deux Esprits qui prêchaient à ces pauvres malheureux, dont quelques-uns pleuraient de douleur. D'autres riaient et se moquaient des prêcheurs. Le péché se punit soi-même dans cette sphère, comme partout. Ce qui fut sur la Terre un délice des sens, devient ici une torture insupportable. Particulièrement affreux et répugnant me parut un Esprit qui avait fini sa vie par la morphine ; il était dans le même état qu'un autre Esprit qui était celui d'un ivrogne ; tous deux criaient : « *De la morphine ! Un verre d'eau de-vie !* » Ils ne pouvaient assouvir leur soif inextinguible, et les poisons les rongeaient. Les bons Esprits ont érigé des asiles de santé pour les malheureux déchus, qui ne possèdent plus aucune volonté. Il arrive que des groupes

d'Esprits de cette sphère se percent un chemin vers la Terre; ils y deviennent ces diables séducteurs que Jésus nommait : « le lion rugissant. » Dans cette sphère, je rencontrai mon vieux serviteur J... qui m'avait servi trente années, mais avait été un ivrogne incorrigible. Il mourut d'une maladie provenant de l'abus des liqueurs. Il semblait réjoui de me voir. — « Comment vas-tu? lui demandais-je. — Très mal, répondit-il, j'ai toujours soif et je n'ai point de repos; oh! je ne suis pas à mon aise. Je sais bien que je suis mort; mais c'est l'Enfer ici! Enlevez-moi de ces lieux; je vous en conjure! Ce fut un sentiment bien singulier après ma mort, j'avais peur de mon propre cadavre. Je m'élançai dehors, et entrai dans un cabaret, mais, à ma grande frayeur, je ne pouvais pas boire, et pourtant j'avais soif. J'allais d'une auberge à une autre, me désolant d'être mort. J'eus une apparition, qui me dit : « Tu es mort, quitte cette terre »; et l'on m'amena ici, dans ce cachot. Ah! Madame, je veux bien tout vous confesser : Je n'ai pas été un serviteur aussi honnête que vous le croyiez; j'ai bien quelquefois volé, — car l'eau-de-vie se vend cher. On me dit ici de prier, mais je n'en ai pas le courage; et d'ailleurs en enfer c'est inutile de prier! » Je lui dis de prendre courage et de prier quand même, puis je l'amenai dans un de ces asiles d'âmes perdues, et je priai ardemment le gardien d'avoir soin de ce pauvre Esprit égaré.

Un moment plus tard, j'aperçus la comtesse A... Elle était dans un état pitoyable. Elle fut dans sa dernière incarnation une femme légère et ne se souciant guère de ses serments matrimoniaux. Elle prit l'habitude de la morphine et du cognac; sa mort fut affreuse! En regardant cet Esprit en guenilles, malpropre, à la figure lugubre et malheureuse, je me rappelai ce qu'elle fut autrefois. A l'âge de dix-huit ans, elle était une jeune fille fraîche et superbe. Voilà les dévastations que fait le vice, me dis-je. Je l'appelai. « Ah! une voix amie! dit-elle. Es-tu donc devenue prêtresse? Tu n'es rien pour moi. » Et elle se mit à rire. « Bien vivre, aimer et jouir! voilà ma devise. Il est vrai, que je suis morte, mais je n'ai pas pour cela quitté la Terre. Je me mêle dans la foule, je vais là où l'on s'embrasse, où l'on boit, où l'on mène joyeuse vie. Je vais dans les pharmacies inhaler la délicieuse morphine. Je suis heureuse d'être libre. Une chose me gêne, cependant : ce sont ces tableaux, ces paysages qui m'entourent, ces hallucinations! Oh! si tu pouvais me délivrer de tout cela! »

C'étaient les reflets de sa vie terrestre qui l'entouraient en tableaux fluidiques et ne la quittaient pas.

— « Pauvre amie, tu ne pourras jamais perdre de vue ces tableaux, si tu ne fais acte de contrition et pénitence, lui dis-je. — C'est bien triste, fit-elle ; alors il faudra m'y habituer, car je n'ai nul désir de chercher le ciel; les saints me font horreur et je préfère la crapule d'ici, au moins ils sont drôles. Va! ne prends pas la peine de prier pour moi, je préférerais certainement un verre de cognac ».

Je pourrais encore te décrire l'état spirite d'un roué qui fut bien connu sur la Terre, où il occupa une haute position dans le grand monde. Il n'y avait point de moyen trop abominable pour lui quand il voulait perdre une femme, ou aboutir à ses fins. Il ne vivait que pour les plaisirs sensuels. C'est vraiment répugnant à décrire, l'état de son âme. Il est fouetté par les furies, par les remords ; tout ce qu'il fit d'atroce sur la terre est découvert à ses yeux et aux yeux de tous les Esprits ; à présent, tous le connaissent ; il n'est plus le prince dont on avait peur, il est l'esprit déchu, couvert de péchés, abhorré par tous. Sur la Terre on le nommait un démon, le voilà enchaîné dans une des prisons affreuses de cette sphère. Il a perdu toute force morale, il est esclave de ses méfaits.

Tous les Esprits de cette sphère doivent obéir à la loi de réincarnation dans un temps donné.

CHAPITRE III

PREMIER CERCLE ATMOSPHÉRIQUE. — DEUXIÈME SPHÈRE.

Cette deuxième sphère du premier cercle correspond au meurtre, à la guerre, au duel ; c'est encore un Enfer qui se trouve sous l'influence de Mars et des Verseaux. Les fluides de cette sphère apportent le vent du nord, les dangers de submersions, le typhus.

En sortant de l'affreuse chaleur de la première sphère, nous entrâmes dans les froidures de la seconde, pleine d'humidité ; la nature y semble morte et dépourvue. Nous rencontrâmes beaucoup d'Esprits missionnaires, allant à la recherche des Esprits de ceux qui furent exécutés sur la terre, afin d'exciter leurs âmes à la contrition. J'entendis prier un Esprit à haute voix ; on me dit qu'il avait été exécuté comme meurtrier. Il disait : — « Ne vous effrayez pas, je suis l'affreux F... Par ordre d'un Esprit élevé, je dois me confesser ici, à haute voix, pour l'enseignement d'autrui. Je reconnais mon erreur, ma faute. Je remercie Dieu, le monarque et le bourreau de m'avoir pendu. C'était une pénitence nécessaire au salut de mon âme. « Œil pour œil », dit la Bible. La punition est juste et elle est pour moi un grand soulagement. Ah ! que serait la vie en prison, séparé de tous ceux que j'aime ! Quelle horreur de voir toute ma vie ces mains souillées de sang et l'Esprit de ma victime irrité devant moi ! Toujours ces remords poignants, ces pensées, ces tortures, jusqu'à ma mort, ne serait-ce point une vie affreuse ? Mon épouse m'aurait pris en horreur, je n'aurais pu embrasser mon enfant, et jamais je n'aurais eu le courage de regarder ma mère en face. Mais la mort expiatoire a effacé bien des choses. Les hommes font preuve de plus de charité envers le malfaiteur exécuté qu'envers celui qui finit sa vie dans une prison. Celui-ci reste un homme terrible, affreux, dont les mains sont baignées de sang ; mais le malfaiteur pendu est devenu un pauvre pécheur. C'est pourquoi je remercie Dieu, le monarque et le bour-

reau de m'avoir exécuté. Je me repens du fond de mon âme; cette mort du gibet m'a soulagé. Croyez-moi, je fus la proie d'Esprits terribles; c'étaient des furies qui me poussaient au meurtre. Je ne veux nullement m'excuser par cela, puisque je savais que le tentateur, le diable, existe. Je n'avais point de repos, j'étais comme possédé de l'idée de tuer quelqu'un. Le sang-froid que j'eus pendant le méfait provenait d'une horrible surexcitation des nerfs; le premier assaut contre ma proie avait besoin d'énergie : alors je me sentais comme poussé, obsédé par des forces occultes atroces. Ah! si dans ce moment quelqu'un avait dit : « Halte-là, F..., tu vas commettre un meurtre »! les démons se seraient peut-être enfuis.

« Le crime affreux accompli, des voix intérieures me suggérèrent les finesses du mensonge; peut-être aurais-je commis un second meurtre dans ce délire démoniaque; mais, Dieu merci, on me mit en prison, et, quand la conscience morale me revint, je fus navré. Je n'aurais su vivre longtemps avec cette douleur qui rongeait mon cœur. Après ma mort, on me confronta avec celui que j'avais tué. Comme je tremblais devant lui! Mais lui me pardonna. Mais voici mon âme navrée en songeant à ma femme, à mon enfant, marqués de cette flétrissure affreuse, à ma pauvre vieille mère, si pieuse. O mon Dieu! la route de la pénitence est dure! Par le sang de ton fils, sois miséricordieux. Miséricorde pour un Esprit dont l'âme est souillée de sang. Oh! merci Dieu, monarque, bourreau, pour la mort du gibet. »

F... était entouré de beaucoup d'Esprits pendant cette confession, l'un d'eux disait :

Herges. — Dieu me permet de vous raconter ma vie; vous y verrez la bonté du Très-Haut qui, par la réincarnation, nous donne les meilleurs moyens de pénitence. Il y a de cela quatre cents ans, je fus incarné sur la Terre. J'étais un homme mauvais, cruel. J'ai tué sept personnes. Le dernier meurtre fut le bourgmestre d'une ville ; on m'attrapa et l'on me pendit. Les hommes croient que l'exécution sur le gibet est la pénitence et l'expiation du meurtre, et que Dieu s'en contente. Ecoutez-moi. Après mon exécution terrestre vint le jugement d'outre-tombe. — « Tu as tué sept fois, et sept fois tu seras tué toi-même. » Tel est le verdict. Ce n'est pas ma tâche de vous raconter l'histoire de ma chute, de ma dégradation jusqu'au meurtre, je dois simplement vous conter mon expiation. Un mauvais Esprit ne connaît pas l'amour; je n'aimais personne, je ne connaissais que la haine, la colère. Mais personne, même le plus mauvais, n'est jamais tout à fait délaissé. Après mon exécution, je trouvai dans le monde des Esprits ma mère; elle m'aimait, elle voulut délivrer mon âme, mais moi, Esprit indomptable et démoniaque, je revins sur terre et me jetai parmi les combattants, dans les batailles. Ma mère priait toujours. Un Esprit supérieur lui dit : — « Si tu veux sauver son âme, il faut que tu retournes, par amour pour lui, sur la terre, et redevenir sa mère. Il subira la mort du gibet et tu auras beaucoup

à souffrir. » Elle accepta. Cette mère, qui sauva mon âme par son amour, nommons-là Dolorosa.

Voici la liste des meurtres que je commis lors de mon incarnation, il y a quatre cents ans :

1° Comme jeune garçon de treize ans, j'ai étranglé mon camarade, parce qu'il ne voulait pas me donner son épée. J'ai jeté ensuite son cadavre dans le fleuve, et personne ne s'en douta;

2° Etant en Italie comme soldat, j'avais une maîtresse qui me trompait: je la tuai d'un coup de poignard et pris la fuite;

3° Sur le champ de bataille, j'ai tué un chevalier blessé pour lui voler sa chaîne en or;

4° En prenant un bourg d'assaut, j'ai tué une vieille dame pour lui arracher sa cassette de bijoux;

5° Je convoitais la femme d'un autre: j'empoisonnai le vieux mari et pris sa femme qui fut un véritable démon; elle s'enfuit, me volant tous mes bijoux;

6° Ma sixième affaire fut bien plus infâme encore. Je fus un meurtrier payé et je tuai une personne de haut rang;

7° Même crime : on me paya pour tuer le bourgmestre; je fus pris et pendu.

Mais pour sept meurtres commis, n'être pendu qu'une fois c'était peu. Le jugement d'outre-tombe m'infligea sept exécutions, et pour cela il me fallut me réincarner sept fois sur la Terre.

Première pénitence. Dolorosa fut ma mère, elle m'éleva avec la plus grande sollicitude. J'avais un caractère revêche et coléreux; je m'enfuis de la maison pour me joindre à une bande de voleurs. Nous fûmes tous pris, et à l'âge de dix-huit ans, on me pendit. Mon âme tomba alors dans le désespoir, jusqu'au moment où ma mère mourut, à l'âge de soixante ans. Elle vint me consoler.

Deuxième pénitence. Je fus de nouveau réincarné sur la Terre; j'obéis sans conscience, en machine. Dolorosa devint encore ma mère. Dans cette incarnation, je mourus empoisonné par ma maîtresse, et dans des tourments affreux.

Troisième pénitence. Dolorosa étant de nouveau ma mère, elle m'enseigna avec ardeur la religion, les bonnes mœurs; petit à petit, je devins meilleur. Mon expiation, cette fois, fut de mourir sur le champ de bataille, de la même manière que le chevalier que j'avais tué en lui volant sa chaîne d'or.

Quatrième pénitence. Dolorosa, ma mère, eut le plaisir de me voir honnête homme dans cette incarnation. Je mourus comme vieillard, tué par la main des Turcs qui assaillaient notre ville.

Cinquième pénitence. Cette fois Dolorosa fut mon Esprit gardien. J'aimais une jeune fille éperdument. Je l'épousai, mais elle m'empoisonna pour s'enfuir avec son amant.

Sixième pénitence. J'étais royaliste pendant la Révolution française.

J'avais appris à aimer, à croire! Le dévouement s'était emparé de mon cœur; je mourus à la guillotine, pour mon roi.

Septième pénitence. Mort honorable sur le champ de bataille, près Novara, sous Radetzky. Cette mort fut comme une récompense pour le meurtrier d'autrefois. Mon âme était pure et sereine.

Me voilà maintenant fort en amour et en reconnaissance envers Dieu, et réuni pour toujours à Dolorosa, mon *Esprit dual.* Si Dieu m'envoie encore sur la Terre, ce sera en guise de récompense, et pour aider aux pauvres pécheurs, que j'aime et qui sont mes frères. Vous voyez, la pénitence est une chose bien longue. J'ai fait pénitence pendant quatre cents ans, pour expiation d'une vie de crimes.

(*á suivre*). Médium : Baronne ADELMA DE VAY.

POUR L'ABOLITION DE LA PEINE DE MORT AUX ÉTATS-UNIS.

Le comité judiciaire de la Chambre Législative a reçu en audience particulière, au mois de janvier de cette année, les membres principaux d'une Commission qui s'est formée aux Etats-Unis dans le but d'obtenir l'abrogation de la loi concernant la peine de mort dans l'Etat du Massaschusets. La société comprend dans son sein un grand nombre de membres parmi les plus éminents et les plus influents de l'Etat, dans l'un et l'autre sexe, et elle est décidée à ne reculer devant aucun sacrifice pour le succès de l'entreprise dont elle a eu la généreuse initiative. Le journal *Le Banner of Light* duquel nous extrayons cette nouvelle, s'associe de tout cœur à cette œuvre civilisatrice et fait appel à tous les spiritualistes des Etats-Unis pour qu'ils apportent leur concours à la promulgation de la nouvelle loi. Plusieurs Etats de l'union sont déjà débarrassés de cette coutume barbare qui n'est plus de notre siècle, et il a été constaté dans ces états une diminution de plus de 50 0/0 dans les meurtres.

Voici, en effet, une occasion sans égale de faire acte de solidarité dans une question qui intéresse non seulement un pays, mais encore toutes les nations du monde. Il n'existe pas de plus grande flétrissure pour la chrétienté, dans l'opinion de tous les grands penseurs spiritualistes, que cette loi cruelle et inique, cette horrible relique des anciennes lois mosaïques, ce spectre de la barbarie qui sanctionne et rend légitime le meurtre pour se venger d'un meurtre et méconnait les principes sacrés de la loi divine.

A l'appui de cette requête, les arguments que font valoir les spiritualistes américains sont les suivants :

1° Aucun homme, aucune ville, aucune colonie n'a le droit moral de prendre ce qu'il ne peut donner.

2° La mort du coupable ne rendra pas la vie à la victime.

3° La pendaison comme la décapitation n'est qu'un sinistre reflet de la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent.

4° C'est la violation flagrante, absolue du divin commandement : « Tu ne tueras point ».

5° La peine de mort est en opposition directe avec l'enseignement du Christ : « Faire le bien pour le mal et sauver la vie plutôt que de la détruire.

6° C'est ajouter d'ordre et avec préméditation un meurtre à un meurtre commis par la passion.

7° La peine de mort démoralise, car il a été prouvé par le raisonnement qu'elle augmente le nombre des meurtres au lieu de le restreindre.

8° Elle ne tue pas l'homme; elle ne fait que l'arracher de son corps d'une manière contraire à la nature et sans pitié, avant l'âge. En entrant prématurément et contre son gré dans le monde des Esprits, le supplicié restant encore, après sa mort, attaché à la terre, peut inciter les mortels à commettre d'autres meurtres.

Mais, disent les adversaires, comment la société pourra-t-elle obtenir justice et prévenir le retour de semblables forfaits? que faut-il faire des criminels?

Commuer la peine de mort en celle de l'emprisonnement pour la vie en obligeant l'assassin, dans l'enceinte de sa prison, à travailler pour le bien public; lui donner la chance de s'améliorer et de développer son sens moral et traiter comme vous voudriez être traités vous-mêmes dans des circonstances semblables. Et si, après cette discipline d'un grand nombre d'années, il témoigne d'une manière évidente qu'il s'est amendé, qu'il est réellement devenu honnête et digne de confiance, donnez-lui sa liberté. Il est infiniment plus humain et plus en rapport avec les préceptes du Christ de chercher à amender et puis à libérer un coupable que de le tuer.

Les fautes et les crimes, de même que les manifestations de l'esprit de vengeance ne sont que les produits inévitables d'un esprit inférieur ; il y a dans le monde moins de culpabilité que d'ignorance.

Chercher avant tout à instruire les coupables, tel est l'idéal de la morale.

Tous les spirites de France unissent leurs vœux les plus sincères à ceux de leurs confrères de l'Amérique, pour le succès de cette œuvre de civilisation et des progrès.

Professeur Moutonnier.

ARCANA OF NATURE, DE HUDSON TUTTLE

Boston 1859. Deux volumes d'une science et d'une logique profondes; l'auteur, ou plutôt les auteurs (car les Invisibles réclament la paternité de l'ouvrage), nous conduisent à travers les mystères les plus cachés de la nature. Le premier volume étudie le monde matériel et ses lois. Dans le second volume il est traité des lois qui régissent le monde spirituel.

Nous assistons d'abord en des pages de grande allure à la création des mondes. La vapeur cosmique réunie dans l'univers se concentre sous l'influence de la loi d'attraction. Les atomes se rapprochent et donnent lieu à la matière. Contrairement à l'idée généralement admise qui fait de l'inertie la propriété principale de la matière, les auteurs posent en loi primordiale que le mouvement est son attribut indispensable. En effet, l'apparence seule nous fait croire à l'immobilité de la matière, mais la réflexion a tôt fait de nous prouver l'impossibilité de trouver dans l'univers un seul corps à l'état de repos absolu. Les corps que nous croyons immobiles sont à l'état d'équilibre, c'est-à-dire qu'à leur mouvement est opposé un mouvement de sens contraire et de même intensité qui neutralise le premier. La loi d'attraction régissant du plus petit au plus grand tous les corps de l'univers, il n'en est aucun qui ne soit en mouvement.

Le mouvement neutralisé étant une source de chaleur il en résulte que la condensation des molécules primitives a occasionné une chaleur dont nous ne pouvons nous faire une idée, et que pendant des millions de siècles les phénomènes d'incandescence, de lumière, d'électricité, de mouvement ont tour à tour ou simultanément agité la nébuleuse en formation. Puis l'équilibre s'est fait peu à peu, le mouvement de rotation a pris un sens déterminé. La masse a pris la forme globulaire; sous l'influence du mouvement de rotation des anneaux de matière se sont formés à l'équateur du système. Ces anneaux se sont brisés, donnant naissance à des planètes, qui à leur tour ont donné naissance à des satellites. Au fur à mesure que le noyau central diminuait de diamètre, d'autres anneaux concentriques aux premiers se formaient donnant naissance à des planètes nouvelles de plus en plus rapprochées du globe central, jusqu'à l'époque actuelle où le soleil reste comme vestige du noyau incandescent avec son cortège de planètes circulant dans la zone des anneaux primitifs.

Sur chaque globe la masse gazeuse devint, le refroidissement aidant, d'abord liquide, puis pâteuse. Une croûte granitique se forma, souvent disloquée par les convulsions intérieures, et lavée par les pluies brûlantes de l'épaisse atmosphère originelle. Battue par les flots de l'océan primitif, elle se désagrégea et donna lieu aux premiers sédiments dans lesquels la vie obscure apparaîtra. Le principe vital répandu dans l'univers triomphe des

éléments dissociateurs. La nature s'essaie à la vie organique. Les premières cellules prennent naissance. Rien n'arrêtera plus l'essor de ce germe infime dont les destinées sont sans limites.

Les diverses couches géologiques nous montrent sa marche ascendante. C'est d'abord le règne des mollusques, des coraux, des encrinites plus minéraux qu'animaux. Puis viennent les poissons et les requins, puis, la terre se découvrant, les sauriens et les reptiles. Puis avec les premières fougères les premiers oiseaux. Avec la variété des climats se développe la variété des espèces. Bien des ébauches sont détruites avant d'arriver au type du mammifère actuel et enfin de l'homme, couronnement transitoire d'un édifice jamais achevé. Telle est à grands traits l'esquisse de l'histoire du monde, confirmation de la théorie révélée par le génie de Laplace.

Avant de passer du règne de la matière à celui de l'Esprit, les auteurs établissent très logiquement celui des impondérables qui sert de transition. Il existe incontestablement une série de faits qui prouvent qu'entre la matière à l'état gazeux et l'esprit le plus subtil doit se trouver une série de substances de plus en plus raffinées qui servent d'intermédiaire.

Qu'est-ce que la lumière, le magnétisme, l'électricité ? Les études les plus récentes démontrent que c'est un état vibratoire d'un agent impondérable. Cet agent est évidemment répandu partout car ces phénomènes se produisent dans toutes les parties de l'univers. Il est matériel, puisqu'il agit sur la matière, et il ne nous paraît impondérable que parce que nos instruments sont trop grossiers pour le mesurer.

Mais quelle que soit sa subtilité, il se manifeste dans certains cas avec les attributs de la matière. La foudre brise le chêne robuste et transporte de lourds objets. Si l'éther n'avait pas une certaine densité le retard subi par les comètes serait inexplicable. S'il n'avait pas une certaine opacité, pendant les nuits profondes le ciel devrait nous paraître comme une voûte lumineuse, car dans l'infini les étoiles sont assez innombrables pour nous sembler contiguës, si un voile matériel n'éteignait pas la lueur des plus éloignées. C'est cet agent dont les différentes modalités occasionnent les manifestations supraphysiques.

Pour en rappeler l'origine M. Tuttle propose de dénommer :

La lumière chrométher.

La chaleur, calorether.

L'électricité, électromether.

Le magnétisme, magnétether.

Le fluide vital, zoéther.

de façon à inculquer que ces différents phénomènes ont une cause unique, les vibrations d'un même agent subtil.

C'est encore cet agent qui constitue l'enveloppe des individualités et qui, par ses propriétés spéciales, permet à l'Esprit d'agir sur le monde physique.

Après avoir rappelé plusieurs faits remarquables de sa carrière de voyant et de psychromètre qui ont permis à H. Tuttle d'asseoir son jugement sur la réalité du monde des Esprits, l'auteur termine son intéressant ouvrage par l'étude des relations des Esprits entre eux, telles qu'elles lui ont été dictées par ses guides. Suivant eux, les animaux sont des Esprits aussi bien que les hommes, mais ces Esprits ne sont pas immortels et après la mort ils retournent à la substance universelle. Tuttle nous raconte avoir assisté à ce phénomène et l'avoir constaté de ses yeux de clairvoyant. L'homme lui-même ne serait pas assuré de l'immortalité. Les races inférieures de l'humanité, les individus bas et méchants, dépourvus de toute spiritualité, seraient à la mort entièrement dissociés comme les animaux, et perdraient leur individualité, tandis que leurs éléments spirituels seraient absorbés pour la formation d'autres Esprits, qui naîtraient ainsi dans un état d'affinement relatif.

Si d'autres Esprits, disent les guides de H. Tuttle, ont enseigné une doctrine différente, cela provient de leur infériorité. L'Esprit ne peut voir que l'Esprit, et ne voit pas le corps physique. Il est donc compréhensible que des désincarnés encore attachés à la terre, et voyant l'esprit des animaux qui y habitent, sans voir leur corps physique, aient pu croire à l'existence d'Esprits animaux hors du corps. De là est venue la doctrine de l'existence indépendante de l'âme des animaux.

Nous laissons bien entendu à H. Tuttle toute la responsabilité de cette théorie qui ne paraît pas résister à la moindre discussion, et prouve une fois de plus que les théories s'échafaudent dans le monde des Esprits, aussi bien que dans le nôtre, et que la constatation de faits de l'ordre spirituel et que nous serions portés à croire facile pour les Esprits, présente pour eux autant de difficultés que pour nous, et donne lieu à des opinions contradictoires inattendues, qui doivent nous mettre en garde contre la sûreté des prétendues révélations.

G. B.

« THE CHRIST QUESTION SETTLED »

(*La question du Christ décidée*, par J. PEEBLES

Il était destiné à notre siècle de négation de nier la personnalité la plus éclatante qui fut jamais, celle du Christ. Il est d'ailleurs parfaitement logique que les prétendus esprits forts qui considèrent l'idée de Dieu et celle de l'âme comme des hypothèses inutiles, cherchent à renverser celui qui nous les enseigna, quitte à détruire en même temps sa grande pensée : « Aimez-vous les uns les autres. »

Le matérialisme poursuit son œuvre malsaine. C'est pourquoi le spiritua-

lisme se dresse à l'heure voulue devant lui et lui dit : « Tu n'iras pas plus loin. »

Il était réservé au plus vieux lutteur des principes spiritualistes, au vénérable Dr Peebles, de prononcer ces mots, car l'œuvre que nous venons de lire n'en est que la paraphrase.

Diverses théories se font jour, expliquant ou prétendant expliquer comment le christianisme a pris naissance sous le Christ.

Suivant les uns, la vie du Christ est une sorte de légende à l'usage du peuple, créée par les prêtres, héritiers des traditions persanes et égyptiennes, pour voiler un enseignement ésotérique d'ordre astronomique : le cours du soleil. Jésus serait le soleil, dont la naissance coïncide avec le retour de cet astre dans notre hémisphère, tandis que les douze apôtres ne sont autres que les douze signes du Zodiaque.

Pour d'autres qui rapprochent la vie et les leçons du Christ de celles d'autres prophètes plus anciens, les fondateurs du christianisme instruits des religions de l'Inde auraient attribué au Christos grec les actions de Cakya-Mouni et de Krishna. L'apôtre Saint Jean serait le principal auteur de cette substitution.

Pour d'autres enfin, le personnage du Christ serait né dans la cervelle des moines occidentaux du quatrième siècle, résumant et rassemblant sur une seule tête l'ensemble des idées grecques du Logos de Platon, des rêveries des gnostiques alexandrins et du monothéisme juif.

Que Jésus de Nazareth ait existé à l'époque assignée par la tradition, qu'il ait prêché sa doctrine de charité et d'amour, qu'il ait été crucifié par les Romains excités par les Pharisiens juifs, et qu'il ait apparu après sa mort à ses disciples qui propagèrent ce prodige et sa doctrine, voilà ce que le Dr Peebles démontre incontestablement dans son beau livre.

Les preuves de l'existence personnelle de Jésus de Nazareth découlent des sources suivantes :

1° Les chrétiens ;

2° Les juifs ;

3° Les païens ;

4° La révélation actuelle des Esprits.

1° *Les chrétiens.* L'authenticité des épitres de saint Paul et de saint Jean n'a jamais été mise en doute. Or saint Jean a reposé sa tête sur le sein de Jésus ; Polycarpe dont le tombeau se voit à Smyrne était disciple de saint Jean; Irenée, évêque de Lyon, le fut à son tour de Polycarpe et par une suite non interrompue d'évêques, la tradition a été transmise jusqu'à nos jours. Le même fait s'est produit dans toutes les villes de la chrétienté sans avoir soulevé des discussions pendant dix-huit siècles.

Il est difficile d'admettre que les premiers martyrs, saint Pierre, saint Paul, les apôtres qui avaient pu connaître le Christ, aient donné leur vie, ce qui n'est pas contesté, pour l'amour d'une simple légende.

2° *Les juifs.* Pendant tous les siècles de croyance, les juifs furent persécutés en horreur du crime que leurs pères avaient commis. Il s'en défendaient en traitant Jésus de fou, d'ambitieux, d'anarchiste, d'imposteur. Pourquoi ne se bornaient-ils pas à dire que Jésus était un mythe et que personne ne peut être poursuivi pour avoir crucifié un mythe. Loin de là, le Talmud contient de nombreux passages où il est parlé en termes très clairs des mouvements populaires excités par les prédications de Jésus de Nazareth et du supplice qui y mit fin.

3° *Les païens.* De nombreux passages des auteurs latins de l'époque y font allusion, particulièrement Suétone, Tacite, Pline-le-Jeune, etc. Des empereurs romains lui élevèrent des statues et l'admirent au nom des dieux de l'empire, tels Tibère, Julien, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, etc.

4° Le Dr Peebles, au cours de son long apostolat, a eu l'occasion de voir et de questionner plus de 3.000 médiums. Plusieurs centaines à qui des esprits d'ordre supérieur étaient attribués comme guides, ont été interrogés sur l'existence de Jésus de Nazareth. Les uns disent l'avoir vu de leurs yeux et s'être entretenu avec lui. Ils l'appellent généralement « la splendeur de la justice » et reconnaissent qu'aucun esprit n'est plus parfait et ne lui est supérieur. Les autres disent ne pouvoir le voir parce que leur sphère est trop inférieure à la sienne, mais ne contestent pas son existence qui leur est enseignée par leurs guides.

Le professeur Denton est arrivé par la psychométrie à faire retracer à sa femme les scènes principales de la passion.

L'ouvrage du Dr Peebles, très documenté, a sa place indiquée dans la bibliothèque de tout spiritualiste.

G. B.

MATÉRIALISATIONS EN AMERIQUE

Extrait du « *Light of Truth* » du 20 mai 1899.

Permettez-moi de profiter des colonnes de votre estimable journal pour rapporter quelques-uns des faits qui se produisent par la médiumnité d'une personne que l'on a calomniée, Mme Elsie Reynolds.

J'avais lu l'exposé des séances auxquelles avait assisté à Portland (Ore.), un ministre et 10 ou 15 de ses collègues, et j'avais conclu aussitôt à l'imposture.

Il y a quelques jours je vis l'annonce de Mme Reynolds dans les journaux de Settale, et je me dis que je donnerai bien un dollar pour voir une fraude authentique, et une personne assez habile pour tromper depuis vingt ans des milliers de gens intelligents.

J'allai donc à la séance en compagnie de ma femme, et j'y trouvai 42 spec-

tateurs réunis. Dire que je fus surpris de ce qui se passa serait bien faible. Ce que je peux dire de mieux c'est qu'il n'y avait dans l'assistance pas plus de cinq personnes connues du médium, et pourtant 20 noms furent donnés, d'Esprits parfaitement reconnaissables ; au moins 15 personnes furent appelées au cabinet pour voir leurs amis, et je fus de ce nombre.

Mon intérêt était excité. J'allai aux séances de Mme Reynolds à mainte et mainte reprise, et chaque fois je revenais plus intéressé. Enfin j'invitai cette dame à me donner une séance privée, chez moi, avec un petit nombre de mes amis. Elle vint seule. Je construisis un cabinet à mon idée. Mme Reynolds s'assit en dehors du cabinet, et, avant qu'elle y fut entrée, je comptai 23 formes d'hommes, de femmes et d'enfants qui en sortirent et nous permirent de les approcher et de leur parler. Deux ou trois formes se montraient à la fois.

L'éclairage était suffisant pour que je puisse voir les aiguilles et les chiffres à ma montre.

Le médium était encore assis à la vue de tous quand une forme féminine, portant un enfant matérialisé parut derrière les spectateurs, traversa l'assistance, et s'arrêtant à six pieds du cabinet, s'enfonça lentement dans le plancher et disparut à l'exception de la tête.

M. Monroc (le guide du médium) se fit entendre du cabinet et dit : « Posez vos mains doucement sur sa tête. » Chacun de nous le fit, et pendant que nos mains étaient placées de la sorte, cette tête cessa de se manifester à notre vue et à notre toucher, et nous nous rassîmes nous regardant les uns les autres dans les yeux, en proie à la plus complète stupéfaction. Nous n'étions pas revenus de notre surprise qu'une voix parlant au-dessus de nos têtes nous dit : « Adieu. » Levant les yeux, nous vîmes la même forme tenant l'enfant dans ses bras. Elle flottait près du plafond, se dirigea en flottant ainsi vers le cabinet, y descendit et disparut derrière les rideaux. Puis elle ouvrit les rideaux, s'avança en dehors, posa le bébé sur les genoux du médium et disparut.

Mais le plus étonnant phénomène fut celui qui suivit. Nous n'avions pas vu le médium quitter son siège et entrer dans le cabinet que M. Monroc, parlant encore du cabinet, nous dit : « Regardez en haut et derrière vous, mais joignez-les mains et ne parlez pas. » Nous fîmes ainsi, et ce que je vis me saisit au point de susprendre les mouvements du cœur. Pressée contre le plafond et comme attachée en cet endroit se trouvait le médium, vêtue de blanc. En moins de temps que je ne peux le dire, elle descendit lentement et s'arrêta droit devant nous. Elle pleurait amèrement. En moins de 10 secondes ses vêtements, de blancs, étaient devenus noirs.

A-t-on dématérialisé le médium, et qu'était cela ? De plus savants que moi résoudront ce mystère. Je ne suis pas assez familiarisé avec ce sujet. Tout ce que je sais c'est que Mme Raynolds n'avait aucun moyen d'introduire quelqu'un dans la maison. Je sais que nous l'avons vue en même

temps que les formes, pendant que M. Monroc et Effa, ses guides, parlaient et donnaient des instructions du cabinet. En réalité nous n'avons pas eu de preuves de l'existence de nos amis morts. J'étais trop étonné pour penser à des preuves après avoir vu cet étrange phénomène.

Je demande maintenant à toute personne intelligente pourquoi Mme Reynolds, avec son pouvoir, aurait recours à la fraude, et pourquoi, si par un moyen quelconque elle peut exécuter des choses pareilles, elle est assez folle pour donner des séances à 25, 30 ou 40 personnes par soirée, quand elle pourrait louer un théâtre et faire aussi facilement 1000 dollars par nuit avec la protection de la police. Est-il étonnant que les ministres s'alarment en voyant leurs fidèles remplir la chambre de cette dame à raison de 1 dollar par tête et pensent à leurs banquettes vides ? Est-il étonnant qu'ils aient recours à des moyens clandestins pour combattre dans l'intérêt de leur garde-manger?

A vous pour la justice.

JOHN BAKER.
J. W. BAKER.
J. HULLTREN.
H. MILLER.

Seattle, Wash.

SMITHSONIAN INSTITUTION

Rapport annuel.

Il est de mode, en ce moment, d'affirmer que les communications dites spirites, ayant leur source dans le çerveau des opérateurs, ne peuvent en aucun cas dépasser les capacités de ces cerveaux, ni refléter autre chose que l'état des connaissances acquises à l'époque où ces communications ont eu lieu. Il en résulterait que, dans aucune œuvre attribuée aux Esprits, on ne pourrait trouver une idée neuve, anticipant sur le temps, et de nature à faire progresser la science.

Eh bien ! nous croyons que c'est une erreur, provenant soit du parti pris de vouloir ignorer, soit de la façon superficielle dont les recherches ont été poursuivies. Si l'on élague quantités de communications banales et souvent même extravagantes, il restera, à l'examen attentif, suffisamment de matériaux de nature prophétique, pour forcer l'investigateur de bonne foi à convenir qu'à plusieurs reprises, l'esprit humain s'est trouvé en contact avec une intelligence plus avancée et plus perspicace que la sienne.

Ces réflexions nous viennent à la lecture du rapport de la *Smithsonian Institution*, pour l'année écoulée. On sait que cette institution savante, dont le siège est à Washington, est à peu près l'équivalent, pour les Etats-Unis, de notre Académie des sciences et que, chaque année, elle passe en revue

les événements les plus notables qui ont attiré l'attention du monde scientifique.

En lisant l'ensemble si remarquable de ses travaux, et en examinant les principes qui tendent à se généraliser dans la science de nos jours, nous ne pouvons nous empêcher de faire un retour sur le passé, et de constater que ce sont tout simplement les idées spirites contenues dans les ouvrages de la première heure : *The great Harmonia*, de A. Jackson Davis ; *Arcana of Nature* de Hudson Tuttle ; Allan Kardec, etc., qui, rajeunis et revêtus d'une nouvelle couverture, sont en train d'acquérir droit de cité.

C'est l'unité de la matière, c'est le fluide universel, c'est l'état vibratoire de l'éther donnant naissance aux variétés innombrables de la matière et aux phénomènes qui la modifient sans cesse ; tout cela est admis, classé, et sert de point de départ pour de nouvelles découvertes.

Notons le rapport lu à la Société chimique américaine, par *H. Carrington Bolton*, le 1er octobre 1897, qui examine la situation faite à la chimie, par le renouvellement des idées alchimiques moins extravagantes qu'on n'affectait de le croire. Il y passe en revue les diverses sociétés de sciences occultes, et constate l'impulsion donnée aux études psychiques, par des ouvrages tels que l'*Extériorisation de la Motricité*, du colonel de Rochas, et les sections hermétiques, magnétiques et spirites, de l'Université des hautes études. Un bon point au savant américain.

Voici, ensuite un travail intéressant de G. H. Darwin, sur le phénomène des marées, qui réédite, à vingt-cinq ans de distance, des communications d'esprits. C'est, dans *Hudson Tuttle*, je crois, que j'ai vu traiter cette question de l'influence retardatrice des marées sur les mouvements des planètes et des satellites. Le raisonnement général me semble le même.

La science actuelle s'est bornée à pousser plus loin les calculs et à établir que le nombre des rotations de la terre, allant en diminuant, plus rapidement que celui des révolutions lunaires, il arrivera une époque où, le mois, d'une durée de 37 de nos jours actuels, ne comprendra plus que 18 rotations diurnes.

A signaler aussi, un travail fort curieux du célèbre William Crookes, sur les diamants, leur conversion en graphite, à la température de 3600° ctg., et la théorie de la fabrication artificielle du diamant. Le diamant est, comme l'on sait, du carbone pur, mais cette substance ne cristallise qu'en présence du fer à une haute température et sous une forte pression. Il faudrait, pratiquement, que ce gaz fût enfermé dans des masses de fer, fondu à 4000° ctg., soumis à une pression de 2320 atmosphères, soit 15 tonnes par pouce carré. (Cette pression n'est pas impossible à réaliser puisque sir Frederick Abel obtient des pressions de 95 tonnes par pouce carré dans des cylindres d'acier fondu).

De ce qui précède, il est facile d'entrevoir, de quelle façon le diamant se serait formé au sein de la terre ; mais, le monde savant, paraît disposé à

adopter, pour expliquer sa présence, une théorie nouvelle, rejetée tout d'abord à cause de sa singularité, mais à qui, des faits répétés, ont donné la sanction de l'évidence.

Ce serait au cœur des météorites que se formerait cette pierre précieuse et l'action des siècles sur la rouille libérèrait le diamant. Beaucoup de preuves de cette théorie ont été données. La confirmation la plus réçente, et la plus éclatante vient de l'Arisona.

Au milieu d'un champ d'éclatement de météorites célèbres, couvrant plusieurs milles, le Dr Foote a choisi un fragment connu, sous le nom de *Canyon Diablo*, l'a sectionné, et y a trouvé le diamant à tous les degrés de formation, depuis le graphite, jusqu'au cristal parfait.

Ceci nous écarte de notre thèse, nous y revenons, pour inviter les spirites qui auraient connaissance de communications scientifiques, à y rechercher les germes d'idées nouvelles, anticipant sur les connaissances de leur époque, ou de celles plus anciennes, auxquelles les découvertes réçentes auraient apportées la confirmation de l'expérience.

Notre conviction est, que là, aussi, le diamant est souvent enfermé dans une gangue dure et épaisse, et que cette pierre nous vient du ciel.

G. BÉRA.

REVUE DE LA PRESSE SPIRITUALISTE

En réponse à l'ouvrage de M. W. E. Robinson, *Spirit Writing*, dans lequel l'auteur s'efforce de démontrer que toutes les communications par l'écriture directe, obtenues si communément en Amérique, sont le résultat de la fraude des médiums, le *Progressive Thinker* du 18 mars dernier reproduit sous la signature Ch. P. Cocks de Brooklyn, le récit suivant :

« L'écrivain de cet article peut citer un exemple parmi beaucoup d'autres par lequel les explications fournies par M. Robinson sont sans aucune portée, Ce jour-là j'allai voir un médium public bien connu, avec l'intention d'obtenir de l'écriture directe sur ardoise.

Le médium me soumit une paire d'ardoises propres. Au lieu de les prendre, je tirai de ma poche un petit carnet ardoisé, marqué par moi et contenant deux ou trois feuilles. Je demandai à cette dame si elle pensait que les esprits voudraient écrire dessus, parce que je préférai cela si c'était possible. « Essayons », me répondit-elle, et elle me dit de placer mon carnet entre les autres ardoises.

« Je le fis et les entourai d'un lien de caoutchouc. Le paquet reposait sur la table en pleine lumière et ne quitta pas cette place. Mes mains restèrent dessus et le médium ne fit que toucher le bord avec ses doigts. Quelques minutes après elle me demanda d'ouvrir le paquet, ce que je fis, et je trouvai quatre pages de mon carnet ardoisé couvertes de messages écrits en couleur.

« Ils étaient signés du nom de plusieurs de mes amis ou connaissances. L'un d'eux était une jolie petite communication en lettres d'or entourée d'une guirlande de marguerites également dorée.

« Je l'ai conservée dans ma collection de choix et je ne m'en séparerai pour aucun motif. Après cette manifestation, d'autres écritures furent reçues sur les autres ardoises. Elles portaient la preuve certaine de leur authenticité et ne sauraient en aucune façon être attribuées à la théorie des messages préparés, des encres invisibles, des plaques mobiles, des trappes aboutissant à la cave, d'écritures avec le pied ou autres trucs de prestidigitateur.

« Les spirites comprennent et apprécient la valeur des communications qu'ils reçoivent des intelligences désincarnées, et ils ne peuvent être trompés sur le fait de la communion des âmes entre mortels et immortels. Cette vérité se trouve dans les lignes significatives que j'ai reçues d'un de mes meilleurs amis de retour parmi nous.

« Je suis loin de vous et pourtant tout près, absent et présent dans l'espace d'une pensée, invisible et réel et tangible, mort et vivant. Notre existence pour vous est double et notre vie est un mystère : oui, toute vie, celle de la terre et celle de l'espace sont également mystérieuses, et ce sera un problème éternellement indéchiffrable.

« Que je suis heureux de pouvoir venir ainsi près de vous et de vous révéler ma présence! »

Notre confrère Edmond Potonié-Pierre vient de faire éditer un petit volume de 120 pages (1 fr. et 1 fr. 20, franco par la porte) intitulé :

HISTORIQUE DU MOUVEMENT PACIFIQUE

On trouve ce volume au *Bureau français de la Paix* (bureau de l'*Indépendance belge*), 6, rue Favart, à Paris, in-8, de 120 pages, 1 fr., bon à propager.

Pour l'envoi franco du volume, s'adresser à E. Potonié, à Fontenay-sous-Bois, près Paris (timbres ou mandats). Nous recommandons cette œuvre d'un vaillant esprit.

ANNIVERSAIRE D'EUGÉNIE POTONIÉ-PIERRE

Nous avons assisté à cet anniversaire, avec les très nombreux amis de la bonne Eugénie; nous y avons parlé de la chère morte, avec notre cœur. M. Potonié nous prie d'insérer le sonnet suivant, du très estimé M. Camille Chaigneau.

A Edmond Potonié-Pierre.

C'est ici qu'une flamme à la haute spirale
Emporta vers l'azur ses atomes de chair,
Tandis que tout l'esprit vivant de l'être cher
Refleurissait dans sa beauté de Forme astrale.

Brûlant bière et linceul et prison sépulcrale,
Toujours âme planante et libre comme l'air,
Elle a conquis, dans un bondissement d'éclair,
Les plus hauts cieux de l'Humanité intégrale.

Et pourtant elle est là, vers vous, comme autrefois,
Fondue en vos regards, parlant en votre voix,
Elle est tout près, malgré l'éclipse qui la voile ;

Et je revois (l'amour est tout, la mort n'est rien),
En vos deux fronts, unis sous une même étoile,
Le symbole immortel du *couple-citoyen*!

(Columbarium du Père-Lachaise, 12 juin 1899).

J. CAM. CHAIGNEAU.

Mme Sausse, née Clotilde Sylvestre, épouse de notre F. E. S. Henri Sausse, est décédée à Lyon, le 26 juillet 1899. Toutes nos sympathies à ce frère et à sa famille. Que la chère disparue les console. Cette absente est présente pour les spirites

---

Désincarnation de M, Etienne-Adolphe-Henri Carlin, à l'âge de 3 ans, à Paris, le 23 juillet 1899; à cet ancien chef de groupe, à notre sœur, sa veuve, la meilleure et la plus fraternelle pensée.

Le Seilhel, de Freiburg-Baden, relate ce qui suit : La femme d'un tailleur de cette ville est morte de consomption, laissant un fils âgé de deux ans.

Après l'enterrement, on entendait, dans sa maison, des pas, semblables à ceux d'une personne qui marcherait doucement; on voyait s'ouvrir et se fermer les portes, sans qu'elles soient touchées.

Au bout de quatre semaines, l'enfant tomba très malade et peu de temps avant de mourir, on vit s'ouvrir d'elle-même la porte de la chambre de l'enfant; ce dernier se mit à dire :

« Maman, maman? » La porte se referma, et l'enfant avait cessé de vivre.

Light du 29 juillet.

CONVICTION N'EST PAS CRÉDULITÉ

Dans le numéro du *Light* du 13 mai 1899, le Dr Hodgson, si connu pour son éclatante conversion au spiritualisme, donne à ses nouveaux coreligionnaires un exemple que nous voudrions voir plus souvent suivi. Il s'attache à faire comprendre que conviction n'est pas crédulité, et que le premier devoir de quiconque a trouvé la vérité consiste à la préserver jalousement de tout contact compromettant avec l'erreur. Si les spiritualistes avaient toujours agi ainsi, le progrès eût marché, sinon plus rapidement du moins plus sûrement, et la naïveté parfois trop grande de quelques-uns n'aurait pas donné prise si facile aux railleries à peines exagérées de nos adversaires.

On sait que le Dr Hodgson, après s'être fait un devoir de démasquer les médiums, qui dans son opinion étaient tous d'habiles imposteurs, a trouvé

son chemin de Damas en présence de la médiumnité incontestable de Mme Piper.

Plus que jamais il persiste à croire que les faux médiums sont un fléau, non plus parce qu'ils servent à propager une erreur funeste, mais parce qu'ils empêchent de voir la vérité, que les ignorants sont portés à confondre avec l'erreur à laquelle elle est trop souvent mêlée, confusion dont nos adversaires savent tirer un habile parti.

Tout le monde sent que si nous ne voulons pas être accusés de complicité, c'est de nos propres mains que nous devons arracher au mensonge son masque de fourberie.

On sait que la médiumnité des sœur Bangs a été fort discutée, et il est utile de le rappeler au moment où il avait été question de les faire venir à Paris. On ne saurait qu'approuver qu'on se soit ravisé. Des faits qui ne sont pas encore éloignés des mémoires ont assez prouvé que les médiums américains ne sont pas heureux quand ils essaient de tromper le public français.

Quoi qu'il en soit le Dr Hodgson maintient énergiquement ses dires au sujet des sœurs Bangs, malgré l'opinion de *Questor Vitæ*. Ce n'est pas une seule fois et par le colonel Bundy qu'elles auraient été prises en flagrant délit de fraude, mais bien trois fois, ce qui accuse vraiment des habitudes autorisant tous les soupçons.

Traduites devant les tribunaux pour tromperies, elles ont voulu prétendre que le tribunal leur avait donné raison et ont rendu leur acquittement public. Elles ont omis dans leur circulaire d'indiquer sur quoi leur acquittement avait été basé, et c'est ce que le Dr Hodgson tient à dévoiler comme une nouvelle manœuvre de nature à égarer l'opinion. Le jugement porte que personne n'étant assez naïf pour croire que les esprits des morts puissent apparaître à volonté, toutes les personnes présentes aux séances des sœurs Bangs devaient parfaitement savoir qu'on ne pouvait leur montrer que des illusions plus ou moins habilement présentées et que le fait de les avoir saisies, affublées de perruques et de costumes de nature à simuler des fantômes, n'établit pas plus leur culpabilité que le fait pour les acteurs de se travestir dans les personnages qu'ils représentent.

Pour nous, nous avons donc à retenir jusqu'à preuve du contraire, que les sœurs Bangs donnent des représentations semblables à celles de tous les faiseurs de tours, mais qui n'ont rien à voir avec nos croyances sur le retour de nos amis disparus.

Ajoutons qu'elles ont été saisies également dans une séance d'écriture directe sur ardoise, en train de substituer une ardoise préparée à celle qui avait été reconnue nette et intacte.

Remercions donc le Dr Hodgson de l'œuvre saine qu'il accomplit, rendons toute fraude impossible en dévoilant les noms des fraudeurs et leurs procédés malhonnêtes, et ce ne sera pas un mince service rendu à la grande et sainte cause du spiritualisme.

G. B.

LE BIEN A L'AIDE D'AUTOGRAPHES

Monsieur Leymarie : 21 *juillet* 1899. — Je vous soumet un projet de Société pour le soulagement de la misère.

Cette Société ne serait composée que des membres bienfaiteurs, hommes ou femmes connus dans la science, l'armée, la littérature, les arts, la politique, etc.

Il n'y aurait aucune cotisation à payer, toutes les fonctions seraient gratuites.

Chaque membre s'engagerait à fournir, en nombre illimité, les autographes de son écriture qui lui seraient demandés.

Ces autographes, sans exception, seraient vendus aux amateurs qui en feraient la demande; les bénéfices qui en résulteraient serviraient à secourir les malheureux.

Il serait fait un tarif, basé sur les prix actuels; les autographes ne pourraient, sous quelque prétexte que ce soit (à moins cependant d'autorisation expresse et écrite de l'auteur), être vendus à un prix moins élevé, afin d'éviter aux membres un travail considérable pour la confection des dits autographes et aussi pour conserver leur valeur.

La Société recevrait les dons d'autographes rares, anciens et modernes, de toutes personnes qui voudrait s'intéresser à son projet.

Les sociétaires s'engageraient à faire connaître la Société et à augmenter ses membres.

Il pourrait être établi plusieurs catégories d'autographes, par exemple :

Sur carte de visite, sur lettre, sur photographie. Avec un tarif spécial, naturellement.

Cette société aurait ce double but : être utile aux collectionneurs souvent fort embarrassés pour trouver un autographe déterminé et surtout, d'être secourable aux misères respectables et modestes.

A mon estime, personne ne se refuserait de seconder une Société semblable et les recettes seraient assez belles.

Si mon idée est réalisable, veuillez la lancer, je vous prie; puisse-t-elle faire son chemin.

Avec mes sentiments distingués, et dévoués.

R. Jézégabel.
16, rue Rodier, Paris.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). — Charité-Humilité, par J. F. — Réfutation des assertions de M. Flammarion, par Léon Denis; réponse de C. Flammarion (*Eclair*, 7 juillet et autres journaux). — Le Spiritisme et la Presse. — Qu'est-ce que le spiritisme? sermon de Pâques du Révérend Minot J. Savage (traduit du *Light*, par L. Gardy). — L'un vaut l'autre, par J. F. — La Fable des chenilles, par J. F.

La vie d'outre-tombe (Charleroi). — Théorie de l'extériorisation, de l'autosuggestion et de la suggestion, par Ch. Fritz. — Les problèmes psychiques de l'inconnu de C. Flammarion. — Douze adhésions de savants investigateurs à l'existence de l'au-delà, par G. Béra (*Revue spirite*). — Un spectre à la Chambre des communes.

Le Phare de Normandie (Rouen). — L'Evolution de l'âme, par A. la Beaucie. — C. Flammarion et le spiritisme, par Démophile. — Une voix prophétique, par A. R. — Voix de l'Au-delà.

La paix universelle (Lyon). — Le spiritisme n'est pas mort (à propos de l'affaire C. Flammarion), par A. B. — A propos du « Questionnaire d'identité » demandé par M. Bouvéry. — Lettre signée Brunia, au sujet de l'article absurde de Gaston Méry, dans l'*Echo du Merveilleux* « Débacle du spiritisme ». — Lettre à M. Aug. Vodoz, par J. C. Chaigneau, au sujet du Congrès de l'Humanité. — Vie ésotérique de Jésus de Nazareth, fragments, par X.

Le Progrès spirite (Paris). — Le spiritisme et la presse, par A. Laurent de Faget.

La Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Le progrès du spiritisme, par G. Delanne. — Les joyeusetés de la villa Carmen (suite), par Mme la Gle C. Noel. — Ecriture automatique, par le Dr Dusart. — Moins 10, relation par Mme R. Noeggerath. — L'Identité des Esprits, par Ch. Howel. — Nouveau recueil d'observations, par le Dr Audais. — La Faillite des religions, par P. Grendel.

Le spiritualisme moderne (Paris). — L'éducation nécessaire, par Beaudelot. — Quelques hypothèses sur l'origine des êtres, d'après les enseignements occultes, par F. Hardeley — Le spiritualisme au point de vue scientifique, par le pasteur B. — Voix de l'au-delà : à des parents qui viennent de perdre leur enfant; L'averse ne dure qu'un instant; Le chant du bienheureux, par J. B. D. — Appels d'outre-tombe, par Carita. — L'Idéal, par Hartmann, par M. de Komar.

Journal du magnétisme et de la psychologie (Paris). — La vraie lumière, par Max Théon. — Le Féminisme, ma façon de voir, par O. de Bézobrazow. — Recherches physiologiques. — Mouvement spiritualiste.

Revue théosophique française; Le Lotus bleu (Paris). — L'idée théosophique, par A. Besant. — Le Credo chrétien, par W. Leadbeater. — La réincarnation, par A. Besant. — Dieu, l'univers et l'homme, par le Dr Pascal. — Cosmogenèse du Sourya Siddhanta, par Ramanoja Charri. — Incidents de la vie du Comte de Saint-Germain, par Isabel Cooper Oakley. — Demandes et réponses. — Echos du monde théosophique, par P. Gillard.

L'Echo du merveilleux (Paris). — Vox populi, vox dei, par G. Méry. — Le commandant Marchand et les prophètes, par G. Méry. — La seconde âme, par Paul Adam. — Les Ombres des Ombres, par M. de la R. — Un cas de télépathie, par de G. — Suite des prédictions de Mlle Couédon. — Pierres et talismans. — L'extatique de Kaltern (suite), par l'abbé Nicolas.

Revue des revues (Paris, 12, avenue de l'Opéra) : de Jules Bois, psychologie et enseignement des grimoires; 9 gravures, figures cabalistiques des grimoires.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



42e Année. N° 10. 1er Octobre 1899.

S. P. R.

La Société des recherches psychiques et Mme Piper

A la page 449, de la *Revue* du mois d'août 1899, nous avons cité les noms de treize savants les plus autorisés, avec leur adhésion au spiritualisme moderne.

Ces déclarations convaincues, de plusieurs membres de la Société des recherches psychiques, ont causé en Angleterre et en Amérique une émotion qui n'est pas encore calmée.

Tous les journaux spiritualistes en ont fait mention, et y reviennent sans cesse dans leurs articles. Beaucoup de grands quotidiens s'en occupent et pressentent qu'il va falloir compter avec un revirement d'opinion. Aussi prennent-ils position ; on ne parle plus de ces pauvres spiritualistes, avec le ton de commisération méprisante qu'il était de mode d'affecter. On commence à trouver qu'il y a là quelque chose, digne à la fois de respect au point de vue des convictions et d'intérêt au point de vue scientifique.

Ces faits ont attiré l'attention sur la « Psychical Research Society », ou plus simplement, la « S. P. R. », comme on la désigne en Angleterre. Nous pensons que quelques-uns de nos lecteurs sont désireux d'être plus amplement renseignés à son égard.

Cette Société a été fondée en 1882, à Londres, dans le but d'étudier scientifiquement les phénomènes psychiques. Ce serait une erreur grave de croire que *tous* ses membres ont fait adhésion complète au spiritualisme. Assurément la conviction est faite dans l'esprit de beaucoup d'entre eux, mais la plupart cherchent encore, et d'autres sont franchement hostiles à l'idée de l'intervention, ou de l'existence des Esprits.

La S. P. R. comprend une grande quantité de membres et d'associés, appartenant aux classes les plus distinguées de la société, soit par la naissance, soit par la fortune, soit par l'intelligence. Une simple liste de ses membres, tant de la branche anglaise que de la branche américaine comprend 36 *pages* des *Procedings*, journal de la Société, d'un format un peu plus petit que celui de la présente Revue.

Le président pour l'année courante est l'illustre William Crookes. Elle compte parmi ses huit vice-présidents : le professeur Barrett, de la Société Royale, le marquis de Bute, le professeur W. James, de l'Université d'Harward, lord Raleigh, l'évêque de Ripon, etc.

Dans scn conseil d'administration nous trouvons : Richard Hodgson, les professeurs Olivier Lodge, Myers, Podmore, etc.

Parmi les membres honoraires : A. Aksakof, Sir Russell-Wallace.

Parmi les membres correspondants, les savants français : Beaunis, Bernheim, Dariex, Féré, Janet, Liébault, Liégeois, Ribot, Richet, de Varigny, Sabatier.

Les savants étrangers : Bowditch, Hartmann, Lombroso, etc.

Quant aux innombrables associés, on trouve parmi eux les noms les plus illustres d'Angleterre. Par conséquent, si R. Hodgson et le professeur Hyslop parviennent à faire partager leur opinion à une fraction importante de leur co-associés, il n'est pas exagéré de dire que l'on est en droit d'en concevoir les plus larges espérances, dans l'intérêt de l'impulsion donnée au spiritualisme.

*
* *

Il serait à propos de parler ici un peu de Mme Piper, le célèbre médium, qui est en somme la cheville ouvrière de tout ce mouvement. Bien que R. Hodgson affecte de dire, que jamais femme si extraordinaire n'est apparue, et semble ignorer qu'avant elle bon nombre de médiums, doués de facultés au moins aussi remarquables, aient été mis en évidence, néanmoins, pourvu que la vérité se fasse jour, nous ne voulons pas discuter, ni surtout diminuer en rien la valeur de cet excellent médium.

Voici ce qu'en dit un reporter du *New-York Journal*, qui est allé la voir chez elle, à Arlington Heights :

« Ma première expérience de la transe, lui a dit Mme Piper, date du

29 juin 1884. Je me suis mariée le 6 octobre 1881. Mon premier enfant est né le 16 mai 1884 et mon second le 7 octobre 1885. Je me rappelle parfaite-



Leonora E. Piper

Cliché prêté par M. Dawson-Rogers, directeur du Journal *Light* ; merci pour sa gracieuseté.

ment la date de ma première transe, parce que ce fut deux jours après mon anniversaire qui suivit la naissance de mon premier enfant.

« J'allai consulter un médium aveugle, J. R. Cocke, un samedi, pour un renseignement médical, et pendant la séance, je devins partiellement inconsciente quelques instants. Le lendemain, dimanche, j'eus une transe ».

« La première fois que je vis le nom de mon guide écrit, le Dr Phinuit, ce fut en octobre 1885. C'était dans la soirée. Je venais de me coucher et j'allais m'endormir. La chambre était toute noire, quand soudain je vis qu'il faisait clair ».

« Je dis à mon mari : « Voyez-vous cette clarté ? »

— « Quoi ? me répondit-il. Qu'y a-t-il ? Etes-vous en transe ? »

« Je répondis que j'étais dans mon état normal, mais que la chambre était pleine de lumière. Il me dit qu'il ne voyait rien.

« J'insistai : « Attendez. Je vois quelque chose ».

« Juste à ce moment, je vis sur le mur, à côté de mon lit, les lettres Dr R., puis un point, comme quand on écrit « Docteur » en abrégé. Puis je vis les lettres P. H. I. N. puis plus rien.

« Je me levai, j'allumai une lumière, la plaçai de façon à éclairer le mur, pour voir ce qui causait cet effet, mais je ne trouvai rien de semblable à ce que j'avais vu.

« A la demande de quelques savants connus, je passai en Angleterre, en novembre 1889, et là mes pouvoirs furent vérifiés. Par contrat, j'ai longtemps été attachée à la Société des Recherches psychiques, pour l'examen des phénomènes.

« Je ne sais rien de ce qui m'arrive, dès que je suis en transe. Je ne me rappelle, ni ce que j'ai dit, ni ce qu'on m'a dit. Je ne suis qu'un instrument dans les mains du pouvoir qui me dirige. Je ne peux donner aucune raison de ce qui arrive à mon corps, et à mon esprit durant la transe. La sagesse, l'éloquence inspirée, qui ont tant frappé le Dr Hogdson, sont entièrement indépendants de mes moyens. Je ne prétends pas comprendre. C'est au-dessus de moi. Je ne peux donner aucune explication. Je sais seulement que j'ai le pouvoir d'entrer en transe à ma volonté ».

*
* *

Parmi les membres influents de la S. P. R. se trouve Oliver Lodge. Voici ce qu'il dit de Mme Piper :

Récits du professeur Oliver Lodge. F. R. S. de Cambridge.

« Un de mes oncles de Londres, qui est maintenant un vieillard, et l'un des trois survivants d'une nombreuse famille, avait un frère jumeau, qui mourut il y a quelque vingt ans au plus. Je lui parlai d'une façon générale de ces phénomènes, et lui écrivis, pour lui demander s'il voudrait me prêter une relique de ce frère.

« Je reçus par la poste une curieuse vieille montre en or, que ce frère avait portée et qu'il affectionnait. Je la donnai à Mme Piper, quand elle fut entransée. Elle raconta alors, au nom du propriétaire de la montre, une foule d'événements, dans le but de prouver son identité à son frère. Il rappela que, nageant dans une rivière, il avait été entraîné jusqu'au barrage du moulin. Qu'il avait tué un chat, dans le champ d'un certain M. Smith, avec son petit fusil. Qu'il possédait aussi une peau très longue, très particulière, comme une dépouille de serpent.

« Je ne connaissais rien de tout cela, et ce qu'il y a de curieux, c'est que le frère survivant ne se rappelait pas du tout de ces choses.

« On fit une enquête, qui dura longtemps, et qui prouva que tous les faits avancés par le médium étaient vrais. Autre fait :

« Le premier nom du père de ma femme était Alexandre. Mme Lodge donna au médium un bijou ayant appartenu à son père, et voici ce que lui dit « Phinuit » :

« Alexandre... C'est cela. Voilà l'influence dont je vous parlais, en vous disant de vous procurer quelque chose de lui. Ce bijou lui appartenait. Il le donna à votre mère, de qui vous le tenez. »

C'était exact. Le médium ajouta : « Alexandre tomba malade, et quand il mourut il portait ce bijou. Il avait quelque chose au cœur. Sa voix était devenue faible. Il a essayé de parler à Marie, sa femme, il a étendu la main vers elle, mais sans l'atteindre, puis il est tombé. Il était mort. Ce sont les dernières choses dont il se rappelle, et quand il y pense, il souffre encore. »

Voici maintenant comment les choses se sont passées en réalité. La santé du père de ma femme avait été ébranlée par un voyage aux tropiques, avec la fièvre jaune, il avait contracté une maladie de cœur tellement grave, qu'aucune Compagnie ne voulut l'assurer.

Peu après son mariage, il fit encore un voyage, le dernier. Trois mois après son retour, sa femme tombait malade. Le lendemain du jour où sa femme était guérie, il entra dans sa chambre, à demi vêtu, tenant un mouchoir plein de sang qu'il portait à sa bouche. Il étendit la main vers elle, essaya de parler, mais ne put qu'ouvrir la bouche. Il tomba sur le parquet, peu après il mourait. »

AUTRE RECIT DU MÊME. — LA VIE DE L'AU-DELA.

Un jour, le guide de Mme Piper fut remplacé par un ami personnel du professeur O. Lodge, que nous appelerons E. Dans la conversation qui s'ensuivit, cet ami essaya d'expliquer au professeur comment les Esprits reconnaissent les médiums, et quelques faits de la vie de l'au-delà.

E. — Lodge, comment allez-vous ? Je viens vous dire que je suis vivant et non mort. C'est bien moi. Vous ne me reconnaissez pas ?

Lodge. — Oh! si. Enchanté de vous revoir.

E. — « Ne cédez pas, Lodge. Cramponnez-vous à cette vérité. C'est la meilleure chose que vous ayez. C'est difficile au début, mais cela viendra. Pas moyen de se passer de la transe. Vous devriez essayer pour vous rendre compte du procédé.

L. — Est-ce que c'est mauvais pour le médium ?

E. — Il n'y a pas d'autre moyen. Lodge. C'est mauvais dans nn sens, et bon dans un autre. C'est sa besogne, au médium. Elle quitte son corps et j'en prends possession. Je peux alors me servir de son organisme pour vous faire entendre d'importantes vérités. Il y a un pouvoir infini au-dessus de nous, Lodge, croyez-le bien. Infiniment au-dessus de tout, et très merveilleux.

« Pour un médium, on peut dire que cette femme est un médium. On dirait un globe de lumière. Vous, vous paraissez sombre et matériel au possible, mais il y a parfois deux ou trois lumières sur notre route. Cela ressemble à une enfilade de chambres avec quelques bougies tout au bout. Il faut se servir de comparaison pour exprimer cela. Quand vous avez besoin d'une lumière, vous allumez, et quand vous avez fini, vous éteignez. Les médiums sont des fenêtres, par lesquelles nous regardons.

« Lodge, on n'est pas bien ici. Sous un certain rapport, c'est gênant pour nous. Nous comprenons cela mieux que vous. Je travaille dur, je vous assure.

« Ce lieu-ci est divisé en deux parties. Sur terre deux pays sont séparés par une rivière. Une des rives constitue pour vous le bon côté, l'autre est le mauvais.

« Si vous preniez la vie de S. elle passerait en paix du beau côté, tandis que vous, vous auriez beau ne pas vouloir, vous le verriez toujours. Ce serait votre punition ».

***

Nous ne pouvons mieux compléter ce que nous avions à dire à nos lecteurs qu'en leur donnant un aperçu de quelques-unes des séances avec Mme Piper, au cours desquelles la conviction s'est formée dans l'esprit des principaux investigateurs de la S. P. R., les Drs Hogdson, Hyslop, James, etc.

Le suivant compte-rendu est la traduction littérale des rapports de la S. P. R. Les commentaires, déductions, explications sont tels qu'ils furent présentés dans les *Procedings*. Dans quelques cas, les initiales seules ont été données, parfois aussi les noms réels ont été légèrement modifiés, à la demande des intéressés.

L'Esprit G. P., dont il sera souvent fait mention, est connu de tous ceux qui s'occupent de recherches psychiques, sous le nom de Georges Pelham ;

en réalité il s'appelait Georges Pellew, habitait New-York City, et était membre de plusieurs clubs et parent du colonel Jay.

Georges Pellew mourut des suites d'un accident, le 17 février 1892, à l'âge de 32 ans. Il était membre de la S. P. R., littérateur, avocat et écrivain distingué. Il habitait hôtel des Alpines, à Broadway.

Il y avait peu de temps que Pellew était mort, quand ses amis commencèrent à penser que sa personnalité avait pris possession de Mme Piper, et avait changé le caractère des communications de ce médium, d'orales en écrites.

Voici l'extrait du procès-verbal officiel de quelques-unes de ces conservations où l'interlocuteur fut un ami de Pellew, M. Howard.

1re SÉANCE.

Georges Pelham (*George Pellew* ou *G. P.*), — « Jim, est-ce vous? Parlez-moi vite. Je ne suis pas mort! Vous ne pensez pas que je sois mort? Je suis rudement content de vous voir. Est-ce que vous ne me voyez pas? Ne m'entendez-vous pas? Faites mes amitiés à mon père et dites-lui que je voudrais le voir. Je suis heureux ici, surtout depuis que je peux communiquer avec vous. Je veux que vous sachiez que je pense encore à vous. J'ai parlé à Jean, au sujet de quelques lettres. J'ai laissé des choses terriblement embrouillées, mes livres, mes papiers.., Vous m'excuserez, n'est-ce pas?

J. Howard. Que faites-vous, George. Où êtes-vous?

G. P. — « Je suis à peine capable de faire encore quoi que ce soit. Je ne fais que m'éveiller à la réalité de la vie après la mort. Tout me semblait sombre. Je ne pouvais d'abord rien distinguer. J'étais dans le trouble et l'embarras. Maintenant je vous vois, je vous entends parler. Je peux distinguer votre voix, Jim, avec votre accent et votre prononciation, mais elle résonne comme une grosse caisse sourde. Ma voix ne doit vous arriver que comme un faible murmure?

G. P. — Oui.

J. H. — N'êtes-vous pas surpris de vous trouver en vie?

G. P. — Parfaitement. Je ne croyais pas à la vie future. Cela dépassait ma raison. Maintenant c'est aussi clair pour moi que le jour. Nous avons un fac-simile astral de notre corps matériel. Jim, qu'est-ce que vous écrivez-là?

J. H. — Rien d'important. »

G. P. — Pourquoi n'écririez-vous pas ce que nous disons?

J. H. — Je ne demande pas mieux, mais l'expression de mon opinion serait sans valeur. Il faudrait des faits.

G. P. — Je vous en donnerai et à Hogdson aussi, s'il s'intéresse encore à cette question. »

J. H. — Le monde voudra-t-il admettre la possibilité de ces communications?

G. P. — Il faudra bien qu'il y arrive. Ce n'est qu'une question de temps, pour que les gens connaissent tout cela et que chacun puisse communiquer. Je veux que tous nos camarades me connaissent. »

2e Séance.

Mme Howard soutient la tête de Mme Piper, le Dr Hogdson surveille l'écriture, et M. Howard est assis à quelque distance, fumant une longue pipe. La conversation suivante s'engage :

G. P. — Eh bien! que puis-je faire pour vous?

R. H. (Richard Hogdson). — Avez-vous quelque chose que vous aimeriez nous dire, quelque message spécial que vous pensez nous être agréable, un sujet philosophique à traiter? Nous en serions heureux.

J. H. — Avant de vous lancer dans la philosophie, Georges, vous savez ce que j'en pense?

G. P. — « Pas grand'chose de bon, à coup sûr. »

J. H. — « Parlez-moi. Vous devez vous souvenir de plusieurs choses qui nous concernent. Peu importe quoi, pourvu que ce soit quelque chose qui soit entre nous seuls. Je vous demande cela parce que vous ne m'avez pas répondu d'une façon satisfaisante, dernièrement.

G. P. — Doutez-vous de moi, mon vieux camarade?

J. H. — Je demande quelque chose de positif. Voyons, nous avons passé ensemble bien des étés et des hivers, nous avons parlé de bien des choses, nous avons fait ensemble bien des expériences. Eh bien!...

(G. P. commence à écrire). — Attendez une minute.

« Ce qu'écrivait alors G. P., dit le Dr Hogdson, ne se rapportait pas directement à la question. La partie supérieure du corps de Mme Piper retombait comme une masse inerte sur l'épaule de Mme Howard, et cependant, le bras droit, et surtout la main, vivaient, animés par une intelligence, que l'on sentait tour à tour suppliante et impatiente. Cette main écrivit d'une façon persistante, elle écrivit des faits de la vie privée de G. P. qui sont beaucoup trop intimes pour pouvoir être rapportés. Plusieurs de ces phrases me furent lues et M. Howard en reconnut la vérité. La communication se termina par le mot *personnel*, puis la main s'écarta doucement.

« Je me retirai à l'autre bout de la chambre et M. Howard prit ma place, tout près de la main, de façon à lire l'écriture. Il ne lisait pas tout haut, naturellement, puisque c'était trop confidentiel pour que j'y jette les yeux. La main de Mme Piper, en arrivant à la fin de chaque feuille, l'arrachait du cahier, et la jetait violemment à M. J. H., puis elle continuait à écrire M. Howard m'informa que les détails rapportés contenaient précisément

l'espèce de preuve qu'il avait demandée, et il me dit qu'il était maintenant parfaitement et complètement convaincu. » (1).

3° SÉANCE.

Dans cette séance G. P. fit allusion à une certaine boite de fer-blanc de fabrication allemande qui, disait-il, était à New-York où à L., ce dernier nom, très particulier, étant celui de la localité habitée par son père, il fit connaître que la boite renfermait des lettres de trois personnes, qu'il indiqua.

Il désirait que cette boite fût donnée aux Howard. Ceux-ci répondirent que toutes les lettres avaient été détruites.

G. P. — Je ne crois pas. Je désire que vous les gardiez. Je voudrais que vous en parliez à mon père.

J. H. — Ne pourriez-vous pas nous dire quelque chose qui le convainque, quelque chose qu'il sache et que nous ignorons?

G. P. — Je comprends. Une preuve. Parlez-lui de cette boite de fer-blanc que j'ai laissée dans ma chambre. Je sais bien qu'on a pris un coffret, mais on a laissé cette boite. »

4° SÉANCE.

Le 13 avril, deux jours plus tard, eut lieu une nouvelle séance. Les Howard s'y trouvaient, la personnalité de G. P. s'y manifesta d'une manière encore plus caractéristique qu'à la séance précédente. G. P. reparla de sa boite de fer-blanc. On lui répondit que toutes ses lettres avaient été brûlées. Il insista.

« Non, affirma-t-il, pas celles de la boite. »

5° SÉANCE.

On s'adressa donc aux Pelham, qui répondirent qu'il n'existait qu'uue grande boite en fer-blanc, et qu'elle était à New-York et non à L. Mais finalement la petite boite en fer-blanc, décrite par G. P. fut retrouvée à la place qu'il avait indiquée.

G. P. -- Je voudrais que mon père soit convaincu, et qu'il vienne ici.

J. H. — Ne pourriez-vous nous dire quelque chose que lui ou votre mère aurait fait?

G. P. — « J'ai vu mère, retirer mes vêtements et les brosser. J'étais alors à côté d'elle. Je l'ai vue ôter mes boutons de manchette d'une petite boite, et les donner à mon père. J'ai vu mon père les envoyer à John Hart. J'ai vu ma mère serrer quelques-uns de mes papiers et des objets m'appartenant, dans une boite en fer-blanc.

J. H. — Avez-vous vu quelque autre chose?

(1) (Une foule de médiums écrivains, agissent comme Mme Piper, jettent chaque feuille).

G. P. — J'ai vu mon père donner ma photographie à un artiste, pour la reproduire. Je crois que mon père sera difficile à convaincre, mais que ma mère le sera moins.

6e Séance.

Mme Howard écrivit à Mme Pelham, au sujet de eet incident et de quelques autres survenus au cours de la séance. M. Pelham répondit le 21 avril.

« La lettre que avez écrite à ma femme, et qui donne des preuves si extraordinaires de l'intelligence que George déployait, témoignant qu'il connaît, d'une manière que je ne puis expliquer, les actions de ceux qu'il a laissés sur terre, est pour moi un sujet de réflexions et d'étonnement perpétuels. Les notions que j'avais, sur notre état futur, en ont reçu une sérieuse atteinte. Ma femme doit vous écrire. »

De son côté Mme Pelham écrivit :

« Plusieurs choses sont tout à fait inexplicables, si l'on n'admet pas qu'elles proviennent de George lui-même. Son père a pris, en effet, une de ses photographies, sans me le dire, et l'a donnée à un photographe pour la reproduire, Le négatif avait été brisé.

Récit de Minot. J. Savage.

Le Révérend Minot J. Savage, témoigne à son tour, au sujet de la sincérité de Mme Piper, du fait suivant :

« Ma première séance avec Mme Piper fut surprenante. Elle habitait alors, rue Pinckney, à Boston.

Dès qu'elle fut en transe, son guide, le Dr Phinuit, nous dit qu'il y avait là plusieurs Esprits, et parmi eux un vieillard dont il fit une description sommaire; puis il ajouta : « C'est votre père, et il vous appelle Judson. » Il attira mon attention sur une marque particulière qu'il portait à la tête, et Mme Piper porta la main sur sa tête à la place correspondante.

Voici l'explication de ces deux faits en apparence si simples.

Mon père était mort l'été précédent, à l'âge de 90 ans et six mois. Il n'avait jamais habité Boston, et je suis certain que Mme Piper ne l'avait jamais vu et n'avait jamais eu à s'en occuper. Mon père n'était pas chauve, mais étant jeune, il avait été brûlé à la tête, et il en avait gardé une marque de un pouce sur trois s'étendant sur le côté droit et allant du front vers le sommet de la tête. Il la cachait en ramenant ses cheveux. C'était cette place que Mme Piper indiquait.

Quant à l'appellation de Judson, on m'avait donné ce nom, à la demande d'une de mes demi-sœurs, fille de mon père, qui mourut peu après ma naissance. Par tendresse pour sa mémoire, je suppose, mon père m'appelait ainsi pendant mon enfance, quoique le reste de ma famille m'appelât Minot.

Vers la fin de sa vie mon père m'appelait aussi de ce dernier nom. Personne donc ne m'avait appelé Judson, depuis des années, et je fus bien surpris d'entendre quelqu'un, se disant mon père, et me donnant encore une fois ce nom de mon enfance.

Pendant cette même séance, le guide de Mme Piper dit encore :

« Il y a ici quelqu'un qui dit s'appeler John. C'est votre frère, ou plutôt, votre demi-frère. »

Puis, appuyant sa main à la base du crâne, elle se mit à se lamenter en balançant.

« Il dit, gémissait-elle, que c'est bien dur de mourir tout seul, loin des siens, et qu'il aurait bien voulu revoir sa mère. »

Puis elle expliqua qu'il était mort d'une chute, frappé derrière la tête. Son récit était la réalité même. Mon frère Jean, fils de ma mère (mon père et ma mère étant tous deux des veufs), était mort quelques années avant cette séance. Il s'occupait de la construction d'un moulin, dans le Michigan, quand il tomba, frappé à la tête par une pièce de charpente. Il mourut loin de tous ses amis, et c'était le préféré de ma mère.

J'eus d'autres séances avec Mme Piper. La plupart des choses qu'elle me dit sont trop personnelles pour être publiées. Presque toutes sont inexplicables par les théories ordinaires. »

Récit d'Oscar Browning.

Oscar Browning, professeur d'histoire à Cambridge, rapporte les faits suivants ;

« Le Dr Phinuit commença par me dire que j'étais un bon garçon, mais que je fumais trop. Il me décrivit ensuite une casquette particulière, que je porte habituellement. Il ajouta qu'il y avait là un Esprit qui me touchait de très près et qui s'appelait Marianne (c'est le nom de ma mère). Il décrivit sa broche, un camée représentant une tête. Elle voulait savoir ce qu'elle était devenue. Il me parla encore de deux autres Esprits, William et Arthur, mes frères aînés, les derniers qui moururent, les seuls que je connusse bien. Il me dit que le nom de mon grand'père était Thomas (ce qui est vrai pour mes deux grand'pères), et que sa femme s'appelait Sarah. Je l'ignorais ; je m'informai et appris que c'était vrai.

« Le Dr Phinuit me dit que j'étais accablé de travail, ce qui est assez probable. Je lui demandai où étaient mes neveux, les fils d'Arthur. J'ignorais où ils habitaient, Il m'apprit que l'un était à Philadelphie et l'autre en Australie. C'était vrai, bien que personne ne le sut à ce moment. Il me parla aussi de ma sœur et la décrivit très correctement. Ce qu'il m'en dit, ce n'est pas ce que j'aurai pu en dire, mais c'est certainement ce que ma mère aurait dit d'elle.

« Bien que la plupart des sujets traités par Phinuit me fussent connus, tous pourtant n'étaient pas dans ma pensée. A l'issue de cette séance, j'avais l'impression très forte que je venais de converser avec ma mère, qui est morte depuis six mois, et cette opinion ne m'a pas été suggérée par Phinuit. »

Par les communications qui précèdent, nous espérons avoir montré à nos lecteurs, dans un petit nombre d'exemples, le caractère particulièrement sincère des phénomènes produits par la médiumnité de Mme Piper. Ils se rendront ainsi compte comment des expérimentateurs scrupuleux et sceptiques, comme l'étaient à l'origine les membres de la S. P. R. ont été amenés, petit à petit, à éliminer toutes les théories par lesquelles on prétend expliquer les faits spirites, et à se prononcer, d'une façon formelle, comme l'on voit, en faveur de *la seule hypothèse* qui explique *tous les faits* d'une façon satisfaisante, en dépit du ridicule et du discrédit qu'ils pouvaient encourir et des opinions qu'ils avaient jusque-là professées.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des adhésions nouvelles qui pourraient se produire dans ce courant d'idées. G. Béra

---

LE SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Suprématie de l'Église romaine. — Comment elle s'est faite.

Discours prononcé par le Révérend Thomas B. Gregory, à l'église du Rédempteur, à Chicago, en novembre 1898.

Le christianisme du premier siècle qui suivit la venue du Christ était une démocratie spirituelle ; — elle était spirituelle, car elle émanait de l'esprit et du cœur; — c'était une démocratie, car tous étaient frères, unis par le même principe d'égalité. Vers la fin du premier siècle, il y avait des sociétés chrétiennes dans tout l'Empire ; chacune d'elles était indépendante des autres, sauf que toutes étaient unies ensemble par le lien commun de la foi en Dieu, du dévouement au Christ et de l'amour des uns envers les autres. Toutefois, dans les grands centres, les sociétés étaient plus considérables et avaient naturellement une plus grande influence que celles des petites villes; ce fut ainsi que prit naissance ce que l'on appela le système métropolitain.

Ainsi, par exemple, l'église d'Alexandrie étant la plus grande et celle qui avait la plus grande autorité dans la région du Nil, avait pris une certaine domination sur les autres églises d'Egypte sur lesquelles elle étendait sa bienveillante protection. L'église de Carthage usait des mêmes prérogatives envers les églises d'Afrique et l'église d'Antioche, envers celles d'Asie. En

un mot, l'indépendance et l'égalité primitives des églises et des pasteurs étaient perdues et le pouvoir passa sous la direction du grand métropolitain. Ce réseau se composait d'une douzaine d'églises qui toutes s'efforçaient d'avoir la priorité; la lutte qui s'éleva entre elles dura plusieurs siècles et ne finit réellement que vers l'an 600 de l'ère chrétienne, avec la victoire pour l'église de Rome, dont la domination ne fut réellement assurée qu'avec l'avènement d'Hildebrand ou Grégoire VII.

Le pouvoir de Grégoire se faisait sentir au loin, tant dans le domaine spirituel que temporel. « Il suffit de se rappeler l'épisode Canossa, pour savoir comment il se conduisit envers Henri IV, le Germanique, le souverain le plus puissant de son temps qu'il obligea à rester dans la neige, tête et pieds nus, pendant trois jours et trois nuits et qu'il renvoya ensuite humble et soumis. '

Un siècle plus tard et nous arrivons à Innocent III qui força le roi Jean d'Angleterre à lui remettre, dûment signé et scellé, le document suivant : « Qu'il soit connu de tous que nous renonçons au nom de Dieu, des apôtres Pierre et Paul, pour notre maître, le Pape Innocent, à tout notre royaume d'Angleterre et à notre royaume d'Irlande lesquels lui sont cédés comme un fief du Saint Siège ». Non content de cela, le roi Jean fut encore contraint à faire le serment qui suit :

« Moi, Jean, roi d'Angleterre et seigneur d'Irlande, dès ce jour et à jamais « serai fidèle à Dieu, au bienheureux Pierre, à l'église de Rome, à mon « maître le pape Innocent et à tous ses successeurs catholiques. Que Dieu « me vienne en aide ».

L'autocratie ne pouvait guère s'étendre au-delà. L'église de Rome était en effet suprême et son évêque était maître du monde. Ceci se passait vers l'an 1300, c'est-à-dire 200 ans avant la venue de Luther.

Comment Rome acquit sa suprématie.

Maintenant, je me propose de démontrer comment se fit cette suprématie de l'église romaine.

Au début, l'évêque romain avait le privilège d'être à Rome, dans la ville des Césars, dans la ville qui régnait sur le monde entier. Cet avantage fut considérablement entravé quand le siège de l'empire fut transféré à Constantinople. Avec l'empereur à Rome, l'évêque devait naturellement être éclipsé; mais en mettant l'empereur hors du chemin, il devenait dès lors facile pour l'évêque de dominer sur la cité. De plus, quand Alaric saccagea la ville, il fit disparaître tout vestige d'impérialisme et l'évêque en profita.

Ce que le pouvoir civil perdit, le pouvoir spirituel le gagna, car le peuple reporta sur l'évêque et sur l'église la terreur qu'on avait auparavant concentrée sur l'Empereur et sur l'Empire.

Mais l'évêque de Rome ne fut pas disposé à trop se fier à des circonstances aussi favorables; il voulut profiter de toutes les chances qui pouvaient le mener à la fortune. De là, le fameux traité qu'il conclut avec Pépin. Pépin

désirait devenir roi des Francs et l'évêque romain cherchait à amener la chute des Lombards hérétiques qui menaçaient sa suprématie. Pépin savait que, sans appui, il lui était impossible de vaincre les Lombards et il croyait que le bon vouloir de l'évêque était indispensable pour le succès de ses desseins au trône mérovingien. Ils conclurent donc ensemble un traité par lequel l'évêque devait déclarer Pépin, roi des Francs, tandis que celui-ci se dirigerait sur l'Italie pour mettre les Lombards en déroute. Le traité fut exécuté à la lettre : Pépin fut proclamé roi des Francs dans sa marche vers l'Italie et il donna en échange à son associé l'évêque, la plus grande partie du territoire des Lombards. Telle fut l'origine des Etats de l'église qui restèrent sous la domination du Pape jusqu'en 1870, à l'avènement de Victor-Emmanuel.

Faux et mensonges.

Vers l'an 750 de l'ère chrétienne, Rome n'avait pas encore atteint la suprématie à laquelle elle aspirait. Il y avait dans plusieurs quartiers des murmures de jalousie et de mécontentement qu'il était indispensable d'apaiser. C'est alors que parurent les célèbres décrets d'Isidore. Ces décrets étaient des documents qu'on prétend avoir été faits par les vingt premiers évêques de Rome. Conçus dans un esprit de profonde piété et de respect, le but de leur enseignement était de prouver au monde que l'église de Rome avait été désignée dans les conseils de Dieu, du Christ et de Saint-Pierre, comme devant jouir d'une autorité universelle. Les ministres de cette église affirmaient que c'était impie d'en douter et damnable de le nier. Ces décrets furent répandus de toutes parts dans la chrétienté et remplirent le but auquel ils étaient destinés; mais aujourd'hui il est avéré pour tout le monde que ces décrets n'étaient que des faux odieux et que les cardinaux Baronius et Bellarmine les avaient déclarés tels. Quoi qu'il en fut, ces décrets acquirent à l'église de Rome la domination qu'elle ambitionnait et c'était tout ce dont les ecclésiastiques qui les avaient fabriqués, se souciaient.

Le neuvième commandement : « Tu ne feras pas de faux témoignage » n'avait sur les autorités romaines, aucun ascendant. L'historien Mosheim nous dit qu'on tenait alors pour maxime que ce n'était pas seulement légitime, mais encore digne d'éloges de tromper et de se servir d'un mensonge pour avancer la cause de l'Eglise. Grégoire de Nyssa qui fut évêque en l'an 400, écrivit à un de ses confrères : « Un peu de jargon est tout ce qu'il faut pour en imposer au peuple; moins il comprend, plus il admire. Nos ancêtres et nos docteurs ont souvent dit, non pas ce qu'ils pensaient, mais ce que les circonstances et la nécessité leur dictaient. » Les adeptes de l'église de Rome usaient librement de ces préceptes, persuadés qu'en les proclamant hautement et longtemps, ils atteindraient leur but; et c'est ce qui eut lieu.

Le Purgatoire.

Le plus odieux exemple de leur mauvaise foi est celui qui ressort de la

doctrine du Purgatoire. Le Révérend Allen Butler, un des saints que l'on dit être bien informé, a écrit ce qui suit : « Une âme, pour un simple péché veniel, souffrira plus que toutes les douleurs qu'engendrent les maladies; plus que les plus violentes coliques, plus que la goutte et la pierre avec toutes leurs complications; plus que tous les plus cruels tourments inventés par les tyrans les plus barbares; plus que toutes les tortures des martyrs ajoutées ensemble. » L'église a fait des horreurs du purgatoire le tableau le plus effrayant et n'a cessé de le présenter à l'esprit du peuple. Mais quelqu'horrible que puisse être ce lieu, disait-elle, il vous reste l'espoir d'en sortir un jour. Et c'est ici encore où la duplicité des prêtres catholiques apparaît dans toute son évidence. — « Vous êtes tous, dit l'église romaine, sur le chemin du purgatoire. — Non seulement vos amis et vos parents morts y sont déjà, souffrant des tortures que nulle langue humaine ne peut décrire, mais vous y serez vous-mêmes un jour. Pourtant, il vous est laissé de leur venir en aide. Donnez-nous suffisamment d'argent et nous parlerons à Saint Joseph qui parlera à la Sainte Vierge, laquelle parlera au Christ et qui parlera lui-même au Père pour abréger leurs souffrances. » Le pauvre peuple ignorant et plein de confiance, ajoutait foi à ces perfides mensonges et l'or arrivait de toutes parts en abondance. Le dogme du purgatoire remplit ainsi un double but : celui de soumettre le peuple et celui d'enrichir l'Eglise.

INDULGENCES.

Examinons maintenant la question des indulgences. Issues de la doctrine du purgatoire, les indulgences, avec le temps, furent améliorées et étendues au fur et à mesure que l'emploi en devenait plus utile.

L'inexprimable infamie contenue dans la doctrine des indulgences est pleinement démontrée par le cardinal Gaeta : « Une goutte de sang du Christ, dit-il, a suffi pour racheter tout le genre humain; et ce qui fut répandu sur la croix fut laissé comme un legs au peuple et peut être distribué comme indulgences par le pape ». Y a-t-il quelque chose de plus infâme que cette pensée sacrilège ! C'était, en vérité, un bien triste sentiment; mais il apportait des millions dans le coffre-fort du pape et c'était sous ce dernier point de vue que les hommes d'église l'envisageaient. Ils voulaient de l'argent à tout prix, voire même en vendant le sang du Christ. Et l'église s'enrichit, car tous en voulaient.

MARIAGES ET SERMENTS.

Je ne dois pas oublier dans l'exposé de ces faits la loi concernant les mariages et les serments. Non seulement, les mariages jusqu'au septième degré de parenté collatérale étaient défendus, mais encore un décret fantaisiste, nommé d'affinité spirituelle, fut promulgué à l'effet d'interdire les mariages entre parrains et filleules ou marraines et filleuls. — Les prêtres savaient bien qu'avec de semblables mesures, un grand nombre de personnes viendraient à eux pour obtenir des dispenses. — Une autre loi plus scan-

daleuse encore fut celle qui permit de faire annuler tout serment ou promesse extorquée de force ; il suffisait, pour cela, de demander une dispense au pape. Il est vrai, l'Eglise n'en retirait aucune rétribution et la dispense était accordée par pur amour pour le droit et la justice. Rien, disait-on, ne rendait le pape malheureux, comme de savoir qu'un de ses enfants était obligé de tenir une promesse injuste ou forcée:

Le célibat du clergé

Un autre puissant auxiliaire qui servit la cause de l'Eglise, ce fut le célibat du clergé décrété par Hildebrand vers l'an 1075. Cet édit qui fut un coup de maître, libérait le prêtre de tout soin domestique et de toute responsabilité, et lui permettait de s'occuper des affaires du pape sans réserve et avec un entier dévouement. Au point de vue moral, ce fut la pire chose qui put advenir à la fois pour l'Eglise et pour le monde, mais c'était un acte de haute politique tendant à agrandir la hiérarchie ecclésiastique.

Confession auriculaire

La plus odieuse et sans contredit la plus criminelle de toutes les institutions de l'Eglise fut la confessiou auriculaire établie par le concile de Latran, en l'an de notre ère 1215. L'esprit littéraire se réveillant de sa longue apathie venait d'entrer dans une nouvelle phase, et il était devenu nécessaire de trouver un moyen pour connaître les pensées des hommes afin de savoir s'ils étaient ou non hérétiques. Le confessional fut ce qui servait le mieux les desseins de l'Eglise ; c'était un instrument parfait, permettant aux prêtres d'avoir accès jusque dans les replis les plus intimes du cœur. Rien n'était caché à leurs yeux ; il n'y avait pour eux rien de privé, rien de secret.

Revêtus de l'omnipotence de l'Eternel et apparemment doués de son omniscience, ils avaient le droit d'être initiés à tous les faits de la vie humaine, et sonder jusqu'aux pensées secrètes de leurs tremblantes victimes. En vérité, la confession fut et est la plus abjecte et la plus infamante des institutions humaines, car elle a provoqué dans le monde plus d'impunités, plus de pensées et d'actes immoraux, plus de crimes qu'aucune autre institution ou que toutes les autres impositions de l'Eglise.

L'Interdit

Mais là ne devaient pas s'arrêter leurs coupables menées. Rusés, insinuants et ambitieux, tous les moyens étaient bons aux papes, pourvu qu'ils servissent leurs coupables desseins et qu'ils fussent de nature à affermir leur autocratie tyrannique et arbitraire. Et alors on vit paraître ce terrible et puissant instrument de terrorisation connu sous le nom d'*interdit*. Avec lui, les sujets étaient relevés de leur serment de fidélité à leur souverain, et défense était faite aux étrangers d'entretenir aucuns rapports avec lui. La nation qui était interdite était privée de tous ses exercices publics religieux ; on ferma les églises, dépouilla les autels de leurs ornements ; et les croix. les reliques, les images de saints furent déposées sur le sol et couvertes avec soin, comme si l'air même pouvait les souiller de son contact. On

enleva aussi les cloches de leurs clochers, et le service de la messe était célébré, les portes closes, avec défense à qui que ce fut d'assister à la cérémonie. De plus, le clergé n'avait ni la permission de faire des mariages, ni de baptiser les enfants, ni d'ensevelir les morts; cet état de tyrannique oppression dura jusqu'à l'époque où le peuple se mit en rébellion ouverte contre de si coupables exactions.

EXCOMMUNICATION

La copie textuelle de l'excommunication que lança Hildebrand contre l'empereur Henri IV d'Allemagne servira pour éclairer mes lecteurs sur le degré d'acharnement et de scélératesse des pontifes de l'Eglise.

« Avec l'autorité de Dieu tout-puissant, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi que de l'immaculée Vierge Marie et de toutes les vertus célestes, anges, archanges, trônes, dominations, pouvoirs, chérubins. séraphins et de tous les saints patriarches, prophètes, apôtres et évangélistes, et des saints Innocents qui, en présence de l'agneau sacré, se sont trouvés dignes de chanter le nouveau chant des saints martyrs et des saints confesseurs et des saintes vierges, et de tous les saints réunis avec les saints et les élus de Dieu. Nous excommunions et anathématisons ce malfaiteur; et du seuil de la sainte Eglise de Dieu tout-puissant, nous l'écartons afin qu'il soit torturé et livré avec Dathan et Abiram et avec tous ceux qui disent au Seigneur Dieu. « Eloigne-toi de nous, nous ne voulons pas de tes desseins » ; et de même que le feu est éteint par l'eau ; de même que la lumière soit éteinte en lui pour toujours ! Que le Père qui a créé l'homme, le maudisse ! Que le Fils qui a souffert pour nous, la maudisse ! Que le Saint-Esprit qui nous fut donné par le baptême, le maudisse ! Que la sainte Croix sur laquelle le Christ triomphant de ses ennemis est monté pour le salut des hommes, le maudisse ! Que la sainte et éternelle vierge Marie, mère de Dieu, le maudisse ! Que saint Michel, l'avocat des saintes âmes, le maudisse ! Que tous les anges et archanges. les principautés et les pouvoirs et toutes les armées du ciel, le maudissent ! Que la multitude digne de tous les éloges, des patriarches et des prophètes le maudisse ! Que saint Jean le précurseur et saint Jean-Baptiste. et saint Pierre et saint Paul et saint André et tous les autres apôtres du Christ le maudissent ! Que tous les saints qui, dès l'origine du monde jusqu'aux siècles sans fin, ont été trouvés dignes d'être aimés de Dieu, le maudissent ! Que les cieux et la terre et toutes les choses sacrées qui s'y trouvent, le maudissent ! qu'il soit maudit partout où il est, soit dans la maison ou les étables ; dans les champs ou sur la grand'route ; dans le sentier ou dans l'eau et dans l'église ! qu'il soit maudit dans sa vie, dans sa mort ; dans le manger et le boire ; dans sa faim comme dans sa soif ; dans l'abstinence, dans le sommeil, la somnolence et la veille ; dans la promenade ; quand il est debout, assis ou couché et travaille dans le repos. Qu'il soit maudit dans toutes les facultés de son corps ! qu'il soit maudit en dedans comme en dehors ! qu'il soit maudit dans les cheveux de sa tête ;

dans son cerveau et dans ses tempes ; dans son front, ses oreilles, ses sourcils et ses joues ; dans ses mâchoires, ses narines, ses dents de devant et ses molaires ; dans ses lèvres, sa gorge, ses épaules, ses bras, ses poignets, ses mains et ses doigts ; dans sa poitrine, son estomac, ses veines, ses cuisses, ses hanches, ses genoux, ses pieds et ses ongles de pieds. Qu'il soit maudit dans tous les joints et les articulations de ses membres ; depuis le sommet de sa tête jusqu'à la plante de ses pieds ! qu'il n'aie point de santé ! que le Fils du Dieu vivant, avec toute la gloire de sa Majesté le maudisse ! Et que le ciel avec toutes les puissances qui s'y meuvent, s'élève contre lui et le damne ! Ainsi soit-il ! Amen ! »

Quand l'empereur d'Allemagne reçut cette excommunication, il en fut terrifié ; mais comme toujours, l'Eglise en bénéficia et sa puissance s'en accrut.

L'Inquisition

A l'aurore de la renaissance littéraire, les hommes se mirent à réfléchir et finirent par comprendre combien était grande leur folie de s'effrayer ainsi des foudres du pape, et ils voulurent secouer leur joug ; mais l'Eglise n'était nullement disposée à perdre aucune de ses prérogatives et elle inventa le tribunal de la sainte Inquisition qui s'ouvrit avec la croisade contre les Albigeois, en l'an 1200, et ne finit qu'en 1648 avec l'édit de Nantes, prolongeant ainsi la suprématie papale de 300 ans.

Il est inutile de rappeler ici la longue série des actes de sauvagerie qui firent couler des flots de sang et inondèrent notre lamentable terre. Aucun de nous n'ignore ce qu'ont coûté de vies humaines les guerres dites de « religion ». Si vous ne connaissez pas ce martyrologe de l'humanité, lisez ces pages d'effroyables statistique et vous y verrez de quel faible poids pesait dans la balance de la morale des prêtres catholiques, la vie de l'homme ! vos yeux se détourneront avec horreur du tableau des férocités de la bête humaine qui ont souillé les pages de l'histoire et qui n'ont d'égales que chez les cannibales, à l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre.

Témoignages officiels

Je ne puis mieux prouver l'authenticité des faits que je viens de porter à votre connaissance qu'en vous citant les témoignages de ceux-là mêmes qui devaient à l'Eglise romaine leur rang et leur grandeur.

— *Saint Bernard* : « S'il était possible de regarder derrière la cloison et d'y voir les horribles choses qui se passent dans la maison du Seigneur, on reculerait d'horreur à leur aspect ! »

— *Jacob de Vitry, cardinal* : « La cour romaine a perdu tout vestige de l'esprit du Christ et s'occupe exclusivement de politique et d'affaires religieuses. »

— *Saint Hildegarde* : « Les papes se jettent sur nous comme des bêtes furieuses, et à cause d'eux, toute l'Eglise dépérit. Leur but est de soumettre

le monde entier, mais les peuples se soulèveront contre eux et les abaisseront. »

Saint-Bonaventure, cardinal : « Rome est la source où s'abreuvent du vin de l'abomination les princes et les nations. Les princes de l'Eglise sont des fornicateurs, des voleurs et les enfants du diable ; et par leurs vices, ils ont corrompu le monde entier. »

— *Jean de Parme* : « L'Eglise romaine ne s'occupe que de guerres ou de faire des dupes ; quant au salut des âmes, elle ne s'en soucie guère. »

Sainte Brigitte : « Les papes sont les meurtriers des âmes. Ils condamnent l'innocent et vendent le bon à vil prix. »

— *Génébrard. Historien de l'Eglise* : « Cinquante papes, dans l'espace de 150 années, ont été des abâtardis et des apostats, plutôt que des apôtres. »

— *Baronius. Cardinal historien* : « Maints monstres répugnants furent élevés au siège papal, qui se sont rendus coupables de vols, d'assassinats, de sacrilèges, de parjures et de toutes sortes d'infamies ».

— *Honoré, pape*. « En résumant la vie de mes prédécesseurs au trône de Saint Pierre, je ne vois pas comment il est possible qu'aucun pape soit sauvé. »

— *Pétrarque* : *le père de l'instruction moderne* : « La papacité reste comme une flétrissure sur les peuples et les nations. »

— *Erasme* : « Ayez pitié de nous, ô mon Dieu ! Et sauvez-nous de la rapacité et de l'indécence des prêtres ! »

— *Machiavel* : « Les exemples scandaleux et les crimes de l'Eglise de Rome sont les causes qui ont fait perdre à l'Italie tout principe de piété et de religion. Nous autres Italiens, c'est à l'Eglise et à ses prêtres que nous devons d'être devenus une horde de profanes scélérats. »

Voilà ce qui est sorti de la plume même de ceux qui avaient tout intérêt à tenir secrètes les ignominies d'une secte de fanatiques qui, durant douze cents ans, ont exercé leur suprématie sur le monde, qui ont été l'appui de la tyrannie et ont servi la politique astucieuse des rois.

Professeur, C. MOUTONNIER.



LA FIN DE L'HUMANITÉ (1)

(Voir la *Revue* de septembre 1899).

Si l'accroissement de la population se maintient sur le globe aussi rapide qu'elle l'est depuis un siècle en Europe ; il arrivera forcément un temps où la terre ne pourra plus nourrir cette population débordante. C'est là un axiome qui n'a pas besoin d'être démontré.

Nous ne saurions partager cette idée ; loin d'être un axiome, ceci n'est qu'une hypothèse, au contraire, qui serait à démontrer, mais poursuivons :

« A quel moment arrivera ce terme fatal ? Je ne suis d'accord avec le général Brialmont, ni sur le nombre de siècles qui précéderont ces crises suprêmes, ni sur l'étendue de la surface arable qui, selon qu'on la calcule, avancera ou reculera ce terme. Pour moi, je crois l'avoir prouvé, le nombre des siècles comme l'étendue du sol cultivable sont bien plus considérables que ne le pense l'éminent membre de l'Académie Royale de Belgique. Je confesse que je ne possède que des données trop incomplètes et trop incertaines pour établir scientifiquement mon opinion, mais il en est de même pour le général Brialmont. Le champ des hypothèses est vaste ; celui des faits appuyés sur des preuves sérieuses est autrement restreint. Le premier seul nous est ouvert, et c'est à l'aide d'hypothèses accumulées que nous arrivons à une conclusion. « Il est certain, je le répète, que si la population du globe continue à s'accroître dans les proportions que nous voyons, si les conditions actuelles des sociétés humaines se maintiennent, il arrivera fatalement un moment où la terre sera inhabitable pour ceux appelés en trop grand nombre à peupler.

« Mais qui peut dire si les conditions actuelles de nos sociétés se maintiendront, qui peut dire si d'autres conditions moins favorables à la progression démographique ne les remplaceront pas et s'il ne faudra pas modifier profondément les conclusions qui découlent de ce qui est aujourd'hui.

« Sans doute rien ne permet de prévoir le retour de cataclysmes lents ou rapides, mais probablement très lents qui ont marqué les temps géologiques. Les fléaux qui ont joué un rôle considérable dans les âges écoulés ne seront plus, autant que nous pouvons le présumer, que partiels et limités, par conséquent sans importance durable sur le mouvement de la population si souvent et si durement éprouvée par eux. En dehors des phénomènes géologiques ou météorologiques inconnus, en dehors des crises sociales que notre génération a si imprudemment préparées, est-il un obstacle à cette progression de la population, que l'on nous dit avec raison, si redoutable ?

Est-il surtout un remède à y apporter ? La question n'intéresse ni nous, ni nos descendants immédiats, ni même les générations nombreuses appelées à nous remplacer dans cet avenir qui nous est caché ; mais sa portée philosophique est considérable, il convient donc de l'étudier.

« Pour les Ecoles Socialistes ou économiques, le problème de l'alimentation, l'équilibre entre ces deux facteurs, la population et la subsistance ne se résoudront que par la restriction de la natalité à son défaut par l'accroissement de la mortalité, résultat trop certain de la misère générale.

« Les Sociétés Communistes n'ont pu et ne peuvent se maintenir qu'en limitant le nombre des naissances, en se débarrassant des enfants et des vieillards, fardeau trop lourd pour elles, et tel serait leur rôle dans l'avenir.

Un des chefs les plus autorisés de l'Ecole allemande écrivait il y a quelques années. « Aucun système socialiste ne peut durer, s'il ne commence par limiter le nombre des naissances (1). »

Il est juste cependant d'ajouter que les diverses Ecoles ne sont pas d'accord sur ce point. Quelques-unes, en très petit nombre, il est vrai, le repoussent. Aux yeux d'un de leurs célèbres théoriciens, Henry George, la propriété est surtout illégitime, parce qu'elle entrave la progression de la population.

Les économistes ne sont pas moins explicites; tous sont d'accord avec les Socialistes allemands. « L'humanité se trouve donc acculée à ce dilemme, dit le général de Brialmont : entraver son développement par des moyens préventifs et des moyens de destructions, ou se résigner à voir cet effet se produire par la misère, en vertu de ce principe que la population se proportionne toujours aux moyens de subsistance ».

« C'est là un retour aux Théories de Malthus, mais dont il a toujours, paraît-il, répudié la paternité. Au moment, d'ailleurs, où il les promulguait, l'Angleterre subissait une crise redoutable, qui troublait tous les esprits. L'industrie humaine naissait, « fille de l'homme enfantée comme l'homme lui-même, dans la douleur », a-t-on dit avec éloquence. La loi des pauvres produisait de criants abus, des générations d'assistés tendaient vers l'Etat leurs mains insatiables; la misère était partout. C'est sous l'impression du triste spectacle qu'il avait sous les yeux que le célèbre économiste anglais écrivait son traité (2).

Un membre éminent de l'Académie des sciences morales et politiques espère que les pays fortement peuplés suivront l'exemple de la France, où le paupérisme décroît par l'effet de la diminution de la natalité, conséquence assurée du morcellement du sol et de l'accroissement des richesses.

« Nous inclinons à penser, dit M. Levasseur, que plusieurs nations, probablement parmi les plus denses et les plus riches, verront quelque jour comme la France leur croissance se ralentir d'une façon continue et le mouvement de la population se rapprocher de l'état stationnaire, peut-être à cette époque si l'esprit humain n'est plus hanté par le cauchemar de la guerre, les démographes s'accorderont-ils à louer ce ralentissement comme un grand progrès de la prévoyance humaine. »

Nous ne nous arrêterons pas aux rêveries d'Emile Lavelaye auquel, de son vivant, l'Ecole libérale belge avait prétendu faire une grande réputa-

(1) Adolf Wagner, *Grundlegund der Politischen Œconomie*. Leipzig, 1878.

(2) *An Essay on the principle of population; or a view of its post and present Effects of human Happiness*, 1798, 2 vol. in-4°. Dans les éditions successives de son livre, Malthus a apporté à ses théories d'importantes atténuations.

tion : « Les hommes trop nombreux, dit-il, seront-ils réduits faute de vivres à s'entre-dévorer? Non, notre race trouvera son salut dans le véritable progrès, qui peut se résumer en ces mots : plus de lumière, plus de vertu, plus de justice. Plus de lumière fera prédominer la vie de l'esprit sur celle de la brute qui est en nous. Plus de vertu produira plus de continence et plus de prévoyance. Plus de justice enfin, assurant à chacun pleine possession de son travail, généralisera la propriété, antidote éprouvé contre l'excès de la multiplication de notre espèce. »

« Nous sommes tentés de répéter pour Herbert Spencer, ce que nous venons de dire pour Lavelaye, quand le globe sera entièrement habité, quand il sera cultivé aussi bien qu'il peut l'être dans toutes ses parties habitables, quand l'intelligence et les sentiments nécessaires à la vie sociale seront développés, l'abondance de la population, selon le philosophe anglais, aura accompli sa mission, et cessera graduellement. A coup sûr, ni Laveleye, ni Herbert Spencer ne peuvent nous dire par quels moyens l'homme pourra atteindre l'état social qu'ils rêvent.

« Ainsi donc, le seul remède indiqué par les Ecoles aujourd'hui dominantes à un état si inquiétant dans un avenir qu'elles disent prochain, est la stérilité voulue ou imposée. « Cette limitation dit le général Brialmont (1), n'est que l'application sous une autre forme d'une loi de la nature, en vertu de laquelle chaque espèce du règne animal a pour ennemies une ou plusieurs espèces qui limitent le développement, afin d'empêcher qu'aucune d'elles ne finisse par couvrir la terre. L'homme n'a pas à combattre une espèce animale qui le haïsse intimement. L'unique ennemi de l'homme est l'homme lui-même. »

« Certains économistes vont même plus loin. Ils veulent voir dans cette stérilité volontaire une preuve de civilisation supérieure. Ils louent avec un certain cynisme les Français d'avoir devancé les autres peuples dans cette voie. Ils disent déjà reconnaître le même fait aux Etats-Unis et ils croient en distinguer les symptômes prémoniteurs en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, au Japon, dans d'autres pays encore où le taux de la natalité s'abaisse périodiquement. Je ne puis m'associer à cette opinion. Je conteste même les faits sur lesquels ses défenseurs prétendent l'appuyer.

« J'ai montré souvent les dangers qui menacent un pays où la natalité s'arrête où il meurt plus d'hommes qu'il n'en naît. Malheureusement, nous en voyons chaque jour en France les effets. Les relevés annuels témoignent de sa gravité. Depuis un demi-siècle, le mal sévit avec une intensité toujours croissante et, dès 1867, Broca prévoyait que le moment approchait où le

(1) *Loc. cit.*, page 906.

nombre des naissances serait inférieur à celui des décès. Ce qui était alors l'avenir est devenu le présent. Dans certains de nos départements, la proportion est considérable; dans l'Eure, il y a deux naissances pour trois décès. L'Orne, l'Aube, la Côte-d'Or, le Lot, le Gers, le Lot-et-Garonne sont dans une situation à peu près semblable. Dans quelques cantons, on ne trouve même qu'une naissance pour deux décès (1). Quand on parcourt les rues des villages, on est surpris du petit nombre d'enfants qui y jouent; quand on consulte les registres scolaires, on comprend mieux toute l'étendue du mal. Est-ce là ce que les économistes appellent les progrès de la civilisation? Hélas, c'est son déclin qu'il faut dire. Le progrès est la vie; il ne peut être la mort. L'histoire, si nous la consultons, en donne de nombreux exemples. C'est ainsi que disparurent les grands Romains, qui partis d'un coin du Latium, soumirent toute la terre alors connue. C'est ainsi que disparaîtra notre race aimable et spirituelle, sociable et humaine, avec ses grandes qualités et ses grands défauts, emportant avec elle nos gloires et nos grandeurs, nos espérances et nos ambitions. La destruction d'une race peut-elle être, je le demande de nouveau, un triomphe de la civilisation?

« Le fait du ralentissemens de la natalité est-il vrai pour d'autres nations, comme les économiste se plaisent à le proclamer? Il est difficile de l'affirmer ou de le nier pour les Etats-Unis où il n'existe pas de relevé annuel du mouvement de la population et où le recensement décennal est faussé dans les conclusions qu'il comporte par le nombre des immigrants entraînés chaque année de l'autre côté de l'Atlantique, par l'espoir si souvent déçu d'une fortune rapide.

« Le relevé des naissances durant les dernières années connues montre qu'il n'en est rien pour les autres pays que l'on cite. Les races slaves et anglo-saxonnes ont conservé leur vigoureuse natalité (2); elles sont destinées à submerger les races plus faibles et plus mal équilibrées. Si elles aussi doivent défaillir, si la richesse et le luxe doivent produire le même effet chez elles qu'ils produisent en France, si ces races étaient condamnées à disparaître à leur tour, les races jaunes sont prêtes à se précipiter en

(1) Rapport présenté par l'Office du travail au Ministère du Commerce sur le mouvement démographique en 1895.

(2) Il faut remarquer qu'en Espagne et en Italie, la race latine a conservé toute sa vigueur. Le relevé des naissances et l'accroissemen de la population, malgré les circonstances si difficiles, que ces deux pays vionnen de traverser en témoignent. En Italie, la population est inférieuse de 7 millions à la population française; les naissances l'emportent de 300.000 sur les nôtres. En Espagne la population est d'environ 18.000.000, elle n'atteint pas la moitié de la nôtre, et cependant les naissances ne sont inférieures que de 200.000 par an.

rangs serrés sur l'Occident pour arracher leur patrie aux hommes sans force et sans vigueur qui la peuplent. Est-ce là, je le demande une dernière fois, ce que nos économistes entendent par le triomphe de la civilisation ?

« On me répondra, et je me suis fait à moi-même cette objection, que je montre tous les dangers qui menacent les nations où la natalité s'affaiblit, où les vieillards qui peuvent bien être l'honneur du pays mais qui, à coup sûr, n'en sont pas la force, remplacent les jeunes gens ; et que j'oublie les dangers autrement redoutables d'une population surabondante et que c'est là la thèse soutenue par les économistes, la thèse qu'il faut réfuter.

« Ma réponse sera courte. Je dirai que je ne puis accepter cette fin désastreuse que les statisticiens prétendent imposer à l'espèce humaine. Ce n'est pas par une chute si cruelle que notre race doit périr. Je suis soutenu par de plus hautes et de plus immortelles espérances. Dieu n'a pas créé l'homme, il ne l'a pas doué du merveilleux génie qui éclate dans ses œuvres, il ne lui a pas donné l'empire de ce glorieux univers dans lequel nous vivons ; il ne lui a pas dit : « Croissez et multipliez (1) » pour le condamner soit à une triste stérilité, soit à une cruelle destruction que son industrie ne peut vaincre, que son génie ne peut atténuer (l'anéantissement par la faim). L'affirmer, c'est nier la Providence elle-même, et ce n'est pas par quelques chiffres, si habilement groupés qu'ils puissent être, que l'on ne saurait y parvenir. « Dieu crée les enfants, dit Luther, il les nourrira. »

« C'est là, il est vrai une conclusion sentimentale qui ne repose sur aucune base scientifique ; mais n'en est-il pas de même des affirmations contraires ? Les chiffres de nos adversaires, leurs données, sont exclusivement fondées sur des hypothèses. Ils ne peuvent nous dire pourquoi, durant les dix mille ans et plus de son existence, la Race humaine s'est si lentement accrue. Les souffrances endurées par les hommes ne peuvent suffire à l'expliquer. Pourquoi au contraire, notre race a-t-elle pris depuis le XIXe siècle un si rapide essor et cela malgré les guerres qui ont marqué son début, malgré les révolutions sans cesse renouvelées qui ont marqué son histoire ?

« Dans leur ignorance, ils prétendent nous dire un avenir inconnu en s'appuyant sur un passé incomplètement connu !

« Je crois avoir prouvé que les chiffres mis en avant avec un certain parti-pris ne reposent que sur les faits les plus incertains et les plus aléatoires, et qu'ils peuvent être entièrement modifiés par des circonstances nouvelles impossibles à prévoir. Ne suis-je donc pas en droit de dire que les conclusions de mes adversaires, si sérieuses qu'elles puissent paraître, sont aussi sentimentales que les miennes. Ne prétendons donc pas résoudre

(1) Genèse, chap. I, V, 20.

des problèmes que nous n'avons aucun moyen de connaître avec quelque certitude. C'est à l'heure actuelle, la vraie, l'unique solution. Mais cette solution, bien que l'on ne puisse actuellement l'entrevoir, doit assurément exister, car il faudrait sans cela admettre que Dieu a été imprévoyant, que sa souveraine Sagesse est en défaut. Cette assertion ne peut se soutenir; elle est incompatible avec la notion même de Dieu, telle qu'elle a été constamment admise, non seulement par les chrétiens, mais aussi de tout temps par les philosophes spiritualistes. Nous en appelons donc avec confiance à l'avenir pour une solution du problème, solution que le présent ne peut donner. »

Aux lignes qui précèdent immédiatement, nous répondrons que la solution du problème n'est pas aussi complexe que le croit M. de Nadaillac, car le spiritualisme répandu améliorera l'espèce humaine et permettra l'incessant progrès, l'incessante natalité et la Terre pourra nourrir une population dix fois, vingt fois, cent fois plus considérable que celle qu'elle nourrit aujourd'hui!

Voilà ce que nous espérons démontrer d'une façon indiscutable dans un dernier article.

(*A Suivre.*) ERNEST BOSC

ENSEIGNEMENTS SPIRITUALISTES

REÇUS PAR STAINTON MOSES (M. A. OXON) (1).

Voici certainement un des livres les plus remarquables, au point de vue de l'enseignement religieux, que la littérature spiritualiste ait produit de nos jours. Et il est à désirer que non seulement il soit lu par les spirites et les occultistes de toutes marques, mais que les chrétiens condescendent à en faire également l'objet d'une étude approfondie. Car l'essence véritable du Christianisme, dépouillé de ses dogmes accessoires, de son orthodoxie étroite et rétrograde, cette essence même se trouve contenue dans les « Enseignements spiritualistes » et des aperçus d'un grand intérêt se dégagent de cette nouvelle Révélation... ou plutôt de cette reconstruction du véritable Christianisme. Mais avant de passer à une étude de l'ouvrage, nous commencerons par esquisser le portrait du médium, et donner une courte notice de sa vie.

Stainton Moses (M. A. Oxon) est certainement un des médiums en qui nous pouvons avoir le plus de confiance, car sa vie toute entière le dépeint:

(1) Un fort volume in-8, prix : 5 fr. port payé. Leymarie, éditeur.

« Vous reconnaîtrez l'arbre à ses fruits », dit l'Evangile. Stainton Moses était un grand, un noble caractère. Il joignait à un cœur chaud et généreux une force de caractère rare et une intelligence remarquable. Esprit très élevé, très juste, d'une grande pureté, et doué d'un ardent amour de la vérité, il ne recula devant aucun sacrifice pour servir la cause à laquelle il s'était consacré. Il avait, de plus, la simplicité et la modestie des grandes âmes et des grandes intelligences.

Stainton Moses est né le 5 novembre 1839. Dès sa jeunesse, il témoigna des plus brillantes facultés et fut constamment lauréat dans les écoles où il étudia. Il se préparait à la théologie, mais sa santé était bien délicate,et,à la veille de passer son dernier examen, il tomba malade et fut obligé d'interrompre pendant quelque temps ses études. Il voyagea un an et s'arrêta l'espace de six mois dans un vieux monastère grec du Mont Athos, où un grand besoin de solitude et de méditation l'avait attiré. Plus tard il apprit que ce court stage était déjà, pour ainsi dire, le début de son éducation spirituelle.

Stainton Moses, revenu en Angleterre y prit son diplôme et par raison de santé se décida à vivre,à la campagne. Il accepta donc une cure à Manghold près de Ramsay (île de Man), et c'est là qu'il exerça son ministère de pasteur avec abnégation et dévouement.

Une grave épidémie de petite vérole ayant éclaté, le jeune pasteur se consacra tout entier à ses ouailles dont il soigna les corps, aussi bien que les âmes, le district manquant de médecin. Il dût même aller jusqu'à remplir un moment le métier de fossoyeur, celui-ci ayant été gagné par la panique. Cet héroïsme le rendit cher à ses paroissiens, mais sa santé l'obligea bientôt à changer de paroisse, et il vint occuper la cure de Saint-Georges Douglas, dans la même île, où presque aussitôt il tomba gravement malade. C'est à dater de ce moment qu'il entra en relations avec le docteur Speer et sa femme, relations qui eurent une grande influence dans la vie de ces trois personnes.

Stainton Moses se rétablit, mais un an après une affection de la gorge l'obligeait à renoncer au ministère, étant désormais dans l'impossibilité de prêcher. Il se rendit à Londres, où il passa d'abord un an chez le docteur Speer pour diriger l'éducation de son fils, puis obtint une place de professeur d'anglais à l'University College School où,aimé et vénéré de ses élèves, il demeura jusqu'au moment où sa mauvaise santé dut lui faire abandonner tout emploi.

C'est pendant son séjour chez le docteur Speer que Stainton Moses commença à étudier les phénomènes spirites et le spiritualisme. Le Dr Speer avait de fortes tendances vers le matérialisme et les deux amis avaient des



discussions constantes sur des questions de controverse religieuse. Le Dr Speer, d'abord absolument hostile au spiritualisme, se laissa peu à peu entraîner par Stainton Moses qui, sans être croyant, voulait néanmoins étudier à fond cette question.

Tous deux assistèrent à des séances spirites qui les frappèrent vivement et les firent conclure à l'existence d'*une force* à l'œuvre, en dehors du médium.

Mais un autre sujet d'étonnement les attendait : Stainton Moses lui-même devenait médium, des pouvoirs étranges et merveilleux se développaient en lui. Durant les séances intimes qui eurent lieu chez le Dr Speer, des manifestations de l'ordre le plus différent se produisaient, augmentant peu à peu d'intensité ; des parfums subtils ou violents se répandaient dans la pièce ou émanaient de la tête du médium, des lumières se multiplaient, différentes de formes et de caractères, des coups étaient frappés, sourds ou violents, dans la table, les meubles ou la porte, des sons musicaux variés étaient entendus par les assistants ; — c'était tantôt le tintement argentin et mélodieux d'une clochette (ce que nous appelons, en occultisme, les clochettes astrales) ; tantôt l'harmonie d'un violoncelle ou d'un autre son trop difficile à décrire ici. Chaque esprit avait son signe distinctif ; les uns s'annonçaient par des sons musicaux ou par une lueur rapide, d'autres par des pas pesants qui résonnaient autour du petit groupe d'amis. Il faut encore mentionner des mouvements d'objets très marqués, le phénomène de la pénétration de la matière, des objets étant apportés d'une chambre à l'autre, la production de la voix directe, etc., enfin, l'écriture, soit précipitée, soit automatique, de la main du médium. C'est l'écriture automatique qui fut choisie de préférence, comme moyen de communication plus aisé et plus rapide avec les esprits. Stainton Moses commença par écrire dans les séances, puis il prit ultérieurement l'habitude d'écrire seul, dans sa chambre, et c'est dans la solitude matinale des premières heures du jour, qu'il reçut ses communications les plus belles.

Nous avons dit qu'il était un esprit profondément religieux, sa journée débutait par la prière et des réflexions méditatives ; souvent survenait un état de trance pendant lequel sa main, poussée par un pouvoir inconnu, couvrait des pages et des pages d'écriture. Même lorsqu'il n'était pas entransé il n'avait aucune notion de ce qu'il écrivait et les réponses à ses questions étaient le plus souvent en contradiction avec ses propres opinions.

Stainton Moses, quoique très religieux et chrétien dans un sens élevé, était cependant plus ou moins arrêté par les barrières de l'orthodoxie ; son esprit était imprégné de certains préjugés, attaché aux dogmes, à la lettre de l'Evangile, sa foi allait avoir à soutenir de rudes combats, à éprouver de

graves atteintes... Pendant des mois luttant avec ses adversaires patients et opiniâtres, il se rebellait contre les idées nouvelles qui, peu à peu, lui étaient imposées. *Impérator*, la plus grande des intelligences invisibles, qui lui dictaient ses Enseignements spiritualistes », Imperator était sans pitié pour le pauvre théologien ; il demolissait, un à un, ses préjugés et lui montrait la faiblesse et la pauvreté de cette théologie raisonneuse qui s'était lentement substituée au véritable Christianisme, étouffant la vie spirituelle sous les institutions dogmatiques, dénaturant les purs enseignements du Christ. Peu à peu Stainton Moses était forcé à l'évidence... mais ce n'était pas sans luttes cruelles. Toute sa foi ancienne se rebellait et le tirait en arrière, alors que son désir ardent de la vérité le poussait en avant et l'engageait dans des controverses nouvelles. Enfin, *Imperator* vainquit et le pasteur devint l'apôtre d'une foi nouvelle.

Il ne m'est malheureusement pas possible de citer ici tout ce que je voudrais de ces Enseignements spiritualistes qui font le procès de l'Eglise chrétienne actuelle, avec des accents d'une gravité sévère et d'une indignation qui va souvent jusqu'à l'éloquence. Le lecteur y trouvera, en outre, de nombreux renseignements sur les conditions de l'âme après la mort, sur les esprits mauvais qui empoisonnent l'espace, sur l'éducation des médiums, etc.

Voyons précisément quelques-unes des instructions données au sujet des médiums.

« La tâche la plus difficile pour nous est de choisir un médium par lequel les messages d'esprits élevés puissent être rendus publics.

« Le sujet doit avoir des qualités réceptives, car nous ne pouvons pas mettre dans un esprit plus d'informations qu'il n'en peut recevoir, en outre il doit être dégagé des préjugés mondains, il faut qu'il ait désappris ses erreurs de jeunesse et prouvé qu'il peut accepter une vérité, même quand elle est impopulaire.

« Plus encore il doit être exempt du dogmatisme théologique et de parti pris sectaire. Il ne doit pas être enfoui sous des notions terrestres. Il ne doit pas être lié par la fallacieuse illusion *qu'il sait* : c'est être ignorant de sa propre ignorance. Il doit avoir une âme libre et chercheuse, une âme qui veut savoir progressivement et qui a la perception de la Vérité et de l'Au delà, qui croit qu'on ne peut cesser d'aspirer à la vérité.

« Nous lui inspirons (au médium) un esprit d'amour et de tolérance pour des opinions contraires à ses propres dispositions mentales. Cela l'élève au-dessus des préjugés dogmatiques, et le prépare à découvrir que la vérité multiple et variée *n'est la propriété de personne*. Provision de savoir est donnée à l'âme qui peut la recevoir.

« Nous ne conseillerons jamais à un esprit mal équilibré de se mêler des mystères de la médiumnité : il n'y a que ceux qui agissent sans intérêt personnel, mais par obéissance aux impulsions de gardiens sages et puissants qui peuvent s'en occuper ; ils sont entourés, protégés et doivent prier avec ardeur.

« Un esprit incertain, une nature agitée, un caractère frivole ou capricieux déviennent facilement la proie des non développés. Il est très périlleux pour eux de se mêler de la question, surtout s'ils ne s'intéressent qu'au merveilleux pour satisfaire leur puérile curiosité ou leur vanité. Ces hauts messages du suprême ne peuvent être entendus par ceux-là ».

Voici un petit conseil pratique qui ne manquera pas d'intérêt pour les amateurs de séances :

« Il n'y a de pire condition que l'état de somnolence qui suit un repas copieux, arrosé d'une boisson stimulante. Ce stimulant peut, en certains cas, aider à des manifestations matérielles ; pour nous, c'est un obstacle, puisqu'il attire des esprits plus grossiers et arrête notre action... Un corps échauffé ou inerte, un esprit vague ou inactif nous empêchent d'opérer librement. Un membre du cercle, ainsi disposé, un malade ou un être souffrant réagissent sur nous et créent dans un groupe des conditions défavorables que nous ne pouvons surmonter ».

Quant aux phénomènes physiques, voici ce qu'en pense *Impérator*. « *Evitez d'encourager la confuse évolution d'un violent pouvoir physique qui émane en général des esprits les moins développés et qui se déploie avec le concours d'agents pour l'absence desquelles il faudrait prier...*

« Regardez ces manifestations comme des pièces à conviction, des preuves fournies à votre intelligence sur l'intervention du monde de la matière ; employez-les seulement pour construire la fondation matérielle, sur laquelle le temple de l'esprit doit être édifié ; *soyez assuré que ces phénomènes ne peuvent par eux-mêmes vous apprendre rien de plus* et si les esprits sages qui opèrent ne trouvent pas en vous la capacité d'assimiler les choses plus élevées, ils cèderont insensiblement la place à ceux qui font mieux cette besogne, et ainsi vous laisserez échapper la possibilité des connaissances supérieures.

La réincarnation n'est pas mentionnée dans les « Enseignements spiritualistes » en revanche, on y trouve de nombreuses allusions à la loi de causalité, à la justice immanente. Voyez plutôt : « *D'immuables lois gouvernent les actons qui engendrent leurs propres effets.* Les actes inspirés par le désir de bien faire avancent l'esprit, tandis que le contraire le pervertit...

« Le châtiment n'est que la suite du péché conscient, *sans intervention divine*... Nous savons que le bonheur est la réserve pour tous ceux qui s'efforcent de mener une vie conforme à la raison ; aussi certainement que la

misère attend ceux qui violent sciemment les lois sages, corporelles ou spirituelles »...

Et plus loin : « Quoi, n'est-ce rien d'apprendre que chaque acte de ce moment époque des semailles de votre vie, portera son propre fruit ; que les fautes commises de propos délibéré ne seront effacées qu'au prix d'un long et pénible labeur ; que l'esprit errant doit démêler dans la masse enchevêtrée de son incalculable passé, le mal qu'il a perpétré ; car paroles et actions sont semblables au petit caillou lancé dans un lac, qui produit un tourbillon toujours élargi, dont les effets augmentent sans cesse ; vous êtes responsable de ces effets ; chaque mot, chaque acte est d'une incalculable importance dans ses résultats ; le bien produit par votre influence est une source de joie pour votre avenir, tandis que vous subirez avec agonie les horribles suites du mal commis par vous ».

Abordons la question religieuse maintenant. Sur la demande du médium, Imperator lui explique très clairement comment la notion de Dieu se transforme suivant l'évolution de l'homme.

« La révélation de Dieu est proportionnée au développement intellectuel et à l'affinement de l'homme, parce que le médium humain devient apte à recevoir des idées moins obscures sur la divinité, à mesure que, délivré des entraves de la primitive ignorance, il a lui-même cherché la lumière et le savoir... Il est impossible que la connaissance de Dieu dépasse la capacité de l'homme. Aurions-nous la liberté de vous parler de notre plus parfaite théologie qu'elle vous semblerait étrange et inintelligible encore aujourd'hui.

« Par faibles doses nous vous *instillerons* autant de vérité que vous pouvez en supporter. Quand vous l'aurez assimilée vous aurez conscience de vos erreurs. Quand vous attribuez à Dieu des motifs et dites : « Ceci ne peut pas « être, Dieu agit contrairement à sa nature, il ne peut faire cela maintenant « puisqu'il ne l'a pas fait autrefois », vous dites simplement : « Mon idée de « Dieu est telle et je ne puis, à présent, en concevoir une autre ». Et nous « vous disons : « Vous avez fait votre Dieu et vous l'avez fait agir d'après vos « raisonnements « A mesure que votre esprit s'ouvrira, soit dans votre état « actuel soit dans un autre, vous percevrez de nouvelles lueurs et vous direz : « J'avais tort, je le vois ; Dieu n'est pas ce que j'imaginais : comment ai-je pu m'attacher à de telles notions ?

Tous les esprits progressistes gravissent ces degrès.

On sait quelle importance les églises chrétiennes attachent au dogme de la Rédemption : *Imperator* le renie avec une énergie éloquente.

« Il n'y a d'autres élus que ceux qui travaillent par eux-mêmes à s'élever d'accord avec les lois qui les gouvernent.....

« Nous dénonçons hautement la doctrine destructive qui affirme que la foi, la croyance, l'assentiment accordés aux opinions dogmatiques, ont le pouvoir d'effacer les transgressions ; qu'une vie terrestre vicieuse, souillée, peut-être abolie, et l'esprit se relever, purifié par l'aveugle acceptation d'une idée, d'une imagination, d'une croyance irraisonnée. Une telle doctrine a avili plus d'âmes qu'aucune autre superstition que nous pourrions indiquer.....

« *Personne ne peut expier pour le coupable* ; *ni les mérites d'un sauveur*, *ni le dévouement d'un ami*. Le fardeau doit être porté par l'âme qui a péché ».

Et ailleurs encore mêmes dénégations :

« Les églises orthodoxes vous ont appris à croire en un Dieu, qui, après que sa colère a été calmée par le sacrifice de son fils, a permis qu'un petit nombre d'âmes soient admises, après leur mort, dans un ciel fabuleux où pour l'éternité leur unique occupation serait de chanter ses louanges avec une persistance monotone. Le reste de la race, incapable d'obtenir l'entrée de ce ciel, serait consigné, en punition de ses péchés, dans un Enfer, lieu de tourments indescriptibles et sans fin ! Les causes privant ces misérables de la félicité du Paradis seraient, pour les uns, le manque de foi, une incapacité intellectuelle d'accepter certains dogmes ; pour d'autres les chutes après de violentes sensations, des vies dégradées, non rachetées au dernier moment par un cri de soumission aux lois de l'Eglise..., car on vous a appris également que la brute la plus sensuelle et la plus criminelle peut, à son lit de mort, se trouver soudainement en état d'être introduite en la présence immédiate du Dieu qu'elle a blasphémé toute sa vie..... Nous ne saurions parler d'un tel Dieu auquel la raison ne peut penser sans frissons.....

Voici le dogme de la Rédemption et la notion d'un Dieu antropomorphe bien loin de nous... Mais si nous devons nous racheter par nos propres efforts, sans intervention divine, que devient la prière adressée au Père par les âmes ingénues et pieuses ? Voici ce qu'en dit Imperator.

« La prière réelle est le cri spontané du cœur vers les amis invisibles. L'invention d'une prière, chuchotée à l'oreille d'un Dieu toujours présent et disposé à répondre à une capricieuse requête, *en modifiant d'inaltérables lois*, a discrédité l'idée de prière. N'y croyez pas. La prière, élan de l'âme vers Dieu, ne se déploie pas à l'extérieur ; elle n'a nul besoin de préparation formelle ; pétition inarticulée, des agents empressés la portent de hauteur en hauteur *jusqu'à un pouvoir qui puisse lui répondre*.....

« L'homme, dans son ignorance, attend parfois une autre réponse à sa requête ; l'exaucer serait souvent cruel ; la demande formulée dans sa prière est souvent négligée, mais la prière a mis son esprit en communication avec

une intelligence attentive à saisir une occasion opportune de l'approcher, afin de le fortifier et de le consoler ».

Staiton Moses, dans ses controverses religieuses, avec ses instructeurs invisibles, se montre toujours préoccupé des changements, des transformations à venir dans l'Eglise grâce à cette nouvelle Révélation dont on lui parle. Je ferai quelques citations intéressantes se rapportant à cette question.

« Dieu donne beaucoup plus que vous ne le pensez. De toutes parts se créent des centres d'où la vérité de Dieu se répand dans les cœurs anxieux et imprègne les esprits pensants.

« Il y a beaucoup d'âmes pour lesquelles la parole donnée autrefois est encore suffisante, et qui ne sont pas susceptibles d'en recevoir une autre. De celles-là nous ne nous mêlons pas. Mais beaucoup d'âmes aussi, sachant ce que le passé a pu leur enseigner, aspirent à une autre connaissance. Elle leur est donnée dans telle mesure que le Très-Haut juge opportun..... La révélation vient de Dieu, et ce qu'il a révélé à une époque ne peut pas contredire ce qu'il a révélé à une autre. Chaque révélation en l'espèce, est une révélation de vérité, mais de vérité révélée en proportion des nécessités de l'homme, et en concordance avec ses capacités. Ce qui paraît inconsistant n'est pas dans la parole de Dieu mais dans l'esprit de l'homme.....L'homme doit juger d'après la lueur de raison qui est en lui. C'est l'ultime pierre de touche. L'intelligence progressiste acceptera ce que l'esprit ignorant ou rempli de préjugés refusera. *La vérité de Dieu n'est imposée à personne*..... Dieu ne change pas ; il offre mais il ne force pas à accepter. Il offre, et ceux qui sont préparés reçoivent le message : « L'homme ne reçoit de vérité que ce qu'il peut comprendre ».

Ailleurs encore : « Nous n'enseignons pas qu'une croyance soit suprêmement efficace à l'exclusion des autres ; aucune forme de culte n'a le monopole de la vérité ; toutes en possèdent le germe, *toutes sont soumises à l'erreur*. ... N'obéissez donc à aucun dogme sectaire, n'adhérez pas aveuglément à des instructions qui ne s'appuient pas sur la raison, n'acceptez pas sans réserve des communications d'application privée faites à une époque spéciale. Vous apprendrez plus tard que la révélation ne cesse jamais ; elle est progressive sans heures ni limites ; elle n'appartient à aucun peuple ni à aucune personne. Dieu se découvre graduellement à l'homme... »

Plus loin Imperator prophétise ainsi à propos de cette nouvelle révélation: « Le temps est beaucoup plus proche que vous ne pensez où l'antique foi, qui a tant duré, et que l'homme a si gauchement rapiécée, fera place *à une plus noble foi, non antagoniste mais supplémentaire*..... Ce que nous vous apportons se répandra sans interruption, par des procédés bien gradués parmi les enfants de foi aptes à le comprendre.

« Le maître l'a voulu ainsi. Son heure n'est pas à vous ; et notre vision est moins circonscrite que la vôtre. En temps voulu les principes que nous venons propager seront connus des hommes. Jusque-là les âmes progressistes sont instruites, une semence précieuse est semée ; la récolte et l'emmagasinage seront faits quand il le faudra.....

« N'espérez pas que ce qui est offert à tous soit accepté par tous. Un tel rêve d'égalité ne se réalisera jamais sur notre globe..... Ce qui est pour vous la Vérité divine n'est qu'un atôme infime *du cercle entier intact* qui vous est jeté en réponse à votre appel... ce qui est pour vous la perfection et Dieu serait incompréhensible pour un autre.....

« Cette vérité sera toujours ésotérique; elle ne peut être donnée qu'à celui qui est préparé ; son parfum trop subtil est uniquement réservé *à l'essence même de l'esprit*. Rappelez-vous ici, et rappelez-vous encore que c'est faire violence à la vérité que de l'imposer à des esprits non préparés ; et c'est leur faire grand mal et pour longtemps ».

Impérator, à plusieurs reprises, parle d'êtres humains doués de pouvoirs exceptionnels, d'êtres rapprochés de la perfection et dont l'*essence même de l'esprit*, comme il le disait, a pu absorber la Vérité de Dieu.

« Quelques hommes seulement, dit-il, reçoivent le pouvoir qui leur permet de pénétrer sans danger dans les mystères que les autres hommes doivent éviter. Aux initiés le soin de guider leurs contemporains, et le devoir solennel de lutter sans cesse contre eux-mêmes, d'être des exemples de zèle et de préparation continuelle..... Vous ignorez tout des silencieux adeptes d'une Foi qui vient de Dieu et leur est révélée par les procédés les mieux appropriés à leurs nécessités. Cachés à vos yeux, quoiqu'ils existent autour de vous, ces fidèles communient avec les sphères, acquièrent d'heure en heure de nouvelles connaissances et de nouvelles grâces, ils attendent d'être émancipés à leur tour de leur prison corporelle et se préparent à contribuer à l'œuvre glorieuse ».

Je crains fortement d'abuser de la patience de mes lecteurs et cependant je ne puis résister au désir de citer deux pages encore, avant de terminer cet article trop long — deux pages vraiment belles et d'une éloquence serrée, précise. Tirons-en une leçon profitable.

« Nous nous efforçons d'inculquer à tous que la voie menant à la connaissance de Dieu est ouverte et libre. L'homme qui préfère la stagnation au progrès viole une des premières conditions de son être. L'homme n'a pas le droit d'interdire à ses semblables tel ou tel credo, ou de les obliger à adopter le sien. Nous répétons encore que la rigide orthodoxie, les lignes inflexibles sous lesquelles il faut se courber sous peine d'être perdu, sont des fictions humaines, chaînes fabriquées par les passions de l'homme pour

fixer à la terre les âmes qui veulent monter à Dieu. Il vaut mieux, nous le réitérons, que l'Esprit s'égare, sans autre appui que son guide désigné, qu'il prie, pense et travaille par lui-même, que de renoncer à sa liberté, ou d'accepter sa religion sur un ordre quelconque. Il faut de la loyauté et du courage pour rechercher la Vérité ; sans ce secours l'esprit ne saurait planer ; avec lui le progrès est assuré.

« Notre tâche est de faire pour le christianisme ce que Jésus a fait pour le Judaïsme ; prendre les vieilles formes, spiritualiser leur signification et leur infuser une nouvelle vie. Nous désirons la résurrection et non l'abolition. Nous ne détruisons pas un atôme de l'enseignement que le Christ a donné au monde. Nous ne faisons qu'effacer les gloses matérielles de l'homme et vous montrer le sens spirituel caché, qu'il n'a pas su découvrir. Nous nous efforçons de vous soustraire de plus en plus à la domination du corps et de vous montrer le mystique symbolisme dont la vie de l'esprit est imprégnée. Ceux-là sont bien frivoles qui s'attachent à la lettre de notre enseignement. *Nous voulons vous élever hors de la vie du corps et vous rapprocher autant que possible de l'état de désincarné. Nous ne pouvons pas nous expliquer, dans la disposition où vous êtes, la vraie dignité de la plus haute vie de l'homme, même sur la terre, et les mystères cachés que cette vie produit à profusion.* Avant que vous puissiez atteindre à ces distances, contentez-vous d'apprendre qu'une signification spirituelle est cachée sous chaque chose ; votre Bible en fourmille. Les interprétations, définitions et gloses humaines sont l'écorce matérielle qui enveloppe la divine semence de Vérité. Si nous jetions l'écorce, le tendre grain se flétrirait et mourrait. Nous nous contentons donc de vous indiquer, autant que vous pouvez la comprendre, la vérité vivante que vous ne voyez pas dans le fait extérieur qui vous est familier ».

. . . .

Le lecteur jugera, d'après ces quelques pages de citations, si les « Enseignements spiritualistes » sont dignes de figurer sur les rayons d'une bibliothèque choisie ; si cet ouvrage n'est pas un de ceux que l'on aime à relire, à consulter ; car, s'il contient bon nombre d'enseignements et de vérités connus des spiritualistes comme de tous ceux qui ont étudié les sciences occultes, il en contient d'autres, de plus élevés et de moins répandus dont il serait utile de se pénétrer l'esprit. Ce livre fait penser : c'est là son plus grand éloge, et sa croisade contre l'Orthodoxie trouve certainement plus d'échos dans les cœurs aujourd'hui que lors de son apparition, il y a une vingtaine d'années. Ajoutons que l'excellente et consciencieuse traduction française que nous possédons, contribue à en rendre la lecture très attrayante.....Je termine ce petit travail par la belle exhortation finale d'*Impérator* :

Que l'homme se brise lui-même, qu'il purifie son esprit le plus intérieur, qu'il en chasse l'impureté comme une peste ; qu'il élève ses vues à la plus grande hauteur possible. Qu'il aime la vérité, comme sa Divinité, devant laquelle tout doit s'incliner, qu'il la suive sans s'inquiéter où sa recherche peut le mener, « et autour de lui les messagers du Très-Haut feront cercle, et dans son âme interieure il verra la Lumière ». A. J. BLECH.

RÉPONSE DE MME FLAMMARION A MME NOEGGERATH

Tirée de la *Revue scientifique et morale du spiritisme.*

Paris, 6 août 1899.

Je ne veux pas attendre pour vous répondre, bien chère bonne maman, car surtout en cette circonstance, c'est un double devoir pour moi de venir à vous !

En effet, malgré « votre vénération » comme vous le dites si gracieusement, pour Flammarion, vous avez dû vous émouvoir de tous ces racontars de prétendue désertion de mon mari en ce qui concerne le spiritisme ?

Quelle erreur profonde!!

Depuis un mois, Flammarion a reçu plus de trois cents coupures de journaux différents qui parlent tous, ou presque tous, à tort et à travers, sans connaître la question.

Les athées et les cléricaux jettent la pierre à l'astronome, parce qu'il n'est ni l'un ni l'autre et vous savez qu'avant tout, mon cher mari cherche la vérité et il espère que le travail qu'il fait, depuis si de longues années avec autant de conscience et d'admirable persévérance que de soin, servira à donner au spiritisme une direction plus scientifique et plus grandiose encore.

C'est à tort qu'on a vu dans ses articles des *Annales* un renoncement à ses études du spiritisme et qu'on a traité mon mari, d'apostat, de traître, de chercheur de décorations... etc., etc., ce qui est idiot et insensé, car il serait bien difficile de trouver un homme plus désintéressé que lui et un savant, aussi indépendant et aussi sincère dans ses actions, ses paroles comme dans tous ses écrits.

Votre admirable lettre, chère madame, a beaucoup intéressé mon mari, il l'a lue avec la plus vive attention et elle est même cause qu'il va donner plus d'étendue à son œuvre et écrire deux volumes au lieu d'un, en consacrant le premier à tout ce qui concerne la télépathie et le second à ce qui se rapporte spécialement au spiritisme.

Bonne-maman n'a donc pas à craindre que son ami « des Etoiles », lui fasse de la peine ; l'honnête homme qu'elle connaît si bien, ne mentira pas à sa Devise, fièrement inscrite au fronton de son Observatoire : « La vérité par la science », devise à laquelle il ne faillira pas et qui est la seule gloire dont Flammarion aime à se flatter.

Veuillez agréer, chère et excellente madame, mes sentiments de profond respect et de sincère admiration.

Mme CAMILLE FLAMMARION.

Observatoire de Juvisy.

SÉANCE DE MATÉRIALISATION AVEC Mme CORNER (1)

Light, 2 *septembre* 1899. — En raison du profond intérêt que les spirites et tous les chercheurs prennent aux matérialisations, j'ai le plaisir de vous envoyer le récit d'une séance des plus convaincantes, que je viens d'avoir d'une manière tout à fait inattendue avec Mme Corner.

Le jeudi soir, 17 août dernier, en compagnie de deux autres amis, Mme Lisle et M. Knowles, nous causions dans le demi-jour, Mme Corner et moi, et la conversation roulait sur les esprits et leurs manifestations, comme il arrive fréquemment aux personnes qui s'intéressent aux phénomènes psychiques ; je lui décrivais les bruits divers que nous avions tous entendus dans plusieurs chambres de cette maison, depuis un mois que j'y circule. Je lui parlais de la tragédie extraordinaire que les esprits affirment s'y être passée, il y a plus de cinquante ans, quand la partie la plus vieille de la maison n'était qu'un petit cottage isolé au milieu de beaux vergers.

Tout en bavardant je suggérai que, si nous baissions les lumières, nous verrions peut-être quelque manifestation. Mme Corner abonda dans mon sens, et alla même jusqu'à m'offrir une séance de cabinet, si je pouvais en improviser un. Il est inutile de dire que je saisis avec empressement cette offre bien inattendue, et j'allai chercher aussitôt une chaise cannée, que je plaçai dans l'embrasure d'une grande fenêtre de la salle à manger, derrière les grands rideaux de peluche. Je plaçai au milieu de la fenêtre un paravent ouvert, et tirai les rideaux par dessus, en laissant une petite ouverture au centre, dans le haut, pour l'aération,

D'un côté des rideaux il n'y avait aucune issue, mon grand piano étant placé tout contre, de l'autre côté le rideau pendait librement jusqu'au parquet pour laisser passage aux formes.

En peu d'instants tout ce qui était nécessaire fut prêt. A l'autre bout de la chambre je laissai un bec de gaz baissé qui brûla pendant toute la séance. Le médium était ainsi dans l'obscurité complète, une faible lumière tombait sur le côté gauche du cabinet en face duquel nous étions assis. Mme Corner que mes préparatifs improvisés amusaient beaucoup, s'assit à l'intérieur des rideaux, et fut rapidement entransée. Le petit cercle, composé de Mme Lisle, M. Knowles, mon fils et moi, avança aussitôt ses chaises devant le cabinet.

Je dois dire ici que M. Knowles possède un fort pouvoir médianimique; grâce à des séances qu'il a eues quotidiennement avec moi depuis Noël, il s'est rapidement développé et est devenu petit à petit médium à transe et clairvoyant. D'autres médiums seront peut-être bien aises d'apprendre ici ma façon de procéder.

(1) Mme Corner est la Florence Cook de William Crookes et de l'Esprit Katie King. N. du Trad.)

En septembre dernier, je découvris que je pouvais magnétiser M. Knowles, et je le fis fréquemment et avec succès pour alléger de fortes douleurs de tête dont il souffrait. Il est intéressant de noter que ces douleurs ont complètement disparu depuis que sa médiumnité s'est définitivement développée. Quand il est dans l'état de passivité mentale où le met la magnétisation, il paraît posséder, et cela sans aucune suggestion de ma part, la faculté nouvelle de pouvoir converser avec, semble-t-il, des Intelligences invisibles. Un jour, je remarquai qu'il saisissait avec violence les objets à sa portée, et les agitait en manifestant une émotion violente, pendant que des larmes coulaient sur ses joues. Grandement inquiète, je demandais à Mme Hawkins de nous donner une séance, et quand il fut dans cet état de désolation, elle décrivit par clairvoyance son frère, debout près de lui et lui tenant la main. Elle vit aussi d'autres Esprits qui, tous, furent reconnus par lui ou par moi.

Cela me décida à le développer dans les séances régulières, et le premier progrès fut que j'obtins des réponses intelligentes de M. Knowles. quand il était magnétisé. Ces réponses étaient données par l'écriture automatique, chaque Esprit signait les communications qu'il donnait, dans lesquelles il traitait de sujets personnels et intimes. Grandement encouragée par ce succès, je me décidai à faire de ce monsieur un médium « contrôlé », et, jour par jour, patiemment, je le magnétisai de moins en moins, tandis que de son côté l'influence spirituelle prenait plus d'importance et s'emparait mieux de lui.

Nous persévérâmes ainsi, jusqu'au jour, bien inattendu, où j'eus la surprise de le voir contrôlé subitement, au grand effroi d'une dame non spirite qui était là et s'enfuit, précipitamment (1).

Depuis lors, M. Knowles a progressé rapidement, et comme nous continuons toujours nos séances quotidiennes et que sa médiumnité est solidement établie, j'ai grand espoir pour l'avenir, et je suis très reconnaissante à Mme Hawkins, que je connais depuis des années, et que je sais être un des médiums les plus hautement doués, et travaillant de la façon la plus utile dans l'intérêt du spiritualisme. Elle a toujours pris le plus aimable intérêt à mes efforts, et nous a donné de fréquentes séances, quand elle disposait de son temps, et sans accepter de rétribution.

Donc, le jeudi 17 août, jour de notre séance avec Mme Corner, M. Knowles était capable de voir à travers les rideaux et pouvait suivre à l'intérieur, et de tout près, le travail des Esprits. Il vit ainsi des bras et des visages se former et se dissiper.

Il est inutile que je m'appesantisse sur les phénomènes ordinaires que l'on obtient des Esprits de cabinet de Mme Corner. Je mentionnerai seule-

(1) Ce récit est très remarquable comme démonstration des relations qui rattachent au spiritisme les phénomènes du magnétisme et de la suggestion (N. du trad.).

ment que « Marie », sortit plusieurs fois, considérablement plus grande et plus grosse que le médium. Mais le principal intérêt pour moi fut la matérialisation partielle du frère tant regretté de M. Knowles, ce frère mourut en juillet de l'année dernière, encore jeune et sans que rien fit présager sa fin, à la suite d'une opération inévitable qu'il subit à un côté du visage.

La séance durait depuis quelque temps, lorsque M. Knowles, devenant soudain très agité, s'écria : « Je vois Jack derrière les rideaux », et comme il parlait, une forte main aux doigts allongés, une main d'homme incontestablement, sortit du rideau, avec le bras matérialisé jusqu'à l'épaule. Elle fit avec les doigts des signes à M. Knowles, qui se leva pour la saisir. Il nous expliqua par la suite qu'à ce moment il avait prié mentalement son frère de lui donner une seconde preuve d'identité par un signe qui ne fut connu que de lui, et il paraît que quand il prit la main de l'Esprit, celui-ci lui donna le premier et le troisième signes de reconnaissance maçonnique.

On nous dit alors de nous asseoir tranquillement, et M. Knowles put voir la forme de son frère, aidée de « Marie », essayant de se matérialiser derrière les rideaux. Soudain le rideau fut écarté et devant nous, comme sortant du plancher, nous vîmes la partie supérieure de la forme matérialisée. Le visage avait les traits bien définis, mais présentant un aspect vaporeux et transparent, et sur la joue droite était une petite emplâtre, blanche et compacte, couvrant exactement la place que l'opération chirurgicale avait défigurée. Les mâchoires s'agitaient rapidement en produisant un bruit étrange de respiration. Nous vîmes et nous entendîmes tout cela, et M. Knowles reconnut le visage de son frère. De nouveau, cette forme reparut, et ce fut un spectable pénible de voir les efforts terribles qu'elle faisait pour articuler. Après la séance, l'Esprit prit possession de M. Knowles, et expliqua que certaines difficultés ne pouvaient être surmontées de prime abord, mais il paraissait très heureux d'avoir pu obtenir déjà un tel résultat.

Mme Corner a eu besoin, récemment, de prendre du repos, et je le comprends ; elle n'était donc certainement pas venue chez nous avec l'intention de donner une séance. En ce moment elle semble en bon état physique et moral; on sent en sa présence une force magnétique extraordinaire, et comme dans la maison où je suis il semble y avoir aussi beaucoup de pouvoir physique, je me propose de former un petit cercle d'amis et de tenir des séances régulières en septembre.

Comme conclusion, je me déclare extrêmement reconnaissante d'avoir pu assister à la matérialisation évidente d'un de mes amis, dans ma propre maison. Cette preuve importante doit donner une nouvelle force à la conviction toujours croissante que le retour des Esprits est une *réalité*, et que la communication entre nous et ceux que nous aimons peut exister et existe certainement,

« Ils ne sont pas partis, ils nous ont précédés. » EFFIE BATHE.

Hurstborne Lodge, Ashchurch Park Villas Goldhawk-Road W.

Pour la traduction. G. BÉRA.

COMMUNICATIONS AVEC MARS

Pourrons-nous jamais communiquer avec Mars ?

That is the question!

On sait qu'il existe une dotation importante, fondée par une âme généreuse, pour récompenser dignement l'inventeur audacieux qui saura mettre en communication les habitants de la terre avec ceux d'une autre planète.

M. A. Mercier, membre de la Société astronomique de France, si je m'en rapporte à une curieuse brochure : « Communication avec Mars », pourrait bien quelque jour recevoir une allocation méritée sur la fondation que je viens de signaler.

Sans avoir résolu pratiquement le problème, il indique en quelle voie il convient de poursuivre sa solution. Après avoir lu le titre de la brochure, un doute très prononcé, des plus sceptiques; nous a envahi, mais après avoir lu la brochure, elle-même, nous avouons que le travail de M. Mercier nous a paru très intéressant, sinon concluant.

En tous cas, le projet n'est pas banal et nous avouons qu'il y a quelques années, il aurait été accueilli par une explosion de propos hilares et fortement sceptiques.

Mais aujourd'hui, après la découverte de la télégraphie sans fils, de la radiographie, de la suggestion mentale, etc., etc.; les inventions les plus extraordinaires ne sont plus tournées en ridicule et les grands inventeurs ont immédiatement les sympathies des hommes de progrès.

Disons,cependant, que les moyens physiques, qu'on pourra inventer pour arriver à une communication avec Mars, nous paraissent tous devoir échouer et voici pourquoi.

Quatorze millions de lieues nous séparent de Mars, alors que cette planète est la plus rapprochée de nous, il faudrait donc trouver des lunettes absolument fantastiques pour nous permettre de voir, avec certains détails, ce qui se passe dans Mars.

Avec nos appareils actuels, nous distinguons parfaitement sur l'hémisphère éclairé de Mars, des îles, des terres, dont la superficie ne serait guère plus considérable que celles de la Sicile. Des astronomes même y voient parfaitement des canaux.

Se basant sur ces faits, bien des personnes croient qu'en échelonnant des feux sur une surface d'une grande étendue, de manière à former des lignes géométriques plus ou moins mobiles, on arriverait à constituer un système de signaux, que les habitants de Mars apercevraient facilement.

Mais comment pourraient-ils nous répondre ?

Voilà encore un terrible point d'interrogation.

Aussi pensons-nous qu'à l'heure actuelle, la science ne peut fournir des moyens mécaniques assez puissants et assez parfaits pour nous permettre de communiquer avec nos frères les Marsiens ou encore avec ceux d'autres planètes.

Il faudrait donc, d'après nous, combiner les moyens mécaniques avec des moyens psychiques.Ce n'est qu'à l'aide de ces derniers,pensons-nous,qu'on pourra atteindre des résultats vraiment sérieux.

Il faudrait, par exemple, employer un bon psychomètre pour savoir ce qui se passe dans Mars, pour connaître les us et coutumes de ses habitants, enfin pour imaginer un mode quelconque de correspondance.

Par la psychométrie seule, nous avons tenté quelques essais et nous avons obtenu des descriptions d'une planète tellement étourdissantes, tellement fantastiques, que si nous les faisions connaître, on nous traiterait probablement de fou; aussi nous cherchons, nous travaillons, et quand nous aurons une étude d'ensemble contrôlée par plusieurs psychomètres, nous publierons notre étude en disant toutefois au lecteur : « Tout ce qui suit a été vu et décrit par un excellent clairvoyant; mais si ton esprit ne peut accepter comme vrai, ce qui est décrit dans le présent travail, eh bien, suppose qu'il ne s'agit dans l'espèce que d'un roman à la Jules Verne, ou d'un roman de M. A. B. *Voyage en astral* (1).

E. Bosc.

CONTRIBUTION DES FAITS POUR LA SOLUTION DU PROBLÈME

POUR OU CONTRE LE SPIRITISME

Genève, 18 septembre 1899.

Cher Monsieur Falcomer, frère en spiritisme,

Je pense que votre travail sera excellent pour venir à l'appui d'autres recherches scientifiques faites par les de Rochas, Richet, Dariex, etc.

On peut supposer que le phénomène purement physique est actuellement constaté, de telle sorte que seuls, ceux qui veulent absolument fermer les yeux à la lumière, ne les admettrons pas. C'est donc là la cause qui est maintenant à élucider. Tout l'effort des savants matérialistes tend maintenant à faire endosser, à ce qu'ils appellent l'*inconscient*, la provenance des communications.

Comment cet inconscient peut-il produire les phénomènes de déplacements d'objets, de matérialisations, d'écritures dans des ardoises fermées, et tant d'autres où le fait matériel s'allie au fait intelligent? C'est là un phénomène de la crédulité de l'incrédulité qui me semble aussi extraordinaire, que l'admission pure et simple de ceux qui sont affirmés par tant de témoins dignes de foi.

Mais il est nécessaire de multiplier les affirmations; aussi, des expériences telles que celles que vous avez poursuivies si minutieusement, rendront-elles des services incontestables pour l'avancement de notre sainte cause. Encore faut-il avoir affaire à des investigateurs qui veuillent croire sans avoir vu, ou qui prennent la peine de se livrer à des expériences similaires dans le but de les contrôler.

Les expériences personnelles seules ont du poids et vous vous rendez certainement compte, Monsieur, de la différence existant entre ce que vous avez vu de vos yeux et entendu de vos oreilles et les phénomènes du même genre dont vous avez pu lire les rapports ou dont vous avez entendu parler.

Une réflexion que j'ai faite, est celle-ci : La prédiction de l'apostolat futur de M. le professeur Falcomer, n'a-t-elle pas pu exercer une influence sur sa détermination de prendre cette cause en mains avec tant de persévérance?

Les communications morales sont excellentes, peu importe qu'elles émanent de

(1) Ceux de nos lecteurs qui voudraient lire l'étude (communication avec Mars, ou souscrire à l'œuvre de M. A. Mercier, n'auraient qu'à lui écrire de notre part, 3, *rue de La Hire*, à Orléans) (*Loiret*).

l'Esprit Giovanni ou de tout autre Esprit. Elles auront leur utilité vis-à-vis de ceux qui trouvent futiles les phénomènes ordinaires et peuvent convertir, non pas une — comme vous le désirez modestement — mais bien des personnes.

Ces communications sont, en définitive, ce qu'il y a de plus nécessaire à faire entendre à notre génération *gangrenée*, comme le prouvent tant de scandales contemporains.

Beaucoup ne voudront pas s'y intéresser... il n'y a pas là d'argent à gagner. Mais, à mesure que la conviction se fera que tout n'est pas fini avec cette vie, et que chacun récoltera selon ce qu'il aura semé, une transformation s'opérera dans les idées et dans la marche de l'humanité.

Vous y aurez contribué pour votre part, et, en ce qui me concerne, je ne peux que vous en féliciter et espérer que vous poursuivrez cette tâche d'utilité primordiale.

Veuillez agréer mes sentiments respectueux, Louis Gardy.

L'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage*, autorisée par l'Etat en 1895, rouvrira ses cours le lundi 23 octobre. Ceux qui désirent profiter de cet enseignement doivent se faire inscrire de 1 heure à 4 heures, à la direction de l'Ecole, 23, rue Saint-Merri, Paris.

CONVICTION N'EST PAS CRÉDULITÉ

Réponse a G. B.

Cuique Suum.

Sous ce titre et s'appuyant sur l'autorité du Dr Hodgson, l'auteur G. B. d'un article publié dans la *Revue Spirite* du mois de septembre, fait à l'égard de la médiumnité et surtout de l'honnêteté des sœurs Bangs, de Chicago, des insinuations contre lesquelles je proteste énergiquement car elles sont d'autant moins méritées que j'ai de bonnes et sérieuses raisons pour prouver que la controverse qui a été soulevée à leur sujet, entre le Dr Hodgson et « Questor vitæ » du « London Light », est loin d'avoir été décidée en faveur du premier.

Il est évident pour moi, que G. B. n'a lu qu'une page de l'histoire de la vie des sœurs Bangs et qu'il a négligé de tourner les autres feuillets, sans cela il n'aurait pas, j'aime à le croire, traité trop vite une question d'une si haute importance, qui touche de si près à la réputation de médiums qui ont donné d'abondantes preuves des facultés psychiques transcendantes dont elles sont douées.

G. B. pourra, pour s'éclairer, consulter les témoignages fournis par les meilleures autorités des Etats-Unis, telles que le Dr J. B. Peebles, le vétéran

des spiritualistes américains, connu et honoré du monde entier. L'écrivain et conférencier Lyman C. Howe, et l'éditeur du « Progressive Thinker », de Chicago, M. G. R. Francis, et d'autres... avec lesquels je serai fort aise de le mettre en rapport, s'il le désire. En outre, s'il veut bien se donner la peine de lire les séances que j'ai eues, moi-même, avec miss May Bangs, en juin 1897, et dont un compte rendu détaillé a été fait, au n° 2 des *Annales Psychiques*, en mars-avril 1898, il y trouvera matière à réflexion, et peut-être, qu'alors, ses yeux s'ouvriront à la lumière et qu'il fera un grand *meâ culpâ*.

Toutes les expériences dont je parle ont été faites en pleine lumière du jour et sous le contrôle le plus sévère et le plus minutieux, de façon à rendre toute fraude impossible et à donner aux phénomènes produits leur caractère réel de vérité.

Mais si, malgré toutes ces évidences, G. B. s'obstinait à persister dans son affirmation, je ne pourrais que lui conseiller de prendre le premier steamer en partance pour New-York et d'aller s'assurer *de visu* si le genre de manifestations obtenues avec l'aide des sœurs Bangs appartient, oui ou non, à la série des tours de prestidigitation mentionnés par M. Robinson, de New-York, dans son ouvrage *Ecriture directe et phénomènes du même ordre*. La connaissance de la vérité vaut bien la peine qu'on s'impose ce petit sacrifice !

Ces lignes m'ont été inspirées, dans le double but d'être utile à la noble cause à laquelle j'ai déjà consacré plusieurs années de ma vie, et de faire la lumière sur une accusation où la calomnie a joué le plus grand rôle.

Je conclus en disant que lors même qu'il serait prouvé que l'une ou l'autre des sœurs Bangs, ou toutes deux, ou un médium quelconque, ayant perdu ses facultés médianimiques, s'est servi de moyens frauduleux, soit par vanité, soit par esprit de lucre, on ne serait pas encore autorisé à frapper le coupable d'ostracisme et à conclure qu'il n'a jamais produit que de la supercherie.

G. B. fera bien de lire les nombreux et intéressants articles qui ont été écrits sur la médiumnité, tant en français qu'en anglais, pour comprendre les nombreuses et délicates variations auxquelles sont soumis tous ceux qui possèdent cette faculté psychique. PROFESSEUR C. MOUTONNIER.

LA VIE DE JÉSUS : M. le Capitaine Ernesto Volpi, l'honorable directeur du *Vessillo spiritista* à Vercelli (Italie), a traduit *La Vie de Jésus*, éditée jadis par René-Caillié ; notre confrère du *Vessillo*, ardent admirateur de cette œuvre médianimique d'une spirite lyonnaise, a voulu que ce volume ne soit pas oublié, car, selon lui,

elle caractérise mieux que toute autre, l'existence de grand missionnaire de Galilée; aussi l'édition italienne a-t-elle été offerte à toute la presse spirite.

Nous avions reçu ce volume, et notre ami, M. F. O... nous avait promis d'en faire un compte-rendu pour la *Revue Spirite*; or, malgré nos démarches, nous n'avons eu ni le compte-rendu, ni le volume. Ce fait explique pourquoi, nous n'avons encore pu parler de ce volume. M. E. Volpi, doit bien penser, ce semble, que nous avons été mis dans l'impossibilité de le faire et nous le regrettons, car M. E. Volpi est un homme de bonne volonté, qui mérite toute sympathie. Ce volume, si intéressant, coûte 2 fr. 25. S'adresser à M. le Capitaine Ernesto Volpi, à Vercelli, Piémont, Italie.

VILLA CARMEN

Mustapha. Alger, le 6 septembre 1899. — Nous soussignés déclarons sur l'honneur ce qui suit :

Mme la Générale Carmencita Noël lisait dans la chambre réservée au Général; Maurice, son fils, écrivait auprès d'elle, quand ils entendirent le bruit d'une explosion violente.

Leur nouveau domestique Ahmed, jeune Maure âgé de 16 ans environ, se présenta devant eux, les yeux fixes, le visage rigide. Il assura que se trouvant dans le cabinet de toilette de Madame, un esprit lui était apparu. C'était une femme en noir qui lui avait ordonné de toucher à l'appareil à gaz pour l'eau chaude, auquel il ne connaissait rien, mais il fut forcé d'obéir, d'où s'en suivit l'explosion.

Cette femme noire lui en voulait, ajoutait-il, elle lui était déjà apparue dans la cave et l'avait battu parce qu'il faisait mal son service !

En l'absence du Général, Mme la Générale, effrayée de l'état du domestique, fit appeler M. Homps, qui se trouvait chez elle occupé à transformer une chambre en armoire garde-robes. M. Homps vint aussitôt. Il est très bon médium. L'Arabe lui répéta sa déclaration.

Alors la Générale, Maurice, M. Homps, virent tous trois ce fait extraordinaire. *Ahmed était entré dans la chambre avec les joues lisses de son âge. Pendant qu'il causait, les trois témoins virent apparaître, d'abord sur une joue, puis sur la seconde, trois marques profondes, sur chaque joue comme des coups de griffes. Ces marques se creusèrent, se mirent à saigner si fort, que le sang coula sur les vêtements du jeune garçon.* D'après lui, c'était la femme en noir qui le punissait encore. Nous apprîmes ensuite, par un autre médium, que cette femme était la grand-mère du jeune Maure.

MADAME LA GÉNÉRALE CARMENCITA NOEL
HIPPOLYTE HOMPS. MAURICE NOEL.

STRADA

DANTON LE MAGNANIME ET LE PARIS DE L'ÈRE DE LA SCIENCE (1)

I

Strada, le puissant génie qui honore la France et la place au premier rang des nations, Strada, ce créateur infatigable, vient de faire paraître, quoique malade. les deux volumes nommés ci-dessus.

L'illustre vieillard est à la fois philosophe, historien, fondateur de religion, poète et peintre, Pour parler congrûment de lui un volume suffirait à peine.

En tant que philosophe, il n'est rien moins que le digue continuateur d'Aristote, d'Abeilard, de Rabelais, de Bacon, de Descartes, de Pascal, de Voltaire et de Comte. Il les résume tous. Il les corrige, les complète, les parachève et les unit. Son *Ultimum organum*, paru en 1865, le place au-dessus d'eux. Dans ce livre, il a résolu le problème de la méthode ; il l'a faite science.

Avant lui, l'esprit humain n'avait jamais eu la notion claire et scientifique de l'ordre et du jeu naturel de ses facultés. Il a cherché rarement à se rendre compte comment il opérait et lorsqu'il l'a fait, il en a eu une notion tronquée, incomplète et erronée. Avec Aristote et Abeilard, il fait du syllogisme, qui n'est qu'un instrument méthodique, son critérium. Avec Rabelais, Bacon et Comte, il fait de l'expérience, qui n'est encore qu'un instrument méthodique, son critérium. Avec Descartes, il s'institue lui-même son propre critérium. En effet, l'*évidence* n'est autre que l'esprit *voyant*, autrement dit la raison. La *conscience* critérium de Voltaire n'est qu'une *évidence morale*. Si l'homme a valeur de critérium, il est Dieu. Car, un critérium n'est critérium que parce qu'il est tenu pour *infaillible*. Dès l'instant où il n'est plus tenu pour tel, il cesse d'être critérium.

Strada a trouvé le seul critérium qui soit réellement infaillible, donc scientifique. Ce critérium, substitué à tous les autres, fera l'équilibre et l'unité des sciences.

C'est la méthode que la vérité en soi se fait humaine. Elle est donc la première des sciences. Elle régit toutes les autres. Elle est leur axe et leur pivot. C'est pourquoi dans l'œuvre colossale de Strada tout se rattache à sa méthode. Sa *Loi de l'Histoire* et sa *Religion de la Science et de l'Esprit pur* en découlent comme en découlent aussi sa métaphysique, sa science de la morale et sa science des sociétés encore à paraître.

Le critérium détermine la méthode de penser ; donc il est le principe inspirateur et directeur de tous les développements humains. Toute civilisation, toute société porte le sceau de son critérium. Le critérium scientifique étant

(1) Au Temple de la Religion de la Science, 74, avenue Henri-Martin.

trouvé. les sociétés pourront être ordonnées scientifiquement. Elles seront équilibrées comme la science.

Tout *médiateur* est critérium de certitude. Le critérium scientifique est donc le médiateur de la religion, de la science et, par conséquent, sa base. Otez le médiateur d'une religion, elle sera décapitée.

L'*Epopée humaine* et les tableaux — au nombre de cinq cents environ — sont l'illustration et le développement poétique et pictural de l'œuvre en prose.

Je ne dirai rien des tableaux, les ayant à peine entrevus. Quant à l'*Epopée humaine*, c'est l'histoire de l'humanité, condensée en une trentaine de drames, dont chacun est la synthèse d'une époque, d'un âge, d'une période, d'un moment critique, une étape de sa marche géante à travers les temps. Strada a donc fait ce que n'avaient pu faire Lamartine et Hugo.

Le plan de chaque drame est presque toujours le même. D'abord une préface, puis des chants épiques et lyriques, ensuite le drame proprement dit qui se compose de cinq actes, coupés par des intermèdes lyriques, enfin, des chants épiques et lyriques le terminent comme ils le commencent. La préface et les chants épiques et lyriques sont des recueillements ou des commentaires du drame qui, en même temps qu'ils l'expliquent, le rattachent à celui qui précède et à celui qui suit.

Ainsi s'enchaînent logiquement et se relient étroitement en une puissante unité, toutes les parties de l'œuvre immense. On comprendra qu'il fallait un cerveau extraordinairement vaste et profond pour la concevoir et la réaliser.

II

Le DANTON est le deuxième drame de la Tétralogie : *la Révolution française*. Le premier est *Mirabeau*, le troisième *Robespierre* et le quatrième *Napoléon*.

Strada divise la Révolution française en trois époques :

« PREMIÈRE ÉPOQUE. — La Révolution est monarchique. Tous, même Marat, veulent un roi pour représenter le pouvoir exécutif. Mais tous veulent des réformes d'un libéralisme qui varie depuis les constitutionnels de La Fayette jusqu'aux propositions utopiques des clubs. Tous parlent au nom de la Constitution.

« Mirabeau est le représentant de cette phase. On peut dire qu'il est tribun du peuple, tribun du Roi.

« DEUXIÈME ÉPOQUE. — La Révolution est républicaine avec des nuances très variées depuis la Gironde, Danton, Carnot et Cambon, jusqu'aux développements socialistes des Ange, Chalier et Babœuf.

« La Gironde, Danton, Carnot et Cambon représentent cette phase. C'est le vrai noyau de la Révolution. Ces trois génies sont une trinité imbrisable. Je ne vois pas une grande idée qui ne leur soit commune. Les doctrines socialistes n'ont qu'une influence infinitésimale,

« TROISIÈME ÉPOQUE. — La Révolution est dictatoriale. La trinité Robes-

pierre, Saint-Just et Couthon représente cette phase. C'est la dictature tuant la République (1). »

Napoléon est la conclusion de la Révolution.

Strada, dans son premier drame, lave Mirabeau des imputations calomnieuses dont l'histoire l'accable encore. Mirabeau ne fut pas un vendu, un traître. Il n'était pas républicain, il est vrai, mais, avec variantes, un réformateur à la Turgot. On ne peut donc lui faire un crime d'avoir été un agent du Roi, puisque sa conviction était la nécessité d'un pouvoir exécutif royal; puisque son but était d'organiser cet équilibre du Roi et de la liberté, but qui semble être celui de tous dans la première phase, car tous en appelaient à la Constitution (2) ».

Danton, que Strada, après Royer-Collard, appelle le *Magnanime*, est aussi un calomnié de l'histoire :

« Les mensonges de Robespierre pèsent encore sur la mémoire du généreux tribun. Mais Robespierre était le calomniateur infatigable, universel, d'audace cynique. Tout le monde le sait, même ses partisans, car il en a, le croirait-on? Michelet est pusillanime devant Danton. Il faut presque du courage pour réhabiliter le formidable orateur.

« Danton est un enthousiaste, un convaincu :

« Il voit en grand homme d'Etat; il a l'action spontanée ; il lui manque une qualité : la tactique.

« Danton trouvait le remède pratique à toutes les situations. Il exposait l'idée, le projet d'organisation, avec un courage, une justesse, une précision, une droiture, une éloquence admirables.

« Pas de massacre, un tribunal de justice; pas de dictature, pas de désordre, un gouvernement, etc... Mais s'il voit qu'on n'exécute pas sa pensée, il se décourage, se fait donner une mission en Belgique, s'éloigne de Mme Roland, s'enfuit à la campagne avec sa famille, se laisse tuer.

« La puissance de conception organisatrice, le découragement dans la lutte suivie, dans la mise en œuvre, c'est Danton. Contempteur de la ruse, il laissait Robespierre, le maître de tactique, escamoter ses institutions sauveuses.

« Michelet croit à des lâchetés en Danton. Non, ce grand esprit est le courage même; mais il n'est pas comme le ferait supposer sa nature de taureau-homme, un lutteur, surtout un lutteur de basse espèce. C'est un doux auquel la ténacité, la duplicité, les feintes de la lutte répugnent. Il méprise la tactique. Du haut de ses conceptions, il dédaigne Robespierre pour cette raison plus encore peut-être que pour ses vices. Ce métier de fourmi est antipathique à cet aigle.

« C'est le caractère français et l'anglais, en présence. Le sort de Danton est une grande leçon pour nous, vis-à-vis de l'astuce anglaise et allemande.

(1) *Mirabeau*, préface n° 9.

(2) *Ibid.*, préface, p. 10.

Nous devons y penser constamment, profondément (1). »

Danton fit le 20 juin et le 10 août, avec la partie avancée de la Gironde, mais non les massacres de septembre. Au contraire, « il a tout fait pour les empêcher. Quand le crime a été commencé, il a tout fait pour le limiter ; il a arrêté son développement.

« Il en a accepté la responsabilité, dira-t-on. Oui, sans doute ; et c'est le plus grand exemple de magnanimité peut-être que l'homme ait donné dans tous les temps : la guerre civile et étrangère menaçait ; l'Etat devait paraître la puissance invincible, non la faiblesse devant quelques massacreurs, qu'on ne pouvait frapper sans péril pour la patrie (2). »

« Toutes les pièces connues, dit ailleurs encore Strada, montrent que Robespierre a la responsabilité de septembre avec Marat. Il inaugurait l'ère de tuerie. Danton, au contraire, a cherché à l'empêcher, N'y parvenant pas, il a envoyé Maillard établir la justice s'il le pouvait. Lui-même, il courait au Champ de Mars assembler les jeunes désœuvrés qu'on aurait pu entraîner. Il les poussait à la frontière par l'exaltation patriotique. Il enraya donc les massacres autant qu'il était possible. La justice viendra sur ce grand homme qui méprisait de se défendre des calomnies, ne songeant qu'au bien. Que Mme Roland fût coupable envers lui et envers la France de le juger si légèrement ! Combien d'historiens ne voient encore que par elle ! (3) »

Robespierre, ce dictateur pape, comme l'appelle Strada, tua la République.

Si la Gironde avait accepté l'alliance que lui proposait Danton, la République aurait été sauvée. Vergniaud seul la désirait. Mme Roland la refusa. D'ailleurs « la Gironde voulait une République étroite, vouée à la banqueroute et à la chute par la guerre défensive, tandis que Danton, Cambon et Carnot, appliquant dans toute leur portée les *Droits de l'homme* à l'humanité, voulaient la guerre d'invasion, délivrant les peuples en les soulevant contre les rois. Cette guerre aurait été peu coûteuse comme le prouvait Cambon. Elle aurait établi la liberté universelle par la Fédération des peuples. C'était la réalisation de l'idéal de la France. Elle était possible alors, avec l'enthousiasme que causait chez les opprimés cette inspiration française (4). »

Danton, Carnot et Cambon, qui formaient une véritable trinité comme Robespierre, Saint-Just et Couthon, furent, avec ceux qui les suivaient, les seuls qui eurent le haut idéal de la Révolution : l'unité des hommes par la Fédération universelle des peuples. Ils l'auraient réalisé, si, comme il vient d'être dit, la Gironde avait prêté son concours. On doit cependant ajouter une autre cause d'insuccès : la trinité Danton, Carnot et Cambon n'avait pas

(1) *Danton*, pp. 7 et 8.
(2) *Ibid.*, p. 12.
(3) *Mirabeau*, p. 15.
(4) *Danton*, p. 10.

« le lien de la tactique unique ». Ces esprits généreux étaient unis « par le but, les sentiments, les idées et les projets, plus que par la poursuite de ces idées identiques, souvent sublimes » (1). La trinité Robespierre, Saint-Just et Couthon qui n'était qu'une « entente, une conjuration de tactique égoïste, toujours active, » (2) devait triompher pour notre malheur et celui de l'humanité.

Le grand drame qu'est la Révolution montre, à nu, la bataille des critériums.

Sous la Constituante, on voit aux prises les vieux partis et les indépendants. Les premiers ont pour critérium *la foi au roi et au clergé*, les derniers, *la raison*. Dès le début, le critérium fidéiste est le plus fort, mais le critérium rationaliste prend peu à peu le dessus. Sous la Législative, la lutte continue. Avec la proclamation de la République, la *raison* triomphe tout à fait; elle est même déifiée un peu plus tard. Mais la *raison* critérium, c'est le *moi* critérium s'opposant aux autres *mois* également critériums, c'est la guerre des partis et leur émiettement, c'est le désordre et l'anarchie. Un *moi* plus fort, plus tenace, plus audacieux que les autres *mois*, assuré de la complicité d'autres *mois*, s'impose aux autres et prend le pouvoir. C'est Robespierre. Mais tous les *mois* ne sont pas encore mûrs pour la dictature; ils ne sont pas tombés assez bas; ils se révoltent; Robespierre meurt. Après lui, la lutte continue, mais les critériums fidéistes (foi royale, cléricale ou dictatoriale) prennent cette fois le dessus sur le critérium rationaliste. Bonaparte vient et recommence Robespierre avec plus de succès. Les cœurs étaient tombés plus bas et on était las de lutter. JACQUES BRIEU.

DE LA SUGGESTION MENTALE

A PROPOS DU NOUVEAU VOLUME DE M. A. B. « LA GRANDE DEVISE »

Ce roman qui ne roule que sur ce sujet le traite à fond, théoriquement et expérimentalement, comme nous allons voir.

La suggestion mentale a été à notre époque, l'objet d'études très suivies; elle a été étudiée, en effet, au triple point de vue scientifique, physiologique et juridique, aussi la suggestion commence à être connue sinon à fond, sous toutes ses faces, tout au moins dans ses grandes lignes.

Les savants et les personnes d'un esprit cultivé, qui se sont adonnés à l'étude de l'hypnose ou hypnotisme, du somnambulisme et de la suggestion connaissent des états divers, mais qui ne sont pas seulement de trois degrés : superficiels, moyens ou profonds, car l'hypnotisme comporte les états les plus variés, suivant la complexion et l'âge du sujet, suivant aussi le magné-

(1) et (2). *Ibid*, p. 15.

tiseur, suivant le milieu où il opère, suivant les conditions climatériques, etc., etc.

Comme on le voit, la questio est fort complexe, même pour ceux qui ont fait une étude approfondie de la suggestion; mais pour le public en général, même pour la masse intellectuelle, l'hypnotisme est encore un fait vague, indéterminé, d'une compréhension difficile, partant *inconnu*!...

Et cependant quantité de personnes voudraient bien connaître les phénomènes dont il est tant question aujourd'hui, même dans la conversation courante.

C'est pour complaire à ce public, pour l'instruire, pour répondre à ses désirs, que M. A. B. vraiment infatigable, a écrit le nouveau roman que nous avons l'honneur de présenter au public. Les lecteurs y verront figurer une jeune fille, un excellent sensitif qui devient un psychomètre remarquable.

Mais qu'est-ce donc qu'un *Psychomètre*? dira le lecteur.

Qu'est-ce donc que la *Psychométrie*?

Pour expliquer la valeur exacte de ces termes, nous aurons recours à un ouvrage d'une grande utilité pratique, dans lequel nous lisons :

« Le Psychomètre est un moyen de mesurer la valeur de l'âme, de l'intelligence; tel est le sens générique qui a été défini, pensons-nous, pour la première fois par Bonnet, à l'état de simple question : « le nombre des conséquences justes, dit ce philosophe, que différents esprits tirent du même principe, ne pourrait-il pas servir de fondement à la construction d'un *Psychomètre*, et ne peut-on pas présumer qu'un jour, on mesurera les esprits (sans jeu de mots) comme on mesure les corps » (1)..

Dans la langue occulte, ce terme est synonyme de *Médium*, de *Clairvoyant*, c'est-à-dire d'une individualité, qui dégageant de son corps son *Astral*, peut lire le passé, le présent et l'avenir.

En ce qui concerne la *Psychométrie* mous dirons que le même ouvrage (2) nous apprend que c'est la sensibilité extrême d'une personne, ce qui lui permet de se dégager de son corps, c'est-à-dire de faire sortir son astral et de voir ou plutôt prévoir les événements.

Voici la définition que Buchanam donne de cette faculté dans son *Manuel de Psychométrie* : « La Psychométrie est le développement et l'exercice de facultés divines dans l'homme. Cette sphère inexpliquée de l'intellect qui comprend les réponses oraculaires, analogues aux révélations des somnambules, les prophéties des Saints, les pronostics du Destin, les présages mystérieux, de mée que les impressions soudaines qui dirigent la conduite de beaucoup de personnes. »

La Psychométrie est, nous l'affirmons hautement, une *science réelle*,

(1) *Contemplations*, IV, 10.

(2) Dictionnaire d'orientalisme, d'*Occultisme et Psychologie*, V° *Psychométrie*; 2 vol. in-18, Paris, Chamuel, 5, rue de Savoie et à la librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques.

CERTAINE, INCONTESTABLE, nous avons eu l'accasion de voir et de constater des milliers d'exemples qui prouvent en faveur de la Psychométrie. Du reste la Psychométrie est vieille comme le monde et c'est bien à tort que l'on croit qu'elle a pris naissance à notre époque, que Buchanam de Boston, le Dr Huble-Schleinden, Louis Deinhard de Munich et autres savants modernes en sont les inventeurs (1).

Ajoutons que la Psychométrie est une dynamomètrie psychologique, c'est-à-dire un mode de mesurer la force psychique. ¡L'octivité nerveuse ou Neurique, que nous qualifions plus spécialement de *Psychique*, n'échappe point aux conditions physiques, elle est du reste soumise, en partie, à une loi toute mécanique dont nous pouvons intervertir l'ordre par des agents mécaniques.

« Beaucoup de personnes, dit Féret (1), seraient très surprises, si on leur disait que la force musculaire dépensée par un travail cérébral donné, est plus important que celle dépensée par un effort musculaire prolongé qui ne demande pas le concours du cerveau. Autrement dit, qu'un manouvrier dépense moins de force musculaire qu'un philosophe. »

Ceci est parfaitement vrai, nous l'avons constaté par nous-mêmes bien des fois en jardinant et en écrivant, alternativement.

On utilise la *Psychométrie* dans la psychologie expérimentale pour mesurer pour ainsi dire, les Etats de conscience. Le mode d'opérer des psychomètres est très variable. Par exemple, vous donnez une lettre à un Claivoyant et vous lui demandez de vous renseigner sur la personne qui l'a écrite. Un bon *Psychomètre*, prend la lettre, la lettre, la palpe, se recueille un moment, puis il vous décrit la personne, auteur de la lettre, il vous l'a dépeint admirablement au physique et au moral; il vous dit son âge, sa taille, sa complexion, son caractère, ses idées, ses pensées, etc., etc. Puis, il vous décrit la pièce dans laquelle la lettre a été écrite, vous donne la description de l'ameublement, enfin les détails les plus futiles et, chose plus curieuse, sans lire la lettre donnée, il vous dira en l'indiquant du doigt :

« Voici un passage où l'écrivain a dit une chose, qu'il ne pense pas. »

Nous venons de voir qu'un bon Psychomètre se contente de toucher, de palper une lettre ; mais parfois, d'autres portent la lettre sur leur front, au creux de leur estomac, du reste le mode d'opérer est très variable.

Un jour, nous nous trouvions chez une Dame de nos amies, qui venait de recevoir Ninoff le *Liseur de pensées*, c'est-à-dire qui est *Psychomètre*, et voici l'expérience curieuse que nous avons fait faire au *Médium russe*. Il nous avait demandé de penser à quelque chose et qu'il trouverait immédiatement l'objet auquel nous aurions pensé ; or nous demandâmes menta-

(1) Cf. — WILLIAM DENTON, *The soul of Things*, 3 vol. in-8° Wellesley, Massachusetts.

(1) *Comptes rendus de la Société ds Biologie*

lement à Ninoff de nous donner une carte de Membre fondateur de l'*Union des arts Décoratifs*, qui se trouvait dans notre porte-cartes dans *une poche*, mais sans penser à désigner mentalement celle-ci, aussi Ninoff repassa toutes nos poches en commençant par celles de notre gilet, puis de notre pantalon, de notre redingote; enfin, dans la poche intérieure de ce vêtement, il tira notre porte-cartes; l'ouvrit et chercha inutilement la carte; il nous dit alors d'appuyer notre index sur son front; immédiatement, ce contact nous mit en rapport fluidique directe avec lui, et il retira alors de notre porte-cartes, la carte pensée, perdue au milieu d'un grand nombres d'autres.

Examinons maintenant comment se produit le phénomène de Psychométrie. Disons tout d'abord que l'objet cherché établit une sorte de *lien* qui rattache le Psychomètre à la personne, à l'objet ou au milieu qu'il s'agit de décrire. — Or, l'occultisme nous apprend que tout est vibration, donc, si nous pensons fortement à quelque chose, nous faisons vibrer autour de nous la représentation, la pensée de cette chose et le Psychomètre, le Voyant, peut donc la décrire. Quand les pensées sont très fortement exprimées, elles produisent ce qu'on nomme dans la langue occultique, des *Clichés Akasiques*. Et de même que l'œil physique perçoit les clichés photographiques, de même la vue interne du Psychomètre lit les clichés de l'Astral, les *Clichés Akasiques* (1), car il a précisément la faculté de se mettre en harmonie (en rapport) avec les émanations fluidiques, avec les vibrations de l'Aither (2) dans les archives duquel sont enregistrées, d'une façon très sûre, très parfaite, bien que mystérieuse, toute l'activité cérébrale de l'homme, tous les événements, tous les faits quelconques !

On voit, par ce qui précède, que la vision de ces faits constitue une sorte de loi physique, qui bien qu'inconnue encore, n'en existe pas moins; aussi pouvons-nous dire en terminant ce qui concerne la Psychométrie que le Clairvoyant, que le Médium, le Psychomètre est un instrument parfait ultra-sensible, un véritable *Enregistreur* des vibrations de l'Aither du monde invisible, dont on a commencé dans ces temps modernes à n'en reconnaître l'existence que depuis un demi-siècle à peine, ce qui ne l'a pas empêché d'exister de toute éternité !

Pour nous, le bon Psychomètre explique les différentes personnalités que peut revêtir une Individualité, car l'homme n'est pas *Un*, mais divers ; il est variable, de là provient la grande difficulté de pouvoir établir d'une manière claire et précise, la *Responsabilité humaine*. En effet, suivant l'influence, le milieu, l'entourage, les idées, l'état de l'atmosphère même, une

(1) Ceux de nos lecteurs qui ignoraient ce qu'est l'*Akasa* n'auraient qu'à consulter ce terme dans le *Dictionnaire d'orientalisme, d'occultisme et de Psychologie*, Tome I, p. 52.

(2) Pour la définition de ce terme, consulter le même ouvrage que dans la note ci-dessus, de la page 45, à la page 52. Tome I.

individualité peut se montrer au même moment toute différente de ce qu'elle était la veille ou de ce qu'elle sera le lendemain. C'est cette propriété qui a été dénommée chez l'homme *Polyzoïsme*, c'est-à-dire l'homme à divers masques, l'homme à divers personnages, l'homme-Protée !

Ce que nous venons de dire n'est pas seulement une opinion personnelle ; cette opinion est au contraire partagée par un véritable savant, très compétent dans la question, par le Dr Durand de Gros, qui nous dit : « Il n'y a pas qu'un seul individu psychologique, qu'un seul Moi dans l'homme, il y en a une légion ; et les *faits de conscience* avérés comme tels, qui restent néanmoins étrangers à *notre* conscience se passent dans d'*autres* consciences associées à celle-ci dans l'organisme humain, en une hiérarchie anatomiquement représentée par des centres nerveux. »

Voilà une théorie scientifique (*le Polyzoïsme*) extrêmement originale, mais nullement subversive, car elle est solidement étayée sur l'observation physiologique de même que sur l'anatomie comparée (1); puisque nous avons parlé de M. Durand de Gros, nous devons ajouter que ce modeste savant a écrit 25 ans au moins, avant les fameuses *Expériences de la Salpêtrière*, un ouvrage sur l'hypnotisme, dénommé alors *Braidisme*, qui est encore aujourd'hui à la hauteur de la science sur cette question ; on peut donc consulter avec raison cet ouvrage (2) et considérer à bon droit M. Durand de Gros, comme l'introducteur en France du *Braidisme* ou Hypnotisme, qu'il avait étudié en Angleterre dès 1852.

Après cette digression, si nous revenons au roman de M. A. B., nous ajouterons que le jeune Docteur fit de son sujet (de la *Grande Denise*) non seulement un parfait Psychomètre, mais un instrument des plus dociles sous son pouvoir magnétique et fascinateur, faisant accomplir à la jeune fille toutes ses volontés à jour et à heures fixes : de là des péripéties très curieuses et d'un intérêt très attachant.

Ce haut sensitif, Denise, accomplit tous les caprices du Dr Dulac, mais cependant celui-ci ne peut jamais lui faire perpétrer le meurtre d'un chien, parce que cet acte était tout à fait antipathique à la jeune fille, répugnait à sa nature bonne et d'une douceur infinie.

La thèse soutenue dans le nouveau roman de M. A. B., thèse absolument scientifique, prouve donc que la personnalité conserve toujours une partie de son libre arbitre, même dans le cas de *pleine Suggestion* ; c'est ce qu

(1) Cette théorie a du reste été reconnue par un hommage solennel de M. Edmond Perrier, à l'Académie des sciences dans la séance du 4 mars 1895. — Cf. *Mémoires de l'Académie des sciences*.

(2) Cours théorique et pratique *de Braidisme ou Hypnotisme nerveux*, considéré dans ses rapports avec la psychologie, la physiologie et la pathologie, et dans ses applications à la médecine, à la chirurgie, à la physiologie expérimentale, à la médecine légale et à l'éducation, 1 vol. in-8°, Paris, Baillière, père et fils.

fait que les médecins admettent ce qu'ils nomment : *Une responsabilité limitée* (1).

Tout ce qui concerne la *Suggestion* et qui figure dans le roman de la *Grande Denise*, peut être considéré comme strictement scientifique, nous nous plaisons à l'affirmer encore et se trouve ainsi à la hauteur des connaissances actuelles sur la question (2), car notre auteur a pris pour devise :

Instruire en intéressant le lecteur.

C'est pour compléter des questions scientifiques fort complexes, mais très recherchées que l'auteur a écrit ce nouveau roman, de même qu'elle avait fait auparavant l'*Envoûtement* pour traiter à fond de cette pratique, ainsi que la Sorcellerie ; la *Dentellière du Puy* pour y développer la question de l'*Obsession*; de sorte que le lecteur qui lit les romans de M. A. B. a non seulement le plaisir de passer agréablement son temps, comme en lisant les romans ordinaires bien écrits et bien faits, mais encore, ce lecteur s'instruit sur ces intéressantes questions, qu'on dénommait autrefois merveilleuses et mystérieuses et sont aujourd'hui reconnues pour être tout bonnement scientifiques ; les romans de M. A. B. contenant de l'Occultisme et de l'Esotérisme apprennent ainsi au lecteur une des branches les plus recherchées dans le domaine intellectuel. Que de personnes, en effet, étudient à notre époque le merveilleux ou mieux l'*Occulte* qui coule à pleins bords dans les Romans Esotériques que nous venons de mentionner.

Encore un mot : pour compléter le volume, l'auteur a jugé à propos d'y ajouter un petit roman, LA POUPÉE MERVEILLEUSE, lequel roman explique jusqu'à un certain point le rôle qu'ont joué les *Dieux Lares*, dans l'*Antiquité*. Dans le roman en question, le Dieu Lare est une Poupée, c'est une sorte de *Manitou*, qui a été donné à une toute petite fille, en récompense de sa bonté, de sa charité et de son excellent petit cœur, c'est une Idylle véritable.

Or ce petit roman tend à prouver que le moyen d'être heureux dans cette vie et d'arriver à satisfaire une ambition modeste, c'est d'être bon, honnête, sincère et charitable ; tout cela se lit agréablement dans une affabulation curieuse et point banale ; disons en terminant qu'il ne faut pas lire les *Romans Esotériques* seulement dans la lettre, mais dans leur esprit, car ces œuvres font surtout penser et c'est la pensée seule qui fait que l'homme réalise l'adage socratique :

CONNAIS-TOI, TOI-MÊME! J. MARCUS DE VÈZE.

(1) Nous engageons le lecteur de lire au sujet de la *Responsabilité limitée*, le chapitre XV de la *Psychologie devant la science et les savants*, page 210 ; on y verra quelle est l'influence de la forte volonté sur un sujet. 1 vol. in-18, Paris, Chamuel, éditeur.

(2) Voir notamment les travaux d'Albert de Rochas, de Luys, de Durand de Gros, de Papus, de Fontenay, de Baraduc, et autres auteurs modernes.

A PROPOS DE THÉOSOPHIE

Bien des spiritualistes hésitaient à se faire recevoir membre de la *Société théosophique*, parce que disaient-ils, cette association n'avait été créé que pour encenser l'Angleterre et la seconder dans son mouvement envahisseur à travers le monde!...

Nous-mêmes, nous l'avouons, partagions en partie cette idée, c'est pourquoi nous sommes heureux d'annoncer que la France va bientôt posséder une branche à elle, c'est-à-dire qu'il va être créé une section française de la Société théosophique dont le siège principal est à Madras.

Pour atteindre ce but, il fallait que la France possédât au moins sept loges; or, aujourd'hui elle en possède beaucoup plus à Grenoble, à Marseille, à Toulon, à Nice et à Paris seulement, elle en a trois : *Le Disciple, L'Union, Le Sentier.*

La loge *Ananta* a été dissoute et remplacée par le *Disciple.*

Le secrétariat général de la Branche française sera établi à Paris rue Saint-Dominique, pensons-nous, et c'est à l'honorable Dr Pascal à qui est confié le poste de Secrétaire général.

Comme on voit, les œuvres d'utilité progressent lentement dans notre pays, mais enfin elles marchent, c'ést là le point essentiel.

Du reste, les spiritualistes ont toujours propagé fraternellement la Théosophie et ont même adressé des vœux de prospérité aux Théosophes. Nous nous bornerons à mentionner ici les paroles suivantes du regretté Grand Maître de la Rose-Croix.

« Qu'il soit permis à un enfant de l'Occident, humble héritier des traditions Judéo-Chrétiennes, d'adresser du fond de la Varaha Celtique, un fraternel et lointain hommages aux Adeptes de l'Himalaya. Il ne manquera pas d'y joindre ses félicitations et ses vœux à l'adresse de cette vaillante *Société Théosophique*, qui répand sur les Deux-Mondes, avec l'Ombre de ces rameaux croissants, les Doctrines de vérité, de justice et de paix. »

Les vœux de Stanislas de Guaïta (1) sont aujourd'hui exaucées et dans l'au-delà, il doit se réjouir du succès de la *Société de Théosophie,* dans notre pays.

E. B. (M. S. T.).

NOTE AUX JOURNAUX

Rappelons à l'attention de nos lecteurs un ouvrage qui a pour titre : *Causeries spirites.*

L'auteur, M. Charles Trufy, un convaincu mais non un mystique, n'a pas la prétention de présenter un catéchisme de spiritisme.

Son but, il ne le cache pas, est simplement de fortifier la foi spirite chez les *croyants* et d'essayer d'amener à cette foi les *non croyants.*

Qu'il atteigne ou n'atteigne pas ce but, la lecture de son livre n'en restera pas

(1) Essais des sciences maudites, T. I. *Au seuil du mystères*; page 184. 1 vol. in-8, Paris, G. Carré, 1890.

moins très intéressante, surtout en ce moment où les questions de l'occultisme sont un peu à l'ordre du jour.

Nous pouvons recommander cette lecture à tous, car M. Charles Trufy, modeste mais intelligent propagateur, a su éviter les abstractions de la métaphysique pour dans un langage simple mais clair, quelquefois familier et amusant, toujours compréhensible et par conséquent à la portée de tous, présenter sous forme de causeries, l'exposé de certains phénomènes physiologiques et psychologiques, d'études philosophiques et de recherches scientifiques se rattachant au spiritisme.

Ajoutons que pour favoriser la propagation des idées qu'il préconise, l'auteur à consenti à abaisser le prix de son livre (in-8), lequel est en vente, actuellement, 42, rue St-Jacques, au prix modique de 2 francs; port payé, 2 fr. 40. Librairie Leymarie.

Chacun, croyons-nous, trouvera satisfaction à lire *Causeries spirites*, de M. Charles Trufy.

LE CHRIST, LE CHRISTIANISME

ET LA RELIGION DE L'AVENIR

Par Henri Constant

Il me semble qu'après Renan, Strauss, Peyrat et une foule d'auteurs moins célèbres, il n'y avait plus rien à dire touchant la vie de Jésus : « Personnalité gigantesque, synonyme de la plus haute perfection humaine comme le dit l'auteur, H. Constant, pseudonyme qui voile une des illustrations d'un pays voisin.

Ce livre, de 400 pages écrites par un penseur, un érudit, un savant, sort des sentiers arides et ardus parcourus par tous ceux qui ont traité ce vaste sujet philosophique.

Dès les premiers chapitres l'on est entraîné par la description des diverses sectes : Esséniens, pharisiens, saducéens, etc. ; puis par la lutte soutenue et irréductible du *Christ réformateur*, *agressif* contre les hypocrites de l'époque.

Jésus assembla les foules et les patriotes juifs qui ne cessaient de s'insurger contre l'abjection romaine, et sut discipliner ces néo-socialistes qui le reconnurent comme leur chef « le messie », donnant le mot d'ordre : « Que la paix soit avec vous », en révolutionnant la Palestine.

Les princes, les riches, les prêtres prirent peur de cet *utopiste*; et grande fut leur colère en le voyant entrer à Jérusalem de façon triomphale,

Trahi par les siens, abandonné des masses parce qu'il prit le titre de fils de Dieu, il fut condamné et mis à mort.

Pris de pitié, non pour lui mais pour l'humanité, ce divin insurgé prévit l'anarchie, sa doctrine tronquée vit ses prêtres prévaricateurs marchands abandonner ses enseignements; et, dans l'illumination spirituelle qui précède la mort du juste, il pria son père d'éloigner de lui ce calice. Prélimi-

naires attachants, de même que le procès décrit par l'auteur en historien impartial et sévère qui commente, discute et éclaire ce sombre drame d'un innocent aux prises avec des forces éphémères.

Dans la deuxième partie, M. H. Constant dissèque, analyse le christianisme à travers les sombres épopées des siècles ; il dresse un tableau synoptique des sectes religieuses du monde dans ses grandes divisions, car leur énumération prendrait un volume. 500 millions de chrétiens sur 1 milliard 700 millions de terriens. Ces chrétiens se subdivisent en trois grandes sections : Catholiques, 220 millions ; protestants, 176 millions ; orthodoxes, 122 millions ; mais combien de catholiques de nom ? on peut déjà en retrancher 20 millions de spirites, et affirmer en outre que la majorité de ce reste est rationaliste. Le recensement ne donne pas le chiffre valable sur l'état de la foi qui décline au fur et à mesure que l'instruction progresse.

La secte chrétienne s'appuie sur l'Evangile déclaré authentique de par l'autorité du pape Gélase. en 494, et de 70 individualités sans mandat, intitulés évêques qui s'arrogèrent le titre de représentants de Dieu ! ! devant les ignorants.

Il y a dans le fondement de cette secte un cercle vicieux : si l'on demande à l'Eglise de Rome d'où elle tient le pouvoir, elle répond : de l'Evangile ; et d'où l'Evangile tire-t-elle le sien ? les prêtres répliquent : des décisions de l'Eglise.

L'évangile est sujet à caution : des milliers d'auteurs, savants, philosophes, réformateurs, se sont disputés sur les textes, les falsifications, les additions, les restrictions et les interpolations. Il est démontré que l'on ignore les auteurs des quatre livres, et tout lecteur de bonne foi y relève à chaque page des erreurs et des contradictions entre Mathieu, Marc, Luc et Jean. La conception, la naissance du Christ, le recensement, les prophéties, la fuite en Egypte, l'égorgement des nouveau-nés, etc., etc., sont l'objet des variations les plus extraordinaires et rien n'est plus suggestif que de suivre l'auteur dans ses déductions, avec notes historiques, car il ne bâtit point un roman tel que nous en avons lu sur Jésus. Ici l'historien est de haute envergure, il cite les profanes et les sacrés, les pères de l'Eglise comme ses fils soumis ; il renvoie au texte et pousse son étude consciencieuse au point de donner la traduction du texte hébreu ou syriaque pour la plus grande clarté du récit.

Quelques pages d'une terrifiante éloquence sur les premiers chrétiens et conciles primitifs, sur la conduite atroce des évêques et des papes qui font un contraste avec les axiomes du Christ, doux adolescent qu'aucun chrétien jamais n'imita.

Le christianisme des trois derniers siècles et le cléricalisme actuel sont décrits d'après nature : les prêtres marchant sans cesse à la conquête, non pas des âmes, mais du pouvoir, les mains armées du crucifix et de la torche et les pieds dans le sang.

L'exploitation du peuple est étalée en pages cinglantes par l'historien, croyant profond, et Déiste pur qui déplore amèrement les excès du clergé : « O Christ ! insurgé divin ! quand tu chassais les vendeurs ; prévoyais-tu « qu'en ton nom tes ministres feraient toujours du saint lieu un antre de « voleur ! »

Les dogmes fondamentaux sont passés au crib'e, des aperçus inédits sont donnés, sur la confession, le baptême, le premier péché, les Indulgences, le purgatoire, etc., etc. ; puis une statistique sur l'influence de ces dogmes rien qu'en Europe, fait réfléchir les penseurs. Tout ce deuxième livre est d'une logique si serrée, d'une peinture de mœurs si intense qu'aucun narrateur n'a jamais pu démontrer en si peu de pages autant d'inéluctables vérités sur la désastreuse influence du clergé et de toute la caste sacerdotale.

Après la démolition la reconstruction ; l'auteur espère en une *religion de l'avenir*.

Il commence par l'étude des lois universelles, prouve une suite dans les idées d'un grand architecte constructeur d'humanités meilleures ; il attaque le problème du mal sur terre, le plus épineux théorème de la philosophie transcendantale.

Sans luttes qui stimulent les facultés de l'âme, sans maux physiques ou moraux, nul développement, nul progrès humain n'est possible. L'auteur prouve l'âme, expérimentalement, son indépendance du corps, et dans des pages humoristiques démontre les bévues de la science d'aujourd'hui qui condamna jadis et excommuniera toujours toutes les sciences positives dès leur apparition.

Toutes les inventions sont entrées dans les académies, aucune n'en est sortie.

L'âme est la seule réalité permanente dans l'humanité.

La *doctrine psychique*, dont M. H. Constant est un des plus fervents adeptes et des plus hauts soutiens, prouve l'immortalité mieux que tous les raisonnements antérieurs. Une revue générale montre tous les savants libres de l'Europe qui expérimentent et constatent la véracité, l'étrangeté et la sublimité des théories et des merveilles spirites.

Sous peu la science officielle sera contrainte, sous peine de ridicule, de *découvrir* le spiritisme comme elle a découvert le magnétisme cent ans après Mesmer, en le débaptisant.

La preuve éclatante de l'existence du périsprit ou corps astral, puis de l'*homotriplex*; la mise à néant de l'absurde conception d'une vie unique, la réincarnation et les vies progressives sont démontrées par de nombreux exemples et des témoignages des plus grands philosophes du monde.

Ce chapitre de la vie continue antérieure et postérieure explique bien des postulats, et étonnera nombre de savants qui pourront y recueillir des arguments topiques.

Il a fallu beaucoup d'années et d'innombrables recherches pour établir ces 50 pages de documents sur cette question si curieuse qui forme la base de la doctrine spirite si décriée par les ignorants et cependant d'une si immense portée morale.

M. H. Constant termine son œuvre par la *loi d'évolution* qui, en admettant qu'elle soit sans cause et sans but, serait un monstrueux non sens de la divinité, et le plus aveugle des miracles.

Toutes les objections que les savants et les incrédules de parti pris pourraient opposer aux théories, aux expériences et à la doctrine qui en découle sont prévues et infirmées.

L'auteur termine son magnifique plaidoyer par des notes, un résumé et des aphorismes consolants qui inspireront aux esprits indépendants non enchaînés aux dogmes surannés, des réflexions saines ; ils opéreront aussi un raffermissement des consciences indécises et réconforteront tous ceux, ici-bas, qui pleurent, travaillent et souffrent sans connaître la raison de vivre et de souffrir.

C'est un livre de savoir et d'érudition dont la haute sagesse sera appréciée de tous ceux qui fouillent les questions vitales ; il fait planer la conscience, la justice, les devoirs humains dans les sereines régions des études immortelles et transcendantes de l'éternel devenir.

Docteur Becour.

LE PAPE LÉON XIII ET LE SPIRITISME

Nous avons le plaisir de souhaiter une heureuse carrière à un nouvel organe du spiritualisme en Amérique, le « Harbinger of Dawn », de San Francisco. Son premier numéro, août 1899, est fort intéressant, et nous en extrayons l'article à sensation suivant, tout en lui laissant, bien entendu, la responsabilité de l'information.

« Le professeur M. T. Falcomer, de l'Institut royal technique d'Alexandrie (Italie), auteur de : « Dialogues sur le spiritisme », « Faits et considérations concernant le spiritisme », « Introduction au spiritisme expérimental », et autres ouvrages de même nature, est un écrivain infatigable de la presse quotidienne d'Italie pour la défense du spiritisme élevé. Il a envoyé en mai un article au « Harbinger of Light », de Melbourne, dans lequel il considère l'attitude du Pape vis-à-vis du spiritisme.

« Le professeur Falcomer montre que bien que Léon XIII ait béni, à deux reprises, une Revue antispirite, il n'a cependant pas manifesté expressément ses convictions intimes sur le sujet. Bien au contraire, l'écrivain pense que secrètement le Pape croit à la communication avec les Esprits, et il

raconte l'incident suivant qui fait le tour de la presse locale italienne et, sur lequel il base son affirmation. Il exprime donc sa confiance qu'avant son dernier soupir le Pape avouera des convictions favorables au spiritisme.

« L'éminent signor G. Capsoni, optimiste comme Coreno, a transmis un message reçu par une voie médianimique, au baron ***, dont l'un des frères est l'ambassadeur d'Italie à Washington, et l'autre est un prélat attaché à la maison du Pape. Ce message qui semble avoir été dicté par des Esprits de caractères divers, est arrivé pendant que le baron et le prélat étaient ensemble à déjeuner. Ils le discutèrent et le prélat en envoya une copie à Rome. Son frère dit ensuite à Capsoni, d'abord verbalement, puis confirma par écrit, que Sa Sainteté était favorable au Spiritisme, étant persuadée que derrière tout cela il y avait tout un monde à découvrir, mais ajoutant que les jésuites y faisaient opposition ».

Vox.

N. D. L. R. En tout cas, à Rome, on n'a cessé, jusqu'à ce jour, de condamner les ouvrages spirites et même les auteurs de ces ouvrages, en les mettant à l'index. Ayons une sage réserve quant aux projets de la Curie romaine.

RECIT DE TAUTRIADELTA

Suite. — Tous les négriers de la côte ouest d'Afrique connaissent les effrayants mystères d'Obeeyah (Obi), et l'extraordinaire puissance des femmes de cette région. Ces femmes sont noires, hideuses, et ressemblent moins à une femme qu'à la momie d'un singe.

Pendant que les hommes de cette race sont sans exception ignorants et simples, leurs épouses offrent des sacrifices humains dans les conditions les plus effroyables, à Satan lui-même qu'elles supposent habiter le corps d'une araignée mangeuse d'hommes.

Elles évoquent les esprits du mal et leur pouvoir excède de beaucoup les limites de l'imagination la plus vaste. Depuis Moïse jusqu'à Bulwer Lytton, depuis Jannes l'Egyptien, jusqu'aux prouesses des fakirs de l'Inde, il n'est rien qui soit impossible aux Obeeyahs.

Subé, la femme Obeeyah du Cameroon, avait près de 6 pieds de haut, et les naturels la disaient vieille de plusieurs centaines d'années. A son visage ridé, monstrueux et semblable à la face d'un gorille, on aurait pu croire qu'elle était contemporaine de la création, tandis que son corps avait gardé la pureté de lignes et la beauté des vingt ans. Elle portait à la main ce qui paraissait être le principal instrument de sa puissance : un simple tube creux, d'environ quatre pouces de long, et fait, à ce qu'il semblait, de l'ivoire le plus brillant; en le regardant de plus près, on s'apercevait que c'était une espèce de roseau, d'un pouce de diamètre.

Quand elle ne le portait pas à la main droite, ce talisman était enfermé dans un sac suspendu à sa ceinture et, chose étrange, que je ne puis expliquer, il sortait toujours de ce tube une légère fumée bleue, semblable à la fumée d'une cigarette, bien que le tube fût toujours vide et froid. Je n'oublierai jamais le premier échantillon qu'elle me donna de son pouvoir : Elle m'avait commandé de fermer les yeux, et, quand, sur son ordre, je les rouvris, elle était debout sur ma main, grande ouverte, sans que je sentisse le moindre poids.

Elle me dit alors de refermer les yeux et de les rouvrir instantanément. J'obéis et elle avait disparu. Comme je la cherchais du regard, une pierre tomba près de moi, je l'aperçus assise tranquillement au sommet d'une falaise, haute de près de cinq cents pieds. Je crus, naturellement, que c'était un double, mais comme je le disais aux femmes qui étaient près de moi, elles lui crièrent quelque chose, et elle se mit, non pas à sauter, mais, à marcher doucement sur le flanc de la falaise à pic, comme si elle était portée par un parachute; elle vint atterrir à mes pieds.

Pourtant, aucun de ses miracles n'était, à proprement parler, surnaturel. Elle pouvait commander aux lois naturelles, en suspendre même l'exécution; elle ne pouvait pas les violer. Par exemple, elle pouvait abattre un bras d'un coup de sabre, le rapprocher de la plaie, murmurer quelques paroles et, d'un seul attouchement de son tube, rendre l'adhésion complète, au point qu'on ne pouvait même pas apercevoir de cicatrice. Mais, quand je lui demandai de faire revivre l'avant-bras que notre contremaître avait perdu dans un combat, plusieurs années auparavant, elle déclara franchement, que cela lui était impossible.

« Je ne peux pas, répondit-elle, car il est mort ! » De même, elle pouvait changer un crapaud en un serpent trigonocéphale; mais elle ne pouvait pas changer une pierre en un dollar. Et sa réponse était la même : « C'est une chose morte ! »

En revanche, elle possédait sur la vie humaine ou animale un pouvoir instantané, foudroyant, terrible. Un jour, en ma présence, elle dirigea son tube sur un guerrier très vigoureux et de musculature superbe. Les muscles, immédiatement, s'amoindrirent et en trois minutes, le guerrier n'était plus qu'un squelette décharné.

Elle tourna ensuite sa rage contre une femme Obeeyah, mais au lieu de dépérir, la femme fut instantanément pétrifiée. Un coup de revolver que je tirai sur sa main, un autre sur son corps, firent le même effet que si j'avais tiré sur du marbre.

Se non e vero et bene trovato.

Joseph de Kronhelm.

DIVERS

M. Edmond Potonié Pierre, la vieux défenseur de la Cause de la paix, de la liberté et de la Justice. est notre frère en croyances. Ses amis, pour fêter ses 70 ans et son cinquantenaire de luttes actives pour le bien public, se sont réunis à Fontenay-sous-Bois.

Dans la salle du banquet, portraits des grands pacifiques, morts ou vivants : Frédéric Passy, Magalaës, Lima, Hodgson-Prat, Miss Pœckhover, Dr Evans-Darby, Benoit Malon, la baronne de Suttner, Trueblot de Boston, Henri Richard, Moneta. Notre vieil ami a reçu de touchantes sympathies, et des lettres de Frédéric Passy, de E. Thiaudières, de Leynund, etc. Des toasts nombreux ont été portés à Potonié et à sa regrettée compagne, si ardente au progrès et aux œuvres spirites.

Les enfants du pays, venus au dessert, ont couvert de fleurs l'infatigable apôtre de la paix. Ed. Potonié-Pierre a publié un historique bien intéressant de la paix et et de son mouvement dans le monde, œuvre populaire de propagande, très instructive.

Ce volume *Historique du mouvement de la paix*, se trouve 42, rue Saint-Jacques, 1 fr. : avec le port 1 fr. 20.

La revista de Estudios Psicologicos, de *Barcelone*, avait disparu et nous le regrettions : elle vit à nouveau, illustrée artistement, avec 64 pages de texte et la collaboration de Amalia Domingo y Soler, Navarro Murillo, Rogerio Walt, Pujol Ortega, Sellès, Doctor Derch, Gimeno Eito, Aguarsod, Benlia, 'Arques y Matilde Navarro, Dr J. de Huelbes Temprado, vicomte de Torres Solanot, etc.

La nouvelle administration possède une librairie importante, une bibliothèque et moyennant 18 fr. pour l'étranger, ou 9 pesetas par an, on est abonné à la *Revista*, on peut lire à la bibliothèque. S'adresser à l'Administration à Barcelone-Cortes, 209, pral. — Espagne.

M. Paul Récamier, ancien maire de Cressin-Rochefort, spirite de la première heure, chef de groupe, est décédé à Belley (Ain) à l'âge de 73 ans. Notre vieil ami, peintre artiste, fut dans tous ses actes la bonté même et l'esprit de justice ; chacun l'aimait et le vénérait. Il appartenait aux familles si connues des Récamier, des Brillat-Savarin. A ce militant, notre meilleure pensée.

Dans le *Light*, Questor Vitæ raconte qu'un docteur Brett chef du collège des docteurs, à Boston, hypnotise son fils âgé de 11 ans ; dans cet état il est comme une sorte de rayons X, car sa vue pénètre à travers les corps solides. Le sujet décrit les os, minutieusement, et en détaille les difformités. L'enfant n'a aucune notion d'anatomie.

Dans le même *Light*, Questor Vitæ dit qu'avec le médium Fred. Evans, il avait en plein jour placé 8 ardoises ainsi : 4 sur une table en bois bien en vue et sans être

recouvertes par une étoffe quelconque, et 4 autres sur le parquet, à 2 mètres de distance du médium qui n'a pas un instant tiré ses mains de dessus la table ; après un temps normal, Questor Vitæ a trouvé sur les 8 ardoises, la même écriture signée du prénom de son père, parlant des faits que personne à New-York ne pouvait connaître. La communication donnée se suivait, se continuait d'une manière nette de la 1re ardoise à la 8e.

CIRCULAIRE. — Nous avons fondé dans cette capitale une association qui, sous la dénomination de *Sociedade Psychica de S. Paulo*, a pour but l'étude et le développement de l'Occultisme.

Nous sommes certains que votre association, en reconnaissant la nôtre, échangera ses revues et ses publications relatives aux diverses branches des sciences occultes ; nous nous engageons à vous envoyer régulièrement notre *Revista da Sociedade Psychica de S. Paulo*, qui paraîtra prochainement.

Nous prétendons développer pleinement l'étude des sciences, en bannissant de notre milieu le charlatanisme ; nous serons reconnaissant à nos confrères de l'étranger de nous initier au profit du but élevé que nous nous proposons mutuellement d'atteindre.

En combattant pour la vérité, nous respecterons les opinions différentes des nôtres. La *Sociedade Psychica de S. Paulo* ayant pour but d'étendre pleinement l'occultisme, nous serons heureux de voir votre société répondre à notre appel.

Le Président : Gentil Maura.

Adresse : Au Secrétaire — J. P. de Azevedo Marques, rua da Boa Vista, n. 12 — S. Paulo (Brazil).

NÉCROLOGIE

Une famille des plus respectables, que chacun se plait justement à honorer est soumise aux plus dures épreuves et cependant, le père est un homme intelligent et intègre, qui aime ses semblables et a enseigné à son fils et à ses deux filles le respect de qui souffre, et le meilleur mode pour offrir simplement un secours, avec la bonne parole de fraternité.

Cette famille de grands industriels de Mulhouse, dont M. Blech fut le maire, non sans danger dans la terrible année 1870, est en ce moment à Trémozzo, sur le lac de Come ; M. Blech fils avait, à côté de son père et de ses deux sœurs, ses deux jolies, charmantes et très intelligentes demoiselles de 17 et 18 ans ; devant ce beau lac, si gracieux, au milieu des hautes montagnes des Alpes, avec le ciel bleu, cette villégiature passait doucement, saintement. Le souvenir de Mme Blech mère, désincarnée il y a un an, la digne et sage femme, celui de Mme Blech fils, désincarnée il y a quelques mois, se présentait avec douceur à ces belles âmes, spirites et théosophes, qui connaissent la loi de Karma, la vie de l'au delà, et courbent le front devant le fait brutal de la séparation, appelant au secours de leurs espérances terrestres brisées la grande et souveraine philosophie des vies successives.

La souveraine loi d'évolution est leur sauvegarde.

Dans ce lac bleu, aux eaux paisibles, les deux jeunes filles prenaient un bain, devant la villa, sous la sauvegarde du grand père et d'une tante qui souriaient à

leurs ébats ; soudain un grand cri, l'une des sœurs était attirée par le gouffre de 300 mètres, et l'autre jeune fille s'élança à son secours ; les chères enfants allaient disparaître, enlacées, et la tante et le vénérable grand-père se jettent à l'eau, ne peuvent saisir les deux bien-aimées et peuvent disparaître avec elles. Le batelier habituel était absent et l'eau profonde gardait les deux vierges, filles uniques, le seul espoir de cette famille.

Quel désespoir pour l'aieul et les tantes, leurs secondes mères, pour le père de ces mignonnes demoiselles et quel jour de mémorables douleurs !

Et cependant, Mlle A. Blech absente, son frère accouru devant ce désastre, sa sœur et le père aux cheveux blancs se sont inclinés devant le Karma, l'épreuve qui se déroule fatalement et logiquement. Ils n'ont pas maudit le destin, ils ont prié et médité, car les deux esprits partis subitement, vivaient de l'autre côté de cette existence terrienne, accueillis par les chers esprits qui avant eux, avaient évolué, les attendant au seuil du Nirvana.

Les égos immortels épurés sur la terre, qui ont acquis la connaissance, entourés des objets de leurs désirs impersonnels récupèrent leurs forces à la source de toute énergie et progressent en s'assimilant mieux les images des actes de l'incarnation qui, sur la terre, vient de se briser.

Souvenir bien affectueux de tous les spirites, à nos frères si éprouvés.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège).— Un malentendu entre la science et le spiritisme.—Un pionnier du spiritisme : M. Robert Cooper. Traduction de M. L. Gardy. — Etude sur l'hypnotisme : Mlles Lina et Myriam. — C'était pourtant bien simple, par J. F. — La médiumnité de Mme Bessie Russel-Davies — Nouvelles.

La vie d'outre-tombe (Charleroi). — Le spiritisme, le catholicisme et le calvinisme jugés et condamnés par le pasteur Richard d'Amsterdam — Groupe de Jumet-Gohyssart, incarnation de l'Esprit Paul. — VII[e] instruction de l'esprit du pasteur B. : De la prière — VIII[e] instruction : De la réincarnation. Voix de l'au-delà : le salut est là.

Le Phare de Normandie (Rouen). — La légende de la mort, nouvelle spirite, par A. Le Braz. — Les archives du groupe Vauvenargue ; persistance de la personnalité après la désincarnation, par Démophile.

La paix universelle (Lyon). — Le congrès de l'humanité, par A. Jouvet et J. Brieu. Lettre de M. A. Vodoz à M. C. Chaigneau — Explications nécessaires (*suite*) par J. Bouvéry.— Lettre de M. d'Ervieu à J. Bouvéry. - Faire des âmes, des esprits, des sociétés, par Strada. — Etude sur la conservation intégrale de l'énergie dans l'élément matériel, par P. C. Revel. — Dictées de l'au-delà (*suite*), par P. Grendel.

Le Progrès spirite (Paris). — La bienfaisance, extrait de l'évangile selon le spiritisme par Allan Kardec. — Pensées spirites, extraites du livre Méditations sur la mort et l'éternité de S. M. la reine Victoria. — Preuves indiscutables de l'identité de trois esprits, par le D[r] Chazarain. — Lettre de Mme C. Desbois au sujet d'un fait remarquable de médiumnité. — Traits remarquables de l'instinct des animaux et considérations sur la survie dans le règne animal, par Psyché.

La Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Etudes sur la médiumnité, par G. Delanne. — Phénomènes psychiques, par Ch. Broquet et le Dr Dusart. — La Prière, par un Chercheur. — Lettre de Mme Camille Flammarion à Mme Noeggerath pour réfuter toutes les fausses accusations lancées depuis quelque temps contre Camille Flammarion. — Le Génie de la Mort. Consolations de l'au-delà, poésie de F. Nègre. — Troisième croquis psychique, par M. A. B. — Faillite des Religions, par P. Grendel.

Le spiritualisme moderne (Paris).— Vers le but, par Beaudelot.— XIIe Instruction, par le pasteur B. — Principes généraux de la Philosophie spiritualiste, par Léon Denis. — Voix de l'au-delà : Le salut est là ; *Pro Patria* ! La perfection ; La monnaie courante du Bonheur. — Le Chant du Bienheureux, par J. B. D. — L'idéal, par Hartmann, par M. de Komar.

Le Journal du magnétisme et de la psychologie.— En pleine nature, par A. Dubet. — L'origine cosmique, Le septénaire, par Max Théon. — L'art de magnétiser par Durville. — Les attractions cellulaires.—Mouvement spiritualiste.

L'Initiation (Paris). — Inauguration de la Loge Martiniste *Velléda*, par Blchrd. — Le Vaudoux, par M. Zeffar. — L'occulte à la cour de Louis XIV par Lefébure. — Claude Saint-Martin et le spiritisme, par Phaneg. — Terre et ciel, par Guymiot.— Le problème, par Noelle Herblay.

L'Hyperchimie (Douai-Paris). — L'Electroïde, par F. T. C. — Cagliostro et l'or alchimique, par Tidianeuq.— L'esprit de vin secret des adeptes par le Dr Cristian, Auguste Becker. — Le triomphe de l'Archée et la merveille du monde ou la médecine universelle pour toutes sortes de maladies désespérées, rebelles et langoureuses, par Jean d'Aubry.

L'Echo du merveilleux (Paris). — Les Bons et les mauvais esprits, par G. Méry. — Les démons de la peste, par Georges Malet. — La main du commandant Marchand, par Mme de Thèbes.— Les rêves réels, par C. de Mirbel.— L'Envoûtement, par Claire Vautier. — L'extatique de Kaltern, par l'abbé Nicolas.

Il vessillo spiritista (Vercelli). — Douze adhésions à l'existence d'Outre Tombe (*Revue spirite*). — Un petit appendice à la polémique avec la revue des études psychiques, par E. Volpi. — Fantômes qui parlent (*Suite*) par le colonel C. Balatore. — Suite des miracles de l'hypnotisme, par le professeur Stefano Vacca. — Réflexions sur la télépathie par Alessandro Romboutis. — Faits mystérieux dans une maison de Turin. — Hautes études sur la navigation aérienne.

Revue de la France moderne d'août, lire La grande question du spiritisme, par Ismala.

Vient de paraître : Historique du mouvement pacifique, par Ed. Potonié.

Espérance et Courage, petite brochure de propagande, dédiée à *ceux qui pleurent* et à *ceux qui souffrent* ; contenant aussi un grand nombre de citations signées par les plus grands savants français et étrangers.

5 exemplaires franco, 0 fr. 50. — 25 exemplaires, 2 fr. 25.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

APRÈS LA MORT

(NOUVELLE ÉDITION)

M. Léon Denis vient de faire paraître, à la Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, une nouvelle édition corrigée et augmentée (12e mille) de son livre **Après la Mort**, au prix de **2** fr. **50**. — Nous rappelons que nous avons en vente **Christianisme et Spiritisme**, de M. Léon Denis, le corollaire de *Après la Mort*. Celui qui a lu le premier volume, doit apprécier le second, qui est du même prix (**2** fr. **50**).

Ce sont là des formats de 3 fr. 50, mais l'éminent écrivain a voulu mettre ses livres à la portée de tous en abaissant leur prix.

Que de familles attristées par les épreuves successives de la vie, et désespérées, se sont senties reconfortées et relevées, après la lecture de ces deux volumes si intéressants !

Elles avaient compris le *pourquoi* de la vie ; des espérances, belles et certaines avaient illuminé leur *moi* conscient pour le sûrement guider à travers les incertitudes du lendemain. Il nous faut donc bénir les penseurs qui savent consoler, convaincre, apprendre à aimer.

Nous reproduisons quelques appréciations récentes sur *Après la Mort :* Nous annonçons que M. Léon Denis fera une Conférence, à Paris, le 1er Novembre, Salle du Grand-Orient de France. Sujet :

Le Spiritisme et son role dans le Monde

Le 5 Novembre il fera une Conférence à Bruxelles, et successivement :

Le 8 Novembre à Anvers ;	Le 19 Novembre à Orléans ;
Le 12 Novembre à Liège ;	Le 26 Novembre à Bordeaux ;
Le 16 Novembre à Charleroi ;	Le 2 Décembre à Bordeaux ;

En Décembre, à Toulouse.

Le Dr Istrati, inspecteur général de l'enseignement supérieur, aujourd'hui Ministre de l'Instruction publique en Roumanie, écrivait à l'auteur :

« Votre ouvrage *Après la Mort* est un des meilleurs que je connaisse. Un tel recueil pour une société comme celle de mon pays, laquelle, quoique jeune, est déjà

ravagée par le matérialisme terre à terre, serait très utile pour relever les caractères, élargir la pensée pure et nous fortifier dans la lutte pour l'existence, en rappelant à l'homme le but noble de la vie et ce qu'il se doit à lui et à ses frères. C'est pourquoi je viens vous demander d'autoriser la traduction en roumain de votre travail. »

Le Journal, Paris, 26 janvier 1899 :

« Il y a un homme qui a écrit le plus beau, le plus noble, le plus précieux livre que j'aie lu jamais. Il a nom Léon Denis et son livre est intitulé *Après la Mort*.

« ALEXANDRE HEPP. »

Le XIXe Siècle, Paris, mars 1899 :

« Il n'est point d'un mince intérêt de constater, dans les jours troublés que nous traversons, qu'un des plus réels succès de librairie de l'heure présente échoit à un livre où il est parlé du problème de la vie au-delà de la tombe. Le dixième mille est, en effet, épuisé déjà du volume de Léon Denis : *Après la Mort*. C'est l'exposé très lumineux de la doctrine spirite, apportant une solution scientifique et rationnelle des problèmes de la la vie et de la mort, en même temps que de la nature et de la destinée de l'être humain et des vies successives. »

La Vie Moderne, août 1899 :

« M. Léon Denis a écrit sur le Spiritisme un livre qui fait autorité et qui en est déjà à son onzième mille : *Après la Mort*. C'est en termes éloquents et énergiques qu'il a pris la défense de cette doctrine, au point de vue historique, scientifique et philosophiques...

« Quelles que soient les opinions que l'on professe, on ne peut lire sans une émotion profonde ce livre où est mis en pleine lumière le rôle joué de tout temps par les manifestations d'outre-tombe. »

Le Mouvement, de Liège, 1er septembre 1899 :

« Les livres de Léon Denis sont empreints d'une sincérité éclatante, d'une foi étrange et profonde qui donne à tout ce qu'il dit cette puissance et cette élévation de pensée, cette faculté d'infuser leurs propres convictions qu'ont seuls les poètes et les prophètes.

« Son livre *Après la Mort* est un livre idéal, dont chaque page est belle par elle-même. Si l'auteur n'arrive pas à vous faire croire, il vous fait au moins respecter sa croyance, car tout homme qui pense et cherche la vérité ne saurait rire d'une doctrine exposée avec une telle ferveur et une telle confiance. Il donne au lecteur une grande idée du Spiritisme ; il en fait une conception large et noble, une doctrine nouvelle et vieille à la fois, où tout ce qui était bon demeure et où le nouveau remplace le suranné et l'injuste. »

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



42e Année. N° 11. 1er Novembre 1899.

LA RELIGION

Voir le n° de septembre 1899 (*Suite*).

Les défenseurs du catholicisme nous répondront en se récriant que l'Eglise n'est pas responsable des abus commis en son nom, quand nous leur prouvons qu'il y eut une longue et atroce suite de persécutions sanglantes contre les Albigeois, les Juifs et les Protestants.

Qui ne commet des abus ! mais il s'agit ici des plus criants, tous sanctionnés par le *droit canon* dont on peut consulter le premier volume. Or, ce formulaire, qui est tracé d'après les règles de l'ancien testament, autorise pratiquement le meurtre et nous donnons sa conclusion, par laquelle. un hérétique peut être tué par un chrétien, Mathatias ayant jadis assassiné son concitoyen pour l'empêcher de sacrifier aux Dieux. Cet exemple est cité, avec éloges.

Voici la conclusion du premier volume du *droit canon* :

« Nous ne croyons pas qu'ils soient homicides, ceux qui, brûlant du zèle de leur mère l'Eglise contre les excommuniés, en ont rapporté le commandement que Moïse donna au nom du Dieu aux Israélites, de massacrer tous les habitants d'une ville impie. Si avant la venue du Christ ces préceptes ont été réservés, combien plus faudra-t-il les observer après la venue du Christ ».

Une bulle du pape Urbain II, où se trouve ce qui précède, si édifiant et parlant, est *in extenso* dans le *décret de Gratien*, que le pape Grégoire XIII avait revu et corrigé.

Le chrétien peut verser le sang du coupable sans être coupable, cela est prouvé, tout au long, au chap. XXXII, t. I, p. 722, à la page 726 du *droit canon*.

Nous établirons, en allant, que pour avoir sanctionné les plus tristes attentats et récompensé les êtres qu'elle avait induits à les commettre, l'Eglise est la première coupable.

Des hommes supérieurs ont pourtant soutenu cette thèse, qu'elle ne pouvait être coupable, car elle avait obéi aux conciles et aux papes. Ce semble, les faits historiques parlent hautement, et déclarent que l'Eglise a commis des actes attristants ; ils prouvent qu'en faisant le plus pernicieux usage de son pouvoir, en démoralisant sa clientèle, l'Eglise a failli à sa mission.

En conséquence, si par elle la foule fut entraînée vers le mal, c'est que l'Eglise s'est grossièrement trompée ; au premier chef, son autorité est illégitime quant aux consciences, elle ne mérite pas la confiance absolue que tant d'esprits lui accordent.

Les canons des conciles seraient-ils des abus pour s'être exprimés hautement et avec clarté ? non. Le fait historique et brutal, démontrant avec surabondance que les disciples de Jésus oublièrent ses préceptes supérieurs et divins, ces disciples, en conséquence, ont forfait à l'esprit de justice en suivant les lois de l'église abusée. Si nous posons la question d'actes odieux, bien nettement, cette solution est rationnelle.

Poursuivons et interrogeons le fait brutal :

La *Biographie Toulonnaise*, t. II, p. 393, prouve,par ce qui suit, l'exécution atroce de ces lois de l'église *abusée* : « *Etienne Gavie de Laveur* fut mis en prison durant le reste de ses jours, pour avoir cousu des peaux qui servaient à vêtir des hérétiques ; c'était son état.

« Un médecin de Sainte Puella, *Pierre Garnier*, fut excommunié pour avoir donné des secours et salué des malades hérétiques.

Arnaud Boaïss, *de Montjoie*, fut condamné pour avoir donné du pain à des hérétiques.

Guillaume de Serigan, de même, attendu qu'il les avait consolés.

Armangaud de Lonta, fut brûlé, pour n'avoir pas dénoncé son ami hérétique.

« Les tombeaux avaient cessé d'être inviolables ; on faisait le procès à des ossements, à des cadavres à demi pourris qu'on brûlait avec les vivants, tandis que les restes des hérétiques étaient traînés dans les rues, attachés à des crocs et fer. »

Ces applications de peines insensées provenaient des décrets injustes et immoraux, rendus par le *troisième concile de Latran*, qui avait décidé ce qui

suit : « Nous défendons aux fidèles, sous peine d'anathème, c'est-à-dire de damnation éternelle, de recevoir les hérétiques dans leur maison ou leur terre, de les y protéger ou de négocier quelque affaire avec eux. Nous voulons que ceux qui les exploiteraient, ou qui les retiendraient chez eux, ou qui leur prêteraient assistance dans les pays où ils commettent leurs désordres, soient déclarés excommuniés, publiquement, dans les églises... qu'ils soient condamnés par la même sentence, aux mêmes peines que les hérétiques susdits. »

Donc la mort temporelle, le pendant de la mort éternelle, de par ce canon du 3e concile de Latran est appliquée à qui reçoit ou fait manger un hérétique voué à la misère noire; on excluait la pitié, la charité et l'église errait. Elle niait ainsi les principes de la bonne et sainte morale, elle déclarait que les devoirs usuels étaient des péchés contre elle, et cependant, Christ avait dit : *Aimez-vous les uns les autres, soyez un.* Il était venu pour détruire la loi juive, implacable et sans pitié.

De par Innocent III, tout croisé luttant contre les Albigeois ne leur devait plus rien et même, qui leur réclamait son dû, était excommunié ; ce pape ignorait sans doute que, payer ses dettes, est le devoir de tout honnête homme, puisqu'il recommandait aux croisés de narguer leurs malheureux créanciers.

L'Eglise, soi-disant infaillible et autoritaire, disait : « Que ceux qui sont liés par quelques pactes avec les hérétiques, sachent bien qu'ils sont dispensés de tout devoir de fidélité, d'hommage et de respect envers les dits hérétiques ».

Rien n'est plus monstrueux que cette conception infernale ; toute relation devait être rompue et tout devoir n'existait plus, pour un fils à l'égard de son père, pour le domestique envers son maître, dès qu'il s'agissait d'un hérétique !

Pendant plusieurs siècles, ces doctrines néfastes ont prévalu et furent la règle.

Une foule d'hommes fut poussée au mal par ces ordres d'une Eglise *vraiment abusée !!*

Ces principes proclamés au concile de Latran sont admirés par *Rorrbacher,* dans son *Histoire de l'église ;* il approuve le paragraphe suivant, mis en pratique.

« Tous ceux qui se sont engagés à eux (*les Cottereaux*) par quelques traités, doivent savoir qu'ils sont quittes de tout hommage ou serment qu'ils pourraient leur avoir fait ».

La cour papale s'est servi jadis de ce paragraphe, pour attirer ses ennemis dans un guet-apens, les faire périr comme hérétiques, malgré promesses et serments contraires.

Ces faits ont ébranlé l'autorité de l'Eglise devenue faillible. On citera toujours Jean Huss, auquel on avait délivré un sauf-conduit, arrêté et brûlé

sur un bucher. Ce fut exactement comme l'Amiral Coligny, qu'un roi parjure appellait son père en l'embrassant, et qu'il fit massacrer à la Saint-Barthélemy, le lendemain de ses caresses.

Oui sur son siège, ou au confessionnal, le prêtre et le dominicain devaient approuver la conduite d'un serviteur ou d'un fils à l'égard du père, ou du maître réputé hérétique. Actuellement il en est ainsi pour le prêtre orthodoxe qui veut être un fils soumis de l'Eglise catholique et romaine ; il doit trouver respectables les décisions des conciles.

A tout prix, un catholique vrai doit approuver les actes les plus regrettables des papes et des conciles, en les légitimant ; la justice éternelle, immanente en tout, rend responsables ces hommes qui approuvent le mal et le sèment avec habileté.

C'est un fait que la dénonciation d'un parent hérétique est obligatoire, même pour la conscience d'un pénitent actuel, des casuistes le déclarent. Rome veut que les décisions d'un concile, soient saintes et sacrées.

Comprise comme ci-dessus, l'autorité des conciles et des papes conduit l'humanité à des conséquences déplorables.

*
* *

Fleury, l'historien catholique, déclare qu'à Béziers, sept mille personnes, hommes et femmes de tout âge, les enfants sur le sein de leur mère, furent massacrées par ces bandits : « Les pélerins brûlèrent trois cents hérétiques, et par ordre du comte de Montfort, la dame de Lavaud fut jetée dans un puits.

« De même, une dame enceinte, châtelaine de Penne, sans avoir pitié de l'enfant qu'elle portait ; le puits fut comblé de pierre ».

Ce comte de Montfort, célèbre dans les fastes criminels du moyen âge, ce fléau de Dieu, fit le désert partout où il passait, détruisant les celliers, les maisons, les vignes du travailleur de la terre, ruinant la belle province du Languedoc.

Il fallait bien récompenser le zèle de ce comte, ses attentats et ses meurtres prémédités et ordonnés ; en conséquence, le pontife romain accorda à tous les bandits de l'armée de Montfort, une indulgence plénière, entière, et quant à leur chef, il lui fut ordonné de s'emparer des Etats de son ennemi, le comte Raymond de Toulouse, réputé hérétique. Le pape lui donnait ces Etats, comme récompense.

« Il n'est presque pas une seule contrée du monde où ne soient connus tous les efforts qu'a fait l'Eglise (*dit le décret additionnel du deuxième concile œcuménique, IVe de Latran*), et par les prédicateurs et par ceux qui ont pris la croix, pour exterminer les hérétiques de la province de Narbonne et des pays limitrophes. Et, en effet, par la grâce de Dieu et par nos soins, le succès a en grande partie couronné les travaux de l'Eglise, puisque, par suite de l'extermination des uns et des autres, cette province aujourd'hui est heu-

reusement gouvernée par la foi catholique. Le comte Raymond de Toulouse est en conséquence exilé à perpétuité de ce pays... Mais tout le pays est donné et concédé au comte de Montfort, homme vaillant et bon catholique, qui a contribué plus que tous les autres aux succès de cette expédition ».

L'Eglise catholique, apostolique et romaine, a donc sanctionné et récompense un furieux, au fanatisme sanguinaire, qui l'a servie selon ses vues; Montfort est un nom exécré et si l'Eglise le bénit, la justice immanente et éternelle le condamne, comme elle réprouve le pape et les conciles, pour avoir entraîné au crime des hommes, par multitudes, qui se sont confiés à elle par faiblesse d'esprit et se sont chargés de fautes sans nom.

Donc le comte de Montfort, l'homme sans entrailles, voit ses actes glorifiés et sanctionnés par la déclaration publique du 12e concile œcuménique de Latran.

Les pauvres Albigeois, ces humbles travailleurs, devaient être de bien grands criminels pour être traités ainsi? hélas, écœurés par les agissements criminels des gens d'Eglise tous intéressés, voluptueux, et prévaricateurs, ils préconisaient la chasteté et, pour les plaisirs matériels, ils avaient une horreur bien réelle; l'amour de la matière était le principe du mal disaient-ils, l'homme devait toujours s'élever vers les choses supérieures et spirituelles. Tel était leur crime.

Une autre secte, les Vaudois, sœur de celle des Albigeois, était née en Provence au XIIe siècle, et tirait son nom de son fondateur. P. Valdo, ou de Vaux; ces sectaires étaient en communion de pensées avec les Albigeois, pratiquaient le dédain des choses matérielles et condamnaient les abus révoltants des serviteurs de Jésus. Le roi François Ier, sous les incitations cléricales, fit massacrer ces grands calomniés, si remarquables pour la pureté de leurs mœurs.

Pour ces hautes œuvres d'extermination catholiques, le pape Innocent III, se servit du comte de Montfort qui, non content de brûler ces ultra spiritualistes, savait à merveille inventer les cruautés les plus raffinées. Ainsi, ce seigneur fera plonger dans une mare infecte, pour mieux la faire souffrir, une malheureuse princesse qui pratiquait les doctrines des Albigeois.

De Potter relate, dans son *Histoire du Christ*, t. VI, p. 201 : « Que le premier exploit de Simon de Montfort, fut de faire arracher les yeux et couper le nez à cinquante prisonniers qu'il avait faits sur les Albigeois; il laissa un œil à l'un de ces infortunés, afin qu'il put reconduire ses camarades dans leur patrie. »

Les canons autorisaient ces atrocités; aussi, les catholiques pieux, engagés au meurtre et à la dévastation par l'église, prouvaient-ils leur zèle en violant, brûlant, en massacrant, pour obéir aux gens qui s'intitulaient les disciples de Jésus.

« En chaque paroisse, un prêtre et deux laïques bien réputés, seront choisis par les évêques qui leur feront faire le serment de rechercher exac-

tement et fréquemment les hérétiques dans les maisons, les caves et tous les lieux où ils pourraient se cacher ; et, après avoir pris leurs précautions afin qu'ils ne puissent s'enfuir, ils en avertiront promptement l'évêque, le seigneur du lieu ou son bailli...,. Le bailli qui ne sera pas soigneux de rechercher les hérétiques du lieu où il réside perdra ses biens et ne pourra plus être bailli, ni là ni ailleurs.

« La maison où l'on aura trouvé un hérétique, sera abattue et la place confisquée ».

Par ce dernier article, l'inquisition démolissait tout un village, un quartier de ville en entier; cela était licite, sans s'inquiéter si d'autres maisons se pouvaient ébouler.

Pour accomplir ce métier de Vandales, le bailli n'avait à s'inquiéter que d'un fait : la présence d'un hérétique dans une maison, l'immeuble n'étant pas sa propriété. Qui lui donnait ce droit draconien ? Un légat du pape, qui présidait le Concile de Toulouse en 1229 ; on y publia 45 canons contre les hérétiques, et puis aussi, des canons du Concile de Latran.

Ainsi ma propriété sera rasée, parce qu'un persécuté se réfugiera sous mon toit, et la méchanceté aidant, on renversera un quartier pour apprendre la délation et frapper les esprits par l'exemple terrible.

Les innocents étaient confondus avec les coupables.

Dans *de Potter, histoire du christianisme, t. V. I. P.* 257, on dit : « C'était l'opinion de Cajetan, Navarra, Castro, Mascardi, Louis de Paramo, Tolet, Rojas et d'autres écclésiastiques qui font autorité, que la dénonciation est obligatoire, et qu'ainsi le fils doit dénoncer son père, la femme son mari et le mari sa femme ».

Fr. Suarez, de Trip. Virtu. Theolog. part. II, XX, déclare que la dénonciation est de stricte obligation pour la conscience et même, pour prouver que l'Eglise a raison de vouloir que le père dénonce son fils et le fils son père; il fait le raisonnement suivant : « La loi minime ordonne de tuer son père s'il est ennemi de la patrie; or, l'hérétique est assimilé aux ennemis de la patrie, car il est l'ennemi de l'Eglise, donc... »

Tels sont ces professeurs de délation et d'immoralité, ces casuistes qui déflorent une nation entière en la forçant, de par le concile de Toulouse, à considérer comme relaps, ou comme suspect d'hérésie, celui qui n'a pas juré de dénoncer ses frères en humanité.

Alors il est bien de dénoncer les siens, de par la loi religieuse abominable et obligatoire, qui fort heureusement n'est pas une loi civile.

L'homme superstitieux, qui accepte toutes ces insanités, humilie sa raison, renonce à tout esprit de fraternité et de justice.

« Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, dit le même concile, se confesseront trois fois l'année à leurs propres prêtres. Celui qui y manquera sera suspect d'hérésie ».

Naturellement, l'homme qui n'obéissait pas allait en prison, aux oubliettes.

« Le paroissien qui n'entendra pas la messe, le dimanche, encourra une amende de douze deniers tournois, dit l'un des canons du même concile. »

Cette somme était considérable, jadis.

*
* *

De toutes les vérités historiques établies en ces pages, et de celles que nous avons à relater, il ressort le fait considérable suivant dont nous devons faire le constat : Suivre aveuglément les exigences de l'Eglise autoritaire, c'est sciemment s'égarer et s'entraîner au crime :

Si nous avons la foi absolue et sans contrôle, nous obéirons et nous serons les simples exécuteurs de ces exigences. Tout en croyant plaire à Dieu, nous commettrons le mal :

Et cet esprit du mal a pénétré dans le sein de l'Eglise et l'a perdue en la corrompant ! Donc il faut se méfier de ses lois et de ses ordonnaces, bien méditer sur ce que nous relatons ici pour en tirer cette conclusion inéluctable :

Pour nous régénérer, il faut une nouvelle croyance, scientifique et spiritualiste, fondée en dehors des églises anciennes et représentant *la religion universelle*, conséquemment le *véritable esprit de justice.*

*
* *

Des magistrats civils, des Seigneurs sensés, amis de la libre raison, voulurent, après le Concile de Toulouse et les persécutions furibondes qui en furent la suite, s'opposer à la dévastation des propriétés et des territoires. L'Eglise fit alors décider au 12e concile œcuménique : « Que les magistrats civils seront exhortés et, s'il le faut, forcés à exterminer les hérétiques. Le Seigneur qui refusera de purger ses terres des hérétiques sera excommunié et cédera sa place à un autre ».

Les dénégations des catholiques, sur ce point capital de responsabilité, sont donc ridicules et sans fondement ; l'église est bel et bien justiciable de tout ce qui précède, les papes l'ont exigé.

Tout ce qui suit le vient confirmer. Que nos lecteurs en prennent bonne note.

La chronique de Vérone dit que les meilleurs citoyens de la ville, au nombre de 60, furent brûlés comme hérétiques ; la condamnation que leur infligea *Jean de Vicence*, le célèbre dominicain, en 1223, donna ce résultat terrible !

En 1233, en présence du roi de Navarre, de l'archevêque de Reims, des évêques de Verdun, de Troyes et de Châlons, à Montvimert en Champagne on brûla cent quatre-vingt-trois citoyens.

Le IX canon publié par le Concile de Narbonne, en 1235, déclara que les hérétiques ne trouvant plus de prisons pour les contenir, il fallait en bâtir de nouvelles, mais qu'on ne trouvait plus ni mortier ni pierres ! cela n'était point étonnant si nous considérons le Canon XXIV de ce même concile.

Or, ce Canon admettait que des hommes tachés d'infamies, ou de crimes, ou complices des personnes qu'ils accusaient, pussent déposer et témoigner.

Le XXII canon obligeait à ne jamais dévoiler le délateur ; ainsi, dans les familles et dans la société, chacun livrait son parent, un ennemi, une personne dont on convoitait le bien.

Sous l'empire de mauvais esprits déchaînés par les Conciles catholiques, le sang ruisselait.

Huit cent mille citoyens de l'Andalousie et de Grenade, les savants Awerhoïstes vers lesquels se portaient tous les hommes intelligents de l'Europe, pour mieux connaître en philosophie, en mathématiques, en géométrie, en histoire et en linguistique, en astronomie, les Awerhoïstes, dis-je, fils du judaïsme et qui ne voulaient pas l'être du catholicisme, furent chassés d'Espagne par le roi Ferdinand, sous les excitations de la cour romaine, en l'an 1492.

Ce fut pour l'Espagne, une perte intellectuelle et matérielle de premier ordre, et pendant ce triste exode, une foule d'Awerhoïstes mourut ; l'élite de ces savants fonda en Angleterre, en France, en Italie, etc., de grandes universités restées célèbres.

Le pape Gerbert, ce savant, était un élève du sage Awerhoës.

Philippe II, roi d'Espagne, incité par les archevêques de Valence et de Tolède, chassa à son tour de l'Espagne 100.000 familles mauresques, travailleurs de la terre hors ligne, et commerçants, qui moururent en route de misère, de douleur, de faim.

Tandis que la soldatesque violait les femmes sans défense, et que les matelots assouvissaient leurs passions brutales et érotiques, les hommes étaient massacrés par leurs conducteurs. Tel était l'état mental pitoyable de l'Espagne.

Nous ne compterons pas les victimes de Malte, de Sardaigne, d'Oran, de Carthagène, de Sicile, de Lima, du Mexique, pays divers où les tribunaux de l'Inquisition furent sans pitié ; nous ne tenons ordre que des victimes faites dans la péninsule Ibérique seule ; or, *Dom Llorente* qui fait foi, tout en étant un fidèle catholique et en atténuant ses chiffres, déclare que, depuis son institution, l'inquisition a condamné trois cent cinquante mille personnes ; 300.000 rigoureusement pénitentiées ; 32.000, brûlées réellement ; tandis qu'il y eut 17.500 personnes grillées en effigie.

Sous le règne du petit-fils de Louis XIV, *Phillippe V*, au XVIII[e] siècle, en dehors des colonies et pour l'Espagne seule, il y eut 782 autodafés !!

Avec ses colonies, l'Espagne a martyrisé près d'un million de ses sujets.

Citons *Armand de Brescia*, qu'*Adrien IV*, le doux pape, fit déterrer pour jeter ses cendres dans le Tibre, l'ayant préalablement brûlé vif ; il ne voulait pas, que pour en faire des reliques, son peuple recueillit les restes de ce juste, de ce réformateur politique et religieux. Ce fait eut lieu en 1155.

Il y aurait de longues pages à écrire sur les masses de Bretons et de Gascons, pourchassés comme des bêtes fauves, en 1120, et massacrés comme étant de la secte des *Prétrobrusiens.*

En l'an 1160, à Cologne, à Lyon, en Angleterre, *les Publicains* furent brûlés.

En 1179, une guerre sans merci, à l'aide du fer et du feu, fut faite aux *Coterelles* et aux *Triaverduns*; le 3e concile général de Latran en avait ainsi ordonné.

En somme, ces sectaires, las de leurs tourmenteurs ecclésiastiques, modifiaient leur enseignement dans un sens plus large de liberté et de sage adoration du Père des hommes. C'est ainsi que le Concile de Paris, en 1210, livra aux flammes, à Paris et à Arles, les disciples *d'Amalric* et que, en 1184, le Pape Luce III avait fait massacrer les *Frères humiliés.*

L'Inquisition italienne travaillait ferme; elle fesait brûler les *Passagini.*

En 1297, *Boniface VIII* condamnait au feu les *des Beguins* et *des Fratricelli*; le chef de ces doux sectaires, *Jean-Pierre,* fut déterré par les ordres du Pape Jean XXII, et ses cendres semées au vent.

Grégoire IX, en 1230; *Innocent IV,* en 1244, et plusieurs conciles présidés par des papes, firent périr sur des bûchers d'innombrables juifs; en 1307, les *Duscinistes* furent livrés aux flammes, après avoir été écartelés, et, à Bologne, le professeur de philosophie, *François d'Ascoli* fut brûlé.

En 1320, le pape *Jean XXII* fit pendre les *Pastoureaux.* Les *Turlupins* que, par un scrupule qui les honore, les tribunanx de Lorraine avaient refusé de faire périr et cela, malgré les ordres inquisitoriaux, furent forcés de les exercer par le Pape *Grégoire XI,* qui pouvait disposer de leur vie et de leurs biens, s'ils n'obéissaient; c'était en 1373.

Boniface IX, en 1400, fit détruire *les Flagellans* qui pullulaient en Italie et en France, et qui, dans la Lorraine, jadis, vers 1340 et 1350, eurent à supporter des affres inouïes, vraiment papales, confiées à qui de droit; c'est-à-dire à des monstres humains.

Lisez attentivement l'histoire et vous serez convaincus, avec bien des auteurs ecclésiastiques, que ces sectes, dites abominables, pratiquaient avec une haute sérénité la morale la plus élevée, reconnue très pure par de sages partisans de l'Eglise catholique; on était exaspéré de leurs critiques, quant aux vices des représentants mitrés du Christ.

Les prêtres et les moines ne pouvaient pardonner leurs justes et vives remarques contre le despotisme sanguinaire des conciles et des Papes.

Et cependant, le *cardinal Sardonnet,* le saint-père *Pie II* en 1463, et bien d'autres, ont écrit que *ces sectaires n'avaient qu'un but supérieur.*

Nous poursuivons cette étude nécessaire et capitale, dans ce but : initier les spirites à la série d'actes prémédités par les papes et les Conciles qu'ils ont inspirés, pour détruire la liberté de conscience et la plus simple expression de résistance à leurs actes arbitraires.

En compulsant ces faits historiques de compressions féroces, seul idéal de l'Eglise pour gouverner des cerveaux savamment atrophiés, nous présentons aux esprits qui savent commenter toutes choses, froidement, le meilleur mode pour juger rationnellement de la religion catholique, apostolique et romaine, et des fictions sur lesquelles elle repose.

Pour un élève d'Allan Kardec, cette synthèse était un devoir sacré. Elle expose qu'après l'Eglise juive, l'Eglise papale doit s'éteindre peu à peu, laisser la place à un autre ordre d'adoration du Père, comme l'ont prévu les prophètes, comme l'a voulu Jésus de Nazareth, comme l'ont compris les Pères indépendants de la chrétienté et les serviteurs profondément religieux de la vérité éternelle.

Le fanatisme a voulu justifier toutes les horreurs préméditées et exécutées par les papes et les conciles; nous en avons prouvé l'inanité.

Spirites et spiritualistes, préparons avec esprit de suite et sagesse l'avènement de *La religion*.

Que la nouvelle adoration du Père soit, en vérité, l'union de la science, de la plus haute fraternité, de la responsabilité absolue des actes, du véritable esprit de justice, si nous voulons que *La religion* devienne *universelle*, en embrassant tous les autres cultes.

A notre tour, pour mieux justifier cet avènement, dans un dernier article, nous mettons à néant les plaidoiries des fanatiques quant aux dols, dénonciations, incendies et autodafés voulus par la théocratie romaine.

Cet acte indispensable, accomplissons-le avec quiétude d'esprit.

P. G. LEYMARIE.

LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE A TRAVERS LES AGES

CHAPITRE XII (*Suite*).

LA VIERGE FINNOISE

La Vierge Finlandais Luonnotar, crée et féconde; et son fils Waïnamoïnen jette le germe divin sur toute la nature.

Voici la légende de Waïnamoïnen chantée par un vieux Barde (1).

« Waïnamoïnen dirige ses pas à travers l'île située au milieu de la mer à travers la terre dépouillée d'arbres.

« Il vécut de longues années sur cette île sans nom, sur cette terre stérile.

« Et il pensa dans son esprit, il médita dans son cerveau : Qui viendra maintenant ensemencer le champ, qui le remplira de germes féconds.

(1) IN KALÉVALA, *Deuxième runo*.

« Pellervoinen (1), le fils des champs, Sampsa (2), le jeune garçon, voilà celui qui ensemencera le champ et qui le remplira de germes féconds.

« Et soudain, il se mit à l'œuvre, il versa la graine sur les plaines et sur les marais, sur les talus de terre molle et sur les espaces rocailleux.

« Il sema les pins sur les collines, les sapins sur les hauteurs, les bruyères sur les grèves ; il planta les vallées de jeunes arbrisseaux.

« Puis il remplit les lieux humides de bouleaux, les lieux sablonneux d'aunes, les endroits frais de peupliers, les terres arrosées de saules, les terres sacrées de sorbiers, les terres mouvantes d'osiers, les champs arides de genévriers, les bords de rivières de chênes.

« Et les germes poussèrent ; on vit les branches se déployer avec leurs cimes fleuries, les pins avec leurs couronnes touffues, les bouleaux et les aunes avec leur verdure ; on vit les peupliers et les genévriers s'élever et se couvrir de beaux et savoureux fruits. »

Nous n'insisterons pas davantage sur la Vierge Luonnatar, mais il nous sera bien permis de dire qu'elle est presque identique à celle de toutes les autres légendes, qu'elles viennent du Midi ou du Nord, de l'Orient ou de l'Occident.

HERTA

La déesse des germains

Nous savons fort peu de choses sur cette déesse ; son nom signifie *Déesse de la Terre* et chez les Germains de même que chez les Scandinaves, elle représentait la *Force créatrice* par excellence. C'était la Reine des sphères célestes, la Mère de l'Univers animé et inanimé, la *Matrice d'or* de la Mythologie Hindoue dans laquelle, Dieux, hommes, tous les êtres ont pris naissance.

Le culte qu'on rendait à Herta ne nous est point connu, mais sans crainte de se tromper, on peut penser qu'il ne différait guère de celui que les Hindous rendaient à Addha-Nari, la Mère Universelle. Nous savons qu'il y avait deux centres principaux de son culte ; l'un dans l'île de Rugen, située dans la Baltique et l'autre dans la Forêt Hercinienne.

Relativement à son culte, nous savons qu'il était desservi par des Prêtresses et que celles-ci étaient secondées par des Bardes qui chantaient des hymnes dans les cérémonies religieuses.

INA

La vierge-mère océanienne

Une légende nous apprend que le Grand Dieu Océanien Ihoiho, quand il voulut passer de l'inactivité à l'activité (sortir de son repos) pour rendre

(1) (2). Noms de Waïnamoïnen, comme protecteur des champs.

l'existence à l'Univers, divisa son corps en deux parties : l'une mâle dénommée *Taaroa* et l'autre femelle : *Ina.*

De l'union de Taaroa et d'Ina naquit *Oro*; ce qui nous donne la Triade Océanienne.

Ina a donc été en Polynésie la *Matrice d'or*, de laquelle sont sortis tous les êtres, aussi la nomme-t-on *La mère Universelle.*

En ce qui concerne le culte d'Ina nous n'en connaissons rien, il a disparu avec le grand continent polynésien, sur lequel il s'était révélé.

Ina pour la représenter n'a laissé sur quelques îles et sur quelques récifs que son fils Oro, qui n'a pour adorateurs que les fidèles qui ont pu se sauver du grand cataclysme. Encore faut-il ajouter pour être exact, les fidèles que lui ont laissé les Prédications des Evangélistes, des Anglicans, des Quakers, des Protestants et autres sectes.

IZA

La vierge-mère japonaise

Quand les Bouddhistes furent chassés de l'Inde par les Brahmanes, tous les pays d'Extrême-Orient se rallièrent successivement à la Doctrine de Sakya-Muni, de Bouddha, qui avait pris naissance dans l'île de Ceylan ; aussi est-il bien difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver des matériaux certains, authentiques, pour reconstituer les croyances primitives des religions de ces pays d'Orient qui se nomment : Birmanie, Siam, Annam, Cochinchine, Indo-Chine, Thibet, Chine et Japon. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que le Brahmanisme ancien a dû à une certaine époque composer le fond commun de l'ancienne Asie ; ajoutons cependant qu'au Japon, il existe une secte indépendante du Bouddhisme qui paraît avoir conservé intactes les sources, d'où sont sorties les croyances génésiques de l'Inde antique et de la Polynésie.

Nous allons résumer l'antique genèse du Japon d'après l'ancienne Doctrine du Sinsyou dénommée *Kami-not-Mitsi*, c'est-à-dire la *Voie des Dieux* ou l'*Echelle progressive des Etres.*

D'après cette doctrine, un Dieu Suprême, n'ayant pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin sortit du chaos primitif pour passer de l'inaction à l'action et se révéler pour la création.

La Doctrine du Sinsyou est basée sur l'Unité dans la Trinité, sur la révélation et sur l'incarnation divine. Elle admet aussi un principe féminin dans la Divinité, *Une mère Universelle* du sein de laquelle sont sortis tous les Etres ; ce principe est dénommé *Iza-na-mino-mikoto.*

Le culte d'Iza, la Grande Iza, comme l'appellent les Japonais, s'est conservé jusqu'à nos jours dans toute sa pureté ; son symbole est le feu et depuis les temps préhistoriques, un Collège de Prêtresses présidé par une fille même du Mikado, garde dans le temple d'Isye les lampes sacrées, constamment allumées.

La présidente du Collège des Prêtresses est dénommée *Iaï-Kou*, c'est-à-dire *Souveraine céleste*.

Si nous étudions la théogonie de la Doctrine Sinsyou, nous voyons que le Dieu Suprême. *Ame-no-mi-naka-nusino-Kami*, mot composé qui indique l'éternité et la puissance du Dieu, n'est pas le Créateur direct de l'Univers comme le Iyans de l'Inde et le Ihoiho Polynésien ; il dédouble son corps en deux parties, l'une mâle nommée *Iza-na-mino-nikoto*, l'autre femelle, *Iza-na-mino-mikoto*.

Iza-nagi dit à Iza-nami : « Vois l'immense étendue des eaux, qui bouillonnent autour de nous, il faut en faire sortir la terre habitable. »

Alors le Dieu plongeant dans l'abîme des eaux, souleva avec une lance d'or, des masses de boue qui constituèrent les différentes îles qui formèrent le Japon.

La première île qui fit son apparition fût *Onok-oro-Sima*, aujourd'hui dénommée *Kiousiou*.

D'après le voyageur Siebold, la plus vaste des îles Japonaises : le Nippon, n'aurait été à l'origine, quand elle apparut au bout de la lance divine, qu'un tout petit îlot qui lors d'un cataclysme diluvien se serait considérablement agrandi ; c'est ce même cataclysme, qui aurait submergé le continent Polynésien et amené sa séparation d'avec l'Asie.

Une autre légende nous apprend que le Déluge, auquel nous venons de faire allusion, eût lieu pour détruire les premiers hommes d'une race qui étaient devenus mauvais, parce qu'ils avaient oublié leur créateur ; aussi pour racheter ces hommes Iza-nagi, le principe mâle de la Divinité, s'incarna dans le sein d'une femme de la terre, d'une *Vierge mortelle* et vint gouverner le Japon sous le nom de *Zin-mouten-Wou* ; c'est lui qui fonda le culte primitif qui donna des lois aux Japonais et fit refleurir sur la terre toutes les vertus. Sa mission une fois accomplie, il remonte aux cieux pour rejoindre sa compagne Iza-Nani, mais après avoir laissé un fils sur la terre qui devint la souche des Mikados ou Chefs religieux du Japon.

Ching-Mou la Sainte-Mère

Chez les Chinois, on nomme la Vierge-Mère *Ching-Mou*, c'est-à-dire la Sainte-Mère, la mère de la parfaite intelligence. Ils la représentent généralement tenant par la main son enfant ou le portant sur ses genoux. La mère a la tête voilée par une sorte d'écran de soie et les deux personnages (mère et enfant) ont la tête nimbée (auréolée) et, fait digne de remarque, cette représentation figurée est presque constamment placée dans une niche pratiquée dans le mur, situé derrière l'autel. Or dans les Eglises catholiques, la chapelle de la Vierge est presque toujours placée derrière le maître-autel de la nef, au chevet de l'Eglise.

Avant de terminer cette courte note sur la Vierge chinoise, disons qu'on a nomme aussi *Léou-niu-mi*, terme qui signifie littéralement Vierge qui

porte sur sa tête des Epis; la Déméter des Grecs ainsi que toutes les vierges aux épis pourraient donc tirer leur origine de la Vierge chinoise, de Ching-Mou!

Nous pensons qu'il sera utile de mettre ici sous les yeux de nos lecteurs une courte étude que notre collègue le baron Textor de Ravisi a présenté au Congrès des Orientalistes (1) : « Je ferai remarquer, a dit notre collègue,

(1) Première session, Paris 1873.

que le dogme de la *maternité inalegri*,v c'est-à-dire miraculeuse est accrédité dans la plupart des religions anciennes et modernes.

« Ce qui caractérise en Chine le dogme de la « Vierge-Mère » ou Ching-Mou, c'est que si ailleurs il est à l'état d'exception miraculeuse, là on en trouve une multitude d'exemples. Ailleurs, il ne s'applique qu'à la mère du Rédempteur-Dieu : là c'est non seulement à la Mère du Saint (*Ching-jin*), à la Mère du Fils du ciel (*Tien-tsie*), mais encore à des mères de dieux et de demi-dieux, voire même de héros et de grands hommes.

« Du reste dans tous les temps et chez tous les peuples, la virginité a été considérée comme un état sublime et saint.

« Des sybilles, pensaient les païens et avec eux les juifs et les chrétiens, avaient reçu de Dieu le don de prophétie, en récompense de leur virginité.

« Je ne rappellerai pas ici les hommages publics qui ont été rendus dans l'ancienne Europe aux vierges païennes (sybilles), vestales, druidesses, vellédas), ni le respect où le christianisme a tenu nos vierges religieuses et laïques. Mais j'ajouterai que nous ne croyons pas assez à la vénération dont la véritable Vierge était et est encore l'objet dans la Société Asiastique.

« L'antique loi de Manou par exemple, déclare que les cérémonies pour les mariages ne regardent que les vierges, les femmes qui ne le sont pas, étant exclues de toute cérémonie légale.

« Non! chez les anciens peuples de l'Asie, la virginité n'était pas en opprobre comme plusieurs l'ont pensé; seulement le mariage étant l'état naturel de l'homme, la virginité n'était comprise qu'à l'état d'exception, exception que la dissolution des mœurs et l'excitation du climat rendaient tellement nominale, qu'elle était réputée vertu inaccessible à la faiblesse humaine et même à la perfection divine; c'était, si l'on peut parler ainsi, une vertu *extra-divine*.

. . . .

« Les Brahmanes eux-mêmes, ont enseigné et continuent d'enseigner que lorsqu'un Dieu daigne descendre sur la terre sous une forme humaine pour consoler ou sauver les hommes, il s'incarne dans le sein d'une Vierge.

« Je ne suivrai pas ici le dogme de la maternité virginale dans l'Inde, c'est-à-dire dans les religions Brahmanique et Bouddhique, mais je rappellerai seulement que ce dogme se trouve dans les traditions et dans les écritures de tous les peuples.

« Les prêtres égyptiens enseignaient l'antique prophétie du Rédempteur

attendu, de la maternité virginale et de la femme devenue féconde par le souffle de Dieu. C'est d'après eux qne les Grecs et plus tard les Romains ont inventé plusieurs fables ou mythes de ce genre dans leurs mythologies.

« Les Druides vénéraient la Vierge, mère du futur libérateur. Admirable symbole : la femme était représentés les *yeux fermés* (ce qui indiquait qu'elle n'était pas née encore). mais l'enfant qu'elle portait dans les bras avait les *yeux ouverts* (ce qui indiquait que l'enfant à naître était déjà né), c'est-à-dire le Verbe éternel !

« Les Chinois attribuent également une Vierge-Mère à *Heoutsi*, chef de la dynastie des *Tchesu*, et le livre sacré des Vers chante la pureté et la sainteté de cette vierge nommée *Kiang-Youèn*, celle qui fut à l'origine la Mère du peuple, dit ce recueil vénéré des antiques poésies, ce fut *Kian-Youén*. Comment donna-t-elle le jour au peuple? Elle dompta ses passions, elle offrit des sacrifices au ciel (*tien*), afin de ne pas demeurer sans enfant.

. . . .

« L'Empereur Khien-loung, dont Voltaire a célébré les talents poétiques, a écrit en *Mandchou*, un poème célèbre en Chine, dans lequel il insinue que le chef de sa dynastie avait reçu le jour d'une Vierge. « C'est là, sur cette montagne fortunée, qu'une Vierge céleste, sœur cadette du Ciel ayant goûté d'un fruit que la plus éclatante des couleurs faisait remarquer entre tous les autres, conçut après l'avoir avalé, et devint mère d'un fils célèbre comme elle (1).

Nous terminerons ici, ce que nous devions dire des Vierges-Mère ; le lecteur pourra remarquer que nous n'avons parlé que subsidiairement de la Vierge-Marie du catholicisme, ce n'est pas un oubli de notre part, mais nous avons pensé qu'il était inutile d'aborder un sujet aussi connu de tous les lecteurs.

Les hommes nés d'une Vierge

A propos de la Vierge Chinoise, nous donnerons dans ce paragraphe le nom de quelques hommes illustres nés de vierges.

Les anciens livres chinois nous apprennent que généralement tous les anciens fils du Ciel, dans les temps héroïques, sont nés d'une *Vierge* !

C'est même à cause de cela que le *Choue-ven* (2) expliquant le caractère *Ling*, qui est formé de *Niu*, *vierge* et de *Seng enfanter ou naître d'une vierge* s'exprime ainsi : » Les anciens saints et les hommes divins étaient appelés les *Fils du ciel*, parce que leurs mères les avaient conçus par la puissance du *Tien* (ciel) et c'est à cause de cela que ce caractère est composé de deux mots, dont l'un signifie *Vierge* et l'autre *enfanter*.

Un philosophe chinois qui vivait vers le temps de Confu-tsé (551 av. J. C.)

(1) *Eloge de Moukden*. page 13.

(2) Dictionnaire dans lequel sont expliqués 550 caractères chinois et leurs dérivés!

nous dit aussi que les *Anciens* ou *Saints*, n'ont pas de père, parce qu'ils naissent par l'opération de *Tien* (ciel) Lopi (1) prétend « qu'il n'y a personne qui ne convienne que les Anciens rois *Heou-tsi* et *Sie* ont été conçus sans père ».

« Heou-tsi et Sie, dit *Echa-hi* (2) ne sont point nés selon la voie ordinaire, mais ils ont été produits miraculeusement : c'est pourquoi il ne faut pas parler d'eux d'après les notions vulgaires. »

De son côté Son-Tong-Do dit : que l'homme divin naît d'une manière toute différente des autres hommes, il n'y a là rien qui doive nous étonner.

Les lignes qui précèdent sont confirmées par ces paroles des interprètes du Si-Kiang : « Comme il est né sans semence humaine, il est évident qu'il a été produit par le ciel. »

On pourrait écrire un gros volume sur les naissances dites *Saintes* des grandes hommes et des empereurs de la Chine, qui sont nés, dit-on, *par miracle* !... (sans semence).

Voici quelques noms : La mère de *Foudhi* le conçut en marchant sur la trace des pas d'un géant.

Chinong fut conçu par l'entremise d'un Esprit qui apparut à sa mère.

La mère de *Hang-ti* conçut par la lueur d'un éclair et d'une lumière céleste dont elle fut environnée.

La mère de *Yao* par la clarté d'une étoile qui jaillit sur elle pendant un songe.

La mère de *Yu* par la vertu d'une perle qui tomba des nues dans son sein et qu'elle absorba... etc., etc., car presque tous les chefs des dynasties chinoises sont nés d'une vierge d'une façon miraculeuse.

Mais les Chinois ne sont pas seuls à avoir affirmé le fait qui précède.

Chez tous les peuples, on pourrait mentionner de même des héros, des grands personnages ou dignitaires dont l'origine était *divine* puisque cachée, puisqu'on ne leur connaissait pas de père, ou que celui-ci était censé Dieu !

Plutarque admet (3) que le *souffle* de Dieu peut à lui seul rendre une femme féconde. »

Dans un autre de ses ouvrages (4) le même auteur nous dit que « les Egyptiens pensent qu'il n'est pas impossible que l'esprit de Dieu puisse s'approcher d'une femme et que par sa vertu (puissance) il ne fasse germer en elle ses principes de génération. »

En Gréce, nous voyons naître de vierges : Orion, Neptune, Mercure, Erichthon, Vulcain, Mars et autres personnages.

---

(1) Lopi vivait sous les Song, vers l'an 1170 de notre ère.

(2) Historien et philosophe qui est mort vers l'an 1200 de notre ère.

(3) *De Iside et Osirid.* p. 92 de l'édit. in-fol. 1624.

(4) Vie de Numa, tr. fr. page 316.

Platon naît de Périctone encore vierge; Homère naquit d'Orithéïs qui malgré cela resta vierge.

Xeusippe fils de Cléarque, sœur de Pluton, dans l'éloge qu'il fait de son oncle et Anoxilide dans le second livre de sa *Philosophie*, affirment que Périctone, mère de Platon. avait reçu les caresses d'une entité astrale qui n'était rien moins qu'Apollon même. Ce Dieu jugeait indigne de donner au philosophe, une autre mère qu'une vierge.

Timée nous apprend que la fille de Pythagore avait désiré rester vierge pour présider à la danse des jeunes vierges et leur enseigner aussi les règles pour pratiquer la chasteté.

Devant de nombreux faits qui démontrent la naissance de personnages illustres de vierges sans aucun rapport avec des hommes (Alexandre-le-Grand par exemple est né ainsi) il n'est pas permis de ne pas se rappeler le texte de Saint-Luc (1) :

« *Spiritus sanctus superveniet in te et virtus altissimi obumbravit tibi* ? »

Ce qui précède a été admirablemenl exprimé sous une autre forme par un théosophe anglais M. Leadbeater (2) : « Et fut incarné (le christ) du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, c'est-à-dire l'essence monadique étant déjà descendue des cieux, se matérialisa en prenant un vêtement de matière visible et tangible déjà préparée à la recevoir par l'action du troisième logos sur ce qui sans lui, serait une nature vierge ou improductive.

« Le nom de vierge a été fréquemment appliqué à la matière atomique des différents plans, parce que dans cette condition elle ne peut, par son propre mouvement, entrer dans aucune espèce de combinaison, et rester ce qu'elle était, inerte et improductive. Mais elle n'est pas plutôt électrisée par la projection de l'énergie du Saint-Esprit qu'elle entre en activité, se combine en molécules, et génère rapidement la matière des sous-plans inférieurs. C'est de cette matière vivifiée par cette première projection que sont composées les innombrables formes qui sont animées par l'essence monadique.

« Le second Logos prend une forme non seulement de la matière « Vierge », mais aussi de la matière qui est déjà vivante et palpite de la vie du troisième Logos, de sorte que la vie et la matière l'entourent comme un vêtement et en toute vérité « il est incarné du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. »

« Ici encore la tendance à tout matérialiser a donné naissance à une idée toute différente par une altération du texte presque insignifiante, grâce à l'insertion d'une simple lettre, car dans la forme primitive le nom n'est pas *Maria*, mais *Maia*, qui signifie simplement mère. »

Voilà, selon nous, une explication peu banale de ces Vierges-mère qui figurent comme nous l'avons dit dans la mythologie des diverses religions qui ont couvert et couvrent la surface de la terre.

(*A suivre*) J. MARCUS DE VÈZE.

(1) Ch. I. V. 37.

(2) *La Revue Théosophique*, page 68, année 1899.

SORCELLERIES

SES RAPPORTS AVEC LES SCIENCES BIOLOGIQUES (1)

L'ouvrage de M. le Dr Regnault, médecin de la marine, qui porte ce titre se recommande aux lecteurs par d'autres mérites. En dépit de son apparence impartiale et de sa débonnaire allure, ce livre pourrait bien élargir, au flanc de la muraille dont s'abritent nos Mandarins, la brèche que d'autres ont ouverte. Toujours est-il que les érudits trouveront leur compte dans la première partie, qui peut passer, même après les écrits de Sprenger, Bodin, Lancre, Michelet, Paul Richer et Jules Bois, pour l'un des bons résumés historiques que nous ayons eus jusqu'ici sur cette riche et obscure matière.

La seconde partie est plus spécialement scientifique et critique. Après avoir constaté que la foi aux sortilèges se retrouve chez tous les peuples, à quelque race et à quelque religion qu'ils appartiennent, l'auteur se demande si cette croyance, qui est universelle, est aussi universellement erronée ; ou si plutôt elle ne correspondrait pas à certains faits réels, sous le revêtement séculaire des légendes invraisemblables ou absurdes dont l'imagination populaire s'est complu à les affubler. Avec une prudence qu'il convient de louer, notre auteur déclare qu'il évitera le plus possible de se prononcer soit pour, soit contre la réalité des sortilèges et des maléfices, dont il se propose de traiter en analyste objectif et impartial.

Très intéressé et, je crois, très amusé (cela perce sous l'imperturbable sérieux de la forme), par les surprenantes consultations qu'il est allé demander aux sorciers, aux prêtres occultistes, dont Paris, Lyon, d'autres villes encore, possèdent, paraît-il, des échantillons ; aux spirites des différentes confessions (2), aux mages enfin, dont il recueillit pieusement les témoignages, M. Regnault nous promène, avec un plaisir que nous partageons, dans ces milieux grouillants, inquiétants et bizarres. C'est chez les médecins, comme il convenait, que l'enquête se termine. La conclusion, jusque-là prudemment ajournée et comme contenue par le savant auteur, c'est que la sorcellerie, *au fond*, est *réelle*. Sans doute, une bonne partie des faits qu'il relate peuvent aujourd'hui s'expliquer à l'aide des lois de la *suggestion*, naturelle ou hypnotique, dont M. Pierre Janet fait précisément, à cette heure, l'objet de très savantes leçons au Collège de France. Mais il semble bien que pour l'interprétation des autres faits, non moins certains et plus topiques encore, l'on doive admettre l'*action à distance*, la télécinésie ou la télépathie. Cette action, s'il fallait en croire la tradition et les légendes

(1) Voir la *Revue* de juin 1899.

(2) A ce propos, on nous permettra de signaler une excellente publication mensuelle, la *Revue spirite*, organe des Kardécistes et des investigateurs, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.

populaires, se serait de tout temps exercée, aux mains des magiciens, des envoûteurs, des jeteurs de sorts; c'est elle encore que de nos jours, après Mesmer et Cagliostro, les magnétiseurs ont, dans une faible mesure, cherché à rajeunir.

Dès lors, que faire, quelle thérapeutique adopter, pour prévenir, enrayer, neutraliser les maléfices? Tout simplement, répond l'auteur, résoudre un problème de *dynamite mentale*: trouver d'autres suggestions, dégager d'autres énergies assez efficaces pour contrebalancer les influences malfaisantes. On connaissait, en théologie, l'antagonisme des bons et des mauvais génies, des démons tentateurs et des anges gardiens; la lutte de Caliban et d'Ithuriel; les savants décrivent aujourd'hui les moindres phases de ces luttes intestines qui mettent aux prises, sur tous les champs de bataille de l'organisme, d'une part, les microbes pathogènes, et de l'autre, les bienfaisants phagocytes, — ces derniers, heureusement pour nous, réussissant d'ordinaire à réduire les premiers à l'impuissance en les digérant. Il y a plus : armés des lumières de la chimie organique, ils nous disent les effets désastreux des toxines, neutralisées, dans l'intimité des tissus vivants par des antitoxines, que sécrètent, comme à point nommé, nos cellules, sans que nos pauvres consciences, que l'on dit pourtant si clairvoyantes, aient seulement pu soupçonner toute cette cuisine intime et mystérieuse! L'explication fournie par M. le Dr Regnault nous paraît du même ordre, Qu'il veuille bien nous pardonner encore de pousser un peu plus loin : ne reconnaissez-vous pas, dans sa théorie, telle que nous l'avons exposée, d'antiques, de vénérables croyances, cent fois réfutées, mais toujours renaissantes, comme ces *ombres* qu'Enée pourfendait à grands coups mais qui se reformaient derrière lui sur la route des Enfers? Les contes de fées dont on berça notre enfance ne disaient guère autre chose, en somme. Seulement nos chères et naïves mères-grands, lorsqu'elles avaient à nous conter *Peau d'Ane*, *la Belle au bois dormant*, ou l'*Oiseau bleu*, se servaient d'autres mots que les docteurs de Nancy ou de la Salpêtrière. Serait-il vrai que l'humanité n'invente plus rien, et que les novateurs les plus audacieux se contentent, ou peu s'en faut, d'appliquer des vocables nouveaux à de très vieilles choses? Au sortilège, que l'on oppose le sortilège; à maléfice, maléfice et demi! Seulement, de nos jours, c'est tout de noir habillés, et décorés à la boutonnière, que nos morticoles, modernes magiciens, ont entrepris d'exorciser *secundum artem* le pauvre enchanteur Merlin, tant déchu de son antique prestige, depuis qu'il s'avisa de quitter le bonnet pointu ou la robe constellée du Petit Albert.

On put espérer un moment que Papus, qui est médecin, et le Sâr, qui n'était que dentiste, en relevant la profession, restaureraient le costume; mais le mariage en les embourgeoisant, paraît avoir décidément détourné les derniers sorciers dans une voie nouvelle, sans poésie, sinon sans profit. Aujourd'hui, du fond de leurs cliniques, — où le buste du vieil Esculape

regarde de ses yeux blancs leurs papiers bien rangés, — Tismet de Lancre, ou, qui sait ? M. le Dr Regnault lui-même, paralysent par de scientifiques formules, les ténébreux effets du marc de café, conjurent les sorts ou dénouent les aiguillettes méchamment fermées par des envoûteurs de Bodinière, pâles héritiers des sages d'Horace, des sorcières de Macbeth et des suppôts du sabbat. Nous avons laïcisé cela comme le reste. Mais pour le fond, rien de changé. Oh ! le beau temps, le doux pays, où le merveilleux, chassé par la porte, entre aussitôt après, en tapinois, par les fenêtres !

Mais, insinue le Dr Regnault, l'essentiel n'est pas tant d'expliquer que de rassurer, et, s'il se peut de guérir : « Il arrive un moment où toute puissance matérielle venant à manquer, on doit employer *l'effort moral, par tous les moyens propres à le susciter* :

« ... *Dolus aut virtus, quis in hoste requirat* ? »

— J'entends bien. Mais il me reste un doute : quel esprit vraiment libre et curieux sacrifiera sans un regret le souci de la recherche spéculative, l'amour de la culture haute et désintéressée, à l'idéal étroit et immédiat du thérapeute et du guérisseur à tout prix ? Pourtant, dira-t-on, la médecine est un métier, avant tout ! Je voudrais, pour son honneur et son avenir, qu'elle fût autre chose. L'art médical, à mon sens, est bien malade, qui subordonne l'investigation théorique au petit bonheur des inspirations du moment, les méthodes raisonnées aux recettes empiriques et utilitaires. Quand je disais au début de cette étude, que le Dr Regnault, stratégiste artificieux, travaillait, lui aussi, mais par dessous, en sapeur, à déboulonner les vieux dogmes, à démolir la science officielle !

(Tiré de la *Revue du Siècle*).

A. Moulin, *Professeur de philosophie à Paris.*

SCHISME LATENT

Tiré du *Journal de Laval.*

Le clergé catholique français subit, en ce moment, une crise terrible et sur les dangers de laquelle, dans le monde religieux, on n'est rien moins que rassuré.

En ces dernières années, de nombreuses défections se sont produites dans ses rangs, dont quelques-unes ont fait un certain tapage. Or, ce mouvement de désertion semble encore devoir s'accentuer. Comme un navire désemparé, l'Eglise romaine fait eau de toutes parts et un cri d'alarme est poussé.

Naguère, les feuilles cléricales affectaient de considérer comme quantité négligeable ces évasions de prêtres absolument écœurés par une religion

détournée de son but, entièrement défigurée, devenue tout à la fois mondaine et commerçante, n'aspirant qu'à jouer un rôle politique, au mépris même des préceptes du Maître qui chassait les marchands du temple et proclamait que son royaume n'était pas de ce monde.

Aujourd'hui ces mêmes feuilles sont bien forcées d'ouvrir les yeux : il ne leur est plus possible de dissimuler leur inquiétude et l'une d'elles, la *Vérité*, organe officiel du clergé, — d'où est partie l'idée de la souscription Flamidien et de la fondation d'une école flamidienne! — est amenée à écrire ce qui suit :

« Il y a toujours eu de malheureuses défections. Elles étaient isolées. Aujourd'hui, le mal serait plus grand qu'il n'a été jusqu'ici. Ce ne sont plus seulement de ces cas particuliers qu'il y aurait à déplorer, mais certaines tendances générales se manifesteraient ; un certain mouvement collectif se dessinerait.

« Pour tout dire, s'il fallait en croire de douloureuses informations, il se formerait çà et là dans le clergé un parti de l'apostasie. Notre sacerdoce catholique, si ferme, si uni jusqu'à présent, serait ébranlé ; chez lui se produirait une marche encore dissimulée vers le protestantisme. »

On le voit, nous n'exagérons rien, c'est la *Vérité* elle-même qui parle, et non sans une profonde tristesse, constate un fait.

Et ce fait n'est pas spécial au clergé français. A l'étranger, en Belgique par exemple, les défections se succèdent et avant-hier, à la Chambre des représentants, un député belge a pu dire qu'il y avait en ce moment dans le diocèse de Liège une vingtaine d'abbés qui n'attendaient que l'heure de jeter la soutane aux orties . . . .

Cette désaffection de gens entrés volontairement, par vocation, dans l'Eglise, cette évolution intellectuelle, n'a-t-elle pas quelque chose de symptomatique. . . . .

Lisez les théologiens catholiques et vous y trouverez des théories étranges qui révoltent la conscience des plus honnêtes. Ce n'est plus la doctrine du Christ qui s'enseigne, c'est Escobar qui inspire l'Eglise, et les *Monita secreta* sont là pour tout légitimer.

C'est ainsi que l'Église s'inspire de ce précepte d'un de ses théologiens :

« Si vous ne pouvez pas vous défendre autrement d'un témoin injuste, vous est-il permis de lui imposer autant de faux crimes qu'il est nécessaire pour justifier son innocence? — il est probable selon moi, que si vous le faites, vous ne péchez pas contre la justice, car l'obligation de défendre la vie ou l'honneur exclut l'injustice de toutes les actions que vous faites dans la nécessité de vous défendre ». . . . .

Un mouvement général se produit, un schisme menace l'Eglise, c'est indéniable et reconnu vrai, même par les feuilles cléricales.

Généralement, quand on connaît le mal on cherche à le guérir, on n'hésite pas à porter le fer rouge dans la plaie, mais ici la guérison n'est pas

probable, car il n'y a pas seulement blessure, il y a gangrène, et nous sommes peut-être arrivés à l'heure critique de la décomposition finale.

GUY DE LAVAL.

STRADA

DANTON LE MAGNANIME ET LE PARIS DE L'ERE DE LA SCIENCE (1)

(*Suite.* Voir la *Revue* d'Octobre 1899) (2).

III

J'ai énuméré plus haut les qualités de Strada. J'en ai oublié une : Strada est un grand critique d'art. Tel, en effet, il se révèle dans *Le Paris de l'Ere de la Science.*

Si on suivait ses conseils, Paris serait bientôt une cité incomparable, par la beauté et l'harmonieuse grandeur de ses temples, de ses palais, de ses statues, de ses avenues et de ses boulevards. Son livre hardi est véritablement un hymne à la gloire de Paris.

Il l'a divisé en six titres.

TITRE PREMIER : PARIS OFFICIEL. — Strada veut, à l'entrée, une *voie triomphale* qui, du chemin de fer de Courbevoie, conduirait « à l'intérieur de Paris, par les avenues de Neuilly, de la Grande-Armée et des Champs-Elysées ». Cette voie, avec ses arcs de triomphe et ses portiques, ornés de nombreuses statues, devrait « faire comprendre, dès l'abord, l'âme de la France.

« Athènes, Rome avaient des portes, des voies triomphales, où l'art avait accumulé ses chefs-d'œuvre de sculpture et d'architecture. Paris doit en présenter de plus beaux encore, car notre idéal est plus haut que celui de tous les peuples du Passé et du Présent.

« A Athènes, à Rome, les arcs de triomphe, les colonnes, les statues se succédaient à chaque pas dans les voies qui montaient au Parthénon ou au Capitole. Il faut à Paris cette grandeur de l'art conduisant aux monuments qui symbolisent réellement et fortement l'idéal de la Patrie.

---

(1) Je cite très souvent Strada. J'ai cru que cela était préférable à une sèche analyse. Le lecteur a ainsi l'avantage de pouvoir apprécier, par lui-même, l'auteur en tant qu'écrivain, et de pénétrer *directement* et plus profondément dans son esprit.

(2) ERRATA. — P. 620, lig. 7, lire : *digne*, au lieu de : *digue*. P. 620, lig. 28, lire : *C'est par la méthode*, au lieu de : *C'est la méthode*. P. 621, lig. 4, lire : *de la religion de la science*, au lieu de : *de la religion, de la science*. P. 622, note 1, lire : *préface*, p. 9, au lieu de : *préface* n°

« On fait aborder les Rois, les Empereurs à l'infime gare de Passy. L'agréable jardin du Ranelagh suffit pour une entrée de château de plaisance, non pour le vestibule de la capitale de l'Idéal humain.

« Les capitales des autres empires étalent leur rêve de commandement, d'intérêts cyniques. Paris ne doit jamais oublier qu'il est la ville de l'unité du monde, de la Fédération des peuples, comme a dit la Révolution, dans un mot qui contient le plus ardent amour de l'humanité.

« On doit dès l'entrée lire la traduction de cette pensée intime et sublime dans ses monuments. Quoique fassent les autres nations, ce titre de gloire ne revient qu'à la France. Elle seule à un but supérieur à elle-même, à l'intérêt, à la force ; car seule elle a cet idéal de la *Fédération universelle des Peuples*. Elle a donné ce but au monde il y a plus de cent années ; en son cœur elle le conserve toujours. Ellle est par là l'amour, l'unité du genre humain. Les peuples le sentent. Paris est la ville cosmopolite ; nulle autre cité ne peut avoir ce rôle. On les visite ; on est chez soi à Paris. C'est moins par les plaisirs que par ce grand sentiment qu'on y est attiré. Il est la patrie de tous. Le roman travestit en vain cette haute émotion.

« Les autres nations sans doute aspireraient à une unité, mais comme le Sénat ou les Empereurs romains, pour dominer et exploiter le monde ». (P. 13-14).

« La place de la Concorde s'appellerait place de la Concorde-Universelle. Elle conduit aux deux monuments qui doivent exprimer toute l'âme de la France (p. 18). »

Ces deux monuments seraient le *Temple de la Fédération universelle* et le *Temple de la Religion de la Science.* On désaffecterait l'Eglise de la Madeleine et la Chambre des Députés, qu'on transformerait et décorerait spécialement pour cela.

« Au *Temple de la Fédération* auraient lieu toutes les conférences concernant les Congrès de l'unité, le désarmement général, les explorations scientifiques, les progrès de la fédération humaine par l'amour, par la science et toutes les questions innombrables qui se rattachent à ces hautes idées. Toutes ces thèmes prendraient dans ce temple une grandeur nouvelle et vraiment religieuse.

« Au *Temple de la Religion de la Science* s'accompliraient les cérémonies, les élévations et prédications des pasteurs du culte laïque et universel de la science. » (p. 23).

« A partir de l'entrée de Paris jusqu'à ce point déjà central on aurait donc un ensemble de monuments, affirmation superbe de l'idéal français, profondément humain, tout pacifique, le plus élevé que puisse jamais atteindre l'esprit et le cœur des hommes. En effet, l'élévation de l'idéal de la science

totale et équilibrée, l'aspiration à l'unité humaine suivant les lois de la science, de la religion de la science et de l'ordre social, éclateraient à tous les pas. Le critérium et la méthode impersonnels faisant l'impersonnalité des sciences, feraient l'impersonnalité des esprits, des âmes, des organisations sociales. Au lieu que nous vivons parmi les monuments de nos contradictions et de nos rages (1), la seule vue de ces édifices suffirait à nous rappeler à l'idéal de l'unité, à nous imprégner de cette pensée qui amènerait le bonheur humain : L'idéal matériellement écrit dans nos monuments imposerait plus aux hommes que les affirmations parlées ou écrites. Il parlerait à tous et avec une force que rien ne remplace.

« Qu'on le médite : les monuments des cités ont toujours été la représentation de l'idéal religieux, scientifique et social des peuples. On ne peut nier les contradictions de nos édifices actuels avec l'idéal admirable d'amour et de fédération universelle que nous a légué la Révolution et qui est le résumé de tout le travail moral, savant et social, de notre Patrie, depuis le premier jour où elle proclamait son but dans l'idéal salique ». (p. 19-20).

Strada ne veut pas que l'Exposition prochaine soit uniquement *matérialiste*, il veut qu'elle soit aussi « une exposition de l'idéal *de par les sciences faites* ». Il nous appelle « au *sursum animæ et corda* par tous les grands moyens de l'art, les temples, les tableaux, les collections, les statues, la bibliothèque, où seront tous les ouvrages de science engendrant et prouvant les hautes pensées.

« Croyez-vous, continue-t-il, qu'il ne sera pas plus beau de faire dire aux étrangers : « Nous partons éblouis et améliorés par vos temples de l'unité « humaine », que de leur faire crier : « Travaillons pour surpasser et ruiner « nos concurrents, les autres peuples, afin de nous enrichir et de dominer « tout ? » (p. 26)

Plus loin, il dit, faisant allusion aux événements et aux projets actuels :

« On parle beaucoup d'amour, de désarmement, de paix, mais on laisse tout dans une conception impuissante qui ne peut rien enfanter. L'amour, le voici. Je le précise : il vient et ne peut venir que par la *science faite*, par la *religion de la science* qui est la religion des lois de certitude, donc des lois de Dieu, donc de Dieu. Qui respecte la loi de Dieu, respecte et pratique l'amour. Hors de là, tout retombe à l'égoïsme personnel rationaliste ou à l'égoïsme fidéiste, l'amour est tué de ces deux coups. Le dernier mot du fidéisme c'est

(1) « Nos édifices actuels, dit un peu plus loin Strada, ne sont que la représentation de nos vieilles croyances, de nos antiques fureurs, de nos exterminations. On va d'un temple à l'autre et l'on n'y entend que des excommunications et des colères qui volontiers éclateraient dans les rues, si on les laissaient faire. Nous le voyons sous nos yeux ». (p. 22).

l'inquisition et le massacre; le dernier mot du rationalisme c'est la terreur. Le dernier mot de la *Religion de la science* est l'amour des lois de la science, donc l'amour des lois de Dieu, donc l'amour de Dieu et des hommes.

« Cette grande décoration de l'entrée triomphale conduisant à ces deux temples, celui de la Fédération universelle, celui de la Religion de la science, dévoilerait bien tout le secret idéal de la France et imposerait à tous quel est le peuple de l'amour, de l'unité, de la fédération de tous les humains! Qu'est un congrès auprès de cette éclatante protestation? La France ferait enfin vivre son idéal » (p. 27).

J'ai donné ces longs extraits pour mieux montrer le but que s'est proposé Strada. On voit qu'il dépasse de beaucoup en grandeur et en beauté celui des organisateurs du *Congrès de l'Humanité.* S'ils s'en tiennent à leurs idées actuelles, leur Congrès sera sans lendemain, ainsi que je le prouve dans un article qui a paru dans la *Paix universelle* du 1er septembre. Les paroles que je viens de citer en sont comme un brillant commentaire.

Strada voudrait ensuite que la Cité, berceau de Paris, conservât « son air et ses droits d'ancêtre », qu'en y entrant, on se sentît « dans l'histoire, et s'il est possible près des grands hommes qui ont préludé à nos libertés ».

L'architecture gothique s'impose.

« La forme générale de l'Ile est un vaisseau, dit-il; de là les armes de Paris.

« De ce vaisseau qui n'a jamais sombré, on doit voir s'élever, comme les mâts d'un gigantesque navire, les tours, les flèches, les clochetons en nombre indéfini. A la pointe-ouest, un palais doit avancer une proue goihique, à la pointe-est la Morgue doit fournir une poupe au gouvernail gothique. Au milieu, en masses gothique et renaissance, les autres monuments doivent accompagner les flèches et les tours de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle. Partout les tourelles à toits aigus, les flèches, les clochetons, les créneaux même et les auvents sculptés » (p. 31).

Et plus loin :

« Il faut que la Cité apparaisse au milieu de Paris comme une cathédrale de Milan gigantesque, avec ses milliers de pointes élégantes, ou comme un immense vaisseau hors de toute proportion, ancré perpétuellement. Il faut que l'on reste stupéfait devant cette quantité de mâts de pierre, devant ces flèches ornées, de toute taille. Si l'on est émerveillé devant l'église de Milan, quel sentiment éprouverait-on devant une île entière offrant ce caractère étrange et magnifique! Ainsi conçue, la Cité serait une des merveilles du monde » (p. 32).

A la suite, Strada indique ce qu'il faudrait faire pour donner à l'Ile cet aspect.

On a vu plus haut qu'il dépossédait les députés du palais Bourbon. Pour le remplacer, il voudrait qu'on édifiât la nouvelle Chambre des députés sur l'emplacement « de la collection de laides maisons qui va jusqu'au Pont-Neuf » (p. 32).

« Des raisons morales et politiques engagent « à la placer » dans le quartier de l'Université, des cours de Justice, des travailleurs, non dans celui des coureurs de la joie et de la grande vie. L'hallucination de la richesse et du plaisir, on le voit par expérience, est malsaine à beaucoup de députés. La vue du travail invite au travail. Le sentiment des efforts de la foule affairée conduit à la pitié pour les souffrances, au devoir à remplir. La vue du peuple qui peine est salutaire; celle des oisifs est pernicieuse. Que de députés ont jeté un coup d'œil d'envie, avant d'entrer, sur l'équipage qui court au bois et qui, plus est, l'ont suivi.

« Il convient, d'autre part que la Chambre des Législateurs soit proche de ceux qui appliquent les lois et de l'Université qui révèle toute science. Ce voisinage est salutaire pour l'esprit de méditation, d'étude, pour les consultations, l'instruction s'il est besoin. Il s'établit une solidarité qui peut être utile... » (pp. 36-37).

Certes, Strada n'a pas tort. On devrait se hâter de réaliser son idée originale.

Titre deuxième : PARIS VILLE DE L'ART. — « Paris a été refait en quelques années...

« S'il s'était trouvé un homme de génie pour concevoir, préciser, ordonner, faire exécuter cette entreprise prodigieuse qu'eût été Paris ? Aucune époque, aucun pays n'auraient pu montrer une cité aussi éclatante de beauté.

« Mais Paris n'a pas été embelli par des artistes. Des spéculateurs à outrance, des ingénieurs praticiens ont accompli l'œuvre que des raisons de gouvernement et d'argent, avaient fait entreprendre. L'art avait peu à voir en tout cela; c'était une affaire.

« Le convenable est partout, le génie nulle part » (p. 41).

« Paris devrait être un palais immense, il n'est qu'une très belle caserne indéfinie » (p. 42).

Et Strada constate avec chagrin que « toute innovation, toute grande idée, ne rencontre que l'hostilité ».

Il est vrai de dire que l'administration et les conseillers municipaux n'ont pas fait « les études nécessaires pour faire de Paris une belle œuvre ».

Il faudrait qu'un conseil consultatif « composé des artistes les plus complètement et audacieusement instruits », élaborât tous les projets d'embellissement.

Les projets « arrêtés devraient être mis au concours. Qui décide-

rait? Une commission? Non, Le suffrage universel de tous les artistes et hommes de pensée, auteurs ayant écrit des ouvrages de science, de poésie, de littérature, peintres et sculpteurs, graveurs. musiciens, architectes ayant fait connaître leurs œuvres, ingénieurs sortis de toutes les écoles. Réunis à la fin de l'exposition, ils exprimeraient un vote par un bulletin signé » (p. 43).

« Après les décisions de ce conseil consultatif et du suffrage universel, le conseil municipal pèserait si le projet est d'accord avec les finances de la Ville et décréterait.

« Une telle organisation me semble, ajoute Strada, donner des garanties d'art inconnues » (p. 44).

Pourquoi? Parce que « ce ne sont ni les ingénieurs, ni les architectes qui ont eu les plus belles et les plus grandes conceptions » et Strada cite des exemples à l'appui.

D'ailleurs « peu d'ingénieurs sont artistes. Le fussent-ils par nature, que lentement, à peu d'exceptions près, ils verraient s'éteindre en eux la belle faculté. Condamnés à des précisions de cylindres, d'engrenages, ils prennent une telle habitude de cette exactitude méticuleuse que pour eux elle devient la suprême beauté. Souvent c'en est la mort. Ils tombent dans le pédantisme si fréquent. Ils ne peuvent plus voir dans le vaste au-delà qui est l'art. L'exactitude n'est pas le génie...

« Ils perdent l'émotion en cherchant le correct. » (p. 44).

Quant aux architectes,« les uns sont de vrais entrepreneurs qui manquent d'instruction ; constructeurs habiles, mais c'est tout.

« Les autres ont des errements d'école qui leur ôtent toute invention et qui font d'eux ce qu'était la décadence de notre littérature classique. L'école des Beaux-Arts enseigne une étroite et aigre attache des lignes architecturales, et n'a pas le sens de la beauté et des proportions. Il faut crier haut cette vérité terrible » (p. 45).

« En résumé, dit Strada, Paris, par ses belles voies, a acquis un air de grandeur admirable; ses monuments, ses maisons n'ont pas encore atteint la grandeur de l'art » (p. 47).

« Paris a une quantité prodigieuse de monuments. Quand on veut les citer, on se trouve trop subitement arrêté.

« Pourquoi? Ils sont insignifiants, parfois laids et lourds.

« Si Paris veut être la capitale de l'univers; il doit être partout, en tout, la *Ville de la beauté*.

« C'est par cette transfiguration du réel que se font les renommées impérissables, les gloires éternelles. Paris laid perdrait la primauté. Comptez les églises, les théâtres, les bibliothèques, les palais, les hôtels, les casernes,

les collèges, les gares, etc., à quel total n'arrivez-vous pas? Presque tous les hôtels particuliers, à Gênes, à Rome, à Florence, à Venise, méritent d'être cités; tous nos monuments ne le méritent pas. Quelle leçon! » (p. 48).

Il ne faut pas cependant « qu'un peuple puisse dire à Paris : Tu fais laid. Par ce seul mot, Paris serait décapité » (p. 51).

Donc « ne dites pas : A quoi sert la beauté? Ces monuments ont longtemps satisfait aux besoins, ils peuvent suffire encore. Il faut que tout soit beau, noble, grandiose, à Paris, en France; c'est le mot d'ordre.

« Les monuments sont le reflet de l'âme des peuples. Leur grandeur, leur beauté, vus dès l'enfance, font trouver la Patrie plus attachante, plus vénérable; on a plus d'enthousiasme pour l'aimer et la défendre. Une patrie sans beaux monuments, sans belles œuvres, sans bonnes lois, sans vertus, sans idéal, sans justice, n'est plus une patrie » (p. 51).

Strada n'est pas d'avis que les monuments soient enchâssés dans les habitations. « La sécurité l'ordonne. Et puis c'est de la beauté, ces édifices en relief de toutes parts. C'est le coffret précieux vu dans toutes ses lignes et sous toutes ses faces ». (p. 53).

Puis il parle des Tuileries, du Carrousel, du Panthéon, de la Chambre des Députés, du palais des Invalides, de l'Institut, du Val-de-Grâce, du Palais d'Exposition des Champs-Elysées, des hôtels et des palais divers et dit ce qu'on devrait corriger dans ces monuments ou leur ajouter.

Au sujet du Louvre, du Luxembourg, de l'Ecole des Beaux-Arts, des achats de tableaux et de statues, il fait des critiques très fines et émet des remarques très judicieuses dont les administrateurs devraient faire leur profit.

(*à suivre*) JACQUES BRIEUX.

SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

LES VIBRATIONS. — FAITS NOUVEAUX ET SAISISSANTS SUR LES « PRO » ET LES « CON » DES MANIFESTATIONS SPIRITES, PAR LE PHILOSOPHE DE LA CALIFORNIE, CH. DAWBARN.

Le spiritualisme moderne est basé, personne ne l'ignore plus de nos jours, sur le fait que nos parents et nos amis et nos semblables ont le pouvoir de se manifester à nous, après la mort et de nous donner la preuve de la continuité de la vie, dans l'au-delà. Pourtant, quand nous leur demandons d'où ils viennent, nous nous trouvons en présence d'une des plus grandes difficultés à laquelle le seul fait du retour des esprits n'apporte aucune explication satisfaisante.

J'ai interrogé moi-même les esprits un nombre indéterminé de fois sur leur état présent et la réalité de la vie future, et je déclare n'avoir jamais pu obtenir, à l'aide de nos médiums, la vérification et, partant, la certitude des faits allégués par un grand nombre de spiritualistes des plus sincères et des plus convaincus. C'est pourquoi j'engage mes lecteurs à s'adresser à l'Esprit « Bon sens » pour avoir la clef de ce mystère et je leur promets de les faire participer à tous les avantages que je pourrai logiquement recueillir de cette source.

Aux temps anciens, les Esprits nous racontaient les histoires les plus extraordinaires sur le ciel et l'enfer ; sur les démons et les anges qui chantent des louanges et maudissent, à la fois, au gré de leurs vœux, durant toute l'éternité. Ils condescendaient même à entrer dans des détails et à nous dire qu'ils habitaient une cité splendide peuplée de saints aussi bien que d'animaux, et où l'Eternel, l'ordonnateur suprême du ciel et de la Terre se tenait assis sur un trône, dans toute sa gloire et sa majesté. D'autres esprits, au contraire, nous ont parlé et écrit du Dieu Jupiter et de sa céleste famille ; de son amour et de sa haine et des conséquences qui en résultaient pour les pauvres mortels.

Si nous soumettons toutes ces histoires à l'examen du bon sens, nous ne tardons pas à comprendre que de tels contes étaient adaptés à l'intelligence et aux croyances des mortels de ces époques, et que la loi naturelle forçait de tels esprits qui se manifestaient à représenter les croyances terrestres en rapport et en harmonie avec la vie future, plutôt que de citer des faits provenant des connaissances qu'ils avaient acquises dans le monde des esprits. Cette vérité peut s'appliquer à tous les enseignements et à toutes les religions, chacune dans son domaine privé, en les accréditant suivant que les personnes y sont préparées et y ajoutant même souvent des avis salutaires.

Mais, aujourd'hui, le spiritualisme est devenu d'un intérêt personnel et est entré dans une période nouvelle d'investigations et de recherches qui permet à chacun de s'éclairer et de s'instruire, et lorsqu'on interroge maintenant les esprits sur la vie future, ils contredisent unanimement les doctrines anciennes.

D'où viennent ces incohérences, ces contradictions ?

Pour les expliquer, il est nécessaire que mes lecteurs se rappellent mon précédent article, dans lequel je leur ai démontré que la loi universelle des vibrations limitait la mémoire, dans l'un et l'autre monde, c'est-à-dire du mortel et de l'esprit ; mais afin de leur faciliter la compréhension des arguments qui vont suivre, je répéterai ici succinctement la théorie que j'ai développée déjà, d'une manière plus complète, ailleurs.

Supposons donc que les vibrations normales du cerveau de l'homme

soient au nombre de 1000 par seconde (certains mortels peuvent même, en développant leurs facultés psychiques, atteindre le chiffre de 1500 vibrations par seconde); ils sont alors, ce qu'on appelle « en transe ».

Je prie le lecteur de noter, en passant, que le mortel qui est dans cet état perd sa mémoire normale (de 1000 vibrations) pendant tout le temps qu'il y est soumis et qu'il agit dès lors sous l'influence de 1500 vibrations par seconde. Or, admettons maintenant que les esprits qui sont les plus rapprochés de la sphère terrestre soient doués d'une force de vibration de cerveau normale, équivalente à 2000, et que certains d'entre eux aient la possibilité d'en réduire le taux à 1500; de tels esprits seront évidemment capables de se rencontrer avec le mortel qui est « en transe » sur une sphère commune; mais ces esprits ne pourront pas plus commander à leur mémoire normale que ne le peuvent les terrestriens : car tous les deux sont également dans un état anormal.

Des critiques peu scientifiques voulant me confondre ont opposé à ma théorie des arguments plus spécieux que solides, en alléguant que les esprits toujours avaient affirmé qu'ils pouvaient se rappeler le passé de leur vie terrestre; mais le bon sens nous démontre l'impossibilité d'accréditer ces aveux et de les accepter comme étant fondés. Sans doute, les esprits peuvent être de bonne foi et croire eux-mêmes qu'ils nous disent la vérité, même dans les détails de leur vie spirituelle; ils liront dans vos pensées et se rappelleront ainsi inconsciemment leurs propres vies terrestres; mais, soumis à la loi naturelle, leur monde spirituel leur apparaîtra, pour ainsi dire, tel que vous et vos amis le croit être : il ne sera que le reflet de vos propres pensées ou celles du médium.

Quoi qu'il en soit, le croyant sentimental ne se laisse pas convaincre et s'en rapporte plutôt à ses propres impressions; et c'est ainsi que le spiritualisme moderne semble avoir eu pour base l'amour sentimental. Pour la grande majorité des spiritualistes, les recherches n'ont pas été au-delà de ce niveau et ces crédules ignorants reçoivent avec confiance et bonheur ces messages qui leur dépeignent la vie future comme étant la reproduction fidèle de la vie terrestre. Suivant eux, la mère à qui la mort a ravi son enfant au berceau, il y a vingt ans au plus, doit retrouver son bien-aimé tel qu'il était au moment de la séparation, innocent et faible demandant encore sa protection et ses tendres caresses; c'est lui qui, le premier viendra l'accueillir dans ses bras au seuil du monde des esprits. L'amour maternel a été si invariablement et si poétiquement dépeint toujours comme étant le don le plus noble et le plus idéal fait à l'humanité, que le mortel ne peut se figurer une immortalité qui ne réunisse pas aussitôt après leur mort, la mère et son enfant dans un commun élan de leur amour d'autrefois.

Mais raisonnons. Adressons-nous au Bon Sens et nous verrons bientôt toute l'invraisemblance et l'absurdité de tels enseignements, de telles croyances.

Puisque le progrès continu est la loi fondamentale de la création, tout ce qui existe dans les trois règnes de la nature est soumis au principe de l'évolution. L'enfant donc, qui s'est désincarné dès le berceau, aura grandi et progressé spirituellement et il ne pourra ni simuler, ni dissimuler, quand il se rencontrera pour la première fois avec sa mère terrestre, dans la vie future. Cette pauvre mère elle-même devra s'élever à une plus haute conception de la solidarité et de la puissance de l'amour ; elle ne sera point liée à son passé par ces formes transitoires de sentiments qui sont le partage du mortel humain.

L'amour qui est d'essence divine et le trait d'union qui relie toutes les âmes dans les sphères sans nombre qui peuplent l'univers, se purifie et grandit en s'élevant et en se détachant de ses chaînes matérielles. D'accord avec cette loi, le Bon Sens nous assure que bien que l'amour maternel soit personnel et doive s'éteindre, étant fondé sur l'harmonie entre deux âmes, il doit être éternel. Il nous dit aussi que dans le monde des esprits, il ne peut y avoir de partage, ni d'inégalité dans l'affection ; qu'il n'y a ni mères, ni enfants, ni époux, ni épouses, ni frères, ni sœurs; mais une fusion si intime d'âmes immortelles dans une éternelle harmonie qu'il est impossible de la reproduire à l'imagination des hommes. Mais l'esprit qui revient ne peut faire comprendre ces choses aux mortels, et il appartient au bon sens seul de révéler la vérité. C'est aussi à lui que je m'adresse pour recueillir une à une les idées avec lesquelles mes lecteurs sont déjà devenus familiers.

Je vais maintenant leur faire quelques nouvelles révélations qui m'ont été inspirées par notre guide respectif, le Bon Sens.

Atomes et mouvement.

Tout ce que l'homme de science est capable de comprendre de ce qu'on appelle « la création », c'est que quelque part, et d'une certaine manière l'atome éternel s'est trouvé en mouvement dans un cosmos éthéré, absolument dépourvu de frottement. Le mouvement s'est produit, a commencé et dès lors tout est devenu possible. Avec un espace sans limites pour atelier, de l'intelligence infinie pour l'ouvrier, de la forme sans bornes pour l'instrument et un temps illimité pour le travail journalier, quelque chose est tenu de se produire.

La toute première chose qui a dû nécessairement arriver, c'est que l'atome individuel cherchant autour de lui un atome de même nature à qui il puisse

s'associer, s'y est trouvé sollicité d'une manière certaine par la force « d'attraction, de cohésion ». C'est ainsi qu'en se réunissant, les atomes ont formé des molécules lesquelles, à leur tour, se sont unies par affinité, mais pouvant se disjoindre dès que les atomes ne sont plus en harmonie. L'atome est donc, à vrai dire, l'unique et réel individu primitif; il a devant lui une éternité d'existence, car il n'y a en lui rien qui puisse être détruit. Qu'on se le figure une force, un tourbillon d'éther ou une particule de matière, cela importe peu; nos formes, qu'elles soient corporelles ou spirituelles, sont des assemblages de molécules. Nos âmes—egos sont donc des atomes, d'indestructibles atomes, lesquels, quand ils sont mêlés au grand Tout constituent la vraie molécule royale nommée Dieu. De cette manière et si nous ne nous arrêtons pas à demander le « pourquoi » et le « parce que », nous avons du moins une conception intelligible de la création dans son ensemble.

Entrons maintenant un peu plus dans les détails et nous découvrirons que les atomes sont éternellement en mouvement, mais qu'ils ne sont jamais entièrement satisfaits de leur forme; de telle sorte qu'après un temps plus ou moins long, chaque forme finit par se désagréger, tout en subissant un continuel changement aussi longtemps qu'elle dure. Quand on étudie la forme organique dans ses effets divers de transformations, on obtient ce qu'on appelle un état de maladie ou de santé; mais quand les changements se produisent sur l'esprit, les effets qui en résultent donnent lieu, suivant que l'état d'harmonie persiste ou qu'il disparaisse, à une interprétation différente d'amour ou de haine. En appliquant cette étude, soit à la forme mortelle, soit à l'esprit, on peut en conclure qu'aussi longtemps que la forme est composée de molécules en harmonie entre elles, cette forme ne peut se désagréger; l'éternité même ne peut la détruire, avant que ses particules, n'ayant plus d'affinité l'une pour l'autre, ne se désagrègent par la loi naturelle de répulsion. En fait, jamais harmonie permanente ne s'est montrée dans aucun assemblage de molécules observé par nos cinq sens. Le soleil, comme le microbe, de même que toutes les formes intermédiaires tôt ou tard sont détruites et dès que l'équilibre se trouve rompu, la désagrégation commence.

Immortalité et amour.

Lorsque nous appliquons ces révélations faites par le Bon Sens à la vie de l'au-delà, nous entrons dans un domaine où nos faits de chaque jour ne peuvent plus nous servir de guides. Nous recueillons ces faits, nous prêtons l'oreille à ces révélations avec un niveau de vibrations cérébrales s'élevant à 1.000 par seconde, mais dès que ce niveau s'accroît et atteint le

chiffre de 1.500 vibrations, les manifestations de notre cerveau deviennent anormales et souvent absurdes. En appliquant ce résultat à une vie soumise à 2.000 vibrations par seconde, il est aisé de comprendre, *a fortiori*, l'inanité des spéculations toutes de sentiments qu'on attribue aux désincarnés. De ce qui précède, le Bon Sens nous autorise à dire que le progrès des esprits est basé sur des manifestations plus pures et plus élevées d'harmonie et d'amour et que le monde invisible n'est supérieur au nôtre que par l'émanation plus complète de cette flamme divine qui embrase toutes les âmes et les unit dans un élan commun. Si donc l'amour maternel disparaît, c'est pour faire place à un sentiment plus noble et plus idéalisé. L'immortalité et l'amour ne sont qu'une seule et même chose ; deux principes éternels qui ne peuvent exister l'un sans l'autre ; de même, le savoir et la sagesse continueront de naître de l'expérience et donneront lieu à de la force qui sera utilisée au développement de l'amour. Voilà quel est le vrai spiritualisme, tel que nous l'enseigne le Bon Sens et celui qui m'a conduit à affirmer l'immortalité de l'âme et le retour des esprits ; mais si l'on me demandait d'avouer l'un des faits multiples de la vie future, tels que nous les dépeignent nos médiums, je m'abstiendrai respectueusement.

Avant de terminer cette étude, je tiens à donner à mes lecteurs une dernière preuve non moins convaincante de l'invraisemblance des pseudo-révélations faites par les esprits. Lorsque le professeur Tyndall est venu démontrer l'importance de « la poussière », ce fut une révélation qui bouleversa l'homme de science lui-même. — Sans poussière, dit-il, nous ne pourrions avoir de pluie. Chaque particule de poussière est la cause et l'origine d'une goutte d'eau correspondante. Si la poussière n'existait pas, l'atmosphère sursaturée d'humidité déverserait sur la terre d'abondants nuages qui détruiraient toute forme de vie. C'est encore à la poussière que nous sommes redevables du beau spectacle du lever et du coucher du soleil, de la lumière qui nous éclaire ; oui, si ce n'était pas à cause de la réflexion et de la diffusion des ondes lumineuses, par les particules de poussière, notre monde serait dans les ténèbres et la vie serait impossible. Nous pouvons donc conclure en affirmant, ou bien que les conditions de vie afférentes au monde des esprits sont totalement différentes des nôtres, ou que nous ne savons absolument rien de ce qui se passe là-haut. Un million d'esprits viendraient se manifester à un millier de médiums et nous parler des merveilles du monde invisible et de l'existence qu'on y mène que nous serions aussi ignorants qu'auparavant et la seule explication rationnelle à donner à ces témoignages, c'est que les esprits qui reviennent laissent derrière eux tous les souvenirs de leur vie spirituelle, tout comme le mortel en transe perd sa mémoire terrestre.

Ceci nous autorise à dire que le spiritualisme moderne est fondé sur la multiple personnalité de l'Ego comme étant une loi de la Nature qui ne peut être méconnue ou foulée aux pieds, ni par le mortel, ni par l'esprit lui-même. Je ne puis donc que conseiller à mes lecteurs d'invoquer l'esprit Bon Sens, afin qu'il devienne désormais leur guide et leur contrôle, comme il est le mien.

(*A suivre*). PROFESSEUR MOUTONNIER.

EN MARCHE VERS LA VÉRITÉ

LES SŒURS BANGS DE CHICAGO. — RÉPONSE DE M. FRANK L. STOBB AU Dr HODGSON.

Nous extrayons du *London Light*, en date du 9 septembre 1899, la lettre suivante que M. Frank L. Stobbs, avoué de la ville d'Harvey, Etat de l'Illinois a adressée à ce journal pour se défendre contre des insinuations malveillantes dont il a été l'objet de la part du Dr Hodgson dans la discussion soulevée à l'occasion de la médiumnité des sœurs Bangs, de Chicago, entre ce dernier et *Questor vitæ* du journal anglais.

« Monsieur. — Je nie de la façon la plus énergique les rapports du Dr Hodgson qui m'accuse d'avoir dénaturé ou cherché à dénaturer les faits qui sont relatifs à des manœuvres frauduleuses reprochées aux sœurs Bangs dans l'exercice de leurs expériences de spiritualisme. C'était parce que le Dr Hodgson n'a pas été aussi honnête que le témoin principal que j'ai joint l'article du *Herald* à ma précédente lettre, afin que le public puisse juger par lui-même et voir que la vérité n'avait pas été dite sur cette affaire. Cette révélation paraît même avoir causé au savant beaucoup de tracas d'esprit, ce qui est d'ailleurs, toujours le cas, quand on a le tort de vouloir maintenir ses propres théories, plutôt que de se dévouer à la recherche du juste et du vrai.

Le dit article n'a pas besoin de commentaires; le colonel Bundy y a établi sa croyance absolue dans la médiumnité des sœurs Bangs, pour les phénomènes de psychographie (d'écriture sur ardoises), et aucun esprit bien pensant et libre de toutes préventions ne met en doute la bonne foi de ces médiums. D'ailleurs, ces acccusations appartiennent au passé et les personnes accusées les démentent; elles peuvent prouver leur médiumnité et la prouvent chaque jour nonobstant et le Dr Hodgson qui n'a pas vu par lui-même déclare ne pas y croire et n'avoir aucun souci de faire des investigations. Or, voici le problème à résoudre : Les preuves positives des phénomènes peuvent être obtenues aujourd'hui et il ne s'agit que de vouloir en faire l'essai. J'ai déclaré, dans ma lettre relative aux accusations faites par le

docteur, que j'avais plus de confiance dans les médiums que dans leurs accusateurs et sa dernière philippique n'a changé en aucune manière mes convictions, parce que j'ai eu des preuves abondantes et indeniables de l'authenticité des pouvoirs médianimiques des sœurs Bangs et que j'ai la certitude que la malveillance et la calomnie ont été les seuls mobiles de la campagne ouverte contre elles. Toute la question se borne à savoir si, oui ou non, les esprits sont capables de se manifester, avec l'aide des médiums, soit par l'écriture directe, soit par la reproduction de portraits ou de toute autre manière.

Quant à moi, cela ne fait par l'ombre d'un doute; ces phénomènes peuvent être obtenus avec les sœurs Bangs comme avec d'autres médiums, par toutes les personnes qui sont désireuses de connaître la vérité et qui seront sincères dans leurs investigations.

Les sœurs Bangs se sont du reste offertes de faire la preuve de leur médiumnité et ce n'est ni scientifique, ni équitable de leur en refuser l'occasion.

Harvey (Illinois — Frank L. Stobbs, *avoué*.

INTELLIGENCE DES ANIMAUX

Cher Monsieur Leymarie : Chaque jour on découvre aux animaux un talent nouveau. Aujourd'hui, il n'y a pas de doute, ils savent compter.

M. Michel Delines raconte de curieuses histoires, à cet égard, dans son journal *L'Eleveur*, organe qui sûrement ne parle pas des bêtes à la légère.

M. Anderson, célèbre ornithologue a découvert, à la suite de nombreusès expériences tentées sur le perroquet, que l'arithmétique de cet oiseau ne dépassait pas le nombre 4.

Le Dr Timofiejeff, célèbre médecin russe, a renouvelé les expériences d'Anderson sur des chevaux, des chiens, des chats et des oiseaux; après un travail long et assidu, il a conclu que le chien peut compter jusqu'à 24, la corneille jusqu'à 10, mais le chat, seulement jusqu'à 6. Cependant, c'est au cheval qu'appartient la palme de la victoire de ce record du calcul.

Dans un village du gouvernement de Pskow, le Dr Timofiejeff observa un cheval de paysan qui avait pris l'habitude, pendant qu'il labourait, de faire une halte après chaque vingtaine de sillons. L'intelligent animal ne se reposait pas quand il se sentait fatigué: non, il attendait patiemment qu'il eût fait ses vingt sillons. C'est alors seulement qu'il s'arrêtait. Le cheval ne se trompa jamais, et le laboureur lui-même comptait ses sillons d'après les haltes de son cheval. Au fond c'est le cheval qui comptait pour l'homme.

Le Dr Timofiejeff a vu dans un autre village, un cheval qui calculait les verstes, d'après le nombre des poteaux, et l'heure, d'après les coups de l'horloge. Un jour, le Dr Timofiejeff allait à Waldai, lorsque, à la 22e verste, un

des chevaux de la troïka s'arrêta tout à coup. Le postillon descendit de son siège, donna de l'avoine au cheval et l'on se remit en route. Le Dr Timofiejeff interrogea le postillon et apprit de lui que, tout jeune, le cheval avait été habitué par son maître à recevoir une poignée d'avoine toutes les 25 verstes. Or donc, sans aucun doute, le cheval calculait les verstes parcourues d'après le nombre des poteaux télégraphiques.

Cependant, cette fois, le cheval s'était trompé de 3 verstes; mais ce n'était pas sa faute, car le Dr Timofiejeff remarqua que sur la route il y avait, en dehors des poteaux télégraphiques, trois autres poteaux qui leur ressemblaient beaucoup et qui servaient à marquer la limite des bois de l'Etat. De là venait l'erreur des 3 verstes.

Or, donc, d'après cette observation qui est bien authentique, nous pouvons croire positivement, avec M. Michel Delines, que les animaux possèdent la faculté du calcul et que c'est au cheval qu'appartient jusqu'ici le record du calcul.

D'après l'observation du même docteur, le même cheval avait été aussi habitué à recevoir sa nourriture dans l'écurie, dès que l'horloge de la ville voisine de cette écurie, sonnait midi. Or le cheval dressait constamment l'oreille et écoutait. Lorsque l'horloge frappait dix coups, ou bien onze coups, le Dr Timofiejeff constata *de visu* que le cheval baissait toujours la tête avec mécontentement. Il manifestait clairement, au contraire, sa satisfaction, lorsque enfin les douze coups retentissaient à ses oreilles; la ration d'avoine arrivait à l'heure.

A mon avis, il n'y a pas de raison qu'imitant comme le cheval, la corneille, le chien, sinon aussi bien, les autres animaux ne puissent compter avec conscience.

Accueillez, cher Monsieur, mon estime et ma respectueuse considération.

JOSEPH DE KRONHELM

NOTES SUR HAFED, PRINCE DE PERSE

Cet ouvrage est assurément un des plus curieux qui aient été obtenus par les procédés médianimiques. Loin de nous la pensée de faire de ce singulier roman un article de foi, mais les conditions de contrôle dans lesquelles il a été écrit en font sans conteste une œuvre de bonne foi. Le médium, M. David Duguid, est un de ceux dont les facultés ont été à la fois le plus étendues et le mieux contrôlées. Avant de parler de l'œuvre, il est intéressant de parler de l'ouvrier, et, à notre point de vue, l'œuvre étant affaire de pure imagination, la façon dont elle a pris naissance est de beaucoup la partie prépondérante. Voici ce que dit du médium, M. H. Nisbet, qui a recueilli, classé et publié les communications qui constituent cette singulière production.

« En l'année 1865 mon attention fut attirée sur le moderne spiritualisme, par suite de certaines manifestations qui se produisaient chez M. Whittaker, artiste peintre de Glasgow. Ne pouvant me rendre compte de ce que je voyais et entendais, je résolus de pousser les investigations dans ma propre maison, à l'aide de M. David Duguid, qui m'avait introduit chez M. Whittaker. Un cercle fut donc formé composé de plusieurs membres de ma famille et de MM. Robert et David Duguid. En peu de temps, deux de nos jeunes filles devinrent médium-écrivains, et l'une se développa bientôt comme médium-orateur. Les manifestations obtenues par ces jeunes filles, hors de tout soupçon, nous amenèrent à de plus amples recherches, dans lesquelles M. D. Duguid se développa comme médium peintre.

« Ceci, dit M. Nisbet (dont nous abrégeons le récit), dura deux ou trois ans, pendant lesquels sept ou huit cents visiteurs de toutes les classes de la société furent mis à même de vérifier l'authenticité des manifestations. M. Duguid dessinait et peignait les moindres objets, sans se servir de ses yeux. Plusieurs journaux de Glasgow envoyèrent des reporters, qui, d'abord sceptiques, durent se rendre à l'évidence. L'éducation de M. Duguid est des plus ordinaires, celle de la classe ouvrière, et elle ne le met certainement pas en état, ni d'exécuter des travaux d'art variés, ni surtout de disserter sur des sujets religieux et historiques, appuyés souvent de citations en plusieurs langues, comme nous le verrons par la suite et c'est le cas pour le roman de « Hafed ».

L'influence qui agit sur le médium se donna d'abord pour être « Marcus Baker » et lui fit dessiner des fleurs. Mais deux jours après, elle réclamait les objets nécessaires pour peindre, disant que « M. Baker » n'était pas son vrai nom, qu'en réalité, il était peintre hollandais, né en 1636, mort en 1681, et qu'il donnerait des preuves d'identité. A cet effet, il dessina un paysage sauvage, des rochers, des pins, un vieux fort sur une colline à droite, et à gauche, un ermitage, au milieu un pont rustique. Le tout signé J. R. dans un coin.

Après maintes recherches, on découvrit semblable dessin dans une collection artistique. L'œuvre était de Jacob Ruysdal. Les dates sont exactes.

Dans les séances suivantes « Ruysdal » se fit accompagner par un autre célèbre peintre hollandais « Jan Steen », et c'est à leur collaboration que seraient dues les peintures et dessins faits ultérieurement par M. Duguid.

En 1869, son genre de médiumnité se modifia. Les assistants remettaient des cartes de visite au médium, et, dans une obscurité à peu près complète, ces mêmes cartes étaient rendues au bout de temps variant de 5 *minutes* à 35 *secondes* couvertes de une ou *plusieurs* peintures, véritables tableaux d'une extrême finesse. Comme un jour on découvrit que le médium ne touchait même pas au papier et aux pinceaux, les Esprits convinrent que les peintures étaient faites *par eux directement*.

A la suite de cette constatation, ils donnèrent différents messages en

écriture directe et en plusieurs langues; hébreu, grec, latin et anglais. Sur une carte, on trouve une ligne en allemand. Sur une autre il y a des hiéroglyphes égyptiens. Les illustrations de l'ouvrage de Hafed ont été ainsi obtenues par procédé direct de la part des esprits Ruysdal et Steen.

Pour terminer ce qui concerne la médiumnité singulière de M. Duguid, disons que, toujours sous le plus rigoureux contrôle, elle a donné lieu aux manifestations suivantes :

1° Mouvement d'objets sans contact, tels que tables, chaises, etc.

2° Rappings et bruits d'intensité variées, les plus forts accompagnés de lumières.

3° Parfums se manifestant et disparaissant d'une manière soudaine.

4° Voix ne provenant d'aucun des assistants.

5° Lévitation du médium.

6° Transport d'une lourde boîte à couleurs et d'un pot de fleurs avec un géranium, d'une chambre dans une autre, portes et fenêtres parfaitement closes.

7° Lumières spirites.

8° Attouchement de mains.

9° Eau pure changée en un liquide amer de la couleur du vin.

10° Transport de boîtes à musique jouant.

11° Le médium étant attaché sur sa chaise se trouva revêtu d'un pardessus placé dans un coin de la chambre.

Les trente-quatre lithographies qui illustrent l'ouvrage de « Hafed », et qui ont été obtenues sans l'intervention d'aucune main humaine, constituant l'originalité principale de cette œuvre, il est intéressant d'expliquer plus amplement la manière dont les dessins étaient généralement produits. Voici un résumé de ce que rapporte M. J. Freeman, 6, Rye Terrace, Peckam Rye, Londres, qui assistait à une séance le 25 juin 1875.

« Une feuille de papier ordinaire fut pliée, placée dans une enveloppe, celle-ci fermée et revêtue des initiales des personnes présentes, sauf du médium, lequel pendant ce temps était assis, pieds, mains et bras étroitement liés. L'enveloppe cachetée fut placée sur la table, tout le monde posa le doigt sur l'enveloppe, le gaz fut éteint. Trois minutes après on nous dit d'allumer, l'enveloppe fut ouverte, examinée, et le papier qu'elle renfermait contenait un dessin au crayon représentant une femme de profil, entourée de têtes ailées, avec un œil en haut du dessin et une sentence allemande en bas. Nous vérifiâmes que ce papier était bien celui qui tout d'abord ne portait aucun dessin. »

Et le témoin demande que l'on explique comment cela a pu se produire, le médium étant attaché, n'ayant jamais touché le papier, le papier étant plié, enfermé dans une enveloppe cachetée, et l'enveloppe tenue ferme sur la table sous la pression de cinq paires de mains.

Enfin, comme on ne saurait donner trop de certificats quand on affirme

des choses aussi invraisemblables pour la majorité du public, nous renvoyons pour plus amples témoignages à l'appendice page 558, où plusieurs autres personnages se portent garants de ces faits et signent avec noms et adresses à l'appui.

Nous arrivons maintenant à l'analyse du volumineux ouvrage intitulé « Hafed, prince de Perse. »

Nous connaissons le médium et son entourage, nous savons qu'ils sont incapables de mauvaise foi et que les manifestations sont incontestablement d'ordre spiritique. Faut-il en conclure à l'exactitude historique de l'œuvre? Assurément non. Bien que dans son dernier chapitre l'Esprit qui a dicté cette soi-disant révélation proteste de son entière véracité, cette affirmation ne saurait avoir plus de valeur que celle de Swift affirmant l'authenticité des aventures de son héros Gulliver chez les pygmées de Lilliput ou les géants de Brobdingnac. L'Esprit inspirateur a certainement voulu appuyer une thèse présentée par les esprits de son groupe de la terre ou de l'au-delà et lui donner l'illusion du fait acquis. Il réédite cette allégation que Jésus aurait été initié dans les temples d'Egypte, lors de son séjour en ce pays. Il enveloppe cette thèse dans un roman, qui semble calqué sur les *Aventures de Télèmaque*, ou les *Voyages du jeune Anacharsis*. La partie historique à laquelle il dit avoir été mêlée est entachée de bien des erreurs et semble dénoter une instruction puisée dans les Précis d'histoire naturelle du commencement de ce siècle, et qui n'a pas été complétée par les découvertes plus récentes que les voyages et les fouilles ont apportées à l'historiographie. Les opinions religieuses de la deuxième partie paraissent également procéder d'un esprit de secte souvent étroit, et nous croyons en somme que peu de personnes se rallieront à la thèse soutenue et lui attribueront la valeur d'un document historique et révélateur.

Nous avons dit que le médium s'était trouvé jusqu'en 1869 sous l'influence d'Esprits peintres et dessinateurs. Au mois d'août de cette année ces Esprits déclarèrent qu'ils devaient céder la place à un Esprit plus puissant qu'eux qui avait à placer un récit important. Cet Esprit se donna comme [étant Hafed, prince de Perse, ayant vécu à l'époque du Christ. Son père aurait été gouverneur d'une province de ce pays, la Caramanie. A l'âge de 16 ans, inspiré par ses esprits-guides, il se met à la tête de l'armée persane et repousse une invasion arabe. Vers 33 ans, il repousse une invasion des Alains, barbares établis sur le Tanaïs. Il cite comme étant son roi, à cette époque, Vélogèse, qui est connu dans l'histoire comme ayant été défait cent quatre-vingt-dix-sept ans plus tard par Avidius Cassius.

Dans ces communications données par le médium en transe, il se passe un fait singulier. L'élocution des noms propres est impossible au médium, il s'arrête à ce moment et le nom manquant est donné par l'écriture *directe* de l'Esprit. Ce dernier tient donc bien à assumer l'entière responsabilité des faits qu'il énonce, vrais ou faux.

Appelé par l'Esprit saint à la connaissance du vrai Dieu, Hafed devient prêtre d'Ormuzd et arrive rapidement au grade suprême d'Archimage. Comme grand-prêtre il étudie et compare les religions des divers peuples et ses données sont peu d'accord avec celles qui sont admises de nos jours, mais elles sont parfaitement en accord avec les idées erronées du siècle passé.

Pour lui la religion égyptienne se borne à la connaissance de trois dieux, Osiris, Isis et Orus (Horus), et du chef des mauvais esprits, Typhon. De toutes ces multitudes de dieux que nous ont fait connaître les travaux des égyptologues modernes, il n'est rien dit, et pourtant nous verrons qu'il a passé une bonne partie de sa vie avec Jésus, dont il faisait l'éducation en ce pays. Ammon, Aha, Ptah, Mouth, Sati, Anhour, Sekhet, Hathor, Nephthys, Anubis, Thoth, etc., sont ignorés de lui, à ce qu'il semble.

Un jour qu'Hafed était en prière dans le bois sacré, l'Esprit du feu lui apparut et lui ordonna à lui et à deux mages, ses compagnons, de se rendre en Judée, où le Christ était né, de lui porter des présents et de l'adorer. Suivant la tradition biblique, une étoile les conduisit à Bethléem et tout se passa conformément au récit légendaire. Les noms des trois mages, qui furent donnés par l'écriture directe sont : Hafed, Pacorus et Cofdraes. Ici, nous sortions des légendaires Melchior, Gaspard et Balthazar, redonnés par Van der Neillen dans les « Temples de l'Himalaya ».

Hafed retourne dans son pays, et Jésus fuyant Hérode est confié aux soins d'un vieux prêtre égyptien nommé Issha, ami de Hafed. Ce dernier vient les retrouver en Egypte et là commence l'éducation du futur Messie, sous la direction des deux initiés. Par une bizarrerie inexplicable, puisque l'auteur cherche évidemment à nous inculquer à quelle source Jésus a puisé sa doctrine, c'est l'élève qui, doué de dons supérieurs, instruit ses maîtres. On se demande alors dans quel but ces déplacements et ces professeurs. Car Hafed ne se contente pas d'instruire Jésus en Egypte, il l'amène en Perse où il l'initie à la connaissance du Zend-Avesta. C'est là qu'il fait ses premiers miracles. Il visite ensuite les Esséniens, mais il ne fait que traverser leur pays. De là ils vont en Grèce, puis à Rome, où l'auteur semble borner la religion romaine au culte de Bacchus et aux bacchanales. Puis Jésus retourne en Judée de manière à se trouver au moment indiqué par les Ecritures pour la célèbre contestation avec les docteurs. Il retourne ensuite en Perse, Joseph et Marie paraissant se désintéresser singulièrement de posséder le divin Enfant. Lui cependant, poursuit ses voyages instructifs et pousse jusqu'aux temples des Indes. Le culte indien paraît bien peu digne d'une semblable visite, car contrairement à tout ce que les recherches récentes nous enseignent sur la grandeur de l'antique religion des Indes, Hafed la qualifie de pure barbare superstition, et son culte se borne à des pratiques cruelles et extravagantes. Krishna lui-même, dont la vie et les enseignements ont une si grande ressemblance avec ceux du Christ, Krishna est représenté en deux lignes comme une idole à quatre pattes, invoquée par les paysans pour obtenir de bonnes récoltes.

Vers l'âge de vingt ans Jésus retourne en Judée, car il faut bien que sa mission s'accomplisse. Hafed qui a, par conséquent 63 ans, se met, par une vocation anticipée, à prêcher l'Evangile que Jésus n'a pas encore annoncé. C'est ainsi que nous le voyons en Espagne, où il nous initie à la religion des druides qui consiste en des sacrifices humains, puis en Gaule, à Lyon, où il semble ignorer que la *Provintia romana*, sous le règne de Claude, jouissait d'une civilisation qui lui permettait de considérer ses habitants comme autre chose que des sauvages presque nus courant à travers des forêts vierges.

A Rome, il se rencontre avec saint Paul, huit ans après la mort du Christ, en 41, par conséquent, sous Néron, dit-il, qui n'arriva cependant au pouvoir qu'en 54. De là, il fonde une église à Venise, puis en Grèce, à Koroum? Malgré son grand âge, son zèle le pousse ensuite à Tunis? (qui existait alors sous le nom de Carthage), puis à Algerona? (sans doute Alger). Enfin il rentre en Perse prêcher la religion chrétienne, et il y cueille la palme du martyre, ayant été condamné à être dévoré par les lions dans les jeux du cirque importés par les conquérants romains.

Maintenant Hafed va nous initier à la vie de l'au-delà. Nous apprenons ainsi qu'il habite la sixième sphère, dans laquelle s'élève le grand Temple, où les élus passent leur éternité dans la contemplation de la Divinité. Ce sont toujours les descriptions bien connues de palais dorés, de colonnes de cristal et de sièges d'or massif, avec les mêmes chérubins chantant autour de l'Eternel, qui siège dans un rayonnement glorieux. Quant à Jésus, que Hafed se défend d'appeler le Christ, mais qu'il nomme constamment mon prince, ou le prince de la Paix, il est le chef suprême de notre système solaire. D'autres Esprits de son ordre commandent comme lui des groupes semblables, mais il est leur chef à tous, parce qu'il s'est incarné sur la terre dans un esprit de sacrifice.

La terre, par contre, son séjour d'élection, serait le monde dont les habitants sont le plus dégradés. Il est singulier que de toutes les myriades de terres qui peuplent l'univers, par une mal chance inouïe, la nôtre soit la plus en retard, et il n'est pas moins bizarre que de tous les grands Esprits qui gouvernent les mondes, le nôtre soit précisément le premier. Comment le meilleur a-t-il eu le pire résultat? Sur la question de la réincarnation, Hafed se prononce formellement pour l'impossibilité, disant que depuis 1900 ans qu'il est mort, ni lui, ni aucun esprit à sa connaissance n'a été réincarné. Nous pourrions lui objecter qu'en 1900 il ne semble pas avoir beaucoup progressé en connaissances dans le monde spirituel, ce qui n'est pas à l'avantage de la non réincarnation. Comme système cosmogonique; le soleil et son groupe seraient entraînés autour d'un soleil plus important, lequel à son tour transporterait un ensemble de groupes autour d'un autre soleil, et ainsi de suite, de manière que les tourbillons circuleraient autour d'un soleil, d'un volume indéfinissable, appelé le grand centre et qui serait la

résidence où siégerait Dieu en personne, dirigeant de ce centre tout l'univers, soit par des messagers, soit par une influence magnétique, mais sans se manifester personnellement nulle part. La voie lactée serait, d'après l'auteur, le lieu de notre univers le plus rapproché du grand centre. Cette proposition est peu claire, puisque la voie lactée est la nébuleuse dont nous faisons partie intégrante, et qu'il est certain que nous n'apercevons pas le grand centre tandis que nous voyons d'autres nébuleuses. Il émet cette proposition paradoxale que le soleil n'est pas une source de chaleur, mais que lui et les autres soleils ne sont que des réflecteurs du grand soleil central et il donne la lune comme exemple, ajoutant que plus nous nous rapprochons du soleil, plus la chaleur diminue. Quant à Mercure, il n'y ferait pas plus chaud que sur la terre, sous prétexte qu'étant plus petit qu'elle, il reçoit moins de chaleur!

Les assistants ne se privent pas de faire à Hafed des questions innombrables qui indiquent une certaine défiance. Il répond toujours à tout avec assurance. Quand il est embarrassé, il s'en tire par un verbiage qui élude visiblement la partie positive de la réponse. Un jour, on lui demande s'il connaît la ville de Palmyre. (On sait que cette cité se trouvait dans le désert qui sépare la Syrie de l'Assyrie). Néanmoins, Hafed la place en Ethiopie et parle des guerres qu'elle eut à soutenir et de la fertilité de ses environs. Il prétendit ensuite avoir confondu avec Saba.

Hafed ayant ainsi narré ce qu'on pourrait appeler le roman de la jeunesse de Jésus, suivi de révélations sur le monde spirituel, cède la parole à un autre esprit, un prêtre égyptien nommé Hermès, qui aurait été, comme Jésus, élève du vieux Issha. Le rôle d'Hermès consiste à combler la lacune qui existe forcément dans le récit de Hafed en ce qui concerne la vie de Jésus, le Persan ayant quitté le Messie vers sa vingtième année.

Hermès est surtout un orateur religieux. Il dit la prédication et la mort du Christ, et comme il ne nous apprend rien de nouveau et que tout en protestant qu'il ne connaît pas les Evangiles, il se borne à en citer les passages presque littéralement, ce personnage paraît avoir été créé pour donner à l'Evangile le cachet et l'appui de révélation médianimique. Hermès est un grand discoureur, et il nous cite tout au long les sermons qu'il a prononcés en Egypte et autres lieux. Avec lui prend place un nouvel ordre d'expériences; le médium entransé devient visionnaire, et les Esprits font défiler sous ses yeux différents états ou conditions de l'au-delà.

Nous n'avons pas parlé encore d'un autre Esprit, un Peau-Rouge, appelé « Etoile blanche » qui joue un rôle effacé. C'est lui qui produit les parfums.

En résumé, toute cette histoire dont la dictée a duré du 29 novembre 1869 au 26 septembre 1875, et dans laquelle un Persan, associé à un Egyptien, deux Hollandais et un Peau-Rouge, prétend avoir été l'éducateur de celui qui, de son aveu, est le souverain de l'univers et le second après Dieu, tout ce récit, curieux comme production, ne nous paraît pas encore de

nature à nous éclairer sur les lacunes des Evangiles, ni apporter aucun élément nouveau sur les mystères de nos croyances et de nos destinées, malgré les autorités éminentes dont il se réclame.

A. SEEKER.

ARCANA OF SPIRITUALISM

DE HUDSON TUTTLE

Londres 1876. Cet ouvrage de l'écrivain spiritualiste américain bien connu fait suite à l'œuvre importante qui a pour titre : « Arcana of Nature ». On sait que Hudson Tuttle n'est pas seulement un philosophe distingué, mais qu'il écrit sous l'inspiration spirituelle. Il y a donc un grand intérêt à connaître de quelle façon les inspirateurs du livre traitent un sujet qui leur est personnel et qui a été l'objet de tant de controverses.

Après avoir exposé les preuves morales de l'immortalité de l'Esprit humain et montré qu'elles ne sont point en contradiction avec la science, l'auteur passe en revue les principales objections bien connues qui sont faites à l'existence du monde spirituel. Il montre que chacune des explications données ne répond qu'à un groupe de phénomènes, mais que ni l'hallucination collective ou non, ni l'hypothèse diabolique, ni les forces électriques ou odiques, ni les différentes maladies mentales n'expliquent à la fois tous les faits.

Les théories ne manqueront assurément jamais pour expliquer dans le sens préféré les nouveaux phénomènes, mais un seul fait, dit H. Tuttle, suffit à faire crouler un millier de théories et c'est ce qui se produit constamment en spiritisme.

D'ailleurs, loin d'être une grossière superstition, loin d'être hostile à la science, le spiritualisme, que l'on considère trop comme étant la douce folie de quelques vieilles dames, n'est autre chose qu'une science de l'ordre le plus élevé, puisqu'il recule d'une façon inespérée la connaissance des causes premières et que les investigations en ce qui le concerne peuvent être faites, et l'ont été, par des savants et suivant des méthodes rigoureusement scientifiques.

C'est ainsi que lui seul donne la solution des grands problèmes de la constitution et des propriétés de la matière. Il fait connaître la cause et la nature de la force, du mouvement, de la chaleur, de l'électricité, de la lumière, de l'attraction et de l'affinité. Aidé d'instruments nouveaux et particulièrement délicats appelés voyants, médiums, sensitifs, il nous montre

les lumières invisibles qui sont les forces ou influences que dégagent les aimants, les cristaux et les êtres organisés, et que la connaissance des rayons invisibles de Rœntgen ne permet plus de railler.

Par l'étude des influences qui s'exercent sans cesse autour de nous, il nous révèle la nécessité d'un milieu qui transmet toutes ces influences, vibrations physiques ou sensations intellectuelles. Nous arrivons ainsi à comprendre que cet agent universel puisse arriver à se localiser, à s'individualiser et à donner naissance à l'être spirituel ou Esprit, quand il prend conscience.

L'Esprit n'est pas seulement une hypothèse commode qui explique tous les faits jusqu'ici restés incompréhensibles. Il est un témoignage que nous ne pouvons récuser, c'est celui de nos yeux. Or les voyants spécialement doués tels que la voyante de Prévorst, Swedenborg et cent autres ont vu les Esprits dans des conditions où l'hallucination était inadmissible. Donc, l'Esprit est quelque chose de matériel, puisqu'une plus grande délicatesse de la vue, permettant de saisir des vibrations trop subtiles pour l'œil du vulgaire, révèle le monde spirituel invisible, comme il révélait les flammes invisibles des aimants et des cristaux.

Qu'est-ce donc que la mort que les Grecs poétisaient et dont les chrétiens font un objet de terreur? La matière est en changement perpétuel. La plante germe, fleurit, produit un fruit. Ce fruit mûrit et tombe. Il en est de même de l'existence humaine. Le corps physique, instrument de l'Esprit, doit arriver à maturité et tomber comme le fruit à l'automne, mais l'arbre vit éternellement. La mort est aussi naturelle que la maturité du fruit. H. Tuttle à qui il a été donné, comme à A.-J. Davies, d'assister à la mort comme voyant, affirme que le moment proprement dit de la mort n'est point douloureux et que les convulsions qui agitent le mourant ne sont que l'effet de réactions musculaires, qui n'affectent pas l'Esprit, lequel à ce moment est déjà en possession de la vision de l'au-delà, ou plongé dans un sommeil inconscient.

Si l'existence des Esprits est une réalité et si ce sont bien nos amis qui nous donnent des communications, pourquoi ces communications sont-elles si souvent contradictoires? Les croyants au spiritualisme eux-mêmes, lorsqu'une réponse de cette nature leur parvient, déclarent aussi que l'on a affaire à un mauvais Esprit. L'erreur ne prouve pas toujours une intention mauvaise. Sur terre l'erreur ne prouve le plus souvent que l'ignorance. Outre que les Esprits ne sont pas plus infaillibles que nous, nous devons ici tenir compte d'un élément nouveau, l'influence du cercle et en particulier du médium. Une atmosphère de mensonge ne peut laisser passer la vérité.

L'homme est donc un Esprit en voie de progression constante et son séjour sur terre marque une des étapes de sa route. Depuis qu'il marche, il fait progresser à la fois le monde spirituel par son intelligence et le monde physique par le court passage qu'il y fait. L'homme n'est pas un être déchu, comme l'enseigne le dogme. Loin d'avoir été créé parfait et d'avoir rétrogradé, la science nous le montre d'abord peu différent de la brute et passant par les états de la sauvagerie et de la barbarie à celui de la civilisation de plus en plus raffinée.

Quelle sera l'existence de l'homme après avoir quitté le corps physique ? Nous avons dit que l'homme ne travaille pas seulement à son propre progrès, mais qu'il est aussi l'instrument du progrès général. La nature se spiritualise en même temps que lui. Il existe donc des lieux où la matière plus spiritualisée donne asile à l'Esprit plus avancé. Suivant leur condition, Esprits et objets trouvent une nouvelle habitation. L'homme qui meurt complètement pénétré des besoins matériels ne quitte pas la terre. Ses idées, sa nature physique l'y rattachent; il lui serait impossible de vivre dans une atmosphère spiritualisée, comme le poisson ne peut vivre hors de son élément.

Les autres Esprits se rendent dans des zones correspondant, pourrait-on dire, à leur constitution morale et intellectuelle, et y font des séjours proportionnés à leur avancement. Où ces zones sont-elles situées ? Ces zones étant formées des émanations de la terre sont concentriques à la terre comme les anneaux de Saturne entourent cette planète. Leur largeur est donnée en prolongeant les parallèles qui sont à 60° au nord et au sud de l'équateur. Leur amplitude est donc de 120° et il reste aux pôles nord et sud de la terre une ouverture de 60° d'amplitude.

Les zones sont au nombre de trois. Leur éloignement de la terre est proportionnel à l'action de la force centrifuge agissant sur les parties qui les composent, car ces anneaux participent à la rotation de la terre.

La première zone ou zone intérieure est à 60 milles de la surface terrestre. La seconde zone est à la même distance de la première. La troisième est en dehors de l'orbite de la lune, et à 265 milles de la terre.

Quoiqu'il y ait des atomes physiques et des Esprits suffisamment raffinés pour passer directement de la terre à la deuxième zone, néanmoins, il est plus vrai de dire que cette zone est formée des émanations de la première, comme la première est formée de la terre.

Les émanations de la troisième zone se mêlent à celles des zones supérieures des autres planètes et forment une vaste zone autour du système solaire tout entier et située au-delà des planètes inconnues plus éloignées que l'orbite de Neptune.

De même que les émanations les plus subtiles des planètes forment une zone autour du système solaire, de même les émanations des systèmes composant la voie lactée forment une immense zone spirituelle autour de cette nébuleuse. Les nébuleuses se composent entre elles de la même façon et ainsi de suite *ad infinitum.* Tel est le procédé de spiritualisation de la matière et des Esprits.

En calculant les surfaces des zones ainsi obtenues, on verrait qu'elles sont proportionnelles à la quantité d'êtres et de choses qu'elles doivent logiquement contenir et que les conditions d'habitabilité en sont par suite très normales.

Les objets situés à la surface des zones les plus rapprochées de la terre sont d'autant plus matériels et analogues à ceux que nous connaissons que ces zones sont plus proches de nous, ce qui permet une succession de transitions insensibles entre nos idées actuelles et celles d'un progrès illimité, ce qui est conforme à la façon habituelle de procéder de la nature.

Cette vue originale de la création mérite, croyons-nous, quelque attention et l'on peut dire d'elle :

Si non é vero, bene trovato.

G. B.

ÉCRITURE DIRECTE A LA VILLA CARMEN

Cher Monsieur, je vous envoie un nouveau fait, fort curieux, qui intéressera vos lecteurs.

Déclaration 1 : Nous soussignés déclarons sur l'honneur les faits suivants :

Le 12 septembre eut lieu une séance, à la Villa Carmen. Mme Klein écrivit des communications de nos guides, sur le cahier gris spécial qui lui sert à cet usage, elle écrivit d'une écriture particulière, qui n'est pas la sienne et qui se produit pour toutes les communications de nos guides.

Le 16 septembre eût lieu une autre séance.

Entre ces deux séances, il n'entra dans la chambre des séances, ou le livre gris était resté, que :

1° Une petite fille arabe de 13 ans, ne sachant pas écrire ;

2° Une femme de ménage de confiance ;

3° M. Maurice Noël;

(Tous les trois déclarent n'avoir pas même ouvert le livre.)

Nous désirons attester que cette femme de ménage, née dans la même rue que le général, connut dès son enfance les amis les plus intimes de la famille du général. Mme la générale la connut longtemps avant de la prendre à son service. Cette personne, veuve d'un employé de la Compagnie

Franco-Algérienne, a trois fils employés dans les chemins de fer algériens, ce n'est donc pas la première venue; en outre, elle et sa famille occupent plusieurs appartements dans la maison de l'entrepreneur qui a bâti la villa Carmen et qui, naturellement, est très connu du général et de Madame la générale. On peut avoir toute confiance en l'attestation qu'elle leur a donnée.

Le 20 septembre 1899, CARMENCITA NOEL, NOEL, MAURICE NOEL.

Déclaration 2 : Moi soussignée :

Je déclare sur l'honneur n'avoir pas touché au livre gris que m'a montré Madame la générale, livre appartenant à la salle des séances.

Le 20 septembre 1899. MARIE AMADEUF.

Déclaration 3 : Moi, soussigné, je déclare sur l'honneur n'avoir pas touché au livre gris, en ce sens que je n'ai pas écrit les deux pages en question, et que j'ignore absolument la manière dont elles ont pu se produire. Je n'ai pas même ouvert le livre gris entre les deux séances.

Le 20 septembre 1899, MAURICE NOEL.

Déclaration 4 : Nous soussignés, déclarons sur l'honneur :

1° Avoir fait partie du groupe réuni à la villa Carmen le 12 septembre.

Nous n'avons pas vu autre chose, ce jour-là, sur le livre des communications, que l'écriture médiumnique ordinaire de Mme Klein;

2° Avoir aussi fait partie du groupe réuni le 16 septembre, à la Villa Carmen;

3° Avoir vu sur le livre gris, quand on l'a ouvert, le 16 septembre, deux pages d'écriture inconnue, d'un crayon pâle dont nous ne nous servons jamais.

La première page semblait l'écriture d'un enfant; et la générale déclare qu'elle ressemble absolument à l'écriture produite il y a quelque temps par Mme Klein agissant automatiquement et écrivant par extraordinaire d'une écriture spéciale qui, d'après la force invisible la faisant agir, aurait été celle d'un esprit guide arabe, appelé Saïd ben Abdallah.

La deuxième page est d'une autre écriture, petite et mignonne, sauf deux phrases dont les lettres sont un peu plus grandes. Les deux lettres du bas seraient B. B. les initiales du guide de la Présidente.

4° N'être absolument pour rien dans ces deux pages, et les avoir vues pour la première fois, quand le livre-cahier gris a été ouvert devant nous, en séance, le 16 septembre.

Déclaration 5 : Je soussigné déclare sur l'honneur avoir assisté à la séance de la Villa Carmen, du 12 septembre, et n'être pour rien dans la production de l'écriture trouvée le 16, sur le livre gris.

Malade depuis le 12, je viens ce soir à la Villa Carmen, pour la première fois, depuis le 12.

Le 20 septembre 1899, G. BERT, ST-PAUL.

5° Nous joignons les deux pages à ces déclarations, en disant que ces

deux pages nous paraissent constituer une écriture directe, c'est-à-dire une écriture ne provenant pas de la main d'un habitant de cette terre.

Traduction de l'écriture directe et du plan de la table.

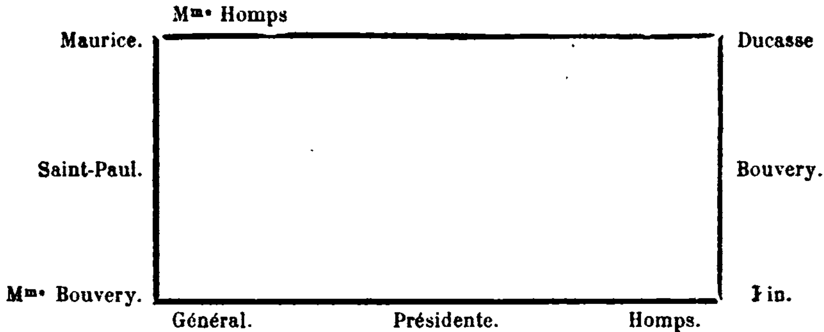
(*Au recto ces paroles*) :

Reviser les séances et que personne ne manque.

Que tous *soit* présents, sous n'importe quel prétexte.

(*Au verso ces paroles et ce plan fidèlement reproduits*) :

Voici les places :



Aidez-Vous

B : B.

Nous basons cette assertion sur :

a. La déclaration n° 1, du général et de Madame la générale ;

b. La déclaration n° 2, de Mme Amadeuf ;

c. La déclaration n° 3, de Maurice Noël ;

d. L'article 4 de la présente déclaration ;

Nous remarquons, en outre :

a' Que les places sont marquées contrairement à nos désirs ;

b' Qu'un membre distingué M. Lefébure a été oublié ;

c' Que Mme Homps a été marquée comme devant être à la table, quand elle ne fait pas partie du groupe ;

Déclaration 6 : Je soussigné déclare sur l'honneur m'associer à la déclaration 4.

Fait à Alger, le 21 septembre 1899, en mon domicile, 94, route de Lyon, Mustapha. E. LEFÉBURE.

(*Note de Mme la générale Noël*). — M. Lefébure est l'écrivain et l'égyptologue en renom, professeur à la Faculté des belles-lettres d'Alger.

Nous ajoutons que, ce 20 septembre, M. Lefébure ne put assister à la séance, car il a été pris subitement, aujourd'hui même, d'une indisposition qui menace de durer au moins un mois.

Par contre, Mme Homps, qui, douée de disposition médiumnique ne peut cependant assister régulièrement aux séances, par suite d'empêchements de famille, s'est trouvée libre, ce soir, comme par enchantement.

Les invisibles nous promettent que M. Lefébure, reviendra dans quelque temps nous honorer et de sa présence et de ses lumières.

Fait à la Villa Carmen, le 20 septembre 1899,

La présidente, CARMENCITA NOEL,
G. NOEL, MAURICE NOEL, R. KLEIN, ST-PAUL.

LES SEPT SPHÈRES SPIRITUELLES

ENTRE LE SOLEIL ET LA TERRE

par le médium : BARONNE ADELMA DE VAY (*Suite*)

(Voir la *Revue* de septembre 1899).

Par les récits de ces deux Esprits, tu vois la différence des fautes et des pénitences. Tu vois aussi que les mauvais Esprits sont toujours là, toujours prêts à nous tenter ou à nous suggérer le mal.

Le Néophyte. — Mais alors ce sont les Esprits qu'il faudrait punir!

Catherine. — Ils sont punis, en effet, car le mal se punit lui-même. Le mauvais Esprit ne connaît ni amour, ni bonheur, ni repos. Il continue ses crimes jusqu'à ce qu'il s'emprisonne lui-même dans la boue et les propres filets de ses crimes.

Cette opinion était celle de lord Byron

Le Néophyte. — Mais pourquoi Dieu permet-il le mal?

Catherine. — Le mal ne naît-il pas de l'Esprit? Dieu ne peut détruire l'Esprit, car les Esprits émanent de Lui. Ils sont tous immortels. Dieu n'exécute pas comme les hommes, il ne *tue* pas. Il laisse vivre et s'améliorer ceux de ses enfants qui déchurent, et, sans attenter jamais à leur Libre Arbitre, il les aide. Les hommes croient qu'en tuant le criminel, ils ont tué le crime. C'est une grave erreur, puisque tous les Esprits, venant de Dieu, sont immortels et, par conséquent, conservent leurs désirs criminels. Les Esprits égarés par le Mal, redeviendront bons, par les mêmes moyens par lesquels ils déchurent, par le Libre Arbitre. Voilà la grande Pensée divine que tant ne peuvent comprendre. Il n'y a point ni destruction, ni annihilation, mais il y a le moment de la résipiscence et de la suprême Réconciliation. Ne crains pas les mauvais Esprits. Ces pauvres égarés n'ont besoin que de pitié. Le poison ne tue que si tu l'avales; n'obéis pas aux voix criminelles, et elles ne t'atteindront pas. Le Mal n'est pas dangereux, par la raison qu'il ne sait rien créer; il détruit, voilà tout. En observant les Esprits des meurtriers, je trouvais que ceux qui avaient commis un meurtre inconnu de tous, un crime caché, étaient bien plus à plaindre que ceux qui furent exécutés par la

justice. Je vis un groupe d'Esprits pénitents se préparer à leur réincarnation terrestre. Chacun suppliait Dieu de lui accorder plutôt la pénitence terrestre que de les laisser dans cette sphère. Ce sont les Esprits de cette sphère qui suscitent les duels, les guerres, les meurtres sur la terre; ce sont ceux qui se mêlent aux batailles; leurs fluides apportent le typhus et les maladies de cerveaux sur la terre.

CHAPITRE IV

Premier cercle atmosphérique. Troisième sphère.

Suicide. Influence de Saturne et du Bélier. Vent nord-ouest. Obscurité. Maladies des yeux. Aveuglement. Grands brouillards. Enfer.

Catherine. — Cette sphère m'apparut comme un grand Hôpital, ou maison d'aliénés. Tous les Esprits, ici, sont moralement malades; ils souffrent de leurs idées fixes et fausses, de leurs illusions. Une tranquillité lugubre y règne; il me semblait être dans une grande salle d'infirmerie. L'air n'y est qu'un brouillard épais; il me semblait que ce brouillard émanait du périsprit des Esprits, comme s'il eût été l'émanation de leurs tristes pensées. Des Esprits de miséricorde et de charité soignent les pauvres Esprits comme des malades, jusqu'à ce qu'ils obtiennent d'eux la conscience de leur crime. Voici la Sphère des larmes et du repentir, de la peine morale. Le motif du suicide pèse différemment dans la balance de la pénitence, mais tous les suicidés doivent passer par cette Sphère, et y rester jusqu'à ce que le repentir ait fondu leur âme. Seulement, la folie, l'inconscience est une exception à cette règle. Hors cela, il n'y a point d'excuse pour le suicide. La foi et la confiance en Dieu devraient régner dans le cœur de chaque homme. Par exemple, A. se suicida parce qu'il souffrait d'une maladie incurable, qui lui avait été imposée par Dieu comme pénitence salutaire à son âme. Le suicide le délivra du corps, mais non pas des peines, qui, dans cette Sphère, sont bien plus dures à supporter que sur la Terre. — B. se brûla la cervelle parce qu'il avait des dettes. S'il avait su attendre quelques jours encore, l'aide de Dieu serait venue. C'est ce qu'il entrevoit après sa mort, qui n'a pour lui que des suites funestes et des remords. — S., une pauvre fille, s'empoisonna parce qu'elle se sentit devenir mère; elle voulut se soustraire à la honte. De même E., qui vola l'argent de la caisse de son chef; il se suicida, voulant, lui aussi, se soustraire à la honte de la prison. Ni l'un ni l'autre n'obtint rien du suicide, car leurs noms sont flétris sur la Terre. Dans le monde des Esprits, il n'y a point de mystère, tout devient clair comme le jour; personne ne peut se soustraire à la punition, qui est inéluctable! Tout chacun qui souilla son âme de son propre sang doit passer par cette Sphère triste et froide, et chacun reçoit la

punition et la pénitence dues au crime du suicide. Aucun n'a le droit d'empiéter sur la volonté de Dieu, par l'abus de son libre arbitre.

Le libre arbitre ne nous est donné que pour le progrès et le développement de notre Esprit. Celui qui pèche contre cette Loi doit en subir les conséquences. Laissons maintenant parler quelques-uns de ces malheureux.

Je vis une forme de femme; elle était enveloppée dans un brouillard gris. Tout en elle et autour d'elle semblait gris. L'Od qui émanait de son périsprit semblait paralysé. Je ne voyais que deux grands yeux noirs; elle soupirait : — Ah ! donnez-moi de la morphine ! Pour l'amour de Dieu, seulement une seule injection ! Je suis morte, oui, les Esprits ici nomment cela un suicide; ils disent que je me suis tuée à force de prendre de la morphine ! Mais je ne pouvais vivre sans la morphine. Et je désire encore en avoir; je la désire plus que le ciel et le repos éternel ! Je donnerais tout pour une bonne injection de morphine ! N'ai-je pas tout donné sur la terre pour en avoir? honneur, bonheur, amour, fortune, tout ! Je me suis tuée parce qu'on ne voulait plus me donner de morphine. Après ma mort, je visitai toutes les pharmacies pour en prendre des inhalations. Oh ! que je suis malheureuse ! Je perds conscience à chaque instant, je n'ai plus de volonté, j'aimerais me tuer encore une fois, pour tout oublier. Je n'aime ni Dieu, ni personne ; je n'aime que la morphine. »

Je lui fis quelques passes magnétiques, qui semblèrent lui faire du bien. Elle soupira profondément et continua :

— « Cela me fait du bien de parler à des êtres qui ne me méprisent pas, et qui ne me montrent pas leur dégoût pour moi. J'étais jeune et belle, riche, une enfant gâtée habituée à ne rien se refuser. J'épousai un homme que j'aimais et qui m'adorait; nous eûmes deux enfants. Ma mère vivait avec nous, et nous étions vraiment heureux. Nous vivions dans le grand monde. Oui, alors je croyais en Dieu, je l'aimais et je pouvais prier. Par un grand refroidissement pris après un bain de mer, je fus attaquée d'un tic douloureux, j'eus des douleurs atroces ! Je n'avais aucune patience dans mes souffrances, je criais ! Les médecins me donnèrent des injections de morphine, et comme je n'étais pas habituée à supporter aucun désagrément, je commençais à prendre de la morphine à tout propos, à chaque petit mal nerveux. Je maudis à présent le docteur qui me fit la première injection; il a sur sa conscience mon âme perdue. La morphine devint ma passion ; je l'aimais plus que tout. Je sentis bientôt son influence pernicieuse, car mon corps s'affaiblit et mon esprit vacilla entre la colère et l'audace de faire du mal; mais je ne pouvais plus m'en abstenir. C'est alors que les médecins me donnèrent du cognac, pour paralyser l'effet de la morphine; ce fut mon arrêt de mort morale; je fus ivre de cognac et de morphine. Toutes les prières de mon mari et de ma mère furent inutiles; je m'irritais de leurs remontrances. Enfin je m'enfuis avec le chasseur de mon mari, grand ivrogne, homme sans conscience, qui toujours sut me faire parvenir de la

morphine en cachette. J'étais en son pouvoir. Bientôt il eût dépensé toute ma fortune. Mon mari parvint à le faire mettre en prison, car il m'avait volée, et moi, on m'enferma dans une maison de santé. La morphine et les boissons alcooliques avaient fini de me ruiner moralement. Je fus prise de délire et de fureurs et je mourus de soif de morphine, comme celui qui meurt de soif dans le désert et qui, dans ses rêves, voit ruisseler une fontaine, sans pouvoir y étancher ses lèvres. Je souffre constamment de cette soif affreuse; je ne puis ni dormir, ni oublier. ».

Catherine. — Pauvre amie! ce n'est que la contrition qui peut te délivrer de tes peines, il faut t'avouer ta faute et la maudire. Toi seule es cause de ta mort et de tous tes malheurs.

L'Esprit. — Moi! Comment? N'étais-je donc pas bonne, jusqu'au moment où ce terrible tic douloureux m'a prise? Seul le médecin qui m'administra la morphine est cause de tous mes désespoirs.

Catherine. — Nullement. C'est vraiment trop facile d'être bonne sans les épreuves et les soucis. Quand on est heureuse et riche, il n'y pas là grand mérite. Mais tu fus prompte à quitter le chemin de la vertu! Dès ta première épreuve tu succombas.

L'Esprit. — Je fus la belle princesse Sacha; je dus fréquenter le grand monde; on n'a pas le temps d'être malade au milieu des fêtes continuelles, et ce maudit tic douloureux m'empêchait d'aller à bien des bals! Il fallait bien prendre une médecine qui fît effet subitement, c'était la morphine. J'aurais dû peut-être traîner et porter en moi ces douleurs infernales? Ah, non! Je pris des injections après les dîners, pendant les bals, toujours, toujours, parce qu'il le fallait.

Catherine. — Pauvre Sacha! Tu voulais te soustraire à toute souffrance, et voilà que tu n'as fait que les grossir. Tu t'es rendue coupable du suicide. D'élégante dame du monde, tu devins une créature dégradée et méprisable. Tu aurais dû supporter le tic douloureux avec patience. Que fait donc la pauvre ouvrière, elle, qui ne peut consulter les médecins? Et son temps, à elle, n'est-il pas bien plus précieux que le temps des grandes dames riches, puisque pour elle chaque heure est un gagne-pain? Tes excuses sont fallacieuses. En te donnant une injection, le médecin n'avait pas l'intention de te perdre. Si tu t'es perdue, c'est par l'effet de ta propre volonté, par ton obstination. Et c'est pour cela que tu te trouves dans le monde des suicidés. Va! prie Dieu qu'il te pardonne!

C'est ainsi que je parlais à ce pauvre Esprit. Après quelques jours de séparation, j'aperçus de nouveau la forme de Sacha; son périsprit me sembla plus clair; elle vint à moi.

— « C'est moi, Sacha, disait-elle; J'ai prié! Je te remercie. Voilà la première fois de ma vie que quelqu'un m'a dit la vérité. C'était bien, car ta réprimande me fut salutaire. Après ma prière j'eus un long sommeil doux et rafraichissant; cela me rendit à moi-même, ma conscience s'éclaircit, et

maintenant je me repens, je pleure, j'entrevois mon crime, ce crime affreux, d'avoir détruit ma vie. L'amour pour ceux que j'ai quittés commence à renaître en mon âme. Mais que de douleurs! O mon Dieu! C'est navrant. Est-ce qu'il y a vraiment un pardon pour les coupables? Est-ce que vraiment je pourrai devenir bonne? »

Catherine. — « Certainement, chère Sacha; Dieu est la bonté et la miséricorde mêmes. »

Nous priâmes à haute voix pour la pauvre Sacha. Plus tard, les Esprits tutélaires de ces pauvres pécheurs me dirent qu'elle se trouvait sur le chemin de la pénitence. On la préparait à une nouvelle incarnation qui devait purifier son âme de ses souillures.

Le Néophyte. — Mais pourtant Sacha n'avait pas commis directement un suicide, comment se fait-il qu'elle vint dans cette Sphère?

Auguste. — Sa vie fut un suicide de tous les instants; on l'avait avertie, on la pria, supplia de ne pas courir à la mort par la morphine, mais elle préféra abréger ses jours en prenant ce poison; elle ne voulait pas écouter la voix d'avertissement. Les ivrognes qui vont à la mort et qui la cherchent arrivent tous à cette Sphère de suicides directs ou indirects.

Mais écoutons le récit d'un autre Esprit faisant confession et pénitence.

L'Esprit Charles — « Bien aimés, sœurs et frères! Un esprit pénitent veut se confesser. Cela me soulagera de vous raconter l'histoire de ma dernière existence sur la Terre. C'était à Vérone : j'étais stationné dans cette ville, comme premier lieutenant dans l'armée autrichienne en 185... Jeune, beau et riche, la vie semblait me sourire de tous côtés : et moi je riais aussi, j'étais content, heureux. Dans ces temps, la vie sociale était fort désagréable en Italie, pour un officier autrichien. Les maisons des nobles nous étaient fermées, et les Italiennes ne nous adressaient pas même la parole. Un soir nous étions assis comme d'ordinaire dans notre café, devant l'Arène; la soirée était chaude, il n'y avait point de théâtre; nous étions là, à fumer, à jaser en prenant du café et des glaces. — « Oh! que cette vie est assommante, m'écriai-je. J'aimerai bien faire une farce, avoir une petite aventure. » — « O mon beau Charles, je pourrais t'en proposer une, me dit un de mes camarades. Va vaincre le cœur de la belle Lucia, ce serait bien quelque chose! » — « Ah! la belle Lucia! s'écrièrent tous les officiers, impossible! Si elle pouvait se laisser vaincre, ce serait pour nous donner du poison; elle hait tous les officiers » — « Mais pas tous les hommes, répliquai-je. » — « Oui, fit mon camarade, elle aime les Italiens et les Anglais, mais son cœur se tait devant tout officier autrichien. » — « Je parie que je saurai la vaincre, dis-je. » — « Bon! parions, mais il nous faut ta parole d'honneur, de nous avertir de ton triomphe. » — « Ah, naturellement! dis-je en riant. Je vous donne ma parole, vous saurez tout. Une personne comme Lucia n'a point d'honneur, et puis ce n'est qu'une farce, un jeu d'amourette avec une ennemie. « Le pari fut fait, les camarades avaient ma

parole de les mettre au fait dès mon premier succès. Je commençai à faire mon plan. Lucia était radieusement belle, mais très légère; jamais elle n'avait adressé la moindre parole à un officier, elle les avait en haine. Son fiancé et ses deux frères avaient laissé leur vie sur les champs de bataille en 1849, et elle avait juré vengeance à l'Autriche. Si, à la promenade, elle rencontrait un officier, elle lui tournait le dos. Elle quittait le théâtre dès qu'un officier entrait. Elle montrait sa haine de toutes les façons. J'étais donc bien embarrassé. Comment m'y prendre pour parvenir à lui adresser un mot? Je commençai à la suivre partout à distance; j'étais comme son ombre. Toujours je savais où elle allait, soit à pied, soit en voiture. Je faisais soudain apparition devant elle. Elle ne me regardait même pas. Son amant était un Anglais, lequel s'amusa fort de mes efforts infructueux. Les camarades commençaient à se moquer de moi, mais je fus imperturbable. Je l'attendais à la sortie du théâtre, de l'église, et tout cela m'amusait. Mais bientôt cela me rendit nerveux, j'eus comme une rage contre Lucia. Un soir, c'était à la sortie du théâtre, elle marchait au bras de son Anglais. J'étais posté derrière une des colonnes, et elle ne me voyait pas. Soudain son éventail glissa par terre : je fus en un instant près d'elle, et, ramassant l'éventail, je le lui présentai. Elle fit mine de ne pas vouloir le prendre, mais, comme je la regardais fixement, y mettant toute la force de ma volonté, elle pâlit, prit aussitôt l'éventail et dit tout bas: « Grace! » Ce fut un moment décisif, un moment mystérieux, magique, le moment où le magnétisme de deux âmes se confond, On nomme cela « Amour »! Un de mes camarades avait vu cette petite scène, et le soir tous me félicitèrent : — « Voilà le premier pas fait, bravo! » me disaient-ils. Ces acclamations me mirent la rage dans l'âme, et je ne savais vraiment pourquoi. Le jour suivant, je me réveillai avec le sentiment qu'une grande chose était arrivée; j'eus peur de Lucia! Il me semblait entendre comme si mon ange gardien me disait d'abandonner mes poursuites, comme si le ciel voulait m'avertir. Mais, d'un autre côté, c'était comme si un démon me poussait vers elle. « Après tout, ce n'est qu'une bêtise, un jeu, un pari, me disais-je. Allons, en avant! » Le même soir je rencontrai Lucia à la promenade; elle était ravissante, jamais sa beauté ne m'avait paru aussi éclatante. Le fichu en dentelles noires gracieusement posé sur ses cheveux d'ébène lui allait à merveille; elle semblait chercher quelqu'un de son regard, quand, soudainement, j'apparus devant elle. Elle tenait dans sa main une rose thé; je ne sais si ce fut effet de hasard, toujours est-il que la rose glissa de ses doigts, et je la vis soupirer. Vite, je ramassais la rose, et m'en allai en saluant. Cette rose fut ma perte. Elle était empreinte d'un magnétisme et d'une odeur suave, qui me firent tourbillonner les sens. Je baisai la rose et il me sembla qu'une haleine douce en sortait. Un de mes camarades fut témoin de cet intermezzo, il crut naturellement que j'avais fort bien joué mon rôle. Tous louaient mon intrépidité; cela me rendit plus nerveux encore, et me mit presque en colère. Mon

ami, le premier lieutenant B., qui avait remarqué mon agitation, me supplia d'abandonner la chose, en disant que j'étais suffisamment avancé dans ma conquête. En arrivant à mon logis, je trouvai sur la table un bouquet de roses thé, avec un billet. D'un cœur palpitant je l'ouvris... Lucia me priait de venir la voir ! Si ses paroles ne m'avaient pas jeté dans les délices de l'amour, j'aurais pu maintenant me détourner de Lucia avec mépris, car, par son billet j'avais gagné mon pari. Mais mon âme était ébranlée, mon cœur sous un charme magique... Je me rendis chez elle ! Elle me dit qu'elle m'aimait depuis des semaines, qu'elle ne rêvait et ne pensait qu'à moi ; qu'elle avait essayé, mais en vain, de combattre cet amour pour un Autrichien. Ce fut peine perdue. En pleurant elle me disait être indigne de mon amour, mais elle promit d'être toute à moi et de quitter sa vie légère. Je l'écoutais comme dans un rêve. Mon âme entière était en adoration devant cette belle créature qui se donnait à moi ! Le jour suivant je m'éveillai dans toutes les joies de la réalité. Lucia m'appartenait, mais j'avais donné ma parole d'honneur aux camarades de tout leur dire, car ce ne devait être qu'une farce, un jeu. Oh ! la tragédie de la vie ! Je sentais bien tout mon malheur, et le désespoir s'empara de mon âme. Me taire ou parler, toujours il me semblait que je manquais à l'honneur. Je ne voulais cependant pas compromettre celle que j'adorais, et non plus mentir à ma parole. Dans un moment de désespoir, je pris mon pistolet, et me tuai. Mes lèvres restèrent muettes, et voilà le cœur de ma pauvre mère brisé, à cause d'un pari. Accablée de remords, Lucia quitta Vérone et se réfugia dans un monastère de carmélites, où elle mourut trois ans après moi. En voyant mon corps inerte (*moi*, mon esprit), je tombai dans un désespoir déchirant. Je me lamentais d'être mort, voyant le cœur navré de ma mère et ma jeune vie détruite. Oh ! combien je souffris depuis ! Bien des années se sont écoulées, et pourtant la douleur ne quitte pas mon âme, et elle y restera jusqu'au moment où je suivrai l'appel de Dieu pour aller faire pénitence sur la Terre, où il me faudra passer par les mêmes tentations et rester fort. Quand Lucia mourut, j'étais auprès d'elle, je la consolai. Elle aussi, elle aura à faire amende ; elle est pleine de bonne volonté, de contrition. Expiation ! voilà le grand mot de délivrance. Priez pour moi, chers amis.

Un autre Esprit s'approcha de notre groupe ; il avait l'air sévère et sérieux.

Thomas. — « Tu as raison, dit-il, Expiation, c'est le mot de délivrance. Moi, voici ce qui m'arriva : Il me sembla que j'étais affaissé sous le poids des années. Le péché m'avait ainsi courbé, mais l'expiation m'a relevé depuis. La contemplation de l'amour de Dieu m'a rempli d'une nouvelle vie. Je veux vous parler, chers Esprits, venez, écoutez ! Dieu me créa, je m'en souviens avec bonheur, il me créa bon et pur, doué du libre arbitre, moyen de développement intellectuel. Un Esprit-guide, un mentor me fut donné pour appui. Nous commençâmes notre pérégrination. Je contemplais tout,

comme un enfant, dans une lumière radieuse. Avec avidité j'écoutais les récits de mon mentor. Les Esprits nouveaux créés sont des enfants. La conscience de mon immortalité me rendait heureux, mais le plus beau moment de cette jeune vie est celui de l'union des Esprits duals. C'est une alliance, un mariage spirite, conclu pour l'éternité. O amour ! c'est toi le créateur de toute bénédiction, de tout bonheur pour ceux qui te comprennent ; mais tu deviens un destructeur cruel, dès que le péché et les sens te gouvernent. Mon Esprit dual et moi, nous étions dans les délices du paradis. Ce fut comme une sorte d'incarnation, et nous eûmes une vie tracée à parcourir. Tout Esprit se rappelle avec délice cette première incarnation spirite. Nous avions conscience des tentations, car il n'y a point de progrès, point de vertu sans épreuves. Les Esprits qui nous entouraient avaient tous aussi leur vie tracée. Quelques-uns me semblèrent se densifier, s'enlaidir, perdre leur lumière; d'autres devenaient radieux, ils grandissaient. Le mécontentement est l'ennemi du repos. Je devins ambitieux, mécontent, et l'envie me prit d'expérimenter et de voyager. Mon dual, lui, ne voulait pas ; *elle* était paresseuse, apathique, ce qui donna lieu entre nous à une grande discorde. Je devins hautain, orgueilleux. Tout à coup nous fûmes enveloppés d'obscurité, et la loi d'incarnation, destinée à ceux qui désobéissent au commandements divins, nous conduisit sur la Terre où un mariage terreste nous unit. Ma femme devint de plus en plus faible; elle prit un caractère vain et frivole. Chez moi, à l'ambition vint se joindre une jalousie féroce qui ne connaissait point de bornes, et, un jour, après une scène affreuse je battis ma femme : elle quitta ma maison, je devins furieux ; la cherchant partout et ne pouvant la trouver, le désespoir s'empara de mon âme et je me pendis. Elle, elle eut des remords de sa conduite et revint vers moi, mais elle ne trouva plus que mon cadavre. Sa nature légère s'en consola bien vite. Elle se remaria et eut un enfant. Je vis tout cela. Ma rage se concentra sur cet enfant innocent ; je le magnétisais, ce qui lui causait des crises nerveuses, des crampes affreuses. L'Esprit incarné dans cet enfant était bon, mais il faisait pénitence. Il supporta toutes les douleurs que je lui infligeai avec une patience angélique, ce qui, à la fin, attendrit mon âme. La piété de cet enfant, son amour pour Dieu, finirent par me convertir. J'eus honte, et je me mis à prier Dieu de m'accorder mon pardon. Je demandai grâce. L'enfant devint un homme sain et fort, et moi un Esprit converti. Après la mort de ma femme, nous nous réconciliâmes, Notre Esprit-guide me dit : « Tu as attenté à ta vie, il faut que ton suicide soit puni. Retourne sur la Terre, où tu seras exécuté ; tu mourras sur l'échafaud, et ce sera ta pénitence. » Voyez la justice divine ! C'est ce qui arriva. Mon dual devint cette fois ma mère. Son amour dual souillé devait se purifier par les sentiments de l'amour maternel, qui, lui, ne connait point l'égoïsme. Je fus entraîné dans une révolution, et j'expiai mon suicide par la mort sur l'échafaud. Mon dual et moi nous avions expié, mais nous étions bien loin encore des sphères du

paradis. Pour y revenir, il nous faudra encore apprendre et travailler. Pour cela les incarnations sont les moyens les plus sûrs, et beaucoup d'Esprits se repentent de n'avoir pas accepté la réincarnation et d'être restés inactifs des éternités dans les sphères d'en bas, sans travailler à leur progression spirite, sans faire pénitence. Malgré l'éternité, chaque minute a sa valeur ! »

Pendant que cet Esprit parlait, j'en voyais un autre, accroupi dans un coin et pleurant. C'était une forme de femme. — « Ecoutez-moi ! s'écriait-elle, laissez-moi vous parler. J'étais la fille du comte de C. Toute petite, je montrais un grand talent à jouer la comédie. A l'âge de sept ans, je jouais dans des comédies d'enfants, et tout le monde me trouva ravissante. Cette manie, cette passion grandissait avec moi ; je devins très coquette et vaine, pleine d'extravagances et de drôleries. Chacun me flattait. Quand mes parents s'aperçurent que mes extravagances prenaient un caractère dangereux, ils me placèrent au Sacré-Cœur, à l'âge de quatorze ans. A seize ans, j'eus une amourette avec mon maître de piano, puis avec un autre, et enfin je voulus m'enfuir avec un employé des Postes. Ce fut alors que l'on me ramena au Sacré-Cœur, où on me laissa jusqu'à ma vingtième année. Alors on me traita de Madeleine repentante, et mes méfaits enfantins furent oubliés. Je fus présentée à la Cour, menée dans le monde, où l'on me disait de faire un bon parti. Ce fut justement ce que je fis et je réussis à épouser un homme très riche, que d'ailleurs j'abhorrais. Je devins tout à fait légère. Je fus amoureuse du beau ténor de l'Opéra italien ; je voulus devenir actrice et m'en aller avec mon galant. Je chantais dans de petits théâtres et mon nom fut bien connu dans le demi-monde. Le ténor avait une humeur affreuse ; il me traita si mal que je le quittai. Ce ne fut plus alors que dégringolades. Je ne puis vous décrire tout ce qui m'arriva par la suite. Enfin, je tombai malade, pauvre, et déguenillée ; j'eus faim et froid et, un jour, j'enjambai la Seine pour y trouver la mort. On me mit à la Morgue ; j'étais là, seule, délaissée, morte, dans un pays étranger. Cela vous étonne sûrement, qu'une enfant issue de parents aussi aristocratiques ait pu tomber si bas ? Mais, dans mon existence antérieure, j'étais encore bien plus criminelle ; et c'est pour cela que les péchés de la fille perdue revinrent à la petite comtesse. Mes parents auraient dû m'élever sévèrement ; au contraire, ils me gâtèrent, puis ils me bannirent. C'est un remords pour moi de m'être jetée à l'eau, mais j'avais si faim et si froid ! Quand je sentis les vagues au-dessus de ma tête, j'appelai au secours, car le courage me manqua. Mais ensuite je trouvai intéressant et tragique d'être à la Morgue. Je suis bien malheureuse maintenant, entièrement délaissée. Personne ne m'aime. Oh ! ne me bannissez pas, ayez pitié ; ne me jetez pas la pierre, je suis si malheureuse ! Jésus, lui, ne jeta point la pierre à la femme adultère. »

Nous nous mîmes tous à prier pour ce pauvre Esprit, et j'espère que les bons Esprits missionnaires auront miséricorde pour cette pauvre âme perdue, car il y a des moyens de guérison à tout mal.

(*A suivre*). *Médium :* Baronne ADELMA DE VAY.

CORRESPONDANCE

Cher Monsieur Leymarie,

En réponse à une lettre récente motivée par l'article de la *Revue*, signé G. B. que j'ai adressée à M. Francis, éditeur du *Progressive Thinker*, de Chicago, voici la traduction de quelques lignes extraites de la réponse que je viens de recevoir :

Chicago sept. 26, 1899,

Prof. C. Moutonnier.

Cher Monsieur,

« Quant aux sœurs Bangs, leur médiumnité est remarquable. Je voudrais qu'elles pussent visiter la France ; elles créeraient certainement,un grand enthousiasme chez vos compatriotes.

Tout investigateur est autorisé par elles à prendre une douzaine de feuillets de papier, de les mettre dans une enveloppe avec des questions adressées à des Esprits amis ; puis de fermer avec soin cette enveloppe, qu'il place lui-même entre deux ardoises qu'il attache solidement ensemble, avec des cordes ou des vis ; en les gardant continuellement en sa possession et sans les perdre de vue. Peu de temps après, il obtiendra une communication écrite, apparemment à l'encre.

« Ces médiums sont employées tous les jours et obtiennent des messages dans des conditions que personne ne peut contester ou mettre en doute.

« Elles permettent aussi à l'investigateur de préparer sa propre toile et puis de la suspendre à une fenêtre en pleine lumière du jour et,un portrait d'un esprit y apparaît après un certain temps.

« Ce que j'ai avoué déjà, je le tiens pour des faits solides et ceux qui accusent de fraude les sœurs Bangs, le font injustement.

A vous très sincèrement.

BIBLIOGRAPHIE

« Spiritistisches Leitvort ».Ce petit opuscule s'adresse tout spécialement aux Allemands habitant notre région,et désireux d'avoir une notion juste et concise de ce qu'on entend par *magnétisme*, *hypnotisme*, *somnambulisme* et *spiritisme*, toutes choses dont on parle beaucoup à tort et à travers, et qu'il n'est plus permis d'ignorer et de ridiculiser. En quelques instants le lecteur allemand saura à quoi s'en tenir, et nous sommes persuadés qu'après la lecture de ces lignes attachantes et précises il ne voudra pas s'en tenir là. Prix : 1 fr. G. B.

Nous avons reçu le 1er numéro d'une nouvelle revue spiritualiste, bi-mensuelle, l'*Echo de l'au-delà* et *d'Ici-bas*, dont nous donnons le sommaire plus loin. Cette revue illustrée, est l'organe de l'Union spiritualiste et s'occupera de Kabbale, d'Hermétisme, de Gnose, de théosophie, de spiritisme, d'occultisme, de sociologie, de mysticisme, de magnétisme, de chiromancie, d'alchimie, de chimie,de végétarisme, franc-maçonnerie,etc.: elle promet donc d'être très intéressante, nous souhaitons tout le succès possible à ce nouveau confrère.

LA VIE DE JESUS (Ouvrage épuisé).

M. Ernest Volpi, directeur de *Il Vessillo spiritista*, vient de traduire en italien et de publier en un beau volume la « Vie de Jésus », l'ouvrage medianimique de grande valeur publié, il y a quelques années, par René Caillié. Nous nous faisons un réel plaisir de transcrire ici quelques réflexions d'Ernest Volpi lui-même, à propos de cette œuvre, réflexions tirées du numéro d'août, du *Vessillo spiritista.*

« Il ne faut pas perdre de vue en ce livre, que l'esprit qui l'a dicté a dû faire passer ses idées par le conduit d'un médium humain et que, malgré sa très haute influence, l'œuvre se ressent énormément de cet écueil médianimique ; l'Esprit le dit lui-même d'ailleurs, p. 69 : « Il a dû se mettre au niveau intellectuel du médium », — et, page 219. « Jésus, durant le siècle où nous sommes, a tenté maintes fois de se communiquer ; ses essais furent infortunés et même aujourd'hui sa narration pèche par l'abstraction de la forme et l'adaptation incomplète, parce que l'esprit dépositaire luttait sans repos contre des obstacles matériels et craignait de succomber sous le poids d'émotions trop fortes et trop multipliées. »

« Je dois dire aussi que l'ouvrage que je présente au public n'est pas un original, mais une version qui n'a pu en certains cas, donner la force d'idées contenue dans l'original ; par exemple, à propos de la *navrante désespérance* (en français), qui envahit Jésus sur la croix ; j'ai traduit ces mots par *straziante disperazione*, ne trouvant pas en notre langue de vocable qui puisse reproduire exactement le mot *désespérance.* Je l'ai faite belle ! Un révérend curé, notre bon ami du reste, souriant avec ironie, a fait remarquer que Jésus, dans ce livre, dit qu'il est mort *désespéré* ; si le critique avait lu tout l'ouvrage, il aurait trouvé, page 165, une exposition plus ample de cette circonstance :

« Le spectacle d'une joie grossière, les insultes d'une populace ignorante, l'abandon de la plus grande partie de ceux que j'aimais, le désespoir des femmes qui attendaient ma mort, l'angoisse de violentes suffocations, toute la livide harmonie de la dernière torture de l'âme et du corps, me jetèrent dans une profonde tristesse (tristesse mortelle dans l'original), d'où sortit la gémissante prière : « Mon père, pourquoi m'as-tu abandonné ! »

« Je ne me fais pas l'illusion de croire que l'identité de Jésus est prouvée de prime-abord dans ce livre, mais je compte sur le temps et la réflexion pour en faire donner de plus grandes preuves. Remarquons déjà, au point de vue de la psychologie expérimentale, comment dans la vie de Jésus la nature humaine est divisée en trois éléments : Ame, Esprit, Corps (ce der-

nier fluidique dans la vie d'outre-tombe), division nouvelle qui par son éloignement de la division jusqu'ici acceptée, écarte de moi l'idée d'un phénomène de suggestion.

« Je ne peux m'empêcher de répéter que je suis profondément convaincu de l'identité de Jésus et que jamais aucune œuvre ne me donna une si grande joie intellectuelle et que jamais nulle autre ne m'était apparue si sublime sous tous les aspects, et pourtant, à cause des difficultés mentionnées plus haut, la très haute conscience qui l'a dictée n'a pu se refléter entièrement et dans toute sa limpidité.

A ceux qui voudront faire une plus sérieuse étude de ce volume, je crois opportun de citer les paroles suivantes (page 144).

« Mes frères, je voudrais que des paroles que je prononçai durant une vie de Messie, fut extrait le haut enseignement qui alors ne fut pas compris. Me reportant aux faits de ma vie de Messie, je dois répéter des paroles déjà prononcées, parce que ces répétitions accentuent la vérité et que l'on doit se préoccuper uniquement de la vérité, en cette œuvre donnée et reçue avec la fermeté d'une volonté libre et de la respectueuse soumission de l'esprit humain à la lumière de Dieu. Quand les hommes auront le sentiment du vrai, le vrai sera démontré par la simplicité de l'écrivain, la modestie, la sagesse du moraliste, la force des principes, l'équité desjugements et la concordance de l'idée avec l'expression de l'idée ; quand ils auront le sentiment du vrai, alors le vrai ne sera plus déformé par les mesquineries d'une ambition mercantile et l'effort d'un esprit désireux d'avoir les honneurs de la célébrité humaine.

« Pensez, mes frères, à recueillir les fruits de ma libre volonté, de mon calme courage pour montrer la vérité au milieu des conflits terrestres, et non à aggraver vos torts, votre malheureux état d'âme, par une fausse opinion de la dignité humaine et un déplorable usage de cette pauvre raison, de laquelle vous vous vantez sans cesse, si souvent mal à propos. Faites de mes instructions une sérieuse analyse. Ne vous attaquez pas à la forme, mais disséquez le fond.

« Ne critiquez pas les mots ni l'emploi de ces mots et leur répétition, mais comprenez la valeur de ce que vous avez demandé, de ce que je vous ai apporté et de tout ce que je vous ai promis au nom de Dieu. » (1)

E. Volpi

Après avoir lu ce qui précède et mis en garde contre l'altération forcée du

(1) Nous regrettons de ne pas avoir sous la main l'original en français de R. Caillié pour citer textuellement les paroles de Jésus, ce qui nous force à les traduire de l'italien et nous écarte doublement du texte. F. F.

texte par le fait même de la traduction, nous avons feuilleté l'œuvre amoureusement mise au jour par Volpi. Quoique peu familiarisé avec la langue divine d'Italie et bien que trop de finesses nous aient échappé quelquefois, la lecture de la Vie de Jésus nous a absolument ravis. Nous y avons retrouvé toute l'émotion spirituelle, toute l'élévation à Parabrahm que donne la lecture de l'original en français. Les pages, une à une, à regret, s'effeuillaient sous nos yeux ravis, dans une émotion croissante, apportant chacune un peu plus de cette certitude chère à M. Volpi, que l'âme qui dicta une œuvre de cette lumineuse envolée ne peut être que celle du Juste mort sur la croix.

Nous félicitons sincèrement M. Volpi de l'heureuse inspiration qui le conduisit à traduire la vie de Jésus et de la non moins heureuse impeccabilité de la traduction. L'œuvre est excellente; elle apporte en elle, par l'évocation éminemment véridique de la dernière venue du Messie, une source radieuse de certitudes et d'espoirs en la prochaine Venue.

Loin du Christ trop humain de Renan, plus loin encore du thaumaturge essénien évoqué par Paul de Régla, loin de ces créations inféconde parce qu'elles ne jaillissaient pas des vibrations d'un sixième sens, le seul qui puisse envisager l'Esprit, loin de toutes les « vies de Jésus » passées, la « Vie de Jésus » traduite par Volpi s'élève avec la simplicité et la sérénité d'un Evangile.

Toute l'existence de Jésus se déroule, côtoyant dans ses grandes lignes la narration de Marc ou de Mathieu. C'est la naissance à Bethléem, l'enfance malheureuse près de son père qui le rudoie, de sa mère et de ses frères qui ne le comprennent point; Jésus grandit et l'ardent désir de savoir grandit en lui, comme une flamme d'incendie. C'est l'épisode du temple de Jérusalem et la réplique aux docteurs, puis l'amitié de Joseph d'Arimathie, celui-là même qui, selon les Evangiles, lui donnera plus tard une sépulture au péril de sa vie.

Joseph d'Arimathie l'initie à la Kabbale.

Tous les rêves ardents, tous les désirs fougueux encore incertains mais vibrants en lui, cet état d'âme, cette soif de sacrifice qui lui firent si douloureuses les premières années, se fondent en un rêve suprême qu'il réalisera, la Révélation d'une Religion universelle, de la croyance unique au père Eternel, Dieu de Justice et de Bonté, Parabrahm, croyance qui, à travers une vie d'épreuves, le conduira à la dernière consécration, celle qui lui fera sa force à travers les siècles, la consécration du sang.

Ce sont ses études à Jérusalem, à Damas, à Tyr, après la mort de son père point apaisé, honnête homme irrité contre ce fils qui est un mauvais ouvrier et qu'il juge indigne de lui. Jésus étudie toujours; l'Esprit de Dieu qui

l'anime et l'a sacré Fils de Dieu se fait de plus en plus jour en lui ; le Messie naît au monde qui lui prépare de terribles représailles, doux pasteur cherchant ses brebis égarées, formant son petit troupeau de disciples aimés qu'il lancera plus tard à travers le monde, vers la gloire et vers le martyre. Marthe, Marie de Magdala passent, et la veuve de Naïm et le centurion. Les peuples s'émeuvent à la voix d'or du révolutionnaire à barbe blonde, sur les deux rives du Jourdain ; les paraboles tombent, comme une semence divine que ne mangeront pas les oiseaux du ciel ; de splendides moissons se préparent à lever, parmi les ruines d'une société corrompue.

C'est ensuite la dernière visite à Béthanie et la résolution de ne plus fuir, de ne plus se cacher, la marche au calvaire... la dernière pâque, le dernier baiser aux apôtres et le dernier soupir : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Jésus est mort sur le gibet infamant, victime d'une société qu'il a voulu démolir et qui se défend ; il est mort, mais non pas tout entier, puisque quelque chose de lui est resté, en l'âme ignorante de ces pêcheurs qu'il a attirés à lui, un quelque chose qui germera, qui grandira comme une forêt envahissante et, jetant ses rameaux sur le vieux monde, deviendra le christianisme prometteur d'un âge d'or.

Jésus n'est même point mort partiellement. A peine échappé aux affres du crucifiement, à l'amertume du fiel, à l'acidité du vinaigre, il se remet au parachèvement de son œuvre de lumière, il le poursuit à travers les siècles, jusqu'à nos jours, préparant le renouveau, le règne du Christ glorieux après celui du Christ souffrant.

FRANTZ FIGUÈRES.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). — Importance de la Révélation spirite, conférence de M. James Robertson de Glascow, à l'Association des spiritualistes de Marylebone, traduit du *Light*, par L. GARDY. — L'esprit critique actuel, par AZAEL. — De la liberté, par J. F. — Le spiritisme et la presse, par ALCESTE. — Citations et nouvelles.

La vie d'outre-tombe (Charleroi). — Réponse aux articles contre le Spiritisme du pasteur Richard, excellent article, par Ch. FRITZ. — IX[e] Instruction de l'esprit du pasteur B..., sur la communication des vivants avec les morts (Spiritualisme moderne). — A propos de l'hypnotisme, extrait du journal *Le soir* de Bruxelles, par PICCOLO.

Le Phare de Normandie (Rouen). — Les archives du groupe Vauvenargue de Rouen : Un voyage inter-astral, par DÉMOPHILE. — De la Folie, sa guérison ; Physiologie et Psychologie, par H. DE LATOUR. — Quelques phénomènes remarquables :

Enfants sauvés par une apparition ; un spectre matérialisé ; laconique renseignement venu de l'autre monde. — Procès-verbal de séances du groupe *Agullana*, de Bordeaux, signé par les personnes présentes.

Annales des sciences psychiques (Paris). — Télépathie, par Aster. — Genèse de quelques prétendus messages spirites, par Th. Flournoy. — Les dompteurs du feu, par le Dr Pascal. — De la conscience sublimale, par H. Myers. — L'audition colorée, par J. Clavière. — Recherches expérimentales sur les rêves, par Vaschide.

Le Progrès spirite (Paris). — Justice divine et justice humaine, par Laurent de Faget. — Preuves indiscutables de l'identité de trois esprits, par le Dr Chazarain. — Message spirite, par l'esprit Louis de Bavière. — Traits remarquables de l'instinct des animaux et considérations sur la survie dans le règne animal. — Echos et nouvelles.

La Lumière (Paris). — Les fêtes de l'Espérance, par Hab (Lucie Grange) — L'électroïde. Données nouvelles ; Faits biologiques et cliniques : rôle protecteur exercé contre les serpents par les cordes disposées en cercle ; Revue universelle, par le Dr Lux. — Le jugement du silence, par H. Gaillard. — Les femmes et la vie, par Mme de Bézobrazow.

Le spiritualisme moderne (Paris). — La loi spiritualiste, par Beaudelot. — Quelques hypothèses sur l'origine des êtres, par H. Hardelky. — Sur le socialisme, par H. de Latour. — Voix de l'au-delà : La vie terrestre est un enfantement à la vie spirituelle ; rapide aperçu de l'au-delà ; sois vaillante. — Une conversion posthume, par M. de Komar. — Dédoublement, par Carita.

La paix universelle (Lyon). — Suite de l'article de M. Bouvéry, explications nécessaires. — L'opportunisme, par T. Herro. — Communication aux fédérés du Sud-Est. — Dictées de l'au-delà, par P. Grendel. — Congrès de l'humanité. — De l'existence de Dieu, par de Reyle. – L'Union spiritualiste, par J. Bricaud.

La Tribune psychique (Paris). — Coup d'œil sur les phénomènes psychiques, par le Dr Moutin. — Chronique psychique, par J. Gaillard. — Le spiritisme et le journal hollandais, par Léon Denis.

L'*Humanité intégrale* (Paris). — Progrès et civilisation, par D. Metzger. — L'incident Flammarion, par Camille Chaigneau. — Correspondance.

L'*Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas* (Paris). — Nouvel organe d'Union spiritualiste, bi-mensuel, illustré ; administration, 3, rue de Savoie ; abonnement, 7 fr. par an, le numéro 0 fr. 35 ; Union postale, 8 francs. — Sommaire du n° 1, 1er octobre 1899 : l'Union spiritualiste, par Marc Haven. — A nos amis, ce que nous voulons faire. — A vol d'oiseau, informations ; vision des rayons obscurs obtenue, par Léonel Brett (Etats-Unis).

Le *Lotus bleu*, Revue théosophique (Paris). — La section française de la Société théosophique, par le Dr Th. Pascal. — La science occulte et les sciences modernes, par Marius Decrespe. — La réincarnation (*suite*), par Annie Besant. — Le credo chrétien (*suite*), par C. W. Leadbeater. — Dieu, l'Univers et l'homme (*fin*), par le Dr Th. Pascal. — Variétés occultes ; incidents de la vie du comte de St-Germain, par Isabel Cooper Oakley. — La loi de Karma, par Noelle Herblay. — Echos théosophiques, par D. A. Courmes. — Doctrine secrète, par H. Blavatsky.

L'*Initiation* (Paris). — A Velléda, par Papus. — Au pays des Esprits, X. — Le Vaudoux, notes sur la sorcellerie et le fétichisme en Haïti, par Nathan Zeffar. — Incantation, poésie au Sar Péladan, par Sturdza. — Ma façon de voir, par Mme de

Brézobrazow. — Une maison de santé homéopathique. — Congrès spirite et spiritualiste de 1900.

L'Echo du merveilleux (Paris). — L'identité des Esprits, nouvelle lettre de M. l'abbé J.-A. Petit; critique par Gaston Méry. — Les apparitions de Campitello, par Ours-Paul-Pancrazi. — Une manifestation diabolique, par G. Méry. — A propos du diacre Paris, par G. M. — Une scène de nécromancie, par le Dr Bougon. — Les prédictions de Mlle Couesdon. — Les convulsionnaires de Saint-Médard (illustré. — Faits merveilleux, par l'abbé Ségaud. — Souvenirs d'une voyante, par Claire Vautier.

Le Journal du magnétisme et de la psychologie (Paris). Journal anti-spirite, n° du 20 octobre, dans lequel Alban Dubet, l'un des principaux organisateurs du Congrès de 1900, a trouvé, TOUT D'UN COUP, que le spiritisme était l'erreur la plus colossale et la plus dangereuse du siècle, qu'il a fait et fait tous les jours d'innombrables victimes. Il est temps paraît-il qu'Alban Dubet et son collaborateur Max Théon enraient sa marche. Les voilà donc partis en guerre et, pour commencer, un article de 45 pages afin de prouver qu'ils ont raison. Bien entendu ils ne prouvent rien, sinon qu'il est impossible de lire ce plaidoyer sans rire et sans hausser les épaules à chaque paragraphe.

Ce n'est pas encore cela qui tuera le spiritisme, si toutefois quelque chose pouvait le tuer. Réfuter un pareil article, serait donc perdre son temps.

Il vessillo spiritista (Vercelli). — La superiorità delle razze umane, par E. Volpi. — Opinioni sul libro « La Vita di Gesù ». — Una lettera del Principe Adam Wiszniewski. — Per l'imperatrice Elisabetta, par Ballatore. — The Christ question Settled. — Federico Schiller e la Telepatia, par C. Vacca. — Dell'esistenza dell'Essere supremo, par Cavalli. — Iscrizione latina spiritica. — La stampa coi raggi Roentgen. — A proposito dei fischi misteriosi, par Ettore Generini. — Il Cinematografo e la Chirurgia. — L'Ami des Bêtes, par Volpi. — Un giudicio di Napoleone I sui Gesuiti.

L'Hyperchimie, organe de la Société alchimique de France (Douai-Paris). — L'arbre des éléments, traduit par Guymiot. — L'esprit de vin secret des adeptes, par le Dr Cristian A. Becker, traduit par G. Benedettini. — Le triomphe de l'Archée et la merveille du monde (*Suite et fin*), par Jean d'Aubry.

L'Ami des Bêtes (Paris). — Encore la fourrière, par Adrienne Neyrat. — A mon chien Bluet, sonnet par J. Jouveau. — La chasse, par le Dr Ph. Maréchal. — Refuge de chiens. — L'âne, par Jean du Rebrac. — Correspondance. — L'Esprit des bêtes, par Eugénie Ribière.

Le Journal des femmes (Paris). — Le Conseil municipal, par Marie Martin. — Poésie de Mme Hammer à Mme Bogelot. — La pension des divorcées, par Ada Salès. Congrès international des Œuvres et institutions féminines en 1900. — Groupe de la solidarité des femmes, par C. Kauffmann.

M. Leymarie.

Le Gérant: Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



42e Année. N° 12. 1er Décembre 1899.

STRADA

DANTON LE MAGNANIME ET LE PARIS DE L'ÈRE DE LA SCIENCE.

(*Suite*, voir la *Revue* de novembre 1899.)

Titre troisième : PARIS VILLE DE LA SCIENCE. — Strada divise l'enseignement en quatre degrés, aujourd'hui d'ailleurs réalisés : 1° l'enseignement primaire; 2° l'enseignement secondaire; 3° l'enseignement supérieur; 4° l'école après l'école. Il assimile ce dernier enseignement à l'enseignement secondaire. Il veut que l'instruction primaire soit à la fois générale et professionnelle et que l'on y étudie les rudiments de la science de la méthode, de la science de la morale et de la religion de la science; que dans les lycées et l'école après l'école, on enseigne l'histoire des religions et l'histoire des systèmes, et d'une manière plus approfondie, la science de la méthode, base et clef de toutes les autres; que l'on remplace l'étude du grec et du latin, par celle de bonnes traductions des littératures anciennes et que l'on accorde assez de temps à celle des langues et des littératures modernes nécessaires à la vie. Il conseille de construire les lycées à la campagne, près d'un cours d'eau important pour que les élèves aient de l'espace, de l'air et de la lumière et puissent se livrer à tous les genres d'exercices.

Strada arrête l'enseignement des lycées à la rhétorique. Après s'ouvre l'enseignement supérieur.

Strada voudrait qu'il fût donné dans des universités diocésaines. Celle de Paris, qui serait l'Université nationale modèle, devrait être construite sur le vaste terrain occupé par la Halle aux vins. Il estime que celle-ci serait mieux placée à Bercy. On unirait, par des voies directes, l'Université à l'Ecole polytechnique, à l'Ecole de droit, à la Sorbonne,au Collège de France, à l'Ecole de médecine qu'on rapprocherait, parce que trop éloignée, et au Muséum agrandi.

« Nous aurions là le foyer d'impulsion unique qui ferait circuler un sang universel, une sève identique, une émulation générale. Ce jour-là, la Patrie serait une et grande.

« On venait autrefois apprendre la philosophie à Paris; on y viendrait tout apprendre. Et la France de nouveau épandrait son esprit universalisé comme la science faite sur le monde entier. » (p. 102) (1).

Tous les cours de l'université seraient libres. On n'aurait pas besoin de se faire inscrire, sauf si on désirait obtenir des diplômes.

Strada insiste pour qu'on supprime les écoles spéciales.

« Vous croyez, dit-il, rendre les esprits plus vigoureux en les parquant dans des écoles spéciales, bien isolées, murées même; vous leur donnez des manières insecouables; vous en faites les prêtres d'un système, d'un mode de penser, d'écrire, qui va dogmatiser l'instruction. Mandarinat universel! Tous ces centres sont des écoles de formalisme, d'infatuation, de préjugés, de pédantisme, qui s'imposent, faussent, rétrécissent les esprits et bientôt les cœurs; car la grandeur de l'âme suit celle de la pensée. Nous voyons sortir de là des intelligences ployées à tels ou tels dogmatismes laïques ou non. Elles font coterie, ferment, au nom de leur école, toutes les routes, toutes les avenues, à des esprits puissants et indépendants. On se donne la main pour se faire escalader les grades militaires, académiques ou autres, pour acquérir des réputations usurpées souvent. On plonge ainsi la nation au retard, c'est-à-dire aux périls, si d'autres nations plus indépendantes permettent à l'initiative individuelle de faire plus de progrès. On vit dans un ordre factice, chinois, et tout d'un coup on est stupéfait de se voir dépassé par les peuples voisins ou éloignés. Qui vante les écoles spéciales murées est un aveugle et un dangereux citoyen » (p. 144).

C'est pourquoi Strada veut que les enseignements divers soient donnés dans des locaux rapprochés, que tous puissent les fréquenter et qu'aucun professeur ne puisse être arrêté, ni privé de sa chaire pour ses doctrines.

(1) *Le Paris de l'Ère de la Science, capitale de l'Univers*, par J. Strada. Prix 5 fr.

Seules les universités auraient le droit d'enseigner. Ni les Fois, ni l'Etat ne doivent l'avoir. Car la science ne doit être soumise ni à la politique, ni aux religions.

« Un conseil serait le directeur dans chaque université.

« Le Conseil universel des universités diocésaines réuni à époques fixes, déciderait les questions générales. C'est par l'ensemble des universités que seraient nommés les professeurs.

« Ainsi on le comprend, ce serait la *science* qui conduirait réellement l'éducation du pays. La science seule ici a droit. Elle mettrait la Patrie à l'abri des intérêts personnels de l'Etat et des différents cultes, ces troubles continus des consciences.

« La liberté de la science et de l'enseignement serait assurée.

« Tandis que l'Etat et les cultes font des hommes pour eux seuls, la science ferait des esprits pour la science; donc pour la vérité et pour l'ordre social qui ressort toujours des sciences, quand elles sont *faites*; c'est-à-dire qu'on aurait des hommes pour la nation et pour l'ordre libre. » (p. 104-105.)

« La liberté assurée à chaque Université dans les limites indéfinies et TOUTES SCIENTIFIQUES DE LA MÉTHODE ET DU CRITÈRE IMPERSONNELS, assurerait mieux l'unité de toutes les parties de la France que les exigences politiques actuelles et n'en aurait pas les graves inconvénients de centralisation à outrance.

« En effet, l'union des esprits s'opérant, avant tout, par les sciences faites, serait plus solide que le semblant d'unité donné par des Fois contraires et des écoles rationalistes et superficielles. Comme, d'autre part, les universités diocésaines auraient les mêmes solutions scientifiques, il s'en suivrait une unité inconnue, mais nécessaire par simple logique et non par force. Les grands centres scientifiques ne se disputent pas longtemps. » (p. 159).

Ainsi l'ordre serait réalisé dans la liberté et l'unité dans la décentralisation et *vice-versa*. « L'esprit de séparatisme, d'orgueil, d'exclusivisme, de spécialisme », serait « détruit par cette communauté libre d'instruction supérieure. » On aurait un « esprit français, non un esprit d'école. Bien mieux » on aurait « un esprit de science, c'est-à-dire solide et universel et par là impersonnel et supérieur » (p. 147).

Cette partie du *Paris de l'Ere de la science* renferme des pages absolument remarquables sur l'esprit allemand, l'esprit français et l'éducation, que je regrette ne pouvoir citer.

TITRE QUATRIÈME : PARIS VILLE DE L'INDUSTRIE. — Strada demande que l'on creuse le canal des Deux-Mers, celui de Paris à la mer et un port dans la vaste plaine qui s'étend après Saint-Denis.

« Un temps va venir et il est proche, où toutes les capitales de l'Europe

forces ; il ne peut l'être que par les lois absolues, donc que par l'absolu ; donc que par la loi de Dieu, donc que par Dieu. Au fond cela n'est que la science.

« Ainsi l'homme, pour établir l'ordre social, a besoin de sentir au-dessus de lui les lois de Dieu, Dieu, qui l'élève au-dessus de ce qui est incomplet dans la débile humanité. » (p. 291-292).

Je ne veux pas terminer cette étude, sans dire un mot aux lecteurs de cette revue, en majorité spirites sans doute :

Vous devez vous attacher à prouver — en employant tous les moyens de contrôle les plus rigoureux — que le spiritisme est vrai, c'est-à-dire, qu'il repose sur des *faits réels indestructibles*. Si vous réussissez vous ferez du spiritisme une science, aussi solide que la physique et la chimie. Il n'aura alors à craindre aucune attaque, d'où qu'elle vienne. L'avenir sera à lui.

Mais de ce que vous aurez démontré que le spiritisme est une science, vous n'aurez pas, pour cela, le droit d'en faire *la* religion, *car la religion est la science toute entière, non une partie.*

JACQUES BRIEU.

RAPPORT SUR LE SPIRITUALISME

PRÉFACE DU TRADUCTEUR (1)

Le livre dont nous publions aujourd'hui la traduction n'est pas nouveau et beaucoup le connaissent, au moins de nom. Tous les auteurs qui, dans ce dernier quart de siècle, ont écrit sur les sciences psychiques, y ont fait allusion. Ils parlent du Comité institué par la *Société dialectique* de Londres, le 26 janvier 1869, *pour examiner les phénomènes présentés comme manifestations des esprits et faire un rapport à ce sujet.*

Quelques-uns donnent la traduction des rapports du Comité et même des sous-comités. Cà et là on rencontre quelques courtes citations des procès-verbaux de séances des sous-comités ou des témoignages recueillis ; mais jamais on n'a publié dans notre langue ni les procès-verbaux complets et si intéressants rédigés par les sous-comités, ni les témoignages apportés de diverses parts, dont quelques-uns sont de première valeur, tant par le nom de leurs auteurs que par la nature des faits attestés.

Cet ensemble, rapports du Comité, des sous-comités et témoignages oraux ou écrits, constitue cependant une œuvre d'une importance capitale, une collection de faits des plus variés, des mieux observés et des plus authentiques.

(1) In-8 sur beau papier, 400 pages, 5 fr. Série d'ouvrages publiés sous la direction du colonel de Rochas. Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Cette enquête a, en outre, ceci de remarquable qu'elle présente une sorte de bilan de l'état du Spiritisme vers 1870.

Aussi avons-nous pensé que sa publication en français aurait encore presque la valeur d'une actualité et ne paraîtrait pas dénuée d'intérêt, au moment où, de toutes parts et avec des préoccupations diverses, on reprend l'étude des phénomènes psychiques sous toutes leurs formes.

Le Comité déposa son *Rapport* le 20 juillet 1870 et demanda à la Société dialectique de le publier sous sa responsabilité. L'impression du *Rapport* fut refusée et, devant ce refus, le Comité décida à l'unanimité de faire la publication sous sa propre responsabilité.

De même, lorsqu'en 1831, Husson déposa sur le bureau de l'Académie de médecine de Paris son *Rapport sur le magnétisme animal*, affirmant que ses collègues et lui avaient nettement constaté la réalité des faits allégués, il se trouva, au sein de la savante compagnie, un membre, le Dr Castel, qui n'hésita pas à dire tout haut ce que la plupart pensaient tout bas : *que si les faits cités étaient reconnus vrais, ils détruiraient la moitié des connaissances physiologiques*. La vérité devait donc être mise sous le boisseau et l'impression du *Rapport* fut refusée.

Cet incident n'est pas fait pour nous étonner. Il nous montre une fois de plus que l'on fait fausse route, lorsque, en leur demandant de sanctionner des nouveautés, on s'expose à troubler des sociétés savantes, quel que soit leur nom, dont les membres, arrivés pour la plupart à la fin d'une carrière longue et laborieuse, ne sont plus aptes à s'assimiler des notions qui viennent contredire tout ce qu'ils ont été habitués à considérer jusque-là comme l'expression de la vérité.

Il faut en prendre notre parti, accumuler les faits et les démonstrations, et, lorsque nous aurons suffisamment répandu dans le public éclairé les notions que nous considérons comme incontestables, les corps savants prendront note des faits acquis.

On a quelquefois comparé les académies à des bornes destinées à jalonner la route suivie par la science. Nous devons nous contenter de leur demander de ne pas se mettre en travers pour l'obstruer. Poursuivons notre œuvre et restons convaincus qu'un jour, peut-être prochain, la vérité saura se faire ouvrir toutes grandes les portes actuellement les mieux closes. Il suffira probablement alors d'un simple changement d'étiquette opéré avec une suffisante dextérité.

En parcourant ce volume, le lecteur trouvera, présentés par des hommes de science éminents et par des témoins dignes de toute confiance, une nombreuse série d'exemples de presque tous les phénomènes psychiques connus.

Les trente dernières années n'y ont pas beaucoup ajouté. Ce n'est pas que les études psychiques aient été abandonnées ou stériles; mais les efforts des chercheurs ont eu surtout pour but d'interpréter les faits observés, de rendre leurs preuves plus palpables et de leur enlever tout caractère mystérieux, en montrant leur accord avec les théories de la science moderne.

C'est ainsi qu'on a été conduit à admettre que, sous le nom d'Od ou d'effluves, le périsprit ou corps astral du médium *peut* s'extérioriser, avec ou sans l'esprit, et produire *les phénomènes physiques*, attribués trop exclusivement jusqu'ici à l'intervention des seuls esprits désincarnés.

Les rayons X ont montré que la vue à travers les corps opaques, déjà admise par les magnétiseurs, n'était nullement invraisemblable. Quant au phénomène des apports, est-il plus extraordinaire que celui de la galvanoplastie, où l'on voit un corps se désintégrer en un lieu, pour aller se reconstituer dans un autre, après un parcours invisible dans la solution chimique?

L'excessive sensibilité des substances contenues dans les mucilages photographiques a permis de reproduire les plus faibles degrés de condensation de la substance cosmique et du périsprit, constituant les apparitions et que, seuls, avaient pu percevoir les yeux de certains médiums; l'on n'avait pas manqué d'accuser ceux-ci de fourberie ou de les déclarer hallucinés.

C'est encore à la photographie que l'on a demandé, dans ces dernières années, de démontrer la réalité de l'émission d'effluves à la surface de tous les corps vivants et même des minéraux. On sait que les sensitifs de Reichenbach et du colonel de Rochas décrivent des fluides diversement colorés, qui émanent des extrémités des doigts et de tous les organes des sens; nous avons vu des ouvrières absolument ignorantes faire spontanément la même constatation, dès la première séance d'extériorisation, sans y être provoquées par des questions capables de les suggestionner. Ce sont ces mêmes émanations fluidiques que trahissent les plaques photographiques, prouvant ainsi que l'on se trouve bien en présence d'un phénomène *objectif*. De leur côté, les esprits déclarent que ces effluves sont les agents dont les médiums et eux-mêmes se servent pour produire les phénomènes physiques.

D'autres preuves sont venues encore confirmer la réalité, la matérialité des apparitions. C'est ainsi qu'en 1875, le professeur William Denton obtint le moulage dans la paraffine de membres matérialisés. D'autres ont obtenu les mêmes résultats. Les moules, d'une seule pièce, reproduisent les inflexions des membres, les détails de structure et les altérations accidentelles de la peau.

Les appareils enregistreurs, imaginés par Crookes et d'autres expérimentateurs, ont mesuré automatiquement l'intensité de la force déployée, tan-

dis que d'autres observateurs, recourant à la balance avec enregistreur, montraient que, pour prendre une forme visible et tangible, les esprits empruntaient au médium une proportion de sa substance pouvant atteindre le poids de 60 livres.

On voit que, depuis la clôture de l'importante enquête de la Société dialectique de Londres, chaque jour qui s'est écoulé est venu apporter son contingent de preuves et rendre plus indiscutable la réalité des faits qui sont consignés dans les procès-verbaux de ses séances.

Aussi voit-on aujourd'hui que le public intelligent, frappé de la valeur de ces démonstrations renouvelées sans cesse, laisse de côté le persiflage, qui ne peut rien contre la vérité, et que l'on tend de plus en plus à se rendre compte des faits, soit en assistant aux expériences privées ou publiques, soit en venant écouter les conférenciers qui exposent les résultats acquis.

Comme il n'y a guère d'exemple qu'un homme de bonne foi, après avoir consacré à l'étude expérimentale des phénomènes psychiques un temps suffisant, n'ait pas conclu en affirmant leur réalité, nous ne formons qu'un seul vœu en terminant ces quelques lignes, c'est que la lecture des attestations apportées devant le Comité de la Société dialectique décide quelques amis de la vérité à expérimenter par eux-mêmes et à contrôler les affirmations des témoins.

Dr DUSART.

MAGNÉTISME CURATIF

AVERTISSEMENT (1)

En un volume grand in-8°, qui vient de paraître et 24 figures hors texte, sur papier couché. Cette œuvre présente un grand enseignement, méthodique et plein de clarté, dont chacun peut faire son profit. M. Majewski n'a voulu vendre ce volume que 3 francs pour le vulgariser. Nous croyons bien faire en donnant l'*Avertissement* ou l'entrée en matière de cet intéressant ouvrage.

« Nous nous sommes voué à l'étude et à l'application du magnétisme curatif, depuis bien des années. Dès le début et jusqu'à ce jour, nos tendances étaient portées vers la spiritualité et nous obtenions des effets surprenants, sur nos malades, en appliquant la méthode magnétique et spiritualiste.

En observant, d'une manière suivie, nous fûmes conduit à la recherche d'explications bien nettes de ce qu'était réellement, en magnétisme, ce qu'on avait dénommé *fluide*, cette force que nos mains semblaient déverser sur les malades pour les soulager et les guérir.

---

(1) 3 fr. Librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Plusieurs méthodes nous avaient attiré, mais en définitive, celle du chimiste M. David, successeur de Chevreul aux Gobelins, et du Dr Luys, nous a tenté par ses résultats. Comme eux nous avons pu photographier :

1° Les fluides électriques, négatifs et positifs;

2° Le fluide magnétique humain;

3° Les effluves humains.

Nous offrons à nos lecteurs le résultat de ce patient travail, fruit d'observations consciencieuses, en nous mettant sous l'égide des deux savants précurseurs dont nous sommes le plus humble des élèves.

Un publiciste, M. P.-G. Leymarie, a bien voulu nous prêter sa collaboration amie pour nous seconder, dans notre œuvre de vulgarisation, quant aux phénomènes magnétiques si intéressants.

Ce recueil de faits n'a aucune prétention scientifique, son seul mérite est son absolue sincérité ; puisse-t-il être bien accueilli par les chercheurs de vérité et comme émanant d'un serviteur du vrai !

Nous sommes spiritualiste, avons-nous déclaré plus haut.

Nos lecteurs, avec juste raison, nous peuvent demander ce que nous entendons en nous affirmant ainsi, et, à quelle école de spiritualisme nous appartenons; en tout il faut s'exprimer avec franchise.

Tout comme les positivistes, nous disons : *Dans l'univers infini, il n'y a que de la matière ou de la substance à l'infini.*

Les positivistes déclaraient, officiellement, que cette matière (ou cette subtance) est neutre, inintelligente, incapable de mouvements.

Mais, ces positivistes modifièrent cette opinion, en reconnaissant que, dans cette matière neutre, survenaient des phénomènes physiques et chimiques très intelligents.

Devant cette constatation évidente, ils déclarèrent, alors, que ces phénomènes physico-chimiques intelligents étaient dus à un agent invisible, que ces représentants de la science officielle nommèrent : *La Force.*

En vain avons-nous demandé à MM. les positivistes de nous expliquer ce que c'était que la Force? Ils n'en savaient rien, absolument.

Si les prêtres catholiques imposent à leurs fidèles la *foi absolue* et *sans contrôle*, quant à leurs propositions dogmatiques, si absurdes soient-elles, les positivistes traduisent tout ce qui les émeut, en faits de phénomènes intelligents inexplicables, par le mot *Force*; là encore règne la foi absolue, chacun doit s'incliner devant l'incompréhensible.

La raison se refuse d'admettre, comme vrai, ce qui n'est pas clairement exprimé ; mais ici, aussi bien pour le mot *force*, que pour le *dogme catholique*, il nous faut croire, avoir la foi du charbonnier, et dire avec Saint Augustin : *Credo quia absurdum.*

Avec un peu de logique et un grain de bon sens, on eût cependant dû se dire, comme les anciens sages, que : si dans l'univers infini il n'y a que de la substance (matière) à l'infini, à côté de l'état de cette substance, reconnu

inerte, neutre et inintelligent par la science positiviste, il devait y avoir un autre *état* de la substance, *capable de mouvoir* celle qui a besoin d'être mise en mouvement.

Ce sont là *deux états de la substance*, des *états atomiques*. Donc, l'état de substance neutre, inintelligent, qui a besoin d'être mû — qui est formé d'atomes d'hydrogène, d'oxygène, de carbone et d'azote, — est plongé, ou immergé, dans la subtance à l'état actif, intelligent, dont la fonction est de *mouvoir*, *avec ordre* et *raison*.

C'est cet *état actif et intelligent de la matière* ou de *la substance*, que les anciens Aryas nommaient : *Atma raison-mouvement* ou *Parabrahm*, et dont, selon eux, toutes les manifestations étaient ordonnées, scientifiques puisque mathémathiques.

En conséquence, l'*état actif* détermine les phénomènes physiques et chimiques par lesquels les atomes inertes de substance neutre prennent la forme de molécules.

Chaque molécule, ainsi ordonnée par la substance active, prend, sous cette action intelligente, la forme polyédrique régulière.

Il est *fatal* et *logique* qu'il en soit ainsi, le principe qui meut ou l'état actif de la substance, ayant, par essence, l'ordre mathématique et la raison pour règle.

La molécule à polyèdres réguliers étant la base essentielle de l'univers plastique, c'est bien avec des molécules que la substance active a construit tous les globes ; c'est elle, le moteur universel, qui détermine la forme et le mouvement de ces globes.

C'est à la substance active, intelligente, sage et prévoyante, qui contient tout ce qui est formé de substance neutre et inerte, que nous devons le mouvement régulier de toutes les sphères et, conséquemment, l'harmonie éternelle des cieux étoilés.

Après avoir déterminé fatalement et avec logique toutes les transformations de la matière inerte et neutre qui caractérise la série géologique d'une terre telle que la nôtre ; ou bien qui caractérise les matériaux dont notre globe est composé, leur nature, leur situation relative et les causes qui ont déterminé cette situation, la substance active détermina, de même, la série zoologique, celle de *la vie* sur les demeures célestes ou les terres semblables à la nôtre.

Pour cette fin, des parcelles de substance active et intelligente, des Esprits descendirent par *involution*, sur la terre, et comme leur état est de mouvoir avec intelligence et raison, ils s'emparèrent de molécules de matière neutre (protoplasma), leur imprimèrent le mouvement et conséquemment *la vie*.

Ces parcelles de substance active, ces esprits, animant ces rudiments d'organismes, les modifièrent progressivement, pour arriver à se mieux manifester, et posséder enfin des sens avec lesquels ils pussent mieux étudier le monde extérieur.

C'est ainsi que s'est établie, méthodiquement et rationnellement, toute la série zoologique, celle de la vie, du protoplasma ou infiniment petit, pour arriver, par une succession d'existences animales, à l'homme cette tête de la série; dès lors, les Esprits ayant *évolué* et possédant un corps mieux outillé, avec une *main* et surtout, *un pouce opposable*, purent modifier constamment et avec puissance le milieu ambiant où se passaient leurs existences successives.

Cette *évolution*, *fatale et nécessaire* pour toutes les espèces animales, se continue pour l'homme; il ne vit pas une fois, mais un nombre successif de fois, une seule ou une deuxième existence, ne lui pouvant suffire pour lui permettre de conquérir, par son travail, l'expérience, la science de la vie, la raison, la moralité, l'amour de ses semblables et le pourquoi de la responsabilité de ses actes.

A l'aide d'existences successives, l'homme apprend, en un mot, à mieux faire son choix, à comprendre la solidarité qui le relie à tous les autres êtres, descendus comme lui, par *involution*, du sein de la substance active et infinie, intelligente et éternelle. Il apprend que le mouvement c'est la vie, que par lui tout travail s'engendre, devient productif; que dans le grand atelier terrien, tout a sa fonction déterminée par Dieu, principe actif de la substance, aussi bien pour l'infiniment petit que pour les Esprits incarnés qui ont évolué vers l'intellectualité supérieure, et enfin vers la spiritualité.

L'homme armé de cinq sens, s'acquitte de tous les actes qui caractérisent une vie sur la terre; avec la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût, il transmet à son périsprit (à son corps astral ou force extériorisée), ou bien à la place occupée par le cerveau, *les images* ou le *souvenir des actes* qu'il a commis, qui forment ou représentent son état intellectuel et spirituel.

Il y a là, comme une plaque sensible, semblable à celle d'un photographe, sur laquelle l'esprit a enregistré toutes les images qui représentent ses actes.

Lorsque, par l'événement appelé la mort, l'esprit se sépare du corps dont il s'est servi pendant son existence sur la terre, il emporte avec lui le périsprit ou le corps astral, ou la gaine sur laquelle il retrouve, à l'endroit correspondant de cette gaîne périspritale avec le cerveau, toutes ses images réunies en une bibliothèque véritable, composée de souvenirs qui représentent son intellectualité et le degré de sa spiritualité.

Comme rien ne se perd, pas un atome de matière, pas un atome de pensée et que tout se retrouve, l'esprit doit employer, dès lors, la méthode des astronomes, celle de MM. Henry de l'observatoire de Paris.

Ces Messieurs eurent l'idée de braquer la lunette d'un puissant objectif vers un point noir du ciel où les télescopes les plus puissants n'avaient découvert que le vide le plus absolu. En développant la plaque au gélatino-bromure, les deux frères Henry, à l'aide de grandissements successifs,

obtinrent l'image de ce point noir du ciel, avec la révélation d'un nombre infini de soleils.

Avec ce procédé génial, les astronomes de tous les pays se sont entendus pour refaire la carte stellaire de notre ciel astronomique.

Ainsi doit faire l'esprit, pour les images de ses actes, accumulés sur un espace large comme la paume de la main ; il grandit assez cette plaque périspritale sensible, pour retrouver la trace fidèle de tous ses actes, et alors, selon son discernement, il les classe comme un comptable, par doit et avoir. Il doit en faire la sélection, séparer les bons des mauvais, en faire un choix judicieux.

L'expérience acquise dans ses vies précédentes le guidera dans sa faculté de rejeter les images ou les actes qui lui firent commettre tant de choses vaines, futiles et misérables ; il conservera les images précieuses qui représentent le bien, le bon, le beau, l'amour de la justice véritable.

Ce libre choix d'images, cette *sélection* de ses actes, qu'en doit-il faire ?

Parabrahm, ou la Substance active raison mouvement (ou Atma, ou Jéhovah, ou Dieu, ou la Force si ce mot s'applique à l'ordre d'idées que nous défendons), en déterminant les lois physico-chimiques, par lesquelles eurent lieu les séries de faits géologiques et zoologiques qui ont fixé notre rôle sur la terre, a voulu que dans toute la nature, après les espèces androgynes, leur succédassent les espèces à sexes divers qui, rationnellement, répondaient le mieux à l'évolution sage et progressive des êtres animés.

De là, nécessité fatale et absolue pour les Esprits désincarnés, de faire le *le libre choix* d'un père et d'une mère qui ont préparé l'acte de fécondation ; lorsque le fœtus a neuf mois, que son cerveau (cette fleur du corps) est formé, l'esprit qui a fait son *choix* et *présidé* au processus admirable de la statue de chair, dispose dans les cellules de ce cerveau, les images de son passé terrien dont il a fait la sélection ; IL S'INCARNE.

L'Esprit ainsi incarné n'est, dès lors, que la représentation exacte de sa mentalité, de son intellectualité dans sa dernière existence ; cet état, fruit de ses actes personnels, lui seul le pourra modifier dans le sens du bien, du mieux, de ses progrès futurs dans la science et dans le véritable esprit de justice.

Dieu Parabrahm, substance active intelligente, qui à l'état d'atomes à l'infini est en tout, partout et pénètre tout, a voulu dans sa haute sagesse que fatalement, ses fils des terres habités, qui sont en *puissance de tous les devenir*, soient les artisans de leurs progrès successifs, en se livrant à la recherche et à l'investigation indiscontinue. *Les Esprits évoluent vers lui.*

Il est logique de conclure que, si les positivistes néantistes, les matérialistes, les spirites, reconnaissent que dans l'Univers infini il n'y a que de la substance à l'infini et à deux états, l'un actif intelligent, l'autre passif neutre, on peut, à l'aide de ce principe fondamental, édifier un *pont* entre la *science*

et la *religion vraie*, sa structure devant être faite de simple bon sens, de raison, de logique et de savoir.

En agissant ainsi, nous remettrions à leur place bien des mots qui divisent ; nous écarterions le gnosticisme de toutes les écoles ou leurs dogmes par lesquels chacune d'elles prétend connaître Dieu complètement dans sa transcendance, sa nature et ses attributs, ce qui les fait viser à l'infaillibilité et ses tristes conséquences.

Pour conclure, nous dirons :

La substance active éternelle, intelligente et infinie dans l'univers infini, c'est le Dieu des chrétiens ;

L'Atma des Aryas et des Vedas ;

L'architecte de l'Univers, de l'antique Maçonnerie ;

L'Isis et l'Osiris des Egyptiens ;

Le Zeus des Grecs ;

Le Jéhovah des Juifs ;

La Force des Positivistes néantistes ;

Le Parabrahm ou l'au-delà de Dieu, des anciens sages, avant Manou, Menès, Minos.

Cette substance active, universelle et infinie, qui est l'ordre et la raison même, *meut ce qui a besoin d'ère mu* ; pour se manifester, ce qui pour elle es fatal et logique, elle se sert de la substance neutre et passive qui est plongée ou immergée dans la substance active.

Conséquent avec ce qui précède, et ayant cette certitude que les Esprits émanés de l'état actif de la substance sont éternels ; que leur survivance après la mort du corps formé de substance neutre, est surabondammen prouvée ; nous n'expérimentons jamais, soit pour la photographie des effluves humains, soit pour la guérison des maladies, sans demander la collaboration de nos chers absents, les amis de l'au-delà.

Sans l'appui réel de ces entités intelligentes et actives, nous le déclarons, pour rendre hommage à la vérité, notre petit apostolat serait sans efficacité.

O vous qui avez un culte pour la nature, qui préconisez la Force, positivistes estimables et chercheurs consciencieux qui croyez à la matière éternelle et infinie, méditez sur nos déclarations ; dites-nous si nous avons effleuré la grande vérité et, en toute justice, si nous pouvons marcher la main dans la main ?

Aux enquêteurs, nos frères, le soin d'apprécier nos études ; nous les présentons, divisées en trois parties :

1° Expériences de MM. David, Luys, Baraduc.

2° Recueil d'observations sur le magnétisme spirituel appliqué aux maladies ; notre mode général de magnétisation.

3° Photographie des effluves humains.

Puissent ces aperçus intéresser nos lecteurs et les convier à les mettre en pratique.

La bible future de l'humanité, celle qui condensera la science réelle de nos destinées, offre encore bien des pages blanches ; nous, les fils de l'Eternel, offrons-lui un alinéa utile, qui puisse servir à l'enseignement des générations à venir.

Un travail opiniâtre vient à bout de tout : *Labor improbus omnia vincit.*

DES VIRUS JENNERIENS ET PASTEURIENS

CONSIDÉRÉS COMME LES AGENTS DE LA RÉAPPARITION DE LA PESTE EN EUROPE ET DE SA PROCHAINE EXPANSION.

> « La passion de voir les choses comme elles sont et non pas comme il nous convient qu'elles soient est la raison d'être de la science et le mobile le plus noble.

Messieurs : Depuis longtemps nos maîtres, parmi lesquels je cite en première ligne Boens, Foerster, Ancelon, William Tebb, Lewerson araient signalé le danger des pratiques jenneriennes.

Esprits géniaux et pour cela planant au-dessus des sphères inférieures où se développent les mirages trompeurs et les illusions décevantes, au-dessus de ces plans où s'agitent en des enthousiasmes irréfléchis et dangereux les barbares ignorants, ils avaient saisi l'influence néfaste du virus vaccinal, par la relation de cause à effet existant entre la généralisation des pratiques jenneriennes et l'exagération considérable de maladies infectieuses jusque-là très peu répandues.

Ils avaient justement considéré ces lamentables résultats comme la conséquence logique d'un affaiblissement, d'une déchéance des organismes envahis par des virus tirés de l'animalité, et les avaient médicalement expliqués en assimilant, en identifiant pour ainsi dire, l'action de ces virus, aux actions bien connues du virus syphilitique.

En cela sans doute il y avait erreur, mais erreur apparente plutôt que réelle, erreur d'ailleurs facilement explicable si l'on veut bien tenir compte des caractères de ressemblance qui existent entre le chancre syphilitique et le chancre vaccinal d'une part, et d'autre part entre la marche progressive des accidents syphilitiques, et celle non moins progressive des accidents infectieux provenant de ce que j'ai appelé la constitution morbide originelle de l'être et que je développerai tout à l'heure, l'une et l'autre aboutissant fatalement à des accidents de même ordre, gommes, tubercules et cancers.

Malheureusement, l'ignorance en laquelle la médecine se trouvait en ce qui concerne les origines du phénomène morbide et son mode de développement, ne permettait pas aux vulgaires de discerner la vérité cachée sous l'allégorique enseignement.

Mais aujourd'hui que les doctrines indiscutables de la fermentation animale entrevue par Bard et par moi, définitivement et magistralement établies par Dürr, sont venues déchirer les voiles et jeter un flot de lumière sur cette obscure partie de la science médicale, les prévisions des maîtres, passent d'emblée du champ des hypothèses légitimes et plausibles, en le domaine des certitudes absolues.

Chose bizarre, la bactériologie, sans le vouloir, contribua dans une large mesure à ce triomphe de la vérité. Ce fut elle qui, en raison même de l'incohérence flagrante de sa conception des toxines microbiennes, mit la véritable science sur la voie des poisons cellulaires, venue cette fois non pas des microbes mais bien des cellules vivantes de l'organisme faites de substances albuminoïdes, de substances fermentescibles.

Et dès lors apparurent dans leur épouvantable horreur les méfaits des pratiques bactériologiques, des pratiques jenneriennes, semant en les économies humaines les ferments morbides, les germes infectieux, et orientant, de ce fait, ces économies vers les fermentations, c'est-à-dire vers les maladies infectieuses.

Et dès lors se trouvèrent scientifiquement expliquées les causes de ce retour de toutes les purulences, au fur et à mesure de la généralisation de la vaccine; le motif indiscutable de cette reprise de la variole après Jenner, laquelle depuis longtemps suivait une marche décroissante ; la raison certaine de cette expansion graduelle de la typhoïde, de cette invasion d'une forme nouvelle infectieuse le choléra. Et dès lors enfin se comprit après l'avènement de la bactériologie prêchant les inoculations intensives, l'invasion sur le monde civilisé dans une époque de bien-être, de paix, de progrès, de confort, des formes infectieuses les plus graves, indices de la déchéance des races. La tuberculose, le cancer et la lèpre; la grippe, le typhus et la peste.

Variole, typhoïde, choléra, typhus et peste, telle est la gradation des purulences, des pestilences. Tels sont les accidents secondaires supérieurs de cette constitution morbide originelle que tous les hommes possèdent dès leur naissance à un plus ou moins haut degré, que n'engendre pas mais que développe, qu'exagère et qu'exalte le virus vaccinal par le chancre jennerien.

Tuberculose, lèpre et cancer tels sont les accidents tertiaires, fixes et héréditaires de cette même constitution fatalement analogue dans son évolution à la constitution syphilitique, puisque cette dernière n'est qu'une simple modification, qu'une altération de la première.

Certes, j'entends bien l'objection de tous ces esprits superficiels qui saisissent bien les différences, chose facile, mais jamais les analogies.

Eh quoi, vont-ils me dire, et ont-ils déjà dit, vous parlez de la lèpre, du typhus et de la peste, mais n'existaient-elles pas, ces maladies, bien avant Jenner, bien avant la bactériologie ?

Hélas! oui, elles existaient, mais dans le même temps existaient avec elles les causes qui les avaient engendrées, c'est-à-dire la barbarie, l'état de guerre permanent, la misère, enfin la famine.

Elles existaient, c'est encore vrai, mais elles s'en étaient allées s'atténuant au fur et à mesure que la barbarie, que la guerre, que la misère, que la famine s'étaient elles-même atténuées.

Elles existaient, mais elles avaient disparu et les voilà qui s'en reviennent, les maladies des vieux Passés : le typhus, la lèpre et la peste, comme les compagnes du bien-être et de l'hygiène perfectionnés, comme les suivantes de la paix.

Cependant l'obscure mentalité des Jenneriens, des Pasteuriens, des Bactériologues et de leurs disciples, ne leur permet de saisir ni la colossale antithèse, ni leur criminelle ignorance, ni le rôle qu'ils ont joué dans ce retour des fléaux. Elle ne leur permet pas de comprendre que la peste forme le monstrueux couronnement de

l'édifice microbien, l'aboutissant logique de la fausse science, le résultat fatal de tout un siècle d'inoculations virulentes.

Et ce résultat je l'ai depuis longtemps prédit, je l'ai depuis plusieurs années signalé dans les journaux, dans les revues, dans les congrès, mais les pontifes intéressés ont étouffé la voix de la vérité sous le poids de leurs affirmations contraires, et cependant que valent-elles ?

Ne les avez-vous pas entendu à Venise dire aux nations de l'Europe, attentives, ne craignez rien. La science de Pasteur, notre maître, vous est le saint Palladium contre les atteintes de la peste ; et les barbares ont applaudi. Mais la peste en se jouant a détruit le Palladium, brisé la grossière amulette, la peste a envahi d'Europe.

Que disent maintenant les faux maîtres ? Ils disent, la peste est chez nous, c'est certain, la contagion en est la cause, que voulez-vous, c'était fatal. Mais grâce à la science de Pasteur, à notre science, ne craignez rien, ses effets sont atténués, c'est à peine une modeste grippe. Et les crédules barbares ont de nouveau applaudi; ils vont mourir, mais par atavique impulsion ils crient encore, ils crient toujours *Ave Cœsar. Ave Pastor.*

Eh bien ! Je veux me répéter, et démontrer une fois de plus, en ce congrès, que la contagion n'est pour rien dans cette apparition de la peste en Europe ; que cette peste, comme la tuberculose, comme la grippe, comme la lèpre fut à pleines mains semée par les princes de l'ignorance et qu'elle germe et qu'elle lève en tous les points du monde soumis à leur pernicieuse influence; qu'elle s'y révèle par des cas sporadiques, indices de la pandémie qui se prépare.

Je veux démontrer enfin que cette forme relativement bénigne, sous laquelle elle se présente maintenant, n'est qu'une forme intermédiaire et qu'elle se trouvera fatalement remplacée, au fur à mesure que les inoculations succéderont aux inoculations, par des formes de plus en plus graves.

Je dirai tout d'abord que l'idée de contagion par les microbes, lancée par les microbiens dans l'intérêt de leur cause, n'est qu'un vulgaire non sens, et que cette conception sur laquelle on l'appuie, de la maladie naissant toujours de la maladie similaire préexistante, alors même qu'elle n'existe ni dans la localité, ni dans le voisinage indique, et l'incohérence profonde de ce système pasteurien, et son incapacité notoire en ce qui concerne la recherche des origines morbides.

D'ailleurs, j'ai établi en différents travaux que la contagion se faisait par rayonnement seulement : par le rayonnement de l'individu malade sur l'individu sain. J'ai démontré que dans ces cas il s'établissait, conformément aux lois physiques, un état d'équilibre entre les deux êtres, dont l'un profitait, mais l'autre pâtissait, et qu'un contact prolongé était forcément nécessaire pour que le phénomène puisse se produire; et ces lois de la contagion communes à toutes les maladies, je les ai formulées dans mes *Entités Morbides*, et mes *Origines Endémiques*.

Il s'en suit donc que la contagion, contrairement à ce que prétendent les bactériologues, ne peut être en aucun cas la cause d'une épidémie et que celle-ci est engendrée ou par l'ambiance devenu nocive (causes extrinsèques), ou lorsque la déchéance vitale occasionnée par les fatigues, la misère, les inoculations virulentes (causes intrinsèques) se trouve constituée chez un grand nombre.

D'autre part, en ce qui concerne cette efficacité de la contagion au point de vue spécial qui nous intéresse aujourd'hui, il suffit de lire les auteurs les plus recommandables, les observateurs les plus scrupuleux, ceux qui, dans ces derniers temps,

furent placés au milieu des foyers de peste pour se convaincre de la légitimité de mes affirmations.

Parmi ces auteurs je veux citer Rocher, observateur de la peste en Chine, en Cyrénaïque, en Mésopotamie et Tolozan, l'auteur de *La peste au Caucase, en Perse, en Turquie, en Russie*. Tous deux insistent spécialement sur l'inutilité de la prophylaxie, étant donnée *la limitation spontanée de la maladie*.

Ceci ressort magistralement de la comparaison que fait Tolozan, au point de vue de la peste, entre le pays d'Orient où s'exerce l'action des systèmes sanitaires, et ceux où n'existe aucune administration analogue. Voici du reste ce qu'il dit (1) : « J'ai comparé aux épidémies de peste en Cyrénaïque et en Mésopotamie contre lesquelles fonctionnaient les systèmes sanitaires, celles du Hedjaz (pays des Assyr) où l'état de barbarie, d'ignorance et de fanatisme de la population s'oppose à toute mesure hygiénique ou quarantenaire ; et celle de la Perse, où l'absence d'une administration convenable s'oppose à toute application des réformes sanitaires, et j'ai constaté qu'il n'y avait pas de différence entre ces pays quant à l'intensité et à la durée des épidémies ainsi que quant à leur répétition ».

D'autre part, Tolozan constate qu'en Perse aussi bien qu'en Turquie la peste ne s'étend pas toujours au loin et que le plus souvent elle n'envahit qu'une localité et qu'elle s'y tient. Il reconnaît aussi, comme cause unique de ces épidémies, la déchéance vitale des êtres, occasionnée par la misère, par la disette, par la famine, elle l'est, ainsi que je l'ai plus haut expliqué, ainsi que je l'ai démontré dans de nombreux ouvrages, par l'introduction répétée, sans cesse continuée des ferments infectieux dans les organismes humains.

Et puisque ces points sont acquis, puisque la contagion par le microbe ne peut être invoquée comme cause de la maladie, mais bien la déchéance vitale arrivée à un haut degré, puisqu'enfin cette déchéance en Europe est le fait des inoculations, il doit s'en suivre forcément, si mon affirmation est juste, que cette déchéance et son expression : la peste, doivent dans l'Europe toute entière, soumise depuis un siècle aux inoculations, se manifester non pas en un point spécial seulement, mais aussi en d'autres endroits.

C'est ce qui arrive, en effet, et voici ce que je lis à ce sujet dans l'*Indépendance médicale* du 17 mai 1899, sous le titre bizarre : « Infection mixte dans un cas de fièvre typhoïde anormale » ; d'emblée MM. Macé et Etienne, de Nancy, ont observé un cas de fièvre typhoïde, ayant débuté brutalement sans période prodromique, avec un état général immédiatement grave, adynamie profonde, dont l'évolution fut traversée par deux éruptions pétéchiales et l'apparition de volumineux bubons inguinaux. Le malade succomba au 21e jour avec les signes d'une perforation intestinale.

Nous voici donc en présence d'un cas de peste manifeste, mais chose étrange et qui indique une fois de plus l'état lamentable des mentalités bactériologiques, ce ne sont pas ces suggestifs symptômes : éruptions pétéchiales, volumineux bubons inguinaux qui frappèrent ces malheureux professeurs ! ce furent les différences par eux pieusement recueillies, existant entre les bacilles de cette fièvre dite anormale et ceux de la vraie typhoïde.

Eh bien ! j'en appelle à tous les savants consciencieux, à tous les confrères impartiaux, et je leur demande si ce cas vraiment est unique, et si bien d'autres analogues ne sont pas observés et aussi publiés sous des vocables différents.

(1) *Journal d'Hygiène.*

Quoi qu'il en soit, ces cas sporadiques, ces affections typhiques spéciales, avec engorgement aux aines, sont signalés par les auteurs et cités par eux comme les préludes certains des grandes épidémies de peste. Et celles-ci fatalement éclateront à brève échéance, sous forme de pandémie dans toute l'Europe toujours soumise aux criminels vaccinateurs.

Et si des manifestions d'une certaine étendue se font voir prématurément en Espagne, en Portugal, en Egypte, c'est que les conditions climatériques spéciales, chaleur si favorable aux fermentations, et peut-être aussi certaines conditions sociales inférieures viennent aider chez ces peuples, les actions mortelles des virus.

C'est donc contre la criminelle bactériologie, expression scientifique de la décadence profonde d'un siècle qui agonise, que doivent s'unir en un indissoluble faisceau, toutes les forces, toutes les énergies de ceux qui, à un titre quelconque, détiennent une parcelle de la vérité hippocratique.

Anti-vaccinateurs, thérapeutes naturistes, anti-microbiens, dosimètres, électriciens, etc., c'est à vous tous qu'il appartient de dévoiler partout les grossiers mensonges et les faux des états-majors pasteuriens. Mais c'est à vous spécialement, anti-vaccinateurs, qui, depuis près d'un demi-siècle avec Boëns, avec Fœrster, avec Tebb, avec Lewerson, de Masquard, etc., semez aux quatre coins du monde les paroles de vérité, c'est vous qui, réunis aujourd'hui en vos solennelles assises, vous trouvez, sans contredit, désignés pour prévenir les puissants de la terre des graves dangers qui les menacent.

Pour faire comprendre aux foules en même temps que la nécessité de se soustraire au plus vite aux causes certaines de pestilence, c'est-à-dire aux vaccinations et aux inoculations, l'évidente inutilité des cordons sanitaires et de toutes les autres mesures gênantes autant que vexatoires, prescrites par d'ingénus pontifes.

Et si les puissants de la terre persistent à ne pas vous entendre et si les foules barbares veulent malgré tout continuer le pacte qui les lient aux puissances de mort, que les destinées s'accomplissent!

Mais cependant il semble que la réaction se prépare, et dans ce pays de Porto, en ce foyer de peste, des cris s'élèvent véhéments contre les empoisonneurs. C'est l'instinct de la foule que le danger réveille, c'est l'instinct de conservation qui lui désigne les vrais coupables, les seuls coupables; et quand les panacées bactériologiques, les sérums infectieux, préventivement ou consécutivement employés, lui auront démontré, comme ils l'ont déjà fait aux Indes, non pas leur inutilité, mais bien leur extraordinaire malfaisance, alors ces foules désabusées, toutes ces pitoyables victimes de l'ignorance scélérate, avec le geste d'anathème, crieront cette fois à leurs bourreaux.

Ceux qui vont mourir vous maudissent! BOUCHER.

Mémoire lu au Congrès des antivaccinateurs à Berlin, du 23 au 25 septembres 1899.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1900

Séance du Comité d'organisation du 20 octobre 1899

Toutes les sections sont représentées, sauf la section théosophique excusée.

Après avoir constaté que M. Alban Dubet ne fait plus partie de la section des spi-

ritualistes indépendants, depuis le 20 juin 1899, et cela sur sa demande (1), le Comité décide à l'unanimité de laisser à la section spirite toute liberté pour rédiger une note qui sera reproduite dans tous les journaux adhérents au Congrès.

NOTE DE LA SECTION SPIRITE

La section spirite reconnaît le droit individuel de quiconque de critiquer toute doctrine, quelle qu'elle soit, selon son point de vue, et en vertu de son libre arbitre, mais à la condition que cette critique sera impartiale, raisonnée, et qu'elle dénotera une connaissance approfondie du sujet critiqué. Ce n'est point le cas pour l'article de M. Alban Dubet contre le spiritisme, paru dans le *Journal du Magnétisme* des 5 et 20 octobre dernier. Aussi ne nous y serions-nous pas arrêtés, si cet article n'avait semblé tirer quelque importance de la qualité de son auteur, comme secrétaire-trésorier de la section des *Spiritualistes indépendants*, au congrès de 1900.

Mais puisqu'il s'est démis volontairement de ses fonctions, en faveur de M. Bonardot, son article ne peut donc plus avoir à nos yeux aucune espèce de valeur,

La fédération des diverses écoles spiritualistes, reste plus solide que jamais.

LE COMITÉ D'ORGANISATION.

LA FIN DE L'HUMANITÉ

(*Suite et fin*)

(Voir la *Revue* de septembre et d'octobre.)

Résumant notre étude, nous dirons que le monde n'est pas près de finir, bien qu'en Démographie ce soit une catastrophe inévitable prédite par l'Apocalypse et par un grand nombre de *Livres* de l'Antiquité et des temps modernes.

Le moyen âge devait exploiter cette terrible catastrophe au profit de ses moines et religieux. Tout le monde connaît les terreurs qu'inspira aux populations la date fatidique de l'an mille, dont profitèrent moines et religieux pour dépouiller de leurs richesses leurs contemporains et ériger et construire leurs vastes et beaux domaines, leurs couvents et leurs monastères, les Eglises, les Collégiales, les Prieurés et Abbayes et jusqu'à leurs édifices militaires, enfin, tous ces beaux monuments de l'architecture française du xe au xiiie siècle, monuments au sujet desquels on peut dire : *A quelque chose malheur est bon,* surtout quand le malheur n'est point survenu.

Notre architecture française justifie bien le vieil adage.

Les astrologues du moyen âge ne partageaient guère l'opinion des moines ou du moins ne croyaient pas plus à la fin du monde qu'eux. Ils accordaient au monde une durée de dix mille ans, partageant en ceci l'avis du Père de l'Histoire d'Hérodote. Il serait trop long de rapporter ici l'avis de tous les Thaumaturges; nous nous bornerons à donner l'opinion de quelques Pères de l'Eglise, de Saint Augustin, de Saint Cyprien, de Saint-Jérôme, par

(1) Voir *Journal du Magnétisme*, du 20 juillet 1899.

exemple. D'après ces Pères, le monde devait finir après une durée de six mille ans! Le monde existe depuis bien plus longtemps et, cependant, il n'est pas encore près de sa fin; nous ne comprenons même pas cette manie de vouloir fixer une chose absolument indéterminée et indéterminable et cependant, le siècle qui va finir a eu de nombreux prophètes de malheur, en dehors du marquis de Nadaillac qui, lui au moins, ne croit pas imminente la fin du monde!

L'abbé Fiard, au contraire, l'auteur de *Lettres sur la Magie*, l'annonçait comme très prochaine, il y a environ quatre-vingt cinq ans.

Le comte de Sallemard-Montfort, fit imprimer, vers 1816 ou 1817, un opuscule sur les religions, dans lequel il essaya de prouver que le monde n'avait guère plus que dix ans à vivre, ce qui nous donnait du répit jusqu'en 1826 ou 1827. Or, il s'est écoulé soixante-treize ans, depuis lors.

Pour M. de Libenstein, la catastrophe finale devait arriver plus tôt encore en 1823; enfin, pour Mme Krudner, en 1819. On voit que les dames obtiennent toujours le record en toutes choses. Finiront-elles avant l'homme? Si le fait se réalisait, on pourrait alors commencer à s'occuper de fixer à une date précise, la *Fin de l'humanité*.

Jusque-là, tous les calculs nous paraissent problématiques..., pour ne pas dire absurdes.

Nous n'avons donc plus, après ce qui précède, à nous préoccuper de la *Fin de l'humanité*, mais à étudier très brièvement, si la population du globe peut augmenter sans danger, et dans quelles proportions!...

Or, ici, nous ne sommes nullement embarrassés et nous pouvons dire et affirmer hautement ceci :

La population du globe peut augmenter, doubler, tripler, quintupler, devenir cent fois, mille fois, un million de fois plus dense, l'homme pourra y trouver toujours sa subsistance, l'homme y trouvera toujours de quoi satisfaire à tous ses besoins, aussi nombreux, aussi variés, aussi quantitatifs et qualificatifs qu'ils soient, car le génie de l'homme, progressant sans cesse, saura bien trouver et créer de nouvelles ressources pour son alimentation et sa subsistance, ressources qu'il ne nous est pas donné aujourd'hui de prévoir, mais seulement d'entrevoir.

Nous n'en fournirons que quelques exemples, en opérant par analogie. Ainsi, la vieille pharmacopée ne guérissait et souvent ne tuait les malades, qu'après les avoir gorgés de drogues en grande quantité. Aujourd'hui, l'homœopathie, la dosimétrie, le système du comte Mattéi, ont créé des remèdes beaucoup plus puissants que l'ancienne pharmacopée et cela, avec des doses infinitésimales; fait très curieux à noter, plus les remèdes de Mattéi sont dilués, plus puissante paraît leur action.

Donc, si l'homme ne trouvait plus un jour assez d'espace sur le globe, assez de terres pour faire de l'agriculture, de l'élevage du bétail, le chimiste vien-

drait au secours de l'humanité et trouverait, très certainement le moyen de l'empêcher de mourir de faim.

Si l'homme ne trouvait plus de charbon pour ses besoins, l'électricité remplacerait la vapeur; nous en avons une preuve par les tramways et par les lignes ferrées électriques.

Et savons-nous encore tout le parti qu'on peut retirer de l'électricité? Elle sert déjà à correspondre, à éclairer, à chauffer, à sonder, à véhiculer, à transporter, à guérir toutes sortes de maladies incurables.

Savons-nous si, un jour, de l'eau pure, fortement électrisée, ne pourra remplacer la cotelette ou le beefsteak quotidiens?

Et que l'on ne nous traite pas d'utopiste. Sont seuls utopistes, ceux qui déclarent la faillite de la science; c'est la science officielle qui, seule, a fait faillite, telle est la vérité; il suffit, pour s'en convaincre, de voir les noms des grands inventeurs.

La science sans épithète a de nos jours réalisé des merveilles véritables, et c'est ce qui nous permet de dire que rien ne paraît impossible aujourd'hui à l'homme de science véritable.

Nous ajouterons que l'homme en se spiritualisant sans cesse, arrivera certainement un jour à vivre, sans l'alimentation grossière et matérielle; il vivra au moyen d'une alimentation de plus en plus raffinée, de plus en plus subtile. Nous ne doutons pas un seul instant qu'il puisera un jour sa nourriture dans l'aither, absolument comme le fait le poisson dans l'eau.

Et qu'on ne nous objecte pas que le poisson vit des animalcules et des êtres qu'il trouve dans l'élément liquide. Eh bien, qui nous dit que l'air ne contient pas en myriades infinies, des microbes nourriciers que l'homme ne sait pas encore utiliser pour sa subsistance.

Est-ce que la mystique religieuse ne nous apprend pas que des hommes dits *Saints*, ont vécu des mois et des années, sans prendre aucune espèce de nourriture? Or, pour nous, ces hommes, au lieu d'être des saints, sont tout simplement des Sages, des Initiés, les hommes de l'avenir qui vivent déjà à notre époque, comme vivront peut-être tous les hommes dans un temps très éloigné, disons dix mille ans, vingt mille ans. Qu'est-ce, du reste, un tel délai pour l'humanité qui est presque éternelle? quelques années seulement...

Ainsi donc, l'homme peut croître et multiplier, et peupler encore et toujours la terre. Il trouvera de quoi suffire à sa subsistance; son génie saura bien paralyser toutes les disettes possibles.

Honni soit le principe malthusien; c'est un crime de lèse-humanité; l'homme est sur la terre pour se reproduire toujours et à l'infini. Telle est la Loi de la vie; enrayer son principe, c'est violer la Loi Divine.

Nous terminerons cette étude par une anecdote, qui nous a été confiée par notre grand poète provençal Mistral :

Un jour, un pauvre diable entouré de ses nombreux enfants, fait la ren-

contre d'un homme riche à qui il raconte que sa femme allait encore accoucher, et le riche bourgeois lui dit : Que diable, tu devrais t'arranger de façon à ne plus avoir d'enfants, surtout quand on est si pauvre que toi », et le besogneux de lui répondre en provençal :

« Moussu, *Quand Diou mande un lapin, mande tan ben une cardello*, ce qui veut dire : « Monsieur, quand Dieu envoie (crée) un lapin, il crée aussi du laiteron pour le nourrir ! »

Il en va de même pour l'humanité toute entière; c'est ce qui nous fait supposer que nous sommes loin encore, fort loin de la Fin de l'humanité.

ERNEST BOSC.

CHOSES D'ESPAGNE. UN ANNIVERSAIRE

Le 8 octobre dernier, les kardécistes de Barcelone ont commémoré le 38ᵉ anniversaire du fameux auto-da-fé de livres spirites qui eut lieu dans cette ville, sous les auspices de l'évêque Palau. Un banquet avait réuni 380 personnes, dont 100 pauvres invités, dans les magnifiques jardins du Théâtre Lyrique, mis gracieusement à la disposition des organisateurs par le propriétaire. Il y eut ensuite une soirée littéraire et musicale, à laquelle assistaient six ou sept mille personnes. D'éloquents discours furent prononcés par nos sœurs et frères en croyance, entre autres Mmes Carmen Pujol et Amalia Domingo Soler, MM. Quintin Lopez, Miguel Vives, etc...

A l'occasion de cet anniversaire, le journal *La Union Espiritista* de Barcelone, distribua 6000 exemplaires d'un supplément relatant les diverses circonstances de l'auto-da-fé. Nous trouvons un de ces suppléments encarté dons le numéro d'octobre de la *Revelacion* d'Alicante, que M. Francisco Arques veut bien nous adresser tous les mois (nous lui envoyons ici l'expression de notre profonde gratitude). Nous y lisons comment trois cents volumes et brochures furent saisis à la douane et brûlés sur une des places de Barcelone, la même où furent incinérés *les Misérables*, de Victor Hugo, par les ordres de l'évêque Palau. Le scandale fut énorme, et plusieurs journaux, *la Corona*, *las Novedades*, etc., s'élevèrent violemment contre un si fantastique abus de pouvoir, digne des meilleurs temps de Torquemada, commis dans la ville la plus libérale d'Espagne. Neuf mois après, l'évêque mourut ; son esprit se manifesta spontanément, dans un cercle spirite parisien, peu après son dégagement, par une communication remarquable où il déplorait ses erreurs ; il donna plusieurs preuves de son identité que nous ne relatons pas.

Le même opuscule donne à la suite une importante liste des journaux et centres spirites existant en Espagne, ainsi que le texte d'une loi présentée

aux Cortes par plusieurs députés, loi demandant la réorganisation de l'enseignement et sa restauration sur des bases spirites.

*
* *

Nous avons trouvé dans le même numéro de la *Revelacion*, sous le titre de Flammarion spirite, un deuxième supplément de *La Union Espiritista*, qui a été répandu à profusion en Espagne, pour circonvenir le mal qu'ont voulu faire à la cause les journaux trop pressés d'annoncer la défection de M. Flammarion.

Cet opuscule est la traduction de l'interview de Ed. Bourgès auprès de l'auteur de *Stella*, parue dans le *Figaro* (10 juillet 1899).

*
* *

L'*Union Espiritista* de Barcelone, et par elle le Centre Barcelonais d'études psychologiques, ont fait de la bonne besogne par ces publications. Nous ne doutons pas qu'elles feraient encore davantage, si malheureusement les ressources n'étaient pas trop souvent bien au-dessous des intentions.

FRANTZ FIGUÈRES.

CONFÉRENCE DE M. LÉON DENIS

M. Léon Denis a éloquemment parlé à Paris, le 1er novembre, à la salle du Grand Orient de France, où il donnait sa conférence; nous étions à Cognac ce jour-là, et nous ne pouvons donner que l'appréciation des auditeurs.

Des journalistes appartenant au journal l'*Eclair* et au *Journal*, qui se trouvaient au milieu de la salle, avec pas mal de leurs confrères, m'ont dit n'avoir entendu que confusément la parole de l'orateur, soit que sa voix ne portât pas, soit que l'acoustique de la salle fût mauvaise. Quelques-uns regrettaient que M. Léon Denis ne voulût discourir que pour les spirites, tandis qu'il eût été nécessaire de causer scientifiquement pour les rédacteurs, obligés d'en rendre compte au point de vue de la science.

Ces objections prouvent combien il est difficile de satisfaire tout le monde.

Ce que nous savons bien, c'est que les spiritualistes ont été enchantés d'entendre leur orateur préféré, que toute la salle était bondée et tous les accès de la salle remplis de personnes sympathiques.

M. Léon Denis, en parlant du spiritisme, l'a fait avec puissance, avec clarté, au point de vue moral, social, au point de vue du progrès matériel et scientifique, qu'il ne sépare jamais d'un idéal supérieur, son objectif habituel. Certes il a constaté la réalité des recherches psychiques, édifiées par

un nombre de chercheurs haut placés dans toutes les académies de l'Europe et de l'Amérique.

De même, il a nettement caractérisé, avec éloquence, la science de l'âme et ses manifestations multiples, aux applaudissements continus de son auditoire, ce que le compte rendu de M. Gabriel Delanne confirme expressément dans la *Revue scientifique et morale* de novembre, en ajoutant que « bien que la parole ait été donnée aux contradicteurs, personne n'a osé relever le gant. »

M. Léon Denis continue en Belgique et en France, la suite de ses conférences, ce dont on ne saurait trop le remercier.

M. Léon Denis. — APRÈS LA MORT. — Librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

1er *et* 2 *novembre* 1899 ! En ces deux jours qu'une pieuse tradition consacre au souvenir et au culte des morts, tout en pensant pieusement à ceux des miens que la mort a pris, j'ai voulu lire ou plutôt relire et méditer le livre admirable de M. Léon Denis : *Après la Mort.*

Notre compatriote nous fait dans ce volume compact un exposé clair et méthodique du spiritisme qui, à l'en croire, est une doctrine consolante, attirante et fort attachante.

Envisagé dans ses grandes lignes, le dogme spirite peut se résumer en quelques articles essentiels : croyance à Dieu, principe et source de l'univers ; croyance à l'immortalité et à la renaissance ou réincarnation de l'âme dans des vies successives jusqu'à son épuration complète ; croyance au parfait bonheur dans le sein de Dieu.

« La nature souriante, éternelle, encadre de ses splendeurs les tristes débris des empires. En elle, rien ne meurt que pour renaître. Des lois profondes, un ordre immuable président à ses évolutions... » (p. 2).

« ... A travers la succession des temps, à la surface des milliers de mondes, nos existences se déroulent, passent et se renouvellent et, à chacune d'elles, un peu du mal qui est en nous disparaît ; nos âmes se fortifient, s'épurent, pénètrent plus avant dans la voie sacrée, jusqu'à ce que, délivrées des réincarnations douloureuses, elles aient conquis par *leurs mérites* (je souligne ces deux mots) l'accès des cercles supérieurs où rayonnent éternellement beauté, sagesse, puissance, amour! » (p. 167).

Ce n'est là, comme on le voit, qu'une sorte de métempsychose épurée, plus parfaite et d'un ordre plus élevé que celle des anciens. Avec eux, l'âme après la mort, émigrait dans le corps d'un animal supérieur ou inférieur, et cette migration était une récompense de la vertu ou une punition du vice. L'âme pouvait même s'avilir jusqu'au monde végétal ou minéral.

La doctrine des Esprits se retrouve, avec des variantes et des tempéraments appropriés, au fond de toutes les grandes religions. Tous les peuples l'ont connue : l'Inde, avec les Védas et les hymnes védiques (toute renaissance, heureuse ou malheureuse, dit Krishna, est la conséquence des œuvres pratiquées dans les vies antérieures). Avec Cakya-Mouni et le Bouddhisme ; l'Egypte, avec les livres sacrés d'Hermès ; la Grèce, avec la philosophie de Socrate, le *Phédon* et le *Timée* de Platon, et surtout les préceptes de Pythagore ; l'Italie, avec le *Songe de Scipion*, de Cicéron, l'*Enéide* de Virgile, le beau xv° livre des *Métamorphoses* d'Ovide, les œuvres de Lucain, de Tacite et d'Apulée ; la Gaule avec les Druides et les Triades ; la Judée avec Moïse et la Kabbale ; enfin les peuples chrétiens avec Jésus et le Nouveau Testament.

Après Jésus, c'est Allan Kardec qui, le premier, recueillit les principes généraux et les éléments épars de la doctrine des Esprits, et les coordonna en un corps de préceptes et d'enseignements. Avec lui, cette doctrine s'est épurée et dégagée des obscurités et des voiles qui l'empêchaient de resplendir et de briller à nos yeux dans tout l'éclat de son divin rayonnement. Ici je veux citer notre auteur. « L'âme a deux enveloppes : l'une temporaire, le corps terrestre, instrument de lutte et d'épreuve, qui se désagrège à la mort ; l'autre permanente, le corps fluidique, dont elle est inséparable et qui progresse et s'épure avec elle » (p. 412). Parvenue à la vie humaine, l'âme ne peut plus descendre dans les animalités inférieures, ni émigrer dans le monde végétal ou minéral. Libre et responsable, elle « porte en soi « la loi de ses destinées : dans le présent, elle recueille les conséquences du « passé ; elle sème les joies ou les douleurs de l'avenir » (p. 413).

Le livre de M. Léon Denis est l'œuvre d'une intelligence libre et hardie ; c'est un livre d'apôtre qui sait consoler et convaincre ; c'est un livre où se trouve exposés des principes et des préceptes d'une clarté parfaite et d'une rigoureuse logique, et qui contient des pages attirantes et exquises, parfois trop fortes pour nos consciences un peu débiles. Il est bon et utile ; ceux qui le lisent, au fur et à mesure qu'ils en tournent les feuillets, sentent leur monter à l'âme comme un parfum d'amour, de charité et de bonté, dont ils retiendront quelque chose. Au surplus, son éloge n'est plus à faire ; il a été fait par M. Alexandre Hepp comme il convenait, sans qu'il y ait à reprendre ou ajouter quoi que soit..

« Pour moi, dit-il, je ne suis pas éloigné de croire que ce fameux *requiescat* dont on nous épouvante n'existe point, que la vie un instant quittée est aussitôt reprise, que ce « corps spirituel » dont parle saint Paul, qui a pris et qui garde l'empreinte de l'autre, nous assure une immortalité très active, avec la conscience de ce qui, précédemment, fut avec le pouvoir de nous ma-

nifester et que seules l'erreur et l'exploitation tyrannique de nos crédulités et de nos faiblesses, ont pu rendre si mystérieuse et si terrifiante une formalité sans importance, une chose admirable et réjouissante en elle-même. Il y a un homme que je ne blesserai point en disant de lui qu'il est totalement inconnu du public, et qui a écrit le plus beau, le plus noble, le plus précieux livre que j'ai lu jamais. Il a nom Léon Denis, et son livre est intitulé : *Après la Mort*. Lisez-le, et une grande pitié, mais libératrice et féconde vous viendra brusquement de nos manifestations de regrets et de peur, de nos adagios, de nos violettes spéciales et de notre grand deuil. » (*Quotidienne* du 26 janvier 1899, *in fine*). *Dixit et dixi.*

JOHANNÈS.

NOTA : *Christianisme et spiritisme*, du même auteur, est le complément de *Après la mort*, il instruit en intéressant. Ces deux volumes à 2 fr. 50 chaque, 42, rue Saint-Jacques, Librairie des sciences psychiques.

MISS LILIAN WHITING ET Mme PIPER

Miss Lilian Whiting nous a donné de temps en temps des bribes de ses expériences psychiques, mais rien de plus complet et de plus convainquant n'est sorti de sa plume, que le remarquable récit qui a paru récemment, dans l'*Inter Océan*, de Chicago, dans lequel elle raconte les intéressantes relations qu'elle a eues avec son amie, décédée, Katie Field. Voici ce récit :

« Entre Miss Field et moi, l'expérience est à la fois directe, ou télépathique, et objective quand elle emprunte la main de Mme Piper. Je m'explique : les messages tombent dans mon esprit, en paroles et en phrases aussi nettes que celles de qui que ce soit en ce monde. Peu de jours se passent sans que ce fait se produise, il n'est pourtant pas continuel. Dans les cas les plus favorables, d'ailleurs, cela se borne habituellement à une ou deux phrases, de sorte que pour avoir une conversation de quelque longueur, je suis obligée d'avoir recours à Mme Piper. Voilà la chose en gros, la dire en détail demanderait plus de place que n'en contient un numéro du dimanche de l'*Inter Océan*.

En août 1896, trois mois après la mort de Miss Field, je rentrais d'Europe, ayant l'intention d'aller à Honolulu, où son corps reposait dans un caveau. Il y avait toutes sortes de raisons sages pour que je n'y aille pas, mais j'ai l'habitude de jeter la prudence à tous les vents et de ne pas regarder aux conséquences. J'étais dans ces dispositions, quand un soir fort tard, j'entendis Miss Field me dire : « Lilian, n'y allez pas, tout ce que vous désirez viendra vous trouver ici ». Ce fut tout, pas d'autre explication, mais la con-

viction avait si bien pénétré dans mon esprit, que j'acceptai cet avis, tout de suite. Dans l'espace des trois mois qui suivirent, je vis quatre personnes d'Honolulu, qui connaissaient bien Miss Field, et qui étaient celles que j'avais projeté d'aller voir, si j'avais entrepris ce long voyage. Ce sont: Mme Dole, femme du président Dole; Mme Won B. Castle; Miss Anna Pazis, qui voyageait avec Miss Field à l'époque de sa mort; et une autre dame, dont le nom m'échappe en ce moment, mais qui a épousé un jeune homme de Lowell, Mass., et qui, en venant voir ses parents à Lowell, eut l'amabilité de me visiter. Cette dame et Mme Castle vinrent chez moi. Je vis Mme Dole chez sa cousine à Cambridge, et je rencontrai Miss Pazis à Brooklyn, N.J., où elle était chez des amis. Ainsi, tous ces événements apportent au moins une forte présomption que Miss Field m'a dit réellement ce que je crois avoir entendu.

Au commencement de l'automne, je m'adressai au Dr Hogdson, pour avoir une séance avec Mme Piper. La date de la première réunion fut fixée au 24 octobre 1896. Aussitôt que la médium fut entransée, sa main me caressa, et, saisissant le crayon, elle écrivit : « Je suis Kate Field ». L'écriture était caractéristique. Je passe sur beaucoup de questions personnelles, qui sont des preuves incontestables, à cause des tournures de phrases, des termes employés, des expressions coutumières, etc., et j'arrive à la preuve suivante :

Miss Field avait fait son testament, en laissant la plus grosse partie de sa fortune à M. T. Sanford Beaty. Je lui demandai si telle avait bien été son intention. La main de Mme Piper écrivit que c'était exact, et qu'elle désirait que je sache pourquoi, puisque j'étais son intime amie. Là-dessus elle écrivit le récit complet d'une entrevue d'affaires et d'une transaction intervenue à la date indiquée, chez elle, à l'hôtel Victoria, à New-York, et pour ne pas faire de mystères, il s'agissait, tout simplement, d'une contribution dans la fondation d'un journal *Kate Field's Washington*. Je ne connaissais absolument rien de ce traité. M. Beaty m'était alors inconnu, mais Miss Field exprima le désir, par la main de Mme Piper, que nous nous rencontrions et elle écrivit : « Je vais vous l'envoyer. »

Je ne fis pas grande attention à ces paroles, mais peu de temps après, une après-midi, on me remettait la carte de M. Beaty, qui me disait en entrant ; « J'aurais pu vous écrire et vous demander la permission de venir vous voir, mais en réalité je n'ai pu résister au désir de venir immédiatement, je n'ai pris que le temps de tout quitter, et me voilà ». Puis, au cours de la conversation, il me dit qu'il désirait beaucoup m'expliquer pourquoi Miss Field avait fait un testament qui paraissait si singulier, et il me conta l'histoire que la main de Mme Piper avait écrite, à la façon dont deux personnes sincères feraient le même récit sans s'être concertées. Quand il eut fini, je lui

dis, pour l'éprouver : « J'ignore, M. Bealy, si vous croyez aux communications du monde invisible ». — « Ma foi, répondit-il, je n'y connais pas grand chose, mais j'ai toujours eu l'impression que ma mère était près de moi. »

Alors je lui montrai la communication écrite, donnant en détail la convention dont il venait de me parler ; l'assistance qu'il avait donnée à Miss Field, avait été telle, que ses dispositions testamentaires ne pouvaient être regardées que comme justes et équitables.

Trad. du *Light*, du 30 septembre 1899, par G. Béra.

VISIONS DU BARON DE GULDENSTUBBE.

Cher Monsieur Leymarie,

Robert Dale Owen, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Naples, est l'auteur du grand ouvrage sur le spiritisme : « *Footfalls on the boundary of another world* », répandu en Amérique à plus de 60.000 exemplaires. L'auteur y raconte l'histoire remarquable d'une apparition qu'a eue le baron de Guldenstubbé, en 1854, et dont voici la traduction :

« En mars 1854, le baron de Guldenstubbé demeurait seul, à Paris, dans un appartement du premier, 23, rue Saint-Lazare. Le 16 de ce mois, il revenait après minuit, d'un grand bal du faubourg Saint-Honoré, chez M. de Tourgenieff. Il se retira de suite dans sa chambre à coucher, mais, étant encore trop agité, il alluma sa bougie et se mit à lire ; bientôt son attention fut distraite de la lecture par une secousse électrique qui, peu à peu, se répétait huit ou dix fois ; cette sensation étrange éloignait toute disposition au sommeil.

Il se leva, s'enveloppa d'une robe de chambre chaude, se rendit au salon pour y rallumer son feu. Rentrant, peu après, dans sa chambre à coucher, et sans lumière pour chercher son mouchoir, il observa un rayon de lumière venant de la porte ouverte du salon, juste devant la cheminée sans feu de sa chambre à coucher, située vis-à-vis de la porte d'entrée ; il vit une sorte de colonne vaporeuse, à couleur grisâtre et un peu lumineuse.

Son attention se fixa un moment sur cette étrange colonne, mais pensant que c'était le reflet des reverbères de la grande cour, il ne s'y arrêta point et retourna au salon.

Quelque temps après, comme le feu n'allait pas bien dans la cheminée du salon, il rentra dans la chambre à coucher pour y prendre des fagots ; la même apparition, devant la cheminée de la chambre à coucher, fixa son attention. La colonne s'était agrandie, s'élevait jusqu'au plafond qui avait douze pieds de hauteur. Sa couleur, de grise était devenue bleue comme un feu d'alcool et plus éclatante qu'auparavant. Le baron de Guldenstubbé la

regardait avec surprise ; elle augmenta d'éclat, graduellement, prit la forme d'un homme avec des contours vagues, la couleur bleue et la colonne prenaient une teinte plus sombre.

Le baron prit l'apparition pour une hallucination, mais, continuant de l'examiner avec attention, à une distance de 13 à 14 pas, peu à peu, les lignes extérieures de cette figure devinrent plus accusées, les traits se formant, le tout prit la couleur de la chair humaine et, enfin, celle de nos vêtements. En définitive, l'extérieur de cette colonne présentait la figure d'un vieillard de grande taille, au teint frais, aux yeux bleus, aux cheveux et favoris blancs comme neige, sans barbe, ni moustache ; il avait une tenue soignée, portait cravate blanche et gilet blanc, un col de chemise raide et haut et un long habit noir, ouvert et rejeté sur les épaules comme le font les personnes corpulentes, qui ont trop chaud ; il paraissait s'appuyer sur une forte canne blanche :

Quelques minutes après, la figure, ou plutôt le spectre, sortit de la colonne et s'avança, paraissant flotter lentement au travers de la chambre, jusqu'à trois pieds du point où se tenait le baron stupéfait ; là, le fantôme s'arrêta, présenta sa main en signe de salutation, s'inclina légèrement. Le premier mouvement du baron de Guldenstubbé, si étrangement surpris, fut de tirer le cordon de la sonnette. Le sujet était si parfaitement accusé, si naturellement matériel, qu'il pouvait à peine se défendre de cette pensée, qu'un étranger s'était introduit chez lui. car ses traits lui étaient tout à fait inconnus.

L'âge et les manières amicales du visiteur, arrêtèrent sa main. De l'autre monde, ou de ce monde-ci, il n'y avait rien d'ennemi, ou de formidable, dans cette apparition-là. Peu de temps après, la figure alla vers le lit, en face de la cheminée, où elle avait d'abord apparu, puis s'avança la seconde fois vers le baron, répétant les mouvements de la tête et de la main droite, huit ou dix fois. Le baron n'entendait ni son, ni voix, ni bruit de pas.

La dernière fois, le fantôme retourna vers la cheminée, et, faisant face au baron, il demeura stationnaire. Peu à peu les contours s'affaiblirent ; au fur et à mesure que la figure perdait de son aspect, la colonne se reformait, comme auparavant, créant, comme un cadre autour d'elle, mais beaucoup plus lumineuse qu'auparavant. L'éclat qu'elle répandait, permit au baron de lire dans une Bible qui se trouvait sur la table de toilette, deux ou trois versets. Peu à peu, le spectre s'éteignit, s'élevant par intervalles, comme une lampe qui finit. Or, cette apparition avait duré environ dix minutes de sorte que le baron de Guldenstubbé avait eu le temps de la bien examiner.

Lorsque le fantôme revint à la cheminée, le baron vit, très distinctement, son dos et ne s'effraya point, préoccupé de savoir s'il y avait une hallucination ou une réalité objective. Plus d'une fois, dans sa vie, il avait eu des apparitions moins distinctes, il est vrai, de personnes qu'il avait connues

durant leur vie terrestre et il avait cru que la cause était due à son imagination, aux impressions de son système nerveux.

Pensant à ces choses, le baron se coucha et quelque temps après, s'endormit profondément. Dans un songe, *le même fantôme* se présentait à lui avec les mêmes vêtements. Il lui apparut, assis auprès de son lit, lui disant en réponse à ses méditations de la veille : — « Jusqu'à présent, vous n'avez pas cru à la réalité des apparitions, que vous considériez seulement comme reflets de mémoire ou auto suggestion... Maintenant, puisque vous avez vu un étranger, vous ne pouvez soutenir que c'est la reproduction de vos souvenirs. » Le baron approuva ce raisonnement, mais le fantôme ne lui donna aucune satisfaction à l'égard de son nom, ou de ce qu'il avait été dans la vie terrienne. Le lendemain, rencontrant la femme du concierge, Mme Mathieu, qui avait l'habitude de faire son appartement, il lui demanda qui, avant lui, avait occupé son appartement; la raison seule le portait à faire cette question, l'apparition qu'il avait eue dans sa chambre à coucher, la nuit passée l'y obligeant.

D'abord cette femme parut très effrayée, n'ayant nulle envie de lui communiquer quelque chose à ce sujet ; mais, lorsque le baron la pressait et l'assurait que ce ne serait jamais une raison pour lui, homme éclairé, de changer de logement, elle lui communiqua, en hésitant, qu'un certain M. Caron y avait demeuré, y était mort, il y avait environ deux ans, et avait autrefois été maire dans une localité de la Champagne. M. Caron avait habité cet appartement en qualité du père de la propriétaire; l'apoplexie avait mis fin à sa vie, à 77 ans, dans le couloir du même appartement, qui se trouvait entre la chambre à coucher et la cuisine. On l'avait transporté, presque sans vie, à la chambre à coucher, où il était mort dans son lit qui occupait la même place que celui du baron.

La description, par cette femme, non-seulement de l'aspect personnel de M. Caron, mais encore de son costume, correspondait de la manière la plus exacte à tout ce qu'avait vu le baron, Mme Mathieu finit par avouer que le baron n'était pas le seul qui avait vu l'apparition de M. Caron.

Une fois, un domestique l'avait vu dans l'escalier. A elle-même, il était apparu plusieurs fois, soit à l'entrée du salon, soit dans le couloir où il avait trouvé la mort et, plusieurs fois, dans la chambre à coucher. Elle dit aussi au baron, qu'il avait dû probablement remarquer qu'elle avait l'habitude de faire ses chambres quand il y était, au lieu de les faire quand il était sorti ; dans la crainte de le déranger, elle avait plusieurs fois voulu s'excuser là-dessus, mais elle n'avait su que dire, la véritable raison de cette habitude étant de ne pas rester seule dans l'appartement, de peur de rencontrer le vieux monsieur.

JOSEPH DE KRONHELM.

HUDSON TUTTLE

SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

(Voir la *Revue* de septembre 1899).

« Ceci ne vous donne qu'une bien faible idée des rapports qui n'ont cessé d'exister entre le monde des esprits et la terre. La matière a une tendance à reprendre son état primitif et c'est pour cela que vous voyez s'étaler et se développer ici, dans tout l'éclat de leur essence spirituelle, toutes ces plantes qui ont existé autrefois sur terre. Il en est de même des animaux qui ont vécu sur cette sphère, sous les types les plus variés et qui ont disparu depuis, ainsi que vont disparaître, à la longue, les animaux qui vivent aujourd'hui sur terre ; mais cette transition ne s'opérera que lorsqu'ils ne pourront plus servir à un but utile dans l'économie et que la destinée pour laquelle ils ont été créés sera accomplie.

« Il n'existe ici aucun animal, même de ceux qui appartiennent aux degrés les plus élevés, parce que l'atmosphère y est trop subtile pour qu'ils puissent y vivre. »

« Ici, le sage se tut. Sachant qu'une transition aussi subite et aussi grande est toujours suivie d'une profonde lassitude pour l'esprit qui y est soumis, il invita ses jeunes élèves au repos ; puis il leur choisit une retraite d'où ils pourraient contempler, à leur aise, le spectacle sublime de la nature dans ses merveilleuses transformations, toutes nouvelles pour eux, et continuer leurs études sous la garde d'autres guides auxquels il les confia, pendant toute la durée de son absence. A son retour, il reprit la conversation au point où il l'avait laissée et la continua en ces termes :

« L'homme a l'éternité devant lui pour satisfaire son insatiable soif de sagesse. L'esprit parfait est le terme de la force qui crée. Pour lui, un océan de gaz existait dès le principe ; pour lui, la sphère ignée roulait à travers l'espace infini depuis des siècles ; pour lui, une forme de vie vint après une autre ; un type remplaçant l'autre ; un degré succédant à un degré dans des mutations sans nombre. L'homme est le germe, la fleur épanouie de la nature, l'esprit évoluant sans cesse et développant ses puissances jusqu'à ce qu'il arrive jusqu'au trône du Tout Puissant. Il n'existe aucunes limites tracées à l'acquisition des connaissances, et quoique l'âme fatiguée dans sa marche ascensionnelle s'approche, à chaque étape, plus près de Dieu, le nombre de ces étapes est aussi incalculable que les feuilles de la forêt ou les grains de sable de la mer.

« L'homme pourrait marcher aussi loin et aussi vite que possible et jamais il ne pourrait atteindre la borne où finit le progrès.

« L'homme a progressé par les efforts de son intuition, en recevant des impressions de l Esprit omnipotent, vers lequel tendent toutes ses aspirations. Toutes les races qui ont paru sur la terre, quel que soit leur climat ou leur pays et leur état d'abaissement, ont reconnu toujours dans tous les âges une sagesse incompréhensible. Le sauvage même, encore moitié animal, sur les sombres rochers de la Patagonie a une faible lueur de cet esprit infini qu'il croit entendre gémir dans la brise du soir et qui se manifeste à lui dans le mugissement des vagues en furie qui se brisent sans cesse sur la côte de son ciel inhospitalier.

« Celui-ci regarde Dieu comme un être séparé, isolé ; l'homme civilisé comme l'auteur de la création, pénétrant chaque atome de matière. L'intelligence humaine a des pouvoirs étonnants. D'un éclair de la pensée, elle embrasse tous les systèmes solaires ; elle résoudrait même les problèmes de la nature divine.

« L'esprit inculte sent que le monde extérieur est gouverné par une force invisible qu'il ne peut comprendre ; et de là est venue l'idée du « cosmos » ou univers, machine douée d'une intelligence supérieure pour diriger ses mouvements. De la nature de cette force, le sauvage ne sait rien et l'homme civilisé, le théologien, pas davantage.

« Ici se pose une question : « Qu'est-ce que Dieu et où est-il ? » Ce vaste sujet a attiré l'attention des docteurs de l'église et des philosophes de tous les temps, depuis la création de l'homme ; et pourtant, rien qu'une notion vague et insuffisante en a été donnée.

« Au commencement des âges, on regardait Dieu comme une personnalité et on l'adorait comme tel. Cette conception de la personnalité de Dieu s'est propagée jusqu'à nos jours et la foule des humains le vénère encore comme un potentat monstrueux, ayant forme d'homme, au lieu d'un principe de la nature qui gouverne tout : l'Esprit infini.

« Ignorant enfant de la nature, d'où vous est venue toute la vérité ? Les théologiens ont longtemps cherché pour trouver l'explication de cette simple question, mais en vain. Des idées préconçues, jointes à la tradition, exercent sur l'esprit de l'homme une grande influence, et quoique amplement convaincu que la Divinité est un principe intelligent, l'imagination est portée à la personnifier.

« La raison seule peut répondre et lever la difficulté. Dès que l'on personnifie Dieu et lui attribue une forme, on circonscrit sa volonté et sa puissance. En l'assimilant à la nature humaine, on en fait un personnage fini.

« Du fait que l'homme est, en apparence, à la tête de la création, il n'y a pas lieu de déduire qu'il n'existe pas d'habitants sur d'autres planètes, entièrement différents de forme, et pourtant, les surpassant en intelligence

et en force de pensée, autant que le philosophe le plus érudit de notre globe surpasse le Hottentot qui s'imagine que l'horizon qui s'étend devant ses yeux est la limite de l'univers.

« Le fini ne peut comprendre l'infini. Un être fini ne peut gouverner un domaine infini, car il y aurait des systèmes de mondes qui seraient en dehors d'un tel Dieu.

« Des lois immuables ont présidé à la création de la terre pour lui donner sa forme; et ces mêmes lois agissent maintenant, dans une mesure égale, pour la conservation de l'œuvre. Dieu est éternel de même que ses attributs le sont. Ils sont co-éternels, co-existant avec la matière et ne peuvent jamais être ni annulés, ni altérés.

« De même que l'âme et le corps de l'homme ne font qu'un, de même l'esprit infini ne fait qu'un avec tout l'univers.

« Entre la nature et Dieu, il n'existe aucune distinction. La matière et l'esprit qui n'ont jamais été séparés, constituent une unité indivisible. Les lois de la nature sont la volonté de la Divinité; la sagesse et l'intelligence qui y sont déployées forment son Esprit; et quoiqu'en les dénommant, il est bon de leur accorder une distinction particulière; cependant le tout n'est qu'une inséparable unité. Je ne reconnais rien de supérieur ni d'extérieur à la Nature, rien au-dessus contrôlant cette unité; mais au-dedans vit un principe sans cesse agissant, avec une infatigable énergie et tendant vers la perfection.

« L'homme n'a pour l'initier dans les secrets de la nature, qu'un seul guide, qu'un maître; et ce maître, c'est la raison. Pourquoi l'étude des sciences naturelles a-t-elle été toujours considérée comme étant dangereuse pour l'esprit? Pourquoi a-t-on dit qu'elle conduisait au matérialisme? Simplement, parce que de semblables investigations ouvrent le chemin à la libre pensée, à la libre communion avec la Divinité.

« Les attributs de Dieu sont révélés par la Nature et constituent la justice, la bienveillance, la sagesse et l'amour pour le monde externe, d'où jaillissent l'harmonie et le progrès. C'est d'eux qu'il absorbe les attributs dont il est doué. Sa conception des mathématiques est née de la précision que l'homme a reconnu exister dans toutes choses. Il a observé que la matière suit un certain cours déterminé pour accomplir des résultats fixes auxquels il donne le nom de lois. La nature est le « Grand Tout ». A sa source pure comme du cristal et féconde, l'esprit puise sans cesse sa force et sa vie, mais le courant inépuisable coule toujours avec la même abondance, en répandant de toutes parts des effluves d'amour, d'intelligence et de vérité.

« Que toujours la nature vous serve de livre de texte et la raison de guide! Sachez que dans le murmure du ruisseau, dans la rivière qui roule ses eaux

tumultueuses vers l'océan, que dans les choses les plus infimes règne un ordre, une intelligence admirables, car Dieu est présent dans toutes ses œuvres et s'adresse sans cesse à l'esprit de l'homme. Votre intelligence, votre moralité, tout dérive de Lui. Restez donc fidèles à ces attributs ; la Charité est la base de toute vraie grandeur. Aimez les faibles, les petits et les souffreteux ; soyez indulgents et compatissants pour les criminels mêmes, quels qu'ils soient. Comment les anciens traitaient-ils les coupables ? Parcourez l'histoire et vous frémirez d'épouvante ; pénétrez dans les hideux et noirs cachots où sur un peu de foin jeté sur un sol humide et dur croupit dans l'ordure un être humain n'ayant pour toute nourriture qu'une croûte de pain moisie et de l'eau putride ; voyez ces oubliettes où les malheureux qu'on y enfermait étaient condamnés à mourir de faim ; et ces machines de torture, la guillotine, le gibet, la prison inquisitoriale dont les chambres secrètes sont gardées par de vrais démons incarnés. Sans doute, vous rougissez de honte, vos cœurs se soulèvent de dégoût et pourtant, des choses non moins horribles se passent aujourd'hui sous vos yeux et vous en détournez votre charité. La société a le droit de se protéger, c'est son premier devoir et nul ne le lui conteste, mais il ne lui appartient pas de méconnaître et de fouler aux pieds celui de l'être individuel. Si un homme vous menace et vous nuit, vous êtes dûment autorisé à le punir, mais nulle loi ne vous permet de prendre sa vie ou de le mutiler avec intention. La vengeance est la plus vile des passions animales.

« Dans l'état d'ignorance et d'abjection morale où naissent tant de pauvres malheureux, entourés de toutes les circonstances faites pour encourager et développer en eux leurs tendances au vice et n'ayant sous les yeux que l'exemple du mal, faut-il donc s'étonner qu'ils se livrent à tous les excès de leurs passions criminelles ? Vous ne seriez pas plus qu'eux, des voleurs et des assassins si, au lieu de vous faire les heureux de la terre, le sort vous eût créés les parias de la société. La tendance au crime est une maladie, comme la démence et d'autres troubles cérébraux et la charité devrait vous inspirer de la commisération et non de la vengeance. Vous dites que pour le meurtrier, il n'y a aucun espoir d'amendement et vous le tuez pour qu'il serve d'exemple. Mais, sachez-le, de tels spectacles n'intimident ni n'effraient les facultés infimes ; au contraire, ils les excitent et les nourrissent. Ni la potence, ni la guillotine n'inspirent de la terreur au criminel, mais elles ajoutent un crime à un autre crime en prenant la vie d'un homme dont l'inviolable sainteté devrait être respectée et inculquée à tous par tous les moyens possibles. Soyez donc charitables et indulgents pour vos semblables ; le genre humain est une vaste confrérie où tous sont solidaires entre eux. Souvenez-vous que l'abaissement d'un seul rejaillit sur tous, de même que

l'élévation répand son influence salutaire parmi tous les êtres de la création.

« Maintenant, vous désirez savoir quel est l'état des esprits dans les diverses sphères de l'infini.

« Il n'y a partout qu'une loi, un état de félicité ; c'est de faire le bien, ce qui veut dire se soumettre aux lois de l'existence. Cela est vrai pour le monde des esprits comme pour la terre, car ces deux mondes sont unis l'un à l'autre par le lien sacré de la solidarité.

« La terre est le premier degré dans la vie de l'esprit. L'immortalité est nécessaire par suite de la constitution même de l'esprit. Chaque individu, en lui, a le germe de l'intelligence et il n'existe pas une seule âme qui soit créée en vain ; et si l'homme ne peut se développer sur la terre, il aura, par delà la tombe, une éternité pour progresser.

« L'esclavage du corps est terrible, mais incomparablement plus terrible encore est celui de l'esprit. Instruisez donc les ignorants, éclairez les pauvres d'esprit, car l'ignorance est la source de tous les maux. Ne rejetez pas de la société les déshérités dont vous regardez le contact comme une souillure. Faites-leur comprendre le vrai sens de la vie ; soyez leurs guides et leurs maîtres, car nous sommes tous de la même famille. partis du même point de départ pour arriver au même but.

« Enfin, il y a un autre sujet plus important encore à considérer, c'est la vraie religion. Toutes les croyances, tous les rites, toutes les doctrines se confondent dans un précepte fondamental : « Fais tout pour autrui ».

« La règle d'or qui prescrit de « faire à autrui ce qu'on voudrait qu'on nous fît », est insuffisante. Jésus lui-même, a enseigné aux hommes une morale plus élevée, car il s'est dévoué au bien des autres et s'est sacrifié pour la propagation de ce principe. Toute sa vie n'a été qu'une lutte tendant à idéaliser sa parfaite abnégation.

« L'homme, être immortel, ayant devant lui des siècles infinis pour progresser est au sommet de l'échelle et le chemin des anges ne doit pas lui rester inconnu.

« Chaque âme hérite de la faculté d'acquérir des connaissances infinies et l'humanité d'un monde est un seul homme par la croyance, l'amour et la destinée. La pensée centrale ou l'idéal est la base de toutes les religions, l'héritage de la race humaine, et comme l'ont révélé les Esprits eux-mêmes :

« Il n'y a et il n'y aura jamais qu'une seule religion, comme il n'y a qu'une seule morale : la pensée de l'homme tournée vers Dieu, l'adoration et l'hommage du cœur et l'amour universel qui se traduit par la fraternité et la concorde. Nul monde, si élevé soit-il, n'a d'autre culte ni d'autre religion.

C. MOUTONNIER, professeur.

DE LA CLAIRVOYANCE

UN MOT SUR L'AURA HUMAINE

Aujourd'hui, dans un certain monde, même dans un monde peu avancé en occultisme, on admet la lucidité ou clairvoyance, la double vue.

Ce qu'on admet moins, généralement c'est l'aura, surtout l'aura collectif : celui des foules, des réunions. Et cependant les sensitifs la sentent fort bien cette aura simple ou collective. Un bon sensitif se trouve heureux, transporté dans le septième ciel dans Bénarès la sainte et souffre étonnamment dans l'atmosphère psychiquement impure des grandes villes, telles que Paris, Londres et Vienne par exemple.

C'est pour cela que nous allons donner la note suivante qui comporte un grand intérêt.

Sous le nom de *Lucidité*, *Clairevue*, *Clairvoyance*, il faut entendre la vue à distance de faits *passés* et *présents* et même de faits *à venir*; on désigne ce dernier phénomène sous le terme de *Pressentiments* (vision anticipée).

De toutes les facultés de l'homme, la *Lucidité* a été la moins étudiée, aussi est-ce la moins connue et cependant elle présente un intérêt considérable dans tout ce qui touche à la *Psychologie occulte*, qui a existé de tout temps et a toujours été étudiée scientifiquement. Ce n'est guère que dans ces dernières années, que des personnes, en dehors de toute investigation scientifique, se sont occupées de psychologie.

Or les faits de double vue sont difficiles à constater, à comprendre et à expliquer parce qu'on ne les a pas observés d'une manière certaine et positive, d'une manière scientifique.

La lucidité, clairvoyance ou double vue, est une vision dans l'espace, dans l'astral; le clairvoyant voit des choses qui ne sont pas perceptibles avec la vue physique, il les voit mentalement, il peut faire découvrir des objets perdus ou cachés. La lucidité s'exerce en dehors de toute espèce de transmission de pensée, de transmission mentale consciente ou inconsciente. C'est ainsi qu'un clairvoyant peut apercevoir une catastrophe en mer, un incendie, etc. Tous nos lecteurs connaissent le fait de thaumaturgie d'Apollonius de Tyane rapporté par Dion Cassius (*Hist. romaine*, Liv. XXVII, tome IX de l'Edition gréco-franç. Gros et Boissée; 1845-60, p., 383 et suiv.)

« Chaque corps, dit Hartmann dans sa *Magie blanche et noire*, a sa sphère invisible. La sphère visible est limitée par les contours de sa propre forme; mais la sphère invisible s'étend bien au-delà dans l'espace. Dans certaines conditions, elle peut se manifester à nos sens.

« La sphère d'un corps odoriférant peut être perçue fort loin de ce corps

par l'organe olfactif; la sphère d'un aimant commence à se manifester à l'approche d'un morceau de fer. La sphère de l'homme et de l'animal ne peut être perçue que par le plus délicat des instruments, — le cerveau exceptionnel des sensitifs.

« Ces sphères sont appelées magnétiques, calorifiques, odiques, émanations, auras lumineuses.

« L'*aurore boréale* des régions polaires, la *photosphère* du soleil, aperçue pendant une éclipse, sont de cette nature.

« Le nimbe glorieux (*auréole*) qui enserre la tête d'un saint n'est pas plus une fiction poétique que la sphère de lumière s'irradiant d'une pierre précieuse.

« Le cuivre, le charbon, l'arsenic nous montrent une aura *rouge*; l'étain et le soufre une aura bleue; l'or, l'argent, l'antimoine, une aura verte; le fer, lui, émet toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

« Plantes, animaux, hommes émettent aussi certaines nuances qui diffèrent selon leur caractère et leurs aptitudes. Les personnes d'un caractère élevé, dont la spiritualité est très développée, auront une magnifique aura blanche et bleue, verte et or, parcourant dans ses teintes toute la gamme chromatique des nuances.

« Les natures viles émettent principalement des émanations *rouge brun*, qui vont toujours s'assombrissant, selon le degré de bestialité des individus; chez certains, cette *aura* peut même être noire.

« L'aura collective formée par les hommes, les animaux, les plantes, les cités, les pays, correspond à l'ensemble des caractères prédominants, de sorte qu'une personne, dont le sens de perception serait suffisamment développé pourrait juger *de visu* l'état moral d'une contrée, d'un pays, en étudiant la sphère formée par les émanations de tout ce qui y vit et y respire : hommes, animaux, plantes ».

Ouvrons ici une parenthèse pour dire que les occultistes de toutes les écoles savent fort bien que ce sens intime peut être développé par l'entraînement occulte, sinon chez tous les individus, au moins chez ceux d'entre nous qui sont plus particulièrement doués et qui apportent à ce genre d'entraînement une volonté ferme et persévérante.

Revenant à l'œuvre de M. Franz Hartmann, nous dirons que cet éminent philosophe nous apprend que « chaque émotion qui nous émeut ajoute une couleur à notre aura; l'amour y met le bleu; le désir, le rouge; la bienveillance, le vert.

« La chimie de l'âme n'est pas plus du domaine du merveilleux que la chimie physique; la même loi qui fait que l'azotate d'argent, de blanc devient noir, quand il est exposé à la lumière, que celle-ci, soit blanche ou

bleue, la même loi fait encore que la *matière subtile*, qui entre dans la composition de nos sensations, se colore de nuances variées, selon le genre et le nombre de vibrations qui l'agitent. »

Puisque nous parlons d'Hartmann, disons que, malgré ses grandes connaissances occultes, il a failli périr victime d'une imprudence à Rome le 5 ou le 6 octobre 1890, voici dans quelle circonstance.

Il était venu à Rome pour le Congrès international des orientalistes et un soir, à minuit, il s'est rendu au Colisée et a fait une invocation. Il ne l'eût pas plutôt terminée, qu'il vit apparaître autour de lui une foule d'entités, de l'ancien monde romain, qui voulurent lui faire un mauvais parti. Comment la chose s'est-elle passée? comment le Dr Hartmann a-t-il pu se dégager de ces mauvais esprits de l'espace? C'est ce que personne ne sait, car le savant n'a voulu le raconter à personne.

Le saurons-nous un jour? Il faut l'espérer! car ce serait certainement un enseignement pour les occultistes moins avancés dans la science que le savant allemand.

ERNEST BOSC.

A PROPOS DE LA SUGGESTION MENTALE (1)

Voici un titre suggestif?

Ceci est incontestable. Mais qu'est-ce au juste que la suggestion?

Peut-on ou ne peut-on pas suggestionner quelqu'un? C'est-à-dire lui faire accomplir malgré lui des actes quelconques en bien ou en mal?

Peut-on, par exemple, suggestionner un crime? Et, dans ce cas, que devient la responsabilité humaine!

Parmi les docteurs, les uns disent oui, les autres disent non. C'est, du reste chose habituelle que les contradictions doctorales, car, parmi ces messieurs, les uns savent et les autres ignorent; les premiers sont modestes et les seconds sont estradiers, paradeurs, conférenciers, directeurs de clinique et d'instituts, de cours supérieurs, etc., etc.

Pour nous, nous ne craignons pas d'affirmer que la suggestion mentale peut être pratiquée dans certaines conditions favorables, que la suggestion est une question absolument scientifique; à ceux de nos lecteurs qui en douteraient, nous leur conseillerions de lire le nouveau roman de M. A. B. *La Grande Denise* ou LA SUGGESTION MENTALE.

Après avoir lu le beau roman du fécond écrivain, nos lecteurs sauront à

(1) Prix 3 fr. 50.

quoi s'en tenir sur la question, car dans le nouveau volume de M. A, B. la question est traitée d'une manière rigoureusement scientifique.

On verra dans le cours de cette étude, qu'un docteur, emporté par la passion, abuse de la suggestion pour s'emparer de l'esprit, du cœur et du corps d'une jeune fille, et après avoir abusé d'elle d'une façon cynique, il fait disparaître la suite de son crime par un avortement, et, de tout ceci, la pauvre jeune fille ne se doute nullement.

Il y a, dans ce roman, des scènes poignantes et terribles; on y voit cependant que, malgré son pouvoir sur cet âme, le docteur ne peut faire tuer à la jeune fille, un chien qu'elle aime.

En fermant le livre, le lecteur sait à quoi s'en tenir sur une question scientifique de premier ordre; il sait réellement, tout ce qu'on doit savoir sur la suggestion mentale. C. D'A.

UN CAS D'OBSESSION EN ALLEMAGNE

Les « Psychische Studien », d'août 1891, publient une lettre intéressante d'un de leurs collaborateurs, M. Illig, qui, après avoir étudié l'occultisme avec ardeur pendant quelques années, était devenu récemment très sceptique, à la suite des fourberies d'un médium qu'il croyait honnête. Voici cette lettre adressée à l'éditeur, le Dr Friedrich Maier.

Gœpingen, 24 mai 1899.

« Mon estimé ami : Vous verrez par cette lettre qu'en dépit de ce qui m'est arrivé je ne puis rester tranquille. J'ai aujourd'hui à vous raconter une nouvelle observation, sur laquelle je désire vous demander votre avis.

Il y a quelques jours un ami, qui connaît l'intérêt que je porte à l'occultisme, est venu me voir, et m'a demandé si je voudrais recevoir une pauvre emme qui se disait hantée par l'Esprit de son défunt mari. Cette femme a environ 50 ans, elle paraît être une personne sensée, et n'a eu jusque-là aucune aventure extraordinaire. Elle a consulté le doyen, qui lui a dit que ce qui lui arrivait provenait des nerfs. Elle a aussi été voir Blumhardt, un médium à transe, de Boll, qui a mis les mains sur les siennes et a prié avec elle, mais sans aucun résultat.

Voici les faits que cette femme m'a racontés :

« Depuis environ deux ans, elle est dérangée chaque nuit par un bruit particulier qui se produit dans la chambre qu'elle seule occupe. Il lui sembla d'abord que quelqu'un frottait le mur avec du papier. Ce bruit s'est renouvelé si souvent qu'elle ne peut l'attribuer qu'aux Esprits. Quelques

semaines après que ce bruit eût commencé elle apprit que son mari, qui depuis longtemps l'avait abandonnée pour aller en Amérique avec une autre femme, avait tué sa maîtresse et s'était suicidé ensuite ; elle croit fermement que le bruit est fait par le fantôme de son mari.

Bientôt le phénomène se modifia. On entendit des raps, des coups et divers autres bruits, et la femme fut si effrayée qu'elle changea de domicile. Dans son nouveau logement elle fut laissée tranquille pendant quelques semaines, et elle espérait déjà n'avoir pas été découverte. Mais au bout de trois semaines, une femme qui occupait une chambre voisine, lui dit : « Voyez-vous que nous approchons de Noël ? quel bruit font les Esprits dans ma chambre, pendant la nuit ! »

Elle pensa de suite à son vieil homme, mais elle eut bien soin de n'en rien dire. Quelques jours après elle commença à entendre les bruits. On aurait dit qu'on jetait du sable, ou des grains, ou quelque chose de semblable, mais on ne voyait rien. Elle entendit des coups au pied de son lit, et une fois elle ressentit un courant d'air si froid que ses dents en claquaient. Depuis ce temps elle a entendu, à plusieurs reprises, une voix qu'elle reconnaît pour celle de son mari. Entre autres choses, il lui dit un jour : « Reste avec moi, j'ai si peur ! » Puis un autre Esprit se joignit à lui, et devint un visiteur habituel. Cet autre Esprit dit un jour : « Nous l'achèverons bientôt, et elle viendra avec nous ». A quoi le mari répondit : « Non, pas avec nous, elle ira autre part. » Elle fut trop terrifiée pour oser dire une parole.

Elle n'a jamais rien vu, excepté une seule fois, et cette apparition avait le visage de son mari, voltigeait et tournoyait autour de sa lumière et paraissait vouloir l'éteindre.

Pendant les quatre dernières semaines, son mari serait venu la trouver pendant qu'elle était au lit. Il n'était pas visible, mais elle le sentait là. Il la poussait jusqu'à lui faire du mal, lui tirait les cheveux, et une fois il la brûla si fort, qu'elle en porta la marque pendant quinze jours. Elle a été tourmentée d'une façon intolérable, et maintenant elle garde une lumière allumée toute la nuit, ayant entendu dire que les Esprits ne peuvent supporter la clarté. »

M. Illig demande comment on peut secourir cette femme. Il est d'avis que quelques-uns des phénomènes, au moins, sont d'un caractère objectif, tels que les bruits, le souffle froid, etc., tandis que les voix, les pincements et autres choses semblables, pourraient n'être que des hallucinations subjectives. Toutefois certaines preuves ne peuvent être obtenues que par l'observation personnelle, et comment les obtenir ? Cette femme occupe une seule chambre, dans une maison où il y a d'autres locataires, et il serait impossible de se livrer à des recherches la nuit, sans attirer l'attention ; elle

redoute d'être expulsée si ces faits viennent à s'ébruiter. Le Dr Maier, consulté, paraît également fort embarrassé, et il est à craindre qu'il se passe bien du temps avant que l'on arrive à soulager efficacement la pauvre femme.

Traduit du *Light* du 2 septembre 1899, par G. B.

L'ARCHITECTE DU TEMPLE : Dans le *Young Man* d'octobre, nous lisons que le Dr Parker, dans un sermon récemment publié, rapporte un curieux incident de sa vie. Il était en compagnie de quelques-uns de ses amis qui s'amusaient à faire « causer la planchette ». Le Dr Parker promit que si elle voulait répondre à sa question mentale, il croirait en elle. Aussitôt elle écrivit un certain nom.

« C'est bien la plus curieuse chose que j'aie jamais vue », s'écria-t-il. « La question que j'ai posée, mentalement, est celle-ci : Quel sera l'architecte du Temple de la Cité ? » La planchette avait écrit le nom d'un homme qui, le jour même, lui avait soumis les plans de cette construction.

REQUÊTE A M. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL

L'auteur applaudi de l'*Homme de paille*, des *Maris inquiets*, du *Bonheur conjugal*, de *Durand et Durand*, du *Commandant Laripète*, du *Premier mari de France* et de cent autres succès divers, peut se vanter d'avoir, autant et plus qu'un autre, mis en pratique le *castigat ridendo mores* qui sert d'argument à la profession d'auteur dramatique. Voici la lettre qu'il a écrit à M. le président du conseil et que nous communique l'Agence Nationale.

Monsieur le Ministre,

Les maisons de correction, orphelinats, etc., etc., sont à l'ordre du jour.

Je lis, ce matin, sous la plume d'un homme qui n'est pas violent, M. Cornély, que les maisons de correction sont des fabriques de sacripants.

Puisque depuis 29 ans les républicains n'ont pas pu ou dû remédier à cet état de choses, j'ai l'honneur de vous demander la direction d'une maison de correction ; je désire vous prouver, d'une façon irréfutable, qu'il est très facile, par une méthode nouvelle, de transformer un petit sacripant en un honnête homme, croyant en Dieu qui est la source du bien, à l'immortalité de l'âme qui est prouvée aujourd'hui par les sciences spiritualistes et à la vertu de l'altruisme qui sera demain purement et simplement le bonheur, par suite des facultés nouvelles acquises par les âmes.

Ce sont ces facultés, encore invisibles pour moi, que je désire mettre en lumière avec l'aide de Dieu. Je demande six mois pour convaincre les plus incrédules.

Voulez-vous bien, si vous accueillez ma demande, la considérer comme désintéressée. Vous verserez au budget mes appointements. Ils seront, hélas ! insuffisants pour l'équilibrer.

Recevez, etc.

ALBIN VALABRÈGUE.

M. Albin Valabrègue est un fort galant homme et un confrère apprécié que je serais désolé de chagriner ; mais, en vérité, est-il bien préparé à ce rôle d'éducateur qu'il se targue, avec une belle conviction, de tenir mieux que ses devanciers — si la lettre que je viens de citer n'est pas l'œuvre de quelque joyeux fumiste ?

Le spirituel auteur dramatique nous répond par la lettre suivante qui précise l'esprit, en quelque sorte l'argument et les prolégomènes du système qu'il prétend appliquer.

Mon cher confrère,

Vous paraissez surpris, et vous le dites avec bienveillance, de ce qu'un vaudevilliste prétende avoir trouvé une nouvelle méthode d'éducation.

Il est très facile de vous assurer de l'efficacité de cette méthode et de la sincérité de ce vaudevilliste. Joignez-vous à moi pour qu'on me confie la direction d'un de ces bagnes pour enfants, où l'on maltraite les corps, où l'on avilit les âmes.

Je m'engage, en trois mois, à y introduire l'ordre, la confiance, le travail et le bonheur à la place de ce qui s'y trouve aujourd'hui.

On me concédera, je pense, qu'en un tel milieu, je ne puis *nuire*.

Alors, pour quelle raison, pour quelle raison *valable*, pourrait-on m'opposer un refus ? C'est tout le système d'enseignement actuel, qui est mis en cause par moi, aussi bien l'enseignement de l'Université que l'enseignement religieux.

C'est trahir la Démocratie, que de refuser de faire une expérience, dont les résultats ne tendent à rien de moins qu'à transformer, qu'à régénérer l'humanité.

La presse s'honorerait en secondant de tels efforts.

La France meurt d'athéisme et de matérialisme. La corruption augmente, le cynisme et l'immoralité règnent, et nul n'a encore proposé l'efficace remède.

Ce remède est dans l'Evangile ésotérique.

Il peut se formuler ainsi :

« L'âme humaine est prête à jouir par le bien accompli ».

Récusez-vous Jésus ?

Alors, récusez aussi Socrate, qui a dit :

« La vertu est *identique* au bonheur ».

Récusez Leibnitz, qui a écrit :

« La morale est la *science de la félicité* ».

Récusez, Victor Cousin qui a donné cette formule :

« La morale est l'art d'éclairer l'instinct du bonheur. »

C'est de cela que je demande à *faire* la preuve. Ce sont ces grands témoins que j'invoque et dont la parole me couvre.

ALBIN VALABRÈGUE.

Nous n'entreprendrons point, avec notre spirituel correspondant, une discussion philosophique, encore moins une critique technique de sa méthode.

Nous sommes, cependant, d'accord avec lui sur un point, c'est qu' « en tentant son expérience en un tel milieu il ne peut nuire ».

C'est ce que le vulgaire — qui a toujours raison — traduit par le bien connu : si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal.

Dès lors, pourquoi ne pas accorder au projet l'intérêt qu'il mérite ? Pourquoi ne pas le tenter?

Y. ZEDDE.

LE SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

THÉORIE DES VIBRATIONS (*Suite*).

ÉVOLUTION DE LA MÉMOIRE,

par CH. DAUBARN, philosophe de la Californie.

Une fois de plus, mais à un point de vue quelque peu différent, je prierai mes lecteurs de vouloir me suivre dans l'examen de la faculté de la mémoire ; j'essaierai, s'il est possible, de leur démontrer que mes critiques — et le nombre en est grand — n'ont pas compris le sujet qui a soulevé une controverse si acharnée et si acerbe contre moi.

La mémoire, en ce qu'elle constitue un fait de vibration, est éternelle ; mais nul homme n'en est le propriétaire. La nature ne la lui prête que pour une période de courte durée, son but principal étant, comme nous le verrons bientôt d'un ordre plus élevé. Pendant que je trace ces lignes, mes yeux tombent par hasard sur mon pouce gauche, et j'y remarque une longue cicatrice que je me suis faite avec une hache, ou un couteau, étant encore enfant, mais je n'ai d'autre souvenir de cet incident qui s'est transformé en état de conscience, que celui qu'il m'a fait reconnaître qu'il est nécessaire

d'avoir une certaine adresse pour se servir d'un instrument tranchant; il m'a simplement servi d'enseignement pour l'avenir.

Il n'est resté dans ma mémoire,que quelques incidents importants de ma vie terrestre qui se sont plus ou moins évanouis. Ces faits appartiennent au domaine de l'expérience. L'enfant commence par apprendre les lettres de l'alphabet; puis, il assemble des mots et enfin, il se livre à l'étude sérieuse de l'œuvre de quelque profond penseur, ancien ou moderne. De ces notions rudimentaires, des leçons qu'il a apprises dans son premier livre de lecture, il a perdu le souvenir, mais la nature en a gardé les vibrations en réserve pour lui. Quant à lui, il avait à faire évoluer, de ces leçons, les pensées que ces symboles représentent et à les incorporer dans un état de conscience plus élevé. De même, le mécanicien habile a oublié les premiers pas qu'il a faits dans son rude apprentissage, mais son âme s'est assimilée à ces labeurs et en a fait naître des inventions que le monde admire.

De même aussi l'astronome ne se souvient plus comment il a appris sa table de multiplication ; elle est devenue pour lui, plus tard, un accessoire automatique de l'état de conscience dans lequel il a fait évoluer la force de sa pensée.

Toute vie humaine a son a, b, c, dont le temps oblitère les premiers signes, lesquels ont été fondus pour ainsi dire, dans quelque chose de plus élevé et notez bien ceci, que l'Ego continue à vivre de son ancien fonds, jusqu'à ce que le souvenir en soit totalement effacé.

De semblables faits n'impliquent pas la destruction de la mémoire qui n'est, par elle-même, qu'un effet de vibration sur l'intelligence produit par l'action de l'esprit sur la matière et comme nous l'avons dit, la mémoire est éternelle.Soit qu'il s'agisse d'un objet futile perdu,ou d'une pensée absente, cela n'a aucune importance, la nature garde le fait en réserve; elle nous le prêtera bien, momentanément, mais pour le reprendre ensuite. Les faits d'ordre quelconque deviennent des souvenirs, dès l'instant qu'on les a reconnus.

Il nous arrive parfois de faire renaître des souvenirs lointains et à notre grande surprise, ce sont des faits d'un tout autre ordre qui se présentent à notre esprit; la pensée vraie, importante, reste ensevelie dans le passé, parce que nous nous sommes mis en harmonie de vibration avec l'une, et que nous avons perdu les traces de l'autre.

Un fait est votre propriété aujourd'hui, puis peut-être, encore demain, mais hâtez-vous de le résoudre en état de conscience, car la nature vous l'a prêté pour un dessein particulier et non pour d'autres. Elle peut le reprendre.

La mémoire est toujours l'enfance ; l'origine d'un état viril croissant, et l'homme qui cesse de transformer ses souvenirs en état de conscience se consume sans fruit.

Ces réflexions,ramènent dans mon esprit le souvenir d'un fait bien puéril

en lui-même, qui pourra servir à illustrer tout ce que je viens de dire. Un certain jour je vis un enfant ramasser à terre une épingle double, reluisante pour ses yeux ; il se hâta de la cacher aux regards de sa mère. Sans doute, l'enfant n'a aucun souvenir de ce fait particulier, lequel n'ayant pu être réprimé, s'est développé dans son esprit inculte et a contribué avec d'autres traits du même ordre à germer et à créer en lui l'état de conscience d'un voleur endurci. Qu'importe qu'il se souvienne de ses premiers pas ?

Je l'avoue, je me sens souvent découragé de voir que ceux-là même qui nous servent de maîtres et d'autorités, ont cette ineptie de ne pas reconnaître que puisque l'évolution est une vérité, il est rationnel que toute chose doit évoluer en des formes plus élevées; et puis on les entend dire, que tout ce que l'homme possède en ce monde ne peut être excellé!!!

L'amour qui n'est basé que sur des souvenirs, et ne cherche pas à s'élever, dépérit bientôt dans son isolement.

L'homme qui naît avec des sentiments de haine finit par s'endurcir dans la cruauté et le crime ; il ne se souvient pas plus de ses premières révoltes, que l'écolier de son premier pugilat quand il était sur les bancs du collège.

Mais tous ces faits isolés se sont agglomérés et sont devenus un état de conscience, qui s'est consolidé par degrés.

Aucun homme ne peut se rappeler les faits accessoires passés dans le courant d'une semaine et pourtant, chacun d'eux n'est que l'ombre d'une réalité en évolution. Il doit en être de même de l'amour qui, mieux que tout, est soumis à cette loi commune, mais l'amour qui pleure et se lamente de son isolement, par la perte d'un être bien aimé est celui qui reste enchaîné aux souvenirs de la terre et se nourrit de sa propre substance, sans s'élever ni se transformer en un état de conscience d'amour.

Nos maîtres respectifs, chacun au nom de sa religion, toujours ont regardé les souvenirs comme une propriété personnelle qu'on garde par devers soi, pour les répéter l'un après l'autre de peur de les oublier, comme font les catholiques en récitant leur chapelet. Pourtant le but de la nature est de faire ressortir, de chaque incident de la vie, une morale toujours plus pure et plus idéale.

Telles sont les réflexions que je soumets à l'étude de ceux qui ont essayé d'enchaîner l'homme à ses souvenirs ; voyons maintenant quels sont les rapports qui existent entre ces données et les manifestations des esprits.

L'homme mortel s'efforce sans cesse de concentrer en lui des souvenirs intimes et qui lui sont chers, cherchant à oublier ceux qui lui sont désagréables ; mais tous, indistinctement, restent en lui aussi vivaces, car les souvenirs sont éternels, tous dans leur sphère respective, et dans nulle autre. Un jour, cet homme meurt et il trouve qu'il est aussi vivant qu'autrefois ; or, quelle est maintenant sa condition ? Tout dépend évidemment de l'application qu'il aura faite de ses souvenirs ; soit que ceux-ci dominent

encore, ou qu'il les ait fait se développer en état de conscience. S'il est encore tout souvenir, c'est que son esprit reste attaché à la terre.

L'un de mes critiques me raconta, qu'un esprit s'était manifesté et lui avait dit où se trouvaient des coussinets dont il avait besoin pour son escalier et qui avaient été cachés dans un grenier ; il me demanda comment d'après cela, un homme sensé pouvait nier la faculté de la mémoire chez les esprits ? Mais jamais personne n'a nié la mémoire pour des faits semblables, chez des esprits que cette critique intéresse, ces souvenirs appartenant à la terre dont ils ont conservé toutes les impressions.

Je ne parle ni n'écris pour les demi-mortels qui, ayant secoué leur enveloppe corporelle et étant invisibles à nos yeux, planent encore dans la sphère d'erraticité, comme le sont, hélas, les neuf dixièmes des pères et des mères désincarnés, car sur leurs manifestations, le spiritualisme moderne s'efforce de bâtir son nouveau temple.

Je plaide, avec toute la force de mon âme dans ces lignes, la noble cause des mères, des pères et de tous les êtres aimés qui s'élèvent sans cesse à un état de conscience plus parfait et plus immatériel. Je plaide pour les esprits supérieurs et désintéressés qui se plongent dans l'atmosphère brumeuse des mortels, afin de les y rencontrer et de les amener à développer leur propre Ego. Mais je demande que de semblables manifestations soient reçues pour ce qu'elles valent, et non pour ce qu'elles paraissent être. De tels esprits n'ont fait qu'évoluer leurs souvenirs en état de conscience, ils n'ont aucune occasion de se les rappeler avant que leur conscience ne participe au divin.

Il en est tout autrement des esprits qui vont vers la terre pour aider le mortel à se spiritualiser. Quand « Imperator » venait visiter Mme Piper ; « Kate Field » sa Lilian Whiting ; « John Pierpont » sa Mme Longley ; et les centaines d'esprits de même ordre qui inspirent, dirigent et contrôlent les travailleurs mortels, ils revenaient sur terre, en laissant forcément dans l'oubli momentané leur état de conscience d'esprit pour se rapprocher du théâtre des souvenirs et des événements de la vie terrestre. Je dis qu'ils se rapprochaient, car ils ne sont plus de ce monde et la proximité qu'ils atteignent dépend de leur instrument mortel. Parfois, par les lèvres d'un médium en trance, ils font revivre d'anciens souvenirs ; ils se rencontrent avec les désirs ardents des mortels et leur font connaître certains détails de leur vie ; le lecteur se rappellera que l'esprit visiteur est enveloppé de vibrations de mémoire, qui ne peuvent donner naissance à la moindre notion de son existence dans la sphère que maintenant il habite.

Il ne peut rien faire de plus, que rêver de sa vie d'esprit, car, son état de conscience réel est enveloppé d'un voile. Il est pour ainsi dire encore mortel, mais sur une sphère un peu plus haute. Or, demandons-nous comment nous autres, les mortels, nous agissons quand nous voulons nous faire une idée de la vie future ? Nous la composons, naturellement de tout ce qu'il y

a de plus beau et de plus attrayant dans la vie terrestre, et puis nous idéalisons cette image. Par un effort de notre imagination, nous plaçons ce tableau dans le monde de l'au-delà. La notion que nous avons de notre nature d'homme mortel demande de la mémoire, et c'est là ce que nous faisons pénétrer dans nos visions.

Tous, nous possédons une certaine conception et expérience de l'amour ; de sorte qu'en rejetant cette idée que notre amour mortel n'est qu'une ombre fugitive émanant de nous-mêmes, nous le dépeignons comme étant revêtu d'attributs royaux.

Parce que nous aimons un père, une mère, une épouse, un enfant avec la plus vive tendresse de notre nature humaine mortelle, nous nous sommes figurés qu'il ne peut y avoir là-haut de plus pure ni de plus sublime expression de l'amour. Jamais il est vrai, la possibilité de l'amour évoluant pour nous dans quelque chose de plus idéal, ne s'est présentée à nos yeux, et telle est notre position comme mortels. Il faut donc que l'investigateur ne perde jamais de vue que l'esprit le plus éclairé, dès qu'il pénétre dans le pays des ombres, est très près du niveau des humains; il se souvient alors de tout ce que les vibrations qu'il rencontre lui fournissent d'occasion. Il se peut qu'il fasse preuve d'une intelligence supérieure pour placer et comparer les faits et les événements de la vie terrestre; nous pouvons même le considérer comme un maître,à notre point de vue.Il essaiera,si nous le lui demandons, de faire la description de sa vie d'esprit ; mais n'oublions pas que le tableau qu'il en fera, sera et doit être insciemment copié, d'une manière approximative, sur le plan que nous en concevons nous-mêmes.

Il a conscience de son état d'esprit; il sait que la nature a mis une barrière entre les deux mondes, dans l'échange de leurs rapports, et sans doute il est utile pour nous de savoir que nous sommes immortels et de nous réjouir des manifestations des esprits, mais il n'est d'aucun bénéfice pour nous de vouloir nous immiscer dans les scènes de la vie céleste, à laquelle nous ne pouvons prendre aucune part.

Il est certain que le monde a reçu par la médiumnité d'honnêtes voyants, se disant inspirés de la flamme divine, un nombre considérable de visions ; de telles visions ne peuvent être que des tableaux jetés sur le cerveau humain, conséquemment façonnés et euluminés par la mémoire mortelle. Le lecteur comprendra, je l'espère, que les facultés de la vie de l'esprit doivent s'être développées, dans un sens très différent de nos propres conceptions, et que les connaissances acquises au moyen de ces facultés ne pourraient être interprétées dans nos pensées et avec notre langue. L'homme sensé, pourra se contenter de s'élever à la dernière limite des connaissances de la vie terrestre, et plus il montera,plus facile sera pour lui l'accès des manifestations spirites transcendantales.

Souvent d'anciens souvenirs renaîtront dans toute leur plénitude, mais le vrai but, il ne faut pas le perdre de vue, n'est pas de raviver d'anciens sou-

venirs, mais d'éveiller en nous des souvenirs virils et nobles pour l'édification de notre âme.

Telle est la conviction que je me suis faite de l'étude des facultés de la mémoire afférente à l'esprit et je viens soumettre aujourd'hui le fruit de mon expérience à l'examen de mes lecteurs. Je le répète, les souvenirs de la vie terrestre ne peuvent servir dans la vie avancée des esprits ; conformément à la loi d'évolution, ces souvenirs se sont développés en un état de conscience qui sait, sans avoir à dépendre de l'instabilité de la mémoire. Et quand les esprits se manifestent à nous, leur pouvoir de faire renaître d'anciens souvenirs est subordonné aux conditions dans lesquelles ils sont placés.

(*A suivre*) Prof. C. MOUTONNIER.

APPARITIONS SPONTANÉES

Je ne suis pas médium, et je ne m'occupe en aucune façon des Spirites et de ce qu'ils font. Mais *je crois* à ce que j'ai vu si souvent, et je sais ainsi *que les Esprits communiquent avec les vivants.*

J'avais six ans lorsque j'eus ma première vision. Ma grand'mère était très malade et mon père et ma mère habitaient chez elle à Rotterdam ; tandis que nous, les enfants, nous restions avec les servantes, chez nous, à Charlois, petit village près de Rotterdam, de l'autre côté de la Meuse. Ce jour-là, je dormis mal, et me mis à appeler la servante, qui me dit de rester tranquille parce qu'il était 11 h. 1/2, et qu'il ne fallait pas réveiller bébé. Au même moment je vis ma grand'mère. Comment ? Je ne pourrais le dire. Je sais que je fus terrifiée, mais j'eus le courage de ne pas crier. J'appris, plus tard, qu'elle était morte à cette heure précise. Depuis, je l'ai souvent revue, soit à ma fenêtre, soit sur la pelouse, dans le jardin.

Ma seconde vision eut lieu trois jours après la mort de ma chère mère. J'avais treize ans Je fus éveillée pendant la nuit, et je sais que mon esprit était aussi clair et aussi dispos que pendant la journée, sinon plus ; j'étais couchée, bien tranquille, quand j'entendis frapper un coup à la fenêtre. Je n'y fis pas attention d'abord, mais ce bruit se répéta à plusieurs reprises. J'essayai de réveiller ma sœur en la secouant et en la pinçant, mais ce fut en vain. Cependant le bruit continuait. Je me levai et tirant les épais rideaux j'aperçus ma mère, aussi distinctement que je l'avais jamais vue. Elle paraissait transparente. J'essayai de l'embrasser, mais elle recula, recula et à la fin disparut. Quand ma sœur se réveilla, je lui racontai ce que j'avais vu, mais elle ne fit qu'en rire, et le lendemain toute la famille se moquait de moi.

Vint ensuite un visiteur de l'autre monde. J'avais une amie à Bruxelles, et une nuit, en me couchant à une heure avancée, je la vis. Je ne pus

m'empêcher d'en parler le lendemain matin, mon récit fut accueilli par une explosion de rires; la gaieté cessa subitement, un télégramme arrivait, annonçant que mon amie était morte la nuit précédente.

Entre ma quatorzième et ma dix-neuvième année, j'eus d'autres preuves de l'autre vie. Un jour, sous l'influence des Esprits, je me mis à jouer, dans une famille hollandaise bien connue, la 12e rapsodie de Liszt, moi qui ne connais pas le piano. Quand ce fut fini, la stupéfaction fut générale ; quant à moi j'étais fatiguée, inconsciente et ne me rappelais pas une note du morceau que j'avais joué.

Une autre fois j'étais triste, je me disais que la vie ne valait pas la peine et les luttes qu'elle occasionnait, en un mot, je pensais au suicide, quand une main se posa sur mon épaule ; je reconnus le visage de ma mère.

Etant à Londres, la moderne Babylone, sans amis, sans ressources, ignorant même la langue, je me dirigeais vers le pont de Westminster pour en finir avec l'existence. Cette fois encore ma mère intervint, sa voix me cria : « *Moed* » (*courage*, en hollandais) et le courage me revint, et je recommençai la lutte pour la vie. Et maintenant, je sens souvent une main se poser sur mon front; je sais qu'alors le travail me sera facile. Mais, si cette main se retire, il est inutile que j'essaie d'écrire, tout ce que je ferai sera commun et banal.

Il y a peu de temps, j'allais à Hornsey, dans une voiture du Great-Northern Railway. La nuit était belle, sombre et froide. A Harringay, deux dames entrèrent et traversèrent la voiture, bien que les portes fussent fermées. Je les reconnues parfaitement. C'étaient deux vieilles dames hollandaises, nos voisines depuis de longues années. Quelques semaines après, je reçus cette lettre d'une de mes sœurs : « Il y a trois semaines, Mme et Mlle de Waal sont mortes toutes deux ».

Mon grand-père et ma grand'mère moururent aussi le même jour, il y a un mois, à Maestricht. Je les ai vus tous les deux, dans ma chambre, ici à Londres, passant à travers la porte et sortant par la fenêtre.

Une seule fois j'ai assisté à une séance de spiritisme, à Londres; je fus la première personne à qui le médium s'adressa.

« Je vois, dit-il, un esprit, c'est une étrangère, une Hollandaise, je crois ; elle est encore jeune, 39 ans; elle pose sa main sur votre épaule et j'entends un nom: « Henriette », puis un autre : « Lucy ». Elle me charge de vous dire ceci : « Ne perdez pas courage, l'avenir est devant vous. » Elle s'arrêta un moment et reprit : « Je vois un autre esprit, c'est une enfant de 9 à 10 ans, elle vous remercie et vous embrasse ».

J'ai parfaitement reconnu ces deux esprits ; l'un est ma mère, l'autre est une enfant que j'ai élevée, qui est morte malgré mes soins.

Souvent j'entends des voix qui chuchotent autour de moi, ou au-dessus de ma tête, parlant ma langue ou des langues étrangères, comme il serait impossible qu'on le fasse, même en s'approchant de moi. On m'a dit que je

pourrais devenir un bon médium, mais je m'y oppose. Toutefois si mes expériences de l'autre monde peuvent vous être utiles, je suis heureuse de les faire connaître.

LUCY M. FRANSSEN VAN DER WOUW.

Traduit du *Light*, du 10 juin 1899. G. B.

QUI A ECRIT LES LETTRES ?

Le Révérend B. F. Austin, DD, récemment expulsé par les méthodistes du Canada, comme spiritualiste, vient de commencer la publication d'une petite revue intitulée : « le Sermon ». Le premier numéro contient la narration intéressante qui suit d'une expérience du Révérend avec les sœurs Bangs.

« Le 28 octobre 1898, dit-il, j'arrivai à Chicago, par le chemin de fer allant de Winnipeg à Toronto. Comme j'avais quelques heures à passer en ville, je me décidai à aller voir les sœurs Bangs, les fameuses psychiques d'Adam's Street. Ma visite n'était pas annoncée, et aucun de mes amis ne connaissait mes intentions, de sorte que ces dames ne pouvaient avoir appris mon arrivée, au moins par les moyens ordinaires. Je fus courtoisement reçu par l'une des deux sœurs, et ayant exposé le but de ma visite, elle m'informa que je devrais attendre jusqu'au lendemain parce que tout leur temps était pris, et qu'elles avaient des engagements pour toute la soirée. Je répondis que je devais quitter la ville dans la soirée. Sur quoi, Miss Bangs me proposa de revenir à 6 henres 1/2, bien que cette heure fût retenue, mais il pouvait se faire que j'eusse des chances d'avoir une séance, parce que le monsieur qui avait choisi cette heure, la seule disponible, la trouvait très mal commode et pouvait ne pas être exact. Je revins donc, et j'eus la chance d'avoir la séance.

On m'introduisit dans une chambre bien éclairée, au milieu de laquelle était une table, avec du papier, des enveloppes, et une paire d'ardoises. Miss Bangs m'expliqua la façon de procéder ; elle me dit d'écrire quelques questions, chacune sur un morceau de papier séparé, de plier plusieurs fois ces papiers et de les enfermer chacun, avec une feuille blanche, dans une enveloppe et de cacheter l'enveloppe. Je suivis ces indications, pendant qu'elle était dans une chambre voisine. Elle rentra et me dit de placer l'enloppe cachetée entre les ardoises, et de les lier avec des ficelles qui étaient sur la table. J'entourai les ardoises plusieurs fois en long et en large, en les attachant solidement.

Elle me dit alors de tenir les ardoises avec mes deux mains, ce que je fis. Prenant une chaise, en face de moi, et me recommandant de conserver les ardoises, Miss Bangs m'assura que son rôle se bornait à placer une main sur la surface de l'ardoise. Elle prit cependant une bouteille d'encre, et

répandit de son contenu sur l'ardoise, en m'affirmant que si j'avais une communation, elle serait écrite avec cette encre. Puis elle plaça la main sur l'ardoise et nous nous mîmes à causer pendant peut-être dix minutes. Soudain, elle s'arrêta et me dit : « Qu'entendez-vous par : « le dernier message » ? Une de vos questions contient cette expression, et « Ils » ne la comprennent pas. — Eh bien ! répondis-je, un ministre de mes amis, mort il y a quelques années, a essayé d'écrire à sa femme à ses derniers moments, et n'a pu y parvenir. Je veux savoir s'il s'en souvient, et s'il peut expliquer son insuccès. — Cela suffit, dit-elle, ne m'en dites pas davantage. »

La chambre était parfaitement éclairée, et nous étions seuls. Au bout de vingt minutes au plus, elle dit : « La lettre est finie, je crois. N'est-ce-pas? » Un signal de trois raps répondit, et elle me dit d'ouvrir les ardoises. Je déliai la ficelle, trouvai ma lettre cachetée intacte, et brisai les cachets. Les quatre feuilles de papier étaient écrites à l'encre, en quatre écritures différentes, chaque lettre ayant le style de son auteur et répondant à la question d'une manière aussi juste que n'importe quelle lettre que j'ai jamais reçue des mêmes correspondants. Ces lettres m'étaient adressées personnellement, et étaient signées du nom de la personne, homme ou femme, à qui la question était posée. Les demandes pliées étaient avec les réponses et ne paraissaient pas avoir été ouvertes.

Je suis prêt à certifier, quand on voudra, que les questions et le papier blanc placés dans l'enveloppe cachetée, ainsi que l'ardoise dans laquelle elles étaient enfermées, ne sont point sortis de ma possession pendant toute la séance. Aucune main mortelle n'a touché les feuilles de papier placées dans l'enveloppe depuis le moment où je les y introduisis jusqu'à celui où j'ai ouvert l'enveloppe et trouvé les réponses.

Qui a écrit ces lettres ?

Trad. du *Light.* du 30 sept. 1899.
par G. B.

Nota : Cet article est la réponse de « G.-B » au professeur Moutonnier. Il verra que, comme lui, « G.-B » ne cherche que la vérité, et n'hésite pas, malgré l'autorité reconnue du Dr N. Hogdson, à faire pencher la balance en faveur de l'opinion d'un collaborateur à la même œuvre et au même organe. Toute question de personnalité écartée, il est un fait indiscutable, c'est que tout médium public a triché ou trichera, et qu'il est impossible de leur décerner un brevet de sincérité valable, à perpétuité.

LA FORCE PSYCHIQUE ET L'AURA HUMAINE

La force psychique obéit à des lois que nous ne connaissons guère, pas du tout pourrions-nous dire, mais ce que nous savons bien, et cela par expé-

rience, c'est que la force psychique dans de bonnes conditions peut agir à des distances énormes, et cela aussi facilement qu'à côté de son point de départ.

Disons ici, que certains confondent encore la force psychique avec l'électricité ; ce sont deux forces absolument distinctes, nous n'en donnerons qu'une preuve : c'est que le champ électrique diminue d'intensité, dans un rapport analogue au carré des distances, tandis que nous ignorons complètement, comment agit la force psychique dans les mêmes conditions.

Ce qui précède prouve donc que ce n'est pas avec un galvanomètre qu'on doit mesurer la force psychique, mais bien avec un magnétomètre, celui de Fortin par exemple, ou avec le biomètre du Dr Baraduc qui n'est que le magnétomètre de l'abbé Fortin perfectionné.

Ce qui prouve encore que la force psychique n'est pas de l'électricité, c'est que, tandis que celle-ci se propage par induction ou conduction, celle-là, au contraire, ne se propage que par rayonnement.

Le fluide électrique court à la surface d'un fil et produit un champ qui rayonne autour de ce même fil, tandis que le fluide psychique, fluide neurique, influx nerveux, fluide vital (peu importe le nom qu'on lui donne) court sur la surface des neurones et produit un champ qui rayonne autour des nerfs et ce rayonnement est parfois très considérable, suivant les personnes qui le constituent.

On le nomme *Aura*. et c'est par celle-ci que la force psychique est directement reliée au corps astral par des lignes de forces qui traversent tous les corps, sans avoir besoin pour cela de suivre un conducteur quelconque. C'est cette propriété qui permet au fluide astral de rayonner à des distances incalculables, fantatisques pour l'esprit humain. ERNEST BOSC.

P. S. — Un de nos lecteurs nous demande des renseignements sur le galvanomètre de Puyfontaine ; nous les donnerons ici bien volontiers, afin qu'un plus grand nombre de lecteurs puisse profiter de ces renseignements.

Le galvanomètre Puyfontaine est un galvanomètre ordinaire, qui, au lieu d'utiliser le cuivre rouge, dans sa composition, utilise l'argent ; en effet, la maison Rumkorff qui a construit l'appareil, a utilisé l'argent pour étirer un fil de 12 ou 14|1000 de millimètres de diamètre, et de 80 kilomètres de longueur.

Disons que le galvanomètre ne sert et ne peut servir qu'à mesurer l'intensité d'un courant électrique, et que pour mesurer les fluides vital ou nerveux, on ne doit utiliser qu'un magnétomètre (dénommé tout dernièrement *biomètre*), suivant une loi constante, qui est que chaque fois qu'un docteur en médecine s'empare d'une découverte, il la débaptise pour la faire sienne ; c'est ainsi que le magnétisme devient l'hypnotisme, le magnétomètre le biomètre, etc. E. B.

LA SÉCURITÉ DES NAVIRES

Depuis la terrible catastrophe survenue l'année dernière par le fait de l'abordage de *La Bourgogne* avec un voilier anglais, catastrophe due à l'intensité du brouillard et qui coûta la vie à des centaines de personnes, bien des inventeurs ont cherché à résoudre la question de la sécurité des navires par les temps brumeux, mais il ne paraît pas, jusqu'ici du moins, que leurs recherches aient été couronnées de succès.

On a bien parlé de l'inventeur Marconi et de la télégraphie sans fil. Il semble même que certaines expériences ont été satisfaisantes, mais il faut croire que ces expériences n'ont pas été suffisamment concluantes pour les cas qui nous occupent ici, puisque jusqu'à présent, les grandes compagnies n'ont pas fait l'application de cette découverte sur leurs paquebots.

Nous pensons, quant à nous, qu'il serait possible, par l'emploi du somnambulisme lucide, d'éviter, dans une certaine mesure, le retour de ces épouvantables événements.

Aujourd'hui que la science dite « officielle » a reconnu les faits du Magnétisme et de la Télépathie, et que nombre de médecins ont eu l'occasion (sans trop l'avouer, il est vrai), de mettre à l'épreuve la lucidité de certains sujets mis dans le sommeil somnambulique, ne pourrait-on pas adjoindre au docteur du bord un bon sujet dont l'honorabilité serait au-dessus de tout soupçon et qui pourrait rendre d'inappréciables services dans le cas qui nous occupe.

Par les temps de brouillard intense, le docteur, après avoir mis son sujet dans l'état somnambulique, lui commanderait d'explorer, suivant l'avis de l'officier de quart, les abords du navire à une certaine distance et de lui indiquer la position exacte de ceux qu'il verrait venir en sens contraire.

Qui nous dit que si un tel sujet s'était trouvé à bord de *La Bourgogne*, il n'aurait pu apercevoir le voilier anglais et éviter ainsi un malheur qui, avec le nombre toujours croissant des paquebots et l'augmentation constante des vitesses, se renouvellera fatalement.

Nous savons bien qu'il existe un réglement international sur la vitesse des navires en temps de brouillard, mais personne ne l'appliquant par la crainte des pertes de temps qu'il occasionnerait, et de la concurrence effrénée entre les compagnies de navigation, il est de toute nécessité d'aviser à la sécurité de tant d'existences humaines.

L'objection qu'on pourrait soulever serait la difficulté de trouver assez de lucides, puis ensuite de les décider à entrer au service des grandes compagnies. Il est évident que cela peut présenter une certaine difficulté, mais est-ce une raison pour ne pas tenter l'expérience? Et si cette expérience

était concluante, qui dit que les compagnies n'y trouveraient pas leur compte en attirant à elles un plus grand nombre de voyageurs auxquels elles inspireraient plus de confiance que les compagnies rivales?

Nous pensons, quant à nous, avoir mis les intéressés sur le seul moyen actuellement pratique et immédiatement applicable.

E. LEBEL.

Nota : Sans dédaigner le mode proposé par M. Lebel, la télégraphie sans fil n'a pas dit son dernier mot.

ENTERREMENT SPIRITE A ALGER

Samedi, 4 novembre, les spirites d'Alger-Mustapha conduisaient au cimetière de Saint-Eugène, la dépouille mortelle de Mme *Montellier*, qui, la veille, avait été brûlée vive par le pétrole, en faisant une chute dans l'escalier de sa maison.

Le convoi funèbre a traversé toute la ville. Le cercueil des pauvres choisi par la décédée, était couvert de drap bleu, au soleil d'or, avec étoile aux quatre coins; un autre semblable était porté par six dames. Les deux portant la devise : Hors la charité point de salut, fixaient l'attention des curieux, sur tout le parcours.

A la levée du corps, la prière a été faite; au cimetière, l'un de nos frères a demandé des prières pour la désincarnée, racontant sa résignation et ses belles recommandations faites à son mari.

Le Notre Père, dit par l'assistance, a clos la cérémonie, terminée à la clarté des flambeaux.

DAVIN.

A Sonnac, près Matha (Charente-Inférieure), est décédé le médium *Hillaire*, dont la *Revue* a tant parlé, de 1858 à 1862.

Le bon M. Berthelot et ses nombreux amis, tous les cultivateurs de Sonnac, des Vignes, de Homps, ont accompagné ce frère au cimetière.

Le jour des Morts, M. P.-G. Leymarie a parlé sur sa tombe, en lui donnant une fraternelle pensée.

La veille, chez M. Loreau, président de groupe, à Cognac, P.-G. Leymarie a assisté à une séance nombreuse de spirites accourus malgré la pluie battante. On a beaucoup causé, disserté, pour se séparer à minuit et demi.

M. Loreau et sa femme, si hospitaliers, sont des spirites militants, ainsi que nos frères de Cognac. Comme MM. Bouyer, de Figers, et Guiet Théodore, de Montignac, M. Loreau s'occupe de guérisons médianimiques. Il y a

là, une race de braves gens dévoués et désintéressés. Aux Vignes, notre vieil ami, M. Moïse Vincent, est toujours vigoureux, malgré ses 88 ans, surtout il est un spirite convaincu.

Le grand philosophe allemand *Karl du Prel*, est décédé, à l'âge de 60 ans ; ce fut un puissant penseur et un écrivain de talent, profondément spiritualiste et dérivant de Jackson Davis et de son école anti-réincarnationiste ; plusieurs fois cet auteur nous écrivit de Munich, pour nous engager à traduire ses ouvrages et nous dûmes ne pas le faire pour deux causes : 1° Se croyant un maître, et il l'était, il le prenait de haut avec les spirites, en leur faisant sentir la supériorité dont il se targuait, en les considérant comme des ignorants ; 2° c'est lui qui avait créé la double personnalité, dont ses élèves ont tiré plusieurs multiples personnalités en une personne. — Nous refusâmes de traduire et d'imprimer. — Actuellement, M. de Rochas demande à traduire l'œuvre transcendentale de Karl du Prel, et volontiers nous l'éditerons, si toutefois l'exécuteur testamentaire est un peu moins absolu que le fut son maître. Rendons hommage à cet esprit, qui a grandement lutté pour notre cause et qui honora superbement la philosophie allemande.

Hommage le plus sympathique, au *grand sculpteur Capellaro*, qui fit le buste d'Allan Kardec et le Dolmen du Père-Lachaize sur le plan et dessin de M. Hubert Joly son ami ; cet artiste éminent qui avait collaboré avec Duret pour les statues de Rachel, de la tragédie et de la comédie, placées dans l'hémicycle du Théâtre français, qui créa les deux grandes statues du pérystile du Palais de justice, et de tant d'autres œuvres remarquables, est mort en terminant une admirable jeune fille, pétrie de vie et de grâce, dont il burinait savamment les traits ; ce spirite est mort en travaillant. Ce sage de 70 ans, qui aimait les humbles et les pauvres, qui fut un penseur généreux, dont les épreuves les plus dures n'altérèrent jamais le fin sourire, était grandement estimé et considéré comme un maître par tous les maîtres et professeurs qui ont accompagné son enterrement civil, au cimetière du Père Lachaise. Un conservateur du Louvre a éloquemment parlé de cet artiste hors ligne. Son fils, 1er prix de Rome et artiste en renom, sa fille et sa femme étaient au cimetière. Spirites, un souvenir à ce juste, à ce frère dévoué.

THERE IS NO DEATH

par Florence Marryat

Cet ouvrage de la célèbre fille du capitaine Marryat, bien connue pour la part qu'elle a prise avec le savant W. Crookes dans les expériences faites avec l'Esprit « Katie King », est un des plus estimés en Angleterre et en

Amérique par tous les adeptes du spiritualisme. Sa vogue est immense et elle est méritée. Peu d'ouvrages sont d'une lecture plus attrayante.

L'auteur s'est rattaché à ne présenter que des faits, surprenants il est vrai au-delà de toute expression, mais de l'authenticité desquels elle se porte absolument garante, s'étant astreinte à ne rapporter que ceux qu'elle a vus et vérifiés scrupuleusement par elle-même.

Par une graduation bien présentée, Miss Marryat nous fait assister à toute la série des manifestations qui se produisent en présence des médiums les mieux doués et dans des conditions exceptionnellement favorables, comme celles auxquelles donnait lieu la présence de l'auteur, médium remarquable elle-même.

Aucun ouvrage connu ne relate, croyons-nous, un ensemble aussi important de faits médianimiques, aucun ne nous met en rapport avec plus de médiums et des plus célèbres. Parmi eux il nous suffira de citer Florence Cook et William Eglington.

Peut-être aurions-nous des réserves à faire au sujet de quelques autres médiums, mais Miss Marryat a eu soin de nous prévenir au début de son livre qu'elle sait que plusieurs ont fraudé, mais qu'elle a pris toutes ses précautions pour que ce ne soit pas devant elle, et qu'elle ne garantit que ce qu'elle a vu, mais qu'elle le garantit absolument.

Certains des faits allégués par elle sont tellement extraordinaires qu'elle a dû, pour répondre aux nombreuses critiques que ce livre a soulevées, refuter les principales objections dans un récent ouvrage intitulé « The spirit World ». Elle y maintient avec une nouvelle énergie l'exactitude de tout ce qu'elle a avancé dans « There is no Death ».

En spiritualiste expérimentée elle s'attache surtout à la grosse question de l'identité des Esprits et l'on peut dire que toutes ses précautions sont prises dans ce but particulier et que c'est là l'idée maîtresse et particulièrement intéressante de son ouvrage.

Deux questions, dit-elle en terminant, m'ont été fréquemment posées : Qui est-ce ? et quel bien peut-il en résulter ?

Pour la première question je crois avoir démontré que leur existence est aussi certaine que la vôtre ou la mienne.

Quant à la seconde, je ne comprends pas qu'on la pose. A quoi peut-il être bon que celui qui pleure des êtres chéris sache qu'il les reverra un jour, bien mieux, qu'ils sont près de lui ? A quoi est-il bon que celui qui souffre de l'injustice des choses et des hommes sache que la justice pleine et entière sera faite ? A quoi est-il bon de savoir que nos destinées sont splendides et éternelles, que la mort n'est pas l'épouvante et l'horreur, mais la porte bénie de notre glorieuse demeure ? A quelle science oserait-on demander une réponse à ces questions ?

Nous aussi nous dirons avec Miss Marryat, en la remerciant du reconfort qu'elle nous a donné : Ceci est notre chère croyance. Il n'y a plus de mort,

il n'y a plus de séparation éternelle, il n'y a plus de peines et d'injustices absolues. Nous vivons dans la grande clarté de la vérité touchée du doigt et de l'Espoir certain. Voilà le résultat du spiritualisme. G. B.

GARDEZ-VOUS DES MÉDIUMS PUBLICS

Il est vrai que la chose se passe en Amérique, pays du « Humbug », mais la leçon est bonne à retenir, et les spirites ont toujours passé pour des gens trop confiants. Quoi qu'il en soit, en tout pays, un homme averti en vaut deux.

Le « Banner of Light » du 5 août 1899 nous raconte qu'on a saisi la trace d'une vaste association entre certains médiums publics. Il circule parmi eux une liste du plus haut intérêt. Si l'on veut se rendre compte à quel point de perfection on en est arrivé dans l'exploitation du bon spiritualiste, une maison qui adresse en secret sa circulaire à tous les médiums professionnels, annonce que, depuis quinze ans, elle s'est faite une spécialité de fournir à MM. et à Mmes les médiums, à des prix très avantageux, défiant toute concurrence, tous les articles relatifs à leur intéressante profession, et qu'elle perfectionne sans cesse les procédés qui constituent sa louche industrie.

Ces procédés s'étendent, sans aucune exception, à *toutes les manifestations spirites.*

La place nous fait défaut pour reproduire *in extenso* la circulaire en question.

En voici un aperçu très abrégé :

1° *Lettres sous enveloppes cachetées*, lues à travers deux ou trois enveloppes, et même dans des boîtes ficelées et cachetées, le matériel se vend de 2 à 3 dollars, suivant difficulté.

2° *Choix d'ardoises*, pour l'écriture automatique et directe, avec réponse, les ardoises étant nettoyées, marquées et tenues par le client. Travail facile pour dames : 0,50 à 5 dollars.

3° *Voix d'Esprits*, de 1 à 3 dollars.

4° *Clochettes magiques*, *mains matérialisées*, *apports de fleurs*, de 1 à 5 dollars.

5° *Photographies spirites*, 2 dollars.

6° (Pour les théosophes). *Un petit Mahatma* en cage, prenant trois formes, son double, son astral. et lui-même : 1 dollar 50. Par dix, seulement 2 dollars 50 c.

7° *Matérialisations complètes*, avec ou sans cabinet, se formant sur le sol, au plafond, à mi-distance, avec fleurs en mains et voix d'Esprits, le médium étant attaché. Prix extraordinaire : 5 dollars.

8° *Tableaux spirites*, apparaissant en couleurs au milieu d'un cercle d'assistants qui surveillent le phénomène. Prix incroyable : 1 dollar.

9° *Miroir magique*, avec images paraissant et disparaissant. Prix exceptionnel : 1 dollar.

10° Cordes nouées et cachetées. Etant recouvertes d'un mouchoir elles se garnissent de nœuds. Prix : 1 dollar. Excellent test.

La maison ne donne ici qu'une liste abrégée de ses produits, mais en lui écrivant elle enverra prix et renseignements pour tout travail médianimique. Vox.

Sans commentaires, n'est-ce pas?

RÉPONSES A QUELQUES LECTEURS

De nombreux lecteurs de la Revue : nous demandent, quand paraîtra en volume :

La Doctrine Esotérique : Nous ne saurions préciser au juste, car elle comporte deux volumes ; en ce moment, il n'y a que le premier volume de tiré. — Nous pensons que le second volume le sera en décembre ; vers le commencement de février, l'œuvre complète sera en librairie ; on pourra l'acheter 42, rue Saint-Jacques, à *la librairie Spirite*. — Le prix des deux volumes sera de 7 *francs*, 3 fr. 50 le volume.

A d'autres lecteurs, nous répondrons : après la Doctrine Esotérique, voici les titres de quelques travaux que nous donnerons :

1° *Le Transformisme* ou la Descendance de l'homme.

2° *Le Sauveur du monde* dans l'Inde.

3° *A propos d'un manuscrit inédit* de saint Martin le Ph... Inc.

Peut être, donnerons nous même ce document dans la Revue. Il traite de l'*allegorie* et *du symbolisme*, d'une facon très originale, et au point de vue *Théosophique*.

4° *Des Fragments d'une vie Esotérique de J.-C.*

5° *Des Fragments de Bélisama* ou l'*Occultisme celtique dans les Gaules*.

Aux autres personnes qui nous écrivent pour nous demander des remèdes contre une foule de maladies ou même des formules d'invocations ou de conjuration, pour réduire les hernies, ou pour trouver des mines d'or ou de cuivre, ou toutes autres recherches, nous répondrons : que nous n'avons rien à répondre à ces lecteurs que nous remercions de leur confiance ; qu'ils s'adressent aux spécialistes que ces choses concernent.

Bibliographie : Quant aux personnes qui nous ont adressé des volumes et qui nous demandent des renseignements sur des livres, nous dirons : les comptes-rendus paraîtront en temps et lieu.

Nous accusons réception, à la *Société d'éditions littéraires*, 4, rue Antoine Dubois, de :

Thomas Bensa, *Urbain Grandier* ou le Précurseur de la libre pensée, travail consciencieux, très original et très bien écrit.

Gaston Méry : *Les apparitions de Tilly*. — L'évènement de Pontmain, Notre-Dame du Lans, brochure de 120 pages : prix 1 franc. Fayard, éditeur, 78, boulevard Saint-Michel, et à l'Echo du Merveilleux, 44, rue de La Tour d'Auvergne.

De Michel Zévaco : *Les jésuites contre le peuple*, brochure de propagande à 0 fr. 10;

en vente partout ; dépôt général, 30, rue Laffitte, *Société libre d'éditions des gens de lettres.*

De Henri Constant : *Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir*, 1 vol. in-18 : Société d'éditions littéraires.

A la même librairie : H. de Villeneuve, *L'Esprit de Jésus* et le *Christianisme rationaliste.*

De Marie de Saint-Rémy : Un Drame sur Dreyfus, *sauveur* de sa race et de l'humanité. En vente chez l'auteur, villa América, chemin de la Valette, à Toulon (Var).

De Papus : Une chiromancie ; un volume sur La Magie et l'Hypnose, Paris, Chamuel, éditeur.

E. B.

Un roman que Marcel Prévost déclare dans une étude liminaire « un des livres de chevet des féministes », c'est **Une nouvelle douleur,** de Jules Bois, que met en vente la Librairie Ollendorff. Après *L'Eve Nouvelle* et *La Femme Inquiète*, Jules Bois décrit, dans **Une nouvelle douleur**, une jalousie en effet des plus neuves et des plus poignantes : l'homme souffrant dans son orgueil, dans sa chair, dans sa tendresse, parce que celle qu'il aime lui échappe, non plus comme autrefois par la coquetterie ou la ruse, mais par une conscience plus haute, un amour élargi, préférant à l'amant le travail et l'humanité. En somme, c'est le duel contemporain entre le despotisme sensuel du mâle, et l'indépendance de la femme moderne qui veut être « elle », non une serve ou un reflet. Autour de ce drame plein de sanglots, de caresses, de cris d'idéal, M. Jules Bois a fait défiler nos *Eves Nouvelles*, avec leurs originalités et leur vaillance, observées cette fois exactement par un psychologue qui fut leur témoin. Prix : 3 fr. 50.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). Causerie, par J. F. — Un décret pontifical sur la cure hypnotique (*Le soir*). — Télépathie (*Gazette de Bruxelles*). — Hommage fraternel, poésie de Corneil Gomzé. — Les Reliques, par J. F. — Un livre d'apôtre : L'historique du mouvement pacifique, par Ed. Potonié-Pierre. — Nouvelles. — Conférences de Léon Denis en Belgique.

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). Conférence de Léon Denis à Charleroi le 19 septembre; conférence avec projections lumineuses de G. Delanne le 3 septembre sur les preuves expérimentales de l'existence de l'âme et de son immortalité. — Chronique psychique, par J. Gaillard. — Groupe de Jumet-Gohyssart, compte-rendu de séance, communication par un médium en état de somnambulisme. — 10e et 11e instruction de l'esprit du pasteur B. sur le spiritualisme au point de vue social et au point de vue scientifique.

Le phare de Normandie (Rouen). Les deux réveils, par Ernest Legouvé. — Les archives du groupe Vauvenargues : Un voyage inter-astral. — Ce que c'est que la mort. Une lettre de Jean Raynaud. — Encouragements : Dictée médianimique. — Le spiritisme dans la Gironde.

Le progrès spirite (Paris). L'œuvre d'Allan Kardec critiquée par MAX THÉON et A. DUBET, par LAURENT DE FAGET. — Preuves de la réincarnation, groupe spirite de Courcelles. — Lumières voilées, par LAURENT DE FAGET. — Lettre de U. Ginestet. — Echos et Nouvelles.

La Lumière (Paris). A nos amis invisibles et à Habimélah notre chef terrestre, par le Dr LUX. — Etude de psychologie animale. Les apparitions dans l'ouest africain, par le Dr LUX. — Faits biologiques et cliniques. Revue universelle, par le Dr LUX.

Le spiritualisme moderne (Paris). Conférence de Léon Denis à Paris. — Il faut semer, par BEAUDELOT. — Coup d'œil d'ensemble sur le mouvement spiritualiste, par H. DE LATOUR. — Voix de l'Au-delà : La coupe est pleine, par Mgr F. ; Le réveil d'une me, par F.M. ; *Mea culpa*, par S.— Invocation, poésie, par OCTAVE CHARPENTIER. — Remarquable séance de matérialisation racontée dans *The Light of Truth*.— La conversion de l'athée, fragment de la vengeance du juif de Rochester.

Revue scientifique et *morale du spiritisme* (Paris). Le congrès spirite et spiritualiste de 1900, par G. DELANNE. — Un cas de dédoublement par le MAJOR PÉHEIM. — De profundis, par MARIUS DECRESPES. — Phénomènes psychiques observés au village de D, par CH. BROQUET et le Dr DUSART. — L'âme animale, par A. DELANNE. — Nouveau recueil d'observations de certains phénomènes de la transe, par RICHARD HODGSON (*Suite et fin*), par le Dr AUDAIS. — Etude sur la réincarnation, extrait de *Lightsand shadows de Home*, par G. BÉRA.

La paix universelle (Lyon) Le cas Flammarion, par A. ERNY. — Courtes observations, par D. METZGER. — Extrait des cours de magnétisme de A. Bouvier. — Une séance de magnétisme chez A. Dumas. — L'appareil-médium, par A. JOUNET. — Pour la paix, par ED. POTONIÉ-PIERRE. — Des virus Jenneriens et pasteuriens, par le Dr BOUCHER.

L'Humanité intégrale (Paris). — Harmonies populaires, par C. CHAIGNEAU. — Çà et là, par D. METZGER. — Appel aux féministes immortalistes, par J. BRICAUD. — Lettre de M. A. Caron, sur la médiumnité intuitive. — La vie, 2e partie, par JEAN. — Du souvenir à l'avenir. — La chrysanthème, poésie, par J. C. CHAIGNEAU.

Revue théosophique française. Le Lotus bleu (Paris). — Les Pitris lunaires, par SINNETT et SCOTT ELLIOT. — La réincarnation (suite), par A. BESANT. — Foi, Doute et certitude, par le Dr PASCAL. — Les Pouranas, par X... — Incidents de la vie du comte de Saint-Germain, par ISABEL COOPER OAKLEY. — Demandes et réponses, par B. K. — Echos théosophiques, par D. A COURMES. — Doctrine secrète (suite), H. P. BLAVATSKY.

L'Initiation (Paris). — Conversation avec Saint-Martin, par J. M. D. — Brahmanisme ésotérique, par AMARAVELLA. — Impressions sur l'égoïsme, par LE LEU. — La médecine des Druides, par J. BRICAUD. — L'Occulte à la Cour de Louis XIV, par E. LEFÉBURE. — Pensée, par CL. DE SAINT-MARTIN. — Le Vaudoux, par M. ZEFFAR. — Pensée sur Saint-Martin, par S. DE GUAITA.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas (Paris). — Suggestion et envoûtements. — Une nouvelle revue maçonnique, l'*Acacia*, sous la direction de M. Bonnardot. — Portrait et biographie de Papus. — Informations : Une conférence spiritualiste à Rome; Une inscription latine spirite, relevée à Rome, au musée du Capitole (*Vessillo spiritista*). — Ecole des sciences hermétiques, Discours d'ouverture. Les cours ont lieu 3,rue de Savoie, à 8 heures du soir.

L'Echo du Merveilleux (Paris). Catholicisme expérimental, par G. Méry. — Souvenirs d'une voyante, deux lettres, adressées à Claire Vautier. — Les voyantes et le procès de la Haute-Cour, par A. Gaucher. — La sorcière de Félix Faure, par Gyp. — Le satanisme au XVIIe siècle, les magiciens, par G. Malet. — Petit cours d'Oneirocritie : La signification des images, par C. de Mirbel. — Pierres et talismans, par L. de Méroff. — Glossaire de la Science occulte : divination, par J. Darlès.

L'Hyperchimie (Douai-Paris). Ce que doit être le Mage pour créer l'or, par Tidianeuq. — L'esprit de vin secret des adeptes, par le Dr C. A. Becker. — Lettre de Me Clavenard sur le soufre, le mercure et le sel.

Il vessillo spiritista (Vercelli). La décadence des nations catholiques et du confessionnal, par E. Volpi. — Une visite au cimetière par Ballatore. — Autre opinion sur la vie du Christ de notre publication, par E. Volpi. — Une lettre du professeur Cav. G. Botti. — Commémoration d'un auto-da-fé. — Vision des rayons obscurs. — Une tête qui trouble une maison. — La puissance de l'imagination. — Découverte d'une momie gigantesque en Amérique. — La télégraphie sans fil.

Revue de la France moderne, lire l'intéressant article d'*Ismala* intitulé : Evocation.

L'Ami des Bêtes (Paris) Souscription pour un refuge de chiens à créer à Paris, par Adrienne Neyrat. — La course de taureau de Deuil (illustré). — Charité, siepoé de Ch. Fuster. — Lettres d'adhésion. — La fourrière. — L'âme des bêtes, par le professeur Z. Falcioni. — Au chien, poésie de R. d'Avrillé. — Du rire et des larmes chez le chien, par Victor Meunier. — Les animaux et le Bouddhisme, par le Dr Ph. Maréchal.

Nouvelle revue reçue de S. Paulo, Brésil : *Revista da sociedade psychica*, organe trimestriel des études hermétiques ; magnétisme, ésotérisme, psychisme, théosophie, spiritisme, etc, rua du Boa Vista, n° 42.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XXXXIe VOLUME

ANNÉE 1899

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Paris - Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. - Téléphone.